

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1896, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

L'ART MODERNE

1896



COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

SOMMAIRE

APRÈS QUINZE ANS ! — EVANGÉLINE. — CUEILLETTE DE LIVRES, *Douze petits nocturnes*, par André Ruyters. *L'Arte Europea a Venezia*, par Vittorio Pica. *Propos d'un peintre*, par Henry De-touche. *L'Art flamand*, de MM. Jules du Jardin et J. Middelcer. — LES JOURNAUX QUOTIDIENS A ILLUSTRATIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Après quinze ans!

L'Art moderne vient d'achever ses quinze ans!

Quinze ans : *Longum ævi humani spatium* quand il s'agit de journalisme, plus que pour les vivants mortels, car les idées, les agiles idées ailées, vont d'un pas autrement rapide, d'un vol autrement cèle que les entités corporelles.

En notre temps contemporain si prodigieusement véloce, vieilles, vieilles, vieilles sont les idées de quinze ans. Et vieux, vieux, vieux sont ceux qui les représentent quand ils veulent s'y cantonner, les maintenir intactes, les proclamer immuables et que leur viennent des colères contre ceux qui, se laissant porter par les invincibles courants, dépassent les flots où les préjugés se croient en sûreté, semblables aux cormorans sur les écueils. Ah! les pauvres fortins de sable que bientôt de ses larges coups de langue va balayer la cruelle et féconde avancée des événements, comme la mer cérienne impassible et forte nettoyant en se jouant, paresseuse et roulante, les constructions enfantines sur l'estran des rivages.

En ces jours déjà si lointains qui apparaissent, tant tout ce qui y fleurissait est maintenant dépassé, tels que des quartiers forestiers brûlés par l'incendie, noirs, séchés et sans verdure, ceux qui fondèrent l'Art moderne avaient la volonté, et depuis eurent le bonheur, de briser sans cesse les liens par lesquels le passé tenace veut retenir et garrotter à lui l'avenir incessamment marcheur. Quelques-uns d'entre eux ont quitté la route, brusquement pris au collet par la Mort et attirés dans sa sombre geôle, où las d'une course essoufflante réclamant sans trêve le large fonctionnement des poumons cérébraux, à en perdre haleine. Mais le gros du peloton a continué, imperturbable, allant, allant toujours, voyant les horizons changer, et les ciels aussi, et les hommes, et, en leur mystère plus profond, les doctrines, ces réalités intangibles, invisibles, et pourtant plus réelles, plus influençantes que les matérialités.

Et les voici encore debout aujourd'hui! ralliés par quelques amis de même âme, de même idéal esthétique, besoigneux du même effort vers ce qui approche sortant des abîmes sans parois de l'avenir, pris des mêmes sentiments et de la même passion de ces choses appro-

chantes. Comprenant certes que la tâche n'est point achevée, qu'il y a encore, qu'il y aura toujours des paroles à dire par milliers, des paroles à écrire, innombrables flocons de neige, mais se demandant parfois s'il convient que cette œuvre de propagande, sans cesse augmentante, s'ouvrant devant eux en éventail aux lamelles d'un écart qu'élargit obstinément la multiplicité progressive des épisodes artistiques, soit continué par eux ou reprise par d'autres aux forces neuves, aux organismes moins échauffés par un si prolongé travail. Ils se demandent si, non point fatigués eux-mêmes, mais peut-être ayant fatigué les autres de leur continuelle présence et de leurs homélies ininterrompues, il ne sied pas qu'ils cèdent la main à une équipe fraîche, s'asseyant, eux, sur les bords de la route, regardant passer les nouveaux et saluant, au défilé, ces cérébralités rajeunies, et leurs espérances, et leurs clameurs, et leurs étendards.

L'envie ne leur en vient point! Assurément ils ont entendu, parmi les groupes qu'ils dépassèrent en leur inexorable volonté d'aller aussi vite que la transformation impitoyablement évolutive de l'Art, ceux qui se plaignent de ne plus être traités comme les officiels régulateurs, comme les officiels dépositaires des normes. Ce n'est pas sans tristesse que leur critique attentive a dû constater l'inévitable affaissement des uns, le ralentissement, l'alanguissement ou la stagnation des autres. Ils ont vu rancir des amitiés, s'anémier des sympathies. Ils ont entendu ceux qui, lorsque l'éloge faiblit ou cesse, forment avec amertume les reproches d'ingratitude ou les accusations de versatilité. Et quand derrière eux traîne ainsi la rumeur des délaissés et des mécontents, ils ont devant eux les appels et les cris de ceux qui voudraient que le galop fût plus accéléré et plus tumultueux, comme si toujours l'armée entière devait être là où déjà chevauchent ses éclaireurs.

Mais ils ont puisé une confiance singulière dans les campagnes sans nombre qu'ils ont menées en ces quinze années de luttes ardentes. Ils l'ont déjà rappelé avec orgueil : malgré les innombrables occasions d'erreurs, malgré les sortilèges des partis pris, des prédilections, des préjugés, des influences pullulantes agissant en attractions pour faire dévier et l'impartialité et la rectitude des jugements, l'Art moderne a été gratifié de cette belle fortune que pour ainsi dire jamais il ne s'est trompé sur un homme ou sur une œuvre; que ses plus hardis pronostics ont été ratifiés par les surprises de l'avenir; qu'il fut toujours anticipateur; que dans les généralités comme dans les détails, il a pesé, compté, circonscrit, prophétisé avec un exceptionnel bonheur de prévision.

Il n'en tire aucun orgueil. Il en déduit uniquement un motif de ne pas interrompre un apostolat dans l'accomplissement duquel le hasard l'a si complaisam-

ment servi. Il ne rattache cette chance à aucune des individualités qui furent au cours de sa longue et opiniâtre entreprise. Dans le groupe de son équipage on a l'horreur et la crainte des œuvres qui sont portées non point par les idées mais par les hommes. On y sait que ces dernières sont condamnées au dépérissement, à l'hostilité et à l'abandon.

Constamment rayonnèrent sur le chantier où ses fidèles ont travaillé avec une constance et une foi obstinées quelques principes directoires auxquels ils rattachent leur succès et la sûreté de leurs pressentiments.

Ce fut d'abord la volonté de ne pas comprendre la Critique comme une officine de conseils aux artistes, comme une agence de rectification des alignements dans l'Art, suivant l'odieuse école pédantesque où des magisters, se constituant en cénacle académique et en conservateurs « des belles traditions », font la leçon aux ouvriers de la main et de la pensée ; école ridicule et encolérante qui a ses représentants attitrés dans la presse de métier, dans le journalisme de carrière. A l'Art moderne, la Critique a eu pour consigne seulement d'expliquer les œuvres, de les déplier devant le public, d'exprimer les sensations qu'elles suscitaient chez ses rédacteurs, de formuler les impressions de ceux-ci, favorables ou défavorables, sans les produire comme des jugements sûrs, avec l'unique désir d'éveiller chez qui les écoutait des sensations, des impressions analogues ou contradictoires. Alors le véritable but, en cette difficile, périlleuse et fluctuante matière, doit être de faire penser, de faire sentir, d'éveiller, alors même qu'émotions et pensées seraient l'envers de celles qu'on éprouve soi-même. Intéresser à l'Art, exciter dans les âmes le tourment de l'Art, sa fièvre, ses inquiétudes, le besoin d'y mordre et d'y revenir, d'en faire un quotidien aliment de la vie, voilà la mission de la Critique, sa seule, sa vraie, sa saine, son humble et salutaire, son humaine et fraternelle mission.

Ensuite obéir aux grandes poussées, sorties des masses, seules forces instinctives communiquant avec les lois saintes des évolutions universelles, et par cela même toujours en accord avec les transformations imposées par la Nature. Considérer comme une sottise et un sacrilège de poser des points d'arrêt à la coulée, à la marée des flots artistiques. Respecter le passé, mais seulement comme une annonciation de ce qui va venir, comme un réservoir d'initiations et d'enthousiasme, jamais comme un modèle à imiter. Croire avec intranquillité qu'en aucun domaine l'Histoire ne se répète. Essayer de discerner parmi tous les germes sans cesse en éclosion dans l'organisme social ceux qui révèlent l'Art de demain. Ne point blasphémer ces forces bourgeonnantes, mais attirer sur elles l'attention et l'encouragement. Montrer comment, sans trêve, tout ce qui

va être sort irrésistiblement de ce qui est, et quelle folie il y a, dès lors, à vilipender les novateurs et leurs témérités qui seront les formes reposées et classiques quelques années plus tard. Ne point s'effrayer des audaces : voir en elles les jalons très sûrs des routes qui s'ouvrent. Se ranger parmi les néophiles, se tenir à l'écart des néophobes et des misonéistes. Dans l'œuvre de la critique, déblayer face en avant, ne pas s'attarder à remuer les décombres face en arrière.

Enfin, être libre. Ah ! Qu'elle est rare, dans le journalisme, la liberté ! Quelle persistante contradiction entre le devoir de ne dire que ce qu'on croit vrai, juste, beau, moral, et la nécessité de vivre en se mettant à la solde de tout ce qui peut servir l'entreprise mercantile. Quelques âmes fortement trempées y échappent, invariablement vaillantes et pures, mais combien souvent l'habitude de considérer l'avantage ou les inconvénients de ce qu'on écrit, et non pas la vérité, amène une déviation de conscience qui ne donne plus pour mobile aux œuvres de l'écriture que l'intérêt, la camaraderie, la haine, la joie de blesser un ennemi, le profit de servir un puissant ou un protecteur, la vente au numéro, l'augmentation de la liste des abonnés, l'épanouissement du service des annonces. En petit nombre sont les journaux qui échappent à ce système de compensations et d'équilibres, en petit nombre sont les journalistes auxquels cette servitude n'est pas imposée par les circonstances quand déjà leur caractère ne les y a point enchaînés d'eux-mêmes.

A l'Art moderne un sort propice nous a toujours laissés nos propres maîtres dans le sens de la plus belle indépendance, vis-à-vis d'autrui et de nous-mêmes. Toute complaisance, toute compromission, toute considération pécuniaire ou de profit quelconque y furent inconnues, vis-à-vis de ceux qui nous aimaient et vis-à-vis de ceux qui, nous redoutant, nous haïssaient.

Quotidiennement encore n'assiste-t-on pas à la coalition des bienveillances frelatées, des admirations concertées, des complicités pour vanter et exalter ce qui mérite d'être fustigé, pour attaquer et salir ce qui doit être loué ?

Non, la tâche n'est point achevée. Non, la garde sur les rives de l'Art n'est point devenue inutile. Non, il ne faut pas quitter son poste. Chaque fois qu'un journal vraiment indépendant cesse, ou meurt, ou plonge, un trou reste, une dent manque à la mâchoire destinée à mordre dans l'habituelle veulerie.

Et c'est pourquoi, malgré les désirs des uns, les pronostics de plusieurs, et parfois notre propre désir de déposer cette arme acérée et divine, la Plume, nous commençons, pleins d'espérance et de vaillance, CETTE SEIZIÈME ANNÉE.

ÉVANGÉLINE

Un aveu, d'abord : nous n'avons jamais lu le poème de Longfellow d'où MM. Louis de Gramont, Georges Hartmann et André Alexandre (n'oublions-nous personne ?) ont tiré le livret d'*Évangéline*. Et la représentation de ce petit épisode historico-sentimental ne nous a pas immodérément excité à combler cette lacune.

Juger dans ces conditions la « légende acadienne » mise en musique par M. Xavier Leroux ? — Précisément. Une œuvre théâtrale doit vivre de sa vie propre, intéresser, charmer, séduire, émouvoir le spectateur par ses ressources personnelles, être suffisamment claire pour le dispenser de toute étude préalable. Un seul exemple parmi les pièces tirées d'une œuvre littéraire : est-il nécessaire d'avoir lu la *Carmen* de Mérimée pour pénétrer le sens et la philosophie de l'admirable action dramatique qu'elle a inspirée ? Les caractères y sont nettement exposés, développés avec logique, et la lutte des passions qui emportent les personnages vers d'irréductibles catastrophes forme l'élément émotionnel dont la puissance fixe et retient l'attention jusqu'à la chute du rideau.

Évangéline n'offre, au contraire, qu'une extériorité ébanale. Les épisodes, les coups de théâtre, les effets scéniques se succèdent en tableaux pittoresques, touchants ou dramatiques, mais on devine que le lien qui doit les unir est ailleurs, qu'il est sans doute resté dans le poème. Et l'amour ingénu d'Évangéline pour Gabriel, pivot de cette idylle interrompue par la fatalité des événements, n'apparaît qu'accessoirement. Les librettistes se sont servi des formules de l'opéra comique, avec l'unique souci, semble-t-il, d'assembler des situations « musicables » et d'en varier le plus possible la nature et le caractère. Longfellow complétait sans doute, en leur mémoire, ces tranches découpées dans son œuvre. Pour nous, qui arrivons au spectacle sans « tuyau » préliminaire, avec le désir de subir des impressions vives, le vide et l'incohérence de ces scènes enfilées l'une à l'autre à la diable nous affecte désagréablement. Vainement cherche-t-on à nous intéresser à des êtres qui nous demeurent étrangers, dont nous ne connaissons que ce que nous en pouvons deviner et qui traversent le théâtre comme des passants, sans nous avoir été présentés.

Voici, au demeurant, ce que les auteurs nous expliquent. Deux jeunes gens s'aiment, et l'on va les unir. Mais au moment où le cortège nuptial pénètre dans l'église dont les cloches sonnent joyeusement, des habits rouges en sortent tumultueusement. Pour punir une révolte des Acadiens soulevés contre eux, les Anglais décrètent l'exil de ces malheureux, la confiscation de leurs biens, l'incendie de leurs demeures. Au riant tableau de paix et d'amour succède l'horreur des représailles. Évangéline erre dans les plaines de la Louisiane à la recherche de son fiancé. Gabriel, de son côté, tente désespérément de rejoindre sa douce amie. Ils ont failli se rencontrer dans la cabane d'un pâtre à qui Évangéline, épuisée de fatigue, a demandé l'hospitalité. Mais le sort implacable les sépare. La voix du fiancé s'éloigne dans le bruit des flots lorsque l'éluë de son cœur, sous le coup d'un pressentiment, se précipite sur la grève.

Le dénouement reste dans le vague, et tandis que quelques critiques y ont vu un bon et solide mariage entre les amants enfin réunis (après quarante ans, d'après Longfellow, paraît-il, mais les librettistes d'*Évangéline* ont écourté ce cruel délai),

d'autres ont donné à la légende de M. Leroux un dénouement tragique : la mort de Gabriel, arrivé au terme de ses souffrances lorsqu'il retrouve sa bien-aimée dans la maison de refuge où le pousse le hasard.

Est-ce la mort ? Est-ce le mariage ? Un brusque changement de décor, qui nous ramène, au moment décisif, dans la Forêt primitive dont les ombrages abritent le jeune couple enlacé, évocation du début de l'œuvre, nous a empêché de fixer notre opinion. Voir, sans doute, une fois de plus, Longfellow, à moins que les auteurs n'aient pris sur eux de tripatouiller son poème.

Sur ces données ingénues, M. Xavier Leroux a écrit une partition dont le principal mérite est de s'adapter très exactement aux situations scéniques et aux sentiments qu'il avait à exprimer. La musique de cet auteur nouveau, qu'une heureuse fortune fait débiter au théâtre à un âge où la plupart de ses émules en sont encore à faire antichambre, est élégamment écrite, d'un dessin mélodique agréable, et révèle une remarquable facilité de composition. Les parties vocales, soli et chœurs, sont traitées avec adresse, et si l'instrumentation paraît un peu mince, elle est du moins écrite d'une main experte, habile aux combinaisons ingénieuses.

Mais l'inspiration ! Mais l'originalité ! Mais la nouveauté ! M. Leroux n'apporte aucun élément inédit à la littérature musicale. Son œuvre côtoie les partitions contemporaines en vogue, principalement celles de Massenet et de Bruneau, et par la couleur orchestrale et le choix de certains rythmes, se rapproche du *Roi d'Ys* d'Edouard Lalo. On retrouve, ça et là, des cadences traditionnelles, des successions harmoniques connues, des membres de phrase déjà entendus. La partition se déroule, correcte et mesurée, soignée dans la forme, homogène et bien stylée, sans provoquer, à aucun moment, le frisson d'art espéré. On pardonnerait volontiers quelques erreurs, une inexpérience excusable, en faveur d'un élan spontané, d'un cri de passion traversant cette grisaille. De la part d'un jeune, pareille sagesse est inquiétante. Si *Évangéline* décèle un travail consciencieux et une incontestable probité, elle apparaît comme un trop docile devoir d'élève qui n'ose pas encore regarder en lui-même.

La direction de la Monnaie a donné à l'œuvre une interprétation de choix. M^{lle} Mérey a été touchante et charmeuse dans le rôle d'Évangéline. M. Bonnard a supérieurement chanté et joué celui de Gabriel. Dans un rôle ajouté (on se demande pourquoi) au poème de Longfellow, celui d'une femme de couleur, suivante et protectrice de la jeune héroïne, M^{me} Armand a déployé avec autorité les ressources de sa voix sonore, revenue enfin comme aux plus beaux jours. Et dans une scène de pâtre qui n'a que l'inconvénient de rappeler avec trop de précision un épisode de *Tannhäuser* (ces coïncidences sont malheureusement fréquentes dans *Évangéline*), M^{lle} Milcamps s'est taillé un succès personnel de bon aloi.

Citons aussi, parmi les interprètes qui ont contribué à la réussite de la partition de M. Leroux, les solistes de l'orchestre, dont la collaboration est importante. Le violon de M. Deru, le hautbois de M. Guidé et la flûte de M. Anthoni ont eu une bonne part des honneurs de la représentation.

CUEILLETTE DE LIVRES

Douze petits nocturnes, par ANDRÉ RUYTERS. — Bruxelles, Lacomblez.

Ce qui apparaît en belle clarté dans ce petit livre, c'est l'incontestable don de poésie. M. André Ruyters, quoi qu'il écrive désormais, envisagera les choses et lui-même à la façon inverse des quelconques, et si sa vision émue et pénétrante s'accroît et se développe, il se fera sa place parmi les bons poètes de ce temps. Voilà l'important. On en peut conclure que le devoir de M. Ruyters est d'être un écrivain.

Les *Douze petits nocturnes* sont précédés et suivis d'une page de prose qui détermine l'état d'âme des personnages : « Ils ne disaient rien. Ils remuaient les lèvres sous des gestes de mots informulés. Ils s'étaient absous de vie humaine et ils éprouvaient une jouissance extraordinaire, inusitée, à respirer l'air intime et pur du soir. Ils se sentaient fondus dans ils ne savaient quoi d'ineffablement doux et grisant... Le soir ondoyait sur le paysage. »

Et c'est dès ce moment un ininterrompu amour de deux êtres doux, naïfs, subtils, en communion avec l'heure et le milieu, vivant l'un de l'autre de toute l'ardente et ineffable vie double et une à la fois, marchant avec les fleurs, les bois, la nuit et le silence pour complices de leur ivresse et finissant par ne plus se distinguer eux-mêmes de l'universelle splendeur vespérale :

Et j'ai pu
Baiser toute la nuit, sur tes yeux, mon aimée.

Dans la prose terminale, les amants rentrés chez eux prolongent leur bonheur en le noyant dans une musique, plus belle encore que le soir, puisqu'elle réalise l'harmonie essentielle.

Voilà le plan net et heureux du livre.

S'il nous en fallait critiquer le ton, nous ne ferions de remarques que sur la préciosité de certains vers. Ainsi « Un rossignol, là-bas, cisèle du silence », c'est trop joli pour être pénétrant.

Au cours des poèmes qui sont la plupart uniquement très simples et très doux et très vrais, on se laisse gagner par une émotion lente et sûre. A chaque tournant de page une comparaison, un mot rare et caractéristique de beauté renseignent sur la valeur et la nature du poète et l'on referme ce livre de début avec un bel espoir. En plus, les réminiscences de lectures anciennes, de maîtres despotiques n'apparaissent guère. On ne redoute point ici un naufrage dans l'imitation, quelque heureuse qu'elle soit. Et l'on songe qu'une troisième génération va bientôt pousser sur le sol dur de la Belgique littéraire et que les *Douze petits nocturnes* l'annoncent.

Voici quelques vers :

Au sortir du chemin, vous vîmes devant nous,
lente, dans la douceur pâle du crépuscule,
une immense pelouse, aux gazons frais et froids,
floris parfois du point d'or d'une renoncule...

Et des arbres puissants jaillissaient dans le ciel.
Et le site imprévu vibrait de solitude
immense et le silence était essentiel...
Et nous fûmes soudain saisis d'inquiétude...

Alors, persuadés que ce n'était pas nous
qu'attendaient, dans la paix du soir vert, les grands chênes,
nous partîmes tous deux, à pas pressés et doux,
vers la souple frêleur des étoiles... lointaines!

L'Arte Europea a Venezia, par VITTORIO PICA.
Naples, Luigi Pierro.

M. Vittorio Pica s'est fait une place haute dans la critique italienne. Un don de rare pénétration, l'entente subtile des nuances de l'œuvre dans cette forme artiste qui ne se sépare plus des visées de l'écrivain et du peintre, l'ont porté à surtout étudier, avec profondeur et précision, les manifestations de la pensée française.

On se rappelle les remarquables pages par lesquelles il s'efforça d'initier à la connaissance de certains écrivains de ce temps les lecteurs de son pays. Il n'est pas prouvé qu'en France même on ait mieux parlé des Goncourt, de Verlaine et de Mallarmé.

En même temps, M. Vittorio Pica appliquait son sens éveillé de l'esprit moderne à l'étude des maîtres qui, dans l'Art, lui parurent contenir un idéal plus particulièrement en communion avec l'âme de ce temps. Ses analyses de Gustave Moreau, de Félicien Rops, de Rodin, de Puvis de Chavannes signalent une sagacité et une intuition singulières. Non content de les suivre à travers l'extériorité de leurs manières, il pénètre au mystère même, aux intimités de la genèse intellectuelle qui détermine leurs diverses maîtrises.

En faisant paraître, à l'occasion d'une récente exposition, *L'Art européen à Venise*, il semble que le fin et avisé critique ait voulu condenser toutes ses observations antérieures à propos des différentes écoles d'art et des artistes qui les caractérisent le mieux. Tels chapitres, en établissant les relations et les divergences de ces écoles, en soulignent ce qu'elles doivent à la nature propre des pays où elles se sont produites et ce qui leur vient de la communauté des aspirations du temps, ont mieux qu'une valeur de simple renseignement. Ils touchent à la philosophie de l'art et par là se dégagent du transitoire et de la contingence qui ne sont plus que les applications immédiates et bornées de la critique.

Dans cet ordre d'idées, nous prîmes surtout l'étude que M. Pica consacre aux peintres anglais et aux artistes qu'il groupe sous le titre général d'impressionnistes, de divisionnistes et de synthétistes. Les tendances générales, les apports personnels, leur influence sur l'évolution y sont notés avec clairvoyance, avec une liberté de jugement aussi qui sait se soustraire au parti pris.

Les pages consacrées à l'école belge n'ont pas moins de mérite, bien qu'elles se restreignent aux artistes qui exposèrent à Venise : C. Meunier, Van der Stappen, H. De Groux, Alf. Stevens, Heymans, Khnopff, Claus, Marcette.

Il est permis de dire de ce petit livre de M. Vittorio Pica qu'il renferme la synthèse du mouvement de l'art contemporain.

Propos d'un peintre, par HENRY DETOUCHE. Frontispice et préface de FÉLICIEN ROPS.

Ceci n'est pas précisément un livre. C'est une conversation, et comme l'auteur le dit lui-même, des « propos ». Propos variés, subtils, vivants d'un Parisien pur, et l'on devine, au fond du livre, un conversationniste exquis. De quoi parle-t-il ? De sa vie d'art et de sa vie de cœur. Son volume est une sorte de journal où il a consigné les critiques, les réflexions et parfois les paradoxes que lui ont suggérés les artistes contemporains ou les pays d'Italie ou d'Espagne qu'il a parcourus. D'autres fois, c'est une maîtresse aimée qui laisse dans les pages un souvenir parfumé, ou quelque chaude silhouette d'une féminité charmante qui se cambre au détour d'un feuillet.

M. Detouche — il le dit dans sa *Postface* — a beaucoup

pénétré dans les cénacles d'art. Il a beaucoup vu, bien vu et beaucoup retenu. Sa vue des choses est nette et claire, et c'est avec une rare sagacité, un entendement supérieur des manifestations artistiques qu'il écrit une étude nerveuse sur Forain, qu'il disserte avec goût sur le *Style*, qu'il émet des idées (peut-être trop laudatives) sur la peinture anglaise d'aujourd'hui, ou qu'il démolit avec verve les mauvaises tentatives d'art décoratif qui ont été faites en ces temps — cela dans sa *Brasserie moderne*. Son étude sur le *Style* est remarquable. Il fait bonne table rase des styles actuels, qui consistent à réchauffer du Louis XV, de l'antique, de l'Empire ou de la Renaissance à quelque sauce bourgeoise et veule, et il donne de vivants conseils de rallumer un vrai style moderne à la nature ambiante et à l'atmosphère intellectuelle d'aujourd'hui. Ces conseils, il les met pour ainsi dire en pratique dans cette *Brasserie moderne* où il décrit, avec un sentiment décoratif très prime-sautier, ce que doit être, selon lui, un café contemporain logiquement et artistiquement orné.

Mais il n'y a pas que de la critique dans ce livre. Outre une étude de femme : *Andalouse*, d'une volupté captivante et d'un érotisme souple et imprégné d'exotisme, des fantaisies, des croquis à la plume, des bouts d'études de mœurs amènent l'attention. La *Physiologie de l'odorat* rappelle le J.-K. Huysmans d'*A Rebours*, mais charme tout de même par un parfum épicé et étrange. L'*Absinthe* a la vigueur piquante d'une eau-forte qui serait signée par Forain. *Un coin de nature* est un morceau macabre, qui porte comme la griffe du diable. La *Maison des Batignolles* est une étude aigüe d'un coin bizarre du monde parisien. Puis des souvenirs de voyage, pétillants et colorés : *A Venise, A Séville, A Vérone, A Burgos*, qui dénotent un artiste voyant bien et à qui les choses et les ciels parlent réellement et livrent leurs secrets.

Le style de M. Detouche a du nerf; il mousse, bien frappé, comme un bon flacon qui verse l'ivresse d'art et qui prodigue la verve, l'enthousiasme et la jeunesse — ces dons joyeux et forts que la nature a donnés aux artistes.

Ce livre est orné d'un frontispice, d'une rare élégance féminine, signé Rops, et il est précédé d'une préface du même maître, que nous avons reproduite dans un de nos précédents numéros (1).

L'Art flamand, de M. JULES DU JARDIN, illustrations de M. J. MIDDELEER. Bruxelles, A. Boitte, éditeur (2).

L'éditeur Boitte vient de publier trois nouvelles livraisons de cet important ouvrage de vulgarisation artistique. Deux d'entre elles sont consacrées à des artistes du xv^e siècle : Simon Marmon, Jhéronimus Bosch (qui s'appelait en réalité Van Aeken), Joachim Patenier et Henri Met de Blès. La troisième fait revivre la grande figure d'Henry Leys, que M. du Jardin restitue fidèlement dans son milieu, avec un sens exact du rôle que joua le peintre parmi les promoteurs du mouvement romantique né vers 1830 des rigueurs de l'Académie.

Ces trois livraisons contiennent, outre six planches hors texte, une foule de dessins à la plume exécutés par M. Middleleer d'après les originaux dispersés dans les musées et les collections particulières. Elles sont en tous points dignes des premières et justifient le succès unanime qui a accueilli dans la presse et dans le public l'artistique recueil de M. Boitte.

(1) Voir *L'Art moderne*, 1895, p. 332.

(2) Voir *L'Art moderne* 1895, p. 388.

Les Quotidiens belges à illustrations.

Depuis quelque temps des quotidiens belges s'illustrent. Ce fut le *Petit Bleu* d'abord. Puis le *Petit Vert*. Puis le *Petit Rouge*, pardon, la *Réforme*.

Bonne intention. Louable et amusante tendance. Mais, dans la réalisation, quelle horreur! En vain recourt-on à M. Broerman, « l'auteur d'un incomparable portrait au fusain de M. Frère-Orban », comme dit cette brave douairière d'*Indépendance belge*, incommensurable en ses laudatives interjections quand il s'agit des douze tribus. Ces illustrations restent des infamies. Jamais on n'a vu autant de visages déformés par un dessin lugubre, autant de figures idiotes et souffrantes, de regards lamentables.

On croirait que tous les malheureux qui subissent ce régime pénitentiaire, reviennent des îles néfastes où règne la lèpre, des hospices réservés aux dartreux, des asiles où l'on collectionne les cas de *lupus vorax* et d'*herpès tonsurans*. Ce sont des escapés d'incendie ou d'explosions de grisou, les joues labourées par les perfides léchures des flammes ou des victimes de vitriolages cruels et maladroits. Récemment dans la *Réforme*, M^{me} Armand, de la Monnaie, typée dans le rôle de peau-rouge où elle chante si bien, réalisant un type parfait de marchande d'aiglefin et de raies ou de matrone d'un établissement Tellier, tant on l'avait épaissie, boursoufflée, boudinée, déformée, maltraitée. M. Frère-Orban réalisait le type parfait d'un usurier s'entendant condamner à quinze mois de prison et aux frais du procès. Les princes et princesses de famille royale, pourtraicturés à l'occasion de projets de mariage, semblaient des évadés de Ruysselede et de Merxplas.

Toutes nos jolies femmes, si multitudinaires à Bruxelles, deviennent des monstres, d'infectes marcheuses atteintes d'eczémas incurables. Nos bons, gros, importants, flambards, réjouis « hommes du jour », réalisent un parfait ensemble de crétiens, de mastroquets et d'idiots dévorés par l'érysypèle.

Franchement, l'Art à la rue devrait intervenir et la police aussi. On croirait que ces beaux journaux ont débauché les dessinateurs d'Epinal et que leurs crayons sont injectés dans des dissolutions de squammes tombées de varioleux, de rougeolâtres et de scarlatinaires.

Une exception, toutefois, pour quelques portraits dessinés par M. Laurent Gsell et publiés par la *Réforme* : ceux, notamment, de M^{me} Georgette Leblanc, d'Alfred Stevens, de Lugné-Poe, adroitement croqués.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, M. Camille Lemonnier fera vendredi prochain, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison d'Art, une conférence sur Alfred Stevens (*la Femme et l'Amour*). Le prix d'entrée est de 2 francs.

L'exposition des œuvres d'Alfred Stevens sera irrévocablement close le mercredi 15 janvier, à 5 heures.

Pour rappel aussi, aujourd'hui à 2 heures, au Cirque royal, première matinée des Concerts de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye. M^{lle} Clotilde Kleeberg, qui prêterait son concours à ce concert, n'a été entendue qu'une seule fois à Bruxelles, en janvier 1892, au Cercle artistique. Les principaux succès d'ailleurs viennent de l'étranger. Après des auditions successives aux concerts Padeloup, au Conservatoire de Paris et aux concerts Lamoureux, peu de temps après sa sortie du Conser-

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

vatoire en 1878, M^{lle} Kleeberg parcourut successivement toutes les grandes villes d'Europe, Londres, Berlin, Bruxelles, Genève, Hambourg, Vienne, Saint-Petersbourg, Copenhague, Leipzig, Amsterdam et dans tous les pays la presse a été unanime à faire l'éloge de son talent.

MM. Anthonissen, Ch. Coenraets et Jules Merckaert exposeront au Cercle artistique, du 6 au 15 janvier, de 9 à 6 heures, quelques-uns de leurs tableaux.

Le concours Godecharle (sculpture) est remis à un an. Il aura lieu en 1897, et par dérogation au règlement les concurrents seront admis jusqu'à l'âge de vingt-six ans au lieu de vingt-cinq.

L'exposition permanente organisée à Paris par M. Bing sous le nom de *L'Art nouveau* est, à Paris, l'événement artistique du jour. Son but ? « Grouper, dit une élégante circulaire, parmi les manifestations artistiques toutes celles qui cessent d'être la réincarnation du passé, offrir sans exclusion de catégories et sans préférence d'école, un lieu de concentration à toutes les œuvres marquées d'un sentiment nettement personnel. *L'Art nouveau* luttera pour éliminer le laid et le luxe prétentieux de toutes les choses de la vie, pour faire pénétrer l'affinement du goût et un charme de beauté simple jusque dans les moindres objets d'utilité. » Excellent programme, inspiré de celui de la Maison d'Art, et dont nous souhaitons la complète réalisation aux efforts de M. Bing et du groupe d'artistes dont il s'est entouré.

Parmi ceux-ci, M. H. Van de Velde, G. Lemmen et Théo Van Rysselberghe ont largement contribué au succès de cette entreprise nouvelle. Ils y ont même pris d'emblée une place si remarquable que les bons chroniqueurs qui mettent à toute sauce le patriotisme de faubourg et le plus étroit esprit de clocher commencent à pousser des cris d'orfraie. Songez qu'indépendamment des artistes cités ci-dessus, ont exposé chez M. Bing, parmi les Français, les Anglais, les Hollandais, etc., invités sans distinction de nationalité, MM. F. Khnopff, Félicien Rops, A. Baertsoen, Ch. Doudelet, G. Minne, V. Rousseau, G. Morren. Il n'en faut pas davantage pour faire redouter aux aimables forte-plumes susmentionnés un envahissement de la France par la Belgique. Un premier *Figaro*, signé Arsène Alexandre, entame de façon comique la campagne, de façon d'autant plus comique que ce même critique d'art défendait à beaux coups de bec, hier encore, les artistes qu'il vilipendait aujourd'hui, ainsi que le lui fait vertement remarquer M. Camille Mauclair dans *la Renaissance*.

Nous avons trop souvent combattu l'exclusivisme mesquin auquel mène le nationalisme ainsi compris pour qu'il soit utile d'insister. Bornons-nous à nous réjouir de voir renaître, sur un terrain neuf, le bon combat d'avant-garde, et félicitons M. Bing d'avoir, par sa belle vaillance, provoqué cette levée de piques.

La Librairie Chaix met en vente aujourd'hui la deuxième livraison des *Maîtres de l'Affiche*. Ce fascicule contient la toute récente affiche de Jules Chéret pour le *Punch Grassot*, avec deux autres affiches françaises, l'*Escarmouche* d'Ibels et le *Cigare Cavour* de Meunier. Une très intéressante affiche américaine de Louis Rhead pour le journal *The Sun*, complète la livraison. Le véritable succès obtenu par cette publication auprès des amateurs et des collectionneurs nous dispense de faire à nouveau son éloge, et nous sommes heureux de constater que le deuxième numéro a tenu les promesses du premier.

Quelques artisans d'art — des meilleurs parmi ceux qui luttent avec succès pour la rénovation des industries artistiques en France — se sont groupés en une exposition permanente ouverte rue Vignon, 26, à Paris. Citons : MM. Brateau et A. Charpentier (étaïns, Carabin (bois sculpté, Chaplet, Dammouse et P. Roche (céramique), Roty (plaquettes et médailles), Thesmar (émaux cloisonnés), Marioton (statuaire-ciseleur), Peureux (damasquiné), etc.

D'autre part, un groupe d'artistes s'est constitué pour fonder un Salon des Arts décoratifs à la Galerie des Artistes modernes, rue de la Paix. On y remarque particulièrement les étaïns de M. Alexandre Charpentier, les émaux et les pièces ciselées en tôle d'acier de M^{me} Marie Egoroff, les faïences de M. Lachenal, une cheminée de M. Savine, etc.

Kosmos : une nouvelle revue hebdomadaire franco-néerlandaise consacrée aux sciences sociales, au commerce, à l'industrie, aux arts, aux lettres, etc. Bureaux à Anvers, rue de Jésus, 22. Prix d'abonnement : fr. 7-50 par an.

M. W.-M. Rossetti vient de faire don à la National Gallery d'un dessin de Dante-Gabriel Rossetti, exécuté en 1852, représentant le peintre Madox Brown, l'initiateur de Rossetti et le précurseur des Préraphaélites, qui furent, comme on sait, D.-G. Rossetti, Holman Hunt et John-Everitt Millais.

Du *Masque de fer*, cet « Instantané » de John Ruskin, le plus autorisé des écrivains d'art de la Grande-Bretagne :

John Ruskin, le grand esthéticien sociologue anglais, que M. Robert de La Sizeranne est en train de révéler au public français, a soixante-seize ans, et depuis dix ans il n'écrit plus, ne parle plus en public. Grand, mais courbé, tout blanc, avec de grands cheveux et une barbe de fleuve, fait comme un prophète, habite, inaccessible, dans la région des laes, un pays sauvage et pittoresque, loin des usines et des chemins de fer qu'il a maudits. Ses disciples viennent tour à tour veiller à ce que rien n'importune sa vieillesse. Généralement on le croit mort.

A lutté toute sa vie pour la Beauté. A fait la réputation de Turner, des Préraphaélites et de Burne-Jones. A appris aux Anglais à regarder les Alpes et les cathédrales gothiques. S'est ruiné à créer des musées somptueux pour les étudiants à Oxford et pour les ouvriers à Sheffield, et à payer des chaises de poste afin de combattre les chemins de fer qu'il trouve « damnables ». A rétabli le filage au rouet dans des villages de Westmoreland, parce que c'est pittoresque. A créé, dans l'île de Man, une fabrique de draps où il est défendu d'user de la vapeur, afin de ne pas salir le bleu du ciel, etc. Gagne environ cent mille francs par an en vendant ses livres d'esthétique, même à des paysans qui viennent de loin les acheter.

Homme fait de contrastes : tory et partisan du *home rule*, savant et artiste, analyste et visionnaire, sceptique et apôtre. L'Eglise anglicane l'a renié. L'Eglise catholique n'a pu l'attirer à elle. Longtemps bafoué, aujourd'hui reconnu comme un des précurseurs du mouvement social actuel et comme un des maîtres de la prose anglaise. Fera bientôt, grâce à M. Robert de La Sizeranne, partie du patrimoine intellectuel français.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PAUL VERLAINE. — GUILLAUME VOGELS. — UN LIVRE. *Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine en Flandre*, par Max Elskamp. — PREMIER CONCERT YSAÏE. — FERNAND DE MAZET. *La Révolution à Villeneuve-sur-Lot*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Amateur et marchand*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Paul Verlaine.

Nous écrivons ces lignes à l'heure où, là-bas, à Paris, on le porte en terre. Si jamais nous avons souhaité de croire à la survivance de ce qui pense et de ce qui aime dans l'homme, c'est, certes, à ce moment où nous voulons nous imaginer que cette âme admirable, victorieuse de ses lourdeurs terrestres, peut voir enfin, directement et sans erreur aucune, combien elle fut aimée. Ce doit lui être sa première joie éternelle!

On pardonnait tout à Verlaine. Il était, de par son amour à travers tout, irresponsable de toutes les fautes. Il ne pouvait se montrer ni parler sans émouvoir, ni sans qu'aussitôt ne vibrât toute l'enfance endormie que nous portons en nous. J'en sais qui l'écoutaient avec des pleurs dans les yeux. Il y a deux ans, lors de ses conférences à Bruxelles, il était si merveilleusement inapte à l'emploi, mais si hautement poignant que même ne le

comprenant pas, ne saisissant que par bribes ce qu'il proférait, chacun était maltrisé et comme haletant à entendre sa voix si rauque et si infiniment usée et à voir sa ruine toujours tenace et debout et pour certains encore menaçante. Cet homme qui à la tribune d'un cercle, devant la frivolité unanime, avait assez de confiance en la grandeur et la profondeur de sa simplicité, pour oser là, sans déchoir, se confesser et mettre son cœur à nu, était, malgré son apparente faiblesse, une extraordinaire force humaine. Absurde pour les uns, il paraissait tout simplement sublime aux autres.

Quels que fussent ses auditeurs, ils étaient en vérité petits devant lui. Il grandissait d'un inédit prestige dans l'étalage ingénu et par cela même audacieux de sa déchéance et ce qui le transfigurait tout à fait c'était qu'il ne se doutait pas, même pendant un instant, du grand exploit moral qu'il accomplissait devant tous. Les petites conventions sociales, ce qu'on est convenu d'appeler la dignité pour éviter de dire l'hypocrisie, la tenue banale qui n'est chère qu'aux médiocres, ne lui apparurent jamais que comme poussières sur ses habits. Il n'en tenait pas compte. Il marchait candide et clair, se montrait tel qu'il était, osant totalement être lui-même. Il était jaloux de la moindre parcelle de sa personnalité; il ne se corrigeait jamais de peur de se diminuer ou de s'amoindrir.

En littérature il a agi de même. Avec Rimbaud il a été

le premier à tailler dans les règles et à briser les moules de la poésie banale et quelconque des parnassiens. Il a cassé les marbres angulaires du sonnet impeccable et s'est aperçu le premier que tout le luxe des rimes et des strophes froides quoique pavoisées, n'était que toc et loques. Il a repoussé tout cela, à coups de pied. Dès la *Bonne Chanson*, plus rien ne reste en lui du poète uniquement formiste qu'il était aux débuts. Alors déjà Leconte de Lisle devait lui apparaître : un pasteur d'alexandrins pesants. Son vers se fait ductile, sinueux, frêle, léger. Il se plie au rêve, à la tendresse, à la vie. Dans *Sagesse* où tant d'effusion, d'humilité, de ferveur sont recelées, la prosodie est violemment prise à partie et bien des règles niées. *Jadis et Naguère* et puis encore *Bonheur* comptent également parmi ses plus belles victoires. C'était un révolté actif contre le *déjà su*, le *déjà vu*, le *déjà lu*. Sans aller aussi loin dans les réformes que ceux qui sont venus après lui, il leur souriait sans cesse et toute son âme était avec eux. Le vers libre était un cheval qu'il n'osait monter, disait-il, mais dont il admirait l'allure. Et faisant allusion à son genou raidi et endolori, il ajoutait : « Je ne suis plus assez ingambe. » Maintenant que le voilà mort et qu'on tâche de le définir au mieux, il apparaît comme un exemplaire unique de la sensibilité merveilleuse de l'instinct, qui, elle, vaut mieux que tous les calculs et que toutes les raisons du monde, puisqu'elle importe seule, dès qu'on innove en l'art et qu'on se veut libre pour créer.

La bonté enfantine de Verlaine est admise par tous et constitue la rengaine des articles qu'on lui consacre. Pourtant il ne faudrait pas qu'on ne vît qu'elle en lui. Il est avant tout un étrange faisceau d'antithèses et d'antinomies. S'il était bon, il était aussi terrible ; s'il était saint, il se muait aussi en sacrilège ; s'il était pur et s'il a trouvé des mots d'une chasteté translucide, il a inventé par contre, avec autant de verve, des lignes et des couleurs où se tord toute la luxure. Son œuvre se développe *parallèlement*, sur deux rails, l'un blanc, l'autre noir. Il a été baptisé sous le signe de Saturne.

Et c'est ce qui explique sa vie à hiu, à dia, par à travers les grand'routes de la chance et de la malchance, ses soudaines résurrections, ses obstinées et acharnées misères, ses colères, ses effusions, ses affres, ses remords. On ne peut pas dire qu'il ait vécu heureux, mais il est certain qu'il a vécu logiquement. Car on ne se l'imagine pas rangé, calme, doté d'une place dans un journal, gagnant son repas quotidien avec le dessert de plaisir nocturne en surplus, comme tels autres de ses camarades illustres. Il a vécu comme un exceptionnel de sa trempe devait vivre et il est mort mieux qu'on ne l'aurait cru, puisqu'il a évité l'hôpital. Et tel qu'il est son lot est admirable et peut faire envie. S'il n'avait pas une seule maison à lui, enregistrée sur

le cadastre, par contre il en avait mille au fond du cœur de tous ceux qui le regrettent et qui l'adorent et qui le pleurent à cette heure. Et dans ces maisons-là sa mémoire est à l'abri de tout. Elles valent mieux que de lourds palais pendant l'existence, et mieux que des caveaux cossus après la mort. Si elles n'étaient faites d'admiration éternelle, on les pourrait rêver en diamant. Et c'est désormais en elles seules qu'il perdurera et que, parfois, en esprit, nous monterons le trouver pour nous réjouir avec lui de la victoire de plus en plus nette de la poésie jeune et affranchie.

GUILLAUME VOGELS

La mort inopinée de Guillaume Vogels a causé une douloureuse émotion dans le monde des artistes où ce peintre de race, aussi bon camarade qu'habile virtuose de la brosse, avait conquis d'universelles sympathies.

Vogels n'était guère connu, il y a une quinzaine d'années, que comme un décorateur de talent, lorsqu'un tableau d'assez grandes dimensions représentant un *Canal en Hollande* la nuit, exposé au Cercle artistique puis au Salon de Paris (1), attira soudain l'attention sur lui. Il y avait dans cette impression nocturne une poésie pénétrante exprimée en des harmonies paisibles avec une sincérité, une bonne foi, une simplicité de moyens qui classèrent d'emblée l'artiste parmi les paysagistes de marque. Il s'affirma, la même année, à la *Chrysalide*, qui ouvrit le feu des combats d'avant-garde. En 1884, il fut au premier rang de la poignée d'indisciplinés qui fondèrent la chapelle vingtiste et prit dès lors sa place parmi les artistes néophiles avec lesquels il exposa régulièrement jusqu'en 1895, — année qui lui donna la joie de voir, à la *Libre Esthétique*, une de ses toiles acquise par le gouvernement.

Nous voici loin des discussions qui agitent naguère l'opinion. On a admis le « tachisme » de Vogels, on l'a officiellement consacré, et ceux-là mêmes qui le critiquèrent avec le plus de véhémence s'en font aujourd'hui une arme contre les techniques nouvelles nées de la continuelle évolution de l'art.

L'artiste, lui, demeura immuable dans ses procédés heurtés, dans sa peinture au couteau à palette et à la grosse brosse. Il ne fit pas un pas vers le public, ne chercha jamais à l'amadouer par des concessions quelconques. Il est mort dans son intransigeance, avec la fierté d'avoir vu son art triompher peu à peu des résistances et s'imposer d'année en année davantage.

Vogels disparaît sans tapage, comme il avait vécu, aussi étranger aux honneurs qu'aux relations mondaines. Ceux qui le conduisirent, hier, au cimetière d'Ixelles, furent, outre une foule d'artistes, les compagnons modestes avec lesquels il aimait à prolonger la veillée au café, en Flamand demeuré fidèle aux traditions des Adrien Brouwer, des Ostade et des Jan Steen.

Voici en quels termes M. Octave Maus, au nom des artistes, rappela, au moment de l'inhumation, la carrière de l'artiste :

MESSIEURS,

« Les frères d'armes du peintre que la mort vient d'abattre m'ont prié d'exprimer ici les regrets unanimes que cette brusque

(1) Voir l'*Art Moderne*, 1884, p. 78.

séparation leur fait éprouver. C'est avec une profonde et douloureuse émotion que je prends la parole, car je perds moi-même en Vogels un compagnon de lutte et un ami loyal, toujours au premier rang de ceux dont la belle vaillance instaura en Belgique, malgré les hostilités que provoque tout mouvement d'idées, un art non conforme, dégagé des formules et des conventions, vraiment personnel et libre.

Les débuts de Vogels — je parle de ses débuts comme peintre, car la première partie de sa vie fut consacrée à des travaux décoratifs — datent de l'époque où souffla sur la Belgique intellectuelle, vers 1880, un vent impétueux d'émancipation. En opposition aux immuables institutions fermées aux novateurs, des groupes se formèrent dans le domaine des arts plastiques et de la littérature, proclamant des doctrines jugées alors téméraires, mais qui ont peu à peu vaincu les défiances et les rancunes. La *Chrysalide*, l'*Essor*, le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*, les *Hydrophiles*, les *XX* affirmèrent avec fierté l'indépendance des artistes tandis que la *Jeune Belgique* réunissait en faisceau glorieux nos forces littéraires éparses. Une communauté spirituelle associait, dans une même pensée désintéressée, les efforts de chacun pour faire épanouir la fleur d'art sur notre sol rebelle.

Évoquer ces temps passionnés, si chers à nos mémoires, c'est faire revivre le souvenir du beau peintre que nous pleurons. Vogels prit part à toutes les expositions de combat qui créèrent en Belgique un renouveau d'activités cérébrales. Il fut un précurseur et un initiateur. Ce qui caractérise son art, c'est la finesse et l'acuité de la perception optique, merveilleusement apte à saisir les infinies dégradations de la lumière. Moins préoccupé du site à reproduire que de l'émotion suscitée en son âme réceptive par le mirage du jour diffus qui baigne la nature, il tirait d'un coin de banlieue, d'un bout de jardin entrevu de sa fenêtre, d'une ruelle en démolition, de prestigieux sujets d'études exprimés d'une main singulièrement experte à résumer en quelques coups de brosse, violents comme des coups de sabre, l'impression ressentie. Dans ses tableaux, dans ses aquarelles, qu'il peignait avec une étourdissante et capricieuse virtuosité, Vogels apportait la même fougue, le même entrain. Cette touche volante et légère, papillotante et souple, décelait, comme l'a fait remarquer Camille Lemonnier, la bonne humeur et la gaieté naturelle d'un homme de perception instantanée qui veut aller vite, appuie à peine, effleure, ne lie pas le coloris et l'essème comme on effeuille un bouquet.

Mais sous cette apparence lâchée et superficielle, il y avait une somme considérable d'acquis et de connaissances. Par le scrupule des valeurs et la sûreté du dessin, par l'exacte notation des effets les plus fugitifs : aubes voilées de brume, couchants incendiaires, crépuscules apaisés, par l'exaltation des sentiments d'intimité, de solitude, de silence, de joie, de recueillement dont elles donnent l'illusion, les œuvres de Vogels prennent rang parmi les plus belles et les plus pures dont l'école belge ait le droit de s'enorgueillir.

Elles ont l'éloquence des toiles de maîtres, — de celles qui s'élèvent au-dessus de l'expression documentaire pour symphoniser les sensations que la Beauté suscite dans un cœur impressif.

Dans le deuil qui nous frappe, nous les camarades, les amis, les frères de l'artiste, unis à lui par des liens spirituels plus forts que les liens du sang, il est, Messieurs, une consolation. Vogels n'a pas connu la mélancolie des déclin. Chacune de ses expositions a révélé une vision plus affinée, une main plus habile. Il

tombe en pleine maturité, en pleine santé intellectuelle, et son œuvre, exempte de toute compromission, demeure vierge de toute défaillance.

Pleurons le bon et joyeux compagnon dont la verve narquoise et l'humeur rabelaisienne égayèrent nos cénacles. Mais saluons respectueusement dans la mort l'artiste intègre, modeste et sincère qui demeura jusqu'au bout fidèle à ses convictions et qui nous légua un inoubliable exemple de fermeté, de constance et de probité. »

Au nom des amis de Vogels, M. Carl De Vos, dans une éloquente improvisation, rappela les qualités de cœur de l'artiste, la sûreté de ses relations, l'affection profonde qu'avaient pour lui tous ceux qui l'approchèrent. Ses paroles d'adieu, touchantes et justes, impressionnèrent vivement l'auditoire réuni pour la dernière fois auprès de l'ami regretté.

UN LIVRE

Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine en Flandre, par MAX ELSKAMP. Chez Lacomblez.

Un livre exquis comme tous ceux que rêve et écrit M. Max Elskamp, vient de paraître. A peine a-t-on rangé en sa bibliothèque le *En Symbole vers l'Apostolat*, que les *Six chansons de pauvre homme* viennent prendre place sur la table de travail et l'on vit à nouveau avec l'auteur près de soi, continûment.

L'édition imprimée par Henry Van de Velde est très soignée et en tous points réussie, n'était le signet d'un ton un peu criard et d'une soie trop roide. Les dessins que l'écrivain tailla dans le bois sont d'une naïveté savoureuse et si adéquate au texte et si artistement puérils qu'on n'imagine aucun professionnel qui les eût pu traiter ainsi. La frise des petits bateaux, celle des anges à genoux, la planche de l'apiculteur et celle où l'auteur s'est représenté lui-même en silhouette sont adorables. Et maintenant que dire des vers ? M. Elskamp, dans la ville qu'il a construite plus encore dans son cœur que dans son cerveau, écrit avec une suavité, une piété, presque une sainteté uniques. Il fait songer à la toute bonté, à la toute douceur et l'on dirait que lui aussi, comme d'autres peignaient, écrit à genoux. Il est pitoyable à tout le pauvre monde ; il aime la création entière : plantes, oiseaux, lumières, bêtes et gens ; chaque syllabe de ses poèmes est un petit alvéole où il concentre le doux miel de tendresse ; ses mots, ses phrases, ses strophes pourraient être chantés par des moines clairs et bénévoles comme saint François d'Assise.

Nous transcrivons la *Chanson du Dimanche* :

A présent c'est encor Dimanche,
et le soleil et le matin,
et les oiseaux dans les jardins,
à présent, c'est encore Dimanche,
et les enfants en robes blanches
et les villes dans les lointains,
et, sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

Or, c'est le jour de tous les anges :
Michel avec ses hirondelles
et Gabriel tout à ses ailes,
or, c'est le jour de tous les anges ;
puis, sur terre, les gens heureux,
les gens de mon pays, tous ceux
allés par un, allés par deux,
rire à la vie, aux lointains bleus ;
à présent c'est encor Dimanche,
— meuniers dormants à leurs moulins —
à présent c'est encore Dimanche,
et ma chanson, lors, a sa fin.

Premier Concert Ysaye.

Un cirque, de premier ordre d'ailleurs (nous applaudimes le soir même du concert à l'agilité de ses écuyers, à la souplesse de ses acrobates, aux facéties de ses clowns) et qu'une attention délicate du sort fit choisir parmi tant d'autres pour son nom musical : le *Cirque Schumann*, occupe, simultanément avec la jeune armée d'instrumentistes commandée par M. Eugène Ysaye, le spacieux local de la rue de l'Enseignement.

Et tandis que les chevaux révent, dans les bas-fonds, de galops victorieux, que le luisant attirail des trapèzes et des fils de fer attend, dans les frises, ses gymnasiarques ailés, voici que sur une estrade colossale se range, devant un auditoire nombreux et attentif, l'orchestre nouvellement réuni et discipliné par le maître violoniste. Les quatre notes fatidiques du début de la Symphonie en *ut*, l'incorruptible appel du Destin, résonnent dans le silence, et l'admirable partition de Beethoven se déroule, éblouissante, avec ses élans de passion, sa douleur contenue, l'espoir naissant qui apaise les souffrances et, dans une apothéose triomphale, la joie exultante d'une âme reconfortée.

M. Ysaye, en choisissant pour présenter son jeune orchestre au public l'une des œuvres les plus éloquentes et les plus belles de la littérature classique, a montré une belle crânerie, et le succès l'a récompensé. Sous sa direction ferme et souple l'interprétation a été d'une remarquable lucidité. Rarement les contre-points multiples de ce chef-d'œuvre ont été mis en lumière avec plus de précision, et l'ensemble de l'exécution a eu un éclat, une vie, une homogénéité vraiment impressionnants.

Dès ce moment, la bataille était gagnée, l'auditoire conquis, et la suite du concert n'a été pour le nouveau chef d'orchestre et ses excellents instrumentistes qu'une série d'ovations.

Lénore, l'émouvant poème symphonique d'Henri Duparc d'après la ballade de Bürger, était presque inconnu à Bruxelles. A part une exécution aux Concerts des *XX* de la fidèle transcription pour deux pianos qu'en fit Saint-Saëns, il ne fut joué qu'une seule fois, y il a une vingtaine d'années, aux Concerts populaires, sous la direction de Joseph Dupont. Cette œuvre d'un des initiateurs de l'École française contemporaine méritait d'être remise au jour. Elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son charme et par l'élévation des idées, l'unité et la pureté du style, la pureté des développements et la richesse de l'instrumentation, se classe parmi les belles œuvres modernes.

Deux fragments symphoniques de M. G. Huberti, la marche funèbre de *Guillaume d'Orange* et un extrait de *Bloemardinne*, traités avec sobriété et distinction, ont valu un vif succès à l'auteur, présent à l'audition. Pour finir, l'étourdissante *Marche joyeuse* dans laquelle Chabrier a généreusement dépensé toute la verve, l'ironie, l'esprit et la gaité qui constituaient le fond de son tempérament.

Une pianiste de talent, au jeu précis, au mécanisme sûr, a interprété en excellente musicienne le Concerto de Schumann, trop connu peut-être pour figurer sur un programme d'initiation, et divers soli : *Impromptu* de Schubert, *Caprice* de Saint-Saëns sur les airs du ballet d'*Alceste*, *Caprice* de Gernsheim, ce dernier ajouté au programme en raison de l'insistance du public.

L'impression de cette première matinée a été fort bonne, malgré certains défauts d'acoustique auxquels il pourra être remédié. Et voici définitivement fondés les concerts de la nou-

velle société symphonique qui complètent si heureusement, avec les Concerts populaires et les auditions du Conservatoire, les manifestations musicales de l'hiver bruxellois.

La prochaine séance, fixée au dimanche 26 courant, aura lieu avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, cantatrice, et de M. Jean Ten Have, violoniste. L'orchestre exécutera la Symphonie en *ré* de Brahms et le poème symphonique *Eulenspiegel* de Richard Strauss (première audition à Bruxelles).

L'espace nous fait défaut pour publier un compte-rendu détaillé de la première séance de musique de chambre donnée, à la Grande-Harmonie, par le Quatuor Ysaye (MM. Eugène Ysaye, A. Marchot, L. Van Hout et J. Jacob). Bornons-nous à signaler le très grand succès de cette belle soirée d'art. Le choix du programme : 7^e quatuor de Beethoven, quatuor à cordes de Vincent d'Indy, quintette de Schumann (au piano : M. Théo Ysaye) et la superbe interprétation donnée aux œuvres par M. Ysaye et ses partenaires ont donné à cette séance inaugurale une haute saveur. Les séances intimes du Quatuor Ysaye complèteront superbement les concerts de la Société symphonique.

FERNAND DE MAZET

La Révolution à Villeneuve-sur-Lot (Journal des événements écrits à cent ans de distance d'après des documents inédits). Un volume in-8° de 400 pages. Imprimerie Victor Delbergé, à Villeneuve-sur-Lot.

M. de Mazet a voulu servir à ses lecteurs une tranche de la Révolution, dire ce qu'elle fut pour une petite ville de province très éloignée du mouvement central.

Presque jour par jour il suit avec une scrupuleuse fidélité dans le petit journal du canton, dans le registre du district, dans tous les documents qu'il retrouve, les impressions et les événements du temps.

Dans sa préface, il cite avec un à-propos qui arrête le reproche qu'on pourrait lui faire, ces paroles de Paul Desjardin répondant au méticuleux Taine : « ... Il faut se garder d'attribuer à la moindre constatation de détail une valeur suffisante pour ruiner toutes les idées générales. Les révolutionnaires n'étaient pas des réalistes. La Révolution est une entreprise d'idée. Chacun des petits faits exacts pris à part, juge les révolutionnaires et ne juge pas la Révolution. Or, il n'y a que les idées qui mènent le monde. »

Il était nécessaire de les rappeler, car la façon dont les Villenemois prirent la Révolution n'est « qu'un petit fait exact » dessinant une seule des nombreuses faces du drame.

« Les Villenemois avaient l'esprit léger, subtil et raisonneur... On peut hautement affirmer que pour eux la Révolution ne fut pas « un bloc », et qu'ils ne dirent jamais à propos de cette masse hétérogène ce que Victor Hugo disait de Shakespeare : « J'admire tout comme une brute ! » Non, les gens de ce pays surent et voulurent choisir, accepter et rejeter... »

C'est bien là, en effet, l'impression que laisse ce journal qui eût pu être écrit, tant l'historien s'applique à entrer dans la peau du bonhomme, par un Villenemois de 1889.

Ces provinciaux avaient des reproches à faire à l'ancien régime, mais ils voyaient surtout le détail de leurs griefs. Ils ne les avaient

pas condensés bien profondément en idées générales, ce semble ; et la prise de la Bastille, par exemple, fut, pour eux comme pour le peuple de Paris, le symbole qui, aux esprits un peu lents et confus, remplace la synthèse. L'image, comme une musique, s'empare de ces cerveaux où elle bourre tous les vides, et les rêves vagues, les plaintes indécises s'unifient plus facilement pour les simples en un symbole qu'en une de ces bêtes dont ils n'ont pas le temps de compter les mille pattes et qui leur paraissent effrayantes sous leur nom de synthèses. Seulement pour les Villenemois la prise de la Bastille fut une promesse d'ordre et de sécurité, elle ne fut pas ce qu'elle était au peuple de Paris lui-même, plus travaillé de consciences rancunes, et le geste de colère qui renversa la vieille forteresse n'eut pas d'écho dans cette petite ville où personne n'eut envie de rien démolir. Les passions intellectuelles qui en notre ère sont pour les foules les levains les plus puissants n'étaient guère excitées en province comme elles l'étaient dans les capitales. Le manque de communications, la rareté du livre, des journaux, des luttes de l'esprit rapetissent les événements — robe extérieure d'une idée — à des proportions qui en font des réformes utilitaires, unies à des détails de personnalité.

Tous les documents reproduits par M. de Mazet représentent bien l'esprit *moyen* du temps, ce que nous nommerions l'esprit bourgeois, à l'heure actuelle. Dans l'histoire de cette petite commune on peut lire les mesquineries, les lâchetés, les cruautés, les apitoiements, le cortège des petits vices et des petites vertus qui s'agitèrent autour de la Révolution. Les sentiments nouveaux, forts, enthousiastes sont exprimés en un style si maladroit, si emprunté, qu'ils nous paraissent burlesques. Les registres publics essaient de se hausser jusqu'au ton héroïque. Mais ils ne sont que grandiloquents.

On y sent le petit calcul du bourgeois, honnête, du reste, qui veut réformer les choses au mieux, mais dont les convictions manquent de cette passion qui rend simple et qui ennoblit les pires maladrotes extérieures. Tout cela sont tribulations d'épiciers se battant pour « un parti », avec l'extérieur terrible des moyens à la mode de leur temps. Dans les arrêtés du maire je cueille des mots qui font rêver :

« Le prix de la liberté, calculé sur l'apanage des vertus. »

Un jour où le pain va manquer et où la population s'agite : « Nous rassurons nos administrés sur cet objet bien digne de leurs sollicitudes. »

Quelques snobs ou méprisards bourgeois demandent comme les nobles des certificats de civisme. On leur répond dédaigneusement qu'ils n'ont jamais fait partie de la classe nobiliaire. Tout au plus étaient-ils de « la classe des insoucients ».

Et cependant, dans ce même canton paisible, narquois, utilitaire, généreux à ses heures, mais encore mineur par l'âme, il y eut des héroïsmes et de belles folies. Malheureusement le journal de M. de Mazet ne fait entrevoir que par la citation de quelques faits les sentiments excessifs qui durent se faire jour à cette époque dans l'âme de ceux qui jugeaient ou qui sentaient d'une façon plus élevée. Des hommes, des femmes surent mourir quand un mot pouvait les sauver.

Si rares qu'ils aient été, ils furent ceux qui personnifient pour nous la grandeur de l'époque, ils furent pour leur temps « le sel de la terre », ceux qui agrandirent de terreur ou d'admiration les conceptions anémiques des plus faibles. Une belle lettre de soldat est le seul document qui représente ce côté généreusement fier

des êtres entiers. Et toute l'œuvre si volumineuse de M. de Mazet est un important, un consciencieux témoignage de la minuscule signification des idées moyennes — opportunément éclectiques — des êtres et des mouvements moyens, pivotant tant bien que mal, avec lenteur et sécurité, autour des exaltés et des convaincus qui sont le centre du monde, au péril de leur vie, le plus souvent.

Ces gens « moyens » forment la grande masse. C'est leur consolation et leur soutien ; mais c'est leur ensemble compact qui est aussi le coussin le plus doux à l'orgueil de ceux qui ont soif de connaître le beau et le vrai en leur essence, qui les tressent en principes dominants, et leur sacrifient joyeusement les contingences opportunes.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Amateur et Marchand.

La Cour d'appel de Bruxelles a rendu dernièrement son arrêt dans le procès intenté par le marquis de Chasteleer à M. Clarembaux, marchand de tableaux à Bruxelles. Il s'agissait de l'authenticité de trois œuvres attribuées à Charles De Groux, à Louis Robbe et à Hippolyte Boulenger.

La Cour s'est ralliée à l'opinion des artistes Alfred Stevens, Constantin Meunier, Alfred Verwée et Terlinden, qui affirmaient l'authenticité absolue des toiles litigieuses ; elle a écarté l'avis des deux critiques d'art dont le marquis de Chasteleer invoquait l'autorité pour soutenir que les œuvres avaient été retouchées.

L'arrêt, très intéressant sur ce point, oppose l'un à l'autre les avis, fortement motivés du reste, des deux critiques, dont l'un estimait que le fossoyeur et les enfants de *l'Enterrement de De Groux* étaient les seuls personnages peints par l'auteur, tandis que l'autre voyait précisément dans ces personnages, dont la facture ne révélait pas la manière du maître, la preuve qu'une main étrangère avait modifié l'œuvre originale.

Un *Paysage des bords de la Meuse*, de Louis Robbe, avait donné lieu à une divergence de vues que l'arrêt fait ressortir également : la nerveuse correction et l'accent un peu brutal de Robbe étaient vantés par l'une des attestations, tandis que l'autre signalait la manière lourde et attardée d'un homme qui ne fut pas un peintre et semble n'avoir jamais vu la nature.

Quant au dernier tableau, *Effet de Neige*, de Boulenger, la Cour constate qu'un certificat d'authenticité signé d'Arthur Stevens était joint à l'œuvre.

La vente des trois tableaux est déclarée valable et le marquis de Chasteleer est débouté de son appel.

Memento des Expositions

BARCELONE. — III^e exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agrégation du jury. Délais d'envoi : 20 mars-1^{er} avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements : M. J.-M. Rius y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.

BORDEAUX. — Société des Amis des Arts. 44^e exposition. Délais d'envoi : expirés. Transport gratuit pour les invités (deux

ouvrages par exposant). Renseignements : *M. F.-H. Brown, secrétaire.*

BRUXELLES. — *Maison d'Art.* Exposition des œuvres de MM. Paul du Bois, A.-Verhaeren et E. Lachenal. Ouverture : Samedi 18 janvier. Renseignements : *Direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, Bruxelles.*

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts.* Mai 1896. Renseignements : *M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.*

NANTES. — Société des *Amis des Arts.* 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Commission sur les ventes : 10 %. Délais expirés. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PARIS. — Union des femmes peintres, sculpteurs, etc. (Palais des Champs-Élysées). — 1^{er}-20 février 1896. Envois : 12 et 13 janvier, à l'adresse de M. Toussaint, emballer, au Palais des Champs-Élysées. Droit : 5 francs par œuvre (maximum 20 francs, quel que soit le nombre des œuvres).

Id. — Association artistique P. M. P. (Galerie des artistes modernes, 5, rue de la Paix. Peinture 1^{er}-20 février. Aquarelles et dessins : 23 février-15 mars. Sculpture : 1^{er} février-15 mars. Envois : Notices, 20 janvier; peinture et sculpture. 26-20 janvier; aquarelles et dessins, 19-21 février. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements au siège social, 170, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

PAU. — XXXII^e exposition annuelle de la *Société des Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars 1896. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 10 %. Délais expirés. Renseignements : *M. Gaston Tardieu, secrétaire général.*

STUTTGARD. — Exposition internationale de peinture. 1^{er} mars-15 mai. Deux tableaux par exposant. Délais : notices, 15 janvier; œuvres, 1-15 février. Expéditeurs à Bruxelles : W. de Haas et C^e, rue des Commerçants, 30. Renseignements : *M. Kormann, expéditeur de la cour, Stuttgart.*

PETITE CHRONIQUE

L'exposition de *Pour l'Art* vient de s'ouvrir. Nous en rendrons compte dimanche prochain. A la même heure, c'est-à-dire hier à 2 heures, s'est ouvert le *Salon idéaliste.*

A LA MAISON D'ART. — *Mercredi prochain, 15 courant,* à 5 heures, clôture de l'Exposition des œuvres d'Alfred Stevens.

Samedi 18, à 2 heures, ouverture de l'Exposition des sculptures de M. Paul Du Bois, des peintures de M. Alfred Verhaeren et des céramiques d'art de M. E. Lachenal.

Lundi 20, à 8 1/2 heures du soir, conférence de M. Edmond Picard sur un livre inédit de Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des humbles.* Cette conférence sera accompagnée de lectures d'extraits de cette œuvre.

Mercredi 22, à 8 1/2 heures du soir, concert de musique ancienne donné par l'*Octuor vocal* sous la direction de M. Léon Soubre, avec le concours de M^{me} Alphonse Mailly et de M. Léon Van Hout, professeur au Conservatoire.

Camille Lemonnier a donné vendredi soir, avec un très grand succès, à la Maison d'Art, une conférence sur Alfred Stevens (la Femme et l'Amour), qui avait réuni un nombreux et élégant auditoire. Nous en publierons prochainement des fragments.

La direction de la Maison d'Art a invité les membres de la Section d'Art de la Maison du Peuple à visiter l'Exposition d'Alfred Stevens. Cette visite aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin. A cette occasion Camille Lemonnier fera une nouvelle conférence sur Alfred Stevens, en s'attachant principalement à résumer la Vie et l'Œuvre du maître.

La Section d'Art de la Maison du Peuple donnera prochainement sa deuxième séance. Au programme : une conférence d'Émile Verhaeren sur la chanson populaire, avec une audition de chants populaires de divers pays organisée par M. Flé.

Le concert symphonique que dirigera aujourd'hui, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, le jeune chef d'orchestre norvégien Gaston Borch se composera d'une série d'œuvres exécutées pour la première fois à Bruxelles : *Symphonie (ré maj.)* et *Andante funèbre* de Svendsen, *Suite-Holberg* de Grieg, *Entrée triomphale des Boyards* de Halvorsen, suite de l'opéra *Féerie* et *Concerto* pour piano et orchestre de G. Borch. Cette intéressante audition est organisée par la maison Schott frères.

Le Conservatoire de Nancy fera entendre aujourd'hui, en première audition, sous la direction de M. Guy Ropartz, la symphonie en trois parties (*Le Matin, Midi, Le Soir*) de M. A. Savard, prix de Rome, l'un des compositeurs français de la nouvelle génération musicale.

On lui doit entre autres : *Maldek*, drame lyrique; *Fille-Fleur*, scène lyrique pour soprano et chœur; *Morceau symphonique* pour petit orchestre; *Introduction, fugue et choral*, pour deux pianos et un *Quatuor à cordes.*

Notre compatriote M. Géminiek, le violoniste liégeois, prêterait son concours à ce concert.

La troisième matinée des Concerts populaires aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M. Willy Burmester.

Le célèbre violoniste, qu'on entendra pour la première fois en Belgique, exécutera le 7^e *Concerto* de Spohr, un *Aria* de J.-S. Bach et les *Variations* de Paganini sur le thème « Nel cor piu non mi sento ».

M. Willy Burmester, qui a 27 ans à peine, est élève de Joachim. Chacune de ses apparitions en public, à Berlin, Vienne, Leipzig, Dresde, Amsterdam, La Haye, etc., a été l'occasion d'un triomphe.

Au programme figurera, entre autres œuvres symphoniques, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui n'a plus été exécutée à Bruxelles depuis 1881.

La *Jeune Belgique* cesse d'être mensuelle. Elle devient hebdomadaire. La raison de cette transformation se trouve dans le désir de ses rédacteurs de donner plus d'extension aux articles de critique et d'esthétique. La *Jeune Belgique hebdomadaire* paraîtra en fascicules de 8 pages, avec couverture de couleur. Chaque numéro renfermera des articles d'esthétique ou de critique, les comptes rendus des ouvrages de littérature et d'art, des concerts, des représentations dramatiques, des Salons de peinture et de sculpture, un bulletin bibliographique, des correspondances de l'étranger, etc., etc.

Tous les trois mois paraîtra un numéro anthologique exclusivement composé de morceaux choisis d'auteurs belges. Le dernier formera un album de 50 pages distribué gratuitement aux abonnés. Prix d'abonnement : 10 francs par an. Pour les anciens abonnés de la *Jeune Belgique* mensuelle : 7 francs.

Vient de paraître à Paris : *La Revue rouge*, nouveau recueil mensuel de Littérature et d'Art dont nous avons annoncé la publication.

Au sommaire, des vers et des proses de Henry Bauer, Paul Verlaine, Gustave Langlet, René Radel, Francis Norgelet, Manuel Devaldès, Jules Heyne, Solness, avec, hors texte, une superbe lithographie originale de Steinlen.

La Société de Musique de Tournai annonce son grand concert annuel pour le dimanche 2 février, à 4 heures. Elle exécutera les *Saisons*, oratorio de Haydn pour soli, chœurs et orchestre.

M. Franz Servais vient de rentrer à Bruxelles après un séjour à Carlsruhe où il a donné une audition de son drame lyrique : *L'Apollonide* à M. Félix Mottl, directeur musical et chef d'orchestre du théâtre grand-ducal. La pièce a été reçue d'enthousiasme. *L'Apollonide* sera représentée au cours de la saison prochaine, la traduction du poème de Leconte de Lisle en allemand nécessitant un travail de plusieurs mois.

On a exécuté, le jour de Noël, à Bayreuth, dans la salle de l'hôtel Sonne, la symphonie composée par M. Siegfried Wagner. L'œuvre a été très favorablement accueillie par les nombreux artistes qui étaient présents à l'exécution, et l'on annonce que M. Siegfried Wagner va entreprendre prochainement une tournée pendant laquelle il dirigera l'exécution de sa symphonie.

LE THÉÂTRE ISRAËLITE. — On connaît peu le théâtre israélite : il existe cependant une troupe dramatique, *The Hebrew Opera Company*, qui, après avoir parcouru l'Amérique et l'Angleterre, s'est fixée définitivement à Londres. Elle y représente au Standard-Theatre, dans l'East-End, tout un cycle de pièces tirées des livres sacrés, des légendes et de l'histoire des juifs, *Moïse*, *David et Saül*, la *Sulamite*, le *Rabbin Joselman*. Ces œuvres, toutes populaires, ignorent ou dédaignent la complication savante des intrigues : elles suivent fidèlement les textes traditionnels, égayés seulement de quelques traits comiques, et rappellent ainsi par l'ingénuité et l'abondance, la *Passion* d'Oberammergau ou nos anciens mystères. Tout ce qui touche à l'exécution y est assez disparate ; les acteurs parlent un allemand mélangé d'hébreu ; la musique entremêle à des chants liturgiques des réminiscences très profanes, des airs d'Ambrose Thomas ou des scènes de la *Juive* : la salle est plongée, comme à Bayreuth, dans une mystérieuse obscurité, propice à l'illusion ; dans *Moïse*, un paysage d'Égypte est figuré par une vue du Strand avec ses réverbères et ses lanternes de bars. La convention au théâtre est chose si naturelle que ces incohérences ne nuisent point à l'effet. Le public est d'ailleurs excellent ; composé de juifs de la classe pauvre, il suit avec passion les péripéties du drame.

J'apprends, dit le correspondant londonien du *Temps*, l'arrivée prochaine à Londres de la *Black Shakesperian Company* troupe de comédiens exclusivement composée d'hommes et de femmes de couleur, qui vient interpréter du Shakespeare au théâtre de Drury-Lane. Il y a là une idée au moins originale, mais il serait téméraire de préjuger de l'accueil réservé par le public anglais à un Roméo en chocolat roucoulant aux pieds d'une Juliette crépue, lippue, au nez largement écrasé, à la peau noire comme du charbon de terre.

Cette troupe américaine compte jouer à Londres pendant un mois, pour aller ensuite à Paris, Bruxelles et Vienne. Elle don-

nera des représentations de : le *Marchand de Venise*, *Jules César*, *Othello*, *Macbeth*, *Roméo et Juliette*, les *Joyeuses Commères de Windsor*, *Hamlet* et le *Roi Lear*. Le manager de la troupe, récemment arrivé à Londres, nous assure que la plupart de ses premiers sujets sont des artistes de grand talent. Soit. A la rigueur, on serait encore disposé à accepter un Othello fortement basané. Mais Cordélia, Portia, Ophélie en négresses ! Il faudra voir cela.

Il vient de paraître à Berlin une curieuse anthologie : elle comprend des extraits d'œuvres écrites en ce siècle par des auteurs dont les noms sont dans l'*Almanach de Gotha* ; ces fragments sont tous précédés d'une courte notice biographique rédigée par M. Georges Zimmermann. Trente-six princes et princesses sont représentés ; citons parmi les plus célèbres : la reine Elisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), le duc de Saxe-Cobourg, le prince Georges de Prusse, le roi Jean de Saxe (qui écrivait sous le pseudonyme de Philaléthès), le roi Oscar de Suède. En tête de la collection figure l'empereur Guillaume II avec son *Hymne à Ægir*. Puis viennent le tsar Alexandre III avec des *Souvenirs du siège de Sébastopol* et le grand-duc Constantin avec un choix de poésies lyriques. La maison royale de Bavière est dignement représentée par quatre de ses membres. Le défunt empereur d'Allemagne, Guillaume I^{er}, y trouve sa place comme prosateur et comme poète. Parmi les souverains asiatiques, le shah de Perse, Nasr-ed-din, figure seul, avec une traduction de quelques pièces de vers. Enfin, les princes africains font totalement défaut dans ce livre d'or.

LE PRIX DES ŒUVRES D'ART. — Sait-on que les œuvres d'art étaient fort bien payées dans l'antiquité ?

C'est du moins ce qui ressort d'un curieux article publié par une revue allemande : Polygnote de Thasos, qui vécut vers 450 avant Jésus-Christ, refusait, il est vrai, de recevoir le prix de ses œuvres ; il se disait assez récompensé par le titre de bourgeois d'Athènes, qu'on lui avait octroyé.

Mais ce désintéressement ne dura pas. Trente ans plus tard, le peintre Zeuxis d'Héraclée était appelé à la cour du roi de Macédoine Archélaüs I^{er}. Il reçut pour les fresques du palais de Pella 40,000 francs environ de notre monnaie.

Mnason d'Elathée paya 100,000 francs une *Bataille contre les Perses* qu'il avait commandée à Aristide, le chef de l'école thébaine.

Pamphile de Sicione donna un cours sur la peinture : chacun de ses élèves payait pour le suivre un talent d'argent (6,000 francs) par an.

Enfin Appelles toucha vingt talents d'or (1,200,000 francs) pour un portrait d'Alexandre le Grand que lui avait commandé la ville d'Ephèse.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUTS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

Exposition ALFRED STEVENS

Verreries de MM. DAUM frères. — Faïences de M. CLÉMENT MASSIER.

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous la contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

POUR PARAÎTRE LE 15 JANVIER
LES VILLES TENTACULAIRES
PAR ÉMILE VERHAEREN

Un volume de vers, in-8° carré, sur vélin teinté, ornémenté
par le peintre TH. VAN RYSSSELBERGHE.

Tirage numéroté. Prix broché . . . 5 francs.
Quelques exemplaires recouverts d'un cartonnage à la Bradel,
exécuté spécialement pour le livre. Prix : 6 francs.
5 exemplaires sur japon et 15 sur hollande, au prix
de 20 et 10 francs.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LOUIS DELATTRE. *Une Rose à la bouche.* — LE SALON « POUR L'ART ». — JEAN-MARIE. — EXPOSITION TRIENNALE. — UNE LETTRE DE CAMILLE MAUCLAIR. — A LA MAISON D'ART. — LA MAISON D'ART « BING » A PARIS. — CONCERT GRIEG-SVENDSEN. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LOUIS DELATTRE

Une Rose à la bouche. Un volume de 260 pages. Édition du *Coq Rouge*. Imprimerie Xavier Havermans, Bruxelles.

Comment définir cet esprit? Il a la gauloiserie familièrement attendrie d'un Rabelais du Nord.

Et avec cette note, dont tous les plus menus faits de la vie la plus simple renouvellent et multiplient les vibrations, il nous émeut. Devant cette simplicité facile, doucement héroïque, une admiration nous prend, s'extériorisant en mots qu'une étrange impuissance rend maladroitement grandiloquents.

Devant ces pages de sentiment si humble, si vrai, si profondément inconscient, on devient à peu près aussi gauche que devant le sourire et les naïvetés attirantes d'un petit enfant; on échappe pendant quelques minutes au labeur de penser, et les mots qui sortent tout seuls sont de vieux échos des impressions très lointaines. On

est tout couvert de cette poudre brillante faite des mille retentissements d'une nature exceptionnelle éclairant les choses ordinaires. — Et on se trouve soudain si beau, au fond de l'âme, et si naturellement bon!

Chose singulière, à travers ce très personnel mirage d'art, ce n'était pas tant une personnalité que j'entrevois en lisant. C'était tout un petit pays incarné en un artiste, et, comme Lemonnier ou Eekhoud évoquent pour moi toute la Flandre, Delattre évoquait de façon pénétrante, complète, toute la Wallonie. Sans que l'auteur paraisse s'en douter, il la faisait passer tout entière devant moi, avec le relief de ses mille détails accrochant la pensée et la rendant gaiement raboteuse, chatoyante, gagnant en pénétration ce qu'elle ne pouvait atteindre en étendue.

Elle passait, non pas en dominatrice majestueuse comme la Flandre aux vastes clartés et aux robustesses imposantes, mais en caressante sœur, effeuillant autour de nous les pétales des bonheurs et des beautés très proches.

Longtemps, en Wallonie, l'homme parut confiné aux émotions, aux recherches, non des superficialités mais des surfaces. La Wallonie eut plus de savants et surtout d'érudits que de penseurs, plus d'artisans d'art que d'artistes, plus de collectionneurs que d'esthètes et plus de généreux donateurs ou de soldats que de théologiens; ses rêveurs, ne trouvant pas autour d'eux les

aspects extérieurs de leurs vagues soucis et de leurs vagues éblouissements, restaient, suivant le mot du pays, *de grands taiseux*. Aucune exaltante image ne venait leur faciliter l'expression de ce qu'ils sentaient.

Mais voici qu'en ce siècle merveilleux la sensibilité, s'approfondissant, plonge dans un domaine nouveau, immense, infini peut-être. C'est maintenant que les plus modestes surfaces vont parler et que des choses graves, lentes, passionnées, incertaines, obscures, pourront être dites par ceux qui n'ont jamais vu de gouffre, d'océan, de plaines ni de grande lumière confuse.

C'est en eux-mêmes qu'ils verront se refléter ces choses. Plus attentifs au bouillonnement du sang dans leurs artères, au protestations de leurs nerfs, aux réactions de leurs sensations, ils verront s'ouvrir tout un royaume qui était resté pour eux une terre inconnue, et les moindres objets serviront d'écho à ces découvertes, — car l'homme, qui a bâti sans le savoir tout l'univers à son image, commence à savoir que le plus humble pont n'est qu'une des réalisations de son éternel et tâtonnant désir d'expansion.

Ainsi les « taiseux » se retrouvent. Dès qu'ils descendent plus avant en leur âme et dans l'âme des autres, un monde leur apparaît que tout exprime, que tout symbolise; et si Delattre est symboliste — voulez-vous dire fabuliste, au sens le plus philosophique et le plus artistique du mot? — il l'est au moyen de tout ce qu'il y a de plus minuscule, de plus pauvreteux, de plus immédiatement tangible. Toutes ces petites choses — le chien de la vieille, la chanson de la petite boiteuse, le déménagement du boulanger, la gaité de l'aveugle — deviennent, de façon touchante ou poignante, tout le remords de « n'avoir pas souri à ceux qui nous caressaient », tout l'héroïsme des souffrants pour de plus souffrants qu'eux, toute la joie de vivre rendue plus aiguë par le contact de la douleur.

Voici le poète qui marque la naissance au grand jour d'une âme nationale et qui nous affirme que la petite terre wallonne a enfin trouvé, de façon caractéristique et claire, la ligne — je pourrais presque dire la dimension — qu'elle suivait instinctivement quand elle tâtonnait vers l'infini de l'art, comme vers d'autres infinis.

Ce n'est ni la couleur, ni la force, ni l'étendue, ni l'éclat, ni la légère ou troublante lumière, c'est l'INTIMITÉ, la somme de vie intérieure, de souvenirs et de mouvements personnels restés accrochés à toutes ces parcelles de vie journalière qu'elle nous apporte. C'est la très puissante joie de la vie se faisant douce et bonne en passant par les multiples brisants des petits bonheurs, et perdant de sa sauvagerie impétuosité pour acquérir une souriante et sereine finesse.

Mais tandis que vaniteusement j'essaie d'emprisonner en des phrases l'esprit qui luit en ces neuf contes

adressés à une fillette, je m'aperçois que l'art véritable ne se laisse pas attraper par la vorace Définition; et que pendant que je parle, toute l'âme du livre me glisse entre les doigts.

J'en transcris, pour mieux faire, de trop rares morceaux. Trop rares, car il est de ceux qu'on voudrait relire avec ceux qu'on aime ou qui vous comprennent, pour se comprendre mieux encore.

Voici la foule des voisins considérant la maison du boulanger qu'on allait démolir :

« Beaucoup d'entre eux, les jours passés, étaient venus à cette mesure; et en eux, son souvenir sourirait longtemps, gai et léger. D'autres s'attristaient à la pensée que bientôt elle serait couchée, éventrée derrière une clôture de planches et qu'on verrait sur ses pignons monter la trace de suie des cheminées, et les bandes de couleur zigzaguer aux escaliers. Il s'en attristaient, car pour vivre ils doivent, ceux-là, être frappés et caressés; ils ne savent rester calmes. Ceux-ci enfin, au contraire, voient tout avec impassibilité: leur âme ne rit ni ne pleure; elle est simple comme du pain. Ils ne regrettent rien; ils n'espèrent rien. Depuis des siècles, ils savent que tout vient comme il le doit, et qu'on ne change que peu de choses; ils sont les solides vivants, les piliers du monde, les noires racines silencieuses de nos rameaux murmurants et bariolés. »

Après l'histoire des trois petits enfants tués par le méchant boucher et ressuscités par saint Nicolas :

« Je crois qu'elle est authentique, car je connais pour ma part une âme semblable à ces enfants sortis du saloir de si extraordinaire façon, joyeux et sans souvenir. Oui, une âme que des bouchers, maintes fois, coupèrent en menus morceaux. Mais à son intention, chaque chose ne manquait pas de venir poser son doigt de saint Nicolas sur le cuveau qui l'enterrait. Toujours elle renaissait plus fraîche et plus jolie et s'encourait glisser aussitôt dans la neige; et elle s'y ébattait si vivement qu'il fallait aller l'y prendre pour la reconduire à ceux qui la croyaient perdue et qui la pleuraient. »

Je voudrais transcrire des lignes et des pages de « l'Accordéon de l'hôpital » — accordéon fait pour distraire les malades et dont s'empare un jour un braconnier blessé; — mais les malades ont bien vite assez de cette musique qui les saoule de vie, qui les soulève et les excite. Ils n'en veulent plus et redemandent le vieux mineur « qui les endormait dans les flux d'une musique fade et tiède » — et la voix du piaulant accordéon redevenait la voie essentielle de ces hommes et certes elle disait (peut-être à leur insu) :

« Ah! laissez-nous, vous autres! Passez; laissez-nous aller où l'eau nous porte. Nos yeux sont clos; nos pouces pliés sur nos paumes, à la manière des petits enfants qui dorment. Le courant descend doucement; nous n'y résistons pas. Ne nous le faites pas remonter. »

Il y a l'histoire de « Lowikè », l'aveugle aux gestes joyeux hypnotisant de sa joie toute une salle de souffreteux qui rient de ses adroites imitations, réconciliés pour longtemps avec la vie pour avoir chanté avec lui. Il éveille un éclair de jeunesse dans l'esprit du vieil opérateur qui paraissait insensible pour toujours, et que nul n'est surpris de voir un beau jour, imitant la mimique de Lowikè pour se mettre au niveau de cette joie confiante.

Car l'auteur tient sa promesse et c'est bien « une rose à la bouche » qu'il nous conte ces menues aventures, — rose de beauté, de courage et d'amour, cueillie aux buissons les moins prometteurs.

Après avoir dit à sa petite amie la mort de Lise, — de la petite fille qui s'en était allée pendant que son amie chantait pour elle son air favori, qui s'en était allée « les yeux immenses dans sa face exsangue, comme deux violettes poussées de la mort vers l'amour », — après avoir conté ces choses à la fillette qu'il aime, le poète s'attriste.

Mais la fillette rit encore.

« La mort froide est un pressant aiguillon à vivre, chantent ses pommettes. Nos cœurs, dit son cœur, battent ardemment l'un sur l'autre, à présent, à cause de l'infinité de désirs croulés en cendres. »

Et lui :

« Et moi aussi! et moi aussi! Tu as raison, mon printemps sans pitié, ma primevère fraîche et cruelle!... Nous ne nous arrêterons pas à rien attendre, car l'espoir met des chaînes aux pieds, ses boulets vous enfoncent; et il fait perdre les heures vives du matin. L'espoir est une main de la mort; je vivrai sans espoir avec toi dans mes doigts comme une fleur, avec la morsure de tes baisers comme une rose à la bouche. Je te tiens, je te tiens, je me ris de l'espoir!... Nous garderons nos pieds aussi des pièges du regret. Le regret vole les tendres heures lasses du soir; il est l'autre main de la mort, petite bien-aimée!

« Baignons nos cœurs, tout nus, en l'eau fraîche du bel aujourd'hui... Suis-moi, enfant, je presserai le monde entre deux doigts, comme un citron, pour aviver tes lèvres. Ne regarde pas à terre, à présent, toi qui m'excitas à la vie, tout à l'heure, mais donne-moi tes deux mains. Le péché c'est de transgresser la loi suprême du bonheur de vivre. Je te le dis. Que crains-tu? Commencement et fin, cause et but sont les noms des démons qui firent le péché. Ils tissèrent d'espoir sur regret, ces tulle noirs dont on recouvre la cage des alouettes, peuh! pour un mort qui pue dans la maison!

« Les alouettes veulent le jour sans voiles. Qui jettera à la voirie ces morts qui encombrant la chambre et qu'on nous force de veiller? Viens, viens!

« Ma fleur des sables, mon chardon des dunes bleu-glaque et cruel, je te dis de venir. Mon amie à la

taille flexible, le ciel n'est que ta joie et Dieu c'est toi. D'ici, ma bouche. jusqu'au plus profond des temps, c'est toi, toi l'Aujourd'hui en vie qui ris sous ta capeline!

« Regarde dans la vallée, petit bon Dieu. L'eau et la prairie s'étreignent. Les choses, n'est-ce pas que les choses ne sont qu'un baiser infini? »

Ne vous avais-je pas dit que je sentais renaître en une forme adoucie la grande âme panthéiste et affirmative de Rabelais? Et ne croyez-vous pas entendre Panurge s'écrier : « Pensez vivre joyeux de par li bon Dieu et li bons hommes. Aultre soing, aultre souci ne soit receu au sacrosaint domicile de vostre céleste cerveau! »

Le Salon « Pour l'Art ».

Ce qui frappe, à ne parcourir que rapidement les salles, c'est la préoccupation de la part des artistes d'instaurer à sa place — la première — la composition. Trouver des lignes, leur donner une signification bien plus idéale que réelle, vouloir qu'elles expriment soit le calme, soit la douceur, soit la sérénité, soit la force et choisir les couleurs et les teintes qui satisfont plutôt la pensée que les yeux! De grands maîtres modernes, Puvis de Chavannes, Moreau et Watts, ont ouvert la voie et ceux qui viennent après eux sont bellement sollicités par ces grands exemples. Ils ont, à nos yeux, hautement raison et il ne faut pas que, dès leurs débuts, on réclame trop de leur talent. Les gaucheries, les essais ingrats, les présentations parfois vulgaires de leurs conceptions ne doivent pas faire perdre de vue leur but, qui est très noble et très clair. Les mettre en garde contre les œuvres où la littérature envahirait la plastique, suffit. Pour le reste, qu'ils aillent nettement en avant, qu'ils n'aient point trop peur de se tromper, qu'ils préfèrent le risque de s'égarer à la sûreté des sentiers battus, qu'ils aient bonne confiance en eux-mêmes, en leur sensibilité artiste, en leur force spéciale. Les originaux et les personnels, peu importe par quels détours ou après quelles méprises, arriveront à s'imposer; quant aux natures qui ne sont que des reflets d'autrui, leur perte ou leur triomphe banal n'importe guère à l'art.

Nous avons déjà, maintes fois, signalé M. Fabry à l'attention. Nous le tenons pour un artiste très spécial et très volontaire. Il exprime profondément la tristesse et la force et l'ingénue douceur. Ses figures au front démesuré, aux yeux grands, à la chevelure compacte nous attardent en un monde de fer, de marbre et de silence, tandis que d'autres semblent se pencher sur nous comme de grandes fleurs de mélancolie et de consolation. Rarement un artiste voit la vie en des attitudes aussi spéciales et vit dans un milieu d'intellectualité aussi à part que le sien. Parfois — je ne dis pas toujours — il parvient à nous le faire admettre comme seul réel. Et voilà sa puissance. On est hanté par sa vision et cette vision toujours individuelle est subjugante.

Avouons toutefois que son exposition actuelle n'est point assez victorieuse pour nous faire oublier celle de l'an dernier. Toutefois combien s'affirme pénétrante sa *Mélancolie* et sont virilement et opulemment gracieuses ses *Trois jeunes filles*. Son triptyque, on le rêve sculpté au fronton d'un temple, quelque part, dans la solitude.

D'autres noms émergent : Ottevaere dont le talent du rêve fait surgir des pares lents et calmes, qui déploient des pelouses sur le dos des collines et semblent attendre le rendez-vous que Pan donnait jadis aux nymphes et aux bergères. Sa *Pastorale* est un retour, quoique par une voie bien à lui, vers les paysages des vieux maîtres du XVII^e siècle, parmi lesquels brille, au premier rang, Claude Lorrain. Le *Triptyque* n'est guère heureux.

C'amberlani, en des tons apaisés et neutres, évoque une belle scène de repos. Et, vis-à-vis, Bussy dont un portrait, certes bien peint mais cocassement expressif, sollicite ailleurs, étale au centre de la grande salle un site voilé d'atmosphère grise et verdâtre d'où émane une mélancolique et douce idylle payenne. L'impression crépusculaire et le silence des choses sont tangibles en cette belle œuvre.

De la Gandara étonne par son habileté, son chic et parfois sa distinction. Après de deux *Natures mortes* très fines de couleur, mais à travers lesquelles on sent l'influence trop directe de Chardin, il suspend quelques estampes dont celle qui représente Verlaine est la plus curieuse. C'est la fantaisie dans le portrait, avec des exagérations non dans le sens du caractère, mais dans le sens de la manière. C'est joli de touche et d'esprit.

Coppens, en une série de marines et de paysages, se prouve consciencieux et très attentif à des effets d'ensemble où le détail se noie. Ses *Bassins* sont d'un bel art impressionniste.

C'est toujours vers les pauvres et les rustres que ce vraiment curieux et très personnel artiste : Eugène Laermans, mène et attarde son observation. Au Salon *Pour l'Art* une visite de vieux médecin dans une chaumière sert de prétexte à des caractérisations vivantes et profondes. Le tableau tient, son groupement est parfait, sa couleur d'une vraie science et d'un bel émail. Il y a dans cette toile de l'émotion simple et crue. Le paysage d'hiver qu'on entrevoit est une merveille. Encore faut-il signaler cette foule de gens hâves, pâles, aux mines de dénûment et de misère qui attendent dans un coin humide et froid d'église ou de chapelle. Et cette esquisse d'un enterrement lugubre, dans la campagne détrempée et pourrie. Et puis aussi cette vue d'escalier lourd, obscur et vieux qui boude en on ne sait quel coin de maison surannée, là-bas, en plein faubourg ou en province. Sollicité par des influences multiples, Evenepoel intéresse par des portraits d'enfants pris en des attitudes justes. Il aime les harmonies sombres et certaines cours de ville surgissent sinistres et tragiques.

Hannotiau se prouve en incontestable progrès. Son carton est d'ordonnance belle et très patiemment et très consciencieusement mené à fin. Nous préférons toutefois ses coins de ville morte. Les vieux murs, les cours où il semble qu'il doive pleuvoir toujours, les pierres pénétrées de siècles et d'ennui et de misère trouvent leur vrai peintre en lui. Il est de la lignée des De Braekeleer, des Mellery. Et son aïeul, là-bas, c'est Leys. De mieux en mieux il tient en main son métier, son œil s'affine, plus de sûreté se rencontre en son art. Le voici armé pour faire œuvre qui restera.

Telles sont au résumé nos impressions recueillies au cours de notre troisième visite à cette exposition *Pour l'Art* qu'une remarquable affiche d'Hannotiau blasonne. A la première, elles n'étaient guère aussi bonnes, mais le Salon gagne énormément à être revu.

JEAN-MARIE

On connaît le petit drame d'André Theuriet d'où M. Mortier a tiré un livret « musicable ». Après ses accordailles avec Thérèse, Jean-Marie a repris la mer. Le navire s'est perdu et Thérèse attend vainement son fiancé. Quand Jean-Marie revient, trois ans après, Thérèse s'est mariée avec Joël, le vieux pêcheur. Mais c'est Jean-Marie qu'elle aime toujours, et c'est à lui que va constamment sa pensée inquiète. Les amoureux se désespèrent, car Thérèse est une honnête femme. Son serment de fidélité elle le tiendra, dut-elle en mourir. Quand, après l'explication pathétique et décisive, Joël rentre, apercevant Jean-Marie : « Quel est ce matelot ? dit-il. — C'est, répond celui-ci, un compagnon de mer de Jean-Marie... — Eh bien ! Jean-Marie?... — Il ne reviendra jamais plus. »

Cet acte, — cette scène plutôt, car l'œuvre entière pivote sur l'explication entre Thérèse et Jean-Marie, — devait tenter un musicien de l'école nouvelle. L'extériorité y a peu de place et tout l'intérêt réside dans l'exposé des caractères et dans le développement des sentiments intimes. Avec une rare intuition des nuances délicates, M. Raggianti a écrit sur ce drame de mélancolie résignée une partition expressive et charmante qui marque parmi les ouvrages les plus artistiques de ces dernières années.

Ce pauvre garçon, à l'âme élevée, aux convictions ardentes, est un peu des nôtres. Né à Viareggio, dans les environs de Pise, il suivit à Liège César Thomson pour se perfectionner sous sa direction et passa plusieurs années en Belgique où il conquit de ferventes amitiés. L'an dernier, il s'en retourna mourir en Italie, au village natal, au moment de réaliser les hautes espérances que fondaient sur lui tous ceux qui l'avaient approché.

Jean-Marie est, avec quelques œuvres de musique de chambre et un Concerto pour violon et orchestre qui lui valut au Conservatoire de Liège le prix d'excellence, la seule composition importante du jeune maître. Elle suffit à assigner à celui-ci une place spéciale parmi les musiciens contemporains.

Par la distinction des idées, le charme poétique de l'inspiration, la variété du travail harmonique, l'ingénieuse mise en œuvre des thèmes qui jalonnent de quelques points de repère précis la partition, *Jean-Marie* a vivement séduit les artistes. Et bien que l'œuvre soit d'une essence trop fine pour plaire d'emblée à la foule, le public lui a fait un accueil très favorable. Il en pénétrera davantage, après quelques auditions, l'émotion discrète et la sincérité.

M. Paul Gilson s'est chargé du travail de l'orchestration, que la mort du compositeur avait laissé inachevé. Il l'a fait avec un zèle pieux, et la rare habileté d'instrumentation qu'il possède, sa connaissance des timbres, son expérience des ressources orchestrales ont contribué largement au succès de la partition. Tous les intermèdes symphoniques sont, en effet, traités avec une délicatesse, une justesse d'expression et une variété de couleur qui donnent à l'œuvre une saveur toute particulière.

On eût souhaité une interprétation plus vivante et plus nuancée. Nous parlons de l'exécution vocale, car l'orchestre, sous la direction de M. Léon Du Bois, a été irréprochable. M^{lle} Mastio (Thérèse) manque de voix et d'intensité dramatique. Elle chante en bonne musicienne, toutefois, et son jeu a de la grâce. M. Cadio a donné au personnage de Joël un caractère indécis. Seul M. Isouard, dans le rôle de Jean-Marie, a eu de la chaleur, de l'accent, et sa voix au timbre harmonieux a mis pleinement en valeur les intentions de l'auteur.

L'Exposition triennale.

Il est question de modifier le règlement des Expositions triennales de Belgique, qui remonte au 7 janvier 1835. Aux termes de ce règlement, les expositions ont lieu alternativement à Bruxelles, à Anvers et à Gand. C'était, cette année, le tour de Bruxelles, mais, comme nous l'avons annoncé, le gouvernement a jugé préférable de faire coïncider cette manifestation artistique avec l'Exposition internationale de 1897 et a, en conséquence, ajourné d'un an le Salon de Bruxelles. En revanche, une Exposition sera organisée, dans le courant de l'année, à Liège, sur le plan des expositions triennales.

C'est là ce qui provoque le projet de réforme. La ville de Liège estime qu'elle a conquis dans le mouvement artistique une situation assez importante pour être placée sur le même rang qu'Anvers et Gand. Ses artistes demandent donc que la mesure prise exceptionnellement cette année soit appliquée dans l'avenir d'une façon régulière et que le règlement nouveau comprenne dorénavant Liège parmi les villes désignées pour les « grandes assises » artistiques. Le Salon deviendrait ainsi *quaternal*.

Un autre projet consiste à substituer purement et simplement Liège à Bruxelles. L'exposition resterait triennale et serait organisée successivement à Anvers, à Gand et à Liège. Bruxelles se réserverait, tous les dix ans, un Salon rétrospectif. Les partisans de ce projet soutiennent, non sans raison, que les Expositions particulières des Cercles et associations artistiques ont pris à Bruxelles une importance telle que le Salon triennal, d'ailleurs abandonné par bon nombre d'artistes, devient superflu.

Il y a du vrai dans cette manière de voir, et nous pensons qu'on pourrait, sans grand inconvénient, supprimer l'institution des Salons officiels qui a fait son temps et n'offre, en général, qu'un médiocre intérêt.

Les expositions de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts*, de *Pour l'Art*, du *Cercle artistique*, de la *Maison d'Art*, sans compter les multiples groupes que chaque saison nouvelle voit éclore, paraissent suffire à la production artistique. C'est là, et non dans le déballage des Salons officiels, qu'est la vie, l'intérêt, la bataille. C'est là que se révèlent les artistes originaux. C'est à ces expositions spéciales, aux tendances déterminées, aux caractères nettement tranchés, que va la curiosité sympathique du public. Elles concentrent l'attention et provoquent les polémiques salutaires. Dans leur cadre restreint, elles ont, depuis une quinzaine d'années, infiniment plus contribué à l'éveil des idées et à leur diffusion, que les solennelles et gigantesques exhibitions patronnées par l'État qui se succèdent avec une invariable monotonie depuis soixante ans.

Il serait indispensable, toutefois, si l'on reconnaît officiellement l'importance et l'autorité des expositions dues à l'initiative privée et au désintéressement de quelques-uns, qu'on rende leur tâche possible en leur offrant les locaux nécessaires. Nous parlons, bien entendu, des associations artistiques qui n'ont pas, comme le *Cercle artistique* ou la *Maison d'Art*, pignon sur rue. Des quelques salles mises par l'État à la disposition de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts*, de *Pour l'Art*, etc., le Musée de peinture moderne en a repris deux, et malheureusement les mieux éclairées et disposées pour les expositions organisées par ces associations. La suppression du Salon triennal devant amener indirectement le développement des expositions particulières, il faut que

l'État rende à celles-ci les salles qui leur ont été enlevées. Il sera aisé de faire au Musée de peinture moderne, en faveur duquel cette annexion vient d'être faite, un triage qui permettra à la Commission de placer sans peine les nouvelles acquisitions de l'État. C'est ce qui se fait périodiquement à Paris, au Musée du Luxembourg. Les musées de province en profiteront et personne ne protestera contre un élagage dont toute visite au Musée démontre l'impérieuse nécessité.

UNE LETTRE DE CAMILLE MAUCLAIR

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 15 janvier 1896.

MON CHER AMI,

Les gazetiers de la Belgique me paraissent être d'humeur joyeuse. La semaine dernière, ils se sont livrés sur moi, à propos de la lettre contre M. Coppée insérée au récent *Coq rouge* sous ma signature, à une série de plaisanteries que pour moi je trouve très réjouissantes, mais qu'il me faut tout de même bien rectifier, ne serait-ce que pour rassurer quelques amis éloignés.

J'eusse pu exiger de ces messieurs de l'*Étoile belge* et de la *Réforme* une insertion en ce sens : mais pourquoi les importuner, puisque j'ai en vous des camarades dont l'humeur indépendante me séduit d'ailleurs infiniment plus ?

Permettez donc que j'use, une fois encore, de votre cordiale hospitalité : nos confrères du *Coq rouge* ne s'offenseront pas que je profite de votre apparition hebdomadaire, puisqu'ils ne pourraient apporter à mon service que la leur, qui est mensuelle, et que déjà le hasard a tardé à me mettre sous les yeux les fantasques commentaires où je dois m'inscrire rapidement en faux, au risque de chagriner les officines quotidiennes qui les engendrèrent.

1° La *Réforme* a gravement annoncé, en son numéro du 11 janvier, que je m'étais battu avec M. François Coppée, à l'île de la Grande-Jatte. Il n'aurait plus manqué que de nommer les témoins et d'inventer même un blessé ! Est-il besoin de dire que l'information téléphonique de la *Réforme* est l'œuvre d'un joyeux farceur, que je serais ravi de complimenter pour l'habileté avec laquelle il se moque des journaux bien pensants ? Si toutes les nouvelles de la *Réforme* lui sont données de la sorte, je vais m'y abonner, car j'ai trouvé le journal de mes rêves, celui du grand-duché de Gérolstein ! J'ai vu beaucoup de naïfs dans les feuilles publiques de Paris, mais jamais de cette force-là. Jacques Saint-Cère était plus fort, mais dans un autre genre.

2° La même *Réforme*, même numéro, annonçait que j'allais être poursuivi par M. Coppée. C'est à peu près aussi véridique que notre duel, jusqu'à présent.

3° La même insérait, venant de son *correspondant particulier*, cette ligne : « On a remarqué l'absence de M. Camille Mauclair aux funérailles de Paul Verlaine. » Je trouve que là le farceur a été vraiment cruel. Non seulement j'ai suivi à pied, par un froid désagréable, le cercueil de notre maître de l'église au cimetière des Batignolles ; non seulement j'y ai serré la main de trente amis qui en témoigneraient au besoin ; non seulement j'ai déjeuné avec quinze d'entre eux, à trois heures de l'après-midi, dans un vague restaurant de la Barrière de Clichy, mais encore j'ai attrapé une grippe tenace à écouter, tête nue, au cimetière, les jérémiades de M. Coppée sur la fosse ouverte de son génial confrère !

4° L'*Étoile belge*, en une note du 10 janvier flétrissant ma conduite, ajoutait : « L'auteur de ces attaques est de ceux qui, sollicités récemment de donner leur avis sur Alexandre Dumas fils, l'injurieraient avec une violence toute spéciale. »

Or, non seulement mon opinion s'est trouvée être au nombre des plus modérées, mais encore j'ai désavoué publiquement le ton général de cette enquête et j'ai écrit tout exprès deux grandes colonnes dans la *Renaissance*, sous le titre *La Jeunesse mêlée*, pour protester contre les gens sans intérêt qui avaient envoyé de ridicules et insolents avis au *Mercur de France*.

Et voilà comment on écrit l'histoire littéraire française dans les gazettes de Bruxelles !

Quant aux épithètes, que j'attendais indignées et vertueusement sévères, elles se sont bornées, chez ces messieurs, à cette expression « collégien en délire », d'ailleurs soigneusement anonyme. C'est une opinion libre, comme la mienne sur M. Coppée, et j'aurais mauvaise grâce à m'insurger. Mais elle est plutôt inexacte. Depuis que j'ai quitté le collège, puis la Sorbonne, outre une foule d'articles et d'études, j'ai publié trois livres et j'en termine un quatrième, que quelques honnêtes gens ont bien voulu, dans ce pays même, apprécier. Et quant au délire, j'espère que dans cette lecture vos lecteurs n'en verront pas plus qu'ils n'en virent lorsqu'ils me firent l'honneur de m'entendre, lors de la série de conférences que je prononçai, l'année dernière, en les principales villes de votre belle patrie. Je crois même que ces messieurs de la *Réforme* et de l'*Etoile belge* furent à ce moment plutôt aimables à mon égard, et je ne délirerai pas jusqu'à cesser de leur en savoir gré.

De tout cela il résulte que les services d'information sont loin d'être, en votre presse, à la hauteur de la fantaisie, et qu'on a fait sur mon nom bien du bruit pour un pauvre petit incident entre un vieux monsieur et un jeune homme. Vos confrères me semblent être de gais lecteurs d'Alphonse Allais, et je boirais sans rancune avec eux quelque pot de lambic, si je les rencontrais au cours d'un voyage que j'espère prochain, et où j'aurai grande joie à revoir vos belles places et vos beffrois, sans compter le Manno-ken-pis, symbole gracieux de la façon dont sont rédigés les journaux de tout l'univers !

Pardon de tant de commentaires à propos de cette « zwanze » (n'est-ce pas ainsi que cela s'appelle chez vous ?) et croyez, mon cher ami, à toute ma cordiale affection.

Camille MAUCLAIR.

A la Maison d'Art.

MM. Paul Du Bois et Alfred Verhaeren ont ouvert, hier, à la Maison d'Art, une exposition de leurs œuvres : quarante sculptures et objets d'art du premier, cinquante peintures du second. On connaît les bustes aristocratiques, les figures élégantes et décoratives, les médaillons bien modelés, les adaptations ingénieuses de l'art aux objets usuels qui ont valu à M. Paul Du Bois un succès grandissant aux récents Salons *XX* et de la *Libre Esthétique*. La réunion de ces œuvres montre l'artiste en pleine possession de son métier, réalisant sans défaillance un art sincère et sain.

Pour beaucoup, l'exposition de M. Alfred Verhaeren sera une révélation. Ce très beau peintre au coloris somptueux, aux harmonies puissantes, n'a été jugé jusqu'ici que par des toiles isolées, perdues dans l'encombrement des Salons. Il apparaîtra désormais comme l'héritier direct des grands maîtres flamands dont il a l'éloquence, la force et la vigueur. Il se rattache, en certains de ses intérieurs, par l'intimité du sujet et la richesse des tons, à Henri De Brackeleer et s'apparente, d'autre part, en ses truculentes natures-mortes, - en ses paysages mouvementés, en ses marines éblouissantes, à ce trio de peintres qui ont fait la gloire de notre école moderne de peinture : Louis Dubois, Hippolyte Boulenger, Louis Artan. Mais chacune de ses œuvres atteste la personnalité de la perception optique et de la facture. Et presque toutes ont le caractère définitif des toiles de maîtres.

Des cristaux de M. Léveillé aux colorations de pierres précieuses, des céramiques artistiques de M. Lachenal complètent cette très intéressante exposition, présentée avec un goût artistique et un souci décoratif particuliers.

La Maison d'Art « Bing » à Paris.

Elle vient d'être installée rue de Provence, dans un local à dispositions pittoresques. On peut la considérer comme une succédanée de la Maison d'Art de Bruxelles « à la Toison d'Or ». Elle a, comme celle-ci, pour but d'offrir à tout artiste désireux d'exposer ou de faire connaître ses œuvres, une hospitalité large, aimable et

gratuite, dans des conditions attirantes pour le public et vraiment esthétiques.

Elle n'annonce pas, il est vrai, la volonté de rester étrangère à toute préoccupation mercantile. Elle n'a point non plus de théâtre pour la production des œuvres dramatiques. Mais ses galeries superposées en étages conviennent aux arts du dessin, ses petits appartements aux fantaisies et aux nouveautés de l'art décoratif, sa salle de rez-de-chaussée aux conférences et aux lectures.

Il s'agit donc d'une tentative d'introniser à Paris l'idée qui a germé et a, pour la première fois, été réalisée à Bruxelles, en attendant qu'elle gagne les autres villes d'Europe, dont les Maisons d'Art pourront alors se fédérer, ou tout au moins nouer entre elles des relations de renseignements et d'échanges qui donneront à ce beau mouvement toute son amplitude. Les vrais artistes trouveront alors, pour leurs œuvres, partout, un asile avec d'exceptionnelles facilités et seront libérés des ennuis et des frais inséparables de la recherche d'un local, des dépenses de publicité et des marchandages. Une clientèle de visiteurs, d'auditeurs, d'acheteurs, choisis et permanents, dans chacun des centres, sera à leur disposition et donnera aux relations esthétiques une sûreté et une cordialité singulières. Les plaquettes que publie la Maison d'Art de Bruxelles, envoyées à quiconque les demande, mettent bien en relief les avantages et les idées directrices de ces institutions si neuves et si utiles.

La Maison Bing a été diversement appréciée dans la presse parisienne. La circonstance que des Belges, spécialement le très heureux chercheur Henry Van de Velde, y ont aménagé de curieux et ingénieux mobiliers, ont suscité quelque malveillance de la part d'une partie de la critique. Il y eut aussi, par contre, des défenseurs énergiques.

Qu'importe, du reste, que les aménagements puissent donner lieu à quelques observations ; nous ne voulons pas l'examiner. C'est l'idée qu'il faut voir, alors même qu'elle ne trouverait pas du premier coup sa plus parfaite réalisation pratique.

Or, l'idée est des plus salutaires et des plus élevées. Elle répond à des besoins qui étaient devenus urgents, celui d'avoir « UNE MAISON BON ACCUEIL » pour quiconque, dans n'importe quelle région de l'Art, produit « la Belle Oeuvre » et souhaite la voir manifestée avec le respect qu'elle mérite, avec la courtoisie qui doit accueillir le talent. Délivrer les artistes de toutes les misères des organisations matérielles obsédantes et coûteuses, leur offrir une autre perspective que celle des locaux vulgaires des marchands ou des cercles, sortes de halls ouverts à tous comme les antichambres des gares et que ne fréquentent plus guère que les médiocres, n'est-ce point un but vraiment noble, une entreprise vraiment méritoire ? Et dès lors les récriminations et les bavardages ne sont-ils pas hors de saison ?

Pour qui saura attendre, l'époque d'une organisation complète n'est pas lointaine. Avec le principe que toutes les ressources d'une vraie Maison d'Art doivent être employées exclusivement à son amélioration et à son embellissement, les progrès seront constants et rapides. Si l'établissement de M. Bing ne pratique pas encore ce principe, celui-ci n'en est pas moins une règle à appliquer aussitôt qu'on le pourra et qui justifie les faibles cotisations qu'on demande, non pas aux exposants qui sont les hôtes choyés de ces institutions, mais aux visiteurs qui en sont les auxiliaires et les protecteurs. Pour le moment, chacun dans son domaine va aussi loin qu'il peut : c'est à ce titre que la Maison d'Art de Bruxelles, plus rapprochée peut-être de la conception exacte, peut saluer en sœur la Maison d'Art de Paris.

CONCERT GRIEG-SVENDSEN

SOUS LA DIRECTION DE M. GASTON BORCH

M. Borch ? Un jeune compositeur norvégien qui abandonna, dit-on, le négoce pour le bâton de chef d'orchestre et préféra l'étude du contrepoint à celle de la comptabilité en partie double. Installé à Bruxelles depuis quelques mois, il eut l'idée neuve de réunir un orchestre hors des pépinières officielles et d'improviser une séance scandinave dans laquelle ses propres compositions figuraient, en bonne place, parmi celles de ses aînés du pays

des fjords : Svendsen et Grieg *L'audaces fortuna juvat* s'est septentonalement réalisé et un public bienveillant a applaudi avec conviction le compositeur et le chef d'orchestre, auquel une palme fut décernée.

Faisons toutefois une distinction entre les deux expressions par lesquelles M. Borch s'est manifesté. Si le chef d'orchestre dirige avec fermeté et non sans autorité, le compositeur paraît médiocre, à en juger par les fragments de son opéra *Féerie* et le concerto pour piano et orchestre qu'il nous a fait entendre.

Peu d'invention. Moins de style et d'unité. De plates vulgarités succédant à des réminiscences mal dissimulées. Malgré toute sa gentillesse, la « jeune amateur norvégienne » — le programme ne portait pas d'autre mention — qui avait assumé le rôle de soliste n'a pas réussi à faire prendre au sérieux le concerto.

Et l'exécution de la jolie suite de Grieg pour cordes : *Aus Holberg's Zeit*, celle d'un *Andante funèbre* et de la symphonie en *ré majeur* de Svendsen n'ont donné qu'une bien faible idée de ces compositions dont l'une fut applaudie naguère aux Concerts populaires et dont les autres exigeraient, pour être jugées comme il convient, une interprétation moins départementale.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Février-Mars. Délais : notices, 25 janvier ; œuvres, 10-12 février. Dépôt les 23, 24, 25 janvier (délai de rigueur) à Paris chez M. Neully, expéditeur, 128, boulevard de Clichy, et à Londres chez MM. Bradley and Co, 81 Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger 27, Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique*, qui a pris le premier rang parmi les expositions bruxelloises, s'ouvrira au Musée Moderne dans le courant de février.

Comme les années précédentes il sera international et comprendra, outre un choix d'œuvres exposées par des peintres et sculpteurs belges, français, anglais, hollandais, etc., une section importante d'objets d'art. L'empressement des artistes à répondre à l'invitation qui leur a été adressée fait bien augurer de cette troisième campagne en faveur des idées nouvelles.

Des auditions musicales organisées par M. Eugène Ysaye et des conférences littéraires compléteront cette manifestation d'art impatientement attendue.

MAISON D'ART, avenue de la Toison d'or. Pour rappel, demain, lundi, à 8 h. 12 heures, conférence de M. Edmond Picard sur un volume inédit de Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des humbles*.

Mercredi 22, à la même heure, concert donné par l'*Octuor vocal*, sous la direction de M. Léon Soubre, avec le concours de M^{me} Alphonse Mailly et de M. Léon Van Rout, professeur au Conservatoire.

Jeudi 23, à la même heure, conférence de M. Laguerre, ancien député. Sujet : *Louis XVII n'est pas mort au Temple*.

Lundi 27, à la même heure, conférence de M. Roland de Marès sur *Multatuli* (Douwes Dekker), l'illustre auteur de *Max Havelaar* et de *l'Ecole des princes*.

M. Vincent d'Indy est venu la semaine passée à Bruxelles pour s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet des représentations de *Fervaal*, qui devaient être la principale attraction de la présente campagne.

Ces représentations ont malheureusement dû être ajournées. Des retards imprévus apportés aux reprises de *Fidélité* et de *Tannhäuser* n'ont pas permis de commencer jusqu'ici les études du drame lyrique de Vincent d'Indy. Désirant donner à celles-ci le temps nécessaire pour arriver à une exécution irréprochable et ne pas représenter un ouvrage de cette importance au moment de clore la saison, MM. Stoumon et Calabrézi, de commun accord avec l'auteur, ont fixé la « première » de *Fervaal* à l'automne prochain.

Une entrevue à laquelle assistaient les directeurs et chefs de

service du théâtre a eu lieu entre M. Vincent d'Indy et les décorateurs de la Monnaie, MM. Devis et Lynen. Il a été décidé que les maquettes des décors seraient mises en mains immédiatement. *Fervaal* sera la première nouveauté de la saison 1896-97.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, troisième concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Willy Burmester, violoniste. Au programme orchestral : la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le prélude d'*Alvar* de Paul Gilson, l'ouverture de *Donna Diana* de Reznicek, l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber.

C'est mardi prochain, à 8 h. 12, qu'aura lieu la deuxième séance de la Section d'Art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple. M. Emile Verhaeren fera une conférence sur la *Chanson populaire*. M. Georges Flé s'est chargé d'organiser une importante audition de chants populaires des divers pays avec le concours de M^{me} Bensoni, de M. Schoepen, des sociétés chorales *l'Écho du Peuple*, les *Enfants du Peuple* et la *Jeunesse socialiste*.

En prévision de l'affluence d'auditeurs provoquée par l'intérêt exceptionnel de cette séance, celle-ci aura lieu à la « Nouvelle Cour de Bruxelles », place Fontaines.

Le prochain concert de la *Société symphonique* aura lieu, sous la direction de M. Eugène Ysaye, dimanche prochain, à 2 heures précises, au Cirque Royal. Trois grandes œuvres symphoniques figurent au programme : la deuxième symphonie (en *ré*) de Brahms, les *Eolides* de César Franck et une œuvre totalement inconnue en Belgique, les *Aventures de Tiel Uylenspiegel* de Richard Strauss. M^{me} Marcella Prégi, cantatrice, interprétera la *Procession*, de César Franck, une mélodie de Fauré, et l'air des *Troyens* de Berlioz. M. Jean Ten Have, violoniste, exécutera le troisième concerto de Saint-Saëns.

M^{lle} M. Heyermans, M^{lle} H. Calais et M. Henri Van Seben exposent au Cercle Artistique, du 16 au 25 janvier, quelques-unes de leurs œuvres.

M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège, a fait mardi dernier à la Conférence du Jeune Barreau de cette ville une causerie fort applaudie sur *l'Art de parler*. Il a, dans un aperçu historique, exposé la décadence de l'étude de cet art difficile et signalé le mouvement nouveau qui se dessine en sa faveur depuis l'admission du peuple à la vie politique. Il a préconisé certaines réformes dans l'enseignement, engagé ses auditeurs à étudier le mécanisme de la voix et leur a donné à cet égard d'excellents conseils basés sur une expérience professionnelle déjà considérable.

M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, vient de terminer un drame lyrique en quatre actes, *Numance*, poème de MM. Michel Carré fils et Charles Narrey.

Les principales revues littéraires belges et françaises se proposent d'offrir à notre collaborateur le poète Emile Verhaeren, dans le courant du mois de février, un banquet de sympathie.

Le comité organisateur se compose de MM. Georges Eekhoud, Alfred Vallette, Albert Guequier, Paul Sainte-Brigitte et Henri Vandeputte.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

POUR PARAÎTRE LE 15 JANVIER
LES VILLES TENTACULAIRES
PAR ÉMILE VERHAEREN

Un volume de vers, in-8° carré, sur vélin teinté, ornementé
par le peintre TH. VAN RYSSSELBERGHE.

Tirage numéroté. Prix broché . . . 5 francs.
Quelques exemplaires recouverts d'un cartonnage à la Bradel,
exécuté spécialement pour le livre. Prix : 6 francs.
5 exemplaires sur japon et 15 sur hollandaise, au prix
de 20 et 10 francs.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALFRED VERHAEREN. *Un amant de la couleur.* — LE TRÉSOR DES HUMILES, par Maurice Maeterlinck. — LES OBJETS D'ART A L'EXPOSITION DE 1897. — NOTES DE MUSIQUE. *Concert Scriabine. Troisième Concert populaire. La Chanson populaire. A la Maison d'Art.* — THÉÂTRES. *La Grande Duchesse de Gérolstein. La Fille du Régiment. Henri Krauss.* — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Alfred Verhaeren

Un amant de la couleur.

Hasards de la vie d'artiste! Comme de toutes les vies, voguant certes dans une direction unique et grave, mais ordonnées par le Destin, sans que nous-mêmes sachions vers où ni pourquoi, tels que des commandants de frégates porteurs de plis cachetés. But indéfiniment mystérieux, dérangeur de nos quotidiennetés, en leurs petites convenances que notre puérité essaie d'architecturer pour notre seule personnelle félicité, constamment mutilée ou bousculée par ces fins obscures et inflexibles qui se plaisent, croirait-on, à déjouer nos rêves et nos espérances. Pauvres volailles que nous sommes, conduites au marché de l'inconnu, dans un panier fermé porté par un marchand ambulant étrange et cruel!

Et pourtant parfois il nous gratifie d'imprévis bon-

heurs, de tardives et inopinées justices. Voici un artiste qui, durant sa vie déjà longue, incessamment laborieuse et de haute conscience, avait pratiqué son art sans que la saveur et la beauté de celui-ci se fussent épanouies dans l'admiration et la notoriété générales. Ses œuvres, exposées une à une, étaient restées comme à l'écart, masquées par les circonstances, presque ignorées, fleurs superbes cachées sous le taillis épais des contingences. Quelques-uns, très rares, affirmaient l'opulence de leurs colorations, la santé robuste, le charme puissant de leur somptuosité de palette. On restait distrait et peu disposé à la croyance. L'apparition isolée d'une nature morte, d'une marine, d'un intérieur, projetant son éclat comme un faisceau de lumière à travers les frondaisons lourdes d'un salon triennal, ne suffisait pas à rompre l'indifférence, et ce rayon passager se perdait parmi la multitude des impressions venant atteindre l'œil distrait des spectateurs. Un très fier peintre existait, travaillait, créait; un peintre très digne de prendre rang parmi les meilleurs de la génération brillante des Artan, des Dubois, des Verwée, des Boulenger, des Agneessens, des De Braekeleer, des Baron, de ce groupe compact d'artisans de la brosse, gourmets têtus des ragoûts de la couleur, mélangeurs subtils des harmonies infinies et vertigineuses du ton, broyeurs de minéraux rares et de pierres précieuses, qui déroulèrent pour la joie de nos regards et la pacification de nos âmes, toute la féerie

des plus riches décompositions du prisme solaire; un tel peintre existait, survivait à tant d'autres résorbés par les sombres coups de filet de la Mort, et notre public ne s'en doutait guère.

Pour rompre ce charme néfaste, pour dénouer l'aiguillette de la Destinée et faire apparaître l'homme en sa force et sa splendeur de manouvrier artistique alerte et séducteur, il a suffi qu'une occasion se présentât de mettre ensemble, dans un défilé pompeux, ce qui, en sa solitude, était sorti de sa féconde et saine personnalité. C'est un éblouissement. Et lui-même, en sa modestie dérangée par un si brusque éclat de trompettes, semble avoir l'étonnement d'être trouvé si grand et de se sentir tout à coup porté et juché au même gradin que la pléiade de ces contemporains dont il ne se croyait qu'un disciple tremblant.

Allez voir à la Maison d'Art les quarante-neuf toiles, jusqu'ici dispersées, qui y sont groupées en un bouquet de rutilances. Quelle joie pour les regards! Quelle délectation à retrouver, dans leur vieille et indestructible splendeur, les gammes sonores et cordiales de cette peinture flamande, la seule vraie peut-être si la peinture est avant tout le Coloris, si elle a pour caractéristique la séparant des autres arts, ce coloris divin, avec ses fraîcheurs, ses mélodies, ses chansons vibrantes, ses forts parfums, son goût onctueux à la bouche, ses caresses veloutées, idéalement matérielles et crues comme la chair fraîche et saignante!

Il y a là des fruits reposant dans l'or et la pourpre de leur maturité automnale, des légumes étalant les verts infinis de la végétation printanière, des oiseaux dans la grâce de leur plumage nuancé, des gibiers apparissant leur poil mimétique aux dégradations insensibles des teintes terriennes, des viandes éblouissantes faisant oublier par la délicatesse du rouge détaillé en innombrables tons, la brutalité cruelle des étals de boucherie.

Il y a des intérieurs où s'épanchent, baignant dans l'atmosphère chaude et transparente, des miracles de palette heureuse, des tons violents et doux, des bruyances éjouissantes de topazes, de rubis, d'émeraude, une orchestration de coups de brosse cherchant le plaisir des prunelles et l'émerveillement par la magie des belles couleurs; oui des belles couleurs, mariées d'un goût sûr, se suffisant à elles-mêmes pour former triomphalement l'œuvre d'art, couvrant « le sujet » comme une pluie de pétales, comme une jonchée de roses qui effacerait la ligne sous leur splendeur odorante.

Il y a des marines où le ciel et les flots sont chargés de tout le trésor des aubes, des midis et des soirs; où la cuisine sublime des eaux reflétant la lumière en des miroitements d'orfèvrerie et de cristallerie, étale les prodigieux secrets de l'immense sauce océanique aux irisations éternellement changeantes.

Il y a des paysages enveloppés du manteau royal des campagnes magnificentes, aux tons puissants et pénétrants comme le son des orgues.

Oui, partout, toujours, le poème de la Couleur et de sa compagne la Joie. On peut s'en enivrer, s'en saouler. Elle coule et déborde. Elle se présente irrésistible, avec son don de calmer et de rasséréner, faisant largesse de ses apaisements, rétablissant, en l'esprit soucieux, l'équilibre, chantante, murmurante, consolante, à l'égal des mandragores, des matins purs, des soirs rayonnants.

Rarement, en Belgique, malgré la multiplicité des expositions particulières, qui, en ces dernières années, permirent de si bien juger les artistes par leur œuvre présentée en bloc, il y eut une telle affirmation de la souveraineté de la Couleur, de la réginale couleur, valant par elle-même, affirmant son droit spécial à susciter la sensation esthétique, démontrant que là où elle se manifeste en ses attributs de déesse, elle peut se passer de tout. Et cela est bon! De telles manifestations ramènent à un plus exact sentiment de l'Art. Elles attestent sa variété et ses inépuisables ressources. Elles remettent à leur rang les exclusivismes qui voudraient localiser toute la beauté en quelques entités, en quelques doctrines particulières, illusions d'écoles ou de monomanes. Par un fait impérieux, brutal et péremptoire, elles renfoncent les intransigeants dont l'intellect cloisonné, à parois étanches, est perpétuellement taquiné par le besoin d'équivaloir le champ artistique à leur petit territoire insulaire, et qui ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont rogné le vaste royaume du Beau de manière à en former des parcelles cadastrales infimes dont ils se proclament orgueilleusement les propriétaires immatriculés. Pauvres sires, ou, plutôt, pauvres enfants obstinés et tapageurs!

Il suffit de passer par une exposition comme celle d'Alfred Verhaeren pour être à jamais guéri de cette tuberculose; il suffit de s'y laisser aller à la jouissance optique pour ausculter à leur juste étiage ceux qui, prenant leurs cavernes pulmonaires pour des signes d'élection, négligent et conspuent les vigoureux amoureux de la couleur dont, malheureux qu'ils sont, ils n'ont pas le sens, culs-de-jatte haussant les épaules en voyant passer à fond de train les bicyclistes.

LE TRÉSOR DES HUMBLÉS

de MAURICE MAETERLINCK

J'ai sous les yeux les épreuves de ce livre qui va paraître et dont nous avons pu lire quelques fragments, déjà parus dans diverses revues.

Je voudrais commencer par parler « extérieurement » de ce livre, dire de quels chapitres il se compose, quels sujets il traite. Car il se trouve des gens qui vous demandent : « Il y a un essai sur les femmes dans cet ouvrage ? Qu'est-ce que Maeterlinck dit des femmes ? Expliquez. Et qu'est-ce que c'est que les « Avertis » et le « Silence » et ces préfaces des traductions de Ruysbroeck, de Novalis et d'Emerson, et cette « Morale mystique » et cette « Bonté invisible ? »

Je crois qu'avant peu un grand nombre de personnes réfléchissantes donneront des explications de ces choses comme on les donne dans les « dictionnaires à l'usage des gens du monde », afin que ceux qui n'ont jamais été émus que quand on les menaçait de les jeter à l'eau, aient un aperçu de « ce qu'il y a dans les livres de Maeterlinck ». Mais pour pouvoir donner à ces ruminants les croquis extérieurs qu'ils demandent, il est à peu près nécessaire, à mon sens, de n'avoir rien compris de ce que Maeterlinck veut dire.

Il traite de mille choses diverses et pourtant il ne vous donne qu'une seule impression dominante, toujours la même, celle d'une nature très profonde, très forte, dont la transcendante pénétration anéantit tous les sujets qu'il touche et les change en dociles instruments d'expression.

Peu importe donc le titre de ses chapitres et les occasions extérieures qui ont amené à la surface de son esprit les secrets de cette âme.

Ce n'est pas ces indications qui nous renseigneront et ce qui donne la mesure de cet être, plus grand en ce qu'il révèle, en ce qu'il parvient à « avouer », que la plupart d'entre nous, c'est que quiconque ouvre ce livre et le laisse peser sur sa pensée, ne fût-ce qu'une minute, ne peut faire autrement que « parler Maeterlinck » s'il veut en dire quelque chose ; — on n'est pas en face d'un intellectuel dont on peut détailler ou résumer le sport.

« Il ne faut pas perdre de vue, dit-il, qu'il y a en l'homme des régions plus fécondes, plus profondes et plus intéressantes que celles de la raison et de l'intelligence. »

Et c'est dans ces régions qu'il se tient. C'est un plongeur, un « scaphandrier », disait-on récemment, qui, plus qu'aucun homme de ce siècle, est doué d'une sensibilité, renforcée peut-être encore par une attention tendue ; sensibilité de ce qui se passe à l'intérieur de l'homme dans les moments où la vie surprend et déjoue tous les calculs, toutes les volontés, toutes les résolutions vaniteusement héroïques dont on aime à se bourrer la tête, les prenant pour l'âme véritable et pour l'impulsion majeure qui nous dirige. Derrière nos pensées favorites et derrière toutes ces jolies imaginations flatteuses dans lesquelles nous nous endormons tous les jours comme en un linceul élégant, Maeterlinck perçoit le monde invisible des choses qui nous agitent. S'il vous arrive de le comprendre, vous ne pouvez plus ignorer cette vie souterraine qu'il vous fait presque toucher du doigt dans les événements puérils ou graves de la vie ; vos yeux, votre manière de regarder changent ; et l'on peut dire à ceux qui ont peur d'avoir des clartés sur eux-mêmes : Ne touchez pas à ce livre, vous serez obligés de voir plus clair en vous et dans les autres après l'avoir lu.

Maeterlinck dit quelque part que si le passé influe sur nous, tout l'avenir, lui aussi, pèse peut-être de tout son poids dans notre destinée ; d'autres avant lui eurent cette pensée, qu'il réalise lui-même d'une manière frappante : ce qui s'élabore dans l'humanité à l'heure qu'il est, est rendu visible et tangible par lui ; il est un fruit précoce de la germination universelle de la conscience.

C'est un avertisseur qui a deviné, Dieu sait combien de temps avant le reste de la lente troupe à la carapace lourde et à l'allure timide, un nouveau domaine inexploré, où quelques hommes certes sont déjà descendus presque sans le savoir, mais où la plus grande partie de nous ne va que bien rarement et bien inconsciemment.

On a dit si souvent que notre époque « s'extériorisait », attachait plus de prix et d'attention à tout le décor qui l'entoure ; mais on pourrait dire avec plus de vérité qu'elle « s'intériorise ». Le fait est qu'elle s'intensifie et que toutes ses sensations externes et internes devenant plus fortes, sont plus saisissables. Tout ce que Maeterlinck annonce était pressenti par des milliers d'êtres qui ont repris leur bien où ils le trouvaient, en lisant ses premières œuvres déjà. A mesure que le célèbre auteur avance on dirait qu'il devine mieux ces sensations de tous, que personne ne savait exprimer. Aussi, il ne faudrait pas s'étonner si d'ici à peu de temps on entendait dire à de jeunes êtres en quête de formules où loger toute l'obsédante provision d'incertitude qui les hante, qu'ils ont « la religion de Maeterlinck ».

De tous ceux de notre temps peut-être il est celui qui satisfait le mieux notre désir de nous refaire une âme religieuse, une âme qui ne fasse qu'un avec l'univers, et qui puisse de temps en temps se reposer de sa sèche et laborieuse tâche personnelle, en s'abandonnant à cette impulsion intérieure, impersonnelle, inexplicable que les foules sentent mieux que les hommes isolés, et que sans le savoir l'humanité respecte tous les jours davantage.

Quand elle l'aura mieux comprise et respectée, on verra disparaître peu à peu toutes les formes — les coquilles des codifications antiques — et nous saurons alors en réalité ce que signifiaient ces symboles qui accrochèrent tous nos espoirs et tous nos regrets.

« On met des étiquettes provisoires sur les vases monstrueux qui contiennent l'invisible, » dit le poète-penseur ; « et les mots ne disent presque rien de ce qu'il faudrait dire. L'hérédité ou le destin lui-même n'est qu'un rayon perdu de cette étoile dans la nuit mystérieuse. Et tout a bien le droit d'être plus mystérieux encore. « Nous appelons destin tout ce qui nous limite », a dit un des grands sages de ce temps ; et c'est pourquoi il nous faut savoir gré à tous ceux qui tâtonnent en tremblant du côté des frontières. »

* * *

A propos de la conférence faite à la Maison d'Art, lundi dernier, sur Maeterlinck, une intellectuelle, une intuitive nous envoie les lignes que voici :

« Le trésor des humbles. Pourquoi *des humbles* ? Qu'est-ce que cela veut dire, les humbles ? — Je répète vos paroles : C'est peut-être parce que ce titre fait une jolie phrase, parce que ces mots en se suivant sont agréables à prononcer.

Non, pour moi, trésor *des humbles* n'est pas une simple phrase. Ce titre a un sens déterminé. Les humbles ne sont ni les pauvres d'esprit, ni les malheureux couverts de baillons. Les humbles sont ceux qui désirent *apprendre* et non ceux qui prétendent *savoir* ; ceux qui aiment à rechercher les secrets de la vie et à les méditer avec un ami, qui, regardant au-dedans d'eux, naviguent *sur la mer intérieure* et aiment à y rencontrer une main qui leur est tendue, un pilote qui a exploré ces régions avant eux.

Les humbles sont ceux qui ne se croient pas *centre* ou *soleil*, mais qui reçoivent volontiers la lumière. C'est ainsi que l'on peut

être humble quoique grand orateur, brillant écrivain, savant émérite. Être humble, c'est se rendre compte de la fragilité de ses qualités et du pouvoir avilissant que la matière peut toujours exercer sur nous au détriment de l'esprit. »

LES OBJETS D'ART

à l'Exposition internationale de 1897.

La cinquième section de la Commission organisatrice (Arts industriels et décoratifs) s'est réunie mercredi à l'hôtel de ville sous la présidence de M. Buis et a nommé les présidents, vice-présidents et secrétaires des divers groupes qui composent cette importante section. Les artistes faisant partie de la Commission, parmi lesquels MM. Van der Stappen, Lanneau, P. Du Bois, Hagemans, Cassiers, Dardenne, Crespin, Duyck, Keuller, etc., ont, sur la proposition de M. Octave Maus, formulé un *desideratum* tendant à la création d'une classe nouvelle, celle des manifestations artistiques appliquées à l'Industrie. Cette classe serait détachée de la cinquième section et rattachée à la première, c'est-à-dire à celle des Beaux-Arts.

Le projet a été discuté hier à la réunion de cette section, déléguant au Musée sous la présidence de M. le duc d'Ursel. Il a été adopté à la presque unanimité des membres de la section. Reste l'approbation du Conseil composé des présidents des diverses sections, qui statue en dernier ressort sur les modifications à apporter au règlement.

La question est importante. Traités jadis avec un absolu dédain, les *Arts mineurs* prennent peu à peu rang dans les sympathies et l'estime publiques, à côté des productions de l'ordre le plus élevé. Grâce à l'impulsion que leur ont donnée quelques artistes éminents, ils atteignent aujourd'hui à la consécration officielle. Le Salon de Gand leur a, le premier, ouvert ses portes. Bruxelles leur offre à son tour l'hospitalité, et la question, posée à Liège, va très probablement être résolue dans le même sens. A Paris, les objets d'art contribuent largement au succès des Salons du Champ-de-Mars dont ils sont souvent le réel attrait. Aux Champs-Élysées, citadelle fermée aux innovations, il a bien fallu, au risque de paraître par trop rétrograde, emboîter le pas. Et l'on sait l'intérêt que présente, à Bruxelles, la section des objets d'art aux Salons de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts* et de *Pour l'Art*.

Bientôt on se demandera avec stupéfaction comment cette assimilation équitable et rationnelle a pu être contestée et faire l'objet de si vifs débats.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Scriabine.

Entre une audition à Paris et un récital à Berlin, le jeune pianiste-compositeur russe Scriabine s'est fait entendre, samedi dernier, à Bruxelles, à la salle Erard, et a tenu, deux heures durant, l'auditoire choisi qui l'écoutait sous le charme de son jeu correct, précis, nerveux et nuancé. M. Scriabine a, dans les passages de force, une puissance de son peu commune. Sa main gauche est

déconcertante et se joue avec une aisance rare des plus grandes difficultés.

Mais il y a surtout en M. Scriabine un musicien à l'âme délicate, aimantée au contact de Chopin et de Schumann qui paraissent être ses maîtres de prédilection. Dans les nombreuses compositions qu'il nous a fait connaître : préludes, nocturnes, études, impromptus, mazurkas, etc., quelques-unes ont une réelle valeur d'art et toutes ont, dans leur cadre restreint, une distinction et une grâce séduisantes. Ce sont, pour la plupart, des « pages d'album » écrites dans le style rapsodique, des improvisations élégantes aux harmonies subtiles qui attestent du goût et du sentiment. Citons particulièrement l'Étude en *la bémol majeur*, celle en *ré dièse mineur*, le prélude en *mi mineur*, un nocturne en *fa mineur*, une Étude pour la main gauche seule, etc.

Le succès de M. Scriabine a été très grand.

Troisième Concert populaire.

M. Joseph Dupont a donné dimanche dernier une interprétation remarquablement vivante, colorée et impressionnante de la *Symphonie fantastique* d'Hector Berlioz, qui n'avait plus été entendue à Bruxelles depuis nombre d'années. (La dernière audition date, croyons-nous, de 1883.) Si les deux premières parties : *Réveries*, *Passions* et *Un bal* paraissent avoir subi quelque peu « l'irréparable outrage », il n'en est pas de même de la *Scène aux champs*, de la *Marche au supplice* et du *Songe d'une nuit du sabbat* qui ont conservé, avec une prodigieuse puissance émotive, une spontanéité d'inspiration et une fraîcheur de coloris réellement séduisantes. Reliés l'un à l'autre par « l'idée fixe » qui reparait sans cesse, avec d'ingénieuses modifications de timbres et de rythmes, ces trois épisodes de l'extraordinaire cauchemar raconté par Berlioz demeurent de maîtresses pages orchestrales. Elles ont agrandi singulièrement le cadre de la musique symphonique et ouvert la brèche par où a passé, depuis, toute une génération de compositeurs.

La *Symphonie fantastique* a eu un succès d'enthousiasme, auquel la façon parfaite dont M. Guidé a joué, dans la *Scène aux champs*, sa partie de hautbois solo a contribué pour une bonne part.

La seconde partie du concert se composait, pour la partie symphonique, du beau prélude écrit par M. Gilson pour le drame *Alvar* (encore un superbe solo de hautbois par M. Guidé) et qui fut exécuté pour la première fois à la *Libre Esthétique* l'an dernier ; d'une pimpante, joyeuse et entraînante — quoiqu'un peu mendelssohnienne — ouverture de Reznicek pour l'opéra comique *Donna Diana* et de la toujours belle et jeune ouverture d'*Eu ryanthe*.

Mais la virtuosité avait, en cette seconde partie, un rôle prépondérant. Elle se trouvait représentée par un violoniste au prestigieux mécanisme, M. Willy Burmester, pour qui les tours de force les plus vertigineux ne sont que badinage et amusette. Les variations plus acrobatiques encore que chromatiques de Paganini sur le thème *Nel cor piu non mi sento* ont soulevé le délire de la foule à des hauteurs inhabituelles.

M. Burmester — ces casse-cou mis à part — a d'ailleurs du son et du sentiment, mais un sentiment à lui qui s'accommode assez peu du style simple et austère de Bach. Il a joué avec une irréprochable justesse un soporifique concerto de Spohr (la jolie assonance !) et laissé, somme toute, une impression indécise sur son intellectuel artistique.

La Chanson populaire

Après une conférence de notre collaborateur Emile Verhaeren sur la *Chanson populaire*, la section d'Art de la Maison du Peuple a fait entendre, mardi, à l'auditoire exceptionnellement nombreux qui se pressait dans la vaste salle de la « Nouvelle Cour de Bruxelles », une série de *lieder* empruntés à la littérature musicale populaire de toutes les nations et judicieusement choisis pour mettre en relief le caractère distinctif des races diverses ainsi représentées.

Rien de plus attachant, et parfois de plus émouvant, que ces chansons naïves nées de l'instinct, de l'expansion naturelle de l'âme. On sait le parti qu'en ont tiré fréquemment les musiciens, notamment les compositeurs de l'école moderne soucieux de retremper aux sources vives et de rafraîchir l'art musical. M. Bourgault-Ducoudray pour la Bretagne, M. Julien Tiersot pour les provinces françaises ont publié sur cette particulière expression du *folklore* d'intéressants et instructifs travaux que nous avons relatés.

M. Georges Flé, qui s'était chargé d'organiser cette curieuse séance, si bien appropriée au milieu auquel elle était consacrée, a étendu beaucoup plus loin son champ d'investigations. Il a fait entendre, outre nos vieux chants flamands parmi lesquels *Dr Papegaie*, *De Puipcornet* et *Kwezelken*, des mélodies normandes, bretonnes, béarnaises, provençales, allemandes, italiennes, espagnoles, russes, norvégienne, écossaises, irlandaises, et jusqu'à une chanson congolaise, auxquelles M^{me} Benoni, M. Schoepen et diverses sociétés chorales ont donné une interprétation consciencieuse, lui-même remplissant en musicien expert le rôle d'accompagnateur, — et de pianiste pour quelques-unes des œuvres choisies.

L'une des parties les plus attrayantes du programme consistait dans l'exposé des altérations que subissent, en passant d'un pays à un autre, telles chansons connues. Le caractère du peuple se reflète avec précision dans l'allure et le rythme donnés aux thèmes. Le même chant, austère et presque religieux en Bretagne, s'anime et s'égaie à mesure qu'il pénètre dans les régions méridionales.

A la Maison d'Art.

Bien que le programme en eût pu paraître un peu austère, l'audition de musique ancienne donnée mercredi sous la direction de M. Léon Soubre par l'*Octuor vocal* (retour de Paris) à la Maison d'Art a offert un savoureux régal artistique. Musique spirituelle et profane des *xv^e*, *xvi^e*, *xvii^e* et *xviii^e* siècles, soli d'harmonium, d'alto et de viole d'amour joués avec une pénétrante expression et un haut scrupule artistique par M^{me} Mailly et par M. Léon Van Hout, — les arpèges légers de la harpe (M^{lle} Kufferath) s'unissant dans un admirable *largo* de Haendel aux sonorités veloutées de l'orgue et les grêles martèlements du clavecin, accouplés à la voix grave de l'alto, évoquant des visions très anciennes. C'était charmant à écouter et non moins joli à voir, en ce pittoresque décor de la Maison d'Art, dans son cadre artistique et original.

A citer parmi les pièces spécialement applaudies : le *Chant des oiseaux* de Jannequin, bissé par l'auditoire, les deux chansons de Jacques Mauduit harmonisées à voix mixtes par M. A. Beon, *Sœur Monique* de Couperin, jouée avec la plus exquise délicatesse de toucher par M^{me} Mailly et redemandée, *L'Andante* et *Mouvet* de Milandre, interprété sur la viole d'amour par ce pur et parfait artiste : Léon Van Hout.

Un choral de Bach pour orgue a donné à M^{me} Mailly l'occasion de s'affirmer musicienne compréhensive et interprète de style.

On a unanimement loué l'acoustique de la nouvelle salle de la Maison d'Art, dont c'était, au point de vue musical, l'inauguration. Les chanteurs s'y font entendre sans aucun effort et la résonance des instruments est merveilleusement claire et belle.

THÉÂTRES

La Grande-Duchesse de Gérolstein.

La *Grande-Duchesse* n'est, au Théâtre des Galeries, qu'un prétexte choisi par M. Maugé pour mettre en scène, en de riches et élégants décors truqués comme ceux des féeries, de chatoyants ballets, des défilés de troupes, des tableaux vivants et toute une cavalerie qui remplace la ménagerie du Cirque Blacksonn restituée à la « Zoologie » anversoise depuis que M^{lle} Suzette a clos le cycle de ses voyages.

On reconnaît à peine l'incohérente princesse dont le caractère fantasque suffisait jadis, avec l'ingénuité de l'excellent Fritz, le fougueux emportement du général Boum, la correction diplomatique du baron Grog et la fatuité du prince Paul à remplir les trois actes de l'exubérante bouffonnerie racontée par maître Offenbach. Transformée en pièce à grand spectacle, la nouvelle *Grande-Duchesse* attirera la foule, émerveillera les yeux, mais laissera quelques regrets à ceux qui pensent que toute œuvre d'art doit être respectée dans sa forme et dans les proportions que lui a données l'auteur.

Ouvre d'art? Mais oui. La *Grande-Duchesse* est, dans son genre, une œuvre charmante, ironique et fine. Il n'y a rien à en retrancher, et il est superflu d'y ajouter quoi que ce soit. Les modifications que ses interprètes d'hier apportent au texte ne lui donnent aucune gaieté nouvelle et l'adjonction des danses empruntées au ballet d'*Excelsior* allonge inutilement une partition ingénieusement construite et bien proportionnée.

La Fille du Régiment.

Le Théâtre de la Monnaie, à l'exemple du Théâtre des Galeries, a repris sa *Grande-Duchesse*. Elle date d'une époque un peu antérieure et s'appelle la *Fille du Régiment*. Au fond, les deux partitions se valent. On se demande ce qui justifie pour l'une l'honneur d'être représentée sur une grande scène lyrique alors que l'autre demeure vouée aux théâtres d'opérette. Elles ont même inspiration facile et gaie, mêmes rythmes entraînants, mêmes procédés de composition, et il serait malaisé de décider laquelle des deux renferme le plus d'invention.

Cette *Fille du Tambour-major*... pardon, du *Régiment* est d'ailleurs jouée à la Monnaie avec bonne humeur et avec talent. M^{me} Landouzy met dans le rôle de Marie une espièglerie qui lui a valu un succès unanime et de nombreux rappels. Espérons ne pas froisser l'aimable artiste en déclarant que ce rôle d'opérette est son meilleur rôle. M. Isouard chante de sa belle voix sonore, avec conviction, les mélodies sentimentales confiées à l'amoureux Tonio et l'ensemble est complété agréablement par M^{me} Legénisiel (la marquise de Berkenfield, MM. Sentein (Sulpice et Caisso Hortensius).

Le public s'est amusé follement. On conçoit dès lors que les directeurs aient retiré *Jean-Marie* après deux représentations, renvoyé *Fervaal* à l'hiver prochain et mis en répétitions la *Vivandière*.

Henri Krauss au Théâtre de l'Alhambra.

Nous avons, lors de la reprise de la *Dame de Monsoreau*, de Dumas le Père, signalé le mérite de ce tragédien, dont la jeune gloire se lève sur l'horizon du drame, trop vide, hélas ! de personnalités dignes d'être remarquées. Il jouait alors le rôle de Chicot, le bouffon héroïque, en y mettant un excès d'intentions, peut-être, mais avec une maîtrise qui le plaçait fort au-dessus des habituels « m'as-tu-vu ».

Voici que dans *Kean*, cette pièce mouvementée et pathétique du même Dumas le Père, où l'on entendit Frédéric Lemaitre et Rossi, il se révèle acteur de race, digne vraiment de grande admiration, et, puisqu'il n'a pas trente ans, prometteur des plus fortes espérances. Il incarne le génial et désordonné tragédien, l'interprète turbulent de Shakespeare, avec une fougue extraordinaire, une variété et une puissance d'expression qui équivaudrait certes aux créations de ses illustres prédécesseurs s'il contenait davantage ses efforts, s'il avait un plus exact sentiment que l'émotion est mieux obtenue sans une dépense aussi exubérante de voix, de mouvement et de gesticulation.

Mais nous aurions remords d'insister sur cette seule critique qui nous soit venue et que nous dicte, aussi, une préoccupation de la santé de ce très remarquable artiste, l'auditeur étant vraiment entraîné à craindre qu'il ne puisse soutenir son passionnant métier en s'y répandant avec une telle prodigalité. Ce qui est essentiel, ce que nous aimons surtout à dire de tout cœur, c'est qu'il est rare de rencontrer au théâtre une aussi brillante et aussi émouvante nature. Qu'un tel spectacle est digne de curiosité et de vive admiration. Qu'il nous change du quotidien convenu et nous donne le frisson épique. Qu'Henri Krauss s'annonce comme devant continuer la tradition des grands tragiques. Que nous faisons des vœux ardents pour que rien ne vienne entraver cette très riche vocation.

Il faut louer le public bruxellois d'avoir compris qu'il était en présence d'un talent exceptionnel. Les représentations se multiplient, la foule accourt et prodigue avec joie les rafales de ses applaudissements. Voilà de bons signes de la santé artistique bruxelloise et des présages heureux. Décidément nos concitoyens profitent de la forte éducation artistique qui leur fut donnée en ces vingt dernières années. La Belgique est dégelée et, très heureuse, roule vers la mer les glaçons de la débâcle en laquelle se dissout la terrible et désolante banquise qui l'obstruait autrefois.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Dimanche, aux Nouveaux Concerts, le grand succès a été à l'exécution nette et colorée par l'orchestre de Sylvain Dupuis de *Les Aventures de Tiel Eulenspiegel* de Richard Strauss, pour la première fois entendues en Belgique.

Cette page orchestrale est d'une richesse de couleurs et d'une puissance d'évocation inoubliables. C'est clair, vivant, animé. D'éclatantes sonorités, d'étonnantes successions de timbres, d'infinies variétés et de brusques revirements de rythmes.

Quelle vigueur et quelle sûreté de couleur ! Et comme tout cela en une solide instrumentation est mis au point. On dirait d'une prodigieuse fresque, de laquelle se dégagerait imposante, inévitabile, la synthèse du légendaire Eulenspiegel.

La Forêt, fantaisie pour orchestre de Glazounow, n'avait pas non plus, jusqu'à ce jour, été entendue à Liège. C'est de la musique descriptive, bien faite mais en vérité indifférente.

Le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns pour clore le concert par une note un peu surannée mais agréablement mélodique.

M. Frédéric Lamond joua le Concerto en *mi bémol* de Beethoven. C'est un interprète consciencieux qui joint à une belle technique un grand respect de l'œuvre. Inférieur dans le *Roi des Aulnes* de Schubert-Liszt, il s'est fait très justement applaudir dans l'exécution du *Liebstraum* et de la tarentelle *Venezia e Napoli* de Liszt.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

A propos d'expertise.

Les experts nous font toujours rire; il n'y a guère de semaine qu'ils ne fournissent sujet à l'hilarité. En voici un encore, et non le moins connu, qui vient d'être victime d'une mésaventure qui ne manquera pas d'attirer quelques railleries nouvelles sur la corporation.

M. Chabannes avait prêté une somme de 80,000 fr. à M. Tripp, marchand de tableaux, qui lui donna en gage un lot de cent cinquante-deux toiles. Avant de conclure, M. Chabannes s'était renseigné auprès d'un expert, M. Féral, lequel, après examen, estima à 200,200 francs la valeur du gage.

M. Tripp n'ayant pas remboursé à l'époque convenue, son prêteur voulut réaliser le gage et envoya les tableaux à l'Hôtel des Ventes. Nouvel examen par de nouveaux experts, qui furent MM. Meunier, Georges Petit et Bernheim.

M. Chabannes tomba des nues lorsqu'il entendit les trois augures lui déclarer : « Vos cent cinquante-deux toiles valent au plus 11,000 francs. »

Alors il s'adressa à M. Féral et le mit en demeure de lui garantir la différence entre ces 11,000 francs et les 200,200 francs qu'il avait fixés comme valeur des toiles. M. Féral répondit qu'il ne pouvait prendre la responsabilité de ses évaluations. Que faire en pareil cas ?

On choisit de nouveaux experts, MM. Durand-Ruel et Boussod-Valadon; ceux-ci, plus prudents que les premiers, refusèrent de se prononcer. Ils alléguèrent que la peinture n'a pas de cours, que les tableaux n'ont d'autre prix que celui qui leur est donné par la mode ou par le caprice des amateurs... un tas de bonnes raisons prouvant que les experts sont incapables d'expertiser.

Ce qui n'empêcha pas l'un d'eux d'apprécier une demi-douzaine des cent cinquante-deux toiles qu'on lui présenta sournoisement, afin de lui tendre un piège.

C'est la première chambre de la Cour d'appel qui est chargée de donner une solution à l'affaire.

(Moniteur des Arts.)

PETITE CHRONIQUE

Parmi les artistes belges invités à prendre part au prochain Salon international de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée de Bruxelles, citons les peintres Emile Claus, Xavier Mellery, Alfred Delaunois, Georges Morren, Armand Rassenfosse,

James Ensor, Charles Doudelet, Auguste Donnay, A.-J. Heymans, Emile Berchmans, Fernand Khnopff, Anna Boch, W. Degouve de Nuncques; les sculpteurs Constantin Meunier, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Hélène Cornette; le céramiste A.-W. Finch, etc. MM. Henri Van de Velde et Gustave Serurier exposeront dans la section des objets d'art des ensembles décoratifs importants. Quelques toiles récentes du regretté Guillaume Vogels figureront au Salon en attendant l'exposition complète de son œuvre, en voie d'organisation.

Nous ferons connaître prochainement la liste des exposants français, anglais, hollandais et américains groupés cette année par la *Libre Esthétique*.

La direction des Concerts Ysaye nous prie d'informer le public que toutes les dispositions ont été prises dans la salle du Cirque royal pour remédier aux défauts qui avaient été signalés lors du premier concert. Pour répondre à un désir qui lui a été exprimé, le premier rang des premières, où l'acoustique est excellente, a été numéroté.

Rappelons que le second concert aura lieu aujourd'hui à 2 heures avec le concours de M^{lle} Marcella Prega, la cantatrice des concerts Colonne, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles.

La répétition générale d'hier fait présager une interprétation de premier ordre.

M. Cornélis Liégeois, l'excellent violoncelliste belge actuellement établi à Paris, donnera un concert à la Grande-Harmonie le lundi 27 janvier, avec le concours de M^{lle} Voué, la jeune pianiste qui inaugura l'an passé au Conservatoire la série nouvelle des Prix de virtuosité, et de M. Victor Dufrasne, baryton.

Le programme comprend des œuvres de Volkman, Max Bruch, Brahms, Saint-Saëns, Bruneau, Vincent d'Indy, Gilson, etc.

Billetschez Breitkopf et Härtel.

Salle Ravenstein, jeudi 30 janvier, concert de M. Arthur van Dooren, pianiste, avec leçon cours de MM. Heuschling, baryton, et Miry, violoncelliste. Au programme figurent des œuvres de Scarlatti, Bach, Schumann, Brahms, etc.

La maison Breitkopf et Härtel organise pour le lundi 10 février un concert Brahms, donné par le Quatuor de la chapelle royale de Meiningen avec le concours de M. Mühlfeld, le célèbre clarinetiste, et de M. Peje Storck, pianiste. Au programme, la Sonate pour clarinette et piano dédiée à M. Mühlfeld, le Quintette avec clarinette et le Quatuor à cordes op. 132 de Beethoven.

On nous écrit d'Anvers :

La *Kwartet Kapel* d'Anvers, dont les efforts pour l'intégrale expression de la pensée des maîtres requièrent toute sympathie, a, le 15 de ce mois, donné sa deuxième séance de musique de chambre avec le concours de M^{me} Eugénie Dietz. L'interprète attirée des œuvres de Schumann. Nul, parmi les pianistes, n'est parvenu, ce nous semble, à mieux en rendre à la fois la facture polyphonique et la transcendante rêverie. De magistrale façon, elle a successivement joué la *Grande Sonate*, l'*Intermezzo*, une *Romance*, *Des Abends*, *Einsame Blumen* et la marche des *Dauidsbüandler*, ainsi qu'un morceau supplémentaire réclamé par l'enthousiasme de l'auditoire.

Avec leur conscience habituelle, les membres de la *Kwartet Kapel* ont interprété l'admirable *Quatuor en C dur* de Haydn et le 2^e *Quatuor* de Borodine, œuvre exquise dont c'était la première exécution à Anvers.

Le *Quatuor vocal*, qui prêtait aussi son concours à la séance, a

chanté deux intéressants morceaux de Brahms, également inconnus du public anversois.

Sur le programme, un symbolique dessin Richard Baseleer contribuait discrètement à cette manifestation d'art.

M^{lle} Ardrighetti expose du 25 janvier au 2 février, quelques-uns de ses pastels à la Galerie Clarembaux.

Une exposition des œuvres de M. Charles Doudelet s'ouvrira aujourd'hui à Anvers, au Cercle artistique et littéraire. Elle sera clôturée le 2 février.

Après avoir exposé à Anvers l'ensemble des pastels et tableaux qui obtint un si vif succès en décembre à la Galerie Clarembaux, M. André Sinet vient de transporter son exposition au Cercle artistique de Gand, où elle est également très appréciée.

Un groupe d'hommes de lettres et d'artistes vient de prendre l'initiative d'une exposition des œuvres de feu François Degreef.

Celle-ci s'ouvrira dans les premiers jours de février à la salle Clarembaux. Le comité prie en conséquence quiconque possède une œuvre de Degreef de bien vouloir en avertir M. Paul Verdussen, secrétaire du comité, 291, chaussée de Boendael, à Ixelles.

Les représentations de *Kean* à l'Alhambra sont le grand succès théâtral du moment. Jamais on n'a vu dans un théâtre bruxellois une telle succession de salles combles. M. Krauss continue à soutenir vaillamment le poids du rôle écrasant qui lui a valu, depuis plus d'un mois, un succès qui rappelle aux survivants de la génération qui disparaît les triomphes du créateur Frédéric Lemaître. D'où obligation pour M. Garraud de retarder encore la première représentation de *Fanfan la Tulipe*. Contrairement à ce qui avait été annoncé, *Kean* sera joué encore ce soir.

On lira avec intérêt, dans le numéro de janvier du *Studio* qui vient de paraître, une intéressante *interview* du sculpteur Georges Frampton, dont les œuvres furent si hautement appréciées aux Salons de la *Libre Esthétique*. L'étude est illustrée d'un portrait de l'artiste et de plusieurs reproductions. Dans la même livraison de cette belle revue d'art, qui se maintient au premier rang des magazines européens, le fac-simile de six lithographies de Whistler, un article sur le mouvement artistique en Finlande, des notes de M. G. L. Morris sur l'architecture, etc., etc.

Les pages de Léon Tolstoï publiées sous le titre *Les Persécutions en Russie (1895)* dans la *Revue blanche* du 15 janvier nous révèlent les *doukhobors* et la façon dont ces sectaires furent persécutés, ces mois derniers, pour leur refus du service militaire.

L'illustre écrivain, dans cette nouvelle et sensationnelle communication, tire des faits qu'il accumule une conclusion dont le ton surprendra.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

Exposition des sculptures de M. Paul DU BOIS
et des peintures de M. Alfred VERHAEREN.

Cristaux de M. LÉVEILLÉ.

Céramiques artistiques de M. LACHENAL.

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.
Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 journaux par jour.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON TRIENNAL BRUXELLOIS. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Emerveillée*, par G. Rahlenbeck. *En Province*, par Reb. Mahl-Gnits. *Au-dessus des forces humaines*, de Björnsterne Björnson. — ACCUSES DE RÉCEPTION. — DEUXIÈME CONCERT YSAÏE. — CLAUDE-CHARLES DEBUSSY. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Une « Madame sans Gêne » de théâtre forain*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon triennal bruxellois.

La vraie œuvre d'art doit être faite pour un milieu et une place et un voisinage déterminés. Bronze, marbre, tableau, fresque ne valent que s'ils rehaussent un ensemble et s'ils concourent à l'harmonie.

On en peut conclure qu'ils ne doivent être jugés qu'à l'endroit d'où ils ne bougeront plus. Or, comme toute exposition est provisoire, comme elle ne présente le plus souvent que hasard étalé et groupé, il faut, pour être logique, condamner toute exposition.

Mais ils sont rares ceux qui mettent en pratique une aussi nette théorie. La vie des artistes modernes, le besoin pour quelques-uns de communiquer à tous leurs idées et leurs impressions, la nécessité du gain pour quelques autres, l'apostolat et le devoir pour ceux-ci, le

scandale et la réclame pour ceux-là, font que les Salons sont devenus inévitables. Il font partie de la série de spectacles dont les yeux des foules ont besoin. Les supprimerait-on, le pouvoir les rétablirait par la force et l'on verrait la police violer les ateliers.

Il importe donc d'organiser non pas des expositions parfaites — il n'y en a pas — mais des expositions qui soient, le plus possible, acceptables. Et c'est à quoi tous ceux qui s'occupent d'esthétique se sont évertués, depuis que tout le monde, aussi bien les amateurs et les critiques que le public vague et incompétent, a voulu s'immiscer dans l'art.

L'État a été requis de fournir des locaux; les grandes villes ont suivi l'État. On a inventé des encouragements matérialisés en médailles d'or et en couronnes de carton; on a mis un signe d'égalité entre un tableau à succès et une action d'éclat et l'on a scellé d'une croix d'honneur cette équation arbitraire. Et les musées et les exhibitions se sont multipliés énormément. Une famille de fonctionnaires vit de ce progressif développement. L'art est devenu leur chose; il fait partie de leurs manies, ils le collectionnent, l'étiquètent, le jugent et plus d'un est renté, calé et honoré peut-être à cause de tel ou tel mémoire publié jadis sur un artiste qui vécut en bohème et mourut de faim.

Les expositions triennales leur tiennent à cœur, parce que de toutes les expositions, c'est à celles-ci qu'ils colla-

borent le plus directement. Le mot salon qu'ils mettent en avant ne convient guère. C'est bazar qu'il faudrait dire. En une lumière de gare, au long d'un baraquement, pêle-mêle, entassées comme si l'on n'avait qu'un but : cacher des murs, les couleurs s'injuriant de l'un point de la salle à l'autre, les bleus canailles montrant le poing aux rouges de boucherie et les ocres se soulageant en face des violets, les exhibitions s'étaient et s'échafaudent et toutes les feuilles de palmiers qui ornent ci et là les coins des différentes sections ne pourraient suffire à voiler les nus vulgaires, les ventres flasques et les poitrines veules qui débordent des cadres. On place certaines œuvres officielles au centre des panneaux; le reste est condamné à la bousculade des sous-ordres autour des chefs. Si tel envoi s'accroche ou se colle exceptionnellement à la rampe, c'est que l'auteur avait soit des ongles pour se défendre, soit de la glu de sollicitateur têtu pour se maintenir en place. Des mises côte à côte qui font songer à l'adultère, des juxtapositions qui rappellent des viols ou des meurtres s'affichent là sans que personne ne s'inquiète. Telle peinture est tuée, telle autre dégradée. Il y a des moments où l'on souhaiterait être aveugle pour échapper à ces débailages. Il ne reste plus trace de goût, ni d'arrangement, ni de justice : seuls règnent la laideur, mise en lumière, le passe-droit rendu patent, la tricherie la plus cynique mêlant les œuvres, comme des cartes biseautées.

Contre ce système on proteste depuis longtemps et les dernières triennales ont atténué la violence de leurs vices.

D'autant qu'à côté d'elles d'autres Salons s'ouvraient où l'on rassemblait ceux qui ont un commun programme d'art. Les œuvres d'un même exposant étaient réunies, les peintures étaient séparées les unes des autres, on créait des groupes sympathiques, on prenait soin non pas d'observer la symétrie mais l'harmonie et la préoccupation de bien caser un cadre ne dominait point celle de mettre en valeur une toile. On ornait les salles de meubles, de vases, de verrières. On cassait le froid polaire et la brutale atmosphère des halls pour y instaurer autant que possible un peu de l'intimité de la maison ou de l'appartement.

Cette tendance finit par intéresser tous ceux qui n'étaient point, de parti pris, ancrés dans les routines et il semble qu'aujourd'hui il n'est plus possible de concevoir une exposition autrement aménagée. Mais que de choses encore restent à trouver et à perfectionner !

A Bruxelles, on peut affirmer que les salonnets et les expositions particulières et uninominales ont discrédité à tel point les triennales que celles-ci deviennent inutiles. Elles sont ou des redites ou des échecs. On ne découvre plus rien en elles ; on revoit moins bien ce

qu'ailleurs on a déjà vu. Quel artiste — à part M. Motte — ont-elles fait connaître depuis ces derniers temps? Quel maître ne préfère les quitter pour trouver ailleurs un panneau tout entier et quelquefois une salle entière où imposer son travail? Notre Salon officiel se survit et languit. On l'entretient comme un malade; chaque année, vers le mois d'août, on lui retape quelque vieille toilette, afin qu'il n'apparaisse point tout en linceuls.

Mais voici que ceux qui paient les frais de cette présentation presque macabre semblent décidés à modérer ce zèle devenu inutile et songent à supprimer les triennales au moins dans la capitale.

Excellente mesure! Depuis des années l'Art moderne a travaillé en ce sens et c'est avec joie qu'il verrait ce projet se réaliser. D'autant plus que la ville de Liège, qui n'a guère de manifestation artistique inscrite dans son calendrier, se disposerait à s'unir aux villes de Gand et d'Anvers pour l'organisation, à tour de rôle, d'un annuel Salon. Ainsi les triennales feraient désormais partie de la vie et de l'activité provinciales jusqu'au jour où, grâce à de nombreuses et régulières expositions partielles organisées par des peintres et des sculpteurs locaux, elles seraient définitivement et irrémédiablement abolies.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Émerveillée, par GUSTAVE RAHLENBECK. Bruxelles, librairie d'art Dietrich et C^{ie}. Un volume de 180 pages.

Une douzaine de contes, de silhouettes, d'aquarelles, de croquis plutôt, tracés d'un crayon élégant, souvent simple, décrivant avec une prédilection marquée les paysages de Wallonie, peignant les natures, les fêtes et l'humeur générale de ce coin de pays. A côté de récits faits d'observation attristée ou sévère, comme *Londonnerie*, *Donneurs d'aumône*, *L'Accusé*, quelques poétiques et symboliques pastels, un peu trop retouchés peut-être, mais d'une grâce attirante et charmeuse : *L'Émerveillée*, *Gritte*. J'aime le réalisme fruste et paisible de *Procession*, une bien moderne paysannerie cristallisant, en un épisode très court, la sournoiserie conservatrice et la craintive superstition des campagnes éloignées. Mais ce qui surtout m'a laissé une impression neuve et forte, c'est l'histoire de *Jean Colet*. « Jean Colet était un de ces faibles qui semblent ne pouvoir vivre que par un autre, un fort, un hardi qui pour eux pense, agisse, et en lequel puisse se blottir, bien à l'abri, leur pauvre petite personnalité effarée. » Ce faible s'est attaché depuis vingt ans à l'un des derniers survivants des guerres de l'Empire. Quand le vieux soldat conte ses batailles, ses gloires et ses misères, Jean Colet l'écoute, les yeux grands ouverts, haletant; il revit par son adoration toutes les péripéties de l'odyssée de son héros, il s'absorbe en lui pour ainsi dire. Quand celui-ci meurt, Jean Colet devient muet et morose jusqu'à ce qu'un jour, à l'émerveillement du village entier, il ait pour ainsi dire ressuscité son ami en prenant son âme. Il se croit le héros des guerres napoléoniennes, il les raconte, il chante les chansons qu'il a si souvent entendues, les gestes de « l'ancien » sont devenus ses gestes. L'amour de chien fidèle

que ce faible eut pour celui qui à ses yeux intensifiait la vie, avait produit cette sorte de réincarnation, si humaine, si étrange, cette folie qui recouvre le mystère des influences et des transformations des petits, absorbés par les natures plus fortes.

En cette courte histoire se révèle l'observateur qui sous les apparences extérieures contemple et interroge les lois inconcues, et en ceci fait plus qu'œuvre de charme ou de grâce.

En province, par REB. MAHL-GNITS. Une brochure de 30 pages sans nom d'éditeur.

Quelques pages, sereinement, presque naïvement sincères, de souvenirs d'enfance et de douce et monotone vie provinciale. Chacun de nous peut se dire, en les lisant, qu'il reconnaît quelque coin encore tout enfloconné de routine où il a joui certaines heures ou de certaines années de paresseuse paix.

Une anecdote citée en passant peint de façon amusante toute cette atmosphère.

Les vieux chevaux du châtelain ou du seigneur de la petite ville, habitués à être attelés à jour et à heure fixes pour reconduire la société ordinaire de la maison, sont laissés seuls par le cocher qui venait de les sortir de leur écurie. Ils s'avancent côte à côte devant le perron, comme s'ils traînaient le char-à-bancs derrière eux, attendent quelque temps puis se dirigent vers le but hebdomadaire de leur course, et en reviennent paisiblement, leur conscience de chevaux probablement, fort satisfaite. — « Est-ce que dans le fait de ces louables animaux ne se reflète pas la vie monotone, tranquille et réglée de la petite ville, où rien ne change, où les voitures passent toujours périodiquement dans les vieilles ornières, les êtres vivants dans les traces que leurs pas ont laissées depuis des années sur un sol jamais remué?... » fait remarquer l'auteur.

Il n'a pas trouvé, pour lui, que la magistrature et la littérature fussent des sœurs ennemies; et la bonhomie simple de son récit accorde très harmonieusement la gravité volontiers pompeuse de cette profession si rarement audacieuse en matière d'art avec le laisser-aller d'un conteur littéraire.

Au dessus des forces humaines,
de BJÖRNSTERN BJÖRNSSON (1).

Björnsson cherche le miracle, et le plus grand qu'il trouve c'est celui d'un homme qui a la foi, une foi entière, « qui a foi en sa propre foi », et qui alors fait de vrais miracles, des miracles moraux, des miracles de propagande, en priant.

Le héros de son drame, Sang, communique son intense foi à sa femme et la guérit de ses longues douleurs. Elle se lève, rayonnante et vient à lui. Mais elle en meurt, la tension a été trop forte, a été au-dessus des forces humaines! Elle s'est fatiguée toute sa vie à vouloir suivre cette splendide foi, elle en est exténuée; elle raconte au premier acte que Sang ne voit jamais le mal qu'il y a dans les hommes; il le voit bien, dit-elle, mais il ne s'en occupe pas. « Je m'en tiens à ce qu'il y a de bon dans l'homme », dit Sang. Et quand on lui parle, on est bon, absolument bon. Quand il vous regarde avec ses yeux d'enfant, qui pourrait être autrement?

Cet homme intensifie les forces humaines en les affirmant, en

(1) V. le compte rendu consacré par M. CAMILLE MAUCLAIR à la représentation que donnèrent de cette œuvre, le 13 février 1894, M. Lugue-Poe et sa troupe. *Art moderne*, 1894, p. 53.

les aimant, il les intensifie jusqu'au miracle. Mais le miracle de la vie quotidienne, il ne peut l'accomplir. Là où il passe, momentanément, sa force se communique. Mais sentir vraiment comme lui, vivre de ce qui fait sa vie, nul ne le peut, pas même sa femme qui l'aime autant qu'elle peut aimer. Ses enfants, à l'étranger, ont aussi désappris la foi de leur père, car nul ne croyait comme lui. C'est leur père qui est un phénomène: il n'y a pas de miracle plus grand dans ce qu'il prêche que la robustesse de cette foi. Tout un conseil de prêtres délibère sur ce cas, en une admirable scène où la petitesse et la grandeur humaines sont peintes en une prodigieuse fresque.

La « prudence » d'abord règne; n'admettons pas le miracle à la légère. *Vérifions-le*. Puis les théories scientifiques apparaissent, à profil perdu. Puis le *besoin du miracle*, le besoin de l'extraordinaire, de l'impossible est énoncé, développé. Et tous ces prêtres se sensibilisent enfin, un rayon de foi les traverse, quand entre la foule qui veut voir la femme de Sang, qu'il a guérie. Les alléluïas font presque crouler la maison quand on la voit marcher. Mais quand elle vient mourir dans les bras de son mari, elle qui n'avait cru toute sa vie qu'en lui, et non en une puissance supérieure à la sienne, elle qui meurt de l'effort de réaliser Dieu, Sang dit en regardant le ciel, enfantinement: « Mais ce n'était pas ce que je demandais », puis il ajoute: « Ou bien..., ou bien...! » et il étouffe, et il tombe, tué par la négation que la Mort a jetée à son optimisme merveilleux. Trop croire a tué sa femme; son premier doute le tue lui-même.

Il meurt de ce qui fait la *Couronne de Clarté* de Mauclair, à savoir que l'homme lui-même est le réservoir le plus condensé, le plus riche de cette force inconnue, éparse dans tout l'Infini, et accumulée en lui comme elle ne l'est en aucune autre vie. Il voit que c'était lui qui était le guérisseur, et s'étant appuyé toute sa vie sur la divinité, il croule avec elle.

Les prêtres parlent du Christ, et Sang paraît en être comme un type moderne, mourant comme lui, quand il cria: « Mon Père, tu m'as abandonné », du désespoir de ne pas être l'instrument d'une force supérieure, de ne pas sentir de supérieur au-dessus de lui, quand il s'était reposé pour tout sur ce maître.

C'est terrible de *partir de soi-même*. Comme c'est plus facile de partir de plus haut, d'autre chose — comme Saint-Paul qui fut d'autant plus homme, masculin, qu'il parlait de celui qui ne voulait presque jamais agir.

Devons-nous partir de nous-mêmes, le pouvons-nous? La race le peut-elle?

Pour les femmes, c'est tout résolu, et leur instinct est bien formel là-dessus — elles savent, à leur bonheur, qu'elles ne peuvent pas partir d'elles-mêmes — tout est trop épars et vague en elles, comme en une maison où tout serait ouvert et où l'air et le temps passeraient sans jamais rien mouler. Il faut qu'une action, une influence spéciale mette un cachet, brûle une empreinte sur ces choses qui passent à travers elles pour qu'elles deviennent *quelqu'un*. En fait, elles sont à quelqu'un, — son double, son accompagnateur, — il ne me semble pas qu'elles soient jamais quelqu'un.

Mais pour les hommes, s'ils doivent partir d'eux-mêmes, les pauvres, croire en eux-mêmes, prendre toutes leurs forces d'eux-mêmes et des vagues et rares forces d'autres hommes, comme ils doivent avoir besoin d'êtres qui croient aussi en eux, qui les enveloppent de cette croyance exclusive non seulement en ce qu'ils sont mais en tout leur devenir! comme les mères le font,

comme les femmes pourraient le faire. Et elles le pourraient jusqu'au miracle. On sent que la force du miracle est en soi, est aussi grande, aussi divine que quand on la croyait l'envoyée d'un Dieu défini.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

☞ *L'Anneau de Çakuntalâ*, comédie héroïque de Kâlidâsâ, traduction de M. A.-Ferdinand Herold. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Poèmes* (les Bords de la Route, les Flamandes, les Moines, augmentés de plusieurs poèmes) par EMILE VERHAEREN. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Ballades*, par PAUL FORT. Paris, édition de *Mercur de France*. — *Un frère flamand de Corot : César de Cock*, par ALB. DUTRY. Gand, A. Siffer. — *Le Devoir*, par VICTOR LEFÈVRE. Bruxelles et Paris, J. Lebègue et C^e. — *L'Homme jeune*, par HENRI VANDE PUTTE. Bruxelles, édition du *Coq rouge*.

Musique.

De Kinderwereld (le Monde des Enfants), door JAN BLOCKX (op. 36). Six morceaux pour piano. Bruxelles, Leipzig, Londres et New-York, Breitkopf et Härtel.

Deuxième Concert Ysaye.

L'excellente impression causée par la première matinée des concerts de la Société symphonique dirigés par M. Eugène Ysaye a été pleinement confirmée dimanche dernier. Le jeune orchestre a montré, dans la symphonie en ré de Brahms, l'une des plus belles compositions du maître allemand, une précision et une fermeté remarquables, unies au sentiment délicat des nuances. Il s'est surpassé dans les *Eolides* de Franck et a donné à cette aérienne inspiration des sonorités planantes et fluides d'un effet irrésistible. On ne pourrait imaginer, dans le quatuor, plus de finesse, d'égalité et de douceur. Mais aussi quel admirable poème musical et combien il apparaît, sous l'impulsion d'Ysaye qui en a pénétré si profondément l'essence, pur, radieux et mélodique!

M^{lle} Marcella PREGI, cantatrice attirée des concerts Colonne et de la Société nationale de Paris, a remporté un joli succès et s'est fait rappeler et bisser après l'exécution du superbe *Lamento* de Gabriel Fauré et de l'émouvante *Procession* de César Franck. M^{lle} PREGI a surtout le sentiment de la musique moderne, qu'elle chante avec une conviction et une chaleur qu'on ne retrouve pas dans son interprétation de Gluck. C'est, incontestablement, une musicienne et une artiste.

M. Jean Ten Have a exécuté avec une irréprochable correction, avec beaucoup de goût et de sûreté le troisième concerto de Saint-Saëns. Son archet phrase à ravir et la sonorité de son violon s'allie si harmonieusement aux violons de l'orchestre, tous issus de la même école, que l'oreille en est réellement charmée. On oublie, à l'écouter, le rôle parfois trop absorbant du soliste, et la forme souvent prétentieuse du Concerto s'efface pour donner l'impression d'une œuvre symphonique dans laquelle un violon de l'orchestre chanterait, à certains moments, plus haut que les autres. M. Ten Have était l'un des meilleurs élèves d'Ysaye. Le voici artiste de mérite et d'avenir, bientôt en possession d'une complète maîtrise.

Deux fragments de la brillante *Rapsodie norvégienne* de Lalo

clôturaient cette attachante séance, qui avait réuni un nombreux et enthousiaste auditoire.

Au prochain concert, attractions multiples : interprétation du Concerto de Beethoven et du Concerto de Mendelssohn par Eugène Ysaye, qui cédera, pour la circonstance, le bâton à Vincent d'Indy. Exécution de la trilogie de *Wallenstein*, d'une œuvre symphonique de Guillaume Lekeu, etc.

Claude-Achille DEBUSSY

Les concerts de la *Libre Esthétique* ont révélé un nom nouveau : Claude Debussy, l'un des derniers venus parmi les compositeurs de la jeune école française. Par son originalité foncière, par sa nature étrangement raffiné, par la forme imprévue qu'il donne à son inspiration, M. Debussy a d'emblée conquis une des premières places parmi les musiciens d'avant-garde. Sa *Damoiselle élue*, son *Quatuor à cordes* et ses *Proses lyriques* l'ont fait connaître à Bruxelles et ont attiré sur lui l'attention sympathique du monde musical.

On lira avec intérêt l'étude biographique et critique que vient de lui consacrer, dans le *Guide musical*, M. Georges Servières, l'écrivain que ses travaux sur Richard Wagner ont classé au premier rang des critiques musicaux.

« M. Claude-Achille Debussy, un des mieux doués parmi nos jeunes compositeurs français, vient de faire paraître (1) une série de pièces vocales intitulées *Proses lyriques*. Le mérite de ces compositions, les tendances de l'auteur veulent qu'on prête l'oreille à sa chanson, bien que la facture puisse dérouter parfois les auditeurs peu préparés à l'entendre. En elles se révèle une nouvelle transformation du *Lied* qu'il est intéressant d'étudier par comparaison avec les œuvres similaires plus anciennes.

M. Debussy est né à Saint-Germain en 1862 ; il a fait ses études au Conservatoire de Paris, suivi le cours de composition d'Ernest Guiraud et obtenu le prix de Rome en 1884, à l'âge de vingt-deux ans, avec une cantate intitulée *L'Enfant prodigue*. Comme envoi de Rome, il produisit une scène pour solo, chœur de femmes et orchestre, *La Damoiselle élue*, d'après Dante-Gabriel Rossetti, traduction de Gabriel Sarrazin (2). Depuis lors, il a écrit une suite d'orchestre, un quatuor à cordes, un prélude symphonique à *L'Après-midi d'un faune* de Stéphane Mallarmé, qui a été exécuté cet hiver, salle d'Harcourt, dans un des concerts d'orchestre de la Société Nationale. Il avait commencé, sur un poème de M. Catulle Mendès, un opéra : *Chimène*, qui est resté inachevé ; il travaille actuellement à mettre en musique le drame de Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*. Il ne saurait être question jusqu'à présent de juger l'ensemble de l'œuvre, encore peu étendu, de ce compositeur de trente-trois ans. Je m'en tiendrai donc à ses productions mélodiques.

L'auteur sentit probablement que ses outrances lui nuiraient auprès du public et qu'il fallait l'apprivoiser avec des œuvres moins excessives et plus chantables. Il écrivit les six *Arlettes* (3) sur des vers de Verlaine, qui sont d'une forme plus simple, d'un sentiment plus tendre et plus délicat. Ce sont des impressions subtiles et mystérieuses telles que Verlaine aime à les noter. Le

(1) Chez l'éditeur Fromont, 40, rue d'Anjou.

(2) Chez M^{me} V^e Girod et fils.

(3) La partition a été publiée en 1893, par la librairie de l'Art indépendant.

musicien en a donné une traduction souvent adéquate, d'un charme indéniable. Chacune de ces six pièces a son mérite personnel et sa couleur spéciale; cependant, on peut apparenter les numéros I (C'est l'extase langoureuse), III (l'Ombre des arbres, dans la rivière, V Green) et VI Spleen, pour la similitude du plan: une idée instrumentale servant de jalon aux modulations de l'indécise mélodie qui se réduit à une sorte de rêverie soupirée par la voix. La poésie célèbre:

Il pleure sur mon cœur comme il pleut sur la ville

et les non moins célèbres *Chevaux de bois* sont autrement traités. Dans ces deux morceaux, l'idée instrumentale est le sujet d'un développement suivi; la mélodie vocale en est indépendante ou en adopte le contour, suivant le cas. L'un et l'autre sont des chefs-d'œuvre d'adaptation musicale de poésies dont le sentiment vague et fugace est si difficile à rendre. J'ai dit, ici et ailleurs, qu'en musique M. Fauré me semble le traducteur prédestiné de la poésie de Verlaine; je ne m'en dédis pas, mais ces pièces de M. Debussy égalent ce qu'il a écrit de plus suave sur des vers du même poète.

Je crois bien qu'en ce genre, son juvénile début fut une *Nuit d'étoiles* sur des vers de Banville, qu'il avait composée étant au Conservatoire et qui parut dans une feuille oubliée: *La Fantaisie artistique et littéraire*, en 1880. C'était peu original, si je me souviens bien, mais déjà assez élégant d'écriture. D'autres pages vocales, assez récemment publiées, ne doivent guère être moins anciennes, si je m'en rapporte au choix des poésies et à la forme mélodique. Ce sont *Fleur des blés*, *Beau soir* (Paul Bourget), *Romance*, les *Cloches* (Paul Bourget), *Mandoline* (Paul Verlaine) (1). Tout cela est agréablement tourné, élégant d'harmonie, mais écrit sous l'influence de Massenet et ne diffère pas beaucoup des mélodies de salon.

La personnalité de M. Debussy commence seulement de se manifester dans ses trois derniers recueils: cinq *Poèmes de Ch. Baudelaire*, six *Ariettes* sur des vers de Verlaine, et les *Proses lyriques*, dont lui-même a composé les paroles.

Les *Poèmes de Baudelaire* épouvantèrent les éditeurs, tant à cause du choix des sujets, médiocrement convenables pour les jeunes filles, qu'en raison de la manière dont ils étaient traités. Étrangetés et incorrections harmoniques, rythmes sans cesse brisés et décousus, intervalles inchantables, aucun souci des registres vocaux, toutes les singularités d'un disciple de Chabrier qui se propose d'épater le bourgeois, étaient accumulées dans cette œuvre outrancière et bizarre. Devant les refus des marchands de musique, le compositeur dut se résigner à éditer lui-même son premier recueil; celui-ci, luxueusement imprimé, parut en 1890. Il se compose des pièces intitulées: *Le Balcon*, *Harmonie du soir*, *le Jet d'eau*, *Recueillement*, et *la Mort des amants*.

Les plus courtes et les moins alambiquées sont les deux dernières. La *Mort des amants* est la plus simple, mais c'est aussi celle où le tour mélodique a le moins d'originalité: un Massenet aux harmonies très altérées. Le *Jet d'eau* est peut-être la plus originale. Les inflexions de la mélodie vocale ont assez de naturel et les accompagnements imitatifs sont remplis de variété et d'élégance. *Harmonie du soir* et le *Balcon* sont les plus compliquées. Elles sont formées de plusieurs thèmes plutôt symphoniques,

(1) Les deux premières ont paru chez Girod, les trois autres chez Durand-Schoenewerk.

alternés, qui se répondent, se mêlent et se développent suivant les procédés de la musique instrumentale et auxquels sont adaptés tant bien que mal, péniblement quelquefois, des phrases vocales d'un tour assez commun. Toutefois, il y a dans ce recueil l'indice d'un véritable talent et dans le *Balcon*, par exemple, une ardeur fougueuse, une verve d'invention symphonique qui attestent les dons naturels du musicien. Malheureusement, les vers sont souvent mal déclamés, la prosodie violée, le sens détruit par la coupe de la mélodie; il y a aussi abus de chromatisme, de modulations heurtées.

Venons au dernier recueil: *Proses lyriques*. Ici reparait le goût de l'étrangeté et des complications harmoniques, signalé dans les *Poèmes de Baudelaire*. Les sujets de ces pièces vocales, intitulées: *de Rêve*, *de Grève*, *de Fleurs*, *de Soir*, sont assez difficiles à définir, car ils sont d'une prose très inspirée de Mallarmé, chargée sans doute de sens symboliques qui ne se dévoilent pas aisément aux profanes. Que signifie, par exemple, la « serre de douleur » dont « les mains salvatrices » doivent briser « les vitres de maléfice »? L'auteur seul pourrait nous le dire. Considérons donc ces œuvres uniquement comme des thèmes de symphonie commentant les paroles. Nous remarquerons alors, et cette constatation nous l'avons pu faire déjà dans les *Poèmes de Baudelaire*, que chacune est construite sur plusieurs phrases instrumentales qui ont un sens précis et sont traitées à la manière des *Leitmotive* de Wagner, lorsque la personne ou l'idée à laquelle elles se rapportent est évoquée par le poème. De là, à première vue, un décousu apparent qui dérouté l'auditeur. Il faut s'y habituer et on le fera d'autant plus facilement que l'auteur se perfectionnera dans l'emploi de ce procédé nouveau par lequel le *Lied* est essentiellement modifié et qui préoccupe les autres musiciens; témoin la transformation de la manière de M. Fauré que j'ai signalée l'hiver dernier dans la *Bonne Chanson*.

La première de ces pièces n'est pas supérieure comme plan aux *Poèmes de Baudelaire*, dont elle a tous les défauts. Les autres mettent en œuvre un moins grand nombre de thèmes, ce qui permet au compositeur de les développer plus logiquement au point de vue musical. J'avoue que je préfère ce système, qui donne plus d'unité à l'œuvre. Ainsi, à cet égard, les proses: *de Grève*, espèce de marine, et *de Soir*, qui est bâtie tout entière sur une sorte de carillon relatif aux joies du dimanche, satisferont beaucoup mieux les musiciens que *de Rêve* et *de Fleurs*, où le poème régit arbitrairement l'emploi et la succession des thèmes. Les pièces que je signale révèlent éloquentement la dextérité et la maîtrise avec lesquelles M. Debussy traitera la symphonie le jour où il voudra sérieusement s'y appliquer. Ces *Proses lyriques*, à part quelques duretés, un abus des dissonances et des passages écrits au grave, nécessairement voulu, font preuve, comme les *Ariettes*, d'un très délicat sentiment harmonique chez ce musicien novateur. Enfin, sans être faciles, elles sont chantables pour tout artiste ou amateur à l'oreille exercée. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Une « Madame Sans-Gêne » de théâtre forain.

M. Becker, directeur d'un théâtre forain, joue un peu partout aux fêtes des boulevards extérieurs une pièce intitulée: *Mon-*

sieur et Madame Sans-Gêne, pièce ainsi annoncée sur une enseigne à la porte de son établissement :

CONSTRUCTION FORMIDABLE

THÉÂTRE BECKER

Monsieur et

MADAME SANS-GÈNE

Parodie en 3 actes, par Becker, musique d'Audran... etc... etc.
Solidarité garantie, 1,200 personnes.

M. Lemonnier, auteur, avec M. Perricaud, de la pièce *Madame la Maréchale*, représentée au théâtre du Château-d'Eau en 1891, poursuit en contrefaçon et plagiat M. Becker, auquel il reproche d'avoir démarqué des expressions et des phrases entières de sa *Madame la Maréchale*.

Les prospectus distribués par M. Becker ont été l'objet d'un constat d'huissier, d'après lequel le mot « monsieur » est en caractères plus petits que les mots « madame Sans-Gêne ». En outre, ce procès-verbal constate que le clown faisant la parade annonce simplement « Madame Sans-Gêne » au public.

A l'audience de la première chambre du tribunal, M^e Huard s'est présenté pour M. Lemonnier et a donné lecture de cette lettre que lui a adressée M. Victorien Sardou :

« Mon cher maître,

« Mon confrère, M. Lemonnier, ayant intenté un procès à M. Becker, directeur d'un grand théâtre forain, qui a fait représenter, sous le titre de *Monsieur et Madame Sans-Gêne*, une pièce qui n'est, en réalité, que la contrefaçon à peine déguisée de *Madame la Maréchale*, je crois devoir vous signaler comme une aggravation du délit reproché si justement à M. Becker, que les affiches mêmes constituaient une seconde contrefaçon, non plus de *Madame la Maréchale*, mais de la pièce du Vaudeville, dont nous sommes les auteurs, Moreau et moi, par la façon bien intentionnelle dont les affiches étaient rédigées et composées, laissant le mot « Monsieur » en petits caractères et, au contraire, exagérant la dimension de « Madame Sans-Gêne » pour que le public pût s'y tromper.

« Je n'ai pas voulu protester judiciairement contre ce procédé de M. Becker, mais je profite de l'occasion qui m'est offerte pour appuyer la très légitime réclamation de mon confrère Lemonnier.

« VICTORIEN SARDOU. »

M^e Comby s'est présenté pour M. Becker.

M. Sardou, a dit en substance l'honorable avocat, devrait se montrer indulgent envers les petits, envers ceux qui font connaître les grandes pièces au peuple. Il ne devrait pas oublier la grande querelle d'*Odette* et de la *Fiammina*. La pièce arguée de contrefaçon n'est qu'une parodie; elle dure vingt minutes tandis que celle de M. Lemonnier se déroule trois heures durant. Enfin, le tribunal n'oubliera pas que M. Becker est un abonné de la Société des auteurs dramatiques...

C'est cette thèse qui a été accueillie par le tribunal. « Attendu, dit le jugement, que si contraire à la bonne foi et à la loyauté que puisse être le plagiat, les emprunts faits par un auteur à l'ouvrage d'autrui ne prennent le caractère de contrefaçon qu'autant qu'ils sont importants et notables, qu'ils portent sur une partie essentielle de l'ouvrage et qu'ils ont pu ou peuvent porter un préjudice sérieux au pemandeur.

Attendu, en fait, que si la donnée générale de la pièce de Becker ressemble à celle de *Madame la Maréchale*, cela tient tout

naturellement à la nature même du sujet, qui met en scène des personnages dont la vie appartient à l'histoire; que le titre des deux pièces est différent; que, tandis que l'une dure 23 minutes, la représentation de l'autre ne prend pas moins de 3 heures et demie.

Qu'aucune ressemblance ne peut être relevée entre le premier acte de *Monsieur et Madame Sans-Gêne* et le premier acte de *Madame la Maréchale*.

Que si quelques phrases du deuxième acte de *Madame la Maréchale* ont été copiées littéralement par Becker, elles n'ont rien de saillant ou font partie du fonds commun de la littérature anecdotique qui a recueilli les bons mots de la maréchale Lefèvre; que si l'inspiration du troisième acte est la même dans les deux pièces, les développements en sont différents;

Attendu, enfin, que les demandeurs n'ont souffert aucun préjudice du fait de Becker, dont la pièce ne doit pas revenir au même public que la leur.

MM. Lemonnier et Pericaud ont été condamnés aux frais du procès.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Février-Mars. Délais de rigueur : 10-12 février. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, Bruxelles.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'*Association des Amis de l'Art*. 12 mars. Envois avant le 15 février. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÈGE. — Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 mars-1^{er} avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. *Un compartiment sera réservé à l'art décoratif*. Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liège. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'*Union artistique du Nord*. 15 mars-15 mai. Envois du 1^{er} au 20 février. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36^{ter}, rue Négrier, Lille.

LYON. — Exposition de la *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 20 février-12 avril. Dépôt à Paris chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 9. Renseignements : M. Favre, président, Pavillon des Beaux-Arts, Place Bellecour, Lyon.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1^{er} janvier-1^{er} mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'Exposition, Mexico.

PARIS. — Salon de la *Société des artistes français* (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; desins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars; art décoratif, 8-10 avril.

PETITE CHRONIQUE

Les envois des artistes étrangers au prochain Salon de la *Libre Esthétique* seront nombreux et intéressants. De France, les peintres Claude Monet, Besnard, Renoir, Guillaumin, Lebourg, Henri Martin, Charles Cottet, L. Pissarro, Maufra, Henry Moret, Paul Signac, Zandomenighi, Maurice Denis, P. Bonnard, Vuillard, Ch. Maurin. H. de Toulouse-Lautrec, F. Jourdain, H. Pailard, etc., indépendamment d'une exposition importante de M. Eugène Carrière, qui comprendra notamment le *Théâtre*

populaire et une série de portraits, figures et paysages; les sculpteurs et artisans d'art Alex. Charpentier, F.-R. Carabin, Émile Gallé, F. Thesmar, P. Roche, J. Baffier, E. Chaplet, E. Muller, Saint-André, Hesteaux, etc. D'Angleterre, les sculpteurs G. Frampton, H. Febr, F.-M. Taubman. De Hollande, MM. M. Bauer, J. Toorop, F. Melchers, J. Thorn-Prikker, Hart Nibbrig et Colenbrander. D'Amérique, MM. Tiffany, H. Bradley et J. Welden Hawkins.

MAISON D'ART, 56, avenue de la Toison d'Or. Le mardi 4 février, à 8 1/2 heures, MM. Edm. Picard, Em. Verhaeren et H. Carton de Wiart feront un entretien sur l'OEuvre et la Vie de Paul Verlaine.

MM. Ed. Duyck et Ad. Crespin, artistes peintres, et Paul Hankar, architecte, viennent d'ouvrir au Cercle artistique une intéressante exposition d'art appliqué dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

La Société des Concerts de Charleroi qui, sous la direction de M. N. Daneau, a en moins d'un an fourni déjà quatre séances publiques, annonce une nouvelle audition pour aujourd'hui dimanche, à 4 heures, dans la grande salle des fêtes de la Bourse de Charleroi.

Au programme des œuvres de Beethoven, Gluck, Sokolow, Daneau, Wagner, Mortelmans et Grieg.

Aujourd'hui dimanche, à une heure précise, 51^e Concert populaire d'Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, avec le concours de M^{me} Falk-Mehlig.

Au programme : *Poème lyrique* de Glazounow, *Symphonie pathétique* (n^o 6) de Tchaïkowsky, 4^e concerto pour piano et orchestre de Rubinstein, Ouverture de *Rouslan et Ludmila* de Glinka.

Nous rappelons que le concert annuel de la *Société de musique de Tournai* a lieu aujourd'hui dimanche, à 4 heures précises, à la Halle aux Draps. Il sera terminé à 6 1/4 h. L'exécution des *Saisons* de Haydn s'annonce comme devant être excellente, à en juger par l'ensemble des répétitions.

Le *Christus* de notre compatriote M. Adolphe Samuel a obtenu à Cologne un très grand succès. L'exécution, écrit-on d'Allemagne au *Soir*, a été merveilleusement belle. L'œuvre a été interprétée par un orchestre de 150 exécutants et plus de 500 chanteurs. L'immense salle était comble. Beaucoup de Belges, des Allemands de Bonn, de Coblenze, de Mayence, de Francfort; M. Salvayre, envoyé par le *Gil Blas*, de Paris, etc., etc. Il est déjà question d'une seconde exécution. Les journaux de Cologne publient de longs articles enthousiastes (1).

Nous entendrons bientôt *Christus* à Bruxelles, aux Concerts Ysaye.

Le concert Brahms du Quatuor de la Chapelle Royale de Meinigen qui devait avoir lieu le 10 février est remis au mardi 11, à cause du bal de la Cour.

Selon toute vraisemblance, c'est jeudi prochain qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, la reprise de *Tannhäuser* pour les débuts de M^{me} Raunay.

La première représentation de *Fanfan la Tulipe* à l'Alhambra aura lieu jeudi prochain, 6 février. La récente reprise de la pièce à Paris, avec Coquelin, et le succès remporté récemment par

(1) V. compte rendu de *L'Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189.

M. Krauss, qui remplira le rôle principal, feront de cette première un événement.

D'ici là M. Garraud donne quelques représentations des *Deux Orphelins*, le drame populaire de Dennery.

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Jules Bordier d'Angers, qui fut, en même temps qu'un compositeur distingué, un divulgateur éclairé et enthousiaste de la musique des maîtres, spécialement des maîtres modernes. C'est grâce à ses efforts incessants que la ville d'Angers prit rang parmi les centres musicaux les plus importants de France. Un grand nombre d'œuvres symphoniques contemporaines y furent exécutées en première audition aux Concerts populaires fondés par M. Bordier et dirigés par lui. Les virtuoses belges, parmi lesquels Eugène Ysaye, Guillaume Guidé, César Thomson, etc., y furent fraternellement accueillis. Établi depuis quelques années à Paris, M. Bordier avait contribué, pour une large part, à la fondation de la Maison d'édition musicale Baudoux et C^o qui a pris rang rapidement parmi les premières maisons françaises, et se montre particulièrement hospitalière aux jeunes compositeurs.

M. Bordier meurt à 50 ans. Il a publié une série de compositions diverses, parmi lesquelles deux drames lyriques : *Nadia* et *Le Fiancé de la Mer*, tous deux exécutés avec succès.

Sous le titre : *Les Origines de la musique de concert*, M. Vincent d'Indy dirigera à Paris, avec la collaboration de M. Charles Bordes et des Chœurs de Saint-Gervais, six auditions de musique ancienne pour orchestre, chœurs et soli. Ces intéressantes séances seront données dans la salle des Champs-Élysées, dont les dispositions et l'acoustique sont excellentes, le mardi 25 février et les mardis suivants, à 5 heures précises. M. d'Indy a engagé une série de solistes parmi lesquels M^{me} Marcella PREGI, M. Diémer, etc. Les programmes comprendront un choix d'œuvres symphoniques, vocales et concertantes des précurseurs, jusqu'à et y compris J.-S. Bach.

Sir Frédéric Leighton, ou plutôt Lord Leighton, car il venait d'être, il y a un mois, élevé à la pairie, est mort à Londres la semaine dernière à l'âge de 65 ans. Né à Scarborough le 3 décembre 1830, il fit ses études artistiques à Rome, puis à Berlin et à Francfort. Il habita quelque temps Bruxelles, où il exécuta sa première composition, puis Paris et enfin Londres, où il conquit rapidement une notoriété qui lui valut, en 1878, le titre envié de Président de la Royal Academy. A la fois peintre et sculpteur, — et peut-être le sculpteur l'emportait-il en lui sur le peintre, bien qu'il fût moins connu dans cette incarnation, — il laisse un grand nombre d'œuvres dont la plupart ont été popularisées par la gravure et qui alliaient à un certain maniérisme et aux traditions académiques une réelle élévation de sentiment et une grande pureté de goût. Citons entre autres le *Jardin des Hespérides* qu'on a pu voir l'an dernier à l'Exposition universelle d'Anvers, *Persée* exposé en 1891, *L'Athlète luttant avec un Python* acquis par le gouvernement anglais, etc.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ÉVANGILES, par le comte Léon Tolstoï. — QUATRE CONFÉRENCES A LA MAISON D'ART. — EXPOSITIONS COURANTES. Jean Degreef. MM. Crespin, Duyck et Hankar. — LES PETITS PAPIERS, par Fr. Lutens. — HENRI KRAUSS A L'ALHAMBRA. *Fanfan la Tulipe*. — AU SALON D'ART IDÉALISE. — LE PAYSAGE URBAIN. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LES ÉVANGILES

par le comte LEON TOLSTOÏ.
Un volume de 215 pages. Perrin et C^o, Paris.

Il semble, à lire certains passages de cette vie du Christ interprétée et commentée par Tolstoï, que toute l'intuition moderne ne puisse s'incarner dans une forme plus parfaite que celle de cet Être merveilleux.

A d'autres pages, nous retrouvons le moraliste dominé par des lois étroites, dépourvues de sanction transcendante, que nous connaissons trop bien.

Et une défiance surgit, très prompte : Tolstoï a-t-il le génie nécessaire pour interpréter une personnalité aussi vaste, aussi inconnue, aussi étonnante ?

Je vous dirai tout net que je ne le crois pas. — Et cette conviction se forme dès le premier chapitre, où Tolstoï énonce l'intention de renfermer le thaumaturge

dans le cadre d'une définition claire, décrétant que « ce qui n'est pas compréhensible dans le discours d'un grand homme, ne saurait être grand ! » — Et Tolstoï veut mettre les Évangiles en une telle clarté qu'il n'y aura plus moyen de les voir autrement qu'il ne les voit.

Ce que voyant, il est légitime de se demander si les mesquineries qu'il nous fait, sans le vouloir, trouver dans les Évangiles, ne doivent pas, jusqu'à preuve du contraire, être imputées à l'interprète ?

Tolstoï, comme tous les voyants, comme tous les ardents, a ses heures d'étrange aveuglement ; heures où la foi dort, et où ce qu'il touche n'est plus éclairé par cette lueur intermittente qui semble suivre les lois de la nature et agir, comme toutes les forces, par alternances.

Un homme de notre siècle (1) a dit que le plus grand miracle de la prédication de Jésus était précisément la permanence de cette lumière intérieure qu'il projetait sur tout.

Il ne parle jamais selon les choses extérieures. Ses prévisions et ses affirmations n'éclosent d'aucun calcul ou d'aucune combinaison de contingences.

Tandis que Tolstoï lui prête — toujours sans le savoir — nombre d'enseignements presque exclusivement

(1) Emerson.

utilitaires qui n'ont pour but qu'un intérêt humain très secondaire et très maladroitement rattaché à la gloire divine.

Il ne sait comment les pénétrer d'éternité et d'amour, et il se butte à cette idée qui fut son personnel apostolat, d'adoucir le contact humain par tous les moyens, par la passivité, par la non-résistance à la violence, ou à cette autre idée de la séparation de l'esprit et de la chair.

Il se pourrait que sur ces choses, le Christ et surtout ses disciples aient pensé comme lui. Mais l'imagination voudrait se forger une plus radieuse figure de prophète, et la voir toujours aussi haute que semble la suggérer l'interprète, dans le chapitre qu'il intitule « les adieux », par exemple.

Il ne faut que quelques lignes de l'Évangile de saint Jean, pour voir alors, avec Tolstoï, que la force, la foi et le génie du grand Inspiré venaient de son profond pressentiment des lois impersonnelles, invisibles et peut-être à jamais inconnaissables, qui dominent puissamment les choses visibles. Ces lois, il les appelait « l'Esprit » et le plus souvent Esprit-Père. « Le mensonge, dit-il (Saint-Jean, XVI, 9) est le refus de croire à la vie de l'esprit. » Enfant sans père, dit Tolstoï, il veut s'en découvrir un ; et pour le trouver il remonte jusqu'à la cause des causes, aussi loin que son cerveau peut remonter. Pour lui, l'impulsion inconnue de la vie était une force aimante, exclusivement aimante, répandue sur toutes choses et ne faisant qu'une avec l'amour de son cœur. Il confond cette voix intérieure qui parle si haut en lui, avec la source de toute vie, et tandis qu'avant lui tous ceux qui furent sensibles à l'instinct psychique n'y virent qu'une activité personnelle, lui y voit la continuation, la prolongation condensée d'une âme unique se révélant « quand elle veut » à ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas lui qui parle, c'est l'Esprit-Père, l'Esprit Universel, l'âme du tout qui parle à travers lui, parce que c'est toujours cette voix qu'il essaie de comprendre, sans se confier jamais aux opérations de ce qu'on appellerait aujourd'hui les logiciens, les raisonneurs, tout le sanhédrin de ceux qui ne croient qu'à la puissance cérébrale.

Que faisons-nous d'autre en nous abandonnant bon gré mal gré, craintivement ou généreusement, aux lois qui nous portent, alors même que nous ne les connaissons pas ?

Il a créé, extériorisant jusqu'à l'exaltation suprême le désir de sa nature miraculeusement aimante, une figure paternelle pour exprimer son extraordinaire confiance au destin qui nous conduit. Ces lois de la vie que chacun de nous voit dures, souples, moqueuses ou sereines, selon qu'il est lui-même plus saturé de paix, de gaieté interrogatrice, de souplesse ou de cassantes incompatibilités, lui, il les voyait tendres, bonnes, pro-

tectrices, comme la volonté qu'il ne voulait pas s'approprier.

Comment se peut-il que cette immense intuition, troublante en sa profondeur, que cette intuition dont notre siècle semble seulement deviner l'étendue, n'ait pas résolu des problèmes, si simples en apparence, qui ont torturé tant de siècles ?

N'en eut-il pas le temps ?

Il ne put entrevoir la lutte atroce, meurtrissante, presque mortelle que se livreraient en son nom la Chair et l'Esprit. Lui qui voyait l'Esprit pénétrant tout, rendant translucides les choses les plus opaques, il ne le vit pas animant la Chair et l'amour de la Chair. Et pendant de longs siècles la légende de Tannhäuser, le pèlerin amoureux dont le bâton desséché se couvre de fleurs dans le sanctuaire malgré la réprobation du pontife, fut l'emblème de la protestation humaine et l'expression de l'unité de la nature qui ne voulait pas laisser profaner et blasphémer une part de ses forces. Séparer l'homme en deux parties différentes, ennemies, avilir le corps pour rehausser l'âme, dont la sensibilité s'affirmait glorieuse, exaltée, c'était l'œuvre bien naturelle de celui qui découvrait un nouveau royaume, le royaume intérieur, comme le fit saint Jean.

Pour le Christ lui-même, qui sait ce qu'il pensa et jusqu'où alla l'éblouissement de ses révélations ?

Car c'est Jean que Tolstoï cite presque toujours, c'est de sa vie qu'il vit, c'est son lumineux mysticisme, sa griserie d'âme, — admirable perte d'équilibre dans un siècle tout imprégné d'une presque exclusive saoulerie de corps, — c'est son ascétique génie qu'il commente, qu'il admire et qu'il comprend.

C'est celui-là qu'il peut nous expliquer, et quand il prétend nous rendre clairs les Évangiles, de façon à ce que plus personne ne s'y trompe, on peut lui dire qu'il a compris la nature de quelques-uns des apôtres, et que rarement peut-être on mit en plus vive lumière la compréhension intuitive, héroïque de ces hommes simples que furent les évangélistes.

Mais pour comprendre et « expliquer » le Christ, il en est incapable.

Nous devenons juste assez respectueux de la nature humaine, condensée dans quelques grands vivants, pour avoir découvert qu'on ne la DÉFINIT pas, et qu'elle touche, pour notre bonheur, par chacun de ses côtés à des domaines qui sont sans limites. On peut admirer, blâmer Shakespeare, Michel-Ange, Napoléon, mais il semble qu'en notre Occident, l'âme de chacun soit déjà avertie qu'en touchant à ces êtres qui contiennent plus de mystère encore que les mortels ordinaires, elle se rapetisse à vouloir les enfermer dans une synthèse complète.

Et en annonçant sa conviction d'avoir compris d'une façon satisfaisante (pour lui seul, dit-il pourtant modes-

tement,) la nature et l'esprit de Jésus, — cette étoile enfouie derrière un monceau de nuages et masquée par chacun de ceux qui a voulu la découvrir, — il nous fait craindre qu'un mysticisme sommaire et quelquefois enfantin n'ait étouffé un peu des belles qualités de l'artiste enthousiaste, sincère et subtil, révélé dans ses premières œuvres.

Il s'est agenouillé, et n'a pas su s'arrêter à ce geste qui l'eût laissé grand; il a voulu disserter. La Vie se venge en montrant ses faiblesses.

QUATRE CONFÉRENCES A LA MAISON D'ART

Parmi les éloges du plus grand nombre, les critiques de quelques autres, maladifs contempteurs de ce qui dérange et fait craquer leurs ankyloses, la Maison d'Art « à la Toison d'Or » accompli imperturbablement son programme qui peut être résumé en ceci : « Une maison hospitalière à tout art non médiocre, ne demandant rien aux artistes qui veulent se servir d'elle pour produire leurs œuvres en public, mais, au contraire, demandant aide à quiconque veut jouir de ce qu'elle fait. » Quelques grognons sont d'avis qu'elle devrait ne rien demander même à ces derniers, suivant la belle habitude qui s'est indurée en Belgique, mais qu'on est en train de bousculer, de tout avoir « à l'œil », livres à lire, entrées aux spectacles, assistance aux conférences.

Ah! bien non! fini cet âge de gratuité bête. Que chacun y aille désormais, et selon ses moyens, de son petit subside aux œuvres destinées à soutenir et à répandre l'Art. Ce n'est point parce que quelques protecteurs, plus généreux ou plus riches que d'autres, ont donné à la Maison d'Art, sans espoir de retour ni de profit (puisque tout ce qu'elle reçoit doit rester en elle, pour le développement de son but), qu'il faudrait que ceux de qui l'on sollicite le paiement d'une entrée modique, pourraient, sous prétexte d'usage admis, se libérer du devoir de fournir ce léger auxiliaire en rapport avec les moyens de quiconque n'est pas résolu à jouir toujours du labeur d'autrui sans jamais y aider!

Quatre conférences nouvelles, après la très belle de Camille Lemonnier qui avait si bien inauguré la série. Quatre conférences émaillant les expositions d'Alfred Stevens et d'Alfred Verhaeren dont la presse quotidienne a dit le succès.

Un jeune littérateur belge, Roland de Marès, a parlé de ce curieux et si puissamment original écrivain hollandais MULTATULI (DOUWES DEKKER), a raconté le tumulte de sa vie agitée, ses cuisantes misères, et lu, d'abord d'admirables fragments de cette œuvre dramatique étrange *L'École des Princes*, ensuite la saisissante *Légende de la Croix*, désordre de mots et de pensées où vraiment l'on croit entendre la rumeur de la foule barbare qui assista, il y a deux mille ans, à la montée au Calvaire et au crucifiement de Jésus. Conférence nourrie, animée d'une grande foi littéraire, bien stylée et très fière. Roland de Marès est du Limbourg, comme Baltus et d'autres. Encore une de nos provinces qui entre brillamment dans le bal artistique.

En écoutant *L'École des Princes*, nous nous demandions si ce n'est pas là une œuvre dramatique qui pourrait tenter nos amateurs. Pourquoi ne pas la jouer? Elle est d'une actualité étrange, elle touche au vif de nos mœurs politiques, elle vaut, en son

genre, les créations d'Ibsen, de Björnson, de Strindberg, de Hauptmann. Elle serait une révélation.

Avec M. Laguerre, l'ancien député boulangiste, la forme l'a emporté sur le fond. Sujet : LA LÉGENDE DE LOUIS XVII. Un peu élimé, le sujet, mais déroulé avec quelle séduisante éloquence, et vraiment, à la Maison d'Art, ouverte à tous les arts, l'Éloquence en soi mérite qu'on lui fasse fête. Notre public est trop accoutumé à ne voir dans la parole que le fond, il n'a pas encore cette belle aptitude du Grec et du Romain qui écoutait, admirait, recherchait, critiquait l'orateur en lui-même, le virtuose, le charmeur, le troubleur. Il faut l'y accoutumer, surtout étant donné qu'à l'heure présente, en Belgique, l'Éloquence se répand avec une singulière intensité et vise aux qualités naturelles, dédaignant la rhétorique classique, demandant avant tout à celui qui parle de se livrer tel qu'il est, dans l'ensemble savoureux de ses dons et de ses défauts, sans apprêt académique, en pleine chaleur brasillante d'une production intellectuelle se traduisant en mots.

M. Laguerre est, paraît-il, fort journalier. Cette fois il était en dispositions heureuses. Sa langue aisée, vibrante et contenue, son port de tête d'une assurance si juste, l'activité émue de sa diction, son art de mise en scène pathétique et prompt, ont fait de sa conférence un régal, même pour ceux qui trouvaient l'histoire mystérieuse du Dauphin un peu bien loin de l'art.

Des deux autres conférences nous ne mentionnerons que les étiquettes : UN NOUVEAU LIVRE DE MAURICE MAETERLINCK, *Le Trésor des Humbles*, par Edmond Picard; PAUL VERLAINE, SA VIE, SES ŒUVRES, SA TECHNIQUE POÉTIQUE, par Emile Verhaeren, Henry Carton de Wiart et Edmond Picard. Deux de nos collaborateurs y furent donc mêlés. Or, la règle à l'Art moderne, toujours observée depuis seize années que dure le journal, est de ne pas utiliser sa publicité au profit de ceux qui y écrivent. Habitude saugrenue, nous en convenons, quand on considère ce qui se passe ailleurs, mais à laquelle nous tenons obstinément.

Si nous laissons ainsi de côté les personnes, disons quelques mots de l'extérieur. La conférence sur un livre inédit a inauguré à la Maison d'Art une pratique intéressante : la présentation des œuvres, leur exposition, pourrait-on dire, leur mise sous les yeux du public, au moment où va se faire leur publication, en une autre forme que l'étalage en librairie. Ceci nous paraît une idée ingénieuse digne de se généraliser parmi nos auteurs. La Maison d'Art organisera très volontiers des lectures-conférences analogues pour quiconque le lui demandera lorsque le livre en vaudra la peine.

Paul Verlaine a été l'occasion d'une autre nouveauté : la conférence a été faite par trois écrivains, qui s'étaient partagé la vie complexe de l'illustre poète, consacrant chacun quarante minutes à l'exposé de la partie qu'il s'était réservée. Trois cerveaux jugeant le même homme, trois cerveaux émettant leurs idées propres, en la forme qui leur est propre, c'était une innovation qui, certes, a pu déplaire aux disciplinés de la routine, mais qui revêt une originalité méritant grande attention. Ce n'est qu'un début, mais la tentative, très goûtée de la grande majorité des auditeurs, sera renouvelée. Pourquoi n'aurait-on pas un quatuor, ou un trio littéraire comme on en a pour la musique de chambre, des conférences plurales, multiplexes, à volets comme les triptyques? Une telle méthode n'allège-t-elle pas le travail et ne rafraîchit-elle pas les sensations des auditeurs?

EXPOSITIONS COURANTES

Jean Degreeef.

En manière d'hommage funèbre, les amis du paysagiste Jean Degreeef ont réuni à la salle Clarembaux une partie de son œuvre : quatre-vingts toiles environ, décelant toutes, en même temps qu'un sentiment juste des colorations, une sincérité qui les rend sympathiques malgré la brutalité des procédés employés. Jean Degreeef s'est épris des sites brabançons, en particulier du hameau de Rouge-Cloître et de la forêt de Soignes dont il a tiré d'innombrables motifs pittoresques. Ses excursions les plus lointaines n'ont pas dépassé l'Escaut d'un côté, la Meuse de l'autre. Une vue de Dinant, une étude brossée aux environs d'Anvers attestent ces deux voyages et se classent parmi les bonnes études de l'exposition. Tout le reste exprime, souvent en pages émues, la mélancolie des automnes, l'austérité des hivers, l'éclat des étés radieux aux environs de Bruxelles. Et l'on se représente, à parcourir de l'œil ces toiles qui fleurent la nature, le vaillant et rustique artiste poursuivant en toutes saisons un labeur tenace, peignant pour la joie de peindre, étranger aux combinaisons par lesquelles d'autres recherchent le succès, et disparu modestement en laissant l'exemple d'une vie de travail, empli et magnifiée par l'enthousiasme de l'art.

MM. Crespin, Duyck et Hankar.

Au *Cercle artistique*, des projets de décoration et d'affiches, des dessins d'architecture, des essais d'art ornemental et industriel signés de ces deux noms connus, associés dans une commune pensée de recherche et d'émancipation : Crespin et Duyck, et de la signature de l'un de nos architectes les plus en vue dans le mouvement de rénovation qui marque notre époque : Paul Hankar.

MM. Crespin et Duyck ont acquis une notoriété dans diverses branches de l'art décoratif auquel ils ont voué leur activité. On leur doit notamment les dessins des plus jolis costumes de théâtre qui aient été offerts en Belgique à la curiosité publique. Quelques-unes de leurs affiches sont citées parmi les plus originales et les mieux composées. Un panneau décoratif : *Primavera*, délicatement peint dans une gamme adoucie de verts tendres et de jaunes éteints, marque parmi les meilleurs envois de leur salonnet. Citons aussi des projets de papier peint et des tapisseries exécutées au pochoir d'une disposition ingénieuse et d'une harmonie agréable.

De M. Hankar, des reproductions fragmentaires de la maison qu'il s'est fait construire, un meuble-étagère, un bougeoir en fer forgé, etc.

LES PETITS PAPIERS

Comédie en 3 actes, par FR. LUTENS, au Théâtre du Parc.

Ah! nous sommes en retard pour parler de la pièce de M. Lutens, et sans excuse, sans autre excuse, du moins, que celle tirée de l'affreuse complexité des choses à faire quand on n'est pas que d'un seul métier et qu'on a tous les agréments d'une vie à facettes, d'une vie d'homme-orchestre contraint de jouer simultanément de la flûte de Pan, du triangle, du chapeau chinois, de la grosse caisse, de la cloche, des cymbales et de l'accordéon.

M. Lutens est un de ces vaillants, encore en petit nombre, qui essaient de dérouiller la littérature dramatique en Belgique et de faire, dans ce domaine, une avancée égale à celles où nous sommes parvenus dans les autres arts. Et voici que les directeurs de théâtre commencent à y mettre quelque bonne volonté, et que, de temps à autre, ils se font les bienveillants auxiliaires de ces tentatives. Tant mieux! tant mieux! bonne habitude et bon signe! Nous arrivons à une période où nos concitoyens comprennent qu'en cela comme en vingt autres choses nous avons chez nous d'admirables éléments qui ne demandent qu'un peu d'attention et un peu de sympathie pour déployer leurs ressources.

Seulement nos jeunes auteurs dramatiques, sauf l'incomparable et hardi Maeterlinck, n'ont pas l'audace qu'il faut pour déserrer les formes caduques et éreintées du théâtre français en cette dernière moitié de siècle. Ils en sont encore à croire que l'insipide comédie bourgeoise, avec son inévitable mariage ou son non moins inévitable adultère à la clef, est la formule bénie qu'on ne saurait abandonner sans péril. Ils prennent les vieux patrons et les rembourrent du son d'une anecdote nouvelle, ni moins sérieuse, ni plus affriolante que les milliers de faits divers déjà utilisés pour le même apprêt fastidieux et banal.

M. Lutens n'a pas échappé à cette vue étroite, tout en s'étant tiré d'affaire avec adresse et non sans intéresser le quotidien spectateur. Les *Petits Papiers* sont l'histoire d'un couple d'hommes d'affaires véreux, qui ont débuté par une escroquerie et ont fait prospérer l'argent de l'iniquité. La Providence a béni leurs efforts et ils ont enfin conquis la paix due à trente années de négoce déloyalement exercé. Ils sont riches, bien nourris, fort estimés dans le quartier, salués profondément à la Bourse et se croient eux-mêmes exemplaires. Ils ont chacun un bon ménage, une femme pas trop insupportable, des enfants admissibles, un mobilier opulent, une argenterie pesante, des toilettes riches pour les dames, maison de ville, maison de campagne et des employés irréprochables qu'ils font travailler beaucoup et qu'ils paient peu. Bref, l'idéal!

Comme il y a d'un côté une fille, qui n'est pas mal et qui a de l'intelligence, et de l'autre côté un jeune homme sortable, les deux compères rêvent d'unir ces enfants pour faire souche de négociants sévères et roublards à leur image. Le chiendent c'est que la jeune fille ne veut point, parce qu'elle a une inclination naissante pour le directeur de l'usine, bien râblé et bien doué, qui fera lui aussi, du reste, dès que l'occasion s'en présentera, un de ces industriels modèles pour qui s'enrichir jusqu'à « rouler épuisé » est le summum des rêves et des béatitudes terrestres. Donc, refus d'épouser l'autre. Colère du papa de l'évincé, et comme ce papa a, durant les trente années d'association avec son complice, gardé « les petits papiers » qui attestent la saleté originelle, il menace de « les jeter au vent de la publicité » si on ne cède pas à ses vœux matrimoniaux.

Peur effroyable de l'autre! Supplications auprès de sa fille obstinée. Prières inutiles. Raffinement de cruauté du maître chanteur qui ajoute à sa musique la divulgation à l'enfant elle-même de la turpitude paternelle. Lamentations et terreurs générales! Intervention d'un agent d'affaires très chic qui vient rendre les petits papiers moyennant extorsion de la forte somme. Autre intervention du jeune directeur qui réextorque la forte somme en faisant chanter le chanteur au moyen d'autres petits papiers et par ce haut fait louable, nouveau Cid, obtient la main de Chimène. On s'embrasse, on se congratule, on bondit d'allégresse, et on se

propose de recommencer une nouvelle série d'opérations commerciales, industrielles et financières fructueuses, sans que nul, dans ce bel ensemble, songe à rendre l'argent volé au début, qui continuera, en d'aussi habiles mains, à engendrer d'autre argent et à fonder de nouvelles fortunes bourgeoises honorables, plus qu'honorables ! La toile tombe sur le seul mot un peu amer de la pièce ; la mère se laisse aller découragée sur le canapé en criant : Quel malheur ! un gendre sans le sou !

Franchement, si cela peut intéresser M^{me} Gibou et son auguste famille, si c'est assez prestement mené et si c'est convenablement planté en scène, une telle affabulation n'est pas de nature à nous désarticuler le tempérament, et cette habileté à colificher en trois actes un racontar de l'*Etoile belge* nous paraît peu digne de tenter une nature artiste. M. Lutens, qui a de fort jolies qualités, devrait tâcher d'en trouver un meilleur emploi. Ingénieux comme il paraît être, ayant un sentiment exact des proportions scéniques, établissant bien et sobrement le dialogue, souhaitons qu'il trouve des sujets un peu plus relevés, et surtout de ceux qui vont davantage au profond de l'âme. Il est bien armé et suscite de sérieuses espérances. Nous voudrions le voir en d'autres régions que ces vulgaires plates-bandes bourgeoises qui ne sont qu'une dérision, une caricature de la vie et ont tout au plus le don de distraire à fleur de peau LE PETIT MONDE.

HENRI KRAUSS A L'ALHAMBRA

Fanfan la Tulipe

Il s'agit de cette pièce bizarre, cahotante, puérilement mouvementée, visant à l'effet sur le populaire, amenant en scène un cheval d'armes, une pièce où l'on tire le canon, où l'on déménage d'un village normand au Trianon de Versailles, où une question d'état-civil sert d'aliment à l'intrigue, où la croix de ma mère est remplacée par un chapelet en émail de Florence, où le Maréchal de Saxe, cuirassé et empanaché, visite le camp de Lawfeld (près de Tongres, chez nous), etcætera, etcætera, etcætera, bref de FANFAN LA TULIPE !

M. Garraud, harmonisant la salle avec ce titre fleuri, avait, de la façon la plus charmante, enguirlandé les loges : de frais parfums de lilas blancs et de feuillage se mariaient aux relents des tabacconistes fumant à mort au foyer.

Chambree complète en tenue de visite, compacte et brillante. Une solennité, quoi !

Solennité justifiée par le début, en cette compliquée machine, d'Henri Krauss, actuellement à Bruxelles, grand favori dramaturgique dont l'éloge parut ici à deux reprises déjà, pour son rôle de Chicot dans la *Dame de Monsoreau*, pour son rôle, meilleur, de Kean dans *Désordre et Génie*.

Très bon dans le joyeux, rumorant, héroïque, bavard Fanfan, carabinier à cheval « quand M^{me} de Pompadour était premier ministre », comme disait Paul-Louis Courrier au procureur général Marchangy. Toujours avec quelque excès de gesticulation et de vocifération, mais d'un bel entrain scénique qui montre ce qu'il serait en de vrais drames au lieu des superficiels imbroglions en lesquels on l'implique. Vraiment il serait d'un haut intérêt de voir en Macbeth ou le Roi Léar, dans Othello ou Richard III, ce nerveux, verveux, instinctif et tumultueux artiste. Il fait peine de le sentir s'user en des personnages de fantoche et sur des événements de pacotille, sans véritable émotion possible parce

que tout est conventionnel, vulgaire, enfantin et se produit en un invraisemblable déroulement de clichés.

Public très animé et très sympathique au comédien. De larges volées de bravos et des rappels. Assurément l'Alhambra tient un nouveau succès, mais combien loin comme valeur artistique de *Kean* où le vrai cœur humain, la vraie vie poignante et douloureuse faisaient transparaître parfois leurs souffrances et leurs agitations !

Un incident. Discutant avec la marquise de Pompadour qui, à propos de tout et à propos de rien, lui objecte le Roi, Fanfan-Krauss se mutine tout à coup et s'écrie avec emportement : le Roi..., le Roi..., le Roi toujours ! le Roi ici, le Roi là-bas, le Roi pour vous, le Roi pour moi ! IL M'ENNUIE A LA FIN LE ROI. Là-dessus rire universel dans l'auditoire et applaudissements. Les nombreux diplomates et gens de cour présents ont fait la grimace. Aurons-nous à ce sujet les mêmes incidents que pour les indiscrets transparents qui défilent dans la Revue de l'Alcazar ?

Au Salon d'art idéaliste.

M. Georges Dwelshauwers y donna, jeudi, une conférence ardente. Sujet : *L'Âme dans l'art*.

Se servant d'exemples il a expliqué et limité ce qu'il entendait par le titre de sa causerie. Il a distingué dans une œuvre la part d'humanité qu'elle contient, sa composition et sa technique. Très nettement il a prouvé comment rien que par le fond d'émotion qu'elle propage, une même œuvre peut charmer diversement, à diverses périodes de temps. Ainsi, la légende des Atrides — malheur familial, fatalité s'acharnant sur un nom — a plu et plaît encore, éveillant chez le spectateur tantôt la joie ou plutôt le contentement de n'être point dans la détresse, tantôt la pitié pour l'infortune, tantôt la solidarité humaine. Ainsi encore, pour légitimer le drame, varie-t-on dans la raison qu'on donne de sa cause suprême. Pour les Grecs, le destin dominait toute terreur ; aujourd'hui c'est en bien des cas la loi des hérédités morales. L'explication s'ébauche différemment, suivant les siècles. Mais toujours faut-il dans un acte, un chant, un chapitre, soit de tragédie, soit d'épopée, soit de roman, que l'on sente l'humanité souffrir ou se réjouir ou agir. On ne nous émeut qu'en exprimant le monde passionnel ou intellectuel que nous portons en nous.

Quant à la composition et la technique, M. Dwelshauwers veut que ce soit l'artiste qui les tire de lui-même et non pas du livre de son voisin. Une pensée, une émotion, une impression personnelle demandent une forme personnelle. On pourrait ajouter : Si vous ne ressentez rien par vous-même, si vous sentez tout à travers les autres : n'écrivez pas. Vous n'êtes pas un poète, vous n'êtes pas un écrivain : votre art est inutile. Vous répétez ce que d'autres ont dit mieux que vous, puisqu'ils l'ont senti et formulé originalement. La littérature et l'art sont encombrés de « doublures ».

Aujourd'hui, le lot de l'artiste est de regarder devant soi et non plus en arrière. Quelle que soit la fièvre de la vie actuelle, le mieux est de la vivre avec son immense élan vers l'espoir. S'isoler en un art périmé, se ligotter de règles que l'on dit éternelles, confondre le parnasse où vivent les Dieux avec la colonne où se sèche un stylite sont des erreurs patentes. Toute loi humaine se forme lentement, c'est une cristallisation qui se désagrège à son tour.

Chaque époque a les siennes : elles naissent, se forment, s'en vont. Tout le mouvement humain — action et réaction — se tend vers une évolution constante. Seule une chose importe toujours : vivre intensément.

LE PAYSAGE URBAIN

Depuis quelques semaines, une végétation insolite, jaillie inopinément sur les arcades de la place Royale, intrigue les passants. Des houx, des araucarias, des buissons verdoyants pointent leurs ramilles par-dessus les balustres de feu Guimard. Nul ne sait qui les a plantés, nul ne devine leur raison d'être. D'après les uns, ce petit square aérien a été institué par la Société protectrice des animaux en faveur des moineaux pour leur permettre de guetter, de cet observatoire élevé, la prébende que leur préparent quotidiennement les chevaux de fiacre alignés devant l'église de Saint-Jacques. D'autres affirment que la Société des sites et monuments n'est pas étrangère à l'événement. Quelques-uns affirment qu'il s'agit de la réclame d'un arboriculteur, dont le nom sera incessamment affiché. Un de nos plus éminents artistes — pourquoi ne pas citer Constantin Meunier? — a émis timidement l'avis qu'on entend peut-être donner aux arcades l'aspect de ruines pittoresques. S'agirait-il en ce cas d'un nouveau projet rattaché à l'Exposition universelle : *Bruxelles en l'an 2500?*... Où n'est-ce, somme toute, qu'une manifestation particulière de l'Art appliqué à la rue?

Le public attend impatiemment la clef du mystère. Ce qui est certain, c'est que personne ne pourrait y voir un motif d'ornementation et d'embellissement.

A deux pas de la même place Royale, rue de la Régence, la Ville a fait construire un commissariat de police dans le style administratif, qui vaut tous les monuments administratifs analogues. Il n'est ni bien ni mal, et nous n'en parlerions pas s'il ne présentait une particularité : tandis que la façade est soigneusement ornementée, un vilain pignon de briques étale, du côté nord, sa déplorable nudité. On conçoit que l'architecte ne se préoccupe pas des côtés d'une construction lorsque celle-ci est destinée à s'encastrier entre d'autres bâtiments. Mais tel n'est pas le cas du commissariat de police, situé à côté des dépendances du palais du comte de Flandre et qui semble devoir demeurer nécessairement isolé.

A une époque où l'on se préoccupe à juste titre de l'esthétique des rues, il importe de signaler ces négligences et d'attirer sur elles l'attention de ceux qui peuvent les réparer.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Nous avons reçu la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Veillez avoir l'obligeance d'informer vos lecteurs que je n'ai aucun rapport avec M. Tripp (Denman) dont il est question dans votre Chronique judiciaire des arts du 26 courant au sujet d'un procès de M. Chabannes.

Etant le seul expert en tableaux existant du nom de Tripp, il pourrait y avoir confusion, ce qui me serait préjudiciable.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

RICHARD HOWARD TRIPP

*de la maison Arnold et Tripp, experts en tableaux,
8, rue Saint-Georges, Paris.*

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). 22 février-fin mars. Délais de rigueur : 10-12 février. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, Bruxelles.

BRUXELLES. — Maison d'Art (avenue de la Toison d'or, 56). Exposition des œuvres de feu Jean Portaels et des anciens élèves de son atelier. 15 février.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'Association des Amis de l'Art. 12 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÈGE. — Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars ; œuvres, 25 mars-1^{er} avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. Un compartiment sera réservé à l'art décoratif. Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liège. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'Union artistique du Nord. 15 mars-15 mai. Envois du 1^{er} au 20 février. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36^{er}, rue Négrier, Lille.

LYON. — Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-Arts. 20 février-12 avril. Dépôt à Paris chez M. Pottier, emballleur, rue Gaillon, 9. Renseignements : M. Favre, président, Pavillon des Beaux-Arts, Place Bellecour, Lyon.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1^{er} janvier-1^{er} mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'exposition, Mexico.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars ; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation. Renseignements : M. Henry Racy-macckers, président de la Société des Beaux-Arts, Mons. Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTREAL (Canada). — British Empire exhibition : 24 mai-12 octobre. Envois : 1^{er} mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes : 10 %. Dépôt à Paris : Chevalier et Saulay, 92, rue d'Hauteville.

NIMES. — Société des Amis des Arts (VIII^e exposition) 25 avril-1^{er} juin. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 5 %. Délais d'envoi : notices, 25 mars ; œuvres, 20 mars-5 avril. Dépôt à Paris chez Guinehard et Fourniret, 76, rue Blanche. Renseignements : Secrétaire de la Société des Amis des Arts, Nîmes.

PARIS. — Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars) 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 18-20 mars ; sculpture, 25-27 mars ; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Renseignements : M. Puvis de Chavannes, président, 11, place Pigalle, Paris.

PARIS. — Salon de la Société des artistes français (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars ; dessins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars ; art décoratif, 8-10 avril.

TOULOUSE. — Exposition de l'Union artistique Délais d'envoi : 10-12 février. Dépôt à Paris chez M. Ferret, successeur de Tous-saint, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Président de l'Union artistique, Toulouse.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au Musée de peinture de Bruxelles le samedi 22 courant, à 2 heures.

Le même soir, un raout sera offert, dans les salons de la Maison d'Art, par les membres de la *Libre Esthétique* aux artistes exposants belges et étrangers.

MAISON D'ART. — L'intéressante exposition des œuvres de MM. Paul Du Bois et Alfred Verhaeren sera clôturée mardi prochain, à 5 heures.

Samedi 15 courant, à 2 heures, ouverture de l'exposition de l'œuvre de feu JEAN PORTAELS et d'un choix de tableaux et sculptures des anciens élèves de son atelier, parmi lesquels Agneessens, Émile Wauters, Cormon, Van der Stappen, Verheyden, Hennebicq, Mayné, T'Schaggény, David et Pierre Oyens, etc. Section des arts appliqués : grès artistiques de M. Albert Dammouse et cristalleries d'art du Val-Saint-Lambert.

Ouverture : 2 francs. A partir du 16 courant, le dimanche, 50 centimes. En semaine, 1 franc.

MM. Evariste Carpentier et Liévin Herremans exposeront du 11 au 21 février quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique.

Aujourd'hui, à 2 heures, concert du Conservatoire avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le Concerto de Beethoven. Au programme orchestral : VIII^e symphonie (en *fa*) de Beethoven, symphonie de César Franck, airs de ballet de *Pro-méthée*.

La deuxième soirée de musique de chambre du Quatuor Ysaye aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle de la Grande Harmonie. Au programme : le quatuor dit « des Anges » de Schubert, le quatuor pour cordes et piano en *si bémol* de Saint-Saëns et l'octuor de Svendsen pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles.

C'est dimanche prochain, 16 courant, qu'aura lieu, au Cirque Royal, le troisième des concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye. Celui-ci exécutera le concerto de Beethoven et le concerto de Mendelssohn. L'orchestre, dirigé par M. Vincent d'Indy, interprétera en outre la trilogie de *Wallenstein* (le Camp, Max et Thécla, la Mort de Wallenstein), un Poème symphonique de G. Lekeu sur le second *Faust*, des fragments de la *Tempête* d'E. Chausson et de *Pêcheur d'Islande* de J. Guy Ropartz.

La *Choral Mixte*, sous la direction de M. Léon Soubre, donnera jeudi prochain, à 8 1/2 heures, dans la salle de la Grande Harmonie, une séance musicale avec le concours de M^{me} Davids-Laurent, cantatrice, de M^{lle} Juliette Voué, pianiste, et de M. Dufrasne, baryton.

Le programme porte diverses œuvres chorales, parmi lesquelles *La Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy; *Belle Ellen* de Max Bruch et un chœur *a capolla* de Sweelinck : *Hodie Christus natus est*.

Pour les cartes d'entrée, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

La direction du Théâtre de la Monnaie a traité avec M^{lle} Van Zandt pour deux représentations. La première aura lieu vendredi prochain et se composera de *Mignon*. Dans la seconde, M^{lle} Van Zandt chantera *Lakmé*. La reprise de *Tannhäuser* est irrévocablement fixée à mardi prochain, 11 courant. La répétition générale, qui a eu lieu vendredi, fait présager un grand succès. La Reine, qui y assistait, est allée complimenter les artistes sur la scène et a chargé les directeurs de transmettre aux choristes ses félicitations.

Les *Deux Orphelines* viennent d'obtenir à l'Alhambra un regain de succès, ce qui a engagé la direction à donner aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, une matinée de ce drame populaire.

Par suite d'une circonstance imprévue, le concert organisé à l'occasion du jubilé de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaarbeek, est remis au mercredi 26 courant. Ce concert aura lieu dans la salle du Cirque royal, rue de l'Enseignement, à 8 heures du soir. On y exécutera notamment une œuvre qui a été rarement entendue à Bruxelles : la première et la troisième partie du *Faust* de Schumann.

Les élèves de l'École dirigée par M. Huberti répètent activement et l'état actuel des études promet une exécution des plus brillantes.

Les listes de souscription sont déposées au secrétariat de l'École, rue des Plantes, 90, à Saint-Josse-ten-Noode, et chez les principaux éditeurs de musique.

Le troisième numéro des *Maîtres de l'Affiche* ne le cède en rien aux deux précédents. La maison Chaix a été bien inspirée dans le choix des quatre affiches qui le composent et qui nous paraît des plus heureux : Chéret, avec sa dernière œuvre pour les bals de l'Opéra; de Feure, représenté par une très caractéristique affiche pour l'Exposition du Salon des Cent; le Cacao Lacté, de Lucien Lefèvre, l'une des meilleures productions du regretté dessinateur; et, enfin, une très délicate affiche pour une fabrique de bière, par un artiste belge, M. Armand Rassenfosse.

Le Comité Alfred Verwée fait un dernier appel aux détenteurs d'œuvres du maître animalier et les prie de les indiquer avant le 15 février au secrétaire, M. Ernest Van Neck, rue de la Fontaine, 27, à Bruxelles.

Trois cents tableaux environ sont déjà relevés et classés. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas de livrer des œuvres pour une exposition mais uniquement de dresser le *catalogue-inventaire* de ce que le maître animalier a produit et rendre ainsi à sa mémoire un hommage durable en montrant l'importance de ses travaux.

Après inventaire fait, les délégués du Comité iront voir les œuvres sur place.

E. BAUDOUX & C^{IE}

Éditeurs de musique

BOULEVARD HAUSSMANN, 30, PARIS

VIENNENT DE PARAÎTRE :

- ERNEST CHAUSSON. Symphonie (*si bém. maj.*).
Réduction pour piano à 4 mains. Prix net, 10 fr.
- ALBÉRIC MAGNARD. 1^{re} symphonie.
Réduction pour piano à 4 mains par l'auteur. Prix net, 8 fr.
- ALBÉRIC MAGNARD. 2^e symphonie.
Réduction pour piano à 4 mains. Prix net, 10 fr.
- ANSELME VINÉE. Sonate pour piano et violon (op. 9).
Prix net, 5 fr.
- F. LUZZATO. Troisième trio pour piano, violon et violoncelle (op. 54)
Prix net, 10 fr.
- FERNAND LEBORNE. Trio (en *ré mineur*) pour piano, violon et violoncelle (op. 32).
Prix net, 12 fr.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

Exposition des sculptures de M. Paul DU BOIS
et des peintures de M. Alfred VERHAEREN.

Cristaux de M. LÉVEILLÉ.

Céramiques artistiques de M. LACHENAL.

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.
Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

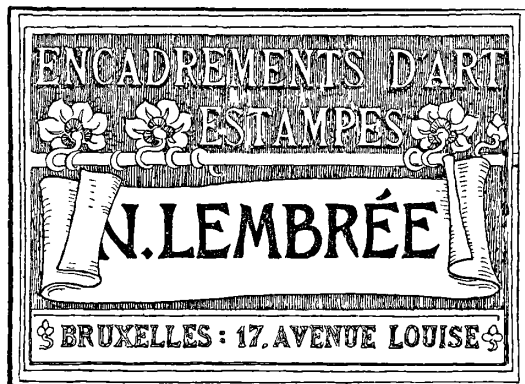
GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

TANNHÆUSER AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — LETTRE OUVERTE A M^{me} JEANNE RAUNAY. — EXPOSITION MADOU. — NOTES DE MUSIQUE. *Au Conservatoire. Concert du Choral mixte. A la Libre Esthétique.* — A LA MAISON D'ART. *Hommage à Jean Portaels.* — THÉÂTRES. *Mademoiselle Ève* au Théâtre du Parc. *Viveurs!* au théâtre Molière. — PETITE CHRONIQUE.

Tannhæuser

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

L'Esprit d'une œuvre! Chose invisible et intangible, et pourtant décisive pour lui donner sa véritable direction extérieure, sa projection lumineuse, son caractère péremptoire, sa signification puissante. Indispensable, quoique impalpable aux matériels atouchements comme les grands fluides, les grandes forces de la Nature : l'attraction, le mouvement, la destinée. Si l'Esprit demeure incompris, tout va au hasard, tout cahote, tout déraile. Certes les éléments pondérables subsistent, ils peuvent être là intégraux, sans qu'aucun manque au recèlement. Et pourtant tout est faux, tout est trompeur, et le charme profond a disparu. L'Esprit d'une œuvre c'est son âme, le grand ressort tendu vers l'infini, c'est le moteur

énigmatique et souverain, la vie en son essence, le secret de la beauté, l'agent indispensable de l'émotion et de la séduction. Sans lui tous les efforts ne sont qu'une mise en scène stérile, sans ardeur, sans chaleur, sans élan, parfois grotesque; les plus ingénieux apprêts deviennent des oripeaux; l'Harmonie ne se révèle pas; l'ensemble n'est qu'apparent et criard; le discord surgit et avec lui l'ennui, l'agacement, parfois l'irritation colère et vocifératrice du spectateur.

Aussi est-ce cet Esprit que devrait rechercher, dégager, affirmer aux auxiliaires, prêcher aux exécutants, intensifier avant tout, quiconque monte et prétend extérioriser une belle œuvre, sacrifice divin, holocauste sur l'autel embaumé de l'Art.

Tannhæuser a un demi-siècle d'existence. Des myriades de choses ont été dites à son sujet, des problèmes multiples agités par les alchimistes de l'Idée. On l'a pénétré, enfin et triomphalement. On sait ce qu'il *veut* dire, et même ce qu'il *peut* dire au delà de la conception de son titanique engendreur. Son mystère est exploré et explané. Son univers psychique est conquis.

Or, il semble qu'au Théâtre de la Monnaie, quoiqu'une grande bonne volonté y veille et y fonctionne, on soit dans une ignorance complète de ce que ce drame, vaste et magnifique, doit apparaître pour être le drame de Wagner.

Tannhäuser se meut dans le décor « énorme et délicat » du moyen-âge, en ses primitivités. Les idées qu'il exprime sont celles d'une période sombre et firmamentaire comme la nuit, de foi religieuse, croyant au péché, à la damnation des pécheurs endurcis, à la rédemption des pécheurs repentants; croyant aussi que le péché se rédime par le sacrifice personnel, ou, plus noblement, par le sacrifice qu'offre, pour le salut d'autrui, une volontaire et résignée victime; croyant enfin que le sacrifice le plus efficace est celui de la vie, l'acceptation de la mort, noire et froide et solitaire, le sacrifice humain, reste des barbaries originaires qui, tenant le sang, symbolique expression circulante de la vie, pour ce qu'il y a de plus précieux au monde, affirme qu'on ne peut offrir à la Divinité, cruelle et exigeante, rien de plus digne d'elle que le sang de la vie, de la si triste et pourtant si précieuse vie.

D'autres ont juché l'œuvre en de plus hautes généralités, l'enlevant, comme une proie, au christianisme, et l'affirmant symbole de l'inépuisable combat entre le Verbe et la Chair, symbole du triomphe de la Cérébralité sur la Sensualité, par l'immolation martyrisante des passions corporelles. Nous l'aimons mieux moins abstraite, plus près de l'humanité; car vraiment elle s'amoindrirait à attester une prétendue désharmonie entre le corps et l'âme, admise historiquement aux siècles de foi, mais aujourd'hui apparaissant fausse et puérile et inféconde.

La théogonie à la fois touchante et impitoyable de la religion du Christ a hanté les âmes pendant les siècles obscurs de période intermédiaire de superstition et de bataille, les imprégnant d'un amour souffrant et craintif, leur imposant des élancements douloureux, les amaigrissant dans la saveur amère des terreurs, des charités et des abandons compatissants.

Et c'est elle qu'exprima l'art ascétique, naïf et inquiet des Memling, des Van Eyck, des Roger Vander Weyden, des Stuerbout, aux longues figures émaciées d'hommes graves et de femmes mélancoliques, rigides au milieu de paysages taciturnes et de constructions grèles. Tout y semble lent, pensif et frissonnant, imprégné d'inquiétude, imprégné aussi d'ardeurs muettes vers Dieu et vers le prochain pitoyable, fragile et tremblant.

Tel le milieu qui convient à *Tannhäuser*. Il est d'essence mystique! Le ciel, l'enfer, le péché, la pénitence, le sacrifice y balancent leurs mystères, leur effroi, leurs angoisses et leur fraternité, la fraternité des naufragés ballottés par les flots sur les mers inconnues. Le drame est religieux, au sens gothique du mot, d'une religion ténébreuse et grandiose, revêtue des amples draperies d'un esthétisme monacal, à peine troublé par les échappées claires, décevantes et maudites sur les joies profanes et coupables des paradis mythologiques et du paganisme heureux, condamnés

précisément parce qu'il y règne trop de joie, l'âme humaine n'étant pas faite pour la joie.

Au Théâtre de la Monnaie, *Tannhäuser* est apparu mardi comme une bonne pièce brillante et bruyante, moyen-âgeuse au sens romantique, complètement dépourvue de mysticisme; une bonne pièce normale et de chagrin tranquille, de catastrophes bourgeoises, où s'agitent et défilent des pèlerins bien nourris, des chevaliers pompeux, débonnaires et réjouis, même en leurs gesticulatoires colères, sur une musique jouée et chantée en rythmes allègres par des chœurs, méthodiques, paisibles et satisfaits, aux unités rougeaudes, bien membrées et prises, aux instants tragiques, d'une animation de kermesse flamande.

Ah! ce n'est pas ça, non ce n'est pas ça!

Est-ce que vraiment il n'y a eu personne pour dire à tout ce monde, aux artistes comme aux figurants, aux musiciens comme aux ballerines, de quoi il retourne, et tâcher de leur inculquer, fût-ce mécaniquement, le sentiment de ce qu'ils ont à faire? Est-ce qu'on s'est borné à distribuer les parties d'orchestre et de chant, à laisser chacun démêler son artistique devoir comme il l'entendait, à réunir toute la bande en quelques répétitions, à les mettre d'ensemble ainsi que pour un opéra quelconque du maestro Meyerbeer ou du maestro Rossini, de superficielle mémoire, et à lui dire: Allez-y! en avant quatre, balancez vos morceaux, faites pantalon, faites la chaîne anglaise des figurations ou la pastourelle des tutti? N'y a-t-il pas eu un Gevaert pour expliquer à tout ce monde ce que l'œuvre est dans sa conception interne et leur inspirer un désir de la rendre, en sa vérité noble, héroïque et rêveuse, un instinct de la manifester autrement que par les pratiques banales du « grand opéra »?

Le spectateur-auditeur a dû suppléer par lui-même aux étonnantes lacunes, aux crispantes anicroches de cette cérémonie villageoise. Il a dû, en imagination, transformer et idéaliser cette Vénus maquillée, belle fille, mais trop vulgairement belle fille, aux seins classiquement palpitants. Il a dû remettre au point ce *Tannhäuser* de salon, jouant de la cythare en l'honneur de la déesse voluptueuse et terrible, chantant sa beauté, sa jeunesse, sa divinité, son irrésistible et satanique séduction, en regardant les dames, grosses ou maigres, généralement peu enivrantes, coupées en deux par le bourrelet des premières loges. Il a dû, ce spectateur, revêtir de haillons et décharner autant que le commandent les longues pédestinations poudreuses, ces pèlerins dodus et astiqués défilant à la cadence de bourdons battant méthodiquement les planches, et promenant sur la salle des regards très peu inspirés. Il a dû rouiller les feuilles du paysage printanier dont le décor têtue maintient au dernier acte le miracle de sa jeune verdure tandis que le sol est jonché de feuilles

d'automne répandues par la direction en crevant quelques sacs achetés deux sous chez le concierge du Parc ou aux balayeurs des allées du bois de la Cambre.

Et les costumes! Pourquoi, comme ailleurs, ne pas les faire revêtir à la répétition générale? Afin, dit-on, d'éviter les interminables et chicanières réclamations des artistes, spécialement de ces dames, jamais contentes. Mais vaut-il mieux exposer une cantatrice telle que M^{me} Raunay à paraître, comme ce fut le cas au deuxième acte, attifée de manière qu'elle semblait avoir un embonpoint contradictoire avec son rôle virginal, et que la sveltesse de sa taille était détruite? Heureusement qu'à l'acte suivant ce malencontreux embonpoint fut mis au point. Quelques observations des esthètes qui assistent à l'essai définitif peuvent corriger des défauts qui nuisent à l'œuvre et à ses interprètes. Nous croyons que c'est à Bruxelles seulement que cette pratique sommaire et dangereuse est suivie.

M^{me} Raunay méritait tous les égards et toutes les prudences de la part de ceux qui la produisaient en un début solennel. Elle semble une artiste de grande compréhension, occupée (ah! que c'est rare!) plus de son personnage que d'elle-même, résolue à sacrifier sans marchander le succès de sa personne et de sa voix au scrupuleux devoir d'exprimer cet Esprit de l'œuvre dont nous parlions en commençant. Certes, elle était effrayée de se trouver devant le public bruxellois des premières, si aisément défiant, hostile, rageur, blagueur et heureux, on le croirait, de constater que tout va mal. Mais quel ferme désir d'être la véritable Elisabeth, jeune fille que la douleur, non l'amour, fait femme, se révélait dans les gestes, les attitudes, les mouvements de scène, les inflexions du chant, l'expression du visage. Rien de banal, rien de commun, rien qui sentit les bêtes traditions de conservatoire et les conseils pernicious des professeurs de maintien et de déclamation. Ou nous nous trompons fort, ou cette belle et consciencieuse artiste prendra un rang hors pair dans l'art difficile et séducteur auquel elle revient après un long interrègne dans la vie mondaine.

L'auditoire a été très réservé et son attitude devrait être prise comme une leçon. Nous n'ignorons pas qu'il y a là-dedans quantité de gens pour qui *Tannhäuser*, bien ou mal compris dans son exécution, est chose fort indifférente, et qui sont d'une incompétence radicale pour en juger. Nous savons que nombre des plus intransigeants d'aujourd'hui sont de ceux qui, il y a peu d'années, conspuaient Wagner en bloc et se plaignaient, non de ce qu'on le représentât mal, mais de ce qu'on osât le représenter. Ah! ce qu'on criait alors *la panne aux airs!* Nous convenons que souvent le public des premières est injuste; qu'il ne connaît pas l'art heureux de s'abandonner à ce qu'il entend et de se livrer, sans marchander, à ses impressions. Nous osons

même affirmer qu'ailleurs *Tannhäuser* n'est la plupart du temps ni mieux ni même aussi bien joué, car il faut en rabattre de toutes les merveilles que certains aristarques qui l'ont entendu sur d'autres scènes, ou qui même ne l'ont pas entendu du tout, vous racontent avec complaisance et en déplorant qu'on ne fasse pas aussi bien chez nous. Il y a là beaucoup d'imagination, de parti pris et beaucoup de snobisme. Wagner a, en général, été chanté à Bruxelles dans des conditions qui mettent notre théâtre au-dessus de la plupart de ceux qui ont tenté la même entreprise. Spécialement, à l'Opéra de Paris, c'est pire: n'est-ce pas là que les choristes qui font les pèlerins refusent de chanter en descendant les praticables, de telle sorte que partant pour la Ville sainte, on les voit remonter vers la Wartburg; il est vrai que tout chemin mène à Rome.

Mais ce qui se fait à Bruxelles n'est pas assez! Nous avons des ressources qui devraient être mieux employées. Le milieu artistique où nous sommes est de premier ordre. Les chanteurs, l'orchestre, les auxiliaires sont bons et réceptifs. MM. Stoumon et Calabrézi devraient davantage les rendre attentifs au côté psychique des œuvres. Ils devraient mieux comprendre, nous semble-t-il, l'intimité de celles-ci ou recourir à une direction savante. Cela fut fait pour *Orphée*. Cela fut fait encore en d'autres circonstances, et avec succès. M. Gevaert s'y est appliqué parfois et la transposition, la marche au mieux, a, en toutes choses, été remarquable. Vraiment, c'est en cela que se fait sentir l'utilité d'un directeur artistique, planant au-dessus des nécessités matérielles et mettant au point l'intellectualité d'une représentation. Désormais le public bruxellois l'exige, son éducation a fait des progrès énormes, il faut le satisfaire, sinon le marasme de notre première scène lyrique ira en augmentant, jusqu'au délaissement complet ou à la révolution régénératrice.

LETTRE OUVERTE A M^{me} JEANNE RAUNAY

Un artiste étranger qui assistait à la reprise de *Tannhäuser* nous envoie ses impressions sous la forme d'une intéressante lettre à la principale interprète, M^{me} Raunay.

Le théâtre de la Monnaie, Madame, est d'un heureux présage aux débuts d'une artiste lyrique. Vous y êtes entrée sous l'égide du grand nom de Wagner, cher aujourd'hui à tous, — même aux abonnés, — et l'hospitalité que le public bruxellois a coutume d'y offrir largement à vos compatriotes s'exercera pour vous avec un sage crescendo qui ira jusqu'à l'enthousiasme pour peu que vous lui teniez les promesses savoureuses de la soirée de votre présentation. — Vous les tiendrez, et il n'est besoin, pour en être persuadé, que de vous avoir vue et entendue dans l'interprétation d'un drame d'âme féminine si complexe dans sa simplicité et si haute dans sa pureté.

Telle que vous m'êtes apparue, mardi soir, sous la double émotion du début et du rôle, ce qui a pénétré de vous dans mon sou-

venir, et ce qui m'a saisi dans mon jugement, c'est la bien-faisante impression d'une artiste qui ne se fait pas actrice, et d'une chanteuse qui ne se fait pas virtuose. Madame, c'est par ce manque d'artifices qui va même jusqu'aux détails de votre ajustement, que votre personnalité dans la compréhension du rôle d'Elisabeth a dû s'imprégner en l'esprit de la partie du public curieux et attentif. C'est par l'inexpérience même de l'*optique théâtrale* que vous êtes entrée plus avant, et tout à coup, dans la psychologie véritable de l'héroïne mystique de Wagner. Et jusque dans la timidité que vous donnait la peur, et jusque dans la gaucherie de certains gestes et de certaines attitudes se réalisaient la jeunesse, la grâce et la pudeur de cette Allemande du moyen-âge chevaleresque, qui en une heure monte de l'Ange à la Femme et de la Femme à la Sainte, dans le baptême des pleurs.

Ce don délicieux du naturel, dans le milieu le plus conventionnel qui soit, — celui du théâtre, — cette sincérité d'âme, si forte qu'elle se fait jour et éclate en votre accent, en votre attitude, dans la vie de votre être tout entier, vous incarnant l'âme de la pieuse fille germanique, oh ! quel rafraîchissement pour les blasés, les fatigués de sensations que nous sommes, à cette heure énervante où toute intelligence encore en belle santé souffre et se débat dans l'air empesté des puérités cherchées et des factices images de la vie. La vie, — et non pas son spectre, — elle est dans votre joyeuse et juvénile entrée, dans votre naïf élan d'amour qui ignore, — mieux encore, dans la profondeur de la douleur soudaine et dans la cruauté d'une blessure dont vous savez le nom. C'est la simplicité de votre jeu, l'oubli de votre rôle parce que vous ne le cherchez pas, qui vous rapprochent le plus de la vérité du personnage et de l'idéal du génie qui fit d'Elisabeth la victime mystique de l'immolation.

Cependant, si purement grand que soit le final de ce second acte où commence le drame wagnérien, Elisabeth y naît seulement au sublime amour, et sa voix de jeune archange annonçant la délivrance par le repentir ne donne tout son accent que lorsque entièrement le sacrifice sera consommé.

L'idée de la rédemption par l'holocauste tient tout le théâtre de Wagner, de *Rienzi* à *Parsifal*. Elisabeth a la foi exaltée et naïve des martyrs volontaires ; mais ce qui fait le caractère catholique de son sacrifice, c'est la crainte fanatique de la damnation éternelle pour celui qu'elle aime.

Il faut donc qu'entre la révélation du crime de Tannhäuser et la rédemption par son sacrifice, elle subisse une transfiguration complète. Il faut qu'elle apparaisse « une autre » dans la créature brisée et transfigurée à la fois qui se prosterne au pied de la Croix.

C'était là précisément que devait se dégager en vous l'*artiste*, si elle existait. Sous les voiles et les bandeaux blancs, pâlie d'une pâleur de cierges d'église, et, en silence, affaissée sous les regards de la Vierge que vous implorez, croyante, vous fûtes bien la réalisation vivante que nous espérions.

Portée par le génie du musicien, dans cette « Prière », sublimité de tendresse et de foi, vous avez, Madame, conquis en entier, à ce moment, un public qui avait, croyez-moi, grand faim, grande soif d'une sensation d'art vraie et complète.

Il la méritait. Bénie fûtes-vous, qui nous l'avez apportée avec votre voix superbe et pleine, et grave ! — avec la ferveur de votre plainte, avec la majesté de votre beauté agrandie par le divin souffle de l'art, — avec l'austérité vraiment céleste de vos beaux gestes chastes, et le renoncement divin, nécessaire, de tout

votre être frémissant du prochain triomphe de la mort obtenue pour « la délivrance du pécheur ».

Bénie êtes-vous, qui mettez au théâtre vieilli, appauvri, usé par toutes les ficelles, avili par tous les snobismes et mourant de pléthore ou d'inanition (c'est la même chose), un peu d'air pur, un souffle de nature, une étincelle de vie spontanée et personnelle.

D'autres, et beaucoup, vous diront que votre voix de mezzo-soprano est superbe et qu'elle sonnera mieux encore, dégagée des voiles de la première émotion.

D'autres vous feront remarquer que tel geste « se fait » et que tel autre « ne se fait pas ». Plusieurs vous signaleront mille et une choses que vous ignorez — heureusement — des conventions lyriques.

Madame, sur tout cela je me tairai, car je vous le dis en ces trois mots : Vous avez le don divin : *l'âme*. Et la Psyché qui respire en vous vous apportera le reste « comme par surcroît ».

EXPOSITION MADOU

C'était un bonhomme. Il commençait à entrer dans la légende. On se l'imaginait caustique, railleur, bon enfant. Il faisait partie du vieux Bruxelles. Van Moer, disait-on, en avait résumé le décor, Madou en avait synthétisé l'esprit. On acceptait volontiers tout ce que leurs amis professaient d'admiration à leur endroit. C'était presque chose jugée.

Or, au Cercle, on vient de tuer le bon souvenir que l'on gardait de Madou. On vient de forcer ceux qui pensent à ne plus s'occuper que du mauvais peintre et du banal dessinateur qu'il fut.

Son exposition, close aujourd'hui, fut lamentable. Des peintures sans aucun accent d'art ; une couleur veule, banale, morne ; des scènes banales, d'un intérêt limité à des plaisanteries de village ou de province. Ses dessins ? Ils font songer à des illustrations pour romances ou chansons. Même faire et souvent même esprit. La quelconquerie y règne, souveraine. Aucun trait n'indique une apparence de maîtrise : tout cela est patient et appris. C'est un dessin de rond-de-cuir dont l'attention aurait été distraite des cartons et des registres pour être reportée vers cette courante imagerie de son temps que la photographie a remplacée. Des gens tels que Madou n'ajoutent rien à l'art ; qu'il y en ait cent de sa valeur ou pas un, c'est absolument la même chose. Mais pourquoi fallait-il rappeler, alors que le souvenir du brave homme vivait encore, que l'artiste ne comptait pas ?

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire.

César Franck est entré triomphalement dans le Walhalla de la rue de la Régence. On sait que, tout comme dans l'autre, — celui dont nous parla naguère M^{lle} Litvinoff sous le casque aux deux ailes éployées, — il faut être mort pour y pénétrer, mort et dûment enterré. Le pauvre père Franck, qu'un accident de voiture mena inopinément au trépas en 1890, remplit donc les conditions voulues. Et nul ne nous contredira si nous ajoutons qu'il est infiniment plus digne de figurer au répertoire des concerts de M. Gevaert que tels maîtres d'autrefois, qui au mérite d'être morts depuis longtemps n'ajoutent aucun intérêt personnel.

Le directeur du Conservatoire a dirigé *con amore* restons dans les traditions) cette partition étincelante, la symphonie en ré, dont une exécution un peu improvisée ne nous avait donné, il y a quelques années, aux Concerts d'hiver, qu'une idée incomplète. Il a mis en relief les idées élevées et angéliquement pures sur lesquelles sont construits — avec quelle impeccable architecture ! — les trois mouvements du morceau. Et les développements, si variés et si nouveaux, sont apparus avec une clarté et une netteté rares qui ont « emballé » le public. Vraiment, la sonorité du quatuor, dans cet excellent orchestre du Conservatoire qui ne compte que des virtuoses, produit, dans des œuvres comme celles-là, des effets émouvants. Tant pis pour les malheureux qui demeurent insensibles au charme d'une pareille fête spirituelle. Plaignons-les de rester fermés aux hautes sensations qu'elle procure et gardons-nous d'en vouloir à leur inconscience.

Pour compléter le régal, M. Eugène Ysaye, qu'on aimait à voir, au même programme, rapproché de celui dont il ne s'est pas lassé d'affirmer la valeur et de propager le culte, a joué le Concerto de Beethoven. Il l'a joué comme seul il est capable de le jouer, c'est-à-dire avec la compréhension la plus artiste servie par un mécanisme impeccable. Il y a belle lurette que la virtuosité de M. Ysaye n'est plus en question, et il serait banal de rappeler avec quelle justesse, quelles nuances délicates, quelle aisance et quelle autorité il exécute les œuvres les plus diverses. Mais ici il y avait autre chose. Un monument musical comme le Concerto de Beethoven exige bien plus qu'un virtuose. Il faut un cerveau et un cœur. Or, M. Ysaye a prouvé à ceux qui auraient pu en douter qu'il avait l'un et l'autre. Son exécution laissera dans la mémoire de tous de lumineux et impérissables souvenirs.

Des airs de ballet (un peu ressassés, par exemple) de *Prométhée* et la pimpante *Huitième symphonie* parachevaient cette séance beethovenienne. Le père Franck était décidément en bonne compagnie.

Concert du Choral Mixte.

Le *Choral mixte de Bruxelles*, fondé et dirigé par M. Léon Soubre, a donné jeudi soir une attrayante séance de musique dans laquelle on a successivement applaudi M^{lle} Juliette Voué, la jeune pianiste qui tout récemment remporta au Conservatoire le prix de virtuosité, M^{me} Davids-Laurent et M. Dufrasne, artistes connus et « en bonne posture » dans les sympathies du public. Les chœurs ont chanté avec beaucoup de précision et de sentiment des fragments de la *Création* de Haydn, un chœur *a capella* de Sweelinck, une ballade un peu longue et d'intérêt médiocre : *Belle Ellen*, de Max Bruch, et la *Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy, entendue jadis aux Concerts des XX.

Cette scène « hispano-moresque », dite par M. Dufrasne d'une voix mordante et très bien accompagnée par les chœurs, a été bissée d'enthousiasme. C'a été le « clou » de la soirée et a valu un joli succès tant à l'auteur qu'aux interprètes vaillamment conduits par M. Soubre.

A la Libre Esthétique

La campagne musicale de la *Libre Esthétique* promet d'offrir un attrait aussi vif que celui de l'exposition d'arts plastiques et graphiques qu'elle ouvrira le samedi 22 courant.

M. Eugène Ysaye y donnera avec son Quatuor quatre concerts de musique instrumentale et vocale contemporaine consacrés exclusivement à des œuvres inédites jouées en première audition.

Il se propose de faire entendre entre autres le Quatuor à cordes de A. SAVARD, le *Lamento* pour violon, violoncelle et orchestre à cordes de G. LEKEU, le Quatuor à cordes de H. RAGGHIANI, le Concerto pour piano et orchestre d'A. DE CASTILLON, le Quatuor à cordes de J. GUY ROPARTZ, l'ouverture des *Sept Princesses* de P. DE BRÉVILLE pour le drame de Maurice Maeterlinck, le Quatuor à cordes et la Sonate pour piano et violon d'EIBENSCHÜTZ, le Choral pour orgue de CÉSAR FRANCK transcrit pour deux pianos par Henri Duparc et, du même maître, le *Prélude, aria et final*, la *Bonne Chanson* de G. FAURÉ, *Islamey* de BALAKIREFF, des mélodies nouvelles de CH. BORDES, P. DE BRÉVILLE, etc. Nous publierons prochainement les dates exactes de ces concerts, qui se succéderont pendant le mois de mars de semaine en semaine.

Parmi les interprètes, citons, outre MM. Marchot, Van Hout et Jacob, MM. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Eibenschütz, professeur au Conservatoire de Cologne, Théophile Ysaye, pianiste, et M^{lle} Marthe Dron, pianiste à Paris.

A LA MAISON D'ART

Hommage à Jean Portaels.

Succédant aux expositions si intéressantes et si visitées d'Alfred Stevens et d'Alfred Verhaeren, à la MAISON D'ART, qui, certes, ne chôme pas, hier, samedi, s'est ouverte l'exposition de quelques-unes des meilleures œuvres de Jean Portaels, ainsi qu'un choix de peintures et de sculptures des élèves de son ancien atelier.

Cette Exposition, hommage rendu à la mémoire du Maître regretté, sera accessible au public tous les jours de 10 à 5 heures.

Dans la section d'Art appliqué sont exposés des grès artistiques de M. Albert Dammouse, continuant dans l'art industriel les belles séries, vues récemment au même local, des vases et cristaux de Daum, de Clément Massier, de Lachenal et de Tiffany, qui ont eu un si grand succès et dont plusieurs pièces ont été acquises par la commission des Musées royaux de Belgique.

L'État belge a également acquis un des tableaux si remarquables d'Alfred Verhaeren, un de ces Intérieurs opulents de coloris. D'autres œuvres du peintre ont été achetées par des amateurs.

La Maison d'Art poursuit ainsi, avec calme et opiniâtreté, sa mission d'intermédiaire entre les artistes et le public et reste fidèle à son programme de large hospitalité pour tout ce qui n'est pas la médiocrité.

Entrée : En semaine, 1 franc; le dimanche, fr. 0-50.

THÉÂTRES

Mademoiselle Ève. au Théâtre du Parc. — **Viveurs,** au Théâtre Molière.

Après les *Demi-Vierges*, voici *Viveurs!* En même temps que *Viveurs*, voici *Mademoiselle Ève!*

Ce sont des écrivains de bonne bourgeoisie et d'aristocratie, Prevost, Lavedan, Gyp *alias* comtesse de Martel, qui ont écrit ces comédies, en lesquelles apparaît la putréfaction morale des deux classes dont ils ont l'insatisfaction de faire partie. Car ces machines et machinettes, adroitement dressées, attifées, tournées et enrubanées, si elles n'ont pas absolument pour but de discréditer et de déshonorer certains milieux sociaux, y aboutis-

sent néanmoins avec une sûreté de chirurgien expert extrayant des tumeurs et crevant des abcès. Emile Zola, en plusieurs de ses kilométriques romans, accomplissait déjà cette mission dévastatrice, avec une conscience de termites assidu à sa destructive besogne. Voici que pour compléter l'opération, certes réjouissante pour le Socialisme, l'équipe des théâtres donne à son tour, avec une activité légère des plus intéressantes et corrode joyeusement.

C'est à ce point de vue « philosophique » qu'il convient de se placer surtout pour apprécier ces œuvres auxquelles assiste chez nous, dans un ahurissement muet, un public à la fois content et stupéfait de voir relever les draps et déchirer les linges qui cachent les pourritures, les cancers, les dartres, les exzemas et les syphilis de ce beau monde qui se qualifie « l'élite de la société » et a la prétention de se maintenir au poste des « classes dirigeantes ». Misère et aberration !

Voici le thème à peu près identique qui sert d'ossature à ces pièces, significatives comme des constats de mauvaises mœurs, de détraquage et d'effolement mondain.

Un groupe de fêtards. Les uns monstrueusement riches, les autres décaqués mais le dissimulant tant qu'ils peuvent. Des hommes du monde puant la débauche. Des femmes du monde dont la vraie place serait dans quelque maison Tellier. Pour les dehors, des élégances de couturier et de « tailoring establishment ». Au dedans un musée de vices dans des consciences pneumatiquement vidées. Des adultères en partie liée. Des saletés charnelles à n'en plus finir. La question du couchage dominant tout, réglant tous les autres amusements, malpropres et idiots du reste à écœurer un vidangeur. Des jeunes filles ayant jeté leurs jupes et leurs pantalons par-dessus la tour Eiffel, qui se qualifient « modernes », présentées comme intelligentes mais au fond l'étant juste autant que les canepetières jacassant dans les aloès et les cactus sur les côtes de Barbarie. En contre-partie, comme seul correctif à ce réseau de turpitudes, à cet enchevêtrement de perversités, un couple niais, formé d'un jeune homme médiocrement intéressant, qui regrette la vertu en des colloques d'ingénieur, et d'une jeune fille qui pourrait passer avec la plus grande distinction un examen sur le dictionnaire érotique de Delvaux, mais qui, provisoirement on le sent, très provisoirement, voudrait jouer à la jeune épouse honnête et à la petite mère irréprochable, en attendant qu'elle soit reprise par l'horrible tourbillon sur lequel elle tournoie en flirtant gentiment avec son fade et loquace amoureux.

Ce beau monde tient, naturellement, des discours à faire rougir les amazones noires de Behanzin et mugir les tapirs du Zoulouland. Ce ne sont qu'équivoques putassières, déclarations, non d'amour mais de fornication, souvenirs de canapés, ententes pour des rendez-vous en des lieux vulgaires, entrées et sorties de chambres à coucher et de cabinets particuliers. On parle de ça comme de son café au lait, de ses petits pains ou de sa bicyclette, Et ces ragoûts, auprès desquels la tête de veau en tortue n'est que de la blanquette sans citron du même paisible animal, sont encore pimentés vigoureusement par des déshabillages en scène, des montages de jambes, des décolletages par devant et par derrière au delà du rayon des douanes de la plus excentrique indécence, des passages de messieurs en caleçon de nuit, un bougeoir à la main, ayant billet d'aller et retour pour adultérer, et de dames en chemises de combat suggestives. « Ah ! si cette chemise de soie rose pouvait parler ! » s'écriait un jour une de ces bayadères, dans un élan de voluptueux souvenirs.

Ce serait le moment pour le philosophe mélancolique et austère du tableau de Couture, *Les Romains de la Décadence*, d'apparaître et de prendre, devant ces superflus spectacles, son attitude sombre et prophétique entre les colonnes de cette belle société hicheliffeuse qui semble à l'hallali de sa course vertigineuse au travers des halliers des ignominies. Ce brave et classique censeur n'aurait jamais trouvé de plus opportune occasion de se draper en ses gestes académiques et les draperies savantes de sa toge. Mais ses grands airs lamentationnels n'arrêteraient certes pas le bal étrange où il semble que le Moulin rouge, le Chat noir, la Boule noire et le Moulin de la Galette aient fédéré leur personnel de clodochards et de clodocharde. En ces temps heureux de XIX^e siècle finissant, on voit, par une application imprévue de la transformation des forces et de l'évolution des êtres, les hommes du monde se décomposer en « marlous » et les femmes du monde en « marmites ». Ils n'hésitent, du reste, pas, s'il faut en croire leurs silhouettes, à se le dire en bons termes poissards et canailles quand la colère les prend. Et l'un des personnages de la pièce, un docteur-piqueur pour morphinomanes, résume la situation en disant, d'un air entendu, à une dame qui qualifie Paris « le cœur de la France » : Il me semble que vous regardez un peu haut !

« La France s'en va, il y a des fuites dans les tuyaux », disait récemment Aurélien Scholl. Non, c'est la bourgeoisie et sa bête complice l'autocratie, qui f...ichent le camp, et bon train.

Ce serait faire tort au Théâtre de M. Alhaiza et au Théâtre de M. Munié que de ne pas terminer ce petit procès-verbal que nous craignons, en poursuivant, de rendre trop tragique et prudhomme, en disant que leurs deux troupes jouent excellentement ces polissonneries tristes. Les dames y semblent dans leur élément et les messieurs aussi. C'est d'une vérité, d'un naturel ébouriffant. Tous nos compliments donc, tous nos compliments ! M^{lle} Anna Parys va de plus en plus vers la grande notoriété par la savante simplicité de son jeu. Quant à M^{lle} Berthe Cerny, elle est d'une souplesse, d'une grâce grivoise incomparable et a perdu l'habitude de tous les petits cris agaçants dont elle picotait jadis avec excès ses discours. Par contre, elle aime plus que jamais à montrer ses fort agréables mollets.

Où est l'homme, abandonné des dieux, qui oserait s'en plaindre ?

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain à 2 heures, que le salon de *Esthétique* s'ouvrira aux membres protecteurs, aux exposants et aux artistes et hommes de lettres spécialement invités. Un raout intime réunira, le soir, à 9 heures, à la Maison d'Art, les membres de la Société et les exposants belges et étrangers.

A partir du lendemain, dimanche, l'exposition sera ouverte au public. Entrée : en semaine, un franc ; le dimanche, 50 centimes.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1897. — Le nouveau groupe dont nous avons annoncé la formation dans la section des Arts décoratifs a été définitivement constitué jeudi dernier. Il a élu son bureau, qui est composé de MM. Ch. Van der Stappen, président, Octave Maus, vice-président, et V. Bernier, secrétaire. Il se divise en trois classes, la première comprenant les maquettes, modèles et dessins des applications de l'art à l'industrie ; la deuxième les ouvrages exécutés par l'artiste soit isolément soit en collaboration ; la troisième les produits industriels figurant au catalogue général de l'Exposition et offrant un caractère artistique reconnu par le Jury. Les vice-présidents de ces trois classes sont respectivement MM. H. Van de Velde, Paul Du Bois et Ad. Crespin.

L'assemblée a donné mandat au bureau de faire auprès du gouvernement toutes les démarches nécessaires pour obtenir en faveur des deux premières classes les avantages réservés à la section des Beaux-Arts et pour élaborer un règlement spécial d'admission dans les classes précitées.

Pour rappel, aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque Royal, troisième concert de la Société symphonique, sous la direction de M. Vincent d'Indy, et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le concerto de Beethoven, pour violon et orchestre, et celui de Mendelssohn.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu, au Cirque royal, le concert jubilaire de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti. Au programme : I. Scène de *Faust* (Schumann, 1^{re} partie : *Ouverture, duo Faust et Marguerite*), *Mater dolorosa* (Warguerite), *Scène de l'Église (Dies iræ)*. 3^e partie : *Chœur, Récit et air de basse, Chœur, soli, chœur mystique*. II. *Verlichting*, poème dramatique de Hiel pour soli, chœur et orchestre; musique de G. Huberti. III. *Les Adieux de Wotan et l'Incantation du feu* (R. Wagner); soliste : M. Dufrane. Ce programme sera interprété par 250 exécutants.

Dès la réouverture des séances du Sénat, nous publierons un compte rendu des tableaux historiques de M. le comte Jacques de Lalaing.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi, 17 février. — M. Emile Vandervelde. L'évolution industrielle et le collectivisme.

Mardi, 18 février. — M. Louis de Brouckère. La philosophie des sciences. — Classification des connaissances humaines.

Mercredi, 19 février. — M. Emile Vinck. La Statistique. — *Leçon d'ouverture* : Œuvres statistiques dans l'antiquité. — Le moyen-âge. — Du moyen âge à la fin du XVI^e siècle. — XVII^e siècle. — La statistique dans les Universités allemandes. — École de Göttingen. — H. Conring. — G. Achenwall.

Judi, 20 février. — M. Elie Reclus. L'Évolution des religions. — Le Panthéisme.

Vendredi, 21 février. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Samedi, 22 février. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

Ambroise Thomas est mort cette semaine à Paris. Il était né à Metz en 1811 et était par conséquent de deux années plus âgé que Wagner. A lire les articles nécrologiques que lui consacrent les journaux français, on demeure confondu du labeur considérable et vain de cette longue vie d'artiste. A part *Mignon* et *Hamlet*, rien n'est demeuré des innombrables opéras qu'il a écrits avec la plus fiévreuse activité. Rien, pas même les titres, car de très rares érudits, bibliothécaires de conservatoires et archivistes d'opéras connaissent seuls, de nom, le *Perruquier de la Régence*, le *Panier fleuri*, la *Cour de Célimène*, *Raymond* ou le *Secret de la Reine*, la *Tonelli*, le *Carnaval de Veuse*, le *Roman d'Elwre*, le *Guerillero*, *Angélique et Médor*, *Mina* ou le *Ménage à trois*, *Betty*, *Psyché*, la *Double échelle*, etc. Faisons toutefois une exception en faveur du *Caid* et du *Songe d'une Nuit d'été*, qui datent de 1849 et 1850 et furent repris quelquefois.

M. Ambroise Thomas est mort directeur du Conservatoire, comblé d'honneurs, et en quelque sorte grand maréchal de la musique officielle en France.

Constantin Meunier exposera à partir d'aujourd'hui à l'Art nouveau, à Paris, un ensemble important de son œuvre. Notre grand artiste est, on le sait, très apprécié en France. Le Luxembourg possède plusieurs bronzes de lui et son grand bas-relief *L'Œuvre*, admiré au Salon de la *Libre Esthétique* l'an passé, produisit au Champ-de-Mars une véritable émotion.

M. Paul Litta vient de remporter un très grand succès aux concerts populaires du Havre où il a joué le *Concertstück* de Weber, quatre pièces de Schumann, les *Feux follets* de Liszt et sa *Fantaisie tzigane* pour piano et orchestre. Il convient d'associer à l'ovation qui a été faite au jeune et brillant pianiste le nom du directeur des concerts, M. J. Gay, qui est parvenu à

imposer au Havre le goût de la musique sérieuse et dont les efforts persévérants sont dignes de tout éloge. Le programme éclectique du 3^e concert, exécuté avec beaucoup de sûreté et de goût, comprenait en outre les *Murmures de la forêt* de Wagner, *Peer Gynt* de Grieg, *Dans les Steppes* d'A. Borodine et l'ouverture de *Prométhée* de Beethoven.

Le Théâtre de l'Alhambra tient avec *Fanfan la Tulipe* un succès beaucoup plus grand encore qu'avec *Kean*. La pièce est jouée, nous l'avons dit, par une excellente troupe d'ensemble ayant à sa tête M. Krauss.

Un jeune musicien qui promet beaucoup pour l'avenir, M. Jos. Vandermeulen, second prix de Rome, vient d'être nommé professeur au Conservatoire de Gand.

Nous félicitons le directeur, M. Adolphe Samuel, de son heureux choix.

A l'occasion de la fête patronale de Saint-Boniface, à Ixelles, la Maitrise de l'Église exécutera jeudi prochain, à 10 heures du matin : la *Messe à 5 voix*, sans accompagnement, d'Edgar Tinel. Au Graduale : *Ave Verum*, à 2 et 3 voix, sans accompagnement, de Josquin de Près. A l'Offertoire : *Ave Maria*, à 4 voix et orgue, d'Edgar Tinel. Sortie : *Fugue en mi bémol*, pour orgue, de J.-S. Bach. (N. Aug. De Boeck.)

Au Salut de 4 heures : Entrée : *Andante Maestoso* du concerto en ré min. pour orgue, de Haendel; *Pange Lingua*, hymne à 2 chœurs, de Vittoria; *Ave Maria*, à 4 voix et orgue, d'Auguste De Boeck; *Prélude* pour orgue, de Frescobaldi; *Sanctus et Benedictus* de la messe *Papae Marcelli*, à 6 voix, de Palestrina.

En ce moment est ouverte, à Munich, une très intéressante exposition de lithographies et d'eaux-fortes de Félicien Rops, choisies parmi ses principales planches et donnant une excellente idée de l'ensemble de son œuvre.

M. S. Bing commence, dans la *Revue blanche* du 1^{er} février, une série d'articles sur la *Vie et l'Œuvre de Hok'sai*, qui coïncideront avec la publication du livre de M. Edmond de Goncourt sur le même artiste. Il raconte, notamment, de quelle façon les documents biographiques qu'il réussit à se procurer sur le maître japonais au cours d'une véritable campagne de recherches, sont parvenus à M. de Goncourt qui en aurait fait la base de son ouvrage. « Un certain Jijima Hanjuro était, dit M. Bing, mon homme de confiance au Japon, l'intermédiaire chargé de vérifier les faits, de débrouiller l'écheveau des renseignements confus et contradictoires... Aux libéraux effets de ma reconnaissance, qui s'étaient traduits pour lui en belles espèces sonnantes, il voulut ajouter par un moyen original. A mesure que les faits s'éclaircissaient et prenaient corps, Jijima en forma un recueil substantiel et le fit imprimer là-bas. Tandis que je m'occupais à tout coordonner, des exemplaires du petit livre japonais traversaient l'Océan et parvenaient à M. Hayashi qui, entraîné par son esprit de serviabilité et par le naturel désir d'obliger un ami tel que M. de Goncourt, en fit la traduction fidèle, au bénéfice de notre illustre écrivain. »



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EXPOSITION DE L'ATELIER PORTAELS. — LA BATAILLE. *M. de Régnier à la « Revue »*. — L'ART WALLON. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Homme jeune*, par Henri Van de Putte. *Les Poèmes de mes soirs*, par Edmond Pilon. *Et chanta la feuillée*, par Charles Bernard. *Ballades*, par Paul Fort. — CONSTANTIN MEUNIER A PARIS. — CONCERTS YSAÏE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

Exposition de l'atelier Portaels.

Périodiquement revient ce nom de PORTAELS. Et quoique l'œuvre esthétique extériorisée de l'homme soit veule et sans prétention sérieuse à prendre place au premier rang dans le défilé historique de nos peintres, on aime à se souvenir de lui, à se réclamer de lui, à invoquer son ombre qui, vraiment, ceci l'indique, doit avoir quelque signification. A démêler les causes agissantes de ce phénomène on sent qu'on pénètre en une région brumeuse, ne sachant pas si c'est une sympathie pour l'artiste au bon cœur qui se réveille..... ou une admiration pour le professeur disert, fécond en aperçus salutaires..... ou une reconnaissance pour le protecteur dévoué et accueillant partageant avec ses compagnons, de préférence avec les jeunes, le pain dur à gagner du travail.

Voici que de nouveau, à la Maison d'Art, sous l'étiquette acceptée d'« Atelier Portaels », on a réuni des tableaux,

des dessins, des sculptures, des esquisses en un ensemble curieux et triste, enveloppé d'une mélancolie endeuillée, que l'image du maître, en une double figuration, d'abord son grave et doux portrait par Cormon, ensuite son buste aux traits lassés par Van der Stappen, tous deux saisissants de ressemblance, semble présider taciturne et rêveuse. Il y a là « une foule » d'œuvres, foule moins par le nombre que par l'extraordinaire bigarrure des noms et des talents. C'est bien la variété mosaïque des foules, le défaut d'unité des foules, les saccades, les disparates, les heurts. Et l'impression de ce cahotement est telle que, promptement, à l'examen de la valeur artistique de tout ce qui est là se substitue un autre souci et que la pensée s'égaré en une autre analyse, plus juste et opportune peut-être, se coagulant en cette préoccupation : Mais qu'était donc ce professeur singulier, qu'on persiste à vénérer ainsi dans la mort, et dont tous les élèves semblent avoir évité la marque, puisqu'ils sont si prodigieusement différents les uns des autres et de lui-même?

Là est, sans doute, le mot de l'énigme. Ce professeur ne se crut pas un orthopédiste destiné à disloquer autrui à son image, à faire craquer les os, à distendre les muscles pour leur imprimer les flexions et les courbes d'une méthode personnelle, crue non pas seulement la meilleure, mais, suivant l'usage académique, la seule bonne. A une époque où l'enseignement de l'Art était réduit en

canons et en formules, où des fous officiels se croyaient les seuls dépositaires d'un Beau affirmé unique, à une époque où l'on disciplinait les élèves comme des conscrits au régiment, décomposant les mouvements de leur pensée comme ceux de la charge en douze temps et les asservissant à une réglementation officielle, Jean Portaels, le bon Portaels, à l'âme humaine et simple, eut cette intuition dont il ne soupçonnait pas la force révolutionnaire, que l'Art est multiple en ses conceptions et ses extériorisations, qu'il est éminemment protéiforme, qu'il évolue et se transmue ainsi que les nuages au ciel, ainsi que la couleur des flots. Que c'est une sottise que de le stéréotyper. Que c'est un crime que de vouloir l'imposer aux âmes en un catéchisme « ne varietur ». Qu'il est fluctuant, subtil, versatile à l'égal d'un fluide et que sa pénétration, son passage à travers chaque individualité rend un son et un reflet prismatique différents. Que sa beauté, sa saveur, son vrai charme, le secret de son influence sociale, sont dans cette multiplicité formant un clavier immense, aux cordes si ingénieusement graduées que l'on y perçoit, en nombre infini, les tons, les demi-tons, les quarts de ton, les huitièmes et les seizièmes de ton, s'appariant aux plus délicates nuances des vibrations psychiques et des tempéraments intellectuels.

Oui, il eut cette intuition, aujourd'hui règle familière et sacrée, mais alors blasphème et déraison. Et il eut le persistant courage de la mettre en pratique dans son enseignement qui, pour cela, restera légendaire. Il ne fut pas le pédant, le magister irritabile et despotique, brandissant un protocole artistique qu'il fallait suivre scrupuleusement sous peine d'être considéré comme manquant au savoir vivre et aux convenances et d'être classé parmi les bohèmes et les ratés. Il ne fut qu'un paternel accoucheur des âmes et des tempéraments, un éveillé, un déplier adroit des instincts, un chirurgien des aptitudes, dégageant en chacun la personnelle conscience, signalant les forces et les grâces qui sont au fond du plus humble d'entre nous, apprenant à avoir pour celles-ci les plus grands égards, persuadant aux disciples que leur seul devoir est de se découvrir soi-même et le seul bonheur de se sentir accomplir harmonieusement sa destinée quelle qu'elle soit. Et, par une coquetterie non exempte peut-être de regret intime, alors que lui, en sa peinture méthodique, composée et terne, apparaissait une victime à jamais submergée dans les marécages du poncif et du convenu, il s'obstinait à ne jamais donner son art propre en exemple à ceux qui suivaient ses calmes et sûres leçons. Il eut cet extraordinaire orgueil, équivalent d'une immolation, de ne pas former un élève lui ressemblant.

Il est parmi les premiers, et même le premier en Belgique, qui signala les dangers de l'imitation. Pour lui les belles œuvres du passé étaient des excitants à

l'enthousiasme mais non des modèles à répéter. C'est lui qui, de sa voix sombre et persuasive, railleuse à froid, eût-on cru, conspua avant tout autre les imbéciles qui conseillaient à leurs disciples les copies dans les musées, considérées alors comme la plus efficace des hygiènes esthétiques. Sans éclat, sans violence de langage, toujours affectueux et courtois, énergique pourtant, mais sans le paraître, à coups sourds mais destructeurs en leur opiniâtreté, il rendit chez nous la liberté à l'Art avili par l'observation d'un code stupidement rigoriste et mesquin. De lui date notre indépendance artistique. Il fut un libérateur. C'est là sa gloire et le secret du respect indiscuté qu'on lui conserve.

Allez, dans ces sentiments et avec ces éclaircissements, voir l'exposition de la Toison d'or. Vous en comprendrez le vrai caractère et en goûterez la saveur tranquille. Ce n'est pas une collection de chefs-d'œuvre. Après l'éblouissante cavalcade des tableaux d'Alfred Verhaeren qu'elle remplace, il semble qu'elle ait la grise tonalité des crépuscules. Qu'importe ! c'est de son esprit, de sa signification profonde qu'il s'agit. Vous y verrez le bon maître entouré de quelques-unes de ses œuvres imparfaites, acceptant, de l'inconnu où maintenant il plane, la place modeste où elles le classent. Autour de lui vous verrez un cortège, qui eût pu être plus brillant si on n'avait visé qu'à éblouir, un cortège dont l'intérêt est dans les hommes plus que dans les choses. Celles-ci ne sont que des signes servant à attester avec quel éclectisme salutaire Portaels, diligent berger, a conduit son troupeau. Oui, il en est là qui sont des médiocres, comme il en est qui sont des puissants. Mais cette exposition, pour rester adéquate à sa vie, ne devait pas plus être un choix rigoureux que ne le fut son atelier. Au linteau de celui-ci on pouvait croire inscrit cet appel : « Ouvert à toutes les bonnes volontés ! » Ce qu'il voulait, ce n'était pas n'avoir autour de soi que des talents. Il lui suffisait de vivre parmi ceux qui aimaient l'Art, qui se vouaient à l'Art, la main, les doigts, l'œil dussent-ils trahir les intérieurs désirs et les espérances. Peut-être même, que pareil aux mères qui dilectionnent leurs enfants les plus chétifs, il avait pour les débiles une affectueuse préférence. Ce qu'a voulu ce grand cœur, ce qu'exprime bien la cérémonie silencieuse et discrète organisée pieusement en son honneur, et en ceci vraiment touchante, c'est faire sentir à tous que l'Art ne consiste pas seulement dans les chefs-d'œuvre, mais qu'il est aussi dans sa diffusion parmi toutes les âmes, y compris celles des faibles destinées à y vivre à mi-côte et à ne jamais atteindre ses plus hauts sommets.

LA BATAILLE

M. de Régner à la « Revue ».

M. Henri de Régner vient d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes*. Ses débuts à la maison de la rue de l'Université ont fait grand bruit et tous les journaux se disant littéraires ont signalé la chose en insistant sur l'importance de ce fait où ils veulent voir les uns le triomphe du symbolisme, les autres la défaite de ce même symbolisme puisque « son chef reconnu », disent-ils, renonce à ses extravagances premières.

D'abord M. Henri de Régner n'a jamais été le chef de ce qu'on veut bien appeler l'école symboliste. M. de Régner est sans aucun doute un des meilleurs poètes de notre génération, mais cette génération fut avant tout et reste une génération de révoltés ne reconnaissant ni chefs ni maîtres. C'est notre orgueil à nous, de n'avoir jamais suivi personne, de n'avoir jamais imposé aux nôtres une admiration de cénacle ou de petite chapelle. Nous croyons qu'un écrivain ne peut avoir de réelle valeur qu'en tant qu'il est lui-même, qu'en tant qu'il chemine sa propre route et qu'il se serve d'une formule qui lui soit absolument personnelle. Vraiment! il serait triste d'avoir lutté depuis dix ans une lutte de chaque jour pour aboutir à cette misère : remplacer une école par une autre école, une étiquette par une autre étiquette. Ce n'aurait vraiment pas été la peine de nous révolter contre la poétique parnassienne pour imposer au bout du compte une poétique nouvelle dont les règles dans dix ans seraient aussi démodées et aussi ridicules que les règles du Parnasse. Le vers libre laisse à chaque poète la plus entière liberté. Il ne peut donc gêner que les faux poètes qui ne trouvent pas en eux-mêmes assez d'harmonie pour rythmer leurs vers et qui ont besoin des petits trucs de l'art poétique pour donner à leur mauvaise prose une allure de poème.

Symbolistes? Certes nous le sommes, symbolistes! Mais ce n'est pas là une étiquette, car je défie n'importe quel artiste sincère de renier ce titre. L'Art est toujours symboliste, l'Art doit être symboliste sous peine de n'être pas. L'unique et éternelle règle de l'Art, c'est que toute conception d'art doit être synthétique; or, comment l'interpréter sinon par symboles? Est-ce que Vénus n'est pas le symbole de l'Amour? Est-ce que Hercule n'est pas le symbole de la Force? Est-ce que le dieu de toutes les religions n'est pas le symbole de la Toute-puissance? Je pense que lorsque M. Coppée chante la vie, les petits désespoirs et les petites joies de quelque poétiaux s'efforçant d'arriver à toute force, il est incontestablement moins artiste que M. Vielé-Griffin quand il chante l'amour, la gloire et le dégoût de vivre de Pin-dare qui symbolise le Poète.

De ce que M. de Régner écrit à la *Revue des Deux-Mondes* on ose conclure que les symbolistes sont moins intransigeants que jadis. Le beau raisonnement, en vérité! Il est vrai qu'il y a deux ou trois ans la *Revue des Deux-Mondes* se permit de refuser un admirable poème de M. de Régner sous prétexte qu'il était écrit en mauvais français!... Aujourd'hui la même revue consent à publier — avec joie puisqu'on a fait précéder les poèmes d'une notice — les treize sonnets pour les treize portes. M. de Régner n'a pourtant pas changé sa manière; il est entré à la *Revue* par la grande porte, sans atténuer en quoi que ce soit ce qu'on appelait jadis ses extravagances. C'est donc la revue des Buloz qui est

devenue moins intransigeante, car par respect pour M. Brunetière je n'ose penser qu'il a publié les vers de Régner uniquement pour faire plaisir à M. de Hérédia.

M. de Régner, d'ailleurs, a toujours été le moins extravagant — puisque extravagant il y a — des poètes nouveaux. Il n'est arrivé qu'assez tard au véritable vers libre, celui que l'impayable Fouquier a nommé le vers invertébré. M. de Régner a gardé de très vagues attaches avec le Parnasse. Dieu nous garde de lui en faire un crime, mais il fallait rappeler la chose pour édifier les bonnes gens qui se font un malin plaisir de colporter dans les salons et dans les journaux que les symbolistes désarment et qu'ils ambitionnent un coin à la *Revue* et un fauteuil à l'Académie. Les symbolistes se sont toujours gardés d'ambitionner quoi que ce soit. Ils ont toujours fait fi de la *Revue* et de l'Académie. Ce sont là deux choses qu'on ramasse si par hasard elles se trouvent sur votre chemin, mais qu'on ne va pas chercher au loin. Ce ne sont certes pas les symbolistes qui sont allés aux directeurs, ce sont les directeurs qui sont venus à eux, comme M. Simon de l'*Écho de Paris* qui le premier eut l'idée de remplacer dans son journal les mièvreries de Mendès et les grossièretés de Silvestre par des poèmes de M. Vielé-Griffin et M. de Régner. C'est toute la gent officielle qui désarme, tous les critiques sarceyens qui s'aperçoivent enfin que cette génération qu'ils ont essayé d'écraser par toutes les infamies et toutes les lâchetés, les déborde maintenant, que le public est venu aux poètes nouveaux malgré M. Sarcey, malgré M. Fouquier, malgré tous les normaliens, malgré toutes les pauvres épaves du Parnasse.

L'entrée de M. de Régner à la *Revue* a donc une toute autre signification que celle indiquée par les journaux littéraires. Pour nous autres symbolistes elle n'a même aucune signification importante. M. de Régner a écrit à la *Revue des Deux-Mondes* comme il aurait écrit partout ailleurs. Cela ne le grandit ni ne le diminue en rien. Il reste pour nous un des meilleurs poètes contemporains avec Vielé-Griffin et Emile Verhaeren et si demain l'Académie lui ouvrirait ses portes — ce qu'elle fera certainement — nous ne pourrions que constater que l'Académie se relève puisque sur quarante membres elle compterait trois écrivains de réelle valeur, M. de Hérédia, M. Anatole France et M. Henri de Régner.

ROLAND DE MARÈS

L'ART WALLON

L'Art moderne a parlé de cette jeune revue lors de son apparition. Le feu prenait tout à coup, sans cause apparente, dans un nouveau coin de la forêt des esprits, là-bas au fin fond de la province. Aucun incendiaire, aucun « meneur » ne s'en était chargé. Là comme dans d'autres domaines, la pensée nouvelle qu'on serait tenté de personnifier, de douer d'yeux, de pattes, ou tout au moins de tentacules, avait pénétré par mille canaux invisibles, traversant des prairies d'indifférence, des marais de défiance hostile. Elle s'était abattue sur une demi-douzaine de jeunes, très jeunes gens, partis en guerre comme il faudrait toujours partir en guerre — sans préméditation — et devenus, presque sans le savoir, fondateurs de revue.

O. Grosjean, Hennen, Bilstein, Bonhomme, Olivier, Hullen et l'éditeur, M. Xhoffer, voilà ce petit cénacle qui voudrait grouper toutes les forces littéraires de la Wallonie et dont les meilleurs Wallons ont accueilli la belle audace avec une fraternelle con-

fiance. Mais c'est bien pour remuer les eaux stagnantes qu'ils s'agitent et les voilà faisant venir à Verviers, Lugné-Poe, qui y réveille les colères endormies de tous les habitués du théâtre distractif et digestif. Dernièrement, ils avaient invité Edmond Picard, qui a donné une conférence sur la socialisation de l'Art. Prochainement ils veulent organiser des représentations théâtrales, jouer Maeterlinck, Van Lerberghe, des modernes ou des anciens anglais, espagnols, des Scandinaves peut-être. Des amateurs, des artistes se joindront à eux, ils se démèneront comme de jeunes diables joyeux qu'ils sont, et ils finiront par déterrer les morts, les morts, les morts, tous ceux qui ne pensent pas, qui ne sentent pas, et dont l'esprit n'est garni d'aucune élasticité.

Le numéro de janvier de l'*Art wallon* contenait des articles de Remouchamps, Krains, Mockel, Fernand Severin, Arthur Daxhelet, Tristan Leroux, Stéphane Elsenieur, Georges Vernei, I. Will, etc., etc.

Tourbillonnez, jeunesse; il y a tant de sénilités, de timidités, d'anémies et de sommeils à secouer, et vous commencez si bien!

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Homme Jeune, par HENRI VAN DE PUTTE.
Bruxelles, édition du *Coq rouge*.

Oh la bonne explosion de jeunesse! Il y a en ce livre des phrases haletantes, fougueuses, trépidantes, des phrases qui semblent traverser les prairies plates de la correction académique comme une bande de poulains lâchés et fous. Certes, cet écrivain, quel que soit l'assagissement dont les années le calmeront, aura du moins eu cette joie d'avoir aussi directement, aussi à vif qu'il est possible, exprimé ce que toute âme qui conquiert ses vingt ans contient de joie, d'espérance, de tristesse, d'ardeur, de violence et de tendresse temporaires. Oh! les alinéas palissades d'exclamations; les tirets et les suites de points prodigués à chaque chapitre; les inversions audacieuses, les néologismes imprévus, toute l'audace et la témérité qui passent et ruent et tapagent.

Comme on est loin du débutant docile et nul qui écrit sous la dictée d'un mentor refroidi et taillon. Comme on aime cette vivacité proluxe et ce mors aux dents de personnalité naissante, qui, d'un beau coup de volonté, se substituent à la timidité et à la domestication ordinaires. C'est cela avant tout qu'il s'agit d'aimer et de signaler en ce livre, fussent tous les mois de notre littérature, une nouvelle fois, en fermenter.

L'œuvre attire par une sincérité ardente et minutieuse, par une émotion détaillée et notée facette à facette, par une naïveté parfois d'enfant. Ce sont des souvenirs d'antan, un chagrin qui s'attache au cercueil d'une petite morte, des éveils de puberté, des amours que le rêve et l'imagination accompagnent et nourrissent, des croquis d'intérieurs et de scènes bourgeoises, des notations d'heures de veillée, de lecture et de travail, puis l'amour, puis sa douleur, puis des enthousiasmes suscités par les livres aimés, puis enfin, partout et toujours l'adoration et l'ivresse de la vie. *L'homme jeune* qui débute par s'observer seul, qui ensuite se noue d'amour avec un autre être pour trouver en lui un élargissement de lui-même, finit par se fondre en une communion panthéistique et à s'absorber dans le désir d'être l'immensité. C'est la gradation réalisée par ce livre. Elle s'accroît depuis les premières pages,

mais s'affirme surtout dans la scène intitulée « Le Beau Soir » où je note cette phrase :

Deux amants sont à genoux — et l'écrivain conclut : « La pluie ruisselait. Ils ne savaient plus rien. Joyeux, il se baisaient sur les yeux comme pour les féconder de visions, emplis de tout l'amour de la grande nature communiée et panthéiste. » Enfin ce final : « Et se sentir assimilé à toutes choses et pris par elles et elles en nous. Car n'est-ce pas la même chose, tout? Tout n'est-il pas la seule grande vie?... Sa tête est lourde de pensées, tristes un peu, mais almes, comme le passé. Néanmoins, étant jeune, il a toutes les joies d'espoir irraisonnées de la jeunesse. D'ailleurs, ne sent-il pas revivre en lui, pour les œuvres futures, toute la belle grande nature qu'il absorba, mais en même temps dont il se sent la chose très petite et humble. Même il se surprend à admirer, à envier la vie totale, la vie absolue, la vie véritable, des guêpes ivres de fleurs et d'essor dans du soleil, et des bousiers qui, acharnés, désinfectent la route avec toute l'ardeur de vivre leur vie pleine, avant que, ce soir, un peu de hasard les écrase. Et cependant, germées des choses, parmi les prés, les moissons, les ruisseaux, les nuages, comme de grandes fleurs insolites, jamais naturellement harmonisées avec les choses dont elles naissent, les phrases jaillissent de la nature à travers son être et se rythment fatalement... »

Voilà, à notre sens, de larges et superbes énonciations qui mettent celui qui en est pénétré d'accord avec ce texte d'Edmond Schur : « Selon l'antique tradition des Thraces, la poésie avait été inventée par Olen. Or, ce nom veut dire, en phénicien, l'être universel. »

L'Homme jeune indique presque à chaque page combien M. Henri Van de Putte sait en quelques mots avec art rassemblés évoquer les choses. Veut-il donner la sensation de l'immensité claire et nuptiale du firmament, il dira : « O la pure grande nuit d'étoiles splendidement belle qu'il fait. » Veut-il décrire un pointillé d'astres à travers le ciel, il imprime : « Oh! oh! un ciel d'étoiles... et oh! criblé!... et comme un vertige de sa divinité, et d'étoiles presque pantelantes de splendeur! Oh! »

Des remarques exquises, des prises sur le vif d'émotions et de sentiments se multiplient également en ce livre. Ainsi quoi de plus vrai et de plus exquis que cette phrase. Il s'agit de deux enfants en qui l'amour s'éveille. Or, un soir, lui, s'interroge : « Quelle donc! est celle-là que depuis deux jours je crois connaître depuis toujours? »

Au résumé, *L'Homme jeune* est un début qui range parmi les futurs écrivains personnels et vivants de notre art, son auteur.

Les Poèmes de mes soirs, par EDMOND PILON. Chez Vanier.

Une Astarté sur notre proue
De ses deux mains d'argent ouvre la mer...

Franchement ceci est une très belle image et de poésie authentique. M. Pilon en a trouvé d'autres encore qui prouvent que son cerveau est organisé pour penser selon l'art. C'est là l'important à constater dès qu'on découpe le livre d'un débutant, et le reste n'est qu'accessoire. Toutefois voulons-nous signaler à l'auteur, qui se manifeste tantôt observateur des formules anciennes, tantôt essayeur et réalisateur de versification nouvelle, certains rappels par trop directs de poèmes parus. M. Pilon n'est pas encore décidément lui. Il faudrait que pendant quelque temps son auteur favori fût lui-même. Sa bibliothèque unique devrait être... les livres qu'il fera. Ainsi, au bout d'un laps de temps court, ses œuvres, toutes imprégnées de lui, de la belle dose de

poésie qui circule en lui, le sacreront l'égal de ceux qu'il croit devoir appeler ses maîtres à cette heure.

Voici une pièce vraiment belle, que nous tirons des *Poèmes de mes soirs* :

LES GRAPPES

Le soleil de l'automne agonise et les grappes,
Les grappes des ceps d'or que les rayons d'or frappent,
Les grappes de la vie
Et les grappes d'espoir
Penchent l'allégorie
De leur sang généreux et de leur vin noir.
Sous le soleil couchant du soir;
Du sang sur les pavots,
Des voix
Qui s'enfient à la brise heureuse
Et la vigne vierge et la vigne féconde
Que les rayons font blondes
Sous les flèches que darde un ciel torride en feu;

Et puis des feuilles d'acanthés
Et des thyrses de flammes aux mains des bacchantes
Et des paniers de lierre aux mains du dieu
Et des cystes d'ivoire aux doigts de ceux
Qui sonnent des appels aux flûtes haletantes!

Et la terre rougie au meurtre des ceps lourds
Et des grappes et des feuillages de velours,
Et la terre qui boit le sang de ses enfants
Saigné par les blessures des grands coteaux blancs;

Et ma détresse et ma tristesse
Qui meurent de la mort des vignes de l'ivresse!

Et chanta la feuillée, par CHARLES BERNARD.

Une plaquette charmante et toute de poésie frêle, ténue, musicale. Des riens pour les imbéciles, mais non pas pour ceux qui savent distinguer le don dans les moindres chansons. Ce petit volume : *Et chanta la feuillée* porte au reste bien son titre. Presque toutes les poésies qu'il contient font songer à un frisson de brise dans les ramures. En voici une :

Des feuillettes blêmes
et des chants tristes...
Les chants suprêmes
de ceux qui s'aiment.

Des feuilles d'ambre
et des chants tristes...
Chants de décembre
aux feuilles d'ambre.

Aux feuilles jaunes
en des chants tristes...
Rire des faunes
aux feuilles jaunes.

Ballades, par PAUL FORT. Édition du *Mercure de France*.

On surprend dans la prose de M. Paul Fort des traces de rimes, des phrases de complainte et de chansons. Cette prose, l'auteur l'intitule libre; et, en effet, elle ne marche jamais en des sentiers connus. Elle n'est point tissée avec des fils de pure laine académique, ni même avec la soie des beaux tours et des belles expressions reçues. Elle est sauvage, un peu folle, très souvent d'un raccourci excessif, si bien que les idées n'apparaissent point toujours avec certitude à fleur des alinéas.

Mais il est telles ballades, si entièrement belles, qu'on serait mal venu de ne pas voir en ce jeune écrivain quelqu'un de personnel et d'original qui est en train de séparer en lui-même les ténèbres de la lumière et qui s'imposera vainqueur.

Voici le n° 25 :

« Entends-tu trembler les étoiles? — Entends-tu pâlir mon

cœur? — Entends-tu l'aube à pleines voiles? — Écoute une âme se voiler. — Le soleil monte comme un trophée. — Mon cœur se meurt d'être vainqueur. — Entends-tu pleurer les fontaines? — Entends-tu leurs fées me pleurer? — J'entends sangloter les fontaines... — Le cor d'ivoire de la mort.

Le livre est orné de quelques dessins qui rappellent soit les jeux de cartes, soit les vieilles gravures allemandes.

CONSTANTIN MEUNIER A PARIS

Du *Gil Blas*, sous la signature de René Maizeroy, cette note enthousiaste sur l'exposition des œuvres de Constantin Meunier que M. S. Bing vient d'ouvrir à Paris :

« M. Bing, qui s'était contenté jusqu'à ce jour de propager le japonisme, et dont l'hôtel voué au culte unique de Bouddha, rempli de choses rares et précieuses, semblait une façon de pagode, a voulu contribuer à l'effort de travail et de recherches qui se manifestait depuis quelques années dans les grandes et petites expositions, assurer aux si nombreux et si intéressants artistes qui essaient de créer des formules nouvelles d'ameublement et de décor intime, un lieu de ralliement où ils pourront mieux qu'au Champ de Mars et qu'ailleurs se mettre en contact avec un public plus choisi, plus éclairé, moins badaud surtout que les cohues moutonnaires des salons annuels.

Je parlerai plus longuement, quand j'en aurai le loisir, de l'admirable et lumineuse symphonie de couleurs qui symbolise en un plafond de M. Besnard, les formes changeantes, les mirages attirants, la solennelle beauté de la montagne; la salle à manger de M. Henry Van de Velde, d'un arrangement si heureux, d'une si douce harmonie; les verreries idéales de M. Kœpping qui valent par leur sveltesse frêle, leur teinte irisée, les plus merveilleux vases de Murano; les peluches et les toiles que dessine M. Isaac et qu'impriment MM. Sauvage et Jolly, et qui, avec leur décoration sobre, charmante, de fleurs et de feuillages, sont le cadre indiqué pour les pièces où l'on travaille, où l'on rêve, où l'on aime.

Je ne veux aujourd'hui que saluer — avec cette émotion et ce respect que nous imposent les nobles et mâles labeurs — l'œuvre presque entier du grand sculpteur belge, Constantin Meunier, qui nous apparaît pour la première fois vraiment en beauté dans ce hall de l'« Art nouveau », du maître qui a pétri dans la glaise et dans la cire, qui a coulé dans le bronze comme l'âme de la Terre nourricière, les tristesses des miséreux et des humbles, et qui semble soi-même avec son masque fruste, presque farouche, où s'emmêlent les rudes crins d'une barbe rougeâtre, ses yeux où palpite une suprême bonté, ses massives épaules, son air timide et craintif, quelque apôtre venu des Thébaines pour prêcher la pitié et l'aumône, pour alléger les souffrances des meurt-de-faim.

O ces patines qui font songer aux icônes antiques, ces faces crevassées, mornes, bestiales de mincurs et de paysans, ces vieux chevaux lamentables que déforma quelque voûte de ténèbres, qui sommeillent résignés, inertes, ces travailleurs robustes appuyés sur leurs faux dans l'épaisseur des blés mûrs, sur leur pic de carrier parmi les énormes blocs de houille! Et l'homme au torse nu, aux hanches ceintes d'un lourd tablier de cuir et qui, les mains croisées sur les genoux, de larges mains calleuses, aux veines saillantes, aux doigts noueux et velus, rumine on ne sait quelles pensées obscures! Et l'enfant prodigue qui s'est écroule

à deux genoux à bout de forces et que son père vénérable reprend, attire vers le baiser de pardon d'un si tendre et si large geste !

Puis ces aspects saisissants du pays noir, ces ciels aux fuyantes banderoles de fumées d'usines, et l'exode des émigrants qui défilent comme un troupeau conduit à l'abattoir pêle-mêle dans un crépuscule vague, brumeux, vers les steamers dont au loin s'enchevêtrent les vergues, et surtout cette terrifiante veillée des morts où, silencieuses, graves, des femmes aux longs visages douloureux taillent à grands coups de ciseau, cousent à rapides effilées dans de longues pièces de toile les suaires des victimes que convulsa le grisou, qui gisent côte à côte, tordus, brûlés, défigurés, parmi des lueurs mourantes de cierges et tandis que, par la porte ouverte du hangar, s'épand la douceur et la paix d'un clair de lune blond et bleuâtre... »

Ajoutons que l'Etat français vient d'acquérir un dessin important du maître et que huit de ses sculptures ont déjà été achetées par des particuliers.

CONCERTS YSAÏE

La belle, l'admirable séance de musique donnée dimanche dernier, au Cirque, par l'excellent orchestre de M. Ysaye ! La jeune *Société symphonique* s'est affirmée, définitivement, avec une autorité rare. C'a été pour elle, pour M. Eugène Ysaye, l'incomparable interprète de Beethoven et de Mendelssohn, et pour Vincent d'Indy, qui conduisait les morceaux symphoniques du concert, un véritable triomphe.

Nous n'avons guère entendu ovations pareilles à celles qui ont retenti dimanche dans la vaste salle de la rue de l'Enseignement, bondée d'auditeurs. Nous reviendrons dimanche sur l'intérêt que présentait le programme et sur la remarquable exécution des œuvres y inscrites. Nous nous bornons, cette fois, à féliciter chaleureusement les organisateurs de cette superbe manifestation artistique et à leur souhaiter une aussi complète réussite dans l'avenir.

Les amateurs de musique sérieuse et d'émotions d'art sincères s'étaient donné rendez-vous, jeudi soir, à la Grande Harmonie, où se donnait la deuxième séance de musique de chambre de la *Société symphonique*.

Le programme était naturellement du plus haut intérêt et l'exécution absolument irréprochable. Il serait fastidieux d'insister encore sur les qualités exceptionnelles de ce merveilleux quatuor d'artistes : E. Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob ; leur éloge a déjà souvent été fait et leur succès maintes fois constaté.

Au programme, le quatuor à cordes en *ré mineur* (œuvre posthume) de Schubert, dont l'admirable *andante* d'une si intime pénétration suffirait pour classer ce quatuor romantique parmi les plus purs chefs-d'œuvre ; l'octuor en *la majeur* (op. 3) de Johan Svendsen, d'une belle sonorité, pittoresque et subtilement coloré en même temps que d'une envolée superbe, et le quatuor en *si bémol* de C. Saint-Saëns d'une inspiration moins élevée et d'un intérêt secondaire, n'était l'interprétation qu'il a reçu.

Ce quatuor a mis une fois de plus en relief le talent sérieux du pianiste Théo Ysaye.

Cette fois encore, M. Eug. Ysaye et ses partenaires, groupe d'artistes ayant le culte respectueux de l'art, ont été chaleureusement et justement applaudis.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

M. Schumann, directeur de la troupe équestre en représentations au Cirque royal de Bruxelles, a été assigné par la Société des auteurs et compositeurs dans les circonstances suivantes :

Au nombre des morceaux de musique que l'orchestre joue pendant les représentations, il en est quelques-uns qui ont pour auteurs des membres de la société que représente M. Lemaers.

N'ignorant pas ses obligations vis-à-vis de ceux-ci, M. Schumann se mit en relations, par l'intermédiaire de son régisseur général, avec M. Lemaers, comptant bien qu'il obtiendrait les mêmes conditions que les compagnies similaires, les années précédentes. Mais il n'en fut pas ainsi. L'agent des auteurs énonça des prétentions qui parurent excessives à M. Schumann. Non seulement M. Lemaers éleva le chiffre du forfait précédemment payé par mois pour l'usage du répertoire de la société (90 francs), mais il émit, en outre, la prétention de faire signer à M. Schumann un traité pour la durée de trois ans, bien que le directeur du Cirque n'eût pas l'intention de prolonger son séjour en Belgique au delà d'un ou deux mois. M. Schumann refusa ces conditions, mais pour faire preuve de conciliation, offrit un forfait mensuel de *cent francs* pendant la durée de son séjour à Bruxelles. C'était plus que n'avaient payé jusqu'ici les compagnies similaires et l'on aurait pu aisément s'entendre sur cette base. A cette proposition, quelle fut la réponse de l'agent bruxellois ? Un exploit d'huissier faisant défense au Cirque Schumann de faire entendre un morceau quelconque du *répertoire de la Société des auteurs*.

Obligé de passer outre, sous peine de devoir modifier tout le programme de ses représentations (on sait que les artistes exécutent leurs pirouettes et voltiges sur des airs immuables), M. Schumann s'est vu assigné devant le tribunal correctionnel.

Celui-ci a acquitté le prévenu, dont la bonne foi ne pouvait être mise en doute, puisqu'il avait spontanément offert à l'agent de la Société des auteurs de payer les droits.

PETITE CHRONIQUE

Le « vernissage » du Salon de la *Libre Esthétique*, qui a eu lieu hier, a eu un très grand succès. De l'avis des artistes — qui seuls, avec les membres protecteurs, avaient le droit d'y assister — cette troisième exposition dépasse en intérêt et en importance celles des années précédentes. L'envoi considérable d'Eugène Carrière, qui ne comprend pas moins de trente à quarante toiles, a été particulièrement apprécié. Nous examinerons en détail, dans un prochain article, les œuvres exposées. Bornons-nous aujourd'hui à ce court bulletin de victoire.

Parmi les artistes et hommes de lettres étrangers présents, citons M. et M^{me} Eugène Carrière, MM. Jean Dolent, Alexandre Charpentier, Henry Nocq, F.-R. Carabin, Paul Signac, F.-M. Melchers, Camille Mauclair, Henri Paillard, Charles Cottet, H. de Toulouse-Lautrec, de Moor, etc.

La série des concerts de musique moderne donnés par M. Eugène Ysaye et son Quatuor sera inaugurée le Jeudi 27 courant, avec le concours de M^{lle} J. Duthil, cantatrice, et de M. Théo Ysaye, pianiste. Les séances suivantes sont fixées aux Mardis 17, 24 et 31 mars (clôture du Salon). S'adresser pour les abonnements (20 francs pour les quatre concerts) à M. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer.

Le programme du premier concert comprendra le quatuor à cordes (inédit) d'A. Savard (première audition); des mélodies de L. Wallner chantées par M^{me} Duthil (première audition); la *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes de Ch. Bordes.

Une séance de musique de chambre sera donnée à la Maison d'Art le jeudi 12 mars, à 8 h. 12 du soir, avec le concours de MM. Enderlé et Pennequin, violonistes, de MM. Lapon, alto, et Bouserez, violoncelliste. Au programme : le Quatuor de Beethoven pour piano et cordes, une Sonate pour piano et violon d'Ed. Lapon (première audition), la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns et le Quintette (op. 81) pour piano et cordes d'A. Dvorak.

Le Musée des Arts décoratifs et industriels a acquis à la dernière exposition de la Maison d'Art les objets d'art suivants : 1° Vase boule « Tulipes », verrerie artistique de MM. Daum frères, à Nancy; 2° vase à reflets métalliques, poterie du Golfe Juan de M. Clément Massier; 3° vase en grès de M. E. Lachenal; 4° vase gravure poissons et algues, verrerie artistique de M. E. Léveillé.

La Commission des Musées a fait choix, pour le Musée moderne, d'un *Intérieur d'atelier*.

Le comte et la comtesse de Flandre ont visité hier l'Exposition de Jean Portaels et des élèves de son ancien atelier à la Maison d'Art. LL. AA. RR. étaient accompagnées du général Burnell et de la comtesse de Launay.

M. Érasme Raway fera mardi prochain, à 8 h. 12 heures du soir, à la Maison du Peuple, une conférence sur Bach et Mozart.

Au programme : 1° Un concerto pour deux flûtes et piano avec accompagnement de quatuor (J.-S. Bach); 2° *Aria* pour violon et quatuor par M. Laoureux (J.-S. Bach); 3° *Le Calvaire* et *Le défi de Phébus et Pan*, chantés par M. Wauquier (J.-S. Bach); 4° Sonate pour piano (Mozart), par M. J. Kefer; 5° *Don Juan* (sérénade) et *L'Enlèvement au sérail* (couplets d'Osman), de Mozart, chantés par M. Wauquier; 6° Trio pour piano, violon et alto (Mozart).

A la Grande-Harmonie, mardi prochain, à 8 h. 1/2 heures, concert donné par M^{me} Théroine-Mège, pianiste, M^{lle} Rachel Neyt, cantatrice, et M. A. Colin, violoniste, professeur à l'école de musique de Namur.

Nous rappelons à nos lecteurs que le concert organisé par l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, pour célébrer le 25^e anniversaire de sa fondation, aura lieu mercredi prochain, 26 février courant, à 8 heures du soir, en la salle du Cirque royal, rue de l'Enseignement.

Le programme comporte l'exécution, par 225 élèves et anciens élèves de l'établissement, accompagnés de l'excellent orchestre des Concerts Ysaye, de la 1^{re} et de la 3^e parties du *Faust* de Schumann et de *Vertlichting*, une œuvre peu connue du directeur de l'école, M. Huberti.

M. Dufrasne chantera les « Adieux de Wotan », de la *Walküre*.

La place de professeur des Arts décoratifs à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ayant été mise au concours, le jury a désigné comme premier candidat M. Constant Montald et comme second candidat M. Omer Dierickx. Le concours a, paraît-il, été particulièrement intéressant.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi,

24 février. — M. Émile Vandervelde. L'évolution industrielle et le collectivisme.

Mardi, 25 février. — M. Louis de Brouckère. La philosophie des sciences. — Classification des connaissances humaines.

Mercredi, 26 février. — M. Émile Vinck. La Statistique.

Vendredi, 28 février. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Samedi, 29 février. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

M. de Roberty fera, du 1^{er} au 15 mars, six conférences sur la Morale.

MM. Henri Van Melle, peintre, et Hipp. Le Roy, sculpteur, exposeront du 27 février au 5 mars leurs œuvres récentes à la Salle Verlat à Anvers.

Demain s'ouvrira, 11, rue de la Chaussée d'Antin, salle de la Librairie de l'Art indépendant, à Paris, une exposition de peintures et pastels par E. Schuffenecker.

L'Exposition d'art photographique, organisée par l'Association belge de Photographie, s'ouvrira au Musée moderne, dans les premiers jours d'avril. Le comité est assuré dès maintenant du concours des premiers amateurs de Russie, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Suisse, de France, d'Espagne, de Portugal, de Hollande, de Grande-Bretagne, des États-Unis et de Belgique.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire général, 97, avenue Brugmann, Uccle.

Du *Gil Blas* :

Qui ne se souvient de l'admirable œuvre qu'exposa naguère au Champ-de-Mars Eugène Carrière et qui s'appelait : *Famille*?

Il me semble voir encore cette mère entourée de ses deux petits enfants et qui les étreint, les câline doucement, cependant que leurs beaux yeux ingénus se closent, s'empressent déjà de rêves et que les frissonnantes ombres du soir envahissent la chambre, montent comme une marée, mettent quelque chose de mystérieux, d'angélique dans ce baiser fervent, heureux entre tous les baisers. Puis, au fond de la pièce obscure, l'aïeule qui sommeille déjà et que contemple silencieusement un autre baby aux joues potelées et trouées de fossettes. Et sur toute cette intimité comme une bénédiction qui plane, comme un grand et doux recueillement.

Cette toile, d'une impression si intense et si pénétrante et qui classa définitivement le jeune peintre parmi les maîtres de ce temps, a été achetée par la direction des Beaux-Arts et figurera au Luxembourg dans la même salle que le superbe portrait où Whistler perpétua le calme et noble visage de sa mère.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

Exposition des sculptures de M. Paul DU BOIS
et des peintures de M. Alfred VERHAEREN.

Cristaux de M. LÉVEILLÉ.

Céramiques artistiques de M. LACHENAL.

De 10 à 5 heures

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1839

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

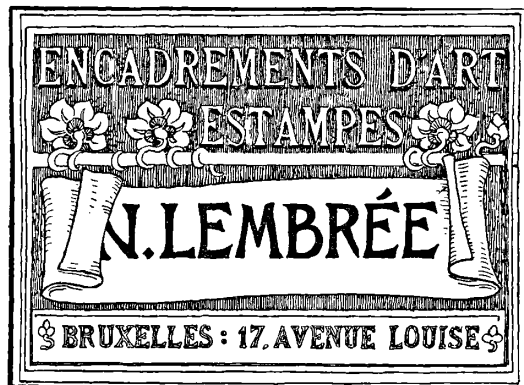
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE BANQUET VERHAEREN. — LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Eugène Carrière*. — MAURICE MAETERLINCK. — PRO LETITIA. — NOTES DE MUSIQUE. *A la Libre Esthétique. Concert jubilaire de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. Audition de Mme Théroïne-Mège*. — QUATRIÈME SPECTACLE DE L'« ŒUVRE ». — NOS ARBRES. — CONCERTS HISTORIQUES. — PETITE CHRONIQUE.

LE BANQUET VERHAEREN

Le Banquet offert lundi dernier par une jeunesse enthousiaste au poète Émile Verhaeren a eu la grandeur, la cordiale simplicité et la dignité qui convenaient. Il ne nous appartient pas d'en faire ici le compte rendu, Émile Verhaeren étant l'un de nos principaux collaborateurs. Bornons-nous à dire que les discours prononcés par MM. Henri Van de Putte, Georges Eekhoud, Francis Vielé-Griffin, Albert Arnay, A.-Ferdinand Hérold, Camille Mauclair et Camille Lemonnier ont exprimé éloquemment la pensée des assistants. Ces discours seront publiés prochainement dans *l'Art Jeune*, dont la rédaction avait pris l'initiative de cette imposante manifestation.

Le Salon de la Libre Esthétique.

EUGÈNE CARRIÈRE

Ce pur et très noble artiste : Eugène Carrière, qui poursuit paisiblement, hors les agitations vaines des théories et des modes, la réalisation de son rêve d'expression aiguë et d'intimité discrète, la *Libre Esthétique* le met cette année au premier plan en lui conférant la place d'honneur qu'elle avait accordée l'an passé à Constantin Meunier, à Xavier Mellery précédemment. Unanimement, le public ratifie ce choix. Et ceux-là même dont les préférences vont à une peinture d'extériorité plus saisissable sont frappés de la puissance et de la beauté que dégagent les quelque quarante toiles ici réunies : figures, portraits et paysages, parmi lesquelles cet étonnant *Théâtre populaire* aux dimensions inusitées qui concentre et résume l'art synthétique du maître.

Au rebours des peintres dont l'inspiration s'aiguise aux contacts extérieurs, Eugène Carrière puise en lui-même la force émotive qu'il communique à ses toiles. C'est en lui qu'il regarde, c'est son âme qui parle dans ses œuvres, ce sont ses pensées et ses sensations qu'il exprime. Dans un champ extrêmement limité quant aux modèles dont il se sert — et qu'importe pour lui le sujet! — il parcourt le monde infini des sentiments

humains; il note, avec un scrupule et une subtilité rares, les nuances les plus délicates de la tendresse, de la pitié, de l'amour maternel; la vie, dans ses multiples expressions, rayonne en ses œuvres, — la vie intérieure s'entend, dégagée des contingences, quintessenciée pour ainsi dire.

« Qu'il soit le peintre des enfants qui sourient, des adolescents qui rêvent, des mères qui agissent, a dit de lui Gustave Geffroy, — qu'il trace en inoubliables effigies des portraits d'expressions de tous ceux qu'il a examinés, scrutés, et qu'il révèle à eux-mêmes en ces biographies stupéfiantes écrites sur une toile, — toujours, avec la puissance de sa forme, la science de son modelé, toutes les qualités de peintre, de dessinateur, d'harmoniste, toujours, et sans que la fine matérialité de son art en souffre et faiblisse, il apporte des préoccupations cérébrales, il s'adresse pour être compris à des complices intellectuels. Pas un de ses tableaux qui ne fasse songer, par l'aigu de son expression, par sa grâce douloureuse et souveraine, aux profondeurs tressaillantes et énigmatiques de la vie. Et c'est une vie sans métaphysique compliquée, qui ne donne pas à résoudre de subtils rébus, c'est la vie de tous, toute proche, enfermée, concentrée et épanouie à la fois, dans nos demeures de villes, dans des réduits de silence aménagés au milieu des bâtisses agglomérées et des passages de foules formidables. La pitié et la violence d'une âme haute, la compréhension d'une intelligence, c'est ce qui leur donne une si grave signification et fera leur importance dans l'avenir... »

On ne pourrait mieux définir l'art d'Eugène Carrière. Il y a en lui, — et c'est ce qui le place au premier rang des peintres contemporains, — outre l'observateur et le penseur, un bel ouvrier d'art que font tressaillir d'aise les splendeurs de la forme et la sensualité de la couleur. Le rythme harmonieux des mouvements, l'éclat des carnations juvéniles, le fugitif éclair d'une chevelure flavescente, son œil les saisit, sa main les inscrit en notations atténuées et discrètes, mais aisément perceptibles. Et cette face essentielle du talent de Carrière, le Salon de la *Libre Esthétique* la met particulièrement en lumière en offrant à la critique un choix d'œuvres diverses qui permet de suivre, en ses manifestations multiples, la volonté persévérante de l'artiste. La comparaison de ses toiles juxtaposées en fait ressortir la variété. Et si, vues isolément, les œuvres de Carrière, en leur atmosphère voilée, avec le mystère de leurs formes enveloppées, semblent répéter, pour les critiques superficiels, une même formule d'art, elles apparaissent ici, opposées l'une à l'autre, telles que les a voulues l'artiste, nettement distinctes de coloris, de caractère, d'exécution. Comparez, par exemple, à ce saisissant *Sommeil* prêté par M. Pontremoli, la délicate *Figure nue* de M. Paul Gallimard, les *Enfants*

au poisson ou telle *Maternité* douloureuse et pensive. Comparez le *Portrait d'Alphonse Daudet*, qui exprime de façon si intense la physionomie souffrante de l'écrivain, au portrait clair et reposé de M. Gabriel Séailles, à celui de M. Jean Dolent, à celui de Verlaine, à celui de Gustave Geffroy; vous remarquerez avec quel scrupule, avec quelle sincérité le peintre s'est attaché à réaliser son œuvre, et combien, sous d'apparentes analogies de vision et de facture, se différencie son art.

Le *Théâtre populaire*, la toile la plus importante, l'effort le plus considérable qu'ait tenté jusqu'ici Eugène Carrière, est présenté à la *Libre Esthétique* dans des conditions infiniment plus favorables qu'au Champ-de-Mars, où le jour cru et de tapageurs voisinages en détruisaient la calme harmonie. Il affirme éloquentement cette qualité maîtresse de l'artiste que dégage chacune de ses compositions : l'évocation sentimentale de la Vie par la vérité des attitudes et de l'expression. Mais ici le peintre fait un pas de plus. De l'observation exacte naît le symbole, que d'autres recherchent dans l'artificiel. Et voici qu'en cette vaste composition dont le Théâtre de Belleville est le prétexte surgit, formidable, la synthèse de la Foule, avec son inquiétant mystère, avec ses énergies latentes, ses aspirations, sa force, sa grandeur tragique. Le drame qui se joue là-bas, sur la scène invisible, sous la clarté indécise des lustres, n'est rien au regard de celui qui s'agite en cet être collectif, tendu de tous ses nerfs, de toute son attente anxieuse vers les émotions espérées. C'est lui, cet être inconscient, qui forme l'intérêt et le sujet de l'œuvre, qui l'absorbe tout entier et l'élève au-dessus des scènes documentaires qui l'environnent.

Clôtons ces notes brèves par un extrait de la magistrale étude que consacra Gustave Geffroy, dans la *Vie artistique*, à cet impressionnant *Théâtre populaire*. Il caractérise en quelques phrases médullaires les sensations que provoque l'œuvre.

« Le peintre de ce *Théâtre populaire* est de ceux qui croient à la poésie de la vérité, à l'idéal trouvé dans le réel. Ce qu'il demande à la foule par son œuvre, c'est de se reconnaître elle-même, de prendre conscience de sa force, de son avenir. S'il a exclu de cette œuvre les férociétés qui rôdent aux bas-fonds, il n'a pas cédé la misère et la fatigue, il est allé droit au monde de labeur et de pauvreté, et il le dévoile jusqu'à ses profondeurs dans cette toile sévère qui apporte ici, dans ce milieu d'art factice, de mode éphémère, la protestation de la vie dédaignée. C'est l'anonymat qui apparaît, la grande foule sans cesse décimée, et dont la réserve a été jusqu'à présent inépuisable. Les femmes, les enfants sont là, auprès des hommes attentifs, et cette foule apaisée, c'est la foule joyeuse de la fête des rues, c'est la foule exaltée des révolutions, le chœur tragique, sacrifié, et toujours renaissant, de l'Histoire.

Je loue Carrière d'avoir été le peintre de cet élément. Sa pensée consciente est mêlée d'intime et d'admirable façon à cette vie instinctive. Le peintre a trouvé l'accord entre l'art et le réel. Il a bien représenté cette masse d'individus comme un seul être. Il a réuni, soudé les uns aux autres, comme les anneaux d'une chaîne, tous ces gens venus vers la même lumière. Ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, il les a exprimés par un modelé continu, il les fait surgir de la même ombre, il éclaire leurs visages, leurs mains, de la même clarté.

L'œuvre de Carrière, conçue sous forme de tableau et qui est exécutée en fort bonne peinture, est régie par les mêmes nécessités qu'une œuvre de sculpture. Les ombres et les lumières obtenues ici par la couleur seraient obtenues par des épaisseurs de matière, et ce serait l'unique différence. Ce groupe du premier plan, d'une si souple et si forte réalité, est un groupe sculptural au premier chef, et je crois bien que dans toute la partie de double hémicycle du tableau, on serait fort embarrassé de découvrir le point où il y aurait arrêt de la forme. L'atmosphère même a une forme pour Carrière. Il aperçoit absolument visibles les arrivées de lumière à travers l'espace, et les remous que font et défont les courants des fleuves d'ombre.

C'est dans ces grandes coulées de lumière d'or et de ténèbres transparentes qu'il fait se mouvoir l'humanité de ses toiles. Il n'isole pas les êtres du milieu où ils vivent, il les voit comme des végétaux prenant leur vie au sol et respirant dans l'air. Il ne cèle pas la pesanteur des corps, et il va de plus en plus vers la différenciation, la réalité individuelle, mais ses personnages n'en sont pas moins en contact avec ce qui les entoure, ils participent à la vie universelle. »

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Paris, Société du *Mercur*e de France.

Par son théâtre, Maeterlinck nous avait déjà imprégnés du sens subtil de cette vie intérieure qui faisait de ses personnages des créatures à travers lesquelles nous voyions plus profondément en nous-mêmes. Plusieurs d'entre elles — pourquoi me reviennent aujourd'hui les figures d'Alladine et d'Astolaine? — faisaient sentir le drame simple et journallement côtoyé de la sensibilité extérieure, apportant à notre besoin de jouissance immédiate son charme fin, léger et reposant; emportant notre âme vers les paradis d'une douce apparence, dont la Réalité profonde n'avait pas su se revêtir. La Réalité recouvrait de sa pitié attristée et inutile l'effondrement de l'échafaudage charmeur. Alladine et Palomides mouraient de l'étroues de leur rêve, comme nous nous étions de n'avoir que de faims et des soifs insuffisantes.

Et tous ces drames, sauf ceux qui touchaient à la mort, *Les Aveugles*, *Les Sept Princesses*, *La Mort de Tintagiles*, étaient la tragédie de nos insuffisances, rendant plus poignante une vieille tristesse qui était en nous depuis longtemps.

Cette fois, cessant de regarder la tragédie des forces éternelles à travers la lorgnette amoindrissante des événements ordinaires, le poète descend bravement en lui-même et dit du mieux qu'il peut ce qu'il voit.

Ce n'est plus une Astolaine, muette Cassandre de sa propre impuissance, qui dira les résignations séculaires de l'âme humaine qui se réveille, et que l'Apparence repousse au rang des choses secondaires. C'est l'artiste, le penseur, le voyant, débordé par le flot d'évidences surgissant autour de lui, nous parlant directement de ce qu'il a senti. Avec la lampe allumée de son admiration, il descend dans les régions où la pensée abstraite seule s'était aventurée. Désormais elle est ouverte par la joie, la douleur et la beauté, cette porte de la vie intérieure que les êtres ordinaires regardent avec un certain effroi, médusés par la philosophie verbeuse, ou la oiseuse logique des déductions ingénieuses qui jusqu'ici, rébarbatives, en gardaient l'entrée. Et ce que Maeterlinck découvre derrière cette porte, c'est l'expression et l'affirmation d'une sensibilité presque innommée et inconnue, comme s'il voyait un peu plus exactement que les autres, s'écailler cette enveloppe d'apparence que nous avons prise jusqu'aujourd'hui pour la réalité absolue.

Sous cette sensibilité qu'il annonce, il y en a une autre, d'autres plus profondes encore peut-être, que des siècles lointains découvriront. Mais dans les dépouillements successifs de nos écorces viriles, entr'ouvertes ou rendues transparentes par le génie, celui qui le premier crève les parois qui nous cachent une vie nouvelle, fait rouler sur nous un torrent de fécondantes révélations.

Il semble tout à coup que les choses deviennent d'une clarté et d'une simplicité radieuses, et quand Maeterlinck cite dans l'essai sur « le Réveil de l'âme » cette parole de Claude de Saint-Martin : « Avons-nous fait un pas de plus sur la route instructive et lumineuse de la simplicité des êtres? » nous pouvons lui affirmer que l'intensité de son désir a déjà résolu, par elle-même peut-être, une partie du problème.

Le *Trésor des Humbles* est, en effet, un pas de plus sur la route de la simplicité des êtres. Je ne peux pas, je ne veux pas vous parler des treize chapitres qui composent le livre, de ce qu'il dit de la *Bonté invisible*, de la *Beauté intérieure*, du *Silence*, de l'*Etoile* ou du mystère des destinées identiques à elles-mêmes, de la *Vie profonde*, ni des autres trésors, contenus dans ce reliquaire de l'intuition de notre temps. Je vous dirai seulement que je vois une grande unité traversant ce livre, et que tous les malheureux, tous ceux qui se sont réfugiés dans l'art, la science ou l'action fébrile pour y retrouver un peu d'inconnu ou de divin, — comme ces soldats perdus du moyen-âge se réfugiaient dans les couvents pour se réchauffer au foyer d'une harmonie générale, quelle qu'elle soit, — tous ces malheureux, tous ces humbles y verront, luisant sur la plus simple des vies, la lumière de l'infini. Peut-être y verront-ils qu'il est plus grand, plus haut, plus rare d'être purement, superbement heureux, que d'entrevoir un coin du ciel de la beauté ou de la connaissance.

Bien au-dessus de nos douleurs et de nos insuffisances, apparaît la transcendante vision d'une union possible entre le bonheur humain et les lois universelles. Au fond de l'homme, Maeterlinck lit le sens général de la Vie, et je crois qu'avec son aide nous allons retrouver cette réelle signification de l'homme dans l'harmonie du Tout, cessant enfin de tâtonner ou de choisir entre les règles partielles, les morales utilitaires et les idéals de pacotille qui nous amoindrissent.

PRO LÆTITIA

Les formes théâtrales s'assouplissent et à la place de la production étroite et individuelle d'un monsieur qui taille sur des patrons naturalistes ou symbolistes des pièces de théâtre sempiternelles, on voit apparaître des œuvres, produites d'un milieu, nées d'une collaboration collective et gardant de cette paternité multiple une diversité d'allures saine et énergique. Tel est le cas pour la revue que les étudiants de la faculté de droit de l'Université de Bruxelles ont jouée vendredi, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire, au Théâtre du Nord, rue de Brabant.

Enthousiasme extraordinaire! Peut-être sont-ce mes souvenirs d'étudiant, clairs d'insouciance comme un ciel bleu, qui, mêlés au charme qui se dégageait de ces improvisations, me donnèrent l'émotion intense et joyeuse de me voir revivre? Qu'importent ces questions? Il fallait que cette revue fût vraiment exquise pour que, à tous, elle nous parlât si profondément.

Nous sommes dans un pays né pour la satire. Non pas la satire romanesque dure et didactique chère aux seuls maîtres d'école, mais la fantaisie verveuse d'une imagination sans mors ni bride et qui galope à travers champs, maisons, dignités et autorités, foulant tout respect de ses sabots, et qui s'ébroue avec irrévérence. Pas une méchanceté, pas une violence, pas une brusquerie! De la grâce, du charme, et quelquefois un attendrissement, un peu grave, très peu grave!

Et pourtant elle n'est franchement pas tendre pour le conseil d'administration de l'Université-vieille, ni pour les imposants dignitaires académiques de sa Faculté de Droit. Sont-ils assez tournés en bourrique. Baudrillart, ou Gibbou, Veau-gras et « le dur Helvétè »! Il y a une chose surtout que les étudiants n'ont pas digérée. Ce sont les trente mille francs de truffes et de champagne qu'on leur a distribués pour les faire taire; mais s'ils s'y sont laissés prendre, les nouveaux Ilotes gardent une sourde rancune à leurs saouleurs. Ça revenait, comme un leitmotiv, de place en place, sous les espèces notamment de trois Anglais dodelinards et ivres. Ce qu'il fallait voir surtout, c'était à l'entrée en scène du grand cirque Cavenaille, Buls et Graux, les hercules de foire montés sur un éléphant, débitant le boniment fallacieux de leurs absolus dévouements au libre examen, et vertement rabroués par la commère, une ravissante commère, M^{lle} Gauthier, qui a mené la pièce avec une étourdissante gaité. Cette scène-là, par exemple, a jeté un froid polaire dans la partie professorale et doctrinaire du public.

Il est, au reste, surprenant de voir ce que les auteurs de revue ont su faire du compérage qui en a jusqu'à présent constitué le pivot inévitable. Il était devenu odieux de banalité, de salaison ordurière et de bêtise. L'idée charmante de faire descendre Théodore Verhaegen de son socle pour le faire flirter avec une très jolie Faculté de Droit, au milieu des vieux bonshommes doctrinaires, des vieux petits étudiants doctrinaires, et tout ce rachitisme effaré par l'enthousiasme vigoureux et imprévu de la vieille statue de métal, a donné l'occasion au susdit compère Verhaegen d'appliquer sur ces grotesques « plus bourgeois qu'un bateau de canal » de retentissantes vérités.

Enfin, tout a été parfait : l'orchestre, un orchestre complet d'étudiants, savamment dirigé par un étudiant qui s'était fait une amusante tête de Gevaert, était excellent, les décors très exacts, et les acteurs improvisés déconcertants d'aisance scénique. A côté du compère qui avait l'air de n'avoir jamais fait que ça, un étudiant

surtout, dont j'ignore le nom, sous les traits du professeur Cornil, a fait rire la salle aux larmes.

Cela démontre une fois de plus qu'il n'y a que de bonnes raisons pour que le théâtre cesse d'être exclusivement professionnel, qu'il devienne le patrimoine de tous et qu'il mêle sa vie heureuse, comme toutes les manifestations de l'art contemporain, à la vie coutumière des hommes. Voilà qui est essentiel!

LÉON H.

NOTES DE MUSIQUE

A la Libre Esthétique.

Les concerts donnés par M. Eugène Ysaye à la *Libre Esthétique* ont été inaugurés jeudi dernier par une séance de musique de chambre dont le programme neuf et une interprétation de premier ordre ont fait un vrai régal d'art. Le *Quatuor slave* de Glazounow, qui ouvrait le concert, n'avait jamais été entendu à Bruxelles. Peut-être les difficultés d'exécution qu'il offre, spécialement dans le final : « Une Fête slave », d'un rythme endiablé, expliquent-elles cette prudence des quartettistes. Pareilles œuvres, séduisantes surtout par d'exceptionnelles qualités de facture, par la couleur pittoresque et l'ingénieuse mise en œuvre de motifs populaires, exigent, plus que toute autre, une interprétation irréprochable. On sait que le Quatuor Ysaye excelle à en faire valoir toutes les intentions, à en mettre en lumière les nuances les plus délicates. L'exécution de cette composition rhapsodique, divisée en quatre morceaux : *Moderato*, *Interludium*, *Alla mazurka* et *Final*, a été étourdissante de précision et de brio. Le deuxième morceau, un *Andante* sentimental et tendre, a été particulièrement apprécié. Dans le Final, l'évocation des danses bohémiennes, de la gaieté populaire, des cortèges empanachés a été exprimée merveilleusement.

L'interprétation de la *Suite basque* (inédite) de Charles Bordes pour flûte et quatuor à cordes n'a pas été moins remarquable. M. Ysaye avait fait appel, pour la partie de flûte, au soliste de la *Société symphonique*, M. Van de Kerehoven, qui s'est affirmé instrumentiste impeccable. La jolie *Suite* du maître de chapelle de Saint-Gervais avait été jouée jadis aux concerts des XX. La poésie mélancolique du *Prélude*, l'originalité piquante de l'*Intermezzo* et surtout la poignante émotion du *Paysage* — une page de très haute inspiration — ont retrouvé auprès du public de la *Libre Esthétique* le succès de bon aloi qui avait accueilli la première audition de l'œuvre.

Entre ces deux compositions instrumentales, M^{lle} J. Duthil, une jeune cantatrice hollandaise qui remporta l'an dernier le premier prix au Conservatoire dans la classe de M^{me} Cornélis, a fait entendre, en première audition, trois mélodies extraites de l'*Album musical de la Jeune Belgique* de M. Léopold Wallner. Vif succès pour ces pièces excellentement écrites, d'une inspiration personnelle, et pour la cantatrice, dont la voix timbrée, l'articulation nette et l'intensité d'expression promettent une artiste d'avenir.

Concert jubilaire de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Il y avait foule au Cirque royal, mercredi soir, pour célébrer le jubilé de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. Cette excellente institution populaire, consacrée à l'enseignement gratuit de la musique vocale, a pris, on le sait, le premier rang

après le Conservatoire de musique. Due à l'initiative d'Henry Warnots qui fonda l'école en 1870, elle est actuellement dirigée avec un zèle infatigable et une incontestable autorité par M. Gustave Huberti, dont les efforts constants sont pleinement récompensés par la réussite. La remarquable exécution qu'il a conduite de deux œuvres chorales importantes : le *Faust* de Schumann et *Vertlichting*, dont il est l'auteur, a prouvé l'excellence de son enseignement éclectique et rationnel.

Les masses chorales, composées de 250 élèves, ont chanté avec une justesse et une précision exceptionnelles, et la plupart des solistes, choisis, à l'exception de M. Dufranne, parmi les élèves et anciens élèves de l'École de musique, ont été à la hauteur de leur tâche.

Ce dernier, dont on connaît la voix ample et la bonne émission, a donné aux « Adieux de Wotan » de la *Walkyrie*, qui clôturaient le concert, un très beau caractère.

L'orchestre Ysaye collaborait à cette audition, complétant un ensemble homogène, digne des œuvres qu'il avait mission d'interpréter.

Audition de M^{me} Théroine-Mège.

L'un des meilleurs professeurs bruxellois, M^{me} Théroine-Mège, s'est révélé, vendredi soir, à la Grande-Harmonie, en même temps que pianiste au mécanisme développé, au toucher correct et sûr, compositeur de mérite. Une *Ballade*, une *Gavotte* pour piano et violon, des *Stances à la nuit*, écrites d'une main experte, ont valu au compositeur-pianiste un joli succès. On a applaudi avec non moins de sympathie M^{lle} Rachel Neyt, l'interprète des *Stances*, qui a chanté en outre, en musicienne exercée, diverses mélodies de Georges Hue et des frères Hillemacher. La partie de violon des *Stances* et de la *Gavotte* était confiée à M. Alfred Collin, professeur à l'Académie de Namur, qui a fait valoir des qualités de mécanisme et de justesse dans la Sonate en *fa* de Beethoven et dans les épineux *Zigeunerweisen* de Sarasate. Une composition de M. Chevillard pour piano, trois poèmes et un *Adieu* de M. Trémisot et la *Valse-Caprice* de J. Wieniawski complétaient le programme, qui avait le mérite de n'être pas banal et d'offrir aux auditeurs quelques nouveautés. Ces nouveautés, malheureusement, ne présentaient pas toutes un égal intérêt. Les *Profilis antiques* de M. Trémisot ne sont que d'insignifiants morceaux de salon et le *Thèmes et Variations* de M. Chevillard est une composition décousue et vide, peu digne du sérieux talent de M^{me} Théroine-Mège.

QUATRIÈME SPECTACLE DE L'« ŒUVRE »

Raphaël, pièce en trois actes de M. ROMAIN COOLUS. — **Salomé**, pièce en un acte de M. OSCAR WILDE.

Pour le songeur qui se plaît à chercher — une fois la toile tombée et les lumières éteintes — la signification générale des évocations brillantes ou sardoniques dont le souvenir tourbillonne en son esprit et déroulées tantôt devant ses yeux, voici peut-être une des réflexions suscitées par ce spectacle de l'Œuvre : Après le précis et fin croquis de vie réelle, enfermant entre les légèretés d'un joli dialogue vingt petites vérités journalières, comme les rides d'un visage ensèrent l'expression de son intellectuel, après la légende, nef venue de si loin à travers les siècles pour qu'un poète, un autre et un autre brodent à nouveau sa voilure

des ramages de leurs imaginations, — n'eût-elle pas été la désirée, la bienvenue, l'œuvre vaste, complète qui, ramassant d'une seule brassée ces floraisons antipodales de l'esprit humain, naturalisme, idéalisme, les aurait maintenues puissamment liées ensemble en une gerbe unique? Ne semble-t-il pas que notre existence quotidienne, terne, vulgaire et laide presque incessamment dans ses détails, soit un fond d'une grisaille parfaite pour le relief multicolore de nos aspirations dévorantes et plus que jamais pleines de noblesse, de courage et de beauté? L'artiste méprise-t-il cet alliage brutal de la vie de chaque jour visible à tous, commune à tous et de la vie intérieure, passionnée, palpitante du penseur, ou l'heure n'a-t-elle pas sonné de l'art assez large, assez subtil qui décrira leur invincible combinaison? Sans doute, on a déjà maintes fois dépeint de lunatiques personnages qui préfèrent mourir à marier leur rêve — sans espoir de divorce — avec l'inévitable et basse réalité; on a exalté le génie bataillant contre la misère; mais il y a plus que ces histoires d'un renouveau trop banal, quoique éternel, parmi l'ardente agitation moderne. Cette réalité dénigrée, on n'en connaît point la grandeur, malgré la force des morsures qu'elle vous laisse à l'âme, on n'en connaît point toutes les faces terribles ou grotesques, dont le terrible et le grotesque se décuplent, pourtant, quand l'esprit vient les traverser de sa folie ou de sa fantaisie, et le moissonneur qui doit faucher ensemble les orties et les fleurs n'apparaît point sur le sillon.

Assurément, plus d'un spectateur de l'Œuvre attendit, l'autre soir, un fils étrange, insensé, incroyable mais véridique de *Raphaël* et de *Salomé*. Il n'est pas venu.

Daniel est un sceptique charmeur, éloquent, au langage limpide et séduisant à qui sa sottise femme (que la trentaine tintée rend cependant d'une hardiesse plutôt spirituelle) a préféré une sorte de mouton aussi idolâtre que barbu, en extase continuelle devant elle. Cette perpétuelle adoration l'excède, et plus encore à l'apparition d'un jeune cousin dont les vingt ans printaniers ne demandent pas mieux que de s'épanouir complètement sous les grâces automnales de Louisa. La dame joue à la tendre petite maman, à la Madone protectrice, puis à la Juliette; le collégien est ravi; l'amant trépigne et pleure, le mari sait tout et permet tout tant que l'harmonie du ménage et le bonheur de l'épouse restent intacts, jusqu'au moment où le « petit » délaisse son excellente cousine qui souffre, gémit et se lamente. Alors il intervient, épand des paroles calinantes de vieux médecin-gâteau, tente la guérison par un traitement de douce et fraternelle philosophie, conseille à l'abandonnée un retour vers la canine affection du premier ami, introduit celui-ci au bercail ravagé, et le rideau descend à l'instant où la pièce pouvait prendre grande allure, par l'explication de ce singulier caractère d'homme, bon, intelligent, humain, honorable pour les êtres qui connaissent la pitié, cocassement ridicule pour les gardiens de la convenance, forcé sans doute à d'apparentes bouffonneries par la mesquine ordonnance de la vie, sa propre faiblesse et sa magnanimité. M. Gémier a joué ce rôle avec une justesse, une autorité sobre, une diction d'une netteté absolue, révélant quelles ressources d'un talent nombreux et varié recèle l'acteur qui créa si remarquablement le Brabantio de *Venise sauvée*.

Autant cette tragédie bourgeoise se concentre au point qu'une certaine obscurité en dérobe les conclusions, autant le poème dramatique d'Oscar Wilde étale de clairs épisodes d'une forme exubérante, jalouse de saisir en sa cadence, en ses images tout

ce que la nature possède de scintillant, de coloré, de lumineux, de suave, d'embaumé et de voluptueux, et le vœu de l'artiste qui a hasardé pareille capture est noble si la réalisation n'en demeure pas entièrement personnelle et d'une originalité ne redoutant aucune réminiscence. Shakespeare, Flaubert, Leconte de Lisle, Maeterlinck sont un peu les faces du prisme derrière qui l'auteur contemple ses propres visions, valeureuses par elles-mêmes, mouvementées d'une fougue habilement retenue ou savamment débordante qui les adapte à merveille aux exigences théâtrales.

L'écrivain audacieux a touché à l'antique légende en la transformant selon sa rêverie, comme Salomé elle-même ose toucher la tête coupée du Précurseur. Il montre l'orientale princesse, rusée, barbare, réclamant, d'une volonté farouche, la satisfaction de ses désirs d'enfant sauvage et impérieuse, éprise de la beauté sainte d'Iokanaan, des yeux éblouis de ce visionnaire, de sa longue chevelure de captif, de sa bouche mélodieuse de prophète qu'elle veut baiser, mais sans que la splendeur d'âme, ou les regards orientés vers le ciel, ou les paroles pieuses touchent ce cœur de bête fauve et charmante, obtenant pour le triomphe de son caprice le chef tranché du martyr qui la dédaigna et le couvrant alors de ses cruels et malheureux baisers.

Fort bien secondée par Lugné-Poe, l'Hérode, le prince de décadence, faible, tremblant, flottant, mièvre, prisonnier des gestes ensorceleurs de la danseuse, tout entier oscillant au rythme de ses pas harmonieux, M^{me} Lina Munte fut une admirable Salomé. A ce même théâtre déjà, elle incarna inoubliablement la courtisane de *Venise sauvée* et s'est encore une fois installée pour toujours dans la mémoire de ceux, présents à son succès, qui l'entendirent ce dernier soir. Il faut vraiment maudire le mauvais hasard qui a si longtemps écarté de la scène française une telle interprète au jeu intense, concis, solide, à l'articulation très pure, qu'accentue un visage expressif et, surtout, un souple corps qui se plie en courbes aquilines, féroces, se détend en nonchalance gracieuses, en allures rêveuses de jeune femme amoureuse, ou bien serpente en enlacements de magicienne chercheuse d'implacables envoûtements, enfin explique, commente, souligne, complète la pensée.

L'entrée de M^{me} Lina Munte dans un de nos principaux théâtres nous dédommagerait-elle jamais de tout le temps qu'elle passa en de trop lointains pays?

NOS ARBRES

L'idée qu'il faut respecter les arbres gagne, gagne, gagne. Il devient difficile d'y forfaire sans qu'il s'élève quelque réclamation. C'est très consolant de voir tout le monde comprendre et défendre une vérité qui touche aux jouissances communes et devenir en paysage collectiviste sans le savoir.

Aux États-Unis on a organisé une fête dite l'*Arborday*, le jour de l'arbre, où chacun est tenu de planter au moins un arbre, hommes, femmes, enfants, vieillards. Pour les nourrissons, ce sont les nourrices qui plantent.

Montaigne a dit : Aucun être humain adulte ne devrait mourir sans avoir fait un enfant, écrit un livre, planté un arbre.

Mais si les simples citoyens sont convertis, il en est autrement des autorités. Là régner encore la barbarie et la stupidité insolente. Actuellement, à Bruxelles, dans tous les squares, on voit à l'œuvre des jardiniers imbéciles, à la douteuse compétence des-

quels on livre les végétations, mutilant les arbres, leur coupant des branches on ne sait pourquoi, au hasard de leur fantaisie idiote, accomplissant la hideuse besogne qui fait de la plupart de ces nobles végétaux des objets contournés, croqués, estropiés. Il suffit qu'un rameau pousse fièrement pour que ces hérules y appliquent leur tranchet et abattent.

Ohé! Monsieur Buls, où êtes-vous? Accourez donc pour escarboter ces brigands. Ou plutôt pour ramoner l'intellect des fonctionnaires insalubres qui donnent de pareils ordres. Expliquez à ces êtres à cervelles cloisonnées que l'arbre n'est jamais plus beau, plus élégant, plus empreint de grâce, de vigueur et de charme et de santé que lorsqu'on le laisse pousser à sa guise. Expliquez-leur aussi que chaque coupure est une blessure qui peut rendre l'arbre malade et languissant.

Et si vous en avez la bonne envie, criez aussi cela à tous les bourgmestres de province qui, en cette matière, sont d'abominables coquins et des sots à triple détente. Allez-y voir! partout on bûcheronne odieusement. Il n'y a pas en Belgique un endroit arboré de ville qui n'ait subi ces outrages. Ils nomment ça : soigner nos plantations!!!

Or, à côté de ces massacreurs, dans les champs, dans les bois, se manifestent splendides les arbres auxquels on n'a jamais touché, donnant, par leur beauté, à ces sauvages, une leçon de choses qu'ils ne voient pas. Laisser faire la Nature, ça n'est pas administratif.

CONCERTS HISTORIQUES

Réalisant le projet dont nous avons parlé, M. Vincent d'Indy donnera à Paris, avec la collaboration de M. Charles Bordes et des *Chanteurs de Saint-Gervais*, une suite de concerts historiques avec soli, chœurs et orchestre, consacrés aux Origines de la Musique de Concert (oratorios, cantates *a camera*, symphonies). La première série comprendra trois auditions, fixées aux mardis 3, 10, et 17 mars, à 4 h. 1/2, en la Galerie des Champs-Élysées.

Au programme de la première séance : la cantate de J.-S. Bach *Wachet auf ruft uns die Stimme* (solistes M. Challet et M^{lle} Marcella Pregi), le Concerto en *ré majeur* de J.-S. Bach et Deux leçons pour clavicorde de D. Scarlatti par J. Albeniz, la *Musique pour les soupers du roi* de Lalande, des chansons sacrées de H. Schutz et deux pièces vocales du *xvi^e siècle*.

Aux auditions suivantes on entendra M^{lle} Éléonore Blanc dans une cantate *a camera* de Destouches, spécialement remise en partition en vue du Concert par M. Vincent d'Indy, M^{lle} Garnier, de l'Opéra-Comique, dans une cantate *a camera* de J.-Ph. Rameau remise au jour par M. Ch. Bordes, et accompagnée au clavecin par M. Louis Diémer qui exécutera diverses pièces inédites de Couperin, Rameau, etc., et deux cantates de Bach par les *Chanteurs de Saint-Gervais* qui chanteront également pour la première fois des pièces vocales des madrigalistes anglais du *xvi^e siècle* Gibbons, Wilbye, Thomas Morley et des chansons des primitifs allemands et italiens.

Ces concerts sont donnés au profit de l'Œuvre des Campagnes sous la présidence de S. A. R. M^{me} la duchesse d'Alençon.

PETITE CHRONIQUE

Le raout offert par la *Libre Esthétique* aux exposants a réuni à la Maison d'Art, le soir de l'inauguration du Salon, un grand nombre de personnalités artistiques belges et étrangères. Citons entre autres MM. Eugène Carrière, Jean Dolent, Constantin Meunier, Eugène et Théo Ysaye, Alexandre Charpentier, F.-R. Carabin, Henry Nocq, Charles Cottet, Henri Paillard, Camille Maclair, Franz Melchers, H. de Toulouse-Lautrec, Gustave Serrurier, Auguste Donnay, Armand Rassenfosse, Emile Claus, Ch. Vander Stappen, Fernand Khnopff, F.-Mowbray Taubman, Gabriel Fabre, Ch. Doudelet, etc., etc.

MM. Eugène et Théo Ysaye ont merveilleusement interprété la *Sonate* pour piano et violon de G. Fauré. Un buffet bien servi avait été dressé au premier étage. Les conversations cordiales qui ont suivi les présentations se sont prolongées jusqu'à une heure du matin.

La série des Conférences de la *Libre Esthétique* sera inaugurée lundi prochain, 2 mars, à 2 h. 1/2 précises, par M. Camille Maclair, qui a choisi pour sujet *La Tradition et la Mode en Art*.

Prix d'entrée : 2 francs.

Rappelons qu'outre les cartes de membres protecteurs, les cartes de dames et les cartes permanentes sont valables pour les conférences de la *Libre Esthétique*.

Le deuxième concert donné par MM. Eugène Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob à la *Libre Esthétique* est fixé au mardi 17 mars, à 2 h. 1/2. Il aura lieu avec le concours de M. Théo Ysaye, pianiste.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Première liste d'acquisitions :

A. BOCH. — *Les Foins*.

A.-J. HEYMANS. — *Le Calme de la nuit* (n° 1). — *Le Calme de la nuit* (n° 2). — *Le Réveil*. — *Au Soleil levant*.

A. DELAUNOIS. — *Le Béguinage (Ames solitaires)* n° 4. — *Le Béguinage (Ames solitaires)* n° 22.

CH. VAN DER STAPPEN. — *Danaïde*.

F.-M. TAUBMAN. — *La Nuit* (bronze).

M^{me} DESTREE-DANSE. — *Les Chimères* (album d'eaux-fortes).

J. ENSOR. — *Kermesse au Moulin*. — *Les Barques* (eaux-fortes).

EMILE MULLER. — *Les Mois*, d'après E. Grasset, émaux mats grand feu.

A.-W. FINCH. — *Poteries* (30 pièces).

A. BIGOT. — *Grès flammés* (2 pièces).

L'exposition des œuvres de Jean Portaels et des anciens élèves de son atelier, qui attire en ce moment les amateurs à la Maison d'Art, sera irrévocablement close le 15 mars.

Le Cercle *Pro Arte* (choral de dames), sous la direction de MM. Ch. Léopard et E. Closson, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une soirée musicale à la Maison d'Art, avec le concours de M. Théo Ysaye, pianiste. Au programme : des œuvres de Vittoria, Schumann, César Franck, E. Chabrier, Vincent d'Indy, Paul Gilson et Théo Ysaye.

M^{me} Everaers, pianiste, donnera à la Maison d'Art, le jeudi 12 mars, à 8 h. 1/2, une audition musicale avec le concours de MM. Enderlé et Hennequin, violonistes, Lapon, altiste, et Bouserez, violoncelliste. Au programme : le Quintette pour piano et cordes de Beethoven, une Sonate pour piano et violon inédite première exécution) de M. Lapon, etc.

M. Lucien Franck expose du 29 février au 9 mars de 10 à 5 h.) quelques-unes de ses œuvres en la salle du Congrès, rue du Congrès, 5.

Le succès des représentations de *Fanfan la Tulipe*, interrompues par les bals du carnaval, reprend de plus belle. Il est vrai que l'interprétation en est excellente. Dimanche, à 2 heures, *Fanfan la Tulipe* sera joué pour la première fois en matinée.

Dans quelques semaines sera célébré au Conservatoire le jubilé de M. Gevaert, l'éminent directeur qui, depuis vingt-cinq ans, dirige cet établissement avec une autorité, une compétence et une activité appréciées de tous.

Une souscription est ouverte parmi le personnel et les élèves du Conservatoire, en vue d'offrir au jubilaire son buste par M. de Lalaing.

D'autre part, un comité provisoire dont le trésorier est M. Léon Lequime vient de lancer parmi les esthètes et amateurs d'art une souscription ayant pour objet de réunir le capital nécessaire à l'érection d'un théâtre qui serait annexé au Conservatoire et permettrait de compléter par des études pratiques l'enseignement professionnel des artistes, de donner des représentations modèles des chefs-d'œuvre lyriques, etc. Ce vaste projet serait, dans la pensée de ses promoteurs, réalisé en vue de prouver à M. Gevaert la sympathie des amateurs de musique et la reconnaissance de tous ceux qui ont joui de la reconstitution artistique des deux ouvrages dont s'est occupé spécialement, au Théâtre de la Monnaie, le directeur du Conservatoire : *Orphée* et *Fidélio*.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi, 2 mars. — M. de Roberty.

Mardi, 3 mars. — M. Émile Vandervelde. L'Évolution industrielle et le collectivisme.

Mercredi, 4 mars. — M. de Roberty.

Jeudi, 5 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Vendredi, 6 mars. — M. de Roberty.

Samedi, 7 mars. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

Le quatrième concert populaire aura lieu le dimanche 22 mars, à 14 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M^{lle} Eléonore Blanc, de M. Émile Engel et du Choral Mixte, dirigé par M. Léou Soubre.

En voici le programme, qui est du plus haut intérêt :

1. *Chant élégiaque* pour 4 voix mixtes et accompagnement de quatuor, op. 118 (1^{re} exécution) (Beethoven). — 2. *La Sulamite* (mezzo-soprano et chœur de femmes), poème de Jean Richepin (1^{re} exécution) (Chabrier). — 3. *Le Pèlerinage à Kevelaer* (soli, chœurs, orchestre), ballade de Henri Heine, version française de M. Kufferath (1^{re} exécution) (Humperdinck). — 4. *Le Chant de la Cloche* (2^e tableau : l'Amour (Vincent d'Indy). — 5. *Parsifal* (scène religieuse du 1^{er} acte) Wagner).

La répétition générale sera donnée au Théâtre de l'Alhambra.

On peut s'inscrire dès maintenant chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Arsène Houssaye vient de mourir à 81 ans. En lui disparaît un des derniers représentants de la brillante pléiade des écrivains du second empire : Théophile Gautier, Champfleury, Gérard de Nerval, Monselet, Murger, etc. Rappelons, parmi ses œuvres un peu oubliées, *La Pantoufle de Cendrillon*, *Les Filles d'Ève*, *Le Roi Voltaire* et *L'Histoire du 41^{me} sauteuil*, ouvrage dans lequel Arsène Houssaye affirma particulièrement sa verve mordante et son esprit caustique.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique.

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS 'D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (deuxième article). — LA TRADITION ET LA MODE EN ART. — EXPOSITIONS COURANTES. *M. Lucien Frank. Au Cercle artistique.* — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Reprise d'Orphée.* — THÉÂTRE MOLIERE. *Madame Sans-Gêne.* — À LA MAISON D'ART. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon de la Libre Esthétique.

(Deuxième article (1)).

De tout temps, les peintres ont trouvé dans le décor des champs, des montagnes, de la mer, des villes, soit un prétexte à célébrer la terre, les pierres, les eaux, le soleil, la vie, soit un moyen de se traduire eux-mêmes et de faire, si j'ose dire, d'un paysage ou d'un site le vêtement de leur âme. Si l'on appuie sur cette classification, on en découvre aussitôt une autre : celle-ci divise les peintres en peintres *objectifs* et *subjectifs* et plane sur l'art entier, avec ses deux grandes ailes tendues. C'est par les différences qui existent entre les artistes, dont les uns obéissent plutôt à leur sensation, les autres plutôt à leur émotion et à leur rêve, qu'elle

(1) Voir notre dernier numéro.

se justifie. Appliquons-la donc aux exposants de la *Libre Esthétique*.

Dans la première catégorie, à condition toutefois de faire de temps en temps une exception à la règle, on rangerait : Monet, Guillaumin, Heymans, Signac, Lebourg, Morren, Claus, Anna Boch, Maufra, Moret, Vogels, Vanden Eeckhoudt, Paillard ; dans la seconde, Degouve de Nuncques, Khnopff, Delaunois, Doudelet, Denis, Melchers. Chez ces derniers, souvent, le rôle rempli par les personnages l'emporte sur celui réservé aux choses.

Ceux qui depuis quinze ans suivent l'admirable développement personnel du génie de Claude Monet songent, devant son moindre tableau, à ces séries de chefs-d'œuvre qu'il intitula : *Les Rocs, les Meules, les Peupliers, les Cathédrales*. Ce qui frappait alors, c'était combien il douait de vie la nature entière. Ses *Meules* devenaient des personnages à l'âme changeante, au corps se transformant suivant les heures jeunes ou vieilles du matin ou du soir. Ses *Cathédrales* avaient des visages de clarté et d'ombre si variables qu'on les sentait vouloir, aimer, souffrir. Mais, avant tout, c'était la force et la sensibilité des choses que le peintre célébrait, c'était le drame des lumières ou des crépuscules dans les *Meules*, c'était dans les *Cathédrales* l'existence séculaire, l'orgueil ou la déchéance des pierres, le travail chimique des atomes et des molécules auquel

président la pluie, les orages, les hivers, les vents et le soleil. Ces façades de temples tantôt fantomales, tantôt tragiques, tantôt deuilantes, tantôt royales et prêtes pour les sacres, ne traduisaient en somme que l'heure passante et frémissante à travers leur réalité. Un moment précis du jour ou de la nuit les caractérisait aux yeux du peintre.

A la *Libre Esthétique*, à côté d'un paysage déjà ancien, un fragment de la série des *Rocs*, « Belle-Isle-en-mer » s'étale. La masse de granit semble prendre la forme d'un dragon noir et se courber vers l'océan. Un ciel cuivreux ; des flots sinistres et bleus. Le drame de l'eau tumultueuse en face de l'immobilité se définit là et l'on croirait qu'on est au bout de la terre. Encore une fois, c'est le spectacle des éléments, des forces solitaires et profondes, c'est la nature qui est en cause bien plus que l'âme de l'interpréteur. C'est la vie des vagues qui s'exalte sur cette toile et qui s'inscrit une nouvelle fois dans l'art.

De même chez Guillaumin. Ici, la mer est claire, large, belle, chantante. Dans les caries d'une vieille falaise usée, elle écume, bondit, se cabre. Elle se sent joyeuse de son mouvement éternel. Elle semble la jeunesse qui détruit et fait son travail avec l'assentiment d'un beau jour pur et lucide. L'œuvre est d'un ton juste et léger ; la facture est belle, sans rien de mesquin ni de pénible ; on sent la spontanéité et la sûreté d'un maître en ce très simple et impressionnant morceau. D'autres envois du même signataire accompagnent la *Marine à Saint-Palais*. L'harmonie de ceux-là est souvent surprenante. Les violets bleus et les rouges-roses avec, parfois, des jaunes et des verts étranges, distinguent la palette de ce peintre fruste et sain, très requis par les champs et les fleuves et les quais de banlieue. Bien que dans l'impressionnisme sa place soit au second rang, il a influencé maint peintre jeune et progressant et certaines toiles de M. Lebourg, aperçues jadis au Champ-de-Mars, aujourd'hui à la *Libre Esthétique*, entourent les siennes comme des vassales.

La rampe est longuement et bellement tenue par M. Heymans. Grâce à sa technique à touches menues et fines, à sa délicatesse extrême de vision, à sa parcimonie de couleur allant jusqu'à laisser jouer un rôle à la toile nue, ce peintre réalise des rêves de poésie naïve et sincère et exquise au point que rarement impressions plus légères et plus tremblées nous semblent avoir été rendues. C'est miracle parfois. Ceux qui n'ont voulu voir en M. Heymans qu'un peintre dans le sens un peu lourd du mot, sont dérangés dans leurs idées, bien que certains de ses envois, *Matinée de mai* et *Printemps*, soient encore d'un pur amant de la couleur. Mais ceux, au contraire, qui se sont représenté l'artiste comme un chercheur toujours en éveil, comme quelqu'un dont la sensibilité d'âme est rare et profonde et la sincérité totale,

ne s'étonnent guère de le voir se transformer progressivement. Quoi de plus frêle et frais et féérique que *Au Soleil levant*? Dans quel bain de nature fabuleuse et idyllique ce corps nu de femme, entrevu au bord des rivières, va-t-il entrer? Dans quelle atmosphère imbibée d'aurore mouillée le coq chante-t-il le *Réveil*?

Au temps d'harmonie, par Paul Signac, constitue un essai de décoration nouvelle où la théorie des lignes chères à l'auteur joue un rôle peut-être trop visible, mais que l'on ne peut s'empêcher de défendre à cause de la belle conviction d'art que la fresque profère. Le fond est du reste harmonieux et léger ; l'idée de bonheur se dégage de la joie des tons — et l'œuvre entière vue à la distance voulue, quand la fusion des points s'est faite dans l'œil, apparaît d'un équilibre heureux et d'une personnelle entente décorative. C'est d'ailleurs vers cette esthétique de courbes calmes et lentes, vers ces grandes surfaces couvertes de scènes claires et simples, que ceux que le morceau peint ou le tableau de chevalet ne satisfont plus, orientent leur attention. Et il convenait que celui qui inaugura, avec Georges Seurat, la méthode de la division du ton, l'appliquât à quelque large ensemble. Ce qu'on a appelé le pointillé convient, à notre sens, admirablement à la décoration d'édifices dont les voûtes et les frises gigantesques et éloignées des spectateurs permettent cependant, grâce au jeu vibratile des touches, de saisir les récits et les allégories et les symboles inclus dans leur architecture.

Nous retrouvons le paysagiste charmeur dans les quelques aquarelles avec quoi M. Signac complète son envoi et surtout dans la *Bouée rouge de Saint-Tropez*. Celle-ci est la marine la plus claire et la plus merveilleuse du Salon. Le faire s'est élargi, la spontanéité a cassé les trop strictes formules, l'éclat et la gaieté et le quasi mouvement des couleurs impriment une illusion de nette et précise réalité dont le peintre est parvenu à dégager la vibrante chanson de lumière et la douceur de vie ensoleillée du midi.

A des titres divers et suivant des dosages différents, nous pourrions faire de semblables remarques à l'endroit de Mauffra, Moret, Claus, Boch, Hart-Nibbrig, Paillard, Vogels, et examiner leur manière de traiter la nature, sous ses aspects clairs et extérieurs ; mais cet article s'allongerait outre mesure. Nous voulons en consacrer la fin aux peintres que nous avons appelés : les subjectifs.

M. Degouve de Nuncques rêve en s'émotionnant. Venise, que presque tous les peintres ont pavosée de gaieté, lui est apparue à travers sa propre mélancolie et sa personnalité grave et triste. Il n'a regardé Venise que pendant les heures où la nuit l'endeuille. Il n'a compris sa beauté qu'à travers le sens et la vision qu'il s'en fait. Ruelles d'eau lisse et tombale que bordent des maisons d'architecture vieille et usée, canaux unis comme des

dalles, petites places où le soir conversent des mégères, nappes planes et uniformes, où plus rien ne bouge, où seuls des pleurs de lumière chus des grands yeux de fenêtres brillantes, laissent filtrer de longues traînées d'or, Venise endormie, Venise léthargique, Venise morte semble l'avoir traduit beaucoup plus que lui n'a traduit Venise.

Il s'est vu lui-même et lui seul dans la douleur des vieux palais, des vieux quais, des vieilles façades, dans la désuétude silencieuse de la nocturne cité, dans la légende de gloire et de beauté dont ses monuments ne sont plus que les catafalques et mêlant à ce qui leur reste d'existence tout ce que son âme contient de déchéance, de muet orgueil, de solitude et de lamentation tue, il a donné le sens de lui-même en interprétant ces décors illustres et pénétrés par le passé. M. Degouve de Nuncques apparaît donc essentiellement subjectif en son art et dans l'actuel Salon de l'*Esthétique* il est celui qui se subjective le plus.

De M. Fernand Khnopff, l'*Eau immobile* donne une impression nette d'âme tranquille et comme à l'ombre. C'est d'une rêverie introublée.

L'art de M. Doudelet est littéraire. Il traduit plastiquement ce que des poèmes et des chansons suggèrent. Il invente son paysage ou sa demeure pour y promener la vision qu'il puise chez des écrivains et qu'il fait sien. Chez lui l'extérieur n'existe qu'autant qu'il l'arrange ou le combine ou le déforme suivant un rêve. Mais, de même que chez M. Delaunois, ce sont les personnages plus que les objets qui sont au premier plan de son œuvre. Le paysagiste est dominé par le narrateur.

C'est à Louvain, il y a trois ans, qu'il nous fut donné de rencontrer une première fois, sur les pages d'un catalogue, le nom de M. Delaunois. Constantin Meunier, dont il était l'élève, nous parla de lui longuement. Le jeune artiste s'essayait. Aujourd'hui il s'affirme quasi en possession de son métier. Il est hanté par la province mélancolique, par les églises, les chapelles et les béguinages dont Xavier Mellery a raconté les deuils. C'est aux abords des porches, sous les nefs, parmi les clos pieux d'un cimetière ou d'un jardin de couvent qu'on le rêve, traduisant ou plutôt extériorisant l'intensité de sa pensée artiste. Toutes ces pierres, toutes ces retraites, toutes les femmes recluses que ces asiles de tristesse renferment, lui servent à s'exprimer lui-même et c'est une poésie de détresse, d'agonie, de fin de vie, que son exposition actuelle profère.

L'art discret, puéril, recueilli et bizarre de M. Maurice Denis s'indique avec moins d'autorité que l'an dernier. Mais que de jolis tons rares, que d'étranges et heureux voisinages de jaunes, de bruns et de bleus ! Que de naïveté précieuse et choisie !

L'envoi de M. Melchers, venu trop en retard, sera exposé à la Maison d'art. Rien qu'un polyptyque, dont les

panneaux ressuscitent l'art de l'image et de l'enluminure, se déploie ici.

Il est temps de conclure et notre conclusion sera que cette année les peintres qu'on englobe sous le vocable assez peu précis de paysagistes sont représentés à la *Libre Esthétique* par plus d'une toile qu'on qualifiera de chef-d'œuvre dans vingt ans.

La Tradition et la Mode en Art

Conférence prononcée le 2 mars à la « Libre Esthétique » par M. Camille Mauclair.

D'après M. Camille Mauclair, la Tradition est dans l'Artiste : c'est le don héréditaire d'être original, la faculté de créer. La Mode est dans l'Œuvre : c'est le signe passager, l'expression extérieure, le résultat de l'homme qui travaille, ce que les sociétés acceptent à l'exclusion de l'artiste lui-même, toujours rejeté à cause du scandale qu'il provoque en pensant autrement que ses contemporains, en ne conformant pas sa vie à leurs habitudes.

Le cadre restreint du journal ne nous permettant pas de publier intégralement cette belle et attachante causerie, qui a, durant une heure, charmé et conquis un auditoire choisi d'artistes et d'hommes de lettres, reproduisons un fragment caractéristique de l'importante étude de M. Camille Mauclair. Cet extrait affirme en son auteur, en même temps qu'un écrivain documenté et précis, un penseur et un véritable artiste.

« La tradition et la mode en art sont-elles opposées ?

On a appelé tradition le moyen de continuer la mode. Observez que les écoles officielles, par exemple, n'ont pu faire que cela. Elles ont été organisées pour transmettre simplement les formes extérieures d'œuvres célèbres et y plier les tempéraments nouveaux-venus. Sur des œuvres consenties pour belles par l'ensemble des opinions, les écoles ont calqué des systèmes et des règlements applicables à des manifestations futures. Il s'est formé ainsi dans les États des séries de poncifs que les natures riches et indépendantes ont dû effacer après bien des luttes, jusqu'à ce que leur propre vision fût à son tour copiée et vulgarisée par des médiocres, transformée aussi en prétexte à règlements. Mais en dehors des écoles et des commentaires, les maîtres demeurent. La tradition des maîtres, c'est l'originalité individuelle, celle des écoles c'est la soumission individuelle. Les maîtres tels que les écoles les présentent sont détestables ; pris en eux-mêmes, ils sont admirables. Ce qu'on hérite d'un grand maître, ce n'est pas ses moyens, mais l'exemple de son énergie, le sentiment du droit à être soi-même, comme il fut lui-même.

La vraie tradition, c'est celle des indépendants et des non-conformes. La fausse tradition, le faux classicisme, c'est dans les enseignements officiels de tous les pays qu'il les faut chercher. Les académies n'ont jamais perpétué que des imitations de formes, c'est-à-dire des modes ; les indépendants, ceux qui ne pensent pas comme tout le monde, ont perpétué une vertu cachée : l'obstination à être isolé et à se garder singulier et réfractaire au milieu des hommes. C'est de cette vertu rude, de ce scandale évangélique que tout ce qui est humainement beau est sorti. C'est là qu'est la véritable tradition, dans le sentiment qu'on est libre.

Mesdames et Messieurs, nous sommes ici, vous et moi, au milieu d'œuvres qui sont de muets et beaux témoignages de ce que je viens de dire. Leurs auteurs sont de ces scandaleux et de ces réfractaires. Ils démentent la tradition classique. Je n'ai qu'à tourner les yeux pour voir ici Eugène Carrière, là Constantin Meunier, là Claude Monet, ou encore ce mystérieux et attachant William Degouve de Nuncques, qui nous étonnera tous un jour. Voilà des hommes qui ont l'air de manquer à la tradition. Entrez, en sortant d'ici, dans les salles du Musée moderne. Vous y verrez les réputés de la tradition. Admettons que vous négligiez l'admirable Henri de Braekeleer, Leys, Charles De Groux et même ces figures affaiblies et malades d'Alfred Stevens qui y attirent malgré tout. Songez aux autres, aux peintres de grandes toiles : rien n'y manque, voilà des classiques à principes, des triomphateurs d'Académies, des traditionnistes véritables, paraît-il. Eh bien, pourtant, est-ce que vous ne sentez pas que puisqu'il s'agit d'art, la tradition vraie est ici avec Monet, avec Carrière, avec Meunier, avec Degouve de Nuncques? Ne sentez-vous pas que les autres ne sont que la mode? En leurs œuvres vous trouvez les dates successives de cette mode, le superficiel, la conception erronée de ce qu'il y a de beau dans la vie profonde. En ceux-ci il n'y a de tradition que l'émotion, la sincérité, le songe. En les autres, vous retrouvez des modes XVII^e siècle, des modes Empire, des modes 1830 et 1850, une collection de conventions, de poncifs, de règlements faits pour contenter le goût du jour.

Mais que trouverez-vous ici qui ne puisse être d'aucun temps et qu'aucune vérité humaine ne puisse revendiquer? N'est-il pas vrai que cette pensive série de figures d'Eugène Carrière réponde plus vraiment à la tradition que les œuvres académiques? Tant qu'une face humaine apparaîtra dans le demi-jour ou dans les chères heures du soir qui descend pour dire la pitié, l'amour ou la mélancolie, il ne sera besoin de s'inquiéter d'aucun précepte pour être touché à cause de ce peintre. Son œuvre sera à la fois de mode et de tradition. Et j'en dirais autant pour les nocturnes de Degouve de Nuncques, qui ouvrent en ces murailles des fenêtres sur les ténèbres et l'inquiétude, ou pour les soleils de Monet, ou pour d'autres des salles voisines. Et si nous sortions d'ici je vous en dirais autant pour ce grand et violent Emile Verhaeren, que l'élite de l'art en ce pays et en le mien honorait l'autre jour, ou pour Maeterlinck, ou pour Mellery, pour vos hommes supérieurs enfin. Comme le disait Georges Eekhoud en en félicitant Verhaeren, « le but, c'est opposer la forme et la règle aux règlements et aux formules ». La tradition en art, c'est l'indépendance, la mode en art, c'est la soumission au goût public. Pour l'artiste, la mode véritable, c'est soi-même.

Ceux-là seuls, Mesdames et Messieurs, échoueront, qui s'imaginent que s'approprier les moyens des morts, c'est les continuer. Cela n'est pas plus créer que ne crée un anatomiste en disséquant un cadavre : cela est critiquer, non produire, et les académies n'ont jamais été que des écoles de critique d'où rien n'est sorti. S'il est vrai qu'un artiste se relie nécessairement à ses devanciers, c'est dans l'énergie individuelle, dans la force de protestation et d'originalité, la préservation de la vie intime qu'il est l'élève des maîtres ; hormis cela, il n'est que leur copiste.

Mesdames et Messieurs, on a tant ergoté sur ces mots de tradition et de mode en art qu'il faut enfin ramener ces choses à leurs simples proportions. J'ai à dessein commencé par vous parler longuement de cette catégorie d'hommes « qui ne pensent

pas comme tout le monde ». Je vous les ai décrits avec minutie, et un peu comme une tribu insolite qui se promènerait parmi vous : c'est qu'en effet c'est une tribu anormale que la leur. Et c'est en elle que se recrutent tous les êtres qui vous étonneront dans la vie. Si j'avais affaire à quelqu'un qui s'en effrayât et m'en demandât secours ou conseil, je lui dirais ceci : « Méditez que l'art est une chose très grave, très pernicieuse, très inconnue, toujours réfractaire, un danger constant pour l'opinion publique, un scandale immortel pour ceux qui ne créent pas. Retenez bien que l'art n'est pas fait du tout pour votre satisfaction, mais n'est que le produit magnifiquement bizarre d'un état d'âme que vous ne connaissez pas. L'art n'est pas amusant ni agréable, l'art est aussi abstrait que la plus sévère mathématique; vous croyez l'aimer ou en mesurer l'effet par quelques visites au concert ou au musée, et quelques lectures. Songez bien qu'il n'est que le signe d'une maladie cérébrale dont la contagion ne pardonne pas ! » Voilà ce que je dirais à l'amateur qui voudrait connaître intimement des artistes. On se trompe sur eux, sur leur sens, sur leur mission. On ne se rend pas compte qu'ils sont à la fois, depuis l'origine du monde pensant, les conducteurs et les condamnateurs de l'opinion moyenne. Leur tradition ne git que là.

De ce que la mode est à l'impressionnisme, ne concluez donc pas que l'impressionnisme soit sans tradition. Dites-vous seulement qu'aujourd'hui — et c'est là toute sa mode — son développement apparaît compréhensible à l'opinion générale. Il y a une vraie mode, qui est l'imposition parfaite et visible d'une forme d'art : et il y a une fausse mode, qui est la soumission de l'artiste au goût du jour. La vraie mode naît du sens de la race et du temps : voyez par exemple si l'impressionnisme n'est pas essentiellement conforme à l'esprit français, et si le pastelliste à la mode, si Jules Chéret n'est pas un fils irrécusable des Fragonard et des Debucourt? Voyez si Henry de Groux n'a pas la belle fureur de vos vieux maîtres, si Emile Verhaeren ne paraît pas avoir été d'avance illustré par Breughel d'Enfer? Cette mode et cette tradition ne se confondent-elles pas une fois de plus?

Mesdames et Messieurs, je ne veux même pas vous parler des autres peintres à la mode : nous verrions trop tout de suite combien ceux-là sont au contraire démodés. Leurs tableaux d'actualité durent un an et moins, souvent; leurs innovations apparentes, consistant dans les sujets récents, ce sont comme les articles de journaux de l'art. C'est la chronique caduque avant d'être née, qu'on parcourt et qu'on jette. Tradition, mode, tout cela ce n'est que mots : l'art est le pays spirituel où tout demeure harmonieux et s'engendre par quelques principes très simples, qui n'ont aucun rapport avec le temps et la patrie. On vous a dit, à chaque manifestation d'art que vous étiez appelés à voir, on vous a dit doctoralement : « Ceci est ou n'est pas sans tradition. » Cela ne signifiait rien. Un homme qui pense et qui crée est toujours dans la tradition de l'homme intellectuel, et il n'y a que les moyens qui diffèrent. »

M. Mauclair expose ensuite la double tradition par laquelle se divise la France : l'une se réclamant de la clarté, de la légèreté, du rire, de la grivoiserie, du chauvinisme, du calembour, de l'opérette ou du sentimentalisme. L'autre, où l'on trouve quelques sombres génies : Pascal, La Bruyère, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Lamennais, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Ernest Hello, qui sont l'âme même de la race et en témoignent les qualités les plus intimes. Et il ajoute :

« Si j'avais transporté la question ici, Mesdames et Messieurs,

j'aurais aussi trouvé deux Belges et deux traditions; ici également j'aurais dû conclure à ce paradoxe apparent, et pourtant authentique, que la tradition, la sacro-sainte tradition tant réclamée par les membres des Instituts, c'est toujours les indépendants qui la font. Ce n'est pas sans une certaine ironie des choses qu'un mur seulement sépare ces œuvres-ci de celles des dépositaires consacrés de votre génie national, pour permettre la comparaison. La Belgique d'art en sa tradition, est-ce que vraiment c'est De Vriendt, ou Stallaert, ou Verlat, ou d'autres vénérables et honorés producteurs? Je suis étranger, en somme; je ne sais pas bien, ces grands tableaux m'intimident; mon Dieu! je suis tout prêt à être plein de respect parce que cela a dû coûter très cher et que c'est aux cimaises des musées d'État: et pourtant, tout au fond de moi, d'après ce que j'ai cru saisir dans vos anciens maîtres comme dans vos cités, votre peuple, votre sol, je connais, je préfère, je pressens une tradition classique de la Belgique artiste pas des hommes qui ne furent pas tous gâtés par les faveurs, la fortune ou l'argent. C'est dans De Braekeleer, dans le Leys des dernières années, dans la famille des De Groux, dans Stevens parfois, dans Mellery, dans Meunier, dans Rops, dans Doudelet, ou Degouve, ou Ensor, que je retrouve la filiation logique de ces paysages, de cette brutalité et de ces rêves de la vieille Flandre qui mystifient avec Memling, se convulsent avec Breughel ou délirent somptueusement avec Rubens. Voilà d'où vous venez, voilà vos vrais continuateurs, les fils mêmes de votre patrie. Dans leur coloris, dans leur dessin, dans l'expression et l'arrangement de leurs figures, ils portent ces signes du terroir qui montrent continuée la vitalité d'une race; et pour l'étranger qui, comme je le fis, entre ici en visiteur, ce qui d'abord apparaît, c'est le sentiment d'une tradition véritable, l'idée que ces peintures s'ajoutent à ce qu'on savait de la Flandre ancienne, la notion d'un musée nouveau infiniment plus national que l'autre dans sa modernité. Ce qui a pu ici paraître violent ou inusité, semble au visiteur se relier logiquement à vos vieux maîtres, et c'est une étrange et savoureuse sensation que de retrouver en les eaux-fortes d'Ensor un peu de l'âme de Jérôme Bosch, ou tel méditatif et mystique artiste dans les intérieurs de Henri De Braekeleer ou les paysages pacifiés de Xavier Mellery. On sent vraiment que l'art n'a jamais eu qu'une époque et n'en aura jamais qu'une, pour laquelle il n'existe qu'une mesure, qui est la vie.

Ce sont ces hommes nouveaux qui sont dignes de votre héritage national. C'est eux qu'il vous faut aimer; ils sont dans la tradition, mais ils ne sont pas académiques. Ils sont fidèles à l'âme et à la sensibilité présentes, mais ils ne sont pas à la mode ou ils vont y être. Ils n'ont eu besoin de rien que d'eux-mêmes pour créer.

Mesdames et Messieurs, l'art est une maladie mentale qui fait ses hommes à sa volonté, quand il le faut: ils agissent selon son désir et ne s'occupent pas du reste des événements. Ils arrivent toujours à temps. Ce sont les ouvriers de la onzième heure, qui ont pourtant travaillé comme les autres. Ils sont séparés de l'humanité, ils ne sont faits ni pour lui plaire ni pour la servir: ils sont hors ses lois morales. Il peut se trouver qu'ils lui plaisent, la servent, et suivent ses lois: mais ce n'est là qu'une rencontre, et ils n'y sont nullement obligés. Ils sont les miroirs des grandes ombres que l'avenir jette sur le présent, des êtres inusités dont seul la personnalité physique est conforme à la nôtre. Voilà ce qu'il faut bien se dire. L'art ne nous est pas dû, il n'est pas un ornement de nos mœurs, le jeu d'une habileté ou d'un talent faits

pour nous séduire: il est la floraison soudaine et obscure d'un instinct qui ne tombe pas sous nos juridictions et nos formules. Je vous ai parlé sur la tradition et la mode: je vous ai dit que la tradition, c'étaient les indépendants et non les écoles qui la faisaient. Je vous ai dit que la mode, ce n'était pas la soumission du goût public, mais l'affirmation d'un tempérament nouveau. Je voudrais que vous n'emportiez de toute ma causerie, de ces tableaux et de ces statues qu'un seul mot. Ma voix, ces œuvres, tout cela n'importe pas: ce qui importe, c'est ce mot: *la liberté individuelle*, c'est cette idée, de la beauté, du courage, de la nécessité qu'il y a à « ne pas penser comme tout le monde ». C'est à cela que s'emploient ici ma voix et ces œuvres, c'est cela qu'il faut crier mille et mille fois, c'est là le vrai sens moral de l'art. »

EXPOSITIONS COURANTES

M. Lucien Frank.

M. Frank expose à la Galerie Clarendon une cinquantaine de paysages d'un papillotage superficiel, attestant, à défaut de pénétration, un œil de coloriste amoureux de la nuance et une main habile à noter, en quelques taches sommaires, l'impression ressentie. L'artiste s'est attaché particulièrement aux sites pittoresques de la Zélande et de Dordrecht. Tels « Mouvements du port » ont une animation, un grouillement de foule amusants. Des « Soleils couchants », des « Temps de neige » et des « Pluies » décèlent l'impressionniste scrupuleux, à la recherche de l'effet juste, hanté par le louable souci d'exprimer la nature dans son atmosphère réelle. Les intentions ne sont malheureusement pas toujours réalisées. On souhaiterait dans les études, pochades et tableaux de M. Frank plus de solidité, une observation plus exacte des valeurs, une étude plus serrée des plans.

Au Cercle artistique.

Trois peintres se partagent la cimaise du *Cercle artistique*: M^{lle} Louise Héger, l'une des doyennes de nos femmes-peintres et l'une des plus consciencieuses, M^{lle} Georgette Meunier et M. Den Duyts.

La première expose quelques paysages d'aspect agréable, notés sur place dans la solitude des dunes, sur cet admirable littoral qui offre aux regards, depuis la frontière française jusqu'à la Hollande, une radieuse succession de motifs attachants. Une vue d'Houffalize, d'une mise en pages originale, contraste par l'austérité du site avec la nature riante des bords de la mer.

M^{lle} Georgette Meunier s'est vouée à la peinture des fleurs et a acquis dans ce genre spécial une réputation méritée par la correction de son dessin et l'harmonie tranquille de son coloris.

Des marines, des paysages à l'huile et à l'aquarelle de M. Den Duyts, le peintre connu, complètent ce Salonnet qui obtient auprès des habitués du Cercle un succès sérieux.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise d'Orphée.

Le Théâtre de la Monnaie a repris la semaine dernière *Orphée*, le limpide chef-d'œuvre de Gluck qu'il monta, on s'en souvient, avec des soins tout particuliers et qui fournit, trois années durant, une carrière exceptionnellement fructueuse. L'interprétation du personnage principal est restée confiée à M^{lle} Armand, l'une des

plus remarquables artistes du personnel. Elle donne à Orphée un beau caractère lyrique, et si ses moyens vocaux n'ont malheureusement plus l'éclat et la richesse qui firent des premières auditions une fête artistique rare, du moins son art de phraser et de dire demeure entier, dénué de cabotinage, purement artiste. A côté d'elle, M^{lle} Fœdor, dans le rôle touchant d'Eurydice, M^{lle} Milcamps, dans celui de l'Amour, M^{lle} Hendrikx, qui incarne une agréable Ombre heureuse, constituent un ensemble harmonieux, charmant à voir et à écouter.

Cette reprise d'*Orphée*, au succès de laquelle ont contribué l'orchestre et les chœurs, méritait mieux que la demi-salle qu'elle avait réunie, les abonnés trouvant sans doute que la musique de Gluck ne vaut pas un déplacement.

THÉÂTRE MOLIÈRE

Madame Sans-Gêne.

C'est un curieux spectacle que de voir tout le tralala du Vaudeville, M^{me} Réjane et ses pharamineux costumes, les maréchaux de l'Empire dorés et superbes comme de fabuleux scarabées, les bonnets à poils aux plumets qui menacent le ciel, les *professionnal beauties* de la cour de Napoléon en grande tenue de bataille amoureuse, et Roustan, et Constant, et le mobilier authentique de Compiègne et de Fontainebleau, emplissant d'un luxe inusité la petite scène du Théâtre Molière, haussée par l'audacieuse et persévérante initiative de M. Munié au rang des tréteaux les plus fameux. La foule accourt chaque soir, encombre la salle à la faire craquer, applaudit, trépigne d'enthousiasme aux saillies et à l'accent parigot de l'exquise artiste qui, à elle seule, depuis combien de semaines et de mois, porte la pièce de Sardou avec une aisance, un naturel, un enjouement inaltérables.

On ne conçoit pas, il est vrai, *Madame Sans-Gêne* sans Réjane, qui concentre l'intérêt de la pièce, l'âme de sa gaucherie voulue, de ses mines drôles, de l'esprit de ses gestes et lui communique une irrésistible gaieté. Peu importe les autres interprètes, qui semblent ne lui servir que de cadre. Ce sont, cette fois — à part, croyons-nous, M. Castellan, inférieur à M. Dequenne dans le personnage de l'empereur, Gildès, qui incarne avec beaucoup de talent le cauteleux Fouché, et Duvelleroy, chargé des rôles accessoires de Despréaux et de Vinaigre — les artistes du Théâtre Molière qui ont endossé les beaux costumes imaginés par M. Sardou et qui donnent la réplique à M^{me} Réjane.

L'ensemble, pour n'avoir pas la même homogénéité que lors des représentations de *Madame Sans-Gêne* au Théâtre des Galeries, n'en est pas moins fort honorable et tout à la louange de la vaillante petite troupe de M. Munié.

A la Maison d'Art.

Le cercle *Pro Arte*, choral de dames, excellemment dirigé par MM. Ch. Léonard et E. Closson, a fait depuis l'an dernier des progrès surprenants dont témoigne l'audition qui a été donnée dans la salle des concerts de la Maison d'Art.

En effet, les membres du *Pro Arte*, négligeant les banals chœurs habituels à ces sortes de cercles d'amateurs, a vaincu sans hésitation les difficultés nombreuses d'œuvres telles que les *Petits Chœurs*, combien jolis, de Schumann, *Sur la Mer*, de Vincent d'Indy, dont le solo a été chanté d'une voix vibrante et sympathique par M^{lle} Weiler, et *La Sulamite*, de Chabrier (soliste M^{lle} Bousman).

A citer encore, comme étant une composition solidement écrite d'où se dégage une intense impression d'exquise poésie, un chœur inédit de Théo Ysaye intitulé *Nuit d'été*, exécuté pour la première fois, l'an passé, à la *Libre Esthétique*, et qui a été accueilli avec enthousiasme.

Succès aussi pour un mottet *a capella* de Vittoria et une chanson française, *La Pernelle*, délicatement harmonisée à quatre voix par Paul Gilson.

Enfin, mentionnons pour finir le superbe *Choral, prélude et fugue* de Franck, magistralement joué par Théo Ysaye, et félicitons ce courageux groupe de dames amateurs et ses directeurs dont les efforts intelligents ont été si bien appréciés par les nombreux invités à cette charmante soirée.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition de la *Société des Amis des Arts de la Somme* (Musée de Picardie). 7 juin-19 juillet. Deux œuvres par exposant. Délais d'envoi : 10 avril-1^{er} mai. Dépôt à Paris, chez M. Denis et Robinot, 12, passage des Deux-Nèthes (rue Ganneuron). Gratuité de transport sur les lignes de la Compagnie du Nord pour les artistes invités.

BERLIN. — Exposition internationale des Beaux-Arts (en commémoration du 200^e anniversaire de la fondation de l'Académie). 2 mai-30 septembre. Trois œuvres par exposant (sauf invitations spéciales). Envois : 12-25 mars. Gratuité de transport pour les envois admis par les jurys des dépôts centraux et expédiés collectivement. Commission sur les ventes : 40 p. c. Renseignements : M. Alban Croner, administrateur de l'*Exposition, Landes-Ausstellungs Gebäude, Berlin, N. W.* Expéditeurs à Bruxelles : MM. Lorel et C^{ie}, rue de l'Angle, 3 ; à Anvers : M. J. Moemmersheim ; à Paris : MM. Michel et Kimbel, 31, place du Marché-Saint-Honoré.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'*Association des Amis de l'Art*. 12 mars. Commission sur les ventes : 40 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÈGE. — Exposition de l'*Association pour l'encouragement des Beaux-Arts*. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars ; œuvres, 25 mars-1^{er} avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. *Un compartiment sera réservé à l'art décoratif*. Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liège. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'*Union artistique du Nord*. 15 mars-15 mai. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36^{ter}, rue Négrier, Lille.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1^{er} janvier-1^{er} mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'Exposition, Mexico.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars ; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. *Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation*. Renseignements : M. Henry Raeymaeckers, président ou M. L. Losseau, secrétaire de la *Société des Beaux-Arts, Mons*. Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTPELLIER. — Exposition nationale des Beaux-Arts. 16 avril-16 octobre. Dépôt : 25 mars-1^{er} avril. Gratuité de transport pour les œuvres remises du 10 au 20 mars à M. Pottier, à Paris, et à M. Robert, à Lyon. Renseignements : *Commissaire général de l'Exposition, Montpellier*.

MONTRÉAL (Canada). — British Empire exhibition : 24 mai-12 octobre. Envois : 1^{er} mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes : 40 %. Dépôt à Paris : Chevalier et Saulay, 92, rue d'Hautville.

NIMES. — Société des Amis des Arts (VIII^e exposition) 25 avril-1^{er} juin. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 5 %. Délais d'envoi : notices, 25 mars ; œuvres, 20 mars-5 avril. Dépôt à Paris chez Guinehard et Fourniret, 76, rue Blanche. Renseignements : *Secrétariat de la Société des Amis des Arts, Nîmes*.

PARIS. — Salon de la *Société Nationale des Beaux-Arts* (Champ-de-Mars) 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 18-20 mars ; sculpture, 25-27 mars ; architecture et objets d'art, 29-31 mars.

Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président, 11, place Pigalle, Paris.*

PARIS. — *Société des Artistes indépendants* (Palais des Arts libéraux). 1^{er} avril-1^{er} juin. Dix œuvres (maximum) par exposant. Dépôt : les 21 et 22 mars. Droit d'exposition : 10 francs. Renseignements : *M. Serendat de Belziur, trésorier, 31, avenue de Villiers, Paris.*

PARIS. — Salon de la *Société des artistes français* (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars ; desins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars ; art décoratif, 8-10 avril.

RENNES. — *Association artistique et littéraire de Bretagne* (Hôtel de Ville). 18 mars-6 avril. Réservée aux membres. Envois avant le 14 mars.

TOULOUSE. — Exposition de l'*Union artistique*. Délais d'envoi : 10-12 février. Dépôt à Paris chez M. Ferret, successeur de Tous-saint, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Président de l'*Union artistique*, Toulouse.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La deuxième conférence, fixée à jeudi prochain, 12 mars, à 2 h. 1/2, sera faite par M. ROLAND DE MARES, qui a choisi pour sujet : *La Révolte dans l'Art*. Prix d'entrée : 2 francs.

Le deuxième concert sera donné par le QUATUOR YSAYE le jeudi suivant, 19 mars, à la même heure, avec le concours de M. THÉO YSAYE, pianiste, et de M. HUBLARD, clarinette solo de la *Société Symphonique*. Au programme : Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition) ; Choral (*mi majeur*) pour orgue, de César Franck, transcription inédite d'Henri Duparc pour deux pianos (première audition) ; Trio pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy.

Prix d'entrée : 5 francs et 3 francs. Abonnement aux trois derniers concerts (place réservée et numérotée) : 15 francs. S'adresser à M. G. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer, 52.

La durée du Salon sera très courte cette année, la *Libre Esthétique* devant céder à la fin du mois la disposition des locaux du Musée à d'autres associations artistiques.

Deuxième liste d'acquisitions (1) :

CH. DOUBERET. *Lied*. — F. ROPS. *Le Scandale* (gravure en couleurs par A. Bertrand). — E. MULLER. Figurine Tanagra (grès). — LOUIS-C. TIFFANY. Flacon irisé (favrile glass). — A. BIGOT. Grès flammés (4 pièces). — A.-W. FINCH. Poteries (huit pièces).

Le Roi a visité hier, samedi, le Salon de la *Libre Esthétique*. Il était accompagné du colonel Chapelié et a vivement félicité les organisateurs et exposants présents, parmi lesquels MM. Octave Maus, V. Bernier, P. Du Bois, Ch. Van der Stappen, J. Ensor, A.-W. Finch, F.-M. Taubman, etc. M. le Ministre des Beaux-Arts était également présent à la visite royale, qui a duré plus d'une heure.

M. Gevaert fera exécuter aujourd'hui, par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, la Messe en *si mineur* de J.-S. Bach dont la première audition provoqua, on s'en souvient, une si grande impression. Entre la première et la seconde partie, M. Mailly exécutera sur l'orgue la dernière composition du maître.

L'orchestre de la *Société symphonique* a commencé, sous la direction de M. Eugène Ysaye, les études du *Christus* de M. Adolphe Samuel dont l'exécution aura lieu au Cirque le jeudi saint, 2 avril. L'auteur, qui est venu assister à une répétition, se déclare enchanté de l'interprétation. Le *Choral mixte*, sous la direction de M. Soubre, le Cercle choral *Pro Arte*, dirigé par MM. Léonard et Closson, travaillent de leur côté les parties vocales de l'œuvre qui ont, on le sait, un grand développement. L'au-

(1) Voir notre dernier numéro.

dition de la symphonie mystique de M. Samuel sera un véritable événement dans le monde musical.

MM. Omer Coppens, Léon Dardenne et Charles Samuel ouvriront samedi prochain une exposition de leurs œuvres au *Cercle artistique*.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi, 9 mars. — M. de Roberty.

Mardi, 10 mars. — M. Émile Vandervelde. L'Évolution industrielle et le collectivisme.

Mercredi, 11 mars. — M. de Roberty.

Jeudi, 12 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Vendredi, 13 mars. — M. de Roberty.

Samedi, 14 mars. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

La *Dame de Carreau* passera à l'Alhambra vers le 15 mars. Le bureau de location est ouvert jusqu'à cette date pour les représentations de *Fanfan la Tulipe*, le grand succès actuel.

MAISON D'ART. Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, concert donné par M^{me} Everaers avec le concours de MM. Enderlé, Pennequin, Lapon et Bouserez.

Dimanche prochain, clôture de l'exposition des œuvres de JEAN PORTAELS et des anciens élèves de son atelier.

NOS COMPATRIOTES A L'ÉTRANGER : Tous les journaux ont relaté le succès unanime qui a accueilli, auprès des amateurs et dans la presse, l'exposition des œuvres de Constantin Meunier à Paris. Deux autres de nos compatriotes, les peintres Albert Baertsoen et Émile Claus, se distinguent également dans la même ville. Invités à prendre part à l'Exposition — triée sur le volet — de la *Société internationale de peinture et de sculpture* ouverte le 4 mars dans la galerie Georges Petit, ils y sont très remarqués et ont même trouvé acquéreur pour leurs œuvres dès le jour de l'ouverture.

Du *Gil Blas* :

M. Armand Guillaumin expose chez Durand-Ruel des aspects de mer, de sauvages décors d'écueils encore ensanglantés, de pins tordus par les coups de mistral, qui égalent presque les vibrantes impressions imprégnées de soleil que Claude Monet rapporta naguère d'Antibes et de Bordighera.

Je ne saurais exprimer combien m'enchantent et m'attirent ces solitudes farouches de Dramard dont le peintre a su rendre l'émouvante splendeur, cependant que de l'aube au crépuscule s'enfuient une à une les douces heures de lumière.

Voilà, quoi qu'en puissent penser les amateurs qui en sont encore à la peinture pour cercles, du très grand art, de la vraie poésie et c'est vraiment la grande bleue, la mer de volupté et de féerie qui vient de m'apparaître dans ces fougueux et éblouissants tableaux, la mer aux teintes changeantes de pierreries et de fleurs qui assiège les rochers de granit, qui se lamente sur les grèves silencieuses, qui sommeille dans le creux des baies paisibles, des petites calanques pailletées de clairs rayons, immobile, satinée, moirée et qu'on aime de tout son être, comme une femme...



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.
Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

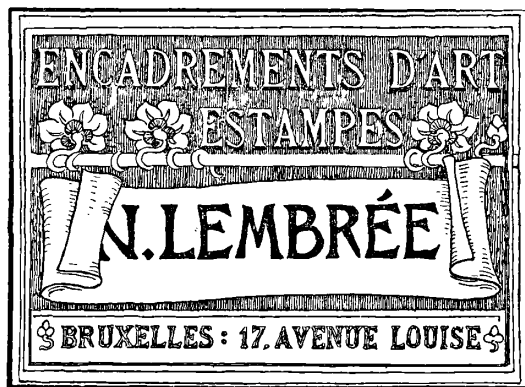
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (troisième article). — FRANCIS NAUTET. — THAIS. — LA GRAND'MESSE DE J.-S. BACH. — LEÇON D'ÉLOQUENCE. — LA RÉVOLTE DANS L'ART. — L'ESTHÉTIQUE DES VILLES. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon de la Libre Esthétique.

(Troisième article (1)).

Les objets d'art.

Cette renaissance des Arts mineurs, qui passionne les esprits depuis cinq ou six ans en Belgique et en France, n'a pas produit encore, semble-t-il, les résultats espérés. Un « mouvement » existe, incontestablement, et le public ne demande qu'à s'y associer. Le Gouvernement encourage généreusement les efforts tentés, les Salons des Beaux-Arts, jadis dédaigneux de tout ce qui n'était pas peinture et sculpture, s'ouvrent un à un aux manifestations nouvelles de la pensée créatrice. Mais ce mouvement paraît se concentrer trop exclusivement dans un groupe de peintres et de sculpteurs qui se contentent

(1) Voir nos deux derniers numéros.

d'ornementer les objets usuels sans songer à en perfectionner la forme, à choisir la matière qui convient le plus exactement à leur destination, à les rendre à la fois élégants, harmonieux et utiles. De là une foule de fantaisies exquises, classées dans la section des « Arts appliqués à l'industrie » parce qu'elles empruntent à cette dernière une forme particulière, mais qui ne sont que des œuvres d'art déguisées. Elles rappellent parfois, sous une autre expression, plus variée et moins banale, les peintures sur tambourins et sur palettes, naguère en honneur.

C'est d'en bas, du petit monde des artisans et des ouvriers, et non de si haut que devraient partir les tentatives de rénovation. C'est là surtout, dans les écoles d'apprentissage, dans les réunions syndicales de métiers qu'il faut prêcher la bonne parole, multiplier les encouragements, semer les exemples. Lorsque l'art pénétrera dans le domaine professionnel, que les industries artistiques, au lieu d'être l'apanage d'une aristocratie restreinte, seront pratiquement organisées, exploitées régulièrement, le but social poursuivi pourra être atteint.

Sachons gré, en attendant, aux artistes qui ouvrent les voies. Souhaitons que leur initiative soit imitée par ceux qui sont appelés à donner aux réformes attendues leur véritable caractère et leur expression définitive. Ces réformes, on le sait, demandent beaucoup de temps.

Pas plus qu'on n'improvise à coups de fanfares, de cortèges et de subsides une restauration du goût dans les applications de l'art aux objets d'utilité publique, on ne peut espérer voir brusquement l'ameublement, la céramique, la verrerie, le fer forgé, la reliure, le papier peint subir une transformation radicale à la suite de quelques innovations heureuses. L'essentiel est d'avoir attiré l'attention sur les modifications à introduire.

A cet égard, les Salons de la *Libre Esthétique* à Bruxelles, du *Champ-de-Mars* à Paris, des *Arts and Crafts* à Londres, de l'*Œuvre d'art* à Liège, ont eu une heureuse influence. L'idée gagne, de proche en proche. Et voici qu'après le Salon triennal de Gand, — la première Exposition officielle de Belgique qui ouvre un compartiment spécial aux Arts mineurs, — la prochaine exposition des Beaux-Arts de Liège instaure à son tour une section d'objets d'art; le Salon de Mons suit l'impulsion, et l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897 adopte l'idée d'un groupe spécial, exclusivement consacré aux arts d'industrie et d'ornementation, complètement indépendant quant à son organisation et à sa direction. Dans l'importante évolution des industries d'art, la Belgique aura donc joué, cette fois encore, un rôle prépondérant.

Et ce sont, en ce Salon de la *Libre Esthétique*, les artistes belges qui, par le caractère rationnel et judicieux de leurs recherches, s'approchent le plus près de la réalisation élégante et pratique que nous indiquons plus haut comme le but à atteindre. Les poteries de M. A.-W. Finch, par exemple, sont, de toutes les œuvres présentées dans le compartiment des objets d'art, celles qui répondent le plus exactement à leur destination. La forme en est sobre et charmante. Les émaux qui les revêtent ont un éclat et une puissance de coloration superbes. L'ornementation en est originale et en parfait accord avec leur caractère rustique. Voyez le parti décoratif qu'en a tiré M. Henri Van de Velde dans sa *Salle de Five o'clock*. M. Finch est entré dans une voie excellente et l'on ne saurait assez l'en féliciter.

Le tapis de foyer de M. Lemmen est, de même, d'une belle harmonie de lignes et de couleurs. A défaut d'une originalité foncière, M. Georges Morren montre une activité qui embrasse les manifestations les plus diverses : sculpture, peinture, vitraux, étoffes, bijoux. Il révèle l'esprit le plus ingénieux à combiner des enchevêtrements décoratifs de courbes, à associer des tons en d'agréables ensembles. MM. Auguste Donnay, Emile Berchmans, Armand Rassenfosse apportent à l'illustration des livres, à la composition d'affiches et de couvertures, en même temps que des procédés d'un réel attrait, une imagination personnelle, vraiment artistique. L'*Almanach des Poètes* et les *Œuvres de Nicolas Defrécheux*, du premier, se signalent particu-

lièrement par leur caractère nettement ornemental. En ses *Appliques d'éclairage*, en son *Encrier*, en ses petits bas-reliefs, M. Paul Du Bois affirme de solides qualités de métier et une élégance particulière. Les reliures de M. Paul Claessens, faites en partie avec la collaboration de M. Van de Velde, peuvent être rangées, par la sobriété de leur décoration aux petits fers et par leur exécution irréprochable, parmi les meilleurs travaux du genre.

La *Cheminée* de M. Gustave Serrurier déconcerte par la violence de son coloris, par le caractère fruste de ses boiseries et du mobilier qui l'accompagne. Il est difficile de juger de l'effet qu'elle produira dans l'appartement auquel elle est destinée, et peut-être, complétée par les trois autres panneaux, vue sous le jour pour lequel elle a été conçue, l'impression qu'elle produit sera-t-elle plus heureuse. Elle détonne, ici, et fait regretter les ensembles harmonieux, si discrets et si intimes, exposés précédemment par l'artiste liégeois.

Les débuts de M. Henri Van de Velde, qui se consacre résolument aux arts de l'ameublement et du décor, sont très appréciés. Par une coquetterie d'artiste dont il faut lui savoir gré, il n'a voulu employer, dans ces « éléments réunis en vue du simulacre d'une salle de *five o'clock* et d'un couloir », que les créations dont il est l'auteur : meubles, papiers peints, appareils d'éclairage, foyer, vitrail, etc. De là le côté forcément incomplet de cette installation. Mais il est aisé de discerner, en ce petit intérieur lumineux, d'une simplicité séduisante, un goût sûr, une volonté arrêtée d'échapper à la banalité tout en composant des modèles pratiques, et le désir d'encadrer la vie quotidienne en un décor de sérénité et de joie qui l'embellisse et la rende heureuse.

Il nous reste trop peu de temps et d'espace pour parler en détail des envois étrangers, qui apportent au Salon un contingent varié et important. Bornons-nous à citer l'œuvre de maîtrise d'Alexandre Charpentier, cette *Fontaine-lavabo* acquise par la ville de Paris au prix de dix mille francs, et dont la séduction s'impose, dominante, parmi toutes les œuvres de la section des objets d'art; les étains de Jean Baffier; le *Vide-poche* de F.-R. Carabin, dont la figure de femme est merveilleusement modelée; les meubles en marqueterie et les cristaux d'art d'Émile Gallé; les céramiques de Chaplet et de Bigot; les tapis de Colenbrander, d'un coloris éblouissant; les grès exécutés par M. Émile Muller, parmi lesquels il faut mentionner spécialement la reproduction des *Lions* offerts au Louvre par M. Dieulafoy; les verreries aux colorations magiques de Louis Tiffany; les affiches et estampes de Bradley et de Toulouse-Lautrec, etc., etc.

L'ensemble est un des plus variés et des plus complets qui aient été réunis jusqu'ici à Bruxelles.

FRANCIS NAUTET

Mort à quarante ans ! Au bel âge contemporain pour l'homme. A ce beau midi de la vie où il semble que toutes les forces épanouies devraient lutter pour faire reculer les catastrophes. Francis Nautet est frappé au moment où son intelligence mûrie, son esprit aiguisé, son jugement sûr allaient appareiller vers de nouveaux horizons littéraires, compléter un voyage d'exploration et d'études dont les premiers résultats avaient été consignés dans les plus beaux livres de critique qui aient été écrits en Belgique : ces *Notes sur la littérature moderne* et cette *Histoire des Lettres belges d'expression française* qui décèlent, en même temps qu'une conscience scrupuleuse, une pensée libre et un grand cœur.

Dès ses quatre volumes qui forment ces deux recueils, dans les feuilletons littéraires et dramatiques qu'il donna au *Journal de Bruxelles*, Francis Nautet affirma, en même temps d'une écriture châtiée et élégante, les dons de pénétration et de divination qui font le véritable critique.

Dès ses débuts, à Verviers, où il fonda un petit journal d'allures vivantes et frondeuses, le *Do-mi-sol*, il se mit en lumière. Puis ce fut, en 1884, une comédie en un acte, *Le Saxe*, qui attira sur lui l'attention. Absorbé par les déprimantes besognes du journalisme quotidien, Nautet était parvenu à conserver intactes, malgré les travaux auxquels on l'astreignait, sa dignité et son indépendance d'homme de lettres. « En Belgique, quand on est écrivain de profession, il est difficile, hélas ! de ne pas devenir journaliste, écrivions-nous en cette revue il y a quelque sept années. C'est la seule façon de ne pas mourir de sa plume. Si nos bourgeois entretiennent plus ou moins la peinture belge, voire, depuis quelques années, la sculpture et la musique, ils n'en sont pas encore arrivés à ce degré de civilisation d'entretenir la littérature de chez nous, si ce n'est en cette forme basse : les gazettes. Nécessité donc, pour ceux qui manquent l'occasion du cumul de l'art d'écrire avec une autre profession, ou n'eurent pas le courage de la faire naître, de s'enrégimenter parmi les marmitons qui tritureraient quotidiennement la ratatouille journalistique sous la direction de quelques cuisiniers en chef, et de se résoudre à cette besogne épuisante par l'inévitable de la hâte intellectuelle et de l'amointrissement de toute pensée pour la rendre digérable aux vulgaires. Rares ceux qui résistent à ce milieu délétère où il faut produire quand même, à l'heure dite par l'actualité ou au commandement du directeur, sans le calme serein, sans l'indépendance, sans la faculté de ces retours par lesquels l'artiste complète, approfondit, harmonise l'éruption brutale des premiers jets ; où il faut (malheur plus âpre !) accommoder l'œuvre au goût du jour, au goût de l'abonné, au goût du parti dont l'haleine souffle sur l'entreprise mercantile du journal.

M. Francis Nautet, vaillamment, s'efforce d'échapper à cet engouffrement par l'hydre, à cette succion, à cette résorption qui se termine le plus souvent par une dissolution lamentable, ne laissant de l'écrivain que d'informes restes. Il est d'une nature littéraire élevée qui n'est pas faite pour la chronique, le reportage et la perfidie des querelles de parti. Il répugne aux tripatouillages et ressent le besoin d'aller parfois respirer au dehors. De là son nouveau livre continuant la série des études très intéressantes et parfois très belles qu'il publie sous ce titre trop modeste : *NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE*, où se révèlent les hautes qualités qui nous ont fait dire de lui qu'assurément il eût été capable de

prendre chez nous le rôle d'historien, inoccupé même du temps de M. Juste.

C'est un penseur, en effet, ingénieux et pénétrant, devinant et mettant en relief les dessous des événements et des hommes ; un généralisateur qui développe les grandes flambées éclairant les faits d'une lumière d'ensemble. L'histoire n'est pas faite d'archives, a dit Michelet ; les sources ne sont que des occasions, des prétextes qui excitent l'esprit, mais ne donnent pas les solutions ; celles-ci surgissent brusquement dans le cerveau de l'historien qui médite sur ces données élémentaires. Phénomène normal quand on réfléchit que jamais les contemporains n'ont jugé exactement leur époque. Il subsiste un inconnu que les générations futures ont à dégager par une divination. »

La cordialité, la bonté de Francis Nautet étaient proverbiales. Aussi, dans la douleur des écrivains, des artistes, des journalistes qui se pressaient en foule, jeudi, aux funérailles, sentait-on bien plus que les regrets que cause la mort d'un compagnon d'armes. Pour tous, c'était la perte d'un ami dévoué et sûr. Et il est peu d'entre nous, lorsque le cortège s'est mis en route, suivant le corbillard chargé de couronnes et de gerbes, qui ait réussi à refouler ses larmes.

THAÏS

A Paris, un ballet fastueux et la beauté de M^{lle} Sibyl Sanderson reculerent de quelques soirs l'irréparable chute d'une œuvre vide, bâclée à la hâte, aussi dénuée d'intérêt scénique que de valeur musicale. A Bruxelles, le ballet a été supprimé (arrêtons les frais !) et, seule, M^{me} Georgette Leblanc lutte, par le charme d'une interprétation personnelle, évocative d'une antiquité fidèlement reconstituée, contre l'imminent désastre. Elle est arrivée, par l'étude passionnée d'un rôle dont elle a fait une création d'une rare intensité, tour à tour voluptueuse et tragique, cynique et chaste, à arracher au public, indifférent à l'œuvre, des applaudissements qui ont pu faire douter un instant de l'étendue d'une catastrophe d'ailleurs prévue.

Thaïs appartient à cette catégorie d'œuvres tirées à la hâte d'un roman en vogue. Le procédé tend à se vulgariser et de même que les parodies suivent de très près, en quelque fantaisiste Alcazar, les opéras fameux, les livres parus auront bientôt, dans les six mois, leur accompagnement musical obligé. Tant pis pour les livres, car la plupart ne sont pas faits pour être traduits en croches, doubles croches, noires, blanches et rondes. Et s'il en est qui supportent cette transposition, le caractère, le sens, la nature même de l'œuvre n'ont rien à y gagner.

La curieuse étude psychologique écrite par Anatole France autour de l'antique légende de *Thaïs* vaut par sa philosophie sceptique, par la psychologie ironique de ses deux héros. C'était pour l'écrivain, cette conversion qui retombe sur Paphnuce comme un mur pour l'écraser, un joli prétexte à réflexions et à discours, l'occasion d'un paradoxe étincelant sur l'inanité du bien et de tout, des conclusions nihilistes à formuler, avec l'amertume qui sied et le désenchantement actuellement en faveur.

En réduisant l'ouvrage à sa carcasse, en mettant grossièrement en scène, sans aucun autre souci que le heurt des caractères et l'opposition de quelques situations « musicables », la lutte ardente de ces âmes divergentes, *Thaïs* et *Athanaël*, le librettiste a supprimé l'intérêt de l'ouvrage, détruit ce qui en faisait le charme, la vie, et même la raison d'être.

Nous restons en présence de la plus banale des aventures et surtout de la plus invraisemblable des affabulations. En un tour de main une courtisane devient une sainte, un cénobite se damne, et ces événements s'accomplissent dans des entr'actes symphoniques qui nous laissent ahuris, sinon exaspérés. Nulle préoccupation d'expliquer les choses, de rendre à peu près possibles les transformations qui s'opèrent. Pif! Paf! Une, deux! Passez, muscade! De vagues fantoches s'agitent devant nous sans qu'une scène, non vraiment une seule scène, arrive à nous intéresser un moment. Et la toile tombe, on ne sait pourquoi, parce qu'il est l'heure d'aller se coucher sans doute. Elle eût pu tomber, sans que cela dérangeât beaucoup l'action, une heure avant, ou longtemps après. L'impression demeure d'une œuvre inconsistante et incolore, brutale à l'excès par moments, édulcorée et fade à d'autres. Jamais la pauvreté d'inspiration, l'essoufflement et la vulgarité de Massenet ne se sont affirmés à ce point. Tels passages de sa partition ne frisent plus même l'opérette mais côtoient le café-concert. A titre d'exemple, l'entrée de Nicias et le quatuor qui le suit, qui figureraient congrûment dans une revue de la Scala.

Un banal solo de violon, romance sentimentale quelconque, a servi de clou, le premier soir, pour y accrocher l'enthousiasme du public. Fort bien joué par M. Deru, ce solo a eu les honneurs de la représentation. Et ç'a été du délire quand on en a réentendu un fragment au dernier acte, au moment de la mort de Thaïs, rendue très pathétique par des trouvailles de gestes et d'attitudes de l'interprète. Les « symphonies » qui remplissent les entr'actes n'ont aucune invention, n'affirment aucune recherche et traînent l'auditeur à travers des souvenirs ressassés.

Mais en voilà bien long sur une œuvre dont les jours sont comptés. On ira voir le parti qu'ingénieusement M^{me} Georgette Leblanc a su tirer d'un rôle musicalement inexistant. On applaudira le bel et consciencieux artiste Henri Seguin, qui trouve toujours, qu'il ait à interpréter un chef-d'œuvre ou la plus médiocre des partitions, *Tristan* ou la *Navarraise*, *Tannhäuser* ou *Thaïs*, l'accent juste, le geste harmonieux, l'expression pénétrante. On ira voir les décors nouveaux, d'une plantation ingénieuse et d'un joli coloris, que la Direction a fait exécuter. Après quoi *Thaïs* s'en ira rejoindre, en de lointains pays hermétiques, les vieilles lunes, les vieux dieux et les amours défunts.

La Grand'messe de J.-S. Bach.

M. Gevaert a donné dimanche dernier une nouvelle audition de la *Messe en si mineur* qui avait magistralement ouvert, cet hiver, la saison musicale.

L'exécution a été fort belle. Solistes, chœurs et orchestre ont rivalisé de zèle pour donner à l'œuvre, sous l'inspiration du savant directeur du Conservatoire, une interprétation homogène, vraiment digne d'elle. On a particulièrement remarqué, dans le *Gloria in excelsis*, l'air de contralto chanté par M^{lle} Flament et délicieusement accompagné, sur le hautbois d'amour, par M. Guidé, ainsi que l'air de basse chanté par M. Dufranne avec accompagnement de cor de chasse exécuté par M. Mahy; dans le *Credo*, un admirable duo chanté par M^{lles} Duchatelet et Flament; dans le *Sanctus*, l'air de ténor (M. Disy), avec violon solo (M. Colyns).

Comme la première fois, M. Mailly a exécuté, entre les deux

dernières parties, le choral varié pour orgue sur le cantique *Vor deinen Thron tret' ich*, la dernière composition du maître.

A propos de l'œuvre monumentale de Bach, un écrivain, qui joint à la sensibilité et à l'émotion un savoir musical non superficiel, nous communique les observations suivantes. Bien que nous n'en partagions pas l'esprit, nous croyons intéressant de les publier. Elles touchent à des principes d'art essentiels et posent d'attachants problèmes :

Si les chefs-d'œuvre sont immortels, au moins l'humanité a-t-elle comme des moments de sommeil où ils n'ont plus sur elle qu'une action restreinte. Longtemps Bach nous avait trouvés endormis. Nous nous sommes réveillés pour admirer l'harmonie rigoureuse et puissante de ses constructions, la multiplicité inouïe de ses combinaisons, et voilà que quelques-uns d'entre nous déjà, parmi les plus sensibles à toutes les expressions de l'art, commencent à se rendormir en entendant la *Grand'messe en si mineur*.

Qu'est-ce à dire? Ils ont joui de ces enchevêtrements infinis de sons, des vagues et des houles de cette mer de gammes, de vocalises audacieusement entrelacées, des rapports toujours nouveaux, toujours étonnants, établis entre ces mouvantes et nombreuses parties. Ils ont admiré ces belles progressions lentes et la gravité qui ne se dément jamais, de cet art sévère jusqu'à l'obstination. Ils ont été émus de la pureté enfantine, cristalline de ces pages douces, ils ont été subjugués par l'austère confiance de ce sentiment religieux qui a banni du cœur de l'artiste tout ce qu'il avait d'humain pour le remplacer par une gigantesque vénération de la symétrie numérique. Il devait y avoir en Bach un peu de cet instinct des vieux prêtres égyptiens, cherchant dans les nombres la compréhension du divin. Il était d'un temps et d'un pays — tous deux plus que nous ne pensons éloignés de nous — où la patiente et dolente vie religieuse pouvait se prêter à ces intellectuelles extériorisations.

Pourquoi, malgré tout, malgré l'évocation de tout un peuple, de toute une époque de foi lourdement respectueuse et craintive, pourquoi ce souvenir imposant n'a-t-il pas empêché notre instinct émotionnel de dormir?

Pourquoi attendons-nous avec impatience les cadences et les rares passages où nous cesserons d'entendre cette impitoyable mesure, toujours scandée, les moments d'abandon interrompant cette éternelle marche de pèlerins plaintifs, glorieux ou affirma-teurs, violoncellant imperturbablement chacun des pas de leur voyage entêté?

Reviendra-t-il un temps où nous jouirons encore du rythme régulier de nos pas ou de nos pulsations, et des enchaînements indéfinis de toutes ces régularités harmonisées?

Ce qui est certain, c'est que nous ne sommes pas dans ces eaux-là pour le moment; et si, depuis quelques siècles, l'intellectualité s'est transformée, la sensibilité a fait pour le moins autant de chemin. Infiniment nuancées sont nos sensations, infiniment mobiles et diverses, nos impressions. Quelques minutes de ce moule symétrique nous étonnent. Mais quand nous y sommes emprisonnés pendant des heures, la fatigue devient intolérable. Tout le reste de l'œuvre d'art a beau se déplier devant nous et nous imposer une admiration respectueuse, attendrie même, cette procession qui se repose à peine plus que celle des fidèles d'Echternach, avançant et reculant inhumainement, dût la mort s'en suivre, paraît presque aussi féroce.

La monotonie de l'alexandrin, monotonie que je percevais mal

à travers tous les artifices de diction, m'apparaît en toute sa barbarie pendant l'égrènement continu de ces temps rigoureusement égaux. On est pris du révolutionnaire désir d'ébranler les colonnes de cet édifice si bien ordonné, de semer le lierre désorganisant des *rallentandos* impies, dans ces murailles parallèles et hautes.

Devant l'œuvre de Bach, comme devant les cathédrales gothiques, on est surpris, frappé, émerveillé, mais on est dépaysé et malheureux. Méditez une demi-heure au fond d'une église gothique, et la prédominance des lignes verticales vous donnant la sensation que vous êtes au fond d'une cheminée vous pressant les côtes pour vous allonger, pour vous pétrir en hauteur, vous rendra profondément triste. Sous prétexte de vous conduire tout droit vers les sommets d'un idéal, l'art gothique ne vous permet pas d'étendre vos branches si vous êtes chêne ou pommier. Il faut être peuplier malgré tout, comme si l'infini ne se rencontrait que par la seule route verticale.

C'est un peu de cette façon que Bach nous impressionne. La rigueur de la ligne droite le fascine et son âme devait ressembler à celle d'un canon rayé. Bach est énorme comme le moment, comme le geste de volonté impérieuse d'une humanité, qu'il incarne et qu'il rend dans toute sa frigide beauté. Mais comment des enfants qui ont senti que Wagner les comprenait peuvent-ils vivre longtemps auprès de Bach ?

Ce sont deux grandes âmes contraires, quoique sœurs.

On ne peut pas être de son temps sans être, en entendant cette *Grand'messe*, frappé des mille coups d'épingles que vous donnent ceux qui sentent d'une façon opposée à la vôtre.

Notre sens religieux, si confus qu'il soit encore, a changé complètement de dimension et de direction. Il ne dérive plus d'une volonté comprimant toutes nos activités pour les diriger implacablement vers un même point. C'est en s'abandonnant aux fraternités qui l'entourent qu'il rayonne, qu'il tente de rayonner jusqu'à l'infini.

Et dans Bach, pas plus que dans les lignes du gothique, il n'y a un grain de cet abandon que la Nature nous prêche, riant sous cape de la maladresse de nos efforts à nous forger des règles, qui nous blessent sous prétexte de nous aider.

Bach est peut être l'expression tardive de l'âme de toute une époque, il en est même probablement l'expression la plus complète et la plus intense, la vie du moyen-âge étant allé se condenser, avant de se transformer radicalement, dans ce cerveau où se mirait tout un passé. Bach a mis la pierre tombale d'une synthèse sur la pensée de ses ascendants. Notre sensibilité ne peut descendre en ces somptueux caveaux sans frissonner quelque peu ou sans protester en s'évadant par le sommeil, un sommeil attentif, non pas le sommeil qui fait fermer les yeux, mais bien celui qui engourdit l'âme parce qu'elle ne trouve pas la pâture qui lui faut.

Leçon d'éloquence.

Par ces dimanches luisants de pluie où les gens trop bien attifés retroussent habits et cottes éperdument, il est curieux de visiter les églises pleines de réfugiés errants et de croyants immobiles. C'est au hasard de semblables expéditions qu'on découvre habituellement ces choses inattendues qui vous émeuvent et dont on se souvient.

Or, dimanche, il se faisait qu'à Sainte-Gudule, la bonne et belle cathédrale plantée du bas du Treurenberg, on disait vèpres et

que le R. P. Carruel prêchait sur l'Intransigeance nécessaire de l'Église.

Un professeur allemand m'avait dit un jour : « Quand je suis allé en France je n'ai voulu ni fréquenter l'Université ni courir les théâtres, mais uniquement les sermons des prédicateurs. Ce sont ceux qui parlent le mieux leur langue, qui ont le véritable esprit français et qui sont le plus intéressants. »

Le brave homme exagèrait-il ?

Il est assurément inexact de dire que tous les prédicateurs parlent bien, comme d'affirmer que toutes les femmes sont jolies, mais une chose est indéniable, c'est que, entré dans l'église, un peu par curiosité, beaucoup par la bourrasque, j'en sortis ayant reçu une inoubliable leçon d'éloquence.

Oh ! rien de moderne, rien de cette impétuosité foncière et naturelle, de ces cris profonds, de cette tempête de l'âme soufflant son délire dans un rythme de discours. Une voix monotone et classique, un discours symétrique, à grandes périodes sûres, à phrases nettes.

Mais quel art merveilleux dans cet art de parole ! le plus difficile, le plus puissant, le plus immédiat. Dans ce vaisseau gigantesque, redondant de sonorités, battant les arcades béantes et les chapelles, entrecroisant leur rumeur dans les colonnettes et les nervures, pas une parole n'était perdue, pas une articulation faussée. Netteté d'exécution d'un virtuose, syllabe s'égrenant comme des notes à la queue-leu-leu, distinctes et courant la sarabande du rythme.

A cela s'ajoutait une voix magnifique, cuivrée, dorée, avec des sons de cloche et de clairon. Assurément la monotonie classique étriquait de son rigide vêtement la variété oratoire indispensable. C'était trop symétrique, trop géométrique, trop prévu. Facture uniforme. Le même couplet avec un refrain : « *Non possumus. C'est impossible. Nous ne transigeons pas.* » Mais quel beau mouvement, quel geste simple et large sous le surplus blanc qui rayonnait dans la chaire d'ombre !

Le décor, il est vrai, décevait l'expression. C'était autre chose que le « local » où, entre deux contredanses, sur un théâtre, au milieu de décors défraîchis, un monsieur se démène derrière un tapis vert. La lumière grise tombait des grandes verrières sur les pierres grises, les colonnades grises, l'ombre grise aussi.

Et en entendant cette déclamation enrouler sa mélodie autour des piliers et s'étaler dans les nefs, je songeais à cet Art classique si sûr de lui-même, si achevé, si complet, dans son ordre impeccable et sa soumission à l'étiquette, Racine, Corneille, Bossuet, et au plaisir d'entendre, anachronisme en notre XIX^e siècle, un sermon qui bien que magnifique n'était fait que pour des gens à perruques et qui se seraient dit en sortant : C'est beau comme le *Cid* !

LÉON H.

LA RÉVOLTE DANS L'ART

Conférence de M. Roland de Marès à la « Libre Esthétique ».

M. Roland de Marès a prononcé hier, devant un public d'hommes de lettres et d'artistes au Salon de la *Libre Esthétique*, une conférence fort intéressante sur les Révoltés de l'Art, les seuls, d'après lui, qui comptent. On jugera par cet extrait du ton général et de l'allure combative de son attachante étude :

La Fin du Boulevard.

Avec M. Arsène Houssaye, mort récemment, disparaît une des dernières gloires romantiques. On ne se souvenait plus guère que de son *Quarante-et-unième Fauteuil* et il n'était fameux pour les hommes de notre génération qu'à ce titre de survivant d'une époque tourmentée et curieuse. Vous parlerai-je de son incontestable talent de conteur? C'est déjà si loin! et son *Violon de Franjolé*, ses *Comédiennes* et ses *Parisiennes* ont trop diverti les belles dames du second Empire pour intéresser encore les générations actuelles soucieuses avant tout de grand art et d'idées humanitaires.

Aussi n'est-ce pas de cet aimable vieillard, qui eut le malheur de survivre à son œuvre, qu'il convient de parler maintenant, mais de ce genre d'écrivains qui vient de disparaître définitivement avec lui et qu'on appela les Boulevardiers.

Balzac, ce colosse, dans un de ses meilleurs livres, *Les Illusions perdues*, donne quelques admirables types de boulevardiers, Louteau, Lucien de Rubempré, Bixiou. Le boulevardier est un raté de la littérature ou de la politique qui a préféré une réputation d'homme du monde à celle d'écrivain, qui a compris à temps que jamais il ne ferait l'œuvre définitive passant de génération en génération comme un flambeau et qui se console en écrivant de petites histoires perverses pour les libertins et les filles de joie.

Vingt années durant le boulevardier fut une puissance formidable. Il possédait les journaux, il était maître du théâtre, il s'appelait Magnard ou Magnier, ou encore Dumas fils, trop souvent Aurélien Scholl. Le boulevardier faisait ou défaisait les gloires d'une phrase, d'un écho en bonne place; il fabriquait à coups d'articles et de réclames ingénieuses ces étonnantes fortunes littéraires dont nous avons été témoins en ces dernières années. Le boulevardier était plus qu'un roi; il créait les modes de penser et de sentir, la province et l'étranger ne lisaient une œuvre, n'adoptaient un nom que lorsqu'il avait été consacré par le Boulevard.

De tout ce bruit, de toute cette renommée rien n'a survécu. L'œuvre du Boulevard n'existe pas, à moins pourtant que le calembour soit une œuvre. Le Boulevard a fait de l'esprit, du mauvais esprit, non celui de Molière ou de Beaumarchais, encore moins celui de Voltaire, mais de l'esprit de salon, du paisible esprit de gens heureux après un bon repas. Chaque jour, l'œuvre du Boulevard est résumée dans les nouvelles à la main de nos journaux; et à part cela il n'y a rien, pas une page. C'est un rien spirituel... Imaginez cela si vous le pouvez!

Au temps du triomphe du Boulevard vivaient quelques nobles esprits qui moururent plus méconnus qu'inconnus. C'étaient Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Cladel, tous les indisciplinés qui voulaient faire une œuvre en dehors des coteries boulevardières. Malgré les gazetiers à renom la jeunesse prit fait et cause pour eux et les mit à l'avant-garde de l'armée nouvelle qui allait monter à l'assaut de la si vieille citadelle des préjugés. Les boulevardiers comprirent qu'ils étaient perdus, car ces gens-là faisaient de la littérature tandis qu'eux faisaient tout au plus de la copie. Ils comprirent l'urgent besoin d'opposer à ces élus de la jeunesse quelques hommes œuvrant bourgeoisement dans le goût des épiciers retirés des affaires et des demoiselles nouvellement libérées du Sacré-Cœur. A notre grand Flaubert ils opposèrent Maupassant; ils crurent faire oublier Balzac en vantant les tirages fabuleux de M. Zola;

Bourget dépassait de cent coudées Stendahl; quant à Baudelaire, Barbey et Villiers, c'étaient des fous sans importance et Cladel n'était qu'un voyou s'émerveillant devant l'âme simple de la canaille...

Ah! la belle époque pour les médiocres et les impuissants! On avait besoin de quelques gloires officielles, on prenait tout ce qui se présentait, les Ohnet et les Prud'homme, les Bourget et les Richepin, et dominant tout cela, presque l'égal de Hugo, Mendès, le beau, l'ineffable Mendès, Musset de quelque décadence subtile, grand rimeur et grand romancier, aristocratisant en ses moments perdus les filles de joie chères à son ami Armand Silvestre.

Et voilà ce qui s'appelait le monde littéraire!... En dehors d'eux rien n'existait. Tout effort sincère était nié et on jugeait de la valeur d'un livre selon la marque d'édition!

Heureusement qu'une génération surgissait qui allait balayer tout cela implacablement.

Le Boulevard est mort: on va peut-être pouvoir faire de la littérature.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

Correspondance.

Nous recevons la lettre suivante:

Bruxelles, 6 mars 1896.

Rentrerions-nous, comme à la période romantique, dans une fougue inconsidérée et dévastatrice de restauration monumentale? On le croirait à voir l'agitation qui se produit dans des milieux jusqu'ici réfractaires à l'art.

Récemment vous avez provoqué de vives colères en affirmant, en présence des manifestations carnavalesques de l'*Art à la rue*, que l'art véritable ne procédait pas par soubresauts, qu'il ne s'improvisait pas même par des banquets tapageurs et des manifestations ampoulées. L'événement est venu bientôt vous donner raison.

Ne parle-t-on pas depuis peu de créer au centre de la ville un foyer artistique et littéraire qui serait dénommé « Hôtel des sociétés savantes »?

On annexerait à Ravenstein l'institut Dupuich; on le restaurait, l'agrandirait, l'aménagerait. Les plans sont faits et un quotidien illustré nous en a donné une vue approximative qui nous promet une ample récolte de pignons dentelés, de tourelles, d'échauguettes et de lucarnes! Bref, une manière de Vieil-Anvers avec un « Pont des soupirs » en plus.

Sans vouloir nier que cette restauration archéologique pourrait présenter quelque saveur, nous affirmons qu'elle sera mal comprise et mal interprétée.

Allez voir plutôt ce qu'on a fait d'une modeste maison du XVI^e siècle située à côté de Ravenstein. Du bourgeois tranquille on a fait un parvenu prétentieux, étalant avec gloriole ses affluents et pendeloques. Le modeste toit d'ardoises, dont l'égout se faisait jadis sur le pavé, est pourvu d'une lourde gouttière agrémentée de gargouilles inutiles, encombré d'énormes lucarnes hérissées d'épis hors d'échelle avec la maison... Un massacre!

Si ce sont tels goûts et sciences que l'on se propose d'exhiber là, sous prétexte d'art, nous protestons d'avance et si l'on passe outre nous irons soupiner..., mais pas d'amour, sous le « Pont des soupirs ».

E.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La troisième conférence sera faite *mardi prochain, 17 courant*, à 2 h. 1/2, par M. PAUL GÉRARDY, qui a choisi pour sujet : *L'Ame allemande, aujourd'hui*. Prix d'entrée : 2 francs.

Jeudi 19 courant, à la même heure, deuxième concert du QUATUOR YSAYE avec le concours de MM. Théo Ysaye, pianiste, et M. Hublard, clarinette solo des concerts de la *Société Symphonique*. Au programme : Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition); Choral pour orgue de César Franck, transcription inédite d'Henri Duparc pour deux pianos (première audition), Trio pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy. Prix d'entrée : 3 et 5 francs.

La Commission du Musée des Arts décoratifs et industriels s'est réunie lundi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* et y a fait choix des objets d'art suivants, dont elle a proposé au ministre l'acquisition par l'État : A. BIGOT. Vase (grès flammé); Grand bol (id.); Frise décorative, motif ornemental : femmes agenouillées (id.). — E. CHAPLET. Pièce en grès brun gravée, peinte et dorée par P. Gauguin (exemplaire unique). — A. CHARPENTIER. Fontaine-lavabo (étain); deux plaques de porte : *La Harpe, la Violoncelle* (bronze); deux plaques de coffret : *La Peinture, la Sculpture* (id.). — H. CORNETTE. *Sainte* (bas-relief). — P. DU BOIS. *La Lumière*, applique d'éclairage (étain). — A.-W. FINCH. Poteries (quatre pièces). — S. FRAMPTON, A. R. A. Sept héroïnes de la *Mort d'Arthur* (série de bas-reliefs). — L.-C. TIFFANY. Gourde côtelée, bol laiteux et flacon irisé (favrite glass).

Voici, en outre, la troisième liste des acquisitions faites par des particuliers (1) :

H. VAN DE VELDE. Mobilier de vestibule. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage*. Ames solitaires, nos 17, 21 et 28. — G. MORREN. Agrafe (argent) — E. MULLER. Hortensias, d'après E. Grasset (grès, émaux mats grand feu). — M^{me} DESTREE-DANSE. Deux albums d'eaux-fortes. — A.-W. FINCH. Poteries.

MAISON D'ART. *Séance musicale du 12 mars.* — M^{me} Everaers, MM. Enderlé, Lapon et Bouserez ont exécuté le Quatuor (op. 16) de Beethoven (pour piano et cordes), une Sonate (pour piano et violon) de Ed. Lapon, jolie et pas banale, la Sonate en *ut mineur* (piano et violoncelle) de Saint-Saëns, et le Quintette en *la* de Dvorak (pour piano et cordes), que les jeunes artistes ont interprété avec une verve fantaisiste et un brio absolument juvéniles. Dvorak est leur ami, celui qu'ils comprennent d'emblée, et qu'ils rendent avec spontanéité.

L'excellente acoustique du local de la Maison d'Art, déjà constatée à une précédente séance de musique, était tout particulièrement favorable au jeu large de M. Enderlé, à la finesse de doigté de M^{me} Everaers, au jeu expressif de M. Bouserez et à la sonorité pleine et claire de la salle rendait plus expressive encore l'exécution de ces intéressants artistes.

Jeudi prochain, 19 mars, à 8 1/2 heures, concert Beethoven, donné par M^{lle} Juliette Voué, pianiste, prix de virtuosité du Conservatoire de Bruxelles, MM. Deru, premier violon solo du Théâtre royal de la Monnaie, et Bouserez, violoncelliste, professeur au Conservatoire, avec le concours de M. Dufranne, baryton

On peut, dès à présent, se procurer des places à 5 et à 3 francs à la « Maison d'Art », 56, avenue de la Toison d'Or.

Le même jour s'ouvrira, dans la grande salle, une exposition d'œuvres de MM. ODILON REDON, F.-M. MELCHERS et A. CRACO.

Samedi 21 mars, à 8 h. 1/2 du soir, la première audition des œuvres musicales et poétiques de M. E. Chevé, grand prix de la ville de Paris.

Deux de ses élèves, M^{lle} Anna Van Cortenbergh, pour le piano, et M^{lle} Gabrielle Ernould, pour le chant, interpréteront ses diverses œuvres.

M. Enderlé, professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles, prêter son concours à cette séance.

Entre autres numéros saillants, le public entendra pour la pre-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

mière fois à Bruxelles l'exécution de *Tannhäuser* et de *Carmen*, à quatre pianos à queue, sous la direction de M. Emile Chevé.

L'atelier du statuaire Vander Stappen s'ouvrira aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, aux « friands de la lame » réunis par M. Raymond Delhaise, maître d'armes du prince Albert et professeur du Cercle *Arte et Marte*, qui organise un assaut auquel prendront part les meilleurs tireurs de Bruxelles. Une conférence de M. Edmond Picard sur *les Aspects multiples de l'Escrime* terminera cette fête.

La 4^e séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, 17 courant, à 8 h. 1/2 du soir. M. Jules Destrée, député de Charleroi, fera une conférence sur *GEORGES EEKHOUD*.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Mercredi, 18 mars. — M. Emile Vinck. *La Statistique*.

Jeudi, 19 mars. — M. Elie Reclus. *L'Évolution des Religions. Le Panthéisme*.

Vendredi, 29 mars. — M. Louis Franck. *Le Droit maritime pratique*.

Samedi, 21 mars. — M. Elisée Reclus. *L'Inde*.

Le prochain Concert populaire du 22 mars s'annonce comme un grand succès. Tous les fauteuils, balcons, loges et parquets du théâtre de la Monnaie étant déjà loués, l'Administration rappelle au public que la répétition générale, qui équivaut à l'exécution, aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le samedi 21 mars, à 2 h. 1/2.

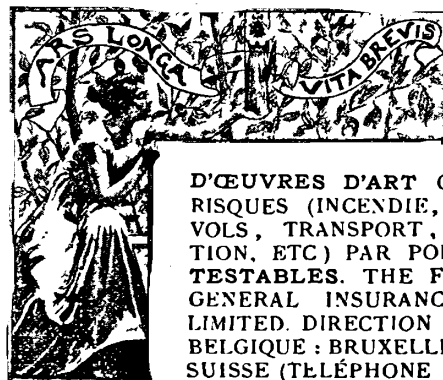
Prix des places : Loges et stalles d'orchestre, 5 francs; balcons, 3 francs; promenoirs, fr. 2-50. S'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Le pianiste Litta donnera le mardi 24 mars, à 8 heures du soir, un récital de piano dans la Salle de l'hôtel Ravenstein. Au programme : des œuvres de Bach, Beethoven, Schumann et Liszt.

Le 25 de ce mois s'ouvrira à Paris, à l'*Art Nouveau*, récemment fondé par M. Bing, une exposition des eaux-fortes de Louis Legrand, l'un des virtuoses les plus accomplis de la pointe-sèche et du vernis mou. Simultanément paraîtra chez l'éditeur un catalogue illustré intitulé : *Louis Legrand, peintre-graveur*. Le texte, qui formera une étude complète sur l'artiste, est de M. Erasthène Ramiro, à qui sont dues les belles études sur l'*Œuvre gravé* et sur l'*Œuvre lithographié* de Félicien Rops, si exactement documentées et si artistement écrites.

Les trois dernières livraisons parues de l'*Art flamand*, par Jules du Jardin, ouvrage illustré de 1,500 dessins par Josef Mideleer et de 288 photogravures hors texte en couleurs, sont consacrées à l'art de Lancelot Blondeel, de Lambert Lombard, de Hoorenbault, de Lucas de Leyde, de Brueghel, de Corneille Schut, d'Abraham van Diepenbeke, de Dieudonné Van der Mont et de François Francbays.

Le succès de la monumentale et artistique entreprise de M. Arthur Boitte s'accroît de plus en plus.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *La Sculpture*. — L'ÂME ALLEMANDE, AUJOURD'HUI. — FRANZ-M. MELCHERS A LA MAISON D'ART. — EXPOSITIONS COURANTES. *Au Cercle artistique. Exposition Marcotte. Au Cercle artistique de Schaerbeek*. — CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Deuxième séance). — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS. — LA VENTE DUMAS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon de la Libre Esthétique.

(Quatrième article (1)).

La Sculpture.

Dans l'œuvre de Constantin Meunier, *l'Enfant prodigue* réalise une admirable exception. Celui pour lequel le monde de la souffrance plébéienne existe à tel point que durant des années il n'a regardé ni vêtu de beauté et surtout de caractère qu'elle seule, s'est à un certain moment tourné vers lui-même pour étudier la douleur en sa propre pensée. Il est vrai qu'il y a cinq ans, en une figure de Christ, il avait élargi sa conception du malheur et de la tristesse et que c'était toute la peine, toute la dérégulation, toutes les affres humaines,

(1) Voir nos trois derniers numéros.

qu'il avait traduites. Mais en cette œuvre encore les autres hommes s'incarnaient plus que lui; aujourd'hui, dans *l'Enfant prodigue*, c'est lui seul qu'il raconte et l'œuvre apparaît comme un bloc de deuil qu'il a sculpté et planté aux carrefours de sa propre existence. On sait quel drame la traversa. Coup sur coup l'artiste perdit ses deux fils. Le plus jeune mourut au loin, en des contrées de soleil et de fièvre, brusquement. La nouvelle de sa mort ne parvint au père que lorsque tout était déjà depuis quelque temps fini et presque oublié, là-bas. Devant cette inatténuable catastrophe toute force faillit l'abandonner et peut-être ne s'est-il reconquis lui-même que dans ce travail de personnelle douleur : *L'Enfant prodigue*. Le retour impossible du mort il l'a réalisé, il l'a accompli en cette œuvre. Cette heure de tendresse pieuse et profonde que la vie lui a refusée, l'art la lui a donnée entière et durable. Le fils et le père se sont revus, se sont regardés, se sont aimés avec toute l'intensité, toute la douceur, toute la bonté de leur âme, en ce bronze si hautement admirable qu'il semble contenir en sa matière et tenir captif en sa fonte, un miracle.

L'œuvre est d'une entente de lignes très simple : les bras tendus du vieillard, les bras levés de l'enfant, les genoux et les jambes, les deux corps rapprochés réalisent un ensemble de courbes et d'angles dont rien ne heurte ni ne dérange le dessin aisé et heureux.

L'opposition entre les chairs rudes et sèches du père et la jeunesse et la souplesse de celles de l'enfant est observée. Même dans les gestes, l'un raide et appuyé, l'autre abandonné et flexible, on la retrouve. C'est de la savante et parfaite sculpture, mais c'est bien plus encore ! C'est toute une âme silencieuse et qui peut-être se fût, après des jours et des jours, résignée, qui s'éclaire de surprise et de bonheur, tout à coup.

Le rêve fait de si loin autour des pas du voyageur, les supplications et les prières vers le hasard surnois, la peur de croire à la réalité de la joie, à la possibilité du retour, les traits du vieillard les disent. Il prend en mains la tête de son fils comme pour tâter et palper l'authentique félicité dont ces yeux, mais plus encore ses doigts lui donnent la preuve. Quant à l'enfant, projeté à genoux, bien moins pour demander pardon que pour se retrouver lui-même en un filial élan, son attitude exprime l'infinie lassitude et la fatigue. Il revient des loins, des pays perdus derrière l'horizon ; il revient comme une épave aborde, après des luttes et des tempêtes, là-bas, dans la haute mer. Sa tête douloureuse semble comme sortir de la mort et toute l'attention du père se concentre sur ce front et sur ces yeux pour les reconnaître et se tranquilliser sur cette apparition depuis si longtemps attendue.

Le groupe apparaît ainsi non pas la traduction d'une scène évangélique mais d'une scène moderne, quotidienne, vivante, à laquelle l'histoire sert de prétexte et qui, grâce à l'émotion, à la profondeur et à la force d'art qu'elle renferme, grandit jusqu'au niveau de la légende.

Il est dans la destinée des grands artistes ou plutôt des grands maîtres, dont Constantin Meunier est avec Rodin le seul et le privilégié continuateur parmi nous, de renouveler, à travers leur âme, à travers leur douleur et leurs cris, les symboles et les mythes que les siècles ont créés. Pour eux il n'est point de textes abolis ni de paraboles défuntées. La vie en eux est si extraordinaire qu'à son toucher elle ressuscite dans le domaine de l'émotion et de la pensée, les morts.

Et l'on rêve à côté de cette série de bas-reliefs où Meunier célèbre le travail formidable et opprimé, à côté de ces bronzes de force, de violence et de misère une autre série d'œuvres épiques, religieuses et légendaires auxquels son cerveau et ses mains imprimeraient l'esprit de notre heure. Ah ! combien nous souhaitons qu'il ait le temps de commencer et de finir un tel travail de géant ! L'admiration qui aujourd'hui l'entoure et qui doit commencer à lui peser tant elle est monotone, lui permettra du moins, grâce aux soucis matériels qu'elle lui enlève, d'aller en avant en belle hardiesse et en belle indépendance. Si son pays est trop mesquin, ou trop imbécile, ou trop ladre pour se payer de la gloire, désormais le monde s'en chargera.

Les autres sculpteurs qui exposent à la *Libre Esthétique* étalent des œuvres de beau mérite. L'*Impérieuse Chimère* de Charles Vander Stappen est un morceau d'art large. Le torse puissant, qu'affadit toutefois sa transposition en marbre, est dominé par une tête autoritaire et dardante. L'impression de fierté et de sécurité dans la domination est parfaitement réalisée. Une femme, tête renversée, poings au sol, fait partie d'une œuvre : *Les Danaïdes*, sujet de fontaine pour lequel le sculpteur a réuni déjà de nombreux motifs.

Frank Mowbray Taubmann n'est guère heureux en son bas-relief auquel la patine donne une couleur de cuir doré désagréable, mais tel buste et surtout son envoi : *Sauvée* indiquent un métier déjà sûr et une dramatique entente de groupement.

Les différents plâtres de Hélène Cornette révèlent une artiste personnelle, qui cherche et trouve. La *Sainte* et *Tête d'enfant mort* sont des œuvres de marque.

MM. Henry Fehr et surtout Frampton essaient, après combien d'autres, de rajeunir un art d'élégance florentine dont depuis déjà quelques années il est de mode de s'engouer et dont le grand Rossetti inculqua la passion aux Anglais. M. Paul Du Bois prodigue de nombreux spécimens de son talent mesuré et attachant. Ses envois, cette année, sollicitent plus nettement encore que ceux qu'il exhiba jadis. Citons particulièrement son étude de femme couchée, *Silence*, qui marque un grand pas en avant.

Et voilà dressé, à côté du catalogue de la *Libre Esthétique*, le catalogue des remarques et des impressions que l'*Art moderne*, chaque saison, aligne au courant de quelques articles rapides et qui, cette fois, fut plus fourni peut-être parce que le Salon fut particulièrement remarquable.

L'AME ALLEMANDE, AUJOURD'HUI

Conférence de M. Paul Gérardy au Salon de « la Libre Esthétique ».

Dans le sombre et navrant tableau de l'Allemagne intellectuelle, — que le christianisme, le militarisme et le sémitisme ont, d'après lui, profondément entamée, — M. Paul Gérardy, le délicat poète liégeois auquel la *Libre Esthétique* offrit, la semaine dernière, sa tribune, fit étinceler soudain ce rayon de soleil :

« Voici de la joie, voici de l'art, en un coin de clair et pur espoir, voici de la beauté ! Il est un poète en Allemagne, un grand et beau poète qui, inconnu presque et ignoré, ne se rejouit que de son art et du culte ardent et passionné de rares amis.

D'instinct, son génie retrouva la tradition et je m'exprime mal ainsi : il se donna lui-même, dans toute sa beauté et se trouva ainsi tout naturellement, ayant du génie, dans la grande tradition interrompue.

Les lèpres et les tares de l'esprit allemand, il les ignora et ces

diverses grimaces qui enlaidissent les meilleurs de sa race : le *Gemüt*, la *Gemüthlichkeit*, le *Witz*, ce lourd esprit de la bière, n'ont jamais terni sa sérénité.

Presque toutes les formules vers où nous mène l'évolution logique de la langue française, au moment actuel, elles furent réalisées déjà, en Allemagne, par les divers génies de la grande période.

Aussi, de son passage dans les pays latins, STEFAN GEORGE ne remporta-t-il qu'un goût mieux affiné et capable de sentir toutes les grâces et toutes les beautés : il s'éclaira au soleil du Midi comme le font les forts de sa race, afin de voir plus splendidement s'épanouir sa vie.

Après des essais poétiques en latin d'abord, en français ensuite, Stefan George retourna à sa langue maternelle. Dans plusieurs œuvres qu'il voulut garder inédites, il révéla déjà jeune encore ce qu'il y avait en lui de précieux espoir.

Bientôt parut en même temps qu'un livre de beaux poèmes, une petite et vaillante revue. Le livre s'appelait *Hymnen*, et c'étaient des hymnes en effet, de jeunesse et de joie. La revue s'intitulait fièrement : *Blätter für die Kunst*. La revue ni le livre ne furent mis dans le commerce ! Ils ne devaient s'adresser qu'à un cercle très restreint d'amis, découverts péniblement en de longs pèlerinages à travers les pays allemands, d'amis aimant les beaux vers et ayant gardé leur esprit pur de la contagion de la mauvaise littérature.

Plusieurs livres succédèrent à *Hymnen* ; les *Blätter für die Kunst* vivent toujours et le cercle de ses collaborateurs s'étend, très lentement.

En beaucoup de points, le mouvement inauguré par Stefan George est le contraire de notre mouvement littéraire actuel. Le vers français se mourait d'être comprimé en un immuable moule de fer. Il fallait briser le moule.

Au contraire, l'amorphisme absolu et une veulerie inimaginable avaient fait du vers allemand une prose banalement rythmée. Le sens était aussi vulgaire et terre-à-terre que la forme. La poésie allemande était aux antipodes de tout art.

Comme les sémites, les Allemands sont un peuple plus poète qu'artiste et Goethe, Platen et Hölderlin seuls connurent les formes d'une absolue pureté d'art.

Le vers de Stefan George unit merveilleusement la pensée et la forme, l'art et la poésie. Il est d'une pureté classique et ignore autant la raideur et l'ornementation barbare du vers parnassien français que le laisser-aller des lieder allemands.

Il est tout en harmonie pures et délicates, sans relâchement et sans ornements superflus : c'est le métal le plus pur.

Après les joies radieuses de la jeunesse, dans *Hymnen*, Stefan George chanta dans *Pilgerfahrten* les pérégrinations vers un bonheur plus glorieux et plus lointain ; vaines pérégrinations, car bientôt, avec *Algabal*, le poète sait qu'il n'est de bonheur et de joie que ce que nous créent nos rêves.

Stefan George, pendant qu'il élaborait ses livres, traduisait les plus belles pages des poètes modernes de France, d'Italie, d'Angleterre et beaucoup de noms que nous aimons, furent, par lui, prononcés pour la première fois en Allemagne.

Il y a quelques semaines, un nouveau volume parut réunissant trois livres de vers triomphaux : l'art classique et pur du poète y atteint sa perfection et c'est un ravissement de voir la grâce et la souplesse qu'il sut donner à la langue allemande.

Un groupe restreint entoure Stefan George d'une absolue véné-

ration : quelques poètes se sont formés à son exemple et les *Blätter für die Kunst* ont publié maints beaux vers de M. Hugo Von Hoffmannsthal, une des espérances de l'art allemand de demain, et de M. Karl Wolfskehl. L'art de Hoffmannsthal se féminise davantage, il est moins grave et aime à sourire ; M. Wolfskehl se cherche et il rencontrera, accordée à quelque portique hellène, sa muse, drapée d'une ample et large robe blanche.

Avec le mouvement naissant des *Blätter für die Kunst*, c'est la revanche splendide de l'Allemagne, de la vraie Allemagne, de celle qui pense et qui chante des chants de beauté. C'est la réaction de l'âme allemande qui lentement se réveille, contre l'esprit étranger, contre l'esprit juif, contre l'esprit slave, contre le mercantilisme berlinois, l'esprit de réclame et d'imitation ! C'est le Midi non encore contaminé qui se révolte et lutte contre la tentaculaire capitale du Nord. Car tous les poètes des *Blätter für die Kunst* sont venus des parties joyeuses et fécondes de l'Allemagne, des provinces qui vivent et qui vibrent encore et où s'épanouira bientôt la vie harmonieuse et riche, et libre peut-être !

Les bords du Rhin, le fleuve majestueux où toute l'âme allemande se mire des souvenirs des immenses légendes, ont souri de tout leur passé glorieux au berceau des poètes nouveaux et l'impératif climatérique dont parle Jules Laforgue se révèle dans toute sa puissance ici.

La vraie Allemagne, celle du midi, et des rivages rhénans et danubiens, l'Allemagne des Francs, des Souabes, les seules races ayant révélé le don des arts de beauté, va lutter bientôt contre l'Allemagne étrangère, l'Allemagne postiche de la pacotille et du succès immédiat, l'Allemagne d'imitation et d'importation, et la révolte sera victorieuse.

Le soudard de Berlin pourra étendre son sceptre de fer, son sceptre de dépression intellectuelle : jamais il ne réduira les cervelles germaniques à la mesure du casque barbare. Le groupe des *Blätter* luttera sans fin contre l'invasion destructrice des barbares et dùt-il être définitivement écrasé par la sauvagerie, il restera de lui le souvenir des quelques dernières belles œuvres d'une race malheureuse.

Mais le génie et la beauté sont immortels. Eux seuls, à la fin, seront victorieux et l'Allemagne bientôt se réveillera superbe et magnifique.

Nous verrons surgir et croître dans le désert triste la fleur merveilleuse. Il y aura des splendeurs encore puisque voici déjà pour notre consolation et notre joie une œuvre où arrêter longuement nos rêves — et de clairs espoirs pour demain.

Franz-M. Melchers à la Maison d'Art.

Il y a là-bas, vers le Nord, en Zélande, c'est-à-dire dans « les terres de la Mer », une petite île perdue, à peu près inconnue et très belle. On l'appelle l'île de Walcheren. La mer la domine littéralement, et les navires passent autour d'elle au niveau de la cime de ses vieux arbres calmes et de ses clochers versicolores et bulbeux. On dirait de loin, sur les vagues, un bouclier retourné ou une grande coupe aux parois vertes. Les parois vertes, ce sont les digues qui la défendent, depuis des siècles, contre l'océan qui l'attend patiemment ; et la vie est cachée dans les profondeurs. Je ne connais pas d'endroits sur la terre où le bonheur semble s'être plus visiblement réfugié. J'entends un genre spécial de bonheur, le plus stable et le plus sage peut-être,

un petit bonheur doux, familial, recueilli et naïf. La vie y semble un peu moins grave, et plus proche qu'ailleurs d'une enfance jolie qui ne joue qu'à des yeux colorés et tranquilles. Je n'y ai pas vu de cimetières, et je ne saurais dire ce qu'on y fait des morts. Les maisons sont petites et peintes comme des poteries de couleurs extraordinairement harmonieuses et vives. Au reste, c'est l'île de la couleur comme l'île du bonheur; il y règne une atmosphère merveilleuse qui donne aux objets les plus ternes l'éclat des choses qu'on a mises sous verre. Et c'est pourquoi les fleurs les plus vulgaires, les dahlias, les bégonias et les géraniums par exemple, y possèdent une fraîcheur et une force de vie qu'on ne soupçonnerait pas.

Les habitants semblent toute l'année y célébrer une fête silencieuse, minutieuse et durable. Ils portent des costumes invariables et délicieusement apparés à l'âme du paysage; et les femmes y travaillent la terre parées de leurs lourds bijoux d'or, comme si elles allaient visiter une reine un peu vieillotte, un peu cérémonieuse, mais souriante et bonne. Mais n'allez pas à la recherche de cette île si vous n'avez pas vu les peintures de Franz Melchers: vous ne pourriez jamais la découvrir, ou si vous la trouviez ce ne serait pas l'île que je veux dire.

Il a pénétré l'âme de ce pays d'une façon extraordinaire, et ainsi qu'il arrive presque toujours lorsque l'on va vraiment tout au fond de n'importe quelle âme, en pénétrant cette petite âme et son petit bonheur particulier, il a su y trouver je ne sais quel symbole profond d'un bonheur général très humain et très spirituel. Il y a là une cristallisation de vie, de quiétude, d'apaisement et d'ingénuité que je ne croyais pas possible, et vraiment, avant lui, depuis les Primitifs, j'avais presque oublié qu'en représentant une simple maison avec des volets verts, une porte entr'ouverte au bord d'une eau dormante, une fenêtre fermée, un petit jardin dans l'attente du dimanche, on pouvait dire des choses aussi profondes et aussi belles que les plus grands penseurs ou les plus grands poètes, et même quelque chose de plus que ceux-ci: car le peintre a par surcroît toute la puissance du silence que les autres doivent d'abord abandonner. Et la force de ce qu'on ne peut pas exactement dire est la force la plus belle et la plus proche de notre âme.

Melchers a cette force incontestablement, et je le répète: depuis les Primitifs je ne connais guère de peintres qui aient su mêler comme lui dans une expression simple et profondément harmonieuse le dialogue extérieur et intérieur des choses. Toutes ces choses qu'il a peintes existent telles qu'il les a peintes: et les maisonnettes luisantes aux petits sabots blancs qui patientent sur le seuil comme dans les contes de fées, et les espaliers de « la nouvelle épouse », et les fruits merveilleux sur les murs, et les horloges mystérieuses au fond des corridors, et les ruches aux ruches bleues, et les petits ponts bleus aussi. Oui, toutes ces choses existent dans son île, et les maisonnettes de Bruges sont encore là, elles aussi, à peu près telles que Meminck les a peintes. Mais allez les voir sans son aide, et vous ne les verrez pas, ou du moins l'âme de leur beauté ne dira presque rien de ce qu'il faudrait dire à l'âme de votre beauté. Est-ce que tous les mots n'existent pas également dans les gros dictionnaires où ils attendent la venue du poète?

Je disais tout à l'heure que Melchers semblait s'être attaché surtout à peindre le bonheur. Il ne faut pas s'imaginer que cela le limite. Toute une vie peut avoir la nuance du bonheur et être aussi grave, aussi triste qu'une vie malheureuse. Est-ce que le

bonheur des étoiles au fond de certaines nuits d'été ne semble pas venir d'un abîme aussi insondable que celui où se forment les larmes des plus grandes douleurs? Est-ce que les présages, et la fatalité, et la mort même ne se trouvent pas aussi dans le bonheur? Vous verrez qu'il y a plus d'un événement invisible et funeste, et plus d'une inquiétude dans ce bonheur, et que si l'île où Melchers l'a découvert est menacée sans cesse par la mer, l'île qu'il nous a peinte est menacée par une mer plus inquiétante et plus durable et plus profonde encore que l'océan qui gronde depuis l'origine de la terre...

MAURICE MAETERLINCK

EXPOSITIONS COURANTES

au Cercle artistique

Cette fois, cette rare fois, l'exposition du Cercle est mieux que banale. On y prend intérêt. On fait visite non plus à pas traînants et paresseux, mais presque avec joie. Le Salon a bon aspect et des tentures décentes cachent les murs couleur de boue et de lie propre et lisse que la commission du Cercle a cru devoir adopter. Cette teinte horrible satisfait les goûts artistiques de la commission.

Les exposants sont Léon Dardenne, Omer Coppens, Charles Samuel.

Les tableaux du premier sont des essais vers la clarté; leur mise en page est souvent banale et, somme toute, ce n'est point grâce à ses toiles que M. Léon Dardenne nous attire. C'est à cause de ces très heureux panneaux de broderie. Son paravent surtout, qu'il intitule *Les Quatre saisons*, étale des scènes très simples mais très artistement colorées avec, pour fond, des paysages sommaires aux lignes inattendues et spéciales. Les tapisseries de la cheminée, dont l'encadrement trop lourd écrase quelque peu le frêle et chatoyant travail, consacrent leur ornementation aux contes populaires. Dans un coin, une silhouette dactrice, interprétant un rôle, s'écrit en noir comme un grand signe synthétique et décoratif. Ce dessin est très artiste et laisse en la mémoire sa surprise de geste concentré.

Omer Coppens est un peintre attentif aux lumières prismatiques de la mer. Il les note à cru, en pleine vie, avec audace. Telles marines sont d'éclat et de mouvement, tandis qu'en d'autres toiles les crépuscules bleus, les nuits de deuil dont la lune semble le visage voilé impriment dans les yeux de larges visions de quais et de navires. En outre, des notes variées, des esquisses fines et réussies renseignent sur son très réel talent d'impressionniste. On ne met point, nous semble-t-il, M. Coppens à sa vraie place dans la jeune école belge. Ses efforts méritent plus que le banal éloge des « C'est vraiment pas mal » et des « C'est très intéressant ». On peut dire de lui en donnant au mot son sens réel: « C'est bien. »

Omer Coppens s'occupe « d'art industriel ». Nous n'aimons guère ses appliques lourdes et contournées, mais telle reliure: *L'Iris*, est d'un ton jaune sur vert, admirable.

De M. Samuel une tête de Nèle (ivoire et bois) est jolie et fine. Le mariage entre les deux matières est parfait. Quelques bustes, celui de M. Otlet, par exemple, sont d'une vie et d'une ressemblance nettes. Mais pourquoi exposer une statuette d'un art aussi secondaire et aussi mesquin que les *Lys*?

Exposition Marcette.

M. Alexandre Marcette, devenu Bruxellois, fait les honneurs de son nouveau *home*. Et dans le clair atelier de la rue de la Loi, en cette maison tout juste assez « esthétique » pour révéler la qualité de celui qui l'occupe sans se parer d'un prétentieux décor, ce sont, saisies sur le vif, de limpides impressions de plein air qui révèlent la sincérité d'un travail consciencieux et persévérant. Des canaux mélancoliques reflètent les façades grises des maisons mornes de Gand. De grands pans de ciel, aux nuées changeantes, s'ouvrent sur l'horizon infini de la mer. Ailleurs, ce sont des marchés aux légumes, épanouis en bouquets multicolores, et la joie des toits rouges, des moulins, des eaux calmes, des voiles, des tours qui, chaque année, attire l'artiste en Hollande et exerce sur lui une irrésistible séduction.

Les toiles de M. Marcette vont s'éparpiller dans les Salons que le printemps fait éclore : Paris, Liège, Mons, etc. On aura, là, l'occasion de les juger et de constater les progrès réalisés par l'artiste, dont la vision s'affine, dont la main s'affermir.

Au Cercle artistique de Schaerbeek.

MM. les peintres schaarbeeckois ont réuni à la salle Manteau, en un salonnet écussonné d'une jolie affiche de M. Privat-Livemont, des toiles, aquarelles et sculptures qui ne marquent pas, semble-t-il, un esprit d'invention ou d'innovation bien caractéristique. Ce sont, en des données connues, les paysages traditionnels, les portraits classiques, les intérieurs d'ateliers ressassés, les « pochades » de jadis et de toujours. M. Herremans s'attaque, en ton papillotant et superficiels, à la petite ville de Veere dont M. Franz Melchers a donné une interprétation si personnelle et si émue. M. W. Delsaux truelle des marines aux allures décoratives, non déplaisantes à l'œil mais d'une observation insuffisante. M. Geefs s'essaie dans tous les genres, et telle de ses œuvres, un midi de tâcherons par exemple, n'est pas sans intérêt. De tous, M. Colmant apparaît le plus attachant; son portrait d'homme (n° 3) a du caractère, encore qu'on ne puisse justifier les dimensions démesurées des mains.

Concerts de la Libre Esthétique

Deuxième séance.

Une très remarquable exécution du trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle ouvrait le concert. Jamais, croyons-nous, cette œuvre mouvementée et forte, l'une des plus belles et des plus caractéristiques de l'auteur de *Fervaal*, n'a reçu à Bruxelles une meilleure exécution. MM. Théo Ysaye, Hublard et J. Jacob en ont exprimé avec une rare justesse d'accent le sens poétique, le charme et la grande ligne architecturale. On a particulièrement remarqué le son distingué de M. Hublard, soliste de la Société symphonique, qui prend rang parmi les meilleurs instrumentistes.

Pour remplacer le Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz, dont l'audition a dû être ajournée par suite d'un accident survenu à l'un de ses interprètes, MM. Eugène et Théo Ysaye ont fait entendre la Sonate en *sol mineur* de Grieg pour piano et violon, et ce morceau a été la joie du concert. Les frères Ysaye ont une compréhension identique qui donne à leur interprétation une homogénéité exceptionnelle. Les moindres nuances de rythme et de sentiment, d'expression et de couleur apparaissent,

dans leur jeu nerveux et précis, avec netteté, et l'on ne pourrait pousser plus loin la sûreté, l'aisance et la délicatesse. Rajeunie, rafraîchie par cette interprétation prestigieuse, l'œuvre pittoresque et charmante de Grieg a remporté le plus vif succès.

La partie vocale du concert était confiée à une jeune cantatrice allemande, M^{lle} Frieda Lautmann, qui possède une fort belle voix de mezzo-soprano grave et chante en musicienne et en artiste. Trois *lieder* de Brahms, de caractères différents, lui ont fourni l'occasion d'affirmer de sérieuses qualités lyriques et dramatiques.

Un choral pour orgue de César Franck, transcrit pour deux pianos par Henri Duparc, complétait cet intéressant programme. Cette œuvre austère et de grand style, profondément imprégnée de génie du Maître de Sainte-Clotilde, s'élève, par la noblesse et la pureté de l'inspiration, par le raffinement des harmonies et l'intérêt des développements, au niveau des plus belles pages de la musique sacrée.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE.)

Nul plus que Sylvain Dupuis n'aura contribué à faire comprendre et aimer du public liégeois la musique dans ses expressions les plus élevées, anciennes ou contemporaines. Avec l'opiniâtreté d'une conviction robuste il a lutté contre les difficultés accumulées; sa grande sincérité, le vif amour de son art, la sûreté de son goût ont persuadé; il semble avoir triomphé des plus rudes résistances. Si ne vient pas à lui la « fraction mondaine », cupide de frivoles caquetages et d'étalement de luxe, avec lui sont tous les artistes, tous ceux qui sentent et pensent un peu. Et ceux-ci lui ont grande reconnaissance. Car il a fait un véritable orchestre, un orchestre qui a de la cohésion, de la vie, qui connaît les nuances et aime le rythme. La récente exécution des *Saisons* de Haydn et le concert de dimanche dernier marquent de manière définitive que cet orchestre est.

L'interprétation des *Saisons* avec le concours du chœur de Dames, de la Légia et de solistes de talent fut brillante. Le travail, les efforts pour arriver à cette presque perfection furent multipliés, et j'ai quelque regret qu'ils aient été consacrés à une œuvre dont je ne veux point méconnaître la valeur, qui a pour elle de la fraîcheur, de la finesse et de la grâce, mais qui est longue démesurément, de forme démodée, bien ennuyeuse et peu élevée de pensée.

Aux Nouveaux Concerts l'orchestre de Sylvain Dupuis a mis en juste et pleine valeur par une exécution serrée la Symphonie en *ré* de Brahms. Très nettement, dans le jour un peu gris qui convient à la délicatesse de ses nuances, à l'atténuation de ses timbres, s'est développée l'ampleur de sa mélancolie souriante.

Pour la seconde fois, l'orchestre a fait sonner la verve éclatante du prestigieux *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss. Il nous a dit avec beaucoup de rythme un morceau de musique de scène de Guy Ropartz — très bien venu, de belle animation populaire — destiné à encadrer des danses de matelots bretons pour *Pêcheur d'Islande*.

Au même concert, grand et juste succès pour M. Willy Burmester, un jeune violoniste d'une étonnante virtuosité, qui joint à un jeu nerveux et souple une merveilleuse pureté de son. Il joue un concerto de Sphor, fait preuve d'un mécanisme déconcertant dans

des exercices acrobatiques de sa composition sur un thème de Paganini, chante avec un peu d'emphase, mais aussi avec quelle émouvante ampleur l'*Aria* de Bach et, rappelé, s'abandonne à quelque emballement dans l'interprétation du *Prélude*.

LA VENTE DUMAS

La vente des tableaux, aquarelles, dessins, marbres, bronzes et objets d'art d'Alexandre Dumas fils est terminée. Les deux vacations ont produit plus de 400,000 francs.

Le chiffre le plus élevé a été obtenu par le fameux exemplaire de l'*Affaire Clémenceau*, exemplaire sur hollandaise n° 10, orné dans les marges de 160 compositions (aquarelles ou plume) et de 16 grandes compositions hors texte. Dumas avait prié ses amis peintres et dessinateurs d'illustrer son exemplaire, qui forme ainsi un admirable monument d'art. Ces œuvres d'art sont signées en effet des peintres Bonvin, Boulanger, Bouguereau, Cain, Clairin, Chaplin, Doré, Detaille, Duez, Gérôme, Heilbuth, Meissonnier, princesse Mathilde, de Nittis, Le Poittevin, Ph. Rousseau, Vibert (!), etc. Ce livre unique a été adjugé 23,000 francs à M. d'Hauterive, le gendre du maître.

Parmi les autres dessins et objets d'art, citons : *L'Affaire Clémenceau*, de Meissonnier, 9,400 fr. ; *le Poète et la Sainte*, de Gustave Moreau, 5,200 fr. ; *Sylvie et le Satyre*, de Prud'hon, 7,900 fr. ; *1814*, de Meissonnier (gravure), 820 fr. ; *Cerf attaqué par un lynx*, bronze de Barye, 7,000 fr. ; *Buste d'Arlequin*, par Saint-Marceaux, 3,000 fr. ; marbre d'après Clodion, 2,700 fr. ; *le Faune aux oursons*, marbre de Frémiet, 3,800 fr. ; *la Syrène*, de Puech (une merveille) 6,400 fr. ; *secrétaire Louis XV*, 2,020 fr. ; *secrétaire Louis XVI*, 2,700 fr. ; enfin, une *pendule Louis XVI*, en vieux sèvres, a été adjugée 5,450 fr. à M. Cahen, d'Anvers.

Une portière de tapisserie flamande a été vendue 8,300 francs.

La plupart de ces objets ont été rachetés par la famille d'Alexandre Dumas.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Aux écoutes, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *The Pageant*, edited by C. Hazelwood Shannon and J. W. Gleeson White; published by Henry and Co, 93, Saint Martin's Lane, London. — OEUVRE DE RENÉ GHIL. I. *Dire du mieux*; 5. *L'Ordre altruiste*. (Vol. II.) Paris, Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud. — *L'Histoire des Boers*, par JULES LECLERCQ (extrait de la *Revue générale*). Bruxelles, Société belge de librairie. — *Quelques remarques à propos de la restauration des monuments d'art ancien*, par JOSEPH NÈVE, chef de division à l'administration des Beaux-Arts. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Émile Verhaeren*, recueil ornementé par F. KHNOPFF et THÉO VAN RYSELBERGHE, et comprenant douze pièces, choisies chacune dans un cahier différent de l'œuvre de Verhaeren, publié pour les amis du Poète par l'un des plus anciens d'entre eux. (Bruxelles, Edmond Deman.) — *La Chambre des Représentants en 1894-1895*. Ouvrage illustré de portraits, etc. Bruxelles, Société belge de librairie (O. Schepens, directeur). — AIMÉ-L. PFINDER. *L'eau du soir*, essai dramatique. Bruxelles, P. Lacomblez. — LÉON RIOTOR. *Des bases classiques allemandes*. Paris, librairie de la France scolaire.

Musique.

Album musical de la Jeune Belgique, mélodies pour chant et piano par LÉOPOLD WALLNER, sur les textes de I. Gilkin, A. Giraud, Ch. Van Lerberghe, V. Gille, F. Severin, E. Levis, G. Le Roy et G. Kahn. Bruxelles, Schott frères.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Le troisième concert donné par M. EUGÈNE YSAÏE et son Quatuor est fixé à *mardi prochain, 24 courant*, à 2 h. 1/2 précises. Il sera entièrement consacré aux œuvres instrumentales et vocales inédites (première audition) de M. Eibenschütz, professeur au Conservatoire de Cologne, et aura lieu avec le concours de M^{lle} JEAENE MERCK et de l'auteur. Prix d'entrée : 5 et 3 francs.

La quatrième et dernière conférence sera faite, au local de l'exposition, *jeudi prochain, 26 courant*, à 2 h. 1/2 précises, par M. l'abbé CHARBONNEL qui a choisi pour sujet : *Art religieux; Art ecclésiastique*. Prix d'entrée : 2 francs.

Le gouvernement vient d'acquiescer au Salon de la *Libre Esthétique* le tableau *Le Printemps* de M. A.-J. Heymans, l'un des plus remarquables de la série que l'artiste intitule : *La Sérénité d'un séjour aux champs*.

Voici, d'autre part, la quatrième liste des acquisitions faites par des particuliers (1) :

A. BOCH. *La Causette*. — ID. *A Knocke vers le soir*. — ID. *A Knocke*. — W. DEGOUVE DE NUNQUES. *Vieux canal*. — ID. *Soir à Venise*. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage; les âmes solitaires* (n° 25). — M^{me} DESTREE-DANSE. *Les Chimères* (album d'œuvres), 3^e exemplaire. — A.-W. FINCH. *Poteries*. — A. CHARPENTIER. *La peinture* (bas-relief bronze), 2^e exemplaire. — F.-M. TAUBMAN. *La Nuit* (bronze), 2^e exemplaire.

Parmi les personnalités artistiques qui sont venues de l'étranger visiter le Salon de la *Libre Esthétique* la semaine dernière, citons MM. Roger Marx, inspecteur des Musées de France, Victor Champier, directeur de la *Revue des arts décoratifs*, L. d'Emile Muller, Sylvio Lazzari, le poète Stefan George, etc.

La clôture du Salon est irrévocablement fixée à dimanche prochain, 29 courant, à 5 heures, les galeries du Musée devant être mises dès le lendemain à la disposition de l'Association belge de photographie et du comité de l'Exposition Verwée.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire avec le concours de M^{lles} Eléonore Blanc et Claire Friche, de M. Emile Engel et du Choral Mixte, dirigé par M. Léon Soubre.

MAISON D'ART (avenue de la Toison d'Or, 56). — L'Exposition de MM. ODILON REDON, F.-M. MELCHERS et A. GRACO actuellement ouverte sera accessible au public jusqu'à jeudi prochain, 26 courant,

Samedi prochain, 28 mars, à 8 h. 1/2, conférence de M^{me} R. NYST. Titre : *Pensées d'Artiste*.

Lundi 30 mars, à 8 h. 1/2, sur le théâtre transformé, inauguration des représentations organisées par M. Gaston Mouru de Lacotte, avec une troupe formée exclusivement en Belgique.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

La première soirée sera consacrée à deux pièces de Maurice Maeterlinck : *Intérieur* (première représentation à Bruxelles) et la *Mort de Tintagiles* (première représentation).

Quelques-uns des principaux artistes des théâtres bruxellois prêteront leur concours à cette représentation.

Une conférence de M. ROLAND DE MARÈS sur le Théâtre de Maeterlinck précédera la représentation.

On peut, dès à présent, se procurer des places à 3 et 5 francs, à la Maison d'Art.

Mercredi 1^{er} avril, à 2 heures, ouverture d'une exposition d'œuvres de M. J.-F. RAFFAËLLI. Dans la section des Arts appliqués, cristaux artistiques du VAL-SAINT-LAMBERT; fers forgés de M. DE BEYS.

M. EDMOND PICARD fera très prochainement lecture d'une œuvre inédite qu'il vient d'achever : *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain.*

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — *Mercredi, 25 mars.* — M. Émile Vinck. La Statistique.

Vendredi, 27 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime pratique.

Samedi, 28 mars. — M. Élisée Reclus. L'Inde.

Les journaux ont annoncé que le théâtre Molière allait représenter un Mystère, poème de Camille Lemonnier et musique de Léon Du Bois. Il a été question, en effet, d'un acte se rapportant au mystère du Vendredi-Saint et qui devait faire partie d'un concert spirituel dirigé par M. Du Bois. Mais des difficultés matérielles ayant au dernier moment entravé ce projet, la représentation n'aura pas lieu et Camille Lemonnier a retiré sa pièce.

Ce n'est pas un poème, comme on l'a dit, mais un drame mystique composé de six personnages, avec un personnage central qui est Nora, la femme et la mère. L'œuvre a été en partie tirée par Camille Lemonnier d'un de ses plus émouvants récits, *Le Corps du Christ*, dans les *Dames de Volupté*. Mais le titre a été changé; le drame s'appelle : *Les yeux qui ont vu*. M. Léon Du Bois, le dramatique compositeur du *Mort*, a écrit pour la pièce une musique de scène avec prélude.

Une représentation unique aura lieu le soir du Vendredi-Saint, devant un public d'invités, dans le bel atelier du sculpteur Charles Van der Stappen.

MM. Goupil et C^{ie} exposent en ce moment au Rubens-Club, 180, rue Royale, une collection de tableaux de l'école française, parmi lesquels des œuvres de Millet, Diaz, Daubigny, Troyon, Decamps, Delacroix, Fromentin, Dupré, Jongkind, Th. Rousseau, etc. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 31 courant.

Le Comité constitué pour organiser, sous les auspices du gouvernement, une exposition des œuvres de feu Alfred Verwée, vient de terminer ses travaux.

Le Comité avait espéré disposer de l'ensemble des salles mises à la disposition des groupes artistiques qui en font la demande. Malheureusement la moitié seulement de ces locaux a été accordée, l'exposition Verwée coïncidant avec une autre exhibition, inscrite concurremment.

L'exposition aura lieu au Musée moderne de Bruxelles, du 1^{er} au 20 avril. On peut s'attendre à un ensemble vraiment imposant où le maître animalier sera représenté par des œuvres types, triées sur le volet.

Le 4 avril s'ouvrira au Musée moderne la deuxième Exposition

d'Art photographique organisée par l'Association belge de photographie. L'exposition restera ouverte jusqu'au 19 avril.

Le cinquième Salon de la Rose † Croix est ouvert jusqu'au 20 avril, 28, avenue de l'Opéra, à Paris.

M. L. Flameng, baryton, donnera vendredi prochain, 27 courant, à 8 h. 1/2 du soir, un chant-récital à la salle Ravenstein.

Le programme est composé d'œuvres peu connues des jeunes écoles française, russe et belge, dont quelques-unes inédites.

Le mardi 31 mars une grande fête de bienfaisance, organisée sous le patronage des journaux bruxellois, sera donnée au Pôle Nord qui, ce soir-là, clôturera sa saison d'hiver.

Cette fête unique, pour laquelle un très grand nombre de billets sont déjà placés, comptera parmi les plus brillantes, les plus élégantes, les plus variées qui auront été organisées à Bruxelles.

Elle commencera à 8 heures du soir pour finir à 1 heure du matin.

Chaque jour, nos confrères reçoivent de nouvelles adhésions d'artistes. Le prix d'entrée est uniformément fixé à 5 francs. On trouve des cartes au Pôle Nord et dans les principaux restaurants, hôtels et tavernes de Bruxelles.

On se souvient de la belle revue flamande, *Van Nu en Straks*, dont l'apparition de la première série, aujourd'hui épuisée, fut une manifestation littéraire que nous croyons unique dans l'histoire des lettres néerlandaises en Belgique. Elle était exempte de tout mauvais goût typographique et artistique, elle s'affirmait jeune et vivante, autant dans ses dernières que ses premières livraisons.

La seconde série vient de s'inaugurer. Et aujourd'hui les articles sociologiques y voisinent avec les articles littéraires. Nous cueillons au sommaire :

Kritiek der vlaamsche beweging, par Gust. Vermeyleen; *De Socialistische partij en hare Drijfveeren*, par Jac. Mesnil; *Door het Zomeren*, par K. van de Woestyne; *Scheppingsdag*, par Em. de Bom; *Variatiën en Gevolgtrekkingen*, par H. van de Velde.

Ce premier numéro de cette seconde série indique bellement une nouvelle marche en avant. Bonne route!...

La livraison de février de l'artistique revue *De Vlaamsche School* contient une intéressante étude de Pol de Mont sur notre collaborateur Philippe Zilcken, un article de Max Rooses sur le peintre anversoïse Henry Luyten, des planches hors texte d'après Hobbema et Cuyp, etc. A Anvers, J. E. Buschmann, éd., Rijnpoortvest.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY. LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.
Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

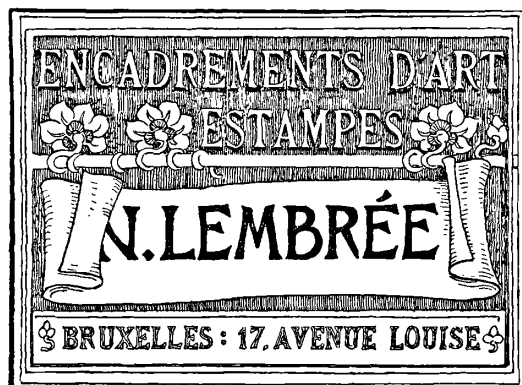
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UN HOURVARI. *A propos de l'Art appliqué à la rue.* — LES PANNEAUX DÉCORATIFS DE M. DE LALAING AU SÉNAT. — SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Post-scriptum.* — NOTES DE MUSIQUE. *Quatrième concert populaire. Troisième concert de la Libre Esthétique. Concert Litta. Troisième séance du Quatuor Ysaye à la Grande Harmonie. A la Maison d'Art.* — EXPOSITIONS COURANTES. — BRELAN D'OPÉRETTES. *La Petite Mariée. La Bachelette. La Vivandière.* — NOS ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

UN HOURVARI!

A propos de « l'Art appliqué à la rue ».

Un hourvari a éclaté contre l'ŒUVRE NATIONALE DE L'ART APPLIQUÉ A LA RUE. C'est une universelle pétarade, un charivari d'une exceptionnelle bruyance.

Pourquoi? En soi l'idée semble bonne et éveille la sympathie. Quelles causes contingentes ont amené cette explosion de clameurs et de sarcasmes, cette grêle de quolibets aussi multitudinaires que les confetti d'un mardi-gras par un beau soleil?

Le mystère n'est pas d'une pénétration très laborieuse. Voici :

Depuis quelques années l'attention esthétique allait aux Paysages urbains, à la Décoration des Façades, à

l'Embellissement des Rues, aux Balcons fleuris, aux Fontaines publiques, aux Boîtes à lettres, aux mille expressions de l'Art dans la vie extérieure. Des artistes sans nombre s'en préoccupaient avec la ténacité, le scrupule, la modestie, le travail silencieux de ceux qui savent combien peu les expressions artistiques de la vie d'un peuple sont affaire d'improvisation, de tapage et de chic; de quels lents efforts, de quelle patiente recherche elles sortent; à quelle évolution naturelle, cosmique, méthodique et ordonnée elles sont soumises. Chacun, dans le coin d'activité où l'avait placé le Sort, mettant en œuvre ses aptitudes personnelles et les moyens restreints dont il disposait, procédait avec scrupule, attentif aux nouveautés possibles, aux hardiesses légitimes, cherchant l'équation entre les idées et les faits, ne prétendant rien forcer, élevant lentement un édifice commun, solide, normal et bien organisé. Le Beau se répandait de manière sûre et spontanée, par alluvions, par infiltrations. Une avancée générale se manifestait, une pousse successive, une incubation instinctive, observant les délais et les apparents retards inévitables de ce qui n'est pas artificiel et platement superficiel.

Le spectacle était réconfortant et donnait les plus sûres espérances. Il fallait attendre, mais on marchait, on allait vers le but délibérément. L'Idée de l'art dans la rue devenait visible pour tout le monde et de multiples esprits et bonnes volontés s'y appliquaient. Les

tentatives privées se diversifiaient sous l'impulsion individuelle très salubre des architectes, des décorateurs, des ferronniers, des peintres, des critiques, des amateurs. Elle était vivement stimulée par la presse qui ne manquait aucune occasion d'exciter le goût et les essais. Bref, on allait à pas bien posés; c'était la sincérité et la parfaite juste mesure d'une gestation régulière.

C'est alors que se produisit un phénomène inattendu qui allait, sinon bouleverser le mouvement (il est indestructible), du moins essayer de le domestiquer, de l'embarrasser des protections gouvernementales, et, sous prétexte de l'activer, le pousser dans les plus folles turbulences et les turlupinades d'une course au clocher.

Un artiste peintre de quelque notoriété et de mérite discuté, qui avait eu l'idée à la fois commerciale et esthétique d'enfusiner quelques douzaines de célébrités nationales et de se munir ainsi de nombreuses et bienveillantes relations dans le monde officiel, jugea à propos d'attirer à lui, d'un seul coup d'épervier, cette légion de germes et de résultats patiemment acquis et grandissants dans le vivier clair de la bonne nature.

Que son intention fut sincère, on peut l'admettre. Qu'il ait été convaincu de rendre service à la chose publique, on peut en convenir. Il est difficile de pénétrer les intentions et celui-là même qui les a s'y trompe. Mais, certes, il n'y a pas lieu de s'étonner que les discrets et laborieux artisans qui se vouaient à l'œuvre depuis des années et qui en voyaient poindre le succès, aient ressenti quelque émotion de ce brusque accaparement rappelant un peu trop les rafles et les mises en syndicats que les boursiers pratiquent avec un si fraternel ensemble et une si constante opiniâtreté au détriment de la petite épargne et de la petite industrie. Cette introduction, certes imprévue, des pratiques usurières dans le domaine de l'art, devait causer et causa l'émotion actuellement régnante et grondante en haro!

D'autant plus que la mise en scène fut un épanouissement complet des procédés fort étrangers aux habitudes tranquilles et réservées qui sont de mise chez nous et où se révèle l'horreur du tapage et la théorie du « tirer à soi la couverture ». Des réclames à n'en plus finir mettant toujours en vedette le même personnage comme si vraiment il n'y avait que lui, non vraiment que lui. Des banquets présidés par lui. Des toasts faits par lui et à lui. Des démarches innombrables dans les ministères, dans les salons, dans les ateliers. Un échantillonnage complet de cette tactique bien connue, faite de patelinages, d'entreglisements, de caresses intéressées, de petits services rendus, de flatteries, de circonvolutions, jusqu'au jour où l'on se redresse pour agir en maître avec outrecuidance. Et finalement l'élucubration étonnante d'une Société avec présidents d'honneur, membres d'honneur, membres protecteurs, conseil d'adminis-

tration, section technique, membres attachés à la section technique, section des finances et du contentieux, membres attachés à cette section, section de propagande et des fêtes, membres attachés à cette section, conseil général. Bref, un trimberlin invraisemblable, inondant des noms les plus divers, hurlant de se voir amalgamés, six colonnes compactes d'un journal spécialement fondé pour être l'organe de cette œuvre fourmillante.

Le Président de l'administration de tout cela : M. EUGÈNE BROERMAN, artiste-peintre, 33, rue Jourdan, à Bruxelles! Le premier attaché de la section technique : M. Eugène Broerman! Le premier attaché de la section des finances : M. Eugène Broerman! Le premier attaché de la section de propagande et des fêtes : M. Eugène Broerman! Et M. Broerman par-ci et M. Broerman par-là. Et des entrefilets, et des articles, et des visites, et des interviews. Lui, toujours lui!

Ce qui devait arriver arriva. *Habent sua fata*. Cette machine qui se personnifiait ainsi en un seul personnage encombrant, autour de qui tous les autres apparaissaient comme de petits navets autour d'un faisan à queue superbe, stupéfia d'abord, puis agaça, puis souleva des huées! Nous en sommes à la période des huées.

Mais au-dessus, très au-dessus de cette question de fantocherie et de cabotinage, domine la question d'Art, le côté grave après le côté burlesque.

M. Eugène Broerman prétend mettre l'Art à la Rue en serre chaude et en faire aller la végétation d'un train d'enfer. Il veut le « forcer », comme on force les lilas et les melons. Il a, sur la matière, des conceptions galopantes. Il s' imagine qu'on transforme la décoration foncière et séculaire d'une ville, comme on pavoise et on orne les rues un jour de fête, d'illumination et de kermesse. Il a suscité, un soir fameux, aux vitrines des galeries Saint-Hubert, le plus funambulesque étalage qui se verra jamais. En huit jours, aidé d'on ne sait quels complices, il avait bâclé là des hectomètres d'oripeaux. Puis est venu, au grand déshonneur de la Montagne de la Cour et de la rue de la Madeleine, un concours d'enseignes qu'on a appliquées aux maisons comme des faux nez et du fard sur les visages les jours de carnaval. Il brûle les étapes, il monte les escaliers quatre à quatre. Il convie les populations à esthétiser leurs demeures en un tour de main. Il fait l'Art à la Rue à l'instar des illustres bâtisseurs de cartonnages qui dotèrent Bruxelles pendant cinq mois d'une Venise en peinturlurage et d'un palais des Doges en toile d'emballage. Ne fut-il pas président d'honneur de cette entreprise? S'il ne le fut pas, il eût dû l'être.

Et voici que maintenant il s'efforce de mettre en rut toute une population de médiocres en organisant des concours avec primes, subsides, perspectives de croix et de médailles, caressant cette idée grotesque qu'on

suciste l'art et les artistes en promettant des gâteaux et qu'on crée des Michel-Ange en annonçant des distributions de prix.

Contre cette mascarade, le monde esthète se soulève, et il a raison. C'est à la fois du puffisme et du vandalisme. Une liquidation s'impose. Il faut d'abord rendre aux artistes multiples qu'on a raziés de leurs initiatives ce qui leur appartient et les laisser faire, simplement et noblement. Il faut empêcher ces parades de pitre se démenant devant sa baraque. Il faut ramener les esprits à une plus juste conception des lois qui règlent l'évolution artistique et guérir les Jeannot embrigadés pour la plus grande gloire d'un metteur en scène fort adroit, du sot engouement qui les a groupés étourdiment autour d'une entreprise funeste et d'un homme non qualifié pour diriger le mouvement dont il s'est emparé. Il faut, tout en maintenant l'Idée, qui est grande et salutaire, l'empêcher d'apparaître comme le monopole d'un trop habile homme qui s'est fourré là dedans comme un coucou dans le nid d'autrui.

Les Panneaux décoratifs de M. de Lalaing au Sénat.

Voici comment une notice décrit les trois grands panneaux décoratifs qui ont remplacé, dans la salle des séances du Sénat, le légendaire tableau de De Biefve, assemblée des muses nationales sous les figures de solides verdurières, et les portraits de Léopold I^{er} et de la reine Louise qui semblaient en pénitence dans les hauteurs :

« Ces panneaux représentent quelques-uns des grands événements mémorables ou tragiques qui ont, au cours des siècles, caractérisé les divers régimes qui se sont succédé dans nos provinces.

« Le panneau de gauche montre la belle résistance de nos communiens flamands à l'agression étrangère, cette lutte inégale dont la bataille de Courtrai fut l'apogée et la défaite de Roosebeke l'épilogue funeste.

« Plus à droite, la scène représente la domination bourguignonne assez forte dans la personne du duc Charles le Téméraire pour trainer malgré lui un roi de France devant le spectacle du châtiement de la ville de Liège.

« A gauche du panneau central, la sombre époque espagnole dominée par le spectre du duc d'Albe.

« Les deux principales victimes de ce moment troublé, Egmont et le Taciturne, prennent congé l'un de l'autre dans les termes prophétiques que l'histoire a enregistré.

« Au centre, l'époque des grandes guerres de Louis XIV qui ont ensanglanté notre sol et dont Bruxelles a spécialement pâti, formidable lutte dont Marlborough et Eugène de Savoie furent les héros.

« Au-dessus de ce groupe, dans le cintre, deux figures symboliques : l'Histoire et la Destinée.

« Enfin le troisième panneau, où l'on voit Joseph II, contrarié par les courants révolutionnaires, les statistes et les vonckistes. Puis l'irruption bruyante de Dumouriez en Belgique, amenant

avec le drapeau tricolore les idées républicaines et culbutant sur son passage les résistances autrichiennes.

« Et, finalement, le dernier épisode du grand drame napoléonien où l'Empereur succombe à Waterloo sous l'effort des coalisés. »

Comme on le voit, il s'agit de scènes symboliques, concentrées chacune en quelques personnages dominants de l'époque. Ces symboles ne sont pas hiératiquement figés : au contraire, c'est le mouvement qui domine ; le tragique et l'agitation des montures il y en a peut-être un peu beaucoup) s'ajoute à celle des hommes et des météores.

Ces peintures sont dans la gamme fumeuse de fresques grises que M. Jacques de Lalaing a adoptée pour la décoration de l'escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Ce sont des tonalités de soirs de bataille, sous des ciels nuageux et tourmentés, dans des paysages assombrés.

Prises en elles-mêmes, ces colorations paraîtront plus harmonieuses à l'esprit qu'à l'œil, surtout à l'œil flamand, friand des beaux tons frais et opulents. Mais dans l'ensemble de la salle du Sénat aux acajous lourds, au mobilier bourgeoisement cosu ; devant le défilé des figures de Gallait et la colonnade grecque des tribunes ; dans l'encadrement jaune rompu des frises ; sous le plafond à écussons et à rosaces, les panneaux de M. de Lalaing font sonner une note grave, ouvrant des visions vers le passé, des échappées sur l'histoire et suscitent une impression élevée. On sent et on respecte l'effort philosophique réalisé en des épisodes agencés non sans effort. Devant ces œuvres on pense, on réfléchit, et si l'excitation esthétique n'est pas puissante, celle de la pensée est réelle et intéressante.

La notice est trop nécessaire pour se rendre compte des sujets ; sans elle la perplexité serait grande et l'assemblage paraîtrait inexplicable. Mais quand on tient la clef de cette série, on admire comment l'artiste a réussi à combiner des événements aussi divers et à donner de l'unité à des sujets si disparates.

Les panneaux de M. de Lalaing sont plus d'un dessinateur et d'un sculpteur que d'un peintre, mais peut-être n'est-ce pas un défaut quand il s'agit de décoration. Ils s'appliquent bien aux murailles, sans les alourdir et sans les percer. Si le temps et les ombres n'aggravent pas leur caractère ténébreux, ils resteront un ennoblement pour l'ensemble où ils ont pris place.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

POST-SCRIPTUM

Thorn-Prikker.

Pour démêler le sujet dans les envois de Thorn-Prikker, il faudrait un examen long et peut-être n'aboutirait-on qu'aux à-peu-près. Aussi n'est-ce guère par les énigmes que son art renferme, qu'il nous requiert. Nous ne voyons en lui qu'un très réel et personnel artiste pour qui vivent les lignes et les teintes rares et subtiles. Son dessin, soit qu'on le considère comme un écheveau ou un trousseau de courbes, soit comme un emmêlement de courants de fils ou de soies, fait rêver à une transcription sur toile ou sur papier d'une vie d'herbes sous l'eau, d'une vie de givre prisonnière sous verre, d'une vie de choses souterraines incrustée aux parois d'un roc ou dans une pierre des âges préhistoriques. Et la joie de l'œil est grande à suivre la grâce et l'élégance de ces dessins conçus par un très authentique artiste, en dehors de toute

tradition et de tout exemple, uniquement pour lui-même ou pour quelques rares esprits qui le prisent fort haut. Tels que ces toiles apparaissent, elles prouvent en tout cas un décorateur original et puissant, qui un jour s'imposera comme un maître. Qu'en attendant son heure, M. Thorn-Prikker soit traité de fou, peu lui chaut. Cela n'a pas d'importance.

Charles Cottet.

Celui-ci, comme tant d'autres, a pris la Bretagne pour atelier. Il campe son chevalet dans les villages du Finistère et sur les falaises au bord de la mer.

Sa palette souvent se plait aux tons noirs et bruns et l'on dirait des tons d'ifs, de buis, de goudron et de résine. D'autres fois ce sont des roses lavés, des verts d'aquarium et des bleus déteints. Dans les deux cas de belles harmonies en résultent.

Le tableau, intitulé *Deuil*, que nous avons rencontré à la Triennale de Gand, nous avait requis vers ce peintre intime et triste. La scène est pénétrante et simple, d'une facture fruste et d'une couleur assombrie. Le fond est très breton, d'une impression et d'une atmosphère locales.

Le *Cabaret* lui aussi est de réalité artiste. Il est enfumé de teinte et comme recuit. C'est bien le trou à marins qui semble une partie détachée du navire. On dirait qu'une odeur de poisson s'en échappe. La lumière en est rousse et jaune, couleur de hareng-saur. Les paysages : *Nocturne* et *Soleil couchant*, s'avivent par contre d'une vie de plein-air et d'une vraie limpidité aérienne.

Et c'est ainsi que dans chaque œuvre de M. Cottet on retrouve l'observateur scrupuleux qu'il est et qu'en chaque œuvre aussi, il se prouve interpréteur personnel. Sur lui ceux qui aiment l'art peuvent compter.

NOTES DE MUSIQUE

Quatrième Concert populaire.

C'est par un choix judicieux et varié d'œuvres lyriques que M. Joseph Dupont a clôturé, dimanche dernier, sa campagne si hautement artistique d'initiation musicale. Trois « nouveautés » figuraient au programme : le *Pèlerinage à Kevlaer*, écrit sur le poème de Heine par M. Humperdinck, l'auteur de cette jolie partition de *Hänsel et Gretel* qui a fait le tour de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de l'Amérique sans qu'on paraisse en soupçonner l'existence en Belgique; la *Sulamite* de Chabrier, l'une des compositions les plus personnelles de l'auteur de *Gwendoline*; enfin, le *Chant élégiaque* de Beethoven qui, chose curieuse, était demeuré inconnu jusqu'ici.

Le *Pèlerinage à Kevlaer* est une grisaille agréable, écrite avec soin, dont M^{lle} Eléonore Blanc et M. Engel ont fait valoir avec beaucoup de goût et de talent la ligne mélodique simple et le sentiment intime. Dans la *Sulamite*, dont la couleur, les rythmes, les harmonies, l'instrumentation piquante contrastent avec l'œuvre de M. Humperdinck, c'est M^{lle} Friché qui a, d'un organe sonore, interprété la partie principale. Elle a donné du charme et de la grâce à ce solo difficile, et les chœurs du *Choral mixte*, disciplinés par M. Léon Soubre, l'ont accompagnée avec justesse et avec précision.

Le *Chant élégiaque*, dont l'exécution a été également fort bonne, est une composition pour quatre voix mixtes et quatuor d'archets,

d'un sentiment religieux profond et d'un style soutenu. Elle a produit une grande impression.

Après ces trois « premières auditions », exécution du deuxième tableau du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, entendue pour la première fois aux concerts des XX, et qui constitue, par la fraîcheur de l'inspiration, la poésie dont elle est imprégnée, la distinction des idées et le raffinement de la forme, l'une des parties les plus séduisantes de l'œuvre. M. Dupont en a particulièrement soigné l'interprétation orchestrale, qui a été parfaite. M^{lle} Blanc et M. Engel en ont dit avec une émotion contenue et un charme exquis les soli.

Après deux rappels aux chanteurs, la salle a spontanément acclamé M. Dupont et lui a fait une ovation enthousiaste.

Pour terminer le concert, la scène du Graal de *Parsifal*, dont on ne se lasse pas d'admirer la grandeur, la noblesse, la richesse de conception, l'intensité du sentiment religieux. M. Dupont n'en avait pas donné jusqu'ici de plus belle exécution, plus homogène et plus complète. Les masses chorales importantes qu'il a pu réunir grâce à l'institution du *Choral mixte*, diverses améliorations dans la disposition des chœurs, la collaboration désintéressée de M. Mahillon qui a spécialement construit en vue de cette audition une « cloche » que le directeur des Concerts populaires avait vainement recherchée jusqu'ici, ont permis à ce dernier de réaliser dans des conditions supérieures cette sublime conception, point culminant de la littérature lyrique.

Troisième Concert de la Libre Esthétique.

M. Albert Eibenschütz, auquel était consacrée la troisième séance donnée à la *Libre Esthétique* par le Quatuor Ysaye, est né en Allemagne, d'un père hongrois et d'une mère italienne. Professeur au Conservatoire de Cologne, récemment nommé au même titre à Berlin, sa réputation naissante de compositeur et de pianiste commence à s'étendre et l'accueil chaleureux qu'il a reçu, mardi dernier, du public bruxellois dont il était inconnu jusqu'ici a confirmé l'impression favorable que ses œuvres ont provoquée en Allemagne.

La Sonate pour piano et violon et le Quatuor pour piano et cordes qui composaient, avec un choix de mélodies, le programme de cette attrayante séance accusent une abondance et une facilité rares en même temps qu'une personnalité nette. Il serait difficile de rattacher le compositeur à une école déterminée. Sa musique, distinguée et de belle allure, est dictée par une inspiration lucide, exempte de recherches, et décèle une sincérité qui commande la sympathie. En quelques parties (nous citerons spécialement l'*Andante* de la Sonate et l'*Adagio* du Quatuor), M. Eibenschütz arrive, par des moyens très simples, à une réelle grandeur. On l'a écouté avec un vif intérêt et applaudi avec enthousiasme.

L'excellente interprétation qu'ont donnée de ces œuvres savoureuses MM. Eugène Ysaye, Van Hout, Jacob et l'auteur, pianiste remarquable, ont contribué à en faire valoir le charme. La jolie voix et le goût délicat de M^{lle} Jeanne Merck, qui a chanté les *lieder* dans la traduction française que vient d'écrire M. Lucien Solvay, ont mis pleinement en lumière les compositions vocales de M. Eibenschütz, dont nous souhaitons entendre, en l'un de nos concerts symphoniques, une œuvre orchestrale qui nous permettra de l'apprécier définitivement.

La quatrième et dernière séance, dont la date sera fixée pro-

chainement, aura lieu à la Maison d'Art. On y entendra notamment le Quatuor à cordes de J.-Guy Ropartz, ajourné par suite d'une indisposition, et une Sonate inédite de M. Mathieu Crickboom pour piano et violon.

Concert Litta.

Le pianiste Litta, qui peu à peu a pris rang parmi les meilleurs virtuoses du clavier, a donné mardi dernier à la salle Ravenstein un *recital* de réel intérêt. Interprète consciencieux et sûr des œuvres classiques (*Tocatta et fugue en ré mineur* de Bach, *Sonate op. 111* de Beethoven), il a fait preuve, dans quelques pièces de Liszt, d'une fougue, d'un brio, d'un mécanisme remarquables. L'attrait principal de la séance résidait dans l'audition des *Études symphoniques* de Schumann, composition rarement jouée parce qu'elle offre de difficultés d'exécution qui rebutent les plus audacieux. M. Litta les a interprétées avec un sentiment juste et une compréhension artiste. mettant en relief, sous l'enchevêtrement des variations, le thème mélodique, et donnant à l'œuvre le coloris et le style voulus. Un public nombreux a fait au jeune pianiste un succès mérité.

Troisième séance du Quatuor Ysaye à la Grande Harmonie.

Une indisposition du pianiste Théo Ysaye ayant obligé les quartettistes à modifier leur programme, on a entendu, jeudi, au lieu du Trio de Lalo et du Concert de Chausson, le Quatuor en *fa* de Schumann et le Quatuor en *fa mineur* de Mendelssohn qui, pour être plus connus que les œuvres françaises annoncées, n'en ont pas moins remporté, grâce à une interprétation irréprochable, un succès unanime. On n'imagine pas exécution plus homogène, plus finement nuancée, plus complètement artistique et émouvante que celle que donnent des œuvres classiques et modernes ces quatre virtuoses exceptionnels : Eugène Ysaye, Alfred Marchot, Léon Van Hout, Joseph Jacob.

Le grand succès, le triomphe de la séance a été pour Eugène Ysaye qui a, dans un intermède, joué avec le sentiment profond, la plénitude de son, l'ampleur de style et l'intensité d'expression qui en fait le premier des violonistes de l'époque, la *Chaconne* de Bach et la transcription du « *Preislied* » des *Maîtres Chanteurs*.

Il a, dans l'interprétation de ces deux œuvres si différentes de caractère, de forme et de sentiment, déployé toutes les qualités de son admirable talent, asservissant à la plus haute conception artistique un mécanisme qu'aucune difficulté n'inquiète (et Dieu sait si la *Chaconne* est semée de pièges !), sans que jamais la sérénité de l'audition fût troublée par l'apparence d'un effort, par le soupçon d'une défaillance ou de la moindre lassitude.

A la Maison d'Art

Très intéressante soirée, tout entière consacrée à Beethoven, à la Maison d'Art. Artistes exécutants : M^{lle} Juliette Voué, MM. Deru et Bouserez, enfin, M^{lle} Jeanne Merck, remplaçant M. Dufranne. empêché. Au programme, le trio en *ré*, si pathétique en son *adagio*, la sonate en *ré*, pour violon et piano, et celle en *fa*, pour piano et violoncelle; enfin la sonate pathétique et deux exquises chants écossais avec accompagnement de piano, violon et violoncelle, dits à ravir par M^{lle} Jeanne Merck. On n'a que trop rarement, à Bruxelles, l'occasion d'entendre ces œuvres si profondes et si pénétrantes du maître et il faut savoir gré aux jeunes artistes d'avoir consacré le meilleur de leur talent à les interpréter avec

respect et passion. Cela s'applique autant à M^{lle} Juliette Voué, la remarquable pianiste, qu'à M. Deru, un des meilleurs élèves d'Ysaye, et à M. Bouserez, dont le violoncelle est depuis longtemps classé.

EXPOSITIONS COURANTES

Au Cercle artistique.

« A l'instar de Paris », le *Cercle artistique* a ses pastellistes. Exposition modeste, comme il sied à un début, mais de bonne tenue, et, en quelques-uns de ses envois, vraiment intéressante. Nous mettons au premier rang les quelques œuvres, déjà aperçues aux Aquarellistes mais ici mieux en valeur, de M. A.-J. Heymans, qui trouve le moyen, en des cadres larges comme la main, de faire grand. Ses petits pastels : paysages, baigneuses, ont une fluidité d'atmosphère, une légèreté de touche, une harmonie de nuances claires tout à fait exquises. M. Léon Frédéric manie, on le sait, avec la même habileté, le même souci du détail, le même scrupule, les pâtes et les poudres colorées. Quelques-uns de ses paysages, que nous préférons ici à ses figures, plaisent par leur sincérité et l'acuité de la vision. M. Claus se montre, en ses pastels, l'impressionniste consciencieux que nous connaissons. Il fixe les effets les plus fugitifs de la nature, préoccupé des jeux de la lumière, des reflets, des ombres, des rayons de soleil tamisés par les nuées. Art délicat, fait de grâce et d'émotion discrète. Une marine de M. Omer Coppens, un Quai à Ostende, vus précédemment, plaisent par la richesse et l'harmonie des tons.

Le Salonnet se complète par une série d'œuvres de M. et de M^{me} Wytman, de M^{lle} Art, de MM. Den Duyts, Richir et de Lalaing. Ce dernier expose le portrait de M^{me} Hélène de Burlet, d'un beau dessin mais d'un coloris sec et vulgaire.

A la Galerie du Congrès.

La Galerie du Congrès s'est ouverte, la semaine passée, aux débuts d'une jeune fille qui manifeste de réelles dispositions de coloriste : M^{lle} Ida de Smedt, belle-fille de l'excellent paysagiste T'Scharner qu'on regrette de ne plus voir prendre part, depuis longtemps déjà, aux expositions.

M^{lle} de Smedt a une vision juste et délicate de la nature. Ses études, brossées invariablement dans les dunes et sur la plage de La Panne, dans un rayon des plus limités, ont une variété qui révèle, en même temps qu'un œil sain, une sincérité d'observation qui fait espérer un peintre d'avenir.

Le dessin est encore insuffisant. Dans l'établissement des plans, dans la mise en pages, il y a beaucoup de progrès à réaliser. Mais l'essentiel : le sentiment et la vision, se révèlent clairement, annonceurs d'un tempérament.

BRELAN D'OPÉRETTES

La Petite Mariée. — La Bachelette. — La Vivandière.

L'opérette a repris possession de l'Alcazar, où elle florissait naguère et actuellement varie, par intermittences, le répertoire des revues de fin d'année dont le succès se prolonge jusqu'à l'été. C'est la *Petite Mariée* que M. Malpertuis a eu l'idée de restituer, après une éclipse de quelque vingt années, et cette idée paraît avoir été heureuse si l'on en juge par la joie qu'a témoignée le public à revoir la pièce et à l'applaudir.

Les sourires, les grâces mignardes, les yeux et les vocalises de M^{me} Clara Lardinois ont retrouvé, à l'Alcazar, leurs admirateurs habituels et, le soir de la première, la divette a été fleurie avec abondance. Elle anime la pièce de son agitation aimable, de la vivacité de ses gestes. Bien secondée par la troupe de l'Alcazar et par deux recrues nouvelles, M^{me} Gille-Rimbaut et M. Favart, elle mène joyeusement la ronde, à la satisfaction de tous.

Et pourtant la *Petite Mariée* n'est pas, on le sait, du meilleur Lecocq. La *Fille de Madame Angot*, *Giroflé-Girofla*, qui l'ont précédée, ont eu un retentissement infiniment plus grand. Mais dans le domaine du rire musical, les spectateurs ont décidément une bienveillance et des trésors d'indulgence qu'on leur réclamerait en vain sur le terrain des œuvres d'art.

Je n'en veux pour preuve que le succès un peu inattendu qui a accueilli la *Bachelette* aux Galeries. En cette opérette turbulente et agitée, on voit un duel de femmes, un quadrille du Moulin-Rouge, un monsieur habillé en ours, des bicyclistes, des monomes d'étudiants, des demoiselles qui jouent au volant, un escrimeur qui ferraille contre trois adversaires à la fois (à nous, Chicot!), des gens en bateau, un pêcheur à la ligne, un poivrot qui s'est fait irrévérencieusement la tête d'un Massenet très usé, et une foule d'autres choses dont le détail serait trop long, ainsi que disent dans leurs inventaires les officiers ministériels, mais sans aucun lien appréciable.

Ce défilé hétérogène est destiné, paraît-il, dans la pensée de l'auteur, notre sympathique confrère Frédéric Van der Elst, à synthétiser la vie estudiantine. La naïveté du livret n'a d'égale que l'ingénuité de la musique, écrite, sous forme de polkas, de valse, de romances et de pas redoublés, par une aimable jeune fille, M^{lle} Eva Dell'Acqua, entraînée vers les émotions du théâtre par les succès remportés par ses compositions antérieures dans la maison paternelle.

Les hôtes distingués de cette maison hospitalière ayant accueilli avec enthousiasme l'opérette de la gracieuse musicienne, le public, bon enfant, y est allé généreusement de ses encouragements pour cette œuvre de « deux auteurs bruxellois », comme le disait l'affiche. Il a paru s'amuser beaucoup des facéties un peu grosses et de l'intrigue un peu mince de la *Bachelette*, qui a atteint un chiffre de représentations déconcertant.

Quant à la *Vivandière*, qui s'est évidemment trompée d'adresse en faisant irruption sur la scène de la Monnaie alors que les Galeries ou l'Alcazar lui eussent fait bon accueil, c'est une pièce à défilés militaires, à roulements de tambours, à fanfares claironnantes, sans l'ombre d'une intention d'art, et bête à faire pleurer.

Toutes les rengaines des vaudevilles de 1840 y sont réunies : le vieux grognard cher à Monsieur Scribe, le soldat Lafleur, Marion la Vivandière, l'âne Grissonnet, et « la Ballade du trouper », et « la Scène de la lettre », et « C'est Jeanne que j'adore ». Le « Viens avec moi, petit! » vaut à lui seul le voyage si l'on tient à se rendre compte de la trivialité que peut atteindre un compositeur qu'on a vainement tenté d'exalter dans les milieux hostiles à l'admirable mouvement d'art de l'École française actuelle.

L'interprétation de cette ineptie musicale est excellente. M^{mes} Armand et Mastio, MM. Bonnard, Gilibert, Cadio et Caisso ont chanté et joué leurs rôles comme s'il s'agissait d'un chef-d'œuvre et la mise en scène, vivante et remuante, variée et pittoresque, a masqué adroitement l'inanité de la partition.

NOS ARBRES

On lit dans le *National* :

« La hache des bûcherons a été cet hiver inexorable pour les grands arbres qui, quand durait le temps chaud, faisaient, le long des chaussées, aux environs de Bruxelles, un dôme ombreux et verdoyant, cher aux piétons, aux vélocipédistes, à tous les excursionnistes de grand'route.

Chaussée de Gand jusqu'à Assche, chaussée de Ninove, les ormes séculaires sont tombés sous la cognée.

Non seulement le confortable a été sacrifié, — s'il pleut, on sera mouillé plus complètement, on recevra des coups de soleil quand il dardera ses rayons, — mais encore la chaussée est devenue prosaïque, nue, a perdu tout pittoresque.

Poètes et prosateurs regretteront leurs chères promenades d'antan sous les ormes. »

Nous ne cessons de protester, on le sait, contre cet abattage stupide, poursuivi avec un acharnement sauvage. Que n'inflige-t-on à ceux qui se permettent d'ordonner ces exécutions le traitement usité jadis à Middelbourg, dans l'île de Walcheren, où tout homme qui avait mutilé un arbre était battu de verges? Cela seul mettrait fin à la férocité arboricide qui sévit en Belgique.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La clôture aura lieu, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Cinquième liste d'acquisitions (1) :

CH. COTTET. *Nocturne*. — CONSTANTIN MEUNIER. *Le Pardon* (bronze). — CH. VAN DER STAPPEN. *Danaïde* (bronze), 2^e exemplaire. — CH. MAURIN. *Femme nue dans un pré. Le Lever* (eaux-fortes en couleurs). — F. ROPS. *La Mère aux satyriens* (id.). — H. PAILLARD. *Tartanes à Cassis* (pastel). — Id. *L'Hôtel de ville de Bruxelles. La Maison du Roi. L'Hôtel de ville de Middelbourg. Le petit bras de la Seine à Paris* (eaux-fortes). — M^{me} DESTRÉE-DANSE. *Hécube aveuglant le roi de Thrace* (eau-forte). — G. MORREN. *Broche cyclamen* (or). *Psyché* (acajou et bronze). *Chandelier* (acier forgé). — EMILE MULLER. *Jeune fille* (bas-relief grès flammé). — Id. *Masque de Wagner* (grès grésé). — A.-W. FINCH. *Poteries*. — A. BIGOT. *Bock* (grès flammé). *Tasse* (id.). — HENRI MARTIN. *Crépuscule*.

Sous le titre *Art religieux, Art ecclésiastique*, M. l'abbé Charbonnel, collaborateur au *Mercur de France*, orateur disert et fécond que son idée du Congrès des religions a mis en vive lumière, a fait jeudi dernier, au Salon de la *Libre Esthétique*, en présence d'un nombreux auditoire d'artistes, une conférence d'un haut attrait dont nous publierons dans notre prochain numéro des extraits.

M. James Ensor fait paraître, par souscription, un album de douze eaux-fortes tirées sur papier japon et strictement limité à 50 exemplaires. Cet album, dont le prix sera porté à 50 francs aussitôt après son apparition, contient plusieurs des pièces actuellement exposées au Salon de la *Libre Esthétique*. S'adresser pour les souscriptions à M. Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, Bruxelles.

M. Gevaert donnera aujourd'hui, à 2 heures précises, au Conservatoire, une nouvelle audition du *Rheingold*.

La deuxième Exposition d'art photographique, organisée par l'Association belge de Photographie, s'ouvrira au Musée Moderne, samedi prochain, à 2 h. 1/2, ainsi que nous l'avons annoncé. Elle sera clôturée le dimanche 19 avril.

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

MAISON D'ART. — Mardi prochain, 31 mars, M. l'abbé CHARBONNEL fera une conférence à 8 h. 1/2 précises. — Sujet : *La religion de l'Idéal*. — Entrée : 2 francs.

Jeudi prochain, 2 avril, à 2 heures, ouverture d'une exposition d'œuvres de J.-F. RAFFAËLLI.

Section des arts appliqués : Cristaux artistiques du Val-Saint-Lambert. — Fers forgés de M. De Beys. — Meubles en bois sculpté de M. Rosel.

Par suite d'une indisposition, la représentation théâtrale qui devait être donnée le 30 courant est remise à une date prochaine.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, M. Edmond Picard fera à la Maison du Peuple (Section d'Art et d'Enseignement populaire), une conférence sur *le Renouveau au Théâtre*.

La fête de bienfaisance qui aura lieu mardi prochain au Pôle-Nord s'annonce comme devant être l'une des plus belles de la saison. Tous les théâtres de Bruxelles seront représentés au programme par quelques-uns de leurs meilleurs artistes. Prix d'entrée unique : 5 francs.

Kean ne sera plus joué à l'Alhambra que jusqu'au 31 courant.

La semaine prochaine auront lieu trois représentations extraordinaires avec le concours de M. Silvain, sociétaire du Théâtre-Français, et de M^{lle} Hartmann, de l'Odéon.

La première représentation aura lieu mercredi. Au programme : *Griselidis*, d'Armand Silvestre, et la *Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès. Même spectacle samedi.

Jeudi, une seule représentation de *Mithridate*, de Racine.

M. Silvain et M^{lle} Hartmann seront secondés par quelques élèves du Conservatoire de Paris, par MM. Henri Krauss, Eugène Garraud et M^{lle} Julia Depoix.

L'exécution de *Christus* de M. Ad. Samuel, qui aura lieu le jeudi-saint, 2 avril, au Cirque royal, sous la direction de M. Eugène Ysaye, s'annonce comme l'événement musical de la saison.

Les chœurs seront chantés par un contingent de plus de 150 chanteurs du Conservatoire de Gand, par le Choral mixte de M. Léon Soubre et par le cercle *Pro Arte* fondé par MM. Léonard et Closson. Les répétitions promettent une interprétation de premier ordre.

Aujourd'hui dimanche, 53^{me} concert populaire d'Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, avec le concours de M^{lle} Irma Sethe qui exécutera la *Fantaisie écossaise* de Bruch. Au programme symphonique : Ouverture des *Hébrides* (Mendelssohn), *Symphonie pathétique* (Tschaïkowsky), *Kaiser-Marsch* (R. Wagner).

La distribution des prix aux lauréats de l'École de musique de Verviers aura lieu le 1^{er} avril, à 8 heures du soir, au théâtre. Un concert symphonique aura lieu à cette occasion, sous la direction de M. L. Kefer. Au programme : 7^{me} symphonie de Beethoven, scène du Graal (orchestre et chœurs) de *Parsifal*, concerto de Lalo pour violoncelle, concerto de Liszt pour piano, air d'*Etie* et *Moto perpetuo* de Paganini par les élèves lauréats du cours supérieur de violon.

La Commission directrice de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Liège, rappelle aux artistes qui se proposent d'exposer au Salon de 1896, que les expéditions doivent être faites avant le 5 avril, dernier délai. Le Salon s'annonce comme un très grand succès. Plus de 450 adhésions, représentant 12 à 1400 numéros, sont parvenues au comité. Les artistes bruxellois ont délégué comme membres du jury MM. Franz Courtens et Fernand Khnopff; les Gantois ont désigné M. Hippolyte Le Roy; les Anversois, M. Hippolyte Farasyn; quant aux artistes liégeois, ils ont choisi MM. Delpérée et Ubaghs.

Un compartiment sera réservé à l'art décoratif.

On parle d'éclairer le Salon à l'électricité et d'y donner des auditions musicales.

Le *Franciscus* de Tinel sera exécuté à Anvers au commencement du mois de mai. Un comité vient de se constituer à l'effet de

préparer cette exécution. L'œuvre de Tinel a été exécutée plus de soixante fois dans diverses villes d'Europe et d'Amérique, et l'on se souvient encore du succès qu'elle remporta, il y a peu d'années, sur la scène de la Monnaie.

M. Tinel achève en ce moment la nouvelle œuvre à laquelle il travaille depuis plusieurs années, *Sainte-Gertrude*. On ne sait encore si Tinel en réservera la primeur à Malines ou à Cologne.

La 4^{me} livraison des *Maîtres de l'affiche* qui vient de paraître à l'imprimerie Chaix ne le cède en rien, par le choix des pièces et la perfection du tirage, aux livraisons précédentes. Elle contient une nouvelle affiche de Chéret pour la *Saxoline*, l'estampe de Willette pour la partition de *l'Enfant prodigue* de Wormser, l'affiche de Cazals pour la 7^{me} exposition du Salon des Cent (avec les portraits de Verlaine et de Moréas) et l'amusante affiche de Beggarstaff pour le *Harper's magazine* représentant un gardien de la Tour de Londres.

La Société des Pastellistes français invite annuellement un artiste étranger à son exposition. L'honneur de cette invitation échoit cette année à notre compatriote Albert Baertsoen pour le Salon qui s'ouvrira le 2 avril prochain à la Galerie Georges Petit.

La Société des artistes indépendants ouvrira mardi prochain, 31 mars, sa deuxième exposition au Palais des Arts libéraux Champ-de-Mars, à Paris.

La vente de la collection Emmanuel Chabrier a eu lieu avant-hier à Paris. C'était la plus importante mise aux enchères de tableaux de l'école impressionniste depuis la vente de la collection Théodore Duret en 1894.

Les 34 numéros de tableaux et d'aquarelles ont produit environ 70,000 francs. Le *Bar des Folies-Bergère*, l'un des tableaux les plus connus de Manet, qui avait difficilement atteint 3,000 francs à la vente de l'atelier de l'auteur, en 1884, a fait cette fois 23,000 francs; le *Skating*, de Manet également, 10,000 francs; la *Femme nue* de Renoir, 8,000 francs, et sa *Sortie du Conservatoire*, 1,500 francs. De Claude Monet, les *Bords de la Seine* se sont vendus 3,600 francs; le *Parc Monceau*, 3,050 francs; et la *Fête nationale rue Saint-Denis*, 2,200 francs. Notons encore de Cézanne, les *Moissonneurs*, 500 francs, et la *Seine au Point-du-Jour*, de Sisley, 1,850 francs.

Du *Journal des Artistes* : L'exposition des œuvres de Maxime Maufra, organisée par MM. Durand-Ruel à New-York, est un brillant succès de plus à l'actif de l'art français. Du 8 au 22 janvier, tout ce que la grande cité américaine compte d'artistes et de collectionneurs a défilé dans les salons de la 5^{me} avenue.

Comme elles en ont ici un grand nombre, les toiles de notre compatriote ont trouvé là-bas des admirateurs passionnés. Les thèmes choisis par l'artiste étaient, selon ses prédilections coutumières, des vues mélancoliques prises sur les côtes de la Bretagne, des marines rapportées d'un séjour à Etretat, des sites grandioses contemplés en Écosse, et enfin des aspects endormis et charmants de Bruges la Morte.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI. — EXPOSITION DE FRANZ MELCHERS. — M. L'ABBÉ CHARBONNEL. — LE BRUIT DANS LA RUE. — UNE NOUVELLE ŒUVRE DRAMATIQUE DE CAMILLE LEMONNIER. — NOTES DE MUSIQUE. *Christus* d'Adolphe Samuel; *Le « Rheingold » au Conservatoire*. — NOS ARBRES ET LES BARBARES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Disparition de tapisseries aux Gobelins*. — PETITE CHRONIQUE.

Jean-François Raffaëlli.

J.-K. Huysmans salua de ces paroles prophétiques les débuts de l'artiste auquel la Maison d'Art offre l'hospitalité : « Je ne crains pas de m'avancer en déclarant que parmi l'immense tourbe des exposants de notre époque, M. Raffaëlli est un des rares qui restera; il occupera une place à part dans l'art du siècle, celle d'une sorte de Millet parisien, celle d'un artiste qu'auront imprégné certaines mélancolies d'humanité et de nature demeurées rebelles, jusqu'à ce jour, à tous les peintres. »

L'exposition qui vient de s'ouvrir permet de constater la réalisation de ces hautes espérances. Elle montre dans son épanouissement, dans la maîtrise d'un talent désormais sûr de lui-même, un tempérament personnel,

à la fois puissant et délicat, qui unit aux plus belles qualités du peintre les facultés rares d'une observation aigüe, d'une aptitude spéciale à exprimer le mouvement et la vie.

Les quelque quarante tableaux et pastels ici réunis, augmentés d'un nombreux contingent de dessins, d'aquarelles en couleurs et même de sculptures, marquent les étapes de ce voyage passionné à travers l'humanité. Ce sont, d'abord, les coins de banlieue qui sollicitent l'artiste aux temps durs de la lutte, à l'époque, grosse d'inquiétudes, du séjour à Asnières, dans l'humble petite maison d'artisan dont un rayonnement d'art était l'unique luxe. Raffaëlli s'attache aux miséreux qui l'entourent, au petit peuple de la hotte, du crochet, de la bretelle de cuir, aux tâcherons vaguement recensés sur les marges du grand registre parisien. Il pénètre leur souffrance résignée, il exprime avec une surprenante justesse leurs gestes gauches, la timidité de leur allure, la gravité de leurs visages soucieux. Sans l'ombre de sentimentalisme, sans le moindre soupçon de déclamation ou d'enflure, il arrive à l'éloquence parce que son art s'inspire directement de la nature, qui parle plus haut et mieux que tout orateur.

Son cortège de chiffonniers, de colporteurs, de marchands de mouron, de terrassiers, de pousseurs de brouettes, saisis sur le vif dans des paysages mélancoliques rayés de cheminées d'usines, salis de suie,

hérissés des débris qui marquent la limite de la ville avant que se déploie la triomphante campagne, il l'expose en 1884 dans une boutique audacieusement louée en plein Paris, avenue de l'Opéra. Et tout à coup, voici célèbre le nom de Raffaëlli, à peu près inconnu jusqu'alors. Tout le monde est frappé de la variété et de la vérité de ce talent original, dans lequel le drame coudoie le vaudeville, qui tient à la fois, comme l'écrivait Albert Wolff, de Balzac et de Paul De Cock. Paris s'extasie et fait fête à l'artiste que les Jurys du Salon repoussaient méthodiquement, depuis ses débuts, chaque fois que reverdisaient les marronniers.

Les XX le firent connaître à Bruxelles l'année suivante. Une conférence prononcée par M. Raffaëlli le 7 février 1885 permit au public bruxellois d'apprécier la sincérité de ses aspirations, la fermeté de sa foi artistique (1).

Après ce premier succès, l'artiste élargit son champ d'observation. Tout en demeurant fidèle aux premiers modèles auxquels il doit sa jeune gloire, il se tourne vers d'autres sujets d'études. Des voyages à Londres, à Jersey lui offrent l'occasion d'exercer sa verve ironique et son esprit de pénétrante observation. La grande toile qui occupe tout un panneau de la Maison d'Art : *M. Clémenceau parlant dans une réunion électorale* révèle un effort nouveau, la volonté de faire une composition longuement étudiée, presque une œuvre d'historien. Ce fut, lorsque ce portrait, en pied, de grandeur naturelle, — dont le fond se compose lui-même d'un nombre considérable de portraits d'hommes politiques parmi lesquels Tony Revillon, Millerand, Pelletan, Barodet, Perin, etc., — fut exposé aux Champs-Élysées, un recommencement de lutte. Classé peintre de chiffonniers, admis comme tel, pourquoi M. Raffaëlli entendait-il bouleverser de nouveau les habitudes prises, obliger les gens à discuter, à juger, à décider s'il avait tort ou raison ?

Le portrait de Clémenceau eut ses admirateurs passionnés et ses détracteurs. Il nous apparaît, aujourd'hui comme alors, fort impressionnant. Tandis que Clémenceau parle, sanglé dans sa redingote noire, la main nerveusement appuyée sur le bureau où deux secrétaires prennent des notes, la foule massée dans le jour douteux d'une salle de cirque, un après-midi d'hiver, boit avidement ses paroles; l'esprit tendu, les regards fébrilement fixés sur l'orateur. Une analyse impitoyable remplace la vision pittoresque. Ce n'est pas le grouillement de la foule que veut exprimer l'artiste, ni l'opposition des lumières et des ombres, ni les chatouillements de la couleur. Rien de ce qui constitue le tableau dans l'œuvre des coloristes n'existe dans cette toile. Le *Clémenceau* de Raffaëlli ne vit que par l'étude

(1) *Le laid dans l'Art et Une bibliothèque de dessins. V. l'Art moderne*, 1885, pp. 43, 50, 67.

amère des physionomies, dont toutes les expressions se confondent dans une idée de même ordre, et elle vit d'une vie intense, prodigieuse.

Après Clémenceau parut, en 1886, le *Fondeur Gonon* (1), qui révéla des qualités d'analyse de même nature; puis, en 1887, la *Belle matinée* (2); en 1888, le *Portrait d'Edmond de Goncourt* (3), parallèlement à une foule d'études des petits métiers des rues, exécutés avec une facilité, un brio extraordinaires. Bon nombre de ces croquis furent réunis en 1889 dans un volume charmant qu'édita la maison Plon sous le titre *Les Types de Paris* avec texte de Zola, de Goncourt, d'Huysmans, de Maupassant, de Daudet, de Geffroy, de Mirbeau, de Richepin, de Rosny, de Mallarmé, de Roger Marx, d'Ajalbert, etc.

En ces dernières années, le peintre a été séduit, conquis, « grisé » (le mot est de lui) par les charmes des sites de Paris. Abandonnant la banlieue et ses paysages nostalgiques, le voici installé rue de Courcelles, en un coquet hôtel aménagé avec goût, où fréquente l'élite des artistes et des hommes de lettres. Et son art subit une nouvelle transformation. Sa palette s'affine, s'éclaircit. Les décors lumineux de la place de la Concorde, de l'Église de la Trinité, du boulevard des Italiens, de Saint-Germain-des-Prés, de Notre-Dame, des abords de l'Institut lui servent de prétexte à des improvisations délicieuses dans lesquelles l'essence même de la vie parisienne est exprimée à miracle. Ses petits personnages, typés avec une vérité absolue, se meuvent dans l'atmosphère caractéristique de la capitale. L'animation des carrefours, la hâte des passants, la fièvre d'activité, le papillotement de la foule, la gaité des rues et des quais par les claires journées de printemps n'ont jamais été traduits avec plus d'exactitude. Les dernières toiles de Raffaëlli, exposées dans la maison de l'artiste en 1894, l'année suivante à New-York, à Philadelphie, à Chicago et à Boston, puis à Vienne et à Dresde, et dont on peut voir quelques très beaux spécimens à la Maison d'Art, forment l'iconographie de Paris la plus complète et la plus fidèle qui ait été tentée jusqu'ici. M. Raffaëlli y a apporté la même acuité de vision, le même scrupule de vérité, la même observation synthétique que dans ses études d'humanité. Mais toute amertume a disparu, et le sourire dont le succès illumine sa vie a passé dans son œuvre.

On pouvait redouter pour l'artiste cette crise, si souvent funeste, de la réussite. M. Raffaëlli l'a traversée sans amoindrissement. Ni ses bruyants triomphes de conférencier en Amérique, ni la très lucrative admiration des yankees pour ses toiles ne paraissent avoir entamé sa sincérité et sa foi. Il demeure l'artiste cher-

(1) Actuellement au musée de Lyon.

(2) Au musée de Philadelphie.

(3) Au musée de Nancy.

cheur, inquiet, toujours en éveil, qu'affirmèrent ses débuts. Et l'exposition qui a réveillé en nous les souvenirs que nous venons de résumer justifie ce que disait de lui, il y a quelque dix ans, l'un des aristarques de la presse parisienne : « Jean-François Raffaëlli est un des artistes les plus originaux de la jeune école. Il ne doit rien à personne. Il est lui avec toutes ses qualités et aussi avec ses défauts. Et c'est pour cela qu'il appartient à cette catégorie supérieure d'artistes dont on dit : Il est quelqu'un ! »

Exposition de Franz Melchers

Il importe d'y revenir. Elle est vraiment d'un intérêt extrême ! Elle a fait place à la brillante et mouvante exposition du maître-peintre RAFFAËLLI dans la grande salle de la Maison d'Art. Elle s'étale maintenant plus discrète, un peu en violettes sous les feuilles, dans la galerie du premier étage et mérite d'être revue, étudiée, comprise en sa très spéciale beauté.

L'Art est vraiment d'une variété inépuisable ! Voici des œuvres qui se détachent avec une netteté saisissante sur tout ce que l'on connaît, dans les efforts, pourtant si originaux, de la pensée esthétique contemporaine. Les apercevant, on va à elles, avec le sentiment qu'il y a là une nouveauté caractérisée et séduisante. A la *Libre Esthétique*, où n'étaient arrivés que cinq petits volets, presque des cartes à jouer, intitulés dans leur ensemble *Vie simple*, on ne pouvait certes apprécier ce qu'il y a de pénétration aigüe, d'invariable et pénétrante suggestion vers l'invisible dans cette imagerie aux tons vifs, aux lignes puériles, au sentiment ingénu et d'intensité touchante.

Est-il vrai que Melchers, comme Jan Toorop, ait du sang malais dans les veines, venu des pays jaunes, de Java, de Sumatra, de ces lointains confinant au Japon et à la Chine, à ces races prodigieusement multitudinaires, chez lesquelles, au contraire du Sémitisme proscrivant les représentations des êtres animés, l'art fut toujours un accompagnement de la vie, émanant incompressiblement des âmes en des formes si étonnamment locales, d'une simplicité ingénieuse, d'une harmonie de lignes naïve (et nous paraissant drôle), d'une douceur élégante de coloris cherchant la clarté et la grâce ? Assurément ses peintures, prenant leur prétexte artistique dans la vie hollandaise, en cette Thébaïde de Walcheren, en cette cité mise au tombeau : Veere, — dans le décor enfantin et charmant d'existences molusculaires qui semblent tout de jouets et de marionnettes, dépassent l'expression de ce coin de civilisation européenne si spéciale et si cachée, pour faire envoler l'esprit vers les lointains du pays de Cathay, vers Formose et Nippon, vers Bornéo, réalisant

le plus savoureux mélange de ces intellectualités antipodiques et montrant ce que la vie parmi nous peut mettre en superficie pelliculaire, en vernis transparent et aviveur, sur ce qu'une âme d'artiste garde indestructiblement des instincts de son ancestralité racique.

Quoi de plus curieux et de plus éveillé d'émoi que ces transpositions angéliques des détails petit-enfant du paysage et des agglomérations de Zélande, que l'artiste a étiquetées : *Port du Bonheur*, — *Désirs d'enfants*, — *Avant la Fête*, — *Ceux de la Mer*, — *Samedi soir*, — *Maison de la Jeune Epouse*, — *Ceux des Rivières*. Quel ensemble de riens brodés sur ces toiles exigües en une patiente émailleur où chaque coup de pinceau, chaque point d'aiguille, est comme un chatouillement très caressant, un picotement à l'épiderme du cerveau, excitant à une joie s'étalant silencieuse, saupoudrée de rêverie et de tristesse, — en un lac limpide brocardé de feuilles mortes.

L'art de Melchers est prodigieusement intime et taciturne. Cet art vous regarde avec de grands yeux mélancoliques et interrogateurs, par les lucarnes que sont ses toiles, toutes dans les dimensions restreintes, portatives, faciles à rapprocher des yeux et du cœur, adoptées par les admirables estampiers du Japon. Il extériorise, en des régals de clarté, en des projections paisibles et féminines, les jeux mystérieux de notre sensibilité aux heures fraternelles et reposantes. Il a les magies des aubes et des crépuscules, les enchantements des jours faits de pluie et de soleil, d'espoirs et de regrets. Il baigne dans le fluide des désirs discrets, des félicités encloses, des bonheurs faits de joies minimes, enfilées comme des perles et ayant, comme elles, des miroitements nacrés.

On n'imagine point, pour la douceur irisée des foyers calmes et affectueux, des ornements mieux appropriés, embellissant les sanctuaires familiaux en y maintenant un équilibre fleuri et chanteur. On voudrait, pour l'apaisement prompt des conflits et des irritations, dans les escarmouches de notre quotidienneté malade, avoir autour de soi, toujours, la guirlande sédatrice de ces trente œuvrettes qui semblent une ronde de petites fées tournant très lentement avec des gestes calmeurs, avec des mouvements cadencés, avec des pas danseurs célestement rythmiques.

Melchers n'est pas un puissant, au sens de vues artistiques développées en grandes forces. Mais c'est un délicat au premier chef, un très subtil déplier, un guitariste pathétique épanouissant la chanson populaire des choses aux proportions du drame humain, fait autant d'élégies et de courtes espérances que de catastrophes. Il exprime, avec une intensité poignante, précieuse et chère comme la douleur, le côté de notre âme où reposent en des eaux dormantes, à reflets d'améthyste, les sensations les plus affinées des éternelles mélanco-

lies lamées des jolies de l'Espoir et des opalines lueurs de l'Idéal. On garde, de la contemplation de ses tableaux, l'impression que laisse aux narines et à la cérébralité le parfum des œillets, des chrysanthèmes et des roses bengalines. On part avec des souvenirs de prairies fraîches, de ciels pâles, de chairs rosâtres, de toilettes printanières, de rêves candides, de musicalités rustiques, de félicité enfantine.... et précaire! On a en soi le microcosme d'une existence en un bégainage, alanguie et printanier, où l'incurable inquiétude des choses glisse sournoisement son ombre, telle qu'un très léger appui du Destin sur la pédale du malheur.

M. L'ABBÉ CHARBONNEL

Décidément M. Victor Charbonnel est un homme fort intéressant, et ceux qui, au début, crurent voir en lui un prêtre mécontent, sans plus, ont eu tort. Sa conférence à la *Libre Esthétique*, il y a une quinzaine, et celle, plus récente, de la *Maison d'Art*, témoignent d'une absolue sincérité et d'une élévation de pensée et de sentiment que le mensonge, même génial, ne peut atteindre. En France, depuis quelque deux ans déjà, on l'apprécie. Nous l'avons entendu pour la première fois, à Paris, chez M^{me} de Pomar, parler de littérature moderne devant un public d'artistes et d'intellectuels. On s'étonna : il savait. Ensuite, ce fut une excellente étude sur les poètes nouveaux au *Mercur de France*, suivie d'articles et de polémiques ; enfin, il osa cette idée d'un Congrès des religions qui fut de grande actualité il y a quelques mois.

Mais dans tout cela on distinguait mal l'homme, on ne se faisait qu'une très vague idée de ce prêtre prêchant une religion universelle d'amour et de pitié, voulant peut-être détruire l'idée catholique pour mieux assurer le triomphe du christianisme selon Jésus, celui d'il y a dix-huit cents ans. On se méfiait toujours, un peu à cause de tous ces abbés démocratisant selon Rome qu'on rencontre maintenant ici, là-bas, partout ; aussi parce que nous sommes convaincus que l'humanité d'aujourd'hui ne peut revivre les émotions et les sentiments d'il y a deux mille ans, parce que le christianisme ne peut être l'idéal auquel nos âmes aspirent.

A la Maison d'Art, M. Charbonnel a dès le début distingué la Religion des religions, Dieu des dieux, la Beauté des beautés. Très courageusement il a indiqué la marche en avant des hommes et cet infini de l'âme humaine qui, après l'idéal réalisé, rêve d'un autre idéal, plus haut et plus beau. Il nous a fait entendre que la Religion ne peut être que le culte du Beau. Ah ! M. l'abbé, la belle et bonne parole que voilà et comme on comprend, après cela, la haine dont vous poursuivent les faux disciples que Christ chasserait du Temple à coups de Trique s'il revenait vivre de la vie des hommes ! Ces servants d'un Dieu dont ils ne saisissent ni l'esprit ni les desseins rabaissent l'Idéal au niveau d'un système philosophique, de quelque règle de vie excellente, certes, pour celui qui l'imagina, mais intolérable pour tous les hommes qui vinrent après lui et qui tous pensent, sentent différemment ayant tous un idéal personnel, une conception spéciale du Beau et du Bien.

Mais il y a un revers de médaille. Une certaine presse a dit grand bien de vous et n'a pu caché son plaisir de voir un homme

en soutane médire des curés et de leur bon Dieu. N'allez pas croire, Monsieur l'abbé, que vous vous êtes fait là quelques sincères adeptes. Les gens qu'on appelle ici des libres-penseurs sont d'aussi fanatiques sectaires que les prêtres catholiques. Ils sont là quelques-uns éprouvant constamment le besoin de se proclamer athées et ne sachant l'être simplement, dignement.

Ne craignez rien. Quand vous leur parlerai de l'Idéal, de ce quelque chose au-dessus de la vie, au-dessus des opinions et des petites querelles des partis, quand vous leur parlerai du Beau comme vous l'avez fait l'autre jour à la Maison d'Art, ils siffleront avec les autres et plus fort que les autres, car leurs petits systèmes sont en dehors du Beau et du Bien et ils n'ont que faire de l'esthétique de la vie.

Qu'importe d'ailleurs ! Tous les intellectuels seront avec vous, car à part l'admirable simplicité de votre parole, ce leur fut une joie de vous entendre espérer la suprême évolution vers l'absolue Beauté.

ROLAND DE MARS.

LE BRUIT DANS LA RUE

Le respect des sentiments artistiques en ce qui concerne la décoration, en ce qui concerne tout ce qui frappe la vue, commence à se répandre. On trouve jusqu'au fond des provinces les plus endormies des sociétés organisées pour protéger l'œil contre les offenses qui lui seraient faites. Encore qu'il soit souvent mal protégé, du moins n'est-il pas oublié. Mais la pauvre oreille !

Par ces dimanches de soleil où tant de miséreux se cantonnent dans leur petite chambre parce qu'ils sont trop humiliés de montrer leurs loques ternes à côté de toute la foule ornée qu'un instinct pousse à se faire brillante, et à reluire, et à s'étaler (voyez la petite fille de la moindre verdurière exhiber son tablier de coton rose fraîchement repassé !); par ces dimanches de sociabilité joyeuse et familiale où tant d'isolés trouvent les arbres plus fraternels que les hommes et demandent à toutes leurs facultés, à tous leurs sens peut-être, de les leurrer sur leur isolement, par un de ces dimanches-là, les orgues de Barbarie font rage.

De loin, leur musique banalise les joies et les tristesses. Tout l'espace que remplit leur sonorité, je le sens bordé d'oreilles qui reçoivent la même impression, et peut-être une vague fraternité s'ébauche-t-elle au fond de moi, me reliant à ces autres êtres qui écoutent de la même façon attendrie et agacée de la musique contrefaite.

Mais si au lieu d'entendre de loin ces choses difformes sur lesquelles la distance me laisse la faculté, douce, de m'apitoyer (comme lorsqu'on rentre au fond de soi-même, très loin des sensations extérieures, à des lieues d'une impression visuelle, on parvient à plaindre en son cœur ce bossu, ce nain grotesque qui vient de vous irriter par sa laideur), si au lieu de les entendre de loin on les entend tout à coup sous sa fenêtre, adieu le peu de charme qui leur restait. Je viens d'en subir un qui était tellement faux que les passants se sauvaient en riant. Des maisons, on jetait des sous — et des injures — pour qu'il aille plus loin. La chanson du malheureux instrument était dans un ton, l'accompagnement était dans un autre, car il y avait, j'ai pu le déterminer, quelque chose comme un écart de trois-quarts de ton entre eux. Je me suis demandé si cette persécution des ouïes n'était pas préméditée : il n'est pas possible qu'un orgue soit faux à ce point

sans qu'on l'ait fait exprès. Son possesseur pratique une sorte de chantage (le mot redevient ironiquement littéral), il manœuvre jusqu'à ce qu'on le paie pour se taire.

Pourquoi ne meurt-il pas une vénérable vieille fille qui, au lieu de fonder un hospice de chats, fonde un hospice où on recommanderait les orgues, où on leur ferait même de la morale, leur conseillant de prendre des airs moins horripilants? Un institut donnant des soins physiques et intellectuels à ces intéressants coffres à bruit? On pourrait presque ajouter à ces cours des préceptes religieux, comme ceux-ci : Être mesuré, tourner toujours dans le même sens, ni trop vite ni trop lentement. Bref, une éducation complète.

Peut-être se créera-t-il aussi des sociétés pour la protection des tympanes; peut-être obtiendront-elles, comme celles qui protègent les animaux, l'aide de la force publique pour refroidir les élans spéculatifs des industriels qui abusent de la liberté pour nous nuire grandement.

Si les orgues étaient seules coupables! Mais il faut ajouter à ces délices des rues le sifflet strident de certains trams, prolongeant et universalisant le supplice des gares. Dans les trams eux-mêmes, le choc des portes qu'on ferme, — clip, clap, — brusque, saccadé, énervant. Et les coups de timbre qui vous font sursauter. Plus loin, le cornet hoquetant des cyclistes vieux style. Sur les trottoirs, les cris discordants des enfants essayant l'élasticité de leurs poumons, ou maniant quelque jouet trop sonore qu'ils viennent faire hurler juste à votre oreille.

Ne vivons-nous pas encore en pleine brutalité?

Pour les meilleurs cerveaux de notre époque où se fait un travail constant, pour tous ceux dont les nerfs sont quelque peu tendus, pour les femmes, pour les anémiés, est-il possible que ces excès de sonorité, que ces bruits torturants n'aient pas un effet déplorable? A quoi sert de s'empiler dans un local où, par l'oreille, on est parvenu à se mettre dans une atmosphère d'harmonie, si en sortant de là, on a le tympan déchiré par des désaccords aigus?

Tout le monde, certes, n'est pas musicien; mais il semble que la sensibilité auditive des êtres sains aille croissant. Je ne pense pas qu'il soit plus hygiénique de blesser ce sens qui se raffine et s'exaspère, que d'élever des enfants à coups de taloches. S'ils en deviennent sournois, brutaux, mauvais, s'ils s'enveloppent forcément d'insensibilité pour moins souffrir, la même dureté nous envahit, nous nous en faisons une carapace protectrice, quand on abuse de notre faculté de sentir et d'ouïr.

Et n'y a-t-il pas, entre nous tous, entre les êtres, entre les classes, entre les sexes, entre les esprits qui se heurtent dans l'impuissance à se deviner, n'y a-t-il pas, justes dieux! assez de duretés et d'insensibilités pitoyables, involontaires, enfantines peut-être, sans que nous augmentions encore cette provision?

On me protège contre celui qui voudrait me faire une blessure au bras, très guérissable, et on me laisse sans défense contre ceux qui me causent un mal incurable, qui vicent et dépriment un sens qui m'est très nécessaire.

Sommes-nous, oui ou non, encore des barbares?

Une nouvelle œuvre dramatique de Camille Lemonnier.

Vendredi dernier, vendredi saint, en une maison amie, pour quelques dizaines d'artistes et d'esthètes, audition d'un acte mystique, dans une demi-obscurité, rideau non levé, l'œuvre lue sans être vue, par des amateurs divers, en une paix somnambulique et rêveuse. La mélodie des diseurs vous entraînait peu à peu dans un au-delà évangélique, tantôt céleste, tantôt lugubre. Le titre : DES YEUX QUI ONT VU. Une résorption lente dans les légendes chrétiennes, dans le lointain de la Passion, dans la Mort. L'extériorisation psalmodique d'un fanatisme fraternel et cruel. Des paysans, conversant du Christ en son dernier jour, tels que ceux du *Benedicite* de De Groux, rigides, croyants, farouches, gothiques, imperturbables et ingénus en leur foi. Une scène triste et grande, appropriée au jour jadis si solennel et si lamentable, maintenant devenu veillée des armes pour les bouchers et les charcutiers aux sanglants et rutilants étalages de membres dépecés et de saucissons et de terrines.

Souhaits de tous, après ce murmure de l'œuvre de Lemonnier, de la voir jouer bientôt sur un vrai théâtre, pour lui faire sortir son plein, quelque peu amoindri par la diction [archi-lente et monotone des interprètes, quoique d'admirable bonne volonté.

NOTES DE MUSIQUE

Christus, symphonie mystique (n° 7) de M. ADOLPHE SAMUEL.

Bruxelles a confirmé le succès qui avait accueilli, à Gand et à Cologne, les premières auditions de la symphonie mystique — et dramatique — de M. Adolphe Samuel. L'auditoire exceptionnellement nombreux qui remplissait, jeudi soir, la vaste salle du Cirque royal, a acclamé l'auteur et a fait à M. Eugène Ysaye, qui a conduit cette œuvre considérable avec une autorité au-dessus de tout éloge, une ovation enthousiaste, justifiée par la précision, la justesse et l'homogénéité de l'exécution orchestrale et chorale.

Nous ne reviendrons pas sur l'intéressante partition de M. Samuel, analysée ici-même, l'an dernier, à deux reprises (1). L'œuvre nous est apparue, dans les conditions d'interprétation et d'acoustique infiniment plus favorables dans lesquelles elle nous a été présentée à Bruxelles, plus claire, plus harmonieuse, d'un caractère plus tragique qu'à Gand où nous l'entendimes pour la première fois. Il y a, dans les *Scènes de l'Apostolat* notamment qui forment la troisième partie de la symphonie, et dans la *Passion*, qui suit celle-ci, une réelle grandeur. C'est un exposé plus dramatique que symphonique de la légende chrétienne dans lequel l'orchestre, traité avec une rare expérience des timbres, concourt avec les masses chorales, sobrement écrites dans un style large et soutenu, à un ensemble du plus poignant effet. *L'Hosannah Filio David*, le *Tristis est anima mea* demeurent, à notre avis, les pages capitales de ces deux parties mouvementées. Le triomphal *Advenit Regnum Dei*, qui sert de couronnement apothéotique à la partition, hausse l'œuvre aux proportions d'un oratorio de grande envergure, digne des maîtres anciens, mais bien moderne par l'expression lyrique et la facture, et d'une écriture personnelle.

On peut reprocher à M. Samuel l'abus de certains thèmes, présentés avec quelque monotonie et qu'on souhaiterait voir plus

(1) Voir *l'Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189.

développés. Ils écussonnent la partition au lieu de pénétrer dans la trame orchestrale, en général fort habilement tissée. Mais la fraîcheur, la vie, la belle tenue de l'œuvre font de *Christus* une des compositions dont peut à juste titre s'enorgueillir l'école belge, qui compte déjà, dans ce genre, nombre de partitions remarquables de Peter Benoit, Huberti, Tinel et Paul Gilson.

Pour la partie chorale, l'interprétation dont nous avons vanté le mérite était confiée aux chœurs du Conservatoire de Gand disciplinés par M. O. Roels, au *Choral mixte* de M. L. Soubre, au *Pro Arte* de MM. Léonard et Closson. Nous ne croyons pas que jamais la fusion de l'élément vocal et des sonorités instrumentales ait été atteinte de façon plus parfaite.

Le « Rheingold » au Conservatoire.

Pour clôturer sa campagne artistique, M. Gevaert a donné dimanche dernier une nouvelle audition du *Rheingold*, dont les deux exécutions de l'hiver dernier sont loin d'avoir épuisé le succès. Bien que cette belle partition ne nous semble pas devoir être enlevée au milieu pour lequel elle a été écrite et qu'elle nous paraisse souffrir beaucoup de l'absence des décors et de la mise en scène — nous nous sommes déjà expliqué à cet égard — et quoique M. Gevaert en modifie quelque peu le caractère en lui donnant une allure solennelle d'oratorio en désaccord fréquent avec le texte, reconnaissons que l'exécution orchestrale a été remarquable et la partie vocale satisfaisante pour certains artistes, excellente pour quelques-uns. A citer hors pair : MM. Seguin (Wotan), Demest (Loge) et Dufranne (Alberich) ; M^{lles} J. Flament (Flosshilde, Erda) et Goulancourt (Welgunde, Fricka). Les autres rôles étaient chantés par MM. Dequesne, Pieltain, Vandergoten, Fontaine ; par M^{lles} Charton, Duchâtelet et Friché.

NOS ARBRES ET LES BARBARES

Un artiste nous écrit :

CHER MONSIEUR,

« Hélas, c'en est fait. Encore une future superbe allée fichue. Un cul-de-plomb s'est permis de hacher, sabrer et massacrer les charmants petits arbres à peine âgés de huit ans de la belle avenue Militaire et du boulevard de la Cambre menant de l'avenue Louise aux casernes des guides.

Les plus belles branches mères, depuis le haut de la couronne jusqu'au bas, hachées par des « monstres » avides de bois et de « produits divers » à renseigner à l'administration.

M. Buls, admirateur des arbres, envoya un jour à feu M. Keilig, architecte du bois de la Cambre, une collection de photographies d'arbres anglais avec cette question :

« Pourquoi n'avons-nous pas de semblables spécimens ? »

Parce qu'en Angleterre il n'existe point de ces affreux barbares ! Les vieux chênes du Cornwall, les hêtres et les frênes féériques de la vallée d'Essex, tous les bois de North Wood, le pays de Constable, où les arbres sont majestueux et vieux et n'ont jamais vu la cognée ; on y laisse faire la nature, la pluie, le temps et le vent.

Prenons exemple chez nos voisins et ne laissons pas transformer notre Belgique en pépinière de « spinnekop », de vieilles asperges montées, dénudées et desséchées.

A mort ce fabricant de manches à balais. Qu'on lui coupe bras

et jambes et que cela finisse ; qu'on laisse nos arbres vivre et croître en paix.

Cher Monsieur, si vous jugez ma petite colère assez bien, veuillez, je vous prie, l'insérer »

Mais oui, qu'elle est bien, la petite colère et à signaler à M. De Bruyn, ministre, à qui plusieurs farceurs font accroire qu'on ne taille et coupe les arbres que « parce qu'il y a nécessité ». Tout le monde erie et proteste et ces funestes bûcherons vont leur train, imperturbablement. Allez-voir aussi l'épouvantable chose qu'on a faite des arbres de l'avenue d'Auderghem !

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Disparition de tapisseries aux Gobelins.

M. de Saulty avait déposé en 1856, à la manufacture des Gobelins, des tapisseries du XIII^e siècle pour y être réparées. Ces panneaux ont disparu. M. de Saulty fils justifie du dépôt, qui d'ailleurs est reconnu par la manufacture. Celle-ci n'ayant aucune décharge régulière doit restituer les toiles, la prescription ne s'établissant pas pour un dépôt.

M. de Saulty réclame ou les tapisseries ou 120,000 francs, valeur à laquelle il les estime.

Mais qui est responsable ? L'État ou la liste civile de l'empereur Napoléon III, qui administrait alors la manufacture des Gobelins ?

Le tribunal a déclaré la demande irrecevable contre le Ministre des Beaux-arts, qui a été mis hors de cause ; mais il a condamné l'Impératrice, comme représentant de la liste civile dont faisaient partie les Gobelins et la succession de Napoléon III, à payer 3,674 francs de dommages-intérêts, estimant que la réparation est suffisante par ce chiffre.

PETITE CHRONIQUE

MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE CONSTANTIN MEUNIER. — Quelques anciens élèves du sculpteur Constantin Meunier, réalisant une idée récemment émise à l'occasion du succès éclatant obtenu par l'exposition des œuvres du maître à Paris, ont pris l'initiative d'une manifestation à laquelle tous ses amis et admirateurs voudront s'associer.

Le comité organisateur, composé de MM. Craco, Hodru et Delaunois, a décidé de donner en l'honneur du grand artiste un raout qui aura lieu samedi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, 10, avenue de la Joyeuse Entrée, en l'atelier du sculpteur Ch. Vander Stappen, gracieusement mis à la disposition du comité.

Les dames seront admises à cette fête dont le prix de souscription est fixé à 2 francs. Prière d'envoyer les adhésions avec le montant à l'imprimerie Monnom, 32, rue de l'Industrie.

L'exposition des œuvres d'Alfred Verwée, ouverte depuis mercredi dernier dans les galeries du Musée moderne, affirme la maîtrise du grand peintre animalier que la mort nous a prématurément enlevé. Elle résume en un ensemble éloquent, d'où se détachent quelques œuvres de haute valeur, une vie de travail obstiné, éclairé par la joie de peindre, soutenu par un amour passionné de l'art. L'importance exceptionnelle de cette exposition nous commande de lui consacrer, dans un prochain numéro, une étude détaillée que le défaut d'espace nous empêche de publier aujourd'hui.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Sixième liste d'acquisitions (1) : CH. DOUDELET. Dessin pour la *Princesse Maleine*. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage* (n° 32). — H. PAILLARD. *La Calanque de*

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

VILLE DE BRUXELLES

Le notaire DUBOST, 2A, rue Montoyer, à Bruxelles, vendra publiquement, en la galerie Saint-Luc, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les mardi 14 et mercredi 15 avril 1896, à 2 heures précises

UNE BELLE COLLECTION DE TABLEAUX ANCIENS

des Écoles flamande, hollandaise, française, etc.

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12, Bruxelles.

EXPOSITIONS

Particulière : le Samedi 11 avril 1896
Publique : le Dimanche 12 avril 1896
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

BRUXELLES. SALLE SAINTE-GUDULE

Le jeudi 9 avril 1896 et jour suivant, chaque jour à 2 heures de relevée, vente publique d'une importante collection de

TABLEAUX

Esquisses, Etudes, Aquarelles et Dessins

peints par feu GUILLAUME VOGELS.

Vacations au local sus mentionné sous la direction de M. J. FIEVEZ, expert, directeur de ventes de livres, tableaux et antiquités, 9, rue du Gentilhomme, à Bruxelles.

Exposition particulière le mardi 7 avril et publique le mercredi 8 avril, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Au comptant avec augmentation de 10 % pour frais. Le catalogue se distribue gratuitement au local de la vente.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Port-Miou (pastel). — CH. MAURIN. *Sortie de bain* (eau-forte en couleur). — M^{me} DESTREE-DANSE. *Les Chimères*, album d'eaux-fortes (4^{me} et 5^{me} exempl.). — *Sculptures gothiques*, id. (2^{me} ex.). — *La Gouge* (eau-forte). — EMILE BERCHMANS, *Adolescence* (eau forte). — A.-W. FINCH, Poteries.

C'est mercredi prochain, 8 avril, à 8 1/2 heures précises, que la Maison d'Art, sur son théâtre transformé, inaugurera les représentations organisées par M. Gaston Mouru de Lacotte, avec une troupe formée exclusivement en Belgique, et qui comprend, entre autres, M^{mes} R. Cogé, A. Guillaume, Bouhez, M. de Lahault, M.M. Mouru de la Cotte, H. Soyer, Thirionnet, etc.

La première soirée sera consacrée à deux pièces de Maurice Maeterlinck : *Intérieur*, première représentation à Bruxelles, et la *Mort de Tintagiles*, première représentation. Le spectacle sera précédé d'une conférence de M. Roland de Marès sur le théâtre de Maeterlinck.

On peut, dès à présent, se procurer des places à 3 francs et à 5 francs, 56, avenue de la Toison d'Or.

D'excellents comédiens venus de Paris pour occuper, durant la semaine sainte, le Théâtre de l'Alhambra et à la tête desquels se trouvent M. Silvain, de la Comédie française, et M^{lle} Hartmann, ont donné, avec la collaboration de MM. Eugène Garraud et Henri Krauss, des représentations de *Griselidis*, de *Mithridate* et de la *Femme de Tabarin*. L'aimable mystère de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, la tragique et émouvante « parade » de M. Catulle Mendès, la tragédie de Racine ont retrouvé, devant un auditoire sympathique, l'accueil qu'ils avaient reçu précédemment sur les scènes des Théâtres Molière et du Parc. *Griselidis* sera joué aujourd'hui dimanche, à 2 heures, en matinée, au profit de la Caisse de retraite de l'Association générale de la Presse belge. Dans un intermède, M. Silvain dira une série de pièces d'Emile Goudeau. On entendra également, dans un acte de *Faust* joué en costumes, M^{me} Goldaya. Des monologues récités par les artistes en représentation compléteront le programme.

Voici les dates des représentations extraordinaires qui seront données au théâtre de la Monnaie avec le concours de M. Ernest Van Dyck : 10 et 13 avril, *Lohengrin*; 17, 20 et 30, *Tannhäuser*; 24 et 27, *Manon*. Le bureau de location est ouvert pour toutes ces représentations.

Mardi prochain 7 avril, à 8 h. 1/2 du soir, M. Léon Bazalgette, directeur du *Magazine international* de Paris, fera à la Section d'Art de la Maison du Peuple une conférence sur l'*Internationale des poètes*.

La conférence de M. Picard sur le *Renouveau au théâtre* est remise à une date ultérieure.

M^{lle} A. Evans et M. A. Alaux-l'akès exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique de Bruxelles, du 8 au 20 avril.

La troisième séance de musique classique pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef aura lieu dimanche prochain, 12 avril, à 2 heures, avec le concours de M^{lle} Frieda Lautmann, cantatrice, qui vient d'obtenir un si grand succès à l'un des concerts de la *Libre Esthétique*, et de M. Achille Lermieux, violoniste. Cette séance sera consacrée aux œuvres de Brahms.

Le quatrième et dernier concert d'abonnement de la société symphonique des Concerts Ysaye aura lieu, le dimanche 19 avril, à 2 heures, avec le concours de M^{me} Élisabeth Kutschera, cantatrice de la Cour de Bavière.

Dans cette admirable revue mensuelle LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, assurément la plus savante, la plus esthétique, la plus instructive qui soit à l'heure actuelle, et dont souventes fois nous fimes en l'*Art moderne* l'éloge, véritable honneur scientifique et littéraire pour la Belgique, la suite de cette œuvre grandiose et peu connue du très regretté VICTOR ARNOULD : *Histoire sociale de l'Église* qui,

certes, dépasse en profondeur et en beauté de style les livres de Renan sur les origines du christianisme. Ce serait un devoir national que de la faire paraître en volume : elle est au tout premier rang des plus belles choses conçues et écrites par des Belges.

C'est aux Claeissens, aux Pourbus, aux Savery, à David Vinckboons et à Barthélemy Spranger entre autres que sont consacrées les trois livraisons mensuelles de l'*Art flamand* (A. Boitte, éditeur) qui paraissent aujourd'hui. Les artistes que nous venons de citer vécurent aux époques troublées par les guerres et les persécutions de la domination espagnole et leur art exprime toutes les terreurs intellectuelles du XVI^e siècle.

L'imprimerie Chaix met en vente la 5^{me} livraison des *Maitres de l'affiche*, cette superbe publication qui permet de collectionner, dans le format restreint d'un recueil, les chefs-d'œuvre de l'Affiche illustrée. Cette livraison renferme, reproduites avec une fidélité irréprochable, la nouvelle affiche de J. Chéret pour le *Palais de glace*, la *Place Cléchy* d'Eugène Grasset (1891), l'*Yvette Guilbert au concert de la Scala* de F. Bac (1893) et l'amusante affiche d'Edward Penfield pour la livraison de mars 1894 de la revue américaine *Harper's Magazine*.

Pour paraître prochainement à la *Bibliothèque de l'Association*, rue Guénégaud, 17, à Paris : PAUL VERLAINE, SES PORTRAITS, par F.-A. Cazals; préface de J.-K. Huysmans; texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye, H.-A. Cornuty.

Exemplaire sur papier couché, 3 francs; sur hollandaise, 10 francs; sur japon, 20 francs; sur chine, 25 francs; sur papier à la main des papeteries d'Arches, 100 francs.

Dans le numéro du 23 mars de la *Revue encyclopédique*, ce curieux recueil illustré continuant le Larousse, doctrinaire souvent mais très attentif aux événements et renseignant ses lecteurs avec impartialité même sur les dits et faits des adversaires, une étude approfondie, sous le titre TROIS ROMANTIQUES (Gustave Kahn, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach), avec reproduction du portrait de Verhaeren que peignit Théo Van Rysselberghe. Signé CHARLES MAURAS. Peu bienveillant ce Mauras. Mais à la suite de ces vagissements d'un inconscient, trois extraits signés de noms notoires : Lucien DESCAVES, Octave MIRBEAU, Anatole FRANCE, le nouvel académicien, trois extraits fleuris des plus vives louanges, et entre autres cette phrase : M. Maurice Maeterlinck, M. Emile Verhaeren, M. Rodenbach, les trois noms les plus purs, les plus retentissants, les plus définitifs de la jeune Poésie française. — Attrape, bonne Belgique bourgeoise! Attrape, bonne presse nationale doctrinaire!

Dans la COUPE, recueil mensuel d'Art et d'Ethique, publié à Montpellier, en tête des vers charmants de notre compatriote Ch. Van Lerberghe, PSYCHÉ, avec cette mention prometteuse et qui réjouira nos lecteurs, se souvenant de cette poignante et belle œuvre, LES FLAIREURS, des *Entretiens*, à paraître prochainement.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUTS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTASTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EXPOSITION POSTHUME DES ŒUVRES D'ALFRED VERWÉE. — LES MOUVEMENTS DU CHEVAL REPRODUITS PAR L'ART. — EXPOSITIONS COURANTES. — THÉÂTRES. Théâtre Molière : *La Mendiante de Saint-Sulpice*. Théâtre de l'Alhambra : *Don César de Bazan*. — EXPOSITION D'ART PHOTOGRAPHIQUE. — TRUQUAGES. — LE THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. *Représentation d'« Intérieur » et de la « Mort de Tintagiles »*. CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le « Mois d'essai »*. — PETITE CHRONIQUE.

EXPOSITION POSTHUME

DES

Œuvres d'ALFRED VERWÉE

Animalier et Paysagiste.

C'est au sortir d'une longue flânerie, heureuse et triste, à ce somptueux assemblage où éclatent plusieurs chefs-d'œuvre, que j'écris ces mots d'admiration et de justice : PAYSAGISTE ET ANIMALIER !

Car est-il possible de dire en laquelle de ces deux expressions d'Art il fut le plus grand ? Ces animaux : ce bétail paisible, majestueux et résigné, ces chevaux lourds et fiers vêtus du satin de leurs robes royales, on les connaissait, on en a signalé mille fois l'opulent cortège, à ce point dominateur que tout personnage

humain, quand il apparaît sur ces toiles éblouissantes, est rapetissé aux proportions d'un accessoire sans dignité. Mais jusqu'ici, sauf pour quelques attentifs, les paysages où ce merveilleux maître peintre « plantait » cette animalité de légende et d'apparition, pourtant d'une vie si magnifique et si intense, ne dépassaient pas, en qualité et en importance, la valeur du décor de fond nécessaire à ces scènes de pâturage, le verger obligatoire, la prairie inévitable, la dune classique, le polder habituel.

Ah ! il suffit de pénétrer entre les toiles ardentes actuellement exposées, pour que les écailles tombent des yeux ! Il suffit de promener, dès l'entrée, sur elles un circulaire regard et de plonger dans les horizons par les claires fenêtres qu'ouvrent partout ces spectacles lumineux comme les sabords d'un grand steamer naviguant entre les rives changeantes et encolorées d'un grand fleuve ! Certes les bœufs sont encore là, ramassés et paquetés dans leurs poses de repos, fixant sur l'inconnu trouble de leurs rêves de bêtes leurs prunelles placides. Certes les étalons, au long des haies ou contre les barrières, dressent sur les encolures leurs têtes intelligentes aux naseaux frémissants et bandent les muscles de leur croupe et de leurs jarrets pour quelque galopade qui va partir en explosion de mouvement et de grâce belliqueuse. Certes les grises mouettes, les difformes pélicans aux ailes largement envergées,

passent encore sous les nuages, dans l'humide atmosphère transparente, courant leurs bordées de corsaires, allant au pillage du poisson.

Mais derrière eux, autour d'eux, au-dessus d'eux, en une solennité muette, harmonieux et impérieux, règnent les larges paysages, intensifiés par l'artiste au point de s'imposer avec la tyrannie du Cosmos. Il unit en un tragique et émouvant ensemble, le ciel et ses défilés de pesants nuages, la terre ornée des bijoux de ses teintes infinies, les eaux, les eaux profondes, ténébreuses. même quand elles sont limpides, les eaux pluviales aux lents écoulements, les eaux marines, réservoirs de catastrophes. Et alors que les étendues solides des près verts, piquetés de fleurs des champs éclatantes, alors que les étendues mouvantes des flots versicolores réfléchissant la vie extérieure dans leur vie propre de gouffre, alors que les étendues fluidiques des cieus, arène tourmentée des météores, semblent prendre toute la place, voyez à l'horizon, là où le ciel baise la terre, là où leurs deux contours se touchent et se serrent comme des lèvres, voyez cette bande étroite, magique, ce ruban, ce presque rien, dans lequel le peintre semble avoir concentré et mis en étalage les plus précieuses joailleries, les minéraux les plus rares, les émaux les plus rutilants de sa palette. Ecrin de rubis, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'aigues-marines et de chrysoprases, étalées, abandonnées en une coulée orientale, mêlées en un ragoût pour la table des dieux.

Qui ayant contemplé et médité ces œuvres, dont chacune est un total d'art puissant, pourra jamais plus rester indifférent devant les scènes réelles que l'artiste a magnifiées et concentrées avec cette éloquence? Qui n'aura pas à jamais compris ce qu'il peut surgir d'émotion dans l'âme par un jour de vent sabrant les airs au-dessus des rives basses et vaseuses de l'Escaut, par un jour de rafales pluvieuses lamées de coups de soleil lâchant des bordées de rayons par les éclaircies des nues; ou par un jour de chaleur caniculaire, sous les saulées au long des routes, sous les pommiers chenus mettant sur les hautes herbes la guipure de leur feuillage dentelant la lumière? Qui saura rester insensible au spectacle des beautés blanc et noir de la tache que met dans la nature la vache couchée parmi les prés ou cheminant au long des chemins de campagne, telle qu'un superbe holocauste?

L'art a cette aptitude miraculeuse de mieux nous faire discerner le réel par l'artificiel qu'il construit; de grouper les éléments de vibration épars dans l'ambiance au point de nous en imposer irrésistiblement l'action héroïque et salutaire; de distiller l'essentiel des choses et de nous en donner par quelques gouttes la définitive et caractéristique saveur, comme le chimiste l'acide prussique en un minuscule flacon.

Qui, plus qu'Alfred Verwée, quand on le voit en un tel congrès de ses œuvres, a mieux réussi, en aucun temps, oui, en aucun temps, à extérioriser ce phénomène? Il y a quelques mois, au jour sombre de sa mort prématurée, Camille Lemonnier le disait ici en des lignes dolorantes, que les organisateurs de l'Exposition ont reproduites en tête du Catalogue comme le plus bel hymne funéraire qui pût être chanté à la gloire du disparu.

Verwée continue, en une expression splendide, la tradition flamande de la peinture, celle du coloris riche, joie des yeux et santé de l'esprit. Il fait mouvoir les tons, en leurs gammes les plus sonores, les orchestrant avec une aisance magistrale pour remuer les âmes et les exalter. Car on sent que ce lourd artisan aux traits populaires, à la carrure rustique, à la barbe de satyre, était un évocateur d'enthousiasme et que, maniant ses pinceaux, conscient ou inconscient de son grand rôle, il faisait des incantations. Conscient parfois assurément, quand, gonflé de l'orgueil que lui suscitait par bouffées sa nature extraordinaire, il disait, en paroles grandiloques et joyeuses, en images d'une brutalité guerrière, le rang qu'il sentait occuper et que lui contestait alors plus d'un de ceux qui aujourd'hui font unisson dans les cantiques qui montent en son honneur.

Car il fut (disons-le comme une leçon à l'adresse de la phalange diminuante des dénigrants de l'école belge), il fut un de ceux que les exclusifs flatteurs entêtés de l'école française représentèrent comme un faux talent, comme un peinturlureur en goguette, comme un badigeonneur plus près de l'enseigne que du tableau. Il fut une des victimes de ces partis pris qui, durant des années, réduisirent nos plus grands artistes contemporains: les Louis Dubois, les Artan, les Hippolyte Boulenger, les Agneessens, les Smits, les De Groux, les De Braekeleer, les Baron, les Stobbaerts, les Mellery, à vivoter dans l'horrible injustice des chefs-d'œuvre accomplis et dédaignés. Et jamais, pas même aux jours plus sereins où cette persécution faiblit, ses tableaux, désormais les plus incontestés, n'atteignirent les prix qui eussent été la consécration de leur beauté et qu'on donnait aux moindres rogatons du groupe privilégié dont quelques marchands avaient fait la matière de leurs agiotages.

Ah! que ne put-il voir son apothéose actuelle! assister, comme Constantiu Meunier, au définitif enregistrement de son triomphe!

Je me souviens qu'à Paris, lors d'une des expositions universelles, devant les *Bœufs couchés au bord de l'Escaut* qui est au centre d'un des panneaux de la petite salle, Harpignies, le curieux paysagiste français, s'arrêta fasciné. Il en avait vu des Troyon, des Millet, des Courbet, il en avait vu! Et ces mots lui échappèrent: Nul n'a jamais fait plus beau! — Qui, aujourd'hui,

n'éprouvera le même sentiment devant l'*Embouchure de l'Escaut*, cette incomparable tragédie où claironnent les météores dans un bain prodigieux de lumière métallique, de clarté électrique, où les bestiaux impassibles, couchés à l'avant plan, solennels sur le vert fascinateur, semblent demander au spectateur ce qu'il pense des gesticulants nuages maritimes qui, derrière eux, ravagent le ciel de leur bataille.

Les œuvres des dernières années d'Alfred Verwée sont douées d'une luminosité où l'on sent l'influence des écoles nouvelles. Mais avec quelle maestria de grand homme il accepta et réalise cette transformation. Il n'abandonne rien de ses procédés qui sont les procédés séculaires de ses illustres ancêtres de la Flandre et de la Néerlande. Il élimine de sa palette quelques sombres. Il écarte de ses mélanges quelques bistres. Il augmente la dose des tons joyeux, brillants et clairs. Mais sa main robuste, agile, ingénieuse reste la même. Son coup de pinceau ne change rien à ses robustes habitudes. Pour nettoyer ses toiles de la crudité des tons en apparence trop frais, il compte sur la maturation par le temps, sur le travail chimique de ces émaux juxtaposés, sur la divine « patine » par laquelle la nature vient en aide au peintre et met la péremptoire harmonie sur ses œuvres. Ses tableaux d'il y a vingt ans, qui ont déjà bénéficié de cette mystérieuse alchimie, montrent ce que bientôt vont devenir les plus récents, vins riches, lampants, corsés, auxquels il ne manque que l'âge.

C'est avec un sentiment pieux, la bouche taciturne, l'intelligence mélancolique et vibrante qu'on sort de ce sanctuaire. Il y a de la religion dans l'émotion qu'on sent palpiter en soi, de la religion comprise comme union d'une âme isolée à l'ensemble des choses. L'art d'Alfred Verwée est panthéistique, il dégage et fait saillir les liens qui enchaînent chacun de nous à la vaste Nature, il abolit l'individuel orgueil, il suscite un bonheur confus de fraternité et de soumission à l'ensemble. Qui, ses animaux ont la grâce douce, la séduction spéciale et magique qui les rendait si chers à saint François d'Assise. Il se révèlent en égaux : l'art leur confère cette humanité et cette noblesse. Avec cette émotion on emporte le souvenir de ces poulains laineux revêtus de la toison qu'ils avaient quand ils baignaient encore dans l'amnios maternel, de ces vaches à matronale attitude, de ces chevaux chevelus comme des rois mérovingiens. Et ainsi une impression morale d'universelle bienveillance, de pacificatrice mansuétude vient s'ajouter, en suprême ornement, à toutes les sensations si hautes dont on sort royalement revêtu de ce banquet splendide.

Les Mouvements du cheval reproduits par l'art.

MAXIME GUÉRIN-CATELAIN. — *Le Mécanisme des allures du Cheval* — Notions élémentaires avec 59 chronophotographies et croquis. Librairie militaire Berger-Levrault et C^{ie}, éditeurs Paris et Nancy, 1896.

Voici une très curieuse brochure, une conférence faite à la Réunion hippique des officiers de réserve et de l'armée en France.

Elle donne sur le pas, le trot, le galop, le saut du cheval des notions inattendues. Signalons-en quelques parties et recommandons sa lecture à quiconque, peintre, sculpteur, dessinateur, voudra se débarrasser des attitudes et des allures conventionnelles qu'on prête « au plus noble ami de l'homme ». Les erreurs qui ont cours à ce sujet sont vraiment extraordinaires ; M. Guérin en donne de remarquables exemples.

Les récentes expériences faites par M. le Dr E.-J. Marey, membre de l'Institut, à la station physiologique d'Auteuil, ont éclairé d'un jour nouveau les problèmes relatifs à la locomotion des animaux. Grâce à l'appareil *chronophotographe*, dont il est l'inventeur, M. Marey est parvenu à prendre en une seconde un nombre quasi illimité d'épreuves successives d'un animal en mouvement. Quelle que soit la vitesse à laquelle progresse le sujet, quadrupède, poisson, oiseau, la pellicule sensible qui se déroule derrière l'objectif fournit au gré de l'opérateur 20, 30 et jusqu'à 40 images à la seconde, prises chacune en 1/500^e de seconde. Cette décomposition est plus que suffisante, pour suivre dans toutes leurs phases des mouvements si rapides qu'ils soient.

Un membre de la Réunion hippique des officiers de réserve et de l'armée territoriale a songé à se servir des images fournies par ce merveilleux appareil pour vulgariser les connaissances relatives à la locomotion du cheval. Il a obtenu une série de chronophotographies d'un cheval en mouvement, prises d'après nature à toutes les allures : au pas, au trot, au galop et pendant le saut. Les attitudes vraies de l'animal sont enregistrées par l'appareil.

Chose singulière, dit M. Maurice Guérin, l'antiquité la plus reculée paraît avoir eu la connaissance du mécanisme des allures, même du pas qui est la plus compliquée, ainsi qu'en témoignent les bas-reliefs assyriens d'une exécution un peu fruste, mais d'une justesse absolue d'attitude. Depuis plus de vingt siècles, les artistes semblaient en avoir perdu la notion. Soit à cause de la difficulté du problème, soit que l'attitude du cheval au pas ne répondit pas à leur conception esthétique, on rencontre fort peu de chevaux au pas dans les œuvres de peinture ou de sculpture antérieures à Carle Vernet et Géricault. Et dans les rares exemples qu'on en trouve, les attitudes sont généralement fausses.

Lorsqu'en 1864 Meissonnier, dans son « 1814 », représenta la monture impériale à l'allure calme du pas, ce fut dans la presse et dans le public un *tolle* général. A ce moment, artistes, critiques et public étaient tellement désaccoutumés de voir la représentation juste de cette allure et tellement habitués au contraire à la voir remplacée par une attitude conventionnelle et bizarre qui participait à la fois du trot, du *piaffer* et du *harper* particulier à l'éparvin, que chacun cria à l'invraisemblance. De nos jours, grâce à l'accoutumance, notre œil, grâce aux données indiscutables qu'a apportées la photographie, nous goûtons pleinement le calme

et la justesse de l'attitude que Meissonier a donnée au cheval blanc de Napoléon, si bien en harmonie avec la morne impression qui se dégage du tableau.

Il y plus de vingt siècles, Phidias, par une intuition véritablement géniale, reproduisait sur un fragment de la frise du Parthénon les temps du galop tels qu'ils sont enregistrés aujourd'hui par la photographie instantanée. L'œil exercé de l'immortel statuaire avait décomposé du premier coup les mouvements dont le mécanisme, ignoré ou repoussé par tous les artistes qui l'ont précédé ou suivi, ne fut retrouvé qu'au siècle dernier par Vincent et Goiffon. L'allure cadencée des chevaux semble réglée sur la lente progression des théories sacrées : le cheval est figuré au premier temps du galop très ralenti à gauche ; le postérieur droit, à l'appui, marque ce premier temps ; le deuxième est marqué par le diagonal droit ; et le troisième par l'antérieur gauche. Comme pour accuser davantage son intention, Phidias a représenté un autre cheval au troisième temps du même galop à gauche dont il ne manque ainsi que la phase intermédiaire.

Cet exemple ne fournit-il pas une réponse péremptoire aux artistes qui persistent à s'en tenir, pour la représentation des allures, aux formules conventionnelles qui ont prévalu depuis des siècles ? En présence de cette frise du Parthénon et de tant d'œuvres modernes, peut-on prétendre que dans l'infinie variété des attitudes fournies par la nature, aucune ne répond aux nécessités esthétiques des compositions et à l'harmonie nécessaire des silhouettes ? Peut-on prétendre que la vérité et la vraisemblance ne se rencontrent nulle part, et que seule l'imagination peut trouver en dehors du vrai les éléments nécessaires pour donner l'illusion du vrai ?

Les 59 illustrations du livre de M. Guérin font saisir avec une netteté parfaite les erreurs des artistes et les bizarreries apparentes de la réalité. Nul peintre ou sculpteur du cheval ne saurait se passer de cette décisive leçon de choses et l'amateur y trouvera un très vif intérêt.

EXPOSITIONS COURANTES

Au Cercle artistique, des paysages de M. Léon Le Bon évoquent le charme mélancolique de ces sites de la Campine qui ont inspiré tant d'artistes : Genck, Winterslag, Assche, pays de silence et de rêve, pays de bruyères et de marais sommeillants, si cher à ceux qui en ont pénétré la séduction. M. Le Bon a éclairci sa palette, élargi sa facture, affiné sa vision. Quelques-unes de ses études fleurent le plein air et marquent d'incontestables progrès sur ses précédents envois. Un peintre allemand, M. Westendorp, issu de l'École de Dusseldorf, s'exerce à la fois au paysage, à la figure, aux accessoires ; il affirme, en certaines de ses toiles, des qualités de coloriste qu'atténuent la lourdeur du procédé et de néfastes influences. Les pastels de M^{lle} Evans, les petits sujets anecdotiques et les paysages ingénus de M. Alaux-Bakés, les aquarelles de pensionnaire de M^{lle} Perrignon ? Exposition de liquidation et de fin de saison.

Au Rubens-Club, rue Royale, M. Devreese présente en liberté quelques spécimens de chevaux joliment modelés. On connaît de lui l'*Amazone de haute école*, qui fut appréciée l'an passé pour la justesse de ses mouvements. Ce sont, cette fois, des types de *Horseguards* et de gardes-civiques à cheval, un *Cob irlandais* finement exécuté et d'une patine charmante, de petits portraits équestres traités

avec beaucoup de naturel et d'aisance. M. Devreese s'est fait du cheval une spécialité. Il en résume le caractère, il exprime avec exactitude ses allures. Sa *Bacchante* a de l'élégance mais évoque avec intensité des souvenirs obsédants. Un *Profil de jeune fille* en marbre, un buste de M. Devreese père, largement traité, complètent ce salonnet, qui témoigne, à défaut d'un art supérieur, d'efforts sincères et probes.

Aux murs, une cinquantaine de peintures — tableaux et études — de M. Gomrée. Ici encore, le cheval domine, amoureux étudié dans ses diverses attitudes, saisi sur le vif en prairie, à l'écurie, à la rivière, dans le décor du paysage d'Ardenne haut en couleur qu'affectionne le peintre. La main trahit malheureusement souvent la bonne volonté de M. Gomrée, qui paraît avoir plus d'instinct que d'acquis. Si le ton est sonore et franc, le dessin, l'établissement des plans, l'expression exacte des valeurs, le jeu de la lumière, des ombres et des reflets réclament un travail assidu et persévérant qui seul fera passer le peintre de la foule des amateurs au rang des artistes.

THÉÂTRES

THÉÂTRE MOLIERE. *La Mendiante de Saint-Sulpice*.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. *Don César de Bazan*.

Le Théâtre Molière ouvre sa saison d'été par un mélo moderne, un bon mélo bien noir, copieusement larmoyant, abondamment farci d'épisodes inusités dans la vie courante, et plus compliqué, plus enchevêtré, plus inextricable encore que les conceptions dramatiques qui illustrèrent jadis le « Boulevard du Crime ». Cette littérature spéciale a son public d'enthousiastes qui se moque pas mal de l'in vraisemblance des situations, de l'incohérence du dialogue et de tout, si les personnages sont violemment héroïques ou abominablement canailles, si la roserie de ceux-ci est déjouée par la vertu exemplaire des autres, si les coups de théâtre se succèdent avec rapidité, et surtout si, en fin de compte, le Bien arrive à triompher du Mal. C'est le cas en cette *Mendiante de Saint-Sulpice*, pièce en cinq actes tirée d'un feuilleton célèbre de Xavier de Montépin, dans lequel, à travers des péripéties innombrables, une brave femme retrouve à la chute du rideau les deux filles qu'on lui avait volées au début de l'action. Substitution d'enfant, coups de couteau et de fusil, enlèvement, noyade, séquestration, folie, tous les ressorts habituels sont mis en œuvre, avec ingéniosité, pour composer cette horlogerie compliquée, présentée avec beaucoup de soins par M. Munié à sa clientèle. On a particulièrement distingué, dans l'interprétation homogène et vivante de ce sombre drame, M^{mes} Marga-Lucena et Munié, M^{lle} Dalbieu, M.M. Montlouis, Arnaud et Bessy.

A l'Alhambra, c'est M. Henry Krauss qui triomphe bruyamment. Après le succès qu'il remporta dans *Kean* et dans *Fanfan la Tulipe*, il était naturel que *Don César*, glorifié par le génie de Frédéric Lemaitre, tentât le jeune artiste. Cette figure amusante de grand seigneur bohème, chevaleresque et loqueteux, audacieux et sentimental, d'une bravoure surhumaine et d'une fantaisie échevelée, défiant les balles et la corde, se grisant comme un

porte-faix, toujours à cheval sur les limites extrêmes du drame et du vaudeville, anime d'une vie intense les nombreux tableaux dans lesquels MM. Dennery et Dumanoir accommodent à leur façon l'histoire d'Espagne. La grandiloquence du dialogue empanaché marque d'une griffe particulière ce produit composite du romantisme à son déclin, dont l'ironie transparait à chaque scène et qui pourrait bien n'être, au fond, qu'une spirituelle bouffonnerie de deux auteurs malins.

Don César manque rarement son effet. A l'Alhambra, grâce à une interprétation excellente, le public a été conquis, cette fois encore, et a fait à MM. Garraud, Meillet, à M^{mes} Depoix et Réal, un accueil unanimement sympathique. Chaque acte a été suivi de rappels et d'acclamations dans lesquels M. Krauss, l'acteur populaire de la saison, a eu la grande et légitime part.

Exposition d'Art photographique

Messieurs ces photographes font de l'art, ou tentent d'en faire. Sans revenir sur la discussion qu'a fait surgir, en novembre dernier, l'importante manifestation provoquée au Cercle artistique par un groupe d'amateurs (1), reconnaissons qu'on ne peut confondre avec de simples produits industriels certaines épreuves photographiques dans lesquelles s'affirme hautement une volonté personnelle. L'objectif et la plaque sensible ne sont que des procédés mis au service d'une intelligence, et la faculté créatrice de l'artiste peut s'exercer, dans une certaine mesure, par l'intermédiaire de la chambre noire. Il y avait, à cet égard, au Cercle artistique, des exemples concluants.

Ils sont moins nombreux à l'Exposition que vient d'ouvrir au Musée l'Association belge de photographie. Malgré un triage sévère, les épreuves banales, les portraits quelconques, les paysages traditionnels y sont en majorité. Mais quelques planches de valeur suffisent à nous interdire de passer sous silence l'effort tenté par l'Association dans le but louable de diriger vers un idéal d'art le mouvement sans cesse grandissant de la photographie.

On remarquera particulièrement le petit salon dévolu aux artistes anglais, parmi lesquels les yachts de course de M. West, les oiseaux de mer photographiés au télescope par M. Lodge, les épreuves diverses de MM. Brightman, Baker, Thompson, North, Doves, Latimer, nous paraissent spécialement dignes d'attention.

Parmi les amateurs et professionnels belges et français, citons, outre MM. Ganz et Gêruzet, MM. Marcel Vanderkindere, l'organisateur actif et dévoué de l'Exposition, V. Selb, dont l'*Embâcle de l'Escaut* constitue un vrai tableau, J. Maes qui s'est attaché à l'étude des ciels, Bovier dont le *Christ mort* rappelle les toiles des maîtres anciens, M. Brémard, R. Lebègue, Dubreuil, capitaine Peltzer, Ickx, etc. La *Femme au glaive*, *Rêverie* et *Zorah* de M. Pauli, l'étude de *Troglodytes* ingénieusement composée par M. Boissonas et exécutée d'après nature en des dimensions inusitées marquent parmi les envois les plus importants du Salon, dont un album de luxe, en cours de publication, perpétuera le souvenir.

(1) V. *L'Art moderne* du 1^{er} décembre 1895.

TRUQUAGES

Une amusante histoire de contrefaçon racontée par M. Maxime Serpeille dans le *Petit Journal* :

Il y a quelques années un petit marchand brocanteur qui a pour spécialité de vendre de vieilles vaisselles qu'il déniché d'ordinaire dans les communes des environs de Paris, les jours de marché, découvrait trois vases en vieux Chantilly. La pâte en était superbe et la forme admirable, mais on n'y voyait pas de décoration. Notre homme eut une idée géniale. Il y fit peindre par un spécialiste les armes des princes de Condé et plaça ensuite les vases ainsi décorés en bonne place dans sa vitrine. Peu après passe un amateur qui en achète deux à raison de 100 francs pièce.

Quelques mois plus tard, un grand marchand parisien, réputé expert infailible en matière de céramique et homme de confiance d'un richissime amateur, entre à son tour dans la boutique, voit le vase qui restait et sans discuter le paie 200 francs. Aussitôt il court chez son riche client :

« Monsieur le baron, dit-il, je vous apporte une trouvaille : un vieux Chantilly aux armes des princes de Condé. Regardez, ça en vaut la peine.

Le baron examine longuement le vase, le tourne, le retourne en tous sens et conclut :

— Si vous me trouvez le pendant, j'en donne dix mille francs. »

Le gros marchand se précipite, sans en entendre davantage, chez son modeste confrère, et lui dit :

« Mille francs si vous me trouvez un vase pareil à celui que je viens de vous acheter. C'est pour mon client, vous savez, le baron.

— Attendez-moi, répond son interlocuteur. Dans une heure, je suis de retour. »

Et le petit brocanteur court chez l'amateur qui lui avait acheté les deux premiers vases et lui fait les propositions les plus tentantes.

« Rendez-moi un des deux vases et je vous donne 200 fr. Celui qui vous restera ne vous aura ainsi rien coûté.

Mais l'amateur semble peu disposé à conclure et dans l'espoir de le fléchir le brocanteur ajoute :

— Tenez, je vous en donne 300 francs : c'est un service que je vous demande, car, je puis vous l'avouer, c'est pour le baron.

— Ah ! c'est pour le baron. Eh bien ! alors pas pour 10,000 francs entendez-vous ? pas pour 100,000 francs. Inutile d'insister. C'est une idée fixe. »

Désolé, le petit brocanteur retourne auprès du grand marchand qui, navré de voir la forte somme lui échapper, exprime son chagrin en termes si violents que son compatissant confrère croit devoir mettre du baume sur sa blessure.

« Entre nous, lui dit-il, le malheur n'est peut-être pas aussi grand, car quelqu'un m'a affirmé que si la pâte des vases est authentique, la décoration est moderne.

— On vous a dit ça ! réplique l'infailible expert. Eh bien ! mon ami, vous pouvez dire de ma part à celui qui a porté ce beau jugement que c'est un imbécile. »

Et il partit, tandis que le petit brocanteur, qui mieux que personne savait à quoi s'en tenir, riait aux larmes, bien qu'il eût manqué l'occasion de gagner un billet de mille.

LE THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART

Représentation d'*Intérieur* et de la *Mort de Tintagiles*,
par MAURICE MAETERLINCK.

On doutait encore qu'il fût possible d'organiser un théâtre d'art à Bruxelles sans être tributaire des troupes d'exportation. Les drames d'un art neuf et profond, qui partout sont refusés par les directeurs mercantiles, pliés forcément au goût du bourgeois qui paie, ont désormais une scène amie.

La représentation de mercredi dernier a levé les doutes. Il y a un théâtre libre belge, un théâtre de l'*Œuvre* belge. Du moins l'effort a-t-il dénoncé une bonne volonté extrême et vraiment digne de tous les encouragements.

Jamais, croyons-nous, interprétation plus sincèrement dévouée n'avait, dans un décor exceptionnel comme celui de la Maison d'Art, tenté d'élever à la hauteur que réclame leur dignité ces drames intenses où Maeterlinck a cherché l'âme de la vie. Jamais public, malgré la nouveauté déconcertante pour lui de cette hauteur continue dans l'exaltation scénique, ne fut plus attentif.

M. Roland de Marès, dans une introduction acerbe, précise et de phrase sonore, avait déterminé la fierté de cette tentative. Son audace tranquille d'annonciateur était allée jusqu'au mystérieux penseur, c'est-à-dire très haut. Et il n'avait point ménagé, en passant, ni la jeune vieille garde de notre littérature, ni les critiques d'art.

Cela ne pouvait que disposer au mieux tout le monde pour l'audition d'*Intérieur* et de la *Mort de Tintagiles*.

C'est assurément grâce au dévouement absolu et à l'incessante activité de M. Mouru de Lacotte qu'on a pu, avec ce soin religieux, essayer de faire vivre dans l'âme du public des impressions aussi profondes. C'est lui qui a réuni et guidé cette troupe improvisée pour la mener à un succès. Il avait, du reste, à ses côtés des collaborateurs précieux comme M^{lle} Cogé, du théâtre Molière, qui a trouvé dans son tempérament puissant, dans sa voix profonde, chaude et ses gestes amples de vraie comédienne, une Ygraine dont les révoltes onteu une surprenante énergie. Il y avait encore un si naïf et si doux petit Tintagiles, M^{lle} Bras, la Louison du *Malade imaginaire* au théâtre du Parc, toute jeunette dans la mignonne innocence de ses huit ans, M^{lle} Guillaume, dans le rôle de Marie d'*Intérieur*, dans celui plus difficile en sa direction, de la faible et bonne Bellangère, avec M^{lles} Derboven et Bouhez dans la scène si impressionnante des servantes. Puis M. Perrin, l'étranger d'*Intérieur*, M. Mouru de Lacotte, dans Agloval et le Vieillard, où nous l'aurions souhaité moins mélodique et trainant, MM. Tilmont, Soyer, Thirionnet et M^{lles} Bouhez et Martha qui ont mimé avec sa tragique simplicité la scène muette du premier drame.

Ils peuvent être fiers de leur intelligente et hardie tentative. Ils ont une gloire, celle d'avoir, les premiers, osé, d'avoir, les premiers, montré aux timides qu'en Belgique, ne fût-on pas des professionnels attirés, on peut interpréter les chefs-d'œuvre, sinon dans la perfection où on voudrait toujours les voir, du moins avec assez d'art pour les faire comprendre et inspirer le goût de les revoir. Ils ont aussi démontré qu'un instrument existe à Bruxelles pour les jeunes artistes qui désirent faire connaître leurs œuvres sans devoir s'adresser à la défiance des directeurs de théâtre. La Maison d'Art s'offre, en effet, bienveillante et désintéressée, à quiconque

souhaite trouver une scène où le poète, l'écrivain, l'esthète peut être son propre maître et trouver pour auxiliaires de véritables amis.

A la demande de nombreux spectateurs, qui désirent mieux encore se pénétrer des deux belles œuvres représentées, il y aura, nous assure-t-on, une seconde audition dans la quinzaine. Toutes les places seront à deux francs, afin de les rendre accessibles à tous et de déférer à un vœu très légitime exprimé par la presse.

LÉON H.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le « Mois d'essai ».

Une jurisprudence nouvelle en matière théâtrale a été inaugurée récemment par une décision du tribunal de commerce, confirmée par la Cour d'appel. Il s'agissait d'une artiste qui fut résiliée durant le mois, dit d'essai, que les directeurs de théâtres se réservent par contrat; les directeurs sont seuls juges, d'après cette clause, du talent et du mérite de l'artiste.

Le tribunal avait décidé que cette clause n'avait de valeur que lorsqu'elle n'était pas arbitraire; c'était l'insuffisance de l'artiste qui devait être le guide et non pas, par exemple, une raison d'économie dans l'exploitation du théâtre.

Un autre jugement aussi intéressant pour le monde des théâtres, vient d'être rendu par le tribunal de commerce. M^{me} Nantier, engagée le 10 janvier par M. Boyer, directeur du Théâtre du Vau-deville, pour jouer le rôle de M^{me} Pontbiquet, se vit remerciée, après vingt et une représentations, sous prétexte que la clause du « mois d'essai », prévue dans le contrat d'engagement, permettait d'une façon absolue à la direction de congédier sa pensionnaire pendant cette période. M^{me} Nantier se plaignit de cette interprétation draconienne; elle ne pouvait plus à cette époque trouver d'engagements nouveaux.

Elle assigna M. Boyer pour s'entendre condamner à la réintégrer dans son emploi de théâtre, faisant valoir que la clause du « mois d'essai » s'applique uniquement aux artistes engagés à l'année, mais qu'elle est sans application aux artistes engagés en représentation pour une période de temps restreinte, et surtout pour un rôle spécial et déterminé à l'avance.

Le directeur plaidait que l'artiste avait été insuffisante et qu'il avait usé de son droit en résiliant l'engagement.

Le tribunal a rejeté ces conclusions. L'artiste ayant été engagée spécialement pour jouer un rôle déterminé, pour une durée limitée, il ne peut être question d'invoquer la clause du « mois d'essai ». Le « mois d'essai » ne peut s'entendre que du premier mois de la saison théâtrale d'hiver.

M^{me} Nantier a donc été admise à réintégrer son emploi jusqu'à l'expiration de son engagement.

PETIT CHRONIQUE

Le quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* sera donné par M. Eugène Ysaye et son Quatuor mercredi prochain, 15 avril, à 8 1/2 heures du soir, dans la grande salle de la MAISON D'ART, avec le concours de M^{lle} Marie Weiler, cantatrice, et de M. Théo Ysaye, pianiste.

Au programme figureront entre autres le Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition), la Sonate inédite pour piano et violon de notre compatriote M. Crickboom (première audition), des mélodies extraites de la *Bonne chanson* de G. Fauré sur le poème de Verlaine (première audition), etc.

Prix d'entrée : 5 et 3 francs.

Le succès sur le théâtre de la MAISON D'ART des œuvres de Maurice Maeterlinck a décidé la direction à donner une seconde représentation du même spectacle.

Cette représentation aura lieu très prochainement.

Pour répondre au désir exprimé par la Presse, le prix des places, pour cette soirée, sera uniformément fixé à 2 francs

Les tableaux, pastels, sculptures et dessins de J.-F. Raffaëlli resteront exposés à la MAISON D'ART jusqu'à la fin du mois.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Conservatoire, troisième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, consacrée aux œuvres de Brahms : Sérénade, n° 2 (op. 16 pour instruments à vent et à cordes, Sonate en ré mineur (op. 108 pour piano et violon, exécutée par MM. de Greef et Lerminiaux, et trois mélodies : *L'Amour éternel*, *Mon amour est pareil* et *Sérénade inutile*, dites par M^{lle} Frieda Lautmann.

Le dernier concert de la Société symphonique que dirigera dimanche prochain, à 2 heures, au Cirque Royal, M. Eugène Ysaye, clôturera dignement la saison musicale. Au programme : la Symphonie en ut de Schumann, le Prélude et le Final de *Tristan et Iseult*, la Marche funèbre de Siegfried et la scène finale du *Crépuscule des dieux*. C'est, comme nous l'avons annoncé, M^{me} Elise Kutscherra, cantatrice de la cour de Saxe et l'une des meilleures interprètes des drames de Wagner, qui chantera les rôles d'Iseult et de Brunnhilde. Répétition générale au Cirque, samedi prochain, à 2 1/2 heures.

L'orchestre et les chœurs qui ont exécuté le *Christus* de M. Samuel ont offert au maître, en mémoire de cette soirée, un bas-relief en étain de M. Van der Stappen : un *Ecce homo*. Cette œuvre, remarquable par son sentiment et sa facture, a été exécutée d'enthousiasme par l'éminent sculpteur qui a éloquentement traduit le sentiment intime de la partition de M. Samuel.

Sous le titre *La Sonate classique et moderne*, M. Eugène Ysaye donnera à Paris, les 4^{er}, 8 et 11 mai, avec la collaboration du pianiste Raoul Pugno, une très attrayante série d'auditions musicales dans lesquelles il passera en revue les maîtres de la sonate depuis J.-S. Bach jusqu'aux contemporains. Ses programmes sont ainsi composés : 1^{re} séance, Beethoven, Bach, C. Franck ; 2^e Schumann, Saint-Saëns, Schubert ; 3^e, Brahms, Grieg, Lalo ; 4^e, Fauré, Mozart, A. de Castillon.

Les concerts auront lieu à la salle Pleyel, 22 rue Rochecouart.

Une œuvre inédite de M. Sylvio Lazzari — un Octuor pour flûte, hautbois, cor anglais, clarinette, deux cors et deux bassons — vient d'être très favorablement accueillie à la salle Pleyel, à Paris, où elle a été exécutée mercredi dernier.

A signaler aux organisateurs de concerts de musique de chambre en Belgique.

Nos compatriotes à l'étranger : MM. Crickboom, Angenot, Miry et H. Gillet, qui se sont fait à Paris une réputation de quartettistes bien assise, donnent avec M. Albeniz, le brillant élève de Brassin, deux séances de musique de chambre à la salle des Agriculteurs de France. L'une a eu lieu vendredi. M. Crickboom y a joué, entre autres, avec M^{lle} Campocasso, pianiste, la Sonate inédite pour piano et violon dont il est l'auteur et que MM. Eugène et Théo Ysaye comptent faire entendre mercredi à Bruxelles, à la Maison d'Art. Le programme de la seconde séance, fixée à jeudi, porte le Quatuor de Franck, le Quintette de Schumann, la Sonate de Marcello pour violoncelle et piano, etc.

Les jeunes artistes partiront aussitôt après pour l'Espagne où ils sont engagés du 20 avril au 25 mai pour une tournée de concerts à Madrid, Barcelone, Valence et Palma (iles Baléares).

La Société des Aquafortistes belges organise, en vue de la publication de son Album annuel et du Rapport de la commission, divers concours gravure inédite au choix de l'artiste, croquis pour circulaire-réclame, composition pour couverture, illustrations marginales) avec des primes variant de 50 à 200 francs. Dépôt des œuvres chez l'imprimeur de la Société, 163, chaussée de Wavre, à Ixelles, avant le 4^{er} juillet 1896. Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

Le prochain spectacle du Théâtre Libre, qui passera les samedi 18 avril (répétition générale), lundi 20 série A, mardi 21 série B, se composera de la *Fille d'Artaban*, un acte, en prose, de M. Alfred Mortier, la *Nébuleuse*, un acte, en prose, de M. Louis Dumur et du *Dialogue inconnu*, d'Alfred de Vigny.

Une nouvelle revue illustrée, *L'Aube*, paraîtra cette semaine à Paris. Cette publication donnera des œuvres inédites françaises et étrangères et des illustrations de peintres de tous les pays. Elle organisera des conférences, auditions et expositions. Parmi ses collaborateurs citons : MM. Paul Adam, d'Annunzio, Bang, Beau-bourg, Tristan Bernard, Björnson, Jacques Saint-Cère, Emerson, Echegarray, Barrès, Fogazzaro, de Goncourt, K. Hamsun, Ibsen, Jacobsen, J. Jullien, Bernard Lazare, Maeterlinck, Mourey, Schwob, Jonas et Erick Lie, Strindberg, de Regnier, Rodenbach, W. Witmann etc. etc.; parmi ses dessinateurs : Anquetin, de Toulouse-Lautrec, Luce, Launay, Munch etc. etc.

Les communications doivent être adressées à MM. Pierre Guédy, directeur, et Ad. Van Bever, secrétaire, aux bureaux de la revue, 69, rue Blanche, Paris.

Pour paraître le 25 avril 1896, à la librairie du *Livre d'Art* et de *l'Épreuve*, 12-14, rue Séguier, Paris : *Ballades* : 1^o *La Mer*; 2^o *les Cloches*; 3^o *les Champs*, rondes et chansons par Paul Fort. Un volume in-16 Jésus, orné d'un frontispice bois original inédit de Maurice Dumont et illustré de trois bois originaux inédits par Alfred Jarry. — Tirage à très petit nombre.

C'est le sculpteur Niederhäusern qui sera chargé du monument qu'au printemps de l'an prochain, sur l'initiative de l'éditeur Vanier, les amis de Verlaine espèrent ériger, dans le jardin du Luxembourg, à la mémoire du poète.

On compte couvrir les frais du monument par la publication d'un livre consacré à Verlaine et auquel tous les écrivains qui furent ses admirateurs et ses amis seront conviés à collaborer.

Le Centaure, recueil trimestriel de littérature et d'art, rédigé par MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louys, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V., paraît tous les trois mois en volumes in-quarto couronne, carton nés, de 100 à 150 pages de texte illustré. Il publie des estampes originales hors texte, eaux-fortes, lithographies, bois et des reproductions artistiques.

Une édition de luxe du *Centaure*, tirée sur japon impérial, donnera, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

L'abonnement annuel au *Centaure* est fixé à 60 francs pour l'édition de luxe sur japon impérial et à 20 francs pour l'édition ordinaire sur vélin.

Rédaction et administration : chez M. Henri Albert, 9, rue des Beaux-Arts.



ASSU-
RANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES THÉÂTRES D'ART. — LE RAOUT MEUNIER. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Les Vies encloses*, par Georges Rodenbach. *Moussorgski*, par Pierre d'Alheim. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — AU CONSERVATOIRE — EXPOSITION DES ŒUVRES DE THÉODORE BARON A NAMUR. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE.

LES THÉÂTRES D'ART

L'expression « THÉÂTRE D'ART » est entrée dans la langue esthétique courante pour désigner les organismes dramatiques, en quelque sorte officieux, qui s'établissent et fonctionnent à côté des entreprises commerciales, afin de suppléer aux vides trop nombreux, et souvent déplorables, que laisse l'esprit mercantile qui dirige celles-ci.

« Le Directeur », quand il est un professionnel, ne songe qu'à la recette. Il soignera certes les conditions artistiques de l'œuvre, mais dans le choix de celle-ci comme dans son « montage », il obéira surtout à des préoccupations de lucre. Il ne voit pas, dans son théâtre, un instrument d'art pour le public, mais un moyen de vivre et au besoin de s'enrichir. Il ne marche pas devant

l'opinion, mais il la suit, quand il ne va pas jusqu'à la flatter, en être le patelineur et le courtisan.

Ce sont ces habitudes, contraintes par les circonstances et la *struggle for life*, qui ont amené l'abaissement graduel des répertoires. Le public, mal instruit, recherche surtout la distraction et le plaisir. Les grandes émotions, les austères beautés ou les élégances harmonieuses des grandes œuvres ont des projections auxquelles il n'est pas encore devenu sensible. Tout au moins peut-on douter qu'il soit déjà apte à en pénétrer le charme héroïque ou délicat et n'ose-t-on pas se risquer à en faire l'expérience, quoique, en bien des cas probablement, elle serait heureuse. C'est l'amusement donc qui domine, tantôt par le gros drame dit « populaire », tantôt par la pièce grivoise, folichonne, drolatique, tapageuse, tantôt par la comédie bourgeoise, artificielle, pseudo-morale et fade, dont Dumas fils et Augier ont laissé de si mémorables spécimens.

Mais comme l'esprit humain, toujours en fermentation et en avancée par quelques-uns de ses représentants, ne saurait s'accommoder d'un régime perpétuellement banal et conservateur, quand il n'est pas reculant, des efforts ont été faits pour corriger ce que cette situation a d'anormal et de pénible pour ceux qui croient à l'évolution constante de l'Art et souffrent de le voir à ce point vulgarisé, nivelé et stagnant.

De turbulents cerveaux ont pensé qu'à côté des

théâtres officiellement établis, s'ouvrant tous les soirs à la tourbe et s'alimentant de galvaudages, il serait possible d'organiser des représentations intermittentes d'œuvres trop profondes et trop belles pour être comprises du premier coup par les foules. A ces spectacles seraient appelés tous ceux qui forment les bataillons d'avant-garde de l'Art, ceux qui défrichent les terrains encore buissonneux, qui ouvrent les routes dans la forêt vierge des idées nouvelles, ou qui, fouillant le passé, y découvrent des trésors délaissés qu'il importe de dégager de leur gangue et de replacer en pleine lumière.

Une autre préoccupation les hantait aussi. Celle de mettre à la disposition des écrivains dramatiques débutants un instrument d'essai, les libérant enfin des refus, des difficultés et des misères que leur infligent les directions ordinaires, toujours inquiètes du résultat et tourmentées par le cauchemar du « four » possible. Comment féconder, spécialement en Belgique, la tendance très visible, et si intéressante, à faire du « Renouveau au théâtre », si les œuvres, lentement et passionnément composées, sont destinées à demeurer indéfiniment à l'état de pièces non jouées? Un tel mal ne saurait être corrigé que par l'existence de scènes où, sans préoccupation du profit et du succès au sens ordinaire, les jeunes artistes seront accueillis avec une bienveillance amicale et assurés de trouver un sincère appui dégagé de toutes charges.

Ce sont ces considérations qui ont amené la création des institutions à manifestations périodiques et passagères auxquelles s'applique désormais la dénomination « Théâtre d'Art ». Antoine, le premier, avec une admirable audace et une extrême ingéniosité, a réalisé l'idée dans son Théâtre-Libre. Lugné-Poe, ensuite, a tenté la même aventure dans son Théâtre de l'Œuvre. On leur doit la mise au jour de pièces remarquables tant anciennes qu'inédites, et leur influence sur la marche de l'art dramatique a été d'une efficacité extraordinaire. Non seulement ils ont créé un spectacle nouveau, mais ils ont vraiment suscité et exalté tout un public d'amateurs fervents et avides, donnant ainsi, depuis plusieurs années, une leçon permanente dont l'influence sur l'esprit contemporain a été exceptionnellement salutaire.

Ce mouvement ne peut s'arrêter! Il ne se déroule, il est vrai, qu'au milieu de difficultés innombrables et subit des attaques incessantes. Il a eu ses arrêts, ses reprises, ses mécomptes, ses découragements. Mais il subsiste! il a la vie dure et, autour de lui, les sympathies augmentent. Il fonctionne en marge du théâtre usuel, sur les accotements des grands chemins où passe tout le monde, mais avec une intensité, une énergie, une opiniâtreté qui est le don de la vraie vie, le témoignage d'une utilité certaine et le présage du succès final.

La Belgique, si attentive à toutes les tentatives artistiques, si aisément excitable (du moins en ces jours contemporains) quand il s'agit d'aller de l'avant, a marqué, dès l'origine, le goût très vif que lui inspiraient ces essais de large hardiesse et de haute saveur. Elle a accueilli Antoine avec enthousiasme, elle a appelé Lugné-Poe avec opiniâtreté. Et si, aux représentations qu'ils donnèrent, et qui, toutes, furent des événements, il y eut à l'origine des résistances et des effarouchements, depuis l'habitude s'est faite d'écouter avec attention et respect et, de plus en plus, avec admiration, car la force éducative de ces efforts opère et peu à peu les esprits s'ouvrent aux éclaircies que l'on découpe devant eux.

Actuellement le phénomène s'achève avec une logique parfaite. On pense, chez nous, à former des troupes analogues à celles qu'Antoine et Lugné ont recrutées dans le milieu parisien, passant le plus souvent à côté des acteurs professionnels, et dressant en comédiens des individualités qui, la veille encore, étaient des unités dans la quotidienne existence, employés, modistes, fleuristes, demoiselles de magasin, petites élèves de conservatoire, agents d'administration. Pourquoi notre milieu belge, si abondant en sociétés dramatiques, avec son goût prononcé des représentations de société, ne fournirait-il pas, lui aussi, de bons groupes d'amateurs, s'occupant, à côté de leurs fonctions journalières, d'interpréter les belles œuvres dédaignées ou oubliées, et révélant des aptitudes scéniques équivalentes à celles que découvrirent si souvent les deux si notoires initiateurs du Théâtre d'Art en France?

Et, en effet, voici qu'en ces temps derniers la section d'art de la MAISON DU PEUPLE a monté les *Tisserands*, de Hauptmann et qu'elle répète *Philaster*, de Fletcher, avec un personnel exclusivement composé d'ouvriers des deux sexes, sous la direction de Georges Eekhoud qui racontait récemment dans la *Réforme* l'étonnante bonne volonté et les aptitudes de ces humbles et de ces vaillants, séduisants de simplicité et de forces instinctives.

Et voici, d'autre part, que la MAISON D'ART, comprenant que l'œuvre qu'elle a entreprise, d'offrir un asile toujours prêt, un instrument toujours d'accord pour l'Esthétisme en quête de locaux, d'assistance cordiale et de moyens d'interprétation, ne saurait être complète si l'art dramatique en était absent, a construit un théâtre dans son hôtel de la Toison d'Or à Bruxelles, et qu'elle y donne des représentations privées sous la direction de M. Mouru de la Cotte, dans des conditions qui, sans être encore parfaites, annoncent ce qu'elles deviendront quand tout le monde aura compris le sens de ces tentatives désintéressées et leur accordera, sans arrière-pensée, sa bienveillance et son auxiliaire.

Tant d'adjuvant peut être accordé et si aisément.

L'indication des pièces à jouer. L'intervention personnelle des gens du monde comme acteurs, oui comme acteurs et actrices (car il en est d'excellents parmi ces profanes), en mettant à l'écart cette honte déplacée, cette timidité qui fait que tant de substance artistique que nous avons en nous reste à jamais inemployée. Puis les dons pécuniaires. Puis les prêts, pour la mise en scène, de meubles, de tentures, de tapisseries, de choses rares et charmantes, comme le faisait l'organisateur ducal des représentations des Meininger. Dès que tout le monde s'y met, les résultats deviennent surprenants et se manifestent dans l'allégresse générale des âmes tendant fraternellement au même but.

Peu d'entreprises méritent d'attirer davantage l'attention. La littérature belge est parvenue à une phase de son évolution où les écrivains, fatigués, comme le public du reste, des romans, des nouvelles, des versuclets, des fabliaux de toute sorte, rêvent de plus en plus à s'adonner aux deux genres les plus puissants et qui ont le plus d'action sur l'Humanité : LE THÉÂTRE et l'HISTOIRE ! Ils entrevoient les ressources immenses de ces catégories jusqu'ici presque entièrement délaissées. et déjà quelques-uns, Lemonnier et Maeterlinck pour l'art dramatique, Victor Arnould pour l'art historique dans son étonnant et triomphal *Essai d'une histoire sociale de l'Eglise*, ont montré ce qu'on peut attendre du génie national entrant dans ces voies.

Le devoir est de favoriser ces départs qui, on n'en saurait douter, aboutiront à d'admirables découvertes, ennoblissant notre pays et ajoutant des joies nouvelles à celles qu'il procure déjà par sa merveilleuse activité intellectuelle. LE THÉÂTRE D'ART est un des modes les plus efficaces d'arriver à l'éclosion de ces richesses nouvelles. Que chacun y aide sans restriction, sans cette habituelle hostilité qui rend si bêtement défiants nos auditoires bourgeois, et (on le croirait) leur inspire surtout le désir de trouver à critiquer alors qu'ils devraient simplement penser à se laisser convaincre; sans perdre, il est vrai, le droit de signaler les imperfections et de formuler les corrections.

Nous sommes sur le point, en Belgique, de nous épanouir magnifiquement dans tous les domaines, spécialement dans les provinces de l'Art. A aucune époque, peut-être, il n'y eut une telle effervescence et d'aussi splendides espérances. Cette prospérité a été atteinte malgré le mauvais vouloir des générations bourgeoises exclusivement préoccupées pendant un demi-siècle de politique et de capitalisme. L'heure a sonné de voir enfin où sont les véritables richesses et les véritables devoirs, et de favoriser d'un unanime élan tant d'efforts généreux et touchants, inévitablement producteurs de gloire et d'harmonie.

LE RAOUT MEUNIER

Les amis de Constantin Meunier ont fêté samedi dernier le grand succès qu'il vient de remporter à Paris, où l'exposition particulière de ses œuvres a eu, comme nous l'avons dit, un retentissement énorme. Réunion toute cordiale, en harmonie avec le caractère de l'artiste, et organisée dans tous ses détails avec un goût et un tact parfaits par les élèves du Maître et par le sculpteur Vander Stappen, qui avait confraternellement mis son vaste atelier à la disposition du Comité.

A 9 heures précises la foule compacte des artistes, des hommes de lettres, des amis personnels de Constantin Meunier (il y avait 400 souscripteurs à cette touchante manifestation de sympathie), saluait d'une acclamation chaleureuse l'entrée du Maître. En quelques paroles jaillies du cœur, M. Vander Stappen souhaila la bienvenue à son éminent confrère et lui donna l'accolade. Au nom des élèves, M. Craco, prononça une allocution enthousiaste et offrit à Meunier, en commémoration de la fête, une selle de sculpteur toute fleurie. Puis ce fut Camille Lemonnier qui, de sa voix grave et forte, lut l'adresse inscrite au frontispice d'un album sur lequel s'inscrivirent tous les assistants et pour lequel le peintre Omer Coppens avait composé une reliure artistique :

« Que ceci, par le sens d'un symbole, — bon, simple et grand Constantin Meunier, — se propose pour toi le Livre d'or de ta gloire. Accepte nos hommages du même cœur fraternel que nous te les offrons. Ouvrier ponctuel, levé avant le jour, tu poursuivis, à travers la vie inclemente, ton Œuvre fait pour les siècles. Et voici le jour levé : tu nous apparais l'Idéal réalisé, dans une très haute lumière, dans le parfait et divin accord de ton âme et de ton art. Toutes les heures sont en celle-ci réparées. Une pensée émouvante s'y mêle : déjà il semble que le temps n'existe plus pour toi ; tu es bien plus près des temps qui vont venir. Règne donc parmi les âges, maître infiniment grave et secourable, qui exprimas l'humanité dans sa souffrance et son espoir. Nous sommes ici ceux qui sont sur la route et, par delà tes jours actuels, rafraichis d'une jeunesse à mesure plus merveilleuse, regardent s'en lever une autre qui te fera le contemporain des postérités. »

Et la soirée se poursuivait, intime et charmante, animée par les conversations amicales, et subitement haussée à une fête musicale de premier ordre grâce à l'archet prestigieux d'Eugène Ysaye.

CUEILLETTE DE LIVRES

Les Vies encloses, par GEORGES RODENBACH. Un vol. in-12.
Paris, Charpentier.

Si j'ai bien compris le livre de M. Georges Rodenbach, la strophe suivante me paraît en donner le texte le plus net :

Nous connaissons si mal notre pauvre âme immense !
Elle est la mer, un infini, un élément
Qui ne cesse jamais et toujours recommence ;
Mais nous n'en savons bien que le commencement.

C'est ce « commencement », « ce bord » de l'âme que le poète analyse et chante en son livre. Tout fait ne lui apparait, toute vision ne lui parle, toute pensée ne se confie à lui qu'en tant qu'ils se prolongent infiniment dans l'âme. Si bien que nous ne les voyons que comme des herbes ou des êtres sous eau, des

reflets de lumières dans les vitres, des coruscations minérales en un aquarium, des nuages en tissus frêles comme des souffles, là-haut, dans le ciel.

Cette idée fondamentale de l'âme, dont la clarté même est si intense qu'on ne peut y voir à fond sans être aveuglé et néanmoins aux limites de laquelle toute la curiosité, toute l'ingéniosité, toute la douleur ou toute la joie humaine séjournent pour y surprendre à la surface quelques vérités, est voisine de la théorie de M. Maeterlinck et de celle de tous les mystiques.

L'âme-sphinx qui se livre, l'âme-abîme, ou pour les uns l'intuition ou pour les autres l'instinct, ou mieux encor cette « raison du cœur » dont parle Pascal, doivent surprendre les secrets de la vie au fur et à mesure que le temps les y fait apparaître, l'âme inconnue mais non pas inconnaissable, peut apparaître à quelques poètes personnels de notre temps comme un admirable pays de rêve, d'observation ou d'art. On comprend qu'ils se laissent tenter.

Ce qui distingue les poèmes de M. Rodenbach, c'est l'abondance de leur images; ce qui distingue ces images c'est leur tremblé, leur ténuité, leur frôlement. Or, il ne peut en être autrement puisque les idées dont elles font palper la vie sont précisément celles qui flottent à peine formulées sur les grèves de la mer vaste et ténébreuse de notre être.

Et comme les plus belles œuvres naissent toujours du fait qu'elles sont ajustées nettement à l'idée qu'elles profèrent, il en résulte que c'est en ses comparaisons ténues, en ses figurations ductiles et fines, en ces vers où l'image semble tissée avec des cheveux fins, des fils de la Vierge, des rais de pluie ensoleillée ou deuilante, que M. Rodenbach nous apparaît, le plus indiscutablement, le délicat et nuancé et original poète qu'il est.

A travers la multitude de comparaisons neuves qu'il trouve, quelques-unes détonnent. Ainsi le cadran d'une tour qu'il compare à « une tonsure »; ainsi la brume rose du couchant qui s'offre « comme un sexe ». Nous ne voulons insister sur ces tares que pour noter qu'à côté d'elles des centaines d'images parfaites et neuves s'affirment. Il faut être malveillant et hostile à l'art pour attaquer un livre entier sous prétexte que tels détails sont de médiocre écriture. Il est d'admirables édifices dont quelques marbres sont fendus, il est des tours solides et belles dont quelques pierres sont moisisées. Une citation extraite d'un poème et malheureusement choisie est un procédé de critique qui discrédite celui qui l'emploie. Il faudrait le laisser aux journalistes habitués aux guerres sournoises et viles.

Si donc l'imagination est la marque des poètes, l'imagination fécondée d'émotion, les *Vies encloses* valent en art. En outre, elles sont édifiées suivant une belle idée fondamentale et les lignes de leurs architectures sont d'accord avec celle-ci. Conclusion? Un beau livre acquis à la littérature moderne, qui déjà en compte plusieurs.

Voici une pièce tirée du chapitre : « Les Malades aux fenêtres. »

La vieille ville en proie à l'hiver était seule,
Vieille ville taciturne comme une aïeule;
Il semblait que la vieille ville s'engourdit!
Elle avait un aspect déjà presque posthume,
Moins morose de la gelée et de la brume
Que de son trop inexplicable discrédit.
Donc elle avait fini de vivre dans l'attente.
Parfois un carillon, musique intermittente,
Présence qui s'accroît dans l'air et qui décroît,
Mettait dans sa tristesse une brève accalmie.

Peut-être que la ville aurait péri de froid
Si, lasse, elle s'était tout à fait endormie;
Mais la cloche venait veiller, la réveiller,
Comme pour la changer sur un râle oreiller,
Et s'obstinait, parmi la neige en avalanche,
A ranimer le visage de son sommeil
Comme du frôlement d'une cornette blanche;
Cloche, Sœur gardienne, ô Sœur de bon conseil,
Transportant la malade à des saisons meilleures
Et lui versant ses sons dosés, tous les quarts d'heures.

Moussorgski, par PIERRE D'ALHEIM. Paris, édition du *Mercur de France*.

M. Pierre d'Alheim conte la vie et les travaux de Moussorgski avec la minutie et l'admiration apitoyée d'une femme dévouée qui eût connu et aimé le compositeur russe. Il nous le montre interprète des sentiments du peuple, des simples, des enfants; se passionnant pour tout ce qui révèle et met en relief un coin inexploré de la vie des plus humbles, rêvant de donner une expression musicale à l'âme de son pays.

« Son œuvre, dit M. d'Alheim, est si carrément éloignée de toutes les formules d'art qu'on ne saurait la rapprocher d'aucune.

« Au milieu du XIX^e siècle, en pleine florescence musicale, il portait en lui la naïveté, l'inconscience, la force d'expression d'un des anonymes auxquels on doit les poèmes épiques et les chants traditionnels. »

Le texte de toutes les œuvres, chansons, romances, opéras de Moussorgski, commenté et augmenté de détails sur les mœurs russes, remplit tout le livre. Moussorgski était poète au moins autant qu'il était musicien — et ses poésies seules font suffisamment connaître sa nature prime-sautière, ardente, et l'âme bien russe qui habitait en lui.

Il essaie de rendre le rire russe. « Le rire a ses frontières, dit l'auteur; on ne rit de même ni pour les mêmes causes, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie. Le Russe est enfant, bon enfant. S'il veut rire, il rit d'une mouche qui vole, pour rire, parce que cela nettoie le cerveau. Son scepticisme ritait du *Castigat ridendo*. S'il époussète l'uniforme des fonctionnaires, secoue la paresse du gentilhomme et donne sur le nez à la classe marchande, ce n'est pas pour les corriger, mais pour s'amuser en passant. »

Dans le *Séminariste*, le *Bouc*, la *Marieuse*, Moussorgski est puissamment comique. Aux critiques qui l'accusent de manquer de science il répond par un pamphlet où il veut faire dire à la musique elle-même toute l'ironie de son appréciation.

Après Schumann, et d'une couleur toute différente, il peint les enfants, la chambre d'enfants, les petits Russes nourris des contes de leur « nia-nia » si peu semblables à nos « contes de nourrice », rêvant de pays où les fruits sont transparents, de poupées vivantes, d'êtres blottis sous les eaux; il peint les mendiants errant d'un bout à l'autre de cet immense pays sans savoir leur propre nom, d'où ils viennent ni où ils vont; puis les paysans et leurs travaux, sommaires comme leur nourriture, ou leur propriété obtenue par de longues séances « d'étuve », les corps fouettés de verges de bouleau qui font glisser la crasse et repaître la couleur de la peau; l'innocent, « pour lequel il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir parce qu'il les voit tous d'un tenant »; les amoureux sauvages, tenaces, féroces. Il peint aussi de longs drames historiques où toute l'astuce presque animale, les peureuses superstitions et les ambitions dominatrices d'une race primitive ressortent en traits de vie inoubliables.

Aucun de ses compatriotes, si ce n'est Gogol, ne fait ressortir avec autant d'acuité le caractère bien oriental de toute cette classe de la nation abandonnée à elle-même. Sa musique exprime ce que ses poésies dessinent et mettent en lumière. Et peut-être, dans sa fruste exubérance, Moussorgski est-il le plus national et le plus vraiment populaire de tous ceux qui ont chanté la Russie. En se dépouillant de l'adresse, de la virtuosité cosmopolites dont tous les arts sont badigeonnés en ce siècle, il doit déplaire aux classes que cet uniforme vernis seul intéresse. — En regardant vivre le peuple il a compris l'homme lui-même, l'homme de tous les temps, vêtu seulement d'une nationalité particulière.

La langue de M. d'Alheim conserve une petite saveur russe qui ajoute du charme à ces visions si lointaines, visions suscitées par une nature qui nous est étrangère.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Aphrodite; mœurs antiques, par PIERRE LOUIS. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Filles-Fleurs*, par TRISTAN KLINGSOR. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Laurence*, poème, par A.-L. LALLY. Anvers, J. Kenis. — *Poissons d'avril*, par WILLY (A. Gauthier-Villers). Paris, H. Simonis-Empis.

CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Quatrième séance.

C'est la Maison d'Art qui, cette fois — le Salon de la *Libre Esthétique* ayant dû clore ses portes — a offert l'hospitalité à M. Eugène Ysaye et à son merveilleux Quatuor. Dans le décor élégant et pittoresque de la salle d'exposition illuminée par les toiles et pastels de Raffaëlli, en cette atmosphère d'art si favorable aux auditions musicales, en parfaite harmonie avec les raffinements des œuvres nouvelles inscrites au programme, la dernière des belles séances d'initiation données par M. Ysaye a eu une séduction particulière. Et bien que le concert fût long, l'auditoire, conquis et charmé, est demeuré scrupuleusement attentif jusqu'à l'accord final et a acclamé avec enthousiasme le maître qui lui avait procuré ces hautes sensations intellectuelles.

Le quatuor à cordes en *sol mineur* de J. Guy Ropartz, qui ouvrait le concert, est l'une des compositions les plus remarquables qu'ait produite l'École française contemporaine. La première partie, mouvementée et pathétique, tour à tour passionnée et tendre, pleine de sanglots et de sourires, développe une phrase rythmique exposée au début, dans un mouvement lent, par le violoncelle, et qui, renversée, forme le tissu polyphonique de l'œuvre. La seconde idée, d'un caractère purement mélodique, introduite en *mi bémol* par le premier violon, reprise ensuite en *sol majeur* pour ramener la tonalité initiale, éclaire de thèmes paisibles la composition, qui se termine par un rappel du thème fondamental. Apparentée aux œuvres de César Franck et de Vincent d'Indy, cette première partie, sévèrement construite, a une grande noblesse d'allures et de style. La personnalité de M. Guy Ropartz s'affirme davantage dans les mouvements rapides (deuxième et quatrième parties) où l'emploi des motifs populaires bretons, habilement mis en œuvre et supérieurement harmonisés, donne à son inspiration une couleur, une vie, un entrain endiablés. Mais la gaité n'est pas foncière. Le thème de

farandole sur lequel est bâti le final a, malgré son rythme vif, je ne sais quelle mélancolie. On sent, sous la joie apparente, un cœur soucieux qui cherche à s'étourdir. L'effet en est à la fois entraînant et amer. Le morceau qui a porté le plus est l'*andante* (troisième partie), d'un sentiment pénétrant et d'une rare pureté de lignes. L'exécution impeccable donnée à cette œuvre de haute saveur en a fait pleinement goûter le charme. Il est à souhaiter que M. Ysaye et ses partenaires la redisent l'an prochain. Comme toutes les partitions mûries et fortes, le quatuor de M. Guy Ropartz ne se livre pas entièrement à la première audition et gagne à être réentendu.

On peut rapprocher de cette composition de large envergure l'*Adagio* pour quatuor d'orchestre du regretté Lekeu. On y trouve, exprimés en termes plus douloureux encore, le doute, l'inquiétude, l'appréhension de l'avenir, dits avec une éloquence suggestive, dans une langue personnelle, colorée et puissante, qui fait pressentir dans le jeune musicien le grand artiste dont la mort a brusquement arrêté l'essor. Écrit pour quatre parties divisées de violon, deux parties d'altos, deux parties de violoncelle et une partie de contrebasse, la partition renferme, en outre, des soli de violon, d'alto et de violoncelle, harmonieusement fondus dans la trame symphonique, qui ont été délicieusement interprétés, sous la direction de M. Ysaye, par MM. Marchot, Van Hout et Jacob. Unaniment applaudi, l'*Adagio* a été redit, d'un bout à l'autre.

Signalons enfin la jolie sonate inédite pour piano et violon de M. Crikboom, qui terminait le concert. Divisée en trois parties, variée de rythmes et de couleurs, cette œuvre de début d'un artiste délicat, affirme, à défaut d'une originalité nette, du goût et du sentiment. Elle est claire, mélodique, écrite par un homme pour qui les ressources du violon n'ont pas de secrets, et de proportions harmonieuses. Faut-il dire que MM. Théo et Eugène Ysaye en ont exprimé, d'une façon irréprochable, les moindres nuances?

En manière d'intermèdes, quelques mélodies d'Henri Duparc, de Fauré et de Chausson, dites par M^{lle} Marie Weiler d'une voix agréable, mais qui manque encore d'expérience et d'autorité.

AU CONSERVATOIRE

Brahms faisait, à lui seul, les frais de la troisième séance de musique de chambre donnée dimanche dernier au Conservatoire par le groupe des professeurs d'instruments à vent : MM. Anthoni, Guidé, Poncelet et Merck, secondés par l'excellent pianiste De Greef. Avec le concours de collaborateurs dévoués, parmi lesquels MM. Fontaine, Heirwegh, Piéard, Mahy, etc., les consciencieux interprètes ont exécuté la Sérénade n° 2 (op. 16 pour petit orchestre, œuvre déjà ancienne, mais qui marque parmi les meilleures compositions de Brahms. MM. Lermieux et De Greef ont joué avec brio et dans un style excellent la sonate en *ré mineur* pour piano et violon.

Entre ces deux morceaux de résistance M^{lle} Frieda Lautmann, l'interprète désignée des mélodies de Brahms, a fait applaudir quelques-unes de ses *lieder* les plus justement populaires : *L'Amour éternel*, *Mon amour est pareil* et *Sérénade inutile*, qu'elle a dits en musicienne et en artiste.

Exposition des Œuvres de Théodore Baron, à Namur

Il vient de se fermer à Namur une exposition belle entre toutes, lumineuse et rayonnante : celle des toiles d'un maître modeste et cher, Théodore Baron, œuvrant seul et sans cesse, là-bas, en un faubourg paisible de la ville wallonne.

Une cinquantaine de tableaux, chantant la clarté de leurs teintes, s'alignèrent et s'escaladèrent dans l'une des salles du Kursaal, mettant dans ce hall une étonnante vibration. Ah ! les bonnes heures évanouies en cette nature ressuscitée par la magie de ce pinceau de maître — et les champêtres effluves, et les enveloppantes silences de campagne, et la fraîcheur parfumée des longs espaces évoqués ! La peinture de Théodore Baron est faite de la lumière volée au sites reproduits. Le soleil rit, éclate, aveuglant, et triomphe dans sa vie fixée, dans le bonheur de ces journées claires. Telles de ces œuvres raniment dans le cœur les poésies endormies et réveillent dans les yeux des appétits de paysages. Aux savantes caresses de son art, la nature s'est abandonnée, conquise, et semble avoir livré le secret de sa permanente autorité, de sa robustesse savoureuse. Et Théodore Baron a su décrire les sensations ressenties en strophes superbes de couleur, étalant leur végétale harmonie dans la reliure de leur cadre muet.

Certains de ces tableaux ont des allures sculpturales : tel l'impression laissée par cette admirable *Avenue du château de Doole*, maintenant que je la revois en rêve, énorme de profondeur, curieuse de plasticité ; tandis que d'autres — *Un dimanche dans la bruyère* — évaporent un charme discret, une langueur de mélancolie — de cette mélancolie solitairement éprouvée vers de dominicales agonies d'après-midis dans les champs qui se reposent. Il semble qu'un son de cloche lointaine parfume d'un peu de mysticité le silence de cette évocation peinte. L'impression est exquise de tendre tristesse.

Exposition requérant, au surplus, par la diversité de ce talent souple — si loyal et si sincère — et qui émeut simplement et profondément. Pour rendre, un peu vulgairement, une sensation perçue, je dirai que les yeux presque « clignent » devant de nombreux paysages de ce maître si doux et si puissant, de ce poète de la lumière et de l'espace. L'auteur de tant de belles et de nobles choses a vu, du reste, se confirmer l'admiration que je marque ici : la plupart de ses œuvres ont été enlevées d'enthousiasme et l'an prochain, je crois, Théodore Baron exposera toute une nouvelle série de tableaux, plus remarquable encore peut-être que celle que nous avons dernièrement admirée.

FERNAND ROUSSEL

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La septième chambre du tribunal civil de la Seine a tranché dernièrement une très curieuse question, celle de savoir si un chef d'orchestre a le droit de changer un musicien de place et de lui affecter un pupitre autre que celui qu'il occupait précédemment.

Cette question a été posée à l'occasion d'un procès engagé entre M. Colonne, directeur de l'Association musicale du Châtelet, et un artiste de son orchestre, M. Dauchie, qui a donné sa démission de sociétaire parce que M. Colonne l'a fait passer, dans la troisième catégorie à laquelle il appartient, du troisième pupitre au cinquième.

M. Colonne, invoquant les statuts de la société, demandait la condamnation de l'artiste démissionnaire au paiement, à titre de dédit, d'une somme de 600 francs, montant de l'indemnité de l'année précédente, le motif allégué par le démissionnaire étant d'après lui sans valeur.

Le tribunal s'est rangé à cet avis, après plaidoirie de M^e Carraby pour M. Colonne et de M^e Poujaud pour le musicien. M. Dauchie a été condamné au paiement de la somme réclamée.

PETITE CHRONIQUE

Le THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART donnera jeudi prochain, 23 courant, à 8 1/2 heures, une seconde représentation des deux drames de Maeterlinck qui ont obtenu, à la première audition, un très grand succès : *Intérieur* et la *Mort de Tintagiles*. Ces œuvres seront interprétées par la troupe formée par M. Mouru de la Cotte et dans laquelle figure, entre autres, M^{lle} Renée Cogé qui a donné un caractère si tragique au rôle d'Ygraine. Pour déférer à un désir exprimé par la Presse, le prix des places est uniformément fixé à 2 francs pour cette représentation.

L'exposition des œuvres de J.-F. Raffaëlli sera close à la fin du mois.

C'est mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, que M. Edmond Picard fera à la section d'art de la Maison du Peuple sa conférence sur le *Renouveau au Théâtre*.

Philaster, tragédie en cinq actes, de M. Georges Eekhoud, d'après Beaumont et Fletcher, sera représenté le 5 mai au Théâtre Communal, rue de Laeken. Le public peut retenir ses places tous les soirs, le lundi et le samedi exceptés, de 5 à 6 heures, rue de la Sablonnière, 49. Places numérotées prises d'avance : 5 francs ; au bureau : 10 francs.

M^{lle} Kutscherra, qui interprétera aujourd'hui, au Cirque royal, les rôles d'Iseult et de Brunnhilde dans les fragments de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux* que dirigera M. Eugène Ysaye, est une cantatrice tchèque, dont la première éducation musicale fut faite par Albert Wagner, le frère du maître de Bayreuth. Elle termina ses études de chant avec M^{lle} Artot de Padilla, l'illustre cantatrice belge dont les triomphes dans la carrière italienne ne sont pas oubliés. Le *Journal des Débats* a annoncé, il y a quelques jours, qu'il était question de l'engagement de M^{lle} Kutscherra à l'Opéra de Paris où elle paraîtrait dans *Tannhäuser*, *Lohengrin* et la *Valkyrie* à côté de M. Van Dyck. Ses débuts à Bruxelles paraissent devoir être événement de cette fin de saison musicale. Hier, à la répétition générale, le public et l'orchestre lui ont fait une ovation enthousiaste. Le timbre et la puissance de sa voix, l'expression dramatique avec laquelle elle interprète les rôles écrasants de Wagner sont au-dessus de tout éloge. M^{lle} Kutscherra rappelle la Materna en 1876, dans l'épanouissement de son admirable talent. Elle fait passer dans l'auditoire le frisson des grandes émotions d'art.

La quatrième et dernière séance du Quatuor Ysaye à la Grande Harmonie aura lieu Jeudi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le Quatuor de César Franck, une Sonate pour piano et violon (MM. Théo et Eugène Ysaye) de J.-S. Bach et le XIV^e quatuor de Beethoven.

M. Ernest Van Dyck a repris possession, samedi dernier, du rôle de Lohengrin qui lui valut, il y a deux ans, le plus chaleureux succès. Il s'y montre inimitable. Jamais le Chevalier au cygne n'eut un interprète plus compréhensif, plus ému, plus noble d'attitudes et de gestes, plus tendre et plus caressant dans la scène du troisième acte. Ses adieux au cygne, son récit du Graal ont déchainé des tempêtes d'applaudissements.

Demain, lundi, deuxième représentation de *Lohengrin*. Jeudi prochain, première représentation de *Tannhäuser*.

M^{me} Landouzy n'étant plus libre à partir du 1^{er} mai, la direction a dû renoncer à donner *Manon*. Cet ouvrage sera remplacé par *Faust*, dans lequel M^{lle} Fœdor paraîtra à côté de M. Ernest Van Dyck.

Le succès de *Don César de Bazan* à l'Alhambra s'accroît tous les soirs et dépassera celui de *Kean*, à en juger par les recettes. Le rôle de Don César est le dernier que M. Krauss interprétera cette saison.

Hans Richter, le célèbre chef d'orchestre, viendra diriger le dernier concert populaire, qui aura lieu le vendredi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre de la Monnaie.

Le programme comprendra, outre des œuvres de Beethoven, Wagner et Brahms, la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, encore inconnue à Bruxelles.

Grâce aux découvertes photographiques, le moment semble venu de faire un pas décisif à la question de la représentation du cheval dans l'art.

M. A. Guérin-Catelain, auteur de l'intéressante brochure dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, s'y applique de son mieux et compte traiter prochainement ce sujet à Bruxelles dans une conférence organisée par M. le comte d'Ursel pour une œuvre de bienfaisance. Il se propose d'étudier dans cette conférence, d'une façon générale, la représentation du mouvement dans l'art, et particulièrement la reproduction des allures du cheval. Il a déjà rallié quelques artistes à la cause de la vérité et de l'exactitude et montrera par des exemples tout récents les progrès réalisés depuis peu dans cette voie.

L'Emporium, revue mensuelle d'art et de littérature, paraissant à Bergame (Italie), vient d'entreprendre sous le titre : *A travers les albums et les dossiers*, la publication d'une série d'études de l'éminent critique d'art italien Victor Pica, destinées à faire connaître tout ce qui se rattache au mouvement contemporain des gravures, eaux-fortes, lithographies, dessins, estampes et imageries de toutes espèces, affiches illustrées, albums et livres pour enfants, albums et estampes japonaises, etc.

La première de ces études est consacrée à l'œuvre lithographique d'Odilon Redon et d'Henry de Groux, aux eaux-fortes de Félicien Rops et de Don Francisco Goya y Lucientes, avec de nombreuses reproductions.

Le fameux manuscrit de Baudelaire sur la Belgique, dont quelques fragments furent publiés dernièrement par Rodolphe Darzens et soulevèrent un joli tapage, vient d'être mis en vente à l'hôtel Drouot et acquis par un anonyme qui a déclaré, paraît-il, ne pas vouloir livrer l'œuvre au public.

Mercredi dernier, dans l'église de la Madeleine, à Paris, ont été célébrées les obsèques du Dr Constantin Paul, père du dessinateur Hermann Paul, dont — en Belgique — à la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art, l'original et profond talent est apprécié depuis quelques années.

Nous voulons témoigner au jeune artiste la part que nous prenons ici à la grande perte qu'il vient de faire. Hermann Paul, qui est aussi le petit-fils de l'illustre Dr Pidoux, a eu la consolation de voir l'unanime et touchante manifestation qui a suivi le grand thérapeute et l'homme de bien qu'était Constantin Paul. Il y trouvera le cordial qui le soutiendra dans la lutte artistique. Sur la route de la science, son grand-père et son père lui ont tracé de vigoureux sillons, et l'art d'Hermann Paul dit la noble hérédité de la Pensée et de l'Intelligence.

Grâce à l'initiative de M. Jean Ajalbert, les amis de Verlaine auront bientôt, outre l'héritage précieux de ses livres, un album de lui.

C'est une douzaine de dessins, d'une exécution fort curieuse, paraît-il, que possédait Félix Régamey, et dont la plupart furent composés par le poète en Angleterre il y a quelque vingt ans.

M. Jean Ajalbert a décidé l'artiste à exhumer de ses tiroirs ces documents, et les dessins de Verlaine vont nous être offerts en une plaquette où figureront, en guise de préface, plusieurs portraits de Verlaine par Régamey — et, du même, outre quelques pages de souvenirs qui nous diront l'histoire de ses dessins, un portrait du compagnon mystérieux du poète, — de Rimbaud.

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France, sur l'avis unanime de la commission spéciale présidée par M. H. Roujon, directeur des beaux-arts, a accordé à M. Abaye le Palais de l'Industrie pour y organiser de fin juillet à fin novembre une Exposition internationale rétrospective et moderne du théâtre et de la musique.

Nouvelles de Bayreuth du *Guide musical* :

Les répétitions partielles, en vue de la reprise des *Nibelungen* au mois d'août, sont déjà commencées. Il est aujourd'hui définitivement arrêté que le rôle écrasant de Brunnhilde sera confié à M^{me} Lilli Lehmann-Kalisch, l'inoubliable *Waldvögelin* et la première des *Rheintöchter* aux représentations de 1876. La Sieglinde de la *Walkyrie* sera probablement chantée M^{me} Reuss-Belce, qui créa naguère avec tant de puissance le rôle de Cassandre de la *Prise de Troie*, au théâtre de Karlsruhe. M^{me} Sucher chantera probablement aussi; elle alternera avec M^{me} Lilli Lehmann dans le rôle de Brunnhilde. Le baryton Brucks, de Munich, sera chargé du rôle de Wotan. Pour le rôle de Siegfried, on a provisoirement choisi un débutant, M. Burgstaller, qui appartenait il y a quelques années à l'honorable corporation des horlogers, et qui a été formé à Bayreuth même, à l'école dramatique que dirige M. Kniese. Mime, ce sera un autre jeune ténor sorti de l'école de Bayreuth, M. Breuer, qui aurait fait, dit-on, une excellente impression aux répétitions. MM. Breuer et Burgstaller vont, dans le courant de ce mois, jouer au théâtre de Nuremberg, afin de s'aguerrir et de se faire au public. Il avait été question de Jean de Reszke pour le rôle de Siegfried. Mais, jusqu'à présent, le célèbre ténor n'a pas paru aux répétitions. Quant à M. Van Dyck, que beaucoup espéraient voir à Bayreuth, cette année, il n'y chantera pas.

Le soixante-troisième festival Rhénan de la Pentecôte aura lieu, cette année, à Dusseldorf, les 24, 25 et 26 mai prochains, sous la direction de MM. Richard Strauss et Jules Butts. Parmi les solistes, nous remarquons le pianiste Ferruccio-Busoni, Sarasate, M^{me} Strauss de Ahna, M^{me} Marcella Pregi, le ténor von Zur Mühlen et le baryton hollandais Messchaert. Au programme des trois journées : les *Antennes* n^{os} 1 et 4 de Hændel, le *Magnificat* de Bach, la *Neuvième Symphonie* et la *Fantaisie* pour chœur, piano et orchestre de Beethoven, le *Kaisermarsch* et le prélude de *Tristan et Iseult* de Wagner; le *Paradis et la Péri* de Schumann; la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky; le Concerto de violon de Mendelssohn; *Don Juan*, le *Chant du Voyageur* et les *Equipées de Tü Eulenspiegel* de R. Strauss; le Concerto en la maj. de Liszt.

C'est sir John Everitt Millais qui a été élu président de l'Académie royale de peinture en remplacement de lord Leighton.

La nomination se fait par voie de scrutin, comme, d'ailleurs, l'admission des membres de l'Académie, qui sont au nombre de trente-huit. A ces académiciens il faut joindre trente membres associés, parmi lesquels sont choisis les artistes appelés à remplir les vacances qui se produisent au sein de l'Académie.

Les membres étrangers de l'Académie royale de peinture sont au nombre de trois, dont deux artistes français, MM. Gérôme et Guillaume.



ASSU-
RANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.
Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

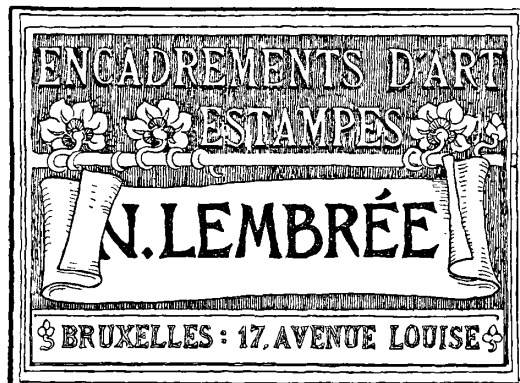
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (1^{er} article). — APHRODITE, par Pierre Louys. — LE THÉÂTRE DE MAETERLINCK. — EXPOSITION DELSAUX. — CONCERT YSAÏE. — A LA MAISON D'ART. — PETITE CHRONIQUE.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Premier article.

Et d'abord, sachez que le « vernissage » commence à se démoder. On a tellement abusé de la carte blanche, objet de convoitise de tous ceux — artistes, amateurs, modèles, actrices, snobs, couturiers, encadreurs et marchands de couleurs — dont cette « première » excite le désir de promener dans les galeries du Champ-de-Mars des costumes sensationnels, que les gens calmes, peu soucieux de la foule et du bruit, hésitent à faire partie du cortège. Le fin du fin, le chic suprême, c'est le « jour du Président », c'est-à-dire la veille du vernissage, l'avant-veille de l'ouverture officielle. Ce jour-là, seuls les sociétaires sont admis au Salon, avec quelques douzaines d'invités soigneusement choisis et qui forment comme une aristocratique avant-garde de l'armée qui, demain, envahira la place.

Cette année, le Président de la République, au lieu de faire sa visite traditionnelle dans l'après-midi, a fait annoncer, au dernier moment, qu'il se rendrait au Champ-de-Mars à dix heures du matin, la gravité de la situation politique l'obligeant à rester à l'Élysée pendant la séance de la Chambre des députés. Cela a jeté quelque trouble dans l'inauguration et restreint davantage encore le nombre des privilégiés qui ont « ouvert » le Salon. Les uns, prévenus officieusement en toute hâte, se sont trouvés au poste à l'heure dite. Les autres ont eu, pour compenser la déception de ne pas rencontrer le sourire aimable et les guêtres blanches de M. Faure, la disposition du buffet dont les sandwiches et les petits fours destinés au chef de l'État étaient demeurés sans emploi.

Mais voici le Salon livré depuis hier au public. Dans son ensemble, empressons-nous de le dire, il est fort intéressant, et peut-être supérieur à ceux qui l'ont précédé. Malgré l'absence de quelques grands noms, — Whistler, Alfred Stevens, Carrière, — il donne une idée favorable de l'état actuel de l'art, caractérisé par des tendances individualistes nettement accusées et par un mouvement vers la décoration sagement comprise.

Le maître décorateur, l'artiste éminent dont la source d'inspiration ne tarit pas et qui mêle les plus hautes pensées philosophiques aux rythmes de la ligne, aux harmonies de la couleur, c'est — faut-il le dire? —

Puvis de Chavannes, dont l'art évocateur, fait de lyrisme, de poésie, d'éloquence et de grâce suprême, s'affirme d'année en année, avec plus d'autorité et de grandeur. Jamais, croyons-nous, ce peintre admirable, qui demeurera l'honneur de la France et du siècle, n'a réalisé dans ses décorations murales une conception plus radieuse et plus pure que les cinq panneaux qu'il vient d'exécuter pour la Bibliothèque de Boston et qui forment l'œuvre capitale du Salon.

A ce propos, une anecdote qu'on nous certifie authentique. M. Besnard avait fait placer dans le hall du Champ-de-Mars, au haut de l'escalier, deux grandes toiles décoratives qu'il retira après quelques jours, ne les jugeant pas suffisamment achevées. Puvis de Chavannes, apercevant le panneau vide, dit simplement : « Je verrai à l'atelier si j'ai quelque chose pour boucher ce trou. » Le lendemain, il faisait apporter les cinq toiles dont la beauté sereine émerveille la critique et le public.

Cette composition forme en quelque sorte la suite et le complément du magnifique panneau exposé l'an passé par M. Puvis de Chavannes : *Les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messenger de lumière*, le premier de l'ensemble décoratif commandé à l'artiste par la ville de Boston. Le Génie a répondu à l'appel des neuf sœurs, dit M. Firmin Javel, et la Science, la Poésie, les Lettres ont embelli la Terre. Voici les bergers chaldéens observant le cours des astres. Deux hommes robustes interrogent le ciel au déclin du jour, dans un paysage rocheux, devant l'entrée d'une hutte grossière, sous laquelle une jeune femme, étendue à terre et s'appuyant sur les coudes, laisse apercevoir son torse nu. Curieuse, elle assiste à l'expérience de ces précurseurs des Newton et des Leverrier. Harmonie de tons roses, bleu pâle et dorés.

Dans le second panneau, la poésie bucolique s'énonce sous la forme d'une jeune femme en robe blanche avec écharpe bleue, debout, appuyée contre un des arbres grêles qui raient une prairie verte. Devant elle, des ruches d'abeilles disposées sur le sol. Au loin des laboureurs poussent la charrue à la lisière d'un bois qui mamelonne, rompant la ligne d'horizon formée par une colline également boisée et bleuissante. C'est l'âme même du poète qui rayonne en ce cadre « virgilien ».

Eschyle, assis sur une pierre au premier plan et écrivant son *Prométhée*, est glorifié dans le troisième panneau. La vision du grand tragique apparaît à distance. Du sommet d'un rocher abrupt, dont l'océan entoure la base, Prométhée crispe ses bras chargés de chaînes à l'approche du vautour menaçant, alors que de toutes parts s'élèvent vers lui, souples et blanches en leurs longues robes flottantes, les tendres Océanides.

La composition suivante est consacrée à Homère, auquel l'Iliade et l'Odyssée présentent des palmés d'or.

Le poète est assis sur un bloc de granit, comme adossé à un buisson d'une caressante et frissonnante verdure. A sa droite, l'Iliade, casquée dor, vêtue d'une robe blanche et d'une écharpe rose, et l'Odyssée, le torse couvert d'un mantelet gris verdâtre et drapée d'une étoffe verte, — d'un vert rappelant la mer sombre, — sont debout, à côté l'une de l'autre, exprimant l'admiration et la vénération filiales. Au loin, la mer bleue bordée de collines violacées.

L'Histoire évoquant le passé, tel est le titre du dernier et peut-être du plus beau de ces cinq panneaux. En celui-ci, le paysage est d'un attrait particulier, paysage à la fois de rêve et de réalité. A la base d'un coteau boisé que gravit une sorte d'escalier naturel, une trouée s'est produite, ouvrant comme un grand œil sombre sur de nobles architectures enfouies là depuis des siècles. L'Histoire, vêtue d'une tunique blanche et d'une écharpe rouge brique, un bras appuyé à la partie supérieure du caveau, considère ces vestiges précieux qu'elle étudiera, guidée par le Génie porteur du flambeau symbolique.

Tel est, réduit à ses éléments essentiels, le sujet de la décoration nouvelle qui va illuminer la Bibliothèque de la grande cité américaine. Mais comment en décrire les lignes souples, l'harmonie pénétrante, le caractère grave et doux qui appelle le recueillement, la méditation et presque la prière ?

Dans la salle voisine, Puvis de Chavannes a groupé, en une collection qui forme l'attrait principal du Salon, une série innombrable de dessins exécutés à la sanguine, à la plume et à la mine de plomb, d'esquisses, de pastels, de sépias, fidèle et vivante biographie qui montre l'artiste marchant d'un pas sûr, méthodique et ferme vers le but qu'il s'est proposé. Les cartons de quelques-unes de ses grandes décorations murales marquent les étapes du voyage. La plupart de ces dessins, dont quelques-uns ne sont que de rapides croquis, indicateurs en quelques traits d'un mouvement, d'un geste, d'une physionomie, d'une draperie, d'un paysage, en disent plus long que tout commentaire sur la haute probité, la conscience artistique, le patient et persévérant labeur du maître. C'est dans ces travaux préparatoires, multipliés avec une infatigable activité, qu'on peut surprendre le secret de son génie.

APHRODITE

PAR PIERRE LOUYS. — Paris, *Mercur* de France.

Vers le milieu du siècle, quand les études archéologiques eurent imprimé à l'antiquité un caractère net et strict et que la vie grecque, égyptienne, romaine nous fut précisée au point qu'on eût pu, dès lors, faire des reconstructions savantes et des résurrections impeccables, quelques écrivains romantiques inauguré-

rent une littérature qui s'appuyait sur cette science récente. Une Athènes, une Rome, une Alexandrie nouvelles jaillirent devant l'esprit; une vie autre que celle qu'avaient rêvée les classiques, une mythologie plus abondante, plus large et plus haute, une réalité qui respirait l'air vrai et non pas uniquement l'odeur des vieux livres des latinistes. C'était un monde imprévu qui sortait de sa poussière, une floraison autre de la force et de la grâce, de l'esprit et de l'art, du culte et des croyances, des coutumes et des modes : le changement fut si total qu'on ne reconnut même plus les héros et qu'il fallut changer les syllabes de leurs noms et les vêtir d'appellations plus harmonieuses souvent, plus héroïques toujours.

On avait mal lu Horace, Virgile, Sophocle, Euripide, Homère. L'école classique les rétrécissait, les émondait, les emprisonnait. Les camisolés de force de la convention déprimaient leurs attitudes libres et quelquefois violentes. Eschyle, le plus grand de tous, était relégué, comme une bête farouche, dans le souterrain du temple, qu'en ses paysages historiques Poussin dressait à mi-côte d'une agréable et verdoyante colline. Aristophane, monstrueux et comique autant qu'Eschyle fut monstrueux et tragique, était relégué derrière Plaute et Térence. La vie antique ne respirait que d'un seul poumon à travers toute l'œuvre de la renaissance. Il fallut que les modernes insufflassent de l'air dans l'autre. Et dès ce moment les torsos de Phidias purent respirer.

Les principaux écrivains auxquels on fut redevable de cet art neuf furent, en France, Théophile Gautier et Flaubert. Plus tard vint M. Anatole France et voici aujourd'hui M. Pierre Louys. Le plus puissant d'eux tous signa *Salammbo*. Gautier se plut aux décors admirablement plantés, aux architectures méticuleusement détaillées, aux attitudes des Vénus et des Cléopâtres fixées sur des piédestaux de marbre. Flaubert réveilla Carthage tout entière, et ses armées et ses prêtres et ses vierges et ses soldats et ses législateurs; il refit un peuple. On écoute en son livre le bruit de la ville, le silence des nuits et du désert, le pas des conquérants sur les routes du monde, les battements de pouls d'un empire. Les textes, les inscriptions, les stèles éveillent en lui la divination totale du passé. Son rêve le rejette au delà des siècles au milieu d'une race que dirigeait Hamilcar et qu'allait éblouir Hannibal; il la sent telle qu'elle dut être, bien plus qu'il l'étudia telle qu'elle fut; il s'improvisa le contemporain de ce terrible ennemi de Rome. Il observa les conflits d'intérêt et ceux des passions et chaque personnage qu'il nous montre participe, même quand il ne semble agir que pour soi, à la lutte d'un monde contre un autre. Si un poème épique est l'histoire lyrique d'un peuple, certes *Salammbo* en est un.

M. A. France est plus fin, plus mesuré, plus délicat, mais assurément beaucoup moins profond et grand que Flaubert. Son art aime l'épisode et il conte avec charme. C'est un jardin où l'on se promène, où l'on s'assoit sous des voûtes de branches et de roses, où l'on devise avec subtilité et souvent avec esprit.

M. Pierre Louys tient de Gautier et de M. A. France, mais il se distingue d'eux par la passion. A ses personnages, ou plutôt au principal d'entre eux, il donne sa cérébralité d'artiste en apanage. Il ne faut pas en conclure qu'un Demetrios semblable au héros de M. Pierre Louys n'ait pu exister aux jours de la molle et érudite Alexandrie. Autant que chez nous, la lassitude des ardeurs logiques et des amours non contrariées par l'idée à dû être ressentie là-bas. Nous admettons volontiers le protagoniste de l'écrivain et nous louons l'étude parfaite qui nous en est donnée. Vers la fin du livre,

Demetrios semble à la fois très français et très grec. Seuls, la liberté des mœurs publiques et le culte franc et officiel de l'amour et de la beauté qu'Alexandrie proférait autant que toute la Grèce, nous avertit que nous ne sommes pas loin de notre temps.

M. Pierre Louys a écrit son livre comme si le christianisme lui était inconnu. Son art est clair. Il n'a eu ni la crainte de paraître immoral, ni le désir de heurter les pudeurs affichées. Comme artiste il a dit simplement ce qu'était le culte charnel dans une société payenne et combien naïvement les hommes d'alors étaient voluptueux. Le plaisir était une condition et quelquefois un ornement de la vie. On y pourvoyait comme à n'importe quelle autre nécessité sociale, publiquement et religieusement.

Le style de M. Pierre Louys est ductile et souple et simple comme celui des purs et parfaits écrivains. Il est d'un talent aisé et heureux. Jamais il ne sent l'effort. La phrase en pente douce mène le lecteur depuis le sommet jusqu'à la fin des chapitres et jamais une surprise ni une recherche ne l'arrête.

Aphrodite est un livre dont on ne peut se lasser de dire du bien.

LE THÉÂTRE DE MAETERLINCK

Dans le théâtre ordinaire, le théâtre que nous voyons chaque jour depuis que le public, corrompu par les Augier et les Sardou, délaisse Racine et Shakespeare, dans ce théâtre-là, dis-je, la pièce de M. Maeterlinck serait une saynète fort banale, car quelque Feuillet sentimental y eût dépeint en phrases sonores et vaines la douleur d'un père ou d'une mère auquel on rapporte son enfant mort. Cette pièce-là n'aurait aucun des admirables dessous de la pièce de M. Maeterlinck, dont tout le génie a été de déplacer le drame, de montrer non pas la douleur des malheureux parents, mais l'angoisse, la souffrance indirecte et si extra ordinairement humaine des témoins, presque des spectateurs. Ce qu'on voit ici, ce sont les au-delà de la douleur, les effets du malheur sur les âmes, non sur les cœurs. Ici, la pitié serait vaine, car ce n'est pas uniquement le fait qui émeut, mais ce que ce fait révèle de navrance pour tous, la misère de vivre si je puis m'exprimer ainsi, la toute-puissance de ce peu, de ce rien suffisant pour endeuiller à jamais les âmes, pour changer toute la vie qui, toujours passive, obéit à l'implacable fatalité.

On dit que cela n'est pas du théâtre. En effet, cela ne ressemble en rien à ce qu'on représente sur nos scènes modernes. Il n'y a pas ici ces ficelles qui, ingénieusement tirées, donnent à des semblants d'hommes des semblants de passions. Cela est génialement naïf et primitivement douloureux, sans un de ces sanglots savants dont l'éducation nous apprend le secret afin de soulager nos nerfs de dégénérés. Vous verrez la pièce tantôt, et certainement en y ressongeant vous conviendrez que cela doit se passer ainsi; que c'est ainsi, dans ce silence inquiet, que le malheur se précipite sur l'homme qui se croit en sûreté entre quatre murs et qui, pour empêcher la vierge noire d'entrer, tire les verrous.

Je pense en toute sincérité que ce théâtre-là, c'est le bon, car quel enseignement peut mieux éduquer les hommes que la vie elle-même, la vie prise en sa simplicité puissante et belle, dégagée de toutes les conventions que la soi-disant civilisation nous a imposées et qui nous empêchent de voir naturellement. Quand on a représenté *l'Intruse* et les *Aveugles* à Paris, la majorité des critiques ont avoué qu'ils ne comprenaient pas. Ils ont

dit la même chose, d'ailleurs, pour Ibsen. Cela n'est pas pour nous étonner : comme le public, ils sont gâtés par les pièces à ficelles; des années et des années durant on leur a servi des centaines, des milliers de pièces où les personnages se meuvent selon certaines règles, parlent un certain langage. Ils ne parlent pas, n'agissent pas comme ils devraient parler et agir, ils sont soumis à la mode, à l'éducation, à la civilisation modernes. Ce sont des hommes fantoches et des femmes artificielles dont on a étouffé les instincts par des principes, à qui l'éducation a enseigné qu'à telle question il faut répondre cela et qu'il faut agir ainsi dans telle circonstance. Mais ce ne sont plus des êtres humains sincèrement émus, puisqu'ils ne savent plus sentir et comprendre par eux-mêmes. Ils sont trop civilisés pour être instinctifs encore et les impressions leur arrivent absolument déformées par les mille riens vains et ridicules de l'éducation.

Évidemment ils ne peuvent comprendre ni Maeterlinck ni Ibsen, comme bien certainement ils n'ont jamais compris Shakespeare qu'ils vénèrent uniquement parce qu'il est mort depuis trois cents ans. Après l'article d'Octave Mirbeau sur la *Princesse Maleine*, les bons critiques sarceyens déclarèrent avec une touchante unanimité que malgré tout M. Maeterlinck avait quelques vagues ressemblances avec Shakespeare. Ils avouaient d'ailleurs, avec la même touchante unanimité, ne rien comprendre à ce drame étrange où les personnages « parlent comme des enfants en délire », selon l'expression du père de tous les normaliens. Cela prouve assez qu'il n'a jamais compris Shakespeare. Je serais même fort étonné d'apprendre qu'il ait voulu comprendre. Un homme qui signe huit chroniques et deux feuilletons par semaine et qui de plus consacre chaque jour une heure ou deux à savourer Scribe ou Gandillot, cet homme-là doit se moquer de Shakespeare comme de ses rêves d'adolescent. Le malheur est qu'un tel homme forme l'opinion d'une bonne moitié de la province et de l'étranger qui, docilement, applaudit les pièces qu'il recommande et siffle celles qu'il déclare absurdes.

« On retrouve dans l'œuvre de M. Maeterlinck cette puissance mystérieuse, vague et terrifiante qui domine dans tous les drames de Shakespeare. » Ainsi parle M. Fouquier. Il ne se donne même pas la peine d'établir le parallèle, de faire observer les points correspondants. Il retrouve dans Maeterlinck ce vague et cette enfance des mots qu'il pardonne à Shakespeare qui, pense-t-il, écrivait ainsi parce que c'était la mode d'écrire de son temps. — Il ne soupçonne même pas que les écrivains de génie sont au-dessus des temps et des modes d'écrire, que leur écriture leur est personnelle comme leurs idées.

Pourtant les bons critiques ont presque deviné juste. Maeterlinck, en effet, rappelle Shakespeare parce qu'il est le contraire absolument. Tous deux, il est vrai, comprennent et rendent l'homme primitif, l'homme avec des sentiments humains et des passions humaines, ni diminuées ni exagérées par la civilisation. Dans *Hamlet* et dans *Macbeth*, Shakespeare rend superbement la passion violente; dans *Maleine* et dans *Pelléas*, Maeterlinck chante les cœurs vierges épris de saint amour.

Au reste, il n'y a pas plus de ressemblance entre eux qu'il peut y en avoir entre deux esprits d'une originalité parfaite.

Ce qui caractérise l'auteur du *Trésor des Humbles*, ce qui domine toute son œuvre, c'est l'amour des humbles, non des malchanceux de la vie, des vaincus de l'abominable lutte pour l'existence, mais les humbles d'âme, les pauvres dont parlait le poète Jésus, les douloureux que la Destinée semble écraser dès

l'éclosion. C'est Maleine et c'est Mélisande, ces admirables aveugles aussi qui sentent ce qu'ils ne peuvent voir; c'est encore, maintenant, ce petit Tintagiles, inquiet des moindres ombres et dont l'âme semble consciente déjà du malheur futur.

Ce petit Tintagiles est de race glorieuse et maudite. Quelqu'un — on ne sait qui — lui a dit de retourner au château où sont morts mystérieusement tous les siens, tués par la reine-mère, la reine vieille comme le Malheur lui-même, qu'on ne voit jamais, qu'on n'entend jamais, si miraculeusement puissante d'être seule, qui vit dans la plus grosse tour du château, symbolisant ainsi la Fatalité que rien ne peut prévenir, le Crime que rien ne peut attendrir. Les sœurs de Tintagiles auront beau bercer l'enfant de leurs meilleures caresses. Ygraine, pour le tranquilliser, aura beau sourire de tristesse comme d'autres en pleurent, et le vieil Aglovale poser sa grande épée sur ses deux genoux, tout cela n'empêchera pas les étouffeuses de venir à pas de loup, de prendre Tintagiles dans les bras de ses sœurs et de l'emporter vers où il doit mourir. Et alors, Ygraine aura beau battre la lourde porte de fer derrière laquelle on tue Tintagiles, elle aura beau prier, pleurer, baiser Tintagiles à travers la porte... Rien n'y fera... La lampe se brisera seulement et la nuit se fera dans son âme. La porte qui est de fer ne cédera jamais, jamais, et elle entendra les doigts des étouffeuses serrer le petit cou de Tintagiles qui toujours, toujours encore envoie des baisers à travers la porte...

Le symbole de tout cela! Le simple et clair symbole de ces âmes craintives du mystère de vivre, si impitoyablement cernées par un tel cercle de malheurs, que les plus endurecis doivent s'attendrir devant ces êtres de bonté et d'amour. Ce qui tue Tintagiles bien mieux que les mains des étouffeuses, c'est l'angoisse de sentir planer le malheur autour de lui et de s'être demandé toute sa pauvre petite vie durant à quel instant l'oiseau noir fondrait sur lui et lui planterait les griffes dans la chair, jusqu'au cœur. Ygraine et Bellangère savent aussi qu'elles n'empêcheront pas le malheur et ce n'est que désespérément qu'elles entourent Tintagiles de leurs bras, parce que nous avons en nous une étrange folie qui veut que nous essayons au moins d'échapper au Destin.

Certes, ce sont là des êtres de rêve et c'est précisément pour cela qu'ils sont humains, car le rêve, c'est la vie essentielle, la vie en dehors des petites choses de vivre, la vie selon nos douleurs et nos joies. On en saisit seulement les grandes clartés, on en ressent les effets sans même soupçonner les causes. Le rêve est toujours synthétique et c'est par cela qu'il vaut. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus impressionnant que ces demi-ombres du rêve qui laissent l'imagination concevoir des drames étranges dont nos âmes ressentent tout le malheur?

C'est une particularité du génie de Maeterlinck de concevoir des êtres que nous ne voyons pas, que nous n'entendons pas, qui vivent des passions quelque part dans l'ombre, et auxquels nous nous intéressons plus qu'aux personnages qui se meuvent en scène et qui, dirait-on, ne sont là que pour mieux souligner l'âme des absents.

Dans *Intérieur*, par exemple, c'est le drame des silencieux de la chambre close qu'on suit anxieusement; dans la *Mort de Tintagiles*, c'est la vieille reine dans sa haute tour dont on ignore jusqu'au nom qui nous anguisse et dans *Intruse*, cet admirable poème de vivre et de mourir, c'est la mère qui dans la chambre voisine accomplit l'œuvre de vie.

Dans la *Princesse Maleine*, dans *Pelléas et Mélisande*, dans la *Mort de Tintagiles* aussi, les personnages de premier plan sont des avertis. Souvenez-vous de cette pauvre petite Maleine si frêle, si étrange qui dans le parc séculaire, le parc de mystère et d'amour, se retourne terrifiée, comprenant l'avertissement du jet d'eau qui sanglote et se meurt. Ces êtres essentiels ont le don merveilleux de pressentir la vie, et ils passent en apparence inconscients parce qu'ils ont souffert les douleurs bien longtemps avant qu'elles ne se révèlent.

Il est ainsi dans l'âme humaine des dessous merveilleux que nous n'observons pas assez consciencieusement parce que la fièvre de vivre nous pousse toujours vers des sensations nouvelles et excessives et nous empêche ainsi de sonder notre propre cœur et notre propre âme où s'épanouissent et s'étiolent trop souvent de mystiques fleurs de rêve et d'au-delà.

ROLAND DE MARÈS.

EXPOSITION DELSAUX

Rue Auguste Orts, M. Delsaux, en une salle très bien aménagée, expose près de cent œuvres, soit peintures soit pastels, dont la majeure partie représente des sites, ou des fleuves, ou des eaux zélandaises.

On connaît le faire brusque et sommaire du peintre, travaillant à grands coups de brosse, à grand et fougueux étalage de tons. Sa couleur est violente et quelquefois vulgaire, mais son entrain sauve son art.

Deux œuvres, l'une en tons roses et gris foncés, qui s'intitule : *Soir triste*; l'autre (un pastel), qu'on pourrait appeler *Le Vaisseau fantôme*, nous ont, entre toutes, requis. En cette dernière, où le rêve remplace entièrement la réalité, de grands nuages noirs, des colères de mer démontée, de soudaines lueurs au milieu de quoi se distingue le profil souffrant et fantastique d'une voilure maudite, procurent une vraie impression de grandeur.

M. Delsaux gagnerait, croyons-nous, à se concentrer en une œuvre où l'improvisation céderait le pas à l'étude lente et aiguë, œuvre qui concentrerait en elle de rares qualités actuellement un peu au hasard répandues.

CONCERTS YSAÏE

M. Eugène Ysaÿe a clôturé par une matinée d'un haut intérêt artistique la belle campagne qu'il a audacieusement (*audaces fortuna juvat*) ouverte cet hiver au Cirque royal. La symphonie de Schumann en *ut*, le Prélude de *Tristan* et la *Mort d'Iseult*, la Marche funèbre de Siegfried et la scène finale du *Crépuscule des dieux* : ce programme peu banal expliquait l'empressement du public. Et l'interprétation émouvante donnée à cette série de chefs-d'œuvre par l'orchestre de la Société Symphonique, avec la collaboration de M^{lle} Elisa Kutscherra, a justifié les acclamations et les rappels qui ont couronné la séance.

Nous avons dit, dans une note rapide écrite au sortir de la répétition générale, avec quelle autorité, quelle intensité d'expression, quel style la cantatrice tchèque incarne les héroïnes de Wagner. Le concert a confirmé pleinement cette première impression. M^{lle} Kutscherra est l'une des plus remarquables interprètes d'Iseult et de Brunnhilde que nous ayons entendues. Elle se place

d'emblée parmi les grandes tragédiennes lyriques, les Materna, les Sucher, les Malten. Sa voix timbrée et claire, d'une admirable pureté et toujours « assise », l'expression dramatique qu'elle donne à son chant, la chaleur et la vie dont elle anime le récit, l'éloquence même de sa physionomie décèlent une artiste de race, merveilleusement douée, digne de la haute mission qui lui incombe.

Sous la direction d'Ysaÿe, qui a donné à chacune des œuvres interprétées un caractère spécial, romantique et tendre dans la symphonie de Schumann, passionné dans la *Mort d'Iseult*, tragique, terrifiant et sublime dans la marche funèbre et dans le prodigieux final de la Tétralogie, le jeune orchestre de la Société symphonique a réalisé toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts.

Et maintenant, qu'il nous soit permis de remercier, au nom de tous ceux qui ont le culte de l'art, le maître qui a assumé la tâche, avec un désintéressement et un dévouement au-dessus de tout éloge, de nous procurer ces vibrantes sensations. Il eût pu se contenter d'être le premier violoniste de l'époque et de pêcher du bout de son archet, avec abondance, les dollars, les roubles et les livres sterling. Son tempérament d'apôtre le pousse à de plus nobles ambitions. Le voici à la tête d'une entreprise d'initiation, de propagande artistique solidement établie, qui a conquis toutes les sympathies, déjà célèbre à l'étranger comme en Belgique. L'œuvre est belle, digne de son grand cœur et de son intelligence pénétrante. Souhaitons lui dans l'avenir le succès qui a accueilli ses débuts.

A la Maison d'Art.

« Intérieur » et « La Mort de Tintagiles ».

Pour la seconde fois, avec, sans doute, encore une plus exacte réalisation des intentions du saisissant dramaturge, furent représentées jeudi soir au théâtre de la Maison d'Art, les deux pièces profondes de Maeterlinck : *Intérieur* et *La Mort de Tintagiles*. Et devant un parterre nombreux, si joliment captivant d'élégances féminines, ces œuvres ont remporté le beau succès consolant dû à de si intenses évocations. Cette représentation est bien la condamnation des maladroits endurés qui s'en furent, avec une déroutante sécurité, affirmer l'injouabilité de telles œuvres. Les mots de ces drames ont le fluide si rare qui transmet de la scène à la chair un frisson, des lèvres de l'acteur, parcimonieux de paroles et de gestes, à l'âme une impression de malaise conquérant. Il flotte en la salle attentive et gravement silencieuse, de la fatalité attendrie, dans l'air une angoisse irraisonnée qui enserre et rend frileux, un peu lâche et superstitieux, comme à la veille d'une personne catastrophe que l'on pressent, vaguement et douloureusement. Ce théâtre, que je qualifierai volontiers d'« impressions psychiques », s'impose aux sens tout aussi bien qu'au cerveau. Il attaque les matières nerveuses avec la même puissance qu'il intéresse nos notions d'art. Or, théâtre pareil vaut autant, sinon plus, qu'un théâtre seulement d'enthousiasme, ou débordant de lyrisme, ou propice à un arrosage de larmes ! pour les raisons que je viens de dire et pour celle, plus égoïste peut-être, qui fait que nous finissons par mieux nous comprendre ! Il est indiscutable aujourd'hui que Maurice Maeterlinck a matérialisé en de saisissantes « réalités » quelques-uns de ces sentiments inqualifiés, que nous étions incapables à traduire et que nous subissions avec inquiétude.

Elle était vraiment belle à observer l'attention de l'auditoire

tendue, sans nulle relâche, vers la scène, où dans le mystère de ces œuvres évoluait ce groupe discret, ce groupe d'artistes sincères en tête duquel il convient de mettre M. Mouru de Lacotte, un diligent directeur, habile, convaincu et travailleur, qui a pénétré les intentions, saisi les nuances, façonné sa troupe, parvenu à faire de sa troupe un ensemble, si pas tout à fait parfait, du moins homogène et dont chaque individualité concourait à l'ensemble désiré. M^{mes} Renée Cogé, Antonia Guillaume, M^{lle} Lépine (Tintagiles), M. Mouru de Lacotte, dans ses interprétations du vieillard et d'Aglovale, MM. Soyer et Bouhez, en un mot les interprètes en général ont rendu, quant à moi, avec un rare talent, avec une singulière justesse l'art qui plane, invinciblement dominateur, en ces deux drames.

La conclusion ? Mais elle est inutile : la représentation dernière n'est-elle pas cette conclusion, c'est-à-dire la triomphale infiltration d'un art neuf, d'un art de pensée et de sensations, la conquête, peut-être un peu lente, de la foule aux idées pour lesquelles l'Art moderne fut le premier à combattre.

FERNAND ROUSSEL

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — Nous rappelons à nos lecteurs que M. Emile Sigogne fera le lundi 27 courant, à 8 h. 1/2, une conférence ; sujet : *De l'esthétique dans l'art oratoire*. Prix d'entrée : 2 francs.

Rappel : Actuellement : exposition des œuvres de J.-F. Raffaëlli et de F.-M. Melchers.

Prochainement : Exposition des sculptures de A. Rodin.

CONCERTS POPULAIRES. — Indépendamment du concert populaire qui sera donné le 22 mai, sous la direction de M. Hans Richter, un concert extraordinaire aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le jeudi 14 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de M^{me} Bosman, de l'Opéra de Paris, de M. Ernest Van Dyck, de l'Opéra de Vienne, et de M. André Gresse.

Au programme. — 1^{re} partie : *La Mer* (poème d'Eddy Levis), Paul Gilson ; 2^e partie : *La Valkyrie* (1^{er} acte), Richard Wagner ; *La Chevauchée des Valkyries*, Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le mardi 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

Mercredi prochain, 29 avril, à 2 h. 1/2, ouverture du troisième Salon de la Société des Beaux-Arts.

L'accès en sera réservé, ce jour-là, aux membres de la Société, aux artistes exposants et à leur famille, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes.

A partir du lendemain 30 avril, les salles seront ouvertes au public, tous les jours, de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée : fr. 0-50. Les samedis, 1 franc.

M le ministre Debruyne, dont on connaît les bienveillantes intentions pour l'art et qui continue de la sorte les bonnes traditions inaugurées par M. Jules de Buriel, a donné une preuve nouvelle de l'intérêt qu'il porte à toutes les choses d'art. C'est ainsi que ces jours derniers M. Debruyne s'est rendu au Musée de sculpture de la rue de la Régence. Le ministre y fut désagréablement surpris de l'allure glaciale, de l'aspect « transi » de ces grandes salles froides qui ne peuvent réchauffer et vivifier les œuvres exposées. Cependant cette impression avait été atténuée déjà par les heureuses décorations de M. P. Cardon, fort admirées. M. Debruyne rêve, pour donner à l'ensemble un air plus intime et plus confortable, d'introduire au Palais de la rue de la Régence

la vivante végétation des grandes plantes ornementales, qui combattraient avec succès le vide et le froid.

Nous sommes heureux de ces marques attentives données à nos expositions par un de nos ministres et nous saisissons cette occasion de féliciter M. Debruyne.

M. P. Litta, pianiste, annonce pour mardi prochain, à 8 heures du soir, un deuxième recital, qu'il donnera à la salle Ravenstein avec le concours de M^{me} Timmermans, cantatrice de La Haye.

Samedi dernier, M. Léon Baize, un des meilleurs pianistes sortis de l'école de M. A. De Greef, a donné, à la Grande Harmonie, avec le concours de M. Vanden Heuvel, un violoniste de talent, M. Vandergoten, baryton, et M^{me} Claire Friche, un concert intéressant et très applaudi.

Au programme figuraient les noms de Beethoven, Wagner, Chopin, Saint-Saëns, Vieuxtemps et une sonate pour piano et violon excellemment jouée et d'un joli caractère de Sjören.

Jeudi, 30 avril et vendredi, 1^{er} mai, à 2 heures, à la Galerie Clarendon, 5, rue du Congrès, aura lieu la vente publique des tableaux, études et esquisses délaissés par ALFRED VERWEE.

Exposition les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29 avril.

M. H. de Toulouse-Lautrec expose à la *Plume* onze lithographies en couleurs éditées par M. G. Pellet et réunies en un album sous le titre « Elles ». Ces œuvres nouvelles, dont une épreuve a été vue dernièrement à Bruxelles à la *Libre Esthétique*, retracent avec une justesse de mouvements et un caractère saisissant des épisodes de la vie des filles. Elle marquent parmi les meilleures productions de l'artiste et obtiennent un succès considérable.

Le paysagiste Camille Pissarro vient d'ouvrir dans la galerie de M. Durand-Ruel une exposition particulière de ses dernières œuvres. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Depuis quelques jours on peut voir sur les murs, où s'entre-mêlent joyeusement les floraisons éclatantes des sollicitations réclamières, des affiches belges qui, les premières, ont, dans leur allure, une originalité et une indépendance vraies. Les Liégeois s'y distinguent, depuis quelque temps, et c'est chose curieuse que chez ces âmes féminines de rêveurs, on trouve des artistes créateurs d'œuvres décoratives. Parmi les dernières nées, il faut signaler aux curieux et aux collectionneurs les affiches de MM. Armand Rassenfosse et Émile Berchmans, pour la *Fine Art and general Insurance Company*.

Mardi dernier a été célébré à Paris, dans la chapelle du comte de Chambrun qui habite l'ancien hôtel des princes de Condé, rue Monsieur, le mariage de M^{me} Berthe d'Indy, fille du compositeur, avec le vicomte Jean de la Laurencie. Vincent d'Indy avait écrit pour cette cérémonie un motet à six voix *a capella*, sur un texte du Cantique des cantiques : *Deus Israel conjungat vos*, qui a été exécuté d'une manière parfaite par les Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de M. Ch. Bordes. L'œuvre est vraiment émouvante par la grandeur du style et l'intensité du sentiment religieux qu'elle dégage. Outre ce motet, les Chanteurs de Saint-Gervais ont fait entendre le *Jesu dulcis* de Vittoria, l'*Ave Maria* de Josquin de Prés et l'admirable choral de Bach : *Tous debout*. M. Guilment a joué sur l'orgue, comme morceaux d'entrée et de sortie, le prélude en *ré majeur* et le choral *En toi est la joie* de Bach. M. Warmbrodt, accompagné par le violoncelliste Mariotti, a chanté d'une voix très pure le *Panis angelicus* de César Franck.

L'exposition des œuvres d'Eugène Carrière qui vient de s'ouvrir dans les galeries de l'Art nouveau, à Paris, obtient un très grand succès. On y retrouve, à l'exception du *Théâtre populaire*, toutes les œuvres qui ont figuré au Salon de la *Libre Esthétique* augmentées de quelques toiles nouvelles. Parmi celles-ci une admirable composition dans laquelle le maître a groupé les portraits du compositeur Ernest Chausson, de M^{me} Chausson et de leurs enfants.

On nous écrit de Paris : « M. H. de Saussine a fait entendre lundi dernier, dans le superbe hôtel du comte Geoffre de Chabrignac occupé autrefois par Arsène Houssaye et qui est rempli d'œuvres d'art, quelques-unes de ses compositions : un Trio pour piano, violon et violoncelle, un *Scherzo-valse* pour piano, une *Bourrée*, des mélodies dont l'une, *La Cigale*, sur un texte provençal. L'auditoire aristocratique réuni par le comte et la comtesse de Geoffre pour cette fête artistique a fait un chaleureux accueil à la musique de M. de Saussine et à ses interprètes : M^{lle} de Jerlin, M^{lle} Quanté, M. G. Quanté et de Bruyn. »

D'une correspondance de M. H. Carton de Wiart au *Soir* de Paris :

« En dehors des « revues » périodiques, dont les auteurs acquièrent parfois une célébrité sérieuse, — à telles enseignes que nos maîtres revuistes d'aujourd'hui, MM. Luc Malpertuis et G. Garnir travaillent pour l'exportation et confectionnent des revues pour Marseille, — savez-vous ! — notre génie dramatique national ne s'affirme guère.

Cependant le public est friand de spectacles, et les pouvoirs prétendent encourager, par des subsides, les efforts individuels. Mais nos auteurs, en petit nombre d'ailleurs, sont submergés par le flot qui vient de Paris, et les subsides vont se perdre dans les caisses de quelques sociétés faubouriennes ou villageoises, vestiges des anciennes chambres de rhétorique, où d'honnêtes bourgeois font parfois de la littérature dramatique après avoir quitté leur comptoir, comme les gardes nationaux faisaient l'exercice militaire.

Ce régime favorise l'épanouissement de quelques petites gloires locales, ignorées à dix lieux, et contribue à maintenir la littérature dramatique belge à l'état rudimentaire.

Mais il y aurait crime peut-être à arrêter l'épanouissement de ces gloires locales dont maints chefs-lieux s'honorent. L'esprit de clocher a toujours quelque côté attendrissant. Il a aussi, il est vrai, un côté comique. C'est ainsi que dans une petite ville très pittoresque des bords de la Meuse, où fleurissent aujourd'hui la roulotte et le baccarat, l'édilité s'avisait un jour de construire une salle de spectacle dans les dépendances de l'hôtel de ville.

Au pourtour de la voûte, courait une frise coupée, de deux mètres, par des cartouches de style rocaille. L'administration décida d'inscrire sur ces cartouches les noms des auteurs dramatiques les plus fameux. Mais l'esprit de clocher veillait, et pour lui donner satisfaction, il fut décidé que les cartouches porteraient alternativement le nom d'un auteur étranger et le nom d'un auteur du terroir.

Aujourd'hui encore, on peut lire entre les noms de Marivaux et de Beaumarchais celui de M. Collard, — et la gloire de M. Durandeu s'étale à côté de celles de Shakespeare et de Molière. »

Le Conseil d'État a enfin tranché les difficultés qui s'étaient élevées au sujet de l'entrée de la collection Caillebotte au Luxembourg.

Le peintre avait, par testament, légué ses tableaux à notre grand musée de la rive gauche, mais à la condition que tous fussent admis. La direction des beaux-arts, elle, voulait procéder à une sélection.

Les héritiers du défunt voulant faire respecter les volontés du testateur, l'État refusa d'abord purement et simplement l'héritage. Mais, grâce au Conseil d'État, tout a fini par s'arranger et une transaction est intervenue.

Sur les 66 tableaux légués, 40 entreront au Luxembourg.

Parmi ces tableaux figurent le *Balcon* et *Angelina* de Manet, sept pastels de Degas, d'admirables paysages de Claude Monet, de Renoir et de Sisley.

M. Fierens-Gevaert a publié dernièrement dans la *Revue hebdomadaire* une intéressante étude sur la maison natale de Beethoven, à Bonn. L'immeuble se compose de deux bâtiments : celui de la façade, une jolie habitation bourgeoise du siècle dernier, avait été quelque peu gâté par les familles d'ouvriers qui l'occupaient depuis longtemps ; le bâtiment du fond, où se trouvent l'ancien

logis de Johann van Beethoven, ténor de la chapelle de l'Electeur, et la petite mansarde où naquit son fils le compositeur, était heureusement restée dans son état primitif. En 1889, un comité composé de notables de Bonn et présidé par le violoniste Joachim acheta l'immeuble historique et, grâce aux recettes de deux concerts et d'une exposition, il put restaurer le bâtiment de la façade et installer dans les différentes pièces un musée de souvenirs et une bibliothèque.

On y trouve, à côté de lettres et de manuscrits du maître, toutes les éditions de ses œuvres et toute la bibliographie qui s'y rattache. De tous côtés ont été envoyés à la Beethoven-Haus de précieux souvenirs ; l'empereur a offert le célèbre portrait du compositeur, peint par Schimon en 1819, les cornes acoustiques du maître et les instruments de quatuor donnés autrefois à Beethoven par le prince de Lichnowsky ; ces instruments de grand prix, Amati, Ruger et Guarnerius, ont vibré, pour la dernière fois, en 1892, au concert organisé par Joachim au bénéfice du nouveau musée.

Le comité a racheté à la famille Widmann, de Berne, le piano à résonnateur que Graf, le facteur viennois, avait spécialement construit pour Beethoven, et il a pu réunir une curieuse collection de portraits, parmi lesquels on remarque surtout celui de la mère de Beethoven et celui de « l'éternelle amie », la comtesse de Brunswick, qui a, elle-même, écrit au verso cette dédicace : « *Dem seltenen Genie, Dem grossen Kunstler, Dem guten Menschen.* »

Il existe à Berlin une société artistique uniquement destinée à favoriser les progrès des musées royaux. Cette société, composée d'amateurs qui versent chaque année une cotisation, vient d'acheter, pour l'offrir au musée de peinture de Berlin, un tableau important de Memling. C'est le portrait, un peu moins grand que nature d'un homme de soixante ans, vêtu et coiffé de noir, dont la main droite s'appuie sur le cadre. Derrière lui et au delà d'un soubassement d'architecture qui, sur la gauche, soutient une colonne, s'étend un paysage coupé d'arbres et de prairies et baigné par la mer. Le type du vieillard rappelle beaucoup, paraît-il, l'« Homme à l'œillet », l'admirable portrait de Van Eyck, acheté il y a une quinzaine d'années, qui est une des œuvres les plus précieuses du musée berlinois. Cette ressemblance pouvait faire supposer que la nouvelle acquisition était également une œuvre de Van Eyck. Mais M. Bode, l'éminent et acif conservateur qui, en vingt ans, a fait de la galerie de Berlin une des premières d'Europe, n'hésite point à attribuer ce portrait à Memling.

ATELIER ALFRED VERWÉE

Vente publique des tableaux, études et esquisses, délaissés par le maître défunt.

Expositions : Les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29 avril, en la *Galerie Clarembaux*, rue du Congrès, 5.

Vente : Jeudi, 30 avril et vendredi 1^{er} mai, à 2 heures de relevée.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE TÉLÉPHONE 1421.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **304 millions**.
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p. c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix
DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PHILASTER OU L'AMOUR QUI SAIGNE, tragédie en 5 actes, par M. Georges Eekhoud, d'après Beaumont et Fletcher. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Deuxième article). — GOG, par Catulle Mendès. — LE SALON (?). — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

PHILASTER

OU L'AMOUR QUI SAIGNE

Tragédie en 5 actes, par M. GEORGES EEKHOU

d'après BEAUMONT et FLETCHER.

C'est mardi qu'aura lieu la représentation de *Philaster*. Nous en reproduisons ci-après l'affiche. Tout est réuni pour rendre cette solennité exceptionnellement curieuse et sensationnelle. L'œuvre est inédite, — elle est de Beaumont et Fletcher, les contemporains et les rivaux de Shakespeare, récemment mis en lumière par les études ingénieuses de Georges Eekhoud, — c'est Eekhoud qui, de sa plume si originale et si puissante, a

traduit la pièce et l'a adaptée à la scène belge de langue française; — les comédiens, hommes et femmes, sont exclusivement des artisans bruxellois, — la salle sera composée mi-partie de bourgeoisie à qui on a attribué toutes les places du rez-de-chaussée, mi-partie d'ouvriers à qui a été réservé tout le surplus, — elle sera précédée d'une conférence par le traducteur, donnant sur l'œuvre et le temps pathétique où elle fut composée des renseignements précieux et de haute saveur.

Le moment n'est pas encore venu de formuler notre sentiment sur cette tentative d'un si inusité ragoût. Nous attendrons la représentation. Mais nos lecteurs n'hésiteront pas à croire, comme nous, qu'elle mérite la plus vive attention, spécialement en ce qu'elle entre dans cette voie si souvent recommandée par nous : de former en Belgique, avec des éléments nationaux, des troupes en état d'interpréter les chefs-d'œuvre que négligent les théâtres de pure spéculation, et les pièces neuves de nos jeunes auteurs si mal accueillies, en général, par les directeurs en quête du seul profit pécuniaire.

On nous assure que, dès à présent, les places pour mardi sont fort disputées.

SECTION D'ART ET D'ENSEIGNEMENT POPULAIRES

Bureau : 7 h. 1/2.

THÉÂTRE COMMUNAL, rue de Laeken.

Rideau : 8 heures.

MARDI 3 MAI

PHILASTER

OU L'AMOUR QUI SAIGNE

Tragédie en 5 actes, par M. GEORGES EEKHOUD, d'après BEAUMONT et FLETCHER
Interprétée par le Cercle L'AVENIR (De Toekomst). Régisseur : M. DASSET. — Décors nouveaux.
Costumes exécutés par HENRI BODART.

La représentation sera précédée d'une conférence par Georges EEKHOUD

SUR

L'ÉPOQUE SHAKESPEARIENNE

DISTRIBUTION

Philaster	MM. HOUYOUX.	Bellario (Euphrasie)	M ^{mes} JEANNE FERROUL.
Le Roi	MOREAU.	Aréthuse	PAULINE OCSOMBRE.
Pharamond	VAN HUFFELEN.	Mégra	GROENVELDT.
Dion	LEYDEL.	Galathée	V. SANGLINE.
Cleremont	GROENVELDT.	Une suivante	QUARTIER.
Thrasiline	LEJEUNE.		Seigneurs, Soldats, etc.

La scène se passe à Messine et dans une forêt des environs.

Toutes les places de rez-de-chaussée, fauteuils, parquets, loges, sont indifféremment, à **5 francs**, toutes les autres à trente centimes. On peut se les procurer chez M. MAX HALLET, avocat, rue de la Sablonnière n° 19, ou au Théâtre Communal, le soir de la représentation.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Deuxième article (1).

« Dieu doit avoir bien de la peine à reconnaître les siens », nous disait Rodin le jour du vernissage. Et de fait, dans l'universelle épidémie de pastiche qui sévit au Champ-de-Mars comme aux Champs-Élysées, comment distinguer l'œuvre sincère et probe des trop adroites imitations que précipite chaque année « sur le marché » le succès des novateurs? Il serait aisé de recenser les peintres qui ont apporté à l'évolution artistique une formule personnelle, une originalité nette. Ce classement fait, — et admettons qu'on arrive à en trouver une douzaine, — rien de plus facile que de ranger par catégories tous ceux qui n'ont d'autre souci que de répéter ce qui a été dit avant eux avec infiniment plus d'éloquence. A la hantise de Puvion de Chavannes, qui résorbe une bonne partie des exposants du Champ-de-Mars, à l'influence de Whistler, particulièrement

(1) Voir notre dernier numéro.

profonde sur ses compatriotes de naissance et d'adoption, à celle de Carrière voilant de crépusculaires buées les toiles de braves garçons qui ne demandent qu'à voir clair, il faut ajouter, cette année, une orientation nouvelle : celle de Charles Cottet, dont le coloris assombri commence à gagner, de proche en proche, la génération montante. Aux éblouissements de la lumière, aux harmonies argentées et limpides succèdent les accords nocturnes, le mode mineur, la tristesse et l'amertume.

Et par une réaction normale, on s'enfonce d'autant plus dans le noir qu'on avait été plus blanc autrefois. Les « noiristes », les matelots de vigie du dernier bateau lancé, feront école, vous le verrez. Et l'an prochain, la Société nationale des Beaux-Arts paraîtra porter le deuil de son Palais perdu.

Mais Cottet est un maître. Si le caractère tragique des figures qu'il arrache à la grave Bretagne s'accommode des colorations d'encre et de suie, s'il cherche dans la nuit la source de ses hautes inspirations, ceux qui l'imitent n'ont pas les mêmes raisons de se servir

de la formule qu'il a adoptée. Reconnaissons, toutefois, en M. André Dauchez, qui s'en est allé, comme Cottet, planter son chevalet au cœur de l'Armorique, et dont la vision a avec celle de ce dernier une évidente affinité, un artiste au sentiment pénétrant, intense et profond. La grande toile dans laquelle il montre, en un petit port silencieux abrité par un rideau d'arbres aux silhouettes solennelles, la rentrée des barques à la tombée du jour, est l'une des œuvres caractéristiques des nouveaux-venus.

A part ce début, à part quelques paysages assez intéressants de M. Gustave Albert, peu de promesses parmi les « jeunes ». Il est vrai qu'on n'est pas tendre pour eux dans les parages de l'avenue Rapp, et que la Société du Champ-de-Mars leur est plus fermée encore que sa grande sœur du Palais de l'Industrie. Pour n'en citer qu'un exemple, sur quatre œuvres de M. Maurice Denis, l'un des artistes les plus personnels et les plus délicats de la génération nouvelle, le jury n'en a accepté qu'une, *Soleil de Pâques*, et l'a reléguée dans un coin perdu. Il nous a été donné de voir l'une des autres, un plafond d'une fraîcheur exquise et d'un goût délicieux, exécuté dans des harmonies bleues, blanches et jaunes absolument séduisantes.

On serait stupéfait de ces ostracismes si les œuvres mises en vedette, les envois des « grosses légumes » de la Société ne donnaient la clef du mystère. Il suffit, pour comprendre les tendances réactionnaires du jury, de jeter un coup d'œil sur les Carolus-Duran, les Dubufe, les Béraud, les Gervex, les Courtois devant lesquels s'amasse naturellement la foule, tout comme, dans la maison concurrente, les Bouguereau, les Lefebvre, les Bonnat, les Benjamin-Constant, les Henner. Quelle platitude, quel épuisement, quelle trivialité, quelle imagerie pour confiseur ou pour marchand de savon ! Gervex détient cette année le record. Il expose, entre autres, un groupe de portraits de famille rangés derrière une table dont seul le « jeu de massacre » des fêtes foraines peut donner une idée. C'est à la fois lugubre et comique. Jamais, croyons-nous, on ne vit un homme de talent tomber plus bas.

Clôtons cet ordre d'idées par la *Cène* de M. Dagnan-Bouveret, vaste toile qui balance, dans l'opinion de la foule, le succès des petites choses propres, lisses, à tendances philosophiques, de M. Jean Béraud. Acquis, dit-on, cent cinquante mille francs (par un Américain, naturellement), cette composition excite la respectueuse admiration des dévotes qui y voient la réhabilitation de la peinture religieuse et les prochains triomphes de l'Eglise, confidentiellement annoncés par l'ange Gabriel à M^{lle} Couénon.

Avec la meilleure volonté du monde, et sans l'ombre d'un parti pris, nous n'y trouvons qu'une mauvaise peinture au coloris ranci, aigre et antipathique, une

réunion de personnages aux expressions banales (oh, ce Christ pompadé, aux yeux cernés, à la barbe lustrée, figé en un geste immuable !, une réplique quelconque des innombrables *Cènes* qu'a produites la peinture des anciens, avec la foi en moins. De l'art ecclésiastique, et non de l'art religieux comme dirait l'abbé Charbonnel. Mais on se pâme devant l'image de ce Jésus mondain, aristocratique et élégant ; et l'idée d'avoir éclairé le tableau des seules lueurs que projette le Graal aux reflets rubescents paraît un coup de génie. N'insistons pas.

Il y a, heureusement, au Champ-de-Mars, quelques œuvres de notoriété moins bruyante qui nous paraissent dignes de solliciter l'attention. C'est, particulièrement, dans le domaine du portrait que s'affirment les qualités de goût, de sobriété, d'harmonie du groupe cosmopolite qu'on pourrait dénommer « l'Ecole du Champ-de-Mars » et qui a une physionomie spéciale dans l'art de nos jours. Le portrait d'Alexandre Dumas, par M. Roll, est vivant et d'une rare énergie. Bien qu'inachevé, laissé, en certaines de ses parties, à l'état d'esquisse, il est l'une des œuvres les plus marquantes du Salon.

Les portraits de Charles Cottet et de Lucien Simon, par M. Ménard, sont réellement beaux. Ils vont tous deux bien au delà de la ressemblance matérielle des modèles et vivent, intensément, de la vie intellectuelle des deux artistes. L'envoi de M. Ménard, qui comprend en outre une fort belle composition : *Homère*, un *Crépuscule*, des paysages tragiques d'un caractère saisissant, est d'ailleurs remarquable et classe le peintre au premier rang du groupe dont nous parlions plus haut. Nous en dirons autant de M. Lucien Simon, qui complète cette année par un panneau décoratif : *La Peinture*, l'ensemble ornemental dont il exposa l'an passé le premier élément : *La Musique*. M. Simon s'est représenté lui-même dans cette composition, assis à son chevalet, devant une vaste baie ouverte sur un paysage de Bretagne silhouetté sur un ciel clair, tandis que deux jeunes femmes s'empressent autour du petit modèle qui pose pour lui. L'harmonie et la solidité du ton, les rythmes heureux des lignes, l'expression grave et recueillie des visages, la grâce des deux femmes donnent au tableau une séduction rare. Le *Pardon à Troanon Lanvoran*, d'un coloris de vieux cuir de Cordoue, affirme un effort sincère, une vision personnelle, une probité d'art peu commune. Un portrait d'homme, une marine, une étude de nu intitulée *Rarahu* en souvenir de Pierre Loti, complètent le contingent de M. Simon, l'un des plus attachants qui soient.

M. Jacques Blanche est particulièrement heureux cette année dans le portrait du bon peintre Thaulow et de sa famille. Il a saisi l'artiste à son chevalet, dans son déshabillé de velours gris, brochant patriarcalement un paysage. Bien que la lumière paraisse conventionnelle,

que les dégradations du plein air ne soient guère observées, cette toile s'impose, dominatrice. Elle est grandement conçue, composée avec un goût parfait, dans le style de l'École anglaise du XVIII^e siècle qu'affectionne l'artiste, et d'un incontestable mérite d'exécution. C'est, croyons-nous, l'œuvre la plus importante et la meilleure qu'ait produite M. Blanche, qui paraît avoir trouvé, après beaucoup de tâtonnements et d'essais, sa voie définitive. L'influence des maîtres de la Grande-Bretagne est, de même, sensible dans les autres œuvres de l'artiste : *Portrait de M. Aubrey Beardsley*, *Portrait de femme*, *Jeune femme jouant avec un chien*, *Natures mortes*. Mais toutes plaisent par la richesse des colorations, la souplesse des lignes et leur aristocratique élégance.

M. Aman-Jean expose le *Portrait du peintre Bernard*, une composition décorative : *Les Sirènes*, deux portraits de jeunes filles, un portrait de femme. Sans atteindre à l'expressive beauté du portrait de Jean Dampt, l'une des plus belles toiles du dernier Salon, les œuvres de M. Aman-Jean sollicitent par leur harmonie sobre, par le caractère des figures, par l'arrangement des accessoires, qu'aucune faute de goût ne trouble.

Et voici la série des portraits d'artistes étrangers, parmi lesquels les Anglais et les Américains, bien que visiblement inspirés par Whistler, ont une évidente supériorité.

MM. Guthrie, Lavery, Cameron maintiennent la réputation de l'École de Glasgow. Les peintres américains Alexander, Sargent, Humphreys-Johnston alignent un petit nombre d'œuvres choisies. Le portrait du jeune W. Graham Robertson, par Sargent, est d'une suprême élégance bien que l'exécution un peu sèche laisse à désirer. Le *Portrait de ma mère* de M. Humphreys-Johnston est, au contraire, d'une facture grasse et large, et l'harmonie des noirs et des verts sur laquelle repose l'œuvre est d'un raffinement séducteur. Citons encore les portraits des peintres anglais E.-A. Walton et Hopkinson, ceux de M^{lle} Breslau, de M. Boldini, de M. de la Gandara, le portrait de M. Zorn par lui-même, etc.

Le portrait de la baronne Deslandes par Burne-Jones a été, pour tous, une déception. On n'imagine pas peinture plus froide et plus dure. La jolie femme que devrait représenter l'œuvre, et qu'il est d'ailleurs impossible de reconnaître dans la poupée de bois et d'acier imaginée par le peintre, méritait franchement d'inspirer mieux que cela un artiste. Le portrait est d'une impassibilité en contradiction avec la nature du modèle et d'une pauvreté d'exécution réellement navrante.

Nous compléterons dans un troisième article ces notes cursives et passerons en revue les œuvres des peintres et sculpteurs belges qui représentent honorablement notre pays à Paris.

GOG

par CATULLE MENDÈS. Deux volumes. Paris, Charpentier, éditeur.

A la première page de ce roman, Catulle Mendès en précise lui-même la portée :

« Dans ce livre où un drame humble et tendre s'étiole et se disperse en une tragédie politique, dit-il, il ne faut pas voir la dégénérescence et la fin de telle ou telle race princière, d'une espèce royale ; l'auteur n'a prétendu y marquer le terme, nommément, ni de Habsbourg, ni de Hanovre, ni de Hohenzollern, ni de Bourbon ; on y trouvera, sans irrespect donc pour aucune auguste individualité, cette ambition plus étendue de montrer quel paraît devoir être, en la société actuelle ou prochaine, la suprême période de toute lignée monarchique. »

L'idylle ou « le drame humble et tendre » est celui d'une toute jeune pastoure que la superstition de son village a égalée à Jeanne d'Arc ou à Bernadette, parce qu'elle est pieuse et simple et qu'elle a des crises d'incompréhensible extase. Un jeune religieux « à l'âme loyale et saine et hardie, et guerrièrement pieuse, pareille aux deux morceaux d'une épée dont on aurait fait une croix », a vu en elle le miracle de foi qui persuadera le dernier survivant d'une race royale — et après lui, un pays tout entier — à croire à la monarchie, à la restaurer, à l'imposer, pour aider au triomphe de la foi.

Mais la pastoure n'a pas entendu de voix. L'enthousiasme du prêtre la gagne, parce qu'elle l'aime, sans le savoir. Elle se laisse mener auprès du roi découronné ; mais au moment de parler, alors qu'elle eût pu devenir la messagère d'une volonté divine, elle avoue au jeune religieux et sa passion et le mensonge dont elle s'est inconsciemment laissée entourer. Tout s'écroule en un instant, et l'espoir du prêtre, et la volonté vacillante du roi qui attendait un signe d'en haut pour éclairer son incertitude, et l'enthousiasme de la foule et des partisans et, pour une heure, la vertu de l'homme de Dieu.

L'œuvre a quelques très belles pages peignant l'irrésolution du dernier survivant de tant de rois, se demandant s'il doit imposer le bien ou laisser s'accomplir un mal dont la mystérieuse grandeur l'effraie. Forcer les hommes à être heureux, quand on sait que leur bonheur est d'être délivrés de l'arbitraire, quel qu'il soit ; répandre du sang, quand au-dedans de soi on ne sent pas le grand « IL FAUT » du Destin. Qu'elle était reposante aux faibles, cette voix du miracle qui suppléait pour eux à la voix de la vie, trop sourde en leurs êtres anémiés. Celui-ci du moins, roi aux yeux ternes, avait conservé assez de fierté d'âme pour ne pas commander et accomplir l'action au nom de raisonnements et de calculs humains. Puisque aucun miracle ni aucune force ne le poussait en dedans de lui-même, il laissait mourir en paix les choses déjà à moitié mortes, grand dans son obéissance désintéressée à l'inertie d'une fin de race, comme certains de ses aïeux furent grands en obéissant à la puissante voix de domination qui était en eux.

D'autres pages, silhouettant tout un monde de journalistes, d'ecclésiastiques, de mondains, de charlatans, d'exploiteurs ou de naïfs gravitant autour de ce projet de restauration, sont curieuses. Le tout est vu à travers l'histoire ignoble d'un prince royal ruiné, abruti, dont l'existence misérable se traîne d'un bout à l'autre du roman, y mettant une note d'écœurante pourriture humaine.

Pas plus que le brutal idéal du nihiliste Leiloff, banalement esquissé et mesquinement compris, cette vie en décomposition de quelques êtres devenus des choses, n'est le vrai poème du réalisme; et il devient trop facile, vraiment, de montrer, à côté de quelques âmes simples ou belles, la putréfaction de quelques malheureux, dont le vice n'a plus d'intérêt parce qu'il n'y a plus moyen de le rattacher à aucune cause personnelle, si lointaine ou si indirecte qu'elle soit.

Ce ne sont plus des études d'humanité, cela devient sous-humain. Et par la même raison que les histoires d'anges n'appartiennent pas au réalisme, il semble évident que celles de ces mannequins vidés de sens vital ne lui appartiennent pas davantage. Que les mystiques et les savants se partagent ces deux catégories de monstres, mais qu'on n'en caresse pas les yeux et les oreilles de la foule normale sous le prétexte et sous le nom de Réalité.

Entre la bête et l'ange, l'homme est assez complexe et profond pour qu'on l'étudie; et désormais lui seul, en son infinie et vivante et mouvante psychologie, en ses fatalités de force et de vie, nous intéresse, sans qu'il nous reste assez de moyen-âgeuse patience pour fouiller sans dégoût toutes les fatalités de mort.

Ce n'est pas que l'étude de la dépravation m'effarouche et que toute la génération actuelle n'en puisse supporter la vue d'un œil fort indifférent et pur de toute pudibonderie. Je ne sais rien de plus attirant, au contraire, que de voir un moment la plus profonde, la plus complète ignominie de l'homme comme une chose excessive, émouvante, qui fait surgir tout à coup un idéal très sain, très défini, presque tangible. Et je sais gré à tant de réalistes, fussent-ils aujourd'hui démodés, d'avoir mis de salutaires bornes à notre manie d'enfermer l'ordure sous un glacis de vague pitié et de vertueuse horreur, — tout comme on ferait des beignets de fumier.

Mais en Catulle Mendès, je ne sens nullement la pitié, l'indignation, l'horreur du fard, la patiente recherche du vrai, ni la mystérieuse attirance de l'excès qui fit la grandeur de l'école réaliste; la fange qu'il remue, il en est amoureux, il la peint en dilettante.

Ce dilettantisme — assez voisin de l'esprit qui doit animer les discours, moins littéraires pourtant, des gardiens de sérail en mal de distraction — est impatientant.

Nous avons tous, à l'heure qu'il est, une horreur si marquée des dilettantes qu'il devient fraternel de l'exprimer.

Pressés que nous sommes par le désir de nous heurter à la nécessité, d'entendre sa voix au milieu de nos tergiversations, de nous sentir dans le courant impérieux d'une vie assez intense pour que les arguties du choix et des admirations partielles ne nous arrêtent pas, nous n'avons guère le temps de beaucoup écouter ceux qui s'abandonnent à leurs petites prédilections personnelles — fussent-elles revêtues des formes les plus artistement ciselées — quand ces prédilections ne nous font pas toucher le fond éternel et simple de notre nature. La folie douce des collectionneurs de timbres-poste ou l'érotomanie sont choses à coup sûr très humaines, mais on peut vivre très intensément en les laissant de côté; et lorsqu'elles envahissent des domaines où elles n'ont que faire et où leur présence n'est pas indispensable, n'est-il pas légitime de les ranger dans l'ordre des superfluités oiseuses et plutôt encombrantes?

LE SALON (?)

Ce n'est point une exposition d'œuvres, c'est une exhibition de noms. Quelques méritoires artistes belges mis à part, il reste toute une tapée d'Autrichiens officiels, puis les Leighton, les Böcklin, les Burne-Jones, les Béraud, les Dagnan-Bouveret, comme les années précédentes il y avait les Bonnat, les Munkacsy, les Madrazo. Un invité s'impose pour l'an prochain : M. Bouguereau. Il résumerait ceux d'aujourd'hui et l'on pourrait n'inviter que lui seul. M. Bouguereau est, en effet, un symbole.

De cette nouvelle manifestation bruxelloise du goût dans les arts, il ressort que désormais les ambassades peuvent approvisionner un salon, comme des tapissiers meublent un appartement. On choisit en France, en Angleterre et en Allemagne ceux que les gouvernements de ces différents pays proclament grands peintres et l'on prie les consuls belges de s'entremettre auprès des personnages influents de là-bas.

Que les envois soient quelconques, qui donc en a cure et qui parmi nos diplomates en pourrait juger? Il suffit qu'ils représentent soit une scène mythologique, soit un portrait de duchesse, de douairière, de général ou simplement d'actrice célèbre, pour qu'ils soient déclarés chef-d'œuvre. Le sujet représenté et la signature comptent seuls.

Avec de pareilles idées on arrive à former un Salon qui, certes, peut plaire à des gens du monde, mais à des peintres, jamais. C'est à rebours de toute préoccupation haute que l'on procède et c'est dans le médiocre qu'on échoue. C'est ainsi que l'on arrive à établir en pleine cimaise un Böcklin qui outrage la vue et un Leighton qui hurle contre l'art. Et les Stuck et les Thoma et tous ceux qui, parmi les nouveaux venus, cultivent le poncif, et les vieux débris, qu'ils s'appellent Cluysenaer ou Clays, et ceux qui semblent être au-dessous même de toute critique, les Ter Linden et les Dell'Acqua, ne font qu'accentuer l'impression déplorable et grandissante au fur et à mesure qu'on parcourt les salles. Tout ce dont l'art hardi, jeune et libre de notre temps se débarrasse, toutes les baudruches de la fausse, banale et bourgeoise beauté, tous les tableaux destinés, dès aujourd'hui, aux places d'honneur en des musées de province ou aux salles d'attente des ministères pour entretenir le mauvais goût des employés, sont accueillis en ce salon. Cela n'est pas de la vie, mais de l'empaillage. Cela n'a ni souffle, ni élan, ni vaillance, ni spontanéité, ni création, ni force; cela n'a que de la tenue bête et nulle. Cela fait songer à quelque chose de cossu, de propre et d'imbécile. A preuve les de Blaas, les van Haanen, les Müller, les Ribarz, les Lebidzki, etc.

Il nous serait facile de prolonger cette liste de quelconques, d'échoués, de vieillis et d'usés, qui encombrant le soi-disant *Salon de 1896*. Si nous ne le faisons, c'est que la nomenclature en serait vraiment trop longue. En outre, il nous faudrait citer, en leur compagnie, bon nombre de peintres belges, intéressants jadis, mais décidément finis aujourd'hui. Or, la cruauté vis-à-vis de ces invalides nous déplaît.

La *T'ancée du Liban* de Burne-Jones est la seule grande pancarte qui ne rebute point. Elle est peinte en tons clairs, sans ces crudités bleues *Amour dans les ruines*, sans ces tons d'acier *Légende de Persée* dont le peintre abuse. C'est un poème mélancolique de grâce comme les Italiens d'autrefois en concevaient. Cela n'a, certes, point de vraie grandeur, cela n'a rien de biblique ni de religieux, cela est d'un art tranquille, un peu faible, un peu malade, un peu court — mais, somme toute, rare et attirante.

Quelques-uns de nos peintres — surtout Alfred Verhaeren — font oublier un instant en quel Salon morne on se trouve. Son *Coin de chapelle*, sa *Table de travail*, sa *Carte* réalisent des harmonies de couleur éclatante et sonore, que nous cherchons en vain ailleurs. Ici abondent les belles fleurs du ton qui sont fanées et mortes en combien d'œuvres voisines ! Dans le *Coin de chapelle*, le fond ne s'affirme guère aussi heureux que l'avant-plan, l'enfant de chœur paraît mal dégrossi et semble en bois. Les murs, les ornements sacerdotaux, les cartels dorés, la Vierge sont, par contre, admirablement traités.

Claus et Heymans, ainsi qu'un Allemand, M. Graf, ouvrent des fenêtres de lumière au long de la rampe sombre et bitumineuse. La *Sapinière* du premier a cette qualité rare de « tenir » et de n'être point un ensemble de raccords. L'impression agit d'une poussée et l'on ne surprend rien qui détonne. Le cadre de feuilles en plâtre dont Heymans entoure la *Mare dans les bois* distrait l'œil et joue autour de sa toile.

M. Gilsoul continue ses études d'eaux, de quais et de villes, piqués de réverbères allumés, le soir. Il expose les toujours mêmes effets dont il varie, autant que possible, la monotonie, et il y réussit.

Une *Zélandaise* de M. Frédéric, quoique un peu crue de ton, séduit par la note gaie et fraîche et comme endimanchée qu'elle profère. C'est la Hollande vive, claire, propre, lisse qui s'étale là.

Un beau portrait de M. Motte retient aussi.

Restent quelques Écossais: Lavery, Paterson, Stevenson, dont le talent, tributaire soit de Corot, soit de Whistler, charme sans enthousiasmer. Et c'est tout.

Si l'on en excepte Carriès, le délicat et très habile artiste dont l'œuvre a été maintes fois analysée et louée en ce journal, la même désolation règne dans la sculpture. Il y a là un buste de M. Demot qui se sert du marbre pour se dresser indestructiblement ridicule.

On est heurté, froissé, révolté de tous les côtés, devant, derrière, à droite, à gauche. Il y a de la laideur qui vous brûle dans le dos.

Et l'on quitte le *Salon* — *Salon* de quoi? — avec la joie d'être sorti de son atmosphère, avec la volonté de plus en plus nette de combattre de telles négations d'art, avec la conviction que parmi tous ces peintres à succès qu'on décore de toutes les chamarrures gouvernementales il n'en est guère dont l'œuvre ne soit une débâcle ou une faillite. On se souvient de toutes les gloires viagères, celles de Gallait et de Dekeyser, chez nous, de Kaulbach et de Von Piloty en Allemagne, celles de Delaroche et de Vernet en France, et l'on associe le sort des faux grands peintres du Salon des Beaux-Arts à ces lamentables souvenirs. Et l'on se ragaillardit à songer que vraiment il n'y a de vraie ardeur et de vraie passion esthétique qu'en dehors de l'influence néfaste des gens titrés (soit titres de noblesse, soit titres de bourse) et des mécènes grossiers qui trafiquent de l'art, en font une question d'offre et de demande et parient sur un peintre comme sur un cheval.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition de la *Société des Amis des Arts de la Somme* (Musée de Picardie). 7 juin-19 juillet. Deux œuvres par exposant. Dépôt à Paris, chez M. W. Denis et Robinot, 12, passage des Deux-Nèthes (rue Ganneron). Gratuité de transport sur les lignes de la Compagnie du Nord pour les artistes invités.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. *Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation*. Renseignements : M. Henry Racy-maeckers, président ou M. L. Losseau, secrétaire de la *Société des Beaux-Arts, Mons*. Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTRÉAL (Canada). — British Empire exhibition : 24 mai-12 octobre. Envois : 1^{er} mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes : 10 %. Dépôt à Paris : Chevalié et Saulay, 92, avenue d'Hautleville.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements : M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

PÉRIGUEUX. — Société des Beaux-Arts de la Dordogne. 21 mai-12 juillet. Délai d'envoi : 5 mai. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements : M. Bertolletti, secrétaire général, Périgueux.

ROUEN. — Exposition nationale et coloniale. (Section des Beaux-Arts.) 16 mai-16 octobre. Délais d'envoi expirés. Renseignements : Secrétaire-général de l'Exposition, Champ-de-Mars, Rouen.

PETITE CHRONIQUE

La MAISON d'ART organise une exposition suivie de vente d'œuvres choisies de L. Artan, H. Boulenger, F. Courtens, L. Dubois, F. Fourmois, Eug. Smits, A. Verwée et H. Van der Hecht. L'Exposition aura lieu du mardi 5 au dimanche 10 mai, de 10 à 5 heures. La vente, par le ministère de M. le notaire Pierret, aura lieu le 11 mai, à 2 heures, et, s'il est nécessaire, continuera le lendemain.

M. Vincent d'Indy vient de passer deux jours à Bruxelles pour assister aux répétitions des chœurs de *Fervaal*, qui sont faites en ce moment au Théâtre de la Monnaie. Il a dirigé, hier, un ensemble et a pu constater avec plaisir que le travail était déjà très avancé, ce qui permettra de faire passer l'ouvrage tout au début de la saison prochaine.

C'est, comme nous l'avons annoncé, M^{lle} J. Raunay qui créera le rôle de Guilhen et M. Seguin celui d'Arfagand. M. Gibert étant engagé à Bordeaux, le rôle de Fervaal n'est pas encore distribué.

M. Van Dyck a triomphé dans *Tannhäuser* comme il avait triomphé dans *Lohengrin*. Chanteur de style à la voix timbrée, mordante et solide, acteur admirable, profondément pénétré du caractère de son héros dont il exprime à merveille la sensualité, les emportements, les angoisses, le repentir, il a réalisé de façon idéale le Chevalier de Thuringe enfin restitué. M. Van Dyck chantera mardi prochain *Tannhäuser* pour la dernière fois.

Les nombreux amis qu'a laissés en Belgique le pianiste espagnol Isaac Albeniz, l'un des plus brillants premiers prix sortis du Conservatoire de Bruxelles (classe de Louis Brassin), apprendront avec plaisir qu'il est en bonne santé et dans la plus féconde période de travail. M. Albeniz est installé avec sa femme et ses trois enfants à Auteuil, dans un délicieux petit hôtel qu'il a orné d'œuvres d'art et de souvenirs. Il s'adonne avec ardeur à la composition et, depuis trois ans, n'a pas écrit moins de dix actes, indépendamment d'un nombre considérable de morceaux de piano et de chant, tous publiés en Angleterre, où l'artiste a résidé avant de se fixer à Paris. Son œuvre lyrique comprend actuellement *Henry Clifford*, opéra en 3 actes, joué au Lycée de Barcelone; *Pepita Jimenès*, comédie lyrique en 2 actes, représentée au

même théâtre; *San Antonio la Florida*, opéra comique en un acte joué à l'Apollo de Madrid et au Tivoli de Barcelone; *The magic opal*, deux actes montés successivement au Prince-of-Wales et au Lyric de Londres, puis à New-York, où l'œuvre tient encore l'affiche; enfin *The poor Jonathan*, deux actes en collaboration avec Millöcker et représentés à Londres au Prince-of-Wales.

Il serait intéressant de faire connaître à Bruxelles l'une ou l'autre de ces partitions, celle, par exemple, de *Pepita Jimenès*, la plus récente et la meilleure des œuvres de M. Albeniz. Dégagees de tout parti pris, d'école et de tradition, les compositions du jeune artiste décelent une remarquable facilité d'écriture, du goût et une abondance d'inspiration qui leur ont valu en Espagne, en Angleterre et en Amérique l'accueil le plus favorable.

CONCERTS POPULAIRES. — Nous rappelons à nos lecteurs le concert extraordinaire qui aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le jeudi 14 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de M^{me} Bosman, de MM. Ernest Van Dyck et André Gresse.

On exécutera la *Mer* de Paul Gilson, le premier acte de la *Valkyrie* et la *Chevauchée des Valkyries* de Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu à la Monnaie, le mardi 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

Vient de paraître chez Lacomblez, rue des Paroissiens, à Bruxelles, en un original et fort élégant format, une nouvelle œuvre de J. DE TALLENAY, dont le dernier livre, *Treize Douleurs*, a reçu un si sympathique accueil chez nous et à l'étranger. Titre : *Au Sanatorium*. Récit rapide et parfois fortement pensé d'une aventure mélancolique dans un de ces vastes établissements de repos et de santé, caravansérails de malades et de mourants, que l'Allemagne compatissante a érigés au milieu des beaux sites de la vallée du Rhin. Le style participe des qualités habituelles de l'écrivain : une main de femme charmante guidée par un cerveau de sérénité virile et harmonieuse.

La retraite de M. JOURDAN, l'alerte et populaire contrôleur du Théâtre du Parc, si cordial et si obligeant dans la logette où il distribuait les places aux amateurs de location, suscite d'unanimes regrets. M. Jourdan, quoique Français, se fixe en Belgique et a choisi l'un des plus riants paysages des environs de Bruxelles, la vallée de la Senne, à Genneval, le charmant village où naquit l'auteur des paroles de la Brabançonne qui en adopta le nom comme pseudonyme en l'accommodant un peu : Jenneval.

Les quatre séances que donnera à Paris (salle Pleyel) M. Eugène Ysaye avec la collaboration de M. Raoul Pugno sont fixées aux 8, 11, 15 et 18 mai. Ces auditions, qui auront lieu à 4 h. 1/2 précises, seront, ainsi que nous l'avons annoncé, exclusivement consacrées à la Sonate classique et moderne et promettront d'être l'événement de la saison musicale parisienne.

Le Quatuor Crickboom-Miry-Angenot-Gillet vient de se faire entendre avec le plus grand succès, à quatre reprises, à Madrid, où le monde musical a fait à nos compatriotes un chaleureux accueil. Les journaux font le plus vif éloge du Quatuor, « le meilleur qui se soit produit en Espagne ». Les programmes se composaient entre autres du Quatuor et du Quintette de César Franck, du Quatuor à cordes de Vincent d'Indy, du Quatuor en sol (piano et cordes) de Brahms, du Quintette de Schumann et des XII^e et XIV^e Quatuors de Beethoven. Au piano, M. Trago, un jeune pianiste espagnol de grand talent.

Nos artistes vont se rendre actuellement à Barcelone, où ils sont engagés pour une série de six concerts, puis à Palma de Majorque où ils en donneront quatre.

La direction des Beaux-Arts de France vient d'acquiescer, à la suite de la très intéressante exposition que fit, le mois dernier, à la galerie Durand-Ruel, M. Maxime Maufra, deux toiles du peintre : *Un Paysage d'Ecosse* et la *Pointe du Raz*.

M. Maufra débuta cette année à Bruxelles, où il exposa au Salon de la *Libre Esthétique* cinq paysages d'Ecosse et de Bretagne.

M. Eugène Carrière vient de faire éditer par l'imprimerie Lemercier un admirable portrait en lithographie d'Edmond de Goncourt.

Cette œuvre ouvre une série de figures contemporaines qui comprendra Alphonse Daudet, Auguste Rodin, Paul Verlaine.

En ce moment est ouverte à Dresde, au cabinet royal des estampes, une exposition d'affiches illustrées, choisies parmi les plus beaux spécimens exécutés en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Amérique.

D'autre part, une jeune revue d'art toulousaine, *L'Effort*, a eu l'ingénieuse idée, dit *L'Express*, d'organiser à Toulouse une exposition d'affiches belges. On sait que depuis quelque temps les affiches belges jouissent d'une sérieuse réputation et qu'elles ont leur place à part dans toutes les collections. L'exposition projetée à Toulouse sera curieuse, en ce sens qu'elle réunira pour la première fois les meilleures œuvres de nos peintres d'affiches, principalement du trio liégeois Donnay, Berchmans et Rassenfosse, qui sont parmi les rares artistes de ce genre ayant su se garder de l'influence de Chéret.

L'exposition en question s'ouvrira le 10 mai. Le catalogue sera orné des portraits de tous les participants.

De même que les années précédentes, le théâtre de Munich annonce, pendant la période des fêtes théâtrales de Bayreuth, une série de représentations comprenant les œuvres de Wagner, qu'on ne jouera pas cette année au Richard Wagner-Theater : *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde* et les *Multres Chanteurs de Nuremberg*. Les pèlerins de Bayreuth qui disposeront de loisirs pour s'arrêter quelques jours à Munich pourront ainsi passer en revue tout l'œuvre du maître saxon, puisque le théâtre de Bayreuth donne cette année les quatre drames qui composent l'*Anneau du Nibelung*. Il ne manquera à la série que les *Fées* et *Parsifal*.

Outre les drames wagnériens, le théâtre de Munich remontera à nouveau les *Noces de Figaro* et le *Don Giovanni* de Mozart, ce dernier conformément à la partition originale, qui appartient à M^{me} Pauline Viardot, et d'après laquelle eut lieu à Prague, le 29 octobre 1787 et sous la direction de Mozart en personne, la première exécution de cette œuvre aujourd'hui plus que centenaire.

Enfin l'on donnera le *Fidelio* de Beethoven, également d'après la version originale, c'est-à-dire en deux actes, précédés des *Ruines d'Athènes*, pour soli, chœurs et orchestre, reconstituées d'après le programme de la première exécution de cette partition célèbre, sous la direction de Beethoven.

Voilà un programme alléchant. Cette « saison d'été » à Munich s'ouvrira le 2 août, pour prendre fin le 30 septembre. Les œuvres de Wagner seront exécutées dans la grande salle de l'Opéra, les œuvres de Mozart et Beethoven au Residenz-Theater. Pour tous renseignements, s'adresser à l'intendance des théâtres royaux, à Munich.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTASTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LE COURRIER DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1889

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS
par M. A. GALLOIS

a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés
les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

Le COURRIER DE LA PRESSE lit 6,000 Journaux par jour.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

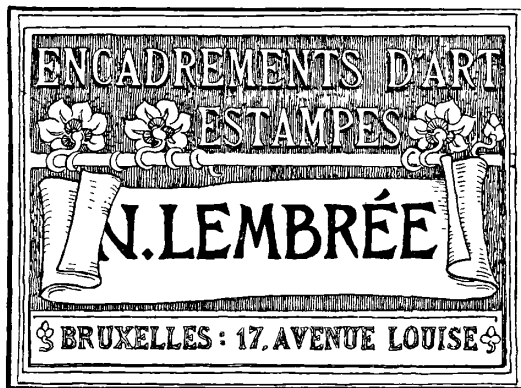
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY



LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES

19 et 21, rue du Midi

31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. (Troisième article.) — PHILASTER.
Première représentation au Théâtre communal. — ESPAGNE, par
Georges Lecomte. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — A LA MAISON D'ART.
— GALERIE CARPEAUX. — CONFÉRENCE DE M. SIGOGNE. — PETITE
CHRONIQUE.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

(Troisième et dernier article (1))

Un artiste qu'on aime pour le perpétuel renouvellement de son art, pour ses recherches inquiètes, pour l'inattendu de ses réalisations, c'est M. Albert Besnard. Les deux paysages avec figures qu'il expose cette année: *La Cascade*, *Baignade dans le lac d'Annecy*, affirmement, en même temps que la volonté d'échapper à toute banalité, un œil singulièrement délicat, épris de décorations franches, d'harmonies sonores, habile à saisir les caresses de la lumière, le scintillement de l'eau frappée par le soleil, la fluidité de l'atmosphère, le recul des horizons. Un *Portrait de M^{lle} Dreyfus* complète

(1) Voir nos deux derniers numéros.

son envoi qui marque parmi les meilleurs du Salon.

Nous en dirons autant des paysages parisiens de M. J.-F. Raffaëlli : *Les Invalides*, *Notre-Dame*, *la Sainte-Chapelle*. La récente exposition particulière de l'artiste à la Maison d'Art nous a donné l'occasion de louer comme il convient ce talent prime-sautier et charmant qui donne à toutes ses créations une vie si intense, une vérité si frappante. C'est l'essence même de Paris qu'il exprime, dans le rayonnement de sa lumière diffuse, dans l'animation de ses rues, dans le pittoresque et l'imprévu des sites choisis. Un portrait de M^{lle} Raffaëlli, d'une grâce et d'une séduction rares, des études de fleurs ajoutent à la série des « paysages urbains » une note fraîche, la joie et le sourire de l'Exposition.

Portraits et paysages dominant, d'ailleurs, cette fois, à la cimaise. Et si les maîtres : Claude Monet, Camille Pissarro, se réservent pour d'autres galeries, d'une intimité plus favorable à de consciencieux examens, voici Sisley et ses belles études de l'église de Moret; voici Thaulow qui fait vivre, en des nocturnes harmonieux et calmes, les ruelles et les carrefours silencieux de Dieppe; voici Lebourg, fidèle à sa bonne ville de Rouen et aux environs de Paris; voici Cazin qu'on dénomma assez irrévérencieusement, mais non sans justesse, un « Massenet à l'huile »; voici Lobre que sollicitent les souvenirs sommeillants du château de Versailles; voici Kuehl et ses vues de Lübeck, Liebermann

et son amusante baignade de garçonnetts, pétris en pleine pâte argentine, R. de la Fontinelle, — un nom nouveau, — dont les quais de Paris décèlent une vision personnelle.

Les peintres belges tiennent, nous l'avons dit, une place honorable au Champ-de-Mars, et sans tapage, sans recourir à de vains artifices pour forcer l'attention, conquièrent peu à peu la sympathie.

Ici encore, les paysagistes sont en majorité. Les visiteurs s'arrêtent, charmés, devant les claires évocations de la Flandre par Emile Claus, devant les mélancoliques visions de béguinages, de cours muettes, de rivières désertes d'Albert Baertsoen, dont la toile principale, *Soir sur l'Escaut*, a une grandeur tragique impressionnante. En belle place, le *Halo*, le *Canal à Gand*, la *Montagne d'Or*, l'*Intérieur flamand* (baptisé, dès le jour du vernissage, le « Tremblement de terre ») d'Alexandre Marcette, les canaux par lesquels M. Ferdinand Willaert note éloquemment la tristesse de Bruges et de Gand, une petite impression d'hiver et une étude d'enfant de M. Georges Buysse, des paysages de Courtens, de Théodore Verstraete, de Wytsman, de M^{me} Wytsman.

Les peintres de figures sont représentés entre autres par M. Isidore Verheyden dont le beau portrait de Constantin Meunier, daté de 1888, occupe une place d'honneur; par M. René Janssens, dont nous avons loué, ici-même, l'excellent *Portrait d'un statuaire*; par M. Frédéric, qui expose, outre la *Pensée qui s'éveille* et une version du triptyque *Le Labourage*, connus à Bruxelles, deux toiles importantes, minutieusement étudiées, attirantes malgré la sécheresse du procédé et l'acidité des tons: *La Pudeur* et la *Grand-mère*; par MM. Houyoux (*Sous la feuillée*), Ottevaere (*Pastorale*), Leempoels (triptyque des *Noces d'argent*), Doudelet, dont le très curieux et archaïque *Tournoi d'amour*, revu et augmenté d'un nombre considérable de figures nouvelles depuis qu'il fut exposé à la *Libre Esthétique*, accroche à la cimaise le mystère de ses gestes hiératiques, de ses attitudes de cartes à jouer.

Un jeune artiste belge actuellement fixé à Paris, M. Evenepoel, mérite une mention spéciale. Sa grande toile *Ouvriers revenant du travail au crépuscule*, traitée dans les tons noirs, fumeux et tristes que paraît, nous l'avons dit, affectionner la génération nouvelle, n'en renferme pas moins de sérieuses qualités. Ses figures, au geste las, à la marche lourde de bêtes de somme harassées, ont un caractère saisissant. Divers portraits et études, non exempts de gaucheries mais d'une volonté nettement exprimée, d'une personnalité qu'on pressent, donnent de sérieuses promesses dignes d'attention.

Passons, pour ne pas allonger outre mesure cet examen sommaire, aux sections de sculpture et d'objets

d'art, en ne nous arrêtant qu'aux œuvres qui nous paraissent solliciter l'analyse.

L'envoi du maître sculpteur Rodin, qui partage avec Puvis de Chavannes l'une des salles du premier étage, laisse le visiteur perplexe. Quelques marbres, polis, arrondis, lisses jusqu'à l'énervement, apparaissent œuvre de praticien plutôt que de statuaire. La beauté des lignes, l'harmonie des formes, le jeu des muscles, le mouvement des membres, toujours si caractéristiques dans l'art de M. Rodin, sont singulièrement diminués par ce polissage à outrance, et pour retrouver la virile énergie du maître, il faut se retourner vers les moulages de son *Illusion, fille d'Icare*. Mais ici, nouvelle hésitation. On se trouve en présence de fragments à peine dégrossis, presque informes, qui ressemblent à des débris de groupes antiques retirés de fouilles, mutilés et en miettes. Attendons et réservons notre impression jusqu'au jour où l'œuvre nous sera présentée dans sa forme définitive.

La *Petite Châtelaine* de M^{lle} Claudel, joli buste que chaque printemps nous ramène, voisine — en marbre cette fois — avec les sculptures de M. Rodin. Proche, un petit marbre délicat de M. Albert Bartholomé: *Jeune fille se coiffant*, l'un des plus jolis morceaux du Salon. Du même, *Jeune fille dansant*, en bronze, une *Petite fontaine* et un bas-relief d'un modelé exquis.

Au rez-de-chaussée, une salle entière est consacrée à M. Jules Desbois. L'ensemble des œuvres qu'il a réunies, et qui comprennent une quarantaine d'étains, de bronzes, de marbres, de plâtres, pour la plupart connus, donne l'impression d'une haute probité d'art, d'un talent sûr de lui-même, à la fois puissant et délicat, sensible à la beauté ornementale et tourné vers la pitié, vers l'amour. La figure en bois de la *Misère*, le groupe en bronze *La Mort*, la statue en marbre *Léda*, dominant de haut cette imposante sélection, l'un des grands attraits du Champ-de-Mars.

Laissant de côté les figures colossales, vraiment trop rudimentaires, des sculpteurs danois de Stockenström et Tegner, négligeant de même l'in vraisemblable monument de Balzac de M. Marquet de Vasselot et le monument de Molière exécuté pour la ville de Tézénas par M. Injalbert, arrêtons-nous devant la curieuse *Fontaine de salle à manger* de M. Jean Baffier, dont les détails charmants, traités avec une finesse et une sûreté de main remarquables, sont noyés dans un ensemble de chalet suisse, d'horloge à coucou assez déplaisant.

Voici de charmantes figurines de Vallgren, — femmes allongées en corolles, épanouies en calices, d'une grâce et d'une élégance particulières. Voici, de M. Roche, un projet de fontaine, *L'Effort*, d'une énergie et d'une robustesse rares. Voici des *Visages de femmes*, d'un sentiment pénétrant, de M. Bourdelle; la *Pierre*,

modèle d'un motif décoratif de M. Camille Lefèvre pour l'hôtel de ville d'Ivry; un *Buste de Verlaine* de M. Niederhäusern-Rodo; une figure tombale pour un monument funèbre, de M. Victor Peter; deux masques de M^{me} Besnard, exécutés en grès par M. Emile Müller; un buste en pierre de M. Jean Damp; le *Drapeau* de M^{me} Marie Cazin.

Des nôtres, et parmi les envois les plus admirés, un *Laboureur* inédit de Constantin Meunier, qui poursuit glorieusement la série de ses études sur la vie rustique; les *Lutteurs* de Jef Lambeaux, comme taillés à coups de serpe, bâtis avec fougue, avec brio, certes, mais d'un art brutal et matériel, inférieur à telles productions d'autrefois, le *Baiser* ou la première *Lutte*; le groupe d'*Eulenspiegel* et quelques bustes, appréciés précédemment, de M. Charles Samuel; un *Etalon flamand* de M. Devreese.

Une petite figure en bronze, dénommée (pourquoi donc?) *Atavisme*, par M. H. Le Roy, joint à une attrayante souplesse la séduction d'un arrangement décoratif ingénieux et d'une patine charmante. La ligne onduleuse de la chevelure, la légèreté des draperies, la courbe du corps emporté dans un mouvement de danse lascive, tout concourt à faire de cette figurine un objet d'art exquis.

A rapprocher des sculpteurs, bien qu'ils exposent dans la section des applications de l'art à l'industrie, MM. Carabin, qui donne à ses ronde-bosses en bois un caractère si intense, et Alexandre Charpentier, dont les bas-reliefs en étain et en bronze, les lithographies gaufrées en couleurs, les cuirs gaufrés, les portraits, plaquettes et jetons affirment la variété et la souplesse d'un talent aujourd'hui reconnu et admiré par tous.

L'espace nous manque pour parler en détail des nombreux objets d'art qui se disputent l'attention. Bornons-nous à citer, à la volée, le *Lit* de M. Jean Damp, œuvre de longue haleine à laquelle l'artiste a consacré deux années; le *Cabinet de travail* de M. G. Serrurier, qui rappelle celui qu'exposa naguère l'artiste liégeois à la *Libre Esthétique* et qui apporte à Paris une note vraiment nouvelle; les bijoux de M. Georges Morren; les émaux translucides de M. Thesmar; les vases et vitraux de M. Tiffany; les céramiques de MM. Dammouse, Dalpayrat et Lesbros, Chaplet, Bigot, J. Cazin, M. Cazin, Émile Muller, en grands progrès, Lachenal, Kähler, Lamarre; la très belle tapisserie, vraiment harmonieuse et originale, de M. Maillol; le coffret de M. Camille Martin; les tapisseries et broderies de MM. Ranson et Rippl-Ronai; les reliures de MM. V. Prouvé, Ch. Meunier, R. Wiener; les terres lustrées et verres églomisés de M. Roche, etc. Une nouveauté, qui a charmé tous les artistes: une série de verres en forme de fleurs, d'une délicatesse et d'un goût extrêmes composés par le graveur allemand Karl Koepping.

Clôturons ces notes par la mention de deux ensembles importants dont nous engageons nos lecteurs à ne pas négliger l'examen attentif: la collection, variée et saisissante de vérité, des originaux de M. Paul Renouard pour le *Graphic*, — lanterne magique où défile, prise sur le vif, l'actualité politique, littéraire, mondaine, militaire, sportive; et les verrières de Jeanne Darc pour la cathédrale d'Orléans, composées par M. Galland et réalisées par M. Gibelin, l'un des plus vastes travaux décoratifs qui aient été exécutés en ces dernières années.

PHILASTER

Première représentation au Théâtre communal.

D'abord une conférence courte, énergique et simple, de Georges Eekhoud, esquissant la pléiade Shakespearienne, cette éjaculation étonnante de poètes, d'écrivains, de dramaturges, se projetant dans le court espace de trois quarts de siècle, avec, au centre, le règne d'Elisabeth, et faisant inopinément et passagèrement de l'Angleterre le premier pays littéraire du monde, — volcan promptement éteint, d'une activité et d'une fulgurance émerveillantes. Une conférence caractérisant aussi la vie instinctive et bruyante de cette légion turbulente et bizarre, sa tendance constante à plonger en plein dans les événements extérieurs, mais en marquant avec virulence les directions psychiques qui les recréent et les dirigent; pas des mystiques rêveurs, mais; pas des réalistes brutaux non plus; des âmes tourmentées comprenant et exprimant avec passion et presque avec fureur, le double mobile du monde, la chair et l'esprit, refusant de s'abstraire en des cogitations métaphysiques, refusant aussi de ne considérer que la matière. Une conférence résumant ensuite la vie déhanchée et dévergondée de Fletcher et de Beaumont, les auteurs de *Philaster*, fils de famille gaspilleurs de leur patrimoine et appauvris, rincés, s'attelant alors au théâtre, chevaux jumeaux tirant le même char, en une étrange fraternité de conception artistique. Une conférence expliquant enfin, en phrases nerveuses, la pièce et son humanité généreuse, son exaltation ingénue, ses allures de conte de fée, son imbroglie de mystère se dissipant finalement comme les nuages d'un ciel orageux pour montrer, dans une grande lumière, le triomphe de l'héroïsme, du dévouement, de l'amour et de la jeunesse!

Alors a commencé la représentation devant une salle pleine, mi-partie bourgeoise, mi-partie ouvrière.

C'était la cour d'un roi de Sicile, le roi lui-même, la princesse Aréthuse, sa fille, un prétendant espagnol, des seigneurs variés, un page, Bellario à l'âme ravissante, des dames d'honneur, et les discours, les gestes, les attitudes, les révérences de ces personnages de haut vol, qu'il s'agissait d'exprimer. Avec une bonne volonté admirable, mais aussi avec une insuffisance naïve, une ignorance touchante de ce milieu de courtisans et d'opulence, la troupe presque improvisée de la Section d'Art de la Maison du Peuple avait accepté cette tâche au-dessus de ses forces et de sa compréhension, parce qu'elle était en dehors des habitudes des vaillants artisans que Georges Eekhoud avait rassemblés et qu'il avait stylés dans la mesure du possible. Quel puissant désir de bien faire chez ces simples, quels efforts pour pénétrer leurs

personnages si loin de leur quotidienneté, et qu'ils se figuraient, sans doute, d'après les légendes populaires sur les palais, les monarques, les chevaliers et les châtelaines!

Rien ne peut rendre l'impression à la fois touchante et rieuse que causait cet ensemble, en lequel ont éclaté, de temps à autre, de vraies réussites mettant les auditeurs en émoi et ouvrant des échappées sur ce qu'un tel commencement d'une entreprise si grande pourra faire obtenir si l'on s'opiniâtre à la mener jusqu'au bout. Des trouvailles charmantes de laisser-aller et d'instinct à côté de souvenirs de conservatoire mal à propos crus la bonne règle et suivis religieusement. Et vraiment ce qui fut surtout sujet à critique, en cette solennité à la fois si grave et si plaisante, c'est peut-être que ces ingénus ne se sont pas suffisamment fiés à leur ingénuité et ont cherché quelque adjuvant à la faiblesse qu'ils craignaient en eux, dans les niaises traditions de l'art dramatique habituel, de l'art des pédants et des routiniers.

Un charme, malgré tout, se dégageait, donnant à la représentation une saveur et un intérêt puissants; il se dégageait spécialement pour ceux dont la pensée, allant au delà du présent, et dédaignant les comparaisons funestes avec le déjà vu, tenaient cette soirée pour une première poussée, comme un rudimentaire essai présageant l'avenir. Et telle était la sincérité de ces acteurs, hommes, femmes, jeunes filles, voués tout entiers à leur rôle, pénétrés du devoir de les rendre et de servir la belle cause de l'art populaire, de démontrer que l'ouvrier veut, lui aussi, devenir esthète et ravir aux classes dirigeantes le monopole de l'aptitude à comprendre les effets magiques et les jouissances de cette grande force sociale, l'Art, que vraiment quiconque n'était pas pris dans les artificialités bêtes de la chronique mondaine et des gestes clichés pour le nicheliffé, se sentait ému d'une confiance admirable, et qu'il venait aux lèvres ce cri: Oh! les braves gens, oh! les braves gens!

Que des revuistes, semainiers de journaux, aient trouvé là matière à sarcasmes, à colères, à mépris ou à goguenardises, c'est dans l'ordre. Ils sont moralement aux gages de la prétendue élite qui s'irrite quand on parle de la destituer de la spécialité qui, à l'en croire, ferait d'elle l'unique réceptacle du Beau. Mais laissons ces admirateurs patentés de tout ce qui est stéréotypé dans le soi-disant grand monde et dans le grotesque bel air où circulent les gens en bonne posture. Qu'ils continuent à croire que la troupe vieillie et radoteuse de la Comédie française représente le nec plus ultra de l'art de bien dire et que faire saillir tous les *e muets*, accomplir minutieusement toutes les liaisons entre les mots c'est le dernier cri de l'esthétisme, le psutt et le vian, le fil en quatre, le fin du fin et le suprême gratin. Tout cela c'est Byzance et la décadence et l'on peut poser franchement la question de savoir si l'accent bruxellois des comédiens qui ont joué *Philaster* est vraiment inférieur à l'accent parisien, affecté et pincé, puant le patchouli, l'opoponax et le corylopsis, des demoiselles Brandès, Bartet, Samary et autres raffinées de la maison qui, aujourd'hui, est de Molière, comme l'Université libre est de Verhaegen. Question d'habitude de l'oreille peut-être et pas autre chose.

Quand Enrico Ferri, cet hiver, prononçait ses merveilleux discours avec son accent italien et ses néologismes énormes d'originalité, on ressentait une joie autrement savoureuse que le chatouillement cérébral de la diction tant réputée, mais affreusement banale et affectée « des plus grands comédiens du monde ».

Courage donc aux téméraires qui vont de l'avant sans se préoccuper du « qu'en dit-on »! Mais pourtant qu'ils aillent de préfé-

rence aux œuvres qui extériorisent les mœurs, les passions, les aventures de leur classe. Qu'ils restent de préférence dans leur milieu. Les rois et les cours sont peu leur fait. Qu'ils laissent cela « aux gens de société » pour voir s'ils s'en tireront même aussi bien qu'eux. Lorsque l'an dernier la troupe de la Section d'Art de la Maison du Peuple joua les *Tisserands* de Hauptmann, la réalisation fut plus adéquate parce que les personnages rentraient directement dans la psychologie des acteurs. Eekhoud a peut-être été trop hardi en les jetant en plein dans les solennités, les conventions, les pompes des palais. Qu'ils se concentrent sur d'autres œuvres. Alice Bron en prépare une en quatre actes: *Le Jeu de massacre*. Notre prédiction et notre espérance: que la Belgique va voir éclore son théâtre national, et que pour ce théâtre nous aurons nos artistes nationaux — commence à se réaliser. D'autres vont venir, d'autres viennent, encore inconnus, mais déjà en route et dont nous entendons les pas. Messieurs les chroniqueurs usuels vont rire, se moquer, s'esclaffer, goguenarder, spiridionner, gémir, prendre leurs grands airs entendus, annoncer des catastrophes. Laissez faire ces radoteurs édentés; leur sort est marqué d'avance comme il le fut cent fois: ils se tromperont comme à l'ordinaire, ils seront, en leur bêtise ininterrompue, constamment à côté de ce qui arrivera, et, une fois de plus, on leur passera sur le corps, les piétinant et les crevant comme fait un escadron de cavalerie chargeant à travers le bétail. Et quand la trombe aura passé, tous ces ruminants se rallieront et se mettront à galoper derrière comme s'ils avaient toujours fait partie du régiment: ils meugleront triomphalement aux succès qu'ils avaient proclamé devoir être des défaites. On la connaît, on la connaît, cette inévitable histoire!

ESPAGNE

par GEORGES LECOMTE. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs.

L'Espagne (tra los montes) telle que Gautier la concevait n'est pas du tout celle que nous décrit M. Lecomte. Les seuls chapitres qui font songer à Gautier sont ceux intitulés « l'Espagne flamenco ». Mais ici encore l'idée maîtresse qui domine les jugements de M. Lecomte lui fait voir en noir cette gaieté à résille, à œillades et à éventail et c'est même en jugeant les *corridos* qu'il énonce son plus net et, à notre sens, son plus exact jugement:

« Les *Corridos*? Elles doivent leur grandeur à la Mort qui sans cesse plane sur elles. Elle est le but suprême du drame, elle en domine toutes les péripéties. On peut dire que c'est, dans un décor radieux, un jeu à cache-cache avec la Mort. Féroce ment la foule se passionne pour le tragique de l'action.

« Ne semble-t-il pas que ces spectacles soient l'aboutissement dernier de l'influence catholique en Espagne? Tout le moyen-âge vit dans l'effroi de la Mort. Le catholicisme, qui lui enseigne le mépris de la vie, l'accable par sa vision terrifiante de l'au-delà. En Espagne, cette atmosphère d'épouvante est rendue plus horrible par l'œuvre sanglante du fanatisme. On égorge, on torture. Pendant des siècles, une trombe de mort souffle. Toujours la Mort est présente à l'esprit. Elle façonne les mœurs, elle étire la pensée. Elle tient une telle place dans l'existence qu'une sorte de volupté de mort finit par posséder les êtres. Est-il étonnant que ce peuple, palpitant de tels frissons, ait voulu que la Mort présidât à ses plaisirs et n'ait pu s'intéresser à des jeux que s'ils se dramatisaient

d'une émotion analogue à celle dont il haletait dans la vie? Alors il connut les joies de l'épouvante, il fut secoué d'un délire mortuaire qui n'est point sans ressemblance avec les frénésies de nos convulsionnaires. »

M. Lecomte examine avec précision non seulement le décor espagnol, mais il pénètre profondément dans les mœurs; il rassemble en un monument à trois étages : « L'Espagne catholique, l'Espagne arabe, l'Espagne flamenco », toutes les idées que son sujet lui suggère et couronne le faite de son étude par l'Art, Suivent comme chapitres accessoires : « l'Espagne politique et l'Espagne anglaise (Gibraltar) ».

Les pages sur l'Espagne catholique et sur l'art nous paraissent très probantes. Le peuple qui vit de et pour la mort comme jadis l'Égypte, avec cette différence pourtant qu'il en a la passion tandis que Memphis, Thèbes et Sais en eurent le culte, est d'une originalité terrible dans la famille des nations modernes. Philippe II en fut le symbole couronné. C'est le plus profondément espagnol de tous les rois d'Espagne. Avant tout il fut religieux et cruel. Encore aujourd'hui l'Escorial qu'il a bâti abrite à son ombre, pendant l'été, le plaisir qui s'échappe de la capitale. Ce terrible séjour sert de lieu de villégiature au monde madrilène. On rit et on s'amuse en ce tombeau autour duquel les hôtels regorgent d'hôtes et de pensionnaires.

Pour M. Lecomte l'islamisme est la joie, le catholicisme la terreur et ces deux contraires, qui ne devraient s'aborder qu'à coups de poing, se sont ici tendu la main. L'Espagne est une fusion d'antinomies, un nœud d'antithèses et telle aussi apparaît-elle dans l'art.

S'il est des peintres, Ribeira et Zurbaran et plus encore Valdès Léal, dont le pinceau semble être fait avec l'os et les cheveux des morts, on rencontre en Velasquez celui qui unit le luxe et la clarté et l'élégance et la joie avec le deuil et l'appareil funèbre. Ses nains monstrueux sont la personnification de ces alliages : nains sinistres et en parade, avortons tranquilles résultant d'un accouplement d'idées hybrides. Le grand peintre aimait à les camper comme des gentilshommes et quelquefois on ne les distingue pas, à première vue, des petits rois. De même dans le tableau des *Menines*, reines et naines font bon ménage. La difformité s'insinue jusque dans les modes, et les infantes, de par leurs robes, prennent des allures de bouffonnes. La mort, la vie, les altesses et les duègnes, les rois fous et les fols raisonnables, tout s'allie en cet art, rare, parfait, triste et élégant.

M. Lecomte consacre un lucide paragraphe à l'influence de Velasquez et de Goya sur les modernes artistes français. A travers Manet il la retrouve jusque dans Degas. Il est évident, qu'en ce cas, il ne s'agit que de technique.

Tel qu'il se présente, ce nouveau livre complète ceux de Théophile Gautier et de Maurice Barrès : les trois réunis définissent l'Espagne.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Louis Legrand, peintre-graveur. Catalogue de son œuvre gravé et lithographié, par E. RAMIRO. Paris, H. Floury. — *Les Heures de mystère*, par MAURICE LEBLANC. Paris, P. Ollendorff. — *Le Prince des Lettres françaises : Villiers de l'Isle-Adam*, par JOSÉ HENNEBICQ. Paris, L. Vanier; Bruxelles, Lyon-Claesen. — *Une femme bourgmestre, d'une ville belge au XVIII^e siècle*, par A. GOOVAERTS. Anvers, Imp. V^e De Backer.

A la Maison d'Art.

La grande salle de la Maison d'Art s'est ouverte, la semaine dernière, aussitôt après la clôture de l'exposition de Raffaëlli, à une collection de toiles signées de quelques maîtres belges choisis parmi les plus éminents : Louis Artan, H. Boulenger, Louis Dubois, Alfred Verwée, Eugène Smits, F. Courtens, H. Van der Hecht et leur doyen à tous, Fourmois, apparenté par la vision et la facture à Théodore Rousseau, auquel le paysagiste belge, on le reconnaîtra un jour, n'est nullement inférieur.

A voir réunies ces œuvres diverses : marines, paysages, figures, animaux, sobrement et grandement traitées, avec certaines affinités dans l'harmonie des tons et comme un air de famille, on ne peut se défendre d'une vive admiration pour le groupe d'artistes dont elles représentent l'art robuste, sain, exempt de toute afféterie, directement inspiré par l'étude consciencieuse de la nature.

A aucune époque, on n'a peint avec plus de vérité et de poésie la mer du Nord roulant ses vagues glauques sous des ciels chargés de nuées. Artan en a exprimé avec une puissance étonnante la grandeur nostalgique. Il l'a traitée avec des caresses d'amant, jamais lassé de ses séductions, l'exaltant dans la douceur des crépuscules, à la clarté indécise de la lune, aux premiers rayons de l'aube, y revenant l'hiver, quand la bise souffle et que le rivage est ouaté de neige, campant parfois au milieu du fracas des flots, à l'extrémité de quelque estacade rongée par la vague.

Boulenger, Louis Dubois, Vander Hecht, puis Courtens, pour ne citer que les artistes réunis en ce Salonnet, ont été séduits par les colorations plantureuses, riches, harmonieuses et sonores de la nature agreste. Ils ont rénové l'école du paysage en Belgique et largement contribué à faire aimer ces sites de Flandre et de Wallonie jadis dédaignés, aujourd'hui cités parmi les plus beaux et les plus pittoresques. Quelques toiles, en particulier celles de Louis Dubois : bruyères, marais de Campine miroitant sous un ciel clair, paysages brabançons marbrés de troupeaux, évoquent avec éloquence une époque féconde en œuvres fortes dont on proclame enfin, après des années de discussions stériles, l'incontestable mérite.

L'exposition des œuvres du maître peintre animalier Alfred Verwée, auquel Troyon ne fut certes pas supérieur, est trop récente pour qu'il soit utile de vanter son art à la fois fougueux et réfléchi, puissant et doux, qui reflète un des plus beaux tempéraments de peintre du siècle.

Et voici, pour finir, Eugène Smits, le coloriste chatoyant et souple, tout en nuances, en harmonies subtiles, en raffinements inédits, dont quelques toiles : *En étule*, *la Sieste*, *Robe verte*, *Tête mauresque*, parent des bijoux les plus précieux un écrin dont chaque pièce a sa valeur et son intérêt.

Puisse être atteint le but de justice et de réhabilitation que poursuit la Maison d'Art en offrant ainsi à la curiosité et à la sympathie des amateurs un ensemble exclusivement composé d'œuvres indigènes. Notre école, longtemps méconnue, combattue par les marchands qui avaient intérêt à la dénigrer, conquiert peu à peu l'estime à laquelle elle a droit. Elle s'impose, nous l'avons dit, à l'étranger, et quelques succès retentissants, à Paris notamment, ont attiré vivement sur elle l'attention des artistes et du public. C'est avec raison que la Maison d'Art ouvre cette campagne qui lui fait honneur. Nous serons, pour notre part, heureux de la seconder dans sa tâche généreuse.

GALERIE CARPEAUX

Une revue française, *La Critique*, donne, dans sa dernière livraison, les détails suivants sur une galerie ignorée du public et qui contient nombre d'œuvres d'art de premier ordre :

« Il est dans Paris des Musées inconnus : un des plus remarquables, visité de quelques initiés et des critiques d'art, est celui que M^{me} Carpeaux, dans un pieux souvenir, a consacré au grand sculpteur.

Dans un paisible hôtel du boulevard Exelmans sont réunies les principales maquettes des chefs-d'œuvre décorant Paris ainsi qu'une quantité de statuettes, de peintures et de dessins de J.-B. Carpeaux.

A l'entrée se détache la *Danse*, terre cuite du célèbre groupe de l'Opéra, le plâtre de l'*Ugolin* et la maquette de la *Fontaine de l'Observatoire*.

L'Amour blessé se présente comme une gracieuse statuette de la Renaissance.

Des bustes merveilleux de pénétration humaine; M^{me} Carpeaux, *Alexandre Dumas*, M^{me} *Alexandre Dumas* aux cheveux souples, aux traits accentués; le peintre *Gérome*; la baronne *Sipièrre*; un buste de *Napoléon III* d'une réalité historique saisissante commente et explique les dernières années de l'Empire par son intensité malade. Cette impression d'apparat est corroborée par un moulage pris sur le lit de mort de l'Empereur où les moustaches tombantes et les yeux clos détruisent le factice de cette figure officielle.

Deux statuettes reproduisent les fils du sculpteur. Beaucoup de croquis ont eu pour modèle ces mêmes enfants endormis.

Le côté spécial de ce musée nous montre un Carpeaux nouveau pour le public : Carpeaux peintre. Ce sont çà et là des portraits de lui-même, vigoureux, dans la manière noire. Des ébauches de fêtes impériales, de scènes populaires, documentation rapide, conçues pour le seul plaisir de l'impression fixée et de nature.

Une quantité de croquis révèlent Carpeaux maître dans cet art à la fois spontané et savant.

M^{lle} Louise Carpeaux, qui a hérité des remarquables dons paternels, expose dans cette même galerie un buste de très belle conception de M^{me} *Got*, un autre très saisissant du remarquable écrivain *Victor Charbonnel*. » M. M.

La Direction de la MAISON D'ART vient de s'entendre avec M^{me} V^e Carpeaux pour que la superbe collection qu'elle a réunie soit transportée dans son ensemble à Bruxelles, où elle ne peut manquer d'exciter le plus sympathique intérêt.

L'exposition du Musée Carpeaux s'ouvrira dans les premiers jours du mois prochain.

Conférence de M. Sigogne.

M. Sigogne, le professeur bien connu, a donné le 27 avril dernier, dans la grande salle de la Maison d'Art, une conférence instructive autant qu'intéressante. Il traita ce sujet éminemment requérant : *L'esthétique dans l'art oratoire*. Le conférencier, avec cette éloquence de diction qu'on lui connaît, a développé des plus heureusement son sujet. M. Sigogne a remporté, devant un public nombreux et choisi, un succès vraiment enviable. C'est à partir des Grecs que M. Sigogne étudie la question. Il la développe en passant par la période romaine et la termine en s'occupant de l'éloquence moderne. Il donne à ce sujet quelques excellents conseils — dont le détail nous mènerait trop loin. — Mais, quoi qu'il en soit, la conférence de M. Sigogne, écoutée avec attention, fut applaudie chaudement et comme toujours eurent grand tort les absents.

PETITE CHRONIQUE

M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, vient d'acquérir au nom de l'État un tableau et un pastel de J.-F. Raffaëlli qui figuraient à l'exposition particulière de l'artiste récemment ouverte par la Maison d'Art.

L'une de ces œuvres représente *Notre-Dame de Paris* et fait partie de la série de peintures qui ont valu à M. Raffaëlli un succès unanime dans les diverses expositions où il les a envoyées. L'autre est un *Marchand de mouton*, au pastel, antérieur en date aux rues de Paris, mais caractéristique de la période qui assit définitivement la réputation du peintre.

M. Raffaëlli sera ainsi fort bien représenté au Musée de Bruxelles, qui ne possédait jusqu'ici aucune œuvre de lui. Cette acquisition fait honneur au Ministre en affirmant son continuel souci d'augmenter par des morceaux de choix notre collection nationale, à laquelle son initiative a déjà valu plusieurs accroissements importants.

D'autre part, nous apprenons que le Gouvernement français a fait choix, pour le Musée du Luxembourg, d'une toile de Raffaëlli actuellement exposée au Champ-de-Mars. Cette œuvre, intitulée : *Notre Dame, effet d'hiver*, est à peu près semblable, à part la saison et, par conséquent, l'effet de lumière, à la Cathédrale de Paris, acquise pour le Musée de Bruxelles.

M. P. Litta a donné jeudi, à la salle Ravenstein, un deuxième récital de piano qui a obtenu, comme le premier, beaucoup de succès. Le jeune pianiste s'est distingué particulièrement dans l'exécution des *Etudes symphoniques* de Schumann et de diverses pièces de Chopin, qu'il joue avec un sentiment juste et en excellent musicien.

Une cantatrice de La Haye, M^{lle} Timmermans, a rempli les intermèdes en chantant, d'une jolie voix de soprano léger, le rêve d'Elsa de *Lohengrin*, l'air des *Noces de Figaro*, qui convenait particulièrement à ses moyens, et des mélodies de Van Yperen, Richard Hol et P. Litta. Elle a été, de même que son partenaire, très chaleureusement applaudie.

Le Cheval en mouvement et sa représentation dans l'Art, tel était le titre de la conférence avec projections lumineuses donnée vendredi dernier, au Palais des Académies, par M. Maxime Guérin-Catelain de Paris.

Comment l'artiste peut-il traduire le mouvement du cheval, c'est-à-dire en réalité une série de phénomènes passagers et divers dans une image unique et immobile? Doit-il chercher en dehors de la nature des attitudes imaginaires qui synthétisent l'ensemble des actions et qui donneront mieux l'illusion du mouvement que la vérité elle-même? Telle est la question qu'a étudiée tout d'abord le conférencier. Grâce à de nombreuses projections de chronophotographies en mouvement d'après nature, il a analysé ensuite le mécanisme des allures et démontre les caractères très distincts de chacune d'elles.

Puis en rapprochant les attitudes vraies du cheval au pas, au trot et au galop des œuvres d'art les plus célèbres où ces allures sont représentées, M. Guérin-Catelain a fait voir le rôle prépondérant que la convention a joué jusqu'à présent dans la représentation du cheval en mouvement. A notre époque, l'apparition de documents photographiques certains éclaire la question d'un jour nouveau et détermine une évolution rapide vers la vérité et l'exactitude. Les projections des dernières œuvres de MM. Aimé Morot, R. Goubie et Ed. Detaille ont permis à l'auditoire de juger de l'importance des progrès réalisés dans cette voie depuis quelques années. »

Dans notre n° du 12 avril dernier nous avons rendu compte de l'intéressant livre dans lequel ces idées sont développées. La conférence a eu un succès du meilleur aloi.

MAISON D'ART. — M. Jules Bois, bien connu par ses nombreux ouvrages sur l'occultisme et par les causeries qu'il fit à ce sujet à Paris, donnera le vendredi 22 mai, dans la grande salle de la

Maison d'Art, une conférence qui a pour titre : *L'Envoûtement*. Ce sujet, plein d'actualité, promet une soirée intéressante et curieuse.

Le jeudi 14 mai, à 2 heures, s'ouvrira à la Maison d'Art une exposition des affiches Belges et Françaises de l'ANNÉE.

Au premier étage, exposition d'un choix d'affiches des Maîtres Français.

On se souvient du succès obtenu par le *Pont vivant* au Théâtre communal. A l'Alhambra, le *Pont vivant* est joué depuis hier en français, pour la première fois en Belgique. Le grand intérêt de la pièce réside en deux tableaux sensationnels : Le Phare et le Pont vivant, qui dépassent tout ce qui a été tenté jusqu'à présent.

M. et M^{me} Barberini-Licari donneront à la salle Érard, rue Latérale, 4, le samedi 16 mai, à 8 h. 1/2, un concert composé d'œuvres pour piano, luth, lyre, mandoline et chant. Les billets, à 5 francs, sont en vente chez les éditeurs Schott frères, Breitkopf et Härtel, Katto, et à la maison Érard.

CONCERTS POPULAIRES. — Le concert extraordinaire qui devait avoir lieu au Théâtre de la Monnaie jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de M^{me} Bosman, de MM. Ernest Van Dyck et André Gresse, est remis à samedi.

On exécutera la *Mer*, de Paul Gilson, le premier acte de la *Valkyrie* et la *Chevauchée des Valkyries*, de Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu jeudi soir, à 8 h. 1/2, à la Monnaie.

Pour toutes les demandes de places, s'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Nous serions injustes en ne disant pas que le petit volume d'un goût sobre et parfait qui contient la nouvelle œuvre de J. de Tallenay, *Un Sanatorium*, a été imprimé et mis sur pied par l'importante maison Veuve Ferdinand Larcier, à Bruxelles, rue des Minimes, bien connue pour ses belles éditions artistiques par le monde esthétique comme par le monde judiciaire. Longue serait la liste des livres qui lui ont valu sa réputation. Une grande part en revient à notre compatriote M. LAMBERTY, le directeur de la partie technique.

M^{lle} Irma Sethe, dont les débuts à Londres avaient reçu l'an dernier l'accueil le plus favorable, s'est définitivement classée, cette année, parmi les virtuoses de l'époque. Dans un concert donné avec orchestre à Saint-James's Hall, le 30 avril dernier, elle a obtenu un succès retentissant, constaté par tous les journaux, — le *Times* et le *Standard* en tête, — en interprétant la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch, la *Folia* de Corelli, un *Nocturne* de Schubert et les *Zigeuner-Weisen* de Sarasate. M^{lle} Sethe donnera un nouveau récital à Saint-James's Hall le 21 courant.

Freyhir, l'une des plus belles partitions de notre compatriote Émile Mathieu, vient d'être joué avec un grand succès à Kiel (Schleswig-Holstein), sous la direction de M. Hermann Stange.

Une exposition internationale du Livre moderne va s'ouvrir ces jours-ci à l'Art nouveau, à Paris. Le Comité d'organisation est formé, outre M. Bing, directeur de l'Art nouveau, de MM. Bénédite, L. Bouland, J. Claretie, F. Gallimard, G. Geffroy, P. Gille, Roger Marx, Gabriel Mourey, Henri Houssaye, Octave Uzanne, etc. L'exposition comprendra les livres d'impression d'art créés dans la seconde moitié du XIX^e siècle, l'ornement du Livre, le vêtement du Livre (reliures, caractères, etc.), les éléments du Livre (papiers de luxe ou de fantaisie, etc.), les dessins nécessaires pour l'illustration de livres, les croquis et modèles de meubles pour Bibliothèques.

Le *Gil Blas* vient de doubler son format en publiant chaque jour, depuis le 1^{er} mai, un supplément de quatre pages, offert gratuitement aux abonnés et aux acheteurs du journal, ainsi distribué : Dimanche, *Gil Blas sportif*; lundi, *Gil Blas mode*; mardi, *Gil Blas revue* (illustrations d'A. Guillaume); mercredi,

Gil Blas hors de France; jeudi, *Gil Blas militaire*; vendredi, *Gil Blas illustré*; samedi, *Gil Blas scientifique, agricole, industriel et financier*.

Nous signalons tout particulièrement à nos lecteurs la livraison de mai des *Maîtres de l'Affiche*. Elle se compose d'abord de l'*Arc-en-Ciel*, de Chéret, l'une de ses compositions préférées; viennent ensuite l'affiche que Lucien Métivet a dessinée pour Eugénie Buffet; puis celle de Réalier-Dumas pour le *Bec Auer*, et, enfin, la très curieuse composition de Maurice Greiffenhagen pour la revue *Pall Mall Budget*, l'une des affiches les plus caractéristiques de l'école anglaise.

Un concours est institué, par les soins de la Société « Bruxelles-Attractions », dans le but de rechercher le meilleur projet de fête populaire, à organiser au centre de la ville de Bruxelles, pendant l'exposition de 1897 :

1^o La fête devra avoir une portée à la fois instructive, artistique et morale; 2^o l'auteur du projet devra présenter un programme complet d'exécution, avec plan et dessins à l'appui; 3^o il devra indiquer les voies et moyens les plus pratiques pour réaliser son idée.

Une somme de mille francs sera répartie en primes de la façon suivante : 1^{re} prime, 500 francs; 2^e prime, 200 francs; 3^e, 4^e et 5^e primes, 100 francs.

Les projets resteront la propriété de la Société « Bruxelles-Attractions », ils ne pourront être réalisés que sous son patronage.

Les projets devront être adressés sous plis cacheté, portant une devise, au secrétaire général de « Bruxelles-Attractions », Palais de la Bourse, à Bruxelles, avant le 31 décembre 1896, à minuit. Une enveloppe cachetée, reproduisant à l'extérieur la devise du projet et mentionnant à l'intérieur le nom de l'auteur, devra être jointe à l'envoi.

Un jury spécial, nommé par le Conseil d'administration de « Bruxelles-Attractions », jugera le concours dans le courant du mois de janvier 1897.

L'anonymat sera garanti aux concurrents qui en feront la demande.

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

EXPOSITION

d'œuvres choisies de Louis Artan, H. Boulenger, F. Courtens, Louis Dubois, F. Fourmois, Eugène Smits, Alfred Verwée et H. Vander Hecht.

Demain lundi 11 mai, à 2 heures, **Vente publique** des œuvres ci-dessus par le ministère de M. le notaire Pierret, 132, chaussée de Warre, Ixelles.

La vente se fera au comptant avec 10 p. c. pour tous frais.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE

sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

E. LEDRAIN. *Nouvelle traduction de la Bible. Le Sermon sur la Montagne* (Premier article). — UNE CAUSE LITTÉRAIRE. — DÉCORATIONS A LA LITTÉRATURE. — A LA MAISON D'ART. *Exposition d'affiches françaises et belges*. — CONCERTS POPULAIRES. *Premier concert extraordinaire*. — EXPOSITION CAMILLE PISSARRO. — A PROPOS DES ŒUVRES DE RODIN. — PETITE CHRONIQUE.

E. LEDRAIN

NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE

Le Sermon sur la montagne

(Premier article (1)).

Voici que l'immense travail de M. E. LEDRAIN, la traduction nouvelle (la *retraduction*) de la Bible d'après les textes originaux hébreu et grec, sans autre préoccupation que l'exactitude brutale, approche de

(1) Voir l'Art moderne, nos des 6 février 1887, 19 février (la Bible, traduction nouvelle); 8, 22 et 29 avril 1888 (la Bible et le Coran); 11 novembre, même année (la Littérature antisémite); 23 juin 1889 (les Prophètes dans la Bible); 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme); dans le même n° du 28 juillet 1889, les Traductions de la Bible. Voir également le n° du 3 septembre 1893.

l'achèvement. Enfin ! s'écriera le patient piocheur, tout grevé du souvenir des longues veilles et des heures de travail sans nombre ! Le tome IX vient de paraître et le tome X complétera. Cinq mille pages actant le patient et rigoureux travail de ce profane, lentement grandi aux proportions du plus savant, du plus notoire et du plus scrupuleux interprète ; parce que profane, c'est-à-dire parce que libéré des préoccupations dérivatoires de l'homme de foi religieuse mettant dans ses versions le corrosif filet d'essence qu'alchimisent ses désirs, ses adorations, ses espérances ou ses haines, goutte tremblante qui, diluée dans le liquide pur, donne à toutes les molécules cette odeur ou cette saveur légère suffisante pour qu'il faille dire : c'est gâté ! comme le vin piqué, comme le vin ayant le goût de bouchon.

Voyez le tableau de l'œuvre ! sa classification méthodique établissant l'ordre en cette énorme accumulation de documents et de renseignements disparates qu'emmagasine le commun des esprits suivant l'enfantine série des aventures familières de l'Histoire sainte, et qui, pour la plupart sans grande valeur intrinsèque, ont été gonflés aux dimensions fabuleuses par le prodigieux grandissement du Christianisme, auquel on les a puérilement donnés pour bases orthodoxes. Oui, oui, voyez le tableau !

D'abord les LIVRES HISTORIQUES : les Juges, — Samuel, — les Rois, — Esdras, — Néhémie, — les

Chroniques, — *les Maccabées*, — accumulation, si souvent fantaisiste et ridiculement orgueilleuse, d'épisodes défigurés en lesquels se sont extériorisées la vie turbulente et la vanité ébouriffante de ce petit peuple arabe qui, sans doute, n'eût obtenu qu'une place infime dans l'histoire, si, par le plus illogique phénomène, la grande religion aryano-chrétienne ne s'était pas arbitrairement rattachée à ces lointains, par cet accident : la naissance de Jésus l'Aryen en cette sémitique terre de Judée. — Deux volumes.

Ensuite les LIVRES LÉGISLATIFS, sous la dénomination d'ensemble, Hexateuque, substituée par M. Ledrain à Pentateuque : *la Genèse*, — *l'Exode*, — *le Lévitique*, — *les Nombres*, — *le Deutéronome*, — *Josué*, — donnant de ces tribus les lois et le droit bizarres, si loin des nôtres mais ayant eu pourtant leur influence sur l'évolution propre du droit européen, toujours à raison de cette erreur colossale : que nos origines sont dans cette peuplade ethniquement non seulement différente, mais le plus souvent contraire à nous et à notre psychologie. — Deux volumes.

Puis les PROPHÈTES : *Isaïe*. — *Jérémie*, — *les Lamentations*, — *Ezéchiël*, — *Osée*, — *Joël*, — *Amos*, — *Abdias*, — *Jonas*, — *Michée*, — *Nahum*, — *Habacuc*, — *Sophonie*, — *Aggée*, — *Zacharie*, — *Malachie*, — *Baruch*, — *Daniel*, — *l'Histoire de Bel et du Serpent*, — *l'Histoire de Suzanne*, — *l'Épître de Jérémie*, — amalgame dans lequel domine une philosophie à dure base israélite, souvent mélangée d'infiltrations marquant le contact avec les visions plus douces et plus humaines de l'Égypte et de la Grèce dont les civilisations confinaient à la Palestine et y suscitaient de fluidiques courants d'induction. — Deux volumes.

Viennent les ŒUVRES MORALES ET LYRIQUES : *Le Cantique des cantiques*, — *l'Ecclésiaste*, — *les Proverbes*, — *la Sapience*, — *l'Ecclésiastique*, — *Ruth*, — *Esther*, — *Tobie*, — *Judith*, — *les Psaumes*, — *Job*, — où s'accuse plus nettement encore, spécialement dans l'admirable *Job*, poème en tous points grec sauf les forts drôles et gambadantes préface et postface, et dans quelques psaumes, le mélange d'inclinations moins barbares, moins sombres, moins étroites que celles qui gisaient dans l'intellect stagnant, et en quelque sorte à cloisons étanches, de la race arabe. Ici encore se révèle l'interpénétration des nations voisines, essentiellement progressives, indéfiniment éducatives. — Deux volumes.

Enfin, le NOUVEAU TESTAMENT : *Les Évangiles*, — *les Épîtres*, — *l'Apocalypse*, — *les Actes*. — Cette fois on vogue en plein dans les eaux claires et aryennes du Christianisme primitif. Des rêves nouveaux apparaissent avec des horizons d'idées où le sémitisme de la vieille Bible judaïque, vague et déclamatoire, n'intervient plus que par quelques rattachements superficiels aux lieux et aux légendes. L'esprit

est radicalement autre. C'est l'épanouissement, en une efflorescence magnifique, des filaments qui s'étaient glissés dans les œuvres des Prophètes mais qui, pour le véritable Hébreu, semblaient blasphématoires ou hérésiarques. C'est le Christ, en un mot, l'Aryen par excellence, n'ayant de juif que le nom, infini en sa pitié et son dévouement, idéal en ses besoins de sacrifice pour autrui, et que, pour le motif d'une psychologie si antagoniste de la leur, les bons Hébreux de Jérusalem crucifièrent inexorablement après lui avoir effrontément préférez le brigand Barabas ! — Deux volumes.

Le premier tome de ce couple ultime a donc paru et avidement, comme les précédents, j'en ai commencé la lecture, avec la joie de le sentir, lui aussi, vierge de toute accommodation coquette ou bienveillante. Le quadrigé sacré dont parle saint Augustin, portant les destinées de la religion nouvelle, les quatre Évangiles sont là : MATHIEU, MARC, LUC, JEAN, en leur simplicité, en leur naïveté touchantes de traduction mot à mot, de traduction littérale, sans travestissement, sans grimace, livrant tel quel aux méditations et aux inductions, soit de l'historien, soit du philosophe, le récit populaire des dits, des faits, des gestes du prodigieux personnage qui, en dix-huit mois de propagande plébéienne, émit autour de lui et fit flotter dans l'atmosphère des âmes, assez de paroles ailées et d'indications sur le mystère humain, pour que, fructifiées par les esprits des masses souffrantes, elles devinssent la religion extraordinaire d'un tiers de la population du globe ! Dix-huit mois ! dix-huit mois de promenades pédestres en Galilée, autour du lac de Tibériade, avec pointe finale et tragique à Jérusalem où guettait la Mort.

Quelle puissance eurent donc ces discours prédicatoires, cet énoncé de mots condensant les instincts des auditeurs ! Et surtout quelle correspondance équationnelle avec les forces secrètes et indestructibles de ces instincts ! Ils furent entendus, ces mots, par des foules, des foules ouvrières, et retenus comme des blessures salutaires aux cicatrices ineffaçables que le doigt peut tâter et retrouver toujours. Ils furent transmis oralement par ces gens du peuple, mutilés certes, transformés parfois en leur fragile extérieur, mais intacts en leur essence. La tradition les porta sur ses eaux dévalantes vers l'avenir, et elles roulèrent ainsi jusqu'aux jours où les rédacteurs légendaires des Évangiles les pêchèrent et essayèrent de les fixer, notamment en ces quatre œuvres, élues, parmi d'autres de même tendance, comme exprimant le mieux la merveilleuse et mélancolique histoire du charpentier de Nazareth. Ah ! quels rapprochements s'imposent entre ces temps anéantis et les temps présents, où sous un autre aspect, avec plus de puissance et d'espoir, ces mêmes masses populaires, miséreuses comme alors, écoutent et enregistrent en

leurs âmes, ivres d'avenir et d'équité, les paroles de justice et de rédemption.

Les quatre Évangiles! Si peu et tant! Trois cent cinquante pages seulement sur les cinq mille de la traduction entière. Trois cent cinquante pages qui concentrent tous les germes d'une civilisation immense, pareilles au petit sac de blé avec lequel un semeur fera monter sur la campagne une moisson splendide à ondulations infinies.

Suivant l'ordre établi, c'est Mathieu qui marche en tête du groupe fatidique, et c'est Jean qui le ferme. Dans Mathieu, à peine quelques pages pour la généalogie naïve qui fait remonter le *Messie* à Abraham par trois séries exactement de quatorze ancêtres chacune, — d'Abraham à David, de David à Babylone, de Babylone au Christ; — pour l'aventure de Marie enceinte dès le temps de ses fiançailles; pour la naissance, les Mages, Hérode le massacreur des innocents, la fuite en Egypte, Jean-Baptiste le précurseur, la scène du Jourdain, la tentation dans le désert. Une dizaine de pages sur les cent! Et l'Évangéliste arrive, presque immédiatement, à l'épisode célèbre du « Sermon sur la Montagne ».

Dans les souvenirs du vulgaire le sermon sur la montagne est court. Il l'est même dans l'Évangile de Luc. Quant à Marc, çà et là quelques traits, sans plus. Dans Jean, rien. Mais l'œuvre de Mathieu lui confère une importance extraordinaire : dix pages, dix pages pour ce seul événement. Quelles traces celui-ci avait dû laisser sur les cerveaux des auditeurs, de ces « grandes foules qui, dès cette époque, accompagnaient le prophète, venues de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain ». Ainsi parle le narrateur et il ajoute : « A la vue de ces multitudes, Jésus monta sur la montagne, et, lui s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de sa personne. Ouvrant la bouche, il les instruisit en ces termes. »

Alors s'inaugure le Sermon sur la montagne!

Oh! le beau nom romantique et noble pour étiqueter un grand événement! Et il n'est même pas certain que Jésus fût sur la montagne, car Luc raconte que s'il y était allé pour prier, il en descendit pour parler. Qu'importe! à jamais ce titre, de rêve et de mélancolie, restera, mêlant la hauteur des monts « plus proches de Dieu », la sérénité et la paix de la Nature à la hauteur sublime, à la sérénité et à la paix du discours.

Plus qu'aucun autre ce document considérable ouvre les grandes vues sur la doctrine du Christ. Il semble en être la proclamation essentielle, le syllabus péremptoire. L'étude et la méditation en sont donc essentielles et je veux m'y risquer, spécialement à ce point de vue émouvant : En quoi le Sermon sur la montagne est-il le précurseur du Socialisme moderne, — c'est-à-dire de cette autre doctrine, incessamment méconnue et vilipendée, mais irrésistiblement avançante, qui résume toutes les

aspirations des humbles et des opprimés vers l'Eden d'idéal lointain qu'il y a deux mille ans un ouvrier de génie (d'un génie tel qu'à travers les siècles, ses frères de misères et de souffrances l'ont divinisé), appelait de ce nom séducteur, mélodieux et doux : LE ROYAUME DES CIEUX?

UNE CAUSE LITTÉRAIRE

Une brochure in-18 de 36 pages. Gand, imprimerie A. Siffer, 1896.

M. Firmin Van den Bosch, substitut du procureur du Roi et littérateur impénitent, vient de donner son avis dans la cause pendante entre la *Jeune Belgique* et le *Coq Rouge*. Cet avis est publié en une coquette brochure éditée par Siffer, à Gand.

On connaît les motifs de la querelle : divergences sur l'*Art social*, divergences sur le *Vers libre*.

On sait aussi combien aigüe cette querelle s'est faite. M. Firmin Van den Bosch en déplore les violences qui compromettent la chère et grande œuvre commune : doter la Belgique d'un art national et définitif.

Il constate :

« La bataille est rude, violente même, — avec parfois des voies de fait à la cantonade, — d'une violence qui révèle les vestiges d'anciennes amitiés. Si encore on se maintenait sur le terrain des idées, où les dissensions les plus vives peuvent être d'une émulation féconde; si on se battait à coups d'œuvres, — mais non, de part et d'autre on s'entraîne en personnalités acariâtres et venimeuses; on tourne contre les frères d'armes d'autrefois, qui sont des artistes en somme, l'iconoclasme de polémique déployée jadis, de salutaire et victorieuse façon, contre les Hymans et les Potvin; même n'hésite-t-on pas à chercher des armes de combat chez les ennemis héréditaires de toute littérature libre et spontanée; et nous avons vu ainsi la *Jeune Belgique* confondre le *Coq Rouge* à coups de citations du... *Journal des gens de lettres belges*. Zola aurait-il donc eu raison de comparer les artistes à « une bande de requins se mangeant entre eux »?

« De ces écarts réciproques de langage et de plume, le moindre danger est de faire soupçonner — à tort, je me plais à le croire — derrière les scissions actuelles, des vanités blessées et des ambitions déçues; il y a un danger plus grand, celui d'entraver la solution des conflits d'idées qui gagneraient à être débattus avec une objective sérénité et d'empêcher, par des froissements intimes et incicatrisables, un nécessaire rapprochement; et le plus grand danger, c'est de discréditer aux yeux du public un mouvement d'art qui vient à peine de conquérir son droit de cité.

« Les Bouvard et Pécuchet des poncifs anciens peuvent se reposer, puisque le *Coq Rouge* se charge de réduire à sa valeur — oh! comme parcimonieusement déparée! — le talent de MM. Gilkin et Giraud, et que la *Jeune Belgique* prend sur elle de désillusionner le monde sur le compte de MM. Verhaeren, Eekhoud, Demolder et Maeterlinck.

« Il valait bien la peine que Max Waller sonnât autour d'un art libre et neuf le ralliement de la jeunesse belge et que cette jeunesse élevât, dans les champs de la pensée, un durable et prestigieux monument littéraire — puisque, la maison terminée et les plâtres séchés, les constructeurs se sont divisés en deux

camps, dont l'un a commencé à démolir l'édifice par le toit, tandis que l'autre sapait les fondations !

« Pauvre et glorieux mouvement littéraire de 1880 qui méritait une meilleure destinée : progresser, progresser toujours, par l'union étroite et fraternelle de tous, sur la route indéfinie de l'Évolution Artistique ! »

La querelle est-elle donc irréductible ? se demande M. Van den Bosch. S'il est bon de maintenir parmi les artistes le noble souci de la beauté désintéressée, pourquoi leur refuser le droit de se retremper aux sources fortifiantes de la vie et à suivre l'Humanité dans ses évolutions ? Alcée sera-t-il exclu du Panthéon, et les seuls lauriers réservés à la statue de Memnon, qui « rendait au lever de l'aurore des sons harmonieux ? » *L'Art pour le Beau*, voilà la formule de conciliation que l'auteur propose. Et si on le pousse plus loin, il précise : le Beau est un aspect de l'être, un but supérieur de perfection à atteindre, au même titre que le Vrai et le Bien, égal à ceux-ci et indépendant d'eux.

Le Beau libre de tout assujettissement, ne dépendant immédiatement ni de la spiritualité, ni du vrai ou du bien, ni de l'unité ou de l'ordre, ni d'aucune des notions suprêmes qu'on appelle transcendants en philosophie : le Beau est lui-même un de ces transcendants et ne relève comme tel que de la notion primitive et ontologique d'être.

Quant aux deux poétiques : la parnassienne et la symbolique, l'une ne peut-elle être exaltée que pour la réprobation de l'autre ?

L'auteur développe, à ce propos, les trois considérations que voici :

1° C'est dans le sens de la liberté que le vers français a perpétuellement évolué ; dès lors donc qu'une atteinte fut portée à son intégrité classique, les ultimes innovations d'aujourd'hui étaient à prévoir ; et, si sacrilège il y a, les révolutionnaires d'aujourd'hui en partagent la responsabilité avec les révolutionnaires de jadis ; la méconnaissance actuelle du nombre homosyllabique et de la rime fait suite logique au rejet ancien de l'hémistiche et à la réhabilitation de l'enjambement ; ceci appelait cela.

2° Qu'on consulte les plus anciens traités de versification ou les plus contemporains, tous donnent au vers une origine et une destinée musicales et en font comme l'appropriation de la mélodie à l'expression verbale de la pensée et du sentiment ; si donc les ariettes cadencées et régulières d'autrefois ont cessé de plaire, pourquoi ne pourrait-on leur substituer un ensemble rythmique moins précis de contour, plus savamment orchestré et, osons le mot, plus wagnérien ?

3° Toute question de principe étant ici hors de propos, ce n'est point sur des théories, mais par les œuvres qu'il faut juger le verslibrisme.

De part et d'autre un peu de tolérance serait vraiment de mise, un peu d'éclectisme ; les jeunes devraient se souvenir de ces heures lumineuses d'initiation où la Beauté leur fut révélée par les œuvres qu'ils font profession à présent de honnir ; et de leur côté les anciens devraient juger les œuvres des jeunes non en formalistes idolâtres de leurs formules, mais en esthètes orientant leur esthétique à même l'éternelle évolution qui est la vie de l'Art.

M. F. Van den Bosch appuie ces considérations d'exemples nombreux où s'affirme son érudition littéraire. Il justifie la réforme en prouvant qu'antérieurement à la rime, le vers existait par le rythme. C'est le rythme, dit-il, qui fut le générateur premier de l'harmonie et, dans le parler mélodique qu'est le vers,

la rime n'est, comme la césure et l'accent tonique, qu'un moyen de marquer la mesure et de régulariser le rythme : la rime est le métronome du vers. Quelques extraits d'Emile Verhaeren, d'Henri de Régnier lui aident enfin à prouver que le verslibrisme n'est point, comme on l'a soutenu, exclusif de puissance harmonieuse et picturale, c'est-à-dire de poésie.

Veut-on la conclusion ?

« Soyons tolérants ! Soyons éclectiques !

« Mais soyons accueillants aussi et compréhensifs ; vouloir immobiliser la Beauté dans une forme déterminée d'art, c'est un crime contre l'essence même de la Beauté ; quand la Beauté rayonne des blancheurs de l'aurore, ne la gourmandons point de ne pas vêtir la pourpre du crépuscule ; n'ayons point la manie de vouloir coiffer d'un bonnet d'ancêtre cette Déesse de l'éternel renouveau printanier ; ne la chicanons point surtout sur sa jeunesse — attestation de son indéfinie évolution — et ne repoussons point ceux, fussent-ils d'obscurs adolescents, qu'elle fait les hérauts de ses manifestations nouvelles. »

On voit combien sage est cet avis.

Si sage qu'il ne contentera sans doute ni l'un ni l'autre des bel-ligérants. C'est le propre des solutions mitoyennes de laisser les deux parties insatisfaites.

Mais parmi les lettrés, ceux qui ne sont point engagés dans la querelle inexpiable se rallieront volontiers à cet avis judicieux, dégagé de tout parti pris et des oiseuses questions personnelles.

H. C. W.

Décorations à la Littérature.

M. SCHOLLAERT, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, vient de se signaler par une initiative qui certes paraîtra hardie, voire téméraire aux ankylosés de notre monde esthétique : il a décoré cinq littérateurs ! dont trois journalistes !! et ce qui est plus fort : deux poètes, Georges Rodenbach et Emile Verhaeren !!! Oui, Monsieur, oui, Madame, oui ma chère, deux poètes, et notamment cet « énerguène », comme disent certains vieux-jeunes, Emile Verhaeren qui commit, entre autres actes de frénésie démentielle : *Les Villes tentaculaires*.

Et la terre n'a pas tremblé dans ses fondements. Et les colonnes des cieux ne se sont pas écroulées. Et les étoiles ne sont pas tombées sur les plaines comme des « koekebaks » encore tièdes. Et ni M. Prudhomme, ni ses copains Bouvard et Pécuchet, ni son terrible ami Tribulat Bonhommet n'ont été frappés d'un coup d'apoplexie.

C'est inimaginable ! Non, vraiment c'est inimaginable. Deux poètes et trois journalistes ! Et ce qu'il y a de pire c'est que ces trois journalistes sont pris parmi les meilleurs : MM. de Haulleville du *Journal de Bruxelles*, Verspeyen, du *Bien public*, Charles Tardieu, de l'*Indépendance belge*.

Jadis on décora parfois en Belgique un homme de lettres, mais avec des précautions infinies, et des détours d'Apaches sur le sentier de la guerre. On les qualifiait de « gardes civiques irréprochables » ; de citoyens « ayant rendu au pays des services exceptionnels » sans dire lesquels ; de « gens du monde ayant belle tenue », etc., etc., etc. Mais nommer la littérature, fi donc ! quel sale métier ! Pourquoi ne pas décorer aussi les acteurs alors et les « tenant maison de prostitution ».

M. Schollaert a rompu l'idiotie tradition. On peut l'en féliciter de

grand cœur. Il a fait acte d'énergie et de justice. Il a, quoique gouvernant, affirmé la haute dignité des Lettres et considéré l'Art comme une force sociale égale à toutes les autres. C'est d'une belle indépendance et de large vue. L'Art moderne, quoique ayant eu part déjà, en deux de ses directeurs, à ces distinctions, fait, on le sait, peu de cas des décorations en elles-mêmes. Mais ce qui est digne de notation c'est la conduite du ministre, parce qu'elle est révélatrice d'une nouvelle conception gouvernementale.

A LA MAISON D'ART

Exposition d'affiches françaises et belges.



La Maison d'Art s'est tapissée d'affiches, et la grande salle, et la galerie du premier étage, et la salle de répétitions s'éclairent des fulgurantes pyrotechniques qui répandent sur les murs des villes la lumière et la joie.

L'exposition, ouverte depuis trois jours, se compose de deux sections : l'une déploie aux regards la moisson de l'année ; l'autre rappelle les années écoulées, exhibe quelques-uns des plus beaux spécimens du genre. Les maîtres français et les maîtres belges, parmi lesquels, au premier rang, le groupe liégeois : Berchmans, Donnay et Rassenfosse, se disputent la primauté. Et vraiment, dans cet ensemble harmonieux, infiniment varié et chatoyant, il serait malaisé de créer des hiérarchies, d'établir des classifications. De part et d'autre, le goût et la fantaisie, l'imagination et le sentiment décoratif ont créé des œuvres d'art véritables qui survivront à l'éphémère existence du papier mural.

Quel progrès et quelle réussite, en ces dernières années ! Voici, pour ne parler que des affiches belges les plus récentes, la *Libre Esthétique* de M. Van Rysselberghe, douce à l'œil et amoureux dessinée comme le serait une estampe. Voici les affiches composées par MM. Berchmans et Rassenfosse pour la compagnie d'assurances *The Fine Art*. Du premier, cette femme au profil pur qui rattache un bracelet, dessinée en deux couleurs, frappante et inoubliable malgré la sobriété des tons et la simplicité des lignes. Du second, le *Salon des Cent*, l'*Art indépendant*, l'*Huile russe*. De M. Gisber Combaz, la jolie barque, rouge et bleue, qui semble emmener vers la conquête

des lointaines Toisons d'or les Argonautes de la Maison d'Art. De M. Donnay, l'*Exposition d'Art photographique*. De M. Victor Mignot, les escrimeurs de la *Salle Debel* et l'affiche du *Cénacle*. De M. Dardenne, le *Petit Bleu*. De M. Privat-Livemont, la *Réforme*. De M. Lynen, cette joyeuse commère chevauchant un porc, allégorie rabelaisienne du théâtre d'ombres récemment ouvert par le cabaret du *Diable au Corps*.

Et d'autres ! Et d'autres ! Innombrables, radieuses en leur coloris pimpant destiné au plein air, outrancières ou sobres, caricaturales ou graves, elles appellent les regards, dominatrices ou suppliantes, gracieuses ou tragiques.

Les maîtres du genre sont naturellement représentés. Et l'œil s'éjouit de suivre, en ces manifestations diverses, l'inspiration d'artistes de haute intellectualité, comme Puvis de Chavannes, parmi les caprices des « professionnels » du genre : Toulouse-Lautrec, Chéret, Ibels, Steinlen, Willette, Jossot, Pal, Bac, Guillaume, et des nouveaux venus dont quelques-uns s'affirment avec éclat : Lapierre, Réalier-Dumas, Lebègue, Robbe, G. Meunier et cet étonnant Mucha, dont l'affiche pour *Amants* est une des plus jolies qui soient.

Présentée avec goût, l'Exposition d'affiches de la Maison d'Art est la plus complète et la plus intéressante de toutes celles qui ont été tentées jusqu'ici.

Quelques faiences à reflets métalliques sorties des fours de la Manufacture de Hasselt et exposées pour la première fois, complètent l'exposition. Elles ont la chaleur et la richesse de tons des céramiques hispano-mauresques. Et vraiment, pour un début, le résultat est stupéfiant. Il y a là un grand vase cuivré, décoré d'iris, réellement admirable. Qui se doutait que la silencieuse Campine pût entrer en concurrence avec les Clément Massier, les Chaplet, les Delaherche et tous les potiers célèbres qui ont retrouvé le secret des mystérieuses cuissons d'autrefois ?

CONCERTS POPULAIRES

Premier Concert extraordinaire.

Une indisposition de M^{me} Bosman, qui devait chanter le rôle de Sieglinde dans le premier acte de la *Valkyrie*, nous a valu la surprise d'entendre, pour la première fois à Bruxelles, M^{me} Lola Beeth, la célèbre chanteuse viennoise, qui a bien voulu remplacer, au pied levé, sa camarade parisienne, et qui l'a fait en musicienne accomplie et en artiste de talent et de goût. Sa voix est agréable sans avoir, dans le médium surtout, une grande puissance. Il faudrait voir M^{me} Lola Beeth en scène pour l'apprécier complètement. On la présente artiste compréhensive, nature dramatique, mais le cadre limité du concert ne peut lui permettre l'essor dont elle paraît capable. Faire entendre le premier acte de la *Valkyrie* en manière d'oratorio ne nous a pas semblé, d'ailleurs, une idée heureuse. Plus que tout autre il a besoin, pour avoir sa signification et sa portée, des jeux de scène et du décor. La tentative était admissible il y a vingt ans, avant qu'on l'ait représenté au théâtre. Aujourd'hui, cela n'a plus guère de raison d'être, si ce n'est celle de faire entendre M. Van Dyck dans un rôle qu'il n'a pas chanté à Bruxelles et dans lequel il se montre, comme dans toutes ses créations, interprète impeccable, chanteur de style, profondément épris de beauté et de vérité. Son succès, faut-il le dire ? a été énorme à la répétition générale de jeudi et sans doute

le concert de ce soir verra se renouveler les manifestations enthousiastes qui ont accueilli, en présence d'une foule innombrable, la première de ces deux soirées sensationnelles. M. André Gresse, chargé du rôle d'Hunding, s'est acquitté consciencieusement, sans grand éclat, de sa tâche quelque peu effacée.

La symphonie *La Mer* de Gilson, merveilleusement exécutée par l'orchestre, et la *Chevauchée des Valkyries* complétaient le programme de ce « premier concert extraordinaire » qui a valu à M. Joseph Dupont des acclamations unanimes.

EXPOSITION CAMILLE PISSARRO

La galerie de M. Durand-Ruel, à Paris, s'est ouverte, ces jours-ci, à l'exposition des œuvres récentes de Camille Pissarro. Dans la multitude de Salons et de Salonnets qui, de toutes parts, sollicitent en ce moment la curiosité, cette collection de trente-cinq toiles, qui décèlent toutes, en même temps qu'une observation sincère de la nature, un esprit épris de beauté et de vérité, a conquis d'emblée toutes les sympathies des artistes et de la critique. Le temps n'est plus où « l'impressionnisme » de Camille Pissarro déchainait les colères. Comme pour Claude Monet, pour Edouard Manet, pour Degas, pour Renoir, pour miss Cassatt, pour la regrettée Berthe Morisot dont une exposition d'ensemble évoquait dernièrement l'art délicat et souple, la critique hargneuse a désarmé. Camille Pissarro entre dans la renommée, et il y entre glorieusement, fidèle à un passé de labeur incessant, de convictions ardentes que la lutte, loin d'ébranler, a fortifiées d'année en année davantage.

« Le catalogue serait ample et important, dit M. Arsène Alexandre dans une notice publiée en tête du catalogue, de l'œuvre de Pissarro, depuis les paysages du début jusqu'aux vues de ville d'aujourd'hui. On y verrait passer tous ces beaux champs et ces beaux vergers d'autrefois; ces paysages de Louveciennes de 1870; puis encore ces promenades dans les environs de Londres, si pénétrantes et si réelles; puis cette magnifique série des *Marchés*, avec la foule affairée et grave des paysans, série qui fut exposée vers 1886 et, peu d'années plus tard, les grands tableaux rustiques avec les rythmes si lents et si nobles des *Faneuses*.

« Le paysan, la paysanne peuvent être, suivant l'humeur où l'observateur se trouve pour les étudier, admirables ou atroces. Pour le peintre, ils demeurent ce qu'ils sont, simples et véridiques de silhouettes, types d'humanité végétative. Dans ces *Marchés* et dans ces *Faneuses*, Pissarro rendit, avec une force extrême, cette humanité lourde et grande, et toujours la planta solidement dans la bonne terre, toute à son action parmi les arbres et sous la voûte changeante des cieux. Souvent, il avait pénétré dans les maisons et exprimé l'intimité des repas et des repos; il avait aussi décrit des rues de villages, étudié de mornes et candides figures de campagnardes, avec la casaque et la jupe de toile, le mouchoir à carreaux sur la tête.

« Il y a trois ans, une idée, qu'il avait caressée depuis de longues années, le reprit et l'entraîna impérieusement : peindre, dans leur animation et dans leur ampleur, les grands aspects d'une ville. Mais d'une ville bien déterminée, de Rouen, qui est comme le cœur de cette Normandie dont tous les paysages d'Eragny disent l'activité rustique, comme ces vues de Rouen allaient en dire l'activité industrielle.

« Delà les quelques tableaux exposés cette saison. Vous y retrouverez le même peintre et le même homme que nous avons tenté de vous faire comprendre. Ce sont de grands paysages de ville peuplée où le sol pousse des passants grouillants au lieu de pousser des foins ou des choux; où les cheminées d'usine remplacent les arbres, et se couronnent, au lieu de frondaisons vertes, de grands panaches de fumée que le vent sculpte et façonne avec autant d'originalité et de verve qu'il manie les nuages dans le ciel des campagnes. Vraiment, cette série de paysages de ville fait époque dans l'œuvre de Pissarro, mais sans

aucune solution de continuité avec le reste de cette œuvre. Il y a des parterres de toits et des vallonnements de maisons; des grues et des silhouettes de quais s'y reflètent dans l'eau sillonnée de chalands et de steamers, au lieu de buissons et de saules. Tout cela est agissant, puissant et d'une exécution magnifique, mais, c'est là-dessus qu'il faut insister, cela fait corps avec tout ce que nous avons vu du peintre comme sentiment et comme métier, sauf peut-être que le sentiment est devenu encore plus élevé et le métier plus varié en ressources. »

On ne pourrait mieux résumer l'impression que provoquent les belles toiles limpides et claires par lesquelles l'artiste traduit, avec une émotion communicative, sa vision synthétique.

A propos des œuvres de Rodin.

L'envoi de Rodin au Salon du Champ-de-Mars est vivement discuté. Nous avons dit sincèrement ce que nous en pensons, ne cachant ni l'admiration que nous professons pour le grand artiste dont nous avons toujours vanté l'art élevé, ni la surprise — et presque la déception — que nous ont causée ses dernières œuvres. Notre avis est partagé par les uns, combattu par les autres. Notre impartialité nous commande, pour mettre en présence les opinions contradictoires, de reproduire un fragment, très élogieux, de l'article d'Octave Mirbeau. Selon son habitude, le critique du *Journal* se sert de la forme dialoguée.

« As-tu vu les deux plâtres d'Auguste Rodin ?

— Tu le demandes?..

— C'est bien ton sentiment, n'est-ce pas, que ces deux plâtres, c'est de la souveraine beauté? Que, depuis l'époque héroïque de la Grèce, jamais, jamais il n'avait été donné à la joie des hommes qu'ils admirent une œuvre d'art aussi parfaite, aussi harmonieuse, aussi puissamment réalisée?

— Certes!

— Tu reconnais que, là, il n'y a plus d'écoles, plus de tendances... plus rien par où les hommes puissent différer d'avis, discuter entre eux selon les nuances d'esthétiques contradictoires, que c'est incontestable, évident, criant, lumineux, comme la *Victoire de Samothrace*, comme le Parthénon... et que si nous avions encore, non seulement le culte, mais le sens du beau, ces deux plâtres seraient, dans l'histoire de l'art, une date illustre?... Tu le crois, hein?

— J'en suis sûr!

— C'est cela... il faut être sûr... et en être sûr gravement, avec émotion, avec l'émotion tranquille et sereine que donne la certitude... On peut se tromper sur d'autres œuvres... belles aussi... mais qui ont un caractère — comment dirai-je? — éventuel, transitoire, anecdotique. Les deux plâtres de Rodin, c'est de la beauté immuable, impérissable... Oui, n'est-ce pas?... La perfection souple de la ligne, la plénitude du modelé, la chaleur de la vie, le frémissement de la chair, et surtout l'impeccable ordonnance des plans, que caresse d'ombres blondes et de lumières attendries l'air qui les baigne, nul, jamais, ne les atteint et ne les fixe comme en ces deux œuvres vraiment extraordinaires... Eh bien! mon cher, il s'est trouvé quelqu'un pour oser écrire de ces deux admirables chefs-d'œuvre que c'étaient des « horreurs de mannequins »!

— Eh bien! dis-je, que t'importe et qu'est-ce que cela prouve?... L'homme qui a écrit cela n'a pas jugé l'œuvre de Rodin, il s'est jugé lui-même... C'est le cas de beaucoup de critiques... Ils ne changent rien à la destinée des choses... Rodin, devant qui un de mes amis s'indignait de l'inconvenance aveugle de ce jugement, répondit avec une sagesse souriante : « Qu'est-ce que cela fait, puisque mes deux plâtres sont là, et qu'on peut les voir? »

— Sans doute! Mais je ne puis me faire à l'injustice inconcevable — ou mieux, à l'inconcevable inexpérience des critiques d'art... Ils me donnent une impression physique désagréable... C'est comme si je voyais quelqu'un piquer une fraîche rose sur un excrément, ou cracher à la figure d'une belle femme!... Mais les sculpteurs ne s'y sont pas trompés, eux... Si ennemis, si

concurrents de Rodin qu'ils pussent être, ils étaient, devant ces deux plâtres, ahuris et comme écrasés par ce prodigieux génie... Ils ne songeaient plus à blâmer, et l'émotion arrêta, sur leurs lèvres, le débinage... Ils avaient senti, reconnu le maître... et il y avait, dans leurs yeux, un grand respect... »

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION CARPEAUX. — Dans la première quinzaine de juin s'ouvrira à la MAISON D'ART une exposition des œuvres originales et inédites de J.-B. Carpeaux.

On y verra réunis les sculptures, tableaux, dessins, esquisses et croquis en terre qui forment le très curieux et très ignoré Musée Carpeaux dont nous avons publié une description dans notre dernier numéro.

La notoriété de l'éminent artiste et l'intérêt particulier des œuvres rassemblées feront de cette exposition l'un des événements artistiques de l'année.

Actuellement, et jusqu'à la fin du mois, EXPOSITION D'AFFICHES FRANÇAISES ET BELGES. Prix d'entrée : 50 centimes, de 10 à 6 heures.

Demain lundi et après-demain mardi, à 2 heures précises, vente de la collection de monnaies grecques et romaines, monnaies des anciennes provinces belges; etc., de feu M. V. de L..., capitaine d'artillerie en retraite à Landrecies. Cette vente est organisée par la Maison d'Art avec le concours de M. R. Serrure, l'expert numismate de l'Hôtel Drouot. Exposition aujourd'hui dimanche, de 2 à 5 heures.

Quelques prix de la vente des toiles de maîtres belges qui a eu lieu lundi dernier à la MAISON D'ART : A. VERWÉE. N° 51. *Deux bœufs*, 1,850 francs. N° 45, *Deux chevaux*, 1,250 francs. N° 40, *Vaches au bord de l'eau*, 1,150 francs. N° 44, *Vaches*, 1,150 francs. N° 39, *Deux vaches*, 900 francs. — L. ARTAN. N° 13. *Effet de neige*, 4,200 francs. N° 12, *Paysage*, 700 francs. N° 17. *Effet de soleil*, 600 francs. — L. DUBOIS. N° 24, *Nature morte*, 800 francs. N° 25, *Bruyères*, 700 francs. N° 30, *Paysage*, 700 francs. N° 26, *Après le bal*, 620 francs. N° 29, *Paysage*, 550 francs. — E. SMITS. N° 32. *La Sieste*, 360 francs. — F. COURTENS. N° 56, *Paysage*, 375 francs.

Les livres et autres productions artistiques d'origine belge destinés à l'EXPOSITION DU LIVRE organisée à Paris par l'Art nouveau doivent être centralisés avant le 20 courant chez M. E. Deman, libraire-expert, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

Le Concert de M. et M^{me} Barberini qui devait avoir lieu hier soir à la Salle Erard a été remis à mardi prochain, afin de ne pas coïncider avec le Concert populaire.

Le peintre Frantz Meerts, l'auteur des intéressantes restaurations des églises d'Anderlecht et de Meysse auxquelles il se consacra avec passion en ces dernières années, vient de mourir à l'âge de 60 ans. Il occupait depuis vingt ans les fonctions de directeur de l'Académie de Soignies. A diverses reprises il fut chargé par le gouvernement d'exécuter des copies à l'étranger, notamment à Florence et à Madrid. Collaborateur à la *Belgique illustrée*, il maniait avec une habileté égale le crayon et la plume, qui lui servit maintes fois à écrire des articles personnels, mordants et spirituels.

CONCERTS POPULAIRES. — Le deuxième concert extraordinaire aura lieu vendredi prochain, 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Hans Richter, chef d'orchestre de l'Opéra Impérial de Vienne et du Théâtre de Bayreuth.

Au programme : Première partie. 1. *Akademische Fest-Ouverture*, J. Brahms. 2. *Symphonie pathétique n° 6* (op. 74), P. Tchaïkowsky (première exécution). — Deuxième partie. 3. *Le Carnaval romain* (ouverture), Hector Berlioz. 4. *L'Enchantement du Vendredi-Saint* (*Parsifal*), R. Wagner. 5. *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (ouverture), R. Wagner.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Monnaie. Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Des lecteurs nous demandent où l'on peut se procurer le livre de M. GUÉRIN-CATELAIN, sur *les allures vraies du cheval*, dont nous avons rendu compte dans nos numéros du 12 avril et du 10 mai et qui semble plus indispensable aux artistes qu'aux éleveurs. A la librairie FALK, rue des Paroissiens, 18 20-22, Bruxelles.

Nouvelle et très belle édition de ce livre admirable, que tout Belge devrait avoir lu et relu, *Le Cycle patibulaire*, du grand et sympathique GEORGES EEKHOUD, l'un de nos plus vaillants héros littéraires. Nous en rendimes compte dans notre numéro du 17 avril 1892 lors de la première publication qui fit une sensation si profonde. Actuellement c'est Paris et la société du *Mercur de France* qui classe cette œuvre superbe parmi celles dignes d'être signalées aux lecteurs du monde entier.

A cette occasion, rappelons les livres de notre compatriote, lui faisant déjà une si admirable couronne littéraire :

Kees Doorik, — *Kermesses*, — *Les Milices de Saint François*, — *Nouvelles Kermesses*, — *La Nouvelle Carthage*, — *Les Fusillés de Malines*, — *Au siècle de Shakespeare*, — *Mes Communion*, — *Philaster*, — *La Duchesse de Malfi*.

Le Cycle patibulaire contient quatorze nouvelles qui comptent parmi les plus émouvantes sorties du cerveau compatissant et coloré de notre compatriote. En voici les titres : *Le Jardin*, — *Partialité*, — *Hiep, Hioup*, — *Aux bords de la Durme*, — *Gentilie*, — *Communion nostalgique*, — *Croix processionnaires*, — *Le Moulin-Horloge*, — *Le Tribunal au Chauffoir*, — *Blanchelive*, — *Blanchelivette*, — *Le Tatouage*, — *La Bonne Leçon*, — *Le Quadrille des lanciers*, — *Le Suicide par amour*.

Depuis des années nous faisons campagne dans l'Art moderne pour que dans les musées on classe les tableaux non seulement par écoles, mais aussi par noms, de manière à consacrer aux œuvres d'un même peintre un panneau tout entier. Au Louvre, pour certains chefs-d'œuvre, on a admis ce groupement (les Léonard, les Titien et les Raphaël forment bouquet), et voici qu'à La Haye tout un mur est dévolu à Rembrandt.

Notre idée est donc en bonne voie et marche.

A Haarlem, chez Kleinman, une revue, la *Tweemaandelijksch Tijdschrift*, ayant à sa tête M. Boersma, vient de paraître.

Ce recueil contient en son premier numéro la reproduction des fresques de Derkindere à Bois-le-Duc; celle d'une page des *Heures à l'usage de Rome*, de la bibliothèque Meermanno Westhreenianum de La Haye; celle de la statue de Maujucri, qui orne le Musée des antiquités de Leyde et qui est un incomparable chef-d'œuvre, celle de différents verres vénitiens, sabres persans, vases indous et spécialement un projet de décoration murale par le curieux et si personnel ornementaliste : Thorn Prikker.

La revue est très soignée et un goût sûr préside à son arrangement. Son programme est soutenu par la promesse de collaboration des principaux artistes et savants de là-bas.

Son prix ? 45 francs annuellement



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTESABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

E. LEDRAIN. *Nouvelle traduction de la Bible. Le Sermon sur la Montagne* (Deuxième article). — HENRY-D. THOREAU. — LE SALON DES BEAUX-ARTS DE LIÈGE. — AU SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES. — CLÔTURE DES CONCERTS POPULAIRES. — THÉÂTRE MOLIERE. — NOUVEAUX CONCERTS DE LIÈGE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les droits de la critique.* — PETITE CHRONIQUE.

E. LEDRAIN

NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE

Le Sermon sur la montagne

(Second article (1)).

A première lecture, le Sermon sur la Montagne laisse une impression pathétique de charme mêlé de confusion dans les idées, émaillée du souvenir de paroles célèbres chariées, comme de belles fleurs éclatantes ou harmonieuses, par son courant de douceur, d'émoi et de force. Il est passionné et pacificateur. Il exalte et il calme.

(1) Voir l'Art moderne, n° des 6 février 1887, 19 février (*la Bible, traduction nouvelle*); 8, 22 et 29 avril 1888 (*la Bible et le Coran*); 11 novembre, même année (*la Littérature antisémite*); 23 juin 1889 (*les Prophètes dans la Bible*); 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (*l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*); dans le même n° du 28 juillet 1889, *les Traductions de la Bible*. Voir également le n° du 3 septembre 1893 et le dernier numéro.

Il fait penser et il fait espérer. Il semble, après l'avoir lu, qu'on a dans l'âme de lointaines rumeurs psychiques, telles que celles des flots aux oreilles quand on y applique les translucides parois contournées des conques marines.

Il n'apparaît pas en discours, mais en notes recueillies par un auditeur, sur le carnet de l'esprit, en ces temps primitifs vierges d'écriture, notes vraiment pareilles aux rapides attrapements au vol d'idées, de phrases, de mots par un reporter écoutant, en faisant « le poignet », la harangue d'un orateur populaire contemporain, dans la salle d'une Maison du Peuple, dans un meeting, ou sur quelque place publique, ou au milieu d'une prairie. Tantôt le propos s'allonge, tantôt il est d'une brièveté lapidaire. Les transitions n'existent pas, tout tissu connectif est absent. Parfois des obscurités. Un mélange amenant quelque désordre. Puis des retours aux idées antérieures. Aussi cette impression se solidifie-t-elle que ce n'est qu'un canevas ou un résidu. Et, en vérité, comment admettre aisément qu'en cette circonstance solennelle et devant ces « multitudes », Jésus, l'apôtre génial, à la parole merveilleuse, opérant sur les foules les séductions de la musique orphéique emplantant les monts de la Thrace, n'aurait parlé qu'une vingtaine de minutes, laissant pourtant de son éloquence en cette conjoncture fameuse des souvenirs impérissables.

D'après les travaux si persistants et si complexes de la critique indépendante en ce qui concerne l'origine

des Evangiles, il est difficile d'admettre la rédaction par Mathieu lui-même, l'évangéliste-au-lion, un des douze compagnons du Christ, témoin oculaire et auriculaire, à une époque rapprochée des événements. La vraisemblance va à une tradition orale prolongée, aboutissant enfin à un écrit, mais non par un contemporain. Dès lors le texte apparaît comme grevé de toutes les mutilations et de tous les glissements de l'ouï-dire, pénétré aussi, en son tissu, de la trychinose légendaire ou mythique. L'essence, assurément, le fonds peut être considéré comme moins atteint, mais la forme se confirme approximative et résumée. Aussi serait-ce un travail, hardi, il en faut convenir, mais d'un puissant intérêt, que d'essayer la reconstruction, la reconstitution, en style oratoire amplifié, d'après les « notes » consignées dans l'œuvre à laquelle le nom de Mathieu est attaché, de cette harangue puissante dont le dogmatisme a eu une influence si décisive sur la doctrine chrétienne et sur l'évolution des nations de race européenne.

Le Sermon sur la Montagne est à facettes multiples. Chacun de ses alinéas, pour ainsi dire, aborde un sujet différent, touchant soit à la philosophie, soit à la morale, soit à la religion, soit à la sociologie. On n'y trouve pas un ordre logique bien défini : l'orateur a-t-il obéi uniquement à l'inspiration des circonstances et à la nécessité de s'adapter à son auditoire? Les rapsodes qui, longtemps après, ont recueilli ses éléments traditionnels les ont-ils collectionnés au hasard des récits? Mais lorsque, ayant relevé chacun des points développés par le prodigieux prédicateur, on essaie de les grouper méthodiquement, on aboutit à un saisissant résultat et l'on comprend mieux l'impression que dut faire sur les écouteurs vibrants cette œuvre extraordinaire. On est émerveillé que de telles pensées, si profondes, si justes, si touchantes, revêtues de telles paroles, si imagées, si prenantes, soient sorties des lèvres d'un artisan villageois à une époque où, pour ses pareils, les vues générales sur le monde et l'humanité étaient inexistantes tant il fallait descendre profond dans les abîmes de l'inexploré pour les entrevoir. On s'explique alors son influence miraculeuse et la germination de la légende de sa divinité.

Mais ce qui frappe peut-être plus encore, c'est le rapport immédiat et intime de ces idées d'il y a deux mille ans avec les idées socialistes d'aujourd'hui! Ici le phénomène d'anticipation éclate dans toute son ampleur et impose à qui médite, la conviction que pour avoir été à ce point précurseur, l'humble ouvrier né à Bethléem devait avoir le don magnifique du génie. Et même l'avoir à un degré unique, car si le propre de l'homme de génie est de voir et d'annoncer avant les autres, d'être en avance sur son temps, quel autre parmi leur groupe sacré a anticipé en de telles proportions sur le temps et les siècles?

Aujourd'hui le contenu du Sermon sur la Montagne peut sembler dépourvu de nouveauté. Les idées qui y travaillent sont de celles que les apôtres du Socialisme tiennent pour essentielles et développent volontiers en les accommodant au langage et à la philosophie modernes. Mais sous Rome et Tibère, dans la Judée, parmi la population mélangée de la Galilée, terre des Gentils c'est-à-dire des étrangers au regard des Juifs, au milieu des foules populaires asservies et misérables composées de prolétaires presque sans métier (car qu'était l'industrie?); pour des paysans, des bergers, des pêcheurs, des manouvriers, la nouveauté et la hardiesse étaient prodigieuses. De telles populations, proches de l'esclavage et du servage, opprimées et tourmentées par une politique ininterrompue de guerres et de conquêtes dont le principe était que l'envahisseur pouvait traiter l'envahi en gibier et en bétail, durent trouver miraculeux et messianique le frère, humble et séducteur, qui, dépliant leurs âmes obscures et leurs espérances ténébreuses, sut leur dire par des mots étrangement révélateurs ce qu'il germait en eux de rêves de justice, d'avenir et de consolation. Accoucher les secrets désirs des races, dégager les bourgeons dont sortira leur évolution future, piquer la surface là où doivent surgir les pointes d'une avancée vers un sort meilleur conforme aux incompressibles instincts, fut toujours le rôle des grands hommes, qui certes ne sont pas créateurs, mais éveilleurs des forces endormies, libérateurs des forces comprimées.

Voici comment, en l'ensemble organique de son édifice intellectuel, apparaît le Sermon sur la Montagne, œuvre oratoire digne d'être admirée par l'artiste autant que par le penseur, au-dessus assurément, tant elle est humaine et pure, des discours de Démosthène ou des proclamations de Napoléon, et méritant une place triomphale dans le musée des belles choses. Il convient d'en donner d'abord une vue générale, sauf à reprendre chacun des matériaux en une analyse plus serrée en vue de démontrer la légitimité de l'indéniable mouvement qui pousse un grand nombre d'hommes du temps présent, et parmi eux des héros comme Tolstoï, précédé, au reste, en cela par Proudhon, à croire et à dire qu'entre le Socialisme moderne et la doctrine du Christ, épluchée, décortiquée des terribles superfétations de la hiérarchie ecclésiastique et de la tyrannie sacerdotale, il y a une évidente affinité et que, après dix-neuf siècles, l'un n'est que la reprise, la continuation et l'épanouissement logique et historique de l'autre.

Le Sermon sur la Montagne affirme d'abord l'importance et la dignité du Peuple. Ensuite la confiance qu'il faut avoir dans les forces cosmiques et instinctives, l'erreur qu'il y a à suivre pour le règlement de la vie le

fragile raisonnement et les édifications de la science humaine. Puis l'évolution fatale du monde vers la Justice immanente.

Après ces grandes énonciations philosophiques, pénétrant dans les régions morales et la direction à imprimer aux forces psychiques, il énonce la primauté et la supériorité de la vie spirituelle sur les réalités corporelles. Il recommande la Bonté absolue, la Fraternité la plus exquisement élevée, la plus noble et la plus touchante. Il veut la Sincérité dans la vie, la haine de l'hypocrisie et de l'ostentation, la loyale netteté dans les opinions et la conduite. Il prescrit le mépris des richesses et condamne l'orgueil et l'esprit d'oppression qui en dérivent. Il signale l'importance de la Volonté et la souveraine vertu de l'Action et des Œuvres.

Viennent ensuite des vues plus directement sociologiques. S'occupant de la Femme, de la femme alors déjà humiliée et sacrifiée comme elle l'est encore aujourd'hui, il trace sobrement les devoirs envers l'épouse. Il prêche le dédain des attaques et des injures non seulement par amour du prochain mais parce que c'est perdre son temps que de les combattre quand on a foi en la Justice. Il insiste sur la défiance qu'il faut montrer envers les théoriciens, envers les faux prophètes, les docteurs à science systématique. Il fait le tableau séducteur des Béatitudes réservées aux pauvres, aux misérables, aux humbles, malgré tous les retards du Destin et toutes les iniquités passagères. Il ouvre, devant les opprimés, les portes d'or de ce que nous nommons aujourd'hui l'Idéal lointain et qu'il nomme, lui, plus poétiquement : le Royaume des Cieux !

Sur les questions religieuses, il est sommaire. Il parle de ce Royaume des Cieux en termes vagues qui laissent place à toutes les suppositions célestes et terrestres sur le lieu et la configuration de cet Eden mystérieux. Il parle du Père, de son Père, du Père de tous les malheureux, qui y règne calme, majestueux et juste, et de sa suprématie infiniment bonne, sans le définir davantage, comme un philosophe grec eût parlé du grand Pan, ou du Destin, dominateur même des dieux, force muette, universelle, infrangible. Il mentionne la Prière, mais la veut discrète et courte. Il en cliche le type en formulant l'incomparable oraison dominicale, le Pater, condensation en quelques lignes des préceptes dominants de sa philosophie morale, sociale et religieuse.

Rien de politique dans cette œuvre émouvante et saine ; rien non plus d'économie politique. Ce n'était pas du temps, de ce temps rudimentaire où faire partie de la plèbe, c'était faire partie de la classe des opprimés, livrés à toutes les horreurs de la tyrannie. Mais qui doutera qu'en affirmant l'absolue Fraternité, l'universelle Bonté, l'immanente Justice, le Christ faisait jaillir les fontaines magiques d'où, au cours des siècles, devaient jaillir en ondes génératrices toute la politique démocra-

tique et toute l'économie politique vraiment humanitaire ?

Tel le programme, solide et ému, de cette doctrine qui allait conquérir sans réserve les peuples de race aryenne, d'abord en leurs éléments plébéiens, plus tard mais avec de terribles et détestables déviations les classes dirigeantes, et former le courant profond qui, sous les agitations, à la surface, des mondaines et autoritaires édifications de l'Église papale et les magnificences de l'art chrétien, devait rester puissant et pur, et après des siècles de disparition, remontant à la lumière, trouver son épanchement libre et triomphant dans le Socialisme contemporain. On a pu le croire à jamais disparu dans les abîmes, à jamais recouvert par les eaux vaseuses de l'égoïsme et de la tyrannie. Le voici qui émerge irrésistible, rapportant les antiques traditions chrétiennes de justice et d'humanité, non pas usées par le temps mais fortifiées, fécondées par tout ce que l'esprit moderne a su faire surgir en logiques conséquences de ces multiples têtes d'idées que le Nazaréen a déposées, graines merveilleuses, dans son impérissable Sermon sur la Montagne !

Béni soit-il, cet ouvrier, et à jamais glorifié ! Qu'il le soit comme Dieu par les uns, comme Génie par les autres, qu'importe ! Le service et la merveille sont immenses et égaux.

HENRY-D. THOREAU

J'ai rencontré depuis peu un certain nombre de jeunes gens, Belges, Français, de toutes les nations, qui, après s'être grisés de tout ce que la pensée actuelle a découvert de plus subtil et de plus général, ont été découragés de voir qu'elle ne les incitait à aucune action.

Il semble que la jeunesse bourgeoise soit revenue à la période de contemplation — inertie ou sagesse que l'humanité traverse à certaines époques — où s'apercevaient davantage la grandeur et l'immuabilité des lois contre lesquelles la lutte est vaine, que les accidents, les complications, les retards, les ruses quelles qu'elles soient qui peuvent un moment les suspendre ou les détourner. Nous voyons que les pierres tombent par leur propre poids et nous pensons peu qu'en glissant le long de la montagne, tel énorme bloc de granit a été retenu de longues années par la tige d'un arbrisseau.

Nous sommes comme le grain de blé des *Kalevala*, qui restait où il était, trouvait toutes choses bonnes et ne voulait pas germer ; « il jouissait de son propre bonheur », enfermé dans sa gaine, attendant qu'une voix impérieuse l'en fit sortir, Attrait ou Nécessité. Et nous touchons au moment où la plus grande partie d'entre nous comprendra les plus hauts enseignements des religions hindoues, dont certaines races inférieures ont tiré ce que nous appelons le fatalisme oriental. Nous cesserons de nous agiter ridiculement pour des choses qui n'en valent pas la peine ; nous aurons reconnu le peu de bien que fait l'agitation pour le bien, le peu d'art qui sort de l'agitation pour l'art, le peu de beauté, de gloire, de profit, de vertu ou d'amour que nous apporte

l'effort aveugle employé à les atteindre. Comme le grain de blé, nous nous renfermerons paisiblement en nous-mêmes, attendant que le soleil nous en fasse sortir. Alors nous saurons que nous vivons suivant la loi des choses, et quand nous croitrons, nous ne nous demanderons pas si nous avons tort ou raison. Nous pousserons droit comme des arbres, et les Fatalités seront amoindries autour de nous parce que notre croissance elle-même sera une Fatalité, et que ces princesses se respectent d'assez bonne grâce entre elles, si elles sont dures aux arbitraires caprices.

THOREAU avait dans le sang, plus qu'aucun homme de son temps (1817-1862) et peut être du nôtre, la conscience de cette sagesse sauvage et profonde.

Il savait d'instinct ce que d'autres mettent une vie à découvrir; et ce qu'ils appellent « la triste vérité amèrement découverte par l'expérience » était pour lui la belle réalité toujours connue et qui ne ment pas. Voisin et ami d'Emerson, il fut plus enfantinement, plus naturellement philosophe, encore qu'il fut beaucoup moins penseur, peut-être même à cause de cela.

La nature l'avait imprégné de son aristocratie spéciale : dédain pour toutes les variétés de succès, pour tout renom de compétence en quoi que ce fût. Il voulait vivre aussi pleinement qu'il le pouvait, aussi librement, suivant l'esprit qui était en lui. Il se fit que son goût le porta beaucoup plus vers la nature que vers les hommes, qu'il aimait pourtant, car peu d'êtres ont parlé aussi profondément de l'amitié et de l'amour. Mais tandis que nous constatons comme lui que dans la société ordinaire le côté civilisé et conventionnel nous empêche d'atteindre l'humanité essentielle, et que nous continuons à en gémir et à nous laisser barbouiller de cet enduit, lui fuyait ce qu'il appelait le désert — la société — et s'enfonçait dans les bois pour être moins seul, et mieux y retrouver l'homme, à travers la pensée de quelques-uns qui le touchaient.

Pour lui, vivre et penser ne faisaient qu'un, et s'il n'est pas encore le type complet de ce qu'une partie de la jeunesse bourgeoise d'aujourd'hui rêve de devenir, il n'en est pas bien éloigné et il en dessine quelques lignes qui avant lui étaient restées indéfinies.

Il écrivit surtout son propre journal, notant minutieusement ce qui l'avait frappé, les premières petites pousses crevassant la terre du printemps, les traces d'un animal qu'il n'avait pas encore vu, les faits et gestes les plus ignorés de « Leurs Sérénissimes Oiselleres », toutes choses pour lesquelles son pouvoir d'observation était merveilleux, égal à celui de ses compatriotes les Indiens. Puis, sans transition, parlant des glaçons que le premier soleil fendille, de l'odeur particulière des bois à une telle heure du jour, il dit, assez courtement mais en mots pittoresques, en mots de poète, les vérités plaisantes qui se sont clarifiées en son cerveau pendant qu'il se promenait.

Il eût semblé à nos esprits inquiets et raisonneurs que cette spéciale capacité d'observation pour les choses de la nature — on eût dit que ses yeux étaient des microscopes et ses oreilles des microphones — ne lui indiquait formellement aucun genre d'activité bien déterminée au catalogue des services que les hommes échangent entre eux. — Il ne s'en préoccupe nullement — et simplement apporte au trésor général le peu qu'il a, se donnant comme il est, prenant gravement la suite emmêlée de ses contemplations pour la seule chose qu'il puisse donner, la meilleure action qu'il puisse faire et communiquer. Il ne s'explique pas lui-même, il dit seulement « ce qui lui passa par la tête ». « Quand

je me promène, dit-il, j'ai des pensées sur les sujets qui m'occupent, mais toute leur pertinence semble s'évanouir avant que j'aie le temps de revenir les écrire ici. Les meilleures pensées qui me sont venues n'étaient, certes, pas pensées par moi. Elles viennent de la Nature « qui a horreur du vide » probablement, et si je puis me promener avec assez d'insouciance, je suis sûr qu'elle remplira les places vacantes. »

Plus loin : « Je ne peux pas vous expliquer ce que je suis, mieux que ne le fait un rayon de soleil d'été. Ce que je suis, je le suis et ne le démontre point. Être est le grand explicateur. En essayant d'expliquer, j'épluche tous les piquants, bourgeons et épines jusqu'à ce que la branche que je devrais présenter devienne un bâton. Si le monde où je vis n'est pas suffisant sans toi, ami, j'attendrai jusqu'à ce qu'il le soit, puis, je t'appellerai. Je veux te recevoir dans un palais, non dans une maison qui appelle l'au-mône. »

« On dirait que la nature m'a donné ces heures de vie pour me laisser farfouiller dans ses tiroirs privés. »

Et il farfouille, disant les choses les plus neuves sur la nature extérieure et sur l'hésitante et vacillante petite âme humaine, nous apportant un trésor en vivant sa petite vie, sans plus, et — parce que précisément il se faisait que sa mémoire égalait en acuité son pouvoir d'observation — en la racontant.

La voilà, l'action réelle, l'action que notre génération peut comprendre. Elle est née d'une vue plus pénétrante de toutes choses, nous montrant le peu de valeur qu'elles ont en elles-mêmes et le peu de cas qu'il faut en faire quand elles ne nous tentent que comme des jouets dans la main d'autres enfants. Seules nous rendent heureux et féconds ces actions qu'un rayon de soleil fait sortir de nous, qu'une tentation personnelle continue, forte, nous pousse à accomplir. Alors nous voyons que notre nature nous entraîne dans le même sens que le monde, et que nous avons au dedans de nous une loi qui nous rouvre les portes fermées de la Beauté, qui nous apprend que notre vie est aussi belle et aussi rigoureusement nécessaire que le cours des astres, pourvu que nous nous laissions, comme eux, tomber de notre poids dans l'infini.

Le mal, disent les jeunes gens dont je parlais, c'est que nous ne sentons aucun poids nous entraîner.

Peut-être quelques-uns ne sont-ils, en effet, que les écorces des semences dont le germe est absent, et qu'ils flottent à tous les vents sans pouvoir atterrir nulle part.

Mais je crois plutôt que, seule, la géniale simplicité de Thoreau leur manque, et qu'ils entendraient très clairement la voix de leur plus intime tendance et de leur plus beau désir, s'ils s'isolaient, sans pensée, sans projets, sans exigences, pour l'écouter.

I. WILL

LE SALON DES BEAUX-ARTS DE LIÈGE

L'an dernier, à pareille époque, un Salon de libre esthétique s'ouvrait à Liège, et bien que l'entreprise ne fut pas brillante dans ses résultats pécuniaires, le Salon fut très suivi et fort apprécié.

Cette année s'ouvre une exposition officielle; à son organisation préside un comité directeur dont les tendances réactionnaires sont affirmées par les noms de la plupart de ses membres. Malgré quoi

nous fut réservée la joie de constater qu'en ce Salon même l'esprit moderniste a fait trouée.

Non que cette exposition donne satisfaction à nos aspirations, à nos préférences; tant s'en faut. Les novateurs intéressants parce que hardis, les maîtres symbolistes, les plus robustes personnalités n'y figurent point. Aucun ne s'est présenté.

Nul doute qu'ils aient reculé devant la piteuse réputation artistique de notre ville. Ils eurent tort; ils eussent été reçus, étudiés si pas encore appréciés. L'élan est donné. Ils doivent seconder, accentuer le mouvement. Nous espérons au prochain Salon les voir au premier rang des exposants; c'est pour eux un devoir d'éducation et de propagande.

Mais elle se présente bien dans un local clair, en un décor soigné, disposé avec goût; et si timide est la manifestation d'art neuf, de l'ensemble se dégage une impression de vie.

L'atmosphère s'est comme purifiée. Un rayon de soleil a percé les ténèbres d'auparavant; plus empoussiérés, plus vermoulus apparaissent les nombreux et mornes débris d'un noir passé, car de la clarté se répand doucement et réjouit.

Laermans, avec la *Prière du soir* d'un sentiment contenu et profond, Emile Claus avec une claire évocation de la Flandre au printemps et deux pastels dont l'un surtout très harmonieux de couleurs, expression juste et pénétrante de la pâle tristesse d'hiver, Ferdinand Willaert avec le *Pont des Augustins* tout imprégné de la mélancolie de Bruges, Edgard Farasyn avec le *Portail*, paysage de douce lumière et de recueillement, contribuent particulièrement à procurer l'heureuse impression que je note.

D'autres aussi apportent de l'intérêt au Salon: Courtens dans un aspect de mer à la nuit tombante; Alexandre Marcette avec *l'Escaut en Hollande*; les tableaux de Théodore Verstraete; une *Plage au couchant* de vision juste et d'excellente tendance de M^{lle} M. Dumont; *l'Hiver* de Wytzman; deux marines de Paul Kustohs; un *Soir de vieux château* d'Edmond-Paul Verstraeten; *Trois compagnons* de M^{lle} Dumont et quelques-uns encore que l'on pourrait cueillir parmi les nullités, les vieilleries et d'indifférentes médiocrités.

Point ou peu d'envois de l'étranger; rien à y signaler. Maigre contribution des Liégeois; certains cependant, aujourd'hui de renom et très justifié, auraient pu briller. Notons d'Auguste Donnay les interprétations graphiques de *l'Almanach des poètes de 1896*, déjà connues par le Salon de la *Libre Esthétique*, et très admirées.

Quelques sculptures bien venues parmi lesquelles nous remarquons: *Premiers Remords* d'Hippolyte Leroy, un peu d'art décoratif, et des objets d'art, agréablement dispersés, donnent de l'allure et de la diversité à l'exposition.

AU SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les artistes belges qui ont exposé au Salon des Champs-Élysées sont, cette année, particulièrement nombreux. Dans l'impossibilité où nous sommes (et la besogne serait aussi fastidieuse pour le lecteur que pour nous) de décrire en détail cet énorme bazar international, dont l'étalage reste d'ailleurs immuable, citons du moins les œuvres de nos compatriotes:

PEINTURE. — M^{me} Léo Arden: *Et je suis seul*; M. Jean Beauquin: *Derniers rayons*; M. Hubert Bellis: *Huitres*; M. Léon Brunin: *L'Alchimiste*; M. Georges de Burlet: *Lever de lune*; M. Frantz Charlet: *Henri Rochefort écrivant ses mémoires* et

Portrait de M^{me} X; M. Georges Croegaert: *Les Bibelots*; M. César de Cock: *La Rivière de l'Epte*; M^{lle} Louise de Hem: *Antiquités, Fruits*; M. Delgouffre: *Nuit en Campine*; M. De Vriendt: *L'Institution de l'Ordre de la Toison d'Or, Théry d'Alsace rapportant à Bruges les reliques du Saint-Sang*; M. Dierickx: *Coin de salle à l'Œuvre de la Bouchée de pain*; M. Charles Duchêne: *Un Remue-ménage chez l'artiste*; M. Duyvert: *Saint Quentin délivré par un ange*; M. Fraipont: *Le Giure dans la forêt de Saint-Germain*; M. Herbo: *Tentation*; M. Le Mayeur: *Un Brise-lames*; M. Émile Motte: *Étude autopsychique*; M. Romberg: *Marché aux tapis au Maroc*; M^{lle} Roszmann: *Portraits*; M. Siberdt: *Meurtre de Rizzio*; M. Sohié: *Étang de Groenendael, La Route du village*; M. Struys: *Désespéré*; M. Timmermans: *En vue de Rouen, Effet d'orage*; M. Van den Bos: *Portrait décoratif, Regrets*; M. Van der Meulen: *Le Mariage de Blanchette*; M. Van Hove: *Un Enlumineur*; M. Wautour: *Le Mois de novembre dans les Flandres*; M. Florent Willems: *Portrait de M^{me} G...*; M. Yperman: *Portraits*.

DESSINS, AQUARELLES, PASTELS, PORCELAINES, ETC. — M. d'Artagne: *Portraits*; M^{lle} Blanche Beckers: *Portrait de M. Beckers*; M^{lle} Caroline Beckers: *Portraits*; M. Georges de Burlet: deux aquarelles; M^{lle} de Hem: *Réverie, Enfants des champs*; M. Fraipont: *Les Chardons, Jardinets*; M^{me} Hamilton: *Miniatures*; M^{lle} Henriques: cinq miniatures, étude et portraits; M. Modave: *Moulin en Hollande, Le Soir*; M. Romberg: *Le Marché du jeudi au Maroc, Mendiant pèlerin*.

SCULPTURE. — M. Bruyneel: *Le Piège* (statuette, plâtre); M. Carbon: *Le Savant* (statue, plâtre); M^{me} Maeterlinck: *L'Enfant* (groupe, plâtre); M. Edm. Michel: *Je serai soldat* (buste, marbre); M. Van der Straeten: *Amour maternel* (groupe, plâtre).

ART DÉCORATIF. — M. Pernot: *Surpris* (groupe, cire); M. Provoost-Blondel: Plaque sur métal tirée de son livre *Voyelles et consonnes*.

ARCHITECTURE. — M. Alph. Lacroix: *Projet de peinture décorative pour un plafond de chambre à coucher Louis XV*; M. de Neef: *Fumoir, salle à manger et jardin d'hiver d'un hôtel de Bilbao*; M. Yperman: *Fresques de la chapelle de Saint-Julien au petit Quevilly, Peinture de la crypte de l'église de Saint-Bonnet-le-Château*.

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — M. Biot: *Tête d'enfant, Portrait de M. Mercier*; M. Léonard: *Douanier en embuscade*; M. Schlumberger: *La Moisson*; M^{me} Marie Van Espen: *Portrait de M^{lle} H...*

Clôture des Concerts populaires.

Hans Richter a retrouvé, à la tête de l'orchestre des Concerts populaires, le succès enthousiaste qui l'avait accueilli naguère, quand Joseph Dupont fit à une série de chefs d'orchestre étrangers la politesse de leur préparer des concerts de choix et de leur fournir l'occasion de se faire applaudir à sa place. Avec Richter, pas de désillusion possible. C'est le Conducteur par excellence, habile à pétrir la pâte symphonique, à lui donner la forme, la couleur, aussi attentif aux détails qu'à l'ensemble, respectueux des œuvres, scrupuleux jusqu'à la minutie. Doué d'une prodigieuse mémoire, il conduit tous ses concerts par cœur, non pour ébouriffer l'auditoire (nous l'avons vu, parfois, placer une partition sur le pupitre pour « faire semblant » de suivre de l'œil les portées de musique...), mais parce qu'il sait combien, sous le contrôle direct du chef dont

le regard ne quitte pas un moment les interprètes, les musiciens sont plus rigoureusement attentifs. La puissance de l'œil exerce sur l'armée docile des instrumentistes une fascination qui accroît singulièrement la précision des indications rythmiques du bras.

Est-ce à cette faculté tout à fait exceptionnelle que sont dues la rare homogénéité, la fusion parfaite des sonorités, la variété de nuances, la souplesse de mouvements qu'obtient ce maître chef d'orchestre? Toutes ces qualités ont été mises en vive lumière, jeudi et vendredi, — vendredi surtout, — aux deux exécutions que Richter a données d'un programme varié, embrassant, outre quelques œuvres déjà entendues, une primeur : la *Symphonie pathétique* de Tchaïkowsky, la dernière composition du maître russe, écrite à une époque où la mort déjà planait sur lui.

Cette œuvre, divisée en quatre parties, n'a pas l'originalité qui marque les partitions hautes en couleurs, savoureuses et fortes de Borodine, de Rimsky-Korsakoff ou de Glazounow. On y ressent l'influence de Schumann et, assez visiblement pour que l'assimilation s'impose en certains passages, de Raff, dont la symphonie *Im Walde* transparait à travers la trame du troisième mouvement : *Allegro molto vivace*. L'*Adagio lamentoso*, qui termine l'œuvre, a quelque analogie avec un fragment de la *Péri* de Schumann. Ce morceau, qui paraît avoir valu à la symphonie l'épithète de « Pathétique », est peut-être le mieux venu de la partition. Mais ici encore, si la facture intéresse, l'inspiration est courte, et le thème, d'un dessin banal, est répété indéfiniment sans être symphoniquement développé. Il a fallu l'interprétation supérieure que lui a donnée Hans Richter pour le faire applaudir.

L'*Akademische Fest-Ouverture*, dans laquelle Brahms a réuni et spirituellement traité des chansons estudiantines, l'ouverture un peu pâle du *Carnaval romain*, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* ont reçu, comme la symphonie, une exécution impeccable qui a donné à ces œuvres souvent applaudies à Bruxelles un attrait nouveau.

C'est dans les *Maîtres Chanteurs* pourtant que Richter triomphe. Il donne à l'étonnant prélude qu'on ne se lasse pas d'écouter une vie, une verve, un entrain prodigieux, joints à l'étude la plus fouillée des détails, dont aucun ne reste dans l'ombre. Ce n'est pas le cortège pompeux, solennel et quelque peu balourd auquel nous sommes accoutumés. Hans Richter en exprime avant tout l'allégresse, l'élément *festif*, *réjouissance populaire*. Il lui imprime dès le début une allure plus rapide, élargissant vers la fin le thème des Maîtres avant le fortissimo qui déchaîne toutes les voix de l'orchestre. Et ce thème acquiert alors une ampleur qui lui donne sa signification définitive. On ne pourrait imaginer interprétation plus émouvante et plus complète.

THÉÂTRE MOLIÈRE

Après le grand succès du *Train n° 6* qui mouilla tous les mouchoirs de la banlieue, voici *Gigolette*, le drame aigu de Pierre Decourcelle, l'une des plus habiles combinaisons de tous les ressorts propres à exciter la pitié et l'enthousiasme de la foule, à la tenir haletante, à lui faire partager successivement les plus grosses émotions et la plus folle gaieté. Le Bal des Gigolettes et la Chanson des blés d'or ont rencontré auprès du public ixellois l'accueil chaleureux que leur avaient valu, au Théâtre des Galeries, le jeu mouvementé, d'un déhanchement peut-être excessif, de M^{lle} Berthe Cerny. Et les tableaux sombres de la Cour d'assises, de la Rafle, de l'enlèvement de la victime sympathique, etc., ont exercé, comme naguère, leur irrésistible prestige. Bien jouée par la

troupe de M. Munié, au premier rang de laquelle il faut citer M^{mes} Munié et de Perty, MM. Montlouis, Boéjat et Chatelain, *Gigolette* a été applaudie à outrance. Et malgré l'heure tardive — il était une heure du matin quand le rideau s'est décidé à tomber pour la dernière fois, le soir de la première représentation — le bon public a, par des rappels et des ovations, prouvé, une fois de plus, qu'il n'est point lassé du mélodrame quand il est rajeuni et modernisé comme M. Decourcelle a le talent de le faire.

NOUVEAUX CONCERTS DE LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Voici close la série annuelle des « Nouveaux Concerts ». M. Sylvain Dupuis a persisté dans la voie d'initiation qu'il a choisie. Que louer davantage de la sûreté de son goût, de sa confiance active ou de l'énergie de sa direction? Il a obtenu de son orchestre de merveilleux résultats; le plus souvent le fini de ses exécutions nuancées, animées, n'appelle que les éloges. Souhaitons que la récente promesse de subside de M. le ministre De Bruyn l'aide, en se réalisant, à surmonter les difficultés financières de son entreprise et attise sa flamme sans modifier ses terdances.

Deux exécutions nouvelles au dernier concert.

La symphonie de Tchaïkowsky, dite pathétique, composition longue, diffuse et monotone d'orchestration. Les phrases mélodiques, encore que certaines aient du charme, éveillent de vagues réminiscences et fatiguent par la fréquence des répétitions. L'*Adagio lamentoso* nous a paru la meilleure partie de l'œuvre.

Judas, scène lyrique, musique de Sylvain Dupuis, auquel on ne reprochera point de nous avoir trop souvent imposé d'audition de ses œuvres; pour la première fois son nom figurait au programme de ses concerts. *Judas* est une œuvre vigoureuse, d'orchestration soignée, un peu déclamatoire; le poème, d'ailleurs, prêtait à la déclamation; sans répit le traître Judas s'exclame en malédictions et lamentations.

Sylvain Dupuis a trouvé de justes accents d'amertume et de terreur, qu'une orchestration rude, enfiévrée, très mouvementée répercute âprement. Dès le début vous saisissez une impression de trouble fiévreux, d'effolement, de vain désespoir qui va s'accroissant. Les clameurs du peuple, les répliques des prêtres, les voix vagues contribuent à l'impression d'épouvante.

L'épisode de la *Vision du Calvaire* nous a paru d'une belle venue mélodique.

L'exécution par l'orchestre, par les chœurs de la *Légia* et par M. Ch. Gilibert qui chantait Judas, fut très bonne, et ce fut l'occasion d'un légitime succès pour Sylvain Dupuis.

M. Gilibert a chanté de sa voix sympathique et en artiste la *Romance de l'Étoile*; qu'il évite seulement de trop nuancer « en romance » ce qu'il a fait à la reprise.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Droits de la Critique.

Un curieux procès artistique à l'horizon. M. Minuto, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, a assigné M. Catulle Mendès à propos de l'article dans lequel celui-ci, rendant compte de la reprise de *Nana*, a écrit :

« Le vrai coupable, le seul coupable, c'est le directeur, quel qu'il soit, qui a eu, comme on dit, le toupet de convoquer des Parisiens à une représentation où rien, rien, rien ne subsiste du formidable roman d'Emile Zola, ni même de l'adaptation mélodramatique qu'en tenta M. William Busnach.

« Et, en vérité, — malgré que M^{lle} Aimée Martial n'ait pas cessé d'être jolie et se montre, çà et là, intelligente, — une colère nous prend à la fin de cette outrageuse soirée et nous incite à espérer que la prochaine pièce reprise par l'actuel théâtre des Menus-Plaisirs portera ce titre justicier : *Faillite!* »

Le demandeur prétend que ce mot de « faillite » lui a amené de la part des fournisseurs et employés une foule de sollicitations. Il demande un franc de dommages-intérêts et l'insertion du jugement dans vingt journaux.

M. Catulle Mendès répond qu'il n'a pas outrepassé les droits de la critique et intente à M. Minuto une action reconventionnelle pour procès vexatoire. Attendons le jugement.

PETITE CHRONIQUE

M. Léon Somzée a fait parvenir au Commissariat général de l'Exposition de 1897 un projet de classification pour la section des Beaux-Arts qui paraît plus logique et plus rationnel que celui qui a été adopté. Le voici :

SECTION ARTISTIQUE. Groupe A. — Les Arts plastiques. —
Classe I. — Le dessin dans le sens artistique le plus élevé. Le dessin dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : a) arts du graveur, gravure artistique sur métaux, nielles, impressions d'art, reliure d'art; b) art du médailleur, glyptique; c) la dentelle, la broderie.

Classe II. — La peinture dans le sens artistique le plus élevé. La peinture dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : a) la peinture sur verre, verrerie artistique, vitraux peints, émaux, mosaïques, céramique artistique; b) les tapisseries et tissus d'art, les éventails.

Classe III. — Statuaire : La sculpture dans le sens artistique le plus élevé. La sculpture dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : a) mobilier artistique; b) sculpture chryselléphantine; c) torentique, métaux repoussés, orfèvrerie, etc., ferronnerie d'art, horlogerie artistique.

Classe IV. — Architecture : a) architecture religieuse; b) architecture civile; c) architecture des jardins.

Groupe B. — La musique. — A. La musique liturgique. — B. La musique profane.

L'idée de grouper dans la section des Beaux-Arts toutes les manifestations artistiques (applications de l'art à l'industrie, etc.) a été proposée dès le début. MM. Ch. Van der Stappen, Octave Maus et Paul Du Bois l'ont vivement défendue aux assemblées de la première section. Elle avait même, ainsi que nous l'avons dit, été adoptée à la presque unanimité des voix par cette section. A une réunion subséquente, et sur la proposition de M. Khnopff, elle a été rejetée, ce qui a amené la création d'un groupe spécial, le groupe H, rattaché à la cinquième section et comprenant l'ensemble des manifestations de l'art décoratif et des applications de l'art à l'industrie.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Bruxelles une série d'eaux-fortes du peintre James Ensor. Parmi les principales citons : *La Bataille des Eperons d'or*, *le Pouilleux indisposé se chauffant*, *le Christ tourmenté par les démons*, *le Christ aux enfers*, *le Christ aux mendians*, *la Kermesse*, *les Mauvais médecins*, *les Gendarmes*, *les Masques scandalisés*, *les Squelettes voulant se chauffer*, *le Roi Peste* et *le Jardin d'amour*.

Les nouvelles décorations de l'ordre de Léopold conférées aux artistes :

Ont été nommés : *Commandeur* : M. Th. Vinçotte, statuaire. *Officiers* : les peintres Asselberghs, Carpentier et Lybaert; le statuaire De Tombay; MM. Fischer, maître de chapelle à Sainte-Gudule; Emile Mathieu, directeur de l'École de musique de Louvain, et Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons. *Chevaliers* : le prince de Ligne, président du comité de la section des anciennes industries d'art et antiquités des musées royaux; les peintres Anthony, Baertsoen, Becker, Farasyn, Herbo, Hoeterickx, Lanneau, Maeterlinck, Marcette, Van Leemputten; les statuaires Braecke, De Rudder, Dupuis, Lefever, H. Le Roy; MM. Arthur Verhaegen, archéologue; Hellemans, architecte; Delsemme, directeur des *Disciples de Grétry* et S. Dupuis, directeur de la *Légia*; les compositeurs Paul Gilson et Franz Servais;

M. Léon D'Aoust, président de la Société des Concerts populaires; MM. Block, ancien professeur au Conservatoire de Gand, Anthoni et Mercier, professeurs au Conservatoire de Bruxelles, Bouhy et Watelle; M. Ernest Van Dyck, artiste lyrique.

Bientôt Bruxelles n'aura plus qu'un seul théâtre ouvert. Déjà la Monnaie et le Parc ont clos leurs portes; les Galeries et l'Alcazar annoncent qu'ils fermeront après les fêtes de Pentecôte. Pour toute distraction les amateurs de spectacles n'auront plus que l'Alhambra qui, grâce au très grand succès du *Pont vivant*, peut prolonger sa campagne au delà des limites ordinaires.

Au Waux-Hall, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, deux concerts extraordinaires. L'un ce soir, avec le concours de M^{lle} J. Milcamps, du Théâtre de la Monnaie; l'autre demain, avec le concours de M. J. Deville, du Théâtre de Marseille.

Indépendamment de son *Bulletin périodique de livres rares et curieux* contenant plus de cinq cents numéros parmi lesquels l'édition des Fermiers généraux, reliée par Derôme, des Contes de La Fontaine, les Chansons de La Borde (reliure de Bisiaux), les Métamorphoses d'Ovide traduites par l'abbé Banier avec suite de 80 figures avant la lettre, etc., l'éditeur Deman vient de publier le catalogue de quelques ouvrages de choix (Beaux-Arts et Littérature) actuellement en solde à prix nets. On y trouvera, à des conditions exceptionnelles, divers volumes d'art que nous recommandons à nos lecteurs. Citons entre autres : Baudelaire, J. Vallès, E. et J. de Goncourt, Villiers de l'Isle-Adam, Mallarmé, etc.

Les séances de musique consacrées par MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno à la *Sonate classique et moderne* ont eu à Paris un succès prodigieux.

L'affluence était telle qu'il était, nous écrit-on, impossible de trouver place dans la salle. Au hasard, parmi les comptes rendus extraordinairement élogieux des journaux parisiens, cet extrait du *Temps* paru mercredi dernier : « La première série d'auditions de la *Sonate classique et moderne*, donnée salle Pleyel par Eugène Ysaye et Raoul Pugno, s'est terminée hier au milieu d'une affluence considérable, dans laquelle on remarquait les principales personnalités musicales, telles que Camille Saint-Saëns, V. d'Indy, E. Chausson, E.-M. Delaborde, Taffanel, etc., etc. Les deux artistes ont surpassé l'attente de ceux-mêmes qui faisaient de leur talent la plus haute estime. Leur réunion n'a pas été la conjonction curieuse de deux étoiles. L'œuvre d'art pur qu'ils ont entreprise a fait pour d'autres raisons une profonde impression. L'entière unité de conception musicale, la divination, les intentions les plus secrètes d'un compositeur, le don mystérieux de faire d'une œuvre une sorte d'être vivant et de faire exprimer tout ce qu'il a de pensée, de passion et de poésie, telles sont les qualités qui ont fait des exécutions de Pugno et d'Ysaye des espèces de secondes créations. Paris n'avait rien entendu de pareil depuis Rubinstein et Henri Vieuxtemps ».



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : { **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de **304 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p.c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PLAGIAT. — LES ENSEIGNEMENTS DE L'ENVOUEMENT DE HAINE ET D'AMOUR. — J.-B. CARPEAUX A LA MAISON D'ART. — LA FORCE DU MAL, par Paul Adam. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — A L'ALCAZAR. — NÉCROLOGIE. — PETITE CHRONIQUE.

PLAGIAT

Voici, « encore une fois, savez-vous », une affaire de plagiat ?

Vous vous rappelez, sans doute, que dernièrement on a monté une garde terrible et fait une conduite de Grenoble assourdissante à l'italien d'Annunzio, l'admirable auteur de *l'Innocent*, parce que, dans les quelques myriades de lignes qu'il a agencées en romans célèbres, un patient épuiseur de cochenilles a trouvé encadrées des bouts de phrase réminisçant Guy de Maupassant, pour autant que je m'en souviens, ou le Sar Péladan ; des bouts de phrase flottant là comme les épaves, à peine visibles, d'un brick naufragé sur les vagues infinies des atlantiques. Repêchées et alignées en un tableau comparatif adroitement condensé, ça avait l'air de quelque chose. Mais dans le tas, c'était aussi

péremptoire qu'un grain de sel dans les sables du Sahara ou qu'une tousserie dans la canonnade de Sedan.

Il y a quelque dix ans, un travail analogue fut tenté, chez nous, par d'adroits coupeurs de fil en seize, pour démontrer que les poésies charmantes de Georges Khnopff n'étaient qu'un pillage de Verlaine. Et jadis le même procédé fut essayé par les médiocres qui, invariablement, accompagnent le talent comme la vermine parasite les grands fauves, pour établir que Phèdre n'était que le plagiaire d'Esopé, et Lafontaine le plagiaire de Phèdre. Sans compter Corneille plagiant le Romancero dans le *Cid*, et Shakespeare les conteurs italiens dans *Roméo* et dans *Othello*.

Le cas actuel n'est pas littéraire. Il est juridique. Mais pourquoi s'étonnerait-on si des mœurs aussi chicanières et aussi étroitement revendicatoires passent du domaine de l'art proprement dit à tous les territoires où l'on écrit même sans art. Un M. Louis Franck, dont il est impossible de ne pas avoir entendu parler tant il se charge lui-même d'entretenir les résonances où vibre son nom à étymologie annonciatrice d'audace, et qui qualifie sa demeure, on ne sait en vertu de quelle délégation : OFFICE FÉMINISTE UNIVERSEL ! vient de publier une ébouriffante brochure au sujet d'un prétendu plagiat dont il aurait été victime.

Il s'agit de la rédaction d'un projet de loi et d'un rapport à l'appui sur *l'Épargne de la Femme mariée* !

Le coupable serait Emile Vandervelde! Emile Vandervelde dont la brillante, féconde et turbulente personnalité ne semble vraiment pas avoir besoin d'aller faire des emprunts, fût-ce à l'Office féministe universel.

La théorie du plagiat tel que l'entend « cet officier » est vraiment « tourneboulante », comme eût dit Rabelais, et désarticule toutes les notions sur la matière. Il érige le monopole en une institution qui, si elle était acceptée, condamnerait bientôt l'humanité au silence, ce qui réjouirait peut-être Maeterlinck, mais rendrait l'existence morose. Il croit, en sa candeur séraphique, que dès que, sur un sujet courant, fût-ce l'épargne de la femme mariée, il a coulé en phrases banales les idées circulantes, non seulement ces idées lui appartiennent comme des papillons happés au vol, mais aussi les mots dont il s'est servi, fùssent-ils de ceux qui réalisent au suprême degré la notion des *Communia Omnium*, des choses qui sont à l'usage de tous et qui n'appartiennent à personne, telles que l'atmosphère et les eaux courantes.

Voici un échantillon de cette abracadabrante conception, produite avec accompagnement d'un tapage tinta-marresque : c'est textuellement extrait de l'œuvre dont ici s'occupe notre critique. On croit rêver dans une cloche à plongeur.

Proposition Vandervelde

23 avril 1896.

IL EXISTE...

Dominés par le DÉSIR d'aboutir AU PLUS TÔT...

La proposition de loi .. réduite à de MODESTES limites...

NOTRE BUT unique POUR LE MOMENT c'est D'EMPÊCHER qu'un mari *débauché, paresseux et dissipateur*, puisse rendre inutile le dévouement d'une femme qui PEINE et économise....

... qui *peine*...

... qui *économise*...

... le *dévouement* d'une femme...

Qu'un mari PUISSE toucher les salaires de sa femme et mettre la main sur ses moindres économies...

... *toucher*...

revision...

législation civile...

Soutenir le ménage...

Élever les enfants...

Dépenses frivoles et de luxe...

Proposition Louis Frank

Discutée à la Ligue féministe, en janvier 1893.

A L'IMPRESSION le 7 mars 1896.

IL EXISTE...

DÉSIREUX d'assurer tout d'abord...

Il importe qu'une législation équitable remplace, AU PLUS TÔT...

NOTRE système, plus MODESTE, se borne POUR LE MOMENT...

Il faut... EMPÊCHER... Puisque ce BUT...

Si le mari est ouvrier prodigue, ivrogne ou *débauché*; s'il s'adonne à la boisson ou mène une existence odieuse dans la *paresse*... il a le droit de s'emparer... des *économies*... *mari dissipateur*...

Les femmes qui PEINENT. .

qui *peinent*...

... qui *économise*...

Toute femme sait pousser le *dévouement*.

QUE le mari PUISSE profiter du travail de sa compagne.

Qu'il soit maître des salaires et des gains de sa femme...

... *toucher*...

revision...

législation civile...

Améliorer son petit *ménage*...

Ménages qui ne se *soutiennent*...

Élever ses enfants...

... Toilettes, plaisirs, *folles dépenses*...

Ressources du ménage...

Mari PARESSEUX et DISSIPATEUR...

Subir ..

Abus...

DANS LES CLASSES *laborieuses* les faibles ressources du ménage ne laissent pas d'excédent permettant de faire les frais d'un contrat de mariage ..

... Celles qui *n'ont d'autres biens que leur travail* pourront-elles seulement y songer?

Classes laborieuses...

Ressources du foyer...

Combien n'est-il pas de *maris PARESSEUX, DISSIPATEURS*...

Elle *subit*...

Abus...

DANS LES CLASSES *pauvres*, les conjoints qui, au moment du mariage, *ne possèdent d'autres ressources que leurs salaires*, par économie, se marient sans contrat de mariage...

Quand on *songe*...

Classe laborieuse...

Vous vous frottez les yeux, lecteur? Vous vous demandez si l'aile de la folie n'a pas touché votre front? Eh bien, il y en a comme ça deux pages et demi, compactes!

On se tâte pour savoir à quel détraquage est en proie l'intellect du directeur de l'Office féministe universel et quelle extravagance le travaille? Est-ce sérieusement ou dans une intention mystificatoire qu'il a bâti cet échafaudage ahurissant? Veut-il du bruit, rien que du bruit, et le bruit lui suffit-il même quand il est fait d'une tempête de quolibets?

Emile Vandervelde a répondu, très flegmatique : « Mais, cher Monsieur, votre projet était encore secret puisqu'il n'était pas imprimé, vous le dites vous-même en tête de la colonne réservée à votre prose. Je ne l'avais ni vu ni connu le 26 avril 96 quand mes amis et moi avons déposé le nôtre. Le mystère qui vous fait trépigner est d'une explication simplote : nous avons pris tous deux aux mêmes sources, du domaine public : les documents parlementaires, lois, projets de lois surgis en divers pays sur cette question qui est partout à l'ordre du jour; si je suis plagiaire vous l'êtes au moins autant que moi. Vous me faites l'effet d'un fou qui hurlerait qu'on le vole quand on va boire aux fontaines Wallace. »

Si la doctrine frankinienne s'implante, nous verrons bientôt quelque autre théoricien poussant à bout le système, crier comme un brûlé qu'on lui a pris des syllabes et des monosyllabes! et, dressant un tableau où il fera la statistique des *qui*, des *que*, des *la*, des *ma*, des *con*, des *cu* qu'on lui aura dérobés, réclamer vengeance aux dieux et aux hommes. Dans les traités d'aliénation mentale on cite des malades qui font de tels soulignages et on les classe parmi les incurables destinés au gâtisme final et déplorable.

LES ENSEIGNEMENTS DE L'ENVOUTEMENT

DE HAINE ET D'AMOUR

M. Jules Bois, dont les nombreuses études sur l'occultisme, les conférences à la Salle des Capucines et au Théâtre moderne, les drames ésotériques, *Les Noces de Sathan* et *La Porte héroïque du Ciel*, ont vivement excité l'attention, a fait la semaine dernière, à la Maison d'art, une conférence sur l'envoûtement. Nous avons prié M. Bois de

bien vouloir résumer cette causerie pour les lecteurs de l'*Art moderne*. Il nous adresse, en réponse, l'intéressant article que nous publions aujourd'hui.

Dans mon livre *Le Satanisme et la Magie* j'ai longuement et avec fièvre décrit ces rites étranges, dérisoires et parfois délicieux des deux envoûtements, soit de haine, soit d'amour. Qu'il nous suffise, ici où je voudrais exposer quelques conclusions philosophiques, de résumer ces gestes de vindicte en quelques lignes, afin d'aller plus haut et plus loin.

L'envoûtement de haine d'abord.

C'est l'envoûtement primitif, l'envoûtement de domination, le frère aîné, le père de l'autre. Il porte en lui l'envoûtement d'amour, comme un guerrier sauvage étendrait un perfide enfant. Il répond au goût féroce de l'ancêtre pour le carnage, avec ceci de plus qu'il est lâche, s'accomplit à distance, derrière-les remparts du mystère. Il veut dominer, affaiblir, dessécher, tuer en des tourments prolongés et sûrs. Voici son principal rituel.

Le sorcier, l'envoûteur forme lui-même à certaines heures fatidiques l'effigie de son ennemi. Généralement c'est une poupée de cire, la cire étant un excellent concentrateur de l'énergie vitale. Cette cire doit être vierge, c'est-à-dire n'avoir pas servi précédemment, afin d'être plus délicate et s'imprégner mieux de volonté. (Parfois, le sorcier remplace l'effigie par le crapaud, l'animal mélancolique gonflé de venins.) Ce marmouset doit être si identique à celui qu'il représente qu'il doit avoir reçu les mêmes sacrements, porter inscrit le même nom. Il est habillé avec des morceaux de vêtements de l'autre, sa petite main renferme un ongle de son original, sa tête en porte des cheveux, une dent de son sosie vivant est en lui. Alors, après la consécration, la lutte bizarre commence; le magicien s'exalte, il attaque la statuette soit avec une ronce, soit avec un couteau, des morceaux de verre, des épingle, des tisons rouges. Placé dans la direction de la victime et choisissant l'heure où il pense qu'elle repose et se trouve dans un état de passivité propice, il joint la parole aux gestes, l'invective aux coups. Afin de rendre plus puissantes ses imprécations, il extrait des livres saints de son pays les versets qui s'adaptent à sa vindicte, et aux prophètes les insultes qui firent s'écrouler les murs des villes et l'orgueil des rois. Ainsi croit-il compromettre Dieu en son affaire et son cerveau s'exalte à croire mêlé un si haut personnage à sa médiocre querelle.

Après un certain nombre de ces combats emphatiques et étriqués, lorsque l'effigie totalement s'écroule, elle est traversée au cœur ou jetée au feu. L'envoûté meurt en même temps que les derniers vestiges de la cire. S'il ne meurt pas il a bien tort, car tout a été fait pour cela et l'instinct de la conservation est vraiment poussé chez lui jusqu'à la mauvaise grâce...

Comment expliquer maintenant l'efficacité possible de cette cérémonie, qui, malgré sa dramatique intention, rappellerait surtout les jeux de la première année, les colères du bébé contre la poupée qui n'a pas été sage?

C'est que sous ces apparences frivoles, un grand mystère bégaie. Il bégaie que la volonté est une puissance incalculable et vraiment miraculeuse, que le corps n'étreint pas l'âme comme une indéfectible prison et que, pareil à l'électricité et à la vapeur, les pensées et les sentiments sont des forces.

L'envoûtement d'amour est plus gracieux, mais rempli d'espoirs aussi outrecuidants et de vérités aussi fécondes.

Cette fois ce n'est plus pour se débarrasser de l'ennemi, c'est pour conquérir celui ou celle que l'on désire.

Je laisse de côté les grimoires impurs qui nous indiquent les stratagèmes vils pour enchaîner la pauvre Ève déjà si facilement affolée. Je m'en remets non pas aux herboristes mais aux poètes qui nous ont précieusement conservé le rythme, la méthode de conquérir l'amant infidèle. Pour eux la grande prêtresse de l'envoûtement d'amour, ce fut la femme. Il est certain que, par la faute d'une société où l'homme seul édifie les lois et ne lui laissa que le règne des penchants, au moment où le Bien-Aimé l'abandonne, le Bien-Aimé, unique but, unique devoir et destin, une détresse si immense l'accable, qu'elle devient, cette détresse, une pente irrésistible à la superstition et au mysticisme. Elle se vengera comme elle le pourra. La vengeance est le plaisir des dieux, dit-on, elle est encore la dernière volupté des femmes qui aimèrent, la dernière volupté lorsque les autres se sont enfuis. L'envoûtement d'amour est fait de parfums, de fleurs, de poupées, de rubans, — de poisons aussi. Et si vous me demandez indiscrètement si après tout ce rite est efficace, je vous répondrai avec prudence : Comment expliquer que cette coutume ait traversé les âges, ait atteint assez profondément l'âme universelle pour y susciter des chefs-d'œuvre, comment expliquer cela, s'il n'y eut pas de complicités charmantes de la Nature et du Hasard qui ne voulurent pas contrarier les jolies bergères se livrant à ces mignons exercices ou parfois permirent que l'envoûtement d'amour s'achevât par l'amour et que le Baiser couronnât le sacrifice.

Mais ces appels lointains ont-ils, aux yeux de la science moderne, qui ne se paie pas de mots et ne veut que des faits, une efficacité possible?

La science moderne répond oui.

J'ai souvent cité l'exemple du colonel de Rochas, administrateur à l'École polytechnique, qui parvint à reconstituer par l'extériorisation de la sensibilité le rite douloureux de l'effigie de cire, j'ai parlé du Dr Luys, établissant le transfert des vibrations morbides, j'ai montré William Crookes constatant que certains organismes spéciaux peuvent projeter une force verbérante, capable de remuer des objets sans contact, à distance, et d'atteindre par d'invisibles mains d'autres organismes. Tout cela est. Mais je dois attirer l'attention des esprits réfléchis sur ce fait devenu aujourd'hui évident que *pour tous* l'âme ne se limite pas à la peau, qu'elle est capable de s'élancer hors du corps, de partir vers l'objet de son désir sur les chariots de sa passion.

Cela, la « télépathie », cette extraordinaire science moderne, fille des Anglais, gens pratiques, nous le prouve sans sérieuse contestation.

La Société des sciences psychiques de Londres a rédigé un livre énorme intitulé *The Fantasms of the living* (les Fantômes des Vivants) qui a vérifié avec le plus minutieux contrôle huit cents faits d'apparitions, de pressentiments, de prévisions. Particulièrement aux heures d'agonie ou de suprême désespoir, l'âme oppressée s'élance et va, sans que la conscience même en soit toujours avertie, visiter l'âme préférée qu'elle choisit comme confidente. Rien ne m'a paru plus éloquent, plus magistral, plus troublant dans sa sécheresse de procès-verbal, que ces pages toutes pleines du témoignage de la réalité de notre « moi ». D'ailleurs, nous sommes ici dans les contrées toutes mystiques, « *behind the veil* », derrière la voile. L'aveu y tremble un peu, on sent que la plume du fils a hésité d'une exquise pudeur en révélant cette minute sainte où sa mère fit un miracle pour ne pas mourir sans le voir encore, les larmes de l'épouse ont mouillé ce papier insen-

sible, en racontant la dernière entrevue mystique avec l'époux. L'amant, l'ami ont frémi à ces intuitions soudaines et sublimes... Livre aussi beau que les bibles, livre d'humanité, de surhumanité aussi, je te bénis, tu m'as dit le mot que nulle voix encore n'avait répété avec cette énergie irrésistible, tu es la première pierre, encore mal équarrie, mais pierre fondamentale de la survivance du moi, tu es au milieu de ton prosaïsme et de tes répétitions, de tes détails, de tes superfétations lassantes, un trait de lumière dans le siècle, l'apparition indéniable d'une nouvelle vérité que nous n'avions fait qu'espérer et pressentir, — notre âme vivante au delà du corps déchiré ou en poudre, notre âme debout, au delà de la mort, au delà de la tombe.

Ce serait alors très important. Nous ne serions donc plus seul dans la vie, nous ne serions pas non plus la simple vague soulevée puis retombant dans le néant ou dans l'Être infini, — qu'importe ! puisque c'est toujours dans l'inévitable et définitive mort. Nous pouvons présumer enfin une véritable existence posthume, non pas l'existence falote et courte que Renan rêvait, l'existence simplement *subjective*, telle qu'y croyait Auguste Comte et qui n'est que l'illusoire survie de notre souvenir en ceux qui nous connurent et qui nous aimèrent, mais une vie *objective* réelle ; le moi ne serait plus l'éphémère résultante des physiologies, n'apparaissant qu'avec elles, se dissolvant avec elles, il serait une réalité en soi, capable de continuer sa destinée, même lorsque les organes n'ont point été réunis ou qu'ils ont été dispersés dans la matière. De telles expériences continuées et reprises auront été le plus bel effort certainement de ce XIX^e siècle si grand déjà par ailleurs ; car elles auront inauguré l'aurore scientifique de l'âme.

Lorsque j'écrivis au *Figaro* une série d'études sur ce que j'intitulais « le Miracle à Paris », je reçus une correspondance nombreuse où çà et là brillèrent quelques lettres admirables. Oui, je sentis combien l'humanité est profondément atteinte lorsque les questions psychiques sont agitées, comme tout le reste est peu de chose à côté de ces espoirs où gravite notre inquiétude constante. J'ai reçu des lettres de mères, me disant leur chagrin sacré à la mort de leurs fils tant aimés, leur angoisse pour savoir s'il existe encore autre part qu'au fond de leur cœur. L'une d'elles, qui avait perdu un fils de dix-huit ans, m'écrivait : « Si plus rien n'existe après le départ de la terre, à quoi servirions-nous, nous autres mères, à quel devoir obscur et impie obéirions-nous en ne mettant au monde que pour la mort. »

Je rencontrai récemment à Paris une des plus hautes gloires de la science, mais pour qui la matière seule existe. Il venait de perdre l'être le plus aimé, sa mère, à qui il avait voué toute une vie monacale de cérébral. « Vous savez, me disait-il, devant ces désastres, la science est vaine, on s'aperçoit que la vie n'a pas de raison d'être, pas de but. » Mais elle en aura un, le jour où nous saurons qu'elle n'est qu'un moment de la vie consciente et immortelle, quand nous saurons cela sûrement, comme nous croyons au carbone ou à l'oxygène. Il est des vérités lointaines pareilles aux paysages des tropiques qui, avant d'être aperçus, sont déjà pressentis au parfum qu'ils répandent à de grandes distances sur la mer. L'élan du cœur happe ces vérités-là avant que l'intelligence ne les jauge ou ne les pèse. Le jour où nous connaîtrons les forces dont nous disposons, aussi bien dans le monde extérieur où tant de découvertes ont été faites, que dans le monde intérieur où presque tout reste à découvrir, ce jour-là seulement nous serons des êtres complets — et nous pourrons marcher vers un progrès qui sera joyeux et bon, parce que l'âme n'en sera pas

oubliée. Merveilleuse « alchimie » vraiment, pour employer un mot de couleur locale. Le vieil envoûtement fut l'office de la haine et de l'envie, il peut devenir l'origine des exercices suprêmes de la fraternité et de la douceur. Il en est toujours de même. L'homme ne découvre une nouvelle force que pour l'adopter d'abord à ses instincts de domination et de nuisance, puis la réflexion vient et avec la réflexion la science et avec la science la bonté.

Oui, la Bonté. L'imprécation malfaisante, l'œil du jeteur de sort ne sont-ils pas devenus la suggestion qui guérit, le regard qui apaise. L'antique sorcier se mue en médecin. Sa colère indéfectible et noire apparaît la tranquille et blanche auréole qui rend sauf de tous les maux. Bienfaits de l'âme, vous êtes les seuls réels ; car la thérapeutique jusqu'ici n'a rien trouvé pour racheter d'une indisposition, elle avoue dans les cliniques modernes son impuissance, la suggestion peut-être, et tout ce qui s'en suivra la récompensera de n'avoir pas désespéré.

Mais au-dessus des maux corporels il y a encore les maladies de l'âme. Au-dessus, au delà de nos passions, il existe des envoûtements sublimes. Si nos pensées mauvaises peuvent devenir des armes funestes, si nos paroles et nos regards peuvent créer des démons, une pensée bienfaisante, une simple parole douce, un regard tendre, un élan droit du cœur enfantent des anges, font descendre sur la terre le ciel.

Il n'est pas inutile d'être bon, même lorsqu'on est seul. Les larmes et les vœux qui tombent dans le silence sont écoutés par des oreilles lointaines. Les prières de Monique ont fait de son fils Augustin, débauché et sceptique, un grand philosophe et un saint. Pour cette œuvre mystérieuse, mais juste, les effigies et les rites sont inutiles, l'âme n'a pas besoin d'excitant, elle est le pèlerin de la Bonté qui va sans bâton dans le chemin de la lumière.

Que le viel envoûtement ne soit donc pas trop maudit s'il nous a appris ces forces intérieures qui peuvent être sublimes. Mais ne les employons que pour les bienfaits inconnus, pour la paix des âmes infortunées, pour le baume des corps souffrants. Lorsque l'humanité aura pris conscience de ce pouvoir qu'elle possède déjà, nos sociétés seront mieux transformées que par d'absurdes cataclysmes. L'envoûtement collectif des bonnes volontés aura créé pacifiquement le salut et le bonheur du monde.

JULES BLOIS.

J.-B. Carpeaux à la Maison d'Art.

L'œuvre du grand maître français J.-B. Carpeaux sera merveilleusement représentée dans les locaux de la Maison d'Art. Les principales œuvres, ses esquisses marquantes, toiles, marbres, dessins, croquis en terre, se trouvent résumer ce que fut l'art de ce génial artiste, si vite, malheureusement, enlevé à la gloire qui l'attendait vivant. Cette exposition généralisera la connaissance de celui qu'on surnomma si prestigieusement le *Rubens du marbre*, lui qui fut toujours aux aguets de la puissance, qui le différencie du maniérisme et de l'effémination actuels. Mais si Carpeaux fut le colossal créateur des œuvres sculpturales que nous connaissons, il faut aussi noter d'étranges et de délicieuses délicatesses, des choses d'une adorable finesse qui traduisent les visions multiples de cette âme si riche et si souple. Telle, par exemple, cette charmante statuette : *Le Prince Impérial et son chien Nero*, qui requiert l'attention et la retient par toute sa facture et par toute sa grâce.

Universel, du reste, fut ce talent curieux; la peinture, la sculpture, le pastel, l'eau-forte avaient pour lui de semblables attraits et son amour d'art le faisait exceller en chacun de ces genres. L'espace nous fait malheureusement défaut pour pouvoir donner de cette œuvre admirable une analyse complète, une étude détaillée. Ceux qui viendront l'écouter « vivre » se sentiront rapidement conquis, car Carpeaux reste, restera l'un des plus grands parmi la pléiade des artistes du XIX^e siècle.

Les de Goncourt, qui souvent ont vu juste, parlent souvent dans leur *Journal* de celui qui mourut en murmurant désespérément, voyant inachevée son œuvre : La vie! la vie! la vie! Peut-être n'est-il pas inutile de reproduire ici ce qu'en dit Edmond de Goncourt :

« 3 septembre 1865... Retour en chemin de fer avec Carpeaux qui déborde d'esthétique passionnée. Le beau est toujours pour lui la nature : le beau trouvé comme le beau à trouver... Et encore pour lui le corps humain actuel, dans les beaux échantillons, offre d'aussi beaux modèles que la Grèce. Il y a encore des athlètes : ainsi ce cent-garde qui fait un trou à une pièce de vin, et la boit en la tenant au-dessus de sa tête.

« Pour Carpeaux, comme pour tous les gens de talent et d'avenir de ce temps-ci, il n'y a pas d'idéalisation du beau, il n'y a que sa rencontre et sa perception. Bref, c'est un artiste capable de faire un croquis en omnibus, — ce dont le blague, comme un imbécile qu'il est, un membre de l'Institut qui est là.

« Ce Carpeaux : une nature de nervosité, d'emportement, d'exaltation, ce Carpeaux : une figure frustrée, toujours en mouvement, avec des muscles changeant continuellement de place, et avec des yeux d'ouvrier en colère. — La fièvre du génie dans une enveloppe de marbrier. »

En cette enveloppe de marbrier vibrait une âme toujours en adoration devant le beau, toujours à la recherche de la vérité. Ce fut un infatigable travailleur, prenant des croquis au fond de son chapeau, en omnibus, en wagon. Et tout révèle en lui une étonnante conscience, jamais en repos, arrivant ainsi à des effets de saisissante réalité.

Le nom de Carpeaux sera célébré à l'égal de ceux de Rude et de Barye, comme encore ceux de Dalou et de Rodin sont actuellement salués et nous sommes convaincus que l'exposition des œuvres originales de Carpeaux assurera à sa mémoire de nouvelles et profondes admirations.

F. R.

LA FORCE DU MAL

par PAUL ADAM. Un volume de 330 pages. Paris, A. Colin et Cie, éditeurs.

Un jeune docteur, après de brillantes études faites à Paris, s'installe en province où il lutte, pour la santé des malheureux qu'il soigne, contre l'égoïsme des chefs d'usine, des officiers municipaux et autres « possesseurs de la terre », sans pouvoir les convaincre. Le choléra éclate, amené d'Orient par des marchandises mal surveillées, et propagé par le manque d'hygiène de la petite ville avare et ignorante. Le docteur dépense temps, science et forces pour guérir et protéger et ne recueille guère que la fureur d'un peuple encore à demi sauvage.

Nommé expert avec d'autres médecins dans un cas célèbre d'empoisonnement, il donne loyalement son opinion, différente de

celle de ses confrères, et encourt la disgrâce de ceux qui auraient pu le protéger.

Sa femme a renoncé, pour épouser cet héroïque, qu'elle admire d'ailleurs, à la passion qu'elle avait pour un autre; et il vient une heure où chacun d'eux, le mari, la femme, regrette ce qu'il a fait; et Jean Stival prononce cette phrase étonnante :

« Tu as vaincu le mal de la passion pour sauver ta famille; j'ai vaincu le mal de l'ambition pour sauver notre orgueil intérieur. Et l'inutile sacrifice crucifie nos cœurs sur la vie. »

Cela signifie-t-il qu'il eût vécu très paisible, si, lui qui connaissait la valeur de ses actes, il eut menti et fait mentir sa science, pour parvenir?

Cela signifie-t-il encore que pour cette femme il était beau, héroïque d'épouser cet homme quand c'était un autre qu'elle aimait?

Pour l'auteur, l'acte qu'ils ont posé a la même valeur. Comme si l'instinct de s'enrichir était aussi beau, aussi naturel que l'instinct de sélection, ou comme si celui-ci était *un mal*, une faute, de même nature que celle-là; et que sacrifier l'un équivalait, en beauté, à sacrifier l'autre?

Tout le livre, étude consciencieuse et neuve de tant de choses qui font penser, — le mélange, dans cette Flandre française, de la race espagnole venue en conquérante avec ses ducs et ses rois, et de la solide race flamande dominant à son tour, par sa vitalité triomphante, les envahisseurs dépayés; puis la peinture de quelques coins de cette province, lente, matérielle, hypocritement religieuse ou décente, superstitieuse, mesquinement prudente et autruche, à côté de quelques bouffées de la vie plus rapide de Paris; l'inconscient égoïsme du grand industriel et l'ignorance entêtée, longue à éclairer, des humbles; — tout cela pris sur le vif et dit comme le disent ceux qui ont vu de leurs yeux, m'avait fait espérer par sa sincérité et sa largeur d'observation quelque chose comme la solution d'un problème vital, — solution ou acceptation ou conception jeune, bienfaisante, hardie.

Mais Jean Stival et sa femme, devant ce qu'ils appellent le mal vainqueur, se préparent à souffrir, et s'attendant à la douleur, se croient forts. Ayant eu, devant la vertu, les yeux plus grands que le ventre, ils se résignent à n'attendre jamais que le résultat de leur méprise et de leur illusion sur eux-mêmes. Ils sont convaincus de la force du mal parce que ce qu'ils croyaient être le bien, ce qui est le bien au moins pour l'un d'eux, — ne les a pas enrichis! Ils ont tout sacrifié à des devoirs qu'ils n'ont pas la force d'aimer. Ce sont des demi-vivants et je veux bien qu'il y en ait beaucoup comme eux, « ne pouvant monter aussi haut qu'ils bâtissent ». Mais la génération précédente nous a peint assez de ces êtres incomplets. Nous demandons maintenant où sont les forts, ceux dont le bonheur ne dépend pas de tant de petites choses, qui ont quelque chose en eux-mêmes et qui sont capables de se tenir seuls, debout, à certaines heures; ceux aussi qui ont la force de se faire à eux-mêmes leur conscience et de ne bâtir que des tours qu'ils peuvent escalader. Car le maximum de ce que chacun peut faire, est pour lui le maximum du Bien.

Refusant d'être désillusionné sur la valeur d'un travailleur comme Paul Adam, je me remets à attendre, avec un imperturbable espoir, son prochain livre.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Pèlerin du Silence (Phénissa, le Fantôme, le Château singulier, le Livre des Litanies, Théâtre muet), par REMY de GOURMONT. Frontispice d'A. Seguin. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Jules Laforgue*, par CAMILLE MAUCLAIR. Introduction de MAURICE MAETERLINGK. Paris, Ed. du *Mercur de France*. — *Ballades* (la Mer, les Cloches, les Champs), par PAUL FORT. Bois originaux de M. Dumont, A. Huard, M. Delcourt et A. Jarry, Paris, Ed. du *Livre d'Art* et de *l'Épreuve*, 14, rue Séguier. — *Mai*, par ARTHUR TOISOUL. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Une Squaw*, par I. WILL. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Rembrandt*, drame, par VIRGILE JOSZ et LOUIS DUMUR. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Le Musée social. Fête du travail* (3 mai 1896), discours de MM. J. Siegfried et Jules Simon, rapports de MM. Cheysson et A. Gigot, etc. Paris, Calmann-Lévy. — *Simon Deutz*, drame historique en huit tableaux, par JOHANNÈS GRAVIER. Paris, Bibliothèque de la *Plume*.

Musique.

Quatuor (inachevé) pour piano, violon, alto et violoncelle, par G. LEKEU. Paris, E. Baudoux et C^o, 30, boulevard Haussmann. Prix net : 10 francs. — *Suite romantique* pour piano à quatre mains (op. 120), en deux cahiers, par HEINRICH HOFMANN. Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix : 10 francs. — *Élégie et Caprice slave*, pour violoncelle, avec accompagnement de piano (op. 98), par PHILIPPE SCHARWENKA. Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix : fr. 3-75. — *Psaume 150* pour chœur, orchestre et orgue (œuvre posthume) de CÉSAR FRANCK. Partition (texte français et allemand). Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix net : fr. 3-75. — *Improperia* (Feria VI in Parasceve) et *Kyrie* de la Messe « O Sacrum convivium » de PALESTRINA. Notation chorale moderne de X. Haberl et de Ign. Mitterer. Leipzig, Breitkopf et Härtel.

A L'ALCAZAR

La pantomime anglaise, bouffonne, outrancière, féroce, a pris possession de l'Alcazar, sous la direction de M. Charles Lauri, l'un des maîtres du genre. Il pleut des chats, des lustres, des moellons. La souplesse des clowns s'insinue à travers les glaces et les horloges. Les armoires, aux portes truquées, ne sont que prétexte à gymnastique, et des profondeurs des coffres à bois s'élancent, en bonds prodigieux, les mimes futés. Coups de revolver, vaisselle fracassée, plafonds écroulés, explosions soudaines écartelant le policeman, tous les vacarmes, toutes les catastrophes, accumulés en d'incohérentes histoires, de folie exaspérée, auxquels un tonitruant orchestre ajoute un implacable accompagnement. Cela s'appelle *Sur les toits*, la *Crémillère* ou la *Nouvelle Villa*. On y parle toutes les langues indépendamment de celle du geste, et l'extraordinaire acrobate qu'est Charles Lauri s'y manifeste avec une agilité, une prestesse, une promptitude déconcertantes.

Il y a au fond de ce spectacle bizarre un reflet de l'âme anglaise, passionnée pour les exercices corporels, amoureuse de la souplesse et de la force. La brutalité se mêle à la grâce des mouvements eurythmiques. Et l'on passe sans transition des coups de massue sur la tête aux danses froufroutantes des jolies petites maids, émules ou rivales des sisters Barrison.

NÉCROLOGIE

Antoine Brückner, organiste de la chapelle de la Cour et l'un des compositeurs les plus estimés de l'Autriche, vient de mourir à Vienne. Son œuvre est considérable et comprend des messes, un *Te Deum* qui a eu, à Vienne, plusieurs exécutions sensationnelles, un grand nombre de compositions religieuses, un Quintette pour piano et archets, et plusieurs symphonies qui passent pour des œuvres des plus remarquables. Elles sont jusqu'ici peu connues en dehors d'un petit cercle d'adeptes et de disciples du maître

viennois. *L'Andante* d'une de ces symphonies a été, on s'en souvient, exécuté l'hiver passé à Bruxelles.

Antoine Brückner était souffrant depuis quelques mois, mais personne ne croyait qu'il serait si vite emporté. Il était né à Ansfelden en 1824, et fut d'abord organiste à Linz. Puis il alla à Vienne compléter ses études de composition sous la direction de Simon Sechter. En 1868, il lui succédait comme organiste de la « Hofkapelle ».

M^{me} Clara Schumann, veuve de l'illustre compositeur, est morte à Francfort, à l'âge de 77 ans.

On sait l'histoire romanesque de ses amours contrariées ; cette idylle faillit aboutir à une tragédie, à cause de l'opposition obstinée du vieux professeur Wieck qui, pendant trois ans, refusa la main de sa fille à son ancien élève, qu'il estimait un parti trop modeste. Schumann finit par obtenir de la justice l'autorisation de s'unir à celle qu'il aimait.

Clara Schumann fut souvent l'inspiratrice de son mari ; non-seulement celui-ci lui a dédié quelques-unes de ses *lieder* les plus passionnés, mais il se plaisait souvent à développer les thèmes qu'elle imaginait et, dans l'hospice d'aliénés où s'éteignit son génie, on l'entendit souvent paraphraser les mélodies de Clara.

Il y a quelque temps, elle avait été l'héroïne du festival organisé à Bonn, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Robert Schumann. Le sculpteur Riedel, auteur de ce monument, avait eu la délicate pensée de donner les traits de Clara à la Muse de marbre qui présente une palme à l'image du grand musicien.

Signalons aussi la mort du peintre des Gaulois et des Germains, Évariste Luminais.

Né à Nantes en 1821, il avait été l'élève de Léon Cogniet et de Troyon. Ses premières œuvres figurèrent au Salon de 1843 et depuis cette époque il n'avait cessé d'exposer. Cette année encore, il avait envoyé au Salon des Champs-Élysées un tableau portant ce titre : *Pris sur l'ennemi*.

L'illustre peintre Whistler vient d'avoir la douleur de perdre sa femme, décédée à la suite d'une longue maladie.

M^{me} Whistler était la fille du sculpteur John Birnie Philip et la sœur du paysagiste Cecil Lawson. Elle avait épousé en premières noces M. E.-W. Godwin, qui dirigea le journal d'architecture *The Building News*.

PETITE CHRONIQUE

A LA MAISON D'ART. — Une exposition des œuvres originales du grand maître français J.-B. Carpeaux s'ouvrira, dans les locaux de l'hôtel de la *Toison d'Or*, le 15 juin prochain, à 11 heures pour la presse et à 2 heures pour le public. Cette exposition, des plus complètes, comprendra cent cinquante-trois œuvres, peinture, sculpture, esquisses, croquis en terre, bustes, etc.

Une courte notice sur l'œuvre de J.-B. Carpeaux précédera le catalogue que l'on pourra se procurer, dans deux ou trois jours, 56, avenue de la Toison d'Or, à la Maison d'Art.

M. l'abbé Charbonnel donnera une conférence sur l'œuvre de l'artiste, à une date que nous indiquerons ultérieurement.

L'Exposition des affiches de l'année et des Maîtres français sera irrévocablement clôturée le mardi 2 juin.

Mardi 2 juin, à 8 1/2 heures, aura lieu une soirée au bénéfice de l'expédition de M. de Gerlache au pôle antarctique, patronnée par la Société royale belge de Géographie.

M. Elisée Reclus fera une conférence sur l'expédition de M. de Gerlache.

La soirée se terminera par l'audition d'œuvres et de créations, dites par l'auteur, de M. Galipaux, du théâtre du Vaudeville à

Paris, avec le concours de M^{me} Aciana; M^{lles} Eugénie Gauthier, Lemaire; MM. Lagairie, Dupont, Lanciani, etc., etc.

Les cartes d'entrée à cinq francs sont déposées dans les bureaux de la Maison d'Art.

EXPOSITION ET VENTE DE TABLEAUX. — Vu le grand succès obtenu par l'exposition de tableaux suivie de vente le 11 mai dernier, la direction de la Maison d'art a décidé de réunir à nouveau une collection d'œuvres des maîtres suivants: L. Artan, H. Bellis, H. Boulenger, Bauquesne, Binjé, Coosemans, H. De Braekeleer, Karl Daubigny, L. Dubois, de Greef, F. Fourmois, V. Gilsoul, Géricault, Heymans, Eug. Isabey, C. Meunier, Montigny, David Oyens, Alfred Stevens, Jean Stobbaerts.

L'exposition aura lieu du 4 au 8 juin. La vente, par le ministère de M. le notaire Pierret, 132, chaussée de Wavre (Ixelles), aura lieu dans la grande salle de la Maison d'art, le 9 juin, à 2 heures.

MM. Baertsoen et Lambeaux ont été nommés sociétaires de la Société nationale des Artistes français (Champ-de-Mars). Parmi les nouveaux associés, nous remarquons MM. Delville, Hoyoux, Leempoels, Ch. Samuel et Serrurier.

On nous demande, de plusieurs côtés, les dates exactes des représentations de Bayreuth. Comme nous l'avons déjà dit, il y aura cette année cinq séries de représentations, chacune de ces séries comprenant les quatre parties de l'*Anneau du Nibelung*, c'est-à-dire l'*Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des dieux*. Ces séries se succéderont dans l'ordre suivant:

- 1^{re} série, du 19 au 22 juillet inclus.
- 2^e » du 26 au 29.
- 3^e » du 2 au 5 août.
- 4^e » du 9 au 12.
- 5^e » du 16 au 19.

Le prix des places est uniformément fixé à 80 marks (soit 100 francs) par série. S'adresser à M. A. von Gross, Bayreuth.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* que vient de publier l'éditeur Boitte sont principalement consacrées aux Coxcie, à Martin Van Heemskere (dont le vrai nom était Van Veen) et à Martin de Vos le Vieux. Autour de ces noms, M. Jules du Jardin fait rayonner ceux de la brillante pléiade du xvi^e siècle: les Van Hemessen, Pierre de Kempeneer que les Espagnols baptisèrent Campana, D. Calvaert ou Caluwaert, les Goltzius, Lucas de Heere et son élève K. Van Mander, les Key, les Grimmer, etc. L'auteur décrit avec beaucoup d'intérêt cette admirable époque. De bonnes reproductions des maîtres œuvres exécutées par les artistes cités accompagnent le texte.

M. Ernest Van Dyck commencera le 5 juin la série de représentations pour lesquelles il est engagé à l'Opéra de Paris. Il chantera *Lohengrin* et la *Valkyrie*. M^{lle} Kutscherra débutera dans le rôle de Sieglinde.

M. Vincent d'Indy a dirigé samedi dernier, à Rouen, avec un grand succès, l'exécution de sa *Symphonie sur un thème montagnard français*, dont le solo de piano a été joué par M. Litta. Ce dernier a exécuté, en outre, le *Concert-Stück* de Weber (transcription de Liszt) sous la direction d'un chef d'orchestre local malheureusement peu expérimenté.

Le jeu précis et coloré du brillant pianiste a néanmoins fait grand effet.

Indépendamment du tableau de J.-F. Raffaëlli: *Notre-Dame de Paris*, le gouvernement français a acquis au salon du Champ-de-Mars *Au Soleil* de M. V. Binet, la *Place de la Clautre à Périgueux* de M. L. Griveau, les *Femmes* de Jeannot et l'*Entrée du béguinage de Gand* de notre compatriote Willaert; la *Bibliothèque du roi (Versailles)*, par M. Lobre, dont une vue de la terrasse du château de Versailles a été placée, l'an dernier, au Luxembourg, et le *Lendemain de Rhamadan*, par M. Dinet, également représenté au Luxembourg par un paysage algérien.

Aux Champs-Élysées, l'État a choisi des toiles de MM. Benjamin-Constant, Gagliardini, Sabatté, Lorimer, et des sculptures de MM. Gardet, Gréber et G. Michel.

Un tableau de Watteau, mis en vente à l'hôtel Drouot, a été adjugé, après des enchères très disputées, au prix de 107,000 fr., à M^{me} Christine Nilsson, comtesse de Casa-Miranda.

La première vacation de la vente de M^{me} Miolan-Carvalho a produit 32,824 francs.

Un Troyon, le *Retour du Marché*, a été vendu 9,000 francs; la *Saulaie à l'Isle-Adam*, de Jules Dupré, 4,650 francs; un *Fumeur*, de François Flameng, 4,530 francs; le *Chemin montant*, de Théodore Rousseau, 510 francs; un portrait de l'École française, la *Marquise d'Arthenay*, 760 francs. Parmi les aquarelles et les dessins, les *Moutons*, de M^{me} Rosa Bonheur, ont été adjugés à 610 francs; le *Cardinal Bibiena*, d'Ingres, 630 francs.

Un comité provisoire vient de se constituer dans le but d'élever une statue à Gavarni. La première réunion a eu lieu au parc Maury, à Auteuil, qui est l'ancienne propriété de l'artiste.

Une démarche va être faite chez M. de Goncourt pour lui offrir la présidence.

Le *Studio* de mai s'ouvre par une étude sur Burne-Jones ornée de huit reproductions de ses œuvres. Hors texte, une curieuse eau-forte de E.-W. Charlton, auquel la revue consacre une étude détaillée. Citons aussi, dans la même livraison, un article, illustré de nombreuses gravures, sur les récentes compositions décoratives de C.-F.-A. Voysey, l'un des ornementistes les plus attachants de l'Angleterre, une description de l'atelier de Francis Bate, etc.

L'Exposition de la Société anglaise *Arts and Crafts* aura lieu cette année à la New-Gallery, 121, Regent Street, du 5 octobre au 5 décembre.

Les œuvres seront reçues du 14 au 16 septembre, dernier délai. Cette exposition ayant un caractère absolu d'art décoratif, les œuvres d'art qui ne rentreront pas dans une des catégories suivantes seront rigoureusement refusées: cartons et dessins industriels, peinture décorative, dessins sur tissus, vitraux, poteries, métal ouvragé, sculptures et moulages, plâtres, ouvrages en bois, reliures d'art et illustrations, imprimerie artistique, tapisseries, ouvrages en cuir.

Toute œuvre exécutée à la machine sera refusée. Toute œuvre, même d'un sociétaire, passera devant le jury.

Pour les feuilles d'envoi, règlements, etc., s'adresser à *the Secretary Arts and Crafts Exhibition Society, The New Gallery, 121, Regent Street, London, W.*

Le quatrième volume du *Dial*, la plus artistique des publications anglaises, vient d'être mis en vente par MM. Hacon et Ricketts, 52, Warwick Street, Regent Street, à Londres. Illustrations (lithographies originales, gravures sur bois, etc.) par MM. Charles-H. Shannon, L. Pissarro, T. Sturge Moore, Charles Ricketts et R. Savage. Texte par MM. J. Gray, T. Sturge Moore, M. Field et W. Delaplaine Scull. Tirage limité à 270 exemplaires, dont 250 sont mis en vente à 12 sh. 6 d.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE: BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — L'EAU DU SOIR, par Aimé-L. Pfänder. — AUX ÉCOUTES, d'Edouard Ducôté. — PAGES POSTHUMES, de Paul Janssens. — FRANK ET FRANCK. — UNE VISITE A L'ATELIER DE CARPEAUX. — LA PROTECTION DES SITES ET MONUMENTS. — CONFÉRENCE DE M. MAURICE GRIVEAU. — PETITE CHRONIQUE.

L'Astiquage de Bruxelles

Voici que commence, en fermentation légère encore mais qui bientôt bouillonnera, le désir de rendre Bruxelles, la natale capitale, très belle, très propre, très nette pour l'exposition universelle de l'an prochain. L'astiquage!

En multitude, les individualités pensent à cette échéance prochaine, avec le sentiment confus, fait d'orgueil national ou de vanité personnelle, de basse préoccupation de profit ou d'instinctive poussée esthétique. Et dans les âmes bruit un besoin de costumer et les choses et soi-même en des habits de fête, comme aux jours de solennité et de kermesse. Vous savez la toilette de toutes les maisons du village, en Flandre, le vaste badigeonnage allègre et pieux des bâtisses, « le blanchiment » des masures ainsi qu'en un revival.

Puis l'universel lavage et balayage symbolisant l'oubli des laideurs ou des tristesses passées, le désir naïf et fervent de recommencer sans nouveaux frais, après la lustration matérielle par les eaux, après la lustration psychique par l'absolution des péchés.

Les pouvoirs publics à leur tour s'agitent, faisant la revision de tout ce qui a besoin de réparation et de nettoyage. On se hâte vers une liquidation générale des provisoires. On bouscule ce qui fut longtemps, longtemps retardataire. Il y a réveil dans le camp endormi.

Il faut que Bruxelles, la natale capitale, soit très belle, très propre, très nette.

Il faut qu'elle justifie sa réputation grandissante de ville charmante et ingénument joyeuse, blanche en ses maisons, imprévue en son pittoresque de montées et de descentes, de vieilles choses et de choses neuves, de rues alignées corrigées en leur froideur par les heureuses rues à contournement, présentant les façades non pas sous le profil perdu qu'amène la direction droite invariable et morose, mais de trois quarts, en leur beauté ou leur chiffonnage alors bien visible. Il faut que ses monuments vénérables et ses constructions contemporaines soient montrées en leur alternance excitante, tous au point s'il est possible, tous en grande tenue. Il faut que quiconque a un projet de bâtir ou de réparer, de remplir les trous à palissade qui déparent quelque

imposante avenue, quelque « artère » (oh! les images que trouvent les architectes et les entrepreneurs!), saisisse l'occasion de cet anniversaire et se mette à l'œuvre fiévreusement ainsi que feraient des organisateurs de cortèges devant sortir à date fixe. Branle-bas de combat! Canonniers à vos pièces! Tout le monde sur le pont! Les gabiers dans les hunes!

A Paris, à Londres, cette épidémie d'émulation, cet entrain a fait des merveilles. A Anvers aussi! Souvenez-vous, pour ne parler que des détails d'ordinaire négligés, que tous les enclos avaient leurs planches et leurs piquets peints aux couleurs de la ville, blanc et rouge, et réfléchissez à ce que ce petit soin avait mis de festivité dans l'aspect de la cité débarrassée ainsi des horreurs lépreuses grevant les terrains vagues et les coins abandonnés qui font tache dans les quartiers, tels que des haillons sur des vêtements de soie et de velours. A l'astiquage! A l'astiquage!

Une grande ville montre habituellement tant de tares, tant de saletés ignobles révélant les misères profondes. Qu'un grand remuement, fait de la bonne volonté de tous, amène une grande purgation. Que ce soit temps de Jubilé! Un entraînement général peut corriger d'un seul coup un bon nombre de ces souillures acceptées dans le train-train quotidien de la vie sociale. Aidons à l'œuvre! Qu'on retroussé les manches et les jupes et que l'on nettoie avec frénésie.

Il faut que Bruxelles, la natale capitale, soit très belle, très propre, très nette.

Il faut qu'elle le soit à la flamande, en une somptuosité de tons clairs et vifs, sans lourdeur d'opulence, sans prétentions pesantes, sans solennité orgueilleuse. Il faut qu'elle baigne dans la gaieté libre de notre nationalité qui a horreur du kant et du snobisme, de l'élégance affectée, de la morgue et du chauvinisme; qui adore l'originalité personnelle et veut au-dessus de tout la saveur des hommes et des âmes se donnant en leur simplicité native, vaille que vaille, sans désir de se jucher, de se *piédestaliser*.

L'art dans la rue, désormais corrigé et débarrassé des entités encombrantes qui prétendaient le chevaucher comme un bon cheval les menant à la gloire et au profit; l'art dans la rue redevenu humain, normal et sain après avoir jeté bas, aux applaudissements de tous, ceux qui prétendaient l'incarner en eux et ainsi le lilliputiser, doit rentrer en campagne, avec la force de sa dignité reconquise et des initiatives individuelles substituées à la grande cuisine gargotière en laquelle on avait voulu le syndiquer, à l'instar des pétroles et des margarines.

Que partout, donc, on se remue, que partout on travaille. Que la besogne des idées et des actes ronfle comme les métiers dans une manufacture. Que dans les matérialités et dans les intellectualités il y ait cette

excitation qui agit comme les premières chaleurs après l'hiver, amollissant les terres, faisant mouvoir les sèves, dépliant les bourgeons et les verdure. Qu'il y ait au printemps prochain un épanouissement de renaissance.

Et qu'on ne croie pas que cette effervescence ne sera que kermesse et bruyance. Un grand épanchement d'allégresse est peut-être le plus puissant facteur des fraternités!

IMPRESSIONS D'ARTISTE

NANTES (1)

La Touraine comme un sillage fuit déjà dans l'horizon fluctuant du souvenir, là-bas, avec les champs raidis d'éternité.

Dans mes oreilles bourdonnent encore un tintamarre d'agapes fraternelles, un bouquet de rires; dans mes yeux éclate une fulgurance de soleil. Car jamais la sérénité formidablement joyeuse du présent ne fut mieux savourée sous un ciel humain. Peut-on regretter avec simplicité ce doux pays voué aux romances et ne se sent-on pas l'aimer? Mais il vit maintenant dans mon hétéroclite musée de mémoires plus fier qu'il n'est même en réalité. Je sens qu'en moi il a grandi.

Pendant que j'y rêve la Loire ruisselle là-bas, soutachée d'argent, sous des peupliers hantés de vent, de ce vent égrillard qui retroussé les jupons argentés des saules. A l'ondement des moissons mûrissantes le vallon poudroie et verdoie. Le ciel fixe et bleu flambe doucement. Les vignes avec des files de vendangeurs montent le long des côtes et le fleuve gagne en paix l'Atlantique, son grand cercueil occidental. Domaine des vents légers, grande plaine tourangelle, arrachée aux marécages, où ont vécu des générations agricoles et paisibles, pays de sourires et de demi-mots échappés des lèvres, engrenés les uns aux autres, dentelle aérienne d'invisible gaieté, rêve théâtral et léger, âme de soleil, mon cœur plein de la rutilance grasse de nos verdure, de l'horreur gothique de nos forêts, de la splendeur brumeuse des nuages sur l'horizon bas, te remercie en te disant adieu.

Car j'y ai vu des scènes exquises. Des seigneurs de Watteau poudrés, gestes longs, épées en travers du dos, y guident comme une dame incertaine de la danse, le cours des ruisselets. Des ruines métaphysiques, colonnes et chapiteaux, réfléchissent à la destinée. Pierrot pendu en grands habits et en tricorne, dans un clocher, a tiré la lune au zénith comme une grosse lanterne de Venise. Les fontaines sous leurs grands lions symboliques, toutes verdies, toutes moussues, chantent, chantonnent, et chantent. Dans les bocages du parc, Robin rêve à Marion. Lui direz-vous, petits bosquets, pourquoi son cœur a de l'amour? Me direz-vous pourquoi je déraisonne? Où est le sorcier et son maléfice? Hé oui! dans l'air circulant et preste, dans le rire de la brave fille qui sous la tonnelle a débouché le vin de Vouvray ou de Chinon, là, au détour des pommiers et des noyers élargis sur le Cher? Toutes ces choses forment un opéra comique gracieux et fou, Chenonceaux, Loches, Chinon, romantisme et paysanneries. En ce coin touffu où

(1) Voir ORLÉANS, *l'Art moderne*, 1895, p. 291; TOURS, 1895, p. 402.

les vignes n'ont point été coupées, entre deux coups de vin gris, tu songeas à Panurge, ô mélancolique et violent Rabelais!

Car les châteaux, géométriques, rationnels, classiques, allongeant leur absolutisme architectural, avec une âme de joie aimable XVII^e et XVIII^e siècles, sont peu de chose à côté de la fantaisie tragique des châteaux de Blois, de la splendeur fantastique et grave de Chambord, et de ce qui plonge plus profondément au cœur du passé nocturne.

Car, voyageur insouciant qui t'es laissé frôler par une brise de joie, sais-tu qu'ici se traina la formation dramatique de toutes les douleurs françaises du temps présent? Les peines et les plaisirs dont sont faites les figures qui passent derrière les vitres, qui s'attablent pour l'absinthe, officiers roulant des cigarettes, comme voyageurs bâclant la correspondance avec des coups d'œil aux filles, tous ces riens, vois-tu, viennent de ces grands sépulcres de pierre où des nécromanciers royaux, Médicis ou Valois, obéissent au cours des astres. C'est de là que ces chefs de bande dictèrent aux peuples la concentration vers l'avenir. A plusieurs siècles ils imprimèrent pensée, vie, espérance, douleur. C'est là qu'avant de naître nous fûmes créés.

Nous naquimes dans la guerre et dans l'amour. Echos de bataille, murmures d'aveux. La symphonie passionnément nerveuse qui de Louis XI au Roi-Soleil, de Napoléon à Gambetta chanta la grandeur centralisatrice et militaire, trouble encore nos yeux.

Cour galante. Cour d'amour. Guerre et baisers. Sur leurs affûts légers des canons de campagne roulent dans les ornières là-bas. On entend des coups de clairon, on voit par bandes des pantalons rouges. Les filles viennent aux portes. Tout cela les grise. Malgré notre médiocrité universel les souvenirs héroïques aux ombres allongées par le temps envahissent encore le souvenir. Chez nous, et surtout en Allemagne, l'impression est plus rude. Une brutalité de chef de bande. Ici ce militarisme, tout effronté qu'il fût, avait une grâce galante. C'est le rire de Watteau qui brode de ses dentelles ces anciens habits de guerre et d'amour. On aime à la folie. Surexcitation compréhensible avant de tuer ou d'être tué et on plaisante la mort avec une sérénité joyeuse. Dans ces bouches indifférentes ou veules passe une insouciance militaire de deux siècles et son parfum de grâce encore perceptible excuse les insuffisances sensibles du reste.

Ce sont de longues étapes à peine franchies de l'histoire qui chantent dans cette belle France ces rythmes archaïques à la fois guerriers et galants. Les choses présentes ont une généalogie visible. Ce sentiment de clairvoyance crée une joie intense. C'est comme le bonheur de sentir battre le cœur d'un monde et d'être dans ce doux et fier secret qu'ont de trop rares esprits français, celui de retrouver dans un coin du terreau natal l'âme qui à leur insu habite leur propre cerveau et de ressusciter sa vie selon son ancestralité intime.

En effet, dans ces coteaux lents, ce ciel pur, ces rives basses et tournantes où jacent embusqués gamins et rossignols, ces fermes, ces châteaux, ces cris de soldats ivres de dimanche, se meut un même et seul cortège abstrait de pensées. Déesses qui descendent du ciel invisible, mères hautaines et bienveillantes, elles nous imposent leur irrésistible volonté. Elles pénètrent en nous sans que notre pauvre petit cœur aveugle ait le soupçon de leur impétuosité. On s'en aperçoit chez les êtres les plus humbles lorsque, par mégarde, on touche les cordes graves qu'elles avaient tendues à leur gré. Ils étonnent et s'étonnent. Leur fureur imprévue bon-

dit en tempête, en rage sauvage. Elle est irrésistible comme les lames de fond. Les religions antiques avaient symbolisé ces figures natales qui surexcitent inconsciemment les colères patriales et les enthousiasmes. Leur chœur invisible chantait avec les voix fragiles des vents et les brumes crépusculaires. Elles ne nous ont point quittées, et dans notre univers intime leurs poings virils forgent encore nos peines les plus lourdes et nos extases les plus chères avec une vigueur de Vulcain.

LÉON HENNEBICQ

L'EAU DU SOIR

Un essai dramatique par AIMÉ-L. PFINDER. Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

« L'abandonnée », une pauvre créature égarée dans l'obscurité, frappe le soir à la grille d'un château, ne sachant où trouver un gîte pour la nuit. Un domestique refuse de la laisser entrer, jusqu'à ce qu'ayant aperçu les yeux de l'inconnue, il la trouve belle et lui propose d'attendre le maître. Désespérée, l'inconnue s'éloigne.

Au bord de la route coule une eau noire comme la nuit et la passante ne peut interroger qu'une vieille femme dont la vieillesse aussi connaît l'abandon et dont le temps, « sans lenteur comme sans hâte », enveloppe la vie du même froid pesant que celui de cette eau profonde qui passe à côté des deux femmes.

Bien des gens se sont jetés là; la vieille se sent très semblable à eux, et sans rien pouvoir pour aider la jeune femme, elle s'éloigne.

Deux amants viennent s'accouder au parapet du pont. Ils sont las de s'être cherchés sans s'être trouvés. « Il semble, dit l'homme, que nous soyons des gens qui aient voulu se rencontrer et qui aient oublié ce qu'ils doivent se dire. » Eux aussi s'effraient de l'eau qui passe, puis se sentent attirés par ce petit écho d'éternité, de continuité, de mystère tranquille.

Des bateliers rapportent le corps de la passante, de l'abandonnée, qu'ils ont retiré de l'eau. Elle est morte. Le domestique qui l'avait renvoyée la reconnaît et se souvient. « Je lui ai dit qu'elle était jolie fille... que monsieur aurait bien pitié d'elle... qu'est-ce que je pouvais dire, moi... »

Les deux amants sont penchés sur la morte, indignés et impuissants, tandis que le domestique ajoute : « Est-ce qu'on ne leur dit pas cela à toutes? »

Il y a dans ce drame très court — trois scènes, quarante petites pages — des réminiscences lointaines du théâtre de Maeterlinck, bien que la conception générale soit bien personnelle. La forme n'est pas toujours claire et l'impression ne se double pas d'une pensée nettement dégagée, mais qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire si nous avons été émus?

Et une réelle émotion se dégage de ce bref « essai dramatique ». Une tristesse nous prend, de cette pauvre morte, qui a trouvé l'eau noire moins terrible et moins froide que la vie qui se déroulait devant elle, en une longue perspective d'incompréhension, de solitude, de profanation du meilleur de ce qu'elle avait en elle. Elle avait vu, dans un moment où les forces personnelles trahissent, et où l'on cherche en vain à se maintenir dans le grand courant des forces générales en touchant quelque chose de vivant, elle avait vu ou cru voir que tout ce qui vivait la repoussait, qu'on niait l'intensité de souffrance qui était en elle, que l'extérieur seul de

son être était sensible aux autres humains, — jamais ils ne verraient ce qu'elle était vraiment puisqu'ils ne comprenaient rien à sa douleur, plus belle et plus vivante que toute la beauté qu'on peut voir.

Elle était séparée de tous, et vraiment l'eau du soir avait été bonne en l'étouffant.

Si ce futur dramaturge continue à sentir avec cette force et cette simplicité, il peut arriver un jour à nous remuer profondément et il y aura dans notre petit coin un élément de plus pour former une littérature dramatique belge.

AUX ÉCOUTES

De EDOUARD DUCOTÉ. Librairie de l'Art Indépendant, Paris.

D'une prosodie curieuse, originale et personnelle; des qualités vivaces de technique libre et de pensée libre. Ce livre est un des plus intéressants qui aient paru, en ces temps derniers.

Il interprète une âme et un tempérament dégagé des manteaux du tâtonnement. L'allure est spéciale; la cadence, le rythme, la musique lente, un peu grise et monotone, mais bizarre, qui se dégage, qui parfume, captive d'une impression indéfinie. Un soupir de jeunesse impatiente, une caresse lascive, un vrai désir d'être.

Pas de recherches inutiles et vaines parfois, pas de raffinées pulsations: l'« écoute » simple d'une âme, attentive et curieuse de la vie. L'« écoute » simple, en petit enfant, devant son âme, à mains jointes, sans paroles.

N'est-ce un peu le mieux de l'art, cet émoi muet aux musiques intérieures qui tintent le glas et les angelus de l'« émotif mouvement » ?

Bravo! Être libre devant soi, comme devant tous: s'écouter comme on écoute les autres, n'être pas plus partial pour soi que pour les autres et interpréter seulement les gammes qui passent en soi, avec leur violence, leur passion ou leur douceur.

Ce livre est de ceux qui laissent une impression et que posément on relit pour relever les jolies et les parures :

Par le sentier bordé de houx et d'aubépines
ils s'en vont devant eux sans but, main dans la main,
et tant se presse en désordre l'essaim
des aveux sur leurs lèvres timides
qu'ils se taisent.

Mais voici qu'au devant d'eux vient un cortège,
convoi d'enfant porté par des parents en deuil
dans son étroit et blanc cercueil.

Les amants dénouant leurs doigts se regardent :
ils ont les prunelles troubles de larmes.

N'est-ce point leur amour mort né
qui dans le cercueil a passé ?

Ce pressentiment frissonne l'âme du poète, fervent balbutieur de psalmodies mélancoliques et tragiques dans leur simplicité.

Il aime chanter doucement, ingénument :

Je t'ai respirée ainsi qu'une fleur,
mais le doux parfum de la fleur s'enfuit
et le tien demeure.

Tu m'as éclairé des feux du bonheur
mais tôt le bonheur s'éteint dans la nuit
et le mien demeure.

On a dit que l'amour est léger au cœur,
que trop l'exaucer engendre la nuit;
le nôtre demeure.

Aussi ce préambule, bref ainsi qu'une parole de vérité évangélique :

Exposée à tous les vents
qui chassent le sable mouvant,
mon âme est une grande route.

On voit à chaque tournant
un pays nouveau survenant.
Mon âme est une grande route.

Chacun y marque ses pas,
Mais l'empreinte ne reste.
Mon âme est une grande route.

Ce poète a aussi un rythme large et d'une gamme très délicate et pénétrante. A l'exemple, ce vers :

... le spleen comme une fine pluie en nos cœurs coule ..

Aux Écoutes, le livre dont nous ne parlons ici que trop brièvement, est une œuvre personnelle, marquée de promesses, non pas éventuelles, mais assurées et cela nous paraît dire assez l'éloge de Ducoté : *il est bien lui : qu'il s'écoute.*

P. S^{te}-B.

PAGES POSTHUMES

De PAUL JANSSENS. L. et A. Godenne, Malines.

Un livre ulcéré.

Pour ceux qui ont connu Paul Janssens, jadis membre du comité de rédaction de la *Revue rouge*, ces pages sont d'une lecture bien pénible : elles évoquent la vie de misère trainée de cet ami, et sa fin triste sur les bords de la Mongalla, pustulés de forêts humides et suintant la mort.

Qui fut-il? Un modeste, aussi un convaincu, un exaspéré : un révolté.

Eut-il des défauts, des vices? Peut-être, mais l'oubli de la chose s'immisce en le souvenir de cette âme fière, probe et imperturbable, désespérée et vaillante, orgueilleuse et outragée, que l'inévitable ennui de vivre porta au suicide africain.

Car il eut l'existence douloureuse des martyrs et peut-être le travail l'eût-il un jour armé en héros.

Il était de la race des passionnés, des persévérants, des fervents de la « foi nouvelle » et il en buvait extatiquement l'idéal.

Je ne veux saisir la possibilité d'une portée littéraire à ce livre : c'est l'expression émotive d'une vie mal commencée et trop tôt brutalisée par la mort.

Elle s'exubère par de violentes et rouges tendances.

Il y a des pleurs et du sang mêlés, de la rage et de l'amour, de la douleur et de la haine.

Pourquoi ne vit-il plus? Son rêve halluciné l'a tué d'abandon et de fièvre.

Aujourd'hui, par les soins d'un ami précieux, ce qu'il écrivait jadis, sans destination, est recueilli en volume et les quelques braves qui le connurent l'en estiment davantage et se souviennent !

P. S^{te}-B.

FRANK et FRANCK

M. l'avocat Louis Franck, un des membres les plus distingués du barreau d'Anvers, nous envoie la spirituelle et mordante lettre qui suit.

Nous ne savons pas qui est le plus âgé des deux Franck, mais si celui d'Anvers est le plus jeune, il a dû, dans le temps, être

pris à parti par l'autre pour lui avoir plagié son nom et son prénom. De quel droit, en effet, peut-on se nommer Louis Frank, alors qu'il y a un *féministe universel* de ces noms ?

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Avez-vous un homonyme ? Alors vous me comprendrez et m'aidez !

Je ne suis pas féministe — et pourtant voilà bien des années que je reçois périodiquement des déclarations brûlantes et des félicitations enthousiastes pour mon dévouement à la noble cause du féminisme.

J'ai toujours respecté les gendarmes de tout plumage — et pourtant, en des temps jadis, j'ai été couvert d'éloges pour avoir combattu les gendarmes en bourgeois.

Je compte parmi mes camarades d'université et mes amis M. le député Émile Vandervelde — et voici que dans tous les journaux de Belgique on prétend que je l'accuse de m'avoir volé... les tours de Notre-Dame ou une idée aussi neuve qu'elles !

Les uns me félicitent, les autres me blâment ; il y en a qui me plaignent, il y en a qui me raillent !

De grâce ! Monsieur le Rédacteur, permettez-moi, — vous, qui êtes un des co-auteurs de mon] infortune, — de dire dans vos colonnes : « Ce n'est pas moi ! Ce n'est pas moi, tout cela ! C'est l'autre ! C'est l'autre, le plagié, le féministe, l'anti-alcooliste et le lauréat de l'Institut de France. » Je l'admire, je le félicite, mais de grâce, Monsieur, que faire pour ne pas usurper sa gloire ? Il a le même prénom ! Il a le même nom ! S'il n'est plus au tableau de l'Ordre à Bruxelles et s'il ne plaide plus ni ne pratique, il y a été et peut toujours porter avec honneur le titre d'avocat !

Que faire ?

Heureusement, une différence éclatante m'est apparue et le repos me sera rendu si vous voulez m'aider à la faire connaître.

JE SUIS D'ANVERS et IL ne l'est pas ! C'est une qualité indélébile que rien ne lui permettra d'acquiescer.

Je conclus : il y a deux Louis Frank, — à la différence de la lettre *c* qu'il n'a pas. — L'un est de Bruxelles, féministe, anti-alcooliste, plagié et grand homme. L'autre est avocat à Anvers, le plus modestement et le plus silencieusement possible.

C'est celui-ci qui vous présente, avec tous ses remerciements, ses salutations distinguées.

LOUIS FRANK.

Anvers, le 4 juin 1896.

UNE VISITE A L'ATELIER DE CARPEAUX (1)

Léonard de Vinci avait raison de dire que les particularités physiques des peintres se retrouvent toujours dans leurs œuvres. Il est rare que le visage d'un grand artiste ne nous révèle pas immédiatement quelque trait dominant de son œuvre et même souvent la pensée, le principe de vie de sa création entière. Voici que je surprends, sur le portrait que Carpeaux nous a laissé de lui-même, trois signes annonciateurs de son art. Le front élevé, aux méplats larges, les yeux profonds, voilés par l'ombre des

(1) A la veille de l'ouverture de l'Exposition de l'Œuvre de J.-B. Carpeaux à la Maison d'Art, on lira avec intérêt l'étude que vient de consacrer à l'éminent artiste, dans l'*Indépendance*, M. Fierens-Gevaert.

sourcils droits et énergiques sont d'un observateur et d'un philosophe qui ne s'arrête point au masque et aux discours des hommes, mais qui cherche à lire tout au fond de nous et à découvrir la vérité morale au travers des réalités mobiles. C'est le Carpeaux à qui nous devons toute une galerie d'admirables bustes : ceux de Garnier, de Gounod, de Dumas fils, de Napoléon III qui, dans cent ans, offriront l'intérêt qu'ont aujourd'hui pour nous les marbres de Voltaire, de Jean-Jacques, de Buffon, de Mirabeau, de Gluck, légués par le ciseau scrutateur de Houdon. Je lis ensuite la bonté chevaleresque, l'esprit divin de la grâce, la passion de l'éternel charme féminin sur ce visage allongé, aristocratique, orné d'une grande moustache de mousquetaire et qui fait songer tantôt à d'Artagnan, tantôt à Barbey d'Aureville, tantôt à Musset. Ce second Carpeaux sculptera, avec l'esprit et la miraculeuse hardiesse de Coysevox, d'adorables corps de femmes et ce groupe de la *Danse* qui décore la façade de l'Opéra, comme pour excuser aux yeux des artistes une des plus honteuses bâtisses de notre siècle. — J'ai dit qu'on reconnaissait aussi Musset dans le visage du maître ; les longues mèches onduleuses qui encadrent le front indiquent une parenté avec les artistes de 1830 ; et, en effet, Carpeaux composa un jour un groupe dramatique d'*Ugolin et de ses fils* où le Dante est interprété avec une belle conviction puisée aux sources mêmes de l'inspiration romantique.

Il y a donc dans l'œuvre de Carpeaux un résumé des meilleures qualités de la statuaire française, un prolongement des plus pures traditions. Coysevox et Houdon ont des reflets puissants dans son œuvre. Et c'est tout simplement parce qu'il laisse parler le sentiment net qu'il a des belles formes, parce qu'il ne songe qu'à reproduire les modèles que la nature fait passer sous ses yeux, qu'il nous donne une vision idéale de la plastique française et qu'il arrive à pétrir en quelque sorte, en même temps que sa matière, les plus séduisantes qualités de sa race. Carpeaux fut de ceux qu'un académisme intransigeant persécuta sans trêve. Avec d'autres élèves de Rude, il devait définitivement avoir raison de la grave erreur mise en circulation par Winkelmann : « Le beau absolu a pour type l'art grec » dont toute la production artistique du commencement de ce siècle avait si cruellement souffert. Mais que de querelles, que de combats, que de découragements, que de tristes jours avant la dispersion complète des derniers disciples de Canova, de David et de Raphaël Mengs ! Jamais pourtant la foi ne s'éteignit en l'âme de Carpeaux. Déjà la victoire avait sonné quand il aborda son groupe de la *Danse* ; on sent que l'admirable chef-d'œuvre est exécuté dans cette griserie du triomphe qui donne de nouvelles forces aux grands créateurs, à ce moment où la pleine possession d'un métier et d'un style personnels permet à l'artiste d'abandonner librement son inspiration à l'élan définitif. Ce génie svelte et gracieux qu'entoure le groupe des danseuses enlacées, c'est le symbole même de l'art de Carpeaux, dégagé de tous entraves, suspendu dans un vol éternel et regardant avec un sourire enivré les voluptueuses figures de femmes qui se balancent autour de lui.

A côté de cet amoureux des lignes élégantes et des joies un peu folles, à côté de ce fidèle transcripteur des jolies et des coquetteries françaises, se montre, disions-nous, un Carpeaux épris de grandeurs tragiques, tout nourri de la poésie du romantisme et qui rêva sans doute de nous laisser, en regard de cette *Danse* immortelle, un autre chef-d'œuvre, où il aurait mis, au lieu de sa gaieté et de son esprit, tout ce qu'il sentait en son âme de forces dramatiques et de pitié pour l'infinie douleur humaine.

Dans les rares peintures qu'il brosse à ses heures de loisir, on remarque que le souci de la dramatisation l'obsède; il fait du Carrière avant l'heure.

Un jour, il rencontra le sujet qui allait lui permettre de donner corps à cette autre tendance de sa nature. — Vous vous souvenez du passage poignant de l'*Enfer* où l'ombre d'Ugolin raconte le supplice de la *Tour de la Faim*: « Et ce jour et le jour suivant nous restâmes tous muets. Ah! terre, terre, que n'ouvris-tu tes entrailles... Comme le quatrième jour commençait, le plus jeune de mes fils tomba vers mes pieds, étendu, en disant: « Mon père, secours-moi. » C'est à mes pieds qu'il expira; et tout comme tu me vois, ainsi que tu me vois, ainsi les vis-je tous trois tomber un à un, entre la cinquième et la sixième journée... » Carpeaux se passionna pour cette admirable scène; devant une petite maquette de plâtre que j'ai pu contempler dans l'atelier du défunt maître, j'ai éprouvé le frisson d'angoisse et de terreur qui m'avait saisi en lisant pour la première fois l'épisode du Dante. Ugolin est assis, sourd en apparence aux plaintes de ses fils et semblant poursuivre cet horrible rêve où il voit des chiennes affamées se jeter sur des louveteaux et leur ouvrir les flancs. Le plâtre de la maquette, patiné par la poussière, a pris des tons puissants par le contraste des creux pleins d'ombre et des reliefs polis et jaunâtres, faisant rêver à d'admirables marbres antiques. C'est tout un art nouveau d'émotion profonde et de beauté psychique qu'annonce ce petit projet... Mais la réalisation ne fut pas heureuse. Le groupe en grandeur naturelle ne conserve point le pathétique intense de la maquette. Dans ce troisième essor de sa pensée poétique, Carpeaux sentit s'évanouir ses forces au moment où il voyait poindre les lueurs révélatrices de l'art de demain. Il aurait pu être l'instrument d'une révolution définitive de la statuaire; mais le destin lui voila le secret des émotions futures et préféra le placer à la tête de cette glorieuse école française, qui accorde si peu d'importance au drame, et qui pense que dans la vie, rien ne vaut qui ne soit spirituel, gracieux et exprimé avec élégance.

H. F.-G.

LA PROTECTION DES SITES ET MONUMENTS

La *Société pour la protection des sites et monuments* a publié dernièrement son rapport annuel. Voici, en résumé, les résultats atteints au cours de 1895 :

En ce qui concerne les monuments publics et privés, et en suite des démarches de la Société près du gouvernement, celui-ci a acquis les restes du vieux manoir d'Huldenberg, province de Brabant, arrondissement de Louvain, dont la Société avait antérieurement empêché la destruction. Les ruines de Poilvache, dépendant de Houx, province de Namur, à 5 kilomètres de Dinant, sont, sur les instances de la Société, garanties contre la disparition, grâce à l'intelligence et à la générosité de leur propriétaire, M. de Lhoneux. Un projet, vivement appuyé par elle, semble devoir être admis et conservera au cœur de la capitale, près de l'hôtel Ravenstein, un ensemble précieux de bâtiments de la Renaissance. Enfin, l'intervention sur place du comité a contribué à imprimer une direction tutélaire aux travaux du château des Comtes, à Gand.

Pour les sites les plus remarquables de notre pays, la Société peut compter à son actif la préservation complète ou partielle de nombreux coins de pays charmants et uniques. Citons entre

autres : les fameux rochers des *Grands Malades*, dépendant de Namur, les *Roches de Samson*, dépendant de Thon (Namur), le coude admirable de la Meuse à Waulsort (Dinant), etc.

Ce dernier a été mis à l'abri des attentats de la mine et des pioches pour compte d'un industriel, au moyen d'une rente de cent francs, payée par la Société à l'administration communale.

A sa mission de préservation des anciens monuments et des sites pittoresques, la Société a adjoint celle de favoriser la création de nouveaux bâtiments qui, par leur architecture, leur emplacement et leurs matériaux de construction, embellissent ou aident la nature. C'est ainsi que la société a mis au concours la décoration de la gare du Luxembourg à Bruxelles et a adressé à M. le ministre des chemins de fer une requête en vue de faire instituer des concours pour la création de types de stations et gares intermédiaires, cadrant avec le paysage dans lequel ils seront érigés et coûtant en somme moins cher, puisqu'ils emprunteront les matériaux de la contrée au lieu d'être uniformément construits de la même façon.

Conférence de M. Maurice Griveau.

Jeudi dernier, M. Maurice Griveau poursuivait son *Histoire esthétique de la Nature*, en Sorbonne, par la description de l'orage. — Dans les *ciels*, les *terrains*, les *eaux*, il avait déjà révélé le rythme et l'harmonie.

L'orage qui brise le ciel de sa foudre, qui ravine les terres et qui gonfle les eaux, est, de soi, un phénomène perturbateur. Et pourtant, la peur mise de côté, l'on admire, on parle de beau, de *sublime*. Ces éclairs, qui font tressaillir, sont *superbes*; ces roulements de tonnerre impressionnent l'âme et la suggèrent à la fois. M. Griveau rattache entre eux les trois aspects de l'orage : poétique, scientifique, artistique. Il fait un parallèle ingénieux des manifestations de l'énergie cosmique, au dehors, — et de l'énergie psychique au dedans. Il montre le langage appuyant ce parallèle d'instinct, lorsqu'il dit : l'éclair de la pensée, un geste foudroyant, une influence magnétique, une âme électrisée, etc. — La troisième partie, sur l'interprétation de l'orage par les divers arts et notamment la musique, a beaucoup plu, surtout par l'analyse curieuse, autant que neuve, de l'orage d'orchestre le plus beau, celui de la *Symphonie pastorale*. — Il en ressort que Beethoven n'a pas fait là une imitation mais une *interprétation mentale* de la nature. Pour le musicien de génie comme pour le peintre, un paysage est un *état d'âme*.

PETITE CHRONIQUE

Jeudi prochain, 11 juin, s'ouvrira au Musée moderne l'exposition annuelle de la *Chrysalide*.

La Société des aquafortistes belges met en souscription un nouvel album dont voici la composition :

Étude de vieux, eau-forte de Louis Goffin; *Ville morte*, eau-forte d'Omer Coppens; les *Bassins*, lithographie du même; *Salomé dansant*, eau-forte d'Armand Rassenfosse; *Chantier*, eau-forte de Henry Rul; *Oiseaux de passage*, de Henri Meunier; *Une rue à Thuin*, d'Elisabeth Wesmael; *Sorcier de village*, eau-forte de Charles Bunier; *Portrait de Rembrandt*, d'après lui-même, de Jules Postel; *Boucherie*, d'après Mcerts, d'Eugène Cosyns; *Calmé nocturne*, d'Herman Boulanger; les *Singes*, d'après

Decamp, de Pierre Pieters; *Silène ivre*, d'après Van Dyck, d'Alfred Duriau; la *Bête à Bon Dieu*, d'après A. Stevens, de Louise Danse, et les lettrines de Titry.

La nouvelle de la mort du compositeur viennois Antoine Bruckner, annoncée par l'agence Havas, était heureusement inexacte.

Signalons quelques publications musicales nouvelles, et tout d'abord, celle du dramatique et poignant QUATUOR pour piano, violon, alto et violoncelle de Guillaume Lekeu, que la maison BAUDOUX, à Paris, vient de faire paraître en une édition admirablement soignée.

Ensuite, le PSAUME CL, *Halleluiah, louez le Dieu caché dans ces saints tabernacles*, de César Franck, que publie la maison BREITKOPF ET HÄRTEL. Cette œuvre posthume est une des plus hautes conceptions du maître de Liège; elle est écrite pour chœur, orchestre et orgue.

Chez les mêmes éditeurs :

La messe *O Sacrum Convivium* de Palestrina, transcrite en notation moderne et adaptée à l'usage de nos chœurs d'église par Ign. Mitteren.

Les fameux *Improperia* (chants alternés) de Palestrina, arrangés pour le chœur moderne par Fr.-X. Haberl.

Ces deux recueils font partie d'une collection des œuvres choisies de Palestrina, arrangées pour l'usage courant des chapelles d'églises.

Deux suites romantiques pour piano à quatre mains de Henrich Hofmann (op. 120), l'auteur de l'opéra *Donna Diana*, qui a récemment obtenu un si vif succès en Allemagne.

Deux pièces pour violoncelle avec accompagnement de piano de Philipp Scharwenka, dont les œuvres de piano sont depuis longtemps classées et qui est aujourd'hui le directeur du Conservatoire Klindworth-Scharwenka, à Berlin.

La superbe publication *Les Maîtres de l'Affiche* contient ce mois-ci un dessin original de Chéret, d'une prestigieuse étrangeté, une délicate symphonie en rouge par Boutet de Monvel et un véritable carton de vitrail inspiré à Mucha par la grâce de Sarah Bernhardt.

Nous avons relaté le succès qui accueilli à Paris l'exposition des œuvres d'Eugène Carrière dans les galeries de l'Art Nouveau. Voici la préface dont l'artiste a fleuroné le catalogue :

« Dans le court espace qui sépare la naissance de la mort, l'homme peut à peine faire son choix sur la route à parcourir, et à peine a-t-il pris conscience de lui-même, que la menace finale apparaît.

Dans ce temps si limité, nous avons nos joies, nos douleurs; que, du moins, elles nous appartiennent; que nos manifestations en soient les témoignages et ne ressemblent qu'à nous-mêmes.

C'est dans ce désir que je présente mes œuvres à ceux dont la pensée est proche de la mienne. Je leur dois compte de mes efforts et je les leur sou mets.

Je vois les autres hommes en moi et je me retrouve en eux, ce qui me passionne leur est cher.

L'amour des formes extérieures de la nature est le moyen de compréhension que la nature m'impose.

Je ne sais pas si la réalité se soustrait à l'esprit, un geste étant une volonté visible! Je les ai toujours sentis unis.

L'émouvante surprise de la nature aux yeux qui s'ouvrent sous l'empire d'une pensée enfin voyante, l'instant et le passé confondus dans mes souvenirs et notre présence... tout cela est ma joie et mon inquiétude.

Sa mystérieuse logique s'impose à mon esprit, une sensation résume tant de forces concentrées.

Les formes qui ne sont pas elles-mêmes, mais par leurs multiples rapports, tout, dans un lointain recul, nous rejoint par de subtils passages; tout est une confiance qui répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admiration.

Que les œuvres ici présentées un peu témoignent de ce que j'aime tant. »

On a vendu la semaine dernière, à l'Hôtel Drouot, des dessins originaux de Forain.

Un dessin a été adjugé 540 francs; deux autres à 420 francs chacun; les autres entre 250 et 300 francs. Une lithographie, *L'Audience*, tirée par l'auteur à dix épreuves seulement, a été adjugée à 200 francs. Total de la vente pour une centaine de croquis et dessins mis aux enchères : 18,000 francs.

Nous avons annoncé que le Conseil d'État de France avait homologué la transaction intervenue entre l'État et les héritiers Caillebotte au sujet de la fameuse collection des peintres impressionnistes léguée au musée. Voici la liste exacte des quarante œuvres choisies :

Manet : *Le Balcon* et *Angelina*. — Degas, sept pastels : *Le Cabinet de toilette*, *la Sortie du bain*, *les Choristes*, *Chanteuses de café-concert*, *Danseuse assise*, *Café boulevard Montmartre*, *Danseuse sur la scène*. — Cézanne : *L'Estaque*, *Paysage à Auvers*. — Claude Monet : *Les Rochers de Belle-Ile*, *l'Intérieur à la campagne*, *l'Eglise de Vetheuil*, *le Givre*, *les Tuileries*, *les Régates d'Argenteuil*, *le Déjeuner, Gare Saint-Lazare*. — Renoir : *Le Moulin de la Gaiette*, *la Balançoire*, *le Pont du chemin de fer*, *Bords de la Seine à Champrosay*, *Torse de jeune femme au soleil*, *Liseuse*. — Sisley : *Saint-Mammès*, *Cour de ferme*, *Bords de Seine*, *Régates de Moulins, près Londres*, *Une Rue à Louveciennes*, *Lisière de forêt au printemps*. — Pissarro : *Les Toits rouges*, *la Moisson*, *Chemin montant à travers champ*, *Potager*, *Arbres en fleurs*, *la Brouette*, *Chemin sous bois en été*, *le Lavoir*. — Deux dessins de Millet.

POUR CAUSE DE DÉCÈS

Les notaires CANTONI et ECTORS, résidant à Bruxelles, vendront publiquement, en l'hôtel boulevard Bischoffsheim, 32, à Bruxelles, les lundi 15, mardi 16, lundi 22 et mardi 23 juin 1896, à 2 heures précises, la

Riche collection de Tableaux modernes OBJETS D'ART ET LIVRES

dépendant de la succession de M. CHRÉTIEN DANSART.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12, et J. FRIÉVEZ, rue du Gentilhomme, 6.

EXPOSITIONS

Particulières : les Samedis 13 et 20 juin | Publiques : les Dimanches 14 et 21 juin
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude des notaires et chez les experts pré-nommés.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 14211).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc,
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ERNESTO ROSSI. — UN FESTIVAL A HARLEM. — LE ROI FOU, par Gustave Kahn. — PAUL FORT. *Ballades*. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LES NOUVEAUX DIRECTEURS DE L'ODÉON. — LA STATUE ET LE SOCLE. — VENTE DE MÉDAILLES. — PETITE CHRONIQUE.

ERNESTO ROSSI

Hamlet, Macbeth, Roméo, le roi Lear, Shylock, Kean, Néron, Louis XI, Othello, Ruy Blas, ressuscités par le prodigieux tragédien, plus vivants, peut-être, et plus vrais dans les merveilleuses ébauches qu'il en fit sur la scène en quelques heures d'inspiration surhumaine, plus vivants et plus vrais que dans leurs lentes existences quotidiennes à intermèdes pathétiques, Hamlet, Macbeth, Roméo, le roi Lear, Shylock, Kean, Néron, Louis XI, Othello, Ruy Blas, énumération fatidique et émouvante, éveilleuse de souvenirs rumorants comme les flots des mers, viennent de mourir encore, avec ce disparu ! Disparu sur les bords de l'Adriatique bleue, parti pour le pays des rêves comme un royal oiseau s'élevant au-dessus des flots dans l'infini des cieux où les légendes font planer les héros en fantômes.

Ah ! je veux, en quelques lignes rapides, réveiller les puissantes blessures que cet évocateur des grands types humains, sinistres, doux, étranges ou terribles, a laissées ineffaçablement dans mon âme, — et glorifier ainsi le génie scénique qu'il incarna, en même temps que réparaitra le passé d'émotions et d'esthétique allégresse durant lequel il me fit vivre d'une vie intense et tourmentée dans l'Olympe turbulent et tempétueux où, par lui, se mouvait leur phalange passionnée.

C'était il y a vingt ans ! Des affiches annonçaient les représentations de cet Italien. Un inconnu pour nous, Belges, dès cette époque habitués à croire qu'il n'y avait, dans l'enclos dramatique, que ceux qu'on nommait « les premiers comédiens du monde », les prétentieux et gourmés pensionnaires de la Comédie française, de « la Maison de Molière », les représentants au théâtre de la mondanité, cette dernière expression de la dégénérescence, arrivant ici en carême, périodiquement, quand là-bas, sous prétexte de piété, le hichelife parisien sceptique fermait les théâtres pour faire accroire que sa tourbe rigoleuse se souciait encore de religion. Un inconnu ! Et, partant, de la défiance et de l'indifférence. Ernesto Rossi ! Qu'est-ce que c'était que ça ? Parlez-nous donc de Bressant, de Delaunay (Coquelin existait à peine et Sarah Bernhardt luttait encore pour le sceptre) et de M^{lle} Plessy. Ah ! que voilà des artistes « distingués » ! Mais, cet Italien !

Un ami, Paul Janson, je crois, était entré, par hasard, à une représentation du *Maure de Venise*, et en était revenu enthousiasmé. Il en parla avec délire. Et, avocats, nous nous mîmes à y aller. Ce fut alors, chaque soir, un encombrement grandissant et une fureur de bravos et d'ovations. Nous formâmes à quelques centaines (l'engouement des gens du Palais avait entraîné la foule dans son tourbillon) ce groupe bruyant dont récemment un pisse-vinaigre du journalisme écrivait : que c'était des farceurs, ne comprenant pas un mot d'italien et accourus là « pour faire des embarras ».

Toujours la même pénétration et la même hauteur de vues dans ce réjouissant petit monde des gazetiers belges !

Ernesto Rossi ! Le plus ondoyant des interprètes. Car vraiment, au-dessus de l'admirable gerbe de ses dons dramatiques, cette qualité maîtresse émergeait en fleur magnifique. Il avait échappé à cette manie basse de l'acteur, de l'actrice, préoccupés sans cesse de se produire eux-mêmes, de faire penser l'auditeur à la femme, à l'homme qu'ils sont, et non pas de se résorber, de s'anéantir dans le personnage, de disparaître en leur rôle, de ne vouloir d'admiration et de gloire que pour l'entité qu'ils doivent faire mouvoir, penser, agir, jouir, souffrir. Ah ! que d'exemples de cette agaçante faiblesse, parmi les plus talentueux et les plus renommés ! Et aussi, plus bas encore dans les marécages de la vanité, la résistance à tout ce qui peut diminuer la beauté et la prestance ; les fards destinés non pas à mieux grimer en vue de mieux rendre celui qu'on exprime passagèrement, en sa vérité historique ou légendaire ou imaginaire, mais à accentuer les charmes personnels du cabotin ou de la cabotine, où à en masquer la ruine. Les costumes compris ainsi qu'en un bal travesti d'ambassade, clinquants, pompeux, intacts et frais, et non en leur assouplissement au type, en leur inévitable usure, en leur adaptation, par cent plis et par cent tares, aux quotidiens usages, aux incurables tics des individualités.

Rossi semblait se dépouiller de sa personnalité comme par un écorchement intellectuel. Il ne gardait rien de lui-même, et se transfigurait en son héros. Quelle merveille, quand on l'avait vu et entendu dans *HAMLET*, le prince gras et lymphatique, indécis, constamment errant dans les lenteurs de ses rêves et les tristesses brumeuses de sa vie, affaissé et élégant, murmurant et philosophe, de le retrouver insolent, athlétique, soldatesque, dans le musculeux et redoutable *MACBETH*, grandi, semblait-il, d'une coudée, casque en tête, lourd bouclier au bras, lance menaçante à la main, bousculant ses compagnons d'armes ou sa lady Macbeth, formidable et invincible jusqu'au jour où la forêt voisine de son repaire féodal, accomplissant la prédiction des sorcières, marchait elle-même pour le vaincre et le rompre.

Puis c'étaient trois vieillards, aussi divers que les trois mages : *LEAR*, aux pétulances d'aliéné, aux frénétiques colères, aux irrémédiables abattements, gringalet, maigre, ridé, agité, des pampres dans sa crinière blanche ; — *LOUIS XI*, cassé, courbé, osseux, chevrotant, traînant son corps en guenille, pauvre lanterne usée où dardait encore une âme aux entêtements impitoyables ; — *SHYLOCK*, enfin, aux regards défiants de renard, aux allures humbles sous lesquels on sentait bandé le ressort des haines séculaires et des cruautés ataviques, parlant vite et bas, disant, en termes nets comme des monnaies bien frappées, ses désirs d'argent et de vengeance, remuant en sa houppe à fourrures ses bras décharnés mais durs et solides comme des cordages. Tous les trois petits, amincis, à se demander ce qu'étaient devenus les membres charnus et énormes de *Macbeth*, le chevalier félon à la pesante armure, qu'on retrouvait, ô prodige, le lendemain, dans le noir *OTHELLO*, développant sur la scène, en simarre de satin et manteau traînant de velours, le corps plastique gigantesque d'un colosse africain ; à la voix tantôt tonnante, tantôt caressante, aux yeux de fauve, lion ou tigre, marchant ici en roi, là en bête féroce rampant vers sa victime. Puis, c'était l'amour chantant d'un *ROMÉO* élané et frêle, au pensif et souriant visage, à la voix molle et voluptueuse, abaissant sur son front juvénile ses boucles blondes, légères et tombantes comme son Destin, enlaçant Juliette des lianes de son geste harmonieux, faisant penser à l'éternelle jeunesse aussi puissamment que tantôt *Lear* faisait penser à la vieillesse despotique en son inévitable.

Et c'était encore le débraillé du cabotin et du matelot dans *KEAN*, courant les coulisses, les tavernes et les boudoirs, à volonté cavalier séducteur, marin boxeur, comédien irrésistible. C'était *NÉRON*, impérieux et terrible, au masque statuaire, aux bras nus d'Apollon, artiste et bourreau, aimant le sang, aimant le plaisir, sadique et dominateur, superbe, cauteleux et effrayant sous son peplum et sa couronne laurée. C'était *RUY BLAS*, romantique, déclamatoire, passionné, valet grandiose et grand seigneur humilié, amant désespéré d'une reine, s'évadant dans la mort.

Et toujours, toujours, un souci infini du détail, en ces transformations magiques, aussi multiples que les incarnations de Protée, que les couleurs des caméléons ou des danseuses serpentine. Tout concordant à l'ensemble avec une rigueur infaillible, stature, gestes, démarche, regards, teint, voix, vêtements. Une adaptation prodigieuse, une équation de tout, tout, tout au rôle, laissant l'impression non d'un seul homme et d'une seule âme, mais d'une multiplicité d'hommes et d'âmes, venant se loger successivement, à l'appel du génie, dans la même pauvre boîte ou carcasse humaine, toujours prête à les recevoir et à se prêter, avec une élasti-

citée résignée, à tous les élargissements, à toutes les contractions physiques ou psychiques, à toutes les réductions, à tous les gonflements, ainsi qu'une figure de cire ou de caoutchouc, ainsi qu'un fluide, ainsi qu'un métal précieux fondu au creuset et prêt pour la coulée du moulage.

Que ceux qui ne le virent qu'une fois n'aient pas eu de lui une idée supérieure à celle que laissent d'ordinaire les grands tragédiens, on le comprendra en songeant que sa supériorité exceptionnelle était dans cette aptitude sublime à la variété. Mais ceux qui eurent l'inspiration de le suivre à toutes les représentations qu'il donna en Belgique et purent ainsi se rendre compte de l'essentiel de son génie, ceux-là le classeront fort au-dessus de tous les acteurs de ce temps, tel qu'un miroir où l'Humanité se révélait agissante, de même que Shakespeare, dont les pièces lui paraissaient si belles et dignes de lui entre toutes, fut un miroir où elle se révélait écrite. A trois siècles de distance le puissant humain que le hasard fit naître Anglais, trouva un interprète équivalant au poète incomparable qu'il fut, dans le puissant humain que le hasard fit naître Italien.

Le Hasard ! Car l'un et l'autre furent au-dessus de toute nationalité et réalisèrent un des points de concentration presque divins, quelques-unes des suprêmes beautés de la race aryenne « indéfiniment éducable, éternellement progressive ».

UN FESTIVAL A HARLEM

C'est à Harlem que la puissante Association musicale néerlandaise *Maatschappij tot Bevordering der Toonkunst* tint cette année ses grandes assises, — à Harlem, la jolie ville claire et gaie dont le nom bref évoque, avec d'argentines sonneries de carillon, la vision de campagnes fleuries de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes, le souvenir de luxueuses typographies, et par dessus tout la gloire du maître-peintre des Doelen dont elle garde pieusement, en son petit musée silencieux, l'œuvre admirable, déconcertant de vie et de modernisme.

Trois journées de fête : les 5, 6 et 7 juin. Le premier jour, audition du *Messie* dans l'antique basilique de Saint-Bavon. Quatre cents exécutants : solistes, chœurs, orchestre, et l'orgue célèbre aux quatre claviers, aux soixante-dix registres, aux cinq mille tuyaux, dont l'organiste Ezerman fait valoir à merveille la formidable puissance. Le deuxième jour, dans un vaste local qui peut recevoir deux mille auditeurs — et comble ! — exécution du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, sous la direction de l'excellent chef d'orchestre W. Robert. Le troisième jour, la Neuvième symphonie, la Rhapsodie de Brahms (contralto, chœur d'hommes et orchestre), et pour clôturer ce programme exceptionnel conformément à la tradition des festivals allemands, défilé des solistes interprétant des œuvres du répertoire classique et moderne. Une séance de musique qui, commencée à une heure précise de l'après-midi, n'a pris fin qu'après six heures.

Ce qui frappe le plus dans les remarquables exécutions que

donnent les nombreuses sociétés musicales hollandaises, — nous l'avons constaté déjà lors des fêtes artistiques organisées à Amsterdam par l'*Excelsior* et le *Wagner-Verein* sous la direction d'Henri Viotta que le gouvernement vient d'appeler à la direction du Conservatoire de La Haye, — c'est l'esprit artistique qui anime tous les exécutants. Les choristes chantent en solistes, avec conviction, avec goût, répétant sans relâche pour arriver à une parfaite homogénéité. Les ensembles sont harmonieux, d'une belle qualité de son, et la discipline que s'imposent volontairement ces chœurs d'amateurs, qui comptent plusieurs centaines d'interprètes, permet aux directeurs d'obtenir, avec une précision extrême, les nuances les plus délicates.

L'exécution du *Chant de la Cloche*, pour n'en citer qu'un exemple, a été vraiment irréprochable. De l'avis de l'auteur, — à qui l'on a fait un accueil enthousiaste souligné de rappels sans fin, d'allocutions, d'ovations, d'averses de fleurs, — l'œuvre n'a jamais été mieux rendue au point de vue des ensembles vocaux. Les chœurs de Harlem en ont exprimé les moindres détails avec une émotion, une justesse d'accent, une variété de timbres qui ont mis en pleine valeur les beautés de cette partition poétique, tour à tour tendre, émouvante et tragique, et qu'on souhaiterait voir enfin représentée dans le cadre pour lequel elle a été conçue, c'est-à-dire au théâtre, avec la mise en scène mouvementée et pittoresque indiquée par le compositeur.

Parmi les solistes, il faut citer hors pair un jeune ténor issu du Conservatoire de Bruxelles, élève de M. Demest, M. Edmond Dequesne, qui a chanté d'une voix superbe, avec infiniment de sentiment et de charme, le rôle du maître fondeur Wilhelm. Excellent musicien, M. Dequesne possède, outre la sonorité de l'organe, une netteté d'articulation et un sens de l'expression lyrique qui lui assurent le plus bel avenir. Lénore, c'était M^{lle} Blanc, l'artiste intelligente et compréhensive qu'on applaudit récemment à Bruxelles, aux Concerts populaires, dans le deuxième tableau du *Chant de la Cloche* dont elle exprime avec une rare séduction la poésie pénétrante. Une mention est due aussi à l'excellent baryton Orelia, d'Amsterdam, qui trouva, pour ses divers rôles, des intonations variées et justes, ironiques quand il personnifiait le Beckmesserisant Dietrich, touchantes quand il prêtait au Prêtre annonciateur de la mort du héros sa voix grave et pleine. Et sous la direction souple de M. Robert, l'un des meilleurs chefs d'orchestre que nous ayons eu l'occasion d'applaudir, l'orchestre a donné aux différents tableaux de l'œuvre un caractère saisissant. On ne pourrait imaginer exécution plus fouillée dans les détails, plus colorée, plus vibrante. Le tableau de l'Amour, notamment, celui de la Fête et celui de la Vision ont été, malgré les difficultés qu'ils offrent, présentés avec une pureté de lignes et de nuances exceptionnelle. Animés d'une même ardeur, solistes, choristes et musiciens se sont unis dans une telle et si efficace volonté d'art que jamais peut-être impression ne fut plus complète et mieux réalisée.

Ce sont là de grands exemples que nous donnent nos voisins, et nous sommes heureux de proclamer leur esprit de concorde, leur persévérance et leur intelligente initiative. Où trouver, si ce n'est chez eux et en Allemagne, pareilles bonnes volontés ? On sait la difficulté qu'il y a en Belgique (et principalement à Bruxelles, car quelques villes de province sont mieux partagées) de réunir les voix nécessaires à une exécution quelconque, surtout quand celle-ci n'est pas rétribuée. Autrefois la *Société de musique* fondée par un groupe d'amateurs et dirigée par Henry Warnots

rendit de précieux services. Elle sombra au bout de quelques années et ne fut jamais reconstituée. Pourquoi? En France, c'est pis encore. Aucune ville ne possède une société chorale d'amateurs telle qu'il en existe dans une foule de localités, même peu importantes, de Hollande et de Germanie. Là, pas de division, pas de dissensions, de querelles de parti. Les bonnes gens rengainent leurs opinions individuelles, se réunissent dans une commune pensée artistique, et la peine qu'ils prennent est récompensée par la satisfaction qu'ils éprouvent d'avoir contribué à mettre en lumière une belle œuvre. Cela leur paraît très simple et très naturel, et leur étonnement est grand d'apprendre qu'il y a des pays où l'on considère cette chose très naturelle et très simple comme un effort artistique considérable, digne d'éloge et à peu près irréalisable en deçà du Moerdijk qui, malgré son fameux pont de quatorze cents mètres, n'en demeure pas moins un sérieux isoloir.

Car il y a, outre les Sociétés chorales, beaucoup de bonnes choses à imiter en ce pays aux horizons de rêve mouchetés d'oiseaux bavards, marbrés de troupeaux au poil lustré, peuplés de moulins mirant leurs ailes dans d'inflexibles canaux. Mais ceci nous entraînerait hors du cadre de ces impressions rapides. Bornons-nous à conseiller aux artistes, à ceux de la musique comme aux porteurs de palettes, d'aller fréquemment errer dans ces paysages féériques qu'illumine en cette saison l'or des iris et des renoucles. Qu'ils pèlerinent, comme nous le fimes ces jours derniers, emportés par la bicyclette dévoratrice d'espace, par les sapinières et les landes qui séparent la frontière belge de Dordrecht; qu'ils aillent par les jolies routes bordées de chênes ou de charmes, le long des eaux miroitantes, revoir Rotterdam, Schiedam et son cortège de moulins géants, rangés comme une garde de chevaliers, Delft et ses canaux sinueux, La Haye, Scheveningue; que par les bois odorants qui séparent La Haye des dunes étincelantes qui ourlent la mer du Nord, ils chevauchent vers Leyde, la vieille ville aux tours caduques, vers Harlem, vers Amsterdam; qu'au retour, du haut de ce château solitaire et muet de Muiden qui semble bâti par Maeterlinck, ils contemplent le panorama nostalgique du Zuiderzee, avec ses îles et ses berges noyées, évocatrices de catastrophes; qu'ils aillent ressentir sous les futaies d'Hilversum et de Baarn des impressions de fraîcheur et de joie pour retrouver à Utrecht, à Viane, à Gorkum, les belles eaux limpides sur lesquelles glissent les navires aux voiles gonflées. Ils auront, en quelques journées, subi avec une intensité sans pareille le charme d'une nature recueillie et silencieuse, d'un charme réconfortant et paisible, riche à l'œil et douce à la pensée, telle qu'il n'en existe peut-être, pour la variété des sites, le coloris et la lumière, en aucun autre coin du globe.

LE ROI FOU

Par GUSTAVE KAHN. — Paris, G. Havard et fils, éditeur.

« Le rideau se lève ici », dit l'auteur, « sur une tragi-comédie romantique dont le cadre et le fond sont sociaux et actuels. »

C'est une hypothèse de ce que pourrait devenir un petit pays « qui nous ressemble comme un frère », ayant à sa tête un roi que les événements, trop grands pour lui, effraient et rendent fou.

Critique acerbe et gaie, « œuvre de rêve et de philosophie, de fantaisie railleuse et tragique, qui inaugure dans le roman moderne un mode de passion nouvelle », — dit G. Havard.

Ayant l'écorce extérieure des pamphlets prophétiques dont toutes les époques littéraires ont donné des exemples, — ne citons que Montesquieu ou le plus populaire Laboulaye, — ce plus moderne penseur et plus amer ironiste désigne plus clairement tous les objets de sa critique; pour se gausser des petits pays, des agitations stériles, des cours, des gouvernements, des capitalistes et des bourgeoises mœurs et idées régnantes en tous pays civilisés, il choisit la Belgique, quelques hommes très facilement reconnaissables, les événements qui se passent chez nous, l'aspect de notre pays, et l'une des trois ou quatre menaces de catastrophes qui nous pendent sur le nez, — d'après son appréciation.

Le roi du Hummertanz (*danse de homards*, serait le nom de ce petit pays) effrayé de l'agitation de ses sujets, fait alliance avec une voisine et guerrière nation, qui envahit le menu territoire le jour où l'émeute fait mine de se transformer en révolution.

Du reste, « l'époque était trouble », dit l'auteur; « les campagnes, violemment agitées par les prêtres, étaient, pour toute la surface des choses, diamétralement opposées, en leurs désirs et griefs, aux villes qu'agitaient les médecins et les avocats. Seule, la corporation vénérée des agents de change, partageant personnellement les opinions les plus diverses, mais corporativement appartenant corps et âme à la religion du fait accompli, tout en suivant de près les fluctuations et les utilisant, restait un peu solide dans la principauté...; « la corporation flottait heureuse et s'occupait impartialement de la ruine des partis. Les épargnes cléricales et les épargnes libérales, mêlées par le lumineux accueil de la spéculation, ne faisaient plus qu'un tout dans les plus heureux goussets de la plus heureuse spéculation du plus heureux royaume. »

Ce qui n'empêchait quelques doctes personnages de dire, malgré l'aveuglante évidence d'une richesse si habilement distribuée aux plus rusés, « qu'il y avait quelque chose de pourri dans le Hummertanz ».

Tout le livre est dans ce ton de pince-sans-rire et il est amusant d'y retrouver, sous le très adroit transparent de nos défauts et de nos grands hommes, les idées générales de l'auteur sur la physiologie politique du temps.

Très spirituelle et divertissante façon de faire penser, juger, qui laisse même au lecteur belge la si confortable occasion de controverser quelque peu, par-ci par-là.

PAUL FORT

Ballades. — *La Mer, les Cloches, les Champs.* Edition ornée de bois originaux de Maurice Dumont, Charles Huard, Maurice Delcourt et Alfred Jarry. — Paris, édition du *Livre d'art* et de *l'Épreuve*, Paul Lemaire.

O la bonne et vivante et humaine et simple chanson qui nous revient d'on ne sait où, enterrée qu'elle était sous des tas de pape-rasses doucereusement sentimentales! Le bon troubadour que voilà!

Gauloise, pas alambiquée, avec un parfum sauvage et naturel, qu'il fait bon l'entendre, et se la répéter, et essayer de la chanter en une musique qui surgit toute seule, s'adaptant aux paroles, sans trop de façons, vieille et neuve comme elles, comme nous et comme tout ce que nous faisons spontanément.

Ecoutez cette première ballade :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

« Si tous les gars du monde voulaient bien être marins, ils fraient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

N'a-t-elle pas l'air de sortir de l'éternité cette chanson de tous les temps et de tous les pays qu'on s'étonne de ne pas avoir connue depuis longtemps, tant elle est universelle et simple en ce qu'elle énonce.

Beaucoup d'autres pages lui ressemblent, populaires, enfantines, instinctives et pénétrantes sous la grossièreté qui parfois les enveloppe, comme la rugueuse toile recouvrant de fines attaches.

On dirait que l'auteur a vu le peuple de très près, les gens de la mer et des campagnes, frustes, heurtés, faisant tenir toute une rude et complète philosophie en leurs sommaires chansons.

Peut-être Paul Fort a-t-il lui-même l'âme ainsi faite, et ce serait la plus belle des richesses. Vous le croiriez comme moi en lisant cette vingt-deuxième ballade, la dernière de toutes, dédiée à sa mère. La voici :

« Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

« Parce que je vais à l'aveuglette, au petit bonheur des chemins, plusieurs ont dit que j'étais bête, que j'étais fou quelques-uns.

« Et cependant pas moins que d'autres, j'use de me frotter les côtes, lorsque je tombe dans un trou !

« Et pourtant, tout comme les autres, pendant l'été, je sais chanter, je sais me taire dans la tempête, et pendant l'hiver grelotter.

« Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.

II. « Et que me manque-t-il en somme, bien qu'oubliés des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais ?

« Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs m'ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres, et d'autres, fou.

« Ils m'ont jeté des boules de neige... »

Vous semble-t-il pas que cette sagesse est la bonne et qu'on a envie de relire beaucoup de ballades du même chanteur ?

Les gravures accompagnent le texte en le complétant, chose rare. Elles ne vous sortent pas du paysage évoqué par les ballades, et si des musiciens « mettent celles-ci en musique » je souhaite que ce troisième revêtement s'adapte aussi bien aux paroles que la ligne et les effets de lumière de ceux qui les ont « mises en dessin ».

Concours du Conservatoire

L'inauguration des concours du Conservatoire a eu lieu hier matin avec le cérémonial traditionnel.

Le concert s'ouvrait par une symphonie de Haydn exécutée par la classe préparatoire d'orchestre et conduite par son moniteur, M. L. Van Dam. Les jeunes artistes ont joué avec un ensemble et une précision remarquables cette œuvre délicate, dont l'*Andante* surtout a été très applaudi. Un choral de Bach à quatre voix mixtes, un cantique spirituel du même maître disposé à quatre voix par M. Gevaert et dont le texte a été — innovation discutable — préalablement déclamé par une choriste, — enfin quatre chansons françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, fort bien chantées

par la classe préparatoire de chant choral sous la direction de M. Jouret, ont eu les honneurs de la séance. Ces chansons, parmi lesquelles l'une, *Félicité passée*, est tout à fait charmante de tour mélodique et d'associations de timbres vocaux, ont reçu un accueil enthousiaste.

Leur succès a fait pâlir un peu le reste du programme de cette matinée musicale — au sens strict du mot — dans lequel, à côté de la suite en *ré* de Bach et de la symphonie de Haydn en *si bémol majeur*, interprétées toutes deux par la classe d'orchestre dirigée par MM. Agniez et Colyns, l'intérêt s'est porté sur un *Stabat mater* pour trois voix de femmes de M. Gevaert, écrit dans un sentiment religieux très pur, et sur le spirituel madrigal de Weelkes, l'un et l'autre remarquablement chantés par la classe d'ensemble vocal sous la direction de M. Soubre. La *Nuit dans les bois*, de Schubert, chant à quatre voix d'hommes avec accompagnement de quatre cors, a paru singulièrement vieilli. Longuet et orphéonique.

Et maintenant, que les épreuves commencent ! En voici l'ordre :

Mardi 16 juin, INSTRUMENTS A EMOUCHURE : 9 h., saxophone, trompette ; 3 h., cor, trombone.

Jeudi 18, INSTRUMENTS A ANCHE ET FLUTE : 8 h., basson, clarinette ; 3 h., hautbois, flûte.

Samedi 20, 9 h., alto ; 3 h. 30, violoncelle.

Lundi 22, 3 h., orgue.

Samedi 27, 10 h., musique de chambre avec piano ; 3 h. 30, harpe.

Mardi 30, 10 h., piano (demoiselles).

Mercredi 1^{er} juillet, 10 h., piano (hommes) ; prix Laure Van Cutsem.

Vendredi 3, à 9 h. et à 3 h., *samedi 4*, à 9 h. et à 3 h., violon.

Lundi 6, 3 h., chant théâtral (hommes).

Mercredi 8, 10 h. chant théâtral (demoiselles) ; 3 h., duos de chambre.

Mercredi 15, 10 h., tragédie et comédie hommes ; 3 h., tragédie et comédie (demoiselles).

L'administration fait savoir au public qu'afin d'éviter l'encombrement des années précédentes, elle vient de décider la suppression de l'envoi anticipé des billets, sauf aux parents des concurrents. Pour le public, à chacun des concours les billets disponibles seront déposés au contrôle à la disposition des premiers arrivants.

Les nouveaux directeurs de l'Odéon.

MM. André Antoine et Paul Ginisty viennent d'être nommés directeurs de l'Odéon. Cette nomination du nouveau ministre de l'instruction publique, M. Alfred Rambaud, a été unanimement accueillie avec la plus grande sympathie.

Nous ne rappellerons pas dans ce journal, où il fut si fréquemment question du Théâtre libre, les services que M. Antoine rendit à l'art dramatique, le désintéressement et la persévérance qu'il mit au service de la cause qu'il défendit. Il a été l'initiateur du mouvement nouveau qui a bouleversé le théâtre.

Quant à M. Paul Ginisty, il fit dans la presse et dans la littérature une carrière très appréciée. Critique au *Gil Blas*, puis au *Petit Parisien*, auteur de plusieurs romans, il donna au théâtre, en collaboration avec Jules Guérin, les *Deux Tourtereaux*, puis une série de saynètes intitulées *La Vie, Louis XVII, L'Impéra-*

ratrice Catherine, — ces deux dernières pièces jouées avec succès à l'Odéon et au Châtelet.

Appréciant dans le *Figaro* les nouveaux directeurs de l'Odéon, M. Gaston Larroumet dit entre autres :

« M. Antoine a connu toutes les épreuves de sa terrible profession. Il s'est fait seul ; il a été acteur et directeur. Peu à peu, au prix d'efforts inouïs, il s'est procuré tout ce qui fait vivre une scène, des acteurs, des pièces et un public. Il a créé en quelques années une école dramatique. Quand le succès d'art lui est venu, les difficultés matérielles ont recommencé et il a dû abandonner la direction de son œuvre. Il ne lui restait plus que son talent d'acteur. Il est entré chez autrui et, avec des camarades pliés à d'autres habitudes, devant l'attention hostile de ses rivaux, il a conservé sa supériorité.

En un temps où le métier dramatique est devenu fort routinier et précautionneux, où il y a chez l'acteur un fonds de bourgeois prudent et de bureaucrate rétif aux aventures, Antoine avait retrouvé les vieilles qualités de souplesse et d'audace qui faisaient les acteurs et les directeurs d'autrefois. Il voulait jouer, moins pour recevoir beaucoup d'applaudissements et gagner beaucoup d'argent, ce qui détermine à cette heure la plupart des vocations théâtrales, que pour représenter la vie telle qu'il la voyait, pour se donner et donner à autrui le plaisir de l'illusion par l'art, le plus vif que l'homme puisse éprouver.

Il aimait la vérité complète et débarrassée de la convention. Il prit celle de son temps, qui était brutale et triste. Comme il lui fallait, à tout prix, forcer l'attention, il fut outrancier et révolutionnaire. Il osa montrer à nu les laideurs de la nature et de la vie ; souvent il ne montra qu'elles ; parfois il en ajouta. Mais, toujours, il fit de l'art. Il prêcha d'exemple ses acteurs et ses auteurs. En quelques années, il eut fondé une école excessive et violente, mais vigoureuse et hardie, le Théâtre libre, si exalté et si attaqué.

Deux gros dangers. Les adversaires, c'étaient les auteurs et les acteurs en possession des grandes scènes, la critique autorisée, le gros public. Les partisans, c'était un groupe de jeunes gens, une élite d'amateurs, un gros de snobs, quelques critiques d'avant-garde. Rompre avec les premiers, en les exaspérant à plaisir, c'eût été la mort à brève échéance, une fois passé l'attrait de la nouveauté. Abonder dans le sens des seconds, c'était prendre la tête d'une armée sans soldats.

Entre ces deux écueils, Antoine manœuvra avec beaucoup d'habileté. Il laissa les uns crier à la désertion et les autres au scandale. A côté des pièces « polymorphes et invertébrées », mais où il y avait une idée, une scène, quelque chose, à côté des grossièretés et des laideurs voulues, il produisait des œuvres incomplètes, comme tout ce qui commence, mais fortes comme tout ce qui est jeune, pleines de germes qui devaient lever et grandir. Presque toujours, il marquait un progrès vers la vérité de l'observation, la franchise de la facture, l'élargissement du goût. Il sut garder son indépendance et ne se faire l'homme lige d'aucun intérêt personnel.

Lorsqu'il dut quitter la lutte, il semblait vaincu ; en réalité, il triomphait. Par la force de la logique et de la justice, l'avenir lui préparait la revanche qu'il prend aujourd'hui. Porel avait suivi avec beaucoup d'attention ce qui se faisait au Théâtre libre et inclina dans le même sens le majestueux, l'officiel, le « pensif » Odéon. Il lui avait emprunté ses auteurs ; il avait demandé *Amoureuse* à M. de Porto-Riche ; il faisait signe à M. Maurice Donnay.

Ce que le Théâtre libre a produit d'auteurs forme, à cette heure, la jeune tête de l'art dramatique. Directement ou indirectement, tous ceux qui écrivent pour le théâtre sont ses obligés. »

LA STATUE ET LE SOCLE

Une amusante histoire rapportée d'Angleterre :

Quelques jours après la mort de lord Leighton, les membres de l'Académie royale décidèrent qu'une statue de leur ancien président serait élevée dans la cour principale de Burlington house, et, en une séance, réunirent les fonds nécessaires à ce monument. A deux mois de là, en attendant la statue, le piédestal fut mis en place.

La semaine passée, en traversant cette cour, le nouveau président de l'Académie royale, sir John Millais, fut tout surpris d'apercevoir sur le socle destiné à son prédécesseur une statue en bronze du feld-maréchal lord Roberts, le héros de Candahar, naguère généralissime aux Indes, aujourd'hui commandant en chef des forces d'Irlande.

Pourquoi la statue de ce militaire sur le socle destiné à l'artiste ? Sir John Millais s'informa et ne put obtenir aucun renseignement satisfaisant. Il apprit seulement que des ouvriers avaient apporté ce lord Roberts en bronze, l'avaient hissé là et s'étaient retirés.

Le Président de l'Académie en appela au secrétaire d'Etat pour l'intérieur qui lui conseilla, lord Roberts étant militaire, de s'adresser à son collègue du département de la guerre. Le marquis de Lansdowne parut très étonné et conclut : « Lord Roberts commande en Irlande. Ceci ne me regarde donc pas. Adressez-vous au comte Cadogan. »

Le lord-lieutenant d'Irlande n'était pas mieux informé. Quant à lord Roberts, il savait seulement qu'on devait lui élever une statue, mais il supposait que ce monument était destiné aux Indes.

Lord George Hamilton, secrétaire d'Etat pour l'Inde, fut alors mis en cause. La statue du feld-maréchal appartenait bien à son département, mais, ne sachant qu'en faire en attendant le moment de l'expédier à sa destination, il l'avait fait déposer à l'Académie, supposant qu'elle y recevrait plus de soins que partout ailleurs.

L'incident est clos. Mais il aura fait couler presque autant d'encre que la condamnation des conjurés de Johannesburg. La presse avait déjà pris parti pour ou contre les artistes, ou l'Académie, ou le feld-maréchal lord Roberts, ou le gouvernement. D'une part, les membres du cabinet étaient accusés d'outrager la mémoire de lord Leighton ; d'autre part, des organes officieux trouvaient MM. les académiciens bien dégoûtés de ne pas accueillir avec plus d'empressement le voisinage d'un illustre guerrier comme lord Roberts. En général, on a reproché à l'administration de manquer d'ordre et de ne pas savoir ce qu'elle faisait des œuvres d'art appartenant à la nation... *Much ado about nothing*.

En attendant, lord Roberts a sa statue à Londres, de son vivant, ce qui le met sur un pied d'égalité avec l'amiral Nelson et le duc de Wellington. C'est assez flatteur.

VENTE DE MÉDAILLES

Voici les prix des pièces les plus rares et les plus remarquables vendues par M. R. Serrure, à la Maison d'Art, les lundi 18 et mardi 19 mai dernier :

N° 10. Tête d'Hercule jeune couverte de la peau de lion, etc. Tétradrachme d'argent, T. B., 59 francs.

N° 26. Cyme. Tête jeune, etc., 34 francs.

N° 34. Démétrius II, Nicator, roi de Syrie (146 à 126 av. J.-C.). Tête diadémée, etc., figure 1 de la planche, 50 francs.

N° 38. Ptolémée I^{er}, Soter, roi d'Égypte (300 à 285 av. J.-C.). Pièce à fleur de coin, 84 francs.

N° 82. Antonin le Pieux. Or, figure 2 planche, 61 francs.

N° 123. Pupieu. Grand bronze, 30 francs.

N° 165. Jovieu. Sou d'or, fleur de coin, rare, planche, figure 3, 60 francs.

N° 189. Charlemagne (768-814). Denier d'argent, très rare, 40 francs.

N° 246. Guillaume II (1327-45). Pièce inédite et jusqu'à présent unique, 76 francs.

N° 250. Guillaume III de Bavière (1366-89). Grand mouton d'or, pièce de la plus grande rareté, planche, figure 4, 165 francs.

N° 253. Grande plaque d'argent du même, 46 francs.

N° 255. Albert de Bavière. Grande plaque d'argent, très rare, 30 francs.

N° 307. Gui de Collemède, évêque de Cambrai. Esterlin d'argent, très rare, 40 francs.

N° 309. Demi-écu du même, très rare, 34 francs.

N° 336. Philippe le Hardi, comte de Flandre (1384-1405). Noble d'or, superbe et rare pièce, planche, figure 5, 102 francs.

N° 340. Noble d'or de Philippe le Bon (Flandre), 52 francs.

N° 344. Minorité de Philippe le Beau (1482-94). Écu à l'aigle couronné, or, T. B., très rare, planche, figure 6, 95 francs.

N° 366. Écu aux quatre lions, etc. Jean II, duc de Brabant (1294-1312). Gros tournois d'argent frappé à Maestricht, grande rareté, 86 francs.

N° 376. Cavalier d'or de Jeanne et Wenceslas (1355-83). 30 francs.

N° 377. Florin d'or des mêmes, figure 7, planche, 327 francs.

N° 386. Minorité de Philippe le Beau (1482-94). Demi-noble, rare, figure 8, planche, 50 francs.

N° 420. Gros d'argent frappé à Saint-Trond (très rare) par Jean de Bavière (1390-1418), évêque de Liège, 55 francs.

N° 447. Florent de Wevelinckhove, évêque d'Utrecht. Pied fort, très épais, probablement unique, trouvé à Arras, 152 francs.

N° 529. Médaille à l'occasion de l'exécution à Bruxelles des comtes d'Égmont et de Horne, 1579, rare, 30 francs.

PETITE CHRONIQUE

C'est demain lundi, à 2 heures, que ouvrira à la Maison d'Art l'exposition des œuvres originales de J.-B. CARPEAUX. Elle réunira, ainsi que nous l'avons annoncé, plus de cent cinquante sculptures, peintures, dessins, esquisses, croquis en terre, etc., du grand artiste français. M^{me} V^e Carpeaux, accompagnée d'un de ses fils, est venue de Paris présider en personne au placement de cette exposition de haute attraction, qui promet d'être l'événement sensationnel de la saison.

Une exposition de 201 aquarelles anciennes, réunies par M. Lyon-Claesen, est ouverte en ce moment au Cercle Artistique. Elle sera clôturée le 30 juin.

M. F. Stroobant ouvre rue Mommaerts, 10, une exposition des travaux exécutés par les élèves de l'École des Arts décoratifs de Molenbeek-Saint-Jean. Cette exposition sera visible de 4 à 5 heures les 14, 15, 16 et 21 courant.

M. Dufranne, dont le récent succès au Conservatoire est dans toutes les mémoires, est engagé au Théâtre de la Monnaie pour remplir l'emploi des basses chantantes qu'occupait l'année dernière M. Sentein.

Le rôle de Fervaal vient d'être distribué à M. Imbart de la Tour, le nouveau ténor de la Monnaie. L'artiste travaille le rôle avec M. Vincent d'Indy et se montre enthousiaste de cette création. Selon toutes probabilités, *Fervaal* passera dès le début de la saison prochaine.

Aux concerts du Waux-Hall se feront entendre cette semaine : ce soir, dimanche, M. Dufranne ; mardi, M^{lle} Goldaya ; jeudi, M^{lle} Hendrikx, du Théâtre de la Monnaie ; samedi, M^{lle} Franchino.

Une jeune revue toulousaine, *L'Effort*, publiée, sous la signature

de M. Demeure de Beaumont, une étude très complète sur l'Affiche belge, dont elle vient d'organiser une exposition.

M. Whistler s'occupe, paraît-il, depuis son retour en Angleterre, d'une nouvelle série de lithographies, « Londres et ses environs », dont l'une, une scène sur la Tamise près de Westminster, se trouvera parmi les suppléments de la première partie du nouveau volume du *Studio*, paraissant demain.

Les amis et admirateurs de M. Eugenio de Castro, l'illustre poète portugais, lui offriront, à l'occasion de son passage en France, un dîner qui sera servi, demain lundi, dans les salons du restaurant Philippe, 105, Galerie de Valois.

M. Albert Besnard devait exposer cette année, au Salon du Champ-de-Mars, une très importante composition décorative destinée à l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne.

La toile fut envoyée au palais des Beaux-Arts ; mais au dernier moment, comme nous l'avons dit, l'artiste, mécontent de l'éclairage, crut devoir la retirer, préférant la montrer pour la première fois au public dans l'emplacement et sous la lumière auxquels elle était destinée.

Cette peinture vient d'être mise en place.

Elle a pour sujet : *Le Symbole de la Vie et de la Mort* ; voici la description qu'en donne l'artiste lui-même :

« Au centre, sous le Soleil fécondant, un cadavre de femme est renversé parmi les gerbes des plantes. A l'une de ses mamelles, l'enfant s'abreuve, tandis que l'autre mamelle laisse s'échapper un lait qui, se répandant au travers de la matière terrestre, forme un fleuve de Vie. Le Serpent, symbole du mystère de la génération, rampe vers la tête du cadavre sur les lèvres duquel errent les papillons, compagnons de toute pourriture et porteurs des germes.

« A droite, le Couple humain, dominant la nature, son futur domaine, descend vers le fleuve de Vie qui serpente au loin pour redescendre vers la gauche où, parmi le désordre d'un cataclysme, il roule les débris humains qu'il entraîne vers un gouffre de feu, creuset d'où sortira la vie et qui achève de symboliser les quatre grandes puissances de la nature, à savoir : l'Air, la Terre, l'Eau et le Feu, principes de la chimie organique, qui ont créé la Plante, l'Animal et l'Homme sous l'action du Soleil. »

M. Gabriel Fauré, dont on a fréquemment applaudi les œuvres aux Concerts des XX et de la *Libre Esthétique*, est nommé organiste de la Madeleine en remplacement de M. Théodore Dubois. Il était déjà depuis longtemps inspecteur de la musique des cathédrales.

M. Eugène Ysaye a retrouvé à Londres le succès colossal qui l'avait accueilli à Paris. Tous les journaux de la métropole vantent à l'envi les qualités exceptionnelles d'interprétation, de sonorité et de mécanisme de l'éminent virtuose. Jamais violoniste ne souleva, croyons-nous, pareil enthousiasme.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix
DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

J.-B. CARPEAUX. — BIBELOTS. — POÈMES DE FEMME, par Marguerite Coppin. — UN PROJET DE FONTAINE MONUMENTALE PAR CHARLES VAN DER STAPPEN. — L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES. — LA CHRYSALIDE. — BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Clichés photographiques.* — PETITE CHRONIQUE.

J.-B. CARPEAUX

Dire d'un artiste qu'il a traduit son temps, qu'il a résumé son époque est un éloge, certes, car rien n'est moins aisé que de discerner dans la réalité contemporaine ses éléments caractéristiques. La louange n'est pas toutefois sans restriction. L'artiste de génie va au delà de ce qui l'environne. Il se sert des existences contingentes pour pénétrer le tréfonds de l'humanité. Son art plane au-dessus des générations et échappe aux étiquettes des historiologues.

S'il s'éleva parfois au-dessus de la vérité immédiate pour atteindre la réalisation d'une beauté immanente, Carpeaux fut surtout l'interprète du Second Empire. Son œuvre, actuellement réuni dans le hall de la Maison d'Art, est nettement daté. Il évoque éloquemment, avec

une fidélité d'expression et une abondance rares, les personnalités, les costumes, les mœurs, les préférences d'une société qui déjà s'affirme dans l'évolution des siècles avec un aspect particulier. Ces fins croquis, ces études à l'huile brossées d'une main fiévreuse relatent presque tous les quadrilles de la Cour, les réceptions de Compiègne, les fêtes aux Tuileries, intantanésés par un observateur à l'œil pénétrant.

Et dans ce décor de luxe et de frivolité surgissent, modelées d'une main experte, les physionomies des hommes de l'époque, artistes, hommes d'État, courtisans, et des femmes à la mode. On ne pourrait réunir documents plus complets ni plus authentiques sur ces temps fameux dont les échos résonnent encore à nos oreilles, ironiquement traduits par la muse en jupes courtes de maître Jacques Offenbach.

Cette partie de l'œuvre de Carpeaux — la plus importante et la plus personnelle — offre un intérêt à la fois artistique et historique. Avec une verve déconcertante, complètement dégagé de toute convention académique, l'artiste anime la moindre esquisse, qu'elle soit griffonnée à la mine de plomb ou sabrée de coups de brosse, d'une vie intense, prodigieuse. Quand il s'attaque à un buste, le sculpteur de métier apparaît, et son art simple, sincère, de bonne et belle santé, fait palpiter le bronze ou le plâtre. Ouvrier d'art accompli, Carpeaux continue la lignée des statuaires français, s'apparente à

ceux du XVIII^e siècle par la souplesse des modelés, par la grâce des attitudes. Son art est à la fois énergique et élégant. Il est, par dessus tout, vivant, et c'est ce qui met le sculpteur valentinois au premier rang des artistes du siècle, à côté de Rude et de Barye.

Voyez les bustes d'Alexandre Dumas, de Gêrôme, de Gounod, de Garnier, de Giroud, de Vaudremer, de la Fiocre, du peintre Cherrier. Voyez ceux de la princesse Mathilde, de l'Impératrice, de la duchesse de Mouchy, de la marquise de Lavalette, de M^{me} Chardon-Lagache, de M^{me} Pelouze, de l'amiral Crêhouart, du président Grévy, de maître Beauvais, de l'ambassadeur Tissot. Tous expriment une personnalité, agissent, pensent, vivent en un mot, et leur puissance d'expression est telle qu'il est impossible, quand on les a vus ne fût-ce qu'une seule fois, d'en oublier les traits essentiels. Mieux que dans ses compositions, l'artiste s'affirme en ces interprétations de la grande inspiratrice, la Nature, à laquelle Carpeaux revenait sans cesse, comme tous ceux qui comprennent qu'elle seule est la base et le soutien de l'art. Son enveloppe de marbrier, selon l'expression de Goncourt, devait recéler une âme très simple et très droite, étrangère aux hantises littéraires, aux subtilités du symbole, aux sous-entendus de l'allégorie. De même qu'il peignait pour le plaisir de peindre, il sculptait pour la joie de pétrir en ses mains la glaise humide et d'en façonner des formes harmonieuses.

Mais le goût du jour était aux mièvreries sentimentales, aux sujets de romances. Ceci nous vaut une série d'*Amour blessé*, d'*Espiègle*, de *Bacchante aux roses*, de *Rieur aux pampres* et autres dessus de pendules que d'innombrables reproductions en terre-cuite, en bronze, en marbre ont popularisés et sur lesquels on nous autorisera à nous taire. Il serait injuste de juger Carpeaux d'après cette bimbeloterie mercantile, exécutée vraisemblablement dans un but alimentaire, et dont d'ingénieux praticiens ont d'ailleurs poli le modelé jusqu'à l'énervement. Le *Pêcheur napolitain*, son envoi de Rome, est, de même, assez connu pour nous dispenser d'en parler. Il doit avoir fait la fortune des Barbiedienne des deux mondes.

Dans ses compositions plus importantes, exécutées en vue de la décoration des monuments publics, il y a d'exceptionnelles qualités de mouvement, et ici la fermeté de la main s'unit à la grâce des attitudes, à la séduction des lignes ondoyantes. Les *Trois Grâces*, le *Génie de la Danse*, l'esquisse de la *Fontaine de l'Observatoire* révèlent particulièrement cette aptitude très caractéristique de Carpeaux d'associer la force à l'élégance, la solidité du métier à la souplesse du geste. Elles montrent sous un aspect nouveau l'artiste multiple et vraiment remarquable qu'on eût pu croire, en étudiant ses bustes, rivé exclusivement à l'étude passionnée de la nature.

Dans ces compositions décoratives, l'amour de la nature se fait jour, d'ailleurs. Et l'on sent, dans ces groupes comme dans les bustes, comme dans les esquisses, l'étude serrée du modèle, la volonté tenace de ne pas s'écarter de la vérité absolue des formes, de la rigueur de l'anatomie. Quelques fragments de ces maîtresses œuvres, entre autres deux des figures — l'*Esclave nègre* et le *Chinois* — de la Fontaine de l'Observatoire, permettent d'apprécier avec quelle conscience Carpeaux exécutait tout ce qui sortait de ses mains, statues ornementales ou statuettes.

La très intéressante exposition à laquelle la Maison d'Art donne l'hospitalité assigne au maître français le rang auquel il a droit de prétendre. Elle offre en outre aux artistes l'occasion de pénétrer l'intimité d'un sculpteur dont peu d'œuvres leur étaient connues. A ce double point de vue, elle est d'un haut intérêt et mérite une étude attentive.

BIBELOTS

Si Savonarole reparaisait sur la terre, et si les fanatiques qui brûlèrent « tout ce qui n'était pas le Coran » pouvaient revivre, ils tressailleraient de joie en voyant poindre une génération qui les comprendra. — Echappés aux griffes des autorités qui nous donnaient la sensation salutaire mais illusoire de suivre une nécessité, nous avons eu un moment d'enthousiaste amour pour la liberté — exaltation inconsciente de notre pouvoir de résistance à l'arbitraire — quand nous avons pu secouer de nos épaules des jougs inutilement pesants. Il sembla alors que la liberté fut le premier de tous les biens, qu'elle fut une chose absolue, toujours bonne, « guérissant les maux qu'elle causait » et nous crûmes que nous allions pouvoir nous rouler dans l'herbe, à notre aise, goûter de tous les champignons et de toutes les positions qui avaient été défendues, certains que nous verrions bien par nous-mêmes en quoi nous en serions aidés ou incommodés. — Et lentement s'infiltrèrent en nous une multitude de goûts passagers. — Nous avalions pâquerettes et ehicorées, arts, littératures, décors, pensées diverses, et nous discernions, vraiment pas trop mal, ce que chacune d'elles contenait de bienfaisant ou de nocif. — Nous encombrions aussi nos demeures d'une foule d'objets d'autres temps et d'autres pays; — tout le passé comme toute la surface de la terre était à nous, nous y coupions toutes les fleurs que nous y trouvions, sans voir qu'aussitôt transplantées chez nous elles devenaient des fleurs fanées ou séchées et que nous vivions au milieu de choses mortes. — Nos maisons, tout comme nos cerveaux, étaient bourrées de bibelots précieux, curieux, souvent rares, parfois même très beaux. Le plus souvent aucun souvenir personnel, aucune attraction particulière, aucun lien réel ne nous attachait à eux. — Ils se promenaient, par hasard, dans notre vie, et notre goût pour eux avait une durée aussi éphémère que la raison qui nous les avait fait un instant admirer. — Aussi l'idéal de cet état de liberté, de ce choix sans limite offert à notre appétit, fut-il de renouveler aussi souvent que possible les objets de notre

intérêt; — et Baudelaire résume l'âme de son époque quand il dit :

... Nous voulons
— Tant ce feu nous brûle le cerveau —
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe?
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau!*

Ricanait-il de lui-même et de son impuissance à atteindre l'essence des choses? Il semblait pourtant que, puisque désormais tout nous appartenait, nous n'aurions jamais fini de tout voir, et que nous étions embarqués, enfer ou ciel, Bien ou Mal, pour un voyage vers l'infini. — Mais choisir, changer, aller plus loin, toucher à tout, — « Liberté chérie! » — tout voir et tout expérimenter, ôter les barrières qu'on avait mises autour de tant de fossés, — peu profonds du reste, — cela ne donnait que l'impression de « l'éternel recommencement des choses »; — donner, éclairer, créer, se dépenser, aimer, comprendre, admirer devenaient d'aussi insipides griseries, d'aussi courtes et insignifiantes exaltations que celles qu'on pouvait trouver en pillant, tuant, violant, rapinant, ricanant, mentant; et nous inventions de nouvelles monstruosité, de gigantesques beautés ou d'indépassables crimes, pour voir si, là au fond, nous ne rencontrerions pas quelque chose de plus fort que nous.

Pendant que nous constatons, les uns avec un ennui résigné, les autres avec une rancunière colère, que « plus ça change, plus ça se ressemble », des voix montaient du fond de nous, que les plus attentifs ou les plus simples entendirent les premiers : — « Liberté absolue, pierre vacillante des anciens druides qui te savaient terrible, laisse-nous nous défaire de toi! — Plutôt les anciens carcans (et combien y revinrent!) que ce flottant royaume où nous ne nous sentons pas vivre. — Rien ne nous dit que nous ne soyons ici d'inutiles fleurs de prairie.

Il nous faut tant penser et tant nous remuer pour endormir notre orgueil qui nous dit que nous ne sommes rien. — Et quelque chose de méprisant et de dédaigneusement indulgent sort de toutes ces sciences, de tous ces arts, de toutes ces pensées et de tous ces extérieurs décors dont nous avons rempli notre vie. — Bibelot, cette histoire naturelle qui ne venait pas d'une nécessité de connaître la nature; bibelot, ces arts dont nous nous forçons de jouir à certaines heures et à certains endroits; ces livres qu'il fallait lire pour un tas de raisons, sauf parce que nous avons besoin d'eux; bibelot, oïseux bibelot, cette philosophie dont nous ne parvenions pas à vivre; impertinents bibelots tous ces êtres que nous regardons et qui nous regardent sans que nous puissions échanger avec eux plus que des souffles ou des sourires insignifiants. Bibelot nous même, sans aucune nécessité d'exister. —

Quelques êtres, chers et rares trésors, nous disent qu'ils ont besoin de nous, mais leur vie à eux aussi est petite et courte. Nous sommes contents d'être un petit bouquet de fleurs de pommier tenant ensemble et nous protégeant mutuellement de la gelée. Mais après? C'est seulement notre vie étendue un peu plus loin. C'est la liberté à deux, à six ou à cent, mais c'est toujours un homme ou cent hommes, un être ou une collectivité dansant sur les nuages du hasard, libres, libres comme l'air, à part les petites lois d'entente ou d'hygiène, privée ou sociale, qui règnent entre eux. — Choississant — ils le pensent — selon l'heure, la mode ou leur caprice; malheureux au fond de l'âme de n'être cloué à rien, de n'avoir pas de racines, et de ne jamais obéir qu'aux fatalités tristes.

Oh! ne jamais sentir qu'on obéit! Savoir que les mondes autour

de soi, les pierres elles-mêmes, l'eau, toute chose a un poids qui l'entraîne en une vie incessante et rigoureusement déterminée d'après sa substance, *une vie en harmonie avec elle-même*, et que nous ne sommes que de malheureuses poussières volantes ignorant la plus belle fatalité de notre destin!

Et pourtant! en nous sont les voix qui pourraient nous renseigner. Car sous tous nos maladifs désirs passagers et curiosités de surface reste le noyau de notre être, ce que nous sommes, ce que nous n'avons pas choisi d'être, blond, brun, fruste ou taillé comme les brillants, simple ou divers.

Cette fatalité, cette loi de notre nature, nous l'avons tant méconnue qu'il nous faut creuser avec acharnement pour la trouver, — car nous ne savons vraiment pas nous-mêmes ce que nous voulons, ni de quoi nous avons faim, — nous grignottons toutes les tartelettes qui nous tentent pendant que notre estomac crie d'être privé de viande. NOTRE INSTINCT N'EST PAS ENCORE ASSEZ LOUD, il ne crie pas encore assez haut. Il faut un microphone pour l'entendre; quelques-uns le connaissent, — ceux-là seuls sont immortellement forts.

Mais que nous avons soif de connaître notre propre nécessité! cette loi qui nous jeterait en un joyeux tourbillon, avec une force encore inconnue, dans l'infini de notre propre destinée!

Oh! comme alors fièrement et simplement s'organiseraient autour de nous les décors qui nous servent de cadres, les nécessaires sciences apprises par le côté où nous avons besoin d'elles; les amitiés qui tiennent toutes seules, sans les chaînes d'aucune joie qui ne soient pas elles-mêmes; comme tout ce qui nous entourerait ferait partie de nous combien loin serait lancé tout ce qui nous arrête, tout ce qui nous encombre, tout ce qui n'est pas l'extériorisation de ce que nous sommes; combien fondues en nous-mêmes et nous fortifiant, toutes ces occupations qui nous appelleraient avec autant d'instances que nous les appelions.

Combien douce et toujours plus forte la voix de la nécessité qui nous attirerait à travers les montagnes, nous ferait percer les murs.

Combien impérieusement nous irions vers ce Beau si difficile à atteindre, que Michel-Ange appelait : « LA PURGATION DES SUPERFLUITÉS », et comme nous comprendrions le moderne Savonarole qui nous dirait de brûler nos bibelots en nous criant :

« Tout est vain hors suivre la loi universelle, et la loi est, à travers tout, de s'accomplir soi-même. Le monde s'accomplit lentement. Vous qui avez des rudiments de conscience et de désirs, écoutez les plus profonds. Pénétrez en vous-mêmes pour vous réaliser. Et la Nécessité et la Beauté seront peu à peu confondues dans votre adoration! »

I. W.

POÈMES DE FEMME

par MARGUERITE COPPIN, avec le portrait de l'auteur, par Gustave Picky fils; broch. de 200 pages. — Bruges, impr.-lith. Popp.

Vrais poèmes de femme, en effet, que ces vers simples encadrent d'une exaltation sincère et le plus souvent élégante. — C'est l'amour, peint, au cours d'une saison passionnée, en tout son orgueil et en toute son humilité, par une moderne, imprégnée des croyances et des espoirs — des résignations aussi — de notre

temps. Impossible de la confondre avec les amoureuses d'un autre siècle. — Quand elle dit :

La tâche de la femme est d'aimer simplement
C'est la plus magnifique — et la plus difficile ;

elle a bien résumé toute sa pensée, tout son sentiment et presque tout son livre.

Pour elle, sont athées tous ceux qui adorent d'autres dieux que l'amour, et c'est réconfortant de trouver une croyante aussi convaincue, encore que l'amour n'apparaisse en son œuvre que comme un éclair illuminant brièvement une vie morne, éclair suscitant de gracieuses et enthousiastes générosités.

Le charme de ce livre est d'être naturellement et simplement élevé et de montrer jusque dans ses exagérations d'adoration, une âme féminine qui se donne comme elle est, très saine et entière, sans prétention autre que d'être vraie.

Très « contemporain » et vécu par beaucoup d'entre nous, ce *Désir du repos*, de tous ceux qui veulent, certes, voir la vie se continuer par eux, mais qui souhaitent à leur personnalité épuisée, ayant tout donné, de ne plus devoir recommencer sa minuscule et fatigante chanson, si difficile à accorder avec l'orchestre universel :

... d'un oeil languissant et d'un esprit lassé
Je songe au calme heureux du tombeau délaissé ;

J'appuie alors ma tête avec béatitude
Sur l'oreiller muet que n'émeut nulle étude,
J'allonge en un repos sans rêve, sans réveil,
Mes membres fatigués d'un labeur sans pareil.

.....
Je m'étens souriante et calme ; et vois la Vie
Passer et m'oublier en chemin, sans envie.
Et mon cœur s'éteignant, en mon sein contenté,
M'accorde enfin la paix et pour l'Éternité.

Mais un choc me réveille, et debout je me dresse :
Une autre vie a lui ; l'amour et l'allégresse
Dans les rayons du ciel chantent leurs chœurs charmants,
Et mon ami m'attend, fidèle à nos serments...

Et moi... je reste lasse, insensible et glacée !
Mon cœur n'a plus de feu ; mon cerveau, de pensée.
Mon faible sang pâlit, ma chair plus pâle encor,
Et j'ai l'aile et le ciel — et je n'ai plus l'essor!...

Tout, j'avais tout donné ! mon cœur n'a plus de flamme,
Mes sens n'ont plus de force et mon corps n'a plus d'âme.
Et languide, abattue, immobile et sans voix,
Je ne sens de l'amour que le trouble et le poids !

S'il doit en être ainsi, je demande et j'espère
Qu'on laissera dormir au sommeil de la terre
Mon pauvre être brisé du labeur d'ici-bas,
Et que le grand Réveil ne m'éveillera pas!...

UN PROJET DE FONTAINE MONUMENTALE

par CHARLES VAN DER STAPPEN

La maquette est à voir dans l'atelier du sympathique artiste et est vraiment très prometteuse. Le projet est présenté au Ministre des Beaux-Arts. L'emplacement serait le milieu du bassin du parc du Cinquantenaire. Figures nombreuses d'hommes et d'animaux, très bien groupés, très vivants, très pittoresques, très modernes quoique symbolisant ces entités : l'Art, la Science, l'Agriculture, l'Industrie, la Pensée. Jamais, croyons-nous, on n'en a encore fait disparaître les caractères mythologiques sous des formes et des

groupements plus heureux et plus contemporains. L'œuvre mérite vraiment d'être prise en très sérieuse considération et réaliserait l'art sculptural belge contemporain en une inspiration très puissante.

A propos de Charles Van der Stappen, voici un passage qui le concerne dans le notable article du *Temps* dont nous parlons dans une note de notre *Petite Chronique* d'aujourd'hui :

« La sculpture et les arts décoratifs tendent à être plus intimement liés.

« Le sculpteur Van der Stappen est l'exemple vivant de ce que peuvent cette union des arts et cette possession de tous les métiers artistiques, conditions de salut et de renaissance. Ceux qui ont eu le bonheur de voir l'œuvre si variée et si complète de cet ouvrier de beauté et de suivre les pensées directrices de cette tête si pleine d'idées et si logique, ont vu en chair et en esprit le compagnon-maitre de l'atelier idéal. La vie de Van der Stappen, depuis le jour où il a mis la main à la glaise jusqu'à celui où il est passé maître, est la vie même de cet art belge qui s'est cherché depuis si longtemps.

« Il n'y a guère plus de trente ans, Van der Stappen, simple ouvrier ornemaniste, ne trouvait pas à Bruxelles de maître qui l'aidât à devenir lui-même. Sculpteur, il frappa faute de mieux à la porte d'un peintre et tomba par bonheur sur Jean Portaels, directeur de l'Académie, artiste distingué, classique, point oseur, mais esprit singulièrement libre et imbu du grand respect de l'individualité d'autrui.

« Portaels apprit au jeune modelleur à regarder et à bien voir. C'est ainsi qu'un véritable maître d'art est maître en tous les arts. Quand Van der Stappen sut voir, Portaels l'envoya à Paris ; après Paris, le jeune Flamand vit Florence, et des deux grandes et dangereuses écoles il revint lui-même et bien de sa race, prêt aussi à toutes les besognes de son métier. Observateur pénétrant de la figure humaine, décorateur monumental et élégant, créateur de figures de rêve et de symbole, marteleur de métaux, sculpteur en toute matière et en tout relief, dessinateur d'objets et de costumes, tout ce qu'on veut et ce qu'il veut, Van der Stappen est bien la personnification de l'art de demain, libre de ses volontés, en possession de tous ses moyens.

« Nul n'est appelé à donner à l'art en Belgique une plus décisive impulsion. Déjà, depuis quinze ans qu'il professe à l'Académie de Bruxelles, il a fait sortir toute la jeune école de sculpture, Jef Lambeaux excepté. Et comment ? Comme ceci, par exemple : « Mon ami, dit-il un jour à un élève, allez-vous-en d'ici. Vous commencez à m'imiter. »

« Leçon profonde, et que bien peu auraient le courage ou même l'idée de donner. Van der Stappen est un maître complet. »

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

LES FRESQUES DE DE LALAING AU SÉNAT. — Nous avons fait un compte rendu dans notre numéro du 29 mars dernier, p. 99, de cette importante décoration. Une remarque à l'artiste. Les sénateurs et les visiteurs demandent avec persistance ce qui se trouve entre les jambes de derrière du cheval blanc qui occupe l'avant-plan dans la fresque du milieu. Nous croyons que c'est le genou droit relevé du soldat mort étendu sur le sol. Il serait sans doute facile de remédier à cette équivoque qui, comme tous les détails,

absorbe l'attention des curieux. Avis au peintre dont l'œuvre est très visitée.

OHÉ, L'ART DANS LA RUE. — Ce cri s'adresse non pas à la singulière association dont de récentes et très vives polémiques ont fait justice, mais à ceux qui ont autorité dans la restauration de l'admirable église du Sablon à Bruxelles. On vient d'élever, rue de Bodenbroeck, une construction provisoire, une maisonnette, qui est une véritable infamie. Vue du Grand-Sablon, c'est une horreur qui gâte abominablement la perspective montante qui formait un coin pittoresque. Provisoire, dira-t-on, provisoire ! Oui, mais même pour le provisoire on devrait éviter des sacrilèges trop intolérables.

LE NOUVEAU COMMISSARIAT DE POLICE, RUE DE LA RÉGENCE. — Il ne fait vraiment pas mal dans cette voie « semée de monuments ». Mais nous insistons sur l'état actuel du pignon latéral. Sa nudité affreuse dépare l'aspect quand on arrive de la place Royale, amène la façade à laquelle elle donne l'air de n'être qu'un paravant et déshonore la bâtisse qui, pour le surplus, est coquette et élégante. Puisque ce malheureux pignon est destiné à rester visible, rien ne faisant présumer que le comte de Flandre va surélever le bâtiment bas occupé par les dépendances de son palais, il écherrait d'ornementer quelque peu cette plate et sordide surface.

LES ARBRES DU BOULEVARD DU RÉGENT. — Ils sont dans un état lamentable entre la rue Belliard et la rue d'Egmont. Ce qui les y a mis, c'est l'infamie cuisine de poix, de goudron, de bitume, faite sous eux fin avril et commencement mai, à l'époque du dépliage des bourgeons, par l'entrepreneur sauvage chargé de réparer le pavement en bois. Des fumées corrosives, brûlantes et pestilentielles ont flétri les jeunes pousses. Qu'au printemps prochain, au moins, pour l'Exposition universelle, on évite de recommencer cet irritant vandalisme.

LES ARBRES PORTE DE NAMUR ET BOULEVARD DE WATERLOO. — Ils s'en vont au diable avec une persistance incorrigible. La raison en est simple : ils sont plantés sur la partie la plus haute des boulevards, privés d'eau par dessous et par dessus (plus rien des pluies ne passe à travers la terre battue par les passants innombrables qui vont à Ixelles ou en viennent, couverte et cuirassée imperméablement par les pavements). Il faudrait, semble-t-il, les entourer au pied d'un grillage avec cuvette spacieuse et leur donner matin et soir un copieux arrosage. Le système actuel qui consiste à creuser un petit récipient tout autour, où l'on verse de temps en temps quelques seaux, est absolument insuffisant.

LA DÉCORATION FLORALE DE L'HÔTEL DE BELLE-VUE. — Elle est épouvantable. Des végétaux divers en zinc, tous horribles, ont été placés par des algonquins ou des fuégiens, des peaux-rouges ou des malgaches, en cordon ridicule tout le long des façades de cette gargote de haut vol installée dans un des beaux hôtels conçus par Guimard. C'est un déshonneur ! La peinture de la dépendance dans le Borgendael est, du reste, également, un

chef-d'œuvre de mauvais goût. La suppression de ces décorations vomitives serait un soulagement.

LE BAS-RELIEF DE JEF LAMBEAUX. — Sera-t-il fini, celui-là, pour l'exposition de 1897 ? Les blocs de marbre qui parsèment les alentours du temple destiné à l'abriter au parc du Cinquantenaire vont-ils enfin entrer dans leur définitif logis ? Vraiment l'attente est un peu languette et l'excellent artiste a un air de se ficher du public et du gouvernement qui pourrait bien finir par lui porter malchance. Combien peu d'amour-propre pour achever ce vaste morceau qui, s'il est réussi dans son exécution définitive, « mettra le comble à sa gloire ». Déjà les petits amis excitent les soupçons et disent : Il a peur de la grande expérience. Voyons, Jef, à la besogne, à la besogne !

LES TOURS EMBOISÉES. — La tour Saint-Michel, la tour de l'église de la Chapelle, très pittoresques, certes, sous leur carapace d'échafaudages, qui les font semblables à de grands squelettes à ostéologie compliquée et bizarre. Mais pour 1897, il serait bon que tout cela tombât et que, sur le riant et enjoleur paysage des toits de Bruxelles, ces admirables élancements de pierre et de curieuse ou merveilleuse architecture apparussent en leur beauté pleine et libre. Ah ! si partout dans la capitale l'attirail des réparations disparaissait pour cette date, si, vraiment, tout était nettoyé et en grande tenue esthétique ! A l'astiquage ! A l'astiquage !

LA CHRYSALIDE

S'emparant d'un nom qui abrita jadis une poignée d'indisciplinés, quelques peintres ont fondé un cercle nouveau, *La Chrysalide*, dont on peut voir en ce moment, au Musée, la première manifestation. L'essai est navrant. On se demande en vain dans quel but les toiles alignées à la cimaise ont été enduites de couleurs, et pourquoi elles sont offertes aux regards. Il n'y a vraiment rien, dans ce déballage, qui révèle une sensation d'art. Les portraits appellent les repréailles. Les paysages et marines, exception faite — et encore ! — pour quelques toiles de M. Paul Verdussen, paraissent brossés par des Peaux-Rouges. M^{lle} Danse expose dans ce milieu hétéroclite plusieurs de ses eaux-fortes, dessins et aquarelles.

Dans la salle du fond, un entassement de poteries de M^m. Finch et Coppens, de céramiques de la manufacture de Hasselt, de produits ostendais et autres. Puis, de rébarbatives compositions en fer forgé qui mettent sournoisement en lambeaux les vêtements des visiteurs. On insinue dans ces paquets de clous, de ronces, de fils de fer et de crochets une lampe, une pendule, une glace ou un encrier, et c'est de l'art appliqué. Ou bien on accroche le tout dans un cadre d'or, sur un panneau de satin blanc (authentique !) Ce que c'est alors, je vous le demande.

Une brave femme admirait tout cela, quand nous allâmes visiter cet ahurissant spectacle. Et avec un inimitable accent de la banlieue de Charleroi : « Où c'est-y qu'on peut voir les bêtes et les poissons ? » interrogea-t-elle.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

The Pageant, rédigé pour la partie artistique par C. Hazelwood Shannon, pour la partie littéraire par J.-W. Gleeson White, l'ancien directeur du *Studio*, est une élégante publication à laquelle les éditeurs Henry et C^{ie}, de Londres, ont donné une toilette de luxe. Le volume — un bel in-4° d'environ 250 pages — contient, sous une couverture de toile gaufrée d'or, un choix de lithographies et de gravures de ou d'après Dante-Gabriel Rossetti, James Whistler, Burne Jones, G.-F. Watts, J.-E. Millais, Ch. Ricketts, Ch.-H. Shannon, Laurence Housman, R. Savage, etc. Texte (vers et prose) de Swinburne, T. Sturge Moore, Max Beerbohm, R.-B. Cunninghame Graham, Paul Verlaine, Maurice Maeterlinck (qui donne en ce volume une chanson exquise : *Et s'il revenait...*), etc., etc. A mentionner spécialement le frontispice composé par S. Image et la jolie frise de Lucien Pissarro qui décore les gardes. Supérieurement imprimé par MM. T. et A. Constable, *The Pageant* prend place parmi les plus artistiques éditions anglaises.

The Evergreen, a northern seasonal. Part III. The Book of Summer. Edinburg, by Patrick Geddes and colleagues.

De même que les deux volumes précédents de cet artistique recueil, la livraison d'été de *The Evergreen* est divisée en quatre parties. Elle traite — en vers et en prose ornements de décorations, de vignettes, de planches hors texte dont la plupart sont de curieuses restitutions archaïques — de l'Été dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord. Texte, compositions décoratives et impression sont également remarquables et contribuent à faire de *The Evergreen* une publication d'un intérêt et d'une valeur d'art exceptionnels. Citons parmi les écrivains qui ont collaboré au présent volume MM. J.-Arthur Thomson, W. Sharp, W. Macdonald, W.-J. Robertson, P. Geddes, J. Macleay, l'abbé Félix Klein, etc., et parmi les illustrateurs Charles-H. Mackie, John Duncan, Robert Burns, Andrew-K. Womreath, James Cadenehead, W.-G. Burn Murdoch. Les compositions décoratives, culs-de-lampe et entêtes de pages d'Helen Hay, Nellie Baxter, Annie Mackie, Marion-A. Mason et John Duncan décèlent un sens spécial de l'ornementation et un goût sûr.

La Chambre des Représentants. Biographies de nos 152 députés, par A. HENRY et F. LIVRAUW, précédées d'un *Abrégé de notre histoire parlementaire*, par A. DE RIDDER. Ouvrage illustré de 157 portraits et de plusieurs gravures. Un volume in-18 de 468 pages — *Société belge de Librairie*. Bruxelles. Prix : fr. 3-50.

Ce volume s'ouvre par une introduction qui résume les principaux débats de la Chambre depuis 1830, les actes des divers gouvernements qui se sont succédés en Belgique, etc.

Viennent ensuite les résultats officiels des élections de 1894, groupés par arrondissement, et un tableau qui indique la place de chacun des députés à la salle des séances.

Puis un recueil de 152 biographies et portraits de nos députés actuels, qui forme la partie la plus importante de l'ouvrage.

Les auteurs ont fait suivre ces notices d'une description du Palais de la Nation dont d'excellentes gravures reproduisent les principales parties.

Le *Règlement de la Chambre* termine l'ouvrage.

Signalons, chez les mêmes éditeurs, un tableau dans lequel sont groupés les portraits de tous les membres de la Chambre des représentants. Ce tableau est mis en vente à 1 franc à la *Société belge de Librairie*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Chevalière de la Mort, par LÉON BLOY, Paris, édition du *Mercur de France*. — *Moussorgski*, par PIERRE d'ALHEIM. Paris, au *Magazine international*. — *Préface à la musique de piano de Schumann*, par HENRY MAUBEL. Bruxelles, édition de la *Société nouvelle*. — *Le Retour*, pièce lyrique en un acte et en vers, par MAURICE MAGRE. Toulouse, imprimerie Vialette et Perry.

Musique.

Guillaume le Conquérant, épisode lyrique en deux parties pour baryton et ténor soli, chœur d'hommes et orchestre, par EMILE BERNARD (texte d'HENRI BRIÈRE). Réduction de piano par G. SANDRÉ. Prix net : 12 francs. Paris, E. Baudoux et C^{ie}. — Trio en ré mineur (op. 32) pour piano, violon et violoncelle, par FERNAND LEBORNE. Prix net : 12 francs. Paris, E. Baudoux et C^{ie}. — Troisième trio (op. 54) pour piano, violon et violoncelle, par F. LUZZATTO. Prix net : 10 francs. Paris, E. Baudoux et C^{ie}. — Sonate pour piano et violon (op. 9) par ANSELME VINÉE. Prix net : 9 francs. Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Clichés photographiques.

Le tribunal civil de la Seine a rendu dernièrement un jugement qui décide, conformément à la jurisprudence, que si le photographe est propriétaire de ses clichés, il ne peut en faire usage, les reproduire et les afficher qu'avec l'autorisation formelle de la personne dont la chose ou les traits sont reproduits par les clichés.

En conséquence, si la dite personne n'a pas donné cette autorisation ou ne l'a donnée qu'à des conditions qui n'ont pu être remplies, elle est fondée, en cas de reproduction publique des clichés, à en demander la destruction et en outre des dommages-intérêts pour le préjudice qui lui a été causé.

Il s'agissait d'un différend entre M. Rouff, couturier, et la Société *La Publicité artistique*, qui s'était engagée à afficher dans les wagons-restaurants et dans les paquebots une photographie représentant les salons d'essayage du premier. Le traité n'ayant pu recevoir son exécution, M. Rouff apprit et fit constater par huissier que cette photographie était reproduite dans des appareils stéréoscopiques mis à la disposition du public sur différents points de Paris.

C'est dans ces conditions que M. Rouff assigna la *Publicité artistique* en destruction de clichés. Trois essayeuses qui avaient posé pour les personnages figurant dans la photographie se joignirent à lui et demandèrent chacune 500 francs de dommages-intérêts pour cette reproduction faite sans leur autorisation.

Le tribunal ordonne à la Société défenderesse d'enlever de ses appareils ou d'oblitérer la photographie dans la huitaine du jugement à peine de 100 francs par chaque contravention constatée; de détruire les clichés dans le même délai, sous une astreinte de 50 francs par jour. Il la condamne, en outre, à payer à chacune des essayeuses 200 francs à titre de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

L'EXPOSITION CARPEAUX est visible tous les jours à la Maison d'Art, de 10 à 6 heures. Le Roi s'y est rendu mercredi dernier, accompagné de M. le colonel Chapelié. Il a été reçu par M^{me} V^e Carpeaux et son fils, par les Administrateurs de la Société l'Art et par le ministre de France, M. le comte de Monthon. La visite royale a duré plus d'une heure.

La veille, l'exposition avait été visitée par le prince Napoléon, qui s'est longuement entretenu avec M^{me} Carpeaux et a paru s'intéresser vivement aux nombreux souvenirs de l'Empire évoqués par l'éminent statuaire.

Très élogieux, très considérable et très curieux article en l'honneur de la Belgique et de quelques-uns de ses artistes, dans le *Temps* de Paris, numéro du lundi 15 juin dernier, se développant en trois colonnes compactes, signé *Th. Lindentaub*. Quelques-unes de nos institutions esthétiques et libres et quelques-uns des hommes que certaine coterie de notre aimable presse nationale brime dans ses habituelles jalousies et ses périodiques fureurs (sans grand résultat il est vrai : autant d'effet que le pissat des petits chiens contre les monuments), y sont appréciés en des termes qui assurément vont donner la jaunisse à l'association des « Envieux Unis » et de la « Fédération des Eunuques ». Tous nos remerciements à l'auteur pour le plaisir qu'il nous procure à ces points de vue divers et conseil à nos lecteurs de lire cette étude s'ils aiment à voir donner indirectement les verges aux petits malheureux qui piaillent si aigrement en des gazettes peu influençantes. LE TEMPS, est, on le sait, un organe peu révolutionnaire, doctrinaire même (le petit Hyman et le gros Sarcey y écrivent, croyons nous); son opinion revêt dès lors une autorité spéciale quand il s'agit d'idées et d'œuvres avancées. S'il admet qu'on les admire dans ses imposantes colonnes, c'est que vraiment il n'ya plus moyen de faire autrement.

Ah! les pauvres pierrots belges qui doivent subir ça!

AU WAUX-HALL. — Mardi, concert avec le concours de M^{me} Milcamps, de la Monnaie; jeudi, audition de M^{me} Ouktomski, cantatrice, et de M. Van den Heuvel, violoniste; samedi, deuxième audition de M. Dufranne. La semaine prochaine l'orchestre exécutera la musique du *Mort*, écrite par Léon Dubois pour la pantomime de Camille Lemonnier. La partition a été complétée et remaniée depuis les représentations données à l'Alcazar par les Martinetti.

Le théâtre du Diable-au-Corps donne tous les samedis, à 9 heures du soir, dans son local de la rue aux Choux, d'amusants spectacles d'ombres, avec la collaboration des peintres Léon Dardenne, Amédée Lynen, Victor Crabbe, du compositeur Jules Baur, du chansonnier Rhamsès II, du poète Édouard Bernaert, etc. Dernièrement, à la Maison d'Art, en un raout qui réunit les membres de la Fédération des avocats belges, les spirituels artistes organisèrent une représentation qui souleva les rires et les applaudissements d'un auditoire réputé difficile entre tous. La *Marche à la corde*, la *Légende de Saint-Guidon*, le *Chameau*, *Journée de fête* furent chaleureusement accueillis tant pour l'artistique composition des tableaux que pour la malice narquoise du texte.

Le Comité exécutif de l'Exposition de 1897 vient de mettre au concours la composition du dessin d'un timbre-réclame destiné à être imprimé par les procédés typographiques, après avoir été reporté et gravé sur acier.

Une prime de 500 francs sera allouée au projet classé premier. Il pourra être accordé une prime de 200 francs au second. Nous tenons le règlement à la disposition des intéressés dans son bureaux.

En publiant, dans une forme analogue à celle des feuilles volantes, illustrées de gravures sur bois, du xv^e siècle, un recueil de chansons populaires, la maison Breitkopf et Härtel, de Leipzig, vient d'inaugurer une entreprise à la fois artistique et patriotique qui mérite d'attirer l'attention. Le texte des chansons, d'une im-

pression très nette, est entouré d'une décoration spéciale signée par des artistes tels que Joseph Sattler, A. Frenz, F. Boehle, H. von Volkmann, Th. Rocholl, etc.

Les feuilles sont vendues dix pfennigs chacune (environ douze centimes) et la plupart offrent un caractère vraiment artistique. Il est regrettable que les éditeurs n'aient pas jugé à propos de donner, à côté du texte, la phrase mélodique, complément indispensable de ce curieux album. Il est vrai qu'elle est, en Allemagne, à la mémoire de tous et qu'elle se transmet de génération en génération; qui ne connaît par cœur, en effet, *Die Wacht am Rhein*, *Ein feste Burg ist unser Gott*, *Strömt herbei, ihr Völkern*, etc.

Ces chansons, c'est l'âme même de la Germanie et les enfants les chantent dès leur entrée à l'école, après les avoir entendu fredonner par les vieux... Les *Neue Flugblätter* comprennent actuellement vingt-trois chansons, choisies parmi les plus célèbres. Elles sont destinées à fortifier, en s'éparpillant dans le vaste empire d'Allemagne, l'amour de la patrie et les traditions nationales.

Dans son bulletin périodique de juin, l'éditeur E. Deman annonce la mise en vente de livres illustrés des xviii^e et xix^e siècles, de publications contemporaines ornées de dessins et d'aquarelles originales de Rops, Rassenfosse, Bertrand, Poirson, Robaudi, Graverol, etc.

Le peintre anversois F. Crabeels vient de mourir à 61 ans. Il s'était fait une place honorable dans les expositions, où sa peinture claire, dégagée des conventions bitumeuses de jadis, et d'une grande sincérité d'expression, lui valut les sympathies des jeunes. Il fut quelque peu mêlé au mouvement d'avant-garde qui s'affirma à Anvers par les expositions de l'*Association pour l'Art*, des *XIII*, etc. Il laisse un œuvre considérable dans lequel le paysage domine et qui témoigne d'efforts persévérants et d'une parfaite probité d'art.

LES ARBRES. — D'une correspondance de la *Métropole*, relatant un voyage à Pesth :

« L'île Marguerite est un fouillis de verdure; les grands arbres y abondent et fournissent l'ombre cherchée aux jours de grande chaleur. Ces arbres croissent librement selon leur nature, et les sylviculteurs ne leur font pas subir une coupe savante.

Chez nous, en Belgique, nous n'avons pas d'arbres, je puis bien le dire, et nos journaux crieraient plus haut encore contre les coupes réglées et administratives, s'ils avaient ce qu'a de charme et de magnificence un parc où la nature a pu montrer toute son exubérance. Au diable, les manches à balais de Belgique! »

Le sculpteur Joseph Rulot fera paraître prochainement sous ce titre : *Les Béatitudes*, une série de dessins dans lesquels l'artiste a paraphrasé le texte biblique du Sermon sur la montagne, en s'inspirant également de la grande œuvre musicale de César Franck.

Cet album, qui comprendra une dizaine de planches, sera accompagné d'une étude-préface par Ch. Delchevalerie.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ÉLOQUENCE JUGÉE PAR UNE FEMME. — NOTES D'ART PARISIENNES.
— MORT DE M. H.-F. Kufferath. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE.
— VENTE DE LA COLLECTION D'ANSAERT. — L'ABBAYE D'AULNE. —
LES ARBRES. — PETITE CHRONIQUE.

L'ÉLOQUENCE JUGÉE PAR UNE FEMME

A UN ORATEUR

Par hasard, — s'il y a d'autre hasard que la tension de la pensée suçant de la lumière où elle peut, et extrayant des moindres choses un peu de ce qu'elle cherche, — par hasard, j'ai ouvert hier les sermons de Lacordaire. De toute sa rhétorique dont je connais les tactiques, de sa pensée même je ne cherchais rien ou pas grand'chose. Mais j'ai été retenue par la beauté de la première phrase que j'ai lue ; je l'ai lue, puis dite à pleine voix pour un auditoire invisible, et j'ai vu quelque chose comme l'épanouissement d'une fleur se produire tout à coup. J'ai senti, *pour la première fois* en cette œuvre assez faible, toute la puissance, toute la

réalité de l'éloquence. Et, si souvent je n'ai pas compris votre art quand vous parliez, *votre art* comme vous le disiez avec insistance, avec passion, presque avec colère devant mon visage de scepticisme le jugeant presque comme on juge les leçons de philosophie écrites ou des œuvres de science, je veux vous dire maintenant la subite illumination qui m'est venue, lentement préparée par une attention ahurie et longtemps « incondensée », probablement.

Ces belles phrases de Lacordaire, par leur seule beauté et leur seule vie, *agitaient* fortement en moi le sujet dont il parlait. Du coup, une nuée de pensées, d'aperçus parallèles ou contradictoires giroyaient autour de moi. J'étais dans un bain d'esprit ou d'âme, je n'étais pas seulement occupée à « recevoir », à apprendre, à ouvrir les yeux : une vie, un échange rapide, une action s'établissait entre lui et moi. Je n'étais plus l'auditeur inerte et passif, tantôt ébloui, tantôt mécontent. Je sortais de cet état stagnant, comme si on m'avait prise et placée au beau milieu d'un sujet dont les éléments se mouvaient avec grâce et avec force autour de moi, surgissant chacun à son tour, provoquant en moi des vagues égales, ou même me rendant moi-même comme une vague de cette grande chose dont je me sentais un moment citoyenne.

Quand vous parliez, souvent, presque toujours, j'ai été remuée et émue. Seulement, je ne savais pas pour-

quoi. Je croyais que c'était ce que vous aviez dit. Et s'il arrivait que vous émettiez une idée que je vous avais déjà entendu émettre, ma fromageuse et germanique cervelle tournait sur elle-même, perplexe. Vous aviez raison ces jours-là de me dire que je ne comprenais pas, et je vois seulement aujourd'hui, peut-être, ce que vous vouliez dire.

Comme tant d'autres, comme la plupart des autres formant les hostiles auditoires bourgeois, plus occupés de trouver aliment à critique qu'à se laisser remuer et séduire, je ne vous avais pas de reconnaissance pour cette vie vivante que vous aviez fait naître et qui se traduisait pourtant par des pensées nouvelles, des images et aussi des désirs, des curiosités, des appétits, des tendances, — toute la gamme des vies. Il a fallu que *la forme* d'une œuvre où je ne cherchais pas le fond, me frappât à elle toute seule, par elle-même; mon intellect à langue de fourmilier fouillant constamment toutes choses pour y trouver des essences, des transcendances, des « découvertes » presque, cette langue filiforme et vrillante dont je ne puis pas me défaire, était en repos, inoccupée. J'étais donc tout entière à l'art de l'orateur et cette fois j'ai frissonné, en comprenant, d'une double joie : celle de m'ouvrir à un art nouveau et celle plus intime et pourtant me cachant tout l'horizon, de vous voir mieux un homme, un orateur.

Ce qui faisait germer toutes ces fleurs dans la parole de Lacordaire est la même chose que ce qui donne à l'homme qui parle, ce qui donnera à la femme qui parlera, cette beauté et cette force d'expression : une foi, une admiration. Seulement, comme il y a beaucoup de pensée en ce que vous dites, les gens qui n'ont pas appris encore à savourer aucune jouissance, les ossètes d'âme, aux cerveaux encore formés comme des pièges à loups pour se refermer sur des proies, y péchaient, affairés, les petites noix dans vos idées et ne savaient pas s'abandonner au grand mouvement que vous leur donniez l'occasion de partager. Car l'éloquence est la dramatisation de la pensée directement, comme le théâtre est la dramatisation de la vie, me semble-t-il; c'est l'art de faire penser brusquement et comme par violence, de faire s'entrechoquer dans de pauvres têtes comparaisonnantes des choses connues et inconnues, dont le heurt bruyant produit de la lumière.

Agir cet art, c'est plus que penser, plus que trouver le fer au fond d'un puits ou d'une mine : c'est agiter les âmes, comme le chercheur d'or agite le sable à pépites, la litharge, en un sac, aux eaux limpides d'une rivière pour qu'il se délaie et s'écoule. Ceux qui possèdent cet art doivent vivre plus intensément. C'est une force toute du moment présent, où l'on se donne tout entier, où l'on se ramasse pour se jeter à tous. C'est peut-être le plus beau « geste » par lequel on puisse exprimer tout l'homme, — concentration et don spontanés, expansion.

— C'est peut-être le plus haut pouvoir parce que c'est le plus complet des pouvoirs humains. — Jésus, Socrate, saint Paul, Brahma, Zoroastre, Pierre l'Hermitte, et même peut-être la simple Jeanne d'Arc, n'ont converti que parce qu'ils ont eu le pouvoir d'extraire en une expression toute la vie, toute la plus haute vibration qui était en eux. Un Ruysbroeck, un Goethe, un Pascal ont *sentis* peut-être aussi vivement; mais chez eux « l'angle de réfraction n'était pas égal à l'angle d'incidence », ils ne pouvaient pas *rendre* avec la même vivacité. Et il semble que ceux qui ont parlé — entre tous les hommes qui ont bercé, veillé, nourri, caressé, purifié l'humanité — soient ceux qui le plus durablement l'ont élevée, sublimée, poussée en avant, comme les grands souffles d'ouragan poussent, sur les grandes routes, en tourbillonnants nuages, les poussières et les feuilles. Car, chose étrange, un livre qui reste, qu'on peut consulter, revoir, qui se réimprime depuis des siècles, n'a pas autant de pouvoir que la parole volante et fugitive, bruit d'un instant merveilleux et éphémère, se perpétuant en se dénaturant, se propageant avec force parce qu'elle a été dite avec force et qu'elle a fait surgir des branches nouvelles à tous les cerveaux, au lieu de ne leur apporter que des fleurs coupées.

La prédication de Francois-Xavier dans l'Inde, dont les missionnaires, après deux ou trois cents ans, retrouvent des traces, cette prédication qui leur ouvre le chemin des populations dans la région qu'il a parcourue, a, certes, germé et agi bien plus en ces lointains presque sauvages, que là où ses écrits, ou bien d'autres écrits plus beaux que les siens, sont seuls parvenus.

C'est parce qu'il y a trop de fond dans ce que vous dites, trop de choses nouvelles, imprévues, déconcertantes d'idées reçues, peut-être, que je n'en ai d'abord vu que le côté « argument », avec l'éloquence comme « ornement » seulement. Maintenant je comprends l'essence de l'éloquence qui est la projection vivante, instantanée, organique, belle quand l'organisme est beau, d'une force, d'une impulsion cosmiques, passant à travers un individu qui la sent pour pénétrer par les mille jours de l'intelligence chez l'individu qui écoute et qu'elle crible. Lacordaire croyait évidemment être une des voix de l'Univers : sinon il n'aurait pas eu cette grisserie héroïque et divine qui lui faisait trouver de si grandes paroles.

Vous, qui voyez s'ouvrir devant vous tout l'horizon d'une contrée nouvelle, d'un vaste coin de la nature sociale presque entièrement inexploré, toute une race d'âmes simples à comprendre, à deviner, vous avez une foi et un espoir plus forts que ne peuvent l'avoir, en ces siècles de mort et de vie, de disparition et de résurrection, de regrets et d'espoirs, de résistances et d'élans, aucun de ceux qui parlent au nom d'une religion mourante; vous touchez, vous voyez les bords de cet océan.

qui se renouvelle toujours par de fraîches arrivées de sauvages, de primitifs, d'êtres qui n'ont que d'obscurs instincts et qui approchent en chantant et en portant des palmes en l'honneur de la Justice, de la grande et sereine déesse. Nous avons devant nous des gestes, des élans, des peurs, des volontés, des vies à déchiffrer, nous en avons pour longtemps, pour toujours. Les grands orateurs sentent sourdre sous ces confuses revendications les germes d'Harmonie que l'instinct de justice, comme une vague notion d'équilibre et d'unité, de nécessaire cohésion et d'homogénéité de la race, leur suggère; et, devant ce grand mouvement humain dont ils sont depuis si longtemps conscients, ils sont découragés parfois de ne pas voir s'arrêter plus d'esprits. C'est, peut-être, qu'il faut que chacun devienne conscient à sa façon, même quand il suit à la remorque. C'est dur de remorquer tous ces gens qui suivent trop lentement. Mais l'impulsion est donnée pourtant, et ils suivent malgré eux, tels que les épaves entraînés dans les remous du sillage d'un grand steamer.

Je sens que je ne serai bien lancée dans le courant où vous êtes que quand je serai *simple* et que tout l'artificiel, le raffiné, le conventionnel et même le « civilisé » sera redescendu à son rang, et plus jamais n'obstruera l'expression, l'extériorisation des instincts primaires, forts, nécessaires, qu'il nous faut mieux *vivre* et suivre, pour pouvoir en dire la belle, l'universelle, la fraternelle réalité, simple, *une* et indivisible; pour pouvoir devenir orateur à notre tour et porte-paroles de l'Humanité comme d'autres en furent les porte-sceptre.

NOTES D'ART PARISIENNES

Exposition Renoir. — Chez M. Volland. — Le « Livre moderne ».

L'exposition de Renoir qui s'est ouverte chez Durand-Ruel explique une phase quasi nouvelle du haut talent de ce peintre. On sait avec quel art, jadis, il donnait la sensation de la beauté vivante et colorée des fleurs, des chairs et des fruits et aussi combien, loin de toute sécheresse, était ferme son dessin. Il est des « nus » de Renoir qui sont les plus beaux qu'ait produits ce siècle. La douceur, la fraîcheur, la transparence, le sang qui rosit la peau, les gouttes de l'eau sur le dos d'une baigneuse, l'humidité lisse d'une chevelure, la rondeur dorée des épaules frappées de soleil, la tendresse des seins jeunes et fermes et clairs, l'aurore tout entière s'éveillant en des corps savoureux de femmes, il a tout dit et précisé, comme personne. On ne tarirait point à célébrer de tels poèmes, outre qu'il les chantait en des décors et les installait sur des fonds exquis dont les tons rappelaient souvent des nacrés, des plumes, des pétales et qu'ainsi ses femmes, modèles de réalité charnelle et grasse, semblaient se camper ou se reposer en quelque imaginaire site de féerie ou de nature, arrangée pour le rêve plus encore que pour les yeux.

Aujourd'hui, ce peintre inquiet et sans cesse en quête de nouveau, change une fois encore sa manière. Parti de la notation

directe, de la vision claire et sonore de la lumière, de la pure interprétation impressionniste, il s'est plu ensuite en un art de synthèse. Il y a quelques ans, il avait créé certaines formules, il avait inventé des recettes pour les lèvres, les joues, les mentons et les yeux, invariablement reproduits en une série de toiles; enfin, le voici maître d'une peinture un peu grosse, qui ne semble avoir d'autre but que de donner la sensation de la santé, fût-elle vulgaire.

Renoir nous plaît moins en cette dernière incarnation. Son faire est mou; sa toile présente des aspects cotonneux et ouateux; ses fonds ne tiennent pas; ils apparaissent sans plans; à chaque instant, l'œil est heurté par une cassure qui rompt l'unité et l'harmonie de l'œuvre.

Toutefois ne peut-on se défendre de retrouver en telles ou telles pages le souvenir encore robuste du Renoir ancien et l'admiration va, quand même, vers cet homme, qui se trompe peut-être, mais demeure un exemple de vrai chercheur et de merveilleux interprète de son rêve.

M. Volland vient d'ouvrir rue Laffitte une salle d'exposition où les aquafortistes, lithographes, dessinateurs, aquarellistes, qui attirent les critiques nouveaux, exposent abondamment. L'énigme que Redon dévoile à demi dans ses compositions, la sauvagerie à coups de couteau et de maillet de Gauguin, la vision rude et fruste et pleine de style de Cézanne, les paysanneries vives et brusques de Camille Pissarro, les violences de Henry De Groux, les ébauches de Vuillard, les noirs et blancs de Vallotton, les décoratifs enroulements de Toorop, les nus pesants de Maurin, les rêves d'un mysticisme fané de Denis y voisinent. Une eau-forte de Théo Van Rysselberghe, représentant un café-concert où devant un public un peu lourdement dessiné, une danseuse, la robe longue pincée entre les doigts, esquisse un mouvement futé de gamine, occupe le centre d'un panneau.

Cette collection est d'un bel intérêt. Quelques-unes font partie de l'album des peintres graveurs que M. Volland édite.

Chez Bing l'exposition du Livre moderne affirme, prétend-on, la supériorité des librairies anglaises sur les autres. Cette phrase qui devient un cliché ennue d'autant plus qu'elle peut sembler injuste à ceux qui n'admettent point que la tentative moderne d'art mobilier gagne à se greffer sur l'arbre généalogique des écoles du passé, fût-il glorieux, mais qu'il doit au contraire sortir de l'observation directe de la vie. William Morris reste certes très méritant; toutefois, il se pourrait qu'il ait indiqué une fausse voie.

Ce point mis en relief, il sied d'affirmer que ses livres se présentent comme des modèles de reconstitution et de science archaïque; texte, ornements, culs-de-lampe, gravures sont réussies et donnent l'idée d'un bouquin dont les éléments qui le composent se tiennent. Des presses de Ricketts et Shannon sortent les pages du *Livre de Ruth* et des *Moralités légendaires* illustrées par Lucien Pissarro. Leur caractère inédit, d'un dessin clair et immédiatement lisible, constitue un réel progrès sur les résultats acquis par Morris.

En face de la vitrine anglaise on remarque des éditions belges et françaises. Le soin qu'on y apporta ne peut se comparer à la patience et à la conscience des Anglais. Cependant, tel recueil sorti des magasins de l'*Estampe originale* nous plaît, malgré ses

évidents défauts, comme une tentative caractéristique de notre heure.

Les *Cafés-Concerts*, signés Lautrec, et *Mazas*, signé Luce, ne doivent rien au passé. Le texte et les illustrations sont modernes et ne dépayseraient point. Ils satisfont presque; on ne leur compare rien tandis que tels incunables ou telles chroniques du XVI^e siècle mettent à l'ombre les plus belles œuvres britanniques.

Le revêtement de livre le plus rare et le plus harmonieux que nous ayons rencontré à l'*Art nouveau* est celui dont M. Henry Van de Velde habilla la *Culture artistique en Amérique*, robe blanc et or, mais très simple et d'une belle délicatesse de tons. Ont exposé, non loin de là, MM. Marius Michel, Cobden Sanderson, Roger Coverly, le Grolier Club de New-York et Victor Prouvé.

Toute une armoire est pleine de manuscrits. Balzac, Gautier, Banville, Baudelaire, Barbey, Leconte de Lisle, Lamartine, Hugo, Mallarmé, Dierckx, Musset, Nerval, Quinet, Michelet, Ruskin, de Régner, Griffin, Rosny y figurent avec des pages, les unes à l'emporte-plume, les autres soignées et comme burinées.

C'est peut-être la partie la plus intéressante de l'exposition, car celle-ci ne révèle rien de vraiment neuf à ceux qui sont au fait des expositions d'art industriel et qui fréquentent les boutiques des librairies cosmopolites de Bruxelles, de Paris ou de Londres.

MORT DE M. H.-F. KUFFERATH

M. Hubert-Ferdinand Kufferath, compositeur de musique, professeur de contrepoint au Conservatoire de Bruxelles, s'est éteint mardi dernier, à l'âge de 78 ans. Depuis plusieurs mois, la maladie grave dont il était atteint, une décomposition diabétique du sang, ne laissait aucun espoir de guérison. Il est mort sans souffrance, entouré des siens, dans la plénitude de ses facultés, et laisse l'exemple d'une belle vie, sereine et calme, exclusivement vouée à l'art.

L'*Indépendance* retrace en ces termes la carrière si bien remplie de M. Kufferath :

« Né à Mulheim (Westphalie) le 10 juin 1818, fait ses études musicales au Conservatoire de Leipzig, sous la direction de Mendelssohn dont il devient l'un des admirateurs les plus fervents et l'un des élèves favoris. C'est à ce point qu'à la mort du maître (1847), sa succession fut offerte à Kufferath, bien jeune encore : il n'avait que 29 ans ! Si flatteuse que fût l'offre, si brillante que fût la situation, il la refusa. Déjà il s'était établi à Bruxelles où, avec un grand succès, il avait débuté comme pianiste aux concerts du Conservatoire, et précisément dans le concerto en *sol* de Mendelssohn ; il y avait de nombreux élèves, des amis..., mieux encore, il y avait fondé une famille. C'est ainsi qu'il nous resta. C'est à Bruxelles qu'il composa la plupart de ses œuvres, concertos et quatuors, lieder et pièces pour piano, très appréciées des musiciens en Allemagne et en France comme en Belgique. C'est à Bruxelles enfin qu'il entra au Conservatoire comme professeur de contrepoint, lors de la nomination de M. F.-A. Gevaert ; il y a de cela un quart de siècle.

Carrière modeste, labeur incessant, œuvre d'une distinction réelle, vie admirable, homme exquis ! Le père Kufferath, comme on l'appelait familièrement, n'avait pas seulement ce profond sentiment du devoir qui institue la régularité facile du travail : il conciliait son assiduité professionnelle avec le culte sincère et passionné de son art. Il n'avait pas seulement dans son métier

beaucoup d'expérience, dans son art une grande science et un sérieux talent : il possédait par surcroît le don précieux de créer autour de lui la bonne humeur, la joie et, pour tout dire, le bonheur. Et ceux qui furent admis dans son intimité garderont toujours le souvenir de son accueil bienveillant et hospitalier, de sa cordialité sans tapage, mais non sans humour, de son activité incessante, de ses enthousiasmes et aussi de ses colères, car dans les discussions d'art il savait détester aussi cordialement qu'il savait admirer.

Combien de grands artistes nous avons entendus chez lui ! M^{me} Schumann, Joachim et bien d'autres ! Et quel charme dans les fêtes intimes qu'il improvisait en leur honneur, secondé par sa digne compagne, aujourd'hui si cruellement éprouvée !

Le maître pianiste, organiste et compositeur sera jugé par ses pairs. Ils diront les services qu'il a rendus à l'art musical et à son enseignement. Alors que sa mort est pour nous un deuil d'amitié, presque un deuil de famille, puisqu'un de ses fils est des nôtres, qu'on nous permette d'insister surtout sur les regrets qu'inspire la disparition du père incomparable, de l'homme aimable et bon, de l'irremplaçable ami. »

Nous nous associons de tout cœur aux regrets unanimes que fait naître la mort du vénérable professeur et présentons à M^{me} Kufferath et aux siens l'expression émue de nos condoléances.

Aux funérailles, célébrées vendredi en présence d'une foule compacte dans laquelle on remarquait toutes les notabilités artistiques de Bruxelles, M. Gevaert, directeur du Conservatoire, a prononcé le discours suivant, qui révèle des détails inconnus et caractéristiques sur la vie du défunt :

« Au milieu des regrets unanimes qui accompagnent la dépouille mortelle de celui qui fut un homme de bien dans toute l'étendue du terme, en présence d'une famille éplorée pour qui les qualités de son cœur avaient plus de valeur encore que celles de son esprit, ce n'est pas sans faire violence à mon émotion que je viens, en me plaçant à un point de vue étroitement professionnel, apporter un dernier tribut de sympathie à l'un de mes plus anciens et de mes plus précieux collaborateurs et retracer en quelques mots les faits saillants de la carrière artistique si longue et si bien remplie.

Dernier-né de six frères musiciens par état, Ferdinand Kufferath grandit dans un milieu des plus favorables à l'éclosion et au développement de sa future vocation. A peine âgé de dix ans, il jouait dans les concerts, tantôt du piano, tantôt du violon. Plus tard, son frère aîné, élève distingué de Spohr, le fit venir à Utrecht où il dirigeait la musique de la ville, lui donna des leçons pendant trois ans et l'envoya ensuite à Cologne pour compléter son éducation de violoniste.

Mais en 1839, le jeune artiste s'étant rendu à Dusseldorf pour assister au festival bas-rhénan, il eut la bonne fortune de se faire entendre sur le piano par Mendelssohn auquel il soumit quelques-unes de ses compositions. Cette rencontre fut décisive, non seulement pour son orientation du moment, mais par l'influence qu'elle exerça sur la fixation de la tendance artistique à laquelle il resta fidèle toute sa vie. Frappé de ses aptitudes remarquables, Mendelssohn l'engagea vivement à le suivre à Leipzig. Par déférence pour son frère, de vingt ans plus âgé que lui, Kufferath continua l'étude du violon sous la direction du célèbre professeur David ; mais à partir de ce moment, le piano devint son instrument de prédilection et il profita pendant deux ans et demi des conseils de Mendelssohn pour s'initier à tous les secrets de la composition. A son retour à Cologne, il dirigea quelques mois

le *Gesang-Verein*; puis, après avoir mené un certain temps l'existence nomade de virtuose, il se fixa définitivement à Bruxelles où il s'était fait connaître par une brillante exécution au Conservatoire du concerto en *sol* de son maître Mendelssohn. Il ne tarda pas à s'y faire une excellente réputation de professeur de piano et de composition.

Lorsque le gouvernement m'eut appelé à la direction du Conservatoire royal de Bruxelles, l'un des premiers actes qui suivirent mon entrée en fonctions fut de proposer la nomination de Kufferath en qualité de professeur de contrepoint et de fugue. Admis dans l'enseignement officiel en 1872, il y apporta la rigidité de principes, la conscience et l'honnêteté qu'il avait prises pour règles de conduite dans la vie privée et dans les relations sociales. Car il ne comprenait l'art que sous sa forme la plus élevée et la plus austère, sans concession aux entraînements passagers ou aux engouements de la mode. C'est en s'appuyant sur les anciens maîtres et particulièrement sur le grand Sébastien Bach qu'il écrivit son École de choral pour le répertoire du Conservatoire de Bruxelles. Ce manuel pratique, en offrant ainsi les meilleurs modèles aux élèves d'harmonie, de contrepoint et d'orgue, renferme tous les éléments nécessaires pour leur apprendre à conduire mélodiquement les parties vocales et instrumentales.

Parmi les autres œuvres que Kufferath publia à différentes époques, je mentionnerai une symphonie, une ouverture, un concerto et des études de concert pour piano, un quatuor, un trio pour piano, violon et violoncelle, œuvre remarquable et très connue, des morceaux caractéristiques et des pensées fugitives pour piano seul, un *andante* pour violon, plusieurs cahiers de *lieder*, etc.

Travailleur modeste, dédaigneux des succès faciles, Kufferath évitait une vaine popularité avec autant de soin que d'autres s'attachent à la rechercher. Le suffrage d'un petit nombre de connaisseurs suffisait à son ambition. Mais quoique sa réputation soit restée au-dessous de son talent, elle n'en est pas moins établie sur une base solide et durable. Il n'est pas mort tout entier; car il survit dans son œuvre, comme dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire estimé et aimé. »

Après ce discours, écouté avec un silence religieux, M. Franz Servais prononça au nom des amis personnels de M. Kufferath le dernier adieu.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

INSTRUMENTS A EMBOUCHURE. Saxophone. Professeur : M. BEEKMANN. 1^{er} prix avec distinction, M. Bastin; 1^{er} prix, M. Libert.

Trompette. Professeur : M. GOYENS. 2^e prix avec distinction, M. Dubail; 2^e prix, MM. Girondal et Christiaens; 1^{er} accessit, MM. Gérard et Abrassart.

Cor. Professeur : M. Merck. Première division (*cor basso*). 1^{er} prix, M. Boon; 2^e prix, M. Marchal. Deuxième division (*cor alto*). 1^{er} prix, MM. Lodoyer et Delhay; 2^e prix avec distinction, MM. Wotquenne et Capart; 2^e prix, M. Heynen.

Trombone. Professeur : M. SEHA. 2^e prix avec distinction, M. Dewolf; 2^e prix, MM. Maes et Ranwez.

INSTRUMENTS A ANCHE ET FLUTE. Basson. Professeur : M. NEUMANS. 1^{er} prix avec distinction, M. Trinconi; 1^{er} prix, M. Erculisse; 2^e prix avec distinction, M. Smets; 2^e prix, M. Kneip; 1^{er} accessit, MM. Achille Heynen et Van Goethem.

Clarinete. — Professeur : M. PONCELET. 1^{er} prix avec distinction, MM. Bageard et Dujardin; 1^{er} prix, M. Frédéricq; 2^e prix avec distinction, MM. Brodkom et Daue; 2^e prix, MM. Gillion, Vrelust et Perrier; 1^{er} accessit, MM. Montigny et Martin; 2^e accessit, MM. Deleseaille, De Saint-Aubin, Maes, Vandenbroeck et Cootmans.

Hautbois. — Professeur : M. GUIDÉ. 1^{er} prix avec distinction, M. Dejean; 1^{er} prix, M. Hernetle; 2^e prix avec distinction, M. Randour; 2^e prix, MM. Riffard et Lenssens; 1^{er} accessit, MM. Sauvage et Dandoy.

Flûte. — Professeur : M. ANTHONY. 1^{er} prix avec distinction, M. Van Onacker; 2^e prix avec distinction, M. Van Staceghem; 2^e prix, MM. Molle, Brabands et Bury; 1^{er} accessit, MM. Godard et Trève.

ALTO. — Professeur : M. VAN HOUT. 1^{er} prix avec distinction, MM. Liesenborghs et Lejeune; 1^{er} prix, M. Meses; 2^e prix, MM. Delmotte et Bétrancourt; 1^{er} accessit, M. Verheyen.

VIOLONCELLE. — Professeur : M. ED. JACOBS. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Ruegger; 1^{er} prix avec distinction, M. Dochaerd; 1^{er} prix, MM. Bonnin et Blaess.

ORGUE. — Professeur : M. MAILLY. 1^{er} prix avec distinction, MM. Reuschsel et Janssens; 1^{er} prix, M. Guillaume.

VENTE DE LA COLLECTION DANSAERT

L'importante collection de tableaux modernes, d'objets d'art et de livres ayant appartenu à feu M. Chrétien Dansaert a été vendue aux enchères les 15, 16, 22 et 23 juin par le ministère de MM^{es} Cantoni et Ectors, notaires, assistés de MM. Le Roy frères et Fiévez, experts. Voici quelques-unes des principales enchères :

F. ROYBET. *Le Chevalier d'aventures*, 13,500 francs. Le même, *Après la journée*, 2,200 fr. — H. LEYS. *Le Liseur*, 8,000 fr. Le même, *L'Armurier*, 3,100 fr. — ALFRED STEVENS. *Far niente*, 7,000 fr. Le même, *La Musique*, 1,500 fr. — E. WALTERS. *Le peintre Hugo Van der Goes au couvent de Rouge-Clôître*, 4,500 fr. Le même, *Le Charmeur d'oiseaux*, 2,500 fr. — J. STEVENS. *La Nichée*, 4,000 fr. Le même, *Les Deux Vieilles*, 1,700 fr. — H. DE BRAEKELEER. *L'Échoppe*, 4,000 fr. (acquis par l'État pour le Musée de Bruxelles). Le même, *Intérieur de la campagne Couteaux*, 3,000 fr. Le même, *Vue de château*, 1,800 fr. Le même, *Vieux Bibelots*, 1,500 fr. — J. LIES. *Erasmus à la Cour de Charles-Quint*, 3,400 fr. — N. DIAZ. *Allégorie de l'amour*, 3,000 fr. — A. VERWÉE. *Le Gué*, 3,000 fr. — CH. HERMANS. *Baigneuses attendant la vague*, 2,500 fr. Le même, *L'Atelier*, 900 fr. — A. STRUYS. *L'Enfant malade*, 2,200 fr. — H. BOULENGER. *IVaulsort*, 1,900 fr. Le même, *Une ferme à Hopheule*, 900 fr. Le même, *Paysage*, 525 fr. — H. GARLAND. *Troupeau surpris par l'orage*, 1,750 fr. — E. ISABEY. *Marine*, 1,500 fr. — E. AGNEESSENS. *Les Quatre Saisons*, 1,500 fr. Le même, *Jeune Fille au miroir*, 750 fr. — J.-L. GÉRÔME. *L'Esclave*, 1,400 fr. — CH. DE GROUX. *L'Hospitalité*, 1,300 fr. — CH. MULLER. *Desdémone*, 1,100 fr. — L. DASAERT. *Le Récit du soldat*, 1,000 fr. — J. DE HAAS. *Bestiaux au pâturage*, 850 fr. — CHEVILLIARD. *Le Salut*, 850 fr. — J. STOBBAERTS. *La Pâtée*, 825 fr. — J.-B. MADOU. *La Toilette*, 800 fr. — J.-B. VAN MOER. *Vue d'Anvers*, 725 fr. — E. VANDEN KERCKHOVE. *L'Espiegle*, 700 fr. — J. MONTIGNY. *Matinée d'octobre*, 675 fr. — A. BOU-

VIER. *Vue du Rupel*, 600 fr. — C. MEUNIER. *La Guerre des paysans*, 570 fr.

OBJETS D'ART. Garniture en porcelaine de Saxe (n° 151), 475 fr. — Samovar en cuivre argenté (n° 179), 500 fr. — *La Florentine*, par CH. VAN DER STAPPEN (bronze), 300 fr. — Deux figurines d'amour (bronze), par A. MOREAU, 700 fr. — *Gaulois* (bronze), par M. DELRIT, 500 fr. — Pendule et candélabres Louis XVI (n° 200), 1,400 fr. — Garniture Louis XVI (n° 203), 1,900 fr. — Cafetière Louis XV en argent (n° 212), 400 fr. — Deux sucriers en argent (n° 223), 550 fr. — Moutardier Louis XIV (n° 232), 660 fr. — Plateau Louis XIV (n° 234), 570 fr. — Garniture de salon Louis XVI (n° 280), 3,400 fr. — Petit meuble vitrine Louis XV (n° 285), 410 fr. — Garde-robe Louis XV (n° 289), 430 fr. — Idem (n° 290), 330 fr. — *La Papillonneuse* (marbre), par O. TABACCHI, 1,600 fr. — *In crido materno* (marbre), par MIGLIORETTI, 500 fr. — Deux bustes d'Arabes (marbre), par E. DORIGO, 800 fr.

L'ABBAYE D'AULNE

Nous nous associons aux protestations du *Soir* contre la négligence dont est l'objet l'un des plus beaux vestiges de l'architecture gothique en notre pays, l'abbaye d'Aulne, qui égale peut-être, sinon en importance, du moins en intérêt archéologique, la célèbre abbaye de Villers.

Voyez le cri d'alarme poussé par notre confrère :

« Des archéologues qui sont allés voir les ruines de l'abbaye d'Aulne en sont revenus avec une impression excessivement pénible.

Non seulement on ne fait rien pour conserver les murs qui sont encore debout, mais on se hâte, semble-t-il, de détruire ce qu'il reste des ruines.

Le quartier abbatial est aujourd'hui habité par une colonie de vieillards, pourvus par la commune de Gozée.

Derrière la chambre où dom Herset, le dernier abbé, fit son fameux testament en 1806, c'est-à-dire dans l'ancien cimetière, on fait des fouilles pour construire une cave.

Qu'a-t-on trouvé dans ces fouilles ? Nul ne le sait. Qui les a surveillées ? Chacun l'ignore.

Les terres de déblaiement sont déversées dans le transept sud de l'église abbatiale.

Ainsi, là où l'on devrait déblayer, où l'on devrait mettre à nu le pavement du transept, où l'on devrait dégager les abords pour permettre d'admirer les arcs en ogive et la superbe fenêtre du pignon du transept, on déverse des terres jaunâtres qu'amènent les brouettes des terrassiers.

Non seulement c'est absurde, mais c'est navrant.

La nef de l'église ne présente qu'un amas de matériaux éboulés. On prend ce qui convient pour les constructions nouvelles.

Des pierres tombales jadis incrustées, des soubassements de fûts, des chapiteaux de colonnes, des nervures de voûtes sont impitoyablement brisés pour faire de la chaux dont le four était établi sur le mur de l'église. Le cloître est devenu un champ de pommes de terre et le porche de l'église sert de remise à une charrette de paysan.

Le transept de l'église abbatiale était à trois nefs, comme le vaisseau. En face de l'abside s'élève encore un arc gothique d'une grande élégance. Il ne tient plus que par un miracle d'équilibre : deux briques à peine reposent sur la pointe et la maintiennent

par leur poids. Et cependant si cet arc cédait sous la pression d'un coup de vent, il entraînerait indubitablement avec lui tout ce qui reste du chœur, et si, malheureusement, il tombait du côté de l'abside, ce serait fini à jamais de l'église d'Aulne.

Les surcharges en maçonnerie qui faisaient des arcs renaissance avec des arcs gothiques se détachent sans que l'on songe à les étayer.

Les administrateurs intelligents — oh ! combien ! — de ce monastère devenu un refuge pour la vieillesse, ne sont pas obligés d'avoir le goût de l'esthétique et d'aimer les belles ruines. Mais dans leur âpreté de paysans, ont-ils songé que s'ils n'entretiennent pas ces ruines, un temps viendra, très proche peut-être, où plus personne ne paiera cinquante centimes d'entrée pour aller voir leurs champs de carottes et de pommes de terre ?

Quand on commet des actes de vandalisme comme ceux qui se perpétrent actuellement à Aulne, on n'a plus le droit de critiquer le général charbonnier et les brûleurs d'abbayes de 1794. C'est suivre leurs traces — sans l'excuse qu'ils avaient de l'effervescence et des idées qui régnaient à cette époque de destruction — par avarice ou par ignorance.

A un siècle d'intervalle, aux soldats de l'armée française ont succédé les sans-culottes de Gozée.

On dit que le gouvernement voudrait s'en occuper, mais qu'on ne parvient pas à se mettre d'accord avec les hospices de Gozée. Oh ! le bon billet à Lachâtre !

Si le gouvernement avait l'intention de faire quelque chose, il saurait bien comment s'y prendre pour dicter ses ordres aux habitants de Gozée — et, au besoin, pour se passer de leur consentement intéressé. »

LES ARBRES

Nous recevons la lettre suivante :

Nieuport-Bains, 22 juin.

Me permettez-vous d'user des colonnes de l'Art moderne pour signaler à la Société protectrice des sites et monuments un nouveau crime « contre les arbres » récemment perpétré à Nieuport ?

Cette très curieuse petite ville est — ou plutôt était — entourée de grands arbres aux silhouettes tourmentées, pleines de caractère, qui lui faisaient un décor superbe et rare.

Une partie de ces arbres a été impitoyablement rasée cet hiver. Ce qui reste est, paraît-il, menacé du même sort. Une intervention heureuse auprès de M. « Qui de droit » ne pourrait-elle nous épargner ce nouveau méfait qui achèverait de dépouiller de son caractère l'une de nos petites cités flamandes les plus pittoresques et les plus originales ?

Bien cordialement vôtre

ALBERT BAERTSOEN.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir à la Maison d'Art, pour le Musée de Bruxelles, l'une des plus belles toiles de Louis Artan : *La Mer du Nord*.

Les affiches belges ont, nous l'avons dit, beaucoup de succès à l'étranger. Elles en ont tant que certains dessinateurs peu scrupuleux se mettent à les copier. C'est ainsi qu'un M. Barabandy (?) a ingénieusement fait servir à une réclame de librairie la jolie

affiche composée par M. Gisbert Combaz pour le dernier salon de la *Libre Esthétique*. L'identité est complète : mêmes couleurs, même disposition de l'encadrement et du texte, même format allongé et très spécial. A part la figure de la femme, qui est de face (et d'ailleurs fort mal dessinée) au lieu d'être, comme dans l'original, placée de profil, le pastiche est flagrant. Si cette contre-*façon* est flatteuse pour l'artiste, elle n'en constitue pas moins une atteinte directe au droit d'auteur et donne une idée peu avantageuse de la délicatesse du dessinateur.

Le roi d'Italie vient de nommer le statuaire Charles Van der Stappen officier de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

On nous demande quel est le personnage qui se permet d'emprunter la signature de notre excellent confrère Lucien Solvay, rédacteur en chef du *Soir*, pour contredire dans un vague hebdomadaire, voué surtout à la finance, ce que M. Solvay dit dans son propre journal. Exemple : dans le dernier numéro du dit hebdomadaire ce Solvay apocryphe prend à partie la Maison d'Art, lui reproche d'être une entreprise mercantile alors que M. Solvay — le véritable — a fait maintes fois l'éloge de cette institution artistique et sait que toutes les recettes qu'elle peut réaliser sont consacrées *intégralement* à son amélioration et à son développement. Ce même personnage apostrophe la Maison d'Art pour n'avoir pas encore organisé une exposition du peintre Vogels, mort récemment. Son homonyme sait parfaitement que les expositions d'Alfred Stevens, d'Alfred Verhaeren et de Paul Dubois, de l'atelier Portaels, de Melchers, Redon et Craco, de Raffaëlli, de l'Affiche belge et française, de J.-B. Carpeaux, ont occupé sans discontinuité les galeries de la Maison d'Art depuis sa fondation, qui remonte à six mois. C'est être exigeant, vraiment, que de réclamer davantage d'une société naissante qui s'efforce, dans tous les domaines, de servir les intérêts de l'art en restant éclectique, et M. Lucien Solvay — le critique d'art avisé et impartial — ne pourra que désapprouver la légèreté et l'étourderie de son homonyme, — le chroniqueur quinteux de périodiques ignorés.

Le pianiste Litta, qui s'est fait applaudir ces jours-ci à Ostende comme virtuose et comme compositeur en exécutant, avec orchestre, sa *Fantaisie tzigane*, se rend à Londres où l'appellent plusieurs engagements.

Il prendra part, notamment, à deux concerts qui seront donnés la semaine prochaine au Steinway Hall.

L'administration des fêtes de Bayreuth porte à la connaissance du public que les cinq séries de représentations de l'*Anneau du Nibelung* seront dirigées alternativement par MM. Hans Richter (les deux premières), Félix Mottl et Siegfried Wagner.

Nous avons déjà fait connaître les noms des artistes chargés des principaux rôles du Ring. Ajoutons que le chœur d'hommes dans le *Crépuscule des dieux* sera chanté par trente artistes attachés aux différents théâtres d'Allemagne et d'Autriche, et que les petits rôles féminins seront tenus par douze cantatrices attachées à des théâtres de cour.

L'orchestre sera plus considérable qu'aux représentations antérieures de Bayreuth. Il se composera de cent vingt et un exécutants, qui se répartissent comme suit : violons, trente-trois ; altos, douze ; violoncelles, treize ; contrebasses, huit ; flûtes, cinq ; hautbois et cors anglais, six ; clarinettes, quatre ; clarinette basse, une ; bassons, quatre ; contrebasson, un ; cors, huit ; tuben, quatre ; trompettes, quatre ; trompette basse, une ; trombones, cinq ; trombone contrebasse, un ; contrebasse-tuba, une ; harpes, sept ; timbales, trois.

Les Francken, les Gheeraedts, les Bol, Antonio Moro, les Valkenborgh, les Bril, les Cognet, les De Momper, Tobie Verhaeght, les Van Noort et Otho Vœnius, tels sont les noms des artistes auxquels sont consacrées les trois livraisons de l'*Art flamand* qui paraissent aujourd'hui. Cette nouvelle série est des plus instructives. Non seulement elle met en relief des artistes connus, mais signale des maîtres que la plupart ignorent, chez nous, parce qu'ils ont vécu à l'étranger pendant les guerres et les persécutions religieuses qui ont ensanglanté nos provinces au XVI^e siècle,

tels les Valkenborgh, les Bril et les De Momper, initiateurs des paysagistes modernes.

Les pages nouvelles de l'*Art flamand* permettent d'établir la filiation de l'école des paysagistes depuis le XV^e siècle jusqu'à la fin du XVI^e, et elles expliquent l'art de Rubens et de son école, dont les Van Noort et Otho Vœnius furent les initiateurs.

Félicien Rops, qui manie, comme on sait, avec une verve égale la plume et le burin, prépare un volume de souvenirs, de correspondances, d'articles divers qui ne manquera pas d'exciter, parmi les lettrés et les amateurs d'art, la plus sympathique curiosité.

La clôture du Salon des Champs-Élysées est fixée à mardi prochain, 6 heures, et la distribution des récompenses au jeudi 2 juillet, 10 heures précises, au palais des Champs-Élysées.

Le comité pour l'érection, à Paris, d'un monument à Paul Verlaine, par souscription nationale, est ainsi composé : Stéphane Mallarmé, président ; Auguste Rodin, vice-président. Membres : MM. Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Henri Bauër, Raoul Ponchon, Georges Rodenbach, comte Robert de Montesquiou-Fesenzac, Maurice Barrès, Ernest Delahaye, Alfred Valette, directeur du *Mercur de France*, Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, Alexandre Natanson, directeur de la *Revue blanche*. Trésorier : Fernand Clerget ; secrétaire, F.-A. Cazals.

M. A. de Niederhäusern a été chargé de l'exécution du monument.

MM. H. Roujon et François Coppée ont promis leur concours dévoué pour former un comité de patronage.

Le célèbre impresario et auteur dramatique anglais sir Augustus Harris vient de mourir, âgé de 44 ans.

Il était directeur de l'Opéra de Covent-Garden et de Drury-Lane et avait écrit, soit seul, soit en collaboration, un grand nombre de pantomimes à succès et de pièces de théâtre parmi lesquelles *The World*, *Youth*, *Human Nature*, *A Run of Luck*, *Pleasure*, *The Armada*, *The Royal Oak*, *The Derby Winner*, *A Million of Money*, etc.

Sir Augustus Harris avait été le premier représentant du Strand au Conseil du comté de Londres et avait été élu schériff de Londres en 1891.

Les numéros d'avril et de mai de la *Société nouvelle* contiennent une étude du plus haut et du plus étrange intérêt (traduite de l'allemand) de LAURA MARHOLM, sur un type de femme célèbre, bizarre et malheureuse, la mathématicienne russe SONIA KOVALEWSKA. Quand nous disons mathématicienne, c'est ainsi qu'elle apparut surtout au monde, mais son génie fut d'une projection qui la lança bien au delà des limites d'une science déterminée. LAURA MARHOLM fouille ce caractère, profondément, mais sans parvenir à l'épuiser : il demeure énigmatique et émouvant. Plus d'une intellectuelle de ce temps compliqué et passionné se reconnaîtra, par quelques-unes de ses déceptions et de ses misères, dans cette personnalité aiguë, tourmentée et séduisante à qui manqua cet essentiel qui recule si souvent devant les cérébrales : le véritable et puissant amour.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUTS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOL, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUES

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. (Premier article.) — IMPRESSIONS D'ARTISTE. *Nantes*. — MONUMENT DE LECONTE DE LISLE. — L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES. — UN REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — AU CHAT. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LES ÉCRIVAINS BELGES JUGÉS A L'ÉTRANGER. — PETITE CHRONIQUE.

L'Esthétique du contact humain.

(Premier article.)

Cela se nommait jadis la politesse. Il avait fallu des héros, des saints, des âmes douées d'une lumineuse et pénétrante fraternité, inventant de nouveaux gestes d'ingénieuse bonté, de déférence ou de commisération, pour que nous apprenions les quelques beautés du contact humain que nous connaissons.

De ces courbes gracieuses d'une volonté qui, sans se détendre, se plie un moment pour faciliter une entente, une association plus harmonieuse, certains hommes eurent une divination toute particulière. Mieux que d'autres, avec une virtuosité que leur donnaient et leur souplesse et leur désir de tout adoucir autour d'eux, ils trouvèrent de belles formes de sociabilité; et la gent encore un peu simiesque qui peuple la terre, sans trop comprendre leur esprit, imita et codifia leurs actions,

parce qu'ils en admiraient malgré eux la force ondulante et l'élasticité.

Mais le contact humain augmente dans des proportions jusqu'ici inconnues; l'homme connaît mieux l'homme; plus intimes et mille fois plus nombreux sont les services, les tolérances qu'il a l'occasion d'échanger. Dans l'étonnement, l'ahurissement moral que nous cause cette multiplicité de rapports assez soudainement établie, nous cherchons, vainement semble-t-il, à les synthétiser aussi largement que le fit le Christianisme en sa formule génialement empirique : « Aimez-vous les uns les autres. » Et pourtant la quantité et la fréquence de ces rapports nous permettent de juger maintenant de l'insuffisance de cette admirable formule qui paraissait contenir et résumer les lois de tous nos frottements. Elle était la base lointainement soupçonnée mais toujours agissante de ce qu'on avait appelé politesse.

Si celle-ci est à l'âge ingrat d'une évolution, c'est que ce qui faisait sa base se modifie, se précise, se complète. Il y a entre le passé et nous une différence aussi énorme que si les anciens avaient cru au mouvement des mondes autour les uns des autres, et que nous apercevions seulement maintenant qu'ils tournent, en sus, sur eux-mêmes, tout en entrelaçant et emmêlant de plus en plus toutes les paraboles de leurs courses.

L'idéal était de se faire « tout à tous » et si des conseils de solitude, de salut personnel accompagnaient le

premier précepte, ils l'accompagnaient comme le « n'exagérerez pas ! » s'ajoute à tous les préceptes dont on ignore la loi complémentaire. « Sois bon, mon fils, mais n'exagère pas ! » Le Christianisme disait : « Si, exagère » ; puis il tempérerait comme il pouvait. Et le jeune homme moderne assez perplexe, sentant vaguement et l'héroïsme et l'inopportunité vitale de l'exagération, flottait sur un océan de dilettantisme qui ne laissait pas que de l'ennuyer, à la longue.

Pour que plus exactement nos descendants trouvent leur chemin, notons les embryonnaires impressions qui nous assaillent en cet « âge ingrat ». Si ces enfants sont progressifs ils seront, eux aussi, presque perpétuellement à l'âge ingrat. Il n'y a que des moments d'équilibre et de beauté qui séparent une évolution de l'autre. Mais préparons-leur du moins, comme nous pouvons, une de ces fécondantes secondes, une de ces apparitions d'Harmonie.

Disons-leur, pour commencer l'actuelle rage, l'actuelle impuissance où nous met cette vague et sempiternelle politesse ; disons-leur le désarroi, la lassitude de nos vies envahies par des demi-bontés, des demi-amitiés, des demi-lumières, et la folle envie que nous aurions d'envoyer, le plus impoliment du monde, promener dans la lune, d'un seul coup de pied, tout ce qui nous entoure, si nous n'avions peur de ne retrouver en nous, après ce nettoyage, qu'un demi-homme.

Notre politesse manque d'esthétique, parce qu'elle manque de proportions.

Nous n'avons pas accordé nos manières extérieures avec ce que nous sentons, mais bien avec un précepte trop général et trop peu précis. « S'aimer les uns les autres » était une affirmation gigantesque aux âges où la race humaine prenait conscience d'elle-même et de la nécessité de sa cohésion.

Ce mot résumait des siècles d'espoirs et de tâtonnements informulés, des siècles où notre faiblesse, sortie de la géhenne des craintes, des pessimismes et des plaintes, se muait en force et découvrait les immenses pouvoirs de l'unité de la race. La puissance affirmative grandissait, croissait avec la plante humaine. Mais depuis, elle a continué de croître. Elle n'est plus seulement cette aveugle et gélatineuse bonne volonté, pressée de bien faire, gardant encore un peu de fierté d'avoir isolé le genre humain des autres familles vivantes à côté de lui, et le maintenant agglutiné, du mieux qu'elle pouvait.

La vie avance. Si le rassemblement en un tout prenant connaissance de lui-même, qu'on appelle humanité, a été pour la vie universelle un organe de plus, la spécialisation continue ; et au sein de cette humanité, des natures, des fonctions différentes se classent, qui forment à leur tour des organes plus spéciaux encore.

Je ne crois pas que nous soyons encore à l'époque où tout individu représente une spécialité bien distincte. Mais il semble évident que nous nous divisons et que nous nous subdivisons en groupes toujours plus marqués, en accentuant toujours le type qui nous différencie des autres genres, et en prenant mieux conscience de notre unité.

Notre suprême sagesse n'est donc plus seulement l'amour universel de notre race formant un tout, et s'opposant, par cette concentration, au reste du monde dont elle faisait sa chose sans plus jamais se confondre avec lui ; notre sagesse est de nous efforcer vers l'harmonie de chacune de nos petites unités personnelles avec ce tout humain.

Je ne crois pas que l'idéal soit d'adoucir tous les contacts, ce qui nous affaiblit peut-être dans la proportion où cela nous adoucit, mais d'organiser ces rapports de façon à ce que les angles naturels ne se heurtent pas.

Je crois qu'il y a une science — d'aucuns la disent occulte et mystérieuse, mais je la vois presque géométrique — calculant l'action possible des êtres les uns sur les autres selon leur poids, leur forme, leur essence, leur valeur, mais encore et surtout je crois à un art, un instinct d'agencement, plus ou moins gauche, plus ou moins beau ou noble, de notre nature avec celle des autres et des autres natures entre elles, art qui dépasse l'antique politesse-bonté autant que l'art des plus grands sculpteurs dépasse celui du polisseur de marbre.

Car vivre heureusement la vie sociale ou la vie intime sont des arts, des arts impossibles à déterminer, à définir, à pourvoir d'une grammaire, mais ce sont bien des arts, au même titre que tous ceux qui révéleront un rapport entre une forme et l'âme, la pensée ou les passions humaines.

Le apôtres actuels des plus beaux gestes du contact humain sont les artistes. Leur sensibilité plus affinée leur fait deviner autour d'eux les ententes, les harmonies possibles, faciles, préalables ; et la force vive qui est en eux, cette étoffe de l'Affirmation grandissante qui se manifeste à travers nous, ce pouvoir joyeux de saisir d'abord le plus beau côté de tout, leur fait exécuter bellement le geste de leur fantaisie profonde.

Aussi le monde entier, par les œuvres de cette entre-metteuse-guenon qu'on appelle la Mode, le monde entier copie-t-il aujourd'hui depuis leur mobilier et leur toilette, jusqu'à leur façon de comprendre la vie, les allures de leur pensée et l'expression spontanée ou narquoise de leur goût ou de leur affection, leur présence d'esprit et leur présence de cœur.

Et c'est justice que nous apprenions de ceux en qui l'énergie primitive s'est faite plus subtile, les gestes qui peu à peu nous pénétreront nous-mêmes du sens plus vrai, plus beau, plus actuel de la sagesse vitale, de la sagesse sociale.

I. WILL.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

NANTES (4)

Le souffle de l'Atlantique s'étend sur cette Vendée archaïque, pays de haies, de chemins creux et de mares. Ça et là dans les arbres un castel. Région propice aux embuscades, aux coups de mains, avec son dédale de sentiers et les murs de gazon qui séparent les champs. La Loire éclatante de soleil y promène ses eaux larges tachées de bancs de sable, et au bout de sa course, s'éparpillant par six bras inégaux, reflète dans ses eaux la noire ville de Nantes.

Etrange cité provinciale. Le long du fleuve fument les usines. Dans le port les grues criardes déchargent steamers et trois-mâts. La ville est mercantile, boueuse, étroite. Au fond, les collines vertes.

Déjà des groupes de matelots se bousculent partout au seuil des cabarets. Des fillettes attifées et vicieuses se déhanchent sur les trottoirs. Les sous-officiers clignent de l'œil. La ville haute étale les murailles en pisé de ses interminables jardins. Tout dort dans une nullité paisible. Ce pendant l'honnête bourgeois fume vertueusement sa pipe et commente les événements de Paris.

Cela est sans doute plus intéressant que la course interminable de ma voiture de curiosités en curiosités, de la cathédrale et ses tombeaux, non sans intérêt pourtant, aux bords de la Loire où l'agaçant cicerone récite d'une voix bredouillante le détail des atrocités de Carrier. Il y a, il est vrai, un musée de peinture qui possède, à côté de quelques magnifiques anciens, un inoubliable portrait d'Ingres. Mais pareille découverte peut-elle atténuer la désolante impression de marasme intellectuel où l'on devine les naturels de l'endroit?

J'ai assisté le soir, sur la Place, au bas de la fameuse rue Crébillon, au grand festival de musique. Je buvais des grogs sur la terrasse d'un café. Les musiciens malhabiles battaient la mesure à coups de botte et la foule écoutait la valse de *Faust* dans un religieux silence. Des bourgeois, déboutonnant leur gilet, se mettaient à l'aise. On voyait les joueurs de billard s'agiter en manches de chemise. A deux pas de moi une femme mince, aux lèvres en blessure, penchée sur un gros homme au nez tordu, lui marchait sa fidélité en faisant des grimaces à un petit jeune homme qui souriait d'un air entendu. La valse de *Faust*, le grand air de *Mignon*, bien d'autres choses encore faisaient rage, et des connaisseurs rectifiaient, à ma gauche, avec une solennité irrésistiblement comique, certaines « faiblesses d'interprétation ». Des amateurs de politique, déplorant la chute du ministère, se prononçaient pour la concentration républicaine des forces anticléricales autour d'un pacifique opportunisme.

A ma droite un gentilhomme de campagne déplorait la perte des bons principes. Les ouvriers n'avaient plus le respect de rien. Tout s'en allait à la dérive. Mais il était venu à Nantes dans le dessein d'influencer le président du tribunal pour un de ses procès, et il répétait avec une fatuité insupportable : « J'ai des amis dans la magistrature. » Un peu plus loin, un groupe de Parisiens échappés des Batignolles s'ébahissaient de tout.

Les âmes médiocres ! Dans ces rues convergentes, calquées sur les hautes maisons à volets du Palais-Royal et qui semblaient

(4) Voir ORLÉANS, l'Art moderne, 1895, p. 291 ; TOURS, 1895, p. 402 ; NANTES, 1896, p. 178.

attendre, décor de nuit bergamasque, quelque sérénade galante, il n'y avait donc plus que la ridicule insuffisance d'un troupeau de petits bourgeois dissimulant la lâcheté intime de leur cupidité sous le mensonge pompeux d'un républicanisme progressiste ? Pierrot, Lelio, Léandre et Scapin, où sont-ils ? De toute cette impétuosité sensible et joyeuse, de toute cette ironie énergique, qui étaient le patrimoine de l'âme de ceux qui construisirent ces maisons, que reste-t-il ? C'est maintenant le royaume des Casandre, de Pantalon et du docteur Bolonais, de ceux qui, dans les pantomimes, attrapent des coups de pieds au derrière. Il n'y a plus que des Homais, des Tribulat Bonhomet et des Bouvard.

Cela n'a rien d'étonnant. Ces petits industriels, ces petits commerçants auxquels la concurrence impose une indispensable servilité, ne peuvent plus avoir que des âmes d'esclaves. Et quand vient s'y joindre l'astuce campagnarde, comment attendre d'elles un effort généreux et enthousiaste ? Ils sont devenus d'une autre nature. On ne peut exiger d'une taupe ou d'un crapaud la hardiesse d'un lion.

Les Tourangeaux avaient conservé dans la fraîcheur champêtre de leurs souvenirs quelque grâce aimable et le parfum de leur antique dignité. Ceux-ci, parqués dans cette ville au quart industrielle, au quart trafiquante et pour le reste endormie, n'ont plus que les défauts de notre siècle, où tout sentiment d'humanité se tait devant les profits, où la fantaisie n'est permise qu'aux riches.

On comprend alors avec quelle ardeur ceux qui, parmi ces gens-là, ont encore une âme, doivent espérer la venue d'un messie, religieux ou militaire, qui chasse à coups de fouet ces vendeurs de Vice.

LÉON HENNEBICQ

MONUMENT DE LECONTE DE LISLE

Une souscription est ouverte pour élever un monument à Leconte de Lisle. Voici la lettre par laquelle J.-M. de Hérédia l'annonce au public :

« Les amis et les admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever au poète des *Poèmes Antiques*, des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques* et des *Erinnyes* un monument qui ne soit pas indigne de son œuvre et de sa gloire. L'Etat, nous en avons la promesse, y doit largement contribuer. Se souvenant qu'il avait eu l'honneur de compter Leconte de Lisle au nombre de ses bibliothécaires, le Sénat a bien voulu nous concéder dans le jardin du Luxembourg un emplacement admirable. Un jeune statuaire déjà célèbre, Denys Puech, un éminent architecte, Scellier de Gisors, se sont chargés d'ériger et de tailler le granit et le marbre. Les modèles sont achevés. Et l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de laurier par une Muse de marbre dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel.

De généreuses sympathies, comme en témoignent nos premières listes, ne nous ont point fait défaut. Mais il nous a semblé que la glorification d'un homme tel que Leconte de Lisle, dont le génie honore l'humanité aussi bien que la France et appartient à tous, ne saurait être l'œuvre de quelques-uns et que tous y devaient prendre part.

Les poètes ont des amis inconnus. L'offrande la plus modique

est souvent la plus touchante. C'est pourquoi, Monsieur, je viens vous prier de vouloir bien prêter la publicité de votre journal à la souscription pour le monument de Leconte de Lisle, afin que ses admirateurs les plus lointains, les plus ignorés, les plus humbles puissent avoir le plaisir de contribuer à éterniser la mémoire du poète illustre qui nous est cher.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, avec les remerciements des poètes et des amis de Leconte de Lisle, l'expression de mes sentiments de gratitude. »

JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

La première liste, sur laquelle se sont inscrits notamment le Conseil municipal de la ville de Paris, le Conseil général de la Seine et le Conseil municipal de la ville de Saint-Paul (île de la Réunion), s'élève à un total de fr. 12,144-58. Les souscriptions sont reçues à Paris aux bureaux de la *Plume*, 31, rue Bonaparte, chez M. Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul, et chez M. Guillaume Beer, trésorier, 34, rue des Mathurins.

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

LA PLACE POELAERT. — Sera-t-elle encore en son état de lamentable inachèvement, l'an prochain, aux jours solennels de l'Exposition universelle? Avec son pavement uniforme et morne? Ses emmanchements tristes, ses contre-bas calamiteux, ses pignons miséreux vers la rue aux Laines, la rue des Quatre-Bras et la rue de la Régence : *Librairie de Droit et de Jurisprudence, imprimerie judiciaire, etc.*, ces horreurs d'annonces mercantiles déshonorant la paix noble du Palais de Justice? Les palissades mesquines vers la vue superbe du vallon et des collines de la Senne, et celles qui encerclent l'hôtel de Mérode, abominablement peinturlurées : *Défense d'afficher, Cycles, Vins de la maison Carl, Vinaigre de l'Étoile, etc.* — Nous avons jadis, en cet *Art moderne*, recommandé les beaux parvis en mosaïques de dalles, comme à Saint-Pierre de Rome, les colonnades laissant transparaître les perspectives. Il y eut un projet de pylones à l'entrée de la grande voie vers le Parc. Qu'advient-il? La matière est magnifique, mais qu'en feront les étriquées cervelles qui président aux destinées des BATIMENTS CIVILS?

LES ENTRÉES DE GARES. — Nous en avons parlé de ces miséreuses, lépreuses, loqueteuses entrées de gares par lesquelles, venant du dehors, on pénètre dans les villes comme si l'on s'insinuait dans un corps humain, par ce que d'ingénieux imagiers ont nommé « l'entrée des artistes. » Tout sale, tout détraqué, tout poussiéreux; l'apparence de chantiers mal tenus, à l'état d'anarchie et d'abandon. Quelle gloire comme première impression de capitale! et que nous voilà loin des arcs de triomphe, des belles portes monumentales, guerrières ou esthétiques, donnant à l'âme l'impression d'une arrivée en un centre de belles choses matérielles et cérébrales! Par centaines de mille les voyageurs voient cela et se renfoncent, honteux, agacés et déçus, dans les coins des wagons. Ah! les gares, les vilaines gares, les gares malpropres, les gares suggérant l'idée de pauvreté, de laid, de maladie! Jules Destrée a repris à la Chambre, dernièrement, parlant du budget des Beaux-Arts, ces plaintes formulées ici jadis.

Et aux frontières, les informes taudis où la douane opère, désil-

lusionnant l'étranger girovague sur cette Belgique où l'attirent tant de souvenirs et de renommée d'art : des granges infâmes avec des dépendances puantes habitées par des restaurateurs bourrus et des gabelous en uniformes ternes et rapés. Allez voir comment font les Allemands, à Herbesthal par exemple, pour donner à l'immigrant l'idée immédiate d'un beau, d'un grand, d'un riant pays, d'un pays riche et heureux.

LES PONTS SUR LA SENNE. — Rue des Palais et ailleurs, des balustrades à hauteur d'appui laissent visibles le paysage infect et serpentant de l'égoût à ciel ouvert qui fut jadis la Seine poissonneuse, aux rives verdoyantes, par laquelle arrivaient à Bruxelles les bateaux de Malines. Quel exemple des routines indémodables! Il échait autrefois de voir la rivière; elle était bonne et charmante, en ses eaux abondantes roulant entre les arbres et on s'accoudait volontiers aux parapets. Mais aujourd'hui, c'est l'écœurant : boues, vidanges, exitures, ignominies innombrables, noires, jaunes, moirées, aux irisations suspectes, vomitives. Cachez donc ça, cachez donc ça, ô architectes voyers des villes, êtres bizarres sans regards et bêtement méthodiques. Cachez! cachez! Faites comme à la coupure de la voie ferrée, un peu plus haut, dans cette même rue des Palais, où des écrans élevés dissimulent le ménage fumeux, bruyant, crachotant des locomotives et des trains roulant tapageurs sur les rails.

L'ART A LA RUE SELON BROERMAN. — Et Montagne de la Cour! Et rue de la Madeleine! Et Marché-aux-Herbes! Va-t-on laisser subsister les derniers vestiges du Carnaval dont, en un jour de démente, l'« Art à la rue » a défiguré quelques façades? Les tombereaux ne passeront-ils pas pour recueillir ces débris d'une débauche dont les étonnants participants s'étaient imaginé qu'on bâcle l'art décoratif en cinq coups de brosse, quatre coups de ponce et trois pirouettes? Les visiteurs de l'Exposition universelle pourront-ils, en ces restes étranges, mesurer l'intensité de l'art ornemental belge? Ou bien une police prévoyante insistera-t-elle pour un radical nettoyage et un raclage à vif fond? Oh! la femme mythologique qui s'accroche, en désespérée, à la façade Couplet!

LES HARNAIS FLAMBARDS. — Quelques brasseurs, quelques camionneurs ont suivi le conseil que nous formulâmes d'imiter Vienne et Londres dans la parure des chevaux, bel ornement circulant pour nos voies publiques, bonne réclame aussi pour les exploitants. Mais d'autres continuent à faire rouler leurs lourds véhicules et leurs pesants camions sous des harnais moroses qui ne rendent pas les passants indulgents pour le fracas épouvantable de leur trot au long des rues. Les gens obligeants qui s'occupent des balcons fleuris (dont nous eûmes aussi l'initiative) ne pourraient-ils promettre des primes pour exciter à cet esthétisme spécial? Une belle charrette de brasserie vaut certes le plus beau mail-coach quand elle est bien attelée et pompeusement ornée et qu'elle circule en char joyeux et triomphant, symbole de travail et d'industrie faisant honte aux symboles hicheliffeurs de paresse, de noce et de parasitisme.

UN REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Nous recevons de l'éditeur Edmond Deman la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre : *Histoires souveraines*, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraîtrait intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

Par l'épidémie de referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat, essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue?

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. DEMAN.

L'application du referendum nous paraît en effet intéressante en cette espèce nouvelle. Nous transmettons donc la question à nos lecteurs et sommes tout disposés à publier le résultat des réponses qui nous seront faites.

AU CHAT

La verve ironique de messire Rodolphe Salis a, durant toute la semaine, égayé le théâtre des Galeries, et l'illustre compagnie du *Chat noir*, vantée par cet incomparable porte-voix, a retrouvé, sept jours durant, un succès que des « engagements antérieurs » ont seuls interrompu. Outre la fameuse *Épopée de Napoléon*, aux ombres délicatement dessinées par le spirituel crayon de Caran d'Ache, au belliqueux tumulte de fanfares, de coups de canon et de cris de victoire, les compagnons de la joyeuse Marjolaine montmartroise ont apporté. Cette fois, deux spectacles nouveaux qui ont excité l'enthousiasme des populations.

Le meilleur et le plus applaudi est incontestablement *le Sphinx*, qui met en scène, sur le minuscule théâtre du *Chat noir*, de larges horizons empourprés ou baignés de lune sur lesquels défilent les civilisations abolies en vagues houleuses, battant sans cesse, sans l'ébrécher, le colosse de granit. Cette légende en blanc et noir est charmante de poésie rêveuse, de philosophie calme, de symbolisme discret, et la musique de M. Georges Fragerolle, agréablement chantée par une des plus jolies voix de la Maison, en commente les épisodes.

L'autre spectacle est une ahurissante revue composée par « le chaste poète Jean Goudezky », — pour garder au pince-sans-rire qui la signa l'épithète immuablement rivée à son nom. Titre : *Au Parnasse*. Les muses y sont interviewées tour à tour par les personnages les plus hétéroclites à la grande joie du public qui se tord aux calembours, aux coqs-à-l'âne, aux à-peu-près, aux allusions transparentes dont cette fantaisie échevelée est émaillée et

qui, musicalement, s'appuie sur quelques *leitmotive* wagnériens d'une application inattendue.

Les chansonniers et monologuistes habituels de la compagnie, le docteur Montoya, — que les boniments de Salis présentent indifféremment comme l'accoucheur de M^{me} la duchesse d'Uzès ou le pédicure de Cléo de Mérode, — Clément Georges, Jules Moy, André Joyeux, Jean Goudezky, déjà nommé, remplissent les intermèdes de pièces tantôt — malheureusement — sentimentales à ravir d'aise l'âme sensible de M^{lle} Chaminade, tantôt — ce qui paraît mieux dans le cadre — de charges désopilantes, telles ces imitations d'un *Concert de la rue du Caire* et de l'*Ouverture dans un petit théâtre de province* que M. Moy improvise, avec une verve étourdissante, à coups de poings, à coups de pieds, à coups de glotte, greffant sur cette instrumentation naturelle l'orchestration imprévue d'un trousseau de clefs et d'une feuille de papier glissée dans les cordes du piano.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE⁽¹⁾

MUSIQUE DE CHAMBRE AVEC PIANO. Professeur : M^{me} ZAREMBKA. 1^{er} prix, M^{lle} Daplincourt; 2^e prix, M^{lles} Franck et Hobé; accessit, M^{lles} Couché et Bousart.

HARPE. Professeur : M. MEERLOO. 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Hidalgo; 1^{er} prix, M^{lle} De Wind; 2^e prix, M^{lle} Snieders; accessit, M^{lle} Bournous.

PIANO (demoiselles). Professeurs : MM. GURICKX et WOUTERS. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Laenen; 1^{er} prix avec distinction, M^{lle} Doeleman; 2^e prix, M^{lles} Pardon et De Wandeleer; accessit, M^{lles} Fontaine, Eggermont et Janssens.

En vertu d'une donation de M^v. Lemoine et fils, un prix spécial, consistant en œuvres musicales pour une valeur de 100 fr., a été affecté au 1^{er} prix de piano.

PIANO (hommes). Professeur : M. DE GREEF. 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Lenaerts; 1^{er} prix, M. Steenebruggen; 2^e prix, M^v. Moolaert et Hennuyer.

De même que pour les jeunes filles, la maison Lemoine et fils fait don au lauréat d'œuvres musicales pour une valeur de 100 fr.

PRIX LAURE VAN CUTSEM. — M^{lle} Pousset.

A l'heure où nous mettons sous presse s'achève la grande épreuve — en deux jours et quatre sessions — du violon. Nous en donnerons les résultats dans notre prochain numéro.

Les écrivains belges jugés à l'étranger.

Les *Documents sur le Naturisme*, qui viennent de fusionner avec la revue *Le Rêve et l'Idée*, publiaient ces jours-ci une étude superbe de M. Maurice Le Blond sur le poète ÉMILE VERHAEREN. En voici la conclusion : « Il faut distinguer chez lui une âme délirante et passionnée, qui ne parvint jamais à s'équilibrer, à s'harmoniser dans la Nature. Voilà pourquoi nous voyons en lui, et sans attacher, comme M. Ch. Nauvras, un sens péjoratif à ce terme, un artiste romantique. Mais surtout, il aura consacré, en l'art poétique, des objets ordinairement méprisés. Ses tragiques cris, malgré leur pessimisme, nous les préférons aux sylves fleuries, aux éternelles liturgies aux roses. Peut-être ne satisfait-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

il pas totalement nos instincts de Latin, mais qu'importe? Voilà un homme qui s'est affranchi de vains soucis littéraires. Nous l'admirons comme l'authentique effigie d'une race étrangère. Et les Flandres doivent vénérer, en lui, leur poète national. »

Cette semaine, c'est le *Mercur de France* qui nous apporte un article hautement laudatif de M. André Fontainas sur GEORGES EEKHOU. Nous en extrayons ces fragments :

« ... Observateur désintéressé des mœurs de la contrée, il en saisira aisément l'intime signification et la beauté; lui-même y sourira et peu à peu s'en éprendra jusqu'à se rêver pareil aux rustres qui l'ont conquis, jusqu'à se rêver, jusqu'à se réaliser leur pareil. Il a aimé leurs coutumes de simplicité ancestrale, tout l'irréfléchi de leurs passions douces et sauvages, il se montre indulgent aux fautes, aux crimes où ils se laissent entraîner par l'exaspération de ces mêmes passions, il finit par s'y attacher comme à des beautés encore, par les louer même pour tout ce qu'ils ont de sentimental et de généreux.

A travers tous les livres, nombreux déjà, de M. Georges Eekhoud, cet amour large d'un sol où il a vécu, dont il a surpris, on peut dire, jusqu'au parfum secret, se dégage nettement, et c'est le plus frappant caractère de son œuvre si personnelle.

Mais que serait cela, s'il n'y avait que cela? D'autres auteurs, avant lui et aussi bien que lui, ont élu un petit coin de terre pour en magnifier à jamais le charme spécial et inconnu des simples passants. Deux noms entre tous, en ces temps derniers : Barbey d'Aureville, Cladel... Mais ce qui est particulier à M. Georges Eekhoud, c'est de s'être précisément servi d'un décor de paysage étroit et fruste, de caractères locaux de campagnards encore à demi sauvages pour proclamer des idées de suprême solidarité humaine, pour dégager de la chaîne des préjugés et des lois l'homme universel.

M. Georges Eekhoud est un des plus audacieux que je sache parmi les libérateurs de l'esprit humain. Emporté par l'impétuosité d'un combat acharné, il n'a pas le temps, toujours, de s'arrêter à des discussions de valeurs verbales et au choix élégant de phrases cadencées et assorties. Qu'importe! son verbe viril et rude est entraînant et enthousiaste; il convainc plus qu'il ne séduit; il exalte plus qu'il ne caresse.

Avec les qualités que j'ai cherché à mettre en valeur, on comprendra pourquoi, farouche et libre, M. Georges Eekhoud, dans l'étude du passé et des intelligences, a élu le *Siècle de Shakespeare*, et le théâtre de Beaumont et Fletcher (*Philaster*, *Love is a bleeding*), et de Webster (*La Duchesse de Malfi*). »

PETITE CHRONIQUE

Nous avons signalé la semaine passée l'impudent plagiat dont la jolie affichette composée pour la *Libre Esthétique* par M. Gishbert Combaz avait été l'objet de la part d'un peu scrupuleux dessinateur parisien. La série des contrefaçons continue. Cette fois, c'est M. Emile Berchmans, l'artiste liégeois, qui en est la victime. Tout le monde connaît l'originale et charmante affiche en deux couleurs qu'il a dessinée pour une Compagnie d'assurances contre le vol et dont nous avons récemment publié la reproduction. On peut voir en ce moment aux vitrines de certaines librairies, pour recommander je ne sais quelle vague publication, une grossière imitation de cette affiche, copiée dans tous ses détails, le texte seul excepté. Travailler pour une Compagnie d'assurances contre le vol et être aussitôt après volé soi-même, la chose est assez

ironique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces pirateries artistiques tombent bel et bien sous le coup de la loi et que les artistes belges ne feraient peut-être pas mal d'en prévenir, par une poursuite en règle, la continuation.

Le Soir, dans son supplément du 25 juin, évoque le souvenir d'un incident bien amusant de la vie de feu Louis Brassin. Il s'agit de la représentation qui eut lieu à Bruxelles, le 21 décembre 1865, d'une opérette, *Der Thronfolger* (le Prétendant), composée par lui pour la Société chorale allemande *Germania*. La *Belle-Hélène* battait son plein au théâtre des Galeries et Brassin se montra si enthousiaste de cette énorme bouffonnerie qu'il écrivit de verve une partition dans le style du maître Offenbach. La représentation eut un succès fou et *Le Soir* se demande avec raison s'il ne serait pas intéressant de reprendre cette œuvrette, dont les journaux firent unanimement l'éloge. « Il y a la question de la musique, — la plus importante, dit M. Paul Antoine, signataire de l'article en question. Où se trouvent le manuscrit de la partition, les parties du quatuor, des chœurs, des solistes, — le « matériel », enfin ?

« L'auteur n'aurait-il pas détruit son œuvre, comme indigne du grand art! Grave question à laquelle pourrait répondre, seule peut-être, M^{me} V^e Brassin (M^{lle} Clavira von Walrondt, fille d'un vice-amiral russe, qu'il avait épousée en 1883), laquelle vit retirée à Brühl, près de Bonn, dans le culte pieux de la mémoire du grand artiste qui lui avait donné son nom. »

Signalons aussi cette note sur le grand artiste dont tous ceux qui l'ont connu gardent un ineffaçable souvenir : « Louis Brassin, né à Aix-la-Chapelle le 24 juin 1836, mort à Saint-Petersbourg le 17 mai 1884, était venu en Belgique — patrie de ses ancêtres — dès 1857; à part quelques tournées à l'étranger et un séjour d'un an à Berlin, il ne quitta plus notre pays jusqu'en 1879, époque à laquelle il alla prendre la direction de la classe de piano au Conservatoire de Saint-Petersbourg. Ayant occupé, depuis 1869 jusqu'au jour de son départ, des fonctions similaires (classe des jeunes gens) au Conservatoire de Bruxelles, il ne cessa pas, pendant tout ce temps, d'exercer sur notre vie artistique l'influence la plus profonde, et c'est en grande partie à lui que l'on doit l'intense courant wagnérien et moderniste par lequel se particularise aujourd'hui le goût du public bruxellois. Aussi Brassin a-t-il laissé des souvenirs très vivaces parmi tous les artistes et amateurs de la précédente génération; sa personnalité a pour ainsi dire grandi dans la mort, et l'estime que lui ont vouée ses admirateurs n'a fait que croître avec le temps. C'est à eux que nous destinons ces quelques détails, assez inédits croyons-nous, concernant un amusant épisode de cette vie très agitée. »

Le comité de rédaction de *Art et critique*, organe du Cercle des Beaux-Arts de Liège, fait appel aux poètes et écrivains qui voudraient lui faire l'honneur de collaborer à la diffusion des idées d'art, but que s'est proposé ce comité, et coopérer ainsi à l'œuvre de l'évolution artistique. Ils sont priés d'envoyer leurs manuscrits avant le 15 de chaque mois à la rédaction, rue Lambert-le-Bègue, 13.

Le comité de lecture recevra avec reconnaissance toute création littéraire revêtue d'un caractère nettement artistique.

Nous recevons la première livraison d'une revue hebdomadaire nouvelle, *El Arte Argentino*, fondée à Buenos-Ayres avec la collaboration de MM. Poulin et Ensinck, par notre compatriote Charles Delgouffre, qui laissa à Bruxelles le souvenir d'un musicien érudit et d'un excellent camarade. La musique tient dans la revue une place importante. Mais *El Arte Argentino* ne néglige ni les arts plastiques ni les lettres. Elle est nettement d'avant-garde. Bonne chance, donc, et bon succès à ceux qui entament la lutte en pays neuf. Le bureau de la revue (rédigée en espagnol et en français) est à Buenos-Ayres, calle San-Martin, 374.

M. Galkine, le directeur des concerts de Pavlovsk, vient d'engager comme concertiste M. Crickboom pour une série de 35 concerts.

A son retour de Russie, celui-ci partira pour Barcelone où il est engagé comme chef d'orchestre par la Société des *Pequenos*, celle qui organisa, il y a deux ans, les remarquables concerts historiques dirigés par M. Vincent d'Indy.

La *Plume*, dans sa dernière livraison, inaugure la série des huit fascicules illustrés qu'elle consacrera exclusivement, chaque quinzaine, à FÉLICIEN ROPS. « Peintre, graveur, écrivain, penseur, Félicien Rops sera, dit la Revue, présenté à nos lecteurs tel qu'il est, c'est-à-dire dans tout l'éclat de son génie incomparable, par les maîtres de la critique ou de la littérature d'art contemporain : J.-K. Huysmans, Roger Marx, Armand Sylvestre, Arsène Alexandre, Gustave Geffroy, J.-M. de Hérédia, Pradelle, E. Ramiro, Léon Maillard, Hugues Rebelle, J. Peladan, Ch. Saunier, etc., etc. » La première livraison de ce recueil de haut intérêt, qui pourra être broché sous une couverture spéciale, est composée d'études sur l'œuvre de Rops par J.-K. Huysmans et J. Pradelle. Elle est illustrée de seize reproductions des eaux-fortes, lithographies, dessins et croquis du maître.

Une exposition des œuvres de Félicien Rops sera ouverte en octobre dans la galerie de la *Plume*. Le vernissage privé du Salon aura lieu immédiatement après la visite officielle du ministre des beaux-arts, le jeudi 8 octobre. Le lendemain, vernissage payant par cartes d'entrée personnelles délivrées par la direction de la *Plume* au prix de 20 francs la carte, donnant droit à deux entrées. Le 10, ouverture des portes au public. Tous les vendredis, jour réservé, entrée 5 francs. Les autres jours, 1 franc.

A l'occasion de cette exposition, la *Plume* reprendra la série interrompue de ses banquets et organisera le samedi 10 octobre son XIV^e dîner sous la présidence de Félicien Rops et la vice-présidence de MM. Aurélien Scholl, Emile Zola, François Coppée, Jules Claretie, Stéphane Mallarmé, J.-M. de Hérédia, A. Rodin, Puvis de Chavannes et Ernest Reyer.

Le prochain Salon de la ROSE-CROIX :

Seigneur : Le Grand Maître de la Rose † Croix vous salue et vous mande que le sixième Salon de la Rose † Croix aura lieu du 1^{er} au 30 mars 1897, à la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, et vous invite à y exposer des œuvres inédites et conformes à la règle et à la théorie rosierucienne, qui sont celles de la sainte tradition des Maîtres.

Les œuvres devront être adressées franco au Grand Maître de la Rose † Croix, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 19 au 24 février, sans aucun autre délai. Le 1^{er} mars, de midi à 4 heures, les exposants entrèrent; le 2 mars aura lieu la réception d'honneur; le 3 mars sera consacré à la critique; le 4 mars, vernissage; le 5 mars, ouverture au public.

Nous vous prions de répondre immédiatement à notre invitation et de nous caractériser vos envois probables, par lettre explicite, à la Grande Maîtrise, 41, boulevard Suchet.

Le Grand Maître de l'Ordre,
SAR PELADAN.

LE CENTENAIRE DE ROBERT BURNS. — A TOUS LES ARTISTES. — A l'occasion du centenaire du grand poète Robert Burns, dont les chants patriotiques et les chansons d'amour sont une des gloires de la nation, une fête sera célébrée dans la ville qui a été témoin de ses dernières années et où reposent ses cendres.

Il se réunira alors à Dumfries des personnages célèbres par leurs talents et leur savoir : écrivains, poètes, hommes d'État ainsi que les représentants de tous les pays où se parle notre langue.

Le conseil, désireux d'employer tous les moyens possibles pour rehausser l'éclat de la fête et la rendre digne de son noble but, est d'avis que l'appréciation du génie de Robert Burns et de son influence, donnée par les hommes littéraires du monde entier fournirait un tribut d'honneur que nous nous estimerions heureux de déposer sur la tombe de l'illustre Écossais.

Permettez moi, Monsieur, de solliciter pour l'Écosse la faveur de posséder votre jugement sur le poète et sur ses œuvres, et de connaître le rang que vous lui assignez parmi les poètes et chansonniers.

Veuillez agréer, etc.

PHILIP SULBY, sec. hon.

Un groupe de peintres, parmi lesquels MM. Bonnat, Detaille, Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Bouguereau, Cazin, J.-P. Laurens, Dubufe, J. Lefebvre, Lhermitte, Roll, Cormon, etc., vient de constituer à Paris un syndicat pour la défense et la protection des droits d'auteur, spécialement de la reproduction des œuvres.

Le *Syndicat de la Propriété artistique* traitera avec les personnes désireuses de reproduire dans un journal, dans un volume ou dans toute autre publication l'œuvre d'un artiste associé; il poursuivra les contrefaçons totales ou partielles, s'occupera des réformes législatives utiles, etc. L'agent du Syndicat est M. Gebel, 3bis, rue d'Athènes, à Paris.

On a vendu à l'hôtel Drouot la collection de tableaux de feu M. Martinet. Cette adjudication a produit 185,000 francs.

Parmi les tableaux anciens : *Judas rapportant au grand-prêtre les pièces d'argent, prix de sa trahison*, composition de onze figures, de Rembrandt, adjugé 53,000 francs; *Parc avec pièce d'eau*, par Hubert Robert, 7,000 francs; le *Montreur de figures de cire*, par Jean Steen, tableau provenant de la collection du duc de Morny, 3,900 fr.; *Paysage*, par Jean Wynants, 4,100 fr., le *Petit Pasteur*, par Murillo, 4,050 francs; le *Chardonneret*; par Karel Fabritius, 6,200 francs; *Saint Jérôme*, triptyque par Henri Met de Bles, 8,100 francs.

Parmi les tableaux modernes, le *Dragon*, petit panneau de 27 centimètres sur 14, par Ed. Detaille, 9,600 francs.

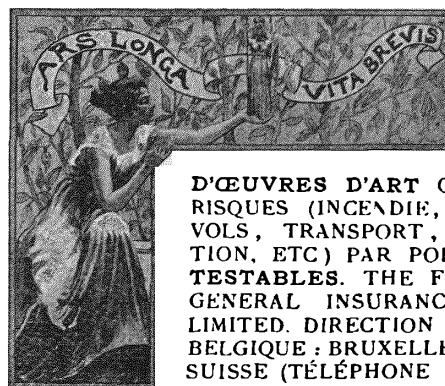
Voici comment un graveur en médailles français, M. PONSARME, non sans notoriété et prétentions, décrit l'une de ses œuvres. Il s'agit de la médaille commémorative de l'élection du président de la République. C'est aussi ingénieux dans la pensée que parfait dans l'exécution! On croirait entendre un de nos suaves officiels miaulant le programme d'un concours pour prix de Rome.

« Le Suffrage universel, enveloppé patriotiquement d'un drapeau national, serre contre son cœur les deux Chambres qu'une étoile réunit en une seule pour former le Congrès; et, de la main droite, dans une attitude digne, ferme, simple, dépose son bulletin dans une urne placée impartialement au pied des deux faisceaux représentant les deux Chambres. Le Suffrage universel se tourne vers le buste de la Sagesse placé derrière lui pour indiquer que c'est elle qui doit toujours guider un vote. » !!!

Quelques prix élevés ont été réalisés à la vente des tableaux de feu sir Julian Goldsmid, le richissime député unioniste israélite de Londres. Un portrait de femme, par sir Joshua Reynolds, est monté à 196,875 francs; deux autres œuvres du même peintre ont dépassé 100,000 francs; la célèbre *lady Eden* de Thomas Gainsborough a atteint 131,250 francs; Romney est resté dans les 80,000 et Constable, pour un paysage fameux : *L'Embarquement de Georges IV devant White Hall*, n'a réalisé que 52,500 francs.

Deux merveilleuses marines de Turner ont été vendues respectivement 97,125 et 53,812 francs. Le produit total de la vente est d'environ deux millions.

A une autre vente, une œuvre de Romney, *La Musique et la Peintre* personnifiées par Lady Clifden et Elisabeth Spencer, sa sœur, a atteint la jolie somme de 278,125 francs.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. (Deuxième article.) — LÉON BLOY. *La Chevalière de la Mort*. — JACQUES ROMMELAERE. *Ma Semaine*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — CORRESPONDANCE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le procès Wilder-Wagner*; *Contrefaçon d'un prospectus de librairie*. — PETITE CHRONIQUE.

L'Esthétique du contact humain.

(Deuxième article (1)).

Louis XIV fut — en petit et mesquinement — l'artiste des manières de toute une société. Il sut très bien faire exprimer aux gestes les nuances les plus subtiles des vilaines petites classifications en lesquelles il découpait le beau monde; ce qui se passait dans sa tête perruquée et dans le bout de cœur qu'il possédait s'extériorisait admirablement dans ses actes et son cérémonial de Cour. L'Europe entière admira et imita et cet enthousiasme n'a pas encore pris fin chez « les grands ».

On peut l'accuser d'avoir fait pour les manières ce que le néfaste Malherbe fit pour la langue. Il fournit des clichés solennels et commodes, bannit la fantaisie et la personnalité, fut un des grands prêtres les plus

(1) Voir notre dernier numéro.

influents du bourgeoisisme moderne, en fait de politesse et de soi-disant belles manières. Il eut le pouvoir, non pas seulement d'ériger, comme on le lui reprocha, « l'étiquette à la hauteur d'une religion », mais de faire croire, chose plus grave, à la NÉCESSITÉ d'un type uniforme, convenu, arrêté et invariable de ce qu'on appelle « le grand air », ou plus joliment, « la bonne grâce ». Nécessité reconnue avec empressement par ceux qui ne se sentaient pas la force d'avoir de belles manières à eux tout seuls et qui s'accrochent avec bonheur et soulagement à de petits législateurs de règles toutes faites qui les sauvent du péril de ne pas savoir comment il faut se conduire « en bonne société ».

L'imitation, pour beaucoup, est encore « le chemin de la plus courte résistance », la route du moindre effort. Et si aujourd'hui « le genre artiste » sert de béquilles aux gens qui ne sauraient, à eux tout seuls, s'adapter avec un peu de souplesse et de charme à tous les événements et à toutes les conjonctures, chacun sait que le « correct » s'est glissé là comme ailleurs; et que mondains, snobs, tapissiers et tailleurs sont parvenus à cliquer en des formules souvent grotesques, quelques-unes de ces formes dont l'essence et la beauté sont d'être spontanées.

Car il y a artiste et artiste. Il y en a qu'on ne prend pas pour modèles et qui demeurent inviolés. Le genre César Franck par exemple est jusqu'ici un genre peu

imité. Il n'avait pas le bon! celui auquel on peut emprunter des attitudes pittoresques ou décoratives suffisamment visibles pour qu'on put y apposer le cachet de la contrefaçon, voire de l'exportation.

Pour sortir de ce cercle moutonnier et étudier dans des circonstances plus saines et moins factices le contact humain, j'ai repensé aujourd'hui à ces villages, bourgades et villes des premiers colons américains dont J.-G. Whittier et W. Cullen-Bryant, ou même Longfellow, ont parlé avec une si communicative puissance d'émotion. Devant ces terres sans maître les consciencieux Quakers, organisant de toutes pièces la communauté et la propriété privée, eurent une des plus belles chances d'expérimenter l'équilibre du Contact humain, et de pénétrer très simplement, très inconsciemment, très enfantinement, mais plus sûrement que nous, les insaisissables lois des rapports existant entre les hommes.

Ils virent, de leurs yeux dégarnis des œillères qu'y mettent les multiples rouages d'une civilisation compliquée, les proportions plus justes de la politesse normale et de l'intimité, de ce qui est à tous et vient de tous, et de ce qui n'est que le domaine exigü de chacun; et, chose que nous savons très bien mais que nous sentons beaucoup moins, à mesure qu'ils s'unissaient et se réunissaient davantage pour des causes communes, ils découvraient et respectaient plus facilement les spécialités et la personnalité de chacun. Une solidarité mieux comprise les avait conduits à une plus grande indépendance individuelle.

On sait ce que furent ces familles dont les ancêtres débarquèrent au XVII^e siècle aux rochers d'Amérique, descendant du « May-Flower », stricts et rigides puritains que cette rude transplantation adoucit jusqu'à en faire la tribu, maintenant presque disparue, des Quakers, race à la fois austère et naïve, douce et forte. Ils tutoyaient gravement tous ceux qui les approchaient et n'avaient pas pour ceux d'entre eux qui servaient les autres, pour « les domestiques », ces façons autoritaires qui voilent plus ou moins habilement notre besoin bête de domination.

Par quel phénomène psychologique arriva-t-il que ces dévots qui lisaient chaque jour quelques lignes de la Bible, où s'étale si brutalement une conception hiérarchique de la famille et de la société, se mirent-ils à fonder et une société, et des familles dont l'esprit était diamétralement opposé à l'antique esprit sémite dont le propre est de réunir le plus de subalternes possibles sous une même direction?

Car l'esprit de la Bible qui domine encore en nos très chrétiens parages confère aux maîtres, pour légitimer l'exercice de leur vaniteuse domination, une respoa-

sabilité très étendue de l'âme et du corps de leurs serviteurs; et les rapports qui s'établissent entre ces protecteurs et ces soi-disant protégés, rapports de condescendance, d'obéissance passive, nous ont laissés pourvus de cette plaie de la *domesticité*, famille factice et hypocrite qui donne aux meilleurs de très nuisibles habitudes d'orgueil, — orgueil de supériorité, ou ressentiment, orgueil aigri, trop refoulé, d'une conventionnelle infériorité.

Chez les Quakers le « serviteur » avait l'âme indépendante; il ne se considérait pas comme asservi; son contact humain avec son maître n'était pas celui de la subordination plate et humiliante; et il faut croire que l'influence de ces idées est restée bien forte puisqu'à l'heure qu'il est la bourgeoisie américaine est forcée de prendre ses domestiques en Irlande, en Allemagne, un Américain ne consentant plus à remplir ce rôle auprès des maîtres actuels. « Servir » était alors pour eux cette chose fière que d'anciens preux prenaient pour devise. C'était le verbe de la fraternité hautement comprise, comme « échanger », s'aider mutuellement du superflu de chacun, pourrait l'être aujourd'hui. Servir, c'est-à-dire suivre un être actif, accomplir pour lui ce qu'il n'a pas le temps ou le pouvoir de faire, participer à son activité. En ces temps légendaires, si l'un de ces aides était malade et que le maître de la maison eût une meilleure chambre que le serviteur, il trouvait tout simple d'y installer celui qui souffrait et de se loger dans la chambre de celui-ci.

Cette espèce de sainteté était, sans doute, trop belle pour durer longtemps et ne devait être, comme tant d'autres belles tentatives, que l'annonciatrice éphémère et partielle d'une entente plus générale que verra l'avenir. Mais elle éclaire d'une lueur lointaine certains rapports qui m'apparaissent comme un des hiatus moraux les plus flagrants que j'aie l'humiliation de rencontrer chez mes contemporains, de ceux qui se croient maîtres avec ceux qui se croient inférieurs et auxquels en Belgique on donne le nom bizarre et significatif de « sujets ». Mes sujets, dira la grosse bourgeoise, en parlant de ses domestiques. Quelle laideur! quelle profanation de l'esthétisme harmonieux du Contact humain.

Faudra-t-il que la science soit parvenue à nous flanquer tous d'une paire d'ailes pour que nous comprenions enfin, par ce moyen tangible, la dignité de chacun, et que nous rayions du catalogue des choses « correctes » le charmant style détaché avec lequel toute une classe s'est attiré une horde d'ennemis terribles, la horde des valets, en créant entre des êtres vivants des rapports *d'êtres à choses*? « Je mets mon séant où elle met sa figure », disait avec volupté un de ces révoltés en s'asseyant sur le traversin de sa maîtresse et en s'y vautrant avec colère.

En supposant un instant que ces fameuses ailes nous soient données et en essayant de prévoir les perturbations qu'elles apporteraient à l'état actuel du contact humain (perturbations qui après tout ne seraient pas plus étonnantes que celles qu'ont amenées les inventions de ce siècle), n'entrevoions-nous pas ce monde d'hommes « volant de leurs propres ailes » au-dessus de toutes les barrières, et n'étant plus liés les uns aux autres que par les liens vrais d'une fraternité naturelle et simple?

Et n'entrevoions-nous pas que cette inter-dépendance ou plutôt cette inter-indépendance beaucoup plus grande et forcée, finirait par racler de nos âmes ces vilains gestes d'artificielle suprématie ou d'artificielle déférence? Intérieurement et extérieurement cela ne remettrait-il pas tous les nez en une position un peu plus semblable, ni trop levés, ni trop abaissés, et n'y gagnerions-nous pas de voir surgir une humanité plus forte et plus belle?

Nous apprenons par tous les fils de l'expérience, par les sciences physiques, économiques, psychologiques, que tout être est entouré d'un rayonnement qui à la fois l'isole du reste de l'univers et qui l'y relie; que ses forces ont besoin d'un espace donné pour agir et qu'il ne suffit pas pour être « bon » pour se donner à soi-même la joie d'agir bellement (il n'est question ici que d'esthétique), de s'aimer et de s'entre-aider, mais encore de laisser chacun tourner sur son propre axe, comme dit Thoreau, tourner non seulement selon une loi universelle, mais encore suivant sa propre loi.

Le moment est venu de dénouer ces sémitiques et trop peureuses dépendances qui alourdissent les mouvements de ceux qui les imposent comme de ceux qui les subissent et d'examiner en théorie et en pratique si nous n'avons pas fait plusieurs nœuds de trop aux cordes qui nous relient aux autres? et si, entre autres liens, ceux, que nous pouvons si bien étudier, des services personnels, ne sont pas établis sur une base fautive, insuffisante, antihygiénique pour tout le monde et antiesthétique?

Ce qui donna peut-être aux puritains anglo-américains ces décoratives intuitions d'égalité et de respect les uns envers les autres fut-il la vue plus immédiate du concours nécessaire de tous au salut commun.

Quoi qu'il en soit, leurs façons eurent plus d'une beauté qui nous est inconnue; et tant que nous n'ôterons pas de nos vies la grossière habitude, la conviction, clouée à nos esprits par une pratique constante, de ce droit à l'humiliation relative d'autrui, de cette hiérarchie mondaine stupide à navrer, nous ne parviendrons jamais à avoir la finesse nécessaire pour évoluer adroitement dans les méandres, si mystérieusement complexes, du contact humain.

Ah! que nous sommes dévoyés, malgré notre science,

et où allons-nous? Comme tant de peuples qui eurent une intense vie intellectuelle, nous serons rôtis et braisés à point par toute l'activité de nos cerveaux, pour être envahis, absorbés par de nouveaux barbares qui souffleront sur toutes les lumières dont nous croyons l'acquisition si définitive. Elles sont dans les bibliothèques et dans les esprits, ces lumières, elles ne sont pas dans la vie; les femmes de nos intellectuels, de nos jeunes porte-flambeaux, n'ont pas dans les veines assez du sang de leur siècle pour imprimer à notre race les fortes traditions d'un respect de l'Humanité. Et si d'autres classes ne viennent pas se substituer, au plein jour de l'intelligence, à ces classes qui cultivent autour d'elles la plante vénéneuse de la hiérarchie mondaine et de la domesticité sous toutes ses formes, qui croient aux élégances du mépris protecteur, et qui sont persuadés qu'un service, quel qu'il soit, de par sa nature même, abaisse celui qui le rend, — si d'autres êtres ne viennent faire changer de route le troupeau des imitateurs de ces imbéciles, quelle cohésion, quelle force de résistance peut-il rester à des nations où l'union est viciée dans sa source et produit l'antagonisme au lieu de créer l'harmonie? La situation actuelle peut se résumer en ces mots: Un contact irréel, mensonger, basé non sur la valeur humaine, mais sur la lutte de la force contre la ruse, de l'argent contre le nombre.

En dedans de nous, en dehors de nous est la sanction qui nous oblige à mettre plus de beauté dans nos rapports humains, plus d'attention à la vie de tous les jours que nous menons tous, pour qu'elle ne détruise pas lentement et obscurément, dans notre âme puis dans notre race, le fruit de nos labeurs intellectuels au lieu de servir, comme c'est sa destinée, à y introduire plus de grâce, de charme et d'amour.

Pour être proportionnés, harmonieux, entiers, disons avec cet auteur américain, à demi sauvage, parlant comme un inspiré, imposant l'expression de son sentiment personnel: « *Je suis unanime,* » — mes gestes sont beaux parce qu'ils sont le prolongement de l'idéal d'identité et de fraternité auquel je ne puis m'empêcher de rêver et qui m'unissent aux autres hommes comme si tous nous étions auréolés du même nimbe!

I. WILL

LÉON BLOY

La Chevalière de la Mort. Paris, édition du *Mercure de France*
Brochure in-16, 200 pages.

Voici la courte introduction que l'auteur donne à cette œuvre:
« *La Chevalière de la Mort* est ma première tentative littéraire. Elle fut écrite entièrement en 1877, dans un des bureaux de la Compagnie du chemin de fer du Nord dont j'étais, en ce temps lointain, l'un des plus exécrables employés.

« Rien ne faisait prévoir encore que je deviendrais un jour

attentif à désobliger mes contemporains. Caïn Marchenoir croupissait dans son innocence et ne savait pas son destin.

« Les deux chapitres, d'une date très postérieure, ajoutés à cette édition, marquent nettement la différence des deux époques et des deux postures.

« Quelques maniaques, peut-être, seront curieux de vérifier. »

La chevalière de la mort est Marie-Antoinette. Léon Bloy, sans refaire son histoire, veut diriger sur elle les rayons de sa lanterne tragique et la regarder, la peindre à la lueur de son étrange puissance d'exaltation, — le beau revers de son ironique et formidable haine.

« Je veux, dit-il, hasarder ici une assertion qui ne pourra paraître irrévérencieuse qu'aux anthropomorphistes les plus intransigeants de la Légimité.

« Marie-Antoinette n'est si profondément touchante, elle ne s'empare des âmes avec une si souveraine puissance d'émotion que parce qu'elle n'est pas une sainte...

« Si elle avait été véritablement une sainte, en la manière de sainte Élisabeth ou de sainte Radegonde, et qu'à ses angoisses terrestres se fut ajoutée la surnaturelle agonie de la soif du ciel, — notre misère, à nous, se fût bientôt détournée de cette misère crucifiée dont la splendeur nous eût infailliblement échappé.

« Assurément, il n'y a pas là de beauté proprement divine... Mais la beauté humaine, l'indigente beauté humaine surabonde et crève de compassion tous les cœurs. »

« Tout est dit », écrivait ce bavard de La Bruyère en commençant son livre. Je n'en crois rien. Je suis même persuadé que tout est à dire et, qu'en somme, rien n'a été dit sur rien. »

« Le livre de MM. de Goncourt me paraît incontestablement définitif. Mais ils n'ont pas tout dit, d'abord parce qu'on ne peut pas tout dire, ensuite, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens et qu'ici il faut l'être absolument.

« La peinture, la sculpture, la gravure, la poésie et le roman se sont rués sur cette malheureuse avec l'acharnement imbécile de la banalité triomphante.

« L'éternel cliché de la niaiserie sentimentale n'est pas près de faire grâce à cette infortune. On débitera longtemps encore des *Famille royale au Temple*, des Louis XVI et des Marie-Antoinette priant pour leurs bourreaux, et des cordonniers Simon comme s'il en pleuvait. Tout cela conçu dans ce goût marécageux de pleurnichage faux et exécrable dont l'imagerie dévote paraît avoir le secret, et qui découragerait même du vice, si d'aussi bêtes images en étaient manufacturées.

« Je pense donc qu'il y aurait encore un beau livre à faire sur Marie-Antoinette, s'il était possible aujourd'hui de rencontrer un catholique ayant du génie. Tout ce que je peux faire, c'est d'appeler un tel oiseau bleu en m'égosillant sans espoir. »

On voit que Léon Bloy était déjà bien lui-même à cette époque; et l'étonnant plaidoyer qu'il imagine entendre de la bouche de l'avocat, le jour du jugement de la reine, ce plaidoyer « cassant les reins au pédantisme sanguinaire de la Révolution », est bien du grand Léon Bloy de la meilleure manière.

Les deux derniers chapitres sont consacrés au fils de Napoléon III et leur force de vitupération est à la hauteur de tout ce que Léon Bloy a écrit. Mais Marie-Antoinette le rend plus grand, plus humain et plus hautement penseur. A propos d'elle, il écrit quelques pages que Carlyle eût inséré dans son *Histoire de la Révolution*; et si tout notre passé était évoqué avec cette passion, nos plus lointains ancêtres revivraient en nos préoc-

cupations, en nos colères, en nos admirations, en nos disputes peut-être, mais, à coup sûr, ils seraient plus près de nous et la terre se peuplerait de quelques intérêts et de quelques puissantes images de plus.

JACQUES ROMMELAERE

Ma Semaine. *Voyage à Vienne, Constantinople, Athènes, Eleusis, Olympie.* Lacomblez, éditeur; 200 pages.

Un nouveau volume des « Semaines » de cet artiste personnel, très fin, doué d'un goût très sain et très français des proportions, des ensembles harmonieux, doué aussi de cette faculté non moins française de « penser la vie ». Les Septentrionaux que nous sommes déjà un peu, ici, entassent des abstractions les unes sur les autres et si, en cet austère exercice, le Nord peut revendiquer le plus grand nombre de virtuoses, les Méridionaux peuvent souvent nous apprendre l'art de tresser en un tissu charmeur, la réalité — la vie vécue de tous les jours — et la pensée. Mais Jacques Rommelaere est bien aussi un Belge et un Flamand par son amour de la couleur, et si ses œuvres ont cette saveur de simplicité, de sincérité facile et vivante des artistes français, elles ont très souvent un reflet de notre toute flamande richesse d'enthousiasme. Mais mieux vaut citer, fût-ce par fragments, qu'analyser :

« En mer, entre Constantinople et Athènes, 26 août. Des paysans dalmates, du moins certes des gens de la campagne, dans des oripeaux à soutaches, sont couchés dans l'entrepont, dans de belles attitudes qu'un peintre envierait. Ils ont des figures plus fines que hâlées, ils devisent avec calme, on lit toute leur vie sur leur physionomie.

« ... Ils chantent, mais je ne puis comprendre que quelque chose, qui doit être un agrément, soit geignant; car la chanson turque et, en général, celle des peuples du Midi, est geignante. C'est du geignement enfantin, élevé à la hauteur d'une chanson. Elles se terminent toujours sur une longue tenue, et c'est là la perle de cette musique. Ces ondes sonores persistantes et planantes font penser au désert, à un large horizon, mieux, à une grande sensation de l'âme...

« 27 août. Côtes arides dans le détroit des Dardanelles, jaunes, grises, mais point du gris des villages de la Provence. La mer est bien bleue, mais ce n'est pas non plus de ce bleu de la mer de Naples. Admirable promontoire carré, avec des tailles de falaise, au bout des Dardanelles, me rappelle le cap Conca dans la mer d'Amalfi. Rien n'est décoratif et « art appliqué à la nature » comme un beau promontoire.

« Je vais revoir mes paysans.

« Toujours dans de belles attitudes, et un air de passe-temps sérieux.

« On boit de la soie bleue par ces moments de mer calme.

« A deux heures de l'après-midi la mer est bleue, et pourtant c'est un effet de grisaille.

« L'écume trace en blanc sur l'onde des caractères tures.

« J'admire la dimension des vagues et cela me remet en l'esprit ce que je disais plus haut sur l'art des dimensions à propos du château des Sept-Tours, art qui, à lui seul, peut suffire à rendre un objet beau. Et la dimension de ces vagues, sans parler de leur courbure élégante, est une chose admirable...

« Mon attention a encore été attirée hier par des oiseaux qui se posaient sur les débris de statues du théâtre de l'Acropole et les magnifiques courbes que tracent sur le ciel bleu des corbeaux noirs à la large envergure. Ils animaient les grandes lignes en arène du paysage que je contemplais du Parthénon au moment du coucher du soleil, et la teinte noire de leur plumage était d'un bel effet de coloriste sur une scène où cette couleur n'existait point et où tous les tons étaient très clairs avec des diminuances de camaïeu... Ce sont des tons de fleur de grenade, de fleur de bruyère, de mauve rose... Je n'ose pas la définir, ... c'est rose-thé, mais sale et très fauve... »

Les pages les plus captivantes, malheureusement trop longues à citer, sont celles où l'artiste accorde, comme si ces choses ne faisaient qu'une, ses sentiments intimes avec la nature qui l'entoure. On le suit avec un intérêt qui ne peut faiblir parce qu'il est tout entier partout où il est. Ses descriptions sont la peinture d'un être heureux de se mirer dans le spectacle de ces beautés, le voyage d'un homme qui a le pouvoir, très rare, d'aimer assez la nature pour lui être reconnaissante des images, des états d'esprit et d'âme qu'elle fortifie en les reflétant.

Les dernières pages, sur Prinkipo, Féner-Batché et Phalère sont en même temps d'inoubliables fresques largement colorées, et des notations de sentiment d'un beau lyrisme et d'une très généreuse humanité.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Elisquah, par ALBERT LANTOINE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Les Amours errantes*, par CHARLES TÉNIB. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Écrivains étrangers* (Nietzsche, Th. de Quincey, Tennyson, Edgar Poe, H. Ibsen, etc.), par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin et C^{ie}. — *Les Oiseaux dans la cage*, par ANDRÉ RUYTERS. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Vie*, par GEORGES RENCY. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Ubu Roi*, par ALFRED JARRY. Paris, édition du *Mercure de France*.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam (1).

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'Art moderne,

Voici, pour répondre au referendum proposé par M. E. Deman et ouvert par l'Art moderne, les vingt contes qui, à mon sens, synthétisent le mieux l'œuvre si complexe du comte de Villiers de l'Isle-Adam :

La Maison du Bonheur, *Les Amants de Tolède*, *Le Meilleur Amour*, *L'Amour sublime*, *L'Amour suprême*, *Akélusséril*, *Impatience de la Foule*, *Les Filles de Milton*, *Le Tueur de Cygnes*, *Le Secret de la belle Ardiane*, *La Torture par l'Espérance*, *Duke of Portland*, *L'Inconnue*, *L'Affichage céleste*, *La Machine à gloire*, *Souvenirs occultes*, *Vera*, *La Céleste Aventure*, *L'Intersigne*, *L'Annonciateur*.

J'ai dit, en une évocation littéraire (*le Prince des Lettres françaises*, Lyon-Claesen et Vanier, éditeurs), mon admiration pour le poète d'*Axël*.

Aussi ne puis-je que louer l'éditeur Deman de l'initiative qu'il prend de publier les plus beaux contes de Villiers réunis sous un titre prestigieux qui leur convient bien.

(1) Voir notre dernier numéro.

M. E. Deman a droit à la reconnaissance des admirateurs du grand méconnu et de ceux qui se sont faits les gardiens de sa gloire.

Veillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

JOSÉ HENNEBICQ

9 juillet 1896.

CORRESPONDANCE

Paris, le 6 juillet 1896.

CHER MONSIEUR,

M'est-il permis de prendre part au *Referendum* sur Villiers de l'Isle-Adam? En ce cas, je voudrais voir recueillir parmi ses vingt contes celui qui est intitulé : *Le Droit du Passé*.

Au sujet de Louis Brassin, le *Soir* fait erreur. La veuve de Brassin est depuis plusieurs années remariée avec un baron von Röder (si je me rappelle bien), et habite Wiesbaden.

Une particularité curieuse que m'a racontée le père de Brassin, Gérard Brassin, l'un des meilleurs barytons de son temps, qui a fait longtemps les beaux jours de l'Opéra de Leipzig : Chaque fois qu'un fils lui est né — et il en a eu trois ! — il avait le soir à remplir son rôle dans le même opéra : *Guillaume Tell* ! Heureusement, cela n'a pas empêché Louis d'être l'ardent wagnérien que vous savez...

En toute hâte, votre dévoué

OTTO FRIEDRICHS.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Violon. Professeurs : MM. COLYNS, CORNÉLIS et YSAYE. Professeur adjoint : M. VAN STEEVOORT.

Premier prix avec distinction : M. Fernandez (classe Ysaye). — 1^{er} prix : MM. Rasse (Ysaye), Baroen (Cornélis), Hannot (Colyns). Deuxième prix avec distinction : MM. Marino (Ysaye), Torfs (Colyns), M^{lle} Pisart (Ysaye). Deuxième prix : MM. Fisson (Van Steevoort), Tulkens (Ysaye), Claes (Ysaye), M^{lle} Hantson (Cornélis), M. De Idiaquez (Colyns), Delvaux (Cornélis). Rappel du deuxième prix : MM. Bracki (Colyns), Barton (Cornélis), M^{lle} Lebleu (Cornélis). — Accessit : M. Matton (Ysaye).

Chant monodique (jeunes gens). Professeur : M. DEMEST. 1^{re} mention, M. Fontaine; 2^e mention, MM. Julien et Thirionnet.

Id. (jeunes filles). Professeurs : M^{me} CORNÉLIS, M^{lle} WARNOTS. 1^{re} mention : M^{lles} Agniez, Devries, Donaldson, Lormand, Loriaux, Benoit, Duysburg, Van Hecke, Chevalier, Abrassart, Van den Broeck, Hasselmans; 2^e mention : M^{lles} De Muyneck, Deveen, Van Steenkiste, Muhlen et Malfroid.

Chant théâtral (jeunes gens). Professeur : M. DEMEST. 2^e prix avec distinction, M. Wauquier; 2^e prix, MM. Desmedt et De Buscher.

Id. (jeunes filles). Professeurs : M^{me} CORNÉLIS, M^{lle} WARNOTS. 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Barat (classe de M^{me} Cornélis), Charton et Spaak (classe de M^{lle} Warnots); 1^{er} prix, M^{lles} Oesombre et Maton (M^{lle} Warnots) et M^{lle} Aseleer (M^{me} Cornélis); 2^e prix avec distinction, M^{lles} Collet et Nachtsheim (M^{me} Cornélis) et M^{lle} Lermignieu (M^{lle} Warnots); 2^e prix, M^{lles} Lemmens et Abbeoos id.);

(1) Voir nos deux derniers numéros.

rappel du 2^e prix avec distinction, M^{me} de Guevara (M^{lle} Warnots) et M^{lles} Braive et Wilmet (M^{me} Cornélis).

Le prix de la Reine, pour duos, a été partagé entre M^{lles} Nachtsheim et Collet, élèves de M^{me} Cornélis, et M^{lles} Charton et de Guevara, élèves de M^{lle} Warnots.

La clôture des concours aura lieu mercredi prochain, 15 courant. A dix heures, Tragédie et Comédie (hommes). A trois heures, même concours pour les jeunes filles.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le procès Wilder-Wagner

C'est le 22 juillet que sera appelé, devant la première chambre du tribunal de la Seine, le procès que les héritiers de Victor Wilder font à M^{me} Cosima Wagner pour avoir fait traduire à nouveau, par M. Ernst, les ouvrages de Richard Wagner déjà traduits par Wilder.

Contrefaçon d'un prospectus de librairie.

MM. Girard et Boitte, éditeurs des œuvres complètes de Victor Hugo, ont poursuivi pour contrefaçon littéraire, devant le tribunal correctionnel de la Seine, M. Schwartz, qui offre lui-même au public les œuvres du poète et répand gratuitement des prospectus que les plaignants prétendent n'être que la copie servile et la contrefaçon de prospectus très détaillés distribués par leurs soins.

Ils ont demandé la cessation de la publication du prospectus, la condamnation de M. Schwartz à 10,000 francs de dommages-intérêts et à des insertions dans les journaux de Paris et de la province.

Par jugement prononcé le 27 février dernier, les éditeurs furent déboutés de leur demande pour le motif qu'il existe entre leur prospectus et celui de Schwartz des différences assez importantes pour empêcher la confusion.

Dans un arrêt rendu le 7 mai, la Cour d'appel décide, avec raison, que cette constatation n'aurait d'intérêt que s'il s'agissait d'une action en concurrence déloyale et qu'elle ne peut atténuer la portée de la preuve de la contrefaçon établie par la similitude de la plus grande partie des deux textes. En conséquence, elle condamne Schwartz à 100 francs d'amende, ordonne la confiscation de l'édition contrefaite et condamne en outre Schwartz aux dépens de première instance et d'appel, etc.

En droit, l'arrêt tranche une controverse intéressante. Il décide que pour jouir de la protection accordée à tout ouvrage littéraire par la loi du 19 juillet 1793, tout écrit, même un prospectus de librairie tel que celui qui donna naissance au procès que nous venons de relater, doit être soumis à la formalité préalable du dépôt. (On sait qu'en Belgique la loi de 1886 sur le droit d'auteur a supprimé le dépôt légal.)

Et voici le raisonnement de la Cour : La loi du 19 juillet 1793, après avoir consacré, dans son article 1^{er}, le droit exclusif des auteurs sur les écrits en tout genre, subordonne, dans son article 6, la recevabilité de la poursuite en contrefaçon à la condition du dépôt préalable de deux exemplaires à la Bibliothèque nationale.

Or, il résulte implicitement de la formule abrogative de l'article 68 de la loi du 29 juillet 1881 que la loi sur la presse n'a modifié aucune des dispositions législatives régissant antérieurement la propriété littéraire; elle n'a ni porté atteinte au droit

reconnu des auteurs sur leurs œuvres, ni fait disparaître la déchéance de la poursuite pour contrefaçon prononcée contre ceux qui n'ont pas opéré le dépôt légal.

Il résulte seulement de la combinaison nécessaire de l'article 6 de la loi du 19 juillet 1793 avec les articles 3 et 4 de la loi du 29 juillet 1881, que ces articles ont organisé un dépôt nouveau; ce dépôt n'étant pas distinct de celui prescrit par la loi de 1793 et devant, en conséquence, lui être substitué, des modifications sont apportées au lieu du dépôt et au nombre d'exemplaires à déposer; mais il suffit que l'imprimeur, intermédiaire naturel et légal de l'auteur, ait opéré régulièrement le dépôt pour que ce dernier puisse être admis, dans les termes de la loi de 1793, à poursuivre en justice les contrefaçons de son œuvre.

Les éditeurs Girard et Boitte doivent être déclarés non recevables dans leur poursuite parce qu'ils n'ont pas effectué le dépôt et que leur imprimeur ne l'a pas effectué pour eux. Vainement les demandeurs prétendent trouver en leur faveur une exception à cette nécessité du dépôt préalable à la poursuite dans la disposition finale de l'article 3 de la loi du 29 juillet 1881.

C'est par une appréciation inexacte de ce texte de loi que les premiers juges ont rejeté les conclusions de Schwartz de ce chef. Si, en effet, l'article précité, après avoir imposé à l'imprimeur le dépôt de tout imprimé sous peine d'une amende correctionnelle, exempte *in fine* de cette disposition « les bulletins de vote, les « circulaires commerciales ou industrielles et les ouvrages dits de « ville ou bilboquets », cette dispense du dépôt ne vise manifestement que la contravention réprimée par la disposition générale de l'article 3 pour omission du dépôt, obligation dont elle affranchit ces imprimés généralement sans importance, mais ne peut apporter aucune modification à la législation antérieure sur l'effet de l'omission du dépôt, au point de vue de l'action en contrefaçon littéraire.

L'interprétation contraire aboutirait à cette conséquence inadmissible que le rédacteur d'une circulaire commerciale dispensée du dépôt comme imprimé se trouverait, au point de vue de la revendication de la propriété littéraire, traité plus favorablement que l'auteur d'une œuvre sérieuse de littérature ou de science, auquel la loi, pour être admis en justice à poursuivre les contrefauteurs, impose l'obligation de justifier du dépôt préalable.

L'action civile étant écartée par ces considérations, la Cour n'en a pas moins retenu l'action publique et condamné Schwartz, du chef de contrefaçon, aux peines énumérées ci-dessus.

PETITE CHRONIQUE

M. Paul Gilson vient de terminer la cantate pour chœurs et orchestre qu'il a été chargé d'écrire pour l'ouverture de l'Exposition de 1897. L'œuvre est, nous dit-on, absolument remarquable. M. Gilson a tiré un excellent parti de quelques vieux motifs flamands qu'il a supérieurement harmonisés et développés. On pouvait s'attendre d'ailleurs, de la part de l'auteur de la *Mer* et de *Francesca di Rimini*, à une composition sortant de la banalité des cantates officielles.

C'est M. Joseph Dupont qui dirigera l'œuvre, qui exige un imposant ensemble de chanteurs et d'instrumentistes.

La ville de Bruxelles a chargé l'architecte Saintenoy de dresser les plans du pavillon destiné à abriter, à l'Exposition de 1897, les collections municipales. L'édifice, construit dans le parc du Cinquantenaire, sera la reproduction d'un des monuments disparus du vieux Bruxelles, l'ancien palais des ducs de Brabant. Ce palais

faisait partie des bâtiments de la cour, qui s'étendaient de la place Royale au Parc. Fondé sous Jean III, agrandi et embelli par Philippe le Bon et, plus tard, par les archiducs Albert et Isabelle, il fut fortement détérioré par un incendie en 1731 et entièrement rasé en 1777; on n'épargna même pas la chapelle gothique, l'une des plus belles de l'Europe, que les flammes avaient respectée. Dans l'incendie de 1731 disparut une importante série d'œuvres de Rubens où le maître avait célébré le *Triomphe de la Religion*; elles décoraient la salle d'honneur où siégèrent les États généraux et qui avait vu, en 1555, la solennelle cérémonie de l'abdication de Charles-Quint.

A l'angle d'une maison qu'il a construite boulevard de Waterloo, M. Jules Brunfaut a encastré dans la muraille le médaillon de JEAN JACOBS, le fondateur de l'école belge de Bologne. La présence de ce petit monument, très heureusement réalisé en pierre de taille des Écaussines, se justifie par le souvenir que l'administration communale vient d'évoquer en consacrant au généreux orfèvre bruxellois la place voisine, — celle qui sépare le boulevard du Palais de Justice. Le profil de Jean Jacobs est entouré d'un collier formé des attributs des facultés de Bologne et des armes (coquilles de Saint-Jacques) du donateur. C'est à la fois très simple et très élégant. Cet « art appliqué » là est fait pour consoler des ignominies de la rue de la Madeleine.

La culture musicale est de date récente à Bruxelles, si l'on en juge par un article du *Guide musical* consacré à la mémoire du regretté professeur Kufferath, mort la semaine passée. Nous détachons de l'article ce fragment caractéristique : « Quand il vint à Bruxelles, en 1844, à peine y connaissait-on la littérature classique. Rossini et Meyerbeer dominaient au théâtre et dans les salles de concerts avec toute la suite de leurs pâles imitateurs. Beethoven était joué encore par fragments au Conservatoire, comme à Paris; Mozart était apprécié non dans la plénitude de son génie, mais comme un créateur abondant de mélodies séduisantes et faciles. L'œuvre de Bach était ignoré — si son nom n'était pas inconnu, et encore! — de la plupart des musiciens. Kufferath ayant un soir joué dans un salon ministériel un prélude du *Clavecin*, le ministre — c'était Ch. Rogier, je crois — s'avança vers le pianiste et lui dit : « Ce jeune homme, où vit-il? Il a du talent, je veux faire quelque chose pour l'encourager. »

L'Indépendance nous apporte cette douloureuse nouvelle :

L'un des plus distingués violonistes de la capitale, M. Achille Lerminiaux, vient de succomber après quelques jours seulement de maladie. Il y a une semaine, il avait été atteint d'un accès de rhumatisme articulaire et il paraissait hier dans la journée aller beaucoup mieux, lorsqu'il a été emporté subitement par une congestion cérébrale.

Achille Lerminiaux était une personnalité hautement sympathique. Originaire de Genappe, où il était né en 1857, venu jeune à Bruxelles pour s'y perfectionner sur le violon qu'il avait appris seul après avoir joué, tout enfant, du cornet à piston dans les orchestres villageois, il s'était acquis peu à peu une solide notoriété dans le monde musical, par son jeu à la fois chaleureux et de belle qualité. Il avait, du reste, de qui tenir, ayant été l'élève de Vieuxtemps et de Wieniawsky au conservatoire de Bruxelles, dont il fut un brillant lauréat. Il fut, pendant quelque temps, premier violon du théâtre de la Monnaie, dont il quitta l'orchestre pour se consacrer entièrement à la virtuosité et au professorat. On se rappelle avec quel succès, il n'y a pas bien longtemps, il s'était fait entendre aux séances de l'« Association des instruments à vent », dans une sonate de Brahms et dans le quintette du même maître. Il venait de signer un engagement pour une tournée en Norvège avec M. Arthur Degreef, sous les auspices d'Edward Grieg dont il jouait les œuvres de violon avec un charme pénétrant.

La mort si inattendue de ce loyal garçon, de cet artiste sincère et consciencieux, frappé en pleine force de l'âge, causera d'unanimes et sympathiques regrets.

Signalons aussi la mort de M. Charles Stiénon, qui occupa jusqu'en ces dernières années les fonctions de secrétaire de la commission des Musées, actuellement remplies par M. Emile Van

Mons. M. Stiénon, père de l'éminent médecin et professeur de ce nom, rendit de grands services aux artistes dans l'organisation et la direction des expositions, auxquelles il se consacra avec la plus grande activité. Il sera unanimement regretté.

Sur l'initiative du chroniqueur artistique du *Journal de Gand*, M. J. De Geynst, les journalistes gantois viennent de se réunir et de convoquer à une assemblée publique tous les artistes, peintres, musiciens et toutes les personnes qui, à Gand, s'intéressent aux choses d'art. Nos confrères voudraient voir étudier et discuter l'idée de la création d'un palais des Beaux-Arts, ou salle d'expositions, conférences, concerts, etc.

Souhaitons que ce projet aboutisse. Il n'est guère de ville plus mal partagée que Gand sous le rapport des salles de concerts et d'expositions. Le Conservatoire y donne ses auditions musicales dans une sorte de grange et les peintres n'ont d'autre ressource que d'emprunter aux horticulteurs les serres du Casino pour y installer, sur des cloisons provisoires, leurs tableaux.

M. Philippe Zilcken, l'excellent peintre et aquafortiste néerlandais, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie, à la suite de sa participation à l'Exposition de Venise en 1895.

DE PAUL ADAM, CE BON CONSEIL : « Les écrivains, pour complaire à l'abominable public qui, sans cela, les ignorerait d'ailleurs, se bornent à décrire exclusivement les petites misères de la fonction sexuelle. Certains le font avec un talent heureux. Mais, en tant que spécialisation obtuse de métier, il semble bien que l'hypnotisme exercé par le bas-ventre des femmes sur le cerveau des poètes ou des romanciers offre un mince gage de leur entente générale. Il faut espérer mieux. De la sociologie une science va naître, que les philosophes et les historiens conduiront à l'adolescence; et, durant qu'elle se développera, des intelligences s'adapteront à sa théorie pour la réaliser efficacement. *Il s'agirait que les jeunes gens fissent moins de vers et donnassent plus à la méditation sur le sort des races.* Maeterlinck, par ses belles études concernant les métaphysiciens, montre la route au nouvel effort. Que la jeunesse laisse cette besogne d'entremetteur, d'excitation au coût sentimental que couvrent les différents masques de l'art contemporain. Il reste de plus nobles tâches pour l'espoir d'un esthète et où l'habileté d'une plume digeste saurait aussi bien paraître. » — (*Pris à l'excellente REVUE BLANCHE*, en son numéro du 1^{er} novembre 1895, en lequel furent aussi sept lettres suggestives d'EDGARD POE, ce génial, qui, en 1842 (il mourut en 49) sollicita un emploi à la Douane, inutilement!)

La livraison de juillet des *Maîtres de l'affiche*, l'élégante et artistique publication de la maison Chaix, contient d'impeccables reproductions en couleurs des affiches suivantes : JULES CHÉRET, *Quinquina Dubonnet*; GUILLAUME, *Gigolette*; GEORGES MEUNIER, *Excursions en Normandie et Bretagne*; CHARLES-H. WOODBURY, *The Century Magazine*.

Le prix de la livraison est de fr. 2.50. Abonnement 12 livraisons) : Paris, 27 francs. Union postale, 30 francs.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MORT D'EDMOND DE GONCOURT. — THOREAU. *Fragments de son journal*. — LES MARIONNETTES. *Ubu Roi*, par Alfred Jassy. — BILAN ARTISTIQUE DE LA MAISON D'ART — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LE CONCOURS DE ROME. — LE MUSÉE BONNEFOIS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Ninette*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Mort d'Edmond de Goncourt.

C'était un laborieux et un chagrin. Le Sort féroce, incessamment fécond en farces cruelles, augmenta ses charges de Laborieux et ses rancœurs de Chagrin, en lui tuant prématurément son frère. Depuis 1870, à quarante-huit ans, il resta seul à supporter la vie qu'il imaginait (en certains compartiments la cérébralité était étroite) méchante et tracassière.

Il attachait une importance puérile à l'opinion. Quand on l'attaquait dans les journaux, ou même quand il n'obtenait pas la pleine ration d'éloges qu'il croyait due à ses œuvres, il se désolait nerveusement, non pas avec discrétion mais par des lamentations qui parfois devinrent trop publiques. Il ne concevait pas le rôle d'écrivain sans l'accompagnement des banales fanfares. Il n'avait pas la sauvage dignité, la souveraine indifférence de ceux qui, croyant à l'harmonie totale du cos-

mos, accomplissent avec sérénité la tâche à laquelle les pousse la Destinée, sans se préoccuper soit du silence, soit des clameurs!

Il produisait incessamment, avec le rythme de la ponte (*nulla dies sine linea*), mais en s'asservissant à des patiences infinies. Il ne croyait pas à la valeur de ce qui sort spontanément des sources profondes, abondantes et pures de l'Instinct et des Impulsivités où la grande Nature affirme sa puissance intarissable. Il ne concevait l'Art que sous la forme longuement cherchée et minutieusement travaillée, affinée en ciselures. Il était pris, quoique non poète professionnel, dans les systématisations des Parnasses et croyait à l'importance du cérémonial en Littérature.

L'Art ne lui apparaissait pas en force sociale, à l'égal du Droit, de la Religion, du Langage, omni-présent et omni-salutaire. Il était de ceux, de plus en plus rares, qui n'y voient qu'une ambrosie à l'usage des dieux, des demi-dieux, et des larbins de lettres qui circulent autour de la table dressée dans les Olympes. Aristocrate par idiosyncrasie, il mettait de l'aristocratie en tout et pratiquait le senton d'Horace : *Odi profanum vulgus et arceo*, sans se douter des terribles revanches de l'Universel quand l'homme, toujours pygmés fût-il un héros, tente de s'y soustraire et de marcher sans lui en écolier égaré, en chamelier désertant la caravane.

Aussi vivait-il solitaire et geignant, maladif et hypo-

condre, farouche et mauvais coucheur, se confectionnant un monde artificiel, esthétique et, par certaines manies, bourgeois, composé d'ameublements précieux, encombré d'une population de bibelots, de japonaiseries, de « jolies choses », ces trop jolies choses qui enlèvent à l'existence sa gravité sévère et invigorante. L'intérieur le tenait, le *home* confortable et « distingué ». Il croyait à l'importance de l'ambiance matérielle familiale. Sa demeure foisonnait de brimborions et son jardin était lisse et peigné comme un jardin de poupée. Il a senti plus tard la vanité, le vide, la banalité incurable de ces raffinements : du moins, les amertumes et les propos désillusionnés et mécontents qui saturent le *Journal* de sa vie, en donnent-elles le soupçon.

Mais, à travers le demi-siècle qui s'achève avec le dramatique de tant de morts illustres en lesquelles se liquident, non sans déficit, tant d'efforts et tant d'espérances, il a marché très fier en son intransigeance et sa triste humeur de Prince noir, artisan de tentatives hautes et producteur de quelques œuvres magistrales et très belles qui ne périront pas. S'il a trop cru à la vertu de l'humaine volonté, si presque tout ce qu'il a fait se raidit en une opiniâtreté de grammairien, si la substance esthétique en souffre et manque des suprêmes beautés de l'abandon et du naturel, rien de ce qu'il a modelé n'est dépourvu de la noblesse que donne à tout ce qu'elle projette au dehors une âme teuale, dédaigneuse et fière; et à ce point de vue son art a une dignité spéciale qui, si elle n'éveille pas les sympathies, suscite un très haut respect. Beaucoup de ses livres ont l'aspect sévère des rites rigoureusement et méticuleusement observés, et la froideur imposante des architectures trop disciplinées. D'autres sont des produits d'un esprit s'acharnant aux détails, *s'obstinant* plutôt, car acharnement suppose passion et, la plume à la main il ne fut jamais un passionné. C'était plutôt un érudit de lettres, un dépouilleur d'archives, un chercheur de menus faits, mettant à ces opérations quasi-administratives les soins ingénieux et la sûreté esthétique d'un homme de goût qu'offensaient toutes les vulgarités.

Peut-être que dans l'ensemble énorme de son œuvre, les morceaux, sinon les plus attrayants, du moins les plus annonciateurs d'un genre nouveau furent les études historiques auxquelles il se consacra avec prédilection, s'éprenant, il est vrai, plus du document que de la chaleur vivante du personnage, ne sachant pas franchir le défilé magique par lequel l'érudit grandit aux proportions de l'historien, évocateur alors de généralités saisissantes, suscitateur ardent des turbulences humaines comme Michelet ou Shakespeare. Il affirma souvent que le roman était fini, fini par usure, fini par éreintement, fini par épuisement de mode et par fatigue d'habitude. Il alla à l'Histoire, et essaya d'aller au Théâtre, comprenant, mais sans des forces suffisantes pour les réali-

ser en chefs-d'œuvre, que là, dans ces deux genres, sont les réserves de l'avenir littéraire. Il avait, mais vaguement, l'intuition que toute l'histoire, toute, toute, est à refaire; qu'il n'est pas un événement, pas un personnage qui ne soit à dépeindre en des lignes et des couleurs contemporaines revisées; que le stock de travaux à tenter de ce côté est immense et d'une séduction irrésistible; que l'artiste, le véritable écrivain, y sera poussé, invinciblement, revêtant, à l'exemple des Tacite, des Salluste ou des Thucydide, la vérité historique des splendides draperies de l'art, géminant enfin la Science et le Style.

Dans l'ensemble de sa vie tourmentée et gémissante, l'homme se manifeste grand et admirable. Ce fut un Barbey d'Aurevilly mélancolique et penché, un de ces composés complexes de misères, de talent, de souffrances, de fragilités, en lesquels se concentra la personnalité de tant de grands artistes français du XIX^e siècle, toujours se plaignant du Sort et de l'ingratitude parce qu'ils n'ont pas su vivre la grande vie simple et solidaire des masses, la seule heureuse et vraiment glorieuse, la seule vraiment harmonieuse. Raffiné comme il l'était, il se créa un isolement qui, dans sa vieillesse grondeuse et marasmeuse, devait être affreux et désespérant. Il ne pouvait se rendre compte du bizarre et dur phénomène d'un génie de sa trempe, incompris, délaissé, critiqué, non-aimé, à l'âme invariablement endolorie, car tout la contusionnait et lui faisait vilaine mine.

Le secret de son malheur fut dans l'égotisme esthétique qu'il avait pris d'abord pour une force et dont il ne comprit la redoutable infirmité, la terrible déconvenue, que lorsqu'il était trop tard pour qu'il pût encore sentir et savourer la fécondité de l'Humanité et comprendre le crime maladroit qu'il y a à s'en séparer. Il mourut sans deviner l'énigme, prisonnier de son orgueil déçu, n'ayant jamais respiré l'atmosphère des grandes fraternités. Il acheva ses jours sous la pression de cette revanche cosmique impitoyable, qui fut cruelle et ricanante au point d'en affaiblir même son talent!

**

Voici la liste, étonnante par sa fécondité et le mérite de la plupart des œuvres, des livres écrits par ces frères siamois, si intimement unis que la part de chacun dans les pages communes est presque indéchiffrable, et que Barbey d'Aurevilly, après la mort de Jules en 1870, appelait Edmond, le survivant : LA VEUVE. Tout au plus quelques-uns se sont-ils risqués à dire que Jules, le prémourant, représentait la pensée plus vive, plus humoristique, plus finement sarcastique et descriptive, plus ingénieusement railleuse, la partie féminine, dans ce mariage artistique et littéraire. Fécondité, écrivons-nous, fécondité merveilleuse! Oui, mais par cela,

étouffeuse aussi, peut-être, des plus beaux membres de cet organisme de travail et d'art, de cette architecture indéfinie. La gloire des deux frères eût, sans doute, été plus lumineuse si les rayons de leurs âmes singulières et puissantes s'étaient concentrés sur quelques-unes de leurs extériorisations, au lieu de se disperser en une prolifération inondante. On se trouble, on se perd en ces appartements multiples, on ne sait plus où arrêter son choix. Et ce mal de confusion est plus sensible encore pour ceux qui, n'ayant pas assisté à l'éclosion successive de cet ininterrompu labeur, n'ont pu formuler un jugement au fur et à mesure de l'apparition de ces cinquante volumes d'une variété surprenante.

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)

En 18⁰⁰. — Germinie Lacerteux. — Madame Gervaisais. — Renée Mauperin. — Manette Salomon. — Charles Demailly. — Sœur Philomène. — Quelques créatures de ce temps. — Pages retrouvées, précédées d'une préface par GUSTAVE GEFFROY. — Idées et Sensations. — Préfaces et Manifestes littéraires. — Théâtre (Henriette Maréchal, La Patrie en Danger). — Portraits intimes du XVIII^e siècle. — La Femme au XVIII^e siècle. — La Duchesse de Chateauroux et ses sœurs. — Madame de Pompadour. — La du Barry. — Histoire de Marie-Antoinette. — Histoire de la Société française pendant la Révolution. — Histoire de la Société française pendant le Directoire. — L'Art du XVIII^e siècle. (Trois séries : Watteau, Chardin, Boucher, Latour; — Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot, Cochin; — Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prud'hon) (3 vol.). — L'Italie d'hier. Notes de voyage, 1855-1856, entremêlées de croquis de JULES DE GONCOURT. — Gavarni (l'Homme et l'Œuvre) — Journal des Goncourt (Mémoires de la vie littéraire) (9 vol.).

GONCOURT (JULES DE)

Lettres, précédées d'une préface de H. CÉARD.

GONCOURT (EDMOND DE)

La Fille Élixa — Les Frères Zenganno. — La Faustine. — Chérie. — La Maison d'un artiste au XIX^e siècle (2 vol.). — Les actrices du XVIII^e siècle (Sophie Arnould, M^{me} Saint-Huberty, M^{lle} Clairon, La Guimard) (4 vol.). — Les Peintres japonais (Outamaro, Hokousai) (2 vol.).

THOREAU ⁽¹⁾

FRAGMENTS DE SON JOURNAL

(Traduction inédite.)

A travers les obscurités de pensée de cet être qui ne pensait que pour lui-même, rustique, dédaigneux de plaire, prenant les lumières comme elles lui venaient, je retrouve, si étrangement fraternel, cet autre sauvage que la méditation la plus concentrée et l'âme la plus passionnée et tourmentée avait conduit à cette géniale parole : « Aime et fais ce que tu veux. » Saint Augustin et Thoreau, par dessus tant de pensées, de synthèses, de races, de croyances diverses et profondes, pourraient se regarder et se comprendre.

Quand j'ai accès à la barrique de sermons qu'un homme prêcha, de semaine en semaine, tout le long de sa vie, j'ai beau savoir qu'il vit courageusement et gaiement, je ne parviens pas à me figurer quel intervalle il pouvait bien y avoir pour le sourire et pour

(1) Voir l'Art moderne du 24 mai dernier, p. 163.

l'éclat de rire, entre chacune de ces pages si tristes et si graves. On dirait que la sincérité et le sérieux de la vie sont en proportion de la tristesse avec laquelle on les décrit ! Quand je réfléchis que deux fois par semaine, pendant tant d'années, il a ruminé et prêché un sermon de cette espèce, j'ai l'impression qu'il doit avoir été un homme mélancolique, adonné au spleen, et je me demande s'il digérait bien sa nourriture. Il semble que pour lui le fruit de la vertu ne fut jamais un bonheur insouciant. Tous les grands esprits ont eu une grande gaité, qui semblait être une légèreté profane pour ceux qui ne les comprenaient pas, mais leur religion avait une base d'autant plus large qu'elle était moins apparente. La religion que j'aime est très laïque. Notre clergé est aussi mort et aussi possédé du diable que tous les réformateurs. La matière de leurs enseignements est aussi agressive que celle des hommes politiques. Notre religion est aussi peu publique et aussi incommunicable que notre veine poétique, et il ne faut y toucher qu'avec autant d'amour et de tendresse.

Je trouve que c'est un plus grand succès pour un conférencier d'impressionner les natures simples, peu cultivées, que d'impressionner les gens raffinés et complexes, car toute culture est nécessairement superficielle et il n'est pas même toujours sûr qu'elle soit dirigée vers le centre...

Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un d'assez courageux pour jouer, seul avec nous, le jeu de l'amour sans qu'il y ait une tierce chose, une tierce personne ou un monde de choses pour nous soutenir et nous encourager. On jette quelque chose entre deux.

L'amour est si subtil et dédaigneux que je ne vois pas comment il peut jamais commencer. Vous attendez-vous à ce que je vous aime si mon amour est, pour vous, chose secondaire ? Vos paroles sont souillées si la pensée du monde darde entre moi et la pensée que vous avez de moi. Vous n'êtes pas assez aventureux pour l'amour. Il devrait traverser des déserts sans sourcilier, sans frissonner. Aussitôt que je vois des gens qui n'aiment que ce qu'ils voient de leurs amis, et non les hautes espérances qu'ils s'en forment par eux-mêmes, je les plains et n'ai pas besoin de leur amour.

Vous ai-je demandé de m'aimer, moi, moi qui me déteste ? Non, aimez ce que j'aime, et je vous aimerai parce que vous l'aimez.

L'amour qui se contente de l'histoire passée de ceux qu'il aime est bien faible et éphémère. Il ne prépare pas le sol à porter de nouvelles moissons plus vigoureuses et vivantes que les anciennes.

« Je voudrais avoir du temps pour m'adonner à ces choses », soupire le monde. « Quand j'aurai fini ma couture et mon ménage je ne resterai plus en arrière. »

L'amour ne s'arrête jamais, n'est jamais en repos, non plus que son objet. C'est le soleil en rotation perpétuelle, le bourgeon qui s'épanouit.

Si je savais ce que j'aime, ce serait parce que je m'en souviens.

La vie est immense, et immense sont les deux choses qui l'entourent, le Passé et le Futur. La nature serait-elle si sereine et si belle si la destinée de l'homme n'était pas aussi belle et sereine ?

A quoi suis-je bon, moi qui suis toujours en quête de choses élevées, à quoi suis-je bon, sinon à écouter et à raconter les nouvelles, à apporter le bois et l'eau, et à compter combien d'œufs les poules ont pondus ? Pourtant, au milieu de tout cela je m'attends à ce que ma vie commence et continue. Je ne veux pas être plus longtemps un aspirant. Je verrai dans le présent ce que je cherchais. Je serai tout entier où je suis, mes facultés seront unanimes.

J'ai passé la journée à la bibliothèque de Cambridge. Quel désert de livres ! En cherchant les livres écrits depuis trois siècles sur le Canada, j'ai vu comment l'un était bâti sur l'autre, chaque auteur consultant son prédécesseur et le citant. On pouvait les lire tous sans changer de position sur l'échelle. Quoi qu'il y ait peut-être un millier de livres sur le même sujet, il n'est peut-être besoin d'en connaître que trois ou quatre, et il faut trouver lesquels, qui diront l'essentiel. Les livres qui sont de vrais livres sont rares, y en a-t-il plus d'une demi-douzaine sur un millier ?

J'ai vu que pendant que nous défrichions des forêts en notre marche de civilisés vers l'ouest, nous accumulions une forêt de livres derrière nous, aussi sauvage et aussi inexplorée que les primitives « terres inconnues ». Les volumes du xv^e, xvi^e, xvii^e siècle, si près l'un de l'autre dans la bibliothèque, sont rarement ouverts, et en réalité sont oubliés; notre littérature ni nos journaux n'en parlent. J'en pris un et cela me fit l'effet de regarder un inaccessible marais recouvrant un bourbier de dix pieds de profondeur, où les monarques de la forêt couverts de mousse et étendus se dépêchaient de devenir de la tourbe. Ces vieux livres donnaient l'idée d'une certaine fertilité, d'un sol comme celui de l'Ohio, comme s'ils étaient le fumier dont les nouvelles littératures pourront jaillir. J'entendais mugir les grenouilles énormes et bourdonner les moustiques à travers le cuir gaufré des grosses reliures, sitôt que j'avais fermé le livre. La littérature en décomposition est le plus riche de tous les sols.

Mon ami, mon ami ! Je te parlerai si franchement que tu me prieras de m'arrêter, de peur que je ne me vole moi-même. M'adresser à toi m'enchanté, il y a quelque chose de si clair dans cette délivrance. Je suis délivré de mon histoire ; si je la disais à *des étrangers*, elle languirait, elle s'attarderait encore en moi comme si elle n'avait pas été dite, ou comme si je ne la connaissais pas bien moi-même.

Nous ne devrions pas essayer d'analyser froidement nos pensées, mais notre plume devrait suivre leur courant et les transcrire exactement. L'impulsion est, après tout, le meilleur des linguistes ; sa logique, si elle n'est pas conforme à celle d'Aristote, ne peut pas manquer d'être convaincante. Plus nous approchons d'une transcription complète mais simple de notre pensée, meilleure sera l'œuvre, car nous pouvons supporter l'examen de nous-mêmes quand nous sommes passifs ou quand nous agissons involontairement — comme lorsque nous sommes les hôtes d'une pensée nouvelle — mais rarement pourrions-nous supporter de nous analyser pendant que nous faisons un effort, surtout un grand effort.

Celui qui vit en suivant la loi suprême est en un sens affranchi de toute loi. C'est malheureux certainement de découvrir une loi qui nous lie quand nous ne savions pas que nous étions liés. Vis libre, enfant du brouillard. Celui pour lequel la loi est faite, qui n'obéit pas à la loi, mais auquel la loi obéit, se repose sur des étreintes, il est transporté où il veut ; car l'homme est supérieur à toutes les lois, qu'elles soient du ciel ou de la terre, quand il sait s'emparer de sa propre liberté.

LES MARIONNETTES

Ubu Roi, drame en cinq actes en prose, restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les Marionnettes du THÉÂTRE DES PHYNAnces, en 1888, — par ALFRED JASSY. Paris, édition du *Mercure de France*, 1896, petit in-12, 171 pages.

Un particulièrement curieux et drolatique petit livre, apparaissant, aux premières lignes, mystificateur et fou, extravagant, incohérent, se fichant du lecteur, accumulant les blagues estudiantines, les rattachements chimériques, en une action mouvementée, tronçonnée, cahotée, racontant l'usurpation du trône de Pologne par LE PÈRE UBU, capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle rouge de Pologne et ancien roi d'Aragon, cornegidouille !

Mais peu à peu la très nette saveur de ce spectacle, en tant que spectacle de Marionnettes, s'affirme et vous prend aux lèvres.

Les Marionnettes ! Le dérèglement des événements que les esprits enfantins si étrangement imaginatifs substituent, avec un sérieux inconsciemment comique, à la réalité. Toutes les choses vraies, tous les personnages historiques conservant leur essence foncière, mais subissant les transformations imprévues et risibles que les écoliers et les gens du peuple, ces naïfs équivalents, impriment à ce que ne pénètrent pas leurs cerveaux rudimentaires. Et ce monde baroque, suscitant sans interruption le rire, conservant pourtant une allure forte et parfois terrible, les profondes ossatures naturelles faisant, malgré tout, saillie avec leur caractère d'immuabilité et d'impitoyabilité.

Les Marionnettes ! Ces brimborions exprimant le grand dans les travestissements, les déclanchements, les inadmissibilités qu'autorise le brimborionnage. Ces *homunculi* dont tant d'esprits graves et esthétiques subissent la mytérieuse attirance comme si, vraiment, en rapetissant les comédies humaines et en ressuscitant les hommes en fantoches on approchait davantage de la vérité dérisoire et triste. Les Marionnettes, auxquelles présentement, dans le monde artistique, plusieurs s'adonnent avec une passion sarcastique, avec acharnement et amertume, donnant un singulier et humoristique plaisir à regarder les sociétés humaines en braquant sur elles les gros bouts de la lorgnette. Les Marionnettes qui semblent remettre la vie mieux au point en réduisant au minimum tout ce qui s'y agite ; en expulsant de l'ambiance les orgueils, les prétentions, les vanités, les fragiles grandeurs ; en campant en relief le comique des soi-disant puissantes conjonctures et des, se croyant tels, considérables personnages.

L'hiver prochain, dans l'atelier de Charles Van der Stappen, il y aura, assure-t-on, une exposition de marionnettes et de poupées, des groupes complets, des troupes, de figurines modelées et attifées par nos artistes, réalisant le jeu complet des petits bons-hommes ou des petites bonnes femmes, destinées à exprimer, sur une scène guignolée, par exemple la *Mort de Tintagiles* de notre Maeterlinck, ou bien encore les drames d'Hugo tels qu'on les vit accommodés plaisamment dans les eaux-fortes de Raffaëlli, à la Maison d'Art, récemment. Que ces fervents ingénieurs pensent aussi au *Roi Ubu* : il en vaut la peine. Que de même les entreprenants escholiers du Diable-au-Corps pensent à représenter cette funambulie, qui vraiment est un cratère à rires.

Et en même temps, pour qui descend sous l'amusante surface de ce réjouissant petit drame, bientôt se découvre une satire, une satire bon-rateau, certes, de plusieurs habituelles salcetés humaines.

Le Roi Ubu, le Père Ubu, qui jure à tout propos « par sa chandelle verte », réalise un bel ensemble des défauts hideux qui font les qualités de quelques beaux politiques, souverains ou grands financiers : le cynisme invraisemblable, l'absence de sens moral atteignant le grotesque, l'abandon puéril et grandiose à toutes les versatilités de la vie, la prompte accommodation aux contrariétés les plus bousculantes, le bavardage puéril et sans fin, la grandiloquie imbécile, se mêlant, s'enchevêtrant, se tiraillant, s'harmonisant, se griffant, se retrouvant en cet ébouriffant personnage avec une maestria qui dériderait la momie d'un Pharaon et ferait tressauter un crocodile à en perdre ses écailles. Ce Père Ubu est inimitable dans l'art de retomber sur ses pattes en des poses de juif habitué à emmagasiner toutes les avanies pour les transformer en « Phynances » et cabriole sans une seconde de déconcertement. Ah ! le vilain, ah ! le cruel, ah ! le désopilant, ah ! l'amusant, ah ! l'idiot, ah ! le sale, ah ! l'aimable bonhomme !

Bilan artistique de la Maison d'Art.

Toutes les recettes de la Maison d'Art sont exclusivement consacrées à l'amélioration et au développement de l'œuvre.

Du rapport présenté à la société anonyme *L'Art* par son Directeur, il ressort que la MAISON D'ART, ouverte le 10 décembre dernier, a organisé jusqu'à la date du 15 juin, c'est-à-dire pendant une période de six mois, dix expositions, onze conférences littéraires, sept auditions musicales, trois représentations dramatiques, trois réceptions particulières et trois ventes. On n'accusera pas la MAISON D'ART d'avoir manqué d'activité ou d'initiative.

Les *Expositions* ont été : 10 décembre, œuvres d'ALFRED STEVENS; 18 janvier, tableaux d'ALFRED VERHAEREN, sculptures de PAUL DU BOIS; 15 février, œuvres de JEAN PORTAELS et des anciens élèves de son atelier; 19 mars, dessins et lithographies d'ODILON REDON, peintures et aquarelles de FRANZ-M. MELCHERS, sculptures d'A. CRACO; 2 avril, peintures et sculptures de J.-F. RAFFAËLLI; 13 mai, affiches des MAÎTRES FRANÇAIS ET BELGES; 15 mai, œuvres originales de J.-B. CARPEAUX.

Une exposition de monnaies anciennes et de médailles et deux expositions de tableaux des Écoles belge et française, suivies de ventes, ont complété cette série.

Les conférenciers ont été : CAMILLE LEMONNIER, EDMOND PICARD, GEORGES LAGUERRE, ÉMILE SIGOGNE, l'abbé CHARBONNEL, M^{me} R. NYST, MM. ROLAND DE MARÉS, H. CARTON DE WIART, ÉMILE VERHAEREN, ELISÉE RECLUS et JULES BOIS.

Aux concerts se sont fait entendre : le *Quatuor Ysaye* MM. E. YSAYE, MARCHOT, VAN HOUT et JACOB; l'*Octuor vocal* fondé par M. LÉON SOUBRE; la société chorale *Pro Arte* dirigée par MM. LÉONARD et CLOSSON; M^{mes} EVERAERS et MAILLY, M^{lle} WEILER, MM. THÉO YSAYE, DUFRANNE, DERU, ENDERLÉ, PENNEQUIN, BOUSSEZ, etc.

Sur le théâtre de la MAISON D'ART ont été représentés par M. Lugné-Poe et la troupe du Théâtre de l'Œuvre : *Le Petit Eyolf* (trois actes) d'H. IBSEN et *Les Fleureurs* (un acte) de CH. VAN LERBERGHE; par M. Mouru de Lacotte et la troupe du théâtre de la MAISON D'ART : *Intérieur* (un acte), et *La Mort de Tintagiles* (cinq actes) de MAURICE MAETERLINCK; par M. Dupont et M^{lle} E. Gauthier : *le Baiser* (un acte) de THÉODORE DE BANVILLE.

Nous ne parlerons que pour mémoire des réceptions particulières organisées par la *Libre Esthétique*, par la *Fédération des avocats belges* et par le colonel Smaguine, attaché militaire de Russie, qui toutes trois ont été très brillantes. On y a applaudi, entre autres, M^{me} Jeanne Raunay, MM. Eugène et Théo Ysaye; le Théâtre d'ombres du *Diable-au-Corps* y a donné une représentation accueillie avec un vif succès.

De nombreux et importants projets d'expositions, de concerts, de conférences et de représentations dramatiques seront réalisés dès le début de la saison prochaine, en octobre.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE.¹

Mimique théâtrale. Professeur : M. VERMANDELE.

Premier prix : MM. Massart et Robert, M^{lles} Segers et Vindevoegel; rappels du 2^e prix avec distinction : M. Wauquier, M^{lle} de Guevara; 2^e prix avec distinction : M^{lles} Dauchot et Polyte; 2^e prix : M^{lle} Collet, M. Bracke, M^{lle} Derboven; 1^{er} accessit : MM. Defreyne, Callet, M^{lles} Abbeloos, Muhlen, MM. Desmedt, Servais, M^{lles} Braive, Schouten, Van Steenkiste.

Déclamation. Professeurs : MM. VERMANDELE, CHOMÉ, M^{me} NEURY-MAHIEU.

1^{re} mention : MM. Massart, Robert, Thirionet, élèves de M. Vermandele; MM. Wauquier, Mourickx, élèves de M. Chomé; M^{lles} De Creus, Friché, Dauchot, Hoffmann, élèves de M^{me} Neury-Mahieu.

2^e mention : M. Defreyne, M. Vermandele, M^{lles} Baugniet, Collet, de Guevara, M^{me} Neury-Mahieu.)

Tragédie, comédie hommes. Professeur : M. CHOMÉ. 1^{er} prix avec distinction : M. Staquet; 1^{er} prix : M. Sermon.

Id. (jeunes filles. Professeur : M^{lle} TORDEUS, 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lle} Denys; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Polyte; 1^{er} prix : M^{lle} Segers; 2^{me} prix avec distinction : M^{lle} Derboven; 2^{me} prix : M^{lle} Barat, Schouten et Nachtsheim.

LE CONCOURS DE ROME

(ARCHITECTURE.)

Le prix de Rome conféré le 3 juillet pour le concours d'architecture à M. Cols, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, excite, paraît-il, quelque mécontentement. La décision du jury est vivement critiquée et soulève des protestations de la part des concurrents.

Voici la requête que quatre d'entre eux viennent d'adresser au Ministre des Beaux-Arts. L'objet du concours était, on le sait, un « Projet de Musée des Beaux-Arts ».

MONSIEUR LE MINISTRE,

Nous soussignés, concurrents du dernier concours pour le grand prix d'architecture dit de Rome, nous permettons de soumettre à votre haute appréciation les quelques considérations suivantes sur le résultat de ce concours, et en appelons à votre bienveillance pour accueillir favorablement notre requête.

Le programme du concours prescrivait de ne pas dépasser, pour le bâtiment principal à élever, la superficie de 8,000 mètres carrés.

(1 Fin. Voir nos trois derniers numéros.)

Un des six concurrents a vu son projet mis hors concours pour avoir donné à la construction totale une superficie de 44,274 mètres carrés.

Nous constatons pourtant que le projet classé premier se présente dans les mêmes conditions, vu qu'il occupe également, pour la construction totale, la superficie de 9,176 mètres carrés.

Il est donc évident que le jury a interprété le programme tantôt comme si la mesure de 8,000 mètres carrés était celle de la construction totale, tantôt comme si elle n'affectait que le bâtiment principal.

Nous soussignés osons vous demander, Monsieur le Ministre, que le jugement émis par le jury du dernier concours de Rome soit examiné à nouveau par lui, ou bien que le rapport émanant de ce jury soit soumis à l'arbitrage des membres de l'Académie Royale.

Nous nous permettons également de vous faire remarquer que ni le second prix ni les mentions honorables n'ont été décernées, contrairement aux usages.

Nous vous prions, Monsieur le Ministre, d'agréer avec nos remerciements l'hommage de nos sentiments respectueux.

ÉMILE LAMBOT, A. VAN ARENBERGH, D. WILLAERT, J. DRIES.

LE MUSÉE BONNEFOIS

La représentation plastique des toiles de maîtres est, depuis quelques années, fort en vogue. A Paris, à Londres, ce spectacle nouveau a excité la curiosité sympathique de la foule. Et voici qu'en cette foire de Bruxelles aux visées scientifiques, où le kinéscope coudoie la baraque aux rayons X, les tableaux vivants font à leur tour leur apparition.

M. Bonnefois, l'auteur d'un volume de vers dont Armand Silvestre n'a pas dédaigné d'écrire la préface, a eu l'idée — à première vue paradoxale — d'installer en pleine kermesse, dans le brouhaha des cors de chasse et de la grosse caisse, la *Vie de Jésus et la Passion en 18 tableaux vivants d'après les grands maîtres de l'art chrétien*. La représentation d'ouverture, à laquelle étaient conviés la presse et les artistes (une « première » à la foire!), a démontré que ce coup d'audace serait récompensé. Le succès a été très franc, très net et unanime.

C'est, en effet, un spectacle intéressant que cette succession de scènes composées avec le souci de la vérité et de la vie, qui dégagent une réelle impression d'art. Le groupement des figures, le choix et l'éclat des costumes, la variété de l'éclairage et du décor, la conviction avec laquelle tous les personnages « tiennent la pose », tout concourt à cet harmonieux ensemble, que trouble seul un accompagnement musical malheureusement emprunté au répertoire des opéras modernes et des « morceaux de salon. »

Le *Christ et la Samaritaine* d'après Ribera, la *Flagellation* d'après le Corrège, la *Descente de Croix* d'après Holbein, la *Grotte du Sépulcre* et la *Résurrection* d'après Raphaël ont été particulièrement admirés. Et parmi les interprètes, louons spécialement M. Bonnefois fils, qui a trouvé pour le personnage du Christ une noblesse d'attitudes, une douceur de gestes et de physiognomie absolument remarquables. Nul doute que ce consciencieux artiste soit un mime tragique de premier ordre.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Ninette

A la demande du compositeur Lecocq, M. Grisier, directeur du Théâtre des Bouffes-Parisiens, avait engagé M^{lle} Marcelle Dartois (alias Marie Desportes), aux appointements de 4,500 francs par mois plus les feux, pour créer le rôle principal de *Ninette* qu'il comptait monter l'hiver dernier. M^{lle} Dartois devait en outre, aux termes du contrat, interpréter le principal rôle de toutes les œuvres de Lecocq qui seraient montées ou reprises aux Bouffes. Et tel était l'enthousiasme qu'excitait à ce moment l'artiste que la propriété personnelle de tous ses rôles lui fut attribuée, le directeur s'obligeant à ne les distribuer à une autre interprète qu'en cas d'indisposition de M^{lle} Dartois!

Pour donner à cet extraordinaire contrat une sanction sérieuse, on ajouta un article ainsi libellé :

« Dans le cas où l'engagement viendrait à être inexécuté, il sera versé un dédit de 60,000 francs par celui qui manquerait aux obligations par lui prises. »

Aux cours des répétitions, M. Lecocq et l'auteur du livret déclarèrent avec sérénité à M. Grisier que M^{lle} Dartois ne convenait pas au rôle de *Ninette* et qu'il fallait la remplacer. Le directeur des Bouffes s'exécuta, mais l'artiste l'assigna aussitôt en paiement du dédit, et le tribunal civil de la Seine, à l'audience du 2 juillet, donna gain de cause à celle-ci.

« A supposer que les répétitions d'une pièce aient démontré l'insuffisance d'un artiste, le directeur d'un théâtre ne peut, dit le jugement, s'en prendre qu'à lui-même des conséquences d'un engagement qui n'a pas été subordonné aux réserves d'usage et il ne saurait se prévaloir d'un traité avec la Société des auteurs dramatiques, non opposable à l'artiste, qui y est resté étranger.

D'ailleurs, en admettant que les règles qu'il consacre soient applicables aux artistes engagés à la saison ou à l'année, sans indication d'un rôle déterminé, elles ne sauraient l'être à ceux dont l'engagement vise spécialement certains rôles pour lesquels il leur assure un véritable privilège. »

M. Grisier doit réfléchir, un peu tard, aux inconvénients de se montrer trop galant.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ballades, par PAUL FORT. *Louis XI, curieux homme*, esquisse pour un *Louis XI, homme considérable*. Paris, collection du *Livre d'art*, 14, rue Séguier. — *Les Maîtres Chanteurs de Nürnberg*, par RICHARD WAGNER, traduction littéraire complète avec avant-propos, annotation philologique, étude critique et commentaire musicographique, par L.-F. DE BRINN' GAUBAST et EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, E. Dentu.

PETITE CHRONIQUE

Le succès qui a accueilli dans la Presse et auprès des artistes et des amateurs, spécialement à l'étranger, les efforts désintéressés de la MAISON D'ART, a décidé la direction de celle-ci à ne pas fermer les galeries pendant les vacances annuelles. La Maison pourra être visitée pendant la saison d'été, comme d'habitude, de 10 heures du matin à 5 heures de l'après-midi. Une exposition de

tableaux et d'objets d'art, parmi lesquels des toiles de L. Artan, de W. Bauquesne, d'H. Bellis, d'H. de Braekeleer, de L. Dubois, de Fourmois, de Géricault, de F.-M. Melchers, de F. Rops, d'E. Smits, d'A. Stevens, d'A. Verwée, de M^{me} Mommen-Ithier, etc., occupe en ce moment la grande salle et ses dépendances.

Le jury d'admission et de placement pour le compartiment belge de la Section des beaux-arts de l'Exposition internationale de 1897 est composé comme suit :

Président : M. le duc d'Ursel, sénateur à Bruxelles.

Membres : MM. De Vriendt, directeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers; Struys, artiste-peintre à Malines; de Beeckman et Khnopff, id. à Bruxelles; Wauters, id. à Paris; Desenfans, Vanderstappen et Vinçotte, statuaires à Bruxelles; Janlet, architecte à Bruxelles; De la Censerie, id. à Bruges; Lenain, artiste-graveur à Bruxelles.

Secrétaires : MM. Lambotte, avocat, et Van Mons, secrétaire de la commission directrice des musées royaux de peinture et de sculpture de l'État.

D'après la *Métropole*, la ville de Gand, d'accord avec le gouvernement, va dégager et restaurer cinq des principaux monuments de la cité d'Artevelde. Ce sont : l'église Saint-Nicolas, la cathédrale, plus connue sous le nom de Saint-Bavon, l'antique Halle aux draps, le Beffroi et l'Hôtel de ville, ce chef-d'œuvre de l'architecte anversois Dominique de Waghemaker.

Le *Cercle archéologique* de Gand organiserait, dit-on, à cet effet, une loterie et émettrait pour 500,000 francs de billets dont le produit couvrirait une partie des frais de restauration.

M. Henri Van Cutsem, ami et admirateur du peintre Henri de Braekeleer, a élevé, comme nous l'avons dit, un monument sur sa tombe au cimetière du Kiel. Par acte passé devant le notaire Ceuterick, d'Anvers, il vient en outre de faire une donation entre vifs au profit du bureau de bienfaisance d'Anvers, à charge d'entretenir la tombe d'Henri de Braekeleer et dans le cas où le dit cimetière viendrait à être désaffecté, de réclamer de la ville une concession dans le nouveau cimetière et de veiller au transfert des cendres du défunt, ainsi que du monument funéraire, au dit endroit et d'y continuer l'entretien.

Signalons aux artistes, aux bibliophiles et aux curieux les deux catalogues parus ces jours-ci, l'un à Bruxelles, chez Edmond Deman, l'autre à Paris, à la Bibliothèque de l'Association, rue Guénégaud, 47. Le catalogue de M. Deman renferme de nombreuses raretés icono-bibliographiques, parmi lesquelles : l'édition (illustrée de vingt planches à grande marge) des contes de La Fontaine dite « des Fermiers généraux »; les *Amours de Psyché et de Cupidon*, du même; l'édition dite « du Régent », avec reliure ancienne, des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*; la première édition de *Our mutual friend*, de Dickens, etc., etc. — La salle de l'Association s'est ouverte à une exposition permanente d'estampes, de dessins, de lithographies, de pastels, d'albums, d'affiches, etc., parmi lesquels nous relevons notamment les portraits de Verlaine par F.-A. Cazals, des œuvres d'Ibels, de Willette, de Carrière, d'A. Charpentier, de Maurice Dumont, d'Henri Rivière, etc.

UN PORTRAIT PAR HOLBEIN. — M. Félix Gérard, l'expert belge très connu établi à Paris et qui possède la plus belle série d'œuvres de Courbet qu'on puisse imaginer, détient également un

admirable portrait par Holbein dont M^{me} LAURE BARDON vient de réussir une lithographie d'une vérité et d'une tonalité puissantes. Depuis qu'Odilon Redon s'est acharné à rendre à l'art lithographique la place que des artistes veules et sans enthousiasme lui avaient fait perdre, il est redevenu un des moyens les plus intenses de reproduire la pensée et les œuvres. Le portrait de M^{me} Laure Bardon l'affirme clairement. La maison Dietrich, de Bruxelles, si attentive à mettre en relief les belles reproductions des grandes œuvres, exposera, sans doute, celle-là très prochainement à son très esthétique étalage.

Pour paraître prochainement à Toulouse : l'*Iconographie complète de l'Affiche belge*, édition de luxe sur beau papier couché, contenant une étude critique sur l'Affiche belge par Demeure de Beaumont, la reproduction en simili-gravure de la plupart des affiches, le portrait et la biographie des artistes. Prix de souscription : 4 franc. Après la mise en vente : fr. 4-50.

On souscrit dès à présent aux bureaux de l'*Effort*, rue des Puits-Creusés, 8.

Le tableau de Rembrandt, *Le Bourgmestre*, qui occupait depuis de longues années une place d'honneur dans la galerie du château de Warwick Angleterre, vient de changer de propriétaire. Ce tableau, un des meilleurs du maître hollandais, avait appartenu autrefois au peintre anglais Joshua Reynolds, qui l'avait cédé à lord Warwick. Le fils de ce dernier l'a revendu à un collectionneur de Londres, M. Wertheimer, pour la somme de 11,000 livres sterling, soit environ 625,000 francs.

Cette toile est, comme nous le disons plus haut, connue sous le titre : *Le Bourgmestre*. Or, on s'est aperçu, lors d'une récente restauration, que le personnage représenté tient de la main droite une bannière rouge, ce qui fait supposer que le bourgmestre n'était qu'un porte-drapeau.

C'est décidément à l'entrée du Père Lachaise que sera placé le « Monument aux morts » de Bartholomé, qu'il avait été, un moment, question d'élever dans le cimetière de Passy.

Les devis d'exécution définitive et d'installation s'élevant à 52,000 francs, le conseil municipal a décidé de prélever, dès maintenant, une somme de 10,000 francs sur le crédit des Beaux-arts, afin que les travaux puissent commencer sans retard.

L'Association littéraire et artistique internationale tiendra son dix-huitième congrès à Berne du 22 au 29 août prochain. Des fêtes très brillantes auront lieu à cette occasion. Il y aura des représentations de gala et des concerts.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE TÉLÉPHONE 1421.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN (Troisième article). — IMPRESSIONS D'ARTISTE. *Le Morbihan*. — L'ESTHÉTIQUE INCONSCIENTE. — LA PRESSE BELGE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le procès Wilder. Eléonore Duse. « C'est moi qui suis la Poste. »* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

L'Esthétique du contact humain.

(Troisième article (1)).

Les rapports que nous avons les uns avec les autres sont si subtils, si peu connus, si peu étudiés! D'âme à âme, certes, et, malgré toutes les recherches de la science, peut-être même encore de corps à corps, les liens et les distances sont si curieux, si divers, il est si important de les connaître, qu'il semble très puéril de parler à ce propos d'une chose aussi extérieure que la domesticité. Je ne l'ai fait que parce que j'ai le sentiment, la sensation, pour ainsi dire, que la domesticité est une des formes les plus péremptoires de notre inertie, une des grandes lignes de notre histoire actuelle, extériorisant et rendant palpable pour les siècles à venir notre degré d'impuissance à vivre ce que nous pensons.

(1) Voir les nos des 5 et 12 juillet.

On dirait qu'il y a partout en Europe, dans presque tous les cerveaux, une solution de continuité entre la force de conception et la force d'impulsion. Alors, comment vivre les uns avec les autres? Penser ensemble est plus souvent possible qu'on ne le croit; mais en dehors de la ligne de la pensée et des lignes de la convention, soit religieuse, soit mondaine ou mondiale, comme on voudra, toutes les vies se mènent et s'emmêlent au petit bonheur, sans que personne songe à la proportion nécessaire de nos rencontres avec l'élément « autrui ».

Il devrait se créer des sociétés, des encyclopédies, des assises — j'allais dire des congrès — où fussent apportées toutes les sensations, toutes les confessions, toutes les observations relatives aux indigestions, intoxications, étouffements, inanitions, dépressions, épuisements causés par le barbare emploi que nous faisons de la société les uns des autres.

Nous avons quelques notions primitives en fait de nutrition, de sommeil; et, si dur que soit un marchand d'esclaves ou un entrepreneur de travaux, il laisse ses subordonnés manger à midi et dormir plutôt la nuit que le jour, avec une certaine régularité.

Mais les pseudo-civilisés qui sont à peu près maîtres de leur temps n'ont aucune notion de cette « force élémentaire du monde moral », comme la nomme Bouglé, dans son étude : *Les Sciences sociales en Alle-*

magne; ils font des cures de solitude comme on fait des cures de bains de mer, parce qu'ils ont mal utilisé ou abusé de plusieurs genres de sociabilités.

Qui de nous, possédé un matin d'une idée, d'un désir d'expression claire et vive, du besoin de réalisation d'une pensée, n'a pas été arrêté, détourné, distrait par la présence trop absorbante d'une autre vie, d'un autre ou de plusieurs autres êtres pensants et agissants? Et la fugitive, la frêle et ténue révélation personnelle a cessé de croître et de se développer, elle a tristement avorté.

Nous la cherchons quand nous nous retrouvons seul; elle n'est plus là; les mots, les faits qui l'ont éveillée y sont encore, mais son attirance spéciale est disparue et nous nous demandons comment il se fait que nous eûmes un moment l'envie de nous appesantir sur un tel sujet. Dans combien d'existences sont pratiqués journellement les avortements de tous ces enfants d'âme? Car je ne pense pas seulement à toutes les pensées perdues par les écrivains, les philosophes, les poètes, mais à toutes les observations inconscientes, à tous les étonnements, restés sans explication, des plus simples mortels, qui emmagasinent une provision stupéfiante de visions confuses et d'intentions irréalisées.

Pas étonnant que pour parer aux maux divers que leur procurent ces matières peu ou point digérées, ils aient recours à toutes les drogues explicatives, à tous les empirismes généralisateurs, religieux, occultes ou économiques. Où trouver, parmi ces hospitalisés, l'homme sain, dispos, d'humeur active et sereine, qui ait conservé à ses actions toute leur élasticité et, par suite, toute leur beauté, l'homme qui, au milieu des cahots et des mauvaises plaisanteries de la vie, s'est accoutumé à éclater de rire plutôt qu'à fondre en larmes.

Pour moi, je sais qu'aux êtres qui me sont le plus intimement harmoniques il est des heures, des jours où je ne puis rien dire; d'autres jours où j'aurais besoin d'un adversaire solide, — ou du coude-à-coude d'une foule unanime, — ou du silence absolu de tout préopinant étranger. Des jours où j'ai besoin, pour que mes gestes acquièrent tout le lustre, l'aplomb, le calme et la rapidité des beaux mouvements, de la caresse d'une ou de plusieurs paires d'yeux bienveillants. D'autres où trop de bienveillance, où l'admiration de ceux qui se sentiront perpétuellement inférieurs, me remplissent d'une exubérante envie de faire étalage de ma force. J'ai alors le sentiment du roitelet nègre agitant ses nombreux colliers de perles ou de dents devant quelque pauvre diable forcé de rester à genoux. A tout instant, enfin, ce contact humain, dont j'ai besoin comme de pain, se présente à moi dans des conditions inopportunes, créant des attitudes aussi malsaines que malséantes. Dans mon optimiste attente de lui voir réaliser mes désirs, je me précipite avec de désordonnées et extravagantes démonstrations au-devant des gens ou des circonstances qui

semblent me promettre la réconfortante activité d'un échange facile, égal, continu, tandis que je ferme ma porte au nez de ceux qui déjà ont fait quelques efforts pour me comprendre. La laideur de ces fièvres me fait penser aux mouvements des cannibales promenant leur mâchoire tout entière sur un malheureux os et laissant périr les races et les plantes qui pourraient aisément les nourrir.

Le contact humain nécessaire à la régularisation, à la distribution suffisante de la nourriture, s'est organisé. Mais au point de vue des nécessités psychologiques, nous sommes encore aux âges ténébreux du cannibalisme et nous en conservons plusieurs assez hideuses grimaces. Pourquoi ne naissent-elles encore que par le seul effet du hasard, et si rarement, ces conversations par lesquelles — plusieurs êtres donnant chacun ce qu'ils ont et ce qu'ils sont — nous avons le sentiment, puissant et heureux entre tous, d'une élévation, d'une clarté toujours croissantes?

Pourquoi si rarement les êtres, qui représentent les uns pour les autres les plus hauts sommets de l'individualité humaine, peuvent-ils faire jaillir de leur esprit ces étincelles, ces mots qui donnent à ceux qui les écoutent le frisson d'une admiration et d'une identité rendant tout à coup plus tangibles et plus profondes les fraternités?

Pourquoi l'homme en société parvient-il si difficilement à exprimer ce qu'il est, tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait et sent et voit quand il est seul?

C'est que nous ignorons les règles élémentaires de toute réunion humaine; si, selon Tarde, « la psychologie est aux sociétés ce que la chimie est aux êtres vivants », nous ignorons jusqu'au premier mot de la chimie du contact humain. Nous ne connaissons, nous n'observons aucun des faits constants — pour ne pas parler de lois — de l'association des esprits. Et je crois que si la psychologie est universellement regardée à l'heure qu'il est comme l'âme des sciences sociales, on peut dire que l'Art de la sociabilité en dépend aussi.

Si la régularité, la sécurité de nos repas sont dues à l'organisation économique universelle; si nous ne nous livrons plus, pour nous nourrir, aux contorsions du vol, à toutes les malpropretés pardonnables aux affamés, ce n'est que par la lente sorcellerie des choses universelles que nous obtiendrons aussi pour nos pauvres instincts de sociabilité trop souvent faussés, froissés, angoissés, cette même régularité et sécurité, ce rayon de beauté qui anime tant de repas où tous les convives sont rassasiés sans s'être mutuellement éclaboussés, scandalisés, dégoûtés.

Il nous faudra chercher, reconnaître et réunir les êtres qui se ressemblent ou se complètent; trouver le moyen de les isoler de ceux qui les alourdissent ou les enflèvent, connaître aussi les doses de société, de

solitude, d'intimité, de réunion nombreuse, nécessaires à tous et à chacun.

Il faudra, autrement dit, organiser dans le monde entier le contact des esprits avant que nos gestes puissent acquérir une grâce simple, naturelle, que les mères enseigneront à leurs progénitures comme elles leur montrent maintenant à tenir une cuiller à soupe ou une brique de savon.

Quand, plus rapidement, plus généralement, nous saurons en fait de contact humain ce qui nous sert et ce qui nous nuit, nous l'appellerons ou nous l'écarte-rons d'une façon moins impérieuse, moins fiévreuse et pressée et, peut-être, dans ces temps lointains, nos vies elles-mêmes et nos mouvements seront-ils enveloppés d'une beauté pacifiante et fécondante, car, à l'heure présente, nous ne sommes que « les primitifs d'une race future ».

I. WILL

IMPRESSIONS D'ARTISTE ⁽¹⁾

LE MORBIHAN

I. AURAY

La mer frise la côte écrasée. Coup de vent. Ecueil. Ciel. — Les gestes blancs des voiliers courent au fond des fermes grises. Le ciel terne plonge aux marécages. Les sapins grelottent. Coup de vent. Coin de ciel bleu. Les routes sont de velours blanc. Les ajoncs râpés, roussauds, les genêts d'or, la bruyère amarante flottent au sifflement de brise. La lande s'étire avec ses petits murs bas, les chènes trapus et tout ronds, les pommiers qui chavirent. Coup de vent, coup de vent, coups de vent. Le ciel tiraille en tous sens la campagne onduleuse, bigarrée, ténébreuse et verte. Il la rudoie comme le noroit ivre qui bat la mer, au large. De grands équipages de nacre et d'azur galopent sur le chemin des étoiles. A coups de rayons, Phébus!

Les murs de pierres sèches se croisent, s'enchevrent, promènent par tout l'horizon leur réseau gris. Des gradins frustes couronnés d'une dalle permettent l'entrée des enclos. Les ajoncs, les bruyères, écumes roses bavées par les chevaux de l'aurore, les genêts empanachés d'or, bordent aussi les prairies, où siègent, satrapes ventrus, les taureaux solennels entre les vaches taciturnes. Une monotone plainte, grise, hélas, toujours grise, émeut à peine le ciel de fer. La roche crève le gazon râpé. Les chèvres paissent mêlées à des moutons noirs. Les pins, écartelés par le vent ou élargis en parasol oriental, ourlent la lande mousseuse et rose. Le granit grisâtre des fermes se coiffe de chaumes lépreux. Le lichen soutache de tons merveilleux les grands blocs lourds. Entre les routes fermées par les arbres passent des coiffes blanches, de grands chapeaux tombants, des cris étranges.

C'est le Morbihan celtique, pays des dolmens, des menhirs, des cromlechs et des hyrmansouls, pays des écueils, pays des nau-

frages et des tombeaux, pays de Pierre grise, de Mer grise, de Mort grise.

A l'ouest de la mer du Morbihan, fermée par les promontoires de Locmariaquer et de Ruis et semée d'îlots stériles, s'enfonce la « rivière » d'Auray. La vague montante pénètre dans le golfe, remonte la vallée, s'enfonce dans les terres vertes ainsi qu'un fjord norvégien, puis le jusan la ramène vers l'océan et entre les rochers gris et les pins géants le soleil ne darde plus que sur des plaines de boue fétide. Le vieux bourg d'Auray, assis au bord de la falaise, au dernier tournant de la « rivière », regarde sous les visières d'ardoise de ses toitures, du côté de la mer invisible. Le long des rues dévalantes se hissent les maisons, bossues, ventruës, barbouillées d'une chaux jaunasse, encombrées de marmaille et de volaille, de chiens galeux et de pores noirs. Par surcroît des villégiaturants intempestifs agitent bruyamment leur passagère liberté.

D'une des fenêtres de l'hôtellerie où j'entends les garçons d'écurie épouser le vocabulaire des injures, par dessus un vieux jardin en quinconce avec un bassin d'eau morte et un Amour de plâtre, j'aperçois sous la soirée douce le vert et frissonnant spectacle des champs. Les routes dans ce pays vallonné disparaissent pour s'apercevoir à nouveau plus près de l'horizon immobile. Les vergers chancellent sous l'abondance des fruits. Des voix chantantes errent avec la profondeur sauvage où se plonge l'extase des simples. A une fenêtre voisine une figure blême regarde le ciel avec des yeux vidés.

O divine mélancolie du soir fraternel dans un pays inconnu! Choses incohérentes et délicates qui ne s'étaient point vues et s'assemblent comme si elles ne devaient point se quitter! Impressions tendres et fragiles dont l'apparence d'une naïveté futile cache de mortuaires profondeurs! Tout cela se pressait dans l'âme fine de ce soir.

Là haut les grands près d'azur sommeillaient avec un semis de lueurs tombées dans le mystère de leur eau noire. Elles flambaient agitées de vent. Était-ce, dans des archipels zod'aquaux, traînées par les cornes, avec une lanterne branlante et l'entrave au pied, les vaches faméliques des pilleurs d'épaves? Était-ce des reflets de vers luisants au bord d'un lac? Était-ce de petites âmes à moitié éteintes, ainsi que le veulent les conteuses bretonnes qui agitent leurs cheveux gris au coin du feu, sous le manteau de la cheminée? Était-ce de grands mondes flamboyants, tournoyants, bruissants, comme le disent les savants, gens trop simples? Les gros voyageurs qui riaient dans la rue en jouant aux cartes et fumant d'innombrables cigarettes n'y pensaient point. Les lourds canards chavirant sur leurs truilles palmées qui revenaient des mares et qui les avaient bien passées, s'en doutaient-ils? Mais les alouettes, les pinsons, les fauvettes et tous les cris que le soir lance au ciel? Mais la lande où nasillait maintenant la clarinette aigre et le lamentable biniou? Mais ce phthisique aux épaules froides sous les oreillers et regardant depuis des mois, à chaque tombée du soleil, la Nuit et la Mort toquant aux vitres?

Beauté grande et noire, grande et grave, grave et calme de ce soir breton, seules les choses souffrantes semblaient à nous-mêmes pouvoir y rêver infiniment.

LÉON HENNEBICQ

(1) Voir ORLÉANS, *l'Art moderne*, 1895, p. 291; TOURS, 1895, p. 402; NANTES, 1896, pp. 178 et 211.

L'ESTHÉTIQUE INCONSCIENTE

Nous avons eu parfois l'occasion de citer les attachantes conférences que fait à la Sorbonne M. Maurice Griveau, le créateur des « Causeries péripatéticiennes », c'est-à-dire des leçons d'esthétique données dans les musées, à Notre-Dame, dans les quartiers pittoresques de Paris, en pleine campagne, etc., en présence même des œuvres d'art, des monuments ou des sites qui suggèrent les observations de l'orateur.

Dans la série d'entretiens qu'il a intitulés *Introduction à l'Art*, M. Griveau s'est occupé de l'« Idéal inconscient » qui attire irrésistiblement l'humanité, de cette orientation instinctive vers le Beau qui est une sorte de loi naturelle :

« En dehors des *esthéticiens* de profession (dont c'est le métier), en dehors des *artistes* et des critiques, — bien à part des *lettrés* et des « *scientifiques* » professionnels, — l'esthétique compte de très nombreux collaborateurs qui, pour être anonymes, n'en sont pas moins zélés et précieux. Distinguons entre les *praticiens* et les *spéculatifs*.

Les praticiens ? — J'en ai puisé la liste, je l'avoue très simplement, dans le catalogue des Manuels Roret. Je me suis bien vite aperçu que les métiers, les *Arts et Métiers*, comme on dit, confinent tous, plus ou moins immédiatement, aux *Beaux-Arts*. Ces deux mots, *artisan* et *artiste*, ont la même racine, d'ailleurs. Est-ce une maison que l'on construit ? L'*appareilleur* juxtapose des pierres qui ne sont pas seulement stables, mais lisses et d'un beau débit ; le charpentier dresse un échafaudage à la fois solide et svelte ; le maçon cimente les joints avec ordre, proprement, soigneusement ; le couvreur imbrique les tuiles ou les ardoises du comble. Suivant une loi d'*alternance*, le plafonnier fait à nos chambres un ciel joli, qui du moins prétend l'être... ; le carreleur ou le parquetier dessine une aire en mosaïque ; le marbrier encadre nos foyers noblement ; le menuisier lance d'un étage à l'autre la rampe volubile d'un escalier ; il met des châssis élégants aux fenêtres, transporte sur nos portes et nos trumeaux avec plus ou moins de bonheur, les fameux ordres d'architecture ; le peintre en bâtiments met là-dessus ses empâtements, ses glacis ; le serrurier forge des clefs qui peuvent être artistiques... Là-haut, sur le toit achevé, le plombier insère une crête, plante une girouette à sujet... Et quand l'immeuble apparaît fini, tout flambant neuf, on manifeste encore ses instincts esthétiques en décorant la façade d'un drapeau, d'un bouquet de fleurs.

Mais l'homme veut son nid douillet et confortable. Le tapissier, alors, dresse symétriquement des tentures, il fait tomber superbement l'étoffe, et la relève, aux coins, avec grâce, avec *intention* de grâce au moins. Des tapis à ramages orientaux ou français étouffent les pas, et font plaisir à l'œil... à les supposer bien choisis. L'ébéniste ouvre en chêne, en noyer, plaques en palissandre, en acajou, des armoires qu'on veut spacieuses et caractéristiques à la fois, des tables bien planes et de style, des lits ayant un cachet historique, et des dressoirs commodes où les plats émaillés bleu et blanc soient sous la main et sous les yeux ; le verrier souffle ses plus élégants cristaux, le miroitier coule des glaces au tain impeccable, qui reculent nos horizons, multiplient les lumières et nous peignent de nous-mêmes un portrait perpétuel, le lampiste élève nos feux sur des piédestaux majestueux, jusqu'au fumiste qui met ses poêles en niche, comme des statues, jusqu'au chau-

dronnier qui copie, pour masquer l'utilitarisme banal, des modèles du moyen-âge.

L'orfèvre, lui, c'est un artiste ; vous le feriez rougir en l'appelant *artisan*. Et pourtant les buires, les sucriers, les manches de couteaux et les ronds de serviette qu'il cisèle sont des utilités, d'immédiates nécessités.

Sortons du logis, maintenant, descendons dans la rue : ces voitures, qui servent avant tout à raccourcir les distances, le carrossier en fait des choses de luxe et de pose. *Sans rien ajouter d'inutile*, il arrive à faire joli ; c'est toujours une machine en définitive, mais une machine qui ne se satisfait pas en roulant, mais veut encore avoir grand air... Ai-je besoin d'insister sur le *costume*, je ne parle ici que du féminin, et pour cause, du costume fait pour couvrir et qui sert surtout à séduire ? Nous avons, nous autres, hélas ! des tailleurs et des chapeliers... Vous, Mesdames, avez des couturières, des modistes. Le contraste, pour un esthète, n'est point difficile à saisir. Il n'empêche que notre habit prouve aussi bien en faveur de l'Esthétique que votre toilette.

Non, l'art ne finit point aux peintres, aux sculpteurs, aux faiseurs d'opéras ; les fourreurs, les plumassiers, les brodeurs, les dentellières, les parfumeurs, voire les perruquiers, sont encore des artistes, et même, à leur corps défendant, des *esthètes*.

Je laisse là cette énumération des métiers, qui vous fatiguerait à la longue, et me laisserait aussi. Les témoins à décharge arrivent en foule ; on en a plus qu'on n'en veut ; il faut en renvoyer. Je congédie donc aussitôt les armuriers, d'ailleurs passés de mode ; les horlogers, qui nous font lire le temps en caractères d'azur sur émail ; les papetiers, dont le génie s'exerce, on dirait, à suggérer le style épistolaire ; enfin et surtout les luthiers, qui trouvent moyen de flatter nos yeux avec l'instrument qui doit servir à charmer nos oreilles... Et je vous laisse méditer devant les étals de pâtisseries, de glaciers et d'architectes en confiserie, sur le surprenant instinct d'ordre et d'idéal qui s'étend sur tout, orne et fleurit même l'infime, et fait avec des nécessités des beautés...

Après les praticiens, dans l'esthétique qui s'ignore, introduisons les théoriciens à leur tour, les « spéculatifs ». Ici c'est le tableau des professions libérales qu'il faudrait présenter intégralement. Chacune en effet a sa fin spéciale, sa vocation ; mais toutes, plus ou moins sciemment, travaillent pour le Beau. L'on dit professions « libérales » comme on dit arts « libéraux ». Ce n'est plus la main cette fois, que guide obscurément l'Idéal. C'est le cerveau même, l'esprit. L'art militaire n'exige pas seulement la souplesse élégante en soi des exercices, des manœuvres ; elle commande, en outre, un luxe coquet d'uniformes : le côté décoratif et séducteur est ici très large ; le public n'assiste-t-il pas à une revue comme à quelque ballet masculin héroïque ? — Et la marine ?... au moins celle d'antan, la vieille, la démodée, la jolie. — Oh ! le temps des frégates aux cent vingt sabords, pointant le cou de bronze des canons, et si brave, en ses voiles bouffants de mariée !

Il est des gens, utilitaires à outrance, qui rêvent des magistrats sans hermine et sans toque, des prêtres sans soutane et des professeurs sans toge... Hélas, ils connaissent bien peu l'humanité, ces hommes, et combien ce luxe social est utile. Si, par infortune, on les laissait faire, que le monde serait morose ! Le fier et noble sens de dignité morale qui fonda ces insignes est évidemment en dehors et au-dessus d'eux, mais ces insignes en sont le symbole expressif, le rappel opportun. On ne traîne pas l'uniforme sacerdotal ou militaire en certains lieux, et, vous savez, lorsqu'un soldat décoré subit la salle de police, on accroche sa croix d'hon-

neur à la porte, en dehors, et l'on pose un factionnaire devant !

Je les redoute et je les hais, Messieurs, ceux qui voudraient nous enlever le peu de décor qui nous reste. Jadis, aux siècles esthétiques, tout, dans la maison, dans la cité, était prétexte à l'ornement : le monde moral rayonnait par ses symboles visibles, et les œuvres basses étaient relevées à leur tour par un signe plastique ou vocal. Paris avait des cris originaux, ses enseignes de caractère... Et l'on songe à battre monnaie peut-être, en portant à la fonte les caducées de la Médecine, la balance, ou les panonceaux du droit ?

Ne nous moquons pas, Messieurs, du panache. Le panache est utile : il est indispensable à la société. Et, d'ailleurs, c'est un fait, un document humain, un suprême argument pour prouver l'« Esthétique instinctive » et notre profond, notre constant besoin d'idéal. »

LA PRESSE BELGE

Oyez ces renseignements sur la Presse belge, qui pourrait être si belle, si salutaire, et qui, ainsi que le proclama naguère Maurice Maeterlinck avec la désinvolture audacieuse de l'artiste sûr de lui, réalise une des plus belles extériorisations de ce qu'il y a d'ignominieux dans la bête humaine. C'est extrait du fascicule 4, 5 et 6, 1^{re} année, du *Bulletin* de l'INSTITUT INTERNATIONAL DE BIBLIOGRAPHIE, cette remarquable création de deux de nos compatriotes, MM. Paul Otlet et Henri La Fontaine.

STATISTIQUE DE LA PRESSE BELGE EN 1895.

« Dans le *Répertoire général de la Presse belge* (1), qui vient de paraître, nous trouvons une statistique intéressante de toutes les publications périodiques (journaux, revues et annales qui existent en Belgique à la date du 1^{er} septembre 1895. Leur total s'élève à 1,640, répartis de la manière suivante, suivant les tableaux dressés par le pressophile M. Gaston Mertens.

Provinces.	NOMBRE DES JOURNAUX.		
	Quotidiens.	Périodiques.	Total.
Anvers.	40	207	247
Brabant	18	618	636
Flandre occidentale. . .	3	103	106
Flandre orientale . . .	11	156	167
Hainaut	13	154	167
Liège	9	212	221
Limbourg.	*	53	53
Luxembourg	3	26	29
Namur.	4	40	44
Totaux.	71	1,569	1,640

Le nombre des nouveaux journaux et revues parus en Belgique en 1893 s'est élevé à 290 ; le nombre correspondant pour 1894 est tombé à 134.

Plusieurs publications fournissent des renseignements sur ces journaux. Citons notamment l'*Abraham Verhoeven*, de Bruxelles, l'*Annonce timbrologique*, de Liège, et le *Périodicophile*, de Bruxelles.

Quant au tirage annuel des journaux belges, il s'élève, d'après

(1) *Répertoire général de la Presse belge*, publié sous les auspices de l'Union de la Presse périodique belge, un volume de 272 pages, 1^{re} édition, 1895. Bruxelles, imprimerie de la Société anonyme *L'Economiste*.

les statistiques de M. Stanislas Czarkowski, de Varsovie, à 59.20 journaux par habitant, moyenne qui n'est dépassée que par la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre et l'Écosse, dont le tirage s'élève respectivement à 86.59, 75.63 et 62.28 journaux par année et par habitant. Pour la Turquie, la proportion descend à 1.17. Le *Zeitungsmuseum*, qui a été fondé à Aix-la-Chapelle, par M. Oscar de Forckenbeck, est parvenu à réunir à ce jour 75,000 feuilles différentes. »

Quelle force pour l'avancement des idées si le tir de cette artillerie formidable allait aux grandes choses et si le personnel chargé du service des pièces n'était pas, la plupart du temps, du dernier ordre. Malheureusement, même dans les grands journaux, à côté de quelques personnalités respectables, on rencontre de plats valets prêts à toutes les besognes, des cuistres haineux, des ratés de la littérature, des versificateurs en congé de Parnasse, faisant l'ignoble métier de spadassins de la plume. Le mal est tellement notoire que la Presse, en Belgique, n'a plus aucune influence sur l'opinion. On la lit pour les nouvelles et on la méprise.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le procès Wilder.

Le procès dirigé par les héritiers de Victor Wilder contre M^{me} Cosima Wagner et ses enfants a été plaidé la semaine dernière devant la 1^{re} chambre du tribunal civil de la Seine.

M. Wilder était, en vertu d'un traité passé en 1884 avec la maison d'édition Schott et fils, de Mayence, le traducteur français des œuvres de Wagner et devait toucher un quart des droits pour les œuvres présentées au public à l'aide de sa traduction. Cette traduction avait même été revue par M^{me} Cosima Wagner.

Or, depuis, la famille de Wagner a autorisé l'Opéra à jouer les *Maîtres Chanteurs*, mais à la condition que l'on se servirait exclusivement de la traduction de M. Ernst, jugée plus conforme au texte original.

M^e Waldeck-Rousseau, au nom des héritiers Wilder, a soutenu que M. Wilder avait un droit exclusif à la traduction et que, dès lors, l'acte de la famille Wagner, imposant la traduction de M. Ernst, constitue une faute permettant l'application de l'art. 1382 du Code civil.

M^e Pouillet, bâtonnier de l'ordre des avocats, a défendu la thèse contraire.

Nous ferons connaître le jugement de cette intéressante affaire, actuellement en délibéré.

Éléonora Duse.

Éléonora Duse, la célèbre tragédienne italienne, vient d'être condamnée à payer un dédit de 80,000 francs à ses impresarii, MM. Ciacchi et Moreno. La grande artiste avait signé avec eux un traité pour une tournée dans l'Amérique du Sud. Depuis, elle s'était toujours dérobée, alléguant des raisons de santé et d'autres prétextes qui cachent, paraît-il, une insurmontable aversion pour l'Amérique et pour tout ce qui est américain. En fin de compte, les directeurs ont sommé la Duse de remplir ses engagements à peine de résiliation, et le tribunal de Milan vient de leur donner gain de cause.

« C'est moi qui suis la Poste... »

Au mois de septembre 1895, M. Samuel, directeur du théâtre des Variétés, à Paris, a engagé M^{lle} Ramos pour trois ans, aux appointements de 300, 400 et 500 francs par mois, avec des feux qui devaient porter ces chiffres au double. Au moment où le théâtre allait donner sa revue annuelle, dans laquelle M^{lle} Ramos devait représenter la *Poste*, l'artiste tomba subitement malade et obtint un congé. Ce congé ne suffisant pas pour attendre le rétablissement de sa santé, elle en demanda un second; mais le directeur des Variétés crut voir, dans ces atermoiements, une sorte de refus de service et M^{lle} Ramos ne s'étant pas rendue à un ordre de répétition, M. Samuel l'a assignée devant le tribunal en résiliation d'engagement et en paiement du dédit stipulé de 50,000 francs.

Il soutenait d'ailleurs que M^{lle} Ramos était incapable de remplir les rôles qu'on lui confiait et que, notamment, soit qu'elle eût la bouche trop petite, soit qu'elle eût un défaut de prononciation, il lui était impossible d'articuler les *S*. Vainement lui avait-on confié un rôle dans lequel la charmante artiste n'avait qu'à prononcer cette phrase unique : « C'est moi qui suis la Poste ! » Il fallut, paraît-il, renoncer à lui faire dire correctement cette réplique et confier à la charmante artiste le rôle du « Premier chat », sans doute moins difficile.

C'est ce que nous apprend l'avis spirituellement donné par M. le substitut Fournier, qui a conclu au rejet de la demande ainsi qu'au rejet de l'action reconventionnelle de M^{lle} Ramos, qui réclamait la résiliation à son profit, avec le paiement du dédit de 50,000 francs. Jugement à huitaine.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Bloei, par EDMOND VAN OFFEL; Anvers, Librairie néerlandaise (L.-H. Smeding). — *Azraël*, scène dramatique, par MADELEINE LÉPINE, précédée d'une étude par FERNAND CLERGET, ornée d'une couverture et de quatre bois par MAURICE DUMONT. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Fleurs du Chemin*, poésies par MELCHIOR BONNEFOIS, avec préface d'ARMAND SILVESTRE. Paris, P. Ollendorff. — *Les Fontaines miraculeuses*, par YVES BERTHOU, Paris, A. Lemerre.

Musique.

Exercices polyrythmiques pour acquérir l'indépendance absolue des doigts, par M^{me} P. ZEIGER DE SAINT-MARC. Paris, Librairie de l'Art indépendant.

Signalons aux pianistes le cahier d'exercices que vient de publier à l'Art indépendant M^{me} Zeiger de Saint-Marc et qui présente cette innovation : la méthode de l'auteur permet à l'exécutant de faire entendre d'une seule main deux, trois et même quatre rythmes différents. On conçoit ce que le virtuose acquiert par là d'indépendance et de vigueur dans les doigts. A un point de vue plus élevé, ce système apprend à l'élève à écouter et à suivre les diverses parties contre-pointées d'une œuvre et à les faire entendre distinctement à son auditoire. Le plan est neuf et ingénieux, mais l'interprétation des divers exercices composés par M^{me} Zeiger exige des études sérieuses et persévérantes.

PETITE CHRONIQUE

La Société royale d'encouragement des Beaux-Arts d'Anvers organise une exposition qui s'ouvrira à l'ancien Musée le 15 mars 1897 pour se fermer le 12 avril suivant.

Cette exposition est principalement consacrée aux aquarelles, pastels, gravures, dessins, sculptures en ivoire, en marbre, en métal, de petites dimensions, et à la sculpture polychrome.

Un concours spécial pour l'illustration d'un ouvrage, réservé aux artistes belges, sera ouvert à la même époque. On demande un minimum de trois dessins inédits formant suite et pouvant être publiés dans le même ouvrage; les artistes participants conserveront la pleine propriété de leur œuvre. Toute liberté est laissée aux artistes quant au choix de l'ouvrage à illustrer (roman, poésie, histoire, etc.) et quant aux procédés ou à la façon d'exécuter les illustrations. Deux prix seront affectés à ce concours : le premier de 1000 francs, le second de 500 francs.

Les artistes feront parvenir au jury, le 1^{er} mars au plus tard, un exemplaire de l'ouvrage dont ils se sont inspirés, ainsi que leurs nom, prénoms et adresse, le tout sous pli cacheté. Les dessins doivent être envoyés sans nom d'auteur et porteront une devise ou indication quelconque reproduite dans le pli cacheté.

C'est, décidément, M. Edgard Tinel qui succède à W. Kufferath comme professeur de contre-point au Conservatoire de Bruxelles. M. Tinel est l'un des compositeurs les plus distingués de la Belgique, et le choix du gouvernement ne peut être qu'unanimentement approuvé.

Faisant droit aux vives instances de la presse (1), le gouvernement vient de décider que des travaux seront entrepris sous peu à l'abbaye d'Aulne pour assurer la conservation de ces ruines pittoresques. C'est M. Cloquet, professeur à l'Université de Gand, qui est chargé de la direction des travaux.

Le monument Anspach sera terminé à bref délai. Les travaux préparatoires de M. De Vigne sont terminés par ses élèves, suivant les indications de M. Janlet. M. Julien Dillens a mission d'achever les grandes figures et les bas-reliefs.

Tout sera fait, assure-t-on, pour le 1^{er} mai 1897. On dépensera environ 400,000 francs.

Le gouvernement examine actuellement le plan général du monument exposé à l'hôtel de ville et déterminera la part d'intervention de l'État dans les frais.

Voici la nomenclature des pièces d'Edmond de Goncourt qui ont été représentées : *Henriette Maréchal*, au Théâtre-Français en 1865; *La Fille Élisa*, *La Patrie en danger*, *A bas le progrès*, *Les Frères Zenganno*, au Théâtre-Libre en 1879; *Germine Lacerteux*, à l'Odeon; *Charles Denuilly*, au Gymnase; *Mannette Saomon*, au Vaudeville.

Les pèlerins de Bayreuth apprendront avec plaisir les dates exactes des représentations d'œuvres de Wagner qui seront données au Théâtre Royal de Munich pendant les mois d'août et de septembre.

Voici l'ordre, définitivement arrêté, du Cycle wagnérien :

Rienzi, les 25 août et 8 septembre; le *Vaisseau-Fantôme*, les 27 août et 10 septembre; *Tannhäuser*, les 6 et 23 août, 3, 17 et 29 septembre; *Lohengrin*, les 8, 15 et 20 août, 5, 19 et 26 septembre; *Tristan et Isolde*, les 22 août et 24 septembre; les *Maîtres Chanteurs*, les 29 août et 12 septembre.

En outre, les *Ruines d'Athènes* de Beethoven, suivies de *Fidelio*, seront représentées les 11 et 18 août, 1^{er}, 15 et 22 septembre.

Le RESIDENZ-THEATER jouera les *Noce de Figaro* de Mozart les 2, 9, 16, 23 et 30 août, 6, 13, 20 et 27 septembre; *Don Juan*, les 5, 12, 19 et 26 août; 2, 9, 16, 23 et 30 septembre.

Le musée Richard Wagner, à Eisenach, est déjà complètement installé dans l'ancienne villa du poète Fritz Reuter, qui appartient à la ville d'Eisenach. La bibliothèque, à elle seule, remplit le premier étage; au rez-de-chaussée on trouve les autres objets de la grande collection réunie par M. Oesterlein, de Vienne. Le musée Richard Wagner sera bientôt ouvert au public, et les nombreux pèlerins de Bayreuth pourront facilement le visiter, car la distance entre les deux villes n'est pas bien importante, et la Wartburg, à elle seule, vaut bien le détour.

(1) V. l'Art moderne du 28 juin dernier.

Un « Journal-Téléphone » fonctionne depuis quelque temps à Buda-Pesth. Tous les abonnés, au nombre de six mille déjà, sont reliés à la rédaction au moyen d'un fil téléphonique circulaire. Il leur suffit de détacher leur cornet récepteur à un moment quelconque de la journée pour entendre la lecture des dernières nouvelles et même d'articles de fond. Le « Journal-Téléphone », dont le contenu est continuellement répété, a ainsi dix-huit éditions par jour. Les nouvelles sont lues dans un ordre déterminé qui varie avec les heures. La soirée est réservée à des auditions musicales et à des conférences et l'on propose de s'en servir le dimanche matin pour faciliter l'audition de cours de l'extension universitaire.

Ces formes si multiples que prennent l'information, le document, le savoir humain ne permettront bientôt plus de conserver à la *Bibliographie* le sens traditionnel et limité qu'elle avait jusqu'ici. Son domaine s'élargira graduellement à mesure qu'elle assumera plus pleinement le rôle qu'elle est appelée à remplir, elle ne sera plus, dit le *Bulletin de l'Institut international de Bibliographie*, qu'une table des matières générale de toutes les connaissances et informations.

La vente des œuvres de lord Leighton et de la galerie qu'il avait formée vient d'avoir lieu à Londres. Elle a duré trois jours.

Tous les grands collectionneurs, parmi lesquels le duc de Saint-Albans, le duc de Crafton, lady Lovelace, tous les experts connus, tous les artistes ont assisté à la vente et pris part aux enchères, et la Reine elle-même, qui était représentée par le conservateur de la galerie de Windsor, a fait quelques acquisitions : des études de paysages que le vieux maître anglais avait rapportées de ses voyages en Orient et sur les côtes de la Méditerranée et qui ont été payées, en moyenne, 4,500 francs.

Celle des œuvres de lord Leighton qui s'est vendue le plus cher est un grand tableau d'histoire, *Persée*, qui fut exposé à l'Académie royale en 1891, voyagea depuis à Chicago et fut exhibé, cette année, à Bruxelles. Un marchand de tableaux l'a payé 16,275 fr.

Les quatre célèbres paysages que Corot peignit pour la maison de Decamps à Barbizon : *Matin, Midi, le Soir et la Nuit*, ont été vendus en bloc, à un marchand également, au prix de 156,650 francs.

A signaler aussi une esquisse d'Engèle Delacroix pour le plafond de la galerie d'Apollon du Louvre, qui a été vendue 2,500 francs à M. Boussod; un petit paysage de Daubigny, 4,200 francs.

Parmi les tableaux de l'école anglaise, citons un Alma-Tadema, 47,000 francs; un Millais, 49,000 francs; un Watts, 7,600 francs; un dessin de Gainsborough, 7,600 francs; quatre dessins de Burne-Jones pour *Chaucer's Dream of Good Women*, 7,000 francs. Le total des enchères s'est élevé à plus de 800,000 francs.

La ville de Dumfries a célébré la semaine dernière le centenaire de la mort du poète écossais Robert Burns.

C'est, nous l'avons dit, le *Dumfries Burns club* qui a pris l'initiative de cette commémoration de la mémoire de l'auteur de *Poems and Songs*.

Un vrai pèlerinage a eu lieu, durant toute la semaine, au cottage d'Alloway, dans le comté d'Ayr, où naquit le chantre des paysans d'Ecosse. Tout le comté a pris part à ces cérémonies et les moindres endroits qui rappellent le souvenir du poète ont été pavés.

L'auberge de *Tom O'Shanter*, que Burns fréquentait, et la maison où il vécut depuis 1793 jusqu'à sa mort ont été ornées et tendues de guirlandes; l'on y a placé les reliques de l'écrivain, qui constituent un véritable musée, objet de la vénération de ses innombrables admirateurs.

M. Aman-Jean, l'éminent peintre français, s'est rendu à Londres pour y étudier les galeries et collections et a communiqué au *Studio* le résumé de ses impressions.

Le musée de Birmingham, où sont réunies les principales œuvres de Millais, de Madox Brown et de Rossetti, vient de recevoir d'un riche amateur l'un des tableaux les plus célèbres de

l'école préraphaélite, le *Jésus parmi les docteurs* de Holman Hunt.

Lorsqu'il eut choisi son sujet, Holman Hunt partit pour la terre sainte afin de saisir sur la réalité même le décor et les personnages; mais arrivé à Jérusalem, il se heurta aussitôt à la malveillance des rabbins qui interdirent aux juifs de poser devant lui. Au bout d'une année seulement, un peu rassuré sur les intentions de ce peintre paisible, ils lui permirent de pénétrer dans une synagogue et d'étudier ses docteurs d'après nature, mais, de peur de réveiller leurs soupçons, il dut laisser en blanc, dans sa composition, les figures du Christ et de la Vierge.

M. Hunt travaillait déjà depuis deux ans, lorsque la fièvre et le défaut d'argent l'obligèrent à rentrer en Angleterre avec son tableau inachevé. Il se livra alors à des recherches de tout genre dans les bibliothèques et les musées pour assurer la minutieuse exactitude de tous ses accessoires et se proposait de retourner en Judée pour y trouver les modèles de son Jésus et de sa Vierge, lorsqu'il rencontra enfin, dans une juive hongroise et dans un enfant d'une école israélite, les deux types rêvés.

Après un tel labeur, il semble que M. Hunt eût dû satisfaire tout le monde : antiquaires, théologiens et physiognomistes; mais une dame juive dissipa promptement ses illusions :

« Cela est fort beau, dit-elle, mais on voit que l'auteur ne connaissait pas la race de Juda; il a donné à ses docteurs les pieds plats qui sont le signe de la tribu de Ruben; les hommes de Juda avaient le coup-de-pied fortement cambré. »

Verdi vient de déposer à la Banque de Milan une somme de quatre cent mille francs pour faire face aux premières dépenses de la maison de retraite qui doit porter son nom et qu'il destine aux compositeurs et aux librettistes malheureux. Il s'est engagé à faire encore trois versements de même importance pour subvenir à l'achèvement et à l'entretien de cette nouvelle institution, à laquelle doit revenir la plus grande partie de sa fortune après sa mort et le décès de M^{me} Verdi. L'architecte de la maison de retraite est M. Boito, frère du compositeur qui a écrit pour son illustre confrère les livrets de *Falstaff* et d'*Otello*. L'état de musicien n'est pas encore un sûr moyen de faire fortune, puisqu'il y a, en Italie, assez de compositeurs pauvres pour remplir un hospice; mais la libéralité même de Verdi prouve que, pour quelques-uns au moins, la musique nourrit mieux son homme qu'au temps de Beethoven et de Mozart.

La direction du *British Museum* de Londres, en publiant les fac-similés d'une trentaine de ses manuscrits les plus rares, a pris une excellente mesure. La reproduction en est faite d'une façon irréprochable par les procédés de photo-lithographie et chaque épreuve ne revient pas à plus de 30 centimes.

Voilà un exemple que devraient imiter toutes les grandes bibliothèques. C'est, en effet, la croix et la bannière pour se faire communiquer certains manuscrits, et cela s'explique. On ne peut mettre entre les mains de tous des pièces uniques, d'une valeur considérable. Mais cet inconvénient n'existerait pas pour les fac-similés et ceux-ci pourraient être mis sans crainte à la disposition du public, tandis que les originaux resteraient soigneusement en lieu sûr.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 4, RUE DE SUISSE (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix
DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

DANS LES AIRS. — AU MUSÉE ANCIEN. — LES THÉÂTRES D'ART A BRUXELLES. *Le Diable-au-Corps. La Maison d'Art.* — BRUXELLES-KERMESSE. — CONCERT D'ÉTÉ. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les héritiers Wilder. « C'est moi qui suis la Poste ». « Madeleine-Courbevoie » et « Madeleine-Bastille ». Le pseudonyme au théâtre. A grand orchestre.* — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

DANS LES AIRS

En ma cervelle, aux rameaux chargés de souvenirs, chargés à en casser (car l'âge, car l'âge....), tandis qu'en cet étrange caravansérail qu'est l'antique cour de l'hôtel de la Verrerie à Bruxelles, j'attendais, avec un compagnon illustre et un nautonnier inaccessible à la crainte, que le petit ballon qui allait nous promener dans les airs, à la fantaisie des météores calmes ou irrités, eût aspiré la dose de gaz qui devait lui donner l'essor, — en ma cervelle chantonnaient ces vers de Banville, se détachant, en guêpes bourdonnantes, de la pièce ultime de ses *Odes funambulesques*, lues par moi quand elles clamèrent, pour la première fois, leurs sarcasmes et leurs ironies virulentes, en 1857, hélas ! « au temps de ma belle jeunesse » et que, sur la substance grise de mon cérébral organe, elles laissèrent alors,

avec la facilité des belles choses agissant sur les surfaces juvéniles, l'ineffaçable gravure des plus âpres de leurs strophes. C'est le Clown (des polémiculateurs édentés m'appellent volontiers clown : en ayant les incon vénients, j'en veux les avantages), c'est le clown qui « parle bas, en langue inconnue, avec son cher tremplin » :

Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires !

Par quelque prodige pompeux
Fais-moi bondir, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des comètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante !
Jusqu'à ces rouges Orient
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

Plus haut ! plus haut ! je vois encore
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des « journalistes » en feu.
Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !
Des ailes ! des ailes ! des ailes !

Oui ! c'était très bien ces remembrances poétiques !
mais le malheur, c'est que le Destin railleur, farceur

et culbuteur, au lieu de nous envoyer « rouler dans les étoiles, le cœur dévoré d'amour », s'amusa à nous mettre, « au son du cor et du tambour », sur l'extrême bord d'un accrochage avec le Grand Saint-Michel, et d'une dégringolade en panier à linge (car notre nacelle était juste grande comme un panier à linge sale) du haut d'un de ces hêtres à tronc lisse de cinquante pieds de fut qui embellissent de leur colonnade séculaire et bronzée la clairière où, du temps de Louis XIV, le chef de partisans Jacquot avait son repaire et son fort !

Les clowns, messieurs les journalistes, s'en sont tirés par quelques sauts de carpe, avec l'aide bienveillante « d'une foule sympathique », émaillée d'un charmant contingent de jolies promeneuses qui mirent quelques baisers sur leurs égratignures et partirent en portant en palmes vertes les branches cassées par la chute, remises de l'émoi qu'elles exprimaient par des cris variés et perçants tandis que les trois voyageurs pendaient comme des chenilles ou des araignées, tournoyant au bout de leur fil de soie. Le tout avant que les bottes de foin et les bottes de paille, et même les matelas, requis dans les villas voisines, fussent arrivés pour faire aux naufragés une litière stabulaire et alcovulaire digne des qualifications animales que les dits journalistes de la sage opposition prodiguent si volontiers aux anarchistes et aux socialistes, car on mêla socialisme et anarchisme à ce minuscule faits divers. Ah ! si ces trois anabaptistes, ces trois mécréants avaient pu s'abattre sur le sol « en polichinelles dont on casse les ficelles », quel bon débarras et quelle joie pour les vrais croyants !

Mais n'allons pas oublier qu'ici l'on travaille pour l'Art et parlons un peu Esthétisme puisque c'est obligatoire dans la maison.

La sensation artistique, ou plutôt idéale, nous prit vite, en effet, quand nous émergeâmes du Fondak marocain du vieux marché aux Grains où l'aérostat, pareil à un monstre antédiluvien se dégageant des limons primitifs, avait peu à peu pris forme, se balançant lourdement en gros viscère triturant ses contractions péristaltiques en une digestion énorme et flatueuse. Ah ! le premier moment d'assomption et d'exaltation, quand, sans effort, comme on entre, sans doute, dans une mort paisible, on se sent emporter par une infiniment douce glissure, qui n'est ni un enlèvement, ni une chute, et qu'en l'âme murmure, chœur angélique et invisible, la mélodie pathétique des deux amants héroïques d'*Aïda*, murés au tombeau, ou celle plus divine et plus déchirante de *Tristan et Yseult* dans la forêt pendant la chasse du roi Mark ! Quelle sérénité brusquement répandue, brusquement conquise, quel nettoyage psychique et quel ennoblissement ! Oh ! cette fuite, sous la montée, de la terre et de ses misères, cet amoindrissement des choses et des êtres qui miraculeusement s'éloignent et s'enjoignent par la disparition

des angulosités, des poussières et des bavochures, douées tout à coup d'une pureté et d'une minutie de lignes, d'une fraîcheur et d'une harmonie de coloris qui murmurent, au spectacle adorable qui lénifie les prunelles, les noms de Memling et d'Antonio de Messines et ouvrent l'incomparable trésor des œuvres imagières gothiques.

L'atmosphère était légèrement laiteuse ; les génies de l'air avaient dilué quelques blanches nuées dans la coupe immense du ciel ; le soleil, en ce mélange, infusait discrètement de la joie et de l'or paille ; un universel glacis argenté lamait l'infini paysage d'une transparence divinement délicate ; le circulaire horizon se perdait dans des brumes de rêves où les dernières visibilités apparaissaient en fantômes endormis. Une vaste et très apaisante rumeur montait continue, telle que le déferlement d'un océan tranquille sur une plage de sable. C'était la tranquillité majestueuse et caressante de l'âme convalescente par un jour de printemps, palpitant ainsi que le faisait sous notre corbeille le paramonte ouvrant et fermant son alvéole aux bords frangés, méduse vivant sous les flots sa vie molle et rudimentaire.

Pourtant, un trait général dominait dans ce prodige où l'on se laissait aller à se croire voisin des anges, spectateurs eux aussi de cette terre tout à coup devenue si maternelle et si pacifique : sans rompre l'universelle et merveilleuse harmonie attestant l'universel et fraternel effort de la Nature et des Hommes, une géométrie s'affirmait, une cadence, un rythme des lignes et des nombres. Bruxelles, le vieux et grand Bruxelles, reposait tel qu'un madrépore gigantesque, développant sur le sol, à ces hauteurs partout aplani et nivelé, le réseau organique de ses rues enserrant les paquets de constructions diaprésées ; ses rues, non pas froidement tirées au cordeau en un échiquier linéaire, mais serpentant ainsi que des veines, lentement créées au cours des siècles pour les besoins vrais d'époques instinctives, libérées de toute combinaison administrative ; ses rues charmantes d'ordre et d'ingéniosité dans leurs ramifications et leurs détours, dans leurs emmanchements et leurs soudures, s'ornant de bouquets d'arbres verts semblables à des touffettes de poils sur des grains de beauté, ou d'édifices expressifs autant que des yeux et des oreilles sur le visage.

Et ici encore l'Art s'imposait avec ses souvenirs accumulés en ses arsenaux inépuisables. Doublant la réalité étendue là sous notre frêle esquif d'osier dont le bord d'appui nous venait à peine aux hanches, la doublant par l'imaginatif jamais en repos dans la pensée turbulente, s'étaient en la mémoire, tels que des nuages, les beaux plans de ville gravés par les patients dessinateurs du xvi^e et du xvii^e siècle, en leurs perspectives planes, naïves et saisissantes, avec les gros fleurons, les beaux cartouches noircis de lettres lapidaires ; les tableaux des Van der

Meulen et des Snayers décrivant les sièges et les batailles en profonds panoramas, comme si les artistes y eussent assisté du haut des airs. Et vraiment, quand notre humble barquette, jouet des fantaisies de la brise et des disparitions passagères de la chaleur dilatante de l'astre-roi, innocente et maladroite, s'approcha, en descendant, de la tour de l'hôtel de ville; quand le paramonte tranché ainsi que le cou d'un cygne, tomba en débris donnant l'illusion d'un corps humain précipité, et que la foule prise de l'appréhension et de l'émoi d'une catastrophe prochaine, s'ébranla sous nos yeux stupéfaits, comme des eaux dévalant avec furie par tous les creux, par toutes les ornières, courant au ballon en danger comme à une embouchure où un vaisseau en détresse va toucher un écueil et se briser, ce ne fut pas le sentiment du péril qui occupa nos pauvres petites têtes curieuses et violemment attentives, ce ne fut pas la peur, mais le dramatique de cette ruée dont le vertige se manifestait à cent mètres sous nous, dans le tumulte des poursuites et des fuites d'une cité prise d'assaut, telles qu'on les voit en leurs frénésies, leurs terreurs et leurs clameurs dans les gravures légendaires de Hoogenberg.

Rares furent les paroles qui nous vinrent aux lèvres. La Solitude impose si aisément le Silence, celle de l'air plus, peut-être, que celle de la mer, des bois ou des ruines. Mais nous subissions la télépathie sentimentale que le vaste et muet espace établissait entre nous. Oui, parler était devenu inutile dans cette planitude qui fluidifiait les corporels organes ne laissant, ainsi qu'un nœud solide dans les vaporosités d'une comète, que cette entité habituellement confondue et cachée sous la matière : le Moi. Nous allions à l'impression de l'intangibilité : aussi est-ce calmes et inémus que, par une illusion d'optique que causait notre chute, nous assistâmes au surgissement vers nous, du fond des abîmes, de l'Archange Michel, cette poupée de cuivre de vingt pieds de haut dressant, en défense de notre approche, son épée menaçante, son archaïque visage lépré par la déodorure, nous criant sans bruit, mais formidablement : Au large ! Et d'une voix posée, quand nous frôlâmes la symbolique girouette de métal que fait le grand saint cousin-germain d'Apollon terrassant le serpent Typhon comme lui terrasse le Diable, nous dîmes à un maçon de blanc vêtu, se redressant terrifié par notre apparition soudaine : « Bonjour, l'ami, nos compliments à ta ménagère ! »

Ah ! le ciel, les cieux ! L'éternel rêve de l'homme ! Le mystérieux empire où il logea et entassa ses dieux, n'en laissant presque pas sur la terre ! Le territoire sacré et obligé des paradis. L'inconnu immense et séducteur dans lequel l'Humanité naïve, et peut-être vraie en ses naïvetés, a remis toutes les immortalités et les espérances de résurrection dont ses déceptions et ses souffrances renouvelaient incessamment le désir ! Le puéril simulacre d'un départ vers ces lieux enchantés, que

donne l'aérostat, n'est-ce pas la cause principale des sensations puissantes d'un tel si petit voyage de trois heures qui vous vide pour un si court instant de l'ordure quotidienne et donne l'impression enfantine d'une poussée d'ailes aux omoplates ? Qui sait ? Qui démêlera jamais en nos compliqués organismes la part du réel et la part du cérébral ? Qu'importe ? La sagesse est, dans les actions comme dans les pensées, d'obéir à l'Instinct. Nul guide n'est plus sûr, plus consolant, plus dispensateur de joie et de repos que la soumission aux forces cosmiques. Quelle symbolisation interne de cette suprême vérité que de se sentir, comme je le pus ce court et pur matin de juillet, flotter dans le traître azur et n'être plus que le jouet des souffles.

AU MUSÉE ANCIEN

On fait en ce moment, ne vous en déplaie, « de la bonne ouvrage » au Musée Ancien. Le fait est assez rare pour être signalé. Et la Commission, la sacro-sainte Commission muette et impassible ne nous a pas donné souvent l'occasion de diriger vers elle les adjectifs laudatifs du dictionnaire.

Il est vrai qu'en l'occurrence la Commission se réduit à deux membres, MM. A.-J. Wauters et Cardon, qui ont assumé seuls la lourde tâche de remanier le placement, de classer méthodiquement les toiles de notre Galerie nationale, de leur « donner de l'air », de les offrir à la curiosité publique dans la lumière la plus favorable.

Il y a eu du tirage, vous vous l'imaginez ! On ne bouleverse pas impunément les traditions, les tra-di-tions, Monsieur ! On ne se permet pas de décrocher des toiles qui pourraient, selon l'expression d'un des membres de la docte Compagnie, « tomber en miettes » dans les mains des déménageurs !

L'entrée dans la Commission de M. Beernaert a été, pour les deux hommes d'initiative et de goût que nous venons de citer, un appoint considérable. Et son autorité a triomphé des dernières résistances. Un incurable masuir, le Masuirissime que son nom et ses attaches contraignent d'être, en toute occasion, un incorrigible Daniel Rock a, il est vrai, épuisé ses dernières cartouches contre l'effort des membres artistes de la Commission. Mais l'entraîn, la bonne volonté et la belle ardeur de MM. Wauters et Cardon a tout emporté, et les voici, pour trois mois et peut-être davantage, attelés à la dure besogne de déplacer et de replacer dans un ordre nouveau les toiles innombrables du Musée Ancien.

Celui-ci leur est livré. Une escouade d'ouvriers roule des échelles, emporte les cadres, les hausse à la rampe, les présente, les pend, les dépend. Et fiévreusement, des plans à la main, des carrés de carton figuratifs plein les poches, les deux délégués cherchent des cadences, des harmonies de tons, des rythmes de lignes, étudient l'éclairage, groupent les œuvres, préoccupés à la fois d'un classement logique et des exigences de l'architecture.

L'essai appliqué aux Rubens et aux maîtres de son école, Jordans, Van Dijck, De Crayer, est absolument concluant. MM. Wauters et Cardon les ont réunis dans les deux grandes galeries latérales qui s'ouvrent sur la salle de sculpture et dans les deux salles

qui leur font suite. Ainsi présentés, les tableaux gagnent infiniment. Au lieu de l'aspect d'une collection de timbres-poste qu'offrait jusqu'ici, vue d'une galerie à l'autre, les toiles réunies dans ces vastes locaux, on a désormais la sensation d'un Palais décoré de chefs-d'œuvre. Les grandes toiles de Rubens, *Saint-Liévin*, *La Montée au calvaire*, etc., apparaissent dans leur jour, admirablement encadrés par les arcades qui les isolent et les font valoir. Des tableaux de format moindre sont intercalés entre ces maîtresses œuvres et complètent l'impression d'ensemble que provoque l'aspect de cette superbe école flamande dont rien n'égale l'intensité et l'éclat.

Les autres salles sont en préparation. Les délégués de la Commission se proposent d'installer les Gothiques, le joyau de notre collection nationale, dans la grande salle carrée, après avoir percé dans celle-ci une porte qui la reliera aux galeries centrales. En face de cette porte, ils placeront le triptyque de Quentin Metsys dont ils espèrent obtenir l'autorisation de faire scier les volets afin de développer complètement l'œuvre et de permettre aux visiteurs d'en embrasser d'un coup d'œil l'imposant ensemble. Tout autour, espacés et présentés avec le respect qu'ils méritent, les autres primitifs du Musée, actuellement si entassés qu'il est presque impossible d'en apprécier les beautés. Quelques-uns sur chevalets, au milieu de la salle, bien en lumière. Et des banquettes, des sièges, transformant notre froid et antipathique Musée en un Salon d'art invitant à l'étude, à la méditation, au recueillement de l'intimité...

A ce propos, une trouvaille. Les murs de la salle carrée dont nous parlons étaient, jadis, élégamment décorés d'une ornementation discrète sur fond grenat. Les mastodontes de la commission, ne voulant admettre comme fond que les tons neutres, effacés, boueux, avaient eu l'idée géniale de faire recouvrir cette peinture d'un badigeon ignoble, « pour ne pas nuire aux tableaux ». Le badigeon était à la colle, heureusement, et à grande eau, à grosses éponges, juchés sur un échafaudage monumental, des ouvriers restituent aujourd'hui aux panneaux leur fraîcheur primitive. MM. Wauters et Carodn disposer ont sur ce fond les toiles du XVII^e siècle qui, tout en offrant un caractère décoratif assez intéressant, ne gagnent pas à être vues à la cimaise.

Et ainsi, peu à peu, le Musée prendra un aspect artistique, séducteur, digne de la capitale, digne des quelques très belles œuvres qu'il possède, actuellement submergées sous la marée montante des médiocrités.

Cela ne changera rien, hélas ! aux déplorables acquisitions que nous avons signalées. Cela ne donnera pas l'authenticité aux œuvres douteuses. Cela ne fera pas sortir du palais érigé par M. Balat les horreurs que les complaisances ou l'incompétence de la Commission y a fait entrer. Cela ne supprimera même pas, paraît-il, et pourtant quel débarras si on en avait le courage, — ou simplement la pudeur ! — l'abominable tableau de David qu'un legs trop généreux ou malicieux a imposé à l'État. Mais au moins peut-on espérer, grâce à la volonté, au dévouement et à l'énergique initiative des délégués, qu'un peu d'air frais est entré dans les salles moisies où siège la Commission. MM. Wauters et Cardon ont entrepris un travail de salubrité et d'hygiène artistique dont on leur saura gré.

Reste à bousculer la salle de sculpture, à lui ôter, s'il est possible, son aspect de bassin de natation, à décorer les murs de tapisseries, à égayer de fleurs ornementales l'uniformité du carrelage en marbre blanc, à désuniformiser les socles, à trouver pour

les statues et les bustes une disposition plus heureuse et plus variée que l'alignement géométrique qu'on leur a donné, à mêler, pour varier l'effet, les bronzes et les marbres au lieu de grouper, comme on l'a fait, on se demande vainement par quel ridicule besoin de symétrie, les bronzes dans le vestibule, les marbres dans la salle.

Courage, Messieurs ! Poursuivez votre œuvre d'assainissement. La récompense, vous la trouverez dans l'estime et la reconnaissance des artistes, des esthètes, de tous ceux qu'enflamme l'amour sincère de l'art.

LES THÉÂTRES D'ART A BRUXELLES (1)

Le Diable-au-Corps. — La Maison d'Art.

Excellent et humoristique article signé pseudonymiquement « AIRELLES », dans la *Réforme* de mercredi passé, sur cette fantaisie, à la fois charmante et sérieuse, *Le Théâtre du Diable-au-Corps*. En illustration, quelques dessins de l'inépuisable Amédée Lynen, ce typeur à coup sûr de tout ce qui passe, de tout ce qui est si difficilement saisissable dans sa légèreté et sa fugitivité.

Charmante et sérieuse, écrivons-nous. Airelles a raison de dire, entre autres remarques très vraies :

« Ce petit noyau de littérateurs et d'artistes a entamé là une bien singulière lutte. Sous les dehors d'une infinie diversité : souriants, gracieux, tendres, élégants, burlesques, tristes ou même esthétiques, comme dans certains poèmes de haute envergure, ces quelques-uns sont des vaillants qui livrent une bataille acharnée, farouche, au scepticisme national envers les œuvres belges. Ils s'obstinent et s'entêtent dans la solution d'un problème qui hier encore paraissait insoluble : forcer l'estime et le succès sans cesser d'être artiste et de bonne compagnie, intéresser et amuser sans que ce soit aux dépens de quelqu'un. Dans son petit cadre, la tentative ne manque pas de hardiesse. Ils ne sont d'ailleurs pas ambitieux ni exclusifs et ils ouvriraient volontiers leurs rangs à quiconque voudrait les seconder dans leur tâche, d'autant plus lourde qu'elle semble plus légère..... »

Pour nous, dont une des principales préoccupations est le RENOUVEAU AU THÉÂTRE (2), c'est de tout cœur que nous exprimons nos sympathies pour cette œuvre. C'est un théâtre de MARIONNETTES ! Eh bien, après ? Les marionnettes furent le commencement de plus d'une rénovation scénique. Il y a quinze jours, ici même, nous en affirmions encore l'importance, la dignité et le charme.

Vingt fois nous avons défendu cette thèse : que le roman est, hélas ! bien usé, et les petites nouvelles pour revues aussi, et les versicules aux maîtresses douces ou cruelles qu'on a ou qu'on n'a pas, de même, et « la haute critique » qui consiste à dire des bêtises ou des infâmies contre des confrères, également, et l'ignoble besogne dans les journaux à salaires de larbins, idem et ibidem ; qu'il faut que notre littérature aille à autre chose et que c'est le *Théâtre* et l'*Histoire* qui s'offrent magnifiquement.

Déjà plusieurs y vont avec allégresse. La petite scène de la rue aux Choux, qui ouvre joyeusement son rideau tous les mercredis et tous les samedis, en sa simplicité, sa belle confiance et sa

(1) Voir dans notre n° du 19 avril dernier, l'article intitulé : LES THÉÂTRES D'ART.

(2) Voir l'*Art moderne*, 1895, pp. 169, 177, 193, 201, 209, 217, 225, 257, 289, 305 et 313.

bonne humeur, prépare les voies. Ses marionnettes drolatiques et pirouettantes feront grandir de plus notables personnages, bien qu'il faille se garder de croire qu'il n'y a pas là un genre complet en soi et qui tient sa place très méritoire à côté des scènes à vastes proportions.

Les multiples efforts vers le théâtre qui surgissent de divers côtés en Belgique, valent qu'on les encourage sans réserve. L'hiver dernier la Maison d'Art « A la Toison d'Or » s'y est essayé aussi avec des succès divers. Après la représentation de Lugué-Poe sont venues celles d'un groupe qui veut créer en Belgique une troupe analogue bien à nous. Les premières tentatives ont laissé à désirer mais témoignent d'une bonne volonté extrême qui présage le succès final. Elles seront recommencées l'hiver prochain. D'autre part, plusieurs de nos écrivains s'adonnent à l'art scénique. Les théâtres ordinaires accueillent mieux leurs œuvres. Bref, on peut espérer un prochain, complet et décisif départ.

BRUXELLES-KERMESSE

Amédée Lynen vient de composer, pour « Bruxelles-kermesse », une affiche vraiment artistique, qui sera prochainement répandue à profusion dans le pays entier. Le dessin, très « poussé », de cette affiche, la tonalité joyeuse des couleurs et l'habileté de la composition en font une sorte de tableautin à la manière flamande — très « amusant », diraient les artistes en argot d'atelier, — symbolisant bien le côté local et pittoresque qui caractérisera l'exhibition du « Vieux-Bruxelles » au parc du Cinquantenaire.

Les plans de cette intéressante reconstitution archéologique sont aujourd'hui terminés par M. l'architecte Barbier; l'époque de 1830 revivra pour quelques mois dans l'enceinte du quartier, avec les costumes typiques, les moyens de locomotion disparus, les mœurs et coutumes caractéristiques.

Des offres spontanées de concours arrivent tous les jours aux promoteurs de Bruxelles-kermesse, pour la réalisation du projet qu'ils ont conçu. Il semble que le monde artiste bruxellois tienne à cœur de participer au succès du quartier, et il n'y a rien de très naturel dans cette émulation, si l'on se rappelle l'élan que créa parmi la population anversoise l'annonce de l'édification du « Vieil-Anvers ».

C'est ainsi que, pour Bruxelles-Kermesse, les présidents des sociétés bruxelloises les plus importantes de jeux populaires se sont offerts à seconder les promoteurs par l'organisation de concours, où leur compétence spéciale pourra se donner libre carrière.

D'autre part, nous avons annoncé déjà qu'un concours avait été organisé entre architectes pour les plans des cinq façades à construire en staff dans l'enceinte du quartier. Les projets doivent être déposés pour le 5 août.

On peut compter que les différents concurrents, s'inspirant des documents précieux qui ont été conservés sur l'architecture de notre vieille cité, produiront des projets remarquables.

Le vaste terrain qu'occupera Bruxelles-Kermesse à l'Exposition de Bruxelles — l'emplacement comporte plus de deux hectares — sera prochainement livré aux entrepreneurs.

(Indépendance.)

CONCERT D'ÉTÉ

La musique, que les vacances ont exilée, est allée en villégiature, dimanche dernier, à La Louvière, sous la conduite de M. Emile Agniesz, et elle s'est largement épanouie dans la jolie salle de concerts que M. Victor Boch a fait construire dans son parc. M. Agniesz avait ressuscité, à cette occasion, le Club Symphonique, qui a donné sous sa direction une interprétation précise et nuancée de diverses œuvres de Haendel, de Grieg, de Pierné, de Pessard, de Simon, de Léon Du Bois et d'Emile Agniesz, chaleureusement applaudies par le nombreux auditoire que cet exceptionnel régal d'art avait réuni.

Plusieurs solistes : M^{lles} Van Ysendyck et Lannoy, cantatrices, M^{lles} Heures et C. Ruegger, violonistes, M^{lle} Elsa Ruegger, violoncelliste, ont contribué au succès du concert, auquel l'orage a ajouté une partie de basse profonde non prévue au programme. Tel était l'intérêt de la séance que les auditeurs qui n'avaient pu trouver place dans la salle sont restés, stoïques sous l'ondée, ruiselants mais ravis, sur le seuil, devant la porte entrouverte, jusqu'à l'accord final.

Les duos pour voix de femmes de Rubinstein et de Louis Van Dam, les pièces pour deux violons de Haendel, de Gluck et de Godard ont été particulièrement appréciés. Et par dessus tout le talent très pur, très délicat et très sûr de M^{lle} Elsa Ruegger est allé aux nues. On se souvient du retentissement que provoqua, l'an passé, le concours de cette mignonne virtuose, qui remporta d'emblée, dans la classe de M. Edouard Jacobs, le premier prix de violoncelle avec la plus grande distinction. Divers voyages à l'étranger ont, depuis lors, consacré la réputation de cette artiste d'exception, pour laquelle s'ouvre la carrière la plus brillante. Les œuvres de Schumann, de Saint-Saëns et de Popper qu'elle a exécutées à La Louvière lui ont valu un succès considérable et mérité.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Héritiers Wilder (1).

M. le substitut Seligman a donné, mercredi dernier, à la première chambre du tribunal, ses conclusions dans l'importante affaire Wilder contre Wagner. Il estime que la demande des héritiers Wilder doit être repoussée.

« C'est moi qui suis la Poste... (2) ».

Nous avons rendu compte, la semaine dernière, du procès engagé devant la première chambre du tribunal civil de la Seine entre le Théâtre des Variétés et M^{lle} Ramos.

Le jugement, qui vient d'être rendu, déclare également non fondées l'action de M. Samuel et celle que lui intentait reconventionnellement l'artiste.

Les magistrats n'ont pas trouvé dans l'attitude de M^{lle} Ramos un refus de service, un manquement aux engagements précisés dans le contrat dont les deux parties demandaient la résiliation : ils ont donc renvoyé les deux adversaires dos à dos. « Le refus de service suppose, en effet, d'après le jugement, que l'artiste ne se trouve pas dans un cas d'excuse légitime et la résiliation d'un traité ne saurait résulter que d'une infraction formelle, volontaire

(1-2) Voir notre dernier numéro.

et ne laissant aucun doute sur l'intention de rompre l'engagement. Une interprétation, même erronée, des termes du contrat et des droits qu'il confère, ne saurait donner lieu à la sanction rigoureuse stipulée en cas de rupture. »

« **Madeleine-Courbevoie** » et « **Madeleine-Bastille** ».

La saynète *Madeleine-Courbevoie* a-t-elle une ressemblance illicite avec la saynète *Madeleine-Bastille*? Telle est la question soumise à la première chambre du tribunal de la Seine.

Au dernier dîner de la Croûte, au Grand-Hôtel, MM. Matrat et Fordyce jouèrent *Madeleine-Courbevoie*, une saynète à trois personnages qui se passe sur une plate-forme de tramway. M^{lle} de Beerska, qui assistait au dîner, crut reconnaître en cette saynète une saynète à elle, *Madeleine-Bastille*, dont elle avait autrefois remis le manuscrit à M. Fordyce avec prière de revoir l'œuvre.

M^{lle} de Beerska assigna aussitôt MM. Matrat et Fordyce devant le tribunal de la Seine « pour voir dire que la saynète ne pourra « être jouée sans son agrément, sous peine d'une astreinte de « 50 francs par représentation ».

M^e Herbert, pour M^{lle} de Beerska, a exposé au tribunal que sa cliente, auteur de la saynète *Madeleine-Bastille*, a demandé la collaboration de M. Fordyce. Celui-ci sollicita à son tour la collaboration de M. Matrat pour compléter la pièce. Mais MM. Matrat et Fordyce ayant émis la prétention de signer seuls la saynète, les négociations furent rompues et la collaboration abandonnée. Cependant MM. Fordyce et Matrat ont joué, sous leur nom, *Madeleine-Bastille*, métamorphosée en *Madeleine-Courbevoie*.

M^e Clunet a plaidé pour MM. Fordyce et Matrat, qui affirment qu'il n'existe aucune ressemblance entre les deux pièces.

A huitaine pour jugement.

Le pseudonyme au théâtre.

M^{lle} Chevreau, artiste dramatique, a pris au théâtre, depuis 1886, le pseudonyme de Suzanne Seylor; elle a joué sous ce nom dans divers théâtres de Paris, de la province et de l'étranger, et elle a accompagné M^{me} Sarah Bernhardt dans la plupart de ses tournées en Amérique. M^{me} la vicomtesse de Maulmont, de son côté, dans ces dernières années, a pris le même pseudonyme et, malgré les réclamations de M^{lle} Chevreau, a continué à s'en servir dans sa carrière artistique. C'est dans ces conditions que M^{lle} Chevreau, estimant que le long usage qu'elle avait fait du pseudonyme en question lui en avait attribué la propriété, a assigné M^{me} de Maulmont devant le tribunal de la Seine pour lui voir faire défense de porter, à l'avenir, le nom de Suzanne Seylor au théâtre, et ce à peine d'une amende de 50 francs par chaque infraction constatée.

Elle demandait, en outre, 500 francs de dommages-intérêts pour le préjudice causé.

« Attendu, dit le jugement prononcé le 22 juillet, que l'usage prolongé et exclusif d'un pseudonyme constitue une véritable propriété au profit de celui qui s'en est ainsi servi et lui donne le droit de s'opposer à ce que tout autre s'en empare pour créer à son préjudice une confusion regrettable... »

En conséquence, il est fait défense à M^{me} de Maulmont de porter désormais le pseudonyme de Suzanne Seylor, qui est la propriété de M^{lle} Chevreau, et ce sous peine de 10 francs de dommages-intérêts pour chaque infraction commise jusqu'à concurrence des trente premières, passé lesquelles il sera fait droit à nouveau; et pour le préjudice déjà causé, la défenderesse est condamnée aux dépens.

A grand orchestre.

M^{me} Savary, voulant remettre à la scène *l'Alceste*, de Gluck, s'était adressée, pour l'orchestration, à M. Damaré, chef d'orchestre. Celui-ci réclamait, ces temps derniers, devant le tribunal de commerce de la Seine, une somme de 3,200 francs à M^{me} Savary.

Le tribunal lui accorda la somme demandée. Sur appel, l'affaire est venue la semaine passée devant la deuxième chambre de la Cour d'appel de Paris qui a confirmé purement et simplement la décision des premiers juges.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts, 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : inscriptions, 15 février; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : M. A. Van den Nest, président.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements : M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de juger les projets envoyés au concours organisé entre les sculpteurs belges pour l'exécution d'un monument à la mémoire de P.-J. Van Beneden, le célèbre professeur de l'Université de Louvain, vient de se prononcer. Dix-huit projets avaient été expédiés à Malines, la ville natale du savant, où le monument sera édifié dans l'avenue qui porte son nom.

Le premier prix a été décerné à l'unanimité au sculpteur bruxellois Jules Lagae. Le jury était composé comme suit : MM. Vinçotte, délégué de l'État; Leclercq, inspecteur des beaux-arts; Blomme, architecte de la province d'Anvers; Deckers, professeur à l'Académie d'Anvers; Geets, artiste peintre, délégué de la ville de Malines; Struys, artiste peintre, à Malines.

Les projets des concurrents sont actuellement exposés dans la grande salle de la nouvelle académie de dessin, rue Léopold, à Malines.

M. Jules Lagae va se mettre immédiatement à l'œuvre; le monument sera inauguré probablement au début du printemps prochain. Dans sa dernière séance, le conseil communal de Malines a voté une somme de 5,000 francs pour l'organisation des fêtes commémoratives qui auront lieu à cette occasion.

M. Coomans, le doyen de la Presse belge et le doyen de la Chambre des députés, vient de mourir, âgé de 85 ans.

Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels une *Histoire de la Belgique*; *Richilde*, épisode de l'histoire de la Flandre au XI^e siècle; *Baudouin Bras de Fer*; *Vonck*, roman politique; les *Communes belges*; *Une académie de fous*, etc., etc. Rappelons également sa brochure sur le *Duel*.

Il fut rédacteur en chef du *Journal des Flandres*. En 1845, il fonda le *Courrier d'Anvers*, collabora à divers journaux parmi lesquels le *Journal de Bruxelles* et l'*Emancipation*.

L'Exposition des Travaux scolaires de l'École Saint-Luc est ouverte du 26 juillet au 3 août : le dimanche, de 9 heures du matin à 5 heures du soir ; les jours ouvrables, de 2 à 5 heures du soir, au local de l'École, rue des Palais, 50.

Le *Kunstkring* de Rotterdam organise pour l'automne prochain une exposition qu'il annonce aux artistes en ces termes :

« La visite que nous avons faite à l'exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles a inspiré aux membres de notre comité soussigné le désir d'organiser une exposition du même genre au *Rotterdamsche Kunstkring*.

Nous serions charmés de vous y voir représenté par quelques-unes de vos œuvres et nous espérons pouvoir compter sur votre concours.

L'exposition doit avoir lieu du 11 octobre au 3 novembre.

Nous vous prions de nous remettre votre note d'envoi avant le 20 août, indiquant le nombre et le prix des objets expédiés.

Dans l'attente de votre réponse estimée, agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Au nom du Comité du *Rotterdamsche Kunstkring*, section B. A. : D. Wiggers, président ; K. Thysen, secrétaire ; G.-H. Müller, vice-président ; P.-C. De Moor, vice-secrétaire. »

On débarrasse enfin la Maison de blanc, rue du Marché aux Poulets, de l'extraordinaire décoration qu'avaient infligée à cet immeuble les concours paradoxaux de « l'Art appliqué à la rue ». Une bonne couche de blanc de céruse restituée à la façade de cet honnête magasin de lingerie son aspect primitif. La céruse appliquée à l'art de M. Broerman.

Le Théâtre des Galeries rouvrira ses portes, jeudi prochain, par les *Deux Gosses*, de M. Pierre Decourcelle. La pièce sera montée avec un très grand soin et interprétée par une troupe parisienne de tout premier ordre, parmi laquelle nous reverrons MM. Decori, Pierre Berton et Dean, M^{lles} Carlix (du Vaudeville), Malvau et France. Les autres rôles seront tenus par des artistes ayant tous joué la pièce à Paris. M. Duboscq a été chargé de la partie décorative.

Il y aura des matinées tous les dimanches à 1 h. 1/2.

M. Stoumon, l'un des directeurs du Théâtre de la Monnaie, qui vient d'assister au premier cycle de *L'Anneau du Nibelung*, à Bayreuth, a signé avec M^{me} Marie Brema un traité pour une série de représentations au théâtre de la Monnaie pendant la prochaine saison. M^{me} Brema, qui a produit une si grande sensation dans le rôle de Fricka, chantera probablement ce rôle à Bruxelles, dans une reprise projetée de la *Valkyrie*, où paraîtra également M^{lle} Kutscherra.

M. Alexandre Henriot, président de la Société des Arts de Reims, organise en cette ville une exposition internationale d'affiches qui s'ouvrira le 7 novembre prochain et sera clôturée le 17. Un catalogue illustré des portraits des exposants sera publié et mis en vente à un franc l'exemplaire. S'adresser pour tous renseignements à M. Alexandre Henriot, rue de Mars, 6, à Reims.

M. Francis Vielé-Griffin, l'un des écrivains les plus distingués de la jeune génération, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Voici le portrait qu'en trace un de nos confrères : « Un poète de la période héroïque du symbolisme, décoré, le premier en

date, au titre étranger, car il est citoyen américain et fils du général Vielé. L'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* a beaucoup de talent, un talent âpre et sauvage interrompu de douces mélodies. Il semble imprégné de très anciennes chansons exotiques qui résonneraient dans ses vers aux rythmes étranges, aux coupes imprévues.

Esprit militant et mordant d'ailleurs, polémiste aigu, qui défendit l'épée à la main, contre Catulle Mendès, les théories du Symbolisme contre celles du Parnasse. Il est même assez piquant de voir décoré cet esprit indépendant et dédaigneux de toute convention. »

Autre chevalier, M. Maurice Donnay : Un sourire avec un peu de visage autour ; — telle est, ou à peu près, la définition qu'en donna Steinlen. Maurice Donnay gagnait, il y a peu d'années, soixante-quinze francs par mois en qualité d'employé chez un marchand de bois, quand il alla prendre un bock au « Chat Noir ». Il y resta. Il y avait trouvé soudain la révélation de sa voie.

Il quitta le cabaret du gentilhomme pour l'Eden, que lui ouvrait Porel. Il y entra au bras de Lysistrata, belle fille d'Athènes, à qui l'avait présentée un nommé Aristophane, et qu'il décida à se parisianiser. Depuis, le succès d'*Amants* le conduisit à la célébrité, sa verve facile et son aimable esprit de gavroche parisien ayant fréquenté dans Athènes.

Le Théâtre de l'Œuvre représentera l'hiver prochain les *Aubes*, trois actes en vers de notre collaborateur Émile Verhaeren, et *Édouard II*, adaptation par Georges Eekhoud du drame de Christophe Marlowe.

On connaît maintenant les huit écrivains choisis par Edmond de Goncourt pour faire partie de son académie. Deux membres n'ont pas été nommés par lui.

Par piété envers la mémoire de son frère, Edmond de Goncourt s'est abstenu de changer quoi que ce soit aux statuts primitifs. Il s'est contenté de remplacer les membres élus lors de la fondation et pris par la mort.

Voici, d'après les confidences faites par Edmond de Goncourt à un glorieux écrivain aujourd'hui défunt, quels étaient les dix premiers titulaires des fauteuils de l'académie Goncourt :

Théodore de Banville, Barbey d'Aurévilly, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Flaubert, Paul de Saint-Victor, Tourgueniew, Vallès, Louis Veuillot, Zola.

Sur les dix, deux seulement ont survécu : Alphonse Daudet et Zola, ce dernier ayant perdu son droit à son fauteuil en briguant un de ceux de l'Académie française. Deux autres écrivains sont morts qui avaient été choisis pour remplacer deux défunts : le marquis de Chennevières et Guy de Maupassant. Ce qui porte à dix le nombre des membres de l'Académie Goncourt morts avant la naissance de cette académie.

PRIME MUSICALE

La maison d'édition A. DANVERS offre à tout lecteur de *L'Art moderne* une prime musicale composée de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) dus aux meilleurs compositeurs et d'une valeur de 40 francs à prix marqués.

Pour recevoir *franco* cette prime à domicile, adresser avec cette annonce découpée ou la bande du journal la somme de fr. 1-50, pour tous frais, à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN (Quatrième article). — LES MAÎTRES CHANTEURS DE NÜRNBERG. — MUSIQUE. *To Nellie*. — AU MUSÉE ANCIEN. — LES THÉÂTRES D'ART A BRUXELLES. *Le théâtre de la Maison d'Art. Le Diable-au-Corps*. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *M. Antoine contre M. Baret. Le Café-concert en Norvège. « Madeleine-Courbevoie » et « Madeleine-Bastille ». Le Modèle*. — PETITE CHRONIQUE.

L'Esthétique du contact humain.

Quatrième article (1).

Devant cette formidable question du contact humain et des cerveaux puissants de penseurs, de sociologues, de poètes qui s'en sont approchés, je m'apparais comme un ciron contemplant la lune. Il serait temps, cependant, grand temps que tous les cirons s'unissent un peu pour parler de ces choses et les formuler.

Qu'inventifs, modernes et artistes en sociologie furent ces joyeux méridionaux qui tinrent des cours d'amour ! Mais plus près de nous, la sociologie et la psychologie qui occupent nos portières et absorbent le meilleur de leur temps et de leur cervelle est un excellent exemple de ce que nous pourrions faire. Et les jugements som-

(1) Voir les nos des 5, 12 et 26 juillet.

maires des plus simples d'entre elles ont une beauté que n'atteignent pas toujours les nôtres. Nous ne cherchons, d'ailleurs, dans les romans de tous les calibres, depuis les feuilletons sensationnels jusqu'aux essais psychologiques des savants les plus abstraits et les plus ennuyeux, — en passant par les romanciers-poètes-penseurs comme Barrès, — nous ne cherchons que la prolongation, la réduction artificielle ou magnifiée des discours que nous tenons les uns sur les autres, — passions, émotions, observations; et nos sciences ne sont que le surextrait de l'éternelle étude que l'humanité fait d'elle-même en « potinant ».

Il est évident qu'on « potine » trop peu. Ne vous vient-il pas à l'esprit, quand une société effleure le sujet des vertus de tous ses membres absents, que toutes les remarques, toutes les noirceurs, toutes les louanges et toutes les calomnies ne touchent qu'à la peau, à la surface, les êtres dont elle s'occupe?

« Depuis longtemps », dit Lazarus, un très intéressant sociologue allemand, dans son livre *La Vie des âmes*, « depuis longtemps les lacunes de la psychologie individuelle ont dû se faire sentir : l'individu isolé est son objet d'étude, mais l'individu n'est isolé que par abstraction. Nos sens nous trompent en nous montrant les individus séparés par l'espace. »

Et nos sens plus aiguisés pourraient nous montrer dans la ressemblance des traits, des goûts, des juge-

ments et des façons de penser, ce qui, dans un individu, appartient à sa famille, à sa nationalité, à sa race, à son milieu social. Après cet examen, si difficilement complet, que restera-t-il de la véritable personnalité? Ne serons-nous pas obligés de conclure qu'une grande partie des êtres sont des fragments de collectivités, bien plus que des unités? Ils le sont tellement que l'honneur de leur pays, de leur nom, de leur famille, de leur caste, parfois, leur est plus sensible que le leur.

Où est le héros qui dit : « Je viens d'un pays maudit, d'une race d'avortons sans entrailles, tous mes amis sont des incapables, tous ceux qui se sont associés à moi pour manger, travailler ou penser étaient des impuissants, je ne pense comme aucun de ceux de mon siècle. Prenez-moi, employez, appréciez ma force, je suis, à moi tout seul, un être entier, un homme puissant. »

Quand ces êtres-là existent, ils ne sont pas sociables. Et ce n'est pas pour des Bonaparte de cette taille que le contact humain s'échafaude. Ils sont un instant plus forts que le reste du monde, ils font le très beau geste de la force qui se connaît et qui s'impose, comme s'ils se savaient les lieutenants, les canaux d'une nécessité cosmique. Mais si, un moment, cette force cesse de les animer, s'ils n'écoutent plus en eux la voix de cette harmonie générale, s'ils agissent une seule fois pour des fins personnelles, par cette seule crevasse l'élément égalitaire des autres esprits reprend toute sa force, et le colosse tombe, prouvant chaque fois plus lourdement qu'on n'est grand contre tous qu'en étant le premier dans la voie de tous, qu'on ne commande à la foule qu'autant qu'on la contient en soi-même.

Si nous tenions un peu plus franchement nos petites cours d'amour, — car c'est à l'amour que se butent d'ordinaire nos racontars amusés et étonnés, ignorants que nous sommes des lois qui l'expliqueraient et lui rendraient une plus salutaire banalité, — si nous faisons plus souvent des portraits complets, si nous avons le courage de nous écorcher vifs les uns devant les autres, nous verrions cent fois plus de beauté, de cette beauté à la fois humaine et divine des confessions, des pitiés et de toutes les conceptions qui élargissent cette contemplation des individus pris isolément.

L'histoire nous transmet-elle des documents plus définitifs, plus saturés de vie collective et individuelle que ces portraits faits par de grands artistes, peintres ou écrivains? ne sommes-nous pas mis plus intimement en contact avec nos ancêtres charnels ou spirituels, ne devinons-nous pas mieux l'âme des siècles passés dans les personnages peints par Holbein, Memling, Dürer ou les grands Italiens, que dans les monuments les plus explicites? Encore une fois ici, les artistes virent et exprimèrent une vie intérieure que nul ne sentit plus qu'eux : la forme n'étant pour eux que l'enveloppe

toujours changeante de cette âme des choses qui leur sourit à travers tout, et qui anime leurs œuvres comme leurs gestes.

Nous nous pénétrons trop peu les uns les autres, et nous connaissons mal les conditions qui favorisent une pénétration plus profonde. Souvent, par exemple, deux esprits qui ont beaucoup à échanger, beaucoup à prendre l'un de l'autre ne parviendront à se toucher, à se deviner qu'au moyen de la présence d'un troisième, — élément qui donne aux ressemblances, aux affinités des deux premiers l'occasion reconfortante de s'affirmer, et facilite l'expansion de ces joies, de ces regrets ou de ces pensées dont l'expression était étouffée par le sentiment trop aigu des complémentaires divergences de ces deux esprits. Camille Lemonnier, qui est bien un des artistes les plus naturellement psychologues de ce temps, conte l'histoire de ces époux qui ayant cru s'aimer n'avaient jamais pu se comprendre et s'étaient enfin séparés. Plusieurs années après, pendant une guerre ou une épidémie, ils se rencontrent dans un hôpital, soignant des blessés ou des malades. Une fraternité leur vient dont ils ne s'étaient jamais doutés. L'élément « autrui » était entré dans leur vie et formait la note qui manquait à cet accord.

Ainsi, fortuitement, parce que nous n'allons pas au fond de nous-mêmes ni au fond d'aucun être dont nous ne voyons que les apparences, se nouent, se dénouent, se renouent douloureusement et sans fruit, dans le désordre de notre superficialité, des rapports qui tissent la mousseline légère des contacts extérieurs et mondains, mais qui ne sont pas assez profonds, assez réels, assez constamment vécus pour construire la haie solide, puissamment enracinée, de la véritable fraternité humaine.

O la laideur et le désarroi de tous ces affleurements tâtonnants! ô la soif si rarement étanchée qui nous prend au milieu de toutes ces créatures falotes, dépourvues de centre, la soif d'un corps à corps, d'un combat véritable ou d'un point d'appui qui cesse un moment d'être branlant! ô le désir de se mesurer avec des adversaires qui ne se dérobent point, ou avec des amis dont on connaisse le pas, et dont la marche stimule la nôtre!

Qu'avons-nous jusqu'ici observé des âges où nous devinons le mieux nos semblables, de la lenteur, ou des circonstances, des occasions nécessaires à ces révélations? A peine, dans l'inconsciente réunion de tous les travaux communs, avons-nous le sentiment de l'importance sacrée d'un Forum, de tous les Forums où nous nous regardons sans parler, où se perdent tant de belles gouttes de vie communicable, tant du meilleur sang de notre race; où à la lueur d'une crainte ou d'une admiration partagées nous reconnaitrions nos vrais frères, ceux dont l'action spéciale s'emboîterait le plus

harmonieusement avec la nôtre pour créer une force? et non pas seulement une force particulière, — scientifique, politique, économique, — mais la vraie force sociale, la plus grande force humaine, la réunion, le contact de plusieurs vies appliquant chacune diversement une seule et même pensée novatrice, rénovatrice, péremptoire, imposée par la nécessité morale un moment entrevue.

Que nous sommes encore loin de cette beauté qu'aucun peuple avant nous ne soupçonna dans toute sa profondeur. Que pauvrement et boiteusement encore nous parvenons à organiser le contact de trois ou quatre esprits comme on organise des trios ou des quatuors de musique!

Je ne parle pas du contact de deux individus, — intérêt, partage, lutte, amitié ou amour, — qui est pourtant le premier degré de l'initiation sociale! Mais combien de fois assise à une table où l'appétit, le vin, « les mets bien préparés » devaient exciter l'expansion des convives, je n'ai pu empêcher aucun d'eux de garder pour lui la meilleure, la plus heureuse, la plus belle partie de ses impressions. Je les connaissais trop peu, ou la puissance d'observation me manquait, je ne trouvais pas ce qui pouvait les relier. Faire, par la seule intensité d'une attention réceptive, d'une attention *choisissante*, surgir sans heurts les notes différentes de chacun des instrumentistes de cette symphonie, me paraissait le plus beau des rêves, le sommet de ce que peut atteindre l'ardente passivité féminine.

Car je crois les femmes capables de devenir les artistes du contact humain. Mais le chemin sera long.

Peut-être aussi ne savons-nous pas assez ce que nous aurions à gagner à ces fusions, et la première chose qu'il faille aujourd'hui inoculer à l'humanité est peut-être le désir, la joie de ce contact plus harmonisé.

Hélas! ce fut la science et l'art des âges! et les vieilles religions contiennent des trésors de psychologie dont nous vivons encore, mais qui deviennent insuffisants, et leurs méthodes rigoureusement suivies nous feraient tous aujourd'hui marcher sur nos têtes: tout le contact humain était réglé d'après la volonté définie, exprimée, d'une divinité; et la beauté, l'unité de nos actes consistait en ceci, qu'ils découlaient tous d'une même source pour se répandre en la multiplicité toujours plus difficile à codifier des différentes voies de fraternité.

Tandis qu'en notre temps, ce sont ces fraternités elles-mêmes, et l'art, moderne par excellence, de ces contacts si lents à organiser, qui chantent en nous l'harmonie heureuse ou insuffisante, fausse, triste ou triomphante et sereine de nos vies avec la Nécessité qui nous pousse en avant, et vers laquelle monte le seul et même désir de toutes les âmes, de toutes les entrailles, de tous les vivants, — le désir de mieux la connaître. En notre temps, la passion du contact humain est la centrale

activité de notre tension vers une universelle synthèse, et nous savons que c'est par les éternels enfantements de tous ces heurts et de tous ces baisers que nous la pressentirons, que, genoux en terre, nous la nommerons, peut-être.

I. WILL

Les Maîtres Chanteurs de Nürnberg.

Comédie lyrique de RICHARD WAGNER. Traduction littéraire, avant-propos et annotation philosophique par L.-P. DE BRINN' GAUBAST; commentaire musicographique et étude critique par EDMOND BARTHÉLEMY. — Paris, Dentu.

Comme l'a dit M. Alfred Ernst, « il y a deux façons de traduire les œuvres dramatiques de Richard Wagner: l'une consiste à tenir compte de la Musique, à établir par conséquent un texte qui soit en accord avec cette Musique; l'autre, à faire abstraction de la forme musicale, donc à traduire littérairement le drame en soi, à en donner ce que les Allemands appelleraient « le contenu intellectuel ». Ces deux genres de traduction diffèrent de moyens, de méthodes et de buts; le premier aboutit à la scène, le second au livre. Mais de quelle utilité indirecte n'est-il pas pour la scène, le livre clair et probant, qui fait la lumière, qui la présente à tous les yeux, qui s'adresse aux intelligences les plus diverses, qui prépare les interprètes comme les auditeurs et qui permet de comprendre avant de réaliser!.. »

C'est cette traduction littéraire que vient de faire paraître M. L.-P. DE BRINN' GAUBAST, à qui nous devons la meilleure traduction qui ait été écrite de l'*Anneau du Nibelung* (1). Celles des *Maîtres Chanteurs de Nürnberg* qu'il publie aujourd'hui chez Dentu, avec l'autorisation spéciale des éditeurs Schott fils, est inspirée par le même désir de voir le public français s'initier aux drames de Wagner non par un mot-à-mot qui ne peut rendre l'esprit du poème, mais par une transposition dramatique fidèle exprimant, en même temps que le sens rigoureux du texte, la vie dont ces œuvres admirables sont animées.

La tâche est superlativement difficile, et j'en connais plus d'un qui y ont perdu leur peine et leur temps. De tous les poèmes de Wagner, *Die Meistersinger* est peut-être le plus épineux à traduire, et l'on n'est pas surpris d'apprendre, par l'Avant-propos dont M. DE BRINN' GAUBAST fleuronne son nouveau volume, que ce travail lui a coûté plus d'efforts que les quatre poèmes réunis de la Tétralogie. Wagner s'est servi, en effet, pour sa comédie lyrique, d'une langue teintée d'archaïsme et plus synthétique encore qu'en aucun autre de ses ouvrages. Poursuivant la formule de la « Conversation idéale » dont il expose les éléments dans l'un de ses écrits théoriques, *Opéra et Drame*, il débarrasse le dialogue de toute phraséologie, abrège les répliques, chaque vocable employé ayant une portée précise, essentielle, que complète le développement musical. On conçoit la difficulté de trouver dans la langue française l'équivalent de chacun de ces termes, en conservant l'allure vive, rapide, typique du texte allemand. Ajoutez-y que les *Maîtres Chanteurs de Nürnberg* sont d'essence plus germanique encore, et d'intentions plus strictes, que tel autre poème de Wagner. Il a donc fallu la foi irréductible, la

(1) Nous avons rendu compte de ce remarquable ouvrage dans l'*Art moderne* du 21 juillet 1895.

probité d'art et la belle ardeur de M. DE BRINN' GAUBAST pour mener à bien le travail. Grâce à lui, voici les *Maîtres Chanteurs*, ce chef-d'œuvre d'esprit, d'ironie, de mouvement et de sentiment, entré dans la littérature française. Si la traduction en est aussi rigoureusement exacte que possible, la forme littéraire qu'a su lui donner le traducteur lui ôte l'aridité et — tranchons le mot — le côté risible que revêt presque toujours, pour notre esprit français, le mot-à-mot d'une œuvre conçue et écrite en langue étrangère. C'est une œuvre de respect qu'a accomplie l'auteur, et tous ceux qui partagent son admiration pour l'illustre maître saxon lui en sauront gré.

Selon le plan adopté pour son étude sur la *Tétralogie*, M. DE BRINN' GAUBAST accompagne le texte de commentaires philologiques et historiques d'un réel intérêt. Et, complétant l'œuvre une étude critique approfondie sur la Comédie musicale et des annotations musicographiques de M. EDMOND BARTHÉLEMY permettent au lecteur de suivre, en même temps que l'action du poème, l'éblouissant développement musical de la partition, dont les thèmes principaux sont reproduits à la fin du volume.

MUSIQUE

To Nellie.

Six songs by F.-B. MONEY-COUTTS; music by Y. ALBENIZ.
Paris, Heugel et C^{ie}.

M. Albeniz vient de faire paraître au *Ménestrel* un recueil de mélodies qui tranche sur la banalité habituelle de ce genre de productions. Depuis qu'il habite Paris, le jeune compositeur a pris contact avec les maîtres de l'école française, et le voici décidément en bonne voie. Au lieu de s'abandonner, comme jadis, à l'extraordinaire facilité de son inspiration, il serre sa forme, cherche — et trouve souvent — l'expression musicale la plus conforme au texte, affine ses harmonies, évite avec soin les formules connues, les cadences usées. Les six petits poèmes qu'il publie sous le titre *To Nellie* ont une grâce particulière, mélancolique et tendre, d'une distinction et d'un charme réels. La voix s'unit harmonieusement au piano, dont la partie n'est pas un simple accompagnement mais « concerté » avec le chant. S'il fallait établir un rapprochement avec un compositeur connu, nous dirions que l'inspiration de M. Albeniz a quelque analogie avec celle de Chabrier, sans que cette comparaison puisse donner l'idée d'un défaut d'originalité. M. Albeniz possède, en effet, une source très pure d'inspiration et sa suite de mélodies témoigne d'une fraîcheur d'impressions qui n'a cure des œuvres d'autrui. Souhaitons que le recueil soit promptement traduit en français et qu'il prenne sa place au répertoire de nos concerts.

AU MUSÉE ANCIEN

Puisque le musée ancien fait peau neuve, grâce à l'initiative des deux délégués de sa commission, MM. Wauters et Cardon (1), ne pourrait-on exiler au grenier (ou à la cave, le lieu nous est indifférent), en même temps que le tableau de David qui déshonore le musée et l'artiste, les portières qu'un usage séculaire perpétue sans que rien le justifie? On comprend l'utilité des portières dans les baies qui doivent être tantôt clôturées, tantôt libres. Mais en un

(1) Voir notre dernier numéro.

musée dont toutes les galeries sont accessibles au public?... Ces malencontreux morceaux d'étoffe coupent la perspective, rapetissent les salles, ôtent de la lumière, dessinent un triangle stupide sur les toiles auxquelles ils font face, le tout sans avantage appréciable. Ils dissimulent, il est vrai, les chambranles des portes, peints en noir, qui se découperaient durement sur les murailles si on les débarrassait de leur « garniture ». Mais il y aurait un moyen d'éviter cet inconvénient, et nous nous permettons de le suggérer timidement aux membres de la commission : avec vingt sous de couleur et une brosse, qu'on donne aux dits chambranles un ton plus clair... et qu'on n'en parle plus.

Autre amélioration. Des fenêtres du musée on a sur Bruxelles les plus belles vues du monde. Du haut de l'escalier qui donne accès à la salle où sont (provisoirement, paraît-il) les tableaux de l'école flamande, — et notamment les deux admirables portraits peints par Rubens, qu'on souhaiterait mieux en lumière, — le regard embrasse une merveilleuse chevauchée de toits rouges, des flèches, des tours, un enchevêtrement exquis de rues et de ruelles s'étendant jusqu'aux plateaux qui couronnent la vallée de la Senne. Oui! Mais qui de vous, artistes, visiteurs, rats de musée, a joui de ce superbe spectacle? Et vous, Messieurs les membres de la commission, connaissez-vous tous ce point de vue, qui vaut à lui seul un voyage au musée? On nous permettra d'en douter quand on saura — c'est inimaginable! — que la fenêtre qui s'ouvre sur ce superbe panorama a été soigneusement recouverte d'une épaisse couche de blanc et qu'elle demeure — immuablement — fermée. La conclusion s'impose, et nous comptons que la commission, avertie, s'exécutera promptement.

Nous demandons aussi qu'on décore le hall d'entrée et les escaliers, dont la nudité glaciale est de nature à faire rebrousser chemin à quiconque se rend au musée pour y chercher des impressions d'art. On ne pourrait choisir de cadre plus antipathique, plus banal et plus réfrigérant que ces degrés aux marbrures de noyés, cette cage d'escalier que rien n'anime, pas un ton vif, pas un tapis, pas une fleur. Les autres pays? Allez donc voir en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Hollande même — sans parler de Paris — comment l'on s'y prend pour préparer le visiteur aux hautes sensations qu'il va éprouver, pour lui donner, dès le seuil franchi, l'impression qu'il pénètre DANS UN MUSÉE et non pas dans un établissement de bains ou dans une gare de chemins de fer.

LES THÉÂTRES D'ART A BRUXELLES (1)

Le Théâtre de la Maison d'Art.

Voici le programme du Théâtre de la Maison d'Art pour l'hiver prochain. Ajoutons que le Théâtre de l'Œuvre (Lugné-Poe) y jouera aussi vraisemblablement les *Aubes*, une pièce que vient de terminer Émile Verhaeren.

La Comédie de l'Amour, 3 actes de H. INSEN (1^{re} exécution).

La Révolte, 1 acte de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Léonarda, 4 actes de BJÖRNSSON (1^{re} exécution en Belgique).

Le Coup de grâce, 1 acte de HEYSE (1^{re} exécution).

Germinie Lacerteux, 5 actes de E. DE GONCOURT (1^{re} exécution en Belgique)

Les Remèdes, 3 actes de EDMOND BRANDÈS (1^{re} exécution).

(1) V. *l'Art moderne* des 19 avril et 2 août derniers.

Le Premier Distillateur, 6 tableaux de LÉON TOLSTOÏ (1^{re} exécution), adaptation de poésies et de chansons populaires russes.

L'Occasion, 1 acte du Théâtre de Clara Gazul, PROSPER MÉRIMÉE (1^{re} exécution).

A quoi rêvent les jeunes filles d'A. DE MUSSET (1^{re} exécution).

Le Théâtre du Diable-au-Corps.

Nous avons signalé l'extrême intérêt que mérite cette tentative. Voici, en complément, le répertoire actuel complet. C'est remarquable d'originalité et d'abondance.

La Marche à la corde, poème et ombres de Léon Dardenne, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre.

La Légende de saint Guidon, naïveté villageoise en quatre tableaux, ombres d'Amédée Lynen, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre. — I. La ferme de Pachter Buyck; II. L'enfance de saint Guidon; III. Les animaux malades de la peste; IV. La récompense (apothéose).

La Pneu-manie, fantaisie néo-cycliste en cinq tableaux, poème de Théo Hannon, ombres de Victor Crabbe, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre.

Journée de fête, ombres d'Amédée Lynen.

Le Chameau, poème lyrique et ombres d'Amédée Lynen (à grand orchestre).

Saphura, légende en huit tableaux, ombres de H.-F. Hendrick, poème de Léon Paschal, musique de Jules Baur.

Le Juif-Errant, légende dramatique en neuf tableaux et un prologue, ombres de Léon Dardenne, poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur. — Prologue : Vers le Golgotha! I. La ruine de Jérusalem; II. Les terreurs de l'an Mille; III. Timour-Leng; IV. Mahomet II à Constantinople; V. La révocation de l'Édit de Nantes; VI. La retraite de Russie; VII. La bataille de Strasbourg (la bataille de l'Avenir); VIII. Les signes précurseurs; IX. Le jugement dernier.

Vers l'âge d'or, dix tableaux en ombres de Léon Dardenne, poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre. — I. La Jacquerie; II. Les feux de joie du roi Philippe; III. La Saint-Barthélemy; IV. La Fronde; V. Quarante-treize; VI. Mil huit cent trente; VII. Mil huit cent quarante-huit; VIII. Le mur des Fédérés; IX. Attentat anarchiste; X. L'âge d'or; Épilogue.

Noël-blanc, poème d'Albert Giraud, ombres de Léon Dardenne.

INTERMÈDES. — *Les bons conseils d'Albrecht*, par lui-même.

Maison impossible, rêve fantastique, par Amédée Lynen.

Devant et autour de Manneken-Pis, par Amédée Lynen, illustrations parlées.

Une existence au diable, comédie en un acte par Amédée Lynen, jouée par *Lui*, un *Chapeau*, un *Revolver* et une *Dame*.

Le compositeur Jules Baur, le chansonnier Rhamsès II, le poète Édouard Bernaert dans leurs œuvres. — Victor Crabbe. — Robert Le Due. — Alphonse Hirsche. — Théo Hannon. — Georges d'Artevèlle, etc.

La Révolution de 1830, poème et ombres de Léon Dardenne, musique d'Eug. Brassiné.

Les Grands Hommes, texte de Valère Gille, ombres de Léon Dardenne.

Bruxelles-maritime, poème de Théo Hannon, ombres de Victor Crabbe, musique d'Alphonse Hirsche.

Alain et Isaure, opéra comique en un acte (audition), poème de R. Kirsch, musique d'Eug. Brassiné.

Amours bourgeoises vers 1830, poème et ombres de Léon Dardenne.

Quatre vingt-quatorze, grand roman d'aventures, par Rhamsès II, ombres de H.-F. Hendrick.

Le Roi Lear, drame lyrique d'après Shakespeare (audition), poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur.

Représentations tous les mercredis et tous les samedis, à 9 heures.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

M. Antoine contre M. Baret.

Les procès de théâtre continuent à pleuvoir, drus comme grêle, devant la première chambre du Tribunal de la Seine. Voici M. Antoine, le nouveau directeur de l'Odéon, assigné à son tour. Peu de temps avant sa nomination, il avait signé un contrat par lequel il s'engageait envers M. Baret, entrepreneur de tournées théâtrales, à donner dans la troupe de cet impresario un certain nombre de représentations en Belgique, en Hollande et en Suisse. Un dédit de 3,000 francs était stipulé, de part et d'autre, en cas de manquement aux clauses de la convention. Momentanément empêché d'exécuter son traité, M. Antoine réclama un délai pour en remplir les conditions. Mais M. Baret ne voulut rien entendre, s'en tint strictement à la lettre du contrat et assigna l'excellent artiste en paiement de 3,000 francs, ce qui valut au tribunal d'entendre deux intéressantes plaidoiries, l'une de M^e Coulon, pour M. Baret, l'autre, pour M. Antoine, de M^e Clunet.

Le Tribunal a condamné M. Antoine à payer son dédit de 3,000 francs en trois fois.

Le Café-concert en Norvège.

Une artiste de la Scala de Paris, M^{lle} Anna Held, a été engagée pour cinq ans, à partir de 1893, moyennant 43 francs par soirée et à raison d'un mois et demi de séjour par année, par le directeur du Tivoli de Christiania pour initier les bons Norvégiens aux piments du café-concert parisien.

M^{lle} Held trouve le traitement insuffisant — depuis que le succès lui est venu — et refuse d'aller faire fleurir en ces pays froids le répertoire de la Scala. D'où procès, et assignation, par le directeur norvégien, en paiement du dédit, fixé à 1,300 francs, plus 60,000 francs de dommages-intérêts.

« Madeleine-Courbevoie » et « Madeleine-Bastille » (1).

Le Tribunal de la Seine a débouté M^{lle} de Beerska de son action contre MM. Fordyce et Matrat, qu'elle accusait de s'être approprié, en faisant *Madeleine-Bastille*, l'idée d'une saynète dont elle serait l'auteur — *Madeleine-Courbevoie* — et qui, d'ailleurs, n'a jamais vu le feu de la rampe.

Le Modèle.

La comédie de M. Bertal, *Le Modèle*, jouée dernièrement à l'Odéon, a donné naissance à un procès qui est venu la semaine dernière devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, après avoir été jugée en ces termes par M. Ludovic Halévy, prési-

(1) Voir notre dernier numéro.

dent de la commission de la Société des auteurs dramatiques appelée déjà à statuer sur cette affaire :

« Attendu que M. Héros affirme que, vers 1895, M. Bertal avait collaboré avec lui à une pièce intitulée *Sauvette* dont le sujet et le dénouement étaient semblables au sujet et au dénouement de la pièce intitulée *Le Modèle* que M. Bertal vient de faire représenter au théâtre de l'Odéon.

Attendu que M. Héros fournit à l'appui de son affirmation : 1^o le livre publié par lui en 1885, sous le titre *La Noce à Génie* et où se trouve une nouvelle intitulée *La Femme nue* qui semble en effet avoir été le point de départ de la pièce projetée par MM. Bertal et Héros et qui présente de grands points de ressemblance avec le sujet et le dénouement du *Modèle*; 2^o une lettre de M. René Laffon, précisant et corroborant les affirmations de M. Héros touchant cette collaboration;

Attendu que M. Bertal ne nie pas qu'un commencement de collaboration ait existé entre M. Héros et lui sur le sujet en litige, mais qu'il croit que le temps écoulé entre ces premiers travaux faits en commun et le moment de la première représentation du *Modèle* lui avait rendu la liberté;

Attendu que M. Bertal prétend d'ailleurs avoir publié dans le *Rappel* une nouvelle intitulée : *La Statue sanglante*, écrite sur le même sujet; mais que cette nouvelle, publiée le 25 janvier 1890, est postérieure de cinq ans à la publication du volume de M. Héros et à l'époque de leur collaboration;

Attendu qu'il est de jurisprudence constante que la collaboration ne peut être rompue que du consentement mutuel des différents collaborateurs; qu'il est établi par les déclarations des parties et par les documents par eux fournis que non seulement M. Héros n'a pas donné son consentement à la rupture de sa collaboration avec M. Bertal, mais encore qu'il l'a formellement refusé, ainsi qu'en témoigne la lettre de M. René Laffon précitée;

Estime que réparation du préjudice est due à M. Héros et fixe la part des droits de M. Héros à la moitié des droits d'auteur et produits généralement quelconques revenant à M. Bertal, soit le quart de la totalité.

(Signé) LUDOVIC HALÉVY.

Cette décision arbitrale fut rendue exécutoire par une ordonnance du président du tribunal civil de la Seine.

M. Bertal s'opposa alors à l'exécution de cette sentence, sous le prétexte que plusieurs formalités de procédure dans la rédaction du compromis qui saisissait la commission des auteurs dramatiques n'avaient pas été remplies.

Ses prétentions, soutenues par M^o Duvivier et combattues par M^o Moysen, furent soumises au tribunal de la Seine, qui prononcera à huitaine.

PETITE CHRONIQUE

D'après le correspondant bruxellois du *Gaulois*, le *Fervaal* de Vincent d'Indy, que les directeurs de la Monnaie se proposent de faire représenter au début de l'hiver, ajournera quelques œuvres inédites dont il avait été question : *William Ratcliff* de Xavier Leroux, entre autres, et un opéra de Gabriel Pierné. En revanche, outre les trois petits ouvrages de M. Saint-Saëns, *La Princesse Jaune*, *Phryné* et le ballet provisoirement intitulé *Les Filles d'Arles*, nous aurons le *Don César de Bazan* de M. Massenet, avec M. Frédéric Boyer. Quant aux œuvres de nos compatriotes,

entre autres la *Servante d'auberge* de M. Jan Blockx, la *Fiancée d'Abydos* de M. Paul Lebrun et un grand drame lyrique de M. Jean Van den Eeden, il est peu probable qu'ils voient le feu de la rampe cet hiver.

WAUX-HALL. — *Aujourd'hui dimanche*, concert extraordinaire avec le concours de M. Gilibert, de la Monnaie.

Mardi, concert extraordinaire avec le concours de M^{lle} Rachel Neyt.

Jeudi, M. P. Vandergoten, baryton, et M^{lle} De Windt, harpiste.

Samedi, M^{lle} Oesonbre, cantatrice.

La *Société des Beaux-arts* de Dinant ouvrira aujourd'hui une exposition qui promet d'être très intéressante. Nous relevons, en effet, parmi les artistes ayant accepté l'invitation de la Société, les noms suivants : Léon Frédéric, V. Gilsoul, W. Delsaux, Ch. Samuel, P. Verdussen, E. Berchmans, F. Binjé, Hérain, A. Verhaeren, Uyterschaut, Van Doren, Colmant, Bellis, etc.

Les trois livraisons mensuelles de l'*Art flamand* qui viennent de paraître sont accompagnées d'une étude résumant le premier ouvrage terminé et portant le titre : *Les Gothiques et les Romanistes*, c'est-à-dire toute l'histoire de l'Art national depuis ses commencements jusqu'à P.-P. Rubens.

Cette série renferme, en outre, les appendices et les signatures connues de nos artistes des xv^e et xvi^e siècles, une table des matières idéologique, une couverture destinée au brochage, etc.

La livraison du mois d'août de *The Magazine of art*, édité par MM. Cassell et C^o, de Londres, contient un article d'Émile Verhaeren sur l'île de Mareken, illustré de sept dessins de W. Rainey. — Hors texte une eau-forte de J. Payrau d'après le tableau de Burne-Jones : *Le Vin de Circé*.

Voici le sommaire de la dernière livraison des *Maîtres de l'affiche* (Imprimerie Chaix, Paris, éditeur) : Jules Chéret, *Théâtre-phonie*; Steinlen, *Hellé*; Pal, *Olympia*; Arthur-W. Dow, *Modern Art*.

Sommaire de la *Revue blanche* du 1^{er} août 1896 (Paris, rue Laffitte, n^o 4) : Victor Barrucand, *Le vrai théâtre libre*. — Jacques Saint-Cère, *L'information politique*. — Christian Beck, *Le beau prince qui regardait le soleil*. — Émile Verhaeren, *L'œuvre de Georges Eekhoud*. — Jules de Gaultier, *Feuilleton philosophique*. — Lucien Muhlfeld, *Sur Edmond de Goncourt*. — Romain Coolus, *Un chien dans les jambes*. — Gustave Kahn, *La vie mentale*. — P. Sédar, *Les maisons hantées*. — Edmond Pilon, *Un nouvel album d'Odilon Redon*. — Paul Fournier, *Les Lettres hispano-américaines*.

Die Internationale Literaturberichte (Leipzig C.-F. Müller) publie dans sa livraison du 23 juillet un intéressant article, signé J. Maelhy, sur les frères de Goncourt.

Les derniers « Hommes d'aujourd'hui » publiés par L. Vanier : ALBERT COLLIGNON, JACQUES LE LORRAIN, l'émule de Hans Sachs, qui compose des vers tout en tirant l'âlène, RAYMOND THOLER, le peintre de natures mortes, SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER, poète et critique, PAUL GAUGUIN, tout à la fois peintre, sculpteur, céramiste, l'un de ceux d'aujourd'hui qui resteront; enfin, ALFRED MORTIER, l'auteur de cette étrange, séduisante et très littéraire *Fille d'Artaban* jouée en avril au Théâtre Libre et qui affirma une personnalité.

Sous le titre *Invectives*, l'éditeur Vanier va publier incessamment un recueil de pièces inédites de Paul Verlaine. Le poète, en ces vers, n'est pas tendre pour certaines personnalités, à en juger par ce « portrait académique » de Leconte de Lisle :

Fleur de cuistrerie et de méchanceté,
 Au parfum de lucre et de servilité,
 Et poussée en plein terrain d'hypocrisie.
 Cet individu fait de la poésie
 (Qu'il émet d'ailleurs sous un faux nom « pompeux »
 Comme dit Molière à propos d'un fossé bourbeux).
 Sous l'Empire il émargea tout comme un autre,
 Mais en catimini, car le bon apôtre
 Se donnait des airs de farouche républicain :
 Depuis il a retourné son casaquin
 Et le voici plus et moins qu'opportuniste.
 Mais de ces hauts faits j'arrête ici la liste
 Dont Vadius et Trissotin seraient jaloux.

Pour conclure, un chien couchant aux airs de loup.

Paraîtront ensuite, pour terminer la série des œuvres posthumes de Verlaine, des « Vers catholiques » et des « Souvenirs de voyage » réunis en un volume et un dernier recueil : *Varia*.

M. Raphaël Mendès, qui donnait comme peintre les plus belles espérances, vient de mourir à vingt-cinq ans, à Chatou, chez son père Catulle Mendès. On lui doit les illustrations de plusieurs ouvrages, et notamment d'un livre de son père.

M. Bertrand, l'un des directeurs de l'Opéra de Paris, est parti pour Bayreuth afin de s'entendre avec M^{me} Wagner au sujet de la mise en scène des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Cet ouvrage ne sera vraisemblablement représenté à l'Opéra qu'au mois d'octobre 1897.

M. Henri Cain a tiré de la *Sapho* de M. Alphonse Daudet un livret d'opéra comique dont M. Massenet écrit la musique.

C'est M^{lle} Calvé qui chantera le rôle de Sapho. M. Carvalho montera, dit-on, cet ouvrage la saison prochaine.

Edmond de Goncourt n'aimait pas les statues qu'à tout propos on élève à nos contemporains. Témoin cette lettre qu'il écrivait en 1884 à M. Gonzalès :

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« En ce temps de *statuomanie* à l'aveuglette, je trouve véritablement très distingué, pour des génies comme Balzac, de n'avoir point de statue, et je décline l'honneur de faire partie de la Commission d'étude convoquée sous vos auspices.

« Agrérez, etc.

Edmond DE GONCOURT. »

On vient d'organiser à Glasgow une exposition destinée à célébrer le centième anniversaire de la mort de Robert Burns. On sait quelle est, dans le Royaume-Uni, la popularité du grand poète écossais; de tous côtés les admirateurs enthousiastes ont répondu à l'appel du comité, qui est présidé par lord Rosebery. L'exposition occupe toutes les galeries de l'Institut royal des beaux-arts, et l'affluence des envois a été telle qu'on a eu beaucoup de peine à les placer. On y voit des portraits de Burns, de sa famille et de ses amis, des tableaux représentant des paysages et les choses parmi lesquelles il vécut et qui l'inspirèrent en ses poèmes, de nombreux manuscrits de ses œuvres, des objets qui lui appartenaient, la collection complète des éditions de ses œuvres, et des livres où l'on a parlé de lui et de son temps.

Deux importantes collections de tableaux viennent d'être vendues à Londres : celle de M. Seymour, consacrée surtout aux anciens maîtres hollandais; celle de la famille Angerstein, exclusivement composée de peintures de l'École anglaise. Cette seconde galerie avait été formée, au siècle dernier, par J.-J. Angerstein et sa femme, dont le Louvre a acquis, cet hiver, le double portrait peint par Lawrence. Elle comprenait vingt-sept portraits, presque tous de Lawrence et de Reynolds; elle a produit 223,375 francs. Les portraits de femmes ont atteint des prix assez élevés (Lawrence, 54,000, 35,000 et 26,000 francs; — Reynolds, 41,000 francs); — les portraits d'hommes, même historiques, comme celui du duc de Wellington, ont tous été adjugés à des prix extrêmement inférieurs.

On a inauguré dernièrement, dans la salle des fêtes du nouvel hôtel de ville de Sydney, en Australie, un orgue colossal qui est bien probablement le plus grand qui ait jamais été construit.

Il ne mesure pas moins de vingt-six mètres de large sur sept mètres environ de profondeur. Il contient cinq claviers superposés, cent vingt-six jeux différents et plusieurs kilomètres de tuyaux.

On a commencé à le construire en 1893. Il n'a pas fallu par conséquent moins de trois ans pour l'achever, l'ajustage de toutes les pièces ayant exigé de très grands soins. Sa sonorité est parfaite. Il aura coûté près de quatre cent mille francs.

Le jour de l'inauguration, le constructeur a eu l'idée amusante d'offrir aux notabilités du monde musical un dîner qui a été servi à l'intérieur de la soufflerie. Tous les invités ont pu s'y tenir fort à l'aise. Après quoi on a dansé, — aux sons de l'orgue géant.

Le 25 juillet 1858, Rossini écrivait dans son testament :

« Je veux qu'après mon décès et celui de mon épouse, il soit fondé à Paris et exclusivement pour les Français, deux prix de chacun 3,000 francs pour être distribués annuellement :

Un à l'auteur d'une composition de musique religieuse ou lyrique qui devra s'attacher principalement à la mélodie, si négligée aujourd'hui.

L'autre à l'auteur des paroles (prose ou vers) sur lesquelles devra s'appliquer la morale, dont les écrivains ne tiennent pas toujours assez compte. »

M^{me} veuve Rossini étant décédée au commencement de l'année 1878, l'Académie des beaux-arts s'est conformée, depuis, aux vœux du testateur.

Le troisième numéro de l'*Aube*, revue internationale illustrée, vient de paraître. Au sommaire, des articles et des pages inédites de Maurice Barrès, Jacques Saint-Cère, A.-F. Hérold, etc.

L'Académie des beaux-arts de l'Institut de France a nommé membre associé de la classe le maître allemand Johannes Brahms.

La classe des beaux-arts, par suite de la mort d'Ambroise Thomas, ne comprend actuellement que cinq musiciens français : MM. Ernest Reyer, Jules Massenet, Camille Saint-Saëns, Paladilhe et Th. Dubois. Les associés étrangers sont au nombre de trois seulement : M. F.-A. Gevaert, Verdi et le nouvel élu, J. Brahms, qui succède à M. Fiorelli, de Rome.

PRIME MUSICALE

La maison d'édition A. DANVERS offre à tout lecteur de l'*Art moderne* une prime musicale composée de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) dus aux meilleurs compositeurs et d'une valeur de 40 francs à prix marqués.

Pour recevoir *franco* cette prime à domicile, adresser avec cette annonce découpée ou la bande du journal la somme de fr. 1-50, pour tous frais, à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : { **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.
Éditions de choix

DES
Auteurs Modernes et Contemporains.
ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE
Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS
ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UN DESSIN DE CLOUET. — LES XIPÉHUZ, par J.-H. ROSNY. — LA JEUNESSE DE WAGNER. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Droit d'entrée à vie à l'Opéra. Critique ou diffamation ? Le café-concert en Norvège. La succession Schœlcher.* — PETITE CHRONIQUE.

UN DESSIN DE CLOUET

Et d'abord, dites, quand vous avez parcouru l'Europe des Musées, que vous êtes allé, vous artiste, dévotement, en pèlerinage et à Londres et à Berlin et à Amsterdam et à Munich et à Dresde et à Florence et à Madrid et à Séville, n'est-ce pas, qu'à revoir le vieux Louvre, à l'étudier et à le comparer à ses rivaux, vous finissez par conclure que c'est, somme toute, le plus complet, le plus riche et le plus beau musée du monde. Voici quelques semaines qu'il est devenu la demeure de mon esprit, que je m'y rends avec la douce crainte et la violente attirance que les merveilles inspirent. Je me souviens du temps — j'avais vingt ans — où le salon carré m'était le lieu le plus sacré de la terre. Depuis, certes, j'ai reconnu que cette sélection parmi les miracles de l'art était souvent malheureuse et qu'on gagnerait à ne point faire ces grotesques distributions de places et de rangs à des morts. Toutefois je ren-

contre, serrés entre ces quatre murs, les *Disciples d'Emaüs* de Rembrandt et j'oublie la *Ronde de nuit* vue à Amsterdam ; j'y admire le *Charles I^{er}* de Van Dyck et je ne me souviens plus de tous les portraits de ce peintre surpris à Londres, à Anvers ou à Cassel ; j'y trouve l'unique *Joconde* et je néglige les Léonard de Milan et de Florence ; je joins les mains devant la *Vierge au donateur* de Van Eyck et l'*Arnolfini et sa femme* de la *National Gallery* me semble égalé. Je songe que non loin de moi s'alignent le *François I^{er}* de Titien, le *Ciel* de Tintoret, l'*Infante* de Velasquez, la *Kermesse* de Rubens, la *Mort d'un Evêque* par Zurbaran, le *Départ pour Cythère* de Watteau, les *Croisés* de Delacroix, les *ports* de Lorrain, les *natures mortes* de Chardin, les *nus* de Fragonard, les *portraits* d'Ingres, le *Printemps* de Millet et tant d'autres témoins de l'immortalité, qui m'intimident. Ah, ce vieux et solennel Musée du Louvre, combien je crois encore, comme au temps de mes vingt ans, que c'est le lieu le plus sacré de la terre !

Dans la section des dessins, sur le panneau du fond d'un salon consacré aux gothiques et aux premiers renaissants français, à côté d'une miniature représentant le roi François à cheval, une page vieille, d'un ton jaune usé, requiert. Elle est outragée d'une large déchirure. Elle fut réencadrée souvent. Peut-être, au dernier siècle, fut-elle reléguée dans un grenier de manoir

ou parmi des paperasses de famille. L'œuvre a souffert autant que l'inoubliable visage que l'artiste traça sur le champ du papier.

C'est l'effigie d'un vieux seigneur, dont je n'ai guère voulu savoir le nom, par crainte de matérialiser et de trop nettement circonscrire mon admiration. Il importe peu que le nom du modèle s'oublie, au moment où seul le nom du peintre compte encore.

Le dessin est d'une sûreté calme et forte; aucune dureté et les nuances les plus fines servent toutes à mettre en relief le caractère. Aucun trait qui soit d'improvisation ou de bravoure. On dirait une application patiente, une lenteur voulue, une réserve sage et puissante. Voilà pour l'exécution.

Si maintenant vous conversez des yeux et du cerveau avec l'œuvre entière, le flux de pensées qui vous assaille ne tarit plus. De quels lointains de guerre, de quelles débâcles de passion, de quelle tristesse assise au bout du monde, de quel passé de tourmente et de peine, ce visage s'est-il détourné pour vous fixer du fond d'un cadre et vous dévoiler la touchante résignation et le silence apitoyant? Vous devinez à quoi cette tête pense, d'où ses yeux vers vos yeux sont venus. La douceur, la misère, la désillusion, la bonté victorieuse de tout, le regret d'on ne sait quoi de haut et de suprême s'affirme et persiste en cette frêle et immortelle effigie, avec une évidence si belle qu'on songe devant elle, différemment, mais avec autant de complaisance que devant la *Joconde*.

Ce dessin devrait occuper la place première dans le salon où il est exposé. Par une marque extérieure de respect, on le signalerait ainsi au visiteur distrait qui, les tableaux vus, expédie l'examen des mines de plomb et des lavis avec une désinvolture vraiment outragante.

Quant à ce très grand, très savant, très discret et très parfait artiste qui eut nom Clouet, pourquoi ne pas le ranger parmi les peintres souverains? Holbein semble aux yeux de plusieurs ne point avoir d'émule et devoir absorber toute gloire. L'injustice est flagrante, lorsqu'à côté de lui on rencontre Clouet, qui fit des œuvres nombreuses et décisives et qui atteignit un style qu'Holbein, bien plus préoccupé du caractère de ses modèles, ne soupçonna même pas. Que tous les deux et non pas l'un au détriment de l'autre soient célébrés par les artistes.

Et quant à l'œuvre que nous venons de signaler et d'enguirlander d'une pieuse et joyeuse ferveur, qu'elle prenne place, en ce Louvre, parmi les toutes belles. La *Barque de Don Juan*, les *fresques* de Boticelli, l'*Ange et Tobie*, le *Grenadier* de Géricault sont certes d'admirables buts de pèlerinage. Ne pourrait-on y joindre le vieil homme de Clouet?

LES XIPÉHUZ

par J.-H. ROSNY. Brochure in-16 de 180 pages. Paris, édition du *Mercur de France*.

« C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane. »

A cette époque se livra entre l'homme et une race merveilleuse, puissante, étrange, une lutte acharnée et décisive.

Cette race était celle des XipéhuZ ou, du moins, le *Livre de Bakhoûn* la nomme ainsi, « ce grand livre anticunéiforme de soixante grandes belles tables, le plus beau livre lapidaire que les âges nomades aient légué aux races modernes. »

« C'est dans ce livre », continue Rosny, « admirable de patiente observation, de sobriété, que se trouve constaté un système de vie absolument dissemblable de nos règnes animal et végétal, système que Bakhoûn avoue humblement n'avoir pu analyser que dans son apparence la plus grossière, la plus extérieure. Il est impossible à l'homme de ne pas frissonner en lisant cette monographie des êtres que Bakhoûn nomme les XipéhuZ, ces détails désintéressés, jamais poussés au merveilleux systématique, que l'antique scribe révèle sur leurs actes, leur mode de progression, de combat, de génération, et qui démontrent que la race humaine a été au bord du Néant, que la terre a failli être le patrimoine d'un *Règne* dont nous avons perdu jusqu'à la conception. »

« Il faut lire la merveilleuse traduction de M. Dessault, ses découvertes inattendues sur la linguistique pré-assyrienne, découvertes plus admirées malheureusement à l'étranger — en Angleterre, en Allemagne — que dans sa propre patrie (1) ».

Ces ennemis de notre race, ces *Formes* — ainsi les désigne Bakhoûn — étaient « des cônes bleuâtres, translucides, la pointe en haut, chacun du volume à peu près de la moitié d'un homme; ... tous avaient vers la base une étoile éblouissante comme le soleil à la moitié du jour. »

Bakhoûn, ce Moïse-sorcier, ce type fantastique du plus complet, du plus vivant génie, entreprend non seulement l'étude de ces dangereux ennemis, mais il combine et fait exécuter d'ingénieux plans de défense qui le rendent maître, après de longues et sanglantes batailles, des derniers XipéhuZ.

« Maintenant », lui font dire ses traducteurs, « sans crainte, je la laissai gronder, ma poitrine, je la laissai battre, la musique d'allégresse, moi qui avais tant désespéré du futur de ma race, moi qui, sous la course des constellations, sous le bleu cristal de l'abîme, avais sombrement calculé qu'en deux siècles le vaste monde aurait senti craquer toutes ses limites devant l'invasion xipéhuze. Et pourtant, quand elle revint, la superbe, l'aimée, la pensive, la Nuit, il tomba une ombre sur ma béatitude, le chagrin que l'homme et le XipéhuZ ne pussent pas coexister, que la vie de l'un dut être la farouche condition de l'anéantissement de l'autre. »

Les chefs des nombreuses tribus victorieuses parlèrent d'offrir à ce penseur agissant la souveraineté des peuples. Cependant, écrit Bakhoûn, « je leur conseillai de ne jamais confier les destinées de tant d'hommes à une pauvre créature faillible, mais d'adorer l'Unique, et de prendre pour chef terrestre la *Sagesse* ». « Bak-

(1) *Les Précurseurs de Ninive*, par B. DESSAULT, édition in-8° chez Calmann-Lévy.

hoûn professait des idées singulières », disent encore ceux qui se font ses poètes-biographes ; « des idées qui l'eussent fait lapider, sans le respect des Zahelals pour son frère aîné, le grand-prêtre suprême ».

« Premièrement, il croyait que la vie sédentaire, la vie à place fixe, était préférable à la vie nomade, ménageant les forces de l'homme au profit de l'esprit.

« Secondement, il pensait que le Soleil, la Lune et les Étoiles n'étaient pas des dieux mais des masses lumineuses.

« Troisièmement, il disait que l'homme ne doit réellement croire qu'aux choses prouvées par la mesure. »

Il se peut que l'imagination, forte de toute sa puissance en ces époques qui furent à l'abri de notre précision, ait trompé ce sage sur la nature, le rôle et les dangers du phénomène qu'il passa une vie à étudier et à combattre.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'en puisse un jour découvrir la science, ces courts chapitres, suggérés par des documents sujets peut-être à des interprétations différentes, tracent une admirable silhouette d'homme complet, fort, sain, à la fois penseur, artiste, inventeur, guerrier, artisan ; — Bakhoûn est son propre biographe, — il peut s'être abusé sur lui-même, mais quand il n'incarnerait que notre rêve fécond d'être l'homme tout entier, il fait, pour sa race, plus que cent prophètes qui ne nous firent vivre que d'espoir. Il est en réalité un véritable sauveur du monde. Peut-être fut-ce sa lointaine histoire qui fit naître l'attente hébraïque d'un rédempteur et hypnotisa les sauveurs eux-mêmes.

Né fort, agile, d'esprit subtil et large en même temps, fortifié encore par une vie d'activité heureuse, il se trouva, à l'heure du danger, de taille à se mesurer avec lui. La façon dont il conte les péripéties de la lutte, le courage simple, l'optimiste et à peine perceptible fierté avec lesquels il aborde le problème, risquant sa vie pour délivrer sa race d'un ennemi qu'il croit mortel, en un héroïsme lucide, sa curiosité passionnée des lois de l'univers, toute l'organisation de son cerveau religieusement un et simple, et pourtant infiniment multiple, son action rapide, sûre, la belle force qui lui fait dominer la fièvre de l'inquiétude ou de la victoire elle-même, et s'élever plus haut que le moment présent en un regret de cette race anéantie par lui, devinant peut-être qu'une entente, une harmonie entre tous les règnes vivants eût été plus profitable à tous que cette extermination inspirée par la terreur, — tout cela fait de Bakhoûn une des plus gigantesques figures que jamais poète ait évoqué.

C'est le géant de l'équilibre, et non l'homme d'un seul don merveilleux. C'est l'homme normal, grandi par les circonstances jusqu'à des proportions fantastiques ; c'est le pouvoir, la fatalité humains, en leur phénomène le plus pleinement, le plus richement naturel, élevés à leur plus haute puissance. Voilà le héros dont la plupart des hommes, dilettantes impuissants, bons à tout, bons à rien, portent en eux l'image inconsciente ; l'être préparé par toutes les joyeuses victoires de la mesure toujours devinée, à l'action unique qui occupera toutes ses nombreuses facultés, et du centre d'une seule impulsion le fera rayonner sur le monde entier.

Bakhoûn eut une trentaine d'enfants dont plusieurs furent des artisans renommés, des inventeurs et des héros gagnés de bataille. Son génie, comme celui de tant de grands hommes de notre ère, ne fut pas une malade excroissance, absorbant toutes les forces vitales, mais bien l'épanouissement, le fruit mûr de sa force si merveilleusement complète.

Cette vision que nous portons tous en nous a-t-elle influencé les Rosny et leur interprétation des tables pré-assyriennes, au point de leur faire élargir ainsi un fait dont nos légendes sur la chute des anges sont une sorte de parallèle ? Ou toucherions-nous au mystère météorique ou organique qui fut la source réelle et inconnue de tant de cosmogonies s'ouvrant par la lutte d'une race contre une autre, — hommes contre dieux, dieux inférieurs contre dieux supérieurs, Prométhée contre Jupiter, Jacob contre l'ange représentant l'Éternel, le géant cuivré et grandissant du Nord contre l'arbre qui couvrait la terre, — comme pour nos dragons et nos tarasques disparus, devenus légendaires, fabuleux, puis reconstitués par la simple découverte de leurs fossiles, allons-nous retrouver les bases réelles et tangibles des histoires que la tradition fit si merveilleuses et si surnaturelles ?

Les *Xipéhuz* et la nouvelle qui suit, *Le Cataclysm*, dramatisation d'un phénomène mieux connu quoique peu défini, remuent en nous toutes ces questions et des quantités d'autres. De temps en temps les comparaisons symboliques s'imposent, très grandes et illuminant tout l'horizon moral, pesant sur nos cerveaux en ce temps où toutes les analogies trompent notre faim de synthèses. Et le nouvel ouvrage des Rosny, comme presque toutes leurs autres œuvres, tracent en nos esprits un sillon qu'on n'efface pas facilement. Par l'esprit ils furent toujours poètes, mais il semble qu'en avançant ils donnent à leur pensée une forme toujours plus pleinement, plus charmeusement artistique. Je connais parmi ceux de cette année peu de livres que je me réjouisse autant de lire haut ; je n'en connais pas de plus attractivement suggestif.

LA JEUNESSE DE WAGNER

M. DE FOURCAUD publie sous ce titre, dans le *Gaulois*, l'article très documenté et très intéressant que voici :

« Une fois de plus, Richard Wagner est glorifié dans son œuvre par les représentations solennelles de Bayreuth. Ce n'est pourtant pas l'image du maître tel qu'il m'a été donné de le connaître, aux heures d'apothéose, que je voudrais rappeler aujourd'hui. Qui ne l'a, dès longtemps, présente ? Vicillard au resplendissant génie, rénovateur du théâtre musical, ayant pris rang dans la commune admiration des artistes parmi les grands classiques, il nous apparaissait tranquille et fort, magnifiquement apaisé par la victoire. Ce que je désire esquisser ici, dans le raccourci d'une chronique, c'est la physionomie du jeune homme qu'il fut, inquiet, agité, ballotté entre des aspirations contraires qui cherchaient, obscurément, à s'unir. Rien d'intéressant, à mes yeux, comme les premières années d'un grand homme, alors qu'il n'est encore qu'un instrument muet offert aux destinées. Comment la lyre est-elle entrée en vibration ? Quels sons en ont pu s'exhaler d'abord ? Le mystère des sublimes vocations nous attire et notre joie est de l'éclaircir.

Wagner naquit à Leipzig, le 22 mai 1813 — au cœur de cette Allemagne bouillonnante où le désir de la philosophie et de la science antiques se mêlait aux aspirations d'un naturalisme visionnaire passionnément septentrional. Au milieu de leurs divisions, tous les pays germaniques s'unifiaient sur un point : le culte ardent de la musique. Dans les plus humbles familles la femme chantait, le père et les enfants jouaient du violon, de l'alto, du

violoncelle, du clavecin, et l'on se donnait, entre soi, de beaux concerts continuels. C'était un honneur pour une maison que la possession d'une voix hors de pair, comme celle de Thérèse Grob, la fille de simples industriels viennois, qui sonnait d'une pureté de cristal en tous ses registres et planait jusqu'au *ré* au-dessus de la portée. On ne sacrifiait pas, d'ailleurs, aux virtuosités vaniteuses. Nul cabotinage, pour employer notre mot actuel, et un naturel dédain des glorioles publiques. Les mêmes chefs-d'œuvre s'exécutaient avec pareille perfection et pareil amour chez les gentilshommes les plus haut situés, les Esterhazy, les Brunswick, les Lichnowsky, les Erdoödy, et chez des marchands, des maîtres d'école, des artisans même. Le rêve musical enveloppait les humbles, touchait les grands, s'imposait aux poètes et aux docteurs, attendrissant les âmes, introduisant en plein domaine intellectuel des germes nouveaux.

En même temps, en cette atmosphère délicieusement saturée d'harmonie, la poésie évoluait; la sensibilité s'affinait et s'enflérait tout ensemble et le souffle romantique pénétrait l'art tout entier. Nous ne saurions oublier la frappante anecdote racontée par le docteur Ambras, de ces deux amateurs, interprétant à quatre mains des variations de Franz Schubert sur sa mélodie fameuse, *La Jeune Fille et la Mort*, et, peu à peu, s'hallucinant. « Ne vois-tu rien ? s'écrie tout d'un coup le premier, au commencement du pianissimo final ? Moi, j'aperçois à l'horizon, loin, bien loin, un léger nuage. Il grandit, il s'éclaire de lueurs roses... En cette brume, sais-tu ce que je distingue... ? » Et l'autre, à voix basse, de répliquer : « Attends, je t'en prie. Moi aussi, je distingue... et je reconnais... Ah ! c'est la Mort emportant l'âme de la jeune fille... »

Étrange moment social ! Les influences du plus lointain esprit de la Germanie se réveillent, associées aux élans vers l'avenir. Le lyrisme flotte dans l'ambiance où se meut l'inconscience humaine. Wagner, en sa première enfance, n'a pu que respirer cet air.

Il n'avait pas six mois quand mourut son père. Ce fut le second mari de sa mère, Ludwig Geyer, peintre, comédien, auteur dramatique assez habile, qui préluda à son éducation. Geyer voulut apprendre le dessin au petit Richard et perdit sa peine. L'enfant n'était sensible qu'à la musique — ou plutôt aux mélodies de Weber. Auprès de son beau-père, ses plus anciennes impressions, les seules qu'il retrouvera plus tard au fond de sa mémoire, ont été des impressions de peinture et de théâtre confondus, complétées d'un vague bercement mélodique. Or, ceci est précisément à souligner. La musique, partout répandue, ne fait encore que murmurer autour de Wagner, mais ce sera la caractéristique essentielle de l'art wagnérien d'identifier la parole, le chant, la symphonie, la mimique et la plastique — c'est-à-dire le sens profond des drames et leur vêtement extérieur, le texte écrit, le jeu des comédiens, les costumes, les décors, l'effet expressif des lumières. Dans cette conception dramatique, rien ne sera abandonné au hasard, à la fantaisie irraisonnée des acteurs. L'interprète n'aura plus à briller que dans l'action et, par elle, le décor participera lui-même à la signification de l'œuvre. Tout se tient exactement, étroitement. De là une force de vie spéciale, en mouvement et en profondeur. Mais qui nous dit que cette manière de voir n'a pas été déterminée par tout un ensemble de sensations de l'enfant, devant qui, sans qu'il y puisse rien comprendre encore, sont pratiqués simultanément plusieurs arts ?

A neuf ans, Wagner est mis, à Dresde, au collège de la Croix. Dès ce moment, Weber est son dieu. Lorsqu'il le rencontre dans la rue, il s'arrête, il l'envisage « avec une sorte d'effroi sacré ». On lui donne quelques leçons de piano. A peine sait-il un peu frapper les touches qu'on l'entend jouer l'ouverture de *Freischütz* et se refuser à devenir pianiste. A d'autres le rendu des traits; son goût n'est que de cueillir la fleur des chefs-d'œuvre et de les étudier ensuite à son humeur. Pas une de ses idées qui ne se marque d'un sceau d'indépendance. Si la *Flûte enchantée* de Mozart le charme absolument, *Don Juan* ne le touche pas sans réserve. Il est désolé que le maître ait dépensé les trésors de son génie sur un poème italien, trop fourni de paroles fades. Ne discerne-t-on pas nettement, au moins à l'état d'indice, le sentiment du musicien sévère, ennemi juré de tout dilettantisme artificiel ? On croirait même qu'il s'inquiète déjà de la création d'un théâtre lyrique national.

Ses études classiques sont variées et sérieuses : le grec, le latin, l'histoire et la littérature en constituent le fond. En troisième, il traduit douze chants de l'*Odyssée* d'Homère. Ses camarades l'estiment *une forte tête*. On n'ignore pas qu'il rythme assidument des vers et qu'il a, dans son pupitre, des tragédies à la grecque, imitées de celles du poète Jean-Auguste Apel. Seulement, ayant eu la révélation de Shakespeare vers sa seizième année, voici que son idéal change. Deux ans de suite, un drame shakespearien absorbe son attention. Quarante-deux personnages y paraissent, s'y égorgent tour à tour et reviennent sous forme de spectres. Imagination baroque ! Effort d'un écolier obéissant aux tendances courantes et les exagérant !

Ainsi, à la base de l'éducation du maître, il y a une instruction classique solide et complète et la violente fantaisie romantique vient, à son heure, s'y superposer. Dès son adolescence, le futur auteur de la *Tétralogie* s'exerce à dresser des plans ; il a l'instinct de la déduction des faits et des idées et le don de versifier. En lui, par conséquent, le poète, l'homme de lettres, a devancé le musicien. C'est là un trait remarquable et qui explique la consolante et promptement lucide décision de son esprit. Veut-on savoir, au surplus, d'où lui est venu le désir de créer de la musique ? Tout simplement d'une représentation de l'*Egmont*, de Goethe, illustrée de chants et d'épisodes symphoniques de Beethoven. La musique lui semble ouvrir des horizons magnifiques autour de certaines situations et prêter des ailes aux sentiments exprimés. Ce que Beethoven a fait pour la pièce de Goethe, il le fera lui-même pour sa propre tragédie. A la vérité, le contrepoint et l'harmonie lui sont inconnus. Qu'à cela ne tienne, il en comprendra les secrets. Plus il rencontre de difficultés en ces études, plus il s'y attache avec acharnement.

Cette période de labeur isolé coïncide chez lui avec une poussée d'exaltation hallucinatoire, non plus shakespearienne, mais hoffmannesque, occasionnée par l'assidue lecture des écrits d'Hoffmann, et, à coup sûr, intimement allemandes. Des bizarreries se manifestent, même matériellement, en ses premiers essais de production. Par exemple, le manuscrit d'une *ouverture* de sa façon est tracé de trois encres de couleur : rouge pour les cordes, verte pour les bois, noire pour les cuivres. C'est peu de chose, d'ailleurs, qu'une telle singularité graphique en regard des complications infinies d'un morceau auprès duquel, à son propre dire, la « neuvième symphonie de Beethoven aurait l'air d'une sonate de Pleyel ». Afin de ramener l'effréné jeune homme à la raison, il ne

faut rien moins que l'intervention du contrapontiste Weinlig, organiste de l'église Saint-Thomas de Leipzig et maître profond et clair dans son enseignement. En six mois, Wagner est descendu aux sources de son art; il a compris la nécessité d'être simple et, coup sur coup, il produit, en s'inspirant de Mozart et de Beethoven, une *sonate* et une *symphonie*.

La *sonate*, à ne pas mentir, est ordinaire. Pour la *symphonie*, elle a plus d'intérêt, sans être en aucun point un ouvrage original. La partition, perdue à Leipzig, a pu être reconstituée en 1882, d'après les parties d'orchestre retrouvées dans un galetas. Une exécution en fut même donnée à Venise, sous la direction de l'illustre auteur, très amusé de cette résurrection.

Est-ce à dire que le romantisme ait totalement déserté son esprit et qu'il ait, un seul instant, renoncé au théâtre? Nullement. La preuve, c'est que, presque aussitôt, à Prague, il jette sur le papier un projet de poème musical. Et quel poème! Un amoureux enragé pénètre par effraction dans la chambre d'une fiancée et s'y trouve en présence du fiancé, qu'il provoque. Entre eux s'engage un combat terrible. Le héros, précipité du haut d'un balcon, tombe sur le pavé, s'y brise le crâne. Là-dessus, on l'enterre, et la fiancée, au cours des funérailles, rend l'âme subitement, avec un grand cri. L'œuvre, fort heureusement, n'a jamais été qu'ébauchée.

Wagner, sur ces entrefaites, en 1833, s'est rendu à Wurtzbourg, chez son frère, chanteur de mérite et professeur de chant, et là, par aventure, lisant les comédies féeriques de Carlo Gozzi, un sujet l'a sollicité qui, sans contredit, eût enchanté Weber: à savoir, *La Femme serpent*. Résolu à ne travailler jamais que sur ses propres vers, il a vite fait de disposer et d'exécuter une pièce intitulée *Les Fées*. L'an d'après, la partition se trouve achevée. Hélas! aucun théâtre ne l'accueille. Ces trois actes composites, un peu beethoveniens, un peu italiens et, surtout, très wéberiens, n'ont été offerts au public qu'après la mort du maître, à titre de curiosité. A défaut de génie, le talent y perce en maintes pages pittoresques.

Toutefois Wagner n'est pas encore sorti des années troubles. Péle-mêle, il est obsédé de philosophisme, dévoré du besoin de la nouveauté, tourmenté du double rêve de l'action et de la passion, jaloux de faire éclater sa liberté créatrice. Les œuvres de Laube, ce Diderot allemand, lui mettent, comme il dit, le « diable au corps ». D'une comédie de Shakespeare, *Mesure pour mesure*, il tire un drame qu'il baptise *Défense d'aimer* et où il prétend affirmer le droit de la nature — le droit de la sensualité — contre le puritanisme hypocrite. Mal assuré de ses pensées, l'intelligence en crise, la misère le réduit, à vingt et un ans, à remplir les fonctions de chef d'orchestre en de petits théâtres, à Magdebourg, à Königsberg, à Riga. Le découragement se glisse en lui. Une seule idée le soutient: faire une grande œuvre et la porter à Paris. Et, de fait, le jour où le roman de Bulwer lui évoque *Rienzi*, il s'enflamme d'espérance et, sur cette donnée nouvelle, ressaisit son ardeur. Son génie n'a pas reconnu sa voie. Patience, il va la reconnaître...

Le maître a vécu chez nous plusieurs années douloureuses, poussé de déception en déception, refusé à l'Opéra, traité comme un fruit sec juste à l'heure où la clarté grandit en son esprit et où il compose le *Vaisseau Fantôme*. Tandis que les éditeurs l'emploient à d'infimes besognes, acceptées pour manger du pain, ses

dons puissants prennent leur essor sans qu'on s'en doute. Son concept philosophique et son dessein dramatique s'unifient; son principe de l'application de la symphonie au drame va changer, au théâtre, la face de l'art musical. Un soir, les destins veulent que *Rienzi* soit mis à l'étude à Dresde et le *Vaisseau Fantôme* en répétition à Berlin. Le lendemain, Wagner repasse la frontière. Il a trente-neuf ans; sa jeunesse est finie; son entrée en lice permet à plus d'un d'annoncer son futur et définitif triomphe. Et nous ne saurions oublier que, pendant son triste séjour à Paris, en dépit de toutes les amertumes, son souverain idéal s'est formulé et qu'il a vu se lever devant lui, en des images appelées à éblouir les générations, les fondamentales idées de ses ouvrages — quelques-unes des plus généreuses idées dont s'honore la conscience humaine, affamée de justice, de foi et de charité. »

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts, 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi: inscriptions, 15 février; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements: *M. A. Van den Nest*, président.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi: notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements: *M. Adam*, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

REIMS. — Société des Amis des Arts, 12 septembre-2 novembre. Envois: 1^{er}-20 août.

Maximum des toiles: 2 mètres de longueur, cadre compris. Poids maximum des sculptures: 150 kilogs. Renseignements: *M. A. Henriot*, président, rue de Mars, 6.

Id. — Exposition internationale d'affiches: 7-17 novembre. Renseignements: *M. A. Henriot*.

ROTTERDAM. — Exposition du *Kunstkring*. 11 octobre-3 novembre (par invitations). Notices avant le 20 août: Renseignements: *P.-C. De Moor*, vice-secrétaire.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'entrée à vie à l'Opéra.

D'après un traité passé entre la direction de l'Opéra de Paris et la Société des Auteurs dramatiques, tout auteur et compositeur d'ouvrages joués au théâtre a droit à son entrée sur la scène et dans la salle, à toute place non louée, sa vie durant s'il a eu au moins six actes représentés. Douze actes lui donnent droit à une seconde entrée à vie, transmissible sur la tête d'un tiers. Cette seconde entrée ne s'éteint qu'à la mort du cessionnaire, si ce dernier survit à l'auteur, objet de ce privilège.

Un M. Lebègue avait acquis de M. Jules Barbier, l'auteur dramatique connu, une entrée à vie à l'Opéra, et se fondant sur les termes précis du traité, voulut exercer son droit non seulement en assistant au spectacle, mais en pénétrant sur la scène. L'accès de celle-ci lui fut interdit par MM. Gailhard et Bertrand, qui opposèrent à M. Lebègue les clauses du cahier des charges par lesquels

il est interdit aux directeurs de l'Opéra de vendre des entrées sur la scène, les abonnés de trois jours par semaine pouvant seuls jouir de cette faveur. D'où conflit, les coulisses exerçant sur le cessionnaire de M. Jules Barbier leur prestige accoutumé.

M. Lebègue assigna MM. Gailhard et Bertrand pour se voir, sous peine de dommages-intérêts, accorder l'accès de la scène. Mais le tribunal repoussa sa demande. Il faut, d'après le jugement, rapprocher le traité dont se prévaut le demandeur du cahier des charges qui interdit à la direction de l'Opéra de vendre des entrées sur la scène. MM. Gailhard et Bertrand n'ayant pu concéder à la Société des Auteurs un droit qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes, l'entrée à vie acquise par M. Lebègue doit être limitée au droit d'entrer dans la salle, et non sur la scène. La Société des Auteurs, consultée précédemment dans un cas analogue, s'était d'ailleurs prononcée dans le même sens.

Critique ou diffamation?

M. Minuto, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, a, on s'en souvient (1), assigné en diffamation M. Catulle Mendès à propos d'un article dans lequel celui-ci, appréciant l'exploitation théâtrale du demandeur, souhaitait que la faillite mit fin promptement à ses lamentables représentations.

Le jugement de cette curieuse affaire a été rendu le 22 juillet. En voici le texte :

« Le tribunal;

Attendu que, sans avoir à apprécier si Catulle Mendès a ou non outrepassé les droits de la critique, il est constant pour le tribunal que le fait, non pas d'affirmer que, dans tel ou tel délai, le directeur d'un théâtre, par suite du mauvais état de ses affaires, fera faillite, mais simplement de souhaiter que, si le genre de l'exploitation artistique ne se modifie pas, il finisse par faire faillite, ne peut, en aucune façon, être considéré comme une diffamation;

Qu'en effet, le caractère constitutif de la diffamation est l'imputation d'un fait déterminé portant atteinte à l'honneur et à la considération d'une personne; que ce caractère ne se retrouve pas dans l'article incriminé, lequel vise, non pas la probité commerciale de Minuto, mais uniquement la direction artistique donnée par lui à son exploitation théâtrale;

Par ces motifs,

Renvoie Catulle Mendès et Pia sans dépens, etc. »

Le café-concert en Norvège.

Nous avons expliqué, il y a huit jours, ce petit différend : M^{lle} Anna Held, chanteuse à la Scala de Paris, aurait, au dire de M. Jacobsen, directeur du Casino de Christiania, consenti un engagement l'obligeant à venir passer chaque année un mois en Norvège.

M^{lle} Anna Held répliquait qu'elle n'avait jamais signé un pareil traité.

La seconde chambre du tribunal lui a donné raison, estimant qu'il n'y avait eu, entre les plaideurs, que des préliminaires d'engagement, point une convention ferme.

M. Jacobsen s'est donc vu débouter de sa demande de paiement d'un dédit de 4,300 francs.

La succession Schœlcher.

Une collection de tableaux et d'objets d'art peut-elle être assimilée aux meubles d'un appartement? Oui, d'après l'article 534 du

(1) Voir notre numéro du 24 mai dernier, p. 166.

Code civil, à moins que cette collection soit réunie dans une galerie ou dans une pièce particulière. Elle ne peut, en ce cas, être mise sur le même rang que les tables, sièges, pendules, glaces et autres objets d'utilité ou d'ornement.

La Cour d'appel de Paris a, le 15 juillet dernier, fait application de ce principe dans un débat provoqué par la succession de M. Victor Schœlcher, sénateur, décédé le 25 décembre 1893 à Houilles. Par testament olographe en date du 10 février 1891, M. Schœlcher avait légué au Musée de la Guadeloupe une collection de statuettes, bas-reliefs en bronze, médaillons, etc., plus « tous les objets d'art qui se trouveraient dans sa succession ». Deux codicilles, datés des 29 août et 20 décembre 1893, instituaient certains legs particuliers en faveur de M^{me} Quenesson, fille d'un de ses anciens amis de la Martinique. Entre autres, M. Schœlcher léguait à cette dame « absolument tous les meubles meublants et non meublants qui sont dans mon appartement de la rue de la Victoire, 64 ».

Fallait-il considérer ce legs comme une révocation de la donation faite au Musée de la Guadeloupe? Le tribunal de la Seine, s'inspirant de l'intention présumée du testateur plus que des termes de ses dispositions dernières, décida que non. Il restreignit le legs de M^{me} Quenesson aux objets d'ameublement proprement dits, le Musée de la Guadeloupe devant hériter des collections de tableaux et d'œuvres d'art.

Mais la Cour d'appel, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Bulot, réforma le jugement, en s'appuyant sur la définition précise de l'article 534. Aux termes de l'arrêt, les objets d'art rencontrés épars dans les appartements occupés par le testateur et que celui-ci n'a jamais pris soin de placer soit dans une galerie proprement dite, soit dans une pièce particulière, sont légalement compris dans le legs par lui fait de ses meubles meublants et non meublants.

PETITE CHRONIQUE

La Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments en Belgique prie instamment les touristes et personnes actuellement en villégiature de lui signaler tous les cas où son intervention pourrait être efficace pour empêcher la détérioration ou la destruction d'un paysage renommé ou d'un spécimen intéressant de l'art national.

Ces actes de vandalisme ne s'accomplissent d'ordinaire qu'à cause de l'ignorance où l'on est de leur préparation. C'est donc rendre un véritable service au pays entier que de permettre à la Société des Sites d'user en connaissance de cause de toute son influence sur les autorités et l'opinion publique.

Adresser les communications au Secrétariat, rue de l'Ermitage, 76, à Bruxelles.

Au théâtre du Diable-au-Corps aura lieu prochainement la première représentation de *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux, poème de Rhamsès II, musique de L. Martin, dessins d'Amédée Lynen :

I. La période primitive; II. La période carbonifère; III. L'âge de pierre; IV. Jules César; V. Les Croisés; VI. La zone neutre; VII. Bruxelles-Port-de-Mer.

Les répétitions font espérer un grand succès.

La saison d'hiver s'ouvrira par *Ahasvérus* (le Juif Errant),

épopée lyrique en neuf tableaux et un prologue, dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

Ahasvérus comportera plus de 3,000 personnages découpés, en dehors des décors et des accessoires.

Une coopérative artistique est en voie de formation à Paris, avec des statuts établis sur les mêmes bases que la société similaire qui fonctionne et prospère depuis quelque deux ans à Bruxelles.

La ville de Paris vient d'acquérir deux immeubles situés rue de la Bucherie pour y installer un Musée ethnographique. Ces immeubles sont des maisons historiques que l'on veut sauver des démolisseurs. C'est là qu'était autrefois installée la Faculté de médecine, derrière l'Hôtel-Dieu, près de Notre-Dame.

Avant de quitter le Conservatoire de Paris, M^{me} Ambroise Thomas a tenu à remettre elle-même entre les mains de M. Théodore Dubois l'admirable dessin du portrait de Chérubini par Ingres, que ce maître avait donné à Ambroise Thomas et que celui-ci a légué au Conservatoire.

M^{me} Samary a assigné M^{me} Delna, de l'Opéra-Comique, en paiement de leçons qu'elle lui a données, prétend-elle, « comme professeur de diction, de déclamation, de maintien et de composition de rôle. »

A ce propos M. Félix Duquesnel raconte dans le *Gaulois* une jolie anecdote qui se rapporte à un débat du même genre entre Rachel, l'illustre Rachel, et le comédien Samson. Celui-ci réclamait le prix des leçons qu'il avait données à la tragédienne et qui avaient constitué, d'après lui, non seulement un ensemble de conseils sur la prononciation, sur les éléments de l'art dramatique, sur le geste, etc., mais même un cours de littérature pour chacun des rôles que devait jouer Rachel, dont l'instruction première avait été très négligée.

Le débat, aigre d'abord, devint aigu, menaçait de dégénérer en violence, et le papier à lettre allait devenir papier timbré, lorsque des amis s'entremirent; on résolut d'avoir recours à l'arbitrage conciliant du président de Belleyme, homme d'esprit, devant lequel on porta le différend, lui demandant son avis de dilettante, en dehors de la chambre du conseil.

Grand amateur de théâtre, spectateur assidu de la Comédie française, le président n'en connaissait, cependant, que ce qu'il voyait de ce côté-ci du rideau d'avant-scène, et, de prime abord, la prétention de Samson lui parut singulière: quel rapport pouvait-il y avoir entre ce comédien, très fin et très habile, sans aucun doute, mais qui était un « comique » à la voix grêle, un peu étroit, disposant de petits moyens d'exécution, et la grande tragédienne Rachel, au jeu ample, et qui semblait être l'antipode de celui qui prétendait lui avoir enseigné l'art tragique?

Le président fit mander Samson à son cabinet et, sous forme de conversation, lui fit faire une sorte d'examen de conscience — cela ne s'appelle-t-il pas, en langue judiciaire, « interrogatoire sur faits et articles ». — Le comédien, très frotté de lettres, qui avait la parole facile et l'esprit logique, expliqua avec grande aisance ses théories au magistrat, qui l'écoutait oreilles grandes ouvertes, très intéressé par ces choses qu'il apprenait et qui étaient nouvelles pour lui.

Il lui dit la partie technique de l'art dramatique, celle qui s'enseigne, qu'on apprend et qu'on ne devine pas, et dont le but est précisément de mettre en lumière les qualités de l'artiste, d'en

faire jaillir les effets, pour le plus grand profit de l'interprétation du drame, côtés factices du théâtre si l'on veut, mais indispensables; puis, passant de la théorie à la pratique, il lui dit, de sa voix grêle et chevrotante, les « Imprécations de Camille », indiquant les saillies, les reliefs, les silences, les repos, les émotions, comme s'il eût exécuté un morceau de musique noté à l'avance.

Lorsqu'il eut terminé — la séance avait duré plus de deux heures — le président, qui l'avait laissé parler tout le temps, le considérant de son œil exquis de finesse, presque silencieux, et n'interrompant que de loin en loin, d'une question indispensable, se prit à sourire.

— Je comprends, — dit-il, — voilà les « Imprécations » dites avec perfection; en ajoutant à cela le masque tragique de Rachel, ses bras d'une admirable beauté, son corps de statue, sa voix vibrante et chaude, on aurait le chef-d'œuvre; il est donc certain que vous y avez votre part. — Toutefois, aujourd'hui que grâce à vos leçons la grande tragédienne possède les secrets de son art, que vous lui avez, en quelque sorte, ouvert l'esprit, montré l'horizon, vos leçons peuvent-elles lui être encore utiles?

— Assurément!

— Vous n'avez, cependant, plus rien à lui apprendre, ce me semble! Alors que pouvez-vous faire pour elle?

Samson se prit à rire, et d'un ton goguenard répondit:

— Je puis encore lui « battre la mesure », et la mesure c'est le plus souvent ce qui leur manque à tous, même aux plus grands!

— C'est juste! — répliqua le président.

L'affaire n'eut pas de suites, il y eut rapprochement, et, plus d'une fois encore, la tragédienne eut recours aux conseils du vieux comédien, qui continua à lui « battre la mesure », ainsi qu'il l'avait dit au président de Belleyme.

Le docteur Bode, directeur du musée de Berlin, travaille, depuis de longues années, à un grand ouvrage sur Rembrandt, qui sera publié dans quelques mois. Cette publication, la plus considérable qui ait été faite sur le maître hollandais, contiendra les photographures de tous les Rembrandt actuellement connus. On se rendra compte de l'importance de l'étude du docteur Bode, si l'on songe au sort aventureux de la plupart des peintures de Rembrandt. Tandis que les ouvrages des maîtres italiens n'ont jamais cessé d'être en faveur et d'être pieusement conservés dans un petit nombre de musées et de grandes collections, l'existence et l'histoire de beaucoup de tableaux du maître d'Amsterdam sont restées très longtemps inconnues. Rembrandt n'était ni le protégé ni l'ami des princes; après quelques années de succès, il acheva sa vie dans la pauvreté, le découragement et l'oubli. Et, pendant près de deux siècles, ses peintures dispersées continuèrent d'être méconnues. Leur exhumation est un des plus curieux exemples de ce que peut le zèle et des collectionneurs et des critiques. Depuis une vingtaine d'années, tout amateur sérieux se croit obligé d'avoir son Rembrandt. M. Bode signale aujourd'hui 40 Rembrandt authentiques en Amérique, alors qu'en 1876 il n'y en avait pas plus de 2. La plupart de ces tableaux viennent d'Angleterre et d'Écosse.

PRIME MUSICALE

La maison d'édition A. DANVERS offre à tout lecteur de l'*Art moderne* une prime musicale composée de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) dus aux meilleurs compositeurs et d'une valeur de 40 francs à prix marqués.

Pour recevoir *franco* cette prime à domicile, adresser avec cette annonce découpée ou la bande du journal la somme de fr. 1-50, pour tous frais, à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

A BAYREUTH. — AUGUSTE DONNAY. — LA FORÊT BRUISSANTE, par Adolphe Retté. — LE MERLE BLANC DE LA VERTU. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. « *L'Attaque d'un village.* » — PETITE CHRONIQUE.

A BAYREUTH

Les représentations cycliques de la Tétralogie ont été clôturées hier en apothéose. Jamais, de mémoire de Bayreuthois de l'avant-veille, — et nous en fûmes, — le succès ne fut plus complet, plus unanime, plus décisif. Les cinq séries de *Festspiele* échelonnées en juillet et août ont amené dans la petite cité franconienne, définitivement érigée en Capitale de l'art lyrique, des flots de pèlerins, dont la France avait fourni un contingent important. Et ce fut, dans cette foule cosmopolite appelée tous les soirs sur la Colline par la sonnerie solennelle des fanfares, un frisson continu d'enthousiasme, une émotion difficilement contenue par la consigne sévère qui interdit aux spectateurs d'applaudir pendant les représentations. On s'est rattrapé, il est vrai, à l'issue de chaque cycle. Hier, à la chute du rideau sur le troisième acte de la *Götterdämmerung*, les acclamations, les ovations, les cris, les trépignements ont duré près d'une demi-heure.

Aujourd'hui, c'est fini. L'incendie prédit par Erda a dévoré le Walhall bâti par les Géants; Siegfried est mort et l'anneau maudit forgé par Albérich est retourné dans les eaux profondes que gardent les filles du Rhin. Sur le Théâtre désert et muet planent en oiseaux de lumière les souvenirs de l'évocation gigantesque, et dans une vision rapide la foule cosmopolite qu'emportent bruyamment les trains de Bamberg, de Nuremberg et de Hof revoit les tableaux inoubliables de la sublime épopée, les nixes lutinant dans les ondes glauques le dvergue ambitieux, les artifices de Loge pour garder au Walhall la déesse de la Jeunesse et de la Joie, la désobéissance et le châtiment de Brunnhilde, la lutte héroïque de Siegfried contre le monstre et ses amours passionnées avec la Vierge enveloppée de flammes, la rencontre des deux cortèges nuptiaux et la scène tragique du serment, le dialogue du fils de Siegmund avec les ondines, la félonie de Hagen, et, par dessus tout, la scène incomparable des destinées accomplies, de l'écroulement du Walhall, qui dépasse en grandeur épique tout ce qui a été imaginé jusqu'ici.

On pouvait craindre, au moment où furent annoncées les représentations de la Tétralogie, que le souvenir des exécutions de 1876, organisées et présidées — avec quel soin méticuleux, quel souci d'art et d'illusion scénique, quelle ardeur et quelle foi! — par le Maître lui-

même, affaiblit l'impression des *Festspiele* de 1896. Nous-mêmes, tandis que nous nous acheminions à petites journées vers Bayreuth, à travers les forêts et les plaines de la Germanie en sentant renaître les émotions profondes que nous avait fait ressentir le *Ring der Nibelungen* il y a vingt ans, nous éprouvions quelques craintes. M^{me} Materna, la Walküre idéale, s'est retirée du théâtre. Niemann, le superbe Siegmund de 1876, est mort. Scaria est mort. Et Carl Hill, qui créa un prestigieux Albérich? Et Schlosser, le gnome cauteux et grimaçant? Et George Unger, le Siegfried impétueux, plein de fougue et de jeunesse, dont la voix gutturale laissait à désirer, mais qui n'en mena pas moins à bonne fin le rôle le plus écrasant qui ait été écrit? Par qui les remplacer?

Toute inquiétude a été vite dissipée. Si l'on peut élever au sujet de tel ou tel artiste des critiques de détail — et ne serait-il pas invraisemblable qu'on n'en pût faire? — l'interprétation a été, dans son ensemble, égale et peut-être supérieure à la première. MM. Gruning et Burgstaller se sont partagé le rôle de Siegfried. Ils ont tous deux de la jeunesse, de la flamme, une voix mordante et timbrée. Ils chantent en artistes et non en ténors. Mais ceci est une observation qui peut s'appliquer indifféremment à tous les interprètes du théâtre de Richard Wagner et que nous avons trop fréquemment émise pour que nous insistions davantage. Elevés dans la tradition du drame lyrique, qui est tout le contraire de l'opéra, les chanteurs de Bayreuth — et l'on sait qu'une école de musique récemment installée dans la ville même perpétuera l'enseignement commencé par le Maître pour quelques-uns de ses interprètes — concourent tous d'une manière directe à l'action, s'attachent à l'expression dramatique autant qu'à l'émission vocale. Ils sont tout à la fois tragédiens et chanteurs, ce qui leur donne une puissance émotive qu'on regrette, d'une façon presque générale, de ne pas trouver chez nos meilleurs artistes d'opéra.

Ceux qui ont, cette année, poussé au plus haut degré cette double qualité sont MM. Breuer, de Bayreuth, et Friedrichs, de Brème, chargés respectivement des rôles de Mime et d'Albérich. Le premier, qui débutait, s'est classé d'emblée parmi les meilleurs artistes de l'époque. Il est parvenu, ce qui n'était pas aisé, à dépasser en intensité dramatique MM. Schlosser et Liebau, qui avaient fait du forgeron hypocrite et venimeux une création inoubliable. On ne saurait imaginer le personnage incarné avec plus de naturel, de sûreté, de variété, de souplesse. Le second s'est, on s'en souvient, mis au premier rang en créant à Bayreuth le rôle de Beckmesser des *Maîtres Chanteurs*. Mais le personnage du greffier de Nuremberg exige plus d'expression dramatique que de voix, et l'on a été agréablement surpris de constater, en l'entendant chanter d'une voix de baryton

sonore et chaude le rôle d'Albérich, que l'acteur tragique était doublé d'un chanteur de style.

De l'interprétation première, M. Vogl seul est resté, avec M^{me} Lily Lehmann, qui, oiseau de la Forêt en 1876, s'est haussée cette année au rôle de Brunnhilde, ce qui constitue un joli avancement. M. Vogl a gardé possession de son rôle de Loge et y a remporté un véritable triomphe. Qui croirait, à voir cet artiste si vivant en scène, si remuant, si agile, si spirituel de gestes et de physionomie, à l'entendre chanter d'une voix claire, avec une articulation irréprochable, les discours embrouillés et insidieux de cette canaille de Loge, qu'il fut à Munich l'un des premiers Tristan, après Schnorr von Carolsfeld, ce qui place les débuts de l'excellent artiste à une époque plutôt lointaine. On ne s'en apercevait certes pas en ces représentations du *Rheingold* qu'il anima de sa verve étourdissante.

Wotan, ce fut alternativement M. Bachmann, de Nuremberg, (qui chanta aussi le rôle de Donner), et M. Perron, de Dresde, l'un et l'autre artistes consciencieux, de belle voix, de haute stature et de noble allure, d'une solennité un peu froide, mais très supérieurs, tous deux, au créateur du rôle, M. Betz. M. Elmlad, de Breslau, l'un des artistes les plus populaires et les plus aimés, et M. Wachter, de Dresde, incarnèrent deux superbes géants, rudes et farouches, à la voix tonitruante ainsi qu'il sied, au geste brutal, à la démarche d'ours. Leurs costumes de peaux de bêtes, qui avaient fait sourire en 1876, produisirent cette fois un effet terrifiant. MM. Elmlad et Grengg alternèrent, avec une autorité égale, dans le personnage de Hagen. M. Gerhäuser, de Carlsruhe, composa un Siegmund irréprochable et M. Wachter, dans le rôle de Hunding, lui donna la réplique avec autorité.

Parmi les femmes, nous avons cité déjà M^{me} Lehmann, qui composa avec un très grand talent une Brunnhilde guerrière, héroïque, tendre et passionnée dans la scène d'amour de *Siegfried*, tragique et vraiment émouvante dans la scène du serment et dans le final du *Crépuscule des Dieux*.

Une nouvelle venue à Bayreuth, M^{lle} Gulbranson, de Christiania, partagea, avec plus de jeunesse et une voix plus généreuse, le succès que valut le même rôle à M^{me} Lehmann. M^{me} Sucher donna au personnage de Sieglinde une expression pénétrante, particulièrement dans les scènes dramatiques du deuxième acte de la *Walküre*. M^{me} Brema, que nous vîmes au Théâtre de la Monnaie interpréter le rôle d'Ortrude, fut une Fricka dédaigneuse, hautaine, dominatrice. M^{me} Schumann, de Hambourg, chanta d'une voix un peu froide les prophéties d'Erda et les exhortations de Waltraute. M^{me} Reuss-Belce, de Wiesbaden, donna à Gutrune un caractère touchant et trouva pour les scènes pathétiques qui clôturent l'épopée des accents vraiment émouvants. Et

d'agréables Rheintöchter, et de belliqueuses Walkyries, et des chœurs d'hommes et de femmes composés d'artistes des théâtres de Dresde, de Carlsruhe, de Darmstadt, de Hanovre, de Schwerin, de Hambourg, etc., complètent cet ensemble remarquable.

Mais songe-t-on à analyser le mérite des artistes lorsqu'on voit se dérouler les splendeurs de ces œuvres admirables? L'impression est si forte que la personnalité des interprètes disparaît et qu'il faut faire un effort sur soi-même pour ressaisir le sens critique, pour établir des comparaisons, pour formuler une appréciation raisonnée. L'orchestre, ce prodigieux orchestre, dont les cent voix se fondent dans le plus merveilleux ensemble harmonique qu'on puisse imaginer, vous absorbe et vous séduit par dessus tout, qu'il soit conduit par Hans Richter, par Mottl ou par Siegfried Wagner. Et les miracles réalisés par la régie pour les transformations, les jeux de lumière, la mise en scène donnent à ces représentations exceptionnelles une grandeur et une beauté qui anéantissent les défaillances qu'il serait possible de relever dans tel ou tel détail.

Sous ce rapport encore, les *Festspiele* de 1896 marquent un réel progrès sur ceux de 1876. Tout en respectant scrupuleusement la mise en scène réglée par Wagner lui-même, qui fut, on le sait, un régisseur incomparable, on a perfectionné l'exécution d'une foule de points qui, lors de l'inauguration du théâtre, laisserent à désirer. C'est ainsi que le combat de Hunding et de Siegmund est maintenant admirablement réglé; que le dragon de Siegfried, quelque peu ridicule jadis, est désormais un monstre sérieux, suffisamment effrayant pour faire valoir la bravoure du jeune héros qui l'abat. Il en est de même du serpent que la vertu magique du heaume d'Albérich fait apparaître aux yeux rusés de Loge dans la caverne de Nibelheim. Les béliers de l'irascible Fricka eux-mêmes n'excitent plus le sourire qui accueillit leur premier voyage sur les hauteurs du Walhall. Toute la partie « féerique » du poème a été soigneusement revue et améliorée, sans lui rien enlever du caractère légendaire qu'entendit lui donner Wagner. Arrivera-t-on à corriger l'invraisemblance de la scène où Loge, aidé par Froh, accumule entre les deux gourdins des Géants la rançon de Freya? Il y a là un effet de chaînettes et de ferblanterie qui résiste énergiquement aux améliorations de la mise en scène. Mais le remède paraît difficile à trouver. Et la chevauchée des Walküres, avec ses petits chevaux en carton-pâte, est demeurée la conception enfantine de jadis. Cela vaut les projections de lanterne magique qu'imagina le régisseur du théâtre de la Monnaie, mais l'Opéra de Paris fit beaucoup mieux en lançant sur des plans inclinés les élèves de l'école de danse à califourchon sur des chevaux de bois. Il est singulier que Bayreuth n'ait pas songé à imiter ce « truc », qui fait illusion.

Le décor du rocher des Walküres manque, d'ailleurs, de grandeur, et cela surprend d'autant plus que la plupart des décors sont fort beaux. En particulier, celui des Filles du Rhin et de Nibelheim dans *Rheingold*, la Forge et la Forêt de *Siegfried*, le Palais des Sibichungen et le site sauvage, au bord du fleuve, où Siegfried est frappé par Hagen. L'écroulement du Walhall, au dernier tableau du *Crépuscule des Dieux*, est demeuré mesquin, comme en 1876. La catastrophe fait songer à celle de *Samson et Dalila*, — telle qu'on la représente au théâtre de la Monnaie. Il y a là un contraste flagrant entre la grandeur prodigieuse de l'épisode et sa réalisation matérielle. L'effet est « raté », et c'est fâcheux puisque c'est sous cette impression que les spectateurs se retirent définitivement.

Quoi qu'il en soit, malgré ces tares légères qu'il sera aisé de faire disparaître pour la prochaine saison (on reprendra l'an prochain la Tétralogie et *Parsifal*), l'impression est prodigieuse, inexprimable. La magnificence de l'œuvre apparaît, rayonnante, et les plus sceptiques sont subjugués. Que ceux que choquent les représentations mutilées, à contresens, qu'on nous offre à Bruxelles et à Paris de certaines parties de la Tétralogie n'hésitent pas à aller voir à Bayreuth le drame dans son intégrité, tel que le conçut et le réalisa Wagner. Ils en comprendront les symboles, ils en saisiront la haute portée philosophique, ils en admireront les proportions parfaites, la noblesse, la beauté épique, le sentiment profondément humain; ils seront émus jusqu'aux larmes — oui, jusqu'aux larmes! car nous défions qui que ce soit de ne pas sentir ses paupières se mouiller à certains passages, d'une beauté surhumaine, de la sublime épopée. Le voyage de Bayreuth n'amène jamais de désillusion. Quelles que soient les appréhensions qu'il fasse naître (ô cette crainte de ne plus ressentir avec la même intensité l'émotion artistique!), les hautes sensations qu'il procure élèvent les cœurs, ennoblissent l'esprit, adoucissent les amertumes, raniment et fortifient la foi en l'Art, qui est notre Religion et notre Vie.

AUGUSTE DONNAY

Un vrai Hindou, un primitif, un simple. Où a-t-il péché ce rappel de si lointains ancêtres? Comment un grain aussi commémoratif est-il resté de la vieille race, germant comme le blé enfermé dans les sarcophages, après mille ans d'emprisonnement, en cette terre wallonne où se mêlèrent tant de nations? Yeux bruns expressifs, barbe en pointe... mais ce ne sont pas ces traits-là que je vois surtout. C'est l'image curieuse d'une personnalité qu'aucun imitateur, snob ou inconscient n'a encore banalisée.

Hindou, disais-je. Je ne connais pas un grand nombre d'Hindous et j'ai plus souvent regardé leurs livres que leurs yeux, ce

qui est la plus mauvaise, la plus infirme, la plus maladroite façon de connaître les peuples ou les individus. Je n'ai d'autre excuse, en ces procédés d'invalidé, que d'imiter l'habitude d'une réchauffante collectivité d'autres maladroits, — le plus grand nombre de mes contemporains. — Je connais donc, comme eux, assez mal les Hindous, mais j'aime à me les figurer ainsi : doués d'une sensibilité plus intérieure encore qu'extérieure, sentant l'influence bienfaisante ou nocive des choses et des êtres avant même d'en avoir détaillé toutes les apparences, et choisissant facilement, spontanément parmi ces apparences, les lignes qui le mieux exprimeront le caractère entrevu ; sauvages, non pas turbulents et irréfléchis, mais muets et plutôt contemplatifs.

Ce Donnay est un muet, un « taiseux », comme on dit en Wallonie, ayant horreur du compliqué, et, sans calculs cérébraux, réduisant assez bien toutes choses à quelques grandes lignes simples. Tombé à pic dans l'art décoratif, ou plutôt dans ce que nous appelons aujourd'hui l'art décoratif : la fantaisie et l'inspiration maintenues dans le cadre d'un ensemble, d'un but, d'une harmonie extérieure, qui ne génèrent ni Vinci ni tous les grands décorateurs du passé. Décorateur donc ce peintre, parce que amoureux par nature de la ligne expressive, du ton expressif, significatif, et de nul autre ton, de nulle autre ligne, un peu secondaires, tapageurs ou à effet, et plus anxieux de trouver l'expression juste, sincère, harmonieuse, que de s'exprimer « avec luxe », d'envelopper le beau dans une de ses formes nécessaires, que dans une forme ornée. Ramenant, par une tendance de sa nature, une foule de choses éparses à une conception unique. On dirait qu'au creuset de sa tranquille et silencieuse méditation les objets et les hommes se fusionnent très facilement et qu'il voit tout, comme nous voyons la nature un peu avant le crépuscule, harmonisée par de grandes teintes fondus.

La vie ne lui apparaît pas comme une chose multiple et baroquée. Mais — et c'est ici qu'en mon imagination il se rapproche des Hindous et peut-être de quelques fervents chrétiens sans dogmes ni déductions théologiques — du fond de lui-même une unité très calme, aussi pure, aussi introuvable que celle des primitifs, monte et reste le principe choisissant de sa vie et de sa vocation.

Quelle est cette unité ?

Demandez-le à ceux qui écrivirent les premiers livres, aux premiers artistes, aux premiers pasteurs. Quelques bavards sont parvenus à faire des statues, des symboles, des philosophies pour l'expliquer. Les uns l'ont appelée Beauté, ou Fraternité, ou Sensibilité, ou Mesure, ou Humanité, ou Universalité, ou Religion ; il se pourrait que ces derniers eussent raison, s'ils désignent par ce mot la synthèse naturelle et vitale qui enveloppe un être, presque malgré lui, et le fait marcher à la lumière d'une certitude qui pénètre son cœur et ses entrailles tout autant que son cerveau ; une façon d'instinct qui semble le partage des humains bien équilibrés, et leur fait sentir qu'ils marchent dans le sens du monde, dans le chemin des lois essentielles ; un instinct qui leur fait regarder du même œil la beauté de l'art et la beauté de la vie ; un instinct qui aime vers leur sensibilité tout ce qui dans autrui leur ressemble, les reliant très doucement, presque inconsciemment, à tous ceux qui les approchent. C'est notre pédantisme, — peut-être, — notre impatience à donner des noms aux choses, qui nous a fait appeler *religieux* ce sens d'unité et de simplicité.

Il est certain que les Hindous le qualifièrent ainsi. Il m'appert au moins, de par tous leurs vieux livres, que c'est bien cette per-

pétuelle et tant douce vision de l'essence des choses, de leur plus simple signification, qu'ils crurent être l'universel lien, en d'autres termes, la religion, « celle qui relie » selon l'antique interprétation du mot. Eurent-ils tort ? Nous n'en savons rien. Mais qu'ils le nomment ainsi ou autrement ils semblent avoir possédé mieux que d'autres le don joyeux et sain de l'admiration sans fièvre, de l'action sereine, si contraire à nos doutes éparpillants, à nos façons inquiètes de nous remuer ; et c'est pourquoi ceux qui, comme Auguste Donnay, me paraissent être les prophètes organiques de la simplicité, me font penser à ces lointains, lointains ancêtres hindous.

LA FORÊT BRUISSANTE

par ADOLPHE RETTÉ. Brochure de 150 pages. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

Jacques le berger, Jacques le simple en route vers l'Arcadie, doit traverser la forêt bruisante de la vie actuelle, de la vie conventionnelle, fausse, compliquée, « enchevêtrée d'illusions, de craintes, de chimères », pour atteindre le bonheur. La forêt avec ses taillis, ses ronces, ses carrefours, ses gnomes, ses animaux féroces, l'arrête à chaque pas. La terreur de l'inconnu — le sphynx — lui barre tout d'abord le passage.

Le simple, par le seul fait de sa tranquille assurance, anéantit le séculaire fabricant de rébus oiseux et passe outre. Le Christ se présente alors. Jacques l'aime comme un frère lointain et regarde sans émotion l'agonie de ceux qui exploitent les paroles du crucifié. La volupté, elle aussi, comme les vieux rites et les vieux dogmes, tente d'endormir le lutteur. Il s'arrache aux bras qui déjà l'enlaçaient.

Puis il prend pitié de la femme humiliée, du peuple, et ces deux faibles, loin de ralentir sa course, l'aident à triompher des thaumaturges pompeux, des rois, des mages aux secrets orgueilleux, des amants de la forme sans signification ni destination vivantes, vastes amas de charmants coquillages creux ou fossiles, des philosophies aux débilitantes et exclusives abstractions.

Malgré les lamentations de la forêt, malgré les protestations de toute la vieille société ridée, fardée, il allume le feu qui doit la réduire en cendres ; car la seule compréhension de ces mystères anéantit leur puissance, et le simple touche enfin au bonheur.

L'œuvre est pensée, sentie, on pourrait dire vécue, tant on devine, par moments, l'autobiographie de l'auteur sous la silhouette de Jacques le simple. J'aime l'idée de cette transcendante simplicité pourfendant tous les fantômes du passé, — tout ce qui dans le passé ne fut que fantôme, pour mieux dire ; — j'admire la bravoure intellectuelle de tant de pages, et jusqu'au dédain de l'auteur pour les finesses et les grâces, vampires de tant de virilités.

Je ne sens pas en cette œuvre la *nécessité* de sa forme. Les symboles employés et une partie des vers me semblent plus voulus et cherchés qu'inspirés directement par la sensibilité imaginative.

Mais si la beauté de la pensée et la bizarrerie, ou la rudesse, ou le côté fruste de la forme nous conduisent, grognant et admirant, à une conception qui nous plaise, qui nous séduise, qui nous fasse aimer cette audace jeune, belle, affirmative, ces protestations héroïques, pourquoi nous plaindre ?

Le Merle blanc de la Vertu.

Par ces temps de passions wildesques et de vices payens, il existe en la moderne Babylone un chroniqueur vertueux entre tous les chroniqueurs : Colomba, vierge et martyr, Nestor apparenté au Bérenger de joyeuse mémoire.

Le fait mérite qu'on y insiste. Vraiment, les temps sont si affreusement dépravés, nous voyons dans les lettres et les arts passer un tel ruisseau de boue que les plus belles œuvres semblent imprégnées d'une puanteur d'égout collecteur. Il est de notoriété publique que qui dit actuellement : écrivain, musicien, peintre, sculpteur, dit : débauché.

Ce merle blanc de la vertu vient de se révéler brusquement et de façon assez inattendue. Le monsieur qui, généralement, ne craint pas de décrire minutieusement les joyeux ébats du Paris qui soupe, a profité de ce que l'ordinaire public de ses feuilletons fantaisistes ou documentés fût à la campagne ou à la mer pour protester dans le *Figaro* contre le projet conçu par quelques esthètes d'honorer la mémoire du maître Verlaine en lui élevant un buste dans le jardin du Luxembourg, ce jardin des poètes.

Certes, la statuomanie est ridicule. Si cela continue tous les Fouquier de France et de Navarre finiront par se dresser en marbre sur quelque place publique. Mais la question n'est pas là pour le moment. Avec nos préjugés, nous croyons encore honorer nos grands hommes en leur élevant des statues ; or, il s'agit de savoir si Verlaine, le pur et sûr poète de *Sagesse et d'Amour*, est digne de cet honneur.

M. Henry Fouquier, qui est plus hypocrite que bête, ne discute pas trop la valeur littéraire de Verlaine. Non, Verlaine est un grand poète, quoiqu'il ait donné dans les *Invectives* un rude coup de pied à M. Henry Fouquier et à quelques autres « maîtres de la chronique ». Mais Verlaine était un être immoral, un individu sans foi ni loi. Tout le monde sait cela, ici, en Belgique, mieux que partout ailleurs, car c'est ici qu'éclata le scandale ; le coup de revolver à Raimbaud et la prison de Mons, dont Hugo osa tirer l'auteur des *Fêtes galantes*.

M. Henry Fouquier ne conçoit vraiment pas comment on peut songer à élever une statue à ce misérable qui, en Angleterre, eût été contraint au *hard labour* ni plus ni moins qu'Oscar Wilde. M. Fouquier en appelle aux parents qui n'oseront jamais, dit-il, parler à leurs enfants de la vie de ce grand homme...

Ce pauvre M. Fouquier !

Vraiment ! Parce que Verlaine ne fut pas précisément le saint que M. Fouquier est, sans doute, parce qu'il préférerait ce que M. Fouquier déteste évidemment, il est indigne d'une statue ! Son génie, peu importe ! Son œuvre immense qui domina si fortement et si heureusement la génération actuelle, peu importe !

Le malheur dans tout cela, c'est qu'il y a une foule de gens qui pensent comme M. Fouquier. On ne sait pas faire la part de l'homme et la part du poète. Certes, personne n'a jamais pensé à glorifier la vie de Verlaine, — quoiqu'il soit presque classique de glorifier la vie de Villon, auprès de laquelle la vie de Verlaine fut celle d'un saint. Et c'est sur de telles erreurs de la foule que les Fouquier doivent se rejeter pour combattre dans la postérité ces quelques rares et purs artistes qu'ils ont combattus toute leur vie durant, les Verlaine, les Villiers de l'Isle-Adam, les Laforgue.

C'est là qu'est le hic. M. Fouquier et ses amis ne peuvent se faire à l'idée de la glorification de Verlaine. Pensez donc ! Si la

foule va se mettre à admirer les vrais poètes maintenant, que deviendront les Aicard, les Sully-Prud'homme, tous les sous-Coppée et tous les sous-Bourget ? Question de boutique que toute cette belle indignation de M. Fouquier ! Rage de pisseur de copie vieilli, qui sent monter la génération nouvelle qui le submerge, l'entraîne dans son flot impétueux roulant vers l'idéal nouveau.

Cette fin des boulevardiers de la littérature est décidément bien misérable. Ils n'ont même pas la dignité des héros déchus. Jusqu'au dernier moment ils jettent de la boue et bavent des injures.

Eux qui, jadis, aimaient tant la bonne et grassé gauloiserie et se vantaient volontiers d'être la postérité de maître François Rabelais, les voici contraints à recourir à des arguments qui répugneraient même au plus protestant des membres de la « Ligue contre la licence des grues ».

D'ailleurs, s'ils pensent par là diminuer en quoi que ce soit l'admiration que nous avons pour notre Verlaine qu'ils ont toujours conspué, honni, sali de toutes les injures et de toutes les infamies, ils se trompent.

Verlaine est Verlaine, notre maître à tous ; et si, malheureusement, il avait eu toutes les hideuses vertus du merle blanc du *Figaro*, il serait encore et quand même Verlaine.

ROLAND DE MARES

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« L'Attaque d'un village. »

Un procès qui a, dans le monde artistique, vivement ému l'opinion, vient d'être tranché par le tribunal civil de la Seine. Il s'agissait de l'authenticité d'un tableau, *L'Attaque d'un village*, exposé en vente par M. Malcoud, marchand de tableaux à Paris, et attribué par celui-ci à Alphonse de Neuville. M^{me} veuve de Neuville, à qui l'erreur — ou la fraude — avait été signalée, s'était fait remettre la toile en simulant l'intention de vouloir l'acquérir. Puis elle avait déclaré que l'exposition de ce tableau, entièrement faux, était un outrage à la mémoire du peintre, et elle avait refusé de le restituer au marchand.

Celui-ci assigna M^{me} de Neuville aux fins de restitution et de 5,000 francs de dommages-intérêts, plus dix insertions du jugement dans les journaux.

M^{me} de Neuville, par demande reconventionnelle, réclama de son côté un franc de dommages-intérêts et cinq insertions ; subsidiairement, elle concluait à une expertise.

L'expertise fut accordée, et le rapport fut favorable à la défenderesse, mais admit la bonne foi du marchand. En conséquence, le tribunal a rendu le jugement suivant, qui met fin à ce long procès :

« Sur le premier point :

Attendu que l'expert formule ainsi son opinion : « Le tableau *L'Attaque d'un village* n'est pas d'Alphonse de Neuville et ne peut lui être attribué. » Que l'expert constate, en effet, que la manière de peindre d'Alphonse de Neuville était tellement particulière qu'il ne peut y avoir aucune hésitation.

Attendu que les constatations de l'expert sont confirmées par les déclarations non moins formelles d'Edouard Detaille qui a été l'ami et le collaborateur d'Alphonse de Neuville et qui est, par suite, le meilleur juge en la matière.

Que les documents produits par Malcoud ne sauraient à aucun degré faire échec aux conclusions de l'expertise, qu'il y a lieu tout d'abord d'écarter l'expert Féral, qui assistait le commissaire-priseur lors de la vente faite à Malcoud, alors surtout qu'aucune indication n'est fournie sur la provenance du tableau.

Que les artistes ou les amateurs consultés par Malcoud se sont récusés, comme Berne-Bellecour, en disant que l'esquisse était si peu avancée qu'il était impossible de se prononcer, qu'aucun d'eux n'a apporté une affirmation contraire à celle de l'expert Le Blant. Qu'il demeure dès lors acquis que le tableau n'est pas l'œuvre d'Alphonse de Neuville et ne saurait lui être attribué, et qu'il y a lieu de faire droit sur ce point aux conclusions de la dame de Neuville.

« Sur le deuxième chef de l'expertise :

Attendu que l'expert estime que la bonne foi de Malcoud est douteuse, que son opinion est fondée :

1^o Sur ce que Malcoud a pu difficilement croire qu'il achetait un Neuville et qu'il a été à peu près certain du contraire lorsqu'il lui a été adjugé pour quatre-vingt-deux francs ;

2^o Sur ce que, lorsqu'il a garanti à Maréchal que le tableau était d'Alphonse de Neuville, il savait le contraire, puisque quelques heures après sur la facture (pour se couvrir), il ne le vendait plus que comme attribué à de Neuville.

Attendu que sur le premier point : Qu'il est constant en fait que lors de la vente publique le tableau a été catalogué et vendu comme étant d'Alphonse de Neuville, et non comme attribué à ce maître, qu'en présence de l'affirmation du commissaire-priseur et de l'expert Féral, le bas prix auquel le tableau a été adjugé à Malcoud n'était point à lui seul de nature à l'éclairer.

Qu'en effet, dans une vente publique, le prix d'un tableau n'est pas toujours en rapport avec sa valeur artistique ou la réputation de son auteur. — Qu'il ne s'agissait d'ailleurs dans l'espèce que d'une esquisse à peine ébauchée et que le prix de vente, en pareil cas, est encore plus aléatoire.

Attendu, dans tous les cas, que la bonne foi de Malcoud à ce moment n'est pas contestée par son adversaire. Qu'on ne saurait dès lors lui faire un grief d'avoir apposé sur le tableau un cartouche et une étiquette portant le nom d'Alphonse de Neuville et surtout d'avoir collé au revers l'extrait du catalogue qui révélait dans quelles conditions Malcoud en était devenu acquéreur.

Attendu qu'on allègue que sa bonne foi aurait cessé après la visite de Detaille, qui lui a déclaré que le tableau n'était pas authentique.

Mais attendu qu'à la suite de cette visite Malcoud a retiré de sa vitrine le tableau qui y était exposé.

Qu'il n'est pas justifié qu'il ait pris aucun autre engagement et que, d'après le récit de Detaille lui-même, il s'était réservé d'en parler à l'expert Féral.

Attendu que c'est sur les sollicitations de Maréchal, envoyé par la dame de Neuville, qu'il est allé chercher le tableau qui n'était plus dans son magasin et qu'il le lui a vendu. Que celui-ci soutient, il est vrai, que Malcoud le lui a vendu comme authentique. Mais qu'il y a une contradiction manifeste entre les affirmations de Maréchal et les termes de la facture qui lui a été délivrée et qui portait ces mots « Tableau-esquisse attribué à Alphonse de Neuville ».

Qu'à défaut de preuve sur ce point le tribunal doit s'en tenir au libellé de la facture.

Attendu qu'un acquéreur sérieux achetant un tableau garanti

par le vendeur, n'aurait jamais accepté une facture portant le mot « attribué ». Que cette circonstance suffit à démontrer que le tableau n'a point été vendu à Maréchal comme authentique.

Attendu dans ces conditions qu'en admettant même que Malcoud ait ajouté qu'il avait acheté le tableau dans une vente publique comme authentique et que l'expert Féral le considérait comme tel, il ne saurait être accusé de mauvaise foi.

Attendu dès lors que les faits sur lesquels se fonde l'expert sur ce point ne sont pas établis et que les conclusions qu'il tire du libellé de la facture ne sauraient être annulées.

Attendu que le jugement du 9 janvier 1894 a admis en principe qu'une réparation était due à Malcoud à raison du préjudice résultant pour lui du procédé blâmable employé par la défenderesse pour opérer la saisie du tableau. — Que le Tribunal a les éléments nécessaires pour déterminer le montant de cette réparation. Qu'il y a lieu, dans les circonstances de la cause, d'ordonner que cette réparation consistera dans la publication du présent jugement, la bonne foi de Malcoud ayant été mise en cause dans les récits des journaux de la façon la plus malveillante. Qu'il y a lieu toutefois de réduire ces insertions à deux seulement, la participation directe et personnelle de la dame de Neuville aux articles dont se plaint Malcoud n'étant point suffisamment démontrée.

Attendu de ce qui précède que la demande reconventionnelle de la demanderesse à un franc de dommages-intérêts n'est pas justifiée.

Par ces motifs :

Dit que le tableau dont il s'agit n'est pas d'Alphonse de Neuville et ne saurait lui être attribué. Entérine sur ce point le rapport de l'expert. Fait en conséquence défense à Malcoud d'exposer ou de mettre en vente le dit tableau sous le nom d'Alphonse de Neuville.

Autorise Malcoud à faire publier le présent jugement, soit en entier, soit par extraits, dans deux journaux à son choix, et aux frais de la défenderesse, à titre de dommages-intérêts, mais sans que le coût de chacune des publications puisse excéder la somme de deux cents francs. Dit qu'il y a lieu d'ordonner la restitution du tableau, cette restitution ayant été faite.

Déclare les parties mal fondées dans le surplus de leurs demandes, fins et conclusions, les en déboute.

Et attendu qu'elles succombent respectivement sur partie de leurs conclusions, fait masse des dépens qui seront supportés : un tiers par Malcoud, deux tiers par la dame de Neuville, en ce non compris les frais de l'expertise, qui seront supportés : moitié par Malcoud et moitié par la dame de Neuville. »

PETITE CHRONIQUE

Le collègue échevinal de la ville de Gand met au concours le dessin du recto (texte compris) des titres du nouvel emprunt à émettre dans le courant de cette année.

Le texte imprimé devant figurer sur le recto du titre sera mis à la disposition des concurrents au secrétariat de l'hôtel de ville de Gand.

Les dessins seront envoyés au secrétariat avant le 31 août prochain.

Les noms et adresse des auteurs des projets seront mis sous enveloppe cachetée à joindre au dessin.

Une prime unique de 300 francs sera allouée à l'auteur du projet primé.

Le dessin auquel la prime aura été accordée deviendra la propriété de la Ville.

Une cérémonie d'un caractère intime et touchant a marqué les concours de l'académie de musique de Tournai.

On sait que M. Maurice Leenders, le sympathique directeur de cette académie de musique, prend sa retraite. A cette occasion, les membres du jury lui ont offert en souvenir un superbe tableau de l'école italienne. En même temps, ses collègues ont fait remise à M. Leenders d'une adresse signée par tous les membres du jury.

La compagnie artistique du théâtre du Diable-au-Corps est invitée à donner demain, lundi, une représentation au Casino de Spa.

La *Figurante* sera jouée en octobre prochain à Bruxelles, au théâtre Molière, ou M^{lle} Marguerite Rolland, du Vaudeville, vient d'être engagée spécialement pour créer l'œuvre si hautement artiste de M. François de Curel.

La lettre suivante vient d'être adressée aux amis et admirateurs de P. Verlaine :

Monsieur,

L'élan unanime qui accompagna, voici une demi-année, au tombeau notre grand Paul Verlaine reste un admirable souvenir : on ne saurait s'en tenir là, toutefois, dans la célébration publique d'une si chère mémoire.

Le génie a le droit de ne faire qu'un stage très bref dans le repos commun.

Ici la gloire était mûre, dès la mort; et tout de suite, cette radieuse figure peut renaître, par le marbre, dans le jardin du Luxembourg — cimetière, sans dépouille et léger des poètes.

Un monument — que surmonte le buste par Niederhäusern — confié pour l'ensemble au sculpteur, va se dresser bientôt.

Appel est fait à votre souscription et la présente lettre contient d'avance notre remerciement.

Le vice-président,

A. RODIN.

Le président,

Stéphane MALLARMÉ.

Ajoutons que le monument du poète de *Sagesse* s'élèvera au Luxembourg, à quelques pas du monument de Leconte de Lisle, auquel travaille le statuaire Denys Puech.

Le sculpteur Bartholomé met la dernière main à la partie inférieure du monument aux morts qui doit être élevé à l'entrée de la large avenue inclinée descendant de la chapelle à la porte principale du cimetière du Père-Lachaise.

Dans son ensemble, l'œuvre de M. Bartholomé ne mesurera pas moins de 14 mètres de largeur sur 7 mètres de hauteur en façade; elle sera enclavée dans la colline. La partie supérieure, à seize personnages, représente l'entrée de la tombe; à la partie inférieure, une figure symbolique représentant la Lumière soulève des lineux et découvre l'immortelle fécondité.

Le peintre John-Everitt Millais, tout récemment élu à la présidence de la Royal Academy pour succéder à feu lord Leighton, vient de mourir à Londres. L'Angleterre perd en lui le plus populaire et le plus aimé de ses artistes.

La gloire vint à lui lorsqu'il avait vingt-trois ans et, depuis, lui demeura fidèle. Il eut beau changer de doctrine et de manière, passer du préraphaélisme à la peinture anecdotique ou au portrait, la foule ne cessa de l'applaudir et de l'aimer. On trouverait difficilement un autre exemple d'une fortune aussi éclatante et aussi soutenue.

Il fut, avec Rossetti et Holman Hunt, un des trois premiers P. R. B., *Pre-Raphaelite Brothers*. Durant quelques années, il observa scrupuleusement les principes de la confrérie : « Peindre chaque figure d'après un modèle et un seul modèle; chaque pli, chaque cassure d'étoffe, chaque veine du doigt, chaque reflet de l'ongle, chaque coup de lumière d'après la nature et la réalité sans rien négliger, sans rien choisir. » Mais il ne devait pas rester longtemps fidèle à l'évangile mystique et réaliste à la fois de sa jeunesse. Il inclinait à traiter des sujets plus humbles, et se voua

à l'anecdote sentimentale. Il illustra ainsi, durant un demi-siècle, tous les motifs de romance, tous les « dessus de pendule » que lui fournit la littérature anglaise ou sa propre imagination, et, durant un demi-siècle, le public d'outre-Manche s'attendrit à contempler ses toiles...

Un compositeur, qui fut considéré jadis comme un grand musicien et dont les succès furent nombreux, vient de mourir à Padoue, à l'âge de quatre-vingts ans.

Il se nommait Achille Graffigna. Ce vénérable artiste avait été le professeur de chant de Rossini et de Donizetti. Quand il venait à Paris, sa première visite était pour Gounod, qui s'honorait de sa fidèle amitié.

L'octogénaire qui vient de s'éteindre dans l'oubli fut l'auteur d'un *Barbier de Séville*, écrit sur le livret de Rossini. L'œuvre avait subi un rude échec, lors de la représentation qu'on en donna à Padoue en 1879, et le vieux musicien, qui croyait avoir écrit un ouvrage facilement comparable à celui de son éminent compatriote, éprouva un tel chagrin que sa santé s'altéra et qu'il vécut depuis dans l'isolement.

Léon Tolstoï, qui avait déjà, en 1895 et 1896, publié dans la *Revue blanche* trois articles contre l'idée de patrie, en a publié un quatrième dans le numéro du 1^{er} mai du même périodique, sous ce titre : *Le Patriotisme ou la Paix?* — A la question : « Que choisissez-vous, le patriotisme ou la paix? » répondre : « Le patriotisme et la paix » lui paraît aussi absurde que vouloir, comme les enfants, aller se promener tout en restant chez soi. — Tolstoï ne fait nulle différence entre le « bon patriotisme » et le « mauvais patriotisme », ou plutôt il considère comme le plus néfaste celui que nous jugerions comme le plus légitime. Parlant, en effet, du patriotisme de revendication, du patriotisme des peuples opprimés, celui des Arméniens, des Polonais, des Tchèques, des Alsaciens-Lorrains, des Irlandais, il dit en propres termes : « Ce patriotisme-là est sans doute le pire, car c'est le plus indomptable, le plus enclin aux extrêmes violences. » Il examine incidemment, avec cette ironie paternelle qui lui est spéciale, ce fameux tableau où « l'empereur Guillaume, une des figures les plus comiques de notre époque, orateur, poète, musicien, dramaturge, peintre, et par-dessus tout patriote, a représenté toutes les nations d'Europe armées de glaives et regardant au loin, par delà les mers, sur un geste de l'archange Michel, les statues de Bouddha et de Confucius. » Et il ajoute : « Le salut de l'Europe consiste à renoncer à ce souvenir des temps barbares que l'on nomme le patriotisme, à mettre bas les armes et à montrer aux peuples d'Orient l'exemple, non pas d'un sauvage et féroce patriotisme, mais de la vie fraternelle que nous a enseignés le Christ. »

L'âge de quelques hommes de lettres et musiciens, d'après l'*Annuaire de la Société des auteurs dramatiques*, qui vient de paraître :

Erckmann (Émile, né le 20 mai 1822; Mistral Frédéric), né le 8 septembre 1830; Chivot (Henri), né le 13 novembre 1830; Rochefort (Henri), né le 30 janvier 1830; Meilhac (Henri), né le 21 février 1831; Véron (Pierre), né le 19 avril 1831; Sardou (Victorien), né le 7 septembre 1831; Busnach (William), né le 7 mars 1832; Lecocq (Charles), né le 3 juin 1832; Scholl (Aurélien), né le 14 juillet 1833; Halévy (Ludovic), né le 1^{er} janvier 1834; Pailleron (Édouard), né le 17 septembre 1834; Saint-Saëns (Camille), né le 9 octobre 1835; Blau (Édouard), né le 30 mai 1836; Blum (Ernest), né le 15 août 1836.

PRIME MUSICALE

La maison d'édition A. DANVERS offre à tout lecteur de l'*Art moderne* une prime musicale composée de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) dus aux meilleurs compositeurs et d'une valeur de 40 francs à prix marqués.

Pour recevoir *franco* cette prime à domicile, adresser avec cette annonce découpée ou la bande du journal la somme de fr. 1-50 en mandat-carte international, pour tous frais, à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CADAVRES A ENTERRER. — LA HAINE LITTÉRAIRE. — LA REVUE DES FEMMES RUSSE. — CONCOURS POUR LES FAÇADES DE LA NOUVELLE ÉCOLE MILITAIRE. — FRÉDÉRIC SMETANA. — PETITE CHRONIQUE.

CADAVRES A ENTERRER

Nous sommes vraiment — il faut le redire pour le bénéfice des distraits, des aveugles et autres invalides privés de l'un ou l'autre sens — au seuil d'une époque étonnamment nouvelle, tellement nouvelle que, tout ahuris de l'immense bagage de nouveautés qu'elle nous apporte, nous n'avons pas même le temps de nous retourner pour voir les différences qui nous séparent de la génération précédente, et que, tout en dansant la vie d'une façon absolument inédite, nous chantons encore, par habitude, les vieux airs de valse en deux temps qui réjouiraient nos aînés.

Nous ne nous occupons même pas d'enterrer les morts. Si bien que des tas de vieux cadavres — coutumes, tours d'esprit, conceptions étriquées, attendrissements mal placés et poésies un peu rances — encomrent encore nos chemins, au risque de nous faire trébucher, dans notre allure rapide qui ne nous laisse pas le temps

d'étudier de loin leur grimace figée. Ce serait donc faire œuvre pie et humanitaire de mettre une pierre dessus. Je cherche comment il se fait, par exemple, que la chanson à boire soit défunctée, disparue du répertoire des poètes et troubadours modernes, sans que ce cadavre peu récalcitrant ait protesté bien manifestement. C'est fini. La passion de boire et de manger, à peu près canalisée par la régularité, la sécurité, ne fait plus explosion en fusées de joie, et nos chanteurs, volontiers citadins, n'ont plus jamais l'occasion de pousser jusqu'au lyrisme la satisfaction tempérée de leur soif ou de leur appétit. La poésie ne se glisse en ce terrain qu'en devenant tragique et en se tournant du côté de ceux qui sont encore affamés ; mais la chanson à boire, si expressive, si vivante, si « inspirée » encore, il y a deux ou trois siècles, devient gravement, presque religieusement, l'*Ame du vin* de Baudelaire, par exemple :

Un soir l'âme du vin chanta dans les bouteilles.
Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles
Un chant plein de lumière et de fraternité.

En toi je tomberai, végétale ambroisie,
Grain précieux jeté par l'éternel Semeur
Pour que de notre amour naisse la poésie
Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur.

Mais où sont les récits enthousiastes des colossales beuveries de toute notre septentrionale ascendance, et

la description contagieuse d'une soif qui nous attendrisse, en dehors des œuvres d'observation ou de psychologie plus humanitaires que poétiques?

Je voulais vous parler de l'agonie perceptible d'une autre chanson, qui, elle aussi, fait mine de sortir des cadres de la vie actuelle, c'est la chanson d'amour.

Blasphème! absurdité! anachronisme! criera-t-on, en ce temps qui, plus païennement, plus audacieusement, avec, semble-t-il, plus de conviction que nul autre temps, célébra la chair, la courtisane, la forme, la beauté, l'amour!

Malgré cela, pourtant, malgré les pages admirables qu'il a inspirées et qu'il inspirera encore, le véritable amour païen est désormais mordu par une Ironie latente, un doute moqueur, une tristesse inexplicable, que d'aucuns prirent longtemps pour la forme atavique du remords chrétien, mais qu'il faut bien finir par attribuer à d'autres causes, et que tous les grands passionnés notèrent malgré eux dans leurs plus ardents poèmes.

L'homme, l'animal *homme* serait-il sur le point de s'apercevoir que son animalité elle-même est influencée par des choses intangibles, soupçonnerait-il que son être tout entier, son unique *moi*, ne finit pas où finit son corps, — et souffrirait-il de ne pas aimer avec tout ce qu'il est, — serait-il enfin conscient que la chair ment, peut mentir à son désir effréné « d'exprimer l'être humain en sa totalité? »

Va-t-il, sculptant l'humanité future, rêver d'un amour plus complet, va-t-il voir que la beauté extérieure n'est la beauté que parce qu'elle est le signe d'une beauté plus grande encore, d'une beauté longtemps endormie et ignorée, qui fut, jusqu'ici, mal baptisée, enguirlandée de mysticisme, de philosophie, de définitions vagues et imprécises, peu convaincantes, ne parlant encore qu'au cerveau, non à l'instinct. On dirait qu'en notre temps l'instinct lui-même est devenu sensible à ces choses qui semblaient dépasser les sens. Et ce serait ce dédoublement de la vie sensuelle que des poètes comme Heine, Baudelaire, Laforgue, pour ne citer que ceux-là, ont pressenti quand ils ont vu le doute, l'amertume, le regret et le désir lui-même ricaner au fond de la coupe de leurs plus belles ivresses.

Quoi qu'il en soit, leur sentiment paraît être de plus en plus le sentiment de toute notre génération, et Swinburne, par exemple, dans ce merveilleux et ravissant poème de *Laus Veneris*, si artistement traduit par Viellé-Griffin, se reporte comme malgré lui au moyen-âge pour nous dire la terrible passion d'un Tannhäuser pour la Vénus du mont Horsel. L'effroi, la lassitude, le remords, l'engourdissement entêté du pauvre chevalier, l'audace de sa fière rébellion et de son beau défi, son héroïque consentement aux éternels tourments de l'enfer ne nous apitoieraient plus, si nous n'y devinions une des formes de notre sensibilité moderne, notre désir

obstiné d'atteindre l'âme et l'essence des choses à *travers* la chair, et non pas en dehors d'elle.

Mon imagination n'est pas si remplie de symbolisme que je veuille accuser Swinburne d'avoir voulu signifier quoi que ce soit en écrivant les lignes, débordantes de passion, de sa plus belle œuvre. — Mais il est donné à ceux qui sentent fortement et profondément d'exprimer mieux que ceux dont le cerveau seul s'émeut, ce qui s'agit au fond le plus obscur de la vie des hommes de leur temps; et Swinburne qui, selon Viellé-Griffin, « paroxise le sensualisme terrible que sa race réfrène », ne sut peut-être pas qu'en prêtant toute sa fougue à ce pèlerin si éloigné de nous, de notre cérébralité, il incarnait en lui, comme le fit Verhaeren en le héros de sa « Ferme ardente », notre propre acharnement à chercher dans nos sensations les plus vives, l'étincelle qui éclairera nos cerveaux sur l'infini, sur le temps, sur tout ce qui tient dans notre inquiète pensée la place occupée jadis par l'enfer ou le paradis.

Mais si la forte vitalité des grands poètes les fait, quoi qu'ils touchent, devenir les interprètes des préoccupations de leur temps, il n'en va pas de même de ceux qu'un exemple seul, et non leur propre impulsion, entraîne.

Il y a de par le monde, actuellement, quantité de trouveres qui chantent leur dame avec le même à-propos, le même entrain qu'ils mettraient à écrire une chanson à boire sans avoir soif, ou à bâtir une cathédrale gothique sans croire ni prier. Ils parlaient il y a quelques années de princesses tristes, vertes, cruelles, maintenant muées en petites filles joyeuses, — car la joie est à la mode; — et pas plus qu'alors il ne comprenaient pourquoi le ton général était triste, ils ne savent aujourd'hui pourquoi un peu de lumière et d'affirmation ont glissé dans l'air. Ils égouttent, au moyen des expressions en vogue, le petit filet d'amour qui les a traversés, croyant peut-être que si la forme n'est pas trop biscornue, il suffit de parler d'amour pour qu'on soit poète, qu'on oblige d'autres à vous lire et qu'on soit intéressant.

Eh bien! non; cette chanson d'amour-là est aussi morte, aussi refroidissante, aussi fossile que les fossiles de mégatériums que certains prennent encore pour des dragons. L'aventure physiologique ou psychologique de mon voisin, fût-elle entourée d'une guirlande d'enthousiasmes et de descriptions variées, ne m'intéresse pas. Je fais appel à tous les malheureux qu'une circonstance néfaste a fait confidents d'un amoureux, — pour qu'ils se souviennent du nombre de bâillements qu'ils ont charitablement supprimés ou éloquemment épanouis en écoutant ces récits fastidieux.

Et quelque forme qu'elle prenne, si la chanson d'amour ne dépasse pas cette portée, — et je vous affirme avoir ici près de moi une pile de brochures nouvelles où je ne

trouve rien d'autre, — il serait temps qu'on la considère comme une calamité publique et qu'on s'emploie à décourager ceux qui la cultivent.

Les moindres damoiseaux et les plus communicatives des filles sont désormais pourvus des moyens d'épancher le cours de leurs sentiments bavards, et font eux-mêmes leurs épithalames; — on ne leur rend donc aucun service en les faisant pour eux, dût-on les envelopper des papillotes d'un style flambant neuf.

On ne boit plus, on ne prie plus, on n'aime plus aujourd'hui comme on le faisait il y a quatre ou cinq cents ans. La vie évolue et chacune de ses manifestations évolue avec elle. A ceux qui n'en ont pas l'intuition, — trop faibles ou trop absorbés par leur besogneuse personnalité, — il faut que ces choses soient dites.

Qu'ils n'extériorisent plus l'âme des époques écoulées ou celle des trainards qui sont encore en arrière de dix ou vingt générations sur la sagace et subtile sensibilité de leur temps.

Qu'ils aillent, et qu'ils vivent la vie d'aujourd'hui, avec toute la force, toute la naïveté, tout l'abandon et aussi avec toute l'expérience accumulée dont notre siècle leur a fait don. Qu'ils attendent qu'elle leur parle. Si, au moindre petit vin qui leur chatouille agréablement le palais, ils ne s'époumonnent plus à chanter la réjouissance vive d'un ancêtre dont la puissante corporalité et l'existence plus extérieure faisaient un buveur convaincu, qu'ils n'essaient pas non plus de rebâtir sans foi des églises que tous les artifices d'imitation ou d'ornementation archaïques ne parviennent pas à nous rendre sacrées, ni imposantes, ni vivement intéressantes; et qu'ils ne nous parlent plus d'amour comme au temps où « une douce nuitée en benoïste compaignie » faisait délirer de pauvres hères qu'une vie très différente de la nôtre rendait insensibles à ce qui nous émeut, à ce qui nous charme ou à ce qui nous ennuie et nous dégoûte.

Plus affinée, plus exigeante, plus tributaire de l'âme, plus forte, plus humaine en sa triple animalité corporelle, cérébrale et sentimentale, s'est faite notre faculté de jouir. Plus mystérieuse aussi, par l'extension soupçonnée mais encore indéfinie de son influence sur nous; plus profonde en ses pressentiments, plus ambitieuse en ses rêves d'universelle symbolisation.

Retournez-vous, regardez en arrière. Vit-on jamais des êtres espérer de l'amour ce que les passionnés d'aujourd'hui en attendent? Ne dirait-on pas que l'ange qui gardait les portes de l'Éden a laissé tomber son épée flamboyante, et que nos imaginations se promènent dans un royaume encore lointain mais serein et ensoleillé, en dehors duquel les maintenaient jusqu'ici de blasphématoires défenses?

Le suicide, au seuil du bonheur, de l'Axel de Villiers de l'Isle Adam, n'est-il pas un des derniers bijoux scellant toute l'âme craintive du passé dans la tombe de ce mysticisme qui n'eut pas le courage de croire à la vie?

Et n'est-il pas déjà à moitié enterré, ce vieux Cupidon confiné au domaine exclusif de la chair, ce Cupidon aux ailes trop courtes, aux défiances mortelles, aux yeux bandés, aux puériles malices, en fiévreuse lutte avec l'esprit, qu'il prend pour un ennemi et qu'il harcèle de ses petites colères?

Si l'amour nous garde le beau don d'enfance, est-ce l'enfance de ce dieu rusé, capricieux et faible, ou une enfance confiante, animée, voyante, intuitive?

Enterrons, enterrons une bonne fois la vieille chanson d'amour, pour mieux entendre la nouvelle. Enterrons ces fades « damnations », ces « beaux vices » qui ramènent trop facilement notre pensée, saturée de positivisme, à des synonymiques maladies, à des idioties et à des défaillances, là où nous voudrions que tout fût force et orgueil.

Que plus saine, plus entière, plus fière et plus haute se fasse notre chanson d'amour. Et que les derniers cabarets, les derniers salons où piétinent sur place quelques dégénérés, engloutissent sous les fioritures d'une musique de valse, avec la chanson à boire, la chanson d'amour des siècles passés, celle d'une humanité défectueuse, apeurée et frileusement recroquevillée sur elle-même, embobinée dans les seules choses qu'elle pouvait toucher immédiatement.

LA HAINE LITTÉRAIRE

Hâïssons, mes frères, hâïssons! Hâïssons-nous les uns les autres, hâïssons tous ceux qui ne pensent pas comme nous, donc qui pensent *contre* nous. La haine est féconde. C'est une déesse qui sait le secret de vivre, qui fouette étrangement les passions, qui nous cingle sans cesse, qui nous persuade de plus en plus et de mieux en mieux de notre propre idéal.

Le grand reproche qu'on a fait à tous les hommes de cette génération-ci, c'est d'avoir haï implacablement, c'est d'avoir été d'une irréductible intransigeance de pensée, de n'avoir pas admis le sérieux effort de certains écrivains qui n'ont pas su se soustraire complètement à la triste influence du succès qui tue l'orgueil des meilleurs et la foi des plus sincères s'ils n'ont pas en eux le souverain mépris des triomphes éphémères.

Car il n'y a pas de degrés de beauté. Le Beau est beau. Ni plus, ni moins. C'est un tout harmonieux qui n'admet pas de dissonances. Or, il convient de haïr le laid, de haïr tout ce qui n'est pas absolument beau. On répondra à cela que ce qui est beau pour celui-ci, peut être laid pour celui-là; qu'il y a de par le monde autant de beautés différentes que de cervelles. Evidemment, et c'est pour cela même qu'il faut haïr tout ce qui pense *contre* vous. Un homme ne vaut que par son originalité, c'est-à-dire par sa vision personnelle de la vie. Celui qui ne pense pas par lui-

même est indigne du nom d'homme ; c'est une nature inférieure que les circonstances, les infiniment petits détails de la vie influencent et poussent au hasard. C'est un être qui jamais ne sera un créateur, qui jamais à la joie de vivre n'apportera une émotion nouvelle, un frisson nouveau...

Or, l'homme vit pour créer.

Hâissons, mes frères, hâissons !

Songez que le monstre est toujours là, près de nous, qu'il guette nos moindres faiblesses, que chaque jour, chaque heure, chaque instant, il essaie de nous corrompre, de nous apitoyer, de nous faire plier sous la loi commune, la loi qui dompte les faibles et les lâches. C'est un monstre hideux à millions de têtes, c'est la Bêtise humaine, l'énorme, la phénoménale, la prodigieuse Bêtise humaine qui a inventé l'autorité et le respect, qui a remplacé les belles passions par des *devoirs*. Soyons tel le sphynx égyptien fixant infiniment dans l'espace une étoile unique et ne tournant jamais vers ailleurs le regard de ses yeux de pierre, vivons notre rêve seulement, soyons nous-mêmes.

Et surtout, hâissons ce qui fut hier.

Là est le grand point. L'âme d'hier ne peut vivre dans l'atmosphère d'aujourd'hui. Est-ce que les fleurs d'hier ne sont pas fanées ce matin ? Pouvons-nous en âme et conscience admettre ce qu'on admettait hier ? Pouvons-nous revivre de vieilles impressions, alors que les choses qui ont donné ces impressions ont évolué, changé, se sont transformées mille et mille fois ? Tel ancêtre ayant vu la vie de telle façon, tous ceux qui viennent après lui sont-ils forcés de la voir comme cet ancêtre ? C'est pourtant là ce qu'on enseigne dans nos écoles, ce qu'on fait croire au public, car journellement on nous vante comme sans pareilles la sagesse de celui-ci et l'excellence de celui-là. Nous pouvons nous réjouir, certes, du génie que mit Saint-Simon à étudier son temps, mais nous ne devons pas penser, sentir, agir comme Saint-Simon. On n'écrit jamais que pour son temps ; aux prophètes seulement il est donné de pressentir l'âme d'un très proche avenir.

La sagesse absolue est un mensonge. C'est pourquoi il faut haïr ce qui fut avant nous, comme ce qui est avec nous.

La haine est bonne, la haine est sainte, la haine seule sauve le génie ! Elle nous place sur une telle montagne que nous pouvons contempler toute l'humanité grouillante, souffrante, geignante. La haine, c'est la Foi qui nous sauvera, puisque nous sommes trop humains encore — j'entends trop faibles et trop lâches — pour rester nous-mêmes tout en aimant autrui. Pour l'artiste moderne surtout, il s'agit d'être le Solitaire. Qu'il s'enferme dans la symbolique Tour d'ivoire et qu'il contemple son âme. Il y trouvera mille choses insoupçonnées que le monde tuerait certainement, il y verra éclore d'étranges fleurs qui charmeront ses yeux...

Je sais, je sais la banale, la pauvre, la stupide plainte des peureux. Je sais la parole infâme du mauvais prêtre prêchant la soumission, la douceur, la pitié. Oh ! toutes ces phrases toutes faites si mainte et mainte fois entendues sur mon chemin ; toutes les phrases vaines qui consolent ceux qui ne sont à consoler de rien !...

Les pauvres ! les pauvres ! Ils ne comprendront donc jamais, jamais que l'homme qui est lui-même épand autour de lui des clartés qui consolent de toutes choses ; ils ne comprendront donc jamais

que la haine seule féconde le monde depuis toujours et le fécondera jusqu'à l'heure bénie où du Tout harmonieux de ceux qui furent des solitaires naîtra, enfin, l'impossible bonheur des hommes...

La haine est bonne, mes frères, la haine est sainte !

ROLAND DE MARÈS

LA REVUE DES FEMMES RussES

Organe du féminisme international. Directrice : M^{me} O. DE BESOBRA-SOW.

Voici au moins une revue féminine que Rabelais ne pourrait pas interpeller ainsi : « Ne pensez tant à nos fautes que ne pensez bien es vôtres. »

Ces dames, pénétrées enfin de la volonté de faire leurs affaires elles-mêmes, sans assourdir le monde de leurs cris de princesses auxquelles on marche sur les pieds, se sont avisées de découvrir leurs propres torts et leurs péchés mignons.

Quand la directrice d'une revue féministe tolère des articles où on lit des aveux comme ceux-ci : « Il est vrai, notre lycéenne est moins frivole que la jeune fille sortie de certains couvents ; mais a-t-elle une volonté plus ferme, plus d'esprit d'initiative, une idée plus juste de sa responsabilité ? en un mot, a-t-elle mieux conscience de sa personnalité ? *Non, non, il faut bien le reconnaître, cette éducation-là n'est pas encore faite, cette éducation-là est toute à faire.* »

Plus loin je lis : « Sans pessimisme, on peut dire que nous sommes encore loin de cet enseignement idéal. »

Le même écrivain, M^{me} de Loc-Mor, avec un bon sens remarquable et non sans charme, parle aussi de l'esprit de solidarité qui existe trop peu entre les femmes.

Quand donc une directrice de revue a le courage de laisser imprimer de tels aveux, c'est qu'elle sait entamer les réformes par le bon bout, — le bout qu'on tient soi-même en main. — Ce monde, tout injuste, tout bestial, tout égoïste qu'il nous paraît, n'est pas si dépourvu d'instincts de justice qu'il ne rende hommage et n'accorde suffisants bénéfices vitaux aux collectivités qui font preuve de force et de subtilité. A l'heure précise où les femmes sauront ce qui leur manque et travailleront à se perfectionner elles-mêmes, toutes les portes restées fermées devant leurs réclamations s'ouvriront presque toutes seules.

Je trouve, ouvrant la revue, la protestation indignée d'un Congrès féministe contre les massacres des Arméniens et surtout des Arméniennes. Cela part d'un bon naturel et je sais peu de corsaires enfouis dans leurs bons fauteuils, qui n'en aient fait autant. Mais ces dames savent-elles que l'action était possible à côté des paroles, et qu'un peu d'argent, soutiré à toutes les femmes de l'Europe civilisée par ces indignées, pourrait aider puissamment les opprimés qu'elles plaignent, sans que nécessité soit de mettre le Parlement en branle pour écouter leurs vœux assez stériles ?

Au demeurant et malgré tous les reproches qu'un sexe maussade et antichevaleresque peut adresser à ces courageuses, leur revue contient de bonnes pages : une charmante « ballade vieillotte » de M^{me} N. Bazan, une notice très sobre et très exacte sur le féminisme belge par J. de Tallenay, un article de M. R. de la Grasserie, etc.

Et jamais peut-être ne fut rencontrée réunion de dames « tant propres, tant mignonnes, moins fâcheuses, plus doctes, à la main, à l'aiguille, à tout acte mulière honnête et libre, que là estoient. »

Concours pour les façades de la nouvelle École militaire.

Récemment ont été exposés au Musée moderne les cinq projets de la deuxième épreuve du concours pour les façades de la nouvelle école militaire; ceux de la première épreuve avaient été soumis au public, l'hiver dernier, à l'abbaye de la Cambre, et si l'*Art moderne* n'en a rien dit à cette époque, c'est que nous n'avons guère éprouvé de satisfaction à examiner tel projet d'une sécheresse digne des Ponts-et-Chaussées, tel autre lourd comme certains motifs du palais de justice, d'autres, enfin, aux créneaux symboliques peu logiques, ou aux détails d'une renaissance compliquée, papillotante.

Certains projets n'ont guère gagné à l'amplification et à l'étude des détails que comporte une seconde épreuve traitée à plus grande échelle; aussi les raisons qui ont engagé le jury, fort perplexe, sans doute, à décerner la première et la seconde primes à M. Bischops et à M. Van Massenhove nous échappent, et cette décision risque fort de ne pas être ratifiée par les artistes compétents.

A parler franchement, l'œuvre de M. Bischops n'est pas faite pour nous séduire: les avant-corps de la partie centrale (pourquoi des avant-corps? c'est vieux jeu), avec leurs ordres superposés et l'ordre du premier étage juché sur de hauts piédestaux ne sont guère de mise et rappellent des combinaisons de faibles projets d'académie; de plus, la porte principale est peu intéressante, les fenêtres de la grande salle manquent d'ampleur, et un énorme campanile vient inutilement alourdir et non décorer les toitures. Les autres parties du monument sont d'architecture quelconque, et les dessins présentés avec bien peu d'habileté et de goût.

Le projet de M. Van Massenhove, bien que plus souriant d'aspect, pêche encore par un excès de lourdeur, notamment dans l'avant-corps de l'entrée et par un défaut de proportions dans les fenêtres de la grande salle, trop hautes et comprimées en largeur; dépourvu de qualités transcendantes, ce projet vaut par son honnêteté de conception et sa sobriété de motifs.

Mais combien nous préférons aux deux projets primés celui portant pour devise *Labor*; au moins l'auteur de ce projet a vu simple et grand et par cela même a donné à son école militaire une allure superbe qui, sans y ressembler, évoque le souvenir d'une des œuvres magistrales de Balat: le palais du marquis d'Assche. Ici point de motifs parasites ni d'éléments architecturaux rapportés sans raisons pour le simple plaisir d'en mettre: pour seul décor des nus des trumeaux, un système de rustiques que Blondel appliquait avec une si grande virtuosité à l'époque de Louis XIV, et de-ci de-là un point décoratif, tel l'attique avec son cartouche habilement dessiné et qui est mis en lumière par la simplicité et la belle tenue de l'ensemble. Les coupes, spirituellement enlevées, de la grande salle et de la chapelle, sont certes les meilleures du concours, et complètent une œuvre remarquable, d'architecture cossue, qui, d'emblée, aurait dû être mise à la première place. Tant pis pour le jury et surtout pour le public que telle n'ait pas été la décision prise.

Le projet *Persévérance* est, certes, celui dont l'auteur a cherché à exprimer en façade la destination de l'édifice; le cachet militaire y est, et par ses dispositions on sent que l'on a sous les yeux un établissement d'instruction et non une caserne: c'est donc bien une école militaire. La donnée est fort simple, et la partie centrale avec ses grandes baies a une belle allure; ses éléments

sont toutefois présentés un peu brutalement, et il y manque la saveur qu'eût donnée une étude plus approfondie. Les matériaux, briques et pierres, sont habilement mélangées et colorent harmonieusement l'ensemble.

C'est le décousu de la composition qui frappe surtout dans le projet *Science*; au centre un pastiche d'un de ces palais de justice de chef-lieu de département français, trop troué par d'énormes fenêtres qui détruisent l'équilibre des pleins et des vides, et supposé en pierre alors que la brique domine dans les ailes, celles-ci écrasées, peu intéressantes et dont l'architecture n'appartient pas au même ordre d'idées que l'ordonnance de la partie principale de l'édifice. Il doit être permis aussi de critiquer la lourdeur du couronnement de la porte d'entrée aux cariatides empruntées à l'hôtel de ville de Toulon, et de ne pas goûter la massivité de l'entablement et des vases d'angle cependant dégrossis depuis la première épreuve.

Dans son ensemble, le concours n'est pas mauvais, mais il est regrettable que le jugement rendu menace de nous doter d'un édifice qui semblera sortir de la déplorable officine ministérielle dont la prochaine école vétérinaire permettra, une fois de plus, d'apprécier le manque de caractère et de cachet personnel qui est dans les traditions de la maison.

FRÉDÉRIC SMETANA

Il est question de représenter l'hiver prochain, à l'Opéra-Comique de Paris, la *Fiancée vendue* de Smetana, dont l'ouverture a été jouée plusieurs fois avec succès dans nos concerts symphoniques. Nous détachons à ce propos du *Gaulois* une notice très complète et très intéressante sur la vie et les œuvres du compositeur tchèque:

Frédéric Smetana naquit en Bohême, au village de Leitomischl, le 2 mars 1824. Ses dons de musicien se manifestèrent de si bonne heure qu'à l'âge de six ans, en 1830, on lui fit jouer, publiquement, un morceau de piano, à l'occasion d'une fête impériale. Son père eût désiré qu'il se préparât à suivre quelque profession bourgeoise; mais ses instincts parlèrent trop haut. Forcé fut, en fin de compte, de le laisser marcher dans sa voie. En 1843, le fameux virtuose-théoricien Proksch le comptait au nombre de ses élèves.

Bientôt après, le hasard le jetait au devant de Robert Schumann qui le prit en amitié et lui ouvrit des horizons nouveaux en lui répétant sans relâche: « Étudiez Bach; revenez toujours à ses enseignements. » Une fois rompu à la technique, le jeune homme dirige, à Prague, une importante école musicale et préside à de magnifiques séances de quatuor. Liszt, en 1856, venant dans la ville bohême conduire l'exécution de sa *Messe de Gran*, trouve en lui le plus dévoué comme le plus intelligent des collaborateurs. Le maître hongrois, à cette époque, est en plein éclat de gloire. Son rare esprit s'ouvre à toutes les idées; son initiative prodigieuse à toutes les honnes volontés d'efficaces encouragements. Il aime Smetana pour l'originalité de ses tendances, pour la sûreté de son savoir, pour la délicatesse de son cœur. Après Schumann, il se fait son maître, et l'artiste, encore hésitant, voit s'élargir devant lui les perspectives de son art.

Vers le même temps, le musicien de Leitomischl épouse une jeune fille charmante, d'un remarquable talent de pianiste. Afin de le pousser vers la fortune, un de ses amis lui ménage un enga-

gement, à titre de kappelmeister, à la Société philharmonique de Gothenbourg, en Suède. Très joyeux, Smetana fait le voyage. Hélas ! le climat de Gothenbourg est cruel à sa femme. Une maladie de poitrine l'abat, dès le premier hiver, et, sur l'ordre des médecins il doit précipitamment la ramener dans son pays. Arrivé à Dresde, impossible d'aller plus loin. Trois jours plus tard, la mort achevait son œuvre.

Smetana revint en Suède pourtant et y vécut cinq années, estimé, recherché, admiré, comblé d'honneurs, mais rongé d'incurable tristesse. Le travail, auquel il demandait sa consolation, ne suffisait pas à remplir sa pensée, où brûla toujours le regret de sa chère morte. La seule douceur qu'il pût connaître encore lui venait de la musique de Bach, de celle de Beethoven et du souvenir de sa Bohême bien aimée, dont il savait par cœur les chansons populaires. En 1861, on lui fit entreprendre à travers la Suède, la Norvège et l'Allemagne des tournées de concert où il fut constamment et partout acclamé. Soudain la proposition lui parvint de rentrer à Prague, comme chef d'orchestre du Théâtre National, en voie de se fonder. S'il accepta, on le devine ! Dès lors, il ne quitta plus sa patrie.

C'était un chef d'orchestre admirable, une âme qui flambait du feu des génies et qui communiquait sa flamme. Depuis longtemps, d'ailleurs, une autre ambition s'était dressée en lui, puissamment et magnifiquement ; il voulait doter son pays d'une musique nationale, inspirée des mélodies du peuple et profitant de toutes les ressources du drame moderne et de la symphonie. Plus que personne, aux jours de son enfance, il avait tressailli au sentiment d'une patriotique renaissance, laquelle, indéniablement, s'accomplissait. La création des « diplômes d'octobre » en avait été la manifestation première et, toujours, à Prague, allait, désormais grandissant, la vie intellectuelle, la vie artistique.

L'inspiration de nationaliser la musique n'était pas née en lui tout de suite ! Il se plaisait à rappeler qu'un soir, chez Liszt, un artiste viennois, Herbeck, s'était écrié, en sa présence : « Les Bohémiens sont des musiciens excellents, malheureusement peu doués pour la composition. » Ce mot l'avait frappé en plein cœur. Herbeck ne l'aurait pas prononcé en vain, car il se chargerait, lui, de lui prouver son erreur de façon éclatante. Et voici que l'heure sonnait de faire cette preuve, de réaliser cette ambition. La Bohême aurait une musique propre, une musique sortie de son âme développée en des poèmes écrits en sa langue. Le répertoire de Frédéric Smetana en serait l'affirmation.

Donc il composa des opéras tchèques, d'après ses principes, et il mit à les écrire sa foi, son espérance, sa fidélité à soi-même, le meilleur de son cœur et de son esprit. Sous sa direction, on les interpréta et d'unanimes acclamations les accueillirent. Quinze années durant, il fut tout à son labeur d'auteur dramatique et de chef d'orchestre. Mais en 1874, un nouveau malheur, le plus désespérant qui puisse atteindre un musicien, lui était réservé. Le démon de la surdité entra en ses oreilles comme il était entré, jadis, si douloureusement, en celles du grand Beethoven. Entre lui et le monde des interprétations musicales, une barrière était maintenant posée à tout jamais. Son orchestre faisait retentir ses cent voix ; il ne lui était plus donné de les entendre. Pourquoi se fût-il roidi contre la fatalité ? L'artiste se démit de ses fonctions, se retira dans son travail et, dominant sa mélancolie, faisant jaillir les mélodies et les harmonies de son cœur déchiré, il continua courageusement son œuvre.

Frédéric Smetana mourut en 1884, à l'âge de soixante ans,

glorieux dans Prague, ignoré au delà, ayant, comme on voit, payé sa gloire d'amertumes infinies.

Nous avons raconté à grands traits l'histoire de sa vie ; disons quelques mots de ses ouvrages. Il débuta par des pièces de piano où l'on reconnaît une certaine empreinte du style de Schumann et du sentiment de Chopin. Tels sont ses *Danses bohémiennes*, ses *Polkas poétiques* et ses *Polkas de salon*, ses *Morceaux caractéristiques* et son *Souvenir de Bohême*. Son grand *Quatuor* « Impressions de ma vie » atteste, déjà, une inspiration plus libre et plus personnelle. Au surplus, sa vraie carrière de compositeur ne commence guère qu'aux environs de 1860, lorsqu'il se fut voué pour toujours aux chants de sa patrie.

On a de lui, non des symphonies classiques, mais des poèmes symphoniques, tous célébrant la Bohême en sa vie, en sa beauté, en son histoire : *Ma patrie*, *Vyschrad*, *Bois et plaines de Bohême*, *Tabor et Blanika*... Autant de belles pages lyriques, fortes, brillantes de couleurs. Toutefois, c'est visiblement du côté du théâtre que son tempérament l'emporte et c'est là qu'il donne vraiment sa mesure.

Dès 1863, son premier drame est terminé : *Les Branibor en Bohême*. On est en face d'un essai bien défini d'opéra bohémien, basé musicalement sur les thèmes nationaux, tels que le peuple les a créés et les retient. Trois ans plus tard, affermi par l'expérience, il écrit son opéra comique resté si cher à la nation tchèque : *La Fiancée vendue*, — l'œuvre même qu'il est question de représenter à Paris.

C'est une partition très vivante, très neuve, dont les éléments sont tous empruntés au génie national et où les formes traditionnelles s'élargissent, s'agrandissent, sans se briser encore, sous un souffle mélodique et harmonique d'une insigne générosité. La *Fiancée vendue* a été jouée à Prague plus de deux cents fois ; elle figure toujours au répertoire. A Vienne, elle a obtenu un succès immense qu'elle ne saurait manquer de retrouver parmi nous.

Deux ouvrages représentent, dans le répertoire de Smetana, ce qu'on peut appeler la musique héroïque : nous parlons de *Dalibor*, donné en 1868, et de *Lihusa*, qui fut, en 1881, le spectacle d'ouverture de l'Opéra national tchèque. La puissance dramatique y est saisissante, individuelle, étonnamment spontanée. Dans un genre plus intime, l'art bohémien lui doit, avec la *Fiancée vendue*, des chefs-d'œuvre d'émotion, de grâce et de tendresse, tels que le *Secret* et le *Baiser*. Sa création suprême date de 1882. Il vit, sur les affiches, se dessiner les syllabes du titre de son opéra comique : *Certova Stena*. Ce fut son chant du cygne. La tristesse l'envahit tout à fait. Sa tâche était finie. Le pauvre grand artiste s'enveloppa pour mourir...

Celui-là mérite, à notre avis, le laurier offert par toutes les nations, qui a fait surgir, au coin de terre habitée par ses ancêtres, un art national et qui en a doté l'humanité. S'il y a une musique tchèque, c'est de Smetana qu'elle vient. Son sceau la marque : elle est la musique d'un peuple. Mais elle est aussi une musique humaine, et ses accents originaux ont le privilège de nous émouvoir.

PETITE CHRONIQUE

L'Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique ouvre à tous les artistes belges deux concours de projets :

1° *Éclairage public*. — Modèles destinés à la décoration des

places et rues importantes désignées par dix administrations publiques. Une somme de 10,000 francs est affectée à ce concours (le 1^{er} prix pourra être de 3,000 francs).

2^o *Façades décoratives*. — 15,000 francs sont affectés au concours pour être distribués en primes. On peut se procurer les programmes détaillés de ces concours au secrétariat, Hôtel Ravenstein.

(Communiqué.)

Spa semble jouir d'un renouveau artistique en matière musicale. Faudrait-il l'attribuer à l'attraction secrète des cures vocales par le divin Pouhon ou la lénifiante Géronstère? Nous préférons y reconnaître l'initiative de M. Lemaire de Warcée, l'organisateur de la victoire aux concerts comme aux batailles de fleurs. M^{me} Adams, MM. Affre, Noté, Isnardon, Badiali, se sont, grâce à lui, fait applaudir tour à tour; sans oublier M^{me} Bosman et M^{me} Dyna Beumer, bien que ce rossignol soit « de la cour des Pays-Bas ».

MM. Affre, Isnardon et M^{me} Adams ont poussé la hardiesse jusqu'à chanter tout le cinquième acte de *Faust*, en habit de soirée, au bord de l'estrade aux multiples pupitres, Marguerite « sur la paille » d'une chaise cannelée, et Méphisto « veillant au dehors » sur un tabouret derrière une colonnette en fer. L'auditoire, sous le charme des voix, a passé par-dessus l'anachronisme jusqu'à l'enthousiasme d'un troisième rappel et du bisser du trio final.

Sommaire du n^o 10 (septembre 1896) des *Maîtres de l'affiche*, la publication artistique éditée par l'imprimerie Chaix, rue Bergère, 20, Paris : Jules Chéret, affiche pour le musée Grévin : *Les Coulisses de l'Opéra*. — Pierre Bonnard. Affiche pour la *Revue blanche*. — Gaston Noury. Affiche pour les grandes fêtes des Tuileries : *Pour les pauvres de France et de Russie*. — Henri Meunier. Affiche pour les *Concerts Ysaye*.

M. Mottl prépare à Carlsruhe, pour le mois de septembre, une série de spectacles des plus intéressants. Le 6, les *Maîtres Chanteurs de Nürnberg*; le 11, *Lohengrin*; le 13, *Tannhäuser*; le 15, les *Troyens à Carthage*; le 18, la *Flûte enchantée*. Les 20, 22 et 24, un « Cycle historique » de l'opéra italien, français et allemand comprenant la *Servante maîtresse* de Pergolèse, l'*Auberge portugaise* de Cherubini, l'*Élixir d'amour* de Donizetti, les *Deux Augures* de Grétry, les *Petits Savoyards* de Dalayrac, *Djamileh* de Bizet, *Die Maïen-Königin* de Gluck, *Der Apotheker* de Haydn et *Abu Hassan* de Weber.

Mais c'est à Carlsruhe!...

Franz de Suppé, le compositeur de *Fatinitza*, de *Boccace* et de tant d'œuvres charmantes, va avoir son monument à Vienne, sur le tombeau d'honneur que la ville lui a décerné. Le statuaire Richard Tautenhayn l'a sculpté sur la demande de la veuve du compositeur, et l'œuvre est parfaitement réussie. Le buste en bronze de Franz de Suppé est d'une ressemblance frappante, et les génies allégoriques qui décorent le socle produisent un effet très gracieux. Un enfant qui joue de la flûte rappelle que c'est cet instrument qui a ouvert au compositeur la carrière musicale. Une feuille de papier à portée, sculptée dans le socle, reproduit les premières mesures de la chanson : *O mon Autriche!* qui a obtenu une popularité immense dans la patrie du compositeur.

Voici, d'après une correspondance de Londres adressée au

Temps, d'intéressants renseignements sur la hausse et la baisse des tableaux en Angleterre :

Les grands maîtres se tiennent bien sous les enchères. Terburg, par exemple, et David Teniers augmentent de valeur avec les âges. Du premier, la *Dame lisant une lettre* a réalisé cet été 28,875 francs. En 1829, le même tableau trouvait acquéreur à Londres pour 9,175 francs, en 1840 pour 10,875 francs. Voilà donc une toile dont la valeur marchande a plus que triplé en moins de cinquante ans.

L'*Alchimiste*, de David Teniers, est entré en Angleterre en 1765, et fut vendu à cette époque 3,550 francs. En 1806, ce tableau repasse aux enchères et ne trouve plus acheteur qu'à 3,375 francs. En 1816, sa cote baisse encore : il ne vaut plus que 1,900 francs. On le voit se relever en 1859 et atteindre 20,000 francs, puis redescendre à 9,000 francs en 1872. Cet été il s'est vendu 19,700 francs.

Il y a baisse sensible sur les tableaux de Joshua Reynolds. En les six dernières années sa *Méditation* est tombée de 17,000 à 12,075 francs. Son portrait de M^{me} Manners, vendu pour 115,000 francs en 1894, n'en atteint plus cette année que 105,000. Quant à son admirable portrait de lady Mary Monkton, il n'a pas bronché d'un centime depuis 1894 et retrouve cet été son prix d'alors, soit 296,875 francs.

Tandis qu'il y a baisse pour sir Joshua Reynolds, qui est un portraitiste de premier ordre, il y a hausse pour les œuvres de Georges Romney, qui ne saurait cependant lui être comparé. La mode l'a placé au premier rang avec une rapidité foudroyante. L'an dernier, trois de ses tableaux avaient subi l'épreuve des enchères. Son portrait de lady Shore saute de 47,000 à 52,500 francs; celui de miss Arriet Shore saute de 48,000 à 72,225 francs, et une petite *Contemplation* saute de 26,000 à 32,875 francs. Il y a lieu d'insister sur ces différences qui se sont produites en un an.

Baisse aussi pour le peintre animalier Landseer. Son joli tableau *Les Pensionnaires* n'a trouvé acheteur, cet été, qu'au prix de 19,950 francs. En 1873, il s'était vendu 42,000 francs.

Il y a hausse en faveur de lord Frederic Leighton et de sir John Millais. De Rosa Bonheur, un paysage avec des moutons a perdu 3,000 francs de valeur marchande en seize ans. La peinture de Corot se tient bien, puisque les quatre panneaux de la vente Leighton ont atteint ensemble 168,000 francs. La peinture de Turner semble également à la mode; un de ses tableaux, vendu 18,000 francs en 1886, a trouvé acheteur cette année à 97,125 francs. C'est la plus forte hausse à relever.

Les prix se maintiennent pour Alma Tadema, Gérôme, Graham, Linnell, Poynter, sir E. Burne-Jones, Charles Jacque, Stanfield, etc., etc.

PRIME MUSICALE

La maison d'édition A. DANVERS offre à tout lecteur de l'*Art moderne* une prime musicale composée de 8 à 10 morceaux détachés (piano ou piano et chant) dus aux meilleurs compositeurs et d'une valeur de 40 francs à prix marqués.

Pour recevoir *franco* cette prime à domicile, adresser avec cette annonce découpée ou la bande du journal la somme de fr. 1-50 en mandat-carte international, pour tous frais, à M. A. Danvers, éditeur, 10, rue d'Hauteville, Paris.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NÉ 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES. *D'Ambères à Las Palmas.* (Impressions d'artiste.) — JULES LAFORGUE. Essai, par Camille Mauclair. — LES DEUX MADONES. — UN « MYSTÈRE ». *La Procession de Furnes.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Le Service de cloaque.* — PETITE CHRONIQUE.

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

D'Ambères à Las Palmas.

Impressions d'artiste.

La respiration à la surface après la longue, longue nage sous les eaux troubles de la sociale existence. Les vacances! Les vêtements enlevés et jetés à la volée pour courir nu sur le rivage. Le licol rompu, la fuite hors et loin des écuries où s'alignent, pour les quotidiennes monotones et lassantes besognes, en escadrons tête sur ratelier, les chevaux d'omnibus que nous sommes. La liberté! ou, au moins, son illusion. Le départ, cette petite mort heureuse, acompte puéril et doux sur la grande,..... plus heureuse, plus douce peut-être!

Me voici sur un steamer ronflant, amarré à l'un des quais immenses de la grande ville maritime. Le fleuve s'étire, à marée étale, ce quart d'heure de repos entre le flux montant et le jusant descendant. Anvers,

Ambères de son beau nom castillan. La haute tour ouvragée dresse, très fière, sur l'activité fiévreuse et odorante du port, sa silhouette repercée à jour et la grâce aérienne de sa dentelure merveilleuse.

Le pont du navire fourmille, car c'est un départ pour le Congo, pour ce lointain Congo, séducteur et dévorateur, pays de rêves et pays de larmes, pays d'espérances et pays de désillusions, d'enthousiasmes et d'anathèmes, comme tout Inconnu tenté par l'audace et la fragilité humaines. Sur la rive une foule s'est amassée, sourdement tourmentée des mêmes désirs et des mêmes inquiétudes, attirée par ce mystère et défiante devant ce mystère. Une musique militaire joue des airs indifférents qui ne sont ni une excitation à la partance, ni une consolation mélancolique; plutôt un accompagnement rêveur de l'acte qui va s'accomplir, le sublimisant d'une harmonie légère sans rompre son vaporeux, sa vaillance et sa tristesse.

C'est un jour d'août, mais le ciel à nuages qui fait à l'Escaut sa plus belle parure, est peuplé de tentures grises en accord avec toutes ces âmes qui sentent la tension douloureuse des fibres qui vont être brisées. Août, le mois où l'on coupe les moissons, où les champs se peuplent de gerbes comme un camp de tentes; le mois où tant de souvenirs de journées heureuses remontent du cœur au cerveau. Midi solennellement sonne à la tour majestueuse et épand ses douze coups

sonores et graves sur la cité et sur ses ports. Et, à l'instant, le navire, comme s'il se soumettait à un rite rigoureusement et cérémonieusement ordonné, à l'instant le navire qui vient de verser et d'écouler sur le quai la multitude qui l'encombrait et n'a gardé que le petit peloton de ses passagers et son équipage, se détache et lentement commence son voyage de dix-huit cents lieues. Une longue clameur d'adieu s'élève en vol de mouettes en émoi, tandis que des milliers de mouchoirs agitent leurs ailes blanches; elle s'élève, se prolonge, faiblit, reprend, tombe encore, s'épenche et déferle sur la rive, et remonte une dernière fois avec une allure mourante de sanglot.

Le *Léopoldville* est en route!

Maintenant seul le bruit sourd du remorqueur bat le silence du pouls dur de la machine. La grande Ambères défile le panorama de ses maisons derrière le réseau des mâtues; une pluie fine laisse tomber une ondée de pleurs. Bientôt les prairies et les polders et les puissantes digues fluviales ne laissant voir des arbres que les cimes vertes, des maisons que les toits rouges. Le bétail pensif regarde, sans comprendre, passer le puissant mastodonte noir qui nous emporte, empanaché du vomissement tumultueux de ses fumées.

A peine la mélancolique solitude du fleuve a-t-elle aboli les rumeurs et les perspectives de la cité, que l'on jette l'ancre dans un coude désert; au Lievekenshoek, le coin des amoureux, site paisible qui, d'une légende de fiancés noyés et roulés par le courant à la mer, ne garde que le nom, désormais banal et sans écho sentimental; car tout s'efface sous les stratifications du temps, paternel niveleur des douleurs et des joies. Il y a là un fort d'où nous arrivent de la dynamite et de la poudre. Jusqu'au soir, de batelets à drapeau rouge accrochés à notre flanc, sortent les caisses plates et les tonnelets, maniés avec des gestes prompts mais infiniment précautionneux, et qu'on range à bord dans de grands compartiments aux parois de fer, coffres-forts emprisonnant les dangers aussi sûrement que si c'étaient des trésors. Poudre, explosif des roches. Or, explosif des consciences.

A la nuit tombée, après un coucher de soleil sans magnificence, nous repartons, et cette fois c'est le grand coup! D'une haleine, sans lassitude, sans jamais interrompre le va-et-vient actif et puissant de son piston, le tournoiement de ses bielles, le frapement à rapide cadence des ailes de son hélice, le vapeur nous conduira à sa première escale, aux îles Canaries, égrenées sur la côte du Maroc, aux sept îles fatidiques que l'antiquité ingénue voyait, dans les brouillards de ses imaginations sereines, aux extrémités du monde, bijoux parmi les merveilleux accessoires de ses fables et qu'elle avait nommées : les Fortunées, les Bienheureuses, les Éternelles, les Hespérides!

C'est la nuit, sous un ciel avare d'étoiles. Nous sortons des bouches de l'Escaut et ses eaux amples et limoneuses nous passent aux flots courts et tourmentés de la mer du Nord, tracassière naufrageuse incessamment en lutte avec ses bancs sournois et avec nos rivages. Dans la sombreur des ténèbres l'horizon à notre gauche se raie des lumières dont les villes balnéaires tendent le chapelet rougeâtre et scintillant au long des dunes. En quelle paix, à cette distance, se mue le tapage de ces cités de joie, en quel nimbe de phosphorescence douce, annonciateur d'apparitions caressantes! Quel amoindrissement de leur turbulence et quel pressentiment de leur inutilité! Et pourtant, dans cet anéantissement des agitations humaines, par moment, ainsi qu'un nœud sacré, ainsi qu'un fragment plus dur qui résiste à l'universel broyage, surgit une figure, un souvenir qui atteste l'impossibilité pour le cœur de tout rompre et de tout oublier.

Les milles marins succèdent aux milles. De phare en phare, de cap en cap, comme s'il s'engrenait dans leurs hauts minarets et dans leurs anfractuosités, le navire progresse avec la régularité automatique d'une horloge bien remontée. Pas d'indécision, pas d'imprévu de vitesse ou de route. La vapeur a réduit au même dénominateur les aventures des anciens et aventureux voyages. Les steamers vont sur les eaux comme les trains sur les rails. La route serait jalonnée de bornes kilométriques ou enfermée entre des haies qu'elle ne serait ni plus visible ni plus sûre. Les voiliers que nous dépassons ou qui nous croisent ne semblent plus là que pour l'ornement de la mer polyphonante, grandes fleurs étranges surgissant en nénuphars à haut calice, complétant l'admirable et simple paysage que font, en un sublime accord, le Ciel, l'Eau, la Terre! Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois, qu'ils promènent ici leur majestueuse et compliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors, assoiffés d'opulence, d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature! que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses?

Au premier matin, au réveil dans les oscillations berceuses d'un roulis bienveillant, nous embouquons le goulot du grand entonnoir qu'est la Manche, le Pas-de-Calais, où vont et s'amassent les navires tels que les feuilles voguant sur un ruisseau quand les rives s'étranglent. Les eaux, entre les falaises, crayeuses et proches, d'Albion et les falaises, grises et lointaines, de France, sont florissantes de voiles. Voici les repères classiques : Le château de Douvres et le mont de Shakespeare, d'où

le roi Lear, avengle et désespéré, voulut se précipiter dans les flots moins retentissants que ses imprécations. Voici la côte, abondante en phares, faisant à la mer l'ourlet mince d'un bord d'assiette, à une distance qui éteint tous les bruits et tous les mouvements terrestres et fait croire à des lieux inhabités. Les vagues ardoisées, innombrables, sous la pression de la brise, galopent entre nous et le rivage, s'aigrettant parfois de la coquetterie d'une mousseuse et moutonnante écume de neige.

Mais la route incline à gauche. Il faut gagner Ouessant, terre d'avant-garde extrême de l'Europe dans la vaste Atlantique. Et durant tout un jour, toute une nuit, de sa course méthodique à pulsations de métro-nome, le steamer, le cap fixé sur ce but, fend et laboure la mouvante prairie marine, s'ornant à l'étrave, en capiton, de la moustache blanche floconneuse que soulève l'avancée de ses deux joues sous les yeux ronds des deux écueils d'où coulent en grosses larmes noires les maillons pesants des ancras.

Une terre rocheuse et pelée. Pas le velours d'un seul arbre. Des maisonnettes transies. Une longue scie de récifs déchiquetés par les tempêtes millénaires battant la Bretagne. Des sautées de vagues en escalade contre les écueils. La désolation des pointes perdues chargées d'émousser les premières fureurs des vents accourant libres des plaines océaniques. Telle, en sa claustration insulaire, la triste et sévère Ouessant.

Nous passons, et cette fois c'est le vrai large. Sur le clavier des flots sonnent maintenant les notes profondes. La houle se soulève en palpitations prolongées. Ce n'est plus la danse sautillante des mers courtes enserrées entre des côtes. C'est le puissant et majestueux menuet de l'Océan. Durant trente-six heures nous couperons en diagonale, d'Ouessant au cap Finistère, le golfe de Gascogne, fameux par son indocilité cruelle, le « Sailors-grave », le cimetière des marins. Et le steamer, comme s'il voulait mettre son allure en harmonie avec la gravité solennelle de l'ambiance, le steamer, jusque-là stable et lentement cadencé, élargit l'amplitude de son roulis et de son tangage et inaugure pour « les humains lamentables » le tourment dérisoire du mal de Mer. Car elle est difficile la neptunienne déesse, et railleuse en ses initiations!

La côte d'Espagne, la côte de Portugal, le détroit de Gibraltar, bouche étroite de la Méditerranée énorme; la côte du Maroc barbare. Tout cela invisible. En notre course diurne et nocturne, nous passons à plus de cent milles. Invisible ce rivage du Moghreb où, il y a quelques années, en un bizarre voyage, je prenais des bains de mer à la Noël et au Nouvel an, en des solitudes sauvages. A ces souvenirs, je regarde vers l'Orient et, plus forte que la réalité, mon imagination reconstruit ces événements minuscules à jamais détruits et pourtant pour moi si vivants et inoubliables.

Pas de terres en vue, non, pas de terres. Mais quel incessant et divin spectacle autour de nous. Un vent du nord agile, précurseur des brises alizées, ininterrompu, déplace l'atmosphère limpide, soufflant la fraîcheur et la luminosité. Le disque plane et grandiose des flots, borné dans un rayon de six lieues par l'horizon circulaire, cuve immense dont le steamer est perpétuellement le nombril mouvant et dont le circuit se déplace avec lui, bouillonne en une agitation prodigieuse et inépuisable. La cavalerie innombrable des grandes lames bleues que l'Aquilon soulève, excite, ramasse, exhausse sans trêve, la cavalerie des grandes lames bleues à frissonnantes crinières blanches, les chevaux de Neptune, nous font escorte de leurs escadrons, avec un infini frémissement de soies violemment froissées, tandis qu'au ciel défilent en convois parallèles les écharpes de légers et véloces nuages. Des moires, des marbrures, des neiges qui semblent frirre, de larges étalements en dalles azurées, des palpitations brusques et pathétiques se gonflant pour retomber en volutes robustes et élégantes, une course haletante et frénétique vers l'horizon, vers l'abîme où plonge la base de la coupole céleste aux tons de porcelaine, aussi délicats, aussi finement gradués, aussi translucides que les « coquilles d'œuf » de Japon et de Chine. Ça et là la plaque turquoise braseyante d'une vague qui vient de boire l'air et l'expire en laiteuse savonnée. Et sur tous les versants, sur toutes les croupes de ces collines tumultueuses, un universel frisselis faisant une risée géante au soleil.

Beauté sublime et simple, faite d'indigo et de blanc, de mouvement et de lumière, et de toutes les dégradations aux nuances magiques de la lumière, du mouvement, du blanc, de l'azur. Orchestration miraculeuse! Spectacle inlassant en son harmonie héroïque et surhumaine! Le navire glisse muet, rythmique, se laissant faire, acceptant ces lécherries puissantes et ces chocs amoureux du cosmos en rut, Lion de Némée acceptant les caresses d'Amphitrite.

Et sur cette scène, identiquement superbe, le décor change selon les grands stades du jour : avec le crépuscule douloureux, avec la nuit pacificatrice, avec l'aube amoriférante, avec le midi lourd. Le soleil rayonnant au zénith; ou rond, rouge, terrible, barbare au couchant; la lune nouvelle à la faucille amincie; la voie lactée plus dense; Arcturus, Sirius, Véga plus royalement scintillants que dans notre firmament brumeux, et leur conclave d'étoiles, de planètes et de nébuleuses, ajoutant au spectacle des ornements magnifiques et basilicaires.

Ainsi nous progressons au milieu des splendeurs invulnérables, laissant à notre droite, dans l'inaperçu, et l'archipel des Açores et l'archipel de Madère, ces stationnaires de l'Atlantique, pareils à des vaisseaux à l'ancre. Dans mon âme monte la paix salutaire des

détachements et des solitudes, et son ennoblissement. Déjà les rides des misères s'effacent, et leurs mauvais plis. L'Universel pose sur mon front ses mains de calme et de force. Ah! puisse pour les humbles tâches auxquelles le Destin m'a départi et pour les heures de labeur qui me restent encore, ces grandes impressions servir les justes causes, invigorant en moi le sentiment du devoir, du sacrifice et des solidarités, indestructibles comme la Nature !

(A suivre.)

JULES LAFORGUE

Essai, par CAMILLE MAUCLAIR, avec une introduction par Maurice Maeterlinck. Paris, édition du *Mercur de France*. Un volume, 100 pages.

« Il semble », dit Maeterlinck dans les quelques pages substantielles et souriantes de l'introduction, « que ceux qui précèdent un poète dans la vie n'aient jamais qualité pour apercevoir une beauté qui est plus jeune qu'eux. Un poète n'est jugé justement que par ceux qui l'entourent et par ceux qui le suivent. Et c'est pourquoi je crois que l'œuvre de Laforgue, devant laquelle s'inclinent les meilleurs d'entre nous, n'a pas à craindre de l'avenir... »

Ces seuls mots nous font entendre l'affirmation très fière d'un de ceux qui sont parfaitement conscients de la rupture du cordon ombilical qui les rattachait au passé. Ils se savent autres, ils peuvent désormais, comme Laforgue, se donner la jouissance d'admirer les anciens sans craindre qu'ils déteignent sur eux. Ils ont, de par leurs prédilections naturelles, de par leurs joies et de par ce qui les choque, une vie toute différente où l'action de la cérébralité, d'une part, devient un jeu reposant, facile, attrayant, et où, d'autre part, les virtuoses de ce sport subtil sont absolument renseignés sur la puérilité d'une virtuosité, d'une subtilité prenant leur fin en elles-mêmes. S'ils jouent avec toutes les broussailles épineuses d'une pensée complexe, ce n'est pas qu'ils aient du goût pour ce qui est alambiqué, emmêlé, c'est que toute une génération — bien plus, des siècles entiers — leur ont préparé une si copieuse provision de choses embrouillées qu'il faut maintenant, pour apercevoir la petite lumière bleue de quelque vérité vitale ou de quelque beauté entière, écarter une à une toutes les complications, refaire à rebours le chemin que nos ancêtres ont fait en entassant, au plus désordonné des hasards, des vérités et des beautés partielles : chercher le fil de cet écheveau. Ils se sentent assez vivants pour traverser et nous faire traverser après eux toutes les haies qui nous cachent les belles simplicités de la vie, et pour nous les faire voir. Et ils vont, sans fièvre, sûrs de ne pas se laisser arrêter en chemin, les yeux tendus vers des réalités dont on n'avait pas encore connu ni aimé la profondeur. Ils peuvent frôler toutes les complications, leur virilité les empêchera de se perdre en route.

Ecoutez parler l'un d'eux, l'auteur de l'Essai.

« A ceux qui l'ont connu,

Et plus nécessairement encore à ceux qui désirent la vie passionnelle avant la vie mentale, la beauté morale avant la beauté formelle,

A ceux que l'orgueil intellectuel n'a pas amoindris en leur humanité pour sembler les rehausser dans leur art,

A ceux, amis ou ignorés de moi, pour qui le fait d'écrire n'est ni une habileté ni un honneur, mais une expansion de charité spirituelle,

Je dédie cet éloge funèbre d'un homme qui eut un cœur trop admirable, et une âme trop hantée du paradis de la piété et de l'amour, pour ne pas mourir au monde visible. »

S'adressant à Jules Laforgue, il dit :

« Écrivain et artiste doté des plus touchants apanages, tu as laissé des testaments de littérature dont le charme nous fait pâlir; et pourtant, tu n'as jamais sacrifié ton être à ta littérature. Tu n'as pas été « un homme de lettres ». Tu as noté les évolutions de ton esprit; mais ton œuvre, ce fut toi-même. Tu t'es paré de perfection et de bonté devant la mort, et bien au-dessus de tes livres, c'est cela qui est admirable.

« Qu'est-ce que les livres sinon des gages de ce qu'on devient, et quelle misère pernicieuse que de les prendre en eux-mêmes, de s'appauvrir pour eux, de ne sentir, de ne recueillir, de ne réfléchir, de n'aimer que pour eux ! Quel dédoublement criminel, quel avilissement de soi, quel servage envers autrui ! Que chacun s'occupe avant tout d'être un type accompli de l'humanité pensante, cet égoïsme prétendu est le plus précieux des tributs à nos races et à la vie : et qu'à titre de conseils ou de méthodes plus aisées, les livres circulent ! Mais que les âmes ne s'emploient pas à distiller un sang riche et essentiel uniquement pour laisser un monceau de livres et d'œuvres, en offrande à l'art ! L'art n'est qu'un moyen de se connaître, comme les dieux ; et cette offrande, s'il en est autrement, n'est qu'une servitude, et ce dieu, comme les autres, n'est qu'un fétiche !... »

« Il n'y a pas au monde de destinée plus conforme à la création humaine douée supérieurement comme tu le fus, que de sauver des âmes de la tyrannie de l'art, de le montrer un moyen et non un but, de les écarter de la pédanterie et de les régénérer dans le sentiment du naturel. »

L'art, moyen de s'exprimer, moyen de se donner, moyen de se répandre, l'art, voix de nos multiples sensibilités, voix nécessaire, dont l'action soulage comme un cri — voilà une des choses que Mauclair a vues à travers Jules Laforgue.

Il le compare à Novalis, cet autre vivant, cet autre intense esprit, dont il rappelle un mot : « Nous devrions avoir une *fantastique* comme nous avons une *logique*. » C'est de cette *fantastique*, qui n'est qu'une logique supérieure et instinctive, qu'était si richement doué Laforgue.

Il étudie les œuvres du jeune mort... Mais je ne veux pas faire une analyse de cette analyse. C'est le portrait, gravement buriné, en teintes chaudes et profondes, d'un grand artiste, par un autre artiste amoureux de son modèle, et ceux qui aiment Laforgue comme ceux qui ne le comprennent qu'à demi, seront reconnaissants à Mauclair de leur avoir donné cette psychologie lucide, enthousiaste, reliant si naturellement l'auteur des *Moralités légendaires* à l'esprit de son temps.

LES DEUX MADONES

J'ai vu à Darmstadt, hier, la — paraît-il — véritable madone que peignit Holbein pour le bourgmestre Mayer, de Bâle. On sait qu'il existe deux exemplaires de cette œuvre célèbre. L'une est au Musée de Dresde, où son authenticité demeura longtemps indiscutée. Il est hors de doute, aujourd'hui, que ce tableau n'est qu'une copie due à l'habileté d'un artiste flamand. On n'en persiste pas moins à l'appeler la « Madone de Dresde » alors qu'il serait plus vrai de le nommer la « Madone de Darmstadt ».

L'autre appartient au Grand-Duc de Hesse. Mais ne soulevons pas une nouvelle querelle entre la capitale saxonne et la « résidence » grand-ducale. Les plumes des critiques ont, jadis, suffisamment polémique à ce sujet. Cette question des deux madones, identiques, admirables toutes deux, dont on a longtemps cru authentique celle qui n'était qu'une reproduction, rend quelque peu rêveur, et les réflexions que fait naître cette histoire ne sont pas faites pour détruire notre scepticisme à l'égard de la compétence de messieurs les experts en tableaux anciens.

Quoi qu'il en soit, la prévoyance du Grand-Duc de Hesse a environné la Vierge Bâloise qu'il a la rare fortune de posséder d'un respect et de soins qui lui font honneur. Placée en bonne lumière, tout contre une fenêtre protégée par des persiennes, le panneau pivote sur une tringle en fer forgé et l'éclat de ses colorations harmonieuses s'épanouit dans un appartement spécialement décoré et meublé pour le faire valoir. On a poussé le scrupule jusqu'à faire tisser spécialement un tapis d'après les dispositions ornementales et les couleurs de celui sur lequel sont agenouillés, en adoration devant la Madone et l'Enfant divin, le vénérable bourgmestre, ses deux épouses successives, ses fils et sa fille. Le plafond a été composé tout exprès. Des meubles du XVI^e siècle complètent l'eurythmie et un sérieux appareil de chauffage rassure au sujet des mois d'hiver que doit traverser le chef-d'œuvre. Bref, tout dénote le souci d'un homme de goût et d'un artiste.

Conclusion : Si vous passez à Darmstadt — et la jolie ville hessoise encadrée de forêts vaut la peine qu'on s'y arrête — entrez à la « Résidence », demandez au concierge de vous montrer la Madone, récemment enlevée au Musée de peinture pour faire le glorieux ornement des appartements privés du prince. Et vous étudierez, dans un cadre digne d'elle, l'une des plus belles œuvres que l'art ait produites.

UN « MYSTÈRE »

La Procession de Furnes.

Nous avons eu l'occasion, déjà, de décrire la curieuse Procession de Furnes, qui, en un coin de Flandre, transporte chaque année, à la fin de juillet, quelque chose des coutumes du moyen-âge, de son art fruste, de sa foi ardente. On lira avec intérêt les notes que consacre à cette solennité caractéristique, dernier vestige des « mystères » de jadis, M. HECTOR VAN DORSELAER dans le *Journal de Bruxelles*.

« Le cortège de Furnes n'existe pas pour la joie des yeux, ce n'est pas une fête, c'est un acte de foi, d'espérance et d'amour en un seul acte de pénitence publique. Tout, jusqu'à la tonalité des couleurs crues, si chères à l'œil flamand, parle contrition et deuil : si Jésus apparaît en manteau écarlate, symbole du sang rédemp-

teur, ce sont les noirs, les bruns, les violets endeuillés qui dominant. Et tous ceux qui portent des draps sombres, les ont vraiment revêtus par humilité. Nulle vanité ne les guide : ils sont bien cachés aux yeux de tous les hommes sous la cagoule, les femmes sous le voile monastique, ces pèlerins volontaires qui se sont condamnés à déambuler pieds nus sur les rudes pavés de Furnes, porteurs de croix tout le long du parcours!... Grandes dames, bourgeois, artisans, ouvrières, tous sont confondus : il n'y a plus là que des chrétiens inconnus, anonymes.

Mais il est temps de le suivre, cet impressionnant cortège de la Passion de Notre Sauveur, si vrai, si nature, si bien « peuple » dans sa fruste et archaïque composition.

C'est aux sons des cloches sonnantes à toute volée qu'il sort vers 4 heures de la collégiale de Sainte-Walburge.

Les baraques de la kermesse, massées sur la grand-place, se sont tuées soudain.

Une demi-douzaine de hérauts en pourpoint et en chaperon l'annoncent.

L'Ancien Testament ouvre la marche : c'est le serpent d'airain et le sacrifice d'Abraham — un vieillard chargé d'ans, abimé de douleur, menant un enfant à l'attitude résignée.

Puis Jean, le précurseur.

Voici l'ère nouvelle, l'aube du christianisme : Huit pénitents en bure brune — parmi lesquels des femmes — traînent péniblement un char où s'élève l'étable de Bethléem, figurée par une assemblée de petits anges en robes roses qui précèdent la crèche où sont assis Marie et Joseph avec l'enfant Jésus. C'est une note attendrissante au milieu de ces austérités.

Immédiatement après passent les bergers et les trois Rois, l'un de ceux-ci figurant le Mage d'Éthiopie, noir d'ébène. Ces personnages ne se bornent pas à défiler lentement, ils parlent à haute et intelligible voix, conversant et prêchant en leur langue, — en ce flamand de West-Flandre plus âpre que l'anversois. Et le cortège est coupé de la sorte par d'autres personnages devisant.

Voici la fuite en Égypte : Montée sur un bel âne noir, la Vierge Marie tient dans ses bras l'enfant Jésus ; sa pauvre robe écarlate largement est drapée comme le royal manteau de sa maternité sainte. À côté, Joseph, à pied, en pourpoint vert, portant sur l'épaule ses outils de charpentier.

La cour d'Hérode suit avec une double rangée de docteurs de la loi, en toge et en bonnet, un livre et une plume d'oie en main : les conversations des personnages du cortège atteignent ici leur apogée.

Le mutisme des autres cortèges théâtraux automatiques fait d'autant mieux ressortir la vie intense de celui-ci, car c'est en communion avec la foule qu'il pense, qu'il s'agit, qu'il lui parle sa propre langue !

Après Marie-Madeleine, pauvrement figurée, voici une note moins grave : l'entrée de Jésus à Jérusalem. Comme l'exige la tradition, le Christ est à âne, et un groupe de garçonnets et de jeunes filles portant des palmes le précède en chantant des cantiques. C'est d'une suavité exquise.

Les groupes sculptés, en bois ou en pierre, curieusement entourés d'une rampe, portés sur les épaules de pénitents, plaisent moins. D'un réalisme violent, plutôt sculptés et peinturlurés par la Foi que par l'Art, ils ont certes leur mérite. Mais la plus belle œuvre sortie des mains des hommes ne vaudra jamais la Vie, qui est divine. Les groupes suivants de statues, presque toutes de grandeur nature, rentrent dans cette catégorie.

La dernière Cène, Jésus au Jardin des Olives, la trahison de Judas. Le reniement de Pierre, avec l'apôtre tombant à genoux, confondu et repentant à l'appel du coq, — un coq empaillé debout sur une grosse branche, — fait exception. C'est, en grand, une de ces délicieuses figurines de rétables du xvi^e siècle comme tant de naïfs et sincères tailleurs de bois nous en ont légués.

Nous sommes à la fin de la Passion, les mystères douloureux se succèdent : le Christ revêtu de la robe, la flagellation, le couronnement d'épines, et enfin l'*Ecce homo* où Pilate, en turban jaune et bleu, — souvenez-vous des Mahométans, des crèches de Bethléem, de Dürer, de Rembrandt, de Memling et de tant d'autres, — montre le Christ au peuple de Judée.

Cette fois ce n'est plus en bois, mais en chair et en os, courbé sous la croix du supplice, entouré des légionnaires romains la lance au poing, qu'apparaît douloureusement le Sauveur. Les sons sourds des trompes et les crépitements des crécelles font rage : au milieu des gardes furieux qui font mine de le piquer de la lance pour l'obliger à se relever, Christ vient de tomber sous la croix, aplati à même les pavés, le front ruisselant de sueurs et d'angoisses. C'est d'une émotion poignante. Qu'importent ces pauvres et lugubres costumes, ces figures parfois vulgaires, cet ensemble d'une simplicité presque grossière.

On sent qu'il y a autre chose sous tout cela : le drame sacré qui revit soudain fait palpiter tous les cœurs, c'est la communion universelle et soudaine dans la même foi !

Une dizaine de légionnaires à cheval clôt cette partie du cortège. Après sainte Véronique, apparaît une longue théorie de pénitentes noires, portant chacune un emblème de la Passion. Une d'elles, petite, âgée certainement, à la démarche pénible, plie vraiment sous la croix de Saint-André qu'elle étire, tandis que sa main droite égrène dévotement son chapelet.

Lorquin, à cheval, précède le Christ en croix — groupe sculpté au quart de grandeur naturelle, peu réussi.

Voici une nouvelle file de pénitents, des hommes cette fois, en robe de bure, nu-pieds comme les autres, portant chacun une croix brune. La plupart de ces grandes croix sont creuses, mais il y en a, paraît-il, de massives ! Les pénitentes qui suivent portent de petites croix noires de leurs mains cachées par un voile blanc.

La résurrection : un ange tout de blanc vêtu apparaît au fond d'une grotte noire au seuil de laquelle se tiennent, raides et fiers, deux soldats romains, casqués et cuirassés. Tout ce groupe vivant sur un char trainé par des pénitents.

Enfin l'ascension, nouveau char et nouveau groupe vivant : Jésus au sommet des nuages montant au ciel au milieu d'anges de diverses grandeurs.

La croix de la Solidarité et la procession religieuse proprement dite avec le saint Sacrement termine le cortège.

Nous avons déjà dit la vérité et l'émotion qui s'en dégagent ; nulle part on ne voit, on ne peut voir des participants mieux faire corps avec l'œuvre : c'est du fond du cœur qu'il marchent et parlent, c'est réellement qu'ils peinent à la sueur de leur front.

De semblables cortèges ne sont possibles qu'au milieu de foules dont la foi est à l'unisson.

Celui de Furnes s'est perpétué à travers les âges pour le plus grand réconfort des âmes chrétiennes comme de ceux qui sentent le Beau, qui n'est autre chose que le Vrai et le Bien.

On n'est pas absolument d'accord sur son origine exacte. D'après les uns, il remonterait au xii^e siècle : un comte de

Flandre revenant de Palestine, Robert de Jérusalem, et assailli par une tempête, aurait fait vœu, en cas de salut, de donner la relique de la vraie croix qu'il apportait à la première église dont la côte de Flandre lui montrerait le clocher. Les flots s'étant apaisés, le clocher de Sainte-Walburge de Furnes apparut. Et processionnellement tous les ans on fêta ce sauvetage inespéré par une représentation de la Passion. Le cortège varia, au surplus, considérablement au cours des siècles.

D'après les autres, le cortège actuel a pris naissance en réparation d'un sacrilège commis en 1650 à Furnes, en l'église des capucins ; d'où son caractère de réparation et de pénitence publique.

Quoi qu'il en soit, la procession de Furnes est le dernier vestige, en Belgique, de ces *soties* ou *mystères* que le moyen-âge aimait, et dont une représentation théâtrale célèbre existe encore à Oberammergau. Mais ici c'est la rue qui sert de scène, et les bonnes gens du public qui sont les acteurs.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Service de claque.

Les directeurs de théâtre, dans l'embarras, ont fréquemment recours, pour se procurer les fonds qui leur manquent, aux marchands de billets qui, le plus souvent, sont en même temps des entrepreneurs de service de claque et qui leur achètent, à forfait et à prix réduit, une certaine quantité de places pour un nombre déterminé de représentations.

C'est ainsi que M. de Lagoanère, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, s'était adressé à M. Bergère, lequel, aux termes d'un traité en date du 26 septembre 1892, lui a versé une somme de 50,000 francs pour l'achat, à forfait, d'un nombre respectable de billets pour mille représentations.

Mais, de ces billets, une partie seulement était destinée à être revendue au public « moins cher qu'aux bureaux », et en tous cas aux meilleures conditions de prix possible, suivant le plus ou moins de succès des pièces représentées. Quant au surplus, qui se composait de trente-cinq places de fauteuil de troisièmes galeries, M. Bergère l'avait affecté au service de la claque, dans l'espoir de provoquer l'enthousiasme du public payant, ou même d'y suppléer, au cas où cet enthousiasme ferait tout à fait défaut.

Malgré cette précaution, l'exploitation des Menus-Plaisirs n'a pas donné de brillants résultats, car M. de Lagoanère y a renoncé au bout de quatre cent soixante-quatre représentations seulement.

En cet état, M. Bergère a assigné M. de Lagoanère en déclaration de faillite et subsidiairement et pour le cas où le tribunal croirait devoir surseoir à la déclaration de faillite, il a demandé le paiement d'une somme de 26,800 francs qui, à raison de 50 francs par représentation, formait suivant lui le montant de la partie de son prix applicable aux cinq cent trente-six représentations non données.

Le tribunal, par un premier jugement, a repoussé la demande en déclaration de faillite et il a également rejeté la demande subsidiaire par un jugement qui résout une question intéressante de droit théâtral.

D'après ce jugement, le contrat aux termes duquel un directeur de théâtre obtient un versement de fonds en échange de la location à forfait d'un certain nombre de places pour un nombre

déterminé de représentations, ne constitue pas un simple « contrat de griffe », si une partie des places ainsi louées doit être chaque jour attribuée à un service de claqué destiné à assurer par des applaudissements, ou d'autres démonstrations, le succès des pièces représentées.

Dans ce cas la convention a pour objet l'organisation d'un service de claqué dont les parties entendent profiter toutes deux en s'obligeant à enrôler en sous-ordre ou à se procurer par l'appât de billets vendus hors des conditions ordinaires des agents prêts à se livrer pour de l'argent à des manifestations et manœuvres de commande qui entravent ou détruisent la liberté d'examen du public payant, peuvent troubler la sécurité des théâtres et sont par suite aussi contraires à l'ordre public qu'aux bonnes mœurs.

Ce contrat est donc nul comme illicite et ne saurait servir de fondement à aucune action en répétition des sommes versées.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre Victor Lagye, professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Elève et ami de Leys, il subit fortement l'influence de son maître dans la plupart de ses œuvres, dont le Musée de Bruxelles possède l'une des plus remarquables, *La Sorcière*.

Dans ces dernières années, Victor Lagye s'était attelé à une œuvre considérable, la décoration de la salle des Mariages à l'hôtel de ville d'Anvers. Il avait composé et exécuté une série de grandes toiles figurant l'histoire pittoresque de la cérémonie nuptiale à travers les âges. Cette œuvre, qui fut le couronnement de sa carrière, est admirée à juste titre. Elle fut hautement appréciée, en 1894, par les visiteurs étrangers de l'Exposition universelle d'Anvers.

Dans sa jeunesse, Victor Lagye, qui avait entrepris un voyage d'études en Italie, prit part à la campagne de Garibaldi. A vingt-quatre ans, il était capitaine dans l'armée révolutionnaire. La prise de Rome l'obligea à rentrer en Belgique. Renonçant aux armes, il se voua définitivement à la peinture dont il pratiqua le culte fervent jusqu'à la fin d'une carrière honorablement remplie et dont le professorat occupa une part prépondérante.

Quarante-deux projets sont parvenus au comité pour le concours de la « grande affiche » de l'exposition de 1897. Les artistes désignés par les concurrents pour faire partie du jury sont MM. Julien Dillens et Xavier Mellery. Le jugement aura lieu très prochainement.

A l'occasion de ce concours, le Comité exécutif de l'exposition vient de prendre une initiative originale. Les quarante-deux projets seront exposés dans les salons du rez-de-chaussée de l'immeuble du comité, rue du Congrès, et moyennant fr. 0-25 d'entrée le public sera admis à examiner les œuvres des concurrents.

Avec son ticket d'entrée, chaque visiteur recevra un billet qu'il mettra dans une boîte, après avoir inscrit préalablement le numéro de l'affiche emportant ses préférences. En somme, un referendum artistique dont l'effet, quoique tout platonique, ne manquera pas d'intérêt.

L'exposition d'appareils télégraphiques, organisée à l'occasion de la célébration du Cinquantenaire des télégraphes belges, sera ouverte, du 9 au 27 septembre inclus, à l'Hôtel central des postes et des télégraphes, à Bruxelles (entrée par la rue de l'Évêque).

L'exposition sera accessible au public en semaine, de 7 à 10 heures du soir, et les dimanches de 9 heures à midi.

Les appareils des différents systèmes qui ont été mis en service

en Belgique, depuis l'institution de la télégraphie électrique, fonctionneront sous les yeux des visiteurs.

Le Théâtre du Diable-au-Corps 12, rue aux Choux) donnera dorénavant trois représentations par semaine : Le mercredi, le samedi et le dimanche. Rideau à 9 heures.

Hier samedi s'est ouvert, au marché de la Madeleine, rue Duquesnoy, l'exposition-tombola de la « Feuille d'Étain ».

L'exposition restera ouverte jusqu'au 13 octobre.

Voici le sommaire du dernier numéro de la *Revue blanche* :

Rachilde, *Questions brûlantes*. — Jacques Saint-Cère, *La fin des États-Unis*. — Ernest La Jeunesse, *De Fanny Zuessinger et des lettres*. — Paul Fournier, *L'album populaire des nationalités*. — Lucien Muhlfeld, *Affection réciproque*. — Stéphane Mallarmé, *Le mystère dans les lettres*. — Jules Laforgue, *Lettres à M...* (1881-82). — Gustave Kahn, *La vie mentale*. — Coolus, *Notes dramatiques*. — L'Émir Emin Arslan, *Les affaires d'Orient*.

Le célèbre tableau d'autel que Raphaël peignit en 1504 et 1505 pour les religieuses du couvent de Saint-Antoine à Pérouse et que l'on connaissait sous le nom de « Raphaël Colonna » ou « Ripalda », vient d'être vendu à un particulier de Londres par les représentants de feu le roi de Naples. Il y a quelques années, ce tableau avait été offert au Louvre et à la National Gallery. Mais, à cette époque, nul de ceux qui le virent ne purent avoir le moindre soupçon de sa beauté, grâce à une « restauration » ingénieuse que lui avait préalablement fait subir un « artiste parisien ». Cet artiste avait tout simplement repeint la plus grande partie de la toile. Aussi les conservateurs des deux musées s'accordèrent-ils à refuser le Raphaël Colonna. Depuis, on est parvenu à enlever toute trace de restauration et à retrouver la peinture originale intacte sous le vieux vernis. Le seul défaut qu'elle présente est une fente horizontale, et c'est sous prétexte de dissimuler cette fente que le restaurateur, en 1862, avait barbouillé d'épaisses couches de couleur les figures et le ciel.

Le Raphaël Colonna comprend deux parties : un panneau carré mesurant cinq pieds huit pouces de côté et une lunette de la même largeur, haute de trente pouces. Dans le grand panneau on voit la Vierge sur un trône, avec l'Enfant Jésus sur ses genoux. Le petit saint Jean est debout sur les marches du trône. A droite sont saint Paul et sainte Marguerite; à gauche, saint Pierre et sainte Catherine. La lunette contient une figure de Dieu le Père, tenant en sa main gauche un globe, étendant la droite dans un geste de bénédiction. De chaque côté l'on voit des anges volants. Le dessin est très péruginésque, mais la peinture, que Raphaël laissa inachevée à son départ pour Florence en 1504, et termina à son retour, porte les marques certaines des influences qu'il avait subies durant ce voyage, où il avait étudié les œuvres de Léonard et de Michel-Ange.

En 1877, la communauté de Saint-Antoine vendit ce tableau à un seigneur de Pérouse, nommé Antonio Bigazzini, pour une somme de 2,000 *scudi*; puis il passa aux mains des princes Colonna. Le roi de Naples l'acquiesça ensuite; lors des troubles de 1860, il le fit transporter à Gaëte et, de là, en Espagne. Peu après, il le livra en gage à un financier auquel il donnait en même temps le titre de duc de Ripalda : telle est l'origine de la seconde désignation de la toile. Celle-ci fut alors menée d'Espagne à Paris, où elle fut, ainsi que nous l'avons dit, effroyablement restaurée... Telle est l'histoire du Raphaël Colonna. On annonce aujourd'hui que la National Gallery s'appête à l'acheter.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail :
 2, rue de la Croix de Fer.
 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES. *De Las Palmas à Sierra-Leone.* (Impressions d'artiste.) (Suite.) — LA NOUVELLE ACADEMIE. — BAYREUTH-LES-BAINS. — RÉOUVERTURE DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

De Las Palmas à Sierra-Leone.

Impressions d'artiste (1).

Du 13 au 23 août.

Par l'après-midi d'un beau jour, une semaine écoulée depuis notre départ, le steamer et la forte brise du nord qui nous accompagne courant de conserve vers le sud, les flots sautant et aboyant infatigables autour de nous, apparaît dans un indéci lointain le profil, vague comme un brouillard, mais immuable en son contour, de la Grande Canarie. Tel dut l'apercevoir, il y a cinq siècles, le chevalier Jean de Béthencourt, condottiere de la mer au service du roi de Castille, allant en conquistador enlever au peuple disparu des Guanches mystérieux les terres insulaires, séjour mystique du bonheur

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

et de la paix. A notre droite, à cent trente kilomètres, plus vague encore, assis sur un rivage de nuages, le cône vapoureux du pic de Teyde, gloire céleste de l'île de Ténériffe, le volcan géant qui, aux temps fabuleux, brûla de ses feux, secoua de sa colère et fit sombrer l'Atlantide, Gomorrhe océanique faisant, par delà les colonnes d'Hercule, pile de pont entre l'Europe et les Amériques. Du cataclysme formidable, il ne reste, au-dessus de l'immense désert liquide où s'engouffra ce monde dans un abîme de douze mille pieds, que ces archipels minuscules qui, derrière les horizons profonds, nous entourent, émergeant en épaves, pointes de mâts de navires naufragés.

Peu à peu, dans la douceur triste du soir, le large écran dentelé des montagnes se précise. Versants pelés blondis par une atmosphère chargée de la poussière jaune des sables sahariens portés ici par les vents, et jusqu'à douze cents milles des côtes africaines, brunisseuse, durant les nuits humides, de la voilure des navires cheminant au large par les latitudes tropicales, terre emmousselinée d'un poudroïement et d'une pulvéulence. Apparence d'un vaste écueil. Au débouché d'un défilé, la plaque blanche d'une ville, nébuleuse encore, déversant son agglomération dans la mer, tachant de sa lèpre crayeuse le flanc des rocs dénudés.

C'est Las Palmas, la cité des Palmiers, jadis! car, depuis, la fureur arboricole a tondu sa parure glorieuse

et ce n'est plus qu'en de rares points de sa surface calvitiaire que se dressent les fûts architecturaux qui inspirèrent l'art égyptien comme le hêtre et ses avenues en nefs inspirèrent l'art gothique. Le lendemain, dès l'aube, nous quittons le steamer à l'ancre pour courir la petite cité, visiter sa cathédrale, inachevée suivant la destinée de tant d'œuvres victimes de la promptitude des volontés espagnoles. Style composite, bizarre et froid; deux tours carrées, surmontées de hautes guérites cylindriques et à coupes, font penser aux minarets quadrangulaires du Maroc voisin; les tiges de colonne et les nervures en lesquelles elles s'épanouissent ont les proportions élancées et les ramifications mollement gracieuses des arbres emblématiques du pays. Par les rues étroites à maisons basses, calcaires, à toits plats, à cours intérieures en patio sur le patron mauresque, percées de fenêtres empersiennes et closes, circulent des femmes à allure noble embégüinées de mantilles blanches, — muettes, solennelles, aux traits forts, pareilles à des religieuses, — et des muletiers classiques coiffés du sombrero de feutre en parasol, à califourchon entre des paniers énormes qui donnent à leurs bêtes l'aspect d'être inhumainement surchargées. A l'entrée de la place où l'église dresse sa façade mutilée, huit chiens de bronze, par paires identiques de quatre modèles rappelant le stock des bons fournisseurs bourgeois de garnitures de cheminée, signifient en symboles parlants l'origine étymologique douteuse des sept îles : les Canaries. Sur le rivage, le long d'une route ornée d'un tram à vapeur déteint et poudreux qui roule du pont lépreux à la ville coquette et silencieuse, de spacieux hôtels anglais; car Las Palmas, grâce à son climat merveilleusement équilibré cherche, à l'exemple de Madère, à grever son paysage volcanique de sanatoires pour les asthmatiques, les phtisiques et les rhumatisants.

Aux dernières heures du jour, nous sommes de nouveau en route, vers le cap Vert et le quatrième archipel, celui des îles Caboverdiennes. Imperturbablement la mer bienveillante nous enveloppe du décor clair d'un ciel opalin et du mouvant pâturage des vagues lazulées veloutées d'un ourlet d'hermine.

Une paix cordiale et douce règne à bord. L'emboîtement aimable et la classification courtoise des personnalités et des habitudes se sont faites sous la direction d'un capitaine affable. Sauf moi, tout ce petit monde, soixante âmes, est en route pour vivre au Congo le terme réglementaire de deux ou trois années. Et vraiment, ce devoir sévère à accomplir, cette séparation acceptée, cet en-route vers un inconnu qui, parmi ses multiples et incertains facteurs, compte l'isolement, cette angoisse, et la Mort, donnent à chacun une particulière noblesse et une tenue vaillante d'un haut et touchant caractère. Officiers et sous-officiers destinés à la

force publique, ingénieurs et artisans engagés pour le chemin de fer, agents et comptables recrutés pour les compagnies commerciales, agronomes et jardiniers voués aux défrichements, avocats (mes confrères Levieux, de Bruxelles, et Wéry, de Mons) désignés pour la Magistrature, apparaissent tous, sans morgue et sans charlatanisme, pénétrés du sentiment viril qu'ils vont être autre chose que les unités étroitement encaquées de notre activité serrée à coordination rigoureuse, à discipline impitoyable; qu'ils vivront plus libres et plus maîtres de leur originalité; qu'autour d'eux vont souffler de plus larges courants d'air. C'est le secret de leur courage et de leur discrète fierté, de leur caractère énergique et doux, des vues larges qui nimbent même les plus humbles d'entre eux. C'est aussi le secret des mirages qui ramènent au Congo, invinciblement, même ceux qui y ont souffert. Car, dans les sub-consciences humaines règne, ataviquement incompressible, un besoin d'indépendance, un instinct de dignité personnelle qui résiste aux exigences tyranniques des civilisations concentrées jusqu'à l'étouffement. Le vulgaire nomme cet héroïsme l'Esprit d'Aventure! Les vieux soldats de plomb que sont nos bourgeois l'appellent une manie de Fous! Il en faut, il en faut! Fasse le Sort qu'il y en ait toujours, toujours!

Le groupe est babélique : onze langues sont parlées à bord. Tout, quotidiennement, se déroule en un ordre tranquille en accord avec les phénomènes vastes qui nous enveloppent de leur rythme. Et pourtant, ici comme ailleurs, le cuisant problème, le problème social omniprésent s'affirme. Je descendis hier dans la cale frigorifique, geôle polaire à dix degrés de froid où pendent, stalactites cruelles, en leurs chairs gelées et leur sang figé, les cinq mille kilogrammes de viande destinés à la traversée, au-dessus d'une jonchée de lapins écartelés, de volailles rigides, de poissons durcis par un immuable gel. Et de là, par une fantaisie plaisante de l'officier qui me guidait, j'ai passé dans la chaufferie des machines à cinquante degrés de chaleur! Noir enfer de mine sur lequel s'ouvrent les gueules des foyers ronflant, rutilant, brasillant en cratères sous les chaudières. Devant ces fournaies, pataugeant parmi les écroulements de charbon, au plus profond des flancs caverneux du navire, des hommes, des sacrifiés, des martyrs, pelletant le combustible, fourgonnant les brasiers, esclaves n'ayant de la liberté que le droit nominal dérisoire, plus asservis dans la réalité que ceux qu'on vend et qu'on achète comme du bétail. L'éternelle et tragique antithèse, l'affreuse énigme : toute cette merveilleuse organisation d'un transatlantique, cette horlogerie-prodige, aboutissant non pas à alléger les misères, mais à les intensifier, à en créer de plus exaspérantes. L'afflux, à la surface, du bien-être pour les uns, ayant pour courant parallèle souterrain l'afflux des souffrances pour

les autres. La machine, dans sa chambre spacieuse et aérée, fonctionnant aisée et brillante, ses aciers polis, ses cuivres miroitants, ses peintures fraîches, et dessous, ses accessoires, les misérables chauffeurs, noirs, suant, abrutis, esquinés! Et, alors, dans l'âme fraternelle, se gonflent le désir, le besoin, l'espérance de résoudre le problème et d'y consacrer sa vie de penseur et d'artiste.

Les heures coulent pacifiques et rêveuses. La température reste douce, car l'immense nue de poussière africaine impalpable, volatilisée dans l'atmosphère, fait écran entre le soleil et notre itinérante carapace. Nous passons la ligne idéale du tropique du Cancer le samedi de l'Assomption par une mer à laquelle la couleur terne de l'air a, par reflet, donné le ton olivâtre et sale des lavasses ménagères. Des poissons volants, fuyant quelque rapace sous-marin, tombent sur le pont dans leur vol éperdu et y étalent le papillon de leurs ailes irisées. Une mouette épuisée, aux cris rauques et lamentables, a été prise cette nuit dans les agrès. Quatre mules, embarquées à Las Palmas, attachées aux bastingages, chancellent à l'action du roulis, leurs longues oreilles inquiètes, les yeux chargés d'une défiance attristée. Trois hirondelles, la nuit venue, se sont pelotonnées, craintives et affectueuses, contre une poulie, à portée de la main. Des marsouins, véloces navettes, glissent, prodigieux de rapidité élégante, entre deux eaux. Ah! que les peintres primitifs aux œuvres étoffées d'oiseaux et de bestioles, comprennent bien l'inévitable mélange de l'animalité à l'Humanité, et sa grâce, et sa fraternité!

Le cap Vert, pointe extrême du Sénégal, est en vue. Un rocher massif, aigretté d'un phare blanc, se rattachant à la terre par un long cou orné d'une crinière de verdure. Des récifs auxquels infatigablement les flots écumants donnent l'assaut. A un arrière-plan l'île de Gorée chargée de factoreries et de casernes. Tout cela défile durant un après-midi transparent et chaud qui a peuplé le navire de costumes aux tons clairs. Les cinq passagères qui féminisent légèrement notre masculinité émaillent de toilettes printanières les superstructures de la dunette et se groupent en un five-o'clock.

La côte s'est effacée, de nouveau la solitude marine. En route pour Bathurst, à l'embouchure de la Gambie, où le *Léopoldville* doit embarquer, en possessions anglaises, pour le chemin de fer du Congo, un fort contingent de travailleurs sénégalais, embauchés sur les territoires français, ou plutôt débauchés, car il paraît qu'il s'agit d'une rafle qui a fait le vide dans le personnel du railway de Dakar à Saint-Louis. Nous entrons dans la région des pluies. Le ciel se matelasse de nuages et l'aube du jour d'arrivée, des rafales qui rétrécissent la circonférence de l'horizon nous obligent à ralentir, à sonder, à « atermoyer » pour trouver les bouées du

chenal. Un gros pilote, mâtiné de Mongol et de nègre, nous joint et voici que le steamer embouque le vaste estuaire du fleuve dont le nom fait la moitié de celui du pays, la Sénégambie.

Tout encore reste atténué dans les lointains. Aux eaux jaunâtres, aux rives plates et vertes, on se croirait dans le bas Escaut. Et même en approchant, les feuillages indécis continuent l'illusion d'un paysage européen. Des appontements, des constructions en arcades suscitent le souvenir dérisoire d'une rue de Rivoli qu'ombrageraient de hautes frondaisons. Partout, éparses, une population bigarrée où le bleu clair et le blanc dominant, avec de-ci, de-là, en point d'orgue, une tache rouge. Ce sont nos futurs compagnons de route, les uns massés sur la rive, les autres défilant vers l'embarcadère, leurs nattes de sommeil sur l'épaule, roulées en perche, et d'infimes bagages à la main. Pour le nègre, la natte équivalait au tapis pour l'Arabe.

Un petit vapeur, infiniment négligé, en amène un premier lot. A la proue, en pilote, un noir en feutre gris, affublé d'une invraisemblable vieille capote de livrée écarlate, dirige l'accostage. La cargaison, homme par homme, escalade l'escalier du bord et le spectacle est ahurissant : un monôme de vagabonds, une montée de la Courtille, un pèlerinage de mendicants, le retour d'un pillage chez les fripiers d'une grande ville. En voici vêtus de la défroque d'un cocher de fiacre ou d'effets militaires de réforme, en voilà drapés dans des coupons de cotonnade versicolore. Tous nu-pieds avec la plante ambrée faisant une sandale artificielle qui tranche sur le noir terne et plombé de gris de leur peau. Des nippes et des chiffons écourtés sortent, en jambes de coq, les maigres fuseaux de leurs jarrets de singe. Les têtes rasées font saillie en genoux couleur de suie, ou sont coiffées de casques de rebut, de képis éreintés, de chapeaux éculés, de bassins en fer-blanc. Et pourtant plusieurs se croient des mirliflors, car ils brandissent les sticks à pommeau de métal, têtes de chiens, têtes d'oiseaux, dont, chez nous, s'enorgueillissent les calicots. Ils s'éparpillent sur le gaillard d'avant et sur le pont de la coupée.

Le petit vapeur transporte quelques-uns d'entre nous au rivage : immédiatement en mon imagination surgissent les réminiscences de Paul et Virginie. Des cotonniers dressent sur les gazons leurs troncs à contrefort qui semblent formés de la peau rugueuse et grise des éléphants. Ça et là un baobab suspendant à ses rameaux, au bout d'un fil végétal, l'encensoir de sa lourde fleur. De larges avenues verdoyantes et humides s'ouvrent sur des perspectives riantes et colorées qu'empanachent de hauts cocotiers ébouriffant leurs palmes entre lesquelles s'entassent les fruits jaunes ovoïdes. Dessous, autour des cases cylindriques, à toits champignonnants, faites d'un tressage d'écorces, encloses de palissades

légères, des bananiers en buisson et des lauriers-roses, adorablement fleuris, avec toutes les grâces et tous les souvenirs qu'évoquent la teinte charmante de leurs pétales et l'élégance penchée de leurs rameaux. Des vautours, nettoyeurs de voirie comme les chiens de Constantinople, planent nonchalants ou se branchent sur les cimes. Des négrillons, attifées d'étoffes à tons vifs, à demi flottantes, dansent sur les prairies, en se tenant par la main et gazouillantes. L'atmosphère est moite et caressante. Une paix ingénue enveloppe toutes choses. On se surprend à dire : Ici je voudrais vivre. Hélas ! cette idylle est un des sites les plus mortels de cette côte d'Afrique, scélérate et meurtrière.

Nous retournons dans un canot où rament maladroitement deux gamins semblables à des ramoneurs. Un grain terrible tombe sur nous pendant le court trajet. Une averse magistrale nous cingle sans pitié. Le fleuve se gonfle en vagues qui achèvent l'aspersion. L'esquif, furieusement assailli, échappe par hasard à la submersion ou au capotage. Nous accostons le steamer au milieu des cris et, trempés, nous grimpons à bord en un sauve-qui-peut.

Il est stupéfiant, le bord. Pendant notre absence l'embarquement des Sénégalais a continué sans interruption, et c'est, à tous les endroits du pont, un fourmillement comme s'il y avait eu prise à l'abordage par une nuée de pirates. Combien sont-ils ? Quatre cents, cinq cents, six cents ? Plus de mille, me crie un passager aussi ahuri que moi. Nous allons donc être onze cents à bord du *Léopoldville* ? Onze cents jusqu'à Matadi, pendant une quinzaine de jours ? Mais oui, quoique cela paraisse invraisemblable, car vraiment où est la place pour ce troupeau qui est là s'agitant en gesticulations et en rumeurs, étendant ses nattes, cherchant gîte, épais et entassé, aussi serré qu'un public de meeting durant une période électorale acharnée ! Dans cet entassement, le caractère barbare de la cohue des sauvages accentue la parenté simiesque de chacun de ces êtres, les fronts fuyants, les yeux à sclérotique injectée de bitume, les dents carnassières, incessamment visibles et menaçantes, les lèvres surtout, les lèvres charnues, proéminentes en groin, pareilles aux organes gastéropodes des escargots et des grosses limaces qui vermillonnent, après les orages, sur les sentiers de nos bois en laissant derrière elles la trace visqueuse et argentée de leur passage.

Et des inquiétudes me viennent devant cet étonnant spectacle. Si l'artiste éprouve une jubilation intense, l'homme, l'homme de Droit surtout, ratiocine. Un pareil encombrement d'émigrants, sans autre abri que des toiles, est-il permis, pour eux-mêmes et pour autrui ? Vraiment, il s'est formé à bord une rare accumulation de facteurs pour la maturation d'une catastrophe. Explosion : n'avons-nous pas dans les cales soixante-

dix mille livres de poudre et de dynamite, sans compter les caisses de cartouches des passagers ? Incendie : n'ai-je pas vu hier enlever du pont et réunir sous la même écoutille un amoncellement de boîtes à pétrole et d'allumettes qu'il a fallu garer pour le campement des nègres ? Naufrage : la mer, avec ses hasards, n'est-elle pas toujours là et notre navire n'est-il pas chargé à en crever, prêt pour un bon petit sombrage ? Sauvetage impossible : nous n'avons que six canots, pouvant recevoir cent cinquante hommes ; quelle ruée et quelle bataille au couteau avec ces moricauds s'il fallait se les disputer ! Epidémie : que va-t-il résulter de cette promiscuité de Cour des Miracles, de cette vie en troupeau, fatalement immobile, de malheureux soumis à toutes les malpropretés, à toutes les infections de la belle vie, que le docteur s'est déclaré impuissant à visiter sérieusement, et qui, dans ce pays classique des fièvres homicides, resteront exposés aux avalanches des pluies tropicales, au mal de mer et aux coups de mer inondant ? Révolte : que deviendrons-nous, nous les blancs, si cette animalité, par colère de la faim, des intempéries, du regret d'avoir quitté les terres natales, s'insurge ? — Nous les dompterons avec des jets de vapeur, m'a dit un officier. Mais s'ils agissent la nuit, par surprise, comme des chacals ?

Heureusement que les Catastrophes sont de singulières divinités infernales qui ne se décident pas facilement à entrer en mouvement et qui sont bienveillantes pour les téméraires ! Heureusement aussi qu'au cou des chemineux de notre singulière escorte pendent, en scapulaires, des milliers de gris-gris préservateurs, achetés aux féticheurs et qui conjurent l'œuvre des mauvais démons !

(A suivre.)

LA NOUVELLE ACADEMIE

On commence à faire un peu de silence autour de l'Académie de Goncourt. Les uns ont dit toute leur admiration, les autres tout leur dédain, maintenant on laisse les choses s'arranger. Les huit essayeront consciencieusement de réaliser le rêve cher à l'auteur des *Frères Zemganno*.

Ce rêve, en lui-même, était beau, certes. Grouper quelques hommes d'élite, des maîtres en l'art d'écrire dont l'association eût exercé une heureuse influence sur les générations nouvelles, c'était certes là une suprême pensée digne de celui dont toute la vie a été une adoration sans fin de l'art.

Il y eut, dit-on, une première liste complète, mais Goncourt l'aurait modifiée petit à petit, à mesure que la mort éclaircissait le groupe de ses amis de la première heure, à mesure aussi que certains appétits se révélaient çà et là, que certaines inimitiés étaient provoquées dans l'ardeur de la lutte, dans l'effrayante course à l'arrivage dont la génération naturaliste nous a donné le triste spectacle. Zola fut écarté ainsi, d'autres encore.

Malheureusement, Goncourt, aveuglé par une très vieille amitié,

a maintenu Daudet, le naturaliste à l'eau de rose. Il a ajouté à la fameuse liste Paul Margueritte, joli chroniqueur parisien qui jamais n'osa et ne sut réaliser un effort vers l'idéal. A part ces deux noms, la liste est assez belle maintenant : Huysmans, puissant et triste, Geffroy, le bon lutteur pour ce qu'il croit être le Beau et le Vrai.

Mais le fait n'est pas là.

Vraiment, tant de fois on a démoli l'Académie française, tant de fois on a dit le ridicule de ces quarante vieillards venant sommeiller périodiquement sur leurs fauteuils et discourir sur la vertu des bonnes qui servent bien leurs maîtres et des rosières qui n'eurent pas l'occasion de perdre ce que bien peu tiennent à conserver ; tant de fois on a ri au nez de ces vieillards qui veulent faire la loi dans la république des lettres alors que la plupart d'entre eux ont à peine écrit et que les autres sont auteurs d'œuvres dont personne ne se souvient plus. En riant des pères de la Coupole, on a eu parfaitement raison. On dit que le ridicule tue : la preuve, c'est que l'Académie est morte, qu'à peine une poignée de bas-bleus et quelques chatouille-duchesse voulant arriver par les femmes, puisqu'ils ne peuvent arriver à la force des poings, s'en soucient encore. Bref, il est entendu que l'Académie est une chose aussi ridicule que l'Armée du salut.

Là est le danger pour la nouvelle académie, et un danger auquel elle n'échappera pas. Une académie est toujours ridicule, parce qu'un groupe d'hommes ne peut, sans erreur, imposer ses idées à plusieurs générations, parce qu'il se rencontrera toujours un homme de talent ou de génie, comme on voudra, qui pensera autrement que cette académie et qui soutiendra mordicus que c'est lui qui a raison.

D'ailleurs, voyez-vous ces écrivains qui tous ont du talent, c'est-à-dire qui tous ont une conception personnelle de l'Art, du Beau, de la Vie, tomber d'accord sur des formules uniques, émettre des axiomes. Les indépendants — il y en a toujours, heureusement — se révolteront et la vieille dispute, la vieille bataille recommencera. Dans cette bataille, la nouvelle académie sera forcément battue comme l'ancienne l'a été, parce qu'elle aura contre elle les jeunes de demain, tout l'enthousiasme des générations nouvelles qui ne tarderont pas à entrer en lice.

Il y a une vérité à méditer : Ce ne sont pas des principes, ni même des idées qui triomphent, c'est la jeunesse, c'est ce qui est nouveau et pur de tout préjugé.

Malgré la haute valeur de certains membres de l'académie Goncourt, celle-ci ne survivra guère à l'autre. D'ici dix ans des hommes nouveaux la tomberont, comme Zola, Daudet et tant d'autres ont tombé celle du pont des Arts. Et tant mieux, car il faut faire comprendre de mieux en mieux qu'un effort d'art collectif est forcément médiocre et que l'artiste doit cheminer seul son chemin.

ROLAND DE MARÈS

BAYREUTH-LES-BAINS

Ça n'y est pas encore tout à fait, mais on y viendra. C'est Edouard Dujardin, je crois, — le fondateur de la *Revue wagnérienne* et de la *Revue indépendante*, — qui imagina la « villégiature à Bayreuth ». Il s'y installa tout un mois, comme aux eaux, voici quelques étés, et pour charmer les loisirs des journées un peu languettes qu'on passe à attendre, en de vagues brasseries, le

solennel appel des fanfares qui clament, du haut de la Colline sacrée, l'ouverture du spectacle, s'exerçait à imiter sur un cor de chasse les joyeuses sonneries du jeune Siegfried devant l'ancre de Fafner. Son exemple a été suivi, et voici Bayreuth transformé en « Kurort », en *Luftkurort* si l'on veut. On y prend ses quartiers d'été. La comtesse de Chambrun passa une saison au château de Fantaisie, et voici, cette année, la jolie propriété du duc de Wurtemberg louée au prince Edmond de Polignac, qui voisine avec une grande-duchesse de Russie. Dans les hôtels, à la *Sonne*, au *Reichsadler*, à l'*Anker*, les appartements sont retenus à l'avance « pour toute la saison » par des Anglais qui circulent sur le pavé des margraves à bicyclette ou en costume de tennis. Notre vieux café Sammet est devenu un « grand jardin d'agrément aux étrangers » et toutes les boutiques où l'on débite des Wagner en biscuit, des pantoufles Parsifal, des casquettes Nibelung, des serviettes brodées d'un leitmotif de *Tristan* ou des *Maitres* arborent la fallacieuse étiquette : *On parle français*. — *English spoken*. Pour allécher le client, on lit sur des pancartes, aux vitrines des magasins de confections : « Toilette chic » ou « Costume sensationnel ». Les marchandes de fleurs pullulent. D'innombrables camelots offrent aux *Festspielgäste* des brochures, des photographies d'acteurs, des cartes postales *mit Ansichten*, des traductions, dans toutes les langues, de la Tétralogie. Un « bodega » débite du sherry, du porto et des cocktails aux gosiers lassés des honnêtes bières mousseuses de Culmbach, du Spatenbräu et de l'Augustinerbräu. La brasserie Kolb prépare des « plats du jour » digestibles et la *Conditorei* voisine verse aux consommateurs un moka presque authentique. Un « restaurant international » où l'on parle tous les idiomes, où le cuisinier combine toutes les recettes en usage dans les pays civilisés fait, en face de la gare, une concurrence sérieuse au buffet du chemin de fer, seul endroit où l'on pouvait, jadis, se faire servir autre chose que de la *Bratwurst*, des *Sauere Nieren* et du *Schweinsbraten*, — exception faite pour la « Restauration » du théâtre et les hôtels.

Les pèlerins de 1876 ne s'y reconnaissent plus. On leur a changé leur Bayreuth. Des quartiers nouveaux ont été bâtis. La belle allée de tilleuls qui longeait la caserne et où l'on promenait le soir sa rêverie a disparu et les vieux arbres ont fait place à des maisons « de rapport ». A la sortie du pont, sur la gauche, s'élèvent, sévères et imposantes, de grandes constructions à vitrines, à balcons, à tourelles, et dans la hâte qu'on a mise à les édifier on n'a pas eu le temps de voûter le bras du Mein rouge sur la rive duquel elles s'élèvent. Un plancher jeté à la diable sur la rivière leur donne accès. Le coup le plus rude porté au vieux Bayreuth a été la disparition de la petite brasserie Angermann qui eut l'honneur d'abriter jadis, derrière son rideau de sapins plantés en pleine Canzlei Strasse, le Maître lui-même, et la Materna, et Niemann, et Scaria, et tous les artistes que réunissait, à l'issue des représentations de 1876, une pensée commune d'admiration et de respect. On a démoli la maisonnette au porche voûté, à la cour encombrée de futaies, pour construire sur ses fondations le bâtiment rébarbatif de la Poste et du Télégraphe.

Finis, les épanchements et les enthousiasmes débordants. Closes, les lèvres qui accueillaient par des *Hoch!* et des *Vivat!* l'entrée des artistes aimés. Le public cosmopolite qui d'Amérique, d'Angleterre, de France, de Russie, d'Espagne et d'Italie accourt chaque année, les poches pleines de dollars, de livres et de rou-

bles, a bouleversé la physionomie de la petite ville franconienne. Il a l'admiration guindée, et le snobisme des gens en smoking et en chapeau Jameson a exilé la ferveur de ceux de jadis, de ceux qui s'en allaient, le cœur plein d'allégresse, vers la Cité sainte, en un pèlerinage d'art réconfortant.

On trouvera une source à Bayreuth. On en fera jaillir une. On bâtira un Casino. Et dans ce Casino un entrepreneur intelligent établira une roulette et des tables de baccara. Il y a déjà, à trois kilomètres de la ville, un petit lac, le Röhrensee, jadis sommeillant dans les roscaux, qui, depuis deux ans, a été transformé en « pièce d'eau » avec barques à voiles, ponts rustiques et tout le tremblement. Qu'on proclame à ses eaux une vertu curative, et le tour sera joué. Actuellement on ne rencontre encore sur ses bords, à l'ombre des frênes et des saules qui se mirent dans son limpide cristal, que des familles de paisibles Bayreuthois ou quelque couple enlacé cherchant le mystère. Mais demain? Quand les chapeaux Jameson auront trouvé le chemin du Röhrensee comme ils ont rendu impraticable celui de la Siegesthurm, si solennelle autrefois dans la solitude des forêts de pins qui l'encerclent, ce dernier coin de silence et de recueillement aura disparu...

Le Bayreuth découvert par Wagner était adorable. On y était mal nourri, logé médiocrement, mais on y vivait, du matin au soir, dans une atmosphère d'art, et rien ne troublait la sérénité des impressions profondes que faisaient éprouver les incomparables *Festspiele*. Aujourd'hui, Bayreuth est devenu « confortable » et passablement crispant. L'imminence d'un Bayreuth-Bains fait frémir. Et l'on comprend de mieux en mieux la sagesse — qualifiée folie — du roi Louis qui s'offrait, quand il en avait la fantaisie, le royal régal d'une représentation dont il était le spectateur unique.

Réouverture du Théâtre de la Monnaie.

La Monnaie, qui a fait peau neuve, la Monnaie repeinte, rafraîchie, illuminée du haut en bas à l'électricité, s'est ouverte la semaine dernière aux provinciaux en redingote, aux Anglais en tenue de cyclistes et à de très rares Bruxelles, de passage en Brabant entre la villégiature maritime et le séjour aux champs.

Samson et Dalila et *Faust* ont servi de rentrée à la troupe d'opéra, le *Barbier de Séville* et *Manon* aux artistes de l'opéra comique. Peu de changements dans la distribution de l'an passé, et partant peu d'observations pour la critique. M. Boyer a pris possession du rôle de Lescaut, dans lequel il apporte les qualités de chanteur consommé, de diseur incomparable et d'acteur expressif qu'on lui connaît. M^{me} Raunay s'est assise, pour la première fois, au rouet de Marguerite. La distinction de son jeu, ses qualités de musicienne sûre d'elle-même lui ont fait donner à l'héroïne de Goethe une physionomie attachante, bien que le rôle ne convienne nullement à la voix de l'artiste, mieux timbrée dans le médium et dans le grave que dans les registres élevés. Il est étonnant que les directeurs ne s'en soient pas aperçus.

Quelques débuts, en général accueillis avec sympathie : le nouveau ténor, M. Imbart de la Tour, a fait apprécier dans le personnage de Samson le charme d'une voix agréable, bien conduite, d'une articulation nette et d'une mimique exempte de cabotinage. M. Dantu, chargé du rôle de Faust, n'a pu donner encore, en proie à « l'émotion inséparable », ce que semble faire présager un organe harmonieux et particulièrement séduisant dans les

passages de tendresse mais qui a besoin, pour se développer, d'une quiétude qui manquait visiblement à l'artiste le soir de ses débuts. A côté de lui, M. Dufranne, le brillant élève de M. Demest, récemment sorti du Conservatoire, a dit avec fermeté, d'une belle voix sonore et sans trop d'émotion apparente, les malédictions de Valentin. M^{lle} Maubourg a chanté avec quelque agitation les couplets de Siebel. Encadrées dans le personnel sûr et « d'attaque » de l'an passé : M^{lle} Armand, M^{me} Landouzy, MM. Seguin, Bonnard, Cadio, Gilbert, etc., les nouvelles recrues ont, somme toute, bravement essuyé le feu. A l'heure où paraîtront ces lignes s'engagera plus sérieusement la bataille. Nous aurons à apprécier, dans *Lohengrin*, en même temps que les seconds débuts de M. Imbart de la Tour, les débuts de M^{lle} Kutscherra, la cantatrice tchèque qui remporta l'hiver dernier aux Concerts Ysaye un succès unanime, et ceux de M^{lle} Goulancourt, à qui la direction a confié d'emblée la lourde tâche d'incarner Ortrude.

CONCOURS

Le Collège échevinal de la ville de Gand met au concours entre les artistes belges le recto des titres du nouvel emprunt de conversion.

Le format du recto des titres mesurera quarante centimètres de hauteur sur vingt-sept centimètres de largeur. L'espace réservé pour l'impression du texte à y insérer sera de vingt-deux centimètres de hauteur sur quatorze centimètres de largeur.

Les projets, entièrement achevés et prêts à pouvoir être transformés en clichés typographiques pour l'impression, devront être remis au secrétariat communal avant le 30 septembre 1896. Les noms et adresse des concurrents seront mis sous enveloppe cachetée avec une marque correspondant à celle du dessin.

Une prime unique de trois cents francs sera allouée à l'auteur du projet jugé le meilleur. Le dessin auquel la prime aura été accordée deviendra la propriété de la Ville. Les dessins non primés seront tenus à la disposition des concurrents au secrétariat de la Ville. Ces dessins devront être enlevés au plus tard le 1^{er} novembre prochain.

La *Ligue Vélocipédique belge* met au concours le dessin d'un diplôme symbolisant le Sport et le Tourisme vélocipédiques et portant l'insigne de la Fédération ou les armes de la Belgique. La forme et la dimension du diplôme sont laissés au choix des concurrents, qui pourront présenter également des projets monochromes ou polychromes. Un premier prix de 50 francs et un second de 30 francs seront décernés aux vainqueurs. Les dessins devront être envoyés au secrétariat général, 180, rue Royale, à Bruxelles, sous pli cacheté et recommandé, avant le 1^{er} octobre.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale de l'*Union de la Presse périodique belge* a réélu membres du comité pour un terme de deux ans MM. Armand Lepère et Gaston Beirlaen. Les autres membres sortants ayant manifesté le désir de ne plus voir renouveler leur mandat, sont remplacés par MM. Octave Maus, Paul Otlet, Oscar Schepens et Emile Adrien. Sur la proposition du comité, le titre de président honoraire de l'*Union de la Presse périodique belge* a été décerné à l'unanimité des membres présents à M. Liévin Coppin, président sortant.

Le Conseil d'Administration pour l'exercice 1896-1897 est composé comme suit : Président d'honneur : M. Jules Guillery, ministre d'Etat; président honoraire : M. Liévin Coppin; président effectif : M. Octave Maus; vice-président : M. Joseph Kloth; secrétaire : M. Gaston Mertens; trésorier : Henri Bossut; bibliothécaire : Oscar Schepens; syndics : MM. Armand Lepère, Georges Van Melckebeke et Emile Adrien; conseillers : MM. Paul Otlet, Gaston Beirlaen, Léon Van Neck et Emile Gilson.

L'inauguration du monument Alfred Verwée aura lieu à Knocke le 21 septembre, à 4 heures.

Voici la nomenclature des tableaux nouvellement acquis par le gouvernement pour les collections du Musée moderne de peinture : Artan, *la Mer du Nord*; H. De Braekeleer, *l'Échoppe*; C. Dell'Acqua, *Dulila*; Hennebicq, *la Chapelle de Saint-Isidore*; Gilsoul, *Un Soir de novembre*; Raffaëlli, *le Marchand de mouron*; Raffaëlli, *le Chevet de Notre-Dame à Paris*; J. De Vriendt, *le Chant de Noël*.

Ces œuvres, exposées depuis hier samedi dans une des salles du Musée moderne, seront visibles pour le public jusqu'à samedi prochain, 18 courant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Les ouvrages présentés cette année au grand concours d'architecture seront exposés dans une des salles du Musée moderne de peinture (rue du Musée, n° 4), où le public sera admis à les visiter à partir de demain lundi jusqu'au lundi suivant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Aujourd'hui dimanche, à 7 h. 1/2, le Cercle dramatique *De Toekomst* donnera, au bénéfice de la souscription pour le monument à Jean Volders, la première représentation de *la Pâque socialiste*, drame en 5 actes de E. Veyrin, précédé de *Honger!* drame en un acte, en flamand, de N. De Tière.

Mercredi prochain, 16 septembre, au Théâtre du Diable-au-Corps, première représentation de *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux, poème de Rham-sès II, musique de L. Martinz, dessins d'Amédée Lynen, projections de Georges Glorieux.

Tableaux : I. La période primitive. II. La période carbonifère. III. L'âge de pierre. IV. Jules César. V. Les Croisés. VI. La zone neutre. VII. Bruxelles-Port-de-Mer.

Sous le titre *Art et Critique*, bulletin mensuel du *Cercle des Beaux-Arts*, paraît à Liège, depuis le mois d'août, un journal illustré dont nous saluons avec sympathie la naissance. Les deux numéros sortis des presses de M. Bénard contiennent, outre un texte intéressant et varié, une planche de M. Auguste Donnay pour un drame lyrique nouveau de M. Sauvenière, *Sangahall*, et la reproduction de l'affiche de M. Ubaghs pour l'exposition d'affiches qu'ouvre aujourd'hui même à Liège le *Cercle des Beaux-Arts*. Bonne chance et bon succès à *Art et Critique*. Décidément Liège se réveille à la vie artistique.

A propos du *Cercle des Beaux-Arts*, ajoutons que dans sa dernière assemblée générale, le Cercle a admis, en principe, le projet de remplacer son exposition générale annuelle par des expositions spéciales mensuelles. La commission a été chargée de se mettre à la recherche, dans le centre de la ville, d'un local pouvant convenir à ces salonnets.

L'assemblée a également décidé qu'une tombola d'œuvres d'art serait organisée en 1897.

L'Indépendance annonce que la peu artistique palissade qui enclôt le jardin de l'hôtel de Mérode du côté de la place Poelaert va disparaître pour être remplacée par la grille en fer forgé que l'on projette, depuis si longtemps, d'établir en cet endroit.

Cet achèvement de la place Poelaert a duré assez longtemps, d'ailleurs, et il est temps que l'on ménage à notre palais de justice un accès convenable. Les retards ont eu, dit-on, pour cause, la difficulté qu'il y avait à mettre d'accord les trois pouvoirs qui

devaient intervenir : le gouvernement, la province et la ville. L'accord serait aujourd'hui conclu.

Une commission spéciale vient d'être nommée pour veiller à l'aménagement de la place. Elle se compose de MM. Putzeys, ingénieur, et Samain, architecte, représentant la ville de Bruxelles; Lagasse, ingénieur des bâtiments civils, et Royer, ingénieur de la province.

La ville de Bruxelles vient de répartir l'exécution du monument Anspach entre trois de nos meilleurs artistes.

La statue de saint Michel qui doit couronner l'obélisque a été confiée à M. P. Braecke, élève de De Vigne; les deux figures allégoriques, devant représenter l'une le courage civique et l'autre les franchises communales, seront exécutées par M. J. Dillens; enfin, l'exécution des six cracheurs qui entourent le bassin a été confiée à M. Godefroid De Vreese.

M. Xavier de Cock, artiste peintre, est décédé inopinément à Deurle le 11 août, à l'âge de 78 ans.

Né à Gand le 20 mars 1818, M. Xavier de Cock, qui avait longtemps habité Barbizon, était un habitué des Salons parisiens où son talent était tenu en grande estime.

Pierre Benoit met en ce moment la dernière main à son opéra *Pompéïa* qui sera exécuté cette année par la troupe lyrique du Théâtre Flamand d'Anvers.

La jolie affiché d'Henri Meunier pour les concerts Ysaye a été aussi appréciée à l'étranger qu'en Belgique. L'artistique publication de l'imprimerie Chaix, *Les Maîtres de l'Affiche*, lui fait l'honneur de la reproduire dans sa livraison de septembre, avec diverses affiches signées Jules Chéret, Pierre Bonnard et Gaston Moury.

Théodore Rombouts, Gaspard De Crayer, les Teniers, les Biset, Louis et Anne De Deyster, les Van Hellemont et les Van Orley sont biographiés dans les trois livraisons de *l'Art flamand* qui viennent de paraître.

Les œuvres de ces artistes sont, on le sait, des plus intéressantes. Les unes contiennent les traditions du XVI^e siècle, les autres implantent l'esthétique des petits maîtres qui ont été et sont encore en honneur chez nous.

Le *Studio* d'août s'ouvre par une étude de M. Frances Keyzer sur Eugène Carrière, avec d'excellentes reproductions de quelques-unes des œuvres de l'artiste qui furent si unanimement admirées au Salon de la *Libre Esthétique* et, à Paris, dans les galeries de *l'Art nouveau*. Dans la même livraison, un article de M. Gleeson White sur Louis Rhead, l'un des plus originaux « affichistes » américains, un récit du voyage artistique que fit au Japon un peintre anglais, M. Percy Sturdee, l'appréciation de l'éminent artiste français Aman-Jean sur l'exposition de la New Gallery, etc.

Le dernier fascicule de la *Plume* contient le cinquième des huit cahiers consacrés à Félicien Rops et à son œuvre. Texte par Arsène Alexandre, Henri Detouche et Charles Formentin. Reproductions : Le frontispice de *l'Histoire de la sainte Chandelle d'Arras*, la couverture de *l'Uylenspiegel*, le *Marchand de sable*, le *Portrait de Félicien Champsaur*, le frontispice de *l'Initiation sentimentale* de J. Péladan, *l'Oracle du Hameau*, la *Vieille Garde*, le frontispice pour le *Vice suprême* de J. Péladan, le *Scandale*, la *Pantoufle de Cendrillon*, *Mon oncle Claes et ma tante Johanna*, *l'Huisstier*, etc.

On inaugurera dimanche prochain à Milly, près de Maçon, où Lamartine passa la plus grande partie de son enfance, un buste de l'illustre poète.

Sous le titre *Il Risveglio* vient d'être fondée à Catane, sous la direction de M. Corrado Sipione, une intéressante revue de quinzaine consacrée aux lettres, aux arts et à la science.

Bureaux : Via de Gaetani, 107.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

PROPOS DE PLAGES. — LE THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — CONCOURS DE ROME. *Exposition des projets d'architecture*. — THÉÂTRES. *Lohengrin*. Au « *Diable-au-Corps* ». A la Scala. — LA SAISON MUSICALE A BRUXELLES. — CONCOURS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. PETITE CHRONIQUE.

PROPOS DE PLAGES

Voilà l'automne! — l'automne avec son cortège de feuillages bronzés, avec sa belle mélancolie d'or, avec ses buées de nacre, avec ses ciels plus humides — et les ombres des arbres qui s'allongent dans les prés! Voilà l'automne, avec ses pommiers qui portent comme des fruits de corail, avec ses pampres et ses raisins, bénis par le soleil! Voilà l'automne à la souriante tristesse, qui allume, en même temps que des crépuscules plus pâles, les premières lampes sur les tables familiales! Et l'on songe déjà aux rentrées, aux théâtres dont les rideaux se relèvent sur des décors de toile et de carton auxquels le gaz et l'électricité soufflent une vie et un jour factices, aux tribunaux que vont repeupler les robes noires, aux cafés qui vont resplendir, par les longues soirées, de l'éclat de gros lustres, aux veillées dans les chambres de travail près de la lampe solitaire, aux diners, aux soirées, au Noël prochain, aux étrennes,

à la mort de l'année — et à la neige aussi, et aux frimas et à l'hiver qui va commencer, déjà! après le dernier éclat du soleil qui regrette l'été! Tout cela passe rapide, la vie filant comme un train express, comme un boulet qui fend l'espace et se plonge dans la terre.

On va regagner les villes. Cependant la nature se fait plus belle, plus subtile, plus aérienne. Les tons trop crus se fondent. Les nuances se vaporisent. Un voile enchanteur tombe sur tout. Les champs s'emperlent et s'irisent. Le firmament se vêt d'innombrables variétés : on dirait qu'il s'y fond des arcs-en-ciel, que des gouttes d'ambre et d'or se sont mêlées à l'azur. Les bois s'enveloppent comme d'une fine poussière lumineuse et tout prend un charme nouveau, plus discret, plus exquis, plus tendre que le charme que prodigue l'été.

Je vous écris ces réflexions assis, devant une fenêtre qui donne sur la mer, au fond d'une belle et grande plage bretonne qui répond à ce doux nom — comme parfumé d'un souvenir druidique et qui apporte comme un frisson des vieux bois où opérait la faucille des Vélédas : — La Guy Morais. Il est six heures. Une mer bleue, avec des lamelles d'écume, s'étend devant moi, ridée par le vent du soir, une mer d'un bleu suave, soyeux — très « Pompadour » sous les nuées roses qui glissent à l'horizon. Là-bas, tout au fond, les îles Chausey, pâles, — des fantômes d'îles! Plus près, les récifs des Tintiaux, sur lesquels se brisent les flots. —

A droite, des caps de rochers dont les lignes s'avancent, parallèles, jusqu'au rocher de Cancale qui surgit là-bas comme un monstre couché dans l'eau, puis la baie du mont Saint-Michel et la côte normande qui s'entrevoit, à huit lieues d'ici, fuyant vers le nord. A gauche et derrière, la pointe du Menga et plus loin, à deux lieues, Saint-Malo.

Saint-Malo! Ville étrange et superbe! Une cité du temps de Louis XIV, restée telle qu'elle était, enserrée par ses murailles et ses donjons sur l'île de pierre où elle a été construite. De hautes maisons, dont quelques-unes conservent des façades du xv^e siècle, et des ruelles tortueuses, grimpantes, pittoresques, encadrant de leurs murs anciens des marines soudaines peuplées de voiles blanches, donnent à Saint-Malo un caractère spécial, une allure unique. Son isolement lui prête des aspects de forteresse, la rend farouche, inabordable, l'emplit d'une morgue guerrière. C'est la cité des corsaires, des amiraux, des navigateurs, la patrie de Surcouf, de Duguay-Trouin, de Jacques Cartier. C'est aussi la ville des grands armateurs. Leurs hôtels, orgueilleusement, se dressent, pompeux enfants du xvii^e siècle, au-dessus des remparts et entourent toute la cité d'une existence somptueuse et solide : on sent que dans la pensée des bâtisseurs, ils édifiaient pour des siècles. C'était ces armateurs qui, aux temps passés, faisaient le commerce d'esclaves noirs. Ils n'osaient avouer franchement ce trafic, et quand ils s'abordaient entre eux, à l'heure de la Bourse, ils se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs cargaisons d'ébène. Ils ont fait de Saint-Malo une arrogante cité marchande, de grand caractère — une sorte de Hambourg breton — et qui nous a été conservé tel qu'il était il y a deux siècles. Saint-Malo n'a pas trois maisons bâties ce siècle-ci.

Saint-Malo a aussi été le berceau de Châteaubriand. Le sublime écrivain, celui qui plus que tout autre eut le don du *grandiose*, est enterré sur un grand récif, près des remparts. A marée basse on se rend à pied sec à son monument funéraire, qui est simple et modeste. Châteaubriand voulait une tombe où il pût en paix être caressé par le bruit des flots. Hélas! Il n'y semble guère tranquille. Son tombeau est un but d'excursion pour les mondains qui vont prendre les bains à Dinard, pour les touristes français qui montrent leur pays à leurs enfants et pour les nombreuses Anglaises qui mènent à cette tombe romantique les mâles qui partagent leur lawn-tennis, leur Baedeker et leur tub. N'est-ce pas qu'il y a quelque analogie entre cette sombre tombe, prétendument cachée et devenue un « objet de pèlerinage », et le fameux corbillard des pauvres de Victor Hugo charriant les restes du grand poète à travers un million de curieux, dans une apothéose de drapeaux en deuil, au milieu d'un triomphe de gloire populaire?

A côté de Saint-Malo, sur le continent, se trouvent

Saint-Servan, Dinard, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Saint-Enogat. C'est là surtout — peut-être plus qu'à Trouville — que le « tout Paris » se rend aux bains de mer. Les célébrités y abondent. L'an dernier nous y vîmes Richépin, Haraucourt, Joséphin Péladan, Henry Detouche, Rops, Judith Gautier. Le Paris intellectuel envoià une colonie qui se sale à l'onde, remplit les casinos et les villas, bruit sur les bateaux de plaisir qui descendent la Rance. Cependant les habitations ne sont guère plus séduisantes que sur les côtes de Flandre. Dinard possède, il est vrai, quelques villas de grande allure qui allongent leurs parcs jusqu'aux flots dont les écumes viennent se jeter sur des hortensias en fleurs. C'est riche, élégant, de beau ton et de belle aristocratie. Mais les horreurs qui parsèment les environs! Oh! les villas *Jeanne d'Arc*, avec leurs donjons, leurs créneaux, leurs machicoulis et leurs statues en ciment de la fameuse pucelle, juchée sur un coin de toit en zinc, avec un air d'extase qui rendrait jalouses les vaches qui regardent passer les trains! Puis des mosquées flanquées de minarets, exhibant un orientalisme « toc » d'exposition universelle, des castels moyen-âgeux avec des murs qu'on jurerait faits en bouchon! Toute l'horreur du rêve bourgeois s'érige là, accompli, tout le mauvais goût actuel sévit là, dans sa hideur, comme il s'est démontré à Ostende, à Blankenberghe, comme il entame Knocke!

Vous vous rappelez peut-être Knocke au temps où Théo Van Rysselberghe, Willy Schlobach, Dario Regoyos, Rodolphe Wytsman, y associés dans une maison où habita plus tard, pendant un an, Alfred Verwée, y peignaient leurs premières toiles? Des littérateurs — Eugène Demolder, Albert Mockel, Emile Verhaeren, Léopold Courouble, Georges Rahlenbeck — y passaient le mois d'août. C'était charmant alors, cordial et pittoresque, ce délicieux village flamand rassemblant, sous les ailes protectrices de deux moulins à vent, ses riantes maisonnettes blanches et ses toits rouges autour de son vieux clocher! On y vivait comme on aurait vécu dans un vieux tableau hollandais! Mais les bourgeois sont venus. On a spéculé sur les terrains et on a construit! On a construit des horreurs, des villas plus laides que des écuries, plus déplaisantes que des casernes! On a érigé la villa banale et veule, la villa de partout, le long du beau chemin solitaire qui traverse les dunes et mène du village au phare!

O les architectes stupides qui ne comprennent pas le rôle d'artiste qu'ils avaient à jouer! Est-ce donc un effet du hasard, un résultat du caprice des gens, si les maisonnettes, en Irlande, sourient, toutes blanches, coiffées de rouge, avec des volets verts; si les chaumières bretonnes, plus sauvages et plus tristes, sont faites de pierre grise, et possèdent des toits sombres? N'est-ce pas

que les premières répondent aux sourires de la nature fraîche et colorée qui s'épanouit autour d'elles? N'est-ce pas que les secondes participent à la grave mélancolie qui plane sur la Bretagne entière? N'est-ce pas que toutes sont faites avec les matières du sol sur lequel elles reposent et auquel elles tiennent ainsi doublement! C'était, pour l'aménagement des cités balnéaires, la vérité à comprendre. Il fallait, pour les villas, s'inspirer des types des maisons locales, et cette inspiration les eût mises en communion avec le ciel des plages ou des falaises. On n'y a pas pris garde. L'essentiel c'était, pour le spéculateur, de construire à bon marché en donnant à la construction un aspect luxueux — luxe de pacotille, évidemment. Pour le bourgeois, tout consistait à démontrer aux passants qu'il était riche.

Aussi les vrais passionnés de l'océan fuyent-ils avec horreur ces endroits envahis par la banalité bourgeoise. Et c'est pourquoi je vous écris cet article à bâtons rompus du fond d'une plage bretonne, sauvage et douce, étendant entre les rochers de la côte une large langue de sable où l'onde frissonnante arrive s'étaler, pure comme le cristal. Le soleil couchant dore les bois de sapins penchés sur la mer. Des paysans ramènent aux étables des vaches au pelage roux que le soir incendie de ses feux. Là-bas, sur une éminence, une ferme flanquée d'un gros bouquet d'arbres et d'un moulin à vent fait songer aux fermes des environs de Bruges. A côté d'elle, dans le fouillis des chênes, des lisières et des haies, avec son moulin abandonné, son clocher coiffé comme d'une poire d'ardoises, son castel, le village de Saint-Méloir-des-Ondes ressemble à une gravure de Dürer. Au loin sur la mer, qui a pris un ton froid et déjà ténébreux, glissent les voiles des barques de pêche qui regagnent Cancale. Une bande de canards sauvages passe en criant au-dessus des champs. Du côté de Saint-Malo la lune fauche le ciel d'une faucille brillante. On sent que la nature se prépare à la nuit, et de tout cela s'exhale une majesté tendre et sublime.

Le Théâtre de la Maison d'Art

On se rappelle les intéressantes représentations d'œuvres de Maeterlinck, de Van Lerberghe, de Th. de Banville et d'Ibsen qui furent données l'an dernier à la Maison d'Art. Cette tentative sera continuée pendant la saison prochaine sous la direction de M. Mouru de Lacotte.

Dès à présent, celui-ci s'est assuré la primeur d'œuvres des plus curieuses dans le répertoire nouveau et dans celui du passé. Citons notamment : *La Comédie de l'amour*, 3 actes d'H. Ibsen; *Léonarda*, 4 actes de Björnson; *Les Fiançailles*, 3 actes de Brandès; *Germinie Lacerteux*, le beau drame d'Ed. de Goncourt, qui ne fut jamais représenté en Belgique; *Le Coup de grâce*, drame en un acte de Heyse, œuvre très curieuse à laquelle J. Lemaitre consacrait dernièrement tout un feuilleton très élo-

gieux des *Débats*; *La Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle Adam; *L'Occasion*, un acte curieux et bien oublié de Prosper Mérimée, — et sans doute aussi *Le Premier Distillateur*, 6 tableaux de Tolstoï avec adaptation d'airs populaires russes, et *A quoi rêvent les jeunes filles*, de Musset, jamais représenté.

Les représentations organisées par M. Mouru de Lacotte auront lieu par abonnement. Elles seront précédées de conférences.

Parmi les principaux artistes qui ont bien voulu se charger de l'interprétation et dont nous publierons prochainement la liste complète, citons dès à présent M^{lle} Maguera, fondatrice du Théâtre d'Auditions à Paris, M^{lle} Renée Cogé, qui tint avec tant de succès les premiers emplois au Théâtre Molière, l'excellente Louise France, du Théâtre Libre, M^{lle} Elisabeth Wissocq, la remarquable artiste de l'Odéon, M^{lle} A. Guillaume, MM. Montigny, très apprécié au Théâtre du Parc, l'an dernier, actuellement engagé à l'Odéon, Mevisto, l'un des principaux collaborateurs d'Antoine au Théâtre Libre, etc., etc.

Le but de l'intelligent promoteur de ce théâtre essentiellement intellectuel est non seulement d'établir à Bruxelles un théâtre du genre de l'OEuvre ou du Théâtre Libre d'Antoine, mais aussi de rendre ses représentations accessibles à tous les cercles littéraires de province.

L'un des spectacles les plus attrayants de la saison sera la représentation de *Germinie Lacerteux* qui sera, conformément au vœu d'Edmond de Goncourt, jouée *intégralement* sur la scène de la Maison d'Art. On sait qu'à l'Odéon, où ce beau drame remporta un succès considérable, on avait cru devoir supprimer deux tableaux essentiels, complément nécessaire de l'étude très fouillée du caractère de Germinie et de M^{lle} de Varandeuil. Cette représentation aura donc l'attrait d'une véritable « première ».

CONCOURS DE ROME

Exposition des projets d'architecture.

Le sujet imposé aux concurrents, *Un Musée des Beaux-Arts*, est un des plus attractifs que puissent étudier des architectes à la recherche de solutions nouvelles et d'expression moderne à donner à leur œuvre. L'édifice, isolé de toutes parts, devait être situé au milieu d'un square de 20,000 mètres carrés, et le bâtiment principal, ne dépassant pas 8,000 mètres carrés, était appelé à renfermer, outre les vestibules, escaliers et Pas-perdus, une salle de conférences, quatre salles pour l'architecture, la gravure, les estampes, les dessins, deux grands compartiments pour l'art décoratif, deux salles assez vastes pour la sculpture et, à l'étage, les galeries de peinture. A ajouter à tout cela les dépendances nécessaires : vestiaires, concierge, locaux d'administration, buffet, galeries, promenoirs, terrasses, etc.

Voyons maintenant comment les six concurrents ont interprété ce sujet et passons en revue leurs œuvres exposées en ce moment au Musée moderne.

Le *primus*, M. Cols, d'Anvers, a certes un fort beau plan du rez-de-chaussée : les locaux sont bien distribués et de proportions raisonnables et raisonnables, la salle des Pas-perdus n'est pas trop vaste, la salle de conférences est bien placée et l'auteur a eu l'audace (au lieu de deux salles demandées par le programme) de placer au centre et en travers du monument un immense hall de sculpture qui constitue le clou, l'élément attractif et intéressant

de sa composition. Nous retrouvons semblable croc-en-jambe au programme dans le projet de M. Evrard, d'Anvers : est-ce une coïncidence ou bien la reproduction d'une étude de l'année faite à l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers? L'acoustique de la salle des conférences laisserait bien à désirer avec ses deux hémicycles, ses tribunes et son contour tourmenté sans nécessité : pourquoi ne pas adopter une salle rectangulaire à plafond plat, pratiquement la meilleure au point de vue de l'émission de la voix? Il est vrai que le bon sens et les solutions rationnelles ne s'enseignent pas dans les instituts plus ou moins supérieurs! Signalons, dans la salle des pas-perdus, une grosse *ficelle* : dans les escaliers à doubles volées, deux d'entre elles mènent à une galerie-impasse qui ne donne accès à aucun local; à quoi bon alors, et pourquoi ne pas faire de grands escaliers d'une volée qui auraient bien plus grande allure? Ce sont là des relents de recettes d'école surannées.

Le plan du premier étage est peu heureux : les grands vides des salles des Pas-perdus, de la sculpture et des conférences enlèvent dans le centre la plus grande partie de la surface et il ne reste, pour la peinture, que deux longues galeries des façades latérales mal reliées, vers le milieu du plan, par deux galeries transversales. Il manque ici un circuit ininterrompu de salles qui permette au visiteur de poursuivre sa route sans revenir sur ses pas.

La façade, avec son portique à colonnes, n'offre rien de bien original; ses éléments sont bien grands d'échelle pour ceux des petites galeries qui relient mal les trois corps de bâtiments absolument débités en tranches par les cours intérieures.

En somme, projet méritant mais non exempt de tares.

A première vue, le plan de M. Augustin Van Arenbergh, de Louvain, le récent lauréat du concours triennal de l'Académie de Bruxelles, frappe par le développement excessif donné aux vestibules et à la salle des Pas-perdus; de plus, cette longue enfilade suivant le grand axe du monument conduit droit au buffet, élément accessoire, tandis qu'il faut contourner une cour de service inutile et la salle de conférences pour trouver l'entrée de celle-ci : cette salle est donc placée trop loin et nous lui reprochons aussi sa forme hémicirculaire, défectueuse pour l'audition, et qui n'est qu'un rappel condamnable des traditions des plans académiques. Les galeries-promenoirs encadrent cette salle carrément et de façon parasitaire; leur utilité est discutable, elles compromettent, plus qu'elles n'améliorent, la silhouette générale du plan et, en outre, elles se soudent mal à l'ensemble. Ces réserves faites, reconnaissons que les salles de sculpture, d'art décoratif, etc. sont de bonnes proportions et logiquement distribuées.

Bon plan du premier étage : les salles de peinture se suivent suivant un périmètre rectangulaire comme au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

La façade, rendue avec infiniment de goût et d'habileté, a le mérite d'une grande sobriété, mais malheureusement sans silhouette; la partie centrale massive, cubique, est percée seulement de trois portes et, à l'étage, d'une galerie aveugle bien inutile. N'était-ce pas l'emplacement désigné pour un triomphal et synthétique bas-relief, en quelque sorte l'enseigne de la maison?

M. Émile Lambot, de Laeken, l'heureux lauréat du dernier concours Godecharle, nous donne, dans son projet, des preuves de

son désir manifeste de sortir des sentiers battus pour se lancer hardiment à la recherche de solutions et de combinaisons nouvelles. Son plan se ressent un peu trop de ces préoccupations vaines, et bien que d'une étude très poussée, il pêche par un ample semis de piliers et de colonnes et par des effets répétés de décrochements et d'hémicycles, d'où un certain papillottage qui distrait l'œil et mange les grandes lignes. La salle des Pas-Perdus, longeant la façade principale, est, tout en semblant étroite, heureusement disposée, en ce sens qu'elle permet à la salle des conférences de se trouver près de l'entrée; c'est là une combinaison ingénieuse préférable à celles des projets précédents. Signalons aussi les salles de sculpture, d'une architecture trop touffue, et les salles d'art décoratif d'une belle venue et d'harmonieuses proportions. En résumé, ce plan a le grand mérite d'être bien tassé, sans d'inutiles cours intérieures qui disloquent la composition; il nous paraît, en outre, moins décousu et d'une plus heureuse silhouette que ceux des projets concurrents.

Le plan du premier étage est plus discutable; malgré un groupement d'une compréhension heureuse, il ne nous semble pas que les deux galeries et deux salons de peinture séparés les uns des autres par des vestibules ou des promenoirs puissent produire un grand effet d'ensemble et offrir un avantage quelconque pour les visiteurs.

La façade a, certes, le mérite de l'originalité, mais celle-ci est obtenue aux dépens du caractère particulier à exprimer : est-ce bien, en effet, un palais des Beaux-Arts qui se trouve derrière cette façade à trois travées et à deux étages, divisée et décorée par des éléments fort petits d'échelle, qui seraient mieux en situation dans une habitation privée? Il y manque des nus et des grandes lignes que le plan permettait d'espérer, mais dans maint détail on y sent toutefois l'artiste de goût.

La valeur est moins grande dans les projets de M. Joseph Evrard et de M. Jules Dries, tous deux d'Anvers. Le plan du premier est disposé en croix, la salle des Pas-perdus formant un énorme bâtiment en avant de l'ensemble des constructions : ce dispositif est contestable en ce sens qu'il ne dégage pas bien toutes les parties du monument. Le hall de sculpture a de vastes proportions comme dans le projet de M. Cols. La façade ne manque pas de goût, mais elle semble trop un décalque de certaines œuvres françaises publiées dans les croquis de l'Intime-Club.

M. Dries a une salle des Pas-perdus vaste comme pour un palais de justice et qui semble disproportionnée dans un palais des Beaux-Arts; mais le plan a de grandes lignes simples, non sans mérite. Quant à la façade, c'est plutôt une copie qu'une inspiration de celle du Musée d'Anvers.

Il est regrettable que M. Désiré Willaert, de Bruges, ne se soit pas présenté mieux armé pour la lutte; il est arrivé à produire une œuvre dont les lacunes sont visibles et nombreuses. Son plan, d'effet monotone et sans intérêt, ne nous montre qu'une série de salles rectangulaires séparées par de nombreux couloirs : c'est plutôt une sorte de schéma indiquant, dans toute sa sécheresse, un dispositif en échiquier des éléments constituant le programme. La façade, surmontée d'une piètre coupole, est faible.

A ce concours se rattache une contestation assez délicate qu'il nous paraît difficile de trancher en l'absence des arguments déci-

sifs qui ont dû motiver la décision du jury. Ainsi que le disaient, dans leur protestation au ministre, MM. Lambot, Van Arenbergh, Willaert et Dries (voir *l'Art moderne* du 19 juillet 1896), le bâtiment principal ne devait pas dépasser 8,000 mètres carrés; or, le projet de M. Van Arenbergh a été mis hors concours parce que sa superficie totale était de 11,271 mètres carrés, tandis que celui de M. Cols a été classé premier, bien que sa superficie totale fût de 9,176 mètres carrés. Pourquoi le jury a-t-il interprété le programme tantôt comme si la mesure de 8,000 mètres carrés était celle de la construction totale, tantôt comme si elle n'affectait que le bâtiment principal? Pourquoi tant d'indulgence d'un côté et tant de sévérité de l'autre? Pourquoi, suivant l'usage, n'a-t-on décerné ni second prix ni mention honorable? Est-ce (et nous consignons ici ce que nous entendons dire partout) parce que le premier est d'Anvers, que les autres sont de Louvain et de Laeken?

En toute justice, pareille décision ne peut être entérinée par le ministre qu'après les publications du rapport du jury qui doit, loyalement et correctement, faire connaître les motifs qui l'ont guidé dans son choix et dans son ostracisme; et si, par impossible, le jugement était maintenu, nous réclamerions avec vigueur des prix ou des bourses de voyage pour MM. Lambot et Van Arenbergh, qui ont, dans leurs projets, donné de nouvelles preuves d'un talent et d'un acquis incontestable.

THÉÂTRES

Lohengrin.

M. Imbart de la Tour a confirmé dans le rôle du Chevalier au Cygne la bonne impression qu'il avait produite sur les spectateurs de *Samson et Dalila*. Si la voix est un peu faible dans les passages héroïques de la partition, elle est d'un timbre charmant dans la demi-teinte. Et ce qui rend l'artiste particulièrement sympathique, c'est qu'il joue et chante avec goût, en acteur compréhensif et en musicien sûr de lui. C'est, pourrait-on dire, un Van Dyck en réduction. Sous l'armure d'argent comme sous la robe nuptiale, il a composé avec beaucoup d'intelligence son personnage et s'est fait définitivement « adopter » par le public difficile des abonnés.

M^{lle} Kutscherra, qui semble destinée surtout aux rôles dramatiques, et incarnerait, à notre avis, une superbe Brunnhilde, a dû se faire violence pour rester dans les lignes sobres du rôle d'Elsa. Un peu émue au premier acte, elle a trouvé, dans la scène d'amour, des accents de tendresse pénétrante servis par une voix chaude, étoffée. Elle a dit en chanteuse lyrique, et non en cantatrice d'opéra, le dialogue exquis du deuxième acte, ce qui permet d'espérer dans un avenir prochain des soirées d'art véritable.

Un début dans le rôle d'Ortrude : celui de M^{lle} Goulancourt, fraîchement sortie du Conservatoire avec une voix d'une étendue et d'une sonorité exceptionnelles, avec beaucoup de bonne volonté et une certaine intelligence de la scène.

Le rôle difficile et capital d'Ortrude ne devrait pas être confié à une débutante, et l'on conçoit qu'il y ait eu, à ce propos, quelque mécontentement de la part des spectateurs. Ceci réservé, il y a lieu de louer M^{lle} Goulancourt pour la belle vaillance qu'elle a montrée. Qu'elle modère les éclats de sa voix perçante, qu'elle joue avec plus de simplicité et de calme, elle prendra place, au bon rang, parmi les pensionnaires de la Monnaie.

Il y a quelqu'un dont l'exemple peut être utile à tous ses camarades : c'est M. Seguin, toujours excellent, qu'il représente le félon chevalier de Telramund, le fidèle écuyer Kurwenal, le poète-cordonnier ou le père des dieux. Il a, comme précédemment, composé magistralement le rôle de Frédéric. M. Journet dans le rôle du roi Henri et M. Gilibert dans celui du héraut ont complété avec talent l'interprétation très applaudie de *Lohengrin*.

Au « Diable-au-Corps ».

Grande « première », en joyeux tralala, au petit théâtre de la rue aux Choux, assiégé, dès 9 heures, mercredi dernier, par la foule enthousiaste. Artistes, hommes de lettres, jolies femmes, critiques sérieux et autres ont fait à la nouvelle « fantaisie lyrique en sept tableaux » de MM. Rhamsès II, L. Martinz et A. Lynen un succès triomphal.

C'est de Godefroid de Bouillon qu'il s'agit cette fois — de Godefroid de Bouillon dont les origines ataviques sont recherchées aux époques préhistoriques où la terre était encore noyée sous les flots océaniques

Peuplés uniquement de quelques trilobites,
Crustacés incomplets et mucilagineux.

On nous montre les forêts mystérieuses et vierges de la période carbonifère où, sur le thème d'amour de *Faust*

... le doux plésiosaure
Va faire un brin de cour au tendre iguanodon,

puis une grotte de l'âge de pierre habitée par les premiers êtres humains dont une ombrelle protège à peine la nudité contre les rayons indiscrets du jour. Après quoi l'on passe sans transition à Jules César, aux Croisades, à M. Buls qui finit par prendre sans vergogne la place du héros populaire sur le socle de la place Royale... Et la prévoyance des auteurs ouvre une échappée sur l'avenir en nous offrant, dans *Bruxelles-Port-de-mer*, le spectacle des innombrables bateaux que monte si allègrement le caractère railleur de nos concitoyens...

Pareille donnée échappe à l'analyse. Mais ce qu'il importe de constater, et de louer hautement, c'est l'art parfait avec lequel ces facéties sont mises en scène. Amédée Lynen a composé pour cet amusant spectacle des ombres exquises, et M. Luiz Martinz, qui n'est autre, croyons-nous, que le bon chansonnier Baur, a brodé sur l'exhilarant livret de Rhamsès II une partition charmante dans laquelle s'enchaînent nombre de motifs connus, toujours choisis avec à-propos et d'un rapprochement irrésistiblement bouffon. C'est la plus jolie représentation du « Diable-au-Corps », et peut-être le meilleur spectacle de ce genre qui ait été composé jusqu'ici, sans faire d'exception pour le frère aîné du Cabaret brabançon, l'illustre et triomphant « Chat Noir ».

A la Scala.

Un souvenir, enfin, au Théâtre minuscule que nous montra, sous la direction de M. Helwett, la Scala. Avec une perfection inégalée jusqu'ici, M. Helwett fait mouvoir sur une scène en miniature des amours de petites marionnettes qui saluent, chantent, dansent comme de grandes personnes. Et non content de nous montrer le spectacle, il exhibe le théâtre lui-même, les dames qui lorgnent et s'éventent aux avant-scènes, le chef d'orchestre attentif aux répliques, les musiciens suivant méticuleusement le rythme du bras directorial... C'est charmant, et le succès a été, faut-il le dire? unanime.

La Saison musicale à Bruxelles

Indépendamment des quatre concerts du Conservatoire dont l'un sera consacré, dit-on, à la *Passion selon saint Mathieu* de Bach, les Concerts populaires et les Concerts Ysaye nous préparent une série d'auditions d'un intérêt exceptionnel.

M. Joseph Dupont se propose d'ouvrir la série de ses matinées par une sorte de festival consacré à Camille Saint-Saëns, dont la présence est requise à Bruxelles par l'exécution de ses nouvelles œuvres au Théâtre de la Monnaie. M. Saint-Saëns prendra part personnellement comme pianiste au premier concert populaire, entièrement consacré à l'audition d'œuvres de sa composition orchestrales, instrumentales et vocales.

L'un des concerts populaires suivants sera dirigé par M. Richard Strauss, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich, qui conduira plusieurs de ses œuvres, notamment ses poèmes symphoniques *Till Eulenspiegel* et *Tod und Verklärung* (Mort et Rédemption). M^{lle} Terpina, de l'Opéra de Munich, et l'une des artistes les plus fêtées de l'Allemagne, prètera probablement son concours à cette audition.

On entendra aussi aux Concerts populaires le jeune violoncelle Gerardy, dont le monde entier a acclamé le précoce et merveilleux talent, et qui ne s'est pas encore fait entendre à Bruxelles. Enfin, la saison sera close par une sorte de festival en quatre journées, coïncidant avec l'ouverture de l'Exposition, et qui sera consacré à l'audition d'un grand nombre d'œuvres d'artistes belges. Le dernier jour serait consacré à l'exécution d'une cantate de Bach et de la neuvième symphonie de Beethoven, sous la direction de Hans Richter.

Non moins intéressant est le programme des Concerts symphoniques dirigés par M. Eugène Ysaye. Ils s'ouvriront par une matinée où se fera entendre M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste français, professeur au Conservatoire de Paris, qui donna l'année dernière avec Ysaye, à la salle Pleyel, une série sensationnelle de concerts consacrés à la Sonate pour piano et violon.

Pour les artistes du chant, la Société des Concerts Ysaye espère faire entendre le célèbre baryton français Maurel, qui n'a jamais chanté à Bruxelles, et M^{lle} Gulbranson, la cantatrice norvégienne qui vient de jouer avec tant d'éclat le rôle de Brunnhilde à Bayreuth.

Le clou des six concerts sera, sans aucun doute, celui où MM. Ysaye et César Thomson, les deux grands protagonistes de l'école belge du violon, se feront entendre concurremment. M. Thomson jouera le concerto de violon de Brahms, inédit à Bruxelles, et les deux illustres maîtres de l'archet joueront ensemble le concerto pour deux violons de Bach. Voilà qui ne sera point banal.

Pendant une courte absence de M. Ysaye, que des engagements appellent à l'étranger, M. Félix Mottl viendra diriger l'orchestre, veuf de son chef accoutumé, et il sera accompagné de M^{me} Mottl, qui chantera à cette occasion pour la première fois à Bruxelles.

Le sixième et dernier concert aura lieu avec le concours de la Société chorale *La Légia*, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, et sera consacré à l'audition d'œuvres modernes pour chœurs et orchestre.

CONCOURS

Le comité du monument à élever à Tournai à la mémoire des soldats français tombés en 1832 sous les murs d'Anvers a décidé d'établir un concours entre les artistes pour l'érection de ce monument.

Les artistes qui désirent y participer sont priés de s'adresser, avant le 1^{er} octobre prochain, au président, 2, chaussée de Lille, qui leur donnera tous les renseignements et conditions.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : M. A. Van den Nest, président.

CHICAGO. — *The Art Institute*. 21 octobre-6 décembre. Délais d'envoi : notices, 29 septembre ; œuvres, 3 octobre. Transport gratuit par l'entremise des agents de la société. Renseignements : M. W.-M. R. French, directeur.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1^{er} février ; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde. Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30 ; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre ; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Renseignements : M. Adam, président, 27, rue Victor Hugo, Nancy.

NANTES. — Exposition de la Société des Amis des arts (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m,50 ; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %.

REIMS. — Exposition internationale d'affiches : 7-17 novembre. Renseignements : M. A. Henriot, président, rue de Mars, 6.

ROTTERDAM. — Exposition du *Kunstkring*. 11 octobre-3 novembre (par invitations). Renseignements : P.-C. De Moor, vice-secrétaire.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1^{er} janvier 1897 ; œuvres, 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.

PETITE CHRONIQUE

L'architecte Hankar vient de réaliser, avec la collaboration de M. Crespin pour la décoration, l'installation de magasin la plus jolie et la plus pratique qui ait été tentée à Bruxelles. Il s'agit des magasins et ateliers de M. Clasens, que les agrandissements de la *Taverne royale* ont forcé de quitter le coin des Galeries Saint-Hubert pour aller emménager en face, rue de l'Écuyer. Avec un goût très sûr, M. Hankar a composé pour les deux salles du rez-de-chaussée un ensemble élégant et sobre qui a le mérite, assez rare de nos jours, d'être neuf sans être britannique. Armoires à rayons, comptoir, glaces d'essayage, bureau, chaises, lustres, et jusqu'au porte-parapluies, et jusqu'à la presse à copier, tout a été dessiné avec le souci de constituer un mobilier à la fois pratique et élégant. Aux tons chauds de l'acajou des boiseries s'harmonise très heureusement le vert glauque et les jaunes pâles du tapis, du plafond et de la frise, dont la feuille de marronnier forme le principal motif ornemental. Voilà certes une réussite qui, dans l'attachante question des industries d'art, console des bévues commises par le bruyant et stérile cortège de « l'Art à la rue ».

Signalons aussi, dans le même ordre d'idées, la jolie décoration du magasin de modes nouvellement ouvert par M^{me} Elisa Monnaye, Montagne de la Cour. Ici l'on s'est borné aux meubles de style, à l'ornementation traditionnellement Louis XV. Mais

l'installation est bien comprise et d'une coquetterie appropriée à sa destination.

Les peintures foraines dont on a barbouillé le vestibule de l'Hôtel des Postes excitent l'aburissement des artistes et la stupéfaction des étrangers qui vont réclamer aux guichets leur correspondance. C'est inénarrablement comique. Pourquoi, si l'on recherchait cette note, n'avoir pas confié l'entreprise au facteur pensionné dont les compositions allégoriques et autres font chaque année, aux *Indépendants*, la joie des visiteurs? Ce facteur eût été *the right man in the right place*.

Qu'on se hâte, de grâce, de recouvrir d'une solide couche de peinture ces burlesques et enfantines images, indignes d'un pays qui, bien que la zwanze y fleurisse, a le respect de la ligne et le culte de la couleur.

Nous sommes heureux d'être les premiers à annoncer l'apparition, à la fin du mois d'octobre, du nouveau livre d'Eugène Demolder : *Le Royaume authentique du grand saint Nicolas*. La couverture de ce livre a été composée à l'aquarelle par Félicien Rops. C'est la deuxième couverture de livre qu'aura faite le grand artiste. La première était pour les *Légendes flamandes* de Charles De Coster. Le frontispice du *Royaume authentique de saint Nicolas* est aussi de Félicien Rops. Les dessins — hors texte — du livre sont de MM. Degouve de Nuncques et Etienne Moranne, celui-ci un des meilleurs élèves de Rops.

En même temps que le livre paraîtra la *Légende d'Yperdamme*. C'est la réunion des contes d'Yperdamme et des récits de Nazareth, revus et définitifs. Ce livre d'Eugène Demolder contiendra un frontispice et un dessin de Rops. La couverture à l'aquarelle, les autres dessins hors texte et les culs-de-lampe seront d'Etienne Moranne.

Eugène Demolder travaille également à un livre intitulé : *Les Lumières*, qui paraîtra en mars prochain et sera illustré par les mêmes artistes, et à un livre de critique sur quelques peintres contemporains.

La maison Breitkopf organise une tournée de l'orchestre Colonne, de Paris. La première audition à Bruxelles de cette phalange célèbre est, dès à présent, fixée au 18 octobre. Elle aura lieu à l'Alhambra avec le concours du jeune violoniste belge Løwensohn. L'orchestre Colonne ira ensuite à Liège, Anvers et Gand. La maison Breitkopf organise aussi un concert avec le concours de M^{me} Brema, qui doit, en novembre, venir donner une série de représentations à la Monnaie.

Hier, chez Joseph Wieniawski, qui avait réuni à sa table hospitalière Edouard Lassen et Schulhoff, de passage à Bruxelles, il fut question de Rossini, dont on rappela quelques anecdotes amusantes et inédites.

Un jour, un Anglais se présenta chez lui en ces termes : « Maître, je suis venu tout exprès à Paris pour vous voir... — Ah ! très bien, répliqua Rossini en se cambrant et en se plaçant au milieu de la salle. Vous pouvez faire le tour ! »

Dans une soirée, la Patti, alors à ses débuts, chanta devant le maître l'air du *Barbier de Séville*. Strakosch était au piano. La jeune cantatrice et son accompagnateur rivalisèrent, paraît-il, de virtuosité pour ajouter au texte des traits et des fioritures de leur façon. Rossini applaudit beaucoup et s'approchant de la Patti : « Il est charmant, ce moreeau, dit-il ; de qui est-il ? » Et comme l'artiste, interloquée, répondait en balbutiant : « Mais, maître, c'est... le *Barbier* ! », l'illustre compositeur lui prit gentiment le menton en disant : « Toujours espiegle, cette petite ! »

Ses mots étaient parfois cruels. Liszt lui ayant demandé la faveur de lui soumettre son poème symphonique *Les Préludes*, qu'il venait de composer. Rossini écouta attentivement l'œuvre, et lorsque l'auteur, ruisselant, quitta le piano, le maître, pour tout éloge, s'écria avec enthousiasme : « Quels doigts ! »

M. Adolphe Samuel, dont le *Christus* remporta un si grand succès à Gand, à Cologne et à Bruxelles, vient de terminer une *Messe* qui promet d'être intéressante si l'on en juge par l'idée qui

a guidé l'auteur dans cette composition. « Je n'ai pas songé à faire de la musique, écrivait-il à un ami, mais seulement à exprimer ce que doivent ressentir ceux qui assistent aux offices. »

Le compositeur Albeniz vient de se rendre en Allemagne pour y faire représenter l'une de ses œuvres lyriques, *Pepita Jimenés*, devenue populaire en Espagne où elle a été accueillie avec grand succès à Barcelone et à Madrid.

M. Ernest Chausson vient d'achever un *Poème pour violon et orchestre* qu'il a dédié à Eugène Ysaye. Cette œuvre, encore inédite et qu'on nous dit être extrêmement remarquable, figurera aux programmes des prochains concerts de la *Libre Esthétique*.

Le théâtre de Carlsruhe vient de reprendre, sous la direction de M. Motl, les *Troyens à Carthage* de Berlioz. L'ouvrage a obtenu un succès colossal, nous écrit un de nos correspondants. On a fait fête aux artistes et particulièrement à l'éminent chef d'orchestre qui a dirigé l'œuvre avec une sûreté et une autorité extraordinaires.

M. Victor Henry, l'un des écrivains les plus distingués de la Presse quotidienne, vient de mourir à Bruxelles. Il collabora au *Journal d'Anvers*, dont la direction lui fut confiée, à l'*Universel*, au *Journal de Bruxelles*, à la *Patrie* de Bruges, au *Bien public* de Gand, etc. L'humour et la justesse d'observations de ses articles lui créa dans le monde des lettres une situation en vue. Sa mort excite d'universels regrets.

M. Franz Jourdain fait, dans le *Journal des Artistes*, à propos des concours d'architecture, une remarque qui pourrait s'appliquer à d'autres pays qu'à la France : « Dans les concours d'architecture — dans tous sans exception — on connaît d'avance les noms des jurés qui sont sempiternellement les mêmes. Les concurrents préparent donc des projets qui plairont à leurs juges, juges dont ils connaissent à fond les préférences, dont ils sont les élèves et auprès desquels ils vont solliciter des conseils, dans la période d'étude. Chacun s'appuie sur un protecteur assuré dans le jury, et l'innocent qui braverait un concours sans être ni grand-prix de Rome, ni élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ni architecte du gouvernement, ni décoré — possédait-il d'ailleurs le génie de Michel-Ange — n'obtiendrait qu'un succès de fou rire. Les quelques indépendants qui s'étaient risqués au premier concours de l'Exposition universelle ont été accueillis avec un tel dédain que, cette fois, ils ont eu le bon esprit de s'abstenir et que le combat s'est livré entre pompiers coreligionnaires ou tout au moins entre pompiers et libérateurs déguisés en classiques pour la circonstance. »

Le *Kunstkring* de Rotterdam, qui organisa en 1894 l'exposition Israëls, en 1895 l'exposition posthume d'Anton Mauve, a ouvert le 5 courant une exposition d'aquarelles et de dessins choisis parmi les plus caractéristiques des maîtres contemporains.

Les deux sociétés rivales de Munich, l'*Association des artistes* et la *Sécession*, organiseront conjointement, l'an prochain, la VII^e grande exposition périodique des Beaux-Arts.

Le sculpteur Alexandre Charpentier ouvrira à Paris, en décembre, une exposition comprenant l'ensemble de ses œuvres : sculptures, lithographies, étains, cuirs gaufrés, céramiques, bijoux, bibelots d'art, etc.

La *Maison d'Art* met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE CORTÈGE DE SAINT-LAMBERT A LIÈGE. — QUELQUES PENSÉES D'EMERSON SUR L'ART. — BIBLIOGRAPHIE. *Bloei*, par Edmond Van Ofel. *Le Jubilé de C. Saint-Saëns à l'occasion du cinquantenaire de son premier concert. La Vie d'Ostende*, par Mars. — IMAGERIES MURALES. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Carmen*. — REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — PETITE CHRONIQUE.

Le Cortège de Saint-Lambert à Liège.

Il dut y avoir, par ce dimanche de pluie, plus d'un croyant, plus d'un cœur simple, jouissant et s'épanouissant à la vue de tous ces trésors, de toutes ces vieilles châsses exhumées des sacristies et des coffres-forts où la prudence les renferme, il dut y avoir quelques âmes qui s'envelopperent de joyeux orgueil et qui se trouvèrent plus heureuses pour avoir contemplé toutes ces richesses, tous ces trésors d'art, tout ce pompeux décor. Ces âmes-là sont de celles que la vie du passé contente, et qui, fortes peut-être aussi d'une impulsion ancienne traversant les générations pour les atteindre, n'ont pas aussi besoin que nous de voir leurs sentiments actuels, immédiats, leurs joies et leurs vies, extériorisés, magnifiés, intensifiés, synthétisés ou précisés, rendus plus sen-

sibles par l'art. Car, chose significative, en cette exhibition d'objets précieux enfermant des reliques, s'il y eut de l'art, de l'art expressif, ému et émouvant, c'était l'art du passé, l'art d'une humanité qui n'a plus de représentant à notre époque. Les rares choses que notre siècle a voulu édifier dans ce domaine ne sont que les imitations sans vie d'un travail inspiré, jadis, par une imagination pure de tout doute, par une invention naturelle libre et forte. Pour glorifier des patriotismes, des œuvres d'ardent apostolat, des héroïsmes, des sagesses et des saintetés dont l'essence est de tous les temps, que faible et peu expansif est l'enthousiasme de notre temps à nous!

Peut-être les générations précédentes s'agenouillèrent-elles trop profondément devant ces choses, et cessèrent-elles d'en voir le côté simple et humain, que percevaient si bien les artistes du moyen-âge. Et nous, la tête remplie de mépris ou d'exaltation pour le « sur-humain », nous ne pouvons plus revivre, pour nous en inspirer, la sommaire et rigide psychologie d'une époque qui prenait pour des réalités positives, tangibles, plausibles, nécessaires ce que nous appelons aujourd'hui, avec la reconnaissance consciente du croyant ou avec les interprétations variées de l'incroyant : le merveilleux.

Je ne sais si la race wallonne — les Liégeois en particulier — est dépourvue du sens un peu pesant de la

réalité des choses. Mais, à part tout ce qui dans ce cortège venait des temps anciens, — crosses, mitres, chapes et châsses lourdes de ciselures, de pierreries, de métaux sculptés ou ciselés, — tout, ou presque tout, avait un air de cortège carnavalesque aux couleurs parfois criardes, aux allures presque folâtres. Quelques-uns des personnages historiques étaient fidèlement grimés, costumés et représentés. Un saint François d'Assise, à l'air ascétique et pieux, une sainte Marguerite aux yeux inspirés et à la pose sculpturale, un Téméraire imposant et plusieurs autres puissants seigneurs, papes, empereurs, ducs, saints, clercs ou laïcs bien plantés sur leur char ou sur leur palefroi, n'empêchaient cependant pas leurs voisins ou leur suite d'avoir l'aspect d'une troupe de figurants sur une scène de province. Un saint Pierre souriant et rose sous une perruque de Mérovingien, agitant d'un air amène la croix de son supplice sur la balustrade de son char ; un pape ou un roi glissant de petits bonjours obliques au passage ; des saintes entourées d'une auréole de cheveux outrageusement frisottés ; et d'autres, seigneurs, pages ou écuyers assez fantaisistes en leurs accoutrements ou en leur tenue, semblaient prouver une inaptitude assez générale à comprendre la beauté possible de ce tableau vivant et mouvant. Parmi les arcs de triomphe quelques-uns étaient dignes d'une fête villageoise.

Était-ce manque de conviction, d'intérêt pour des souvenirs aussi lointains ? Quelques descendants des personnages historiques mis en scène existent encore dans la province et dans la ville de Liège. La plupart s'abstiennent de représenter leurs ancêtres, et ce lien vivant qui pour la foule unit d'une façon si saisissante le passé au présent, manquait presque complètement. Seul, le groupe des mineurs, de vrais mineurs en costume de travail, — chapeau à bords, blouse, pioche et lanterne, — puis le groupe solennel, grave, des évêques, habillés de soies aux couleurs fines, de dentelles rares et d'ors aux tons adoucis, donnaient au cortège une note de véritable poésie en même temps qu'une impression de réalité. Les mineurs au teint gris, au buste un peu courbé, aux yeux sérieux et plutôt tristes, suivaient leur saint Léonard, de l'air convaincu et dévoué des bons serviteurs qui se font une gloire d'assister au triomphe de leur maître. Ceux-là n'étaient pas dans la procession pour qu'on les regarde. Ils y venaient pour saint Léonard qui les protège, avec sainte Barbe, au fond de la « bure », et pour le plaisir d'être en si solennelle aventure, se doutant bien peu que pour aucun autre peut-être elle n'était aussi solennelle que pour eux. Les évêques, l'air heureux, bénissaient, les deux doigts levés, comme s'ils étaient entourés d'une foule avide de bénédictions. Quelques genoux plièrent-ils ? Je ne le vis pas, pour ma part ; pas même au moment où du haut de l'estrade de la place Saint-Lambert quinze

ou vingt évêques, en ligne, d'un très beau geste, bénirent l'assistance.

Toute la longue histoire de Liège avec ses résistances héroïques, ses fières franchises, ses gloires savantes, pieuses ou guerrières, que rappelaient des groupes nombreux de moines, d'archers, de corps de métier pourvus de leurs bannières, de pages, d'hommes d'armes de tous les temps, n'impressionnait pas la foule. On eût dit que plus rien dans tout ce passé dont nous sortons n'avait exalté ou attendri ceux qui devaient en reproduire quelques traits, et qu'une partie de cette représentation avait été inspirée par une joviale bonhomie vite satisfaite d'à-peu-près lestement bâclés.

Seul le martyrologe de la province raconté par l'art d'autrefois intéressait et retenait l'attention. Ces cofrets-tombeaux auxquels une imagination naïve avait donné la forme de petites maisons ou de petites cathédrales, et quelle avait ornés de panneaux d'or, d'argent, d'émail et de sculptures expressives, ou ces bustes finement et enfantinement travaillés, tout cela disait en une langue presque oubliée des choses presque oubliées aussi. Et pourtant c'était là qu'allait l'admiration, la compréhension, l'émotion peut-être de cette foule curieuse et si indifférente, si ignorante d'histoire et d'art. Mais l'art, celui qu'un sentiment profond avait inspiré, traduisait pour elle — traversant des siècles et des mondes de pensées ou d'expressions si diverses — un coin de cette âme du moyen-âge et la rendait vivante.

L'art moderne, dans ce qu'il était chargé d'interpréter, n'avait pas su se retourner vers le passé pour y puiser l'image prophétique et les germes de quelques-unes de nos joies actuelles. Ou s'il l'avait fait, c'était superficiellement et artificiellement. Est-ce la faute de notre temps, trop hypnotisé par l'avenir pour accorder assez d'importance au passé, est-ce celle de l'esprit liégeois, fait de petits morceaux et de spontanités charmantes, mais rebelle aux lenteurs des synthèses historiques et impuissant à en savourer la très vitale jouissance ? Je ne sais.

Mais le souvenir qui m'en resta fut celui de belles choses mortes qu'un peuple distrait, en route vers d'autres admirations, regarde en passant, emporté par un courant qui ne permet pas plus aux artistes qu'à la foule de s'arrêter pour prendre dans ces vies si intensément vécues toute la moelle de force et de beauté qu'elles contiennent encore.

Peut-être ceux-là seuls qui se sentent devenir vieux peuvent-ils vraiment jouir de ce qui n'est plus.

Quelques pensées d'Emerson sur l'Art.

(Traduction inédite (1)).

Tout le long de l'histoire, ce fut la mission de l'art de faire l'éducation de notre perception du beau. Nous sommes inondés de beauté, mais nos yeux ne la voient pas clairement. Il faut que le goût, endormi, latent, soit aidé et guidé par l'exposition de quelque trait isolé. Nous sculptons et nous peignons, ou nous regardons ce qui est sculpté et peint, en étudiants perpétuels du mystère de la Forme. La vertu de l'art est de détacher, d'isoler un objet du milieu, embarrassant de variété, où il se trouve. Jusqu'à ce qu'un objet se détache de l'ensemble des choses, il peut y avoir jouissance, contemplation, — mais non pensée. Notre bonheur et notre malheur sont improductifs. L'enfant vit dans une douce extase, mais son caractère individuel et sa force réelle dépendent des progrès qu'il fait dans l'habileté à séparer, à distinguer une chose de l'autre, et à n'en traiter qu'une à la fois. L'amour et toutes les passions font converger toute l'existence vers un seul point.

Certains esprits ont l'habitude, la faculté de donner une importance exclusive à l'objet, à la pensée, au mot sur lequel ils tombent, et d'en faire, pour un moment, le représentant, l'interprète du monde entier. Ceux-là sont les artistes, les orateurs, les maîtres de la société. Le pouvoir de détacher une chose de l'ensemble et de la magnifier en la détachant, est l'essence de la rhétorique maniée par l'orateur et le poète. Cette rhétorique ou pouvoir de fixer la prépondérance momentanée d'un objet, — pouvoir si remarquable chez Burke, Byron, Carlyle, — le peintre et le sculpteur en font preuve à l'aide du marbre ou de la couleur. Leur pouvoir dépend de la profondeur d'intuition qu'ils appliquent à l'objet contemplé. Car tout objet plonge ses racines jusqu'au centre de la nature et on peut facilement nous montrer comment il se fait qu'il représente le monde. C'est pour cela que toute œuvre de génie est le tyran du moment et concentre sur elle toute l'attention. Pour un moment elle semble la seule chose dont il vaille la peine de parler, que ce soit un sonnet, un opéra, un paysage, une statue, une conférence, le plan d'un temple, d'une campagne ou d'un voyage de découverte. Puis, tout d'un coup, on passe à un autre sujet, qui s'arrondit en un tout, comme le premier, par exemple, un jardin bien dessiné; et il semble qu'il ne vaille plus la peine de rien faire d'autre que de dessiner des jardins. Je trouverais que le feu est la meilleure chose du monde si je n'avais pas aussi fait la connaissance de l'eau, de l'air, de la terre. Car c'est le droit et la propriété de toutes les choses naturelles, de tous les talents originaux, de toute faculté innée, quelle qu'elle soit, d'être à leur heure le sommet du monde. Un écureuil sautant de branche en branche et faisant de la forêt un seul arbre énorme disposé selon son désir, ne satisfait pas moins l'œil, ne remplit pas moins l'imagination qu'un lion; il est beau, il se suffit à lui-même et représente bel et bien la nature. Pendant que je l'écoute, une bonne ballade occupe mes oreilles et ma sensibilité tout autant que le poème épique entendu avant elle. Un chien ou une litière de cochons dessinés par un maître réjouissent et peuvent être d'aussi belles réalisations que les fresques de Michel-Ange.

De cette succession d'excellents objets nous finissons par

(1) Spécialement écrite pour *l'Art moderne*.

apprendre l'immensité du monde, l'opulence de la nature humaine, qui peut s'étendre à l'infini dans toutes les directions. Mais j'apprends aussi que ce qui m'a étonné et fasciné dans la première œuvre, m'étonne de même dans la seconde, et que l'excellence des choses est une 1.

Aucune œuvre d'art ne devrait être isolée, fossilifiée, fixée, elle devrait être une exécution spontanée et momentanée. Un grand homme, en chacune de ses attitudes et de ses actions, est une nouvelle statue. Une belle femme est une image qui communique une noble folie à tous ceux qui la regardent. La vie d'un homme peut être lyrique ou épique, autant qu'un poème ou un roman.

Une véritable synthèse des lois de la création — en admettant que l'homme soit capable de la trouver — emporterait l'art dans le royaume de la nature et détruirait la barrière qui le sépare de la vie et le fait prendre pour le contraste de celle-ci dans la société moderne. Les sources de l'invention et de la beauté sont bien près d'être taries. Un roman populaire, une représentation théâtrale ou une salle de bal nous font sentir que nous ne sommes tous que des mendiants à la porte de l'établissement de bienfaisance du monde, — sans dignité, sans adresse ou ingéniosité. L'art est pauvre et mesquin. La vieille et tragique Nécessité n'ennoblit plus le ciseau ni le crayon, — cette vieille Nécessité qui pèse jusque sur le front des Vénus et des Cupidon de l'antiquité et fournit la seule excuse à l'intrusion de ces figures anormales dans la nature, l'excuse qu'elles étaient inévitables; l'artiste était ivre d'une passion pour la forme, il ne pouvait pas y résister et elle donnait le jour à ces superbes extravagances. Mais l'artiste et l'esthète de nos jours cherchent dans l'art la preuve ou la démonstration de leur talent, ou bien encore un refuge contre les maux de la vie. Les hommes ne sont pas satisfaits de la figure qu'ils font aux yeux de leur propre imagination et ils courent à l'art, et mettent tout ce qu'ils ont de meilleur dans un oratorio, une statue ou une peinture. L'art fait le même effort que la prospérité matérielle: il essaie de détacher le beau de l'utile, d'accomplir, en les détestant, quelques nécessités, quelques travaux ou actions inévitables, puis, les maudissant, leur tourne le dos pour courir à la jouissance. Mais les lois de la nature ne permettent pas ces séparations et ces jeux de compensations, ces partages du nécessaire et du beau. Dès que la beauté n'est plus recherchée religieusement, amoureusement, mais simplement pour le plaisir, elle dégrade celui qui la cherche. On ne peut plus atteindre la plus haute beauté, et ni toile, ni pierre, ni son, ni lyrisme ne la réaliseront; une beauté efféminée, prudente, malade, qui n'est pas la beauté, est tout ce que l'on pourra produire; car la main ne peut pas exécuter des choses plus élevées que l'âme, le caractère n'en peuvent inspirer.

L'art qui s'isole ainsi devient bientôt isolé lui-même. L'art ne peut pas être un talent superficiel, il faut qu'il remonte plus loin dans la nature de l'homme. Ainsi, aujourd'hui, des hommes qui ne voient pas la nature belle se proposent de faire une statue qui

(1) Emerson dit ailleurs que notre seule lenteur et l'incapacité de la généralité nous fait accorder le don d'éternité à certains chefs-d'œuvre. Il faudrait que chaque époque et presque chaque individu pussent créer un nouveau monde d'art. Faut-il souhaiter une aussi féroce extension de l'individualité? En tous cas, je n'ai pas peur de l'aventure, et nous croisons, pour longtemps encore, des êtres collectifs, moutonniers, incapables de nous soumettre à l'idée que nous portons en nous.

le soit. Ils trouvent les hommes sans goût, ennuyeux, inconvertis, ils les détestent et ils se consolent avec des pots de couleurs et des blocs de marbre. Ils méprisent la vie, la disent prosaïque et créent une espèce de mort qu'ils appellent poétique.

Ils dépêchent le fatigant labeur du jour pour pouvoir se lancer dans de voluptueuses rêveries. Ils boivent et mangent pour pouvoir ensuite exécuter de l'idéal. L'art est ainsi vilifié; son nom devient celui d'une chose secondaire et anormale; il s'impose à l'imagination comme une chose contraire à la nature, et il est frappé de mort du premier coup. Ne vaudrait-il pas mieux de commencer plus haut, de servir l'idéal avant de manger et de boire, de servir l'idéal en l'action même de manger et de boire, de respirer, de toute fonction vitale? Il faut que la Beauté revienne aux arts nécessaires et il faut que soit oubliée, désormais, cette distinction entre les arts utiles et les beaux-arts. Si l'histoire était sincèrement contée, si la vie était noblement vécue, il deviendrait difficile ou impossible de les distinguer les uns des autres. Dans la nature, tout est nécessaire, tout est beau. C'est beau parce que c'est vivant, remuant, reproductif; c'est utile ou nécessaire parce que c'est équilibré et beau. La beauté n'accourt pas à l'appel de la législature et elle ne répétera ni en Angleterre ni en Amérique son histoire de Grèce. Elle viendra sans s'annoncer et surgira un beau matin aux pieds des hommes héroïques et profonds.

C'est en vain que nous demandons au génie de renouveler les miracles des vieux arts; son instinct est de dénicher la beauté, la sainteté dans des faits nouveaux et nécessaires, dans les champs, sur les routes, dans les boutiques et les usines peut-être (1). Partant d'un cœur religieux, tendu vers l'universelle harmonie, il élèvera à des buts divins les chemins de fer, les sociétés d'assurance, les sociétés coopératives, nos lois et nos assemblées, notre commerce, les forces électriques, le prisme, les cornues des chimistes, où nous ne cherchons maintenant qu'une fonction économique. L'aspect égoïste et même cruel de tout notre art mécanique, dans les usines, chemins de fer et machines quelles qu'elles soient, n'est-il pas l'effet de l'impulsion mercenaire à laquelle elles doivent leur existence? Si les messages qu'ils portent et la raison d'être des transatlantiques qui font communiquer l'ancienne et la nouvelle Angleterre, sont nobles et bien proportionnés et arrivent dans leurs ports avec la ponctualité d'une planète, ils deviennent une nouvelle phase, un nouveau degré de l'harmonie de l'homme avec la nature. Ce bateau qui, à Saint-Petersbourg, parcourt la Néva au moyen d'une sorte de magnétisme, est près d'être sublime. Si la science était apprise par amour, si ses pouvoirs étaient maniés par l'amour, tout cela nous paraîtrait n'être que des suppléments et des continuations de la création matérielle (2).

(1) Emerson devinait bien, à l'avance, Millet, C. Meunier et toute une époque.

(2) Lire dans le très vivant, très moderne et important MAGAZINE INTERNATIONAL de mai (direction: Léon Bazalgette, 91, avenue Niel, Paris) un article d'OTTO ACKERMANN sur l'Artiste de l'avenir. Son dire complète la pensée d'EMERSON. Toute la revue, d'ailleurs, contient des explosions de vie qui se sont frayé dans les mots un chemin jusqu'à la beauté de la forme. Voilà un aréopage d'artistes remuants, forts, affirmateurs, dont l'action joyeuse s'enveloppe de beauté, très naturellement.

BIBLIOGRAPHIE

Bloei, par EDMOND VAN OFFEL. Anvers, imprimerie néerlandaise de L.-H. Smeding.

M. Edmond Van Offel, poète flamand, vient de se révéler dans un recueil de 123 pages de poésies, lumineusement illustrées par l'auteur lui-même.

M. Van Offel appartient à la nouvelle école néerlandaise. Dans la majeure partie de ses pièces, il abandonne la vieille ornière, supprime la rime et s'abandonne à une poésie toute de sentiment. Il subit le rythme musical des images neuves et exprime avec émotion les sensations qu'il éprouve. N'eût-il écrit que *Dagen* (Aurore), la première pièce de son recueil, — composée, celle-ci, dans le rythme conventionnel, — ses débuts mériteraient de fixer l'attention :

Hei morgenschip vol goud kwam aangevaren.
En dan verscheen, zoo dat geen oog Hem kon
aanzien, schitterend geharnast van zijn zwaren
goudgloed, gehelmd van zijn gevlamde haren,
De Held van Licht — de zegezoete Zon.

Traduction littérale :

Le vaisseau matinal tout d'or approcha en naviguant.
Et alors apparut, tel qu'aucun œil pût Le
contempler, éblouissamment harnaché de son lourd
brasier d'or, casqué de ses cheveux de flammes,
Le Héros de Lumière — le doux et triomphant Soleil.

Heil est aussi de premier ordre. D'autres pièces, nombreuses, sont à signaler. Citons notamment *Troost*, qui dénote une puissante imagination, et *Geheim*. Que, fidèle à sa devise, M. Van Offel demeure original. Et nul doute que tous partageront, à lire ses poèmes, le plaisir que nous y avons goûté.

Le Jubilé de C. Saint-Saëns à l'occasion du cinquantième de son premier concert. Paris, librairies-imprimeries réunies.

Paris a fêté le 2 juin dernier le cinquantième anniversaire des débuts de Camille Saint-Saëns en public, — de celui que les critiques d'alors appelaient « un charmant enfant, possédant seulement du gros capital de cette vie la somme de dix ans et demi », et qui est aujourd'hui une des gloires de l'art français.

L'ancienne maison Quantin vient de publier, en commémoration de cet événement, une plaquette de luxe merveilleusement typographiée et ornée de planches hors texte et d'illustrations dans le texte : le festival-concert du 2 juin, les portraits de l'artiste en 1846 et en 1896, ceux de MM. Sarasate et Taffanel qui ont prêté leur concours à ce touchant hommage d'admiration et de reconnaissance.

Un article de M. L. de Fourcaud, extrait de la *Grande Dame*, le compte rendu du concert par M. Lindenlaub, le critique autorisé du *Temps*, font de cette brochure, avec la nomenclature des œuvres du compositeur et le programme de la soirée, un document commémoratif des plus intéressants que garderont tous ceux qui classent avec raison Camille Saint-Saëns parmi les plus illustres musiciens de l'époque.

La Vie d'Ostende, par MARS. Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen.

Mars vient d'ajouter un album nouveau à la série de ses spirituelles revues de plages. Sous le titre : *La Vie d'Ostende* il réunit, en un recueil d'une trentaine de planches, d'innombrables dessins et croquis au crayon et à l'aquarelle dans lesquels les habitués de la grande villégiature mondaine reconnaîtront,

parmi d'aimables fantaisies, nombre de types populaires et de physionomies connues, depuis l'humble pêcheur de crevettes jusqu'à l'auguste Visiteur de marque par lequel il clôt le volume.

L'ouvrage est artistement édité par M. Lyon-Claesen qui a imaginé, pour la couverture, un entoilage frappé d'argent d'un effet neuf et original.

IMAGERIES MURALES

Les Salons de la *Libre Esthétique* nous ont fait connaître les jolies lithographies composées par MM. Heywood Sumner, Selwyn Image, Lewis Day pour orner les murs des écoles, pour faire pénétrer un rayon d'art dans les salles mornes où les tout petits s'initient à la vie laborieuse. Nous avons plus d'une fois loué l'initiative de la *Fitzroy Society* de Londres qui a, depuis quelques années, créé des séries d'images simples, caractéristiques, charmantes de dispositions et de couleurs, et nous avons exprimé l'espoir que cet exemple soit suivi sur le continent. Voici que la France a accueilli l'idée des artistes anglais. Un anonyme a offert une somme de cinq mille francs pour commencer une publication analogue à celle de la *Fitzroy Society*. M. Maurice Guillemot publie à ce sujet dans le *Gil Blas* un intéressant article consacré principalement à une interview de M. Roger Marx, qui appuie chaudement l'innovation :

« Rue de la Pompe, au haut d'une maison neuve, un vaste appartement clair où, dans le vestibule, des pastels de Chéret voisinent avec un grand carton de Puvis de Chavannes, où le salon est musé, Manet, Degas, Carrière, Besnard, et au milieu le groupe prestigieux des *Amoureux* de Rodin, où l'on voit des dessins de Willette, de Daumier, de Ribot, — des maints et un titres de journal, — une esquisse de Besnard, crayon de femme nue aux cygnes, qui ressemble à un Rops, un bar par Forain, fait autrefois avant celui de Manet, une petite naïade couchée de Henner, des Gaillard, un Valadon, puis dans le petit salon, où se trouvent une jolie table de Gallé et des sièges en cuir gaufré par Charpentier, sont des œuvres du dernier bateau, des Gauguin, des Bonnard, des Anquetin, etc. ; un regard, en passant, à la *Marche de Racoksy* et à la *Saga* de l'ami Ringel.

Dimanche matin, c'est le jour et l'heure de réception du jeune et actif inspecteur des Beaux-Arts qui, en pantoufles, vareuse piquée du ruban rouge, accueille de façon charmante les artistes qui lui sont de fidèles associés, et ses confrères du journalisme.

Notre causerie a été interrompue, puis reprise, les visites ne décevant pas : Aman Jean, long, maigre, ascétique, le parler lent, d'une voix pâle, toute sa personne distinguée, malade, correspondant bien à son œuvre ; Agache, qui, peintre sévère de figures énigmatiques aux allégories songeuses, à la philosophie amère, est un joyeux vivant à face ronde, épanouie ; Guillou, un exposant de chez le Barc de Boutteville ; Charpentier, les cheveux coupés en brosse, la barbe longue, le teint hâlé, en complet bleu de marin, l'air paysan, un artiste absolument, celui-là, en son attitude réservée, artisan ou artiste, quelqu'un.

M. Roger Marx, qui est un « en avant », a déjà contribué par son légitime entêtement à des réformes utiles, à la modification des monnaies et du timbre ; il se devait à lui-même de protéger aussi, de diriger cette amélioration des écoles.

« L'idée qui est reprise maintenant, nous dit-il, date de 1879 déjà ; dans un rapport adressé par Violet-le-Duc au Conseil municipal, on lit ceci :

« On se plaint, non sans motif, que des images malsaines, barbares soient livrées sans cesse à nos enfants. C'est à nous de leur montrer, dès le moment où ils commencent à apprécier ce qu'ils voient, des œuvres de valeur... Nous voudrions voir dans les écoles des représentations très simplement traitées des divers travaux des champs et des métiers, des actes importants de la vie civile avec légendes sommaires. Ces sujets ne devraient guère donner que des silhouettes avec une coloration élémentaire, sans modelé. Ces sortes d'imageries, traitées d'une façon primitive, sont beaucoup mieux comprises des enfants que ne peuvent l'être des œuvres d'art d'une exécution plus complète et raffinée. Les enfants préfèrent à une gravure d'après un maître une image d'Épinal, non parce que cette image est grossière, mais parce que le procédé est simple, le sujet sommairement expliqué. Faisons qu'à la place de ces productions déplorables, les enfants aient devant les yeux des œuvres dues à des artistes de talent, mais traitées suivant des procédés primitifs, et nous habituerons leurs yeux aux bonnes choses, nous élèverons leur jugement au lieu de le laisser fausser par la vue des productions ridicules ou sauvages qu'on met inconsciemment entre leurs mains. »

« Vous voyez, ajouta M. Roger Marx, le conseil nous avait été donné ; ce sont les Anglais qui le suivirent, et vous avez admiré comme moi ces planches gravées par les artistes de cette Société que fonda et préside M. Heywood Sumner.

« Afin d'imiter cette réforme dont nous avons tout droit d'être initiateurs, un généreux anonyme vient d'offrir une somme de cinq mille francs destinée aux premiers frais, à des commandes lithographiques. L'*Hiver* de Henri Rivière, cette éloquente synthèse en lignes très nettes, en tons très francs, est la première planche d'une série qui sera continuée sans doute par des maîtres tels que Willette, Grasset.

« Le modèle-type a été fourni par les *Grands saints des petits enfants*, un recueil lithographique du peintre Moreau-Nélaton, où il a fait tout à la fois œuvre d'écrivain et d'artiste.

« A la poésie de l'inspiration délicate, attendrie, répond à merveille, du reste, la qualité du moyen employé ; il n'est autre que la lithographie au pinceau et à la brosse ; la composition, dépourvue de toute subtilité, atteint à une sobriété telle que l'enfance peut saisir au premier regard le sens de l'image ; les tons sont recherchés dans les orangés et dans les bistres, dans les verts et dans les bruns, et les silhouettes s'enlèvent en vigueur sur le fond d'ordinaire gris.

« Cette décoration, quelle sera-t-elle ? De tapisserie il ne saurait être question, et tout projet se trouve de lui-même écarté dont l'exécution entraîne une dépense si peu que ce soit considérable ; la peinture, trop aisément destructible, ne saurait convenir davantage. Ce qu'il faut pour orner l'école, c'est l'imagerie murale, c'est la vaste chromolithographie à couleurs harmonieuses et vives, à sujet d'emblée intelligible.

« L'histoire, l'humanité, la légende fournissent d'inépuisables thèmes qui, habilement généralisés, impressionnent aisément l'enfant sans mettre son cerveau en travail.

« Ces vastes placards, montés comme les cartes géographiques, auront toute la saine influence des fresques et pourront être changés à certains intervalles, se varier à l'infini. »

Je ne sais pas d'entreprise qu'une administration puisse mener à bien, à moins de risques, et aussi rapidement. Point de charge onéreuse pour le budget ; point d'embaras pour le choix des commandes ni d'incertitude pour le résultat, puisque les artistes

s'indiquent d'eux-mêmes, et que leur passé est un sûr garant du succès.

Pour avoir été d'abord mise en application de l'autre côté du détroit, la réforme n'était pas moins intéressante ici, et cette éducation de l'œil que nous n'exigeons peut-être pas beaucoup pour nous-mêmes, — il suffit, afin de s'en rendre compte, de considérer les peintures de l'hôtel de ville et les innombrables statues qui enlaidissent les places publiques, — nous avons le droit de la demander et de la contrôler jalousement pour les petits.

Il y a un an, M. Roger Marx écrivait ceci dans le *Voltaire*, je crois :

« Il serait beau qu'à Paris et dans le bourg, et partout, l'école cesse d'être la maison maussade et haïe et que l'enfance, naguère rebutée, soit demain, dès le seuil, accueillie, réconfortée par la grâce souveraine de l'image, par le radieux sourire de l'art. »

On est déjà entré en pleine réalisation, et les premières planches coloriées parues jusqu'à ce jour sont, en même temps que des œuvres absolument artistiques, des images répondant de façon complète à l'emploi qu'on en veut faire.

L'*Hiver* d'Henri Rivière, avec sa sobriété de lignes, son ingénuité de teintes plates, l'allégorie évidente de ses rares personnages, le désolé du décor, le navrement de l'ensemble, est une vision qui se passe de notice.

Le *Petit Chaperon rouge* de Willette, avec sa gracilité puérile, avec l'entour magique du bois, avec le friselis à la Corot des verdures, avec la terrifiante et finaude figure du loup, avec l'apeurement mignard de la fillette, résume tout le conte légendaire de Perrault sans s'attacher, comme l'a peut-être fait à tort Gustave Doré jadis, aux moindres détails de la grand'mère, etc.

Une autre planche, sur la Lorraine, nous plaît moins, la figure de la femme un peu souvenue des deux fameuses lithographies de Puvis de Chavannes pendant le siège de Paris, *Le Pigeon* et *Le Ballon*.

La bibliothèque de l'enfance a montré la véritable voie de ces rénovations; les illustrations des magazines, des petits livres, des alphabets même sont confiés à des artistes; ainsi les adorables et naïfs dessins de Boutet de Monvel pour les rondes du premier âge, ainsi les vignettes dues au pinceau de Luigi Loir.

Pourquoi ne pas demander à des Chéret, à des Willette; à des Grasset, à des Rivière, à des Louis Morin de grandes images murales de compréhension très simple, qui, esthétisant les murs des classes, soient une constante instruction par le regard, une absolue et insensible élévation vers le beau. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Carmen.

M^{lle} Gianoli a fait dans *Carmen* un début des plus heureux. Sa jolie voix souple de contraltino, l'aisance de son jeu, l'aspect sympathique et agréable de sa personne ont fait la meilleure impression sur le public, qui a rappelé l'artiste à plusieurs reprises. C'est une Carmen plus souriante que tragique, à qui les scènes d'enjôlement du début sont particulièrement favorables. Mais même au quatrième acte, M^{lle} Gianoli a montré, à défaut d'un tempérament dramatique accentué, beaucoup d'intelligence, de sobriété et de goût.

Cette reprise de *Carmen* a, d'ailleurs, été fort honorable.

M. Bonnard, qui joue Don José, y fait apprécier de solides qualités de chanteur et de comédien. M^{me} Mastio, en sérieux progrès, chante d'une voix charmante, en abusant quelque peu des points d'orgue, le rôle de Micaëla. A part M. Cadio, dont la voix ne convient pas au personnage d'Escamillo et qu'on a, d'ailleurs, remplacé depuis la première par M. Dufranne, tous les artistes chargés de l'interprétation, M. Gilibert, M^{lles} Milcamps, Hendriks, etc. ont contribué à la bonne tenue de l'ensemble. Si l'on se décidait à donner à la mise en scène les soins qu'elle comporte, ce serait parfait.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam ⁽¹⁾.

Il me semble qu'un volume composé de *L'Amour suprême*, le *Droit du Passé*, le *Jeu des Grâces*, la *Maison du Bonheur*, *Conte de fin d'été*, *L'Impatience de la Foule*, *Véra*, la *Torture par l'Espérance*, *L'Amour du Naturel*, *Souvenirs occultes*, *L'Intersigne*, les *Brigands*, le *Plus beau dîner du monde*, *Duke of Portland*, *L'Affichage céleste*, *L'Annonciateur*, *Un Singulier Chélem*, *L'Agrement inattendu*, la *Céleste Aventure* et *Akédysseril* serait un des plus beaux livres du monde, car on y lirait tout Villiers, le Villiers conteur, le Villiers des « Histoires souveraines ».

HENRI DE RÉGNIER

* * *

Les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam? demandez-vous.

Voici ma liste personnelle : 1. *Véra*; 2. *Deux Augures*; 3. *L'Affichage céleste*; 4. *Duke of Portland*; 5. *Impatience de la Foule*; 6. *Le Désir d'être un homme*; 7. *La Reine Ysabeau*; 8. *L'Intersigne*; 9. *Conte d'amour*; 10. *Souvenirs occultes* (des « Contes cruels »); 11. *La Torture par l'Espérance* (des « Nouveaux Contes cruels »); 12. *L'Amour suprême*; 13. *Sagacité d'Aspasie*; 14. *Le Droit du Passé*; 15. *L'Aventure de Tsé-i-la*; 16. *Akédysseril*; 17. *Les Plagiaires de la foudre*; 18. *La Céleste Aventure* (des « Histoires insolites »); 19. *Le Meilleur Amour*; 20. *Les Filles de Milton* (des « Propos d'au-Delà »).

Soyez convaincu que l'édition des « Histoires souveraines » sera célébrée avec enthousiasme par notre revue catholique *Durandal*, en laquelle Villiers de l'Isle-Adam compte de très chauds admirateurs.

POL DEMADE

PETITE CHRONIQUE

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti, est fixée au lundi 5 octobre. Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu :

Pour les jeunes filles, le jeudi 1^{er} octobre, de 2 à 5 heures, et le dimanche suivant, de 9 heures à midi, rue Royale Sainte-Marie, 152; pour les garçons, à partir du 1^{er} octobre, tous les jours, de 6 à 7 heures du soir, rue Traversière, 15; pour les hommes, à partir de la même date, tous les jours, de 8 à 9 heures du soir, rue Traversière, 15.

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet dernier.

Mercredi prochain, 30 septembre, aura lieu au Théâtre du Diable-au-Corps la première représentation de *Noël-Blanc*, poème d'Albert Giraud, musique de J. Weber, dessins de Léon Dardenne.

En préparation : 1° *La Tentation de saint Antoine*, dessins de Paul Mathieu, texte d'Albrecht; 2° *Une Journée aux Galeries Saint-Hubert*, texte et dessins de Henri Bodart; 3° *Le Crispicule du Vieux*, pièce de puppazzi, texte et musique de Pietro Lanciani; 4° *L'Horloger d'Yperdam*, légende du beau pays de Flandre, poème de Fritz Lutens, dessins d'Amédée Lynen, musique de Jules Baur; 5° *Conte de Noël*, poème de Francis de Croisset, musique de Luiz Martinz, dessins d'Émile Fabry.

On a inauguré à Knocke-sur-Mer, lundi dernier, le monument élevé par souscription à Alfred Verwée et dû à la collaboration de MM. Barbier, architecte, et Mignon, sculpteur. Le président du Comité, M. Paul Parmentier, échevin de la commune de Knocke, avait organisé la cérémonie avec beaucoup de goût. Il avait eu, entre autres, la pensée touchante de reproduire, en tableau vivant, l'une des toiles les plus célèbres du maître et de réunir, pour la réalisation de cet artistique projet, la plupart des modèles qui avaient posé pour Verwée. Un concert et un feu d'artifice ont clôturé cette solennité, qui avait rassemblé dans le village de Knocke, aimé des peintres, un grand nombre d'artistes et d'amis du maître regretté. Parmi eux, deux des survivants de *L'Art libre*, MM. Constantin Meunier et Félicien Rops.

Le doyen des ténors, M. Gilbert Duprez, vient de mourir à Passy, âgé de 90 ans. Il débuta en 1825 à l'Opéra dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*. Il chanta ensuite *Don Juan*, la *Dame Blanche* et, en Italie, *Inès de Castro*, *Lucie de Lammermoor*. Revenu à Paris en 1837, il se fit, à l'Opéra, une réputation universelle en interprétant successivement *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, *Guido et Ginevra*, la *Favorite*, la *Reine de Chypre*, etc. Il vivait retiré de la scène depuis 1849. Duprez était le fondateur de l'École de chant qui porte son nom et laisse des souvenirs intéressants ainsi que plusieurs volumes sur le théâtre.

Léon Vanier, l'éditeur bien connu, est mort à Paris, âgé de quarante-huit ans à peine.

Collectionneur de goût, lettré érudit, il a eu l'honneur de lancer la plupart des dessinateurs et des poètes d'aujourd'hui. On sait qu'il fut l'ami sincère de Verlaine.

Vers 1884, Vanier qui venait, trois années durant, de mener le bon combat avec le *Paris moderne*, revue qui était commé un dernier reflet du Parnasse, vit peu à peu se ranger autour de lui toute l'école décadente.

« Son rez-de-chaussée, disait alors Verlaine dans une curieuse biographie parue dans les *Hommes du Jour*, est le théâtre quotidien de conférences au pied levé, et les conversations y sont aussi animées, intéressantes, souvent passionnées, que courtoises. Il y fait beau entendre Moréas réciter le sonnet des *Conquérants* de sa voix mordante et cuivrée qu'Hérédia lui-même envierait... *Hors du charnier natal!... que Cipango mûrit...* beau et bon écouter quelque remarquable, subtile et indécise page de Mallarmé. Survient Poictevin tout frémissant d'enthousiasme pour le rare et pour l'exquis dans le délicat et le beau. Verlaine passe et lance un mot plus doux qu'amer; Du Plessis vibre, Luque dessine; Baju objecte, Fénéon et Kahn discutent; très paisible, comme timide, Ghil affirme; Huysmans sourit. Vanier circule, accueille,

prie d'excuser, opine, tance un commis, vend, feuillette des manuscrits, lorgne une gravure : très pittoresque et vivant en diable, le patron. Le magasin est en long; un vaste bureau qu'orne une caisse de bon augure luit doucement derrière une grille à guichets. C'est confortable et coquet. Eaux-fortes, aquarelles, bibelots japonais, caricatures!... Un bon coin de Paris bien réjouissant et même consolant. »

La *Société des Beaux-Arts* de Dinant vient de fermer son premier Salon sur un succès qui vaut d'être signalé. Il a été distribué plus de 4,000 entrées; les étrangers, Français, Anglais, Allemands, etc., y sont venus en grand nombre. Sur 315 œuvres exposées, 34 ont été acquises, parmi lesquelles 24 tableaux à l'huile, 6 aquarelles et pastels, 3 dessins et un buste; des pourparlers sont encore engagés pour plusieurs.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Franz Schubert, on organise à Vienne une exposition relative à sa personne et à sa carrière. Le comité a réuni déjà six cents objets se rattachant au maître du *lied* et parmi lesquels plusieurs œuvres d'art de premier ordre feront l'admiration des connaisseurs. Les mélodies de Schubert ont popularisé beaucoup de poésies qui seraient oubliées maintenant sans le concours de la musique; elles ont inspiré aussi un grand nombre de peintres. Le comité va s'adresser au prince régent de Bavière et à Guillaume II pour obtenir l'exposition des peintures qui se rattachent au compositeur, et le ministère des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie a promis d'appuyer cette demande.

La livraison de septembre du *Magazine of Art* contient une étude très documentée de M. H. Spielmann sur feu sir John Everett Millais. De nombreuses reproductions et deux portraits de l'artiste, l'un peint par Holman Hunt en 1853, l'autre datant de ces dernières années, accompagnent le texte. Dans le même numéro, un article de M. Henri Frantz sur les Industries d'art au Salon de Paris.

Un groupe d'écrivains lorrains, amis et admirateurs de Paul Verlaine et d'Edmond de Goncourt, se proposent d'ériger à Nancy deux bustes à la mémoire de leurs glorieux compatriotes.

Un double comité s'est formé; il a pour président, à Nancy, M. Maringer, maire de la ville, et M. Goutière-Vernolle, directeur de la *Lorraine artiste*.

MM. André Theuriot et Raymond Poincaré ont été élus président et vice-président du comité parisien.

Les souscriptions seront reçues chez M. Jules Rais, secrétaire-trésorier, 13, rue Montparnasse.

Par suite d'un traité passé avec M^{me} Richard Wagner, la direction de l'Opéra de Paris a décidé que les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* ne seraient donnés qu'au commencement de la saison théâtrale 1897-1898, très probablement dans le courant du mois d'octobre 1897.

La *Maison d'Art* met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES. *De Sierra-Leone à Boma.* (Impressions d'artiste.) (Suite.) — AU MUSÉE ANCIEN. — LE PAYSAGE URBAIN. *Projets de transformation à Gand.* — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — CONCOURS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

De Sierra-Leone à Boma.

Impressions d'artiste (1).

Du 21 au 24 août.

Décidément, en nos escales, nous ne sommes point partout les bien reçus. A Las Palmas, on nous a fait déguerpir dès que les autorités ont su que nous avions des explosifs à bord. A Sierra-Leone on nous a refusé « la Libre Pratique », la faculté d'aller à terre, à cause de la horde de nègres entassés entre nos bastingages. La localité a une renommée sinistre : *the white men's grave*, le tombeau des blancs ! et pourtant le mulâtre musclé et agité qui, en qualité de Commissaire du Port, est venu faire la visite sanitaire, a maintenu à notre

(1) Suite. Voir l'Art moderne des 6 et 13 septembre.

mât de misaine le drapeau jaune de la Quarantaine et, brandissant un exemplaire de la loi anglaise, mis en faction trois policemen noirs, armés du court gourdin, au haut de l'escalier de service. Ils ont plus peur des maladies que notre chargement humain peut recéler que des fièvres et des dysenteries de leur terre immémorialement inhospitalière.

Il en a, il est vrai, subi de belles, le dit chargement humain, depuis Bathurst ! A peine au large, nous fûmes chargés par des grains furieux appuyés d'une effroyable artillerie d'averses, et pendant quatorze heures nous en avons subi les assauts acharnés à peine interrompus par des reprises d'haleine d'un quart d'heure. Les malheureux parqués sous les insuffisants abris des toiles basses tendues au-dessus de leur campement misérable, tenaillés, malgré leurs amulettes, par un roulis savant et un tangage brutalisant, affalés sur les planches, roulant inertes et démoralisés, ont reçu avec la régularité et l'inclémence cruelle des éléments éternels et insensibles, l'orage de la pluie et l'ouragan des coups de mer lancés au-dessus des pavois par un vent frénétique. De leur conglomérat humide montait, comme d'une cuisson d'immondices, le fumet animal, tiède, aigre, poivré des corps malades et des estomacs chavirés. Un carrefour boueux dans une ville frappée de la peste ! La vie fuyante et désespérée ne se révélant que par des plaintes de mourants ! Un hôpital abandonné dont les lamentables

pensionnaires seraient tombés dans les corridors en essayant de gagner les issues !

Des tousseries rauques déchirent les gosiers. L'humidité est terrible pour ces tropicaux habitués aux températures sénégalaises, couverts de la mince pellicule de leurs cotonnades et n'ayant guère de vêtements de rechange. Du haut de la dunette, où les vagues déferlant en éventail nous atteignent de leurs embruns, nous regardons cet aquarium, et, de nouveau, en l'âme fraternelle et songeuse, reparaisent les fantômes des iniquités sociales et l'émoi de l'incompressible énigme qu'est le contraste entre ce navire, miracle de progrès et d'ingéniosité, et l'horrible condition de ce millier d'esclaves qu'il charrie en vue d'un profit dont ils ne sont et ne seront jamais que les victimes, véritable chair à industrie, analogue au charbon qu'on enfourne dans les foyers de la machine au piston infatigable battant à coups sourds le tambour dans les flancs du vapeur. Toutes ces forces humaines et matérielles, fonctionnant, dans l'aurore des météores et dans la beauté pathétique du voyage, pour cette seule fin égoïste et répugnante : le *Business!* les affaires, la stupide poursuite, par quelques fauves, quelques bêtes de proie, de la richesse hideuse et des jouissances avilissantes !

Il y a eu deux morts ! La sombre faucheuse a abattu un pneumonique et tranché la vie naissante d'un petit enfant dont la négrillonne gentillesse s'élevait au milieu du tas telle qu'une pâquerette noire sur un fumier. Le commissaire maritime mulâtre a bien fait d'interdire l'accès du *Shore*.

Par faveur j'obtiens d'y aller. Il est juste que parfois, spécialement en pays de sauvages et de fièvres, la qualité de Sénateur serve à autre chose qu'à être injurié par messieurs le journalistes. J'y vais avec notre Capitaine et notre Docteur. Gare au soleil, m'a-t-on dit, même adouci par les nuages ; gare à vos tempes et à votre nuque ; il est ici terrible et traître — et j'ai emprunté un casque blanc d'explorateur. Dès le débarcadère, nous sommes pris dans la chaleur moite et étouffante des serres où chez nous les orchidées retrouvent le milieu natal. L'impression d'une maladie pouvant vous prendre en moins de rien, surgit et inquiète. Le corps entre en suée lente ainsi qu'au Hamman. Sur la tête, on sent, à travers le liège de la coiffure, la pesée de l'astre-roi plombant droit du zénith, et l'on s'étonne de ne trouver, autour de ses pieds, qu'une toute petite ombre, informe, ramassée en paquet, un moignon d'ombre.

La ville, Free-Town, c'est Bathurst en grand avec un arrière-plan de montagnes dont les verdure, fondues à distance, émaillées de bâtisses à l'aspect de chalets de plaisance, font penser à Chaudfontaine ou aux Sieben-Gebirge du Rhin. Déjà cette impression m'était venue quand, ce matin au petit jour, nous longions la côte et

que les cocotiers et les palmiers, caractéristiques des sites équatoriaux, pouvaient sembler des bouleaux s'espaçant au-dessus des taillis d'une colline ardennaise. C'est curieux ce rappel, en ces lointains, des paysages d'Europe et cette conscience que la différence ne tient qu'à des détails grossis démesurément et mis en vedette par les voyageurs qui veulent absolument avoir vu des choses extraordinaires afin d'apparaître eux-mêmes en bêtes curieuses et sensationnelles.

Très lentement nous vaguons par les chemins gazonnés que sont les rues, trouées par les larges éraflures d'un sol rouge. L'opposition des tons vifs est d'une harmonie charmante. Des Bodegas, des boutiques, séparées par des jardinets où le bananier à larges palmes balayantes et le svelte laurier-rose tiennent surtout la place, les bordent, avec l'étalage en bazars de marchandises cosmopolites et râpées. Partout le nègre, anglicisé et évangélisé. Plus de nudité livrant à la vue le bronze des dos et des seins, si statuairement pointus et fermes chez les jeunes filles, si gélatineusement boudinés et ballottant chez les femmes. Du *cotton* britannique criard et ramagé, en emballage autour de tous les corps, les corps minces et souples des adolescentes, les corps énormes et tourellisants des matrones. Et de là sortent les têtes, les têtes et les mains, les mains noires, les têtes noires brunissant au soleil, donnant à nos yeux accoutumés aux nuances claires de ce miracle de frères nuances « la couleur de chair », de une répulsion causée par l'inharmonie, la tristesse de cette fuliginosité, le mécontentement de cette nuit matérialisée où le rythme des coloris raffinés est éteint.

Il n'y a qu'une centaine de blancs parmi les trente-cinq mille habitants de la place, résidu infime de ceux qui tentent l'acclimatation dans cette oasis perfide et que les fièvres putrides dévorent. Ce sont eux qui tiennent tout ensemble. Il n'en faut pas plus, de race supérieure à race inférieure. Car aux différences zoologiques de peau et de traits, superficielles, correspondent les différences psychiques, les vraies, les cardinales et c'est là qu'il faut regarder quand on pose le problème de l'assimilation du Noir au Blanc, par l'éducation et le temps. Hélas ! hélas !

A une heure du matin, après un laborieux et traînant embarquement de combustible, nous levons l'ancre par une majestueuse nuit lunaire. Notre camp girovague s'est augmenté d'un nouveau contingent : nous sommes maintenant environ douze cents à bord ! L'équipage d'un cuirassé ! Tout ce monde, à cette heure, dort dans la paix morne du désœuvrement, de la fatigue et des privations. Ainsi, peut-être, s'en allaient les croisés de Richard Cœur de lion, en leur exode vers la terre sainte, ou les exilés du duc d'Albe vers les Amériques. La brise qui souffle de l'avant ramène sur le navire l'odeur répugnante de leur fermentation acide

et berce d'un roulis doux leur sommeil de brutes. Au petit jour c'est un réveil garrulant, une agitation de guêpes. Les ballots humains, tantôt étendus comme des sacs jetés au hasard sur le pont, s'agitent, vont, viennent, gesticulent, tourbillonnent dans le bruit d'une jacasserie incessante. Le steamer, sur son large dos, véhicule cette foule, en un balancement paternel qu'accompagne le ron-ron continu de la machine et qu'orne sombrement le panache intermittent de la fumée. Ils ont envahi tous les espaces, ils encombrant l'avant, dégringolent dans la coupée qu'ils submergent, escadent le spardeck, se nichent dans les haubans et sous les canots, se blottissent sur les roufs, font de tout un perchoir, bloquent à l'arrière les passagers de seconde classe et ne laissent libre que la dunette pour les passagers de première. Vainement l'équipage s'efforce de les parquer : ils débordent comme les hannetons d'une boîte où un écolier veut les contenir. Nous sommes des naufragés sur un écueil que battent les flots en multitude, une poignée de soldats luttant entourés, aux dernières heures d'une bataille. Il faut se résigner à l'envahissement ! Ah ! le singulier voyage d'agrément pour « les gens de cabine » que nous sommes ! Qu'importe, le pittoresque abonde et surabonde ! La compensation est princière.

L'océan a, dès midi, mis ordre à leur tumulte, en recommençant la danse bousculante qui les avait matés au sortir de Bathurst. Voici de nouveau les secousses violentes, les saltations épiques et les puissants arrosages des vagues écrêtées et déchiquetées par le vent. Le troupeau, repris du vertige stomacal, vacille, s'affaisse et retombe dans le sommeil somnambulique et les transes du mal de mer. Ce n'est, de nouveau, qu'un amas de loques tachées par la saleté des têtes noires rasées à fleur de peau ou vêtues d'un court crépon laineux de caniche, des bras et des jambes nues déjetées, insensibles aux rasades salées qui jaillissent en affusions brutales. La nuit gagne cet amalgame lugubre. Par intervalles la pleine lune, dans une trouée de nuages, lucarne sinistre, semble regarder si les flots font bien leur besogne de tourmenteurs.

Jusqu'à l'aube, lente à paraître, dure cette persécution. Une délégation mouillée jusqu'aux moelles vient annoncer au Capitaine qu'un homme a dû être emporté pendant la tourmente nocturne : ses compagnons de planches ne le retrouvent plus ! — Qu'y faire ?

L'Atlantique semble en avoir assez. Voici le soleil ! La côte d'Afrique est visible, dentelée de forêts lointaines. Nous voguons par le travers de Libéria, cet unique lieu du monde où les nègres, livrés à eux-mêmes, tentent sans grand succès, depuis trois quarts de siècle, de se gouverner en république à la mode américaine, portant les institutions parlementaires à peu près comme ils portent nos vêtements.

Les négritiens, réconfortés par le calme, sont debout. Ils recommencent leurs turbulences de marché à Tombouctou, après la prière du matin dont, en fidèles musulmans, ils accomplissent les rites, tournés vers l'orient où git la Mecque-la-Sainte, frappant et refrappant de leur front le pont sur lequel quelques-uns ont déposé une poignée de sable symbolisant la terre de l'Islam. Car, avant la récente invasion des peuples aryens sur tout le pourtour de la massive Afrique, demeurée si longtemps intacte et inconnue, l'Arabe, le sémite, définitivement repoussé d'Europe, tournant le dos à l'ancien champ de ses pillardes conquêtes, envahissait lentement ces contrées mystérieuses, massacrant le nègre ou le convertissant au mahométisme. Le cerveau à parois étroites de ces rudimentaires s'accommode, bien mieux que du catholicisme mystique et compliqué, de sa théologie simpliste concentrée en de si rares et si faciles préceptes : Croire à un seul dieu, Allah ; à Mahomet, son délégué sur la terre ; à une vie future, paradisiaque pour les bons, impitoyable pour les mauvais ; accomplir cinq devoirs : la prière avec les ablutions, l'aumône, le jeûne, la guerre sainte contre les mécréants, et, pour les plus fervents, le pèlerinage au tombeau du Prophète.

La température n'a rien d'excessif. Sommes-nous vraiment dans la zone torride avec la gerbe des rayons solaires tombant verticaux sur nous ? Pour la première fois un beau couchant. Grâce à de décoratifs nuages, ce n'est pas seulement un aérostat de feu précipité dans les abîmes de l'horizon maritime. Les splendeurs méconnues des fins de jour dans nos pays de ciels étoffés de nues, sont retrouvées ! Ah ! si nos yeux moins ingrats savaient mieux voir les merveilles célestes de nos contrées du Nord ! Si les défilés profonds qui sont les rues de nos villes ne réduisaient pas à un pan dérisoire le spectacle émouvant du ciel toujours changeant !

Ces nègres, ces nègres ! Décidément ils occupent toute la scène, figuration énorme et pullulante du théâtre ambulante où nous sommes. Encombrement prodigieux, tel que celui des mouettes, des cormorans, des alcyons, des pétrels sur les rocs à guano. De même que les bourrasques équatoriales surgissent autour de nous, troublant d'un tourbillon brusquement formé, brusquement dissous, la paix des solitudes, dans leur cohue barbare, se noue tout à coup la ruée, la mêlée d'une « palabre ». Pour unealebasse pleine d'eau renversée, pour une cruche cassée, pour une préséance à la marmite où cuit le riz quotidien, pour une vétille, pour un rien indéchiffrable, une querelle s'éveille, gonfle, gronde et éclate furieuse. Ils sont dix, vingt, trente à enchevêtrer leurs membres, à se distribuer des claques sonnantes et des coups de poing sourds, à désarticuler en grimaces de cynocéphales leurs visages noircis et glabres de pierrots à rebours, à faire mouvoir en miau-

lements les palettes de leurs langues rouges entre leurs dents blanches de carnivores mal guéris de l'anthropophagie. Il faut qu'un officier se jette sur eux comme un valet de chiens fouaillant une meute, arrache les matraques brandies et les jette par dessus bord, ou cadenasse aux poignets de quelques-uns les fers de justice. Le premier lieutenant a failli envoyer à la mer une énorme flûte à petits trous qui semblait un gourdin, propriété d'un va-nu-pieds en redingote et sans pantalon. Pas de danger, du reste, que ces taloches fassent des noirs ou des bleus sur leur peau.

Au déclin du jour, rapide, sous ces latitudes, comme un changement de décor, déclin destitué des lentes douceurs de nos crépuscules, quand le désert maritime est gagné par l'ombre et que s'assombrit l'indigo transparent des eaux, en mon souvenir apparaît, fantôme, l'œuvre dramatique de Géricault, *Le Radeau de la Méduse* : cette cuve sombre à large houle est celle qu'il a devinée; ces haillons suspendus aux cordages et claquant dans le sillage aérien de notre course sont des signaux de détresse; ces corps allongés ou accroupis dans une immobilité funèbre sont des naufragés. En ces parages infréquentés notre horizon reste vide : sombrer ici serait le sort douloureux des navires « perdus corps et biens sans nouvelles » !

Et pourtant à d'autres heures le spectacle de cette mer, inépuisablement mobile en son uniformité, évoque d'autres rêves. Nous sommes au large des rives de Guinée, côte du poivre, côte d'ivoire, côte d'or, côte des esclaves. Un courant bienveillant nous charrie, les brises alizées nous éventent. Quand le ciel s'orne des clous d'or des constellations boréales déjà montantes tandis que la Grande Ourse et son cortège peu à peu s'enfoncent dans le Septentrion, je pense aux légendes des voyages fameux ou fabuleux, à Christophe Colomb, à Magellan, à leurs précurseurs dès longtemps surgis dans les imaginations devinatoires des peuples, à saint Brendan, faisant voile hardiment vers l'ouest, avec vingt moines, à travers les merveilles; visitant les républiques d'oiseaux qui rendent un culte à Dieu en chantant aux heures liturgiques; l'île des Brebis où ces doux animaux se gouvernent selon leurs lois pacifiques; l'île Silencieuse qu'aucun bruit n'a jamais troublée, où les cierges s'allument d'eux-mêmes à l'heure des offices pieux; à la Pâque célébrée par le saint sur le dos complaisant des baleines; je songe à la promenade mystique du bienheureux dans le Paradis terrestre retrouvé; à sa rencontre avec Judas l'Isariote qui, une fois par semaine, sort de l'enfer, en récompense d'une bonne action qu'il a faite; toutes les plantes ont des fleurs, tous les arbres des fruits, et quand il revient de ces terres de promesse frangées d'herbes ravissantes qui retombent dans les flots, ses vêtements austères en restent parfumés pendant quarante jours.

Le coq chante à bord : ces prestiges s'évanouissent. Un noir est tombé dans la chambre des machines. Il agonise! Il meurt! Ses compagnons poussent des lamentations. Ils l'enroulent de bandes d'étoffe, lui lient les bras et les jambes, le ficellent dans sa natte. Les matelots attachent au cadavre le fer de grilles hors d'usage pour le faire couler à fond loin des requins et le courent dans une vieille voile. Un à un les assistants viennent cracher sur le mort pour signifier : Tu emportes quelque chose de nous. Et à la Mer pour toujours!

Nous approchons rapidement de l'Equateur. Pourtant les journées sont fraîches et les soirées froides à s'emmitoufler. Dans la clarté indécise d'une aube nous passons au large de l'archipel portugais de San-Thomé dont la découpe montagneuse, empanachée d'arbres, se découpe en cartonnage d'ombres chinoises. Deux pics, élancés comme des clochers et des beffrois, font songer à la silhouette d'une cité flamande dans les brumes du matin, et l'illusion se continue à mesure que l'avancée contournante du steamer en déplace lentement la double architecture. Une îlette se détache de la masse, Las Rolas, les Tourterelles : quatre cents hectares plantés de cocotiers abritant des champs d'ananas et des vergers de caféiers. Le jour naissant argente la mer d'une bague qui entoure l'oasis et s'achève, sur les rocs du pourtour, par une frange neigeuse de vagues déferlantes. Le soleil qui se lève, pose derrière le paysage la gloire pourpre de son disque et étend du rivage au navire, sur les flots écaillés, le tapis somptueux d'une écaillée traînée d'or rouge, invitant au départ pour cette solitude enchantée.

On rêve de finir sa vie dans ce désert charmant, d'y trouver la paix toujours fuyante, de s'y baigner dans l'Harmonie de l'âme et du monde. Ah! combien tôt sans doute nous reprendrait la faim nostalgique des agitations humaines et des inéluctables sociabilités!

A la pointe extrême des Tourterelles, nous coupons la Ligne. Ici je reçus le baptême, *long years ago*, quand j'étais mousse à bord du *Vasco de Gama*, en route pour Pérou. Plus rien des antiques cérémonies dont les rites burlesques s'accomplissaient sous le sceptre d'un Neptune d'occasion flanqué du bonhomme Tropic et entouré de sa cour de marsouins. Le « cant » ne s'accommode pas, sur les grands steamers, de ces réjouissances. C'est bon pour les *sailing ships*.

Dans deux jours nous mouillerons à l'embouchure du Congo.

AU MUSÉE ANCIEN⁽¹⁾

Quels que soient, ci et là, les remaniements que la présentation nouvelle des œuvres au Musée ancien puisse encore subir, dès aujourd'hui on peut affirmer que les changements ou plutôt les bouleversements faits dans cet « immeuble national » si longtemps dédié à l'immobilisme, à l'anonymat, à la négligence, à la routine, à la moisissure administratives, apparaissent merveilleux. Il a suffi pour provoquer ce miracle que deux hommes, MM. Wauters et Cardon, aient eu l'audace de penser autrement qu'on ne pensait en 1830 et d'assumer la responsabilité de cette audace et des actes qu'elle leur a dictés. La commission du Musée, si souvent attaquée par nous et violemment et à juste titre, se réhabilite grâce à eux et cesse d'être la palissade de soliveaux décorés que l'Etat belge entretenait et rangeait, sous prétexte de les garder et de les isoler, autour des chefs-d'œuvre.

Il y a dix ans on aurait pu désespérer de voir jamais la poussière elle-même changer de place au Musée. On se demandait si vraiment commission et huissiers n'étaient pas aussi choses peintes ou sculptées et si, un jour, on n'aurait pas trouvé M. Fétis définitivement incorporé dans la *Peste de Tournai*.

Aujourd'hui une telle incorporation n'est plus à redouter : MM. Cardon et Wauters auraient soin de secouer ou peut-être de déchirer la toile. Ce qui serait bien fait.

La chose qui frappe le plus vivement dans le Musée ancien renouvelé, c'est la salle des gothiques. Théoriquement on pourrait affirmer que ces panneaux admirables où les Van Eyck, les Bouts, les Memling, les Mabuse, les Van Orley ont imprimé de l'immortalité, ne trouvent leur atmosphère que dans l'intimité de salles étroites et bien closes, à fenêtres latérales et à carreaux lénifiant la lumière extérieure.

Or, il se fait que dans cette immense salle du Palais de la rue de la Régence, dont les dimensions font songer aux places publiques et aux gares, la formation heureuse des ensembles, la coupure des grandes surfaces par panneaux d'œuvres harmonisées, la section des coins par des écrans et surtout la médiane division du hall entier, par l'exposition sur autel, volets déployés, du grand Quentin Metsys, réalisent ici mieux que n'importe où, la présentation de ces œuvres merveilleuses. Vraiment notre collection gothique n'a jamais étonné ni charmé plus victorieusement. Quand l'or criard de certains fonds et de certains cadres se sera assourdi et que les Breughel, qui seuls ont perdu à leur déménagement, auront reconquis un rang exceptionnel à la rampe, les plus grincheux n'auront qu'à se taire. La rangée des Memling prouve combien les œuvres d'un même maître gagnent à être groupées; les Van Orley n'ont jamais resplendi plus triomphalement; et plus sincères, et plus profonds, et plus humains, et plus vivants que les plus souverains chefs-d'œuvre s'affirment *l'Adam* et *l'Eve* de Van Eyck.

Entre les colonnades du premier étage, au long des galeries, commandent les Rubens. On croirait les voir s'étaler en des églises ou des palais, leur vrai séjour. L'exubérant et violent Pierre-Paul s'y campe à l'aise. Ses énormes toiles partent du plancher pour aboutir aux frises. Elles dressent les *Assomptions*, les *Martyres*, les *Calvaires* et les *Tombeaux* pour une vierge qui serait la belle M^{me} Rubens et pour un Christ qui

serait le chevalier Rubens lui-même, consolé par ses femmes superbes, soit qu'elles lui présentent en souriant le voile de Véronique, soit qu'elles pleurent avec tendresse sur ses transitoires douleurs. Car ce grand peintre n'a fait que dresser dans son œuvre l'épopée de toute sa vie voluptueuse et large, drapant indifféremment, dans le luxe et le faste, ses deuils, ses joies, ses fiertés et ses succès. Les colonnes du palais de la Régence convenaient donc, mieux que n'importe quelle salle isolée, à la manifestation de son art emphatique et dominateur, et c'était se montrer soucieux de sa gloire et du sens de son génie que d'assigner une telle place — la vraie — à son triomphe sanctionné par le temps.

Le Musée ne possède point des Van Dyck assez glorieux pour qu'on les oppose aux Rubens. Quant à Jordaens, nous croyons pouvoir maintenir qu'on ne fait point valoir en notre Musée toute sa force et sa vie. Anvers possède de plus beaux Rubens que Bruxelles. Par contre, elle n'a que de secondaires Jordaens. Celui-ci règne chez nous plus superbement que partout ailleurs. Or, ce règne magnifique n'est point proclamé assez hautement par le classement nouveau.

Certes, on a réuni trois Jordaens, mais les autres sont dispersés. Or, ce qu'il faudrait, c'est les présenter en bouquet, le *Saint-Martin* formant le centre du panneau et toutes les toiles moindres en dimension mais non pas en splendeur, se rangeant alentour. Alors l'œuvre de ce solide, puissant, luxueux et médullaire artiste éclaterait à tel point que peut-être on l'égalerait à celle de son maître, dans une tempête d'admiration. En tout cas viendrait-on à Bruxelles pour la mesurer à sa vraie aune, puisque à Bruxelles seulement on pourrait la juger suivant son authentique valeur. Et ce serait plus encore de justice que de dévotion à la mémoire de Jordaens, qu'on ferait preuve en l'honorant ainsi. Que Rubens soit colossal, que Van Dyck ait en ses attributions la noblesse, la santé et l'élégance, nul ne le conteste. Il n'y a que Jordaens que l'on néglige plus encore à l'étranger qu'en Belgique. Or, ils sont, à eux trois, la trinité de l'art flamand et dicux au même titre.

Les petits maîtres hollandais occupent deux salles. Celles de leurs œuvres — elles sont rares — qui tranchent sur un assez médiocre ensemble ont été mises en évidence, au mieux. L'école italienne profère au bon rang les Tintoret puissants que nous possédons ainsi que les Crivelli, l'Albane, le Véronèse et le Castiglione.

A l'opposé, dans la salle française, le lumineux Claude Lorrain, le foudroyant Delacroix, le volontaire Ingres, le David (*Marat dans son bain*) et une toile représentant une Manola par Courbet requièrent et retiennent et sont bien exposés. Le Navez récemment acquis — *La Famille de Hemptinne* — groupera autour de lui, à l'autre bout du Musée, les peintres belges de l'époque contemporaine. Et ainsi tout sera remanié et classé et l'on pourra mettre au-dessus des salles les cartouches indiquant les écoles, ce qui ne s'est jamais fait en Belgique.

Et joyeusement l'on quitte le Palais après cette première visite, séduit par tels tableaux qui jamais ne s'étaient prouvés aussi beaux parce qu'on les reléguait Dieu sait où, et vivement intéressé par d'autres qui semblent rajeunis par une nouvelle lumière. L'on souhaite aussi qu'un changement et un déplacement des œuvres soit imposé tous les dix ans, pour que la surprise, ainsi ménagée à point nommé, renouvelle chez les fervents d'art les admirations et que toujours plus de gloire rejaillisse sur les vieux maîtres vénérés.

(1) Voir l'Art moderne des 2 et 9 août dernier.

LE PAYSAGE URBAIN

Projets de transformation à Gand.

Ne vous êtes-vous jamais amusé aux dépens de tel couple provincial en balade dans les rues de Bruxelles ou de Paris, ou promenant son élégance problématique sur la digue d'Ostende? Tout de suite vous les reconnaissez dans la foule, ces braves gens, très convaincus cependant d'être habillés à la mode du jour.

Et n'en est-il pas de même de l'aspect de la plupart de nos cités de province, elles aussi travesties suivant l'esthétique de la capitale?

Ce sont bien des boulevards, des rues tirées au cordeau, « à l'instar de Paris ». — Le bonhomme et la bonne femme déambulant le long de la plage d'Ostende le sont aussi, cependant, habillés « à l'instar de Paris ».

Chacune de nos villes avait, il n'y a pas longtemps, son cachet à elle, son originalité; mais c'était de cela précisément qu'elle rougissait. Sa tenue n'était pas conforme, elle se croyait presque ridicule. Il lui a fallu s'habiller à la mode de la capitale.

L'on a jeté bas les vieilles maisons, un boulevard est devenu indispensable. Les architectes se sont empressés de copier les maisons en carton-pâte qui florissent partout; ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales en *simili*. Les monuments ont dû être restaurés par le spécialiste en renom, regrattés et retapés, afin de constituer des « attractions » dignes du bon goût des touristes « Cook ». C'est le progrès, du moins on le croit.

Et c'est au nom de l'art, de l'archéologie aussi que l'on agit. « L'art à la rue » est le masque à la mode du moment, c'est le prétexte ingénieux couvrant d'une apparence de préoccupations élevées ce qui n'est souvent qu'affaire de spéculation: « Quand le bâtiment va, tout va. »

Gand aussi est piquée de la tarentule. Il lui faut son boulevard Anspach, et elle a trouvé son Haussmann.

Et le pis, c'est que tout cela se fera cette fois dans la meilleure intention du monde. Les Gantois ne se doutent pas que leur ville n'a d'intérêt que par son aspect spécial, son individualité, et que personne ne se soucie d'un Gand qui serait un décalque de Bruxelles.

L'histoire si curieuse, si héroïque de la cité est écrite dans ses rues, elle l'était dans ses monuments.

J'ai connu un Gand extrêmement intéressant il y a quelque vingt ans, avant l'absurde restauration de plusieurs de ses monuments. Tels que nous les voyions alors, ils avaient été contemplés par les générations disparues. Le beffroi était celui des glorieux communiens; l'hôtel de Gérard le Diable évoquait tout un moyen âge tragique. Aujourd'hui, le beffroi est coiffé d'une ferblanterie ridicule, le vieil hôtel est une reconstruction banale, Saint-Bavon a subi un grattage à fond et l'on a fait disparaître tout ce qui en rappelait l'histoire, tout ce qui rattachait le passé au présent: cela a l'aspect que doit avoir, aux yeux des architectes, l'église construite de toutes pièces, suivant les règles académiques. La vie n'y est plus, l'âme en est partie; mais c'est correct, conforme à la formule!

Ah! « la belle ouvrage »! Mais tout n'est pas fini. Il reste cette admirable et mystérieuse église de Saint-Nicolas à laquelle il est indispensable, paraît-il, d'enlever son aspect de vétusté et sa poésie. Cela ferait tache au milieu du « boulevard » projeté. Et

l'hôtel de ville, dont une partie n'est pas « de l'époque », — j'entends qu'une des façades est de style Renaissance, crime affreux aux yeux de nos néo-gothiques.

Il leur fallait aussi cette gracieuse maison des Bateliers, et ils ont oublié de sauver en temps utile, tout à côté, la plus ancienne des constructions civiles de Gand: la maison de l'*Etape*, dans laquelle l'on entassait de la paille et du foin! Elle est aujourd'hui rachetée, mais en ruine, brûlée, presque anéantie.

Mais l'on a rebâti le château des Comtes: il fera l'admiration des épiciers londoniens, qui en trouveront la description dans Baedeker, surtout lorsqu'il se trouvera tout neuf, presque aussi beau qu'en simili, avec le beffroi regratté, l'hôtel de ville corrigé, Saint-Bavon retapé et Saint-Nicolas propre comme un sou neuf, sur l'admirable boulevard Haussmann de l'endroit, tous bien dégagés, entremêlés d'hôtels, de magasins et de cafés éclairés à l'électricité, en style pseudo-renaissance flamande ou en pur XIX^e siècle.

Pauvres vieux monuments, dont les auteurs n'ont jamais songé à l'honneur qu'on leur ferait un jour de les étaler en une perspective et une optique inconnues dans les villes étroites et tortueuses du moyen-âge!

Vous parlez du respect de l'Art, vous en parlez en savants, et vous oubliez que ces édifices ont été conçus pour une optique spéciale à laquelle il est dangereux de toucher.

Après cela il se trouvera des gens pour déclarer avec un suprême mépris que nous en parlons « en artiste ». Cela ne prouve-t-il pas qu'ils le sont eux-mêmes fort peu?

L. A.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les *Deux Billets*, l'aimable « moralité » de Florian commentée par la muse souriante du petit-maitre Ferdinand Poise, a remporté à la Monnaie, jeudi dernier, un succès franc et unanime. Pastiche agréable de la musique du XVIII^e siècle, la partition est de la même veine mélodique que *Joli Gilles* et les *Surprises de l'Amour*. On sait que Poise excellait à ciseler ces petits bijoux musicaux, dans lesquels une forme impeccable s'unit à la grâce de la composition. Les *Deux Billets*, joués pour la première fois à Bruxelles, ont reçu une interprétation excellente. M^{me} Meaubourg, MM. Gillibert et Caïso ont enlevé de verve ce joli lever de rideau qui ne peut manquer d'avoir une brillante série de représentations.

* * *

Fervaal, le drame lyrique de Vincent d'Indy, est entré en répétitions. Une lecture en a été faite sur la scène la semaine dernière par MM. Imbart de la Tour, Seguin et M^{me} Raunay en présence des directeurs et des chefs de service. Les chœurs répètent au foyer et l'on compte faire passer l'ouvrage dans le courant de décembre.

A propos de la Monnaie, quelques autres nouvelles inédites: M^{me} J. Harding, qui devait débiter ces jours-ci dans la *Traviata*, a demandé un mois de congé pour se remettre d'une indisposition qui l'a atteinte au cours des répétitions.

Les représentations de M^{me} Brema auront lieu en novembre. L'éminent artiste interprétera Ortrude et Amnérís. Il est question aussi de reprendre la *Valkyrie*, avec la distribution suivante: Siegmund, M. Imbart de la Tour; Hunding, M. Journet; Wotan, M. Seguin; Sieglinde, M^{me} Raunay; Brunnhilde, M^{me} Kutscherra;

Fricka, M^{me} Brema. On reprendra aussi prochainement *Tannhäuser*.

M. Massenet a lu aux artistes, jeudi dernier, *Don César de Bazan*, son premier ouvrage lyrique. La première représentation en aura lieu prochainement, avec M. Boyer et M^{lle} Gianoli dans les rôles principaux.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu la reprise de *Roméo et Juliette*. M^{me} Landouzy interprétera le rôle de Juliette.

CONCOURS

Le comité du monument à élever à Tournai à la mémoire des soldats français tombés en 1832 sous les murs d'Anvers a décidé d'établir un concours pour l'érection de ce monument.

Les artistes qui désirent y participer sont priés de s'adresser, avant le 15 octobre prochain, au président, 2, chaussée de Lille, qui leur donnera tous les renseignements et conditions.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Enseignement professionnel des industries artistiques en Europe, par EUGÈNE NÈVE, ingénieur-architecte. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Conférence du comte de Chambrun à sa mission aux États-Unis d'Amérique*. Paris, Chamerot et Renouard. — *Les Libellules*, poésies, par ABEL LETALLE. Paris, A. Savine.

Musique.

Voix éparses, feuilles mortes, de GABRIEL MOUREY, musique d'EUGÈNE SAMUEL (chant et piano). Gand, M^{me} Beyer. — *Poème de l'Amour et de la Mer*, de MAURICE BOUCHOR, musique d'ERNEST CHAUSSON (Chant et orchestre. Réduction de chant et piano). La Fleur des eaux. — Interlude. — La Mort de l'Amour. Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Le *Sillon* a ouvert hier sa quatrième exposition annuelle. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

M. Roland de Marès fera cet hiver à la Maison d'Art une série de conférences dans lesquelles il étudiera en détail le mouvement littéraire contemporain. Sous le titre général *L'Histoire des Méconnus*, il appréciera successivement, dans un premier entretien, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam; dans un deuxième, Verlaine, Mallarmé, Jean Moréas, Jules Laforgue, l'École romane et les Décadents. La troisième conférence sera consacrée à Émile Verhaeren, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, G. Rodenbach, Maurice Maeterlinck. La quatrième, aux écrivains des jeunes revues, à ceux de maintenant.

Ainsi composé, ce programme promet d'être intéressant. Très renseigné sur les choses littéraires, mêlé personnellement au mouvement d'aujourd'hui, M. Roland de Marès est en mesure de donner à cette sorte de cours un attrait particulier.

La *Société coopérative artistique*, qui a pris déjà l'initiative de diverses entreprises utiles, forme le projet de construire au bord de la mer une « Cité des artistes », un phalanstère dans lequel seraient admis les peintres, sculpteurs, musiciens, hommes de lettres, architectes, etc. Un Mécène s'est offert, paraît-il, pour faire l'acquisition du terrain nécessaire et le mettre à la disposition des artistes. C'est dans les dunes qui séparent Knocke du Zoute que la Société voudrait édifier cette cité, qui permettrait aux artistes de travailler loin du bruit, hors de la promiscuité des « philistins », et de s'y reposer au besoin. Le projet, certes, est séduisant. Il sera discuté samedi prochain, à 8 heures du soir, à l'assemblée générale qui aura lieu à la Brasserie belge, Grand'-Place. La *Société coopérative* convie tous les artistes à y assister.

Le premier concert populaire aura lieu le 25 octobre et sera

exclusivement consacré aux œuvres de Camille Saint-Saëns, qui jouera l'une de ses œuvres pour piano et orchestre, et, avec M. Arthur de Greef, ses *Variations* et son *Scherzo* pour deux pianos.

Le second concert est fixé au 22 novembre. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, le jeune violoncelliste liégeois Gérardy, qui exécutera le *Concerto* de Lalo et *Kol Nidrei* de Max Bruch.

Le troisième concert, 6 décembre, sera consacré aux œuvres de Richard Strauss, qui viendra en diriger l'exécution. L'orchestre exécutera les poèmes symphoniques *Macbeth*, *Till Eulenspiegel* et *Tod und Verklärung*. M^{lle} Ternina, première chanteuse de l'Opéra de Munich, prêtera son concours à cette séance et chantera deux œuvres du jeune maître intitulées : *Chant de la prêtresse d'Apollon* et *Séduction*, encore manuscrites, et dont Bruxelles aura la primeur. Elle se fera entendre ensuite dans l'air du deuxième acte et la prière du troisième acte de *Tannhäuser*.

Pour clôturer la saison, M. Edgard Tinel dirigera la première exécution de son oratorio *Sainte-Godelive*.

M. Chomé, professeur au Conservatoire, ouvrira le mardi 20 octobre, dans un local mis à sa disposition par la Ville de Bruxelles, un cours de déclamation libre et gratuit. Ce cours aura lieu les mardis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir. Il comprendra l'explication des auteurs, la diction et l'art théâtral.

Les inscriptions seront reçues à l'école n° 13, place Anneessens, le mercredi 14 et le vendredi 16, à 8 heures du soir.

Les abonnements de premières au théâtre Molière sont accueillis par le public avec une faveur marquée. Cela n'a rien que de naturel, les premières du théâtre Molière devant constituer cette année de véritables événements artistiques. Celle du *Demi-Monde*, qui inaugurera jeudi prochain la saison théâtrale, s'annonce comme devant être très brillante. On s'occupe, dès à présent, de la mise en scène des grandes nouveautés, *La Figurante*, *Amants*, et d'autres, qui marqueront des dates dans la saison.

M. Maurice Leenders, qui vient de prendre sa retraite après avoir dirigé pendant trente ans l'Académie de musique de Tournai, a été l'objet d'une manifestation flatteuse qui montre en quelle haute estime l'excellent artiste est tenu dans sa ville d'élection. Lors de la distribution des prix aux élèves de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie de musique, M. l'échevin Asou a publiquement remercié M. Leenders des services qu'il avait rendus à Tournai. Il lui a, au nom du Conseil communal, conféré le titre de directeur honoraire de l'Académie et lui a remis une médaille d'or que la Ville avait spécialement fait frapper à son intention. Le corps professoral, de son côté, par l'organe de son doyen, a exprimé au vénérable directeur toute sa sympathie et ses regrets de le voir prendre pour la dernière fois le bâton de la direction. Deux écrivains ont été offerts à M. Leenders, l'un par les professeurs, l'autre par les élèves.

M. Eugène Ysaye inaugurera, le 11 et le 14 octobre prochain, les concerts symphoniques que M. Mathieu Crickboom a été appelé à diriger à Barcelone. M. Ysaye y jouera les concertos de Mendelssohn et de Beethoven, et des pièces de J.-S. Bach. Du 20 au 27 octobre, M. Ysaye sera à Londres, où l'attendent plusieurs engagements.

Puisque l'occasion se présente, signalons une innovation au Musée des Arts décoratifs : la création d'une collection d'œuvres d'art photographique. C'est la réussite du Salon d'art photographique qui a amené le baron de Haulleville et la Commission du Musée à faire un certain nombre d'achats qui formeront le noyau de cette nouvelle et bien moderne collection.

La *Maison d'Art* met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 86.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Editeur

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JOHN BURROUGHS. — LE SILLON. — AU MUSÉE ANCIEN. — MORT DE WILLIAM MORRIS. — THÉÂTRES. *Roméo et Juliette*, à la Monnaie. *Le Petit Lord*, au Parc. *Le Demi-Monde*, au Molière. *Le Capitole*, à l'Alcazar. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Vente de tableaux à réméré*. — REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

JOHN BURROUGHS

Un des caractères distinctifs de cette pléiade d'écrivains qui illustrèrent il y a quelque cinquante ans les Etats-Unis, et que l'Europe aujourd'hui découvre les uns après les autres, fut un amour très grand de la nature.

Les fragments que nous connaissons de Thoreau, d'Emerson, de Walt Whitman suffisent à prouver que ces Américains sont moins portés que nous à synthétiser immédiatement, comme le fit Rousseau par exemple, leurs enthousiasmes en aphorismes généraux et prédictatoires, et qu'ils aiment la nature autrement que nous. Ils n'y font pas de découvertes extraordinaires, comme ces citadins qui, confinés à la campagne pour quelques journées d'inaction, reconstruisent toute une éthique, une cosmographie et une philosophie d'occasion pour avoir vu des écureuils en liberté. Les poètes du nouveau monde semblent toucher la nature de plus près, s'y bai-

gner, en être enveloppés, et quand ils écrivent, on les sent bien plus occupés de ce qui les entoure que du lecteur.

Leurs livres ont quelque chose de la gravité, de la naïveté, de la simplicité de tels anciens ouvrages religieux ; et l'on peut dire que par l'abandon, la sincérité fruste et l'enthousiasme serein qui les anime, ils furent dans les premiers à exprimer ce mysticisme moderne qui croît comme une plante sauvage et volontaire parmi nos plates-bandes de vérités cultivées, greffées, taillées et pourvues du plus rationnel des tuteurs. C'est le mysticisme si bien défini par cet artiste incompris que les savants et les philosophes ont trop exclusivement cantonné dans leurs rangs et que les artistes revendiqueront un jour comme un des plus vivants des leurs : Schopenhauer.

Schopenhauer a dit « que le mysticisme est la conscience de l'identité de son être avec l'ensemble des choses et le principe de l'univers ».

Ces bons Américains furent avant tout sensibles à cette religion étrange, multiforme, insaisissable, aussi impossible à condenser qu'à combattre, qui s'épanouit seule pour ainsi dire, sans prophètes et sans thaumaturges, dans notre société actuelle, où l'amour, l'admiration, sans plus chercher les causes lointaines, se répandent plus spontanément, plus généreusement sur les effets humblement transitoires, et sur la mouvante beauté de tout ce qui éclôt et se transforme.

Ce sentiment est-il né, dans un peuple de même race que la nôtre, du contact d'une nature plus puissante, plus exubérante, d'une terre plus gigantesquement accidentée, plus troublante en ses mystérieuses promesses, d'un sol plus riche où tant de familles de l'ancien monde furent comme renouvelées et rajeunies par une transplantation volontaire?

Mais pourquoi, encore une fois, rechercher les causes? Nous ne sommes pas encore assez simples peut-être pour deviner les principales, et mieux vaut pour notre joie regarder seulement les effets.

Dans la constellation des grands écrivains de son pays, Burroughs est une étoile de seconde grandeur. Il a suivi le courant dont plusieurs avant lui avaient été les interprètes expressifs, et on ne peut pas dire qu'il fut jamais génial en quoi que ce soit. Mais peut-être, parce qu'il ne fut qu'un excellent homme entraîné dans une voie ouverte par d'autres, parce que, aussi, il fut entièrement sincère et vécut modestement des idées d'autrui qu'il admirait et auxquelles il ne voulait ajouter que l'appoint et l'hommage de ses expériences personnelles, est-il intéressant en ce qu'il montre d'une façon sommaire et tangible l'influence réelle de ces poètes-penseurs sur ceux qui les suivirent de près.

Les principales œuvres de Burroughs sont des récits animés de promenades, des observations faites au jour le jour sur la vie de quelques animaux domestiques, des épisodes de campement en plein bois, des descriptions de grandes forêts américaines avec ce qu'on y retrouve d'indications laissées par les Indiens, comme, çà et là, une rangée d'arbres marqués de façon spéciale pour des buts inconnus de ralliement ou d'orientation, et les traces aussi palpables des animaux qui les hantent.

Il parle beaucoup des oiseaux et nous fait vivre plus près d'eux que Michelet dont il n'a pourtant pas le lyrisme. Il dit ce qu'il a vu, d'une humeur tranquille et d'un ton amusé, et ces livres nous rendent une des joies que l'enfance demande à tous les échos : « écouter l'histoire vraie de quelque chose de vivant ».

Il aime les vaches et les met en scène avec un enthousiasme humoristique dans un article intitulé : *Notre Divinité rurale*.

« Toutes les races du Nord », dit-il, « ressemblent plus ou moins à ce qu'il y a de meilleur dans le bétail. Il y a dans leur art et dans leur littérature quelque chose d'essentiellement pastoral, doux, continent, sans passion, ruminant, comme s'ils avaient les yeux constamment très ouverts, la voix douce et un grand charme d'intimité, cette vertu des animaux.... Qu'étaient ces vieux Vikings, sinon des taureaux à cuir épais qui ne se plaisaient à rien tant qu'à se trouver mutuellement la peau? »

« Puis, la vache nous a fourni quelques bons mots et quelques suggestions utiles. Comment, par exemple,

pourrions-nous nous passer de la fable de celle qui, après avoir donné un seau de bon lait, le renversa d'un coup de pied? Il semble qu'on pourrait à peine tenir ménage sans le secours de cette importante parabole. »

Il conte alors les hauts faits, méfaits et inventions des vaches qui lui ont appartenu, et notamment ceux d'une certaine Chloé, couleur d'or rouge qui — triomphe de l'imagination bovine — avait trouvé moyen de soulever le loquet de sa porte et de pratiquer des fugues extra-murales, d'où elle revenait fidèlement à heure fixe.

Burroughs s'essaie parfois à des synthèses, à des portraits, à des considérations d'une philosophie plutôt familière, mais ces pensées se formulent rarement en longs écrits.

C'est un paysan pensant, un amoureux de la nature et de tout ce qu'il en voit tous les jours autour de lui; doué de ce regard très clair qui détaille aisément les apparences des choses et les admire dans les bonnes petites malices de leurs agencements privés plutôt que dans leur effet décoratif ou leur signification scientifique ou symbolique. Si parfois ces grands côtés des choses le tentent ou le frappent, il s'en explique assez rapidement et sommairement, et ses vues très saines, très modernes, n'ont rien de particulièrement original.

Tel qu'il est, en ses personnelles préférences et en ses probas aperçus, il achève de rendre sensible la tendance générale de son milieu et de son époque, qui était bien, puisqu'il faut lui donner un nom, une sorte de panthéisme ému, exalté chez les uns, condensé en philosophie chez d'autres, solution de l'éternelle recherche de l'unité pour ceux-ci, pour ceux-là tendance de l'homme délivré des plus féroces compétitions vitales, vers une communion plus grande avec l'ensemble dont il fait partie. Pensée là, jouissance ici. C'est le privilège de ceux qui suivent les penseurs, de pouvoir, mieux qu'eux-mêmes, vivre ce qu'ils ont deviné et entrevu, et en parler avec moins d'étonnement et avec un attendrissement plus confiant et plus pénétrant. Leur ingéniosité s'exerce sans aucun souci de recherche sur des objets encore nouveaux, et le plaisir de ces corroborations faciles se reflète dans la gaité du ton avec lequel elles sont faites.

Lire Burroughs, c'est se trouver en la compagnie d'un bon enfant à l'œil fin qui, en quelques notes positives et familières, nous rend plus conscients de l'intimité qui existe entre nous et tout ce qui vit. C'est en cela qu'il se rapproche des poètes qui le mieux en ce siècle nous ont fait honte de notre antique exclusivisme humain, — exclusivisme si dangereusement, si follement dédaigneux; et c'est de cette humble façon qu'il nous aide à orner de beauté et de paix joyeuse les conceptions et préoccupations de son temps.

LE SILLON

Décidément on y vient, aux salonnets, aux salonnets tant décriés il y a quelques années encore. Le public commence à comprendre tout l'intérêt de ces petits salons où se groupent tous les hommes d'un même bord. On peut ainsi mieux juger des tendances et des efforts des générations; on n'y rencontre pas ce pêle-mêle des salons officiels où trop souvent les contrastes violents font perdre aux toiles leur réelle valeur.

Mais parlons du *Sillon*.

En admettant sans discussion la manière de voir des artistes du *Sillon*, l'ensemble de cette quatrième exposition donne une impression excellente. On remarque chez tous ces peintres le souci de réagir contre ce qu'on pourrait appeler la peinture intellectuelle. Est-ce bien? Est-ce mal? C'est ce que nous discuterons une autre fois. Pour le moment contentons-nous de constater cet effort.

Il y a au *Sillon* des gens de talent, c'est incontestable. M. Mignot, par exemple, qui expose quelques affiches dans la première salle, a beaucoup de talent; je lui reprocherai seulement d'être trop exclusivement peintre. Son affiche pour la kermesse de Bruxelles, suffisamment criarde, est beaucoup trop lourde, et malgré la parfaite exécution des détails, elle ne laisse aucune impression, ne suggère aucune rêverie. Pourtant, dans maintes autres œuvrettes, il s'affirma très heureusement. Ses croquis qui se trouvent dans la troisième salle témoignent d'une véritable émotion. Mais là encore la facture écrase l'idée.

Je n'aime pas beaucoup ce que fait M. Fernand Toussaint. C'est d'une recherche et d'une ingéniosité exaspérantes. C'est habile, mais cela manque de sincérité. La joliesse de telle figurine tout enrubannée ne donne pas la mièvrerie exquise qu'on s'attend à y trouver. Ce n'est pas original, c'est excentrique. J'aime beaucoup mieux, par exemple, le « faire » plutôt banal, mais d'une sincérité évidente de M. Bernier, qui expose une grande toile représentant des chevaux et des bœufs s'efforçant de tirer une charrette chargée. Le fond de cette toile est large, le mouvement des bêtes est superbe; il y a là l'effort quand même qui laisse une impression intense.

Les deux maîtres du Salon semblent être M. Alfred Bastien et M. Blicck. M. Bastien expose des portraits d'une rare vigueur, minutieusement étudiés, dégageant un sentiment un peu brutal peut-être, mais réel et profond. Ses paysages ont un charme tout particulier. Ils expriment un mystère exquis, le mystère des soirs d'arrière-été.

Malheureusement pour M. Blicck nous avons vu des coins de Paris de M. Raffaelli, qui a si admirablement surpris l'âme de la grande ville. M. Blicck ne rend que fort imparfaitement la lumière de Paris, cette lumière qu'on ne retrouve en aucun autre coin du monde, dont la grisaille fade épand sur toute chose je ne sais quelle mélancolie. Je préfère ses figures, qui sont vigoureuses et nettes.

De M. Paul Verdussen des coins de Campine curieux, exprimant bien le navrement de ce désert de bruyère. M. Gustave-Max Stevens est l'auteur de l'affiche du *Sillon*. Il expose un *Ravissement d'Andromède* qui est plutôt maladroit. C'est pauvrement conçu, mais convenablement peint. L'exposition de M. Janssens est fort intéressante. Il y a beaucoup de vie dans

ses portraits. A signaler tout particulièrement une tête de femme charmante d'expression.

Les natures mortes de M. Victor Moerenhout sont plutôt faibles. Ce peintre a de sérieuses qualités de coloriste, mais tout cela est banal et dur.

Dans la quatrième salle sont groupés les aquarelles et les dessins. A gauche, en entrant, quelques remarquables aquarelles de M. Gustave Flasschoen. La première, une petite marine très simple, est exquise de tons et de sentiment.

M. Henri Meunier expose des dessins qui prouvent que le jeune auteur de l'affiche des concerts Ysaye travaille sérieusement. Sa *Juventus Victoria* est d'une beauté vraiment empoignante. Le « faire » est bien adéquat au grand symbole qu'il doit exprimer. Très remarqué aussi le *Chemin vers l'Infini*, les fantômes cheminant sur la route sombre vers la porte lumineuse. M. Meunier est peut-être le seul exposant du *Sillon* se souciant du symbole.

Enfin, signalons encore dans cette quatrième salle une série de pochades de M. Coulon qui sont plutôt d'un goût déplorable.

Voilà le gros du bilan de la quatrième exposition du *Sillon*. En cette première visite nous n'avons voulu que signaler les œuvres de ceux qui semblent destinés à prendre une place bien spéciale dans ce petit groupe. Dans un prochain article nous parlerons de la rare sculpture qui y est exposée et nous discuterons les tendances de ces jeunes.

ROLAND DE MARÈS

AU MUSÉE ANCIEN

A propos du tableau de David *Mars et Vénus* dont nous avons parlé dernièrement et que tous les artistes souhaitent de voir disparaître promptement du Musée dont il est indigne (1), on nous communique un document intéressant : une lettre du peintre Navez au sculpteur J.-B. Roman, à Paris, et publiée dans une brochure intitulée : *Vingt-cinq lettres inédites du peintre Navez* avec une préface de M. HENRI DE NIMAL (pp. 24 à 29). En lecture à la Bibliothèque royale, n° 66108.

Bruxelles, le 28 juillet 1822.

M. David va reprendre, à ce que je crois, son tableau de Dupavillon; informe-toi de ce Dupavillon, c'est un de mes anciens disciples. Voici l'histoire qu'il y a eu entre eux :

Dupavillon a un talent très médiocre, si pas mauvais. Il vint ici, fit des portraits, un tableau de *l'Amour et Psyché*, enfin ébaucha un tableau de *Mars désarmé par Vénus*. M. David lui avait arrangé la composition; le tableau ébauché, David le prit à Dupavillon moyennant 6,000 francs, à condition que celui-ci finirait tout ce que Monsieur lui dirait de faire. Dans l'entrefaite, la copie du *Couronnement* arrive; David propose encore à Dupavillon 6,000 francs pour terminer son *Couronnement*. Mais à peine en train de travailler à celui de *Mars et Vénus*, M. David s'aperçoit qu'il ne pourrait rien faire de Dupavillon; il pensa à écrire à Rouget pour venir ici achever la copie du *Couronnement* qu'il avait commencée. Rouget tomba malade; M. David, impatient, me demande et me force à finir le tableau du *Couronnement*. J'ai beau m'en défendre, je suis forcé de l'accepter, mais je le prie d'attendre encore quinze jours pour voir si Rouget n'arrivera pas, et dans le cas qu'il arrive, je lui cède la palette. (Je ne me sentais

(1) Voir l'Art moderne du 2 août dernier, p. 244.

pas propre à finir une chose dont je n'avais ni le tact ni la mémoire de l'original, et puis une manière étrangère à la mienne). Rouget arrive enfin, et nous voilà contents tous deux. Dupavillon retourne à Paris, va chez l'homme d'affaires de M. David pour toucher 1,200 francs, acompte de 6,000 francs pour son premier tableau. Le fils de M. David écrit à son père que, conformément à l'accord fait entre eux, il avait fait compter à M. Dupavillon 1,200 francs. Voilà le père colère, peste contre Dupavillon, donne ordre de ne plus donner un sou. Celui-ci prétend avoir tout ce qui lui est dû par ses engagements avec M. David, écrit à un avocat français qui est ici. L'affaire allait en venir aux tribunaux lorsque Dupavillon est arrivé, à ma grande surprise; je le vois chez M. David comme si rien n'avait été. Depuis je ne sais comment cela s'est arrangé.

J'ai su seulement que, pendant tous ces débats, Dupavillon avait écrit aux autorités d'ici pour interdire à M. David l'entrée de son atelier que la ville lui avait donné, de sorte que M. David n'a pu travailler à son tableau de *Mars et Vénus* ni mettre les pieds dans l'atelier de Dupavillon.

Maintenant, il va reprendre son tableau. Il me demandait hier si je ne connaissais pas un atelier en ville. Ceci fit beaucoup de boucan; on blâma l'un et l'autre. Je te prie de garder le silence là-dessus, car il n'y a que moi qui ait été au courant de tout par l'avocat qui en veut injustement à M. David.

P. S. Mes compliments à tous nos amis communs. Écris-moi, car je ne savais que penser de ce que tu ne m'écrivais pas. Mes compliments à M. Barbier.

Voilà bien du bavardage, mais je sais que tu m'excuseras. Silence surtout pour l'affaire de M. David.

MORT DE WILLIAM MORRIS

Une douloureuse nouvelle nous arrive de Londres. William Morris vient de mourir à Hammersmith, à 62 ans, dans la petite maison des bords de la Tamise où il travaillait, dans la retraite et l'isolement, loin du bruit de la ville et des visites importunes.

William Morris a été un homme universel. Poète, romancier, critique d'art, conférencier, peintre, éditeur, manufacturier et même politicien, il a eu, dans les manifestations multiples de son activité, une influence considérable sur son époque. C'est lui qui a été l'initiateur du mouvement esthétique qui révolutionna le goût public en matière de décoration et d'ameublement.

Il fonda avec le concours de quelques-uns des premiers artistes de l'Angleterre, Burne-Jones, Walter Crane et d'autres, un établissement qui devint rapidement le foyer principal de l'art décoratif anglais. Et l'on sait que les succès qu'obtinrent ses réformes ne se borna pas à la Grande-Bretagne. En France, en Belgique, les idées de William Morris, théoriquement propagées par les revues, pratiquement exposées par les plus ingénieuses applications de l'art aux objets usuels, ont donné un essor inattendu aux industries artistiques.

Il s'occupait spécialement, dans ces dernières années, de perfectionner la typographie et la décoration du Livre. L'imprimerie qu'il avait créée (*Kelmscott press*) et dont il surveillait minutieusement les plus infimes détails a fourni quelques-uns des plus parfaits spécimens d'impression qui existent. On a pu en voir plusieurs, revêtus des somptueuses reliures de Cobden-Sanderson,

inspirées, elles aussi, par William Morris, aux expositions de la *Libre Esthétique*.

Il aurait pu être le poète lauréat de la Cour d'Angleterre après la mort de Tennyson. Mais ses opinions socialistes ne s'accordaient pas de la situation que ce titre devait lui créer auprès de Sa « Gracious Majesty ». Et Morris déclina l'honneur rétribué qui lui était proposé.

THÉÂTRES

« Roméo et Juliette », à la Monnaie.

L'interprétation donnée par le Théâtre de la Monnaie à la reprise de *Roméo et Juliette* est arrivée à galvaniser, ou à peu près, cet ouvrage languissant.

M. Imbart de la Tour a chanté de sa jolie voix claire et timbrée le rôle de Roméo en parfait artiste lyrique. Il y a mis la jeunesse, la tendresse, l'enthousiasme souhaités. M^{me} Landouzy a trouvé dans les scènes finales des accents dramatiques qu'on n'attendait guère de l'aimable cantatrice, dont le charme principal réside dans la séduction d'une voix souple qui se joue des vocalises et triomphe avec aisance des difficultés les plus ardues. M. Journet a dit à merveille les récits solennels du frère Laurent, et M. Durfranne, qui prend décidément rang parmi les meilleurs artistes du théâtre, a donné une belle physionomie au personnage du duc de Vérone. On a rétabli pour lui le final du troisième acte, généralement supprimé.

MM. Isouard, Blanquard, Cadio, M^{mes} Milcamps et Bélia ont complété un ensemble homogène qui permet d'espérer, pour des ouvrages moins moroses, d'irréprochables interprétations.

« Le Petit Lord », au Parc.

La « tournée Baret », dont les affiches flambaient sur tous les murs depuis le Pas-de-Calais jusqu'au grand-duché de Luxembourg, nous a offert, la semaine dernière, un spectacle extraordinaire, auquel ne manquait qu'un Pas de quatre d'Arthur Sullivan et quelques gignes pour être tout à fait *Up to date*. C'est d'une pièce américaine qu'il s'agit en cette affaire, d'une pièce tirée d'un roman de Francis Burnett, *Le Petit Lord*, et adaptée à la scène française par M. Jacques Lemaire. Il y est question d'un enfant exquis qui, après avoir été élevé parmi les décrotteurs et les épiciers de New-York, fait par sa gentillesse la conquête de son grand-père, le duc de Dorincourt, le pair d'Angleterre le plus gouteux, le plus irascible et le plus entiché d'aristocratie qui puisse se rencontrer sur tout le territoire du Royaume-Uni. Et il le dompte si complètement qu'après avoir pardonné à sa bru l'obscurité de sa naissance, le vieux lord finit par accueillir dans son « Castle » les amis personnels du boy, le décrotteur et l'épiciers Yankees.

De cette invraisemblable donnée, dont nous n'analyserons pas les multiples épisodes, se détache une scène charmante : la mise en présence de l'enfant et du vieillard quinteux. Elle seule constitue, au surplus, la pièce qui, cette scène terminée, repart soudain vers les folles régions de la pantomime anglaise et du guignol parisien.

Il paraît qu'à Londres le *Petit Lord* a eu un succès considérable et que le minuscule héros de ce conte baroque, Cedric Errol, a presque détrôné, dans l'admiration des enfants de la métropole, le légendaire Dick Wittington. A Bruxelles, le public, quelque peu

ahuri, s'est borné à applaudir sincèrement à l'art consommé avec lequel l'excellent comédien Pierre Berton a composé le personnage du duc de Dorincourt; à l'aisance, à l'aplomb, à la sûreté de diction et de mimique qui font de la petite Parfait un enfant prodige, — et déjà une artiste.

Dans une pochade à la Charles Leroy qui clôturait le spectacle, M. Baret a prouvé que chez lui l'impresario était doublé d'un comique sobre, réellement supérieur.

« Le Demi-Monde », au Molière.

Nous voici dans le domaine des « péchés à quinze sous » comme le proclame, en un de ces morceaux de bravoure chers à Dumas, le chevaleresque, spirituel, ironique — et prodigieusement naïf — Olivier de Jalin.

La comparaison fameuse des péchés pourrait s'appliquer aux comédies d'Alexandre Dumas, au *Demi-Monde* en particulier, dont les taches inquiétantes apparaissent aux moins clairvoyants. Le souffle vivifiant qui anime le théâtre d'aujourd'hui renverse, pièce par pièce, cet échafaudage de rhétorique, d'aphorismes, de mots d'auteur; et le brio du dialogue ne dissimule plus l'in vraisemblance des caractères, la superficialité de l'observation, l'impossibilité des situations décrites.

S'il a un intérêt rétrospectif, ce théâtre conventionnel n'arrive plus à émouvoir. Il fait l'effet d'une horlogerie compliquée dont on étudie avec curiosité le mécanisme tandis que l'auteur en expose les rouages. Mais le moyen de se passionner pour ces personnages dénués d'humanité, de s'intéresser à une intrigue absurde, de retrouver en soi un écho de sentiments et d'idées dont la fausseté éclate à chaque scène, à chaque phrase?

Le *Demi-Monde* est interprété avec talent par M^{me} M. Rolland, qui prête à la baronne d'Ange la séduction perverse, l'élégance hautaine, la grâce féline et la souplesse exigées; par M. Arnaud, qui a pris possession avec autorité du rôle d'Olivier de Jalin et qui le joue avec une aisance et une gentillesse remarquables; par M. Luguët, du Gymnase, dont le jeu concentré, naturel, a donné beaucoup de vérité au personnage, difficile à composer, de Raymond de Nanjac. M. Munié a placé cette reprise dans un cadre élégant qui a fait de la réouverture de son théâtre un petit événement artistique. L'excellente composition de sa troupe fait bien augurer de la saison nouvelle.

« Le Capitole », à l'Alcazar.

On sait généralement du Capitole qu'il était situé à proximité de la roche Tarpéienne. Nul n'ignore comment il fut sauvé. Mais voici que MM. Paul Ferrier et Charles Clairville complètent ces notions historiques connues par un détail demeuré jusqu'ici inédit: pour recevoir les honneurs du triomphe, les généraux vainqueurs devaient, assurent-ils, remplir une condition spéciale toute indépendante des victoires qu'ils avaient remportées sur les ennemis de Rome. Avaient-ils été, au cours de la campagne, sganarellisés par leur épouse, le Capitole leur demeurait sévèrement interdit. L'être ou ne pas l'être, le triomphe dépendait de la solution de ce dilemme. Ainsi le voulaient les pères conscrits.

Jugez du dépit de ce bon Cornélius Major, revenu vainqueur d'une expédition contre les Ligures, quand il surprend sa femme Métella en flagrant délit de flirtage avec le beau centurion Narcisse. Avoir touché aux honneurs suprêmes et voir le temple se fermer devant lui pour un incident ridicule! Mort et damnation!

Métella mourra! Narcisse mourra! A nous le poignard de l'aïeule Lucrèce! A nous le poison des futurs Borgia!

Il se trouve que Métella et Narcisse étaient innocents. Mais il serait cruel, et même sot, de mourir pour une faute qu'on n'a pas commise. Vite, il faut réparer l'injustice du sort et mériter le châtement imposé. Un décor tournant qui enferme les amants dans la plus stricte intimité ne laisse au public aucun doute sur l'accomplissement d'un événement qui semble devoir interdire définitivement l'accès du Capitole à Cornélius.

Les dieux et le désir de faire une opérette amusante exigeant qu'il en soit autrement, c'est naturellement le contraire qui arrive. L'artificieux Plaute, chargé en sa qualité d'auteur dramatique de trouver un dénouement imprévu, arrive à persuader au mari berné que la vertu de sa femme est au-dessus de tout soupçon. (Loge, dans les *Nibelungen*, n'eût pas été plus ingénieux.) Les pères conscrits entrent dans le complot, et c'est au bruit des fanfares joyeuses célébrant le triomphe de Cornélius que la toile tombe.

M. Serpette a écrit sur cette fantaisie où le sel et les épices ne sont pas ménagés une partition d'allures gaies, proche parente de celle de *Cousin-Cousine*, et dans laquelle on retrouve les qualités habituelles du petit maître de l'opérette: beaucoup d'entrain, des rythmes nets et, à défaut d'originalité foncière, une connaissance parfaite du métier. Le *Capitole* est instrumenté avec une habileté qui lui a assuré autant de succès parmi les artistes que dans le public.

Aussi la salle, fleurie comme si l'on attendait la visite du tsar, a-t-elle retenti d'acclamations et d'applaudissements libéralement partagés entre le compositeur, qui conduisait l'orchestre, et les interprètes de l'œuvre: M^{lle} Giberte, MM. Dekernel, Montclair et Milo, sans oublier la part qui s'adressait aux décors, vraiment artistiques, et à la mise en scène élégante qui fait du *Capitole* une pièce à spectacle destinée à attirer la Ville et la Province.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Vente de tableaux à réméré.

Le Tribunal civil de la Seine a été récemment saisi d'une assez singulière chicane. M. Perez d'Oliveira avait acheté vingt-deux tableaux de maîtres à M. Vigé, mais celui-ci avait stipulé à son profit un réméré qu'il avait le droit d'exercer jusque fin mars 1895. Par application de cette clause, M. Vigé fit signifier le 31 mars à M. Perez d'Oliveira qu'il reprenait ses tableaux. Mais le 31 mars étant un dimanche, M. Perez d'Oliveira soutint que M. Vigé était déchu pour n'avoir pas exercé son droit en temps utile.

Faut-il, dans la computation du délai de réméré, compter le dernier jour si celui-ci est un jour férié? Conformément à la jurisprudence de la Cour de cassation, le Tribunal a résolu affirmativement la question.

Il a décidé en outre que le vendeur qui veut exercer la faculté de réméré n'est pas tenu au paiement effectif du prix; il suffit qu'il fasse connaître sa volonté à l'acheteur dans le délai fixé, et par suite l'irrégularité ou l'insuffisance des offres par lui faites n'est pas une cause de déchéance.

En conséquence, M. Perez d'Oliveira a été débouté de son action et M. Vigé autorisé à exercer le réméré stipulé.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam ⁽¹⁾.

Voici les vingt contes que nous voudrions placer au sommet de l'œuvre de Villiers, tout en lui demandant pardon de l'irrespectuosité grande :

1. *Les Demoiselles de Bienfilâtre*; 2. *Véra*; 3. *Le Convive des dernières fêtes*; 4. *Le plus beau Dîner du monde*; 5. *Impatience de la foule*; 6. *La Reine Isabeau*; 7. *Sentimentalisme*; 8. *L'Inconnue*; 9. *L'intersigne*; 10. *La Torture par l'espérance*; 11. *La Céleste Aventure*; 12. *Les Amants de Tolède*; 13. *Le Navigateur sauvage*; 14. *La Légende moderne*; 15. *La Maison du bonheur*; 16. *Conte de fin d'été*; 17. *L'Amour suprême*; 18. *Le Droit du passé*; 19. *L'Aventure de Tsé-i-la*; 20. *Le Tueur de cygnes*.

HENRI VAN DE PUTTE et GEORGES RENCY.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Ardenne (III^e volume. Le Grand-duché de Luxembourg, Trèves, l'Eifel volcanique), par JEAN D'ARDENNE. Edition nouvelle, Bruxelles, Ch. Rozez. — *Cours de diction*, par MAURICE CHOMÉ, professeur au Conservatoire. Première partie : De la correction. Bruxelles, S. Eggerix. — *Des Enfants*, par PAUL ARDEN. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore*, par A. VAN BEVER, avec portrait, dessins et bois originaux. Paris. Bibliothèque de l'Association. — *La Passion de Notre-Seigneur*; *Émile Zola ou Un Messie devant les Jeunes*, par L.-J. DE BRINN' GAUBAST. Paris, collection bibliophile de l'Aube. — *Coomans*, par H. VAN DOORSLAER. Extrait de la *Revue générale*. Bruxelles, Société Belge de librairie. — *Compte rendu des travaux de la branche d'Anvers (Viscum) du Groupe indépendant d'études ésotériques*. Anvers, L. Vrydaghs et Cie. — *Triomphe de la Rose*, par MAXIME FORMONT, avec une lettre de J.-M. de Hérédia. Paris, A. Lemerre. — *Les Entraves*, drame en 3 actes par RICHARD LEDENT. Bruxelles, P. Lacomblez.

PETITE CHRONIQUE

Le sculpteur Gilis vient d'achever le modèle, au cinquième de l'exécution définitive, du *Saint Michel terrassant le démon* qui lui a été commandé par la ville de Bruxelles et le gouvernement pour orner le fronton de la nouvelle morgue en construction rue de la Voirie, en face de la jolie maison du Cheval Marin que l'initiative de M. Buls a sauvée de la pioche des démolisseurs. L'œuvre, très serrée de forme, a un superbe caractère décoratif. Le profil cambré de l'archange en équilibre sur le corps affaissé de son adversaire est d'une ligne élégante et sobre et, très heureusement, par le choix des types et le mouvement de la composition, l'artiste a échappé à la banalité d'un sujet maintes fois répété. Peut-être pourrait-on souhaiter à l'Esprit des ténèbres une expression plus haineuse. Pour un diable, celui de M. Gilis est un bon diable. C'est un vaincu résigné, malgré l'apparente arrogance avec laquelle il relève la tête sous le pied vengeur du héros.

L'art de M. Gilis est puissant, sobre, réfléchi, ainsi que le révèlent tel buste de gamin, tels médaillons, tels dessins carac-

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet et 27 septembre dernier.

téristiques qui décorent son atelier. On peut fonder sans crainte sur lui de sérieuses promesses d'avenir.

Une exposition des récentes œuvres de Jan Toorop s'est ouverte à Groningue. De parfaites photographies ont été prises des principaux sujets. Outre les poèmes un peu cabalistiques que le peintre a tirés de ses idées sur la vie et la mort humaines et qu'il a titrés : *Le Jardin des chagrins*, *Fatalisme*, *le Chant des siècles*, *les Trois fiancées*, *les Rôdeurs*, ont été montrés au public quelques portraits — sanguines ou mines de plomb — vraiment admirables, et une interprétation vigoureuse, épique et ardente des vers : *Le Passeur d'eau*, des *Villages illusoire*s.

Ces photographies sont actuellement exposées à la montre de l'éditeur Deman, rue de la Montagne.

La saison musicale commence tôt à Bruxelles cette année. Elle s'ouvrira aujourd'hui même, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, par un concert symphonique consacré aux œuvres de MM. Paul Gilson et Louis Van Dam et donné avec le concours de MM. De Backer, baryton, et Dony, ténor. On y entendra entre autres la cantate composée par Paul Gilson sur un texte d'A. Goffin pour le Cinquantenaire des télégraphes belges (300 exécutants, soli, chœurs et orchestre).

Dimanche prochain, ainsi que nous l'avons annoncé, l'orchestre Colonne donnera à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, un concert dont le programme comprend la *Symphonie fantastique* et des fragments de la *Damnation de Faust* (Berlioz), les morceaux symphoniques de *Psyché* (César Franck), le Ballet d'*Ascanio* (Saint-Saëns), la sérénade des *Impressions d'Italie* (G. Charpentier), la *Nuit et l'Amour* (A. Holmès), le Ballet du *Cid* (Massenet), etc. M. Marix Lœwensohn exécutera le deuxième concerto de Rubinstein pour violoncelle et orchestre. Cet intéressant concert sera le seul que donnera l'orchestre Colonne à Bruxelles. Billets chez Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour.

Le premier concert populaire est fixé, comme nous l'avons dit, au dimanche 25 octobre. M. Joseph Dupont commencera dès cette semaine les répétitions de cette matinée d'ouverture, entièrement consacrée à Camille Saint-Saëns qui se fera entendre avec M. Arthur de Greef dans deux de ses compositions : les *Variations sur un thème de Beethoven* et le *Scherzo* pour deux pianos.

La maison Schott annonce pour le 7 et le 14 novembre deux concerts de musique de chambre donnés l'un avec le concours de M. Diémer et la Société des instruments anciens, l'autre par le Quatuor de Prague.

Le premier concert Ysaye aura lieu le 29 novembre avec le concours du célèbre pianiste Raoul Pugno, qui jouera le Concerto de Grieg et la Fantaisie de Schubert avec l'accompagnement d'orchestre de Liszt. M. Ysaye fera exécuter la *Symphonie héroïque* de Beethoven.

Au deuxième concert, le 13 décembre, le violoncelliste Joseph Jacob fera entendre un concerto de sa composition. M. Demest et M^{lle} Duthil chanteront des fragments de *Pelléas et Mélisande*, la nouvelle partition de C.-A. Debussy pour le drame de Maeterlinck.

M^{me} Gulbranson, la Brunnhilde de Bayreuth, chantera au troisième concert, fixé au 31 janvier.

Parmi les œuvres nouvelles qui seront jouées cet hiver, citons encore les variations symphoniques sur les *Portes d'enfer* de Vincent d'Indy, la symphonie *Le Nouveau Monde* de Dvorack, la *Symphonie n° 3* de Glazounow, le *Judas* de Sylvain Dupuis, la *Suite wallonne* de Théo Ysaye, la *Rhapsodie* de Brahms, la *Cène des Apôtres* de Wagner.

Depuis mercredi dernier le Théâtre du Diable-au-Corps, élargissant son programme, donne lecture d'un ou deux morceaux purement littéraires, choisis sans parti pris d'école dans l'œuvre des littérateurs et poètes belges actuels.

Parmi les premiers inscrits citons MM. Albert Giraud, Théo Hannon, Fernand Séverin, M. Maeterlinck, E. Verhaeren, Iwan Gilkin, Francis de Croisset, etc. Nul doute que cette innovation soit accueillie avec empressement par le public assidu aux soirées récréatives et artistiques du Diable-au-Corps.

C'est aujourd'hui, à 2 heures, que s'ouvre, à Rotterdam, le Salon organisé par le *Kunstkring* de cette ville.

Le mariage de M^{lle} Gevaert, fille du directeur du Conservatoire de Bruxelles, avec M. Alexandre Halot a été célébré hier matin. Pendant la cérémonie religieuse à Notre-Dame du Sablon, MM. Demest, Jacobs, Colyns, Merloo et Mailly, professeurs au Conservatoire, se sont fait entendre dans diverses œuvres de Bach et de César Franck. Les chœurs de la maîtrise ont exécuté, sous la direction de M. Comanne, un *Cantate Domino* de Hassler et un *Benedictus* de Casali.

M. Emile Mathieu vient de terminer un concerto pour violon et orchestre, écrit à l'intention de M^{lle} Irma Sethe et que la jeune et brillante violoniste jouera pour la première fois, en décembre, à Louvain. M^{lle} Irma Sethe se rend en Angleterre où elle passera trois mois, retenue par de nombreux engagements à Londres et en Ecosse. Elle compte se faire entendre ensuite, et pour la première fois, à Berlin, faire une tournée en Allemagne et rentrer à Londres pour la *season*.

Le Conseil général de « l'Art appliqué à la Rue » a décidé de proroger d'un mois la date d'envoi des avant-projets destinés au concours pour l'éclairage public. Ceux-ci devront être adressés au jury, Hôtel Ravenstein, les 16 et 17 novembre prochain, de 10 à 4 heures.

Les « Artistes photographes » belges se sont signalés de remarquable façon à l'Exposition internationale de photographie de Berlin. Sur trois médailles d'or, la plus haute récompense réservée aux exposants de tous pays, les Belges en remportent deux. Nos félicitations à MM. Hannon et Alexandre qui les ont si bien méritées en faisant, une fois de plus, valoir leur supériorité à l'étranger.

Le dessinateur bien connu du *Punch*, Georges du Maurier, vient de mourir à Londres. D'origine française, du Maurier s'était fixé de bonne heure en Angleterre et avait, par ses spirituels dessins soulignés de légendes humoristiques, conquis une renommée universelle. Le « brin de plume » que, selon le cliché connu, il avait à son crayon lui fit écrire un roman, *Trilby*, qui devint rapidement célèbre et dont on tira une pièce à succès. Du Maurier est mort dans la force de l'âge, à 52 ans.

Sous le titre *L'Année* paraîtra le 15 décembre prochain à Berlin, par les soins de l'éditeur Mecklenburg, un album-calen-

drier composé de seize planches en couleurs de M. Franz-M. Melchers et de seize poèmes de M. Th. Braun.

En préparation chez l'éditeur Deman à Bruxelles, un volume de vers de Charles Morice illustré d'une série de planches par Paul Gauguin.

Le *Studio* publiera prochainement, dans une livraison spéciale, un récit inédit du séjour que fit à Monastier feu R.-L. Stevenson, l'auteur des célèbres *Voyages à âne dans les Cévennes*. Ce récit devait servir de préface à son livre, mais l'auteur y substitua un court préambule. Il paraîtra illustré de dessins de Stevenson lui-même et de reproductions de ses gravures sur bois.

La livraison de septembre de l'artistique revue *The Studio* contient, entre autres, une intéressante étude de M. Gabriel Mourey sur le peintre Aman Jean, avec sept reproductions de ses œuvres. En supplément : un dessin en couleurs de M. Aman Jean et une étude de M. Mortimer Menpes.

La livraison d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* (Paris, imprimerie Chaix) contient la reproduction des quatre affiches suivantes, qui comptent parmi les plus belles : *Pantomimes lumineuses*, de J. Chéret; la *Librairie romantique*, d'E. Grasset; le *Cacao Van Houten*, de Willette et l'affiche composée par W. Carqueville pour le *Lippincott's Magazine* de Philadelphie.

Van Thulden, Van Hoeck, Van Egmont et Wouters sont étudiés dans l'une des livraisons de l'*Art flamand* que vient de faire paraître l'éditeur Boitte. Les deux autres livraisons sont consacrées à Martin Pepyn, Abraham Janssens, Henri De Clerck et Théodore Van Loon, qui s'inspirèrent des données romanistes antérieures, à Gérard Zegers, à Théodore Boeyermans et aux Van Oost.

La première représentation de l'*Apollonide* de Franz Servais, qui devait avoir lieu à Carlsruhe cet hiver, est, paraît-il, ajournée à la saison prochaine. La salle du théâtre va être en partie reconstruite; la saison, par là même, se trouve réduite de beaucoup et le temps manque pour mettre à l'étude l'important ouvrage du compositeur belge.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

ON DEMANDE voyageur pour ouvrages d'art. S'adresser 8, rue Berckmans.

PAR SUITE DE DÉCÈS

Les notaires DELVAUX et VAN MELCKEBEKE, de résidence à Malines, vendront publiquement les lundi 26 et mardi 27 octobre 1896, à 9 heures précises du matin et à 2 heures de relevée, en la maison rue des Vaches, 33, à Malines, la

MAGNIFIQUE COLLECTION DE TABLEAUX

IVOIRES, STATUETTES, BRONZES,
PORCELAINES, CRISTAUX, ORFÈVREURIE, BOÎTES À MUSIQUE, LIVRES,
Gravures et Antiquités

dépendant de la succession de Messire CASIMIR VAN DEN WIELE.

Expositions : Jeudi 22 et Vendredi 23 octobre 1896, de 10 à 4 heures.

On peut se procurer des catalogues chez les notaires vendeurs, chez M. Duvinage, ingénieur-conseil, rue des Princes, 8, à Bruxelles, et chez M. F. De Blauw, directeur de ventes, rue de la Chaussée, 19, à Malines.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES

1^o Le mardi 20 octobre et trois jours suivants, d'une belle collection de

LIVRES ANCIENS

composant la bibliothèque du château de GYSEHEM.

2^o Le samedi 24, le lundi 26 et le mardi 27 octobre, de

LIVRES & ESTAMPES

provenant en partie de feu M. KUPFFERSCHLAEGER, président
du tribunal civil de Marche.

Les ventes auront lieu, à 4 heures précises, en la galerie et
sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne, chez qui les catalogues sont en distribution.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TELEPHO
NE 1384. N. LEMBREE
& BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE &

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AU CONGO. (Impressions d'artiste.) (Suite.) *Banana, le bas fleuve, Boma.* — LA RESTAURATION DE L'ÉGLISE DE NOTRE-DAME AU SABLON. — CANTATE JUBILAIRE. — THÉÂTRES. « *La Traviata* » et « *Le Rêve* », à la Monnaie « *La Dame de Carreau* », à l'Alhambra. — CORRESPONDANCE. — REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Appointements des agents dramatiques. Insaisissabilité des costumes de théâtre.* — PETITE CHRONIQUE.

AU CONGO ⁽¹⁾

Impressions d'artiste.

Banana, le bas fleuve, Boma.

Du 29 août au 6 septembre 1896.

Me voici au Congo, à l'entrée du Grand Fleuve! Celui qui dépasse tous ceux du monde pour le volume des eaux restituées à l'inépuisable et toujours renouvelé réservoir des mers. Au Congo! par hasard, par cet abandon de la volonté à la poussée des circonstances que j'aime comme le moins trompeur des guides au coin de la vie mystérieuse et fluctuante, que nous croyons diriger et qui nous dirige; goguenarde et cruelle comme un enfant, dans ses fatalités cosmiques. Car, vraiment, je ne pensais, au départ, qu'à chercher

(1) Suite. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (Art moderne des 6 et 13 septembre et 4 octobre).

quelque repos aux Canaries, à gravir le pic de Ténériffe, à dormir mes journées dans la vallée d'Orotava affirmée par Humboldt la plus délicieuse de la terre. Et me voici pris dans l'aventure d'un voyage compliqué, non exempt, certes, de fatigues et de hasards, dans une contrée inclément. Pourquoi? Que sais-je? Besoin, quand on est sur une route, de s'enfoncer jusqu'au bout. Besoin d'entrevoir ce pays discuté qui chez nous tourmente les âmes, et revient, en murmure continu, dans nos agitations nationales. Besoin de réaliser des rêves de lointaine itinérance, remontant aux illusions de jeunesse, et de recommencer, une fois avant l'achèvement prochain de la vie, ce qui fut jadis une fuite d'adolescent pris de curiosité et de folie vagabonde.

Depuis des heures la couleur des flots, blondissante, annonçait le mélange, à l'azur de l'Atlantique, des grandes eaux terrestres dévalantes, charriant et les sables des lits fluviaux ramifiés à l'infini dans l'immense bassin congolais et les détritiques végétaux décomposés. Cette fois encore ce fut à l'aube que la ligne lointaine des côtes apparut, basse, uniforme, d'un brun grisâtre se transformant peu à peu en verdure engrisailée. Le ciel est couvert, la température fraîche : l'impression et le paysage sont ceux d'une fin de septembre sur nos rivages. Ce n'est qu'à l'entrée dans l'estuaire vaste, désert et majestueux, qu'un air de tiède touffeur et la solitude, immense, ramènent au sentiment de la région

africaine. Puis le détail des végétations, le dessin des feuillages tropicaux, les grandes ébouriffures des cocotiers mal peignés, les grêles armatures dont le lacis supporte, au-dessus des basses eaux des rives, le fouillis des rameaux et des racines superficielles, achèvent la rectification des regards.

Banana grève de constructions éparses la corne d'un banc de sable, plantée dans l'embouchure du fleuve comme une canine dans une mâchoire. A l'extrême pointe, première chose, lugubre, que distingue l'arrivant et sur laquelle inévitablement il interroge, sans songer à l'émoi que fera sauter en lui la réponse, un cimetière ! Là gisent, sous des croix, sous des pierres oubliées, quelques Hollandais, quelques Portugais dévorés par le Minotaure des fièvres, tous disparus avant l'heure normale de la vieillesse. Au milieu de beaux cocotiers, notamment ceux de cette avenue classique que la photographie complaisante aime à reproduire comme une attirance pour ceux que travaille le désir d'émigrer, s'élèvent, au-dessus d'une superstructure de piliers ou de pilotis, semblables à ceux des cités lacustres, les maisons en bois, à toiture de feutre, très blanches, badigeonnées de lait de chaux, visibles et paisibles quand on arrive du large. Elles sont entre deux rivages : celui de l'Atlantique qui déferle avec les grâces lourdes et ronflantes des vagues sur les plages de sable, se frangeant d'une écume épaisse, savonneuse, verdâtre, et celui de la crique charmante, tranquille, enverdurée où s'est arrêté le steamer sur un bas-fond que son excessif tirant d'eau lui a fait toucher. Des jardins sablonneux où les cocotiers, en multitude, dressent, sur les chandeliers gris de leurs troncs annelés, la touffe des palmes, étoffées de gros fruits jaunes ovoïdes. Des lagunes marécageuses essaient de jouer à l'étang, dans ces petits parcs arides, sur leurs bords de vase noirâtre, où, inextricables, s'enchevêtrent les palétuviers, de petits poissons grimpeurs sautent et, sur de larges nageoires, moignons de pattes, se hissent, agiles et bizarres. Quelques ponts rustiques à claire-voie. Un aspect général rudimentaire et commercial, monotone, d'une très relative séduction. Rien du décor idyllique de Sierra-Leone et de Bathurst. D'affreuses et puantes chimbèques, tanières en bambou des nègres natifs, aides soumis des factoriens qui ont là leurs établissements de concentration et d'échange, mettent une note de misère en cet ensemble mélancolique, silencieux et résigné.

Mais, dans l'alentour, se développent les beautés harmonieuses de l'entrée célèbre du fleuve. Les îles verdoyantes qui la peuplent d'un archipel reposé. Les perspectives indéfinies de ses eaux, ouvrant partout les méandres de leur dédale attirant. Une majesté sereine orchestrant des tonalités douces, d'aquarelle. A l'arrière-plan des collines d'ocre jaune bornant l'horizon d'une plinthe en ligne droite sur laquelle pose la retombée du

ciel. Pas un bruit, — si ce n'est à bord où notre chargement humain pullulant, odorant et simiesque continue les rumeurs des futilités de son existence sauvage, de gros cure-dents en baguettes à toutes les bouches pour y faire un travail ininterrompu de nettoyage et de polissage des mâchoires carnassières. Mais sur le rivage, rien ! Tantôt, quand est arrivé le vapeur à la coque gigantesque, soufflant la stridence de ses signaux et les appuyant d'un coup de canon, évaporant le son en fumée blanche, c'est à peine si quelques nonchalantes créatures ont tourné vers la rade leurs placides et indifférents visages. L'étonnement pour les merveilles de la civilisation des blancs semble un sentiment inaccessible à ces cervelles dures incapables de concevoir l'effort millénaire et les étapes innombrables qui furent nécessaires pour passer des ignobles pirogues à pagaies, creusées dans un tronçon d'arbre, pareilles à de vieilles galoches en caoutchouc éculées, qui circulent autour de nous avec leur équipe de chimpanzés, et le prodige d'un transatlantique. Ah ! l'illusion ridicule de ceux qui espèrent leur faire accomplir par l'éducation le chemin historique, cruel et immense, que notre race « essentiellement progressive et indéfiniment éduicable » a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances.

Il a fallu alléger. C'est la saison sèche, la saison des basses eaux. Jamais, assurent les pilotes, le *Léopoldville*, chargé jusqu'aux barrots du pont, ne passera, avec sa flottaison, les bancs de Matéba. Et tout l'après-midi, et toute la nuit, au milieu du vacarme et d'un gaspillage inouï d'efforts, les nègres ont sorti des écoutilles de l'avant les dames-jeannes et les énormes barils remplis de rhum de traite à quarante centimes le litre, les sacs de sel, le charbon en briquettes. Le soir, du haut de la dunette, à la clarté des papillons électriques allumés à bord, je regarde l'étrange et saisissant spectacle de cette cohue se démenant au milieu des Sénégalais dormant, innombrables, dans les linceuls gris de leurs haillons, rangés ainsi que des cadavres de mineurs retirés de la fosse après un coup de grisou. Les rayons et les ombres les tachent fantastiquement. Ceux qui rêvent remuent lentement sous l'étoffe comme des blessés revenant à la vie. Au-dessus le navire dresse les grandes antennes mouvantes des grues de déchargement. Les ballots balancés passent en projectiles de catapultes. Les poulies grincent, les engrenages des treuils rapidement dévidés criquent, les faces des noirs semblent des trous ouverts sur les ténèbres. Inoubliable cette mise en scène d'agitation et de sommeil, de silence et de tapage, de sombreur et d'éclat, d'Europe et d'Afrique.

La marée haute du lendemain matin nous renfloue. En route pour Boma, la capitale de l'Etat naissant ; environ la distance d'Anvers à Flessingue. Le navire est resté bien lourd ; passerons-nous ?

Mes yeux et mes pensées sont tout au paysage. Le fleuve a la planitude et la teinte du verre mat, car ses eaux sales que l'hélice baratte en lessive châtaine reflètent un ciel nuageux qui les emperle et les engrise merveilleusement là où rien ne trouble leur immense étalement. On dirait un beau lac savamment échancré entre des rives empanachées de splendeurs silvestres. Partout des presqu'îles et des golfes, des contours mollement arrondis, une verdure continue et opulente, sans une tache d'aridité, sans un crevé de déboisement. Les arbres ne sont pas hauts, ils n'ont pas la beauté sévère de nos wagnériennes forêts de hêtres; mais l'étrangeté, pour nos yeux, des végétations équatoriales! Quand nous serrons la rive, les palmiers foisonnants baignent dans les eaux les gerbes de leurs feuilles, sous les inévitables cocotiers. Et ces plantes de serre, ici prodiguées, augmentent l'impression d'un gigantesque domaine royal aménagé pour la joie des regards.

Cela dure des lieues! Ce péristyle du Congo est admirable de majesté pacifique. C'est ici, pourtant, qu'encore au cours de ce siècle, venaient mouiller les négriers et qu'ils embarquaient leur infernal vivant chargement de « Bois d'ébène ». C'est ici qu'on s'approvisionnait de chair humaine pour le Moloch de l'esclavage. Oui, parmi ces beautés, oui, parmi cette paix!

Mais les magnificences reposantes de cette oasis fluviale prennent fin. A notre gauche commence l'île de Matéba et ses huit mille hectares de pâturage où se font les essais d'élevage du bétail. La forêt riveraine n'orne plus le paysage. Des rives basses, desable, sur lesquelles, avec les jumelles, on découvre, çà et là, en masse difforme et imbriquée, un crocodile. Des plaines buissonneuses bornées, très loin, par des collines à surface indistincte. De nouveau des rappels de paysages européens. Ah! combien vraiment la surface terrestre se répète, et combien les mêmes éléments se retrouvent, concentrés chez nous en espaces restreints, ici délayés en espaces énormes!

Nous approchons des fameux bancs où, avant nous, plus d'un navire s'est échoué, si près, pourtant, de sa destination. Mais le sort aime les dérangements de la dernière heure. Un pilote, tout de blanc habillé, rébarbatif et très bien rasé, important d'allures et disant, de la tête aux pieds, de ses bottines irréprochables à la visière démesurée de sa casquette à quadruple galon d'or : « Je suis sûr de mon affaire! » arpente la passerelle avec l'autorité d'un Nelson et nous donne confiance. Ah! bien oui! un choc à faire danser toute la vaisselle du bord, un long frottement doux mais angoissant qui fait passer par les semelles jusqu'au cœur un singulier émoi, les mâts qui vibrent comme des cordes de violon, et nous voici en plein sur un bas-fond, mais là bien en plein, avec l'avant qui a remonté d'au moins deux pieds et le steamer qui donne de la bande sur tribord!

Stupeur, effroi, colloques, courreries. Il paraît que c'est un banc qui, règlementairement, ne devait pas se trouver là! Coquin de banc, va!

Avec frénésie, l'hélice fait machine arrière. Nous ne bougeons pas. Ah! que nous sommes bien encastés! Mais sans découragement, avec l'entêtement des réductions fondées sur l'espoir dans le hasard, l'hélice fait machine en arrière! Obstinément, bêtement, l'hélice fait machine en arrière! Et, en effet, après des heures et des heures, la nuit venue, voici, on ne sait pourquoi, que, tout à coup, le steamer bouge, bouge, bouge, se dégage, flotte. Hurrah! Il pouvait rester ici huit jours, quinze jours, toujours! Car vite, vite, ces lourdes masses descendent dans les sables, sont prises, bloquées, cernées, résorbées, ainsi qu'un cavalier dans une tourbière. Hurrah! Nous sommes en pleine eau!

Mais le grand banc de Matéba nous barre quand même la route. Et devant la frange sournoise dont il moire les eaux du fleuve, nous mouillons. L'allègement de Banana a été insuffisant. Il faudra plus amplement dégarnir les cales. Et Boma qui est là-bas, pas bien loin, dont on nous aperçoit, apparemment, avec le télescope!

Une nuit dans le calme de cet ancrage. Des brûleries de grandes herbes mettent en dix endroits de l'horizon bas qui nous encercle des lueurs d'incendie. Pourquoi ces dévastations? Pour fertiliser la terre par des cendrées, pour détruire les moustiques, pour chasser les serpents, pour traquer les antilopes, pour faire la plaine libre aux voyageurs, pour honorer Zambézi, le Grand Esprit, pour imiter les ancêtres, pour produire des nuages de pluies, pour découvrir l'approche de l'ennemi, pour empêcher la putréfaction végétale à la saison humide. Choisissez, devinez, démêlez : comme pour tout ici, des explications multiples, contradictoires, baroques, raisonnables, ridicules, admissibles, inadmissibles. On ne sait pas! On ne sait jamais!

(A suivre.)

La Restauration de l'Église de Notre-Dame au Sablon.

On met en ce moment, sous la savante et artistique direction de M. l'architecte Van Ysendijck, la dernière main à la restauration du transept nord de l'église du Sablon. Demain, les échafaudages auront disparu, la palissade qui clôture les chantiers sera abattue et le public pourra se rendre compte de l'importance et de l'intérêt des travaux, entièrement achevés pour la partie supérieure de l'édifice. Il ne restera plus à construire que le nouveau perron, ce qui sera effectué à bref délai. Tout fait donc espérer que les portes du portail nord, fermées par mesure de sécurité depuis une vingtaine d'années, pourront être rouvertes pour la fête de la Toussaint.

Le travail qu'on vient d'exécuter comporte une dépense de 130,000 francs. Les crédits nécessaires à la restauration complète du beau monument qui nous occupe sont votés par les diverses

administrations intéressées. La ville de Bruxelles a pris à sa charge la moitié de la dépense, soit 700,000 francs. L'autre moitié sera couverte par l'État et par la Province. La somme totale de 1,400,000 francs comprend non seulement la restauration complète de l'église à l'extérieur, mais le rétablissement du remarquable sacarium adossé au chœur de l'édifice vers la rue Bodenbroek et la reconstruction complète des sacristies.

Les travaux vont être poursuivis activement et de façon à être terminés dans un délai de dix années. La première série des travaux exécutés vers la rue Bodenbroek démontre qu'il n'est pas impossible d'arriver à ce résultat. La soumission ayant été approuvée le 15 septembre 1895, il n'a, en effet, fallu qu'un an, grâce à l'activité de l'architecte et de l'entrepreneur, M. Capel, pour mener à bien l'entreprise.

Après la restauration du portail nord, M. Van Ysendijck projette celle de la façade principale vers la rue des Sablons. Cette partie, la plus riche du monument, sera complétée par l'achèvement des deux tourelles et par celui du grand gable. Les diverses reproductions anciennes que l'on possède montrent à l'évidence que ces importants amortissements n'ont jamais été construits. C'est donc non seulement une restauration, mais l'achèvement définitif de l'église qu'on poursuit actuellement. Nous aurons ainsi l'un des plus beaux spécimens de l'architecture religieuse gothique des XIV^e et XV^e siècles.

Ainsi qu'on en pourra juger dès demain, le travail accompli a été fait avec un goût et un souci d'art irréprochables. Pour conserver au monument toute son homogénéité, M. Van Ysendijck a eu l'idée d'utiliser, en grande partie, les matériaux de l'église elle-même. Les contreforts, les fonds plats sont reconstruits avec les anciennes pierres. Pour les moulures et les sculptures, dont les anciens types ont été rigoureusement reproduits, l'architecte s'est servi d'une pierre dont la tonalité est en harmonie avec celle de l'ensemble. L'aspect métallique et grêle de la fenêtre édifiée il y a vingt ans, et qu'il a nécessairement fallu respecter, révèle, au surplus, à quel point une restauration banale s'écarte d'un travail artistique tel que celui qui vient d'être si heureusement effectué.

CANTATE JUBILAIRE

M. Gilson a fait redire, dimanche dernier, à l'Alhambra, la Cantate jubilaire qu'il a été chargé de composer pour le cinquante-tième des télégraphes et qui fut exécutée pour la première fois au palais des Académies, le 27 septembre dernier.

La partition échappe à la banalité habituelle des œuvres de ce genre. Bâtie sur quelques thèmes très simples, elle se développe, après un prélude symphonique d'une ligne sobre, en un dialogue dans lequel les chœurs, généralement écrits à l'unisson pour en faciliter l'interprétation, donnent la réplique à l'Homme (ténor) et au Génie (baryton). Le mouvement général est solennel sans être ampoulé. Quelques récits ramènent sans effort le motif principal, sorte de marche lente, d'un rythme net, que des combinaisons orchestrales variées habillent d'un vêtement somptueux. Le texte, dû à M. Arnold Goffin, est littéraire et rompt violemment avec la tradition du « style de cantate ».

Fort bien exécutée sous la direction de M. Louis Van Dam, qui, à l'exemple de Hans Richter, conduit de mémoire, la *Cantate jubilaire* a eu beaucoup de succès. On a associé au compositeur

les deux solistes : MM. Dony et Flameng, ce dernier remplaçant au pied levé M. De Backer empêché.

Diverses compositions symphoniques et vocales de M. Van Dam avaient précédé l'audition de cette pièce de résistance : *Marche héroïque*, *Morceau poétique*, *Scènes et impressions rustiques*, trois mélodies sur des poésies d'André Van Hasselt, avec accompagnement d'orchestre.

La musique du jeune compositeur n'a pas la grande allure et la personnalité des œuvres de Paul Gilson. Elle trahit le travail et quelque inexpérience des timbres. Le premier et le troisième morceau des *Scènes et Impressions rustiques*, un « printemps » caressant et un « orage » pittoresquement amené, constituent les meilleures pages des partitions qu'il nous a fait entendre. Elle sont descriptives mais non imitatives et réalisent plutôt l'impression que la scène, but que l'artiste a poursuivi si l'on en juge par le double titre qu'il a donné à son œuvre.

Deux compositions vocales de Paul Gilson, le *Livre de la Nature* de Bernard et le *Cri de Guerre* de Richepin, ce dernier rappelant quelque peu la *Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy, complétaient ce programme, qui a servi d'ouverture à la saison musicale bruxelloise.

THÉÂTRES

« La Traviata » et « Le Rêve » à la Monnaie.

M^{me} J. Harding est une jolie femme à qui fut distribuée, en don de joyeuse entrée, lors de ses débuts à l'Opéra-Comique, une pleine hottée de légumes, de fruits trop mûrs, de spécimens alimentaires variés tels que lapins, poissons, etc. On ne sut jamais exactement ce qui valut à l'artiste cette bizarre munificence, envoyée, avec accompagnement de cris divers, des régions supérieures du théâtre. Elle s'explique moins encore depuis que M^{me} Harding a exhibé sur la scène de la Monnaie l'élégance exquise de ses toilettes et le luxe étincelant de sa cassette. Il fallait vraiment que les Parisiens eussent perdu toute notion de galanterie et de goût pour accueillir par ces manifestations maraîchères l'apparition d'une débutante aussi bien vêtue et richement parée. Ici l'on s'est borné à lorgner avec complaisance la plastique impeccable de cette Traviata sensationnelle, à sourire aux gaucheries de l'actrice, à déplorer sans aigreur l'inexpérience de la chanteuse. Bruxelles, cette fois, a montré plus d'esprit que Paris. Le spectacle n'a soulevé aucune protestation, mais ce curieux intermède joué, on s'est occupé d'autre chose.

Et voici, grâce à M^{lle} Mastio qui incarne l'héroïne du *Rêve*, une soirée artistique. La voix claironnante de M^{lle} Chrétien avait donné au rôle d'Angélique une extériorité que M^{lle} Simonnet, qui lui succéda, maintint dans une certaine mesure. M^{lle} Mastio paraît avoir restitué à la douce fiancée de Félicien le caractère mystique que lui attribua Zola et que M. Bruneau a souligné dans sa partition. Elle est, avec son profil de vierge encadré de bandeaux plats, sa gracilité, sa taille fluette, la flamme de son regard, telle qu'on peut se figurer celle à qui parlent les Voix mystérieuses de la cathédrale. Elle chante avec conviction, avec ferveur, et son jeu expressif, son geste contenu mais toujours approprié au sentiment qu'il affirme décèlent une artiste compréhensive à qui ne fut pas offerte jusqu'ici l'occasion de se révéler. M^{lle} Mastio a remporté un succès unanime, absolument mérité.

M. Seguin a repris avec autorité le rôle de Jean de Hauteceur

et MM. Bonnard et Journet ont, avec M^{lle} Armand, complété un ensemble remarquable qui a dû réjouir le compositeur, présent à la reprise.

« La Dame de Carreau », à l'Alhambra.

The Fatal Card, laborieux et sombre mélodrame cuisiné par MM. Chambers et Stephenson selon les meilleures recettes et avec les derniers perfectionnements des ressources scéniques modernes, est devenu, sous la plume experte de M. Pierre Decourcelle, *la Dame de Carreau*. On y vole, on y assassine comme il convient dans toute pièce qui a pour but de secouer violemment le public. Il y a des points d'orgue qui tiennent la foule en suspens, langue sèche et lèvres frémissantes. L'innocent est, ainsi qu'il sied, pris pour le coupable et sur le point d'expier un crime dont il est la victime.

La note nouvelle est donnée par le milieu spécial dans lequel se déroule l'action. Au lieu des traditionnelles carrières d'Amérique, le drame a pour cadre des salons élégants de Londres. Nos bons escarpes sont en habit noir, irréprochablement cravatés de blanc. A en croire les auteurs, les associations de bandits-gentlemen foisonnent en Angleterre. Ce serait peu rassurant si l'on ne se rappelait à propos que dans la vie extra scénique la société anglaise ne s'ouvre que sur références sérieuses. Mais quant il s'agit d'écrire une pièce à sensation, pareils détails importent peu.

Il y a dans *la Dame de Carreau* du mouvement, des effets qui « portent », des trucs ingénieux, tel celui de l'explosion, — car les très modernes bombes à renversement devaient nécessairement avoir leur rôle dans un drame qui se pique de modernité.

L'interprétation est d'ailleurs excellente et MM. Garraud, Robert, M^{mes} Réal, Marga Lucena, etc. ont rendu avec un réel talent les péripéties multiples de cette histoire compliquée. La salle, abondamment fleurie le soir de la première, s'est parquée de cornets de papier, reliefs d'une distribution de bonbons généreusement faite par les ordres d'un galant directeur. A quand les étuis à cigares, les breloques et les épingles de cravates pour les messieurs, les éventails, les flacons et les porte-cartes pour les dames, offerts en un joyeux cotillon final?

Le Théâtre du Parc annonce pour le jeudi 29 courant une seule représentation de *la Passante* (trois actes) et de *Salomé* (un acte) d'Oscar Wilde, avec le concours de M^{me} Lina Munte, du Gymnase.

Après le *Demi-Monde* qui obtient un grand succès au Théâtre Molière, M. Munié ne montera plus que des nouveautés, pour lesquelles des artistes parisiens de premier ordre doivent venir renforcer les éléments que la comédie d'Alexandre Dumas nous a permis d'apprécier.

Pour la *Figurante*, la comédie moderne de M. de Curel qui doit, par contrat, passer le 24, ces artistes nouveaux seront M^{lle} Wissocq et M. Montbars, qui formeront avec M^{lle} Marguerite Rolland et M. Luguët un ensemble brillant.

C'est mercredi prochain que passera au Théâtre de Galeries *l'Oiseleur*, opérette à spectacle de Zeller, adaptation française de MM. G. Lagye et G. Garnir.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de l'excellent paysagiste A.-J. Heymans la lettre suivante :

Je viens attirer votre attention sur une chose de grande nécessité à mon avis. Il s'agirait de créer un mouvement en faveur de la reproduction des œuvres artistiques belges qui seraient à même de nous faire connaître avantageusement partout.

Des artistes de tous les pays sont représentés par des œuvres marquantes, par la gravure, la lithographie, etc. Voyagez partout et vous verrez la vitrine des marchands rappeler continuellement ces œuvres, répandre leur salutaire influence et la renommée de leurs auteurs; et jugez combien rarement une œuvre belge est répandue.

J'estime qu'il y a là une des causes qui font que nous sommes si peu connus à l'étranger et même trop peu dans notre propre pays.

Dernièrement un collectionneur d'estampes qui s'amuse depuis plus de cinquante ans à classer des portraits d'artistes à côté de leurs œuvres, lithographie ou gravure, me disait : « J'y arrive facilement pour tous les artistes de valeur étrangers, mais pour les artistes belges, pas moyen ! »

Dernièrement il était question de faire lithographier quelques-uns de mes tableaux à moi; ne trouvant pas d'artistes belges s'occupant sérieusement de la chose, on avait pensé un moment à faire exécuter le travail par un ou deux artistes français, ce qui serait triste, il faut l'avouer.

J'ai préféré faire différer l'affaire, espérant qu'un jour l'art lithographique sera suffisamment stimulé et soutenu en notre pays pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à l'étranger.

Bien cordialement à vous,

A.-J. HEYMANS.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam ⁽¹⁾.

En un volume qui devrait résumer l'œuvre entier de Villiers et son génie, je souhaiterais, afin de trouver réunis son ironie acérée, sa passion chevaleresque, sa grandeur épique, son occultisme troublant, tout son esprit, tout son cœur, toute son âme, que l'on publiât : *Les Demoiselles de Bienfîtâtre*, *Le Navigateur sauvage*, *La Légende moderne*, *Le plus beau Dîner du monde*, *L'Incomprise*, *Les Plagiaires de la Foudre*, *L'Inconnue*, *Le Tueur de cygnes*, *La Torture par l'espérance*, *L'Aventure de Tsé-i-la*, *L'Impatience de la foule*, *Akédyséiril*, *Véra*, *L'Interligne*, *Le Convive des dernières fêtes*, *Les Amants de Tolède*, *La Céleste Aventure*, *Le Droit du passé*, *Conte de fin d'été*, et enfin, pour clôturer hautainement ces HISTOIRES SOUVERAINES, la merveilleuse et suprême *Maison du bonheur*.

ANDRÉ RUIJTERS.

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet, 27 septembre et 11 octobre derniers.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Appointements des agents dramatiques.

Le tribunal civil de la Seine a dernièrement, dans une contestation entre artistes et agents dramatiques, décidé que la commission stipulée au profit de ces derniers pour les engagements qu'ils procuraient aux artistes leur demeurait acquise, même si le théâtre pour lequel ceux-ci avaient été engagés était fermé par décision administrative avant toute représentation.

Un certain nombre d'artistes, parmi lesquels M. Engel, engagés par l'agence Silvestre pour le théâtre de l'Arcadia de Saint-Petersbourg, trouvèrent l'Arcadia fermé par ordre du préfet de police et furent rapatriés par les soins du gouvernement russe. Ils assignèrent alors M. Silvestre en remboursement de la commission par lui prélevée sur les avances qu'ils avaient reçus pour le voyage.

Le tribunal, en les déboutant de leur action, se fonde sur l'article 1999 du Code civil aux termes duquel la rémunération des soins du mandataire lui est due s'il n'est prouvé contre lui ni faute, ni négligence, et même si l'affaire ne réussit pas, à partir du moment où ses soins ont amené la conclusion du contrat.

Insaisissabilité des costumes de théâtre.

M. Débais, directeur du Théâtre du Havre, ayant fait saisir les costumes de théâtre de M. Lequien, artiste lyrique, pour avoir paiement d'une somme de quinze mille francs, ce dernier, par voie de référé, demanda la discontinuation des poursuites en vertu des dispositions de l'article 592 du Code de procédure civile qui interdit la saisie des « outils des artisans, nécessaires à leurs occupations personnelles ».

Le tribunal a admis l'assimilation et ordonné la discontinuation des poursuites, les costumes de M. Lequien étant, en effet, indispensables à celui-ci pour l'exercice de sa profession.

PETITE CHRONIQUE

On nous assure que le gouvernement a traité avec un M. Goyers, sculpteur sur bois à Louvain, pour l'exécution du couronnement du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, — actuellement le Musée ancien. Le contrat est signé, dit-on, et le prix de l'entreprise fixé à 33,000 francs.

Il est à peine croyable que l'État ait agi avec une pareille précipitation. Rien de plus délicat, de plus difficile à composer que l'acrotère en question. M. Balat, l'éminent architecte du monument, avait demandé à plusieurs artistes de lui en soumettre des projets. Tour à tour M. Houtstont, M. De Groot et M. Fraikin s'étaient ingéniés à trouver des modèles en harmonie avec les lignes sobres du Palais. Mais aucun d'eux ne fut adopté et la mort vint surprendre M. Balat avant qu'il pût achever son œuvre.

Il est inadmissible qu'on confie, à la légère, un travail de cette importance à un artiste donc rien jusqu'ici n'a révélé le mérite.

La décoration projetée comprend, en outre, l'exécution des mascarons de pierre restés inachevés sur la façade principale. M. Goyers a modelé à cet effet, paraît-il, une tête de lion qui va être soumise à l'approbation de la Commission des monuments. On se demande en vain ce que vient faire là cet emblème banal. Pourquoi ne pas y graver plutôt, en lettres ornementales, ainsi

que le proposait un artiste, la date de la construction? Le besoin d'une ornementation quelconque ne se fait, au surplus, aucunement sentir.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, concert donné par l'orchestre Colonne, de Paris, à l'Alhambra, avec le concours de M. Marix Loewensohn, violoncelliste.

Au programme que nous avons donné du premier Concert populaire, fixé au 25 octobre, au Théâtre de la Monnaie, il faut ajouter M^{me} Héglon, de l'Opéra de Paris, qui chantera la *Chanson florentine d'Ascanio*, la ballade : *La Fiancée du Timbalier* (Victor Hugo), et des mélodies accompagnées par M. Saint-Saëns. L'orchestre exécutera la *Symphonie en la* et la *Suite algérienne*.

L'*Union de la Presse périodique Belge* vient de transférer ses bureaux et son siège social du boulevard Anspach à l'hôtel Ravenstein. En séance du 12 octobre courant, M. le Ministre d'État Jules Guillery, président d'honneur, a installé dans ses fonctions de président effectif notre collaborateur M. Octave Maus, auquel M. J. Kloth, vice-président, a souhaité la bienvenue au nom du Comité.

Rappelons que le Conseil d'administration pour l'exercice 1896-97 est composé comme suit :

Président d'honneur : M. Jules Guillery, ministre d'État ; président honoraire : M. Liévin Coppin ; président effectif : M. Octave Maus ; vice-président : M. Joseph Kloth ; secrétaire : M. Gaston Mertens ; trésorier : M. Henri Bossut ; bibliothécaire : M. Oscar Schepens ; syndics : MM. Armand Lepère, Georges Van Melckebeke et Emile Adrien ; membres conseillers : MM. Paul Otlet, Gaston Beirlaen, Léon Van Neck et Emile Gilson.

Le Musée de Dresde vient d'acquérir le groupe du sculpteur Lagae, *L'Expiation*, qui figurait à l'Exposition de Berlin.

Un journal artistique a dit, à ce propos, que c'était le premier morceau de sculpture belge qui entrait au Musée de Dresde. C'est une erreur. Ce Musée possède déjà le grand bas-relief de Constantin Meunier, *L'Œuvre*, et le groupe des *Bâtisseurs de villes* de M. Vander Stappen, qui furent l'un et l'autre admirés au Salon de la *Libre Esthétique*.

Mais ceci n'est qu'un début. Le directeur du Musée de Dresde se propose de consacrer toute une salle à la statuaire belge, très en honneur dans la capitale saxonne. Nous savons même, de source certaine, qu'un de nos artistes est chargé de lui donner les renseignements au sujet des œuvres qui pourraient former le premier noyau de cette collection.

M. Joseph Wieniawski, qui ne s'est plus fait entendre depuis plusieurs années à Bruxelles, donnera, dans le courant de la saison, un concert dans lequel il fera connaître quelques-unes de ses œuvres instrumentales et vocales.

Les ouvrages présentés au grand concours quinquennal de gravure de 1896 seront réglementairement exposés dans une des salles vacantes du Musée moderne de Peinture, rue du Musée n° 1, où le public sera admis à les visiter à partir du lundi 19 courant jusqu'au lundi suivant, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le Musée des Échanges, au parc du Cinquantenaire, vient de recevoir les moulages de trois des plus importants fragments des sculptures de Pergame. Ils seront exposés prochainement.

L'éditeur Georges Oertel (Maison Beethoven) vient de faire paraître la partition pour piano et chant de la *Cantate jubilaire* de MM. Paul Gilson et Arnold Goffin dont nous donnons ci-dessus une analyse. L'œuvre, gravée avec soin et ornée d'une jolie couverture en couleur, comprend 35 pages. Elle est mise en vente au prix de 4 francs.

A propos de la *Cantate jubilaire*, annonçons qu'une audition en sera donnée à Anvers dimanche prochain.

M. Charles Vander Stappen a été invité par le Cercle artistique de Vienne à faire dans ses locaux une exposition particulière de ses œuvres. Cette exposition, qui comprendra de vingt-cinq à trente bronzes et quelques marbres, s'ouvrira dans les premiers jours de novembre.

Comme nous l'avons annoncé, l'ouvrage de M. Demeure de Beaumont sur l'*Affiche belge* paraîtra avant la fin du mois. La souscription a été close le 1^{er} août.

L'*Affiche belge* a été conçu de telle sorte qu'il puisse intéresser même ceux qui ne font pas collection d'affiches. Il est, de plus, illustré de reproductions d'affiches belges, du portrait des artistes et de dessins originaux faits spécialement par eux pour l'ouvrage.

Dans une première partie l'auteur traite de la philosophie de l'affiche considérée en tant qu'art propre à l'état d'âme de l'époque où elle est née. Dans une deuxième partie il dégage le caractère général de l'affiche belge considérée dans son ensemble. Dans la troisième partie il fait l'étude particulière de chaque artiste et de son œuvre murale.

La Kwartet-Kapel d'Anvers reprendra cet hiver la série de ses attrayantes séances de musique de chambre. Elle est composée de MM. Edm. De Herdt (1^{er} violon), G. Camby (2^e violon), Alf. Verheyen (alto) et G. Van der Avort (violoncelle).

Quelques publications nouvelles, parues depuis peu ou à paraître prochainement chez l'éditeur Deman : dans les études balzaciennes du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Un roman d'amour* (tirage spécial à 55 exemplaires sur hollandaise, 20 francs) et *Autour d'Honoré de Balzac* (id. à 15 francs); *Les Heures claires*, un volume de vers par Emile Verhaeren (prix : 3 francs; hollandaise, 10 francs; japon, 20 francs); *Limbes de Lumières*, un volume par Gustave Kahn, orné par G. Lemmen (vélin, 6 francs; hollandaise, 15 francs, japon, 25 francs); *Félicien Rops et son œuvre*, par J.-K. Huysmans, J. Péladan, F. Champsaur, Eug. Demolder, Emile Verhaeren, A. Alexandre, E. Rodrigues, Ch. Saunier, V. Pica, etc. Texte réimposé de l'anthologie de la *Plume* avec pièces complémentaires. Un volume de 130 pages tiré à 350 exemplaires à 12 francs sur vélin, à 30 francs sur chine fort, prix de souscription qui sera porté dès le 1^{er} novembre à 15 et à 35 francs.

M. Van Dyck débutera comme jeune premier dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, d'Alfred de Musset, qui redevient décidément à la mode. Il débutera devant M. le duc d'Orléans et l'archiduchesse Dorothee, au théâtre de Schœnbrunn, que fit construire Marie-Thérèse.

C'est *Peer Gynt*, d'Ibsen, qui servira cette année de spectacle d'ouverture au Théâtre de l'OEuvre. Voici la liste des ouvrages que compte monter ensuite M. Lugné-Poe :

Ubu roi, d'Alfred Jarry, qui sera précédé d'un avant-propos fait par l'auteur.

Un Jour, de Francis Jammes, qui sera précédé d'une causerie de M. Henry Bataille.

Madame de Lapommeraye, adaptation d'après Diderot, de M. Victor Barrucand.

Aglavaine et Sélysette, de M. Maurice Maeterlinck.

Ton Sang, de M. Henry Bataille.

Révisor, de Mérimée, d'après Gogol.

Un Gage, de M. Frantz Jourdain.

La première et deuxième partie de *Au-dessus des forces humaines*, de Björnsterne Björnson.

La Chose filiale, de M. Veidaux.

César, de M. Ernest Lajeunesse.

Les Aubes, de M. Emile Verhaeren.

Edouard II, de Marlôwe, traduction de M. Georges Eekhoud.

Mary Stuart, de Swinburne, et une pièce de M. Edmond See dont le titre n'est pas encore définitivement arrêté.

La livraison d'octobre du *Studio* nous apporte le compte rendu, illustré de nombreuses reproductions, de l'Exposition des « Arts and Crafts » qui vient de s'ouvrir à Londres et qui paraît offrir un grand intérêt. Dans le même numéro, le premier d'une année nouvelle, une étude de M. Gleeson White sur l'œuvre de Charles-J. Watson, un article de M. A.-J. Meier-Graefe sur la reliure moderne, la « Maison d'un artiste » par H. Baillie Scott, etc. Deux planches hors texte, dont l'une en couleurs d'après une aquarelle de Watson, complètent cette belle livraison.

Le théâtre du pape !

Pour procurer à ses gardes une distraction, Léon XIII a fait construire dans les jardins du Belvédère, au Vatican, un petit théâtre dont la direction a été confiée à M. Arturo Durantini.

On y donnera aussi des concerts et des soirées musicales. Jusqu'à présent, il n'a pas été décidé qu'il sera permis aux femmes de se produire sur cette scène; mais le pape permettra aux hommes, invités spécialement aux représentations, d'y amener leurs femmes et leurs filles.

Inutile de dire que le répertoire du théâtre sera soumis à une censure rigoureuse au point de vue des mœurs et de la politique.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PAR SUITE DE DÉCÈS

Les notaires DELVAUX et VAN MELCKEBEKE, de résidence à Malines, vendront publiquement les lundi 26 et mardi 27 octobre 1896, à 9 heures précises du matin et à 2 heures de relevée, en la maison rue des Vaches, 33, à Malines, la

MAGNIFIQUE COLLECTION DE TABLEAUX

IVOIRES, STATUETTES, BRONZES,
PORCELAINES, CRISTAUX, ORFÈVRERIE, BOITES A MUSIQUE, LIVRES,
Gravures et Antiquités

dépendant de la succession de Messire CASIMIR VAN DEN WIELE.

Expositions : Jeudi 22 et Vendredi 23 octobre 1896, de 10 à 4 heures.

On peut se procurer des catalogues chez les notaires vendeurs, chez M. Duvinage, ingénieur-conseil, rue des Princes, 8, à Bruxelles, et chez M. F. De Blauw, directeur de ventes, rue de la Chaussée, 19, à Malines.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES

1^o Le mardi 20 octobre et trois jours suivants, d'une belle collection de

LIVRES ANCIENS

composant la bibliothèque du château de GYSEHEM.

2^o Le samedi 24, le lundi 26 et le mardi 27 octobre, de

LIVRES & ESTAMPES

provenant en partie de feu M. KUPFFERSCHLAGER, président
du tribunal civil de Marche.

Les ventes auront lieu, à 4 heures précises, en la galerie et
sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne, chez qui les catalogues sont en distribution.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AU CONGO. (Impressions d'artiste.) *Banana, le bas fleuve, Boma.* (Suite.) — MAURICE MAETERLINCK. *Aglavaine et Selysette.* — CONCERT COLONNE. — A LA MAISON D'ART. — THÉÂTRES. *Don Pasquale* et *Orphée*, à la Monnaie *L'Oiseleur*, aux Galeries. — CORRESPONDANCE. *Reproduction des œuvres belges.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

AU CONGO ⁽¹⁾

Impressions d'artiste.

Banana, le bas fleuve, Boma.

Du 29 août au 6 septembre 1896.

Le lendemain, au jour pointant. A gauche de notre navire, élongé au cours descendant du fleuve, un vaste paysage plat, marécageux, embruni de végétations courtes : suis-je aux environs campinois de Genck ? Ces collines cravatant l'horizon sont-elles la dorsale limbourgeoise ? Cette chaleur solaire, non cuisante mais lourde, est-elle celle d'un jour orageux d'août en Belgique ?

Voici un steamer de rivière qui approche. Branle-bas ! La moitié de nos passagers veulent nous quitter,

(1) Suite. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (*Art moderne* des 6 et 13 septembre 4, et 18 octobre).

pris de l'impatience de l'arrivée, monter à Boma. Eh bien ! embarquez-vous ! Et ils s'embarquent dans un tohu-bohu de bagages amenés, trainés des cabines et des cales. Ah ! le besoin de lâcher la mer pour la terre, pour le vieux plancher immobile et sans bastingage !

Des vides, donc. Des tables dépareillées. Des coins tout à coup déserts. Tels des hiatus dans la denture. Et voici que nos nègres deviennent plus entreprenants, plus insolents. La moitié de notre garnison de blancs n'a-t-elle pas déménagé ? Ils envahissent de plus près ce qui nous restait du pont. Ils viennent sous nos nez épancher leur parfum de denrées coloniales avariées, épilucher leurs vermines variées, étaler les maladies cutanées qui font ressembler plusieurs d'entre eux aux vieux murs rongés de salpêtre. Et leurs tumultueuses palabres se meuvent avec plus d'impudence : tantôt il y a eu une gesticulation furibonde, les mains ont giflé les bouches mafflues et les poings ont martelé les tignasses laineuses avec un entrain qui a mis des saignées de pavots écarlates et d'œillets rouges sur ces crânes de dogues et ces faces de mandrilles. Un missionnaire anglais est intervenu au nom du Dieu de paix et de miséricorde : on l'a saboulé. Il a fallu se battre pour mettre aux fers « les meneurs ». Décidément il est temps de déguerpir !

Et comme deux compatriotes installés à l'île de Matéba, là proche, m'offrent de voisiner chez eux, je

pars en canot vigoureusement pagayé par six nègres. Ah! qu'ils font bien travailler leurs palettes, les six nègres! Quelle cadence appuyée d'un chant monotone de nègre!

Deux jours j'ai reposé là, dans la paix d'une rusticité de soldat au campement. Les repas improvisés, les ratatouilles locales, les cuisines à la diable, délicieuses. Les bavardages affectueux et osés qui s'épanouissent entre hommes dans les solitudes où l'on savoure tant de choses, où l'on se souvient de tant de choses, de la patrie, des amis, des amies. Puis le sommeil, peuplé de rêves, de désirs, de l'espoir des joies du retour, sur la couchette envirginée et emprisonnée d'une blanche moustiquaire, dans une chambre sans vitres, tandis qu'au dehors le cliquetis des feuilles de palmier en éventail donne l'illusion d'une pluie qui choit en grosses gouttes plates. Le déjeuner, au réveil, sous la vérandah, meublée en garçonnière négligée, garnie de persiennes en roseaux filtrant la fraîcheur du matin. Le départ pour visiter un troupeau de mille bêtes entassées entre les barrières d'un kraal et qui défilent, au lâcher, dans l'accompagnement de mugissements sans nombre, les veaux nés dans la nuit, encore mouillés des eaux de l'amnios maternel, trotinant chancelants dans la horde; vers un village nègre, éparpillant ses huttes en paillons, déhanchées et sordides, aux environs de baobabs balourds; vers un cimetière nègre où les tombes récentes, nombreuses, tumulant un champ mal tenu de manioc, sont ornées de bouteilles vides d'Ale, de Spontin, de Champagne, de pickles, d'assiettes cassées; la promenade par les sinuosités d'un sentier où moucheronnent en bande les bengalis, fusant comme une volée de gros plombs; un sentier se débobinant à travers une bruyère parsemée de pins sylvestres, non d'une savane parsemée de cocotiers; mais combien l'illusion est poignante! Ah! ces réminiscences opiniâtres, et ces ressemblances avec la patrie; la patrie! plus douce pourtant, et plus belle, et plus harmonieuse, oui plus belle malgré toutes les fanfaronnades et les illusions gasconnes des voyageurs.

Des coups de sirène rauques et répétés sur le fleuve pendant que, nonchalants, nous nous reposons de ces flâneries en pleine moiteur de serre. Un petit vapeur qui se démène et qui s'amène. Qu'est-ce? On a appris à Boma qu'il y avait un Sénateur en détresse et on envoie le sauveter. Décidément ça sert à quelque chose d'être père conscrit, ne fût-ce qu'à rompre le bonheur de se croire à mille lieues des puérités sociales! Soit! embarquons et filons. Filons, filons, filons! vers la coloniale capitale, vers Boma, vers Bruxelles en Congolie!

A grande vitesse nous longeons la rive à peine émergente où grimpent, largement piétinés, les chemins de montée des hippopotames. Encore une fois rien d'exotique, sauf cette indication d'une animalité invisible.

C'est le bas Escaut, c'est le bas Danube, c'est n'importe quel fleuve européen coulant parmi les ensablements de son embouchure. Dans les lointaines transparences d'une atmosphère de cristal sont délinéées les hauteurs à travers lesquelles, aux âges fabuleux, s'est frayé un passage ce Congo fameux que les Portugais nomment plus euphoniquement Zaïre. Sur l'une d'elles, en signal, un monolithe pareil au clocher d'une église de village. Au crépuscule prenant, apparaissent, en blocs blancs parsemés sur le rivage et sur la pente, les constructions de la ville naissante.

Nous abordons dans l'obscurité tropicale brusquement tombée comme un rideau.

Rien, ce premier soir, qu'une installation sommaire. Un hôtel choisi, puis remplacé par un autre à raison de détails par trop inconfortables. Des tâtonnements dans la nuit. L'impression trompeuse, invariablement grandiose, des choses entrevues pour la première fois dans la magie des ténèbres. La prise de possession, dans un vaste bâtiment tout entier en tôle à panneaux repoussés, d'une vaste chambre dont le plafond pose sur des éponilles de navire. Les fenêtres closes, quand je me suis étendu sur le lit, rudimentaire, croisent, d'un vol mou et agile, des chauves-souris qui m'éventent en happant les moustiques qui susurrent dans le nimbe tiède du visage. Entre les parois creuses, les cloisons à double fond des murs métalliques, des rats circulent et sautent pour des palabres énigmatiques.

Durant trois jours, sous la direction de fonctionnaires éminemment aimables pour le singulier législateur qui a choisi le Congo comme villégiature de vacances, je visite « les curiosités », on me fait accomplir « le tour du propriétaire ». Tout l'administratif m'est exhibé et expliqué avec une courtoisie charmante. Mais en ces lignes rapides je ne veux déposer que mes impressions d'artiste, ce qui fut la fleur et l'ornement de cette aventure où, pourtant, l'homme d'étude ne fut jamais absent sous les sensations pittoresques. Peut-être qu'en d'autres heures et pour d'autres occasions je reviendrai à cette part des pensées remuées en moi durant ces trois mois de concentration obstinée et violente sur un sujet unique en pleine ambiance où il se déroule, en pleine compagnie d'âmes incessamment occupées de lui, épanchant, sans interruption, ce qui fermente en elles pour l'édification de qui sait les écouter et synthétiser leurs perfluences.

Boma a de la grâce, mais une grâce gauche d'adolescente. Les insuffisances des choses en formation et les négligences de ce qui n'a pu encore s'harmoniser. Une ville de gascons! Un débraillé, non sans l'élégance officielle faite d'uniformes et de raideur. Les agents de l'Etat, tout de blanc vêtus, émaillent les perspectives et renforcent le bronze, aux tons sourds et tristes, des moricauds. La femme européenne manque et avec elle

l'ordonnance propre, et la réserve, et la galanterie. La verdure, les arbres, les ombrages, les fleurs ont l'aspect embryonnaire et miséreux des plantations récentes; ils n'étoffent pas les lieux des plantureuses parures végétales de Bathurst et de Sierra-Leone. Il n'y a de vieux que quelques baobabs, en cette saison sans feuillage, courts et lourds comme des éléphants, n'ayant, à leurs rameaux informes, d'autre parure que leurs gros fruits veloutés ridicules, suspendus à foison au bout d'un fil comme des rats par la queue. Les maisons quadrangulaires à toits presque plats, faisant large auvent sur les vérandahs qui les ceinturent, sont bâties au hasard telles que des villas jalonnant les dunes ou le penchant des coteaux. Un demi-cercle de collines rocheuses arides, revêtues de la courte toison en brosse d'une herbe brûlée, pose ses deux extrémités sur le fleuve et entoure cette agglomération capricieuse. La nappe d'eau, vaste autant qu'un lac, fait à l'ensemble un parvis magnifique où rien ne gêne la vue pour la merveille des couchants. Certes, on voudrait un site moins dépourvu de la beauté des bois et du charme des environs idylliques et ombrés de nos villes. Mais le paysage a la grandeur sévère des monts dont la ligne ample et sinueuse garde la beauté d'un style débarrassé de tout accessoire, et que l'on contemple en redoutant d'en parcourir le monotone et fatigant désert.

(A suivre.)

MAURICE MAETERLINCK

Aglavaine et Sélysette.

L'été qui attire à l'extérieur tout notre sens d'observation, et le petit froid de l'automne qui nous donne envie de réagir par le mouvement, avait fait nos vies un peu plus sauvages, un peu plus brutales et expansives, un peu plus animales; quand d'un seul coup, au fond de nous-mêmes, à la lecture de ce nouveau drame, s'est réveillé tout notre amour de l'esprit, tout notre sens intérieur, et nous sommes rentrés, pour un temps, dans ce royaume dont Maeterlinck a retrouvé l'une des clefs, — celui de la très profonde et très mystérieuse âme humaine.

Méléandre et Sélysette s'aiment simplement, enfantinement, sans avoir bien profondément conscience de la beauté, ni du bonheur, ni peut-être même de la vie.

Aglavaine paraît, qui sait voir la beauté, qui sait la dire.... « Elle ne ressemble pas aux autres femmes.... C'est une autre beauté, voilà tout.... une beauté plus étrange et plus spirituelle; une beauté plus variable et plus nombreuse, pour ainsi dire.... une beauté qui laisse passer l'âme sans jamais l'interrompre.... Il n'est pas possible de dire en sa présence une chose qu'on ne pense pas ou une chose inutile. Elle éteint autour d'elle tout ce qui n'est pas vrai.... Elle est un de ces êtres qui savent réunir les âmes à leur source.... »

Ainsi Méléandre parle d'Aglavaine. — Sélysette, comme lui, voit la beauté de la nouvelle venue et comme lui se met à l'aimer. Aglavaine, un moment enivrée d'un mysticisme de beauté spiri-

tuelle et intérieure, et admirant le douloureux amour de Sélysette pour celle qui lui prend son ami, rêve l'union de ces trois êtres qui grandissaient et devenaient plus beaux, plus héroïques au contact les uns des autres. Son rêve était celui dont parle si volontiers Barrès : deux femmes aimant le même homme et s'admirant l'une l'autre.

La petite Sélysette de tout, son cœur d'enfant, absorbe ce mysticisme. « Son âme devient belle », mais elle pleure et souffre malgré elle.

« Autrefois je riais plus souvent, dit-elle, mais maintenant je suis bien plus heureuse.... »

« Il arrive parfois, dit Méléandre, que l'âme se croit heureuse quand c'est le cœur qui n'en peut plus. »

Et la grand'mère l'avertit :

« Ce ne sont pas toujours les plus belles vérités qui ont raison contre des vérités plus simples et plus vieilles... Il y a, je le sais, bien des choses qui sont plus belles que les larmes; et bien souvent il vaudrait mieux ne pas pleurer.... Mais quand on ne peut plus s'empêcher de pleurer, il faut croire à la vérité des larmes; il faut se dire qu'il y a en elles quelque chose de plus vrai encore que les plus belles choses qu'on voit au-dessus d'elles.... »

Aglavaine aussi a compris l'impossibilité de son rêve et la douleur de Sélysette. Mais il est trop tard; le vénérable héroïsme de la beauté de l'âme a séduit la pauvre petite; elle mourra pour qu'Aglavaine et Méléandre soient heureux; désespérée, et transfigurée, pourtant, par l'ivresse de son sacrifice.

J'eus d'abord la tentation d'analyser, de comparer ces deux femmes si différentes, de chercher laquelle des deux était la meilleure, la plus vraie, la plus en harmonie avec les lois les plus hautes de la vie et de la beauté. Puis, la ligne admirablement pure de ces deux silhouettes me fit honte de mon puéril désir de tout soupeser et de tout mesurer. Bien qu'Aglavaine soit la femme consciente que la souffrance a conduite à des intuitions plus profondes, et peut-être une mystique insensibilité aux lois naturelles, et que Sélysette soit l'enfant qui comme tant de races jeunes se laisse griser par la volupté de l'immolation, aucune comparaison n'est possible entre elles; elles sont de même grandeur et de même taille, étant jusqu'au bout deux aspects différents de la féminité, et ce n'est pas là qu'est la véritable dualité du drame.

La vraie lutte n'est pas entre deux femmes toutes deux aimantes et belles, elle est entre deux choses profondes et lointaines qui depuis que l'homme pense ont arrêté et divisé sa pensée : je veux parler de l'instinct de conservation, — égoïsme si souvent sacré de notre propre bonheur, — de l'instinct qui nous pousse à nous approprier ceux que nous aimons, ceux dont nous croyons la vie nécessaire à la nôtre, et de cet autre instinct qui lui paraît opposé, celui de la solidarité; de ce désir d'éprouver un morceau de joie collective, de se sentir le fragment actif de tout un monde ému, heureux; le besoin de sentir vivre au-dessus de soi une grande chose, plus belle, plus forte, dont on fait partie.

Il est arrivé que, le long des âges, l'humanité a divinisé cette solidarité dont la joie se polarisait pour ainsi dire en certaines heures d'extase partagée par toute une foule frappée d'une même admiration, d'un même élan, en d'autres heures encore de générosité intense, dans l'amour, le pardon, le don d'un être pour le bien d'autres êtres. Et il n'est pas étonnant que de longs siècles, des peuples et des continents entiers, de nobles races aient pris

toute cette altruiste beauté pour la Beauté absolue. Il n'est pas étonnant qu'on ait pris pour le mal, pour le laid, tout ce que nous faisait faire l'instinct contraire de conservation, d'adaptation à certaines circonstances défavorables, et que la sourde et lente protestation des énergies égoïstes n'ait guère eu d'autels en ces temps-là. On ne savait pas que les plaintes des victimes étaient la voix d'une force méprisée et formidable qui se vengerait un jour d'avoir été ignorée, d'une force qui, à son tour, et par représailles pourrait-on dire, essaierait de tout envahir.

En ces trois âmes est resserré le drame perpétuel des deux forces rivales ou complémentaires qui se disputent nos vies. Selon le sentiment de tout un passé, selon le sentiment de plusieurs encore à l'heure actuelle, l'altruisme, le don d'un être à d'autres êtres, l'emporte encore ici sur l'égoïste désir de bonheur personnel.

Et pourtant l'harmonie n'est pas atteinte. Aglavaine et Mélendré, dont l'amour était si spontané, si simple, si haut, si naturel et si fort ne pourront jamais plus être heureux; et l'émotion douloureuse, le trouble où nous laisse la mort de Sélissette nous avertit qu'encore une fois le monde a changé d'idéal. Ce n'est plus l'anéantissement d'une force adverse qu'il rêve, c'est, dans les lointains de l'avenir, l'équilibre, la conciliation de son héroïque générosité avec l'obéissance à l'impérieuse nature qui tient en chacun de nous ses assises.

Qu'eût pu faire Sélissette en cherchant « du côté de la vie », comme elle le dit, la solution du problème qu'elle résout par la mort?

Avons-nous le courage et la vitalité suffisante, nous mettant à la place de cette femme qui perd un amour enraciné en elle par le temps, par la confiance, par toutes les pensées et les actions de sa vie, pour lui donner un conseil? Entre Moloch, le sacrifice, et cet autre Moloch, la jalousie, la propriété, avons-nous donc trouvé si souvent un troisième chemin, un troisième autel?

Ah! le poète a bien pris l'humanité comme il la voyait autour de lui : succombant toujours sous la tragique prépondérance de l'un des deux poids qui l'entraînent tantôt à droite, tantôt à gauche.

En le lisant, l'effort de recherche que nous arrache la tristesse qu'il nous communique est bien l'effort que fait en ce moment le monde, et soit qu'il l'ait voulu, soit que son sentiment du beau ait été si complet qu'il synthétise sans le vouloir les préoccupations de tant d'autres esprits, je ne puis m'empêcher de voir en cette œuvre très simple une grande image et une puissante condensation.

Ce qui nous épouvante et nous attriste dans les drames de Maeterlinck, ce qui fait que tant d'êtres en ont peur, c'est qu'on s'y retrouve soi-même sans qu'aucun subterfuge permette d'y retrouver plutôt le voisin; c'est que plus on les creuse, plus aussi on creuse en sa propre conscience et en la conscience de l'humanité entière.

L'interrogation personnelle que je me pose en fermant le livre résonne bien en moi comme l'écho des questions de plus en plus troublantes et impérieuses que se pose l'humanité, tâtonnante, titubante, pour mieux dire, entre les deux faces d'un destin qu'elle n'a pas encore su harmoniser. Et c'est bien le poids des Fatalités contre lesquelles nous luttons au dedans et au dehors de nous-mêmes qui imprime à ces œuvres, quoi qu'on fasse, leur renom et la forte impression de tragédie humaine qui s'en dégage.

CONCERT COLONNE

Il y aurait peut-être mauvaise grâce à reprocher à M. Colonne quelque abus, dans son programme, de petits morceaux mignards : airs de ballet de Massenet et de Saint-Saëns, *Sérénade* de Charpentier, *Rêve d'enfant* de Schumann transcrit par Godard, danses de Rameau. Son but étant de présenter son orchestre au public de Bruxelles avec lequel il prenait contact pour la première fois, il a voulu en faire valoir — et il y a pleinement réussi — les qualités de finesse, de précision, de netteté, de correction qui ont fait sa réputation. Et d'ailleurs, deux œuvres de résistance, la *Symphonie fantastique* et la marche hongroise de la *Damnation de Faust*, ont prouvé que cet orchestre remarquable avait, en même temps que le souci des nuances, une belle sonorité. La perle du concert était la partie symphonique de *Psyché*, qui a reçu du public un chaleureux accueil. Oui, le père Franck a été applaudi et acclamé tout comme Massenet et Godard!

M. Loewensohn a joué en élève appliqué, d'un coup d'archet déjà ferme et avec une élégante correction, le deuxième concerto de Rubinstein, d'ailleurs de médiocre intérêt. Et la séance s'est terminée par une *Marseillaise* fraternisant avec une vibrante *Brabançonne*, envoyée, de toute la vigueur des archets et des cuivres, en manière de remerciement, au public, que la politesse des Hollandais avait heureusement préparé à ces explosions imprévues.



La MAISON D'ART inaugurera le mardi 3 novembre prochain, à 2 heures, sa saison d'hiver par une *Exposition des paysagistes belges*.

Cette exposition sera visible tous les jours, du 3 au 12 novembre, de 10 à 5 heures. Prix d'entrée : Un franc.

L'ouverture du THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART, sous la direction de M. Mouru de Lacotte, aura lieu le samedi 7 novembre, à 8 h. 1/4.

— Le premier spectacle se composera de *Germinie Lacerteux*, pièce en 10 tableaux d'Edmond de Goncourt.

Des abonnements à 15 francs pour les quatre représentations de la saison sont à la disposition du public à la direction de la Maison d'Art, 36, avenue de la Toison d'Or.

Pour chacune de ces représentations, le prix d'entrée est fixé à 5 francs.

Voici, au surplus, les dates et la composition des quatre spectacles d'abonnement de la présente saison :

Samedi 7 novembre, *Germinie Lacerteux*, d'EDMOND DE GONCOURT. Première représentation en Belgique.

Samedi 19 décembre, *La Comédie de l'Amour*, pièce en 3 actes d'H. IJSEN; traduction de MM. le vicomte de Colleville et F. de

Zepelin. Première représentation. (Cette œuvre ne fut jamais représentée, même dans le texte original.) — *La Révolte*, pièce en 1 acte, de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Samedi 9 janvier, *Léonarda*, pièce en 4 actes de BJÖRNSSON; traduction de M. Aug. Monnier. Première représentation en Belgique. — *Le Coup de grâce*, drame en 1 acte de HEYSE; traduction de M. F. Westphall. Première représentation.

Samedi 20 février, *Les Fiançailles*, pièce en 2 actes de E. BRANDÈS; traduction de MM. le vicomte de Colleville et F. de Zepelin. Première représentation. — *Le Premier Distillateur*, pièce en 6 tableaux de L. TOLSTOÏ; traduction de M. H. Kaminsky. Première représentation.

La répétition générale de chacun de ces spectacles, à laquelle pourront assister les abonnés-protecteurs du Théâtre de la Maison d'Art, auront lieu le vendredi, veille de la représentation, à 8 h. 1/2 du soir.

Voici enfin les principaux artistes collaborateurs qui seront chargés, avec les artistes du Théâtre de la Maison d'Art, de l'interprétation :

M^{mes} Maguéra, directrice-fondatrice du Théâtre d'auditions; Renée Cogé, de l'Odéon; Louise France, du Théâtre Libre; Elisabeth Wissocq, de l'Odéon; Bade, du théâtre Michel de Saint-Pétersbourg; Jenny Rose, des Nouveautés; Jeanne Durand; Hautmonté, de l'Alhambra; MM. Charles Montigny, de l'Odéon; Mévisto, du Théâtre Libre; Henry Dauvilliers, du Gymnase et du Vaudeville; G. Frédal, du Gymnase et du Vaudeville.

THÉÂTRES

« Don Pasquale » et « Orphée », à la Monnaie.

La Monnaie poursuit paisiblement une petite saison italienne : après le *Barbier* et la *Traviata*, *Don Pasquale*, — en attendant la *Fille du Régiment*. Et il paraît que cette musique-là n'est pas tout à fait morte puisque le public l'écoute, l'applaudit et rappelle les artistes. On réclame même le *Comte Ory*. Pourquoi pas aussi *Norma*, le *Trouvère*, les *Vêpres siciliennes*, *Jérusalem*, l'*Italienne à Alger* et l'*Elixir d'amour*, tant qu'on y est ?

Les interprètes ont mis à défendre cette rengaine toute l'énergie et le talent dont ils disposent. Même distribution, d'ailleurs, que l'an passé, seul M. Isouard ayant remplacé M. Bonnard dans le rôle d'Octave.

Le ballet directorial *Nuit de Noël* complétait le spectacle, et les têtes des abonnés ont doucement rythmé, par un dodelinement cadencé, la célèbre valse qu'on sait.

Les reprises d'*Orphée* à la Monnaie provoquent généralement cette question : M^{me} Armand a-t-elle retrouvé sa voix ? La réponse, cette année, pourrait être presque affirmative. Car si l'artiste a gardé de la fâcheuse indisposition qui l'a momentanément privée de ses moyens quelques « trous », l'éclat et la pureté du timbre ont reparu. Et l'on sait avec quel art parfait l'excellente artiste se sert de l'instrument dont l'a dotée la nature.

On a fait à M^{me} Armand le plus sympathique accueil, et la musique du chevalier a paru plus belle, plus harmonieuse et plus dramatique que jamais.

Une nouvelle *Eurydice*, M^{lle} Holmstrand, fort émue d'être si passionnément aimée par cet admirable Orphée, en a perdu la voix et le geste. En vain l'Amour, sous les traits de M^{lle} Milcamps, a-t-il multiplié ses séductions pour lui rendre son assurance.

« L'Oiseleur » aux Galeries.

Der Vogelhaendler, qui a fait le tour de l'Allemagne avant de venir tendre ses filets sur la scène des Galeries, est de la joyeuse famille des petits héros de Suppé, de Millöcker, de Richard Genée et de Johann Strauss, qui chantent leurs amours sur un rythme de valse et leur dépit sur un pas de polka. Ils sont souriants et bavards, légers et sautillants, jusqu'à ce que le sentimentalisme qui est au fond de l'âme allemande les emporte tout à coup vers les régions idylliques. L'opérette se mue alors en opéra comique, et parfois, à l'expiration des actes, se hausse aux sonorités du grand opéra.

Quant à l'intrigue, elle est, dans toutes les œuvrettes de ce genre, touffue et enchevêtrée, portée par un nombre considérable de protagonistes, traversée de personnages épisodiques, chargée d'incidents et de surprises. On devine la difficulté qu'il y a de mettre en scène, sur un théâtre de genre, un ouvrage aussi compliqué, de trouver des interprètes capables de chanter et de dire, des choristes aguerris, un orchestre rompu aux épreuves d'une instrumentation fouillée.

M. Maugé a heureusement triomphé de tous les obstacles. Il a trouvé en MM. Garnir et Lagye, l'un et l'autre connus pour leur compétence des choses du théâtre, des collaborateurs excellents qui ont pénétré résolument dans les broussailles épineuses de l'opérette allemande, ont coupé, émondé, élagué, jusqu'à faire de la forêt germanique un jardin français ouvert au public de nos régions.

On y rencontre encore tant de choses qu'un inventaire détaillé dépasserait les limites assignées en ce journal aux notes théâtrales courantes. Bornons-nous à constater qu'on ne s'ennuyait pas à la cour du principule tyrolien que la fantaisie des librettistes a donnée pour cadre à leur fable. On y aimait avec tendresse, on y chantait avec ingénuité. Les grandes dames ne dédaignaient pas de se travestir en bergères, et d'appeler aux hautes fonctions du Palais les beaux garçons qu'elles avaient reluqués. Le Tyrol serait-il, dans l'atlas dressé par les maîtres de l'opérette, voisin du duché de Gêrolstein ? Les mobiles qui font agir les souverains de ces deux États célèbres n'ont, toutefois, rien de commun. Si la princesse fait nommer le bel Adam, l'oiseleur, inspecteur des faisanderies de la couronne, c'est pour qu'il fasse le bonheur de sa petite Christel aimée, pour qu'il soit heureux en ménage et dote le Tyrol d'une nichée de gais marchands d'oiseaux.

Chantons des valses ! M. Zeller en a semé, à pleines mains, dans les trois actes de sa partition. Il y en a une, au deuxième, qui est déjà populaire. Les autres le deviendront rapidement. Et grâce aux séductions de la musique, grâce à l'élégance de la mise en scène, grâce au talent des artistes, parmi lesquels il faut citer M^{mes} Delormes et Demoulin, MM. Lagairie, Poudrier, Barré, Jacqué, Dewit, etc., nul doute que l'*Oiseleur* ait un succès durable.

CORRESPONDANCE

Reproductions d'œuvres belges.

Bruxelles, ce 21 octobre 1896.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Permettez-moi d'applaudir à la lettre de M. A.-J. Heymans réveillant fort à propos chez ses confrères maints souhaits timides et platoniques; si le grelot que, par votre intermédiaire, il attache à son heureuse idée excitait l'initiative de quelque entreprenant éditeur, l'Art et les artistes belges, tant moralement que matériellement, ne pourraient qu'en profiter, et qui sait, par ricochet, nous verrions peut être la naissance, — ici tout comme dans les pays voisins (pourquoi pas?) — d'une intéressante revue illustrée propageant nos œuvres.

Serait-ce par la lithographie, excepté pour l'affiche art quasi-mort aujourd'hui; on peut douter. Où il y a déjà interprétation, un procès verbal scrupuleusement rigoureux — tel que la photographie et ses variés dérivatifs nous le donnent (chacun connaît les merveilles, dans ce genre, des maisons Braun, Hanfstængl, etc.) — s'impose et ne saurait être supplanté, outre que probablement il rencontrerait l'adhésion unanime.

Agrééz, Monsieur le Directeur, avec mes meilleurs sentiments, l'expression de ma considération distinguée.

JEF LEEMPOELS

Comme pour répondre au désir exprimé par MM. Heymans et Leempoels, voici que l'éditeur Becker-Holemans annonce, sous le titre *Les Maîtres de l'Art contemporain*, la publication d'albums de photographies qui offriront la reproduction fidèle de l'œuvre complet de nos artistes. On trouvera dans le prospectus encarté dans la présente livraison tous les détails de cette nouvelle entreprise artistique qui paraît appelée au plus grand succès.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les grands prix de peinture, sculpture, gravure en médaille, par CHARLES SAUNIER. Paris, « Revue encyclopédique ». — *Art et Socialisme*, par JULES DESTRIÉE. Bruxelles, éd. du « Peuple ». — *Anouchka*, par REGGIE DAR-THULA. Anvers, imp. B.-J. Mees. — *La plante et ses applications ornementales*, publiée sous la direction d'E. GRASSET. Bruxelles, Lyon-Claesen.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : M. A. Van den Nest, président.

BRUGES. — Cercle artistique. XIX^e exposition (par invitations). Ouverture : 13 décembre. Délais d'envoi : 16-30 novembre. Trois œuvres par exposant. Gratuité de transport. Renseignements : M. G. Claeys, président du Cercle artistique, Bruges.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1^{er} février; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde. Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la Société des Amis des arts (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m.50; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes: Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.

REIMS. — Exposition internationale d'affiches : 7-17 novembre. Renseignements : M. A. Henriot, président, rue de Mars, 6.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : Notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1^{er} janvier 1897; œuvres, 1^{er}-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 4 h. 1/2 précise, au Théâtre royal de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, et avec le concours de M. Camille Saint-Saëns, de M^{me} E. Héglon, de l'Opéra de Paris, et de M. Arthur De Greef.

M^{me} V^e De Rongé vient d'offrir au Musée de Bruxelles deux admirables vases en émail cloisonné. Voilà un bel exemple de générosité qui mérite d'être signalé et hautement loué. L'un de ces vases est placé depuis quelques jours dans le hall de sculpture du Musée ancien, où sa coloration azurée s'harmonise avec la blancheur des marbres. Le second sera installé prochainement dans le même local.

Les craintes qu'a fait naître la commande de l'État relativement à l'achèvement du Palais des Beaux-Arts vont, nous l'espérons, se dissiper. Renseignements pris, il ne s'agit que d'une décoration purement ornementale exécutée avec discrétion et selon le vœu de M. Balat lui-même.

Il était, paraît-il, dans les intentions de l'éminent architecte d'orner de têtes de lion, sobrement traitées, les cinq mascarons de pierre restés inachevés. Le modèle soumis à l'approbation de la Commission des monuments est dans le style de l'édifice et n'aura, sur un mètre de diamètre, que quatre centimètres de relief. Il ne formera donc pas, comme on pouvait le redouter, une excroissance inopportune sur la façade.

Quant à l'acrotère destiné à couronner l'attique, il sera l'objet, avant d'être exécuté, de plusieurs essais publics. M. Goyers — qui, soit dit en passant, s'est signalé à plusieurs reprises comme un sculpteur-ornemaniste de goût et de savoir — se propose, quand il en aura arrêté les lignes principales, de faire appel à la critique en plaçant sur le monument un châssis qui donnera exactement la silhouette de sa composition. A ce châssis il fera succéder un avant-projet en staff pour qu'on puisse juger de l'aspect d'ensemble, ainsi qu'on l'a fait à Paris pour le groupe de Falguière proposé comme couronnement à l'arc-de-triomphe de l'Étoile. Ce n'est qu'après ces deux expériences, et en tenant compte des observations auxquelles elles auront donné lieu, qu'on procédera à l'exécution définitive. Il existe d'ailleurs certains documents inspirés directement par M. Balat qui permettront à

l'artiste de ne pas s'écarter du plan d'ensemble dressé par celui-ci.

Nous aurons bientôt à apprécier si, comme nous le souhaitons, le résultat répond à ces efforts consciencieux.

M. J. Rosseels vient d'ouvrir à Termonde une exposition de quelques-unes de ses œuvres. Cette exposition sera close le 2 novembre.

M. Albert Baertsoen exposera à Bruxelles, au Cercle artistique, du 13 au 22 novembre, un choix des toiles qu'il a exécutées dans ces cinq ou six dernières années.

Le Théâtre du Diable-au-Corps annonce pour mercredi prochain la première représentation de : *Une journée aux Galeries Saint-Hubert*, pièce d'Henri Bodart.

Mardi, première représentation des *Pauvres de Paris*, à l'Alhambra.

Pour rappel, jeudi, au Théâtre du Parc, la *Passante et Salomé*, d'Oscar Wilde, joués par M^{me} Lina Munte. La représentation sera précédée d'une conférence de M. Georges Vanor.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — JEUDI, 29 octobre. — M. L. GUMPLOWICZ. — Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Droit d'inscription, 5 francs.

VENDREDI, 30 octobre. — M. EEKHOU. — Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne. — Droit d'inscription, 5 francs.

SAMEDI, 31 octobre. — M. ÉLISÉE RECLUS. — Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie. — Droit d'inscription, 15 francs.

M. RAPHAËL PETRUCCI commencera, le mercredi, 4 novembre, son cours sur l'Esthétique positive. — Droit d'inscription, 5 fr.

On nous écrit de Prague : « Le théâtre royal (national) tchèque vient d'établir son programme pour la saison.

Voici les opéras annoncés : *Dubrovsky*, de Napravnik ; *Perdita*, de Nesvera ; *Jolantha*, de Cajkovsky ; *la Vivandière*, de Godard ; *le Foyer*, de Goldmark ; *l'Appriovissement rebelle*, de Götz. Nous verrons aussi *Armide*, de Gluck, *l'Éclair* d'Halévy et la reprise de vingt-deux opéras.

Comme drames et comédies, on cite : *les Péchés*, d'Abel ; *Nouvelle vie*, de Hladik ; *Angéline*, de Turinsky ; *Epponina*, *l'Amour et la Mort* et *Marie Calderon*, de Vrchlicky ; *Dona Sanca*, de Zeyer ; *Prastky*, de Prochazka ; *Nero*, de Cossa Pietro ; *le Droit de l'Ame*, de Giacosa ; *les Sans-honneur*, de Rovetta, *Aequinoctium*, de Vojnovic.

Entre autres nouveautés nous aurons encore *Jean Hus*, de Tyl ; *l'Étincelle*, de Pailleron, ainsi qu'une vingtaine d'autres reprises.

Il faut ajouter à cette énumération les opéras et les pièces nouvelles qui seront acquis durant l'hiver pour avoir une idée de l'activité déployée par notre vaillant directeur, M. Subert, qui a placé au premier rang notre première scène lyrique et dramatique. »

Philaster, le curieux drame de F. Beaumont et J. Fletcher, traduit par G. Eekhoud, représenté l'hiver dernier à Bruxelles, sous les auspices de la section d'Art de la Maison du Peuple, sera joué en mars prochain à Paris, au théâtre de l'Odéon.

Le Musée de Berlin vient d'acheter à M. Durand-Ruel un des plus beaux tableaux de Manet : *La Serre*.

Il a fait, en outre, l'acquisition de deux tableaux de maîtres fla-

mands : une *Madeleine repentante* de Quentin Metsys, et une œuvre d'Hans Memling qui présente des ressemblances frappantes avec *l'Homme à l'ailette* de Jan Van Eyck, mais dont le directeur du musée, M. Bode, affirme l'authenticité.

Sous le titre : *l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface* vient d'être fondée à Ixelles une œuvre ayant pour but la rénovation de la musique sacrée.

Déjà, l'an dernier, la maîtrise de l'église Saint-Boniface avait donné, sous la direction de M. Henri Carpay, quelques auditions palestriniennes qui furent très remarquées. Désirant assurer à cette artistique initiative un caractère durable et arriver à mettre la musique des offices religieux en harmonie avec les beautés sévères de la liturgie, un comité, dans lequel nous relevons les noms de MM. l'abbé Collet, Gevaert, Michotte, Tinel, Mailly, Gilson, chanoine Van Damme, G. Systermaans, etc., fait appel aux souscripteurs qui voudront s'intéresser à l'œuvre.

Une contribution annuelle de 10 francs assurera à chaque membre de *l'Association* des invitations régulières aux dix auditions que prépare dès à présent la maîtrise. La première audition est fixée au dimanche 22 novembre prochain, jour de la fête de Sainte-Cécile.

Sur l'initiative de notre collaborateur Ph. Zilcken, un comité vient de se former en Hollande pour la création d'un musée spécial dans lequel serait réunie sinon la totalité, du moins la majeure partie des œuvres de Rembrandt.

Voici, dans ses détails, le programme dont M. Zilcken et ses amis poursuivent l'exécution :

Le monument, qui devra rappeler à l'intérieur comme à l'extérieur le style de l'époque de Rembrandt, devra être compris, non comme un musée ordinaire, avec une lumière froide et de vastes salles d'honneur, mais comme une maison bourgeoise, un hôtel particulier, avec des pièces de dimensions moyennes et qu'on éclairerait suivant les indications fournies par les toiles mêmes du peintre, afin qu'exposées dans le musée elles nous y apparaissent autant que possible telles qu'elles furent jadis dans son atelier.

On réunirait dans ce musée tous les Rembrandt du musée d'État — la *Ronde de nuit* et les *Syndics des drapiers* sont du nombre — qui appartiennent à la ville d'Amsterdam, et que celle-ci a le droit, par conséquent, de revendiquer et de placer où bon lui semble. On joindrait à ce premier fonds de chefs-d'œuvre tous les tableaux du maître conservés encore en Hollande dans des collections particulières, ceux de la famille Six, du docteur Bredius, de la collection Steengracht, de la famille van Weede van Dijkveld et du docteur Harinxma.

Le musée se compléterait de tout ce qu'on pourrait réunir de dessins et d'eaux-fortes du maître. On essaierait, de plus, au moyen des reproductions mécaniques qu'il est si aisé maintenant d'obtenir, et qui sont fidèles, de donner un aperçu complet de l'œuvre de Rembrandt, depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort.

On créerait enfin dans le musée une bibliothèque qui contiendrait tout ce qui a été publié sur Rembrandt dans tous les pays du monde.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES

1° Le mardi 20 octobre et trois jours suivants, d'une belle collection de

LIVRES ANCIENS

composant la bibliothèque du château de GYSEHEM.

2° Le samedi 24, le lundi 26 et le mardi 27 octobre, de

LIVRES & ESTAMPES

provenant en partie de feu M. KUPFFERSCHLAGER, président
du tribunal civil de Marche.

Les ventes auront lieu, à 4 heures précises, en la galerie et
sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de
la Montagne, chez qui les catalogues sont en distribution.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AU CONGO. (Impressions d'artiste.) *Le Moyen Fleuve, Matadi.* (Suite et fin). — MARCEL LEFÈVRE. — CONCERTS POPULAIRES. — THÉÂTRES. *La Figurante*, au Théâtre Molière. *La Passante* et *Salomé*, d'Oscar Wilde, au Parc. *Les Pauvres de Paris*, à l'Alhambra. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

AU CONGO ⁽¹⁾

Impressions d'artiste.

ERRATUM : Le typographe, né malin, nous a fait qualifier Boma, dans notre dernier article, ville de « Gascons », au lieu de ville de « Garçons » !

Le Moyen Fleuve, Matadi.

Du 6 au 13 septembre 1896.

Le *Léopoldville* est monté à Boma, libéré enfin de sa longue station devant le banc de Matéba. Les Sénégalais ne hérissent plus ses ponts : des allèges l'en ont épouillé. Un lavage à grande eau lui a rendu la netteté qui fit, au départ d'Anvers, l'admiration des badauds. On

(1) Suite et fin. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (*Art moderne* des 6 et 13 septembre, 4, 18 et 25 octobre).

ne croirait pas qu'il a subi quinze jours durant la charge d'un déshonorant fumier. Il flotte digne et correct autant qu'un député fêtard au lendemain d'une noce.

Je retrouve ma cabine et nous prenons route pour gagner, à l'amont, Matadi, Anvers-en-Congolie, qui, certes, eût mérité, mieux que Bangala sur le haut Congo, ce rappel de la géographie patriale. Lentement nous défilons le long de la rive où s'allonge un chemin de terre, en boulevard rudimentaire. Voici le baobab historique sur lequel Stanley grava son nom au terme de sa fabuleuse descente du fleuve jusqu'alors inconnu, si ce n'est à son embouchure et à sa source : un factorien l'a sacrilègement ébranché de crainte que les rameaux ne chutent sur la baraque où il combine les opérations de son *Business*. Voici les tronçons de mât des ci-devant comptoirs où les négriers trafiquaient de la chair nègre, ayant des kraals de noirs comme on a des kraals de bétail, jouant leur marchandise humaine aux dés, essayant sur elle leurs fusils, la noyant à fond en chaquet, les têtes prises dans des nœuds coulants, quand approchait un croiseur de guerre. Voici les factoreries (elles nous saluent du drapeau) où l'on échange imperturbablement de ridicules objets de pacotille contre l'huile de palme, le précieux ivoire, le valable caoutchouc et la coconotte apportés par les natifs naïfs. Voici l'île des Princes, où l'on exile les dames de couleur dont les appas gangrenés pourraient compromettre la santé

immaculée des blancs fraîchement débarqués à Boma : au bruit de la sirène du steamer elles accourent et groupent sur un débarcadère sablonneux leurs affublements versicolores.

Le paysage s'érige en perspectives de monts sévères crevés d'un défilé au profond duquel le Congo roule l'énorme masse de ses eaux. Des croupes pelées aux lignes imposantes plongent leurs bases abruptes dans le fleuve. Parfois, aux aisselles des escarpements, la toison rare des verdure; ou, dans quelque crique alluvionnée de limons séculaires, les palmiers chevelus dont les longues feuilles inférieures desséchées pendent autour du tronc ainsi qu'un pagne effiloqué sur les cuisses d'une négresse. Après de longs espaces, le groupe blanc des constructions d'une factorerie perdue dans ce désert de rochers belliqueux contenant dans la tranchée de leur lit d'un kilomètre de large le rapide et puissant courant moiré des remous incessants qui girent silencieux et redoutables autour du nombril en spirale des tourbillons. Des aigles pêcheurs noirs, à camail blanc ou jaune, croisent silencieux et fiers; des oiseaux nagent entre deux eaux, n'émergeant qu'un long cou flexible qui fait croire à quelque serpent fluvial inspectant l'alentour. Le ciel enfloconné de nues grises, les sommets lourdement arrondis, les versants en étages, les impasses apparentes transformant le fleuve en lac, font penser à la vallée du Rhin entre Coblenz et Bingen, mais ravagée par un conquérant impitoyable qui aurait rasé les villes, abattu les arbres, coupé les vignobles, ne laissant sur les cimes et sur les pentes que l'herbe courte et stérile, insuffisante parure d'un paysage sombre, grandiose et désolé.

Quel contraste entre ce couloir qui inaugure la région du Congo moyen et l'embouchure sereine et enverduree du fleuve à Banana! Les deux spectacles ont environ la même durée panoramique. L'un est le drame, l'autre l'idylle. L'un s'achève par la riante Boma, l'autre par le farouche Matadi.

C'est au détour du plus sombre jet des roches riveraines, du Chaudron d'Enfer et de ses tourbillons qui parfois triomphent de l'avancée des grands steamers, que Matadi, la « ville des pierres », apparaît, grevant le versant de la lèpre de ses constructions ou plutôt de ses baraquements récents, parmi des éboulis semblables aux terrils charbonniers. Tout est jeté là au hasard des nécessités commerciales et du caprice des bâtisseurs. Campement de pionniers, de chercheurs d'or, n'ayant, en leurs cervelles avides, d'autre préoccupation que le profit, d'autre règle d'humaine activité que l'intérêt. Business! business! business! Ce mot d'ordre égoïste qui a dénaturé et avili la grande âme saxonne, et fait de la bourgeoisie anglaise une caste douteuse de marchands sans chevalerie, est ici crié par toutes les actions des hommes et par tout l'extérieur

des choses. De Matadi part le chemin de fer. Matadi est la tête de ligne imposée par la force railleuse des hasards naturels. Matadi deviendra un grand entrepôt entre la mer et la terre. Qu'importaient dès lors et le charme des lieux et la tolérabilité du climat? L'utile, l'utile et rien que l'utile, au moins dans l'appréciation fragile des pauvres gens que nous sommes, car comment ne pas espérer qu'un jour la Beauté sera inévitablement d'accord avec ce cruel Utile obstinément préféré et en apparaîtra comme le signe fatidique?

Où, ici, pour cet Utile odieux, l'existence est organisée en des conditions telles qu'on se demande si vraiment c'est encore la peine de vivre quand la vie s'exile dans un ensemble aussi destitué de ce qui peut la rendre douce et désirable. Obsédante contradiction dont l'humanité contemporaine, éprise de rêves sociaux fraternels, entrevoit enfin la folie! Produire des richesses, encore et toujours, sans jamais réfléchir qu'elles n'ont de justification que le bien-être qu'elles procurent. Sacrifier à cette production, vénérée en elle-même comme un Moloch, ceux qu'elle devrait servir, soulager et rendre heureux. La transformer en un organisme de souffrances et de mort pour des milliers d'êtres. Établir une ville dans un site meurtrier dont le pittoresque inclément et sauvage n'est fait que de stérilité et d'effroi. Pour ce chemin de fer, pour cette œuvre de civilisation, faire périr par des travaux cruels, en multitude, les misérables, les livrer au Destin ravageur comme un chef d'armée ses régiments au fauchage des balles. Aboutir, finalement, à l'augmentation des fortunes parasites d'inconnus qui, vraisemblablement, ne viendront jamais en Afrique subir l'oppression des températures déprimantes, bonnes seulement pour les végétaux de serre chaude et les exilés volontaires. Et ces parasites eux-mêmes, déçus dans leur mirage de bonheur obtenu par l'opulence, dérouleront dérisoirement leur vie parmi l'ennui, les blasements et la désespérance d'atteindre l'idéal, fût-il l'idéal grossier des basses jouissances!

De la vérandah d'une des maisons sommaires de ces lieux en formation, mi-villa, mi-chalet, où, pour me préserver du terrible et tracassant tapage, diurne et nocturne, qui ronfle sur les navires en déchargement, un ami me donne l'hospitalité, un de ces amis transitoires que fait éclore le voyage comme un jour de chaleur humide les fragiles et charmantes orchidées; de la vérandah, haut sur l'escarpement qu'escalade la ville naissante, je songe ainsi, en un matin gris, car de jour en jour augmente au ciel le stock des nuages qui bientôt vont se diluer en averses durant la saison des pluies qui approche. En bas, très bas, le Congo, encerclé de montagnes sourcilleuses, semble un lac suisse immobile. Sur la rive d'en face zigzaguent les premiers lacets, à l'aspect éreintant, d'un sentier de caravane, un de ceux que durent

uivre les premiers colonistes et qu'a destitué le chemin de fer. Au débarcadère, le *Léopoldville* où bruissent les treuils et dont la coque en réparation s'est tachée d'une rougeole de minium. Les hangars de la gare développent aux regards le désagrément amer des toitures de zinc. Puis des rails, des wagons, des ballots, accessoires obsédants, vulgarisant cette Afrique massive et revêche, la réduisant au dénominateur commun des installations industrielles. Les fumées mêmes ne manquent pas, les fumées noires et sulfureuses des usines : de la gare elles montent empester le balcon où, réfugié, je délinée mélancoliquement ces alphabétiques signes, grêles oiseleurs de pensées. N'ai-je pas le besoin pour d'autres, pour quelques autres qui m'aiment et dont je vois flotter en moi les lointains fantômes, de fixer les fugitives impressions de mon âme, ici exilée, frissonnant et se ridant sous le réactif de cette sauvage et âpre solitude en laquelle rien de durablement fraternel et tendre ne semble circuler.

De mon observatoire, j'ai vu, tantôt, à la lorgnette, se préparer le départ, pour le haut Congo, d'un groupe de passagers qui partirent avec moi d'Anvers, compagnons rendus intimes par la vie resserrée du bord et dont la Destinée me sépare aujourd'hui presque aussi sûrement que le ferait la Mort. Les adieux se sont faits hier soir après un dîner sommaire au caravansérail de l'endroit. Peu de gaieté, plutôt une gravité triste : cette Afrique est une divinité sévère, sœur des Kères annonciatrices de deuil, dominatrices des dieux et des hommes, qui promènent leur vol sinistre au-dessus des épopées homériques. Il suffit de l'entrevoir et de la toucher pour en éprouver l'inquiétude et sentir diminuer en soi l'aptitude au rire. D'autres aussi étaient là, descendant « du Haut », émaciés et peu verbeux, ayant le silence des fatigues, des maladies et des longs isolements. Il seront à bord avec moi au retour, continuant, en leurs causeries lasses de revenants, les épanchements révélateurs que « la relève », venue avec moi, avait commencés en ses bavardages d'arrivants saturés d'espérances. Voir le pays ici est quelque chose ; voir et écouter les hommes est bien davantage !

J'ai assisté à une séance du Tribunal, curiosité obligatoire pour le juriconsulte que je demeure, même en voyage. Audience correctionnelle. Un seul juge et un substitut, de ces jeunes que tente irrésistiblement la lointaine aventure et sur qui opère cette séduction morale qui est peut-être le plus sûr profit des Colonies, le besoin du départ, les rêves imaginatifs d'une vie libérée des habituels emboitements, du quotidien et irritant déjà vu, l'intolérable ennui de la répétition des mêmes choses. Le local est à peine un abri contre les sournoises insulations qui ici perpétuellement vous guettent, même quand un épais matelas de nues s'interpose entre le soleil et le sol et qu'on s'est coiffé de couvre-

chefs variés à double fond. C'est une chambre étroite de baraque en bois, aux matériaux visibles, revêtus d'un blanchiment lépreux ; aux solives du plafond le courant d'air agite d'amples et vétustes toiles d'araignées et est maçonné un nid d'hirondelles. Une longue table, dont les quatre pieds baignent dans des boîtes à sardines remplies d'eau, de crainte des fourmis voraces. Sur la table, en tapis, une pièce de toile à sarrau, indigo. Aux parois, une vieille carte du Congo, un calendrier européen ayant pour vignette une élégante parisienne descendant d'un coupé armorié.

Les deux magistrats, arrivés en casque blanc, en veston et en pantalon de meunier, en bottines de cuir jaune, ont simplement mis par-dessus le casaquin les toges que des « boys » ont apportées de leur domicile privé en même temps que les chaises indispensables. Le greffier est en complet de toile grise. L'huissier de salle est un noir qui a revêtu une redingote de fripier par-dessus un pagne et l'a serrée d'une courroie jaune. Pieds nus l'huissier, pieds nus le soldat nègre qui fait le gendarme, et ces pieds déplorablement plats, fatigués, rapés, usés. On juge un blanc réfractaire au règlement sur la fermeture des cabarets, et des mercenaires congolais dont les visages semblent cirés de frais, aussi luisants que des bottes : l'un s'est soulé royalement, un autre a tenté de fracturer la caisse pour laquelle il faisait sentinelle, un troisième a volé une dent de léopard ! L'instruction est patiente et intelligente. Puis on condamne comme chez nous, on ordonne l'arrestation immédiate comme chez nous. La peine principale est la servitude pénale, le travail en plein air, les corvées par escouades de prisonniers attachés deux à deux par des chaînettes de chevaux au ratelier.

Vraiment la Justice, se manifestant en une telle ambiance rustique et sommaire, ne laissant voir, dans le prétoire, que l'intellectualité de l'œuvre, dépouillée du matériel décor qui parfois la masque et l'écrase en faisant penser aux grandes lanternes sans lumière, ne déplaît pas et fait rêver aux organismes, peut-être ceux de l'avenir, où les cérébralités seules fonctionneront, grandes par elles-mêmes, en une simplicité monastique, dédaigneuse des lourds et cérémonieux appareils.

L'audience a été suspendue dix minutes pour permettre au tribunal de prendre du bismuth et du laudanum : il ne faut pas que ce Congo goguenard perde ses droits régaliens sur la santé des blancs. Cela s'est fait sur le bureau où le planton nègre a apporté une pharmacie de campagne.

Comme ailleurs, en ces pays d'Afrique équatoriale, c'est le noir qu'on voit partout. Pensez que la masse, supposée de trente millions d'unités, qu'il forme en ce territoire colonial grand comme quatre-vingts fois la Belgique, est à peine tachetée par treize cents blancs

Moins certes qu'un nuage de poudre de riz sur le teint d'une mulâtresse. Ils circulent, ces noirs, obscurs en leur psychologie rudimentaire, fongibles pour le nouvel arrivant qui, sous le masque sombre de leur peau pigmentée, ne démêle pas les nuances individuelles. Sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils valent, d'innombrables cancans contradictoires, où dominant le mépris, la défiance, la croyance en l'incivilisabilité de ces êtres auxquels, certes, non le brûlant soleil des tropiques, brunisseur d'épidermes, mais des lois originaires profondes, ont donné les chevelures crépues, les nez odieusement camards, les lèvres en gueule d'esturgeon et l'odeur du beurre rance. Malgré les bonnes volontés les plus humanitaires, l'irréductible différence des races s'affirme; elle s'affirme malgré les rêves chrétiens, malgré l'automorphisme bienveillant qui parfois, au passage des noirs et des noires, nous fait objectiver en eux nos sentiments, nos pensées, nos aptitudes, sous l'impression de quelque beau morceau de nu, d'une démarche statuaire, d'un drapement d'étoffe naturel et noble, d'un geste expressif. Car aux reflets foncés et polis des visages, des omoplates, des jeunes poitrines, il nous revient des réminiscences de sculptures classiques aux robustes contours, de bronzes aux tonalités sévères. Des enthousiastes ingénus rêvent l'unification de ces Chamites et des Aryens, sinon dans une égalité corporelle obtenue par le mélange des sangs et le métissage, invariablement déprimants en leur association non des qualités mais des tares, au moins dans une égalité psychique conquise par l'éducation, jugeant puérilement les âmes plus aisément transformables que les corps. Ah! si les hommes étaient des mollusques, combien il serait impossible de trouver un zoologiste pour oser dire que deux races de colimaçons, aussi distinctes, seraient fusionnables et assimilables par une culture adroitement combinée.

Comme le singe, le noir est imitateur. Il l'est étonnamment. On voit ici, dans les travaux entrepris par les envahisseurs européens, des escouades de maçons, de forgerons, de mécaniciens devenus promptement habiles, car la difficulté des œuvres accomplies s'est doublée chaque fois de la difficulté de former les artisans. C'est cette dextérité indéniable qui, sans doute, a fait naître l'illusion d'une assimilation complète, par ceux qui n'aperçoivent pas l'abîme qui sépare le simple imitateur du créateur. Là, en vérité, semble posée la borne infranchissable. Le nègre peut devenir le collaborateur subalterne du blanc, accomplir correctement une besogne matérielle et individuelle, être, en cette Afrique où le travail est meurtrier pour tout autre que le natif, ce que fut longtemps chez nous l'ouvrier salarié et opprimé. Mais sentira-t-il jamais remuer en lui ce besoin de s'affranchir des servitudes sociales qui procède d'une âme consciente de sa nature « indéfiniment éduicable, essentiellement progressive ». Apercevra-t-il

jamais l'invisible des choses, les liens impalpables des organismes sociaux, des ensembles qui sont le besoin et l'honneur de notre race? Ne sera-t-il pas toujours, dans ses besognes partielles et localisées, sous la domination du blanc, esclave déguisé, serf indirect. De là, peut-être, procède instinctivement le dédain de l'un pour l'autre, la naturelle soumission, l'humilité enfantine de celui-là pour celui-ci.

—
Nous interrompons ces articles sur le Congo qui sont le commencement du livre de M. Edmond Picard, actuellement sous presse.

MARCEL LEFEVRE

Après son séjour au *Chat Noir*, à Paris, et ses tournées à travers toute la France, soit seul, soit accompagné de la troupe dite joyeuse de Rodolphe de Salis, voici Marcel Lefèvre revenu à Bruxelles, où il ouvre un cours de chansons, dans une petite salle encombrée de pianos et décorée d'un Verwée et de quelques Courtens.

Certes, je connaissais de réputation Marcel Lefèvre, je l'avais même entendu et un peu oublié; je ne savais certainement pas, ou plus — je ne sais lequel — l'intensité où il était arrivé; mais aussitôt que je l'eus revu, en la petite salle, presque intime, de ses cours, je ne pus résister à déranger un grand maître de chez nous pour lui faire goûter une exceptionnelle soirée et honorer de sa présence un cadet glorieux; il vint: c'est demander à Bruxelles de se déranger après lui pour aller entendre Marcel Lefèvre.

Oui, un chansonnier glorieux, et il n'y a pas là de promiscuité de mots, chansons sans tragédie et sans pompe cependant, où il n'y a pas la noblesse de la douleur, mais où il a mieux: des types d'humanité dépouillée de leur gangue uniforme avec cette netteté qui rend l'espèce humaine aussi diverse en individus, et à elle seule, que peut-être toute la faune de la terre. Ce mieux que la douleur noble de la tragédie, c'est le sanglot du drame où Marcel Lefèvre excelle, avec une intensité poignante d'émotion. Je ne sais comment il se fait que ce soit avec les sombres et muets Martinetti que je serais tenté d'établir la comparaison, les Martinetti du *Mort*; c'est peut-être un effet de la concentration dramatique avec laquelle ceux-ci résumant en le moins de gestes, et celui-là en le moins de mots, les émotions et les types humains. Car ce n'est pas la chanson où arrivent de petites choses grivoises, romanesques ou sentimentales. C'est la chanson représentant le type d'un sentiment, d'une passion, d'un individu. Le vers est court, fait du moins de mots possible, de mots irremplaçables et résumant la chose à dire, dont le développement est prolongé par l'accomplissement, la musique n'étant là tout juste que ce qu'il faut pour orienter et soutenir le développement de l'image. Une mimique de bon comédien, dans un visage de chat à longues moustaches blondes, parachève un ensemble d'une extraordinaire répercussion émotionnelle.

Nous espérons lui entendre redire bientôt l'histoire du clown qui s'est cassé en deux pour une écuyère qui n'aimait pas le pauvre clown, un vrai drame terminé par un sanglot; et aussi le *Hibou*, sorte de malfaiteur poltron qui n'aime pas le sang ni les cris, et qui frappe en fredonnant « une petite chanson ».

On réfléchit sur la portée de ces « chansons-là ». Chansons? se dit-on... On voudrait trouver un mot qui fit moins songer à la badinerie, à la gaudriole, car enfin il y a des larmes au bout de cela, plus sûrement et en moins de temps qu'aux drames dont le développement prend cinq actes, pour la même chose.

On est mal content du terme : il va porter une fausse notion dans l'imagination d'autrui. On se démène pour s'exprimer, on se souvient qu'il existe le genre sérieux et le genre comique, et que la chanson c'est le genre comique! Ah! mais non, ce n'est pas cela, ce n'est pas celle de Marcel Lefèvre. Comment diable a-t-on pu faire pour trouver l'amour de Roméo plus sérieux que l'amour d'un clown? C'est sans doute le secret des esprits superficiels qui distinguent la douleur du seigneur de celle du manant.

Il y a parmi les artistes une catégorie qui n'est préoccupée d'être tragique, ni noble, ni plaisante, ni de faire rire, mais qui, à l'encontre de toute exagération, cherche simplement à être humaine. C'est sa grande supériorité, car cette catégorie à laquelle appartient Marcel Lefèvre détient une force de la nature, l'émotion, même le sanglot, qui n'est si grand et si troublant que parce qu'il est, comme la mort, la communion des hommes.

Est-ce chanson tout cela, encore une fois non! et allez écouter.

Ces mots ne sont pas écrits pour pousser insidieusement, mais pour inciter carrément les chansonniers et les auditeurs à aller écouter un vrai maître qui leur communiquera les secrets et l'autorité du talent.

Un exceptionnel artiste offre ses conseils, il faut qu'on le dise et qu'on se le dise! L'hygiène artistique des salons où l'on chante est intéressée à les écouter, car c'est de l'art qui y pénétrera à deux battants; — et qu'on y aille avant que la diaphane indifférence, celle qui ne s'assied nulle part, ait laissé redescendre les chaises.

R. N.

CONCERTS POPULAIRES

M. Saint-Saëns est venu présider en personne à l'inauguration des Concerts populaires, et il s'y est généreusement prodigué, dirigeant, jouant, accompagnant tour à tour ses œuvres, aux acclamations du public. Il s'est montré pianiste et chef d'orchestre impeccables, et l'accompagnateur, faut-il le dire, a été aussi parfait que le kapelmeister et le virtuose. L'exécution de la Symphonie en *la*, celle des célèbres Variations à deux pianos sur un thème de Beethoven, de même que l'interprétation prestigieuse du *Scherzo* à deux pianos, bien connu des pianistes quoiqu'il fût exécuté pour la première fois publiquement, ont soulevé des applaudissements unanimes dont une part est légitimement revenue à M. De Greef, qui a été le digne partenaire de M. Saint-Saëns. On ne peut imaginer exécution plus fine, plus homogène et plus spirituelle que celle qui nous fut donnée des deux compositions pianistiques dans lesquelles l'auteur a dépensé le meilleur de sa nature spontanée et prime-sautière.

La jolie voix de M^{me} Héglon a été très appréciée dans l'interprétation de la *Fiancée du Timbalier*, annoncée comme première exécution bien qu'il nous semble avoir entendu chanter jadis cette œuvre par M^{me} Caron, et de quelques mélodies dont la dernière, la chanson florentine extraite d'*Ascanio*, a été redemandée.

La *Suite algérienne*, impressions de voyage pimpantes et pittoresques, écrites, comme tout ce qui sort de la plume de Saint-Saëns, dans une forme impeccable, terminait ce concert, qui avait réuni à la Monnaie un auditoire exceptionnellement nombreux.

THÉÂTRES

« La Figurante » au Théâtre Molière.

Du groupe des dramaturges mis en lumière par le Théâtre Libre, M. François de Curel s'est, avec Georges Ancey, détaché au premier plan. *L'Envers d'une sainte* affirma, on s'en souvient, des qualités telles que cette œuvre de début, malgré l'inexpérience qu'elle décelait, fit présager un tempérament dramatique exceptionnel.

Les *Fossiles*, *l'Invitée*, la *Figurante* confirmèrent ces promesses, et voici le nom de M. de Curel célèbre, et bientôt populaire si l'on en juge par l'accueil fait à la dernière de ces comédies, la seule, avec *L'Envers d'une sainte*, qu'il ait été donné au public bruxellois d'apprécier.

Le thème de la *Figurante*? Voici, en deux mots. La belle M^{me} de Monneville, mariée trop jeune à un époux trop vieux, a un amant qu'elle décide à prendre pour femme une jeune fille parfaitement nulle, d'esprit froid et méthodique, sans passions et sans appétits... du moins en apparence. Le mariage d'Henri de Renneval, ce sera le paravent qui dissimulera discrètement l'irrégularité d'un ménage à trois. Et l'insignifiance de Françoise ôtera à Henri toute velléité de sacrifier à sa femme la liaison dans laquelle il est engagé.

A peine mariée, la *Figurante* prend possession d'un rôle inattendu qui renverse les combinaisons d'Hélène. Elle a surpris le secret de celle-ci. Elle aime son mari et veut le conquérir. Grâce à la complicité de M. de Monneville, vieillard exquis qui a, depuis longtemps, pris son parti de la situation dans laquelle l'a placé un mariage inconsidéré, elle arrive, avec une adresse, une ingéniosité, un tact merveilleux, à détacher Henri d'Hélène, à lui ouvrir les yeux, à l'amener enfin à ses pieds, amoureux fou, désabusé et reconnaissant.

M. de Curel a traité cette jolie donnée de main de maître, et le sens qu'il possède du théâtre, de son optique spéciale, des proportions qu'exige la scène, s'y révèle avec éclat.

Par la vérité des caractères et du développement de ceux-ci, par la finesse et la vivacité du dialogue, sobrement écrit dans une langue courante mais châtiée, la *Figurante* apparaît comme l'une des meilleures comédies qui aient été composées en ces dernières années. C'est du théâtre vivant et spirituel, classique dans sa forme, très moderne dans l'expression des sentiments qu'il décrit. Il y a peut-être quelque outrance dans l'effort que fait Hélène de Monneville pour reconquérir l'amant qui lui échappe. L'élan qui la pousse dans ses bras, en présence de M^{me} de Renneval, a paru dépasser la vraisemblance d'une scène d'ailleurs très bien amenée. Et ce n'est pas sans raison qu'on a critiqué l'étourderie inconcevable d'une femme mariée qui abandonne sur une table la lettre qu'elle écrit à son amant. Ce sont les seuls points où l'on puisse trouver en défaut l'observation rigoureuse et perspicace de l'auteur.

M. Munié a placé la *Figurante* dans un cadre digne d'elle. Et l'on ne pourrait, croyons-nous, mieux la jouer, avec plus d'aisance, de naturel et de vérité, que la jouent M^{mes} Rolland et Vissoq, MM. Luguet et Montbars, qui ont droit tous les quatre à la même part d'éloges.

« La Passante » et « Salomé », d'Oscar Wilde, au Parc.

Si ce fut le désir d'assister à des choses plutôt légères ou l'espoir de voir des œuvres vraiment belles et hautes qui attira au Parc, jeudi soir, tant de monde, il dut y avoir bien des déceptions, car la *Passante* et *Salomé* ne sont pas plus des pièces scabreuses que des pièces originales. Le sujet de la première, loin même d'être indécent, est si « convenable » qu'il parut au public une très vieille connaissance. C'est le classique imbroglio où le mari croit sa femme coupable et où l'épouse soupçonne le mari d'adultère et où tout finit par s'arranger grâce à l'intervention d'un personnage qui tient en mains les fils de l'intrigue et qui est le centre d'activité du drame. Dumas nous a accoutumés à ce genre. Et assurément, n'était dans la *Passante* certain Darlington, porte-

voix dont Wilde se sert pour proclamer des idées de vie large et libre, condamner les pruderies du *cant* et exalter l'existence vers l'amour et le bonheur, n'était, dis-je, ce rôle de franchise brutale, nous ne saurions mettre, tant au point de vue de la conception que de la facture, de différence sensible entre le suranné théâtre à thèse et cette œuvre-ci d'un contemporain.

Salomé nous fut une réjouissance plus haute. Wilde, sans doute, n'a rien changé à l'antique histoire de la petite danseuse sensuelle, « aux prunelles dorées » et aux lèvres sanguinaires. Mais elle nous apparut si faiblement charmante, si exquisement mauvaise ! Et que de mots délicieux n'a-t-elle point ! Rappelez-vous ce qu'elle murmure, quand, curieuse, naïve, le corps penché et svelte, elle regarde la lune... « Je suis bien sûre qu'elle est vierge !... » Souvenez-vous donc encore du cri de colère entêtée qu'elle lance à Yokanaan qui la repousse : « Je baiserais ta bouche. » Certes, même ici, nous ne pourrions affirmer l'œuvre vraiment pure et neuve, nous ne pourrions la considérer comme une création. Toutefois, malgré les influences subies, *Salomé* est une puissante chose et ce nous fut une joie de l'entendre. Dois-je ajouter, puisque M^{me} Lina Munte y jouait, que ce ne nous fut pas une joie moindre de voir ? Elle fut une M^{me} Vernon de perversité froide et de féminité féline avec tout à coup d'imprévues émotions et des tendresses. Elle fut une Salomé merveilleuse, de par sa grâce, ses gestes, ses yeux et son corps, et nous ne saurions décider si nous préférons sa voix mélodieuse, courbe et pénétrante, à sa danse de souplesse déroulée et rythmée comme une musique.

« Les Pauvres de Paris », à l'Alhambra.

En attendant les représentations d'*Hamlet*, qui donneront à M. Henry Krauss l'occasion de s'affirmer sous une incarnation nouvelle, M. Garraud a repris un honnête mélo d'il y a quelque quarante ans, à la fois larmoyant et comique, pittoresque et philosophique, moral ainsi qu'il sied, plein de contrastes et d'oppositions, machiné à souhait pour faire éclater, au moment voulu, les bravos des troisièmes galeries. Un coquin enrichi et considéré, une famille honorable ruinée et tombée aux lamentables solutions du réchaud de charbon constituent les deux pôles de cette action aussi invraisemblable qu'embrouillée. Le lien, c'est une sorte de Don César de barrière, vadrouille, ivrogne et cœur d'or, qui noue et dénoue l'intrigue, tient dans sa main toutes les ficelles de la pièce, apparaît, quand on le croit mort, pour sauver l'innocence et confondre le crime, à la plus grande joie du public haletant.

Ce rôle, que Frédéric Lemaître n'eût pas jugé indigne de lui — et qui sait s'il ne l'a pas rempli ? — a été admirablement joué par M. René Robert, dont les guenilles pittoresques, les gestes grandiloquents, les jeux de physionomie, la déclamation ont charmé, amusé et finalement enthousiasmé les spectateurs. Du coup, l'excellent régisseur de l'Alhambra s'est haussé au rang des artistes les plus en vue de ce théâtre à surprises où chaque pièce nouvelle apporte un élément d'intérêt.

Très bien interprété par M^{mes} Myrrhan, Réal, d'Ytte, par MM. Meillet, Moreau, Ch. Krauss, le drame de MM. Brisebarre et Nus, malgré l'ingénuité de son affabulation et le romantisme excessif de ses effets, a été énergiquement applaudi.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Edmond Verstraeten expose au Cercle artistique une vingtaine de toiles qui, pour n'avoir pas une personnalité bien définie, n'en témoignent pas moins de consciencieuses recherches et d'une sincérité louable. L'artiste s'attache à exprimer dans leur vérité les fuyants effets de l'aube, la paix voilée du crépuscule, les fulgurantes pyrotechnies des couchants. Il varie, sous divers aspects de lumière, le thème des bords de l'Escaut qui lui est particulièrement cher. Et sa palette s'éclaircit en ses œuvres les plus récentes, influencées, semble-t-il, par les paysages de lumière qui marquent la dernière évolution d'A.-J. Heymans. Sa grande toile, *Joie du matin*, indique nettement l'orientation nouvelle du jeune artiste. Et l'on ne peut que le féliciter de cette vision claire qui

l'incite à baigner d'air les sites qu'il reproduit. Avec plus de fermeté et de caractère dans le dessin, la série d'impressions qu'il dénomme *Un beau jour de septembre* serait vraiment séduisante. Elle décèle une observation non superficielle et la volonté d'exprimer non le décor, mais l'impression infiniment variée que provoque, selon les mouvants effets du jour, la nature.

CORRESPONDANCE

Ostende, le 28 octobre 1896.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL *l'Art moderne*,

Quelques artistes peintres d'Ostende assistés de nombreux amis de la ville ont obtenu l'autorisation d'organiser une tombola d'œuvres artistiques au profit des victimes de la dernière tempête. Ils ont offert une de leurs bonnes études et ils se permettent de faire appel à la générosité de leurs confrères et amis du pays.

Sachant combien les artistes sont compatissants et charitables de leur nature, nous sommes persuadés que de nouveaux dons nous parviendront.

Nous espérons que votre estimable journal voudra bien insérer ces quelques lignes afin de les porter à la connaissance des artistes que nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement.

Les donateurs sont priés d'adresser leurs œuvres au local où elles seront exposées : *Café Callens, chaussée de Thourout, Ostende*.

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Au nom du Comité organisateur :

CARLOS VAN HALMÉ,
avocat.

FÉLIX BUELENS,
artiste peintre.

PETITE CHRONIQUE

L'abondance exceptionnelle des matières nous oblige à différer la publication d'un article très développé sur le Château des Comtes, à Gand, du compte rendu de l'Exposition organisée par la Société centrale d'Architecture, de la Chronique littéraire, de plusieurs lettres, etc. Nous prions nos collaborateurs et correspondants de nous excuser.

C'est mardi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira à la MAISON d'ART l'exposition des *Paysagistes belges* que nous avons annoncée. Elle comprendra, entre autres, des toiles de J. Coosemans, A.-J. Heymans, Th. Baron, A. Asselbergs, E. Claus, R. Wytzman, V. Gilsoul, W. Degouve de Nuncques, L. Frédéric, Kustohs, G. de Burlet, J. Van d'un Eekoudt, F. Khnopff, O. Coppens, M^{me} Collart; des aquarelles d'Uytterschaut, Hagemans, Titz, etc. etc. L'exposition sera close le 12 novembre.

La réouverture du Théâtre de la Maison d'Art reste fixée au samedi 7 novembre. M. Mouru de Lacotte fera représenter, pour la première fois en Belgique, *Germine Lacerteux*, d'Edmond de Goncourt. La répétition générale (prix d'entrée à toutes places : 3 francs) aura lieu le vendredi 6 novembre, à 8 1/4 heures. Le bureau de location est ouvert à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or.

Une exposition des œuvres de M. A. Hamesse s'ouvrira au Cercle artistique mardi prochain, à 1 h. 1/2. Elle sera clôturée le 12 novembre.

L'ouverture de l'Exposition annuelle des Aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

Les dessins transmis par M. Lambot au Gouvernement en qualité de lauréat, en architecture, au concours Godecharle de 1893, sont exposés dans une des salles du Musée moderne de peinture (place du Musée, n° 1) où le public sera admis à les

visiter jusqu'à samedi prochain, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

M^{lle} M.-A. Marcotte ouvrira le 7 novembre à Anvers, à la salle Verlat, une exposition de quelques-unes de ses œuvres.

M. Maubel fera cet hiver une série de dix conférences sur l'histoire des musiciens. Ce cours aura pour objet la vie des musiciens. Le but est d'aider à l'intelligence des œuvres par l'étude du milieu moral et intellectuel où elles sont nées.

Les conférences auront lieu à la Salle Erard, rue Latérale, à 2 1/2 heures, les lundis 16 et 23 novembre, 7 décembre, 11 et 25 janvier, 1^{er} et 15 février, 1^{er}, 8 et 15 mars. Au programme : Schumann, Schubert, Hændel, Gluck, Berlioz et Wagner.

On s'abonne chez les principaux éditeurs de musique.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MERCREDI, 4 et VENDREDI 6 novembre. — M. R. PETRUCCI. — Esthétique positive. — Droit d'inscription : 5 francs.

JEUDI, 5 novembre. — M. ÉLIE RECLUS. — L'Évolution des Religions.

SAMEDI, 7 novembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. — Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. LEBÈGUE commencera, le JEUDI 12 novembre, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck, son cours de Calcul numérique. — Droit d'inscription : 10 francs.

FACULTÉ DE MÉDECINE, 28, rue de Ruysbroeck. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 3 novembre. — M. FÉLIX. — L'importance de la mésologie en médecine pratique.

VENDREDI, 6 novembre. — M. H. DUMONT. Organisation légale de l'art de guérir.

Le premier des deux concerts organisés par la Maison Schott aura lieu à la Grande-Harmonie, samedi prochain, à 8 heures. Il sera donné par la Société des Instruments anciens (MM. Diémer, Van Waefelghem, Delsart et Grillet) et comprendra deux parties.

Dans la première figurent des œuvres des compositeurs du XVIII^e siècle : Rameau, Couperin, Naudot, Dandrieu, Ariosti, Boismortier, de Caix d'Hervelois, exécutées sur le clavecin, la viole d'amour, la viole de gambe et la vielle. La seconde partie se composera d'œuvres modernes, parmi lesquelles des compositions de Saint-Saëns, Lalo, Widor, Diémer, etc. et, en première audition, deux impromptus pour piano de Massenet.

La seconde séance sera donnée le samedi 14 novembre par le *Quatuor tchèque*.

L'*Orkestvereniging* d'Anvers donnera aujourd'hui, au théâtre royal, son premier Concert populaire. M^{lle} Elsa Ruegger, violoncelliste, y prêtera son concours et jouera le concerto de Saint-Saëns, ainsi que des compositions de Popper. L'orchestre dirigé par M. C. Lenaerts exécutera la Symphonie en *mi bémol* de Borodine et la *Huldigungsmarsch* de R. Wagner.

Pour les concerts suivants, l'*Orkestvereniging* s'est assuré le concours de M^{me} Falk-Mehlig, pianiste, et de M. Colyns, violoniste.

M. Vincent d'Indy vient d'arriver à Bruxelles pour s'occuper des études de *Fervaal*, actuellement en répétitions au Théâtre de la Monnaie.

C'est à l'Alhambra qu'auront lieu cette année les concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye. Les séances de musique de chambre seront données dans la salle de concerts de la Maison d'Art.

L'École de musique de Louvain donnera le mardi 1^{er} décembre un concert consacré aux œuvres de M. Émile Mathieu et dirigé par l'auteur. Outre l'oratorio *Freyhir* et des fragments de l'*Enfance de Roland*, on entendra pour la première fois le concerto pour violon et orchestre que vient d'écrire M. Mathieu. Ce concerto sera exécuté par M^{lle} Irma Sethe, à qui il est dédié.

Les représentations de Bayreuth en juillet-août 1897 viennent d'être décidées. Il y en aura 20, du 19 juillet au 19 août : 3 séries de l'*Anneau du Nibelung* et 8 représentations de *Parsifal*, dans l'ordre que voici :

Le 19 juillet, *Parsifal*. Du 21 au 24 juillet, les quatre partitions de l'*Anneau du Nibelung*.

Les 27, 28 et 30 juillet, *Parsifal*. Du 2 au 5 août, les *Nibelungen*. Les 8, 9 et 11 août, *Parsifal*. Du 14 au 17 août, les *Nibelungen*. Et le 19 août, pour finir, *Parsifal*.

La distribution des rôles n'est pas encore définitivement arrêtée.

Les affiches artistiques belges prennent rang, décidément, parmi les plus belles et les plus originales qui soient. L'une des dernières écloses, composée par M. Auguste Donnay pour *The Fine art insurance Company*, montre, en trois tons — rouge, vert et noir — deux mains forçant une cassette. Le dessin est hardi et l'harmonie des couleurs des plus heureuses.

Citons aussi la jolie affichette par laquelle M. Henri Baes annonce son changement de domicile et dans laquelle le ton jaune du papier complète ingénieusement les nuances sobres de la composition.

Le Gouvernement vient de conclure avec la commission des hospices de Gozée, auxquels appartiennent les ruines de l'Abbaye d'Aulne, une convention qui assure la conservation de ce beau spécimen d'architecture gothique.

La restauration est confiée à M. Cloquet, archéologue à Gand. Voilà donc une solution heureuse donnée à cette question qui avait, il y a quelques mois, vivement agité le monde artiste (1).

EXPOSITION DE 1897. — Aux précédentes expositions, les éditeurs et les imprimeurs de musique n'étaient guère représentés. On n'y voyait figurer que cinq ou six facteurs de pianos et autant de luthiers ou de fabricants d'instruments à vent. Cette fois il en sera tout autrement. Grâce à l'initiative de M. Victor Mahillon, entouré d'un comité d'hommes dévoués, la constitution d'un salon de musique est résolue. La presque totalité des éditeurs, facteurs et imprimeurs y seront représentés par des installations particulières. Un espace permettant de donner des auditions y sera ménagé. Si quelques intéressés voulaient encore se joindre au groupe, il est urgent qu'ils en informent le commissariat général, 40, rue de la Pépinière.

Le Musée du Louvre compte dès aujourd'hui un chef-d'œuvre de plus ; le portrait d'Alexandre Dumas fils par Meissonier, que lui a légué le grand écrivain et qu'il vient d'être autorisé à accepter.

Ce portrait, qui représente Alexandre Dumas assis sur une chaise à côté d'une table chargée de livres contre le mur rouge de l'atelier du maître, fut fort admiré au Salon de 1879. Il marquait le retour de Meissonier aux expositions d'où il se tenait éloigné depuis plusieurs années. On y retrouva dans les moindres détails le faire du maître, et la ressemblance du personnage représenté parut saisissante. Le Musée du Louvre reçoit avec ce portrait un legs triplement précieux par la beauté de l'œuvre, par la célébrité du peintre et aussi par celle du modèle.

Remarquons à ce propos qu'il est peu d'hommes célèbres qui aient tenté le talent des artistes autant qu'Alexandre Dumas fils, portraicturé tour à tour par presque tous les maîtres en ce genre, peintres, graveurs et statuaires, notamment par Edouard Dubufe et Bonnat, par les graveurs Legenise et Jules Jacquemart et par Carpeaux, dont l'admirable buste de Dumas fils fut tant admiré l'été dernier à la Maison d'Art.

(1) Voir l'*Art moderne* du 28 juin dernier.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHO
NE 1384. **N. LEMBREE**

BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

AU RETOUR. — LES NOUVEAU-VENUS. *Mai*, par Arthur Toisoul. *Vie*, par Georges Rency. — LES ŒUVRES D'ART DANS LES ÉGLISES. — A LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE. *Exposition et séance annuelle*. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — UN PROGRAMME D'EXPOSITION. — THÉÂTRES. *Tannhäuser*, à la Monnaie. *Hamlet*, à l'Alhambra. *La Tortue*, au Parc. *Bruxelles-Kermesse*, à l'Alcazar. — CORRESPONDANCE. *Reproduction d'œuvres belges*. — PETITE CHRONIQUE.

AU RETOUR

O ces villes de séminaires, de cloîtres et de cathédrales, comme leur souvenir me hante encore à cette heure où, revenu au milieu du tintamarre de l'existence moderne, la lumière vespérale toute pleine de passé comme elles, me les rappelle soit grâce à la gloire belliqueuse des nuages, soit grâce aux auréoles et aux nimbos du soleil couchant! Ceux qui vont vers elles en pèlerins, ardents de leur agonie et fervents de leur vieillesse, ne savent point, au moment où ils communient d'elles, l'empreinte profonde que leur attitude de ruine laisse dans l'esprit. On se croit quitte envers elles, quand un sifflet de train stride le départ et que le sourd et brutal remous de l'express impose un nouveau rythme aux pensées. Comment croire que l'agitation et le fracas n'étoufferont point la pauvre voix surannée de

leur douleur et qu'on aura encore le temps de les aimer alors que les yeux ne les voient plus!

Et pourtant, c'est quand elles sont loin qu'elles nous deviennent le plus présentes. Tout ce que nous n'avons pu leur dire là-bas, gênés par la curiosité tatillonne dont une première rencontre tiédit souvent les élans des voyageurs et des amoureux, afflue aux lèvres et ce sont des mots doux comme des prières qui partent vers elles, à travers les lieues. On se souvient des stations prolongées sur un bastion de rempart, en face du mélancolique et grandiose paysage, de la visite, le soir, aux porches, aux tours et aux absides, quand, sous un ciel diamantaire, la voie lactée passe au-dessus de la cathédrale. Les étoiles et les pierres, dures et blanches, avec leurs rayons immenses, avec leurs angles et leurs dardements clairs, semblent travailler de concert à on ne sait quel œuvre énorme et nocturne.

Le temple et l'infini suggèrent d'ailleurs la même idée d'immobilité immortelle. Pour certains, l'église et ses colonnes évoquent la forêt, pour d'autres, avec ses granits et ses verrières, ses rosaces et ses éclairs, elle affirme le firmament. Rien n'est plus haut que de vivre, la nuit, en présence d'une collégiale. La ville morte où elle règne semble prostrée à genoux. Le vent grandit en frôlant ses ogives et ses tympans; le silence n'est si total autour d'elle que pour que l'heure qui sonne vibre plus profonde que toutes les heures, et fasse songer à

celle qui frappe au delà des temps, au cœur même de l'éternité.

Que de fois les douze coups d'un minuit de ténèbres m'ont surpris rôdant parmi les rues d'un vieux quartier claustral dont les lucarnes et les petites fenêtres éclairées me regardaient passer sur le trottoir. Et que souvent, au milieu d'une place, torride de soleil, crayeuse et luisante, avec un pan d'ombre bleue tombant d'un pignon surplombant, ai-je entendu les douze coups de midi choir dans le silence sec et blanc d'une petite ville méridionale! O les façades fantômes, les attitudes spectrales des clochers et des tours, aussi bien durant les nuits de vent et de lune qu'en plein jour, pendant la brûlure tranquille et violente du soleil!

On traverse des ruelles vieillottes où des chiens et des chats dorment sur des pierres chaudes, où l'on compte les minuscules tapages d'un savetier ou d'un vannier, où pendent des harnais multicolores au long des portes, où des enseignes baroques et tarabiscotées indiquent des métiers abolis et l'on aboutit à quelque promenade plantée d'arbres, rafraîchie d'une fontaine et décorée de quelque buste d'homme illustre dont on ignorait le nom avant de rencontrer son marbre. Ce fut tel poète local, tel constructeur de pont aujourd'hui démoli, tel humanitaire fondateur de l'hospice voisin, tel médecin dont parlent seules les vieilles gens, rappelant qu'il guérissait la lèpre et qu'il fut à Jaffa, jadis, au temps du premier consul.

La vie étroite et resserrée de la province se prouve là tout entière. Quelque grand souvenir embaumé et reposant dans l'énorme chaise qu'est la cathédrale; une gloire secondaire et bourgeoise mise sur un piédestal, une gloire fade et bienfaisante comme l'eau de la fontaine; quelques arbres bien portants, mais alignés et taillés d'après la règle ancienne des architectures de jardin, des bancs hospitaliers, à l'ombre des feuilles et des branches, d'où l'on peut observer non pas la vie mais la mort qui s'est communiquée des pierres aux gens, des choses aux êtres. Là-bas, un curé traverse un pont; trois ou quatre officiers sont assis à la terrasse d'un café; une vieille carriole gagne la gare prochaine; une chèvre broute entre les pavés de la grande cour de l'hôtel de ville.

On éprouve la sensation d'un enlèvement profond et total, d'une léthargie lente et douce, d'un sommeil méthodique et invincible. La vie agite ailleurs ses drapeaux, attise ailleurs ses incendies et c'est la jeunesse qui les brandit et les allume. Ici, tout est fané, endormeur, refroidi, mélancolique et nul: la province ne devrait être habitée que par des vieillards.

Et néanmoins combien elle nous est précieuse, à nous qui, la tête bourdonnante et les nerfs éreintés, fuyons les cris et les abois de l'existence enragée, qui n'en pouvons plus, à certaines heures de fièvre pâle et ardente,

qui sommes lassés des plages où l'on retrouve la ville, qui sommes dégoûtés des Suisses et des Italies où l'on retrouve l'Europe, qui avons la haine des stations thermales transformées en boulevards et en caravansérails, des coins de nature où sévit Baedeker et où plane Joanne et qui vraiment ne trouvons plus qu'en pleine mer, aux bords d'un désert ou dans une cité de province absolument déstituée, où même le commis-voyageur ne s'aperçoit pas, l'asile pour l'esprit auquel tout travailleur aspire. Oh certes la province, prise par doses, a du bon. Elle est l'oreiller frais, emmailloté de linge qui fleurit le bon air, elle est la halte, elle est l'auberge, avec la fenêtre ouverte sur la campagne, où l'on trouve encore l'accueil naïf et des mots de bienvenue ou d'adieu dont le son est sincère et le sens authentique.

LES NOUVEAU-VENUS

Mai, par ARTHUR TOISOUL. — Vie, par GEORGES RENCY.

Voici deux livres de poètes débutants, de poètes de notre race et de notre milieu. Ils furent de ceux qui — voici deux ans — fondèrent *l'Art jeune* et qui, dès cet instant, s'affirmèrent personnels et libres avec, comme seul lyrisme, la passion de la vie.

On les reçut sans enthousiasme. Quelques-uns leur firent grise mine. Se sentant secoués en leurs théories et leur formulisme, tels eurent hâte d'imprimer qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir et que décidément les nouveau-venus n'avaient ni art ni talent.

Toutes les antiques plaisanteries, qu'on avait remises au grenier, comme jouets de vieillard retombé en enfance, furent rafistolées et l'on retapa le biberon, le bourrelet et le hochet pour les leur jeter à la tête. Décidément il n'était pas permis de n'avoir que vingt ans et d'écrire; il n'était pas juste qu'on se fit éditer, sans demander l'*imprimatur*; il ne convenait pas d'être poète sans permission, ni examen, ni sans *dignus intrare*.

La férule, une nouvelle fois, s'acharna contre la beauté inédite, contre le rêve à peine écloso, contre la fraîcheur et la jeunesse. Toutes les ronces se mirent à taquiner les fleurs secouées au vent nouveau et à les mordre inutilement. La sénilité de certaines critiques fut telle, qu'on se demandait si vraiment ceux qui les signaient et qui jadis semblaient être des poètes, avaient jamais pensé, avaient jamais senti autrement qu'en journalistes.

Mai, par Arthur Toisoul, est une manière d'idylle fragmentée en quatre phases: *Chanson de mai*, *chanson d'été*, *chanson d'automne*, *chanson d'hiver*. Cela sort de la pensée de quelqu'un qui aime vivement et qui associe tout ce qu'il voit de joie dans la nature à son amour.

Il y a là de la fraîcheur, du charme, de jolis détails, de légères et passantes visions claires, de la naïveté et de la vie, de la musique et du rythme et tout cela réuni enchante l'heure que l'on emploie à lire le livre.

Dans *A moroso* le poète note:

Nous allions enlacés comme les bras d'un lierre,
Sur le chemin vêtu d'une robe de lune;
Nos lèvres se taisaient et nos jeunes chimères
Follement, follement s'envolaient une à une
En les gestes craintifs de la languide brune

Qui lentement neigeait ses ailes sur nos têtes,
Et dans nos cœurs de songe et d'amour, c'était fête.
Nous allions enlacés comme les bras d'un lierre;
Nos regards frémissaient en leur douce lumière
Et nos ombres folles s'allongeaient toutes brunes
Et se baisaient sur le chemin vêtu de lune.

On rencontre dans la pièce *Ce matin de soleil* ces vers exquis :

Or voici la source...
Mais ne te mire pas en sa clarté naïve :
Car je crains que ton ombre y demeure captive.

La *Dormeuse* se termine ainsi :

Car ma main ne se lasse point
De guider loin, bien loin, bien loin
Vers du bonheur et de la joie
Les songes d'or de la dormeuse,
Tandis que du silence pousse
En simples roses sur la route.

Ces extraits témoignent à l'évidence que M. Arthur Toisoul est un très fin et clair poète. Ils sont parfaits. En plus, ils ne sont tributaires d'aucun volume signé d'un nom de maître, ce qui, chez un débutant, est aussi heureux que rare. Il n'en fallait pas plus pour que les imitateurs et les secondaires d'il y a dix ans ne lui reconnaissent point le droit de leur être supérieur.

.

L'autre poète, Georges Rency, paraphe de son nom un recueil intitulé : *Vie*. Comme dans *Mai* c'est principalement l'amour qui sert de thème au livre. Mais une plus large violence d'enthousiasme y éclate, une plus décisive folie de participer à l'immensité des choses, une pensée plus nette de se mêler aux morts et aux résurrections incessantes de l'univers, de les célébrer comme des lois admirables et profondes d'où tirer le motif de sa joie. Ces croyances sont affirmées presque à chaque page.

Penser que la nuit vient du jour, et que l'aurore
N'est que la nuit changée, et claire, et plus sérieuse,
Et qu'ainsi la mort même est de la vie encore.

Et plus loin :

Dites, elle n'est point cette mort ennemie,
Cette mort qui ferait que je ne sois plus moi.

Et enfin :

Je te parlais de tes métempsycoses
De terre en rose
Et de rose en abeille...

Ceci posé, toutes les beautés du jour, mais surtout les obscures clartés diamantaires de la nuit, servent à M. Rency de cadre à son rêve et à sa tendresse. Les étoiles lui paraissent les plus belles mages de pureté et de splendeur qui soient.

Et sois la douce et simple amante
Puérilement attentive aux étoiles.

Tu te sentais pareille aux brises et aux roses
Parmi l'éternité firmamentale
De notre terre et des étoiles.

Voici l'espoir tombé des astres clairs.
En vos grands yeux.

Les étoiles, points d'or tremblant sur le ciel noir,
Palpitaient jusqu'à nous, très douces et câlines.

Nous pourrions multiplier des citations analogues, mais celles-ci suffisent pour indiquer l'idée claire, lucide, profonde et infinie que le poète se fait de l'amour ou plutôt de la vie. C'est d'elle que

procède son art pour aboutir à elle. Il s'y roule, s'y développe, s'y perd, s'y plonge, s'y noie et s'en délivre, personnel et conscient. Il apparaît un frisson des choses universelles.

Au cours du recueil il y aurait à citer des pièces de rythme savant ; telle : *Quand je me fus assis* :

C'est la bonne chanson
C'est la chanson d'amour enfin fidèle
Que disent là, basses, ces voix
Paraissant lasses d'être humaines
Et, donc, si vaines.

Des strophes belles de symétrie et de lenteur :

Dites quand je serai couché sous vos ramures,
Mes arbres, vous saurez que je vous ai aimés,
Et vous me reprendrez dans vos tendresses sûres,
Et vous ferez de moi un beau fruit parfumé !

Mais le témoignage le plus net des dons de beau poète que possède M. Rency a été donné dans son poème final : *La Chanson de vie*. C'est tout simplement une belle œuvre à laquelle la louange même est inutile.

La conclusion de ces notes rapides sera que deux nouveaux et incontestables poètes font désormais partie du mouvement littéraire en notre pays et qu'une génération nouvelle s'affirme en eux et qu'il faut lui faire large et joyeux accueil.

LES ŒUVRES D'ART DANS LES ÉGLISES ⁽¹⁾

« Il y a quelques années, la commission des musées royaux de peinture était chargée d'inspecter, à Saventhem, un Van Dyck représentant la *Charité de saint Martin* et placé dans l'église de cette commune. Une délégation, accompagnée de M. Victor Leroy, un des experts des musées de peinture de l'État, dont la compétence en matière de restauration de tableaux anciens n'est pas douteuse, constata que ce célèbre tableau, dont l'aspect apparent est resté très frais, se trouve menacé d'une perte certaine, faute de réparation intelligente.

« Une commune du Brabant, Boortmeerbeek, possède dans son église une *Tentation de saint Antoine* de David Teniers ; elle offrit la reprise de ce tableau à l'État qui chargea la commission des musées royaux d'en examiner la valeur artistique, ainsi que l'état de conservation. Or, il fut constaté que cette œuvre, belle autrefois, n'était plus digne de figurer dans une galerie nationale, tant elle était repeinte et détériorée. »

On pourrait continuer, avec des variantes nombreuses et pittoresques, cette chanson dont les couplets n'ont pas de fin.

M. Destrée, répétant ce qu'il a dit à la Chambre et appuyant ses énergiques réclamations de documents probants, demande que l'État s'occupe enfin de protéger, contre des curés de campagne, contre des conseils de fabrique d'église ou des conseils communaux dépourvus de compétence, les œuvres d'art dont notre pays est semé.

Soit qu'on les recouvre de lustrine ou de volets, soit que la pudeur sacerdotale, la cupidité des sacristains ou l'ineptie des réparateurs d'occasion les dérobent à la vue du public, toutes ces œuvres sont détournées de leur vrai destin qui fut l'édification de la masse par l'art.

Il est probable que jamais artiste, en les exécutant, ne fut plei-

(1) Brochure de M. JULES DESTREE, membre de la Chambre des représentants. — Bruxelles, édition de l'*Avenir social*.

nement conscient de ce but que nous leur assignons aujourd'hui. Mais que nous le voulions ou non, il n'est possible à aucun être sincère, religieux ou profane, artiste ou bourgeois, de leur en reconnaître un autre; et il devient encore plus impossible de concevoir alors le fait de leur accaparement, de leur séquestration, de leur détérioration, de leur anéantissement volontaire ou involontaire.

Le remède proposé par M. Destrée est radical. Aux églises qui ne consentent plus à accomplir — comme elles le faisaient, simplement, pieusement, sans pudibonderie vicieuse, au moyen-âge — cette mission d'apostolat par l'art, il faut reprendre ces chefs-d'œuvre.

Patrimoine commun, propriété de l'État, qu'ils rentrent dans les musées, où, sans bourse délier, le pauvre, l'artiste pourront en jouir. Qu'une commission spéciale les recherche dans tout le pays; et que là où ceux qui les détiennent ne comprennent pas le religieux devoir de laisser à tous les choses qui sont du domaine de tous, on leur en enlève la surveillance.

M. Destrée ajoute mélancoliquement qu'il craint que ses réclamations ne soient vaines. Nous ne sommes pas de son avis. Bien plus : dès que, fortement, sera affirmé dans l'esprit national le sens de propriété commune des chefs-d'œuvre, les villes et les villages eux-mêmes feront la garde autour de ceux qu'ils possèdent.

Le curé de Stavelot, dernièrement, faisait savonner à l'eau chaude par sa servante l'admirable châsse de saint Rémacle qui devait figurer au cortège historique de Liège. Vite, quelques paroissiens un peu civilisés ont arrêté son zèle. Mais le peuple entier de Stavelot s'insurgerait si on parlait de transporter définitivement en une autre ville la vieille œuvre d'art. Le peuple y tient. Il ignore la façon de la traiter, mais il suffit qu'on le lui dise une fois pour qu'il le sache et qu'il en maintienne la tradition. Je n'ai donc pas peur autant que M. Destrée pour l'avenir des chefs-d'œuvre que nous possédons. Je crois que des paroles comme les siennes seront entendues et tomberont dans les oreilles qui doivent les recevoir. Je crois qu'elles sont faites pour réveiller les nécessaires instincts d'admiration et de propriété collectives qui suffiront à protéger, chez nous, l'art en le laissant là où il est maintenant, disséminé dans toutes les provinces, rayonnant en des influences restreintes, mais multiples.

La châsse de Stavelot civilise bien plus là où elle est qu'elle ne le ferait, transportée à Bruxelles. Peu à peu, parce que c'est à eux, parce qu'ils l'aiment, parce que c'est un souvenir lointain de leur unité patriale, les Stavelotins apprendront pourquoi elle est belle, comment il faut l'entretenir et la regarder.

Et il faudra bien que petit à petit l'art devienne un peu de gloire et de beauté ensoleillée aux plus humbles, aux plus ignorants.

A LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE

Exposition et séance annuelle.

Comme les années précédentes, à pareille époque, la Société centrale d'Architecture a réuni, le 25 octobre, ses membres, tant de Bruxelles que des grandes villes de province et de l'étranger.

Le matin, une excursion technique aux travaux de la nouvelle gare d'Anvers leur a permis d'étudier la construction des immenses viaducs d'Anvers-Sud et de Bergerhout, une nouveauté pour notre

pays et qui constitue une heureuse importation d'un système appliqué depuis longtemps à Berlin, à Strasbourg, à Hanovre et plus récemment à Cologne; le luxe des matériaux émaillés des voûtes est à signaler et à retenir.

Au Salonnet du palais de la Bourse, trois exposants seulement, mais représentés par des œuvres variées de grand intérêt. La part du lion est dévolue à M. Emile Lambot, l'heureux lauréat du concours Godecharle, qui nous montre en de nombreux croquis et relevés et en de savoureux lavis la souplesse de son talent autant que son goût et la soif de savoir qui l'a poussé, à travers l'Italie, la Grèce et l'Égypte, à faire cette récolte de documents. M. Lambot a remporté aussi un prix partagé au concours de Bruxelles-Kermesse et nous pourrions juger l'an prochain du pittoresque et du brio des maisonnettes que ses esquisses présentent à larges coups de pinceau. M. Ghysels, l'autre lauréat du même concours, a dû son succès à des dessins d'un fini, d'un goût et d'une composition des plus raffinées : ses maisons valent autant par leur variété de silhouette que par le choix heureux des détails, et il est à souhaiter que ces habiles projets trouvent leur place dans l'*Emulation*, la belle revue de la Société. M. Saintenoy, enfin, est venu jeter une note sévère et de haut intérêt avec sa curieuse restitution du palais des ducs de Brabant, projetée en vue d'un pavillon de la Ville à l'Exposition de 1897; il a consciencieusement interprété la précieuse gravure de la *Bruzella septenaria*, en y ajoutant, au pied des combles, une balustrade ajourée qui est bien dans les traditions de l'époque. L'escalier avec son porche, vraie dentelle de pierre, est le bibelot curieux de ce grave monument.

Une question des plus complexes, la réforme de l'enseignement de l'architecture en Belgique, était à l'ordre du jour de la séance plénière présidée par M. Bosmans.

Fallait-il maintenir le projet très complet présenté en 1883 aux Chambres par la Société et tendant à créer une école d'architecture comportant les hautes études de cet art, ou, par mesure transitoire, essayer d'améliorer et de compléter l'enseignement actuel des diverses académies? Les avis ont été partagés, et MM. Bosmans, Mankels, Van Humbeeck, Cloquet, Saintenoy ont fait valoir des considérations auxquelles leur compétence a donné une grande valeur. Sur la proposition de M. Denoyette, président de la section gantoise, la question a été renvoyée à l'examen des sections de province avec demande de prompts rapports; une séance plénière extraordinaire sera tenue à Bruxelles en avril prochain pour trancher cette importante réforme à laquelle, et non sans raison, les architectes attachent une grande importance pour l'avenir de leur art professionnel.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les quelques tableaux que M. Hamesse expose en la petite salle du Cercle ne sont d'un art très neuf ni d'une originalité bien intense. Mais il s'y accuse un sens délicat de la couleur et une sensibilité tendre, fine. Ce sont paysages de soir, d'aube et de midi, sous-bois crépusculaires, chemins pleins de clarté, marines ou prairies. Le dessin en est joli, net et les tonalités gracieuses.

Cependant la sensation jamais n'arrive à l'émotion. Il s'en faut d'un rien ; mais c'est ce rien subtil, indéfinissable qui fait qu'une œuvre inexplicablement s'humanise et nous touche. Aussi, dans tous ces paysages, il flotte une incertitude. On n'y sent pas l'unité d'action spirituelle et sauf pour les toiles de demi-teinte où l'hésitation du faire est adéquate à l'indécision de l'impression, il semble que quelque chose soit attendu dans tous ces sites. Mais comme cela est simple et sain, il convient de louer M. Hamesse, car il est sincère, ne pastiche pas, ne truque guère et, parmi la génération actuelle de brouillardoux ou d'ophtalmiés, chérit la lumière.

UN PROGRAMME D'EXPOSITION

L'Art appliqué à la rue, qu'on croyait mort, adresse au gouvernement une requête tendant à obtenir de lui les moyens de réaliser un programme ébouriffant qui embrasse toutes les manifestations artistiques de toutes les époques, de tous les pays, l'art hindou, l'art assyrien, l'art égyptien, l'art grec, l'art romain, l'art byzantin, l'art roman, l'art gothique, l'art ogival, l'art de la Renaissance, du XVIII^e siècle, du XIX^e siècle, du XX^e peut-être... Il s'agirait de réunir à l'Exposition de 1897 des spécimens de toutes les applications d'art décoratif en plein air : « évocation plastique des formes de l'habitation, des moyens de transports, du vêtement, de la coiffure ; leçon d'histoire inoubliable par sa caractéristique à la fois positive et idéale, marquant les évolutions et les progrès en des groupements ordonnés de différents spécimens des styles en architecture, sculpture, peinture ; objets d'utilité générale : fontaines, lanternes, porte-flambeaux, torchères, marteaux de porte ; motifs religieux : chapelles, bannières, idoles ; instruments de musique, drapeaux, étendards, fanions, oriflammes, écussons, blasons, emblèmes, cartels, médailles, pièces de monnaie, timbres-poste, enseignes artistiques, mâts, arcs de triomphe, etc.

De plus, tous les compartiments comprendraient des groupes vivants qui, dans un cadre homogène, ressusciteraient les civilisations disparues. On exhumerait ainsi les danses, les chansons et la musique populaires, religieuses, guerrières, patriotiques des différents peuples anciens.

Dans les compartiments nationaux rétrospectifs seraient classées les reliques provenant de six siècles de traditions d'art dans le domaine public...

La section moderne comprendrait, graphiquement et en relief, les exemples d'art public contemporain ; une exposition des procédés et des applications pour l'art d'extérieur ; les résultats des concours de l'OEuvre : éclairage public, façades décoratives, enseignes, auvents, hampes de drapeaux pour maisons ouvrières, de commerce, particulières ; plaques et poteaux indicateurs ; affiches ; cartels, drapeaux, bannières, fanions, étendards, oriflammes, etc., etc. Elle comprendrait également une représentation des métiers d'art d'utilité générale. Dans divers ateliers seraient installés des travailleurs d'élite : ferronniers, graffitistes, céramistes, sculpteurs sur bois, etc. Les murs de ces ateliers seraient décorés d'esquisses, de modèles, de travaux et de reproductions de travaux.

Enfin, on organiserait des cortèges du travail, de drapeaux ; des danses et fêtes publiques anciennes ; des conférences esthétiques, théoriques, techniques, expérimentales, et un congrès de

l'art public auquel seraient conviées les sommités artistiques du pays et de l'étranger. »

C'est tout. En présence des résultats obtenus par les concours de l'Art à la rue, qui forment une des « attractions » de ce fabuleux programme, qui pourrait douter que le ministre des Beaux-Arts mit immédiatement à la disposition des promoteurs du projet les crédits nécessaires ?

THÉÂTRES

« Tannhäuser » à la Monnaie.

Le Théâtre de la Monnaie a repris avant-hier *Tannhäuser*. Le succès a été grand, pour l'œuvre et pour l'interprétation.

M. Imbart de la Tour, qui prenait pour la première fois possession du rôle, s'est montré chanteur excellent, à la fois voluptueux et passionné, et s'il eût modéré quelque peu son jeu, parfois expressif jusqu'à la nervosité, c'eût été irréprochable. M^{lle} Kutscherra a chanté avec style et avec autorité le rôle de Vénus. La voix reste malheureusement un peu dure et l'articulation manque de netteté. En sérieux progrès, M^{me} Raunay a donné au personnage d'Elisabeth beaucoup de charme et de distinction. MM. Seguin et Dinard se sont, comme l'an passé, affirmés chanteurs et acteurs de premier ordre dans les rôles de Wolfram et du Landgrave. Excellente interprétation d'ensemble, même de la part des chœurs, qui avaient laissé à désirer jusqu'ici. Le public a récompensé par plusieurs rappels ces efforts consciencieux et a associé M. Flon et son orchestre au succès de la soirée.

La veille, la *Fille du Régiment*, reprise avec la distribution de l'an passé, à l'exception de M^{lle} Bélia, avait été pour M^{me} Landouzy et pour M. Gilbert l'occasion d'applaudissements nourris et chaleureux.

« Hamlet » à l'Alhambra.

Hamlet, prince de Danemark ! Ce fut Rossi, que la mort a résorbé. Ce fut Mounet-Sully, dont la voix sonore et le geste ample remplissaient le théâtre. Ce fut aussi, les raffinés d'art s'en souviennent, cette frêle M^{lle} Leroux, qui donna à la figure énigmatique du héros une intellectualité si haute. En abordant ce rôle redoutable, le plus complexe et le plus difficile, le plus attirant aussi que la Tragédie ait enfanté, M. Henry Krauss avait à lutter contre d'obsédants souvenirs. Il avait à lutter aussi contre lui-même, contre ses débuts consacrés aux rôles d'extériorité et de mouvement : Chicot, Don César de Bazan, Kean, Fanfan la Tulipe, Lagardère, qu'il réalisa avec une véhémence, une grandiloquence d'intonations et de mimique qui semblèrent être l'essence même de son tempérament.

Si le personnage d'Hamlet comporte quelque violence dans les scènes pathétiques, il exige surtout une concentration, un repliement sur soi-même, une variété de nuances délicates qui seuls peuvent donner à l'étrange et fuyante figure de l'aristocratique rêveur sa physionomie et sa portée philosophique. M. Krauss l'a compris. En artiste consciencieux, ouvert à toutes les sensations de l'art, il a refréné son geste, modéré sa voix au point de la rendre, en ses monologues, murmurante et lointaine. Il a composé un Hamlet indécis et méfiant, hésitant devant l'action, n'agissant que par saccades et contre sa propre volonté, emporté vers le dénouement auquel tendent ses désirs par une force instinctive dont il recule sans cesse la mise en œuvre.

Différente de celle que donnèrent du rôle tels de ses prédéces-

seurs, M. Mounet-Sully par exemple, cette interprétation a le mérite d'être personnelle et d'un réel intérêt artistique. Le succès de M. Krauss a été, faut-il le dire, énorme et le bon public pour qui *Hamlet* n'a pas de signification plus profonde que les *Pauvres de Paris* ou le *Bossu*, a fêté le comédien avec autant d'entrain que le petit nombre de ceux qui avaient pénétré en lui l'artiste chercheur et compréhensif.

Très bien mis en scène, convenablement joué par la troupe habituelle de M. Garraud dans laquelle M^{mes} Réal, Cogé et M. Charles Krauss, chargé du personnage de Laërte, se sont particulièrement distingués, *Hamlet* formera, durant de longs soirs, la principale attraction artistique des scènes bruxelloises.

« La Tortue » au Parc.

Emyde ou halichélone, le reptile inoffensif qui donne son nom au vaudeville de M. Gandillot n'a d'autre rôle, en cette folle affabulation, que de troubler un ménage paisible et uni jusqu'à provoquer un échange de gifles, d'abord, puis d'exploits dûment expédiés sur papier timbré. Voici le divorce Champalier prononcé et l'intrigue amorcée.

Ce n'est plus, désormais, à pas de tortue que marche l'action. En trois actes fiévreusement agités dont il serait impossible de donner même un aperçu, l'auteur accumule les incidents les moins usités de la vie ordinaire; telle, par exemple, la surprise d'un mari qui trouve dans le lit nuptial sa femme n° 1, alors qu'il entendait bien y rencontrer le n° 2, qu'il a épousé le jour même.....

Après un deuxième acte où l'on assiste à d'extraordinaires scènes de somnambulisme et à un galant déshabillage que M^{lle} Fériel mime avec une discrétion exquise, la pièce, sans donner au public haletant le temps de respirer, repart vers les plus hautes excentricités. Ce ne sont que courses échevelées dans l'escalier monumental qui forme, avec le majestueux lit du deuxième acte, le « clou » de ce vaudeville ahurissant, apparitions imprévues, sauts de carpe, jeux de cache-cache, dialogues incohérents, — du théâtre à coups de pied et à coups de poing, d'un comique d'ailleurs irrésistible et qui trouve, même au Parc, un écho dans l'auditoire. « On se tordait », comme dit l'oncle Francisque.

La *Tortue* est menée avec vivacité par un groupe d'acteurs de talent, qui ont l'air de s'amuser, en jouant cette pochade, tout autant que le public qu'ils ont mission de faire rire. Citons en premier lieu M^{lle} Fériel, la créatrice du rôle principal à Paris, qui a remporté un double succès de jolie femme et de fine diseuse; M^{mes} Wilhem, très amusante dans son emploi de belle-mère, et Blanche Marcel. Du côté des hommes, MM. Darcey, qui joue avec un naturel parfait et un entrain remarquable, Paulet, Riche, Bras et Mondollot.

« Bruxelles-Kermesse » à l'Alcazar.

Bornons-nous à noter, pour mémoire, le succès de la revue de MM. Malpertuis et Boulland à l'Alcazar, nous réservant de revenir sur cette joyeuse et bien bruxelloise satire dont « l'abondance des premières » nous oblige à retarder le compte rendu.

CORRESPONDANCE

Reproductions d'œuvres belges (1).

Lokeren, 26 octobre 1896.

MONSIEUR LE DIRECTEUR.

M. A.-J. Heymans ne s'est-il pas trop avancé en soutenant que nous ne possédons pas de lithographes assez artistes pour reproduire convenablement les œuvres de leurs confrères de la brosse?

Ce n'est pas Den Duyts, par exemple, ni César De Cock, ni Vanaise, ni tant d'autres beaux peintres de l'école belge qui soutiendraient pareille chose, car ils savent combien le talent souple, la scrupuleuse exactitude, le coup de crayon hardi et respectueux à la fois du bon lithographe Flor. Van Loo ont contribué à la vulgarisation de leurs œuvres.

Et cependant, s'il est des œuvres dont il est difficile de rendre le charme poétique, la délicieuse intimité, celles de De Cock et de Den Duyts sont bien du nombre.

Flor. Van Loo, le modeste lithographe gantois, a fait, d'après les toiles de ces paysagistes, de superbes lithographies qui ont le velouté du fusain, la profondeur de l'eau forte et le délicat enveloppement que donnent la pierre et le crayon gras.

Au nom du lithographe attiré de l'ancien *Kunstgenootschap* et de la *Société royale des Beaux-Arts* de Gand ne pourrait-on pas en accoler d'autres? En cherchant un peu...

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

ALBERT DUTRY

PETITE CHRONIQUE

La *Société des Aquarellistes* a ouvert hier matin, avec le cérémonial accoutumé, son exposition annuelle. Le Salon nous a paru intéressant, supérieur même dans son ensemble aux expositions précédentes, — pour autant qu'il nous ait été possible de jeter sur les œuvres exposées de furtifs regards par dessus la foule compacte et élégante des invités et invitées, ces dernières n'ayant pas eu à faire passer leurs coiffures emplumées et fleuries à la chapéométrie officielle du Conseil communal.

Notons parmi les whatmans et bostons les plus entourés ceux de MM. C. Meunier, X. Mellery, E. Claus, F. Khnopff, J. Smits, F. Binjé, H. Staquet, M. Hagemans, H. Cassiers, V. Uytterschaut, G. Den Duyts et de M^{lles} Clara Montalba et Dora Hitz.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte rendu de l'Exposition, ainsi que de celle des *Paysagistes belges* ouverte en ce moment à la MAISON D'ART.

Pour ne pas faire coïncider la première de *Germinie Lacerteux* avec la représentation donnée à la Monnaie au bénéfice de la Société française de Bienfaisance, M. Mouru de Lacotte a remis à *mercredi prochain*, à 8 h. 1/4, la réouverture du Théâtre de la Maison d'Art. Mardi, à la même heure, répétition générale de *Germinie Lacerteux*. Le bureau de location pour ces deux soirées est ouvert à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or, où l'on peut également s'inscrire pour les abonnements aux quatre spectacles qui seront donnés au cours de la saison.

Un grand nombre d'artistes se sont rendus le jour de la Toussaint à l'église de Sainte-Gudule pour assister à l'audition de *L'ave Maria* à dix voix, orgue et orchestre de M. Erasme Raway. Malheureusement l'exécution a été si déplorable qu'il n'a guère été

(1) Voir nos numéros des 18 et 25 octobre.

possible d'apprécier le mérite de cette composition. Il est fâcheux que la maîtrise de notre cathédrale se montre, en des circonstances comme celle-ci, indigne d'une capitale. L'impression a été, pour tous les artistes présents, pénible et décevante. Souhaitons que l'œuvre de M. Raway, qui paraît de haute inspiration et d'écriture impeccable, soit reprise avec le respect qu'elle mérite par l'une de nos sociétés symphoniques. Elle prendrait tout naturellement place, par exemple, au programme du concert spirituel de M. Eugène Ysaye le jeudi saint.

Les répétitions d'orchestre de *Fervaal*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, sont, depuis la semaine dernière, poursuivies activement au théâtre de la Monnaie.

Voici la distribution complète de cet important ouvrage, dont la première représentation aura lieu à la fin de décembre ou au commencement de janvier :

Fervaal, chef celte, M. Imbart de la Tour. — Arfagard, druide, M. Seguin. — Guilhen, Sarrazine, M^{me} J. Raunay. — Kaito, M^{me} Armand. — Un berger, M^{lle} Milcamps. — Lenmsmor, M. Isouard. — Grymping, M. Dufranne. — Un messager; un Barde, M. Cadio. — Chefs celtes : Edwig, M. Disy; Chemnos, M. Gillon; Ilbert, M. Dantu; Ferkemnat, M. Caisso; Gwelkingubar, M. Blancard; Geywhir, M. Van Acker; Berddret, M. Declamarre; Penwald, M. Verheyden; Helwrig, M. Danlée; Buduann, M. Roulet. — Moussah, M. Disy. — Paysans, ovates, Sarrazins, prêtres et prêtresses, Bardes, guerriers et peuple de Crawann. — Voix des nuées. — Voix mystiques.

Le Théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation d'*Amants*, de Maurice Donnay, avec M^{me} Berthe Cerny dans le rôle principal.

La mort du peintre Jan Verhas a douloureusement ému la famille artistique belge. Né à Termonde le 9 janvier 1834, Verhas avait, par un travail persévérant, conquis peu à peu une réputation bien assise. Des portraits d'enfants, puis des scènes de plages, animées de figures prestement dessinées et d'un coloris clair, lui fournirent maintes occasions d'affirmer un talent consciencieux, probe et sincère. Son grand tableau *La Revue des Écoles*, composé en 1880 et actuellement au Musée de Bruxelles, est universellement connu par les reproductions qui en ont été faites. Plusieurs musées de Belgique et de l'étranger possèdent de ses œuvres.

Aux funérailles, célébrées dimanche dernier en présence du Ministre des Beaux-Arts et de l'élite des peintres, des musiciens et des hommes de lettres belges, il était aisé de constater la réalité des regrets que fait naître, dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché, la perte de cet excellent homme et de cet artiste fidèle à son idéal.

Une indisposition de M. Diémer a obligé la Maison Schott à remettre à une date indéterminée le concert qu'elle avait fixé au 7 novembre. Samedi prochain, à 8 heures, elle fera entendre à la Grande Harmonie le Quatuor tchèque. Au programme : Quatuor (*ré mineur*) de Schubert, Quatuor (*mi mineur*) de Smetana « Épisodes de ma vie », et Quatuor (*fa majeur*) op. 18 de Beethoven.

La première des séances de musique de chambre que donnera à la Maison d'Art M. Eugène Ysaye avec son Quatuor est fixée au jeudi 19 novembre, à 8 heures du soir. Au programme : le quatuor à cordes de Schumann, la Sonate pour piano et violon (1^{re} audition) de Saint-Saëns et le Quintette pour cordes et piano de César Franck.

Les autres séances sont fixées aux jeudis 24 décembre, 21 janvier et 6 février. Deux séances extraordinaires seront données en mars et avril.

Pour l'abonnement et la location, s'adresser à la maison Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour.

La société des Concerts Ysaye vient de traiter avec le fameux quatuor vocal néerlandais qui s'est constitué à Amsterdam avec les débris de l'ancien *A Kapella Koor* d'Amsterdam, qui fit, il y

a quatre ou cinq ans, une si profonde sensation aux Concerts populaires. A la tête de cette association vocale se trouvait le baryton Messchaert, l'un des meilleurs chanteurs de concert, et M^{lle} Reddingius, dont le soprano aigu avait été très remarqué dans l'*A Kapella Koor*. Le quatuor vocal se fera entendre au deuxième concert Ysaye, fixé au 10 janvier.

Le deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Jean Gérardy, est fixé au dimanche 22 novembre.

Au programme : Symphonie en *si mineur* d'Alexandre Borodine; Concerto pour violoncelle d'Edouard Lalo; Suite pour orchestre d'Arthur De Greef; *Kol Nidrei* de Max Bruch; le *Car-naval à Paris* de Svendsen.

Répétition générale la veille à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Les Cours supérieurs pour dames seront repris mardi prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Le programme de la présente année comprend : Histoire générale. L'Empire turc, par M. H. PERGAMENI. — Cours de diction et de littérature française, par M^{lle} J. TORDEUS. — Cours de littérature française. Le théâtre au XIX^e siècle, par M. H. PERGAMENI. — Histoire de l'Art. Arts décoratifs et industriels, par M. J. DESTREE. — Histoire de la littérature française, par M. L.-A. DU CHASTAIN. — Sciences naturelles. Géologie et Paléontologie, par M. L. DOLLO. — Littérature allemande, par M. DE ZIEGESAR. — S'adresser pour tous renseignements à M^{lle} Vanderaey, 101, rue Defacqz, à Saint Gilles.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MERCREDI, 11 et VENDREDI 13 novembre. — M. R. PETRUCCI. Esthétique positive.

JEUDI, 12 novembre. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

MÊME JOUR, 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique. — Droit d'inscription : 10 francs.

SAMEDI, 14 novembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

L'Université Nouvelle a organisé un cours de photographie générale et appliquée, qui sera fait par M. VAN NECQ. — Prière aux étudiants de s'inscrire au Secrétariat. — Le cours commencera dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

M. Jean Van den Eeden, directeur du conservatoire de musique de Mons, se propose de donner à Bruxelles une audition privée de l'opéra *Numance* qu'il vient d'écrire sur un texte de Michel Carré. Cette audition aura lieu à la fin de décembre dans l'atelier du sculpteur Van der Stappen.

L'Académie de Belgique avait mis au concours la composition d'une fresque décorative destinée à un asile de nuit et celle d'une médaille à décerner aux lauréats. Ce sont, respectivement, les projets de MM. Emile Vloors, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, et Jules Baetens, ancien élève du même Institut, qui ont été choisis par le jury.

Le musée communal d'Ixelles vient de s'enrichir d'un dessin de Rubens, mesurant 17 sur 20 et portant comme titre : *Crescite Amores*; de l'*Eucharistie*, autre dessin de Rubens, exécuté au crayon; d'un superbe portrait de Van Orley, qui a la valeur de 18,000 francs; d'un *Intérieur de boucherie*, de David Teniers; d'un Van Ruysdael; d'une *Réunion villageoise*, de Van Ostade; de la *Famille de Tobie et l'Ange*, de Rembrandt; d'œuvres de peintres et sculpteurs modernes, tels que Carpeaux, Roty, Rodin, etc.

Outre quinze cents gravures et dessins, une centaine de tableaux de maîtres, de nombreux bronzes, le musée possède encore une bibliothèque de près de six mille volumes d'art. Elle sera d'ici peu accessible au public.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :
MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fourisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPH
NE 1384. N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JULES BOIS. *L'Homme artificiel*. — LA SYNERGIE SOCIALE, par Henri Mazel. — EXPOSITION ALBERT BAERTSOEN. — ÉMILE LAMBOT ET SES DESSINS D'ARCHITECTURE. — THÉÂTRES : *Germinie Lacerteux* à la Maison d'Art. *Amants* au théâtre Molière. — PETITE CHRONIQUE.

JULES BOIS

L'HOMME ARTIFICIEL

(CRÉATION DE L'HOMUNCULUS) (1)

Une grande angoisse saisit le savant du passé, l'homme du grimoire, de la quintessence. Il redouta de mourir, sans avoir rien laissé après lui de vivant. Il avait lutté contre la nature, il l'avait fouillée, ravagée, tordue, pressée, il avait créé la métaphysique et la pharmacie, la plante était morte dans l'alambic, l'inspiration, l'intuition des vérités les plus hautes qui traverse

(1) Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs cette primeur. C'est un extrait du *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et Demoiselles des Éléments*.

le cœur, les sens eux-mêmes pour y prendre forme et vie — l'inspiration et l'intuition — il les avait stratifiées dans les confus méandres du cerveau. C'est l'heure crépusculaire décrite par Rembrandt où l'astrologue ne voit plus de toute la nature qu'une figure géométrique. Elle est un schème, elle est une équation, elle se résume en quelques chiffres, quelques lettres et quelques lignes. Alors un frénétique désir de vivre envahit le solitaire une furieuse tendance à se propager et à se survivre, hante le vieillard? Parbleu, la belle affaire; puisqu'il sait tout, tout lui devient aisé. Il n'a pas devant les mystères cette émotion du savant moderne, qui sait jusqu'où il s'avance, là où il doit attendre des lumières qu'il n'a pas gagnées encore, quelles clés lui manquent pour ouvrir telles portes. Il ignore que quelque chose lui est ignoré. Il n'a pas de limite; il croit être Dieu et communique avec le Verbe; il croit travailler avec l'universel constructeur des choses, il est du conseil providentiel. C'est écrit même naïvement dans sa chambre : *Beatus qui es ex consisus servat*. Le vieux Kunrath a fixé cette devise sur la tente de son oratoire. (Voir le *Satanisme et la Magie*.) De quoi voulez-vous donc qu'il doute puisqu'il participe à ce qui est éternel? Il a beau regarder son corps flétri et chancelant, il a beau songer parfois à sa tombe toute proche. L'autosuggestion le tient, il ne voit pas la réalité de sa ruine, il plonge dans l'illusion têtue de son orgueil.

Jusqu'ici il a échappé à la loi des hommes ; il a cru pouvoir se suffire à lui seul par lui seul. Il a peuplé la chambre où nul ne pénétra, avec les fantômes de son cerveau, avec la famille impétueuse de ses idées dévorantes. Elles sont là, toutes, les filles de sa rêverie, dont les longs cheveux chimériques portent la dorure de la tranche de ses livres, et dont les draperies sont blanches comme la poussière amassée sur les manuscrits anciens. Les fils de sa volonté tourbillonnent graves, avec des lauriers pris aux statues immobiles, çà et là, de ses grands prédécesseurs, et des yeux aussi immortels que cette lampe sans cesse renaissante sur sa table nocturne. Mais plus il vieillit, plus il comprend que les fantômes ne suffisent plus. Un moment il a vu se dresser au-dessus du parquet, comme une fleur miraculeuse, la nudité éblouissante et maudite de la femme. Mais il l'a chassée avec des paroles hébraïques, la prenant pour un démon. Celle-là jamais ne dépassera le seuil sacré de son laboratoire et de sa bibliothèque. Elle est exilée sur les routes de la vie parmi la profane multitude. Son haleine seule dans l'atmosphère de piété et de labeur apporterait le désordre et la malsaine distraction ; son pied entraînerait après lui le pied du trouble, de la passion et de l'incertitude : « Non, va-t'en, que te donnerai-je, d'ailleurs, maintenant que je suis devenu un dieu pour avoir renoncé à toi ? Ma chair ne te garde plus d'hommage, ma mémoire est vide de ton culte, je suis le prêtre qui n'obtint les sublimes noces avec l'ineffable et le terrible que parce qu'il fut à jamais veuf de toi. Fuis, laisse-moi, maintenant que j'ai vécu depuis si longtemps loin de ton ombre qu'il me semble n'avoir jamais eu de mère et avoir jailli directement de la Divinité. »

L'idée a germé ; depuis longtemps elle couvait dans le cerveau obnubilé d'orgueil : l'inutilité de la mère, la création silencieuse et mystérieuse, par la parole, la matière, le feu, la volonté, l'homme seul. Car il faut créer, il le faut, il faut laisser un fils de chair, un fils vivant. Il sent nettement, ce moine cérébral, qu'il n'a enfanté que de vaines images, auxquelles il prêta un peu de sa vie, des miroirs qui ne renferment en eux un visage qu'à cause de sa présence devant leur eau passive et mélancolique.

Il n'a pas été l'apôtre, le prophète, le poète véridique qui enfante par le seul amour de l'humanité, même au fond de la chasteté victorieuse, les prodiges inoubliables dont l'avenir sera transformé. Lui, il n'a mis au monde que de l'algèbre, il ne laissera après lui que des lignes froides et minces qui s'ajouteront machinales à la série des lignes interminables que l'homme a confiée à de la matière incertaine, moins friable encore que son souvenir. Être père enfin ! Tenir devant soi la petite poupée chère où est déposé l'héritage du sang et de la volonté, qui démontre l'immortalité sinon de l'âme, au

moins du corps et de la vie ! Et il sait cela que l'enfant est le palladium, il pressent que c'est le génie protecteur, le petit dieu lare, celui qui par son rire et ses jeux fait fuir le désespoir, comme il a vaincu, à sa seule apparition, le Néant ! Il ne sera puissant et fort véritablement qu'après avoir créé l'effigie humaine...

Il a bien sa mandragore, la plante quasi animale, qui a la structure d'un vieux mage, se déplace d'elle-même comme une bête mécontente et parle un langage diabolique qui vient de la mort. Mais cela c'est la force élémentale, ce n'est pas l'humain. Oh, le petit homme, l'enfant merveilleux fils de l'homme seul, sauf de toute tache originelle, puisqu'il n'évoluera et ne dormira point dans les entrailles souillées d'une femme, — le produit de la science et de la volonté sans amour, l'*Homunculus*, l'œuvre du père, la création du sage, l'édifice vivant jailli de mains philosophiques, vierges de la sordide animalité, n'ayant rien de commun avec le péché universel, émané d'une genèse supérieure, l'*Homunculus* qui n'est nommé ainsi qu'à cause de sa taille petite et éternellement enfantine, mais qu'il faudrait nommer l'*Homo magnus* puisqu'il n'est pas sorti de la matrice et qu'il n'y retournera jamais, et qu'il ne respire que l'air divin où meurt le souffle de la femme !

Le secret certainement nous a été mal transmis, car il ne se fabrique plus d'*homunculus*. Amatus Lusitanus nous raconte le premier qu'il a vu dans une fiole un marmouset « long d'un pouce » et fabriqué par Julius Camillus. Mais c'est à Paracelse que nous devons une description assez étendue de la cuisine homunculaire. « Il y a là quelque vérité », nous dit avec prudence celui qui s'intitulait encore Bombastus et Aureolus. Pendant quarante jours dans un alambic scellé placez du sperme viril ; qu'il y pourrisse *summa putrefactione*, dans une putréfaction suprême, dont la charogne des entrailles d'un cheval peut seule nous donner l'idée. Attendez que la matière s'agite et vive, « ce que vous distinguerez facilement » (1). Peu à peu quelque chose de semblable à un homme apparaîtra, translucide et comme sans corps. Le fond de la fiole luira comme un charbon animé, un diamant qui jette des flammes. Distillez avec diligence et au-dessus des liquides morts apparaît le mystérieux fœtus alchimique. Nourrissez-le et le rassasiez occultement et chaque jour avec l'essence du sang humain, le vôtre de préférence, et maintenez-le, comme ces poupons nés trop tôt, dans une atmosphère élevée, égale, perpétuelle. Enfin le voilà formé et arrivé le véritable enfant pareil à l'enfant de la femme, mais si minuscule ! Quelles attentions et quel zèle autour de son éducation jusqu'à ce qu'il devienne un

(1) D'autres prétendent qu'il faut ajouter les quatre éléments chimiques.

adolescent sage et compréhensif. Là-dessus Paracelse s'exalte : « Quel miracle, quelle magnificence de Dieu, quel arcane au-dessus de tous les arcanes ! Combien tout cela mérite d'être conservé dans le secret jusque vers la fin des temps, quand rien ne sera plus caché et que tout sera manifeste à la lumière ! » En réalité, c'est un triste rejeton. A travers la cucurbite voyez cette tête trop grosse et déprimée, ces membres semblables à ceux d'un avorté flétri par l'alcool. Seuls ses yeux vous requièrent fixes, fascinateurs, divinateurs, reptiliens. Ecoutez-le bégayer avec importance. Que dit-il ? Prêtez mieux l'oreille. Oui, c'est bien le cri qu'entendit le professeur Wagner :

« Eh bien, papa, comment ça va-t-il ? Ce n'était pas une plaisanterie ? Viens, serre-moi tendrement sur ton cœur ! Mais pas trop fort, le verre pourrait éclater (1). »

Pauvre petit ! il est encore plus à plaindre que le rejeton de la femme. Quelle situation lamentable et comique : jouer le rôle d'un fantôme de vitrine, d'un joujou en chair et en os, ne pouvoir communiquer sans mourir avec le vaste monde. Tourner comme un écureuil, mais dans une plus impénétrable prison ! Emblème grotesque et plaintif de la science de l'homme qui a chassé d'à côté de lui la femme ; écoutez-le encore après le début folichon et résigné : « J'ai moi-même grande envie de naître », dit-il encore. Il sent tellement, lui qui est cependant un jeune homme, qu'il n'est pas encore venu au monde. Il marmotte la grande plainte magique qui traverse les siècles, l'effort exalté et tendu aboutissant à ce délicat monstrillon, lié dans ces cloisons de verre si minces que la moindre maladresse anéantirait le grand œuvre et pour jamais ; car il n'y a pas d'immortalité après sa mort pour l'*Homunculus*. Cependant au dehors dans l'immense univers le Dieu-Nature fermente ; tout se transforme sans se perdre et sans mourir. Goethe a prononcé l'arrêt de l'humanité sur le faux rêve du surhumain : « Ce qui est artificiel, a-t-il dit mélancolique, veut un espace fermé. » Il n'existe de liberté que dans l'infini.

Cependant l'*Homunculus* m'est cher. Il est une erreur misérable, mais si grandiose dans son but et son vain espoir. Créer en soi et hors de soi un autre être, la sagesse mystique, l'or potable, l'enfant divin — et aboutir — parce que la femme est exclue et que l'orgueil est le seul convive — non pas à l'apparition de l'Ange qui sanglote et tressaille au fond de l'homme et du cosmos, mais à ce fantoche de laboratoire, à cette poupée répugnante, à cette charogne grimaçante, à ce néant humide et sans soleil.

JULES BOIS

(1) Le second *Faust*.

LA SYNERGIE SOCIALE

par HENRI MAZEL.

Un volume de 350 pages. Ed. A. Colin et C^{ie}. Paris.

Ce livre relève peut-être plus de la sociologie que de l'art, diront quelques amateurs de distinctions, de différences, de définitions exactes et de catégories limitées.

Mais s'il est fait par un artiste, s'il est pensé par un poète, qu'importe le sujet qu'il traite ?

J'entends de-ci, de-là quelques précieux seigneurs de la plume ou de la palette réclamer contre l'intrusion dans l'art de cette bruyante virago, la sociologie. Mais que viennent faire eux-mêmes dans l'art ces Corinthiens qui voudraient étouffer la vie sous une pluie de décors et ne jamais permettre qu'on la trouvât belle si elle n'a passé par leurs mains empommadées ? Si le plus grand art fut toujours inspiré par ce qu'il y eut de plus intensément, de plus tenacement humain, si toutes les craintes, tous les espoirs qui agitérent une époque émurent les plus grands artistes, pourquoi cette attirante, cette mystérieuse, cette puissante sociologie n'apparaîtrait-elle pas aux poètes d'aujourd'hui comme l'image troublante du sphinx de leur siècle, de leur époque tout entière ? Pourquoi ne s'en inspireraient-ils pas ? Bien plus : Comment feraient-ils pour la mettre hors du cercle de leurs pensées et de leurs rêves, si elle domine de son imposante universalité tout le cycle des préoccupations actuelles, si, couvrant la voix des religions, des passions individuelles, des sciences et des arts qui l'ignorent, elle s'avance avec la foudroyante puissance de la NÉCESSITÉ ? Furent-ils libres d'aimer ou de haïr leurs dieux, tous ces artistes qui firent à la terre, le long des siècles, une ceinture de temples-chefs-d'œuvre, tous ces amoureux de la beauté qui nous laissèrent des statues qu'ils n'auraient pas pu ne pas faire ? Sur eux pesait de tout son poids une chose plus grande encore que l'admiration ; sur eux pesait cette préoccupation heureuse, envahissante, d'une chose qu'on sent plus grande que soi, plus prometteuse de beauté constante que tout ce qu'on avait jamais pu voir et concevoir. Plus étroitement, plus complètement, plus féroce ment les tenaillait l'impression de cette chose immense, et plus expressive, plus sincère, plus belle, plus surhumaine presque fut l'expression de leur adoration, — l'œuvre d'art qu'ils sentirent toujours bien au-dessous de tout ce qu'ils avaient entrevu.

Que Buffon s'enthousiasme pour tous les détails de la nature animale, que Delbœuf étudie avec passion « le sommeil et les rêves », « la matière brute et la matière vivante », que Shopenhauer scrute les instincts de l'espèce à travers les tâtonnements individuels, ils font œuvre d'art en tant qu'ils annoncent une beauté, une harmonie par eux devinées dans la multiplicité des phénomènes qu'ils contemplant. Ils ne pouvaient pas, eux non plus, ne pas les voir, et leurs œuvres sont débordantes de cette saveur qui est le vrai signe de l'art : l'admiration convaincue, emportée, tenace, joyeuse ou morose suivant les tempéraments, mais solidement enracinée dans ce que l'homme a de plus intime, pour quelque chose qu'ils ne peuvent êtreindre, et qu'ils dépeignent dans leur désir de s'en rapprocher. Que le langage soit châtié, que les pierres soient bien taillées ou que les traits soient sommaires et maladroits, l'humanité ne s'y trompe pas, et ceux de ses enfants qui lui ont fait ouvrir les yeux sur une nouvelle splendeur, ceux-là elle les nomme ses artistes.

M. Henri Mazel entrevoit dans un lointain que le temps ne mesure pas, à l'horizon transcendantal des choses qui doivent, de par leur essence, finir par se réaliser, la synergie sociale, synthèse et fusion de toutes les énergies humaines. Il l'étudie dans le passé, l'Orient, la Grèce, Rome, le moyen-âge, dans le présent, en France, et dans l'avenir, en France aussi.

M. Mazel croit que le christianisme est le noyau de ce faisceau d'énergies qu'il évoque. Il est obligé pourtant de reconnaître qu'il n'en est pas le centre actuel. De là, dans son livre, un mélange constant d'affirmations courageuses et de constatations désolantes, d'optimismes et de défiances, d'admiration des héros et de mépris des foules, d'enthousiasmes et de sévérités pour ceux qui défendent la même cause philosophique que lui.

Son œuvre est bien celle d'un moderne esprit répugnant à rompre toute la chaîne du passé et voulant le rattacher à l'avenir par d'ingénieuses transformations. Pour ne pas vouloir nier et renier une partie de la vie, des errements et des principes de ce passé, il se trouve devant la pensée moderne comme quelqu'un qui voudrait faire épouser une enfant de seize ans à un vieillard. Il espère que l'union se fera, qu'elle sera féconde, mais il ne peut s'empêcher de reprocher à chacun des deux conjoints quelques-uns des défauts qui sont inhérents à leur âge.

Il ne peut se résoudre à laisser mourir le vieillard et à retrouver ce qu'il eut de meilleur dans ceux qui le continuent sans lui ressembler. Il nous a fallu longtemps pour reconnaître dans le papillon la patiente chenille. Encore aujourd'hui nous sommes aveugles aux transformations que subit une même pensée grandissante, et nous ne la reconnaissons pas sous tous les nouveaux déguisements qu'elle revêt.

La pensée moderne, pour l'auteur, s'oppose à la pensée ancienne et il n'a pas, semble-t-il, trouvé ce qui les rapproche ou les concilie. D'où espoir, enthousiasme, admiration partagés et inquiets.

A part quelques chapitres où les combinaisons gouvernementales applicables à la France viennent enlever à son livre un caractère de généralité, M. Mazel refond l'histoire universelle — depuis les plus lointains épisodes des royaumes orientaux jusqu'à l'étude des penseurs modernes comme Nietzsche et Ibsen — au creuset de son espoir. De toute son énergie il appelle d'autres énergies et il s'efforce de croire à leur existence. Mais les craintes dont il ne peut se défendre affaiblissent l'influence de sa parole.

Ce livre est le reflet de quelques âmes de notre temps, tristes, effrayées, mais vaillantes malgré tout, se raidissant héroïquement contre le froid qui les envahit, se serrant par reconnaissance autour du foyer qui les ranima jadis et qui s'éteint lentement. Elles n'ont pas l'aventureuse sagesse de se lancer en avant, dans la crainte de renier cette antique source de leur énergie, et ne voient pas qu'une étincelle du brasier presque consumé en a rallumé un autre, plus loin.

L'œuvre dont la forme souvent très belle et la pensée nous aident à évoquer une image d'humanité aussi nette, aussi attachante, aussi émouvante en sa courageuse tristesse, est, certes, apparentée de bien près aux œuvres d'art si elle n'en est pas une elle-même de par son essence et son inspiration.

EXPOSITION ALBERT BAERTSOEN

Une vingtaine de toiles d'Albert Baertsoen, actuellement exposées au Cercle artistique, affirment, en même temps que la sûreté du métier, la sensibilité d'une vision poétique et la réceptivité d'une âme d'artiste.

M. Baertsoen, dont la nature de Flamand réfléchi et taciturne se reflète dans ses œuvres, affectionne la mélancolie des béguinages, la tristesse des champs enlinceuillés de neige, la solitude des villes mortes aux rues silencieuses, l'ombre du soir tombant sur les eaux sommeillantes. Son art est grave et recueilli; on y entend résonner des tintements d'angelus, des sonneries de bourdons appelant aux vêpres. Et très simplement, en sa sincérité de peintre attentif aux sensations que provoque en lui la nature, il note les impressions qu'il ressent, et il en communique l'émotion. Le *Matin de neige en Flandre*, qui appartient au Musée de Gand, le *Soir de pêche sur le bas Escaut*, exposé au dernier Salon du Champ-de-Mars et analysé ici-même, marquent parmi les meilleures de ces œuvres au coloris paisible, au dessin large, encore que la lumière de la salle du Cercle artistique paraisse moins favorable à cette dernière que le jour qui l'éclairait à Paris.

M. Baertsoen a réuni, outre quelques-unes de ses toiles connues et appréciées à juste titre, plusieurs œuvres nouvelles, études à l'huile et au pastel, qui montrent l'artiste en pleine possession de lui-même, conquérant sa personnalité et prenant rang parmi les paysagistes belges en vue.

EMILE LAMBOT

et ses dessins d'architecture.

Pendant une dizaine de jours, les artistes ont eu la bonne fortune de pouvoir étudier une collection de croquis, aquarelles et dessins d'architecture comme on n'en a guère vue encore à Bruxelles, remplissant toute une salle du Musée moderne de ses curieux relevés et y apportant la joie de ses collorations méridionales. Ce bagage immense constitue l'œuvre d'un jeune artiste, M. Emile Lambot, lauréat du concours Godecharle de 1893, et qui n'a mis que deux ans à en recueillir les éléments, d'intérêt si varié, en Italie, en Sicile et en Grèce. Ce qui frappe dans tous ces dessins, c'est la facture nerveuse, endiablée des croquis, et la justesse du coloris des aquarelles saisi du premier coup d'œil et transporté avec un brio étonnant sur le whatmann; quant aux grands lavis établis avec un goût très sûr, ils surprennent par la science des effets et l'habileté de patte dans les touches et les dégradés. M. Lambot est certainement un de nos jeunes architectes des mieux doués, et qui a senti avec une perspicacité grande l'esprit et les principes qui se dégagent de l'étude des monuments anciens; outillé comme il l'est, il sera intéressant de le voir bientôt résoudre des problèmes d'architecture moderne en y apportant la note personnelle qu'on est en droit d'attendre de lui.

Deux villes semblent avoir particulièrement impressionné M. Lambot: Venise, par les somptuosités et l'ampleur de ses palais, et Palerme avec ses vestiges arabes d'une si troublante étrangeté. Aussi ses dessins de la prestigieuse *porta della Carta* du palais des Doges, préface fleuronée de la grande cour avec son incomparable escalier des Géants et la précieuse façade de la

Renaissance aux revêtements de marbre de tonalités chatoyantes, ont-ils été rendus *con amore* avec les multiples jeux de lumière qui se jouent à travers les détails raffinés de ce merveilleux décor.

A Palerme, la sensation est autre : l'architecture y procède par masses et par silhouettes, et les grands nus que sa sobriété y multiplie sont décorés de compositions très curieuses, obtenues dans la pierre dorée par le soleil au moyen d'incrustations de lave noire, sortes d'à-plats sertissant de leurs broderies les lignes monumentales. Les beaux dessins de la façade du chœur de la cathédrale de Palerme et du cloître de Moureale donnent une impression exacte de cet art décoratif très particulier. Le joyau de Palerme c'est certes la merveilleuse chapelle palatine dont le scintillement des mosaïques à fond d'or a été noté en perfection dans une chaude aquarelle ; le trône épiscopal fait l'objet d'un minutieux relevé qui nous montre l'intense effet décoratif obtenu par les combinaisons géométriques des mosaïques de verre. Il est regrettable que, comme complément, nous ne trouvions pas ici un relevé du superbe plafond arabe dont les alvéoles creusées dans le cèdre et l'ébène provoquent une vibration de lignes et de couleurs étonnante.

Le portail de l'église Saint-François, une transposition de la robuste architecture normande de Coutances et de Bayeux, étonne et détonne en ce pays de coloration joyeuse ; c'est un non-sens dû aux princes normands qui ont gouverné la Sicile et qui ont eu le tort d'importer au Sud méditerranéen la sombre et lourde architecture de leur pays d'origine. Combien elle se trouve vraiment dans son milieu, cette étrange église arabe de San-Cataldo, énorme cube blanc percé de rares ouvertures et couronné de trois coupes rouges, sortes de tiaras rutilantes ; voilà bien le décor qu'appellent les orangers, les aloès et les palmiers de la *conca d'oro*.

Il n'est rien qui fasse plus opposition avec ces documents siciliens que le palais Buonsignori de Sienna, d'un gothique âpre et farouche, et la porte du palais Guadagni de Florence, si rébarbative avec ses multiples clous. Sienna est aussi représenté par la belle porte aux fines sculptures de la Renaissance qui, dans la cathédrale, donne accès à la célèbre bibliothèque qu'illustrent les fresques du Pinturicchio ; puis le beau banc en marbre du Casino dei nobili, d'une ampleur et d'une allure superbes.

Que dire encore de l'Erechtheion qui n'ait déjà été dit, le raffinement des profils, la saveur des détails, l'élégance des chapiteaux ioniques, l'harmonie des masses, la perfection de cet art grec si supérieur à ses pastiches romains. C'est ce qui explique que chaque architecte, après tant d'autres, essaie à nouveau un projet de restauration, après en avoir relevé tous les détails ; ceux-ci ont été mesurés et dessinés par M. Lambot avec une religiosité prouvant l'impression profonde qu'Athènes a produite sur lui.

Pompéi aussi, dans un autre ordre d'idées, ne l'a pas laissé indifférent, et c'est plaisir de voir combien il a heureusement noté les variations infinies de cet *art appliqué* qu'avec de louables efforts les artistes modernes cherchent à ressusciter ; les lampadaires, le fameux trépied et le siège en bronze sont des merveilles du genre et sont traités avec une nervosité de profils et une finesse de détails surprenantes. Il faudrait tout citer aussi parmi les peintures murales, les mosaïques, les terres-cuites, les rhitons, etc. d'où, à notre avis, découle tout un enseignement pour nos artisans d'art.

Nous renonçons à décrire par le menu la collection des petites

aquarelles et des croquis, l'espace nous faisant défaut : bornons-nous à dire que leur valeur et leur intérêt n'est pas moindre que ceux des grands dessins.

Et maintenant que voici close cette exposition, un devoir s'impose aux autorités, c'est de mettre en lumière, pour l'instruction de tous, la plupart de ces dessins qui sont à vrai dire des œuvres de musée. Leur acquisition ne doit pas tarder. Les conservateurs du musée des arts décoratifs trouveront là des éléments qui font défaut au parc du Cinquantenaire, et quant à notre très éclairé bourgmestre M. Buis, nous ne doutons pas qu'il ne tienne à en choisir les plus intéressantes œuvres pour le musée communal ou les collections de l'Académie à l'enseignement de laquelle M. Lambot fait le plus grand honneur.

J. B.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner le compte-rendu du Salon des Aquarellistes dont nous avons annoncé l'ouverture au Musée moderne.

THÉÂTRES

« Germinie Lacerteux » à la Maison d'Art.

Ce n'était pas sans une certaine curiosité, sans même une vague appréhension que nous attendions cette première de la Maison d'Art. *Germinie Lacerteux*, en effet, compte dix tableaux, plus un prologue et un épilogue, comporte plus de vingt-cinq rôles, et nous étions bien près de penser que pour un petit théâtre, débutant et non encore pleinement conscient de ses forces, aborder semblable partie était un jeu téméraire. Aussi, ce nous a été un réel étonnement et une joie profonde d'assister non simplement à une représentation convenable, mais à un succès. Sans doute, en elle-même la pièce n'est pas heureuse et guère scénique. Tous ces tableaux se succédant, courts, multiples et adverses, ne laissent pas que de troubler au premier abord et de fatiguer. Il n'y a pas toujours en le roman substance de drame. Le travail foncier, le travail de conception du roman, où la cristallisation de pensée suppose plus de continuité et plus de liberté en même temps, est essentiellement différent de l'élaboration — géologique, dirais-je — du drame qui requiert une harmonie plus restreinte, une allure plus concentrique et dont le geste spirituel est soumis à maintes contingences. En *Germinie* surtout, ce livre d'action intérieure et de psychologie intime, l'inadaptabilité du roman en drame s'imposait et la représentation de mercredi nous l'a, une fois de plus, prouvé. Ce ne fut qu'à la longue qu'une impression put s'imposer. Les premiers tableaux laissaient le cœur hésitant, froid. L'intérêt ne pouvait nettement se formuler et toutes ces « tranches de vie », suivant la formule naturaliste, par leur variété même, étourdissaient sans toucher. M^{lle} Debacker avait beau être douloureusement émouvante, nous ne pouvions purement communier en sa misère et la frileuse petite sensation d'attendrissement se dérobaient, encore que parfois elle fût si proche, si imminente!...

Des gens même se sont lassés et s'en sont allés. Ils eurent tort ; car, à la fin, le drame s'est fait humain et nous a impérieusement saisis. L'émotion, qui avait sommeillé durant les scènes précédentes et s'y était préparée, a brusquement éclaté et c'est avec une sensation intense, puissante, cruellement bonne que nous avons vu, à l'épilogue, M^{lle} de Varandeuil tomber à genoux

dans le cimetière plein de neige et « prier au petit bonheur », entre les fosses anonymes.

L'interprétation, d'ailleurs, était excellente. Nous avons eu en M^{lle} Paulette Debacker une Germinie vraiment supérieure au masque de souffrance tragique et affectif. Elle a compris avec intelligence ce rôle d'hystérique, de malheureuse par fatalité, par instinct, et elle nous en a restitué une figure délicate et violente, fière et poignante. Il convient d'autant plus de louer la jeune artiste que, priée de remplacer au pied levé M^{lle} Cogé, empêchée, elle n'a eu que sept jours pour s'assimiler ce rôle ardu et subtil. A ses côtés, nous avons vu avec plaisir M^{me} Bade, une M^{lle} de Varandeuil au franc parler, autoritaire et alerte, tour à tour attendrie ou emportée de colère, toujours intéressante et de qui le succès, à la scène finale, a été des plus légitimes. M^{me} Louise France faillit faire de la mère Jupillon un personnage sympathique, tant nous contemplions avec contentement son jeu actif, souple, plein de naturel et de vivacité. Croyez, au surplus, que les visages gracieux de M^{mes} Relly et Delville ne gâtèrent rien à l'affaire et croyez encore qu'il faudrait distribuer des compliments et des bonbons à toutes les « filles » pour leur gentillesse et leurs délicieuses manières. Du côté des hommes, à M. Mévisto, on pourrait reprocher la monotonie et l'uniformité de son Jupillon. Il y a en ce rôle autre chose que la perpétuelle honte de faire consciemment des malpropretés. Une étude plus minutieuse, plus stricte — roman en main — du personnage n'eût pas fait de tort. M. Julien Desehamps fut un Gautruche amusant, et sa vere, son entrain ne nuisirent en rien au succès de la soirée.

Le seul point faible de ces représentations est la décoration. La scène est petite, trop petite pour se prêter à de multiples changements. L'illusion optique, la perspective plastique y sont impossibles. Il faudrait que la Maison d'Art s'attachât à pallier ce défaut en ne jouant que des œuvres plus intimes qui n'exigent pas grand déploiement de décors. Des pièces comme *L'Intruse* ou *L'Eau et le Vin* y seraient parfaites. Nous croyons, du reste, à la voir annoncer l'admirable *Révolte* de Villiers, qu'elle a compris cette nécessité et que, dorénavant, sans plus devoir fermer les yeux sur certains détails, nous pourrions applaudir franchement, joyeusement.

« Amants » au Théâtre Molière.

C'est, sous une forme neuve, la très vieille comédie classique de l'amour : l'histoire du beau jeune homme que le hasard jette dans la vie d'une femme, du correct adultère qu'amène cette rencontre et de l'inévitable séparation que provoquent les jalousies, le crampage, les tortures à coups d'épingle des liaisons irrégulières. Le temps passe, les amants se retrouvent, guéris, et l'évocation de leur vie de jadis leur est très douce et souriante.

Il n'y a pas autre chose dans la pièce de M. Maurice Donnay. Sa part d'invention réside dans l'art parfait avec lequel il a habillé cette donnée éternelle, dans l'esprit qu'il a semé à pleines mains à travers les cinq actes de sa comédie, et surtout — ce qui lui donne sa valeur d'art — dans une observation aiguë qui anime l'œuvre, sous ses dehors frivoles, sceptiques et railleurs, d'une vie singulière. Dans la société factice qui encadre les amours de Claudine et de Georges Vertheuil, en un demi-monde très différent de celui que mit en scène Alexandre Dumas, il a démêlé une morale un peu spécieuse et toute une gamme de sentiments aux nuances subtiles qu'il exprime avec une délicatesse de touche remarquable.

Amants ne renferme ni satire, ni leçon, ni thèse, bien qu'en un dialogue assez inattendu Georges Vertheuil — j'allais dire Olivier de Jalin — ratiocine avec un sien ami sur l'amour en des termes qui paraissent avoir des intentions philosophiques. C'est, avant tout, un tableau de mœurs, une anecdote racontée avec infiniment de talent et dont tous les détails, saisis sur le vif en pleine modernité, concourent à accentuer la vérité. Si les moyens employés ne sont pas bien neufs — l'idée de faire entendre, sur la terrasse de Palanza qui sert de cadre aux adieux déchirants des amants, les grelots de l'attelage qui va emmener au loin Georges Vertheuil est même un peu « mélo », — la langue dont se sert l'auteur, les épisodes qu'il imagine, l'allure de ses personnages, les demi-passions qu'il met si ingénieusement en harmonie avec ses demi-ménages, tout porte la griffe contemporaine. Certaines expressions ont même paru si hardies qu'elles ont quelque peu effarouché les spectateurs. De la part de l'auteur de *Lysistrata*, ne fallait-il pas s'y attendre? N'empêche que le succès s'est dessiné très nettement et que les représentations d'*Amants* mettent actuellement en vedette le Théâtre Molière, désormais au premier rang des scènes de comédie.

L'interprétation donnée à la pièce de M. Donnay a été bonne, remarquable même en certaines scènes. Sans doute M^{lle} Berthe Cerny n'a pas l'autorité de M^{me} Jeanne Granier, qui créa l'œuvre à la Renaissance et y apporta une chaleur, une passion émouvantes. Avec quelque monotonie dans le débit, M^{lle} Cerny réalise correctement, non sans élégance, le rôle difficile de Claudine Rosay. Elle a, dans les scènes de jalousie qui amènent peu à peu la séparation, une vérité d'accent qui produit grand effet. M. Arnaud ne possède pas l'intonation caressante qui donnait au rôle de Vertheuil, lorsqu'il fut joué à Paris par M. Guïtry, la plus rare séduction. Mais il a « de la ligne », une articulation excellente, un geste sobre et juste, beaucoup de distinction, qualités qui font de lui, comme nous l'avons constaté à plusieurs reprises, un comédien de sérieux talent et d'avenir. M. Dorsay a composé un comte de Puypeux aristocratique, très homme du monde, et M^{me} Fernay complète en artiste compréhensive le quatuor qui porte la pièce.

La mise en scène est élégante et les décors soignés. On ne pourrait raisonnablement exiger davantage. Ce qu'on pourrait demander, toutefois, à M. Munié, c'est de raccourcir l'interminable solo de violon joué sur la scène au dernier acte, et triste à porter le diable en terre.

PETITE CHRONIQUE

La distribution des prix aux lauréats du conservatoire de Bruxelles a eu lieu dimanche dernier. Après un discours de M. Buis, qui a félicité M. Gevaert du succès de son enseignement et fait l'éloge du regretté professeur Hubert-Ferdinand Kufferath, l'orchestre a exécuté, sous la direction de M. Colyns, la Symphonie en si bémol majeur de Haydn et, sous la direction de M. Agniez, la Suite en ré majeur de J.-S. Bach.

Le concert a été complété par l'audition de quelques-uns des lauréats : M^{lles} Nachtsheim et Collet (duo de *Sosarme*, de Hændel), M^{lles} Charton et Guevara (duo de *Béatrice et Bénédicte*, de Berlioz), M^{lle} Barat (air de *Fidélité*), M. Fernandez (fragment du premier de Vieuxtemps).

L'audition sera continuée aujourd'hui dimanche, à 2 heures.

Le succès de l'exposition des Paysagistes belges ouverte en ce moment à la MAISON D'ART a décidé la Direction à en prolonger la durée jusqu'au jeudi 19 courant. Rappelons que cette exposi-

tion renferme, outre quelques belles toiles de Louis Dubois, de Fourmois et de Félicien Rops — un paysagiste intermittent, celui-ci, et dont l'œuvre exposée constitue une véritable curiosité, — des tableaux et aquarelles de MM. J. Coosemans, A. Asselbergs. A.-J. Heymans, Th. Baron, F. Khnopff, E. Claus, R. Wytzman, V. Gilsoul, O. Coppens, W. Degouve de Nuncques, Kustohs, G. de Burlet, M. Hagemans, V. Uytterschaut, Titz, etc. et de M^{me} Marie Collart. Dans les galeries du premier étage sont exposées des œuvres du peintre hollandais S. Moulijn.

A l'Exposition des Paysagistes belges succédera une exposition des œuvres nouvelles exécutées aux Indes par M. G.-S. Van Strydonck. L'ouverture de ce salonnet est fixée au samedi 21 courant, à 2 heures.

Diverses conférences sont annoncées : Samedi prochain 21 courant, à 8 h. 1/2 du soir, M. Roland de Marès inaugurera la série d'entretiens qu'il se propose de donner sous le titre général : *Histoire des Méconnus*. Dans sa première causerie, M. Roland de Marès étudiera BAUDELAIRE et BARBEY D'AUREVILLY.

M. Charles Morice, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*, du *Sens religieux de la Poésie*, de *Chérubin*, etc. fera les *mercredi 25, jeudi 26 et vendredi 27 novembre*, à 8 h. 1/2, une série de trois conférences ainsi divisée : 1^o commentaires de *Sagesse*; 2^o les *Contes de Villiers de l'Isle-Adam*; 3^o sur une page de *Stéphane Mallarmé*.

Le prix d'entrée pour chacune de ces conférences est d'un franc.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 heures du soir, première séance du Quatuor Ysaye à la Maison d'Art.

Dimanche prochain, à 1 h. 1/2, deuxième Concert populaire avec le concours de M. Jean Gérardy, violoncelliste.

Les dates des concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye sont fixées ainsi qu'il suit : 29 novembre, avec le concours du pianiste Raoul Pugno; 10 janvier, avec le concours du quatuor *a capella* néerlandais; 31 janvier, avec le concours de M^{lle} Ellen Gulbranson; 14 février, avec le concours de M^{me} Mottl et sous la direction de M. Félix Mottl; 21 mars, avec le concours de MM. César Thomson et Eugène Ysaye; 15 avril (Jeudi-Saint), avec le concours de M. Sylvain Dupuis et de la *Légia*.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface, dont nous avons annoncé la fondation dans le but de rénover la musique sacrée et la mettre en rapport avec les beautés sévères de la liturgie, fera chanter le 22 courant, jour de la fête de sainte Cécile, à 10 heures du matin, à l'église de Saint-Boniface, la Messe du Pape Marcel de Palestrina, sous la direction de M. Henri Carpay, maître de chapelle. L'organiste de la paroisse, M. A. De Boeck, exécutera deux chorals et la fugue en *ré* majeur de J.-S. Bach.

M. René Janssens, pianiste, donnera le samedi 5 décembre prochain, à 8 heures du soir, un concert à la Grande Harmonie avec le concours de M^{lle} A. Duchâtelet, cantatrice, de MM. Enderlé, violoniste, et Rothenheisler, violoncelliste.

Une société de musique de chambre formée par MM. Dubois, premier violon, Moses, second violon, Gietzen, alto, et Dochaerd, violoncelle, se propose d'organiser cet hiver, à la Maison d'Art, et avec le concours du pianiste Bosquet, trois séances de musique de chambre, dans le but de faire entendre au public des œuvres modernes, et particulièrement des compositions qui n'ont jamais été exécutées à Bruxelles.

Parmi les œuvres déjà jouées, on entendra des quatuors de Borodine, Glazounow. d'Indy, ainsi que des pièces de piano de Franck. Parmi celles exécutées pour la première fois, des morceaux de Dvorak, Richard Strauss, Smetana, et des pièces d'auteurs belges : Smulders, De Boeck, etc.

Ces séances auront lieu le 3 décembre, le 14 janvier et le 11 février, à 8 h. 1/2 du soir.

Les représentations de M^{me} Brema à la Monnaie auront lieu du 15 janvier au 15 février. L'éminente cantatrice interprétera,

outre les rôles d'Ortrude et d'Amnérís, ceux d'Orphée et de Dalila.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 16 novembre. — M. EEKHOUD. Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne.

MARDI, 17 novembre. — M. L. GUMPLowicz. *Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung*.

MERCREDI, 18 et VENDREDI 20 novembre. — M. R. PETRUCCI. Esthétique positive.

JEUDI, 19 novembre. — M. ÉLIE RECLUS. — Animisme, magisme, panthéisme primitif.

MÊME JOUR, 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

SAMEDI, 21 novembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

La joyeuse Compagnie artistique du Diable-au-Corps ne pourra plus donner que trois représentations du grand succès *Godefroid de Bouillon*, ainsi que du *Noël-Blanc* et de *Journée de fête*. Les pièces nouvelles passeront incessamment.

Le peintre Delpérée, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, vient de mourir en cette ville. On lui doit entre autres les *Députés gantois à la porte du palais de Charles le Téméraire* (Musée de Liège), *Luther à la Diète de Worms* (Musée de Louvain), *Charles-Quint à Saint-Just* (Musée de Courtrai).

Un tableau d'actualité : *Le Bourgmestre Piercot signifiant à l'évêque de Liège l'arrêté interdisant les processions jubilaires*, attirera sur lui l'attention. M. Delpérée exécuta un grand nombre de portraits à l'huile et au pastel. Il fut chargé également d'une partie de la décoration du Palais provincial.

M. Maxime Boucheron, l'auteur de *Miss Helyett*, de *Coquard et Bicoquet*, de *Sainte-Freya* et de vingt autres pièces à succès, vient de mourir à Paris, à l'âge de cinquante ans. M. Boucheron, qui souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur compliquée d'aluminurie, a succombé dans le cabinet du directeur de l'Olympia où l'on venait de représenter en matinée l'une de ses opérettes, *Tante Agnès*.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES 1897. — On peut se procurer au bureau central, rue d'Arenberg, 4, des cartes d'abonnement valables dès aujourd'hui jusqu'à la clôture de l'Exposition : abonnement général (20 francs) pour les deux Expositions; abonnement limité (15 francs) pour l'une des deux Expositions (Bruxelles ou Tervueren); abonnement pour militaires en activité de service ou retraités et pour enfants au-dessous de 15 ans (10 francs), donnant accès aux deux Expositions. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un portrait-carte. Les visiteurs non abonnés peuvent se procurer à l'entrée du Parc du Cinquantenaire (accès par le Rond-Point de la rue de la Loi) des tickets au prix de 10 centimes par personne.

La Royal Academy de Londres a procédé à l'élection de son président en remplacement de feu sir John Everett Millais.

C'est M. E.-J. Pointer qui a été élu. Le nouveau président, né à Paris en 1836, est donc âgé aujourd'hui de 60 ans. Après avoir fait ses études dans les écoles d'art anglaises, il travailla chez Glevre, à Paris, de 1856 à 1859.

Il est depuis 1876 membre de la Royal Academy, où il a exposé de nombreux tableaux. L'un de ceux-ci, *Diadumene*, a provoqué en 1885 une mémorable polémique sur le nu dans l'art. Il a dirigé jusqu'en 1881 l'école nationale d'art à South-Kensington. Il a publié, en 1873, « Dix Conférences sur l'art ».

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 36.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :
MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SALON DES AQUARELLISTES. — LE CHATEAU DES COMTES A GAND. — M. BROERMAN ET SON SUBSIDE. — A LA MAISON D'ART. Exposition S. Mouljn. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE *Don César de Bazan*. — NOTES DE MUSIQUE. *Le Quatuor Ysaye à la Maison d'Art. Au Conservatoire. Le Quatuor tchèque*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Le Salon des Aquarellistes.

Le Salon des Aquarellistes se nationalise de plus en plus. Vous souvient-il du temps où, tout le long de la cimaise, des cardinaux écarlates s'absorbaient invariablement en des parties d'échecs? Où de bedonnants moines au nez rubescent, la serviette sous le menton, levaient à hauteur d'œil des « fiasques » vêtues de paille tressée? Où d'aguichantes Transtévérines flirtaient, environnées de colombes, avec les modèles barbus de la place d'Espagne? L'Italie était la reine de l'aquarelle, et les critiques d'alors ne juraient que par Simoni, Simonetti, Brugnoli, Cipriani, Passini, Maccari, Mancini, Palizzi, Bucciarelli et tutti quanti, dont les noms défilaient dans leurs comptes rendus comme, sous les doigts des dévotes, les grains du rosaire.

Il y eut aussi, en des temps quasi fabuleux, une époque d'invasion britannique. M. Alma-Tadema, déjà Anglais, expédiait alors des œuvres égyptiennes archéologiques et mystérieuses, d'un prix (en livres sterling) exorbitant, et qu'il se lassa d'ailleurs bientôt de faire voyager pour le seul profit de distraire les gens du continent.

Après une période où la Société loucha quelque peu du côté de la Hollande, qui lui fournit Roelofs, Mesdag, Gabriel, les frères Oyens, Mauve et Israëls, la voici devenue résolument patriote, ce qui doit réjouir les cancre qui poussent des cris d'orfraie quand on exhibe à Bruxelles autre chose que des produits de l'art flamand (*In Vlaanderen vlaamsch*).

L'Italie a disparu de la cimaise, ou à peu près. La Hollande n'a que quelques invités, six ou sept tout au plus. Il y a huit Allemands, deux Français, deux Anglais, et encore l'un de ceux-ci est William Thornley, Français d'adoption, sinon de naissance. A part ce petit contingent, le gros de l'armée est indigène. Il a son allure à lui, j'allais dire son uniforme distinct. Il marche en rangs serrés, et, ma foi! ne fait pas mauvaise figure à la parade. C'est tout aussi bien, croyez-m'en, qu'à Paris ou ailleurs, à Londres par exemple, où si l'habileté de métier est souvent plus grande, l'harmonie du coloris, le goût, la sincérité de l'impression font fréquemment défaut.

Il y a d'ailleurs, dans le groupe des *water-colorists* belges, deux « partis », deux groupes distincts qu'on pourrait dénommer les amateurs et les professionnels, en prenant le premier de ces deux termes dans un sens spécial, s'appliquant aux *artistes* qui confient accidentellement au whatman ou au bristol le soin de traduire leurs impressions.

Nous eûmes jadis — peut-être s'en souvient-on encore — la curiosité d'interroger les plus notables aquarellistes belges sur l'essence de leur art, sur le caractère qu'ils entendent lui attribuer, sur la possibilité d'œuvrer « artistement » en se servant du procédé limité et incomplet de la peinture à l'eau. Les réponses, ingénieuses ou profondes, spirituelles ou dogmatiques, intéressantes toutes, signées C. Meunier, X. Mellery, Eugène Smits, F. Khnopff, H. Stacquet, F. Binjé, M. Hagemans, V. Uytterschaut, L. Abry, délimitèrent assez exactement les deux domaines (1).

Pour les uns, l'aquarelle est un moyen de rendre, en quelques coulées rapides, en quelques traits nettement accusés, une impression fugitive. Les autres mettent les ressources bornées du lavis au service d'une volonté persévérante et poussent leur travail, à coups de retouches et de repentirs, au même point qu'un tableau à l'huile. Pour ceux-ci, le procédé importe peu. Ils n'ont pas fait de la peinture à l'eau une spécialité, et c'est pourquoi on pourrait les nommer, un peu paradoxalement, des « amateurs ».

En la présente exposition, la trente-septième depuis la naissance de la Société (MM. Stroobant et Dell'Acqua survivent seuls, de ceux qui l'ont portée sur les fonts baptismaux), les deux tendances s'affirment. Le groupe des « professionnels », brillant et nombreux, montre, de plus en plus, la bravoure de l'exécution, le brio de cette sorte d'improvisation qu'est pour lui l'aquarelle. Il se compose de MM. Henri Cassiers, H. Stacquet, tous deux fidèles aux sites de la Hollande, F. Binjé, V. Uytterschaut, M. Hagemans, L. Abry, A. Hubert, A. Pecqueur, L. Titz, G. Den Duyts, Hoeterickx, et aligne une série d'œuvres dans lesquelles, sous un air de famille, il est aisé de reconnaître une personnalité distincte. M. Cassiers expose entre autres une grande aquarelle, *Katwyck après la tempête*, qui ajoute à l'intérêt du site un élément dramatique saisissant. Au pied de l'église, énorme et solitaire, un groupe de pêcheurs fouille des yeux la mer démontée. On sent le vent, l'air du large. L'impression est tragique, pénétrante et forte. Elle élève l'œuvre au-dessus de l'épisode et l'impose. La plage de Katwyck a également inspiré M. Stacquet, qui y a trouvé le sujet de sa meilleure aquarelle, traitée dans des tons argentés d'une finesse extrême.

Mentionnons aussi d'une façon spéciale les paysages

(1) Voir l'*Art moderne*, 1890, p. 409, et 1891, p. 11.

et marines de M. Binjé, dont les progrès s'affirment d'année en année. En possession d'un métier sûr, l'artiste saisit avec une délicatesse rare et traduit avec fidélité les effets les plus fugitifs : le coup de lumière qui frappe, entre deux ondées, un chemin détrempe, la tombée du crépuscule sur la mélancolie d'un jour pluvieux, l'éclat d'un village de l'Escaut aux toits rouges soudain frappé par le soleil, à l'horizon, tandis que les avant-plans demeurent baignés d'ombre. L'envoi de M. Binjé est, à juste titre, considéré comme l'un des meilleurs de l'Exposition et classe définitivement l'artiste parmi les maîtres du genre.

Dans le groupe des « non-professionnels » de l'aquarelle, de ceux pour qui la facture, la « patte », la virtuosité est d'intérêt secondaire, MM. C. Meunier, X. Mellery, Jacob Smits, Fernand Khnopff prennent le premier rang, bien qu'aucune des œuvres qu'ils cimaisent cette année ne marque une évolution ni l'affirmation d'une conquête nouvelle. Ce sont, de Meunier, de douloureuses figures de mineurs évoquant la Pitié et la Justice, silhouettées sur le paysage tragique des cheminées d'usine et des noirs terris. De Mellery, deux compositions allégoriques, *Terpsichore* et *Le Papillon*, auxquelles nous préférons un dyptique, *Bruges*, d'une intimité discrète, d'une éloquence pénétrante, simple étude qui prend sa place dans la série d'œuvres réfléchies et calmes par lesquelles l'artiste décrit la vie des cloîtres et des béguinages. De Fernand Khnopff, une curieuse interprétation, hautaine et dramatique, du *Sommeil de Méduse* et deux fines études de femmes; de Jacob Smits, enfin, une *Pieta* et un *Benedicite* sur fond d'or, qui ont tous deux, malgré leur exécution alourdie et fatiguée, de l'émotion et de la grandeur.

Il convient d'ajouter aux œuvres qui requièrent l'attention les dessins précis, fermes et souples à la fois, de M. Amédée Lynen, la tête de fillette du pauvre Jan Verhas à qui la mort vient d'arracher ses pincesaux, les études d'Emile Claus et les envois de quelques étrangers : la *Procession à Venise* de M^{me} Clara Montalba, d'une coloration éblouissante, *Sous le tilleul* et la *Cloche du port* de M. Paul Rink, trois cadres charmants de M. Henri Detouche et une petite étude de nu vraiment exquise de M. Haverman.

C'est peu, mais ces quelques morceaux, d'inspiration élevée, consolent de la banalité du milieu et des platitudes de M. Dell'Acqua (Cesare), le Vanden Bussche de la peinture à l'eau.

Le Château des Comtes à Gand.

Voici que reprend, acerbe, la polémique au sujet de la restauration du Château des Comtes.

Un peintre gantois a eu l'imprudence de ne pas admirer le travail effectué, et de le dire; aussitôt, avec unanimité, la presse

locale l'agonise de sottises. Dire des grossièretés aux gens qui ne sont pas de votre avis (et en quel français !) n'est guère un argument ; — ce sont les mauvaises causes qu'on défend ainsi.

Aucune réponse sérieuse n'a été faite jusqu'ici aux objections raisonnées qu'a provoquées ce travail de reconstitution, ou plutôt de reconstruction, entrepris évidemment avec trop de précipitation, et pour obéir à l'esprit de vanité d'une population qui veut avoir des « monuments » à exhiber. Cet esprit-là, nous l'avons combattu en un article précédent relatif aux transformations projetées en cette même ville de Gand (1).

Quand on a le bonheur de découvrir un *document* aussi rare et aussi précieux que le Château des Comtes, il nous semble qu'il ne faut pas se hâter de le dénaturer, mais en tirer d'abord le plus grand parti possible au point de vue des études archéologiques.

Il y a eu confusion, malheureusement, dans l'esprit des archéologues et architectes gantois : ils ont traité le Château des Comtes (permettez-moi cette comparaison) en *pièce de panoplie*, tandis qu'il eût fallu la traiter en *pièce de fouille*, — tous les collectionneurs me comprendront.

Vingt ans de recherches préalables n'eussent pas été de trop en cette ruine, où tout est problèmes, et non des moindres. Une restauration précipitée, en enlevant l'*authenticité du document*, empêche à tout jamais l'étude de ces problèmes : on devra se contenter de la solution que leur a donnée, d'autorité, l'architecte-restaurateur.

« La ruine reste pleine d'enseignements sur le passé et laisse le champ libre aux recherches et aux études ; la reconstruction efface ces traces et ne fournit qu'une œuvre tronquée », a dit un archéologue éminent.

Mais la « commission des monuments », chargée de juger de l'opportunité de ce genre de travail, n'y regarde pas de si près, nous le savons par expérience, hélas ! L'intérêt personnel de la corporation la pousse à conseiller la reconstruction, et se trouve le plus souvent en opposition avec la pensée historique, archéologique et artistique qui devait la faire repousser.

« Les monuments sont l'histoire lapidaire d'un peuple aussi bien que ses archives, et ses annales restent son histoire graphique. Les uns et les autres doivent être conservés avec un soin égal. »

En matière de restauration, la mission de la commission des monuments est surtout délicate, à cause de l'absolue nécessité de séparer et de distinguer l'*idée à laquelle il faut obéir* du fait matériel plus facile, peut-être, à élucider. De même que dans notre organisation sociale on distingue, pour la rédaction des lois, le principe législatif de l'application judiciaire ; dans notre organisation militaire, le principe politique de la direction de la guerre ; dans l'instruction, la méthode de la leçon qui en fait l'application ; dans la science, le principe fondamental de la formule, de même en matière de restaurations archéologiques il faudrait faire la part de l'architecte, seul capable de résoudre les *faits*, et celle des historiens, archéologues et artistes, aptes à fixer l'*idée* qui doit, avant toute chose, primer dans la restauration des monuments, — et seuls dégagés de tout intérêt personnel.

L'histoire de la découverte et de la restauration du Château des Comtes nous fournit un exemple curieux de l'espèce d'anarchie qui règne dans ce domaine de l'art.

Vers 1885, les archéologues gantois constatèrent avec un véritable étonnement l'existence de la majeure partie du vieux Burg,

(1) Voir l'*Art moderne* du 4 octobre dernier.

enfouie dans un amas de constructions parasites. Durant les Croisades, il s'était formé en Orient un type d'architecture militaire romano-byzantin, dont la première application en Europe avait été faite, croyait-on, par Richard Cœur de lion, au Château-Gaillard des Andelys en 1196. Notre pays avait la bonne fortune de posséder un type antérieur, exécuté par Philippe d'Alsace en 1180, ainsi que l'atteste une inscription lapidaire incrustée dans la façade de la porte d'entrée de la place Sainte-Pharilde. Dès lors surgit la pensée de *restituer* cet ancien monument historique qui rappelait le grand rôle de la Flandre en Europe au XII^e siècle. C'était une sorte de Pompéi du moyen-âge, non pas enfouie sous une couche de cendre protectrice, mais masquée par de nombreuses constructions, en plein centre d'une ville populeuse : il fallait tout d'abord en faire la découverte pour fixer les idées. L'état des bâtiments ne permettait pas l'espoir d'en retrouver aucune partie assez intacte pour recevoir une utilisation quelconque ; aussi les archéologues lurent-ils d'avis qu'il fallait marcher à la découverte par des déblais successifs, procédant comme à Pompéi, du connu à l'inconnu, et constatant pas à pas les détails intéressants qui surgissaient. L'objectif immédiat que l'on pouvait assigner aux travaux était une restitution analogue à celle des *ruines de Saint-Bavon*, une sorte de musée spécial, fournissant aux artistes, aux historiens, des sujets d'études d'un intérêt d'autant plus grand que les principes de la fortification militaire ancienne sont encore peu fixés et reposent constamment sur de petits procédés de détail fort ingénieux, mais qui font des châteaux du moyen-âge, ainsi qu'on l'a dit, de véritables « boîtes à surprise ». L'idée la plus ambitieuse qui pouvait être admise, *après que tout eut été bien étudié*, était de reconstruire quelque morceau de l'ensemble, sans altérer le caractère ancien de l'édifice restitué dans ses parties principales.

L'esprit utilitaire de notre époque se prête mal à ce système de recherche scientifique, entraînant des dépenses dans un but mal défini, et c'est pour vaincre la résistance d'une population mal préparée à la grande découverte que l'on venait de faire et défiant du but auquel on tendait, qu'on se hâta de dresser *ex cathedra* un plan de reconstruction sans attendre les enseignements qui devaient ressortir des fouilles. Ce n'était plus restituer le château ancien avec les éclaircissements qu'il pouvait apporter aux gens d'études, mais le reconstruire à nouveau, comme on l'a fait à Pierrefonds, sur des principes modernes souvent peu justifiés, en effaçant toutes les traces des anciens. Cette idée malencontreuse, qui a été au sujet de Pierrefonds l'objet de la juste réprobation des archéologues, fut, il faut bien le reconnaître, acceptée d'enthousiasme par le grand nombre, et pesa lourdement sur les travaux exécutés à Gand, ainsi que nous le dirons.

Malgré l'influence de cette *idée préconçue*, les travaux de déblais du château ont été exécutés avec sagesse et prudence ; ils ont évoqué de très intéressants problèmes qui, loin de favoriser l'idée d'une restauration même partielle, semblaient devoir l'ajourner pour longtemps.

En voici quelques-uns :

1^o Le donjon fort dévasté et dont une face est complètement détruite, indique dans sa substruction une construction qui paraît antérieure même à Philippe d'Alsace et remonte peut-être à Baudouin Bras de fer. Il y a là un problème historique dont la solution mérite d'être soigneusement étudiée ;

2^o Le bâtiment d'entrée sur la face sud-ouest du donjon, de même que la galerie romane du sud-est et les magasins décou-

verts en avant, indiquent une *cour haute*, dont l'établissement paraît postérieur au donjon. Son entrée jusqu'ici n'a pas été déterminée, et c'est un point indispensable à connaître pour se fixer sur le dernier état défensif du château. Dans le plan dressé par l'architecte, cette entrée est indiquée à peu de distance du chalet d'entrée, tandis que d'après les principes anciens de la défense des places, cette entrée devait être disposée de manière à obliger l'adversaire qui aurait forcé la poterne à défilier sous les murs du donjon en présentant aux défenseurs le flanc droit, non protégé par le bouclier ;

3° L'utilité du bâtiment nord-ouest assez arbitrairement désigné sous le nom de « chapelle », n'a pas été déterminé d'une manière précise jusqu'ici, pensons-nous. Son caractère réel demande à être reconnu avant de permettre le moindre travail de restauration ;

4° Les niveaux relatifs de la Lys (étiage moyen), de la place Sainte-Pharaïlde, — avant les apports modernes, — de la cour basse, de la cour haute, et même du sol des substructions du donjon, devraient être connus pour se fixer sur les dispositifs d'ensemble des diverses parties du château ;

5° La forme des murs d'enceinte paraît assez bien définie (l'indication des niveaux devrait être établie) ; il restait toutefois à savoir, avant de rien entreprendre dans le but de les rétablir, si ces murs ont été fondés sur berme ou sur le fond du fossé ; et si cette enceinte, à toutes les époques, a occupé le tracé actuellement existant. Il restait à connaître aussi le dispositif du fossé creusé de la main de l'homme sur les faces sud-est et sud-ouest, dont l'interruption par le passage d'entrée (assez improprement nommé « châtelet » reste inexpliquée ;

6° Le châtelet est incontestablement la partie la mieux conservée de l'ancien château, mais ses détails soulèvent des problèmes difficiles à résoudre. Pourquoi les deux voûtes, dont l'une paraît avoir été appelée à remplacer l'autre ? N'est-ce pas un pont couvert ?

D'autres questions s'imposaient également, qui ont été tranchées sans plus attendre :

Les merlons du mur d'enceinte ont été refaits dans une forme que contestent plusieurs personnes fort compétentes. L'une d'elles m'affirme avoir trouvé dans les matériaux de démolition des maisons de la rue de la Monnaie des pierres ayant à toute évidence appartenu au château et ayant précisément formé le faite de ces merlons : ces pierres étaient taillées *en talus* !

L'ouverture des meurtrières a été refaite carrée et très petite. Cela ne peut s'expliquer, puisque l'armement défensif de cette époque, arc ou arbalète, comportait une ouverture large ou haute, intérieurement au moins, permettant d'y introduire l'arme pour tirer de haut en bas. Des exemples d'ouvertures de ce genre, encore agrandies intérieurement par une disposition en pointe vers le haut (triangulaire), ont cependant existé au château des Comtes.

Il serait intéressant de savoir également si dans la réfection des murailles des traces de conduites pour l'écoulement des eaux pluviales n'ont pas disparu, qui eussent pu aider à déterminer l'époque relative de la construction de la cour haute et du mur d'enceinte.

L'appareil employé, de l'aveu de l'architecte et à son grand regret, lui arrive tout préparé, suivant les procédés modernes, par l'intermédiaire des « Ponts et chaussées ». Comment donc les gens de goût ne seraient-ils offusqués de l'aspect des parties res-

taurées ? Et comment le comité gantois a-t-il pu admettre un travail effectué dans d'aussi absurdes conditions matérielles ?

Le lecteur jugera par tout cela que cette question de *patine*, si chère aux artistes gantois, a aussi quelque importance aux yeux de l'archéologue, et que le monument indemne de toute restauration est mille fois plus précieux pour lui qu'après la plus savante des reconstitutions.

Le seul reproche que l'on adressait, au début, aux procédés pratiqués dans les travaux de fouille, c'est de ne pas avoir assuré suffisamment par de forts étançons toutes les parties successivement découvertes, travail auquel il aurait fallu consacrer, tout d'abord, les ressources disponibles. C'est ainsi que le mur sud-ouest du donjon, fortement crevassé, menace ruine. Cette absence de précaution n'indiquerait que trop l'idée préconçue d'une reconstruction ; elle a entraîné la destruction du bâtiment nord-ouest qui nous aurait donné probablement l'explication de l'utilité de l'*arc ogival* qui reste incompréhensible.

... « Et s'il est vrai, ajoute le savant archéologue dont j'ai cité l'opinion, qu'une reconstruction ait été faite après la démolition ou le regrattage de certaines parties anciennes, au lieu de les consolider par des ancrages, il m'est impossible de ne pas blâmer. On ne restaure pas un tableau ancien en rajeunissant sa couleur, mais en imitant ses tons dans les parties effacées ; c'est la seule manière de lui conserver sa valeur archaïque. Quel est le restaurateur consciencieux qui se permettrait de rétablir sur un tableau de Rubens sa signature en partie effacée ? Ce serait un faux, quelque rigoureuse que soit l'imitation. Il en est de même des monuments d'architecture.

« Le regrattage de la porte d'entrée de la place Sainte-Pharaïlde me paraît également regrettable, car il a dû enlever certains *témoins* de la forme ancienne, bien importants à conserver (gonds de fer, saillants de volets, d'embrasures, etc.) et crée pour cette partie du monument un véritable anachronisme. Je me demande ce que peut être devenue dans cette transformation l'importante inscription de la porte d'entrée, véritable signature de Philippe d'Alsace. Effacée ou regrattée, elle a perdu toute sa valeur, nos descendants la nieront. »

Je crois que cette inscription est restée en place, mais nos descendants, si le progrès très marqué depuis ces vingt dernières années s'accroît encore, et si les idées nouvelles triomphent enfin, en matière de conservation des monuments, des errements absurdes où pataugent de bonne foi nos commissions les plus officielles, nos descendants, dis-je, déploreront les travaux effectués partout en notre siècle dans le but de retaper les édifices historiques ; ils auront probablement des notions plus sages en cette matière, — mais en restera-t-il un seul intact ?

Après l'exposé, trop long peut-être, mais impartial, je pense, que je viens de faire de la question, en me basant sur l'appréciation d'un archéologue de haute valeur, il me semble bien permis d'avoir une opinion autre que celle imposée par le groupe sacrosaint des architectes, archéologues et journalistes gantois. Les artistes ont toujours protesté, c'est une justice à leur rendre.

En résumé, le débat porte sur l'opportunité de la restauration :

Pour les Gantois, il fallait un château des Comtes qui fût un monument à exhiber : ils sont enchantés de celui qu'on leur a bâti.

Pour nous, qui n'avons en vue que les intérêts élevés de la science et de l'art, les ruines du château étaient avant tout un champ d'études historiques et archéologiques. Les artistes eussent voulu leur conserver leur aspect pittoresque.

Ces deux opinions ne peuvent se concilier. D'où la querelle qui s'éternise.

Y a-t-il des erreurs commises? L'architecte répondra. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une question accessoire. Le point de départ étant faux, il s'est trouvé placé dans des conditions difficiles; nous reconnaissons toutefois volontiers qu'il y a fait preuve de science.

Mais on nous concédera que l'aspect de l'enceinte rebâtie ne peut satisfaire un homme de goût : l'appareil est moderne, en cette construction qui a la prétention de rappeler le XII^e siècle. Et le document a perdu à tout jamais son authenticité.

Ces points-là ne peuvent être contestés.

L. A.

M. Broerman et son subsidé.

La ville de Bruxelles vient de supprimer l'annuel subsidé que, jusqu'ici, elle avait accordé à M. Broerman, pour son œuvre de l'Art appliqué à la rue. D'où, ce qui se conçoit sans peine, grand mécontentement de ce Monsieur et démarches multiples pour rattraper l'argent en fuite. Certes, si l'œuvre avait tenu ce qu'elle promettait, si elle avait tenté de vêtir nos monotones et toutes identiques façades modernes de choses jolies et attrayantes, d'une décorativité simple et agréable, si elle avait, tant soit peu, réussi à pallier le caractère de veulerie et d'uniformité de nos rues, rectilignes et quelconques, nous eussions été des premiers à réclamer en sa faveur, mais, si nous voulons bien qu'on applique l'art à la rue, nous nous déclarons absolument opposés à ce qu'on jette l'argent à la rue. Aussi bien espérons-nous que la ville ne reviendra pas sur sa décision, que les faubourgs imiteront son exemple et que tous se garderont de prêter dorénavant appui, moral ou matériel, à des gens qui n'ont su inventer que quelques enseignes carnavalo-burlesques, à une œuvre qui, après avoir annoncé merveilles, ne parvient à nous donner que des platitudes si odieuses que nous regrettons même d'avoir, un instant, dû en ce journal d'art y faire allusion.

A LA MAISON D'ART

Exposition S. Moulijn.

Il serait difficile de dire où réside le charme fort spécial des œuvres que M. Moulijn expose en une galerie de la Maison d'Art. Ce sont paysages largement enlevés, en toute négligence de détail, grands ciels étouffés pesant sur des terres lourdes, sous-bois touffus baignant en une atmosphère épaisse, puissante; coins de vallée, énormes, fertiles, plaqués de champs, sanglés de routes; campagnes déroulées en infini d'horizon vert tendre. Tout cela est à peine indiqué, sans grande perspective, sans contours bien précis. Mais avec cette simplicité et cette sobriété de moyens, M. Moulijn, souvent, arrive à une intensité très forte, saisissante, exprime à son apogée l'émotion d'un paysage parce que, toujours, il sait en apercevoir et définir le geste, c'est-à-dire la subtile harmonie plastique, qu'on ne saurait verbalement expliquer, mais que l'on sent, éparse, latente, parmi les choses et qui est comme l'attitude de beauté de leur ensemble. C'est un genre de beauté

qu'il n'est donné à tous d'apprécier, mais il n'est cependant personne qui, en face de certaines toiles de M. Moulijn, ne se sente touché, car ces figurations irréelles, outrées, toutes objectives, aux tons crus et opaques, ne laissent pas que de correspondre à des sensations sûres, qui nous ont parfois traversés et que nous n'avons jamais bien comprises. M. Moulijn n'est pas un naturaliste; il ne sait que traduire les impressions que la nature lui transmet. Il est artiste, néanmoins et, sous son œuvre étrange, une humanité s'accuse, sensible et attentive.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Don César de Bazan.

M. Massenet n'ayant pas d'ouvrage nouveau à donner à la Monnaie cette année, en a retrouvé un de jadis dans ses cartons. O joie! C'était sa première œuvre lyrique. Quelle occasion pour les critiques de découvrir dans cet embryon les qualités maitresses qui, plus tard... dont le développement devait amener bientôt... que l'auteur affirma dans la suite avec un éclat qui... Et en de vieux décors retapés, avec des costumes empruntés au décrochez-moi-ça du magasin, on mit sur pied *Don César de Bazan*.

L'œuvre vaut ce que valent les œuvres de jeunesse écrites sous des influences étrangères. Elle est vide et languissante dans les premiers actes, meilleure au troisième, dont le ballet constitue le morceau principal, assez colorée au quatrième, sans qu'il demeure dans la mémoire, de cette soirée languette, grande impression d'art. L'amusante et redondante affabulation de MM. Dennery et Dumanoir peut très bien se passer de musique, ainsi que l'a établi, l'an passé, M. Garraud au théâtre de l'Alhambra. Et ce qui était demeuré, dans les concerts symphoniques, de la partition de Massenet, — notamment l'entr'acte du troisième acte, la meilleure partie de l'œuvre, — suffisait à ne pas laisser tomber dans l'oubli cet essai lyrique dont rien, vraiment, ne justifie la résurrection.

M^{lle} Gianoli, MM. Boyer, Bonnard et Gilibert ont défendu de leur mieux *Don César* et en ont tiré tout ce que pouvait raisonnablement en espérer l'auteur.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Ysaye à la Maison d'Art.

Pour avoir dû entendre d'abord la deuxième sonate de Saint-Saëns, osseuse et terne, sans inspiration et sans style, ce nous fut une joie plus épanouie et plus radieuse d'ouïr le quatuor de Schumann en *la* majeur et le prestigieux quintette en *fa* mineur de Franck. Après Saint-Saëns où l'impression toujours demeure cérébrale et qui tient de la mathématique plus que de la poésie, le Schumann, merveilleusement, s'est déroulé et il semblait que ce fût à dessein qu'on eût mis, en suite et fin, le quintette de Franck, d'un lyrisme si envolé et si enivrant; car on eût vainement tenté de dresser parallèle plus péremptoire entre les deux maitres. Rien n'a mieux pu nous révéler leurs âmes que les différentes émotions que, jeudi soir, nous subimes. En Schumann, concentration mélodique de la pensée, convergence vers un but

unique de toutes les mesures, de tous les rythmes, insistance fine, aiguë, pénétrante de la sensation, sensibilité pure et vivante parmi les emportements de la phrase. En Franck, déploiement musical plus extérieur, plus large, plus volontaire, paquets de notes, puissantes et lourdes, attachées en hasse au thème ailé du chant, dispersion fougueuse de l'impression qui ne vise au cœur directement, ainsi que chez le précédent, mais se diffuse et s'éparpille jusqu'à vêtir l'être entier de son tissu passionnel. Schumann profond et Franck intense.

Est-il besoin de parler du Quatuor Ysaye? Chacun ne sait-il pas, par expérience d'enthousiasme, son unité, son ampleur, sa chaleur, sa souplesse et son brio? Faut-il dire que, ce soir, il fut si véhémentement emporté que, dans cette salle de la Maison d'Art, d'une acoustique si riche, où la résonnance, à frôler les parois de verre, à courir au long des ferrures, se musicalise, croirait-on, pour jaillir avec une élasticité nouvelle, il semblait que ce n'était pas un quatuor de cordes que l'on entendait, mais la voix touffue, polyphonique et violente d'un orchestre. Ajoutons que le jeu exact, robuste et sonore de M. Théo Ysaye seconda agilement le quatuor : dans le Franck, surtout, il s'éleva à la hauteur du cœur de l'œuvre et l'interpréta avec intelligence et vigueur.

Au Conservatoire.

L'audition des lauréats des derniers concours a continué, dimanche dernier, au Conservatoire. On a applaudi notamment M^{lles} Ruegger, Spaak et Laenen, respectivement couronnées dans les classes de violoncelle, de chant et de piano. M^{lle} Laenen a fait preuve d'une virtuosité peu commune en transposant de mémoire, avec une aisance et une correction remarquables, plusieurs pièces du *Clavecin bien tempéré*. L'œuvre de Bach était représenté en outre au programme par un choral à quatre voix et par le *Cantique spirituel* disposé à quatre voix mixtes par M. Gevaert. Une reprise des *Trois chansons françaises du XVII^e et du XVIII^e siècle*, harmonisées par M. Gevaert, une audition de la symphonie en ré majeur attribuée à Mozart, sous la direction de M. Van Dam, complétaient le programme.

Le Quatuor tchèque.

Le *Quatuor tchèque* (MM. Hoffmann, Suck, Nesbal et Wihan), qui vient de terminer une tournée de concerts en Hollande, s'est fait entendre samedi dernier à la Grande-Harmonie, sous le patronage de la Maison Schott. Les débuts à Bruxelles des artistes de Prague ont été très favorablement accueillis. Le *Quatuor tchèque* a un beau son, de l'homogénéité, beaucoup de correction et de précision dans les traits, de la clarté dans l'exposition des thèmes et leur développement. Il avait choisi comme programme deux œuvres classiques, le quatuor en ré mineur de Schubert et le quatuor en fa majeur de Beethoven, encadrant une composition moderne, inconnue à Bruxelles, et dont mieux que personne les artistes tchèques pouvaient faire saisir l'esprit : un quatuor de Smetana, l'auteur de la *Fiancée vendue*, intitulé : « Episodes de ma vie ». Ce quatuor, un peu superficiel, n'a pas paru répondre à l'attente du public. A part la danse bohémienne qui lui sert de final, l'œuvre de Smetana est de médiocre intérêt. Une belle phrase de l'*Andante*, évoquée dans le final, rachète quelque peu ce que les deux premières parties ont de languissant. Mais l'ensemble est terne, et malgré les soins que M. Hoffmann et

ses partenaires ont apportés à son interprétation, l'effet n'a pas été ce qu'on pouvait espérer.

Le prochain concert de la Maison Schott est fixé au 10 décembre. Il sera donné par la *Société des instruments anciens* (MM. Diémer, Van Wacfelghem, Delsart et Grillet).

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ames simples, poème par YVES BERTHOU. Paris, A. Lemerre. — *Sylvie ou les émois passionnés*, par EUGÈNE MONTFORT, préface de Saint-Georges de Bouhélier. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Constitution révisée de la Belgique*. Bruxelles, Société belge de librairie. — *L'Alliance franco-russe* (opinions), par CHARLES MORICE. Bruxelles, A. Lefèvre. — *Les Clefs d'or*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Essai sur l'Art contemporain*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, F. Alcan. — *Le Monde où l'on imprime; Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains*, par LUCIEN MUELFELD. Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}.

A huitaine, faute d'espace, une étude sur l'œuvre de M^{lle} M.-A. Marcotte, actuellement exposé à Anvers, un article sur les Nouveaux Concerts liégeois, la Chronique littéraire, etc.

PETITE CHRONIQUE

La galerie de la MAISON d'ART s'est ouverte hier aux œuvres nouvelles de M. G.-S. Van Strydonck : *Dernier séjour aux Indes anglaises*, suite de tableaux, pastels et dessins, et à un ensemble de ciselures artistiques exécutées par M. L. Van Strydonck. Au premier étage, exposition des œuvres du peintre hollandais S. Moulijn. L'exposition est visible tous les jours de 10 à 5 heures.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, conférence de M. Edmond Picard. Sujet : *En Congolie*, titre du livre de M. Edmond Picard dont l'impression s'achève et dont la primeur a été réservée à la Maison d'Art. Prix d'entrée : 2 francs.

Les 25, 26 et 27 novembre, à 8 h. 1/2, conférences de M. Charles Morice. Sujets : 25 novembre, Commentaire de *Sagesse*; 26 novembre, *Les Contes de Villiers de l'Isle-Adam*; 27 novembre, *Sur une page de Stéphane Mallarmé*. Prix d'entrée à chacune des conférences : 1 franc.

Lundi 30 novembre, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre donnée par MM. Raoul Pugno, l'éminent pianiste parisien, et Eugène Ysaye, qui interpréteront la sonate d'A. de Castillon, la sonate à Kreutzer de Beethoven et la sonate n° 1 de Saint-Saëns, les trois œuvres qui ont eu le plus de succès aux auditions données l'an passé par MM. Ysaye et Pugno à Paris sous le titre : *La Sonate ancienne et moderne*.

Judi 3 décembre, à 8 h. 1/2, première séance du Quatuor Dubois.

Le samedi 5 décembre, à 8 h. 1/2, M. Maurice Lefèvre se fera entendre dans une audition intime.

Le jeudi 10 décembre, à 8 h. 1/2, récital de M. Sidney Vantyn, le jeune et réputé professeur au Conservatoire de Liège. Prix d'entrée : fr. 2.50.

La distribution des prix aux lauréats de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École des Arts décoratifs aura lieu au Palais des Académies, aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Jean Gérardy, violoncelliste.

M. de Haulleville, Conservateur en chef des Musées d'art décoratif et industriel, fera aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, une conférence sur la *Photographie et l'Art* à l'Association belge de Photographie (Palais du Midi).

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 24 novembre. — M. ECKHOUD. Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne.

MERCREDI 25 et VENDREDI 27 novembre. — M. R. PETRUCCI. Esthétique positive. — Dernière conférence sur l'Art dans l'éducation de l'enfant.

JEUDI, 26 novembre. — M. L. GUMLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

SAMEDI, 28 novembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. Barberini-Icari donnera mercredi 2 décembre, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, un concert dans lequel il fera entendre, outre diverses compositions pour mandoline, des soli de luth et de lyre, instruments qu'on n'a pas fréquemment l'occasion d'apprécier et dont l'audition complétera celle des instruments anciens annoncée par M. Diémer et ses partenaires.

À la demande d'un nombreux public qui, absent de Bruxelles pendant les mois de juillet et d'août, n'a pu assister aux représentations de la *Vie de Jésus* et de la *Passion* au Musée Bonnefois, une nouvelle série de représentations sera donnée au Cercle Saint-Louis, rue du Boulet, 14. Tous les soirs les bureaux s'ouvriront à 8 heures, le spectacle commencera à 8 h. 1/2 pour se terminer à 10 h. 1/2 précises.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Aujourd'hui dimanche, dernière représentation de *Godefroid de Bouillon* et de *Journée de fête*. Prochainement *Ahasverus* (le Juif errant), épopée lyrique en douze tableaux et un prologue; dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

Nous avons annoncé la constitution du Quatuor à cordes formé par MM. A. Dubois, S. Moses, A. Gietzen et E. Doehaerd. La première séance de cette nouvelle association artistique aura lieu le 3 décembre à la Maison d'Art et aura pour programme le Quatuor en ré de Borodine, le Quatuor en fa de Glazounow, le *Prélude*, *Choral et Fugue* de César Franck joué par M. E. Bosquet, et une Sonate inédite pour piano et violon de M. Smulders.

Une nouvelle revue mensuelle, *La Presse universelle*, sera publiée à Bruxelles à partir du 1^{er} janvier 1897. Elle sera l'organe officiel de l'« Union de la Presse périodique belge » et paraîtra en fascicules in-8° de 20 à 24 pages sous couverture.

Cette publication, du genre du *Bolletino della Stampa italiana*, s'occupera uniquement de faits relatifs au journalisme : état-civil de la presse; articles divers sur les journaux rares ou intéressants à un titre quelconque; monographies de la presse d'une ville, d'un pays, d'une époque déterminée; biographies de pressophiles et de journalistes belges et étrangers, avec portraits; bibliographie générale de la presse ancienne et de la presse moderne; comptes rendus des séances de l'« Union de la Presse périodique belge », etc.

L'abonnement annuel est fixé à 3 francs pour la Belgique, à 4 francs pour l'union postale. Les membres de l'« Union de la presse » la recevront gratuitement.

Administration et rédaction : Hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

Une revue nouvelle, *Art et Décoration*, rédigée dans le sens de l'évolution moderne des arts d'ornementation par M. Thiébaud-Sisson, l'éminent critique du *Temps*, et publiée par l'éditeur Lévy sous le patronage de MM. Puvion de Chavannes, Grasset, Roty, Frémiet, Cazin et Vaudremer, paraîtra à Paris à la fin de décembre. Le prix d'abonnement est fixé à 20 francs par an pour Paris, à 25 francs pour l'étranger. La revue sera mensuelle et contiendra un grand nombre d'illustrations qui mettront sous les yeux des lecteurs toutes les œuvres d'art décoratif intéressantes créées en France et à l'étranger. Une part importante sera consacrée à la Belgique, dont la renaissance artistique, dans le domaine des applications de l'art, a vivement frappé les promoteurs de cette entreprise

nouvelle au cours de la visite qu'ils viennent de consacrer à notre pays.

La maison Dietrich annonce pour la fin novembre un nouvel ouvrage d'Eugène Grasset, comprenant dix importantes compositions du Maître.

La Hollande entre à son tour dans le mouvement des arts appliqués à l'industrie. Une nouvelle société ayant pour titre *Voor de Kunst* (Pour l'Art) vient d'être fondée à Utrecht sous la présidence de M. J.-E. Van Someren. Elle a pour but le développement des Beaux-Arts à Utrecht, en particulier des arts de l'ornementation et du décor auxquels elle accordera une large part dans ses expositions.

La classe 61 comprenant la peinture décorative, la sculpture, les fresques, sgraffites, cartons-pierre, toiles et papiers peints, etc., sera brillamment représentée à l'Exposition de Bruxelles 1897. Son comité met tout en œuvre pour arriver à un groupement homogène.

Alors qu'aux autres expositions les œuvres d'art décoratif étaient disséminées de tous côtés, servant à couvrir les cloisons des sections du mobilier et de la carrosserie où il était quasi impossible de les examiner utilement, elles seront groupées cette fois en un compartiment spécial qui constituera un salon artistique du plus haut intérêt.

Le groupe de l'Imprimerie et des Industries du Livre a adopté, dans son assemblée générale du 28 octobre, le principe d'une exposition collective pour la *World's fair* de 1897. Des vitrines d'un style uniforme seront construites par les soins du bureau et réparties entre les adhérents. Les gravures, lithographies, chromolithographies et toutes autres planches seront installées sur cloison, dans des vitrines ou cadres construits spécialement et conformes à l'architecture générale du salon collectif.

Félicien Rops vient de quitter Paris et le banquet que l'on devait donner en son honneur n'aura pas lieu. Rops a écrit aux organisateurs que sa santé l'obligeait à partir pour le Midi. L'exposition projetée de ses œuvres est, de même, remise à une date ultérieure.

À propos du grand artiste, signalons le magistral article que lui a consacré, dans le *Gaulois* du 15 novembre, M. Edmond Harau-court. Il résume admirablement l'art et la personnalité du maître.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

TABLEAUX & AQUARELLES MODERNES

DES ÉCOLES BELGE ET FRANÇAISE

formant la collection de

M. CHARLES MANTEAU

en la galerie Charles Manteau, rue Royale, 253, à Bruxelles, les jeudi 26 et vendredi 27 novembre 1896, à 2 heures précises de relevée.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12, à Bruxelles, chez lesquels se distribue le catalogue.

EXPOSITIONS

Particulière :

le Mardi 24 novembre 1896

Publique :

le Mercredi 25 novembre 1896

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer,
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN. — M. PETRUCCI. — LA CLINIQUE ARTISTIQUE, — ET RUBENS. — EXPOSITION DE TABLEAUX ET PASTELS DE G.-S. VAN STRYDONCK. — EXPOSITION FL. CRABEELS. — BRUXELLES FÉRIQUE. — NOTES DE MUSIQUE. *Deuxième concert populaire. La Messe Papae Marcelli. Nouveaux concerts liégeois.* — NOS COMPATRIOTES A L'ÉTRANGER. — CORRESPONDANCE. — PETITE CHRONIQUE.

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN

Esquisse.

Les unités, les couleurs isolées, les éléments premiers d'harmonie dans l'Art du Contact humain, ce sont les hommes, les tempéraments, les natures. Peut-être, en les voyant de plus près, en nous penchant sur eux ardemment, dans la fièvre d'une curiosité, qui — le ciel fermé — s'est juré de retrouver sur la terre des parcelles de divin, peut-être apprendrons nous à balbutier, à ébaucher ce qui doit devenir un jour la science, l'art suprême, — la science, l'art de la Vie. — « L'homme est le paradis de l'homme » et c'est par inertie, impuissance et manque de foi que nous restons aux portes extérieures de ce paradis, trop affamés, trop pauvres, trop dépendants pour lever les yeux et admirer longuement, d'un cœur entier, les vrais trésors de la terre.

I

Je ne voudrais peindre aucun vivant, traitreuse et mesquine besogne; mais essayer de deviner, à travers quelques formes, l'humanité de notre temps, selon ce que j'en puis voir d'où je suis.

« Les âmes ordinaires paient avec ce qu'elles font; les âmes hautes et nobles avec ce qu'elles SONT. »

Voici un être qu'on ne peut juger par telle ou telle action, telle pensée exprimée; ce qu'il a de meilleur en lui ne fut jamais défini nulle part, et rien, si ce n'est peut-être l'un de ses livres, ne peut donner l'impression de cette forte vitalité presque inaccessible à l'analyse. C'est toute une philosophie que la vie intérieure de cet homme, philosophie que la batarde intellectualité, heureusement pour l'humanité, ne peut renfermer dans ses griffes et ses compas. Pour la comprendre il faut la vivre tout entière, non pas un jour ou une année, avec le projet d'en sortir et d'en prendre une autre plus tard, mais toujours, toute une vie, car dès qu'on n'en vit plus on ne la comprend plus.

Je vous parle donc d'un être entier qui lentement, naturellement, joie après joie, labeur après labeur, s'assimile tout ce qu'il peut toucher, deviner, espérer de plus haut et qui domine de par son étonnante puissance à tout vivre, tout le troupeau de ceux qui n'ont jamais laissé que leur seule intellectualité s'aventurer dans les domaines de l'action humaine.

Nous connaissons, par leurs succès, ces personnalités géantes dont nous parlent les Américains : des fils de fermier, des enfants abandonnés à travers vingt métiers divers, souplement entrepris et quittés, se sont à ce point familiarisés avec les lois fondamentales de la vie, de la force, du maniement des hommes et des choses, qu'on peut les appeler des victoires organisées. Ils étaient à la fois aventureux et sagaces, doués d'une merveilleuse force d'adaptation et de résistance.

L'homme dont je voudrais dessiner quelques traits possède, à un degré pour ainsi dire unique dans le milieu où nous nous mouvons, cette même souplesse active, et surtout, surtout, cette belle âme aventureuse de notre race qui, aux plus beaux siècles, changea, par l'audace des penseurs, des conquérants, des affirmateurs d'impossible, les destinées de nations entières.

Il n'a peur d'aucune expérience et la loi d'inertie n'a presque pas laissé reposer sa griffe sur lui; que ce soit sous forme de prudence, d'abstention, d'oubli, de paresse, d'attente, de lenteur ou même peut-être de patience, aucune tendance inerte n'a pénétré cet organisme bâti pour l'action, LA LUTTE, l'affirmation, l'élan, l'abordage immédiat et impérieux des questions qui l'intéressent. On le dirait porté par une force centrifuge en laquelle il se confie avec le même abandon que les saints, jadis, se confiaient en la Providence. Et qui sait si leur confiance à tous ne jaillit pas de la même et unique source, — l'instinct puissant d'une force supérieure à la volonté, à l'unité personnelle, d'une force dirigeant, malgré eux, les faibles qui croient choisir leur vie, et se faisant sentir assez manifestement aux forts pour qu'ils lui obéissent d'une façon consciente?

Peut-être le fait d'être sensible à cette impulsion cosmique, ou surhumaine ou simplement extra-humaine, est-il le signe le plus sûr de la grandeur et de la force. Pour les saints cette impulsion était personnifiée et déifiée. Pour les hommes de notre temps elle reste inconnue, informulée, nous apparaissant plus grande en son obscure impersonnalité. Mais qu'on la symbolise ou qu'on refuse de la définir, qu'on la dessine quand l'imagination apaise et trompe notre terrible soif du tangible, ou qu'on ait la vigueur morale d'en deviner la transcendantale permanence, qu'on soit faible comme saint Thomas ou croyant comme saint Pierre, on n'est pas l'homme tout entier si on ne la sent pas.

Toute l'impopularité de l'école de Barrès, du « moi central », de « l'altruisme, extension de l'égoïsme » doit venir du sens quasi-géométrique que nous avons tous de l'insuffisance d'une rotation sur nous-mêmes.

Il semble que les natures qui contiennent la plus grande somme de vie aient aussi plus facilement la conscience des lois de cette vie; qu'elles connaissent, de par la violence des attractions qui les arrachent à elles-mêmes, notre sujétion à un autre mode de gira-

tion; qu'elles s'y soumettent sans résistance, à l'étonnement, à l'ahurissement perpétuel de ceux qui ne connaissent qu'un morceau de la sagesse, celui qui consiste à s'élever en spirale sur l'unique base de leur « moi ».

De cet abandon à un instinct différent de l'instinct personnel, bien des choses témoignent en cet homme : Il est presque totalement dépourvu du pouvoir de se défendre lui-même. Il peut répondre à l'attaque par l'attaque; il ne se justifie pas; il ne peut presque pas se juger, étant aussi souvent le spectateur que l'acteur de ce qui se passe en lui. Les causes inconnues qui l'ont poussé ne se sont pas nommées en l'inspirant, comme se nomment les causes arbitraires, isolantes, des actions enfantées par nos personnelles combinaisons. Il faudrait être plus grand que lui pour le défendre, — encercler d'un coup d'œil l'homme et la cause étrangère, générale, qui l'a fait agir.

Il arrive aussi qu'on ajoute aux mots qu'il prononce une importance plus ou moins grande qu'il n'en ajoute lui-même. Il dit ce qu'il sent au moment même sans rétrospection ni comparaison; la force d'affirmation que les autres tirent d'une habitude enracinée, d'une impression longtemps subie et contenue, lui la tire de l'intensité de son sentiment actuel. Il sent qu'on ne le comprend qu'à demi, et au fond de ses yeux brille le petit plaisir malicieux de voir cette incompréhension. Il est conscient. Il sait que vous pataugez dans l'interprétation de sa pensée. Cela l'amuse. Cela l'attriste aussi parfois comme cela dût attrister ceux qui se sentent trop souvent solitaires au fond d'eux-mêmes. Mais il sait aussi que c'est bien de faire ce qu'il fait; qu'il ne pourrait pas faire autrement; qu'il vous aide plus en étant lui, en vivant à l'heure présente et en vous donnant la preuve de la force qu'il en retire, qu'en vous exposant des synthèses qui se déduiront toutes seules en vous, à mesure que vous vivrez.

Si « il est aussi souvent le spectateur que l'acteur de ce qui se passe en lui », cela lui est assez intéressant de se regarder lui-même. Il le fait comme s'il regardait quelqu'un d'autre et souvent quand il parle de lui on dirait qu'il parle d'autrui, tant il sait que *ce qu'il est* est indépendant de sa volonté. Quand on se retrouve seul on se demande comment on n'a pas protesté contre des dires, qui semblent un formidable empiètement de la personnalité d'un seul sur les droits des autres personnalités présentes. On le revoit. Il dit des choses dans le même ton, et on ne pense plus à l'accuser, parce que, si brute qu'on puisse être, on a senti la présence d'une force « qui change l'espèce », d'une force qu'on n'a pas assez de pénétration pour analyser, mais qu'on ne peut nier.

J'ai vu ce phénomène curieux : une sorte d'apôtre, exposant devant lui des principes d'éthique et d'esthétique qui l'étonnaient. L'apôtre parlait bien et abon-

damment. Celui auquel il s'adressait — amphitryon ce soir-là — n'argumentait aucunement. A la fin de la soirée, celui qui presque seul avait parlé, se sentait battu et s'en allait avec la tête bourdonnante de raisonnements, d'oppositions, de recherches de tout genre pour parvenir à se reprouver à lui-même qu'il avait raison. Il s'était heurté à plus fort que lui, ses échafaudages théoriques ne tenaient plus et il ne savait comment les consolider. Il s'était senti sous le poids d'une nature assez puissante et assez équilibrée pour s'abandonner et se laisser être elle-même. Une nature qu'aucune condensation de raisonnements n'émeut, et que la vie seule en ses condensations immédiates, autrement abstraites et complexes, attire et fait mouvoir en une très sûre harmonie de reculs et d'avancements.

Toute une sagesse pourtant et toute une sociologie se déduisent peu à peu, d'elles-mêmes, en lui. En lui, la vie déroule sa vérité puissamment. Et chaque fois qu'elle lui fait sentir son poids, sa nécessité, on dirait qu'elle fait agir un ressort; elle fait jaillir de lui des affirmations passionnées, entraînantes, convaincantes qu'on peut accepter ou combattre, mais qu'on n'est plus le maître d'ignorer ou d'oublier.

En lui vivent une foule de choses qui sont comme des trésors dormant au fond de l'eau, insaisissables. Le temps les fera-t-il surgir? Ou ces choses sont-elles l'inépuisable réserve de la Nature que toutes les âmes claires laissent transparaître au fond d'elles-mêmes, parce que sans interruption elles font appel à ses réserves, à ces trésors impersonnels, universels, présents chez tous les hommes? Quel que soit le sens de ce phénomène, on ne peut se défendre de l'impression que le meilleur de lui est encore en lui. Il n'a pas encore rencontré toute la somme de Nécessité à laquelle il peut s'égaliser. La plupart des hommes sont si veules, si gouvernables, malgré le moucheronnement de leurs moqueries; qu'ils ne lui présentent le plus souvent que des résistances de parade; et les choses, — il en devine le sens avant qu'elles ne le blessent. La plus formidable des résistances, un autre être obéissant à sa nécessité intérieure et rien qu'à celle-là, il le rencontre rarement. Un être assez fortement doué d'âme pour faire vivre cette âme comme elle l'entend, cet être-là il le cherche, il voudrait le trouver partout sur sa route pour se mesurer avec lui. Il s'en trouve certes en notre brave petit pays, mais qui oserait affirmer qu'ils sont légion? Et cela fait son ennui. Et l'extraordinaire tolérance avec laquelle il subit les êtres de demi-grandeur vient de son découragement de voir tant d'hommes impuissants à obéir à cette nécessité intérieure qui les rendrait si forts, si curieux, si intéressants si elle parlait assez haut en eux pour qu'ils l'écoutent.

Quels que soient les travaux que cet homme ait accomplis, quelle que soit la beauté que son art ait

interprétée, ne peut-on pas dire que dans l'échange ou la dette du contact humain *il paye avec ce qu'il est* bien plus encore qu'avec ce qu'il a pu faire, puisqu'il intensifie en ceux qui le voient le sens de la vie et des choses qui n'ont pas de fin.

(A suivre.)

M. Petrucci, — La Clinique artistique, — et Rubens.

M. PETRUCCI, l'éminent professeur d'esthétique, qui donne actuellement à l'Institut des Hautes Études de l'UNIVERSITÉ NOUVELLE de Bruxelles un cours si remarqué, a conduit son auditoire au Musée ancien de peinture pour y faire la *clinique* de quelques œuvres. Cette leçon a été d'un extrême intérêt.

Qu'il nous soit permis de signaler à ce sujet que l'idée de la *Clinique* appliquée aux œuvres d'art et aux expositions, a été développée pour la première fois dans les tracts ou brochures que la MAISON D'ART de Bruxelles a publiées pour faire connaître son but et ses travaux. Il est heureux que cette idée très pratique se répande.

Le savant professeur nous permettra-t-il une critique? D'après un compte rendu très bien fait, signé par M. VINCK, paru dans *le Peuple*, il aurait assez malmené les admirables Rubens qui sont la gloire de notre Musée, et, suivant une légende, dont vraiment on abuse trop, les aurait représentées comme des œuvres esquissées peut-être par le Michel-Ange flamand, mais peintes par ses élèves.

Cette appréciation superficielle serait de nature à faire douter, sinon de la compétence scientifique, au moins de la compétence esthétique de M. Petrucci. Il y a beau temps que les jugements idiots de quelques critiques français de la première moitié du siècle, pour qui l'école italienne était tout, repris en ces dernières années par quelques symbolistes des écoles nouvelles, n'ont plus de valeur auprès des esprits élevés et il est regrettable qu'un homme du talent de M. Petrucci ait rafraîchi ces vieilleries et ces sottises. Rubens apparaît de plus en plus comme le génie du Coloris et du Mouvement en peinture. La critique historique a, d'autre part, réduit à sa juste valeur la collaboration de ses élèves qui ne s'appliquait qu'à la mise au point mécanique, de la *mise au carré* des admirables esquisses du Titan. Lui seul se chargeait du coloris, et si celui-ci n'a pas toujours l'adorable finesse et le nuancement prodigieux qui placent Rubens au tout premier rang, c'est qu'il s'agissait de tableaux d'église destinés à être vus de loin.

Les œuvres magistrales du Musée de Bruxelles, sauf celles, heureusement en très petit nombre, que la commission du Musée a parfois acquises avec l'ingénuité de l'ignorance, comptent parmi les plus splendides du Maître. Le *Saint-Liévin*, notamment, dédaigné par M. Petrucci s'il faut en croire M. Vinck, est une éblouissance et son pathétique est presque surhumain.

Nous avons cru devoir élever cette protestation pour empêcher la résurrection d'une campagne aujourd'hui démodée, à laquelle l'autorité du jeune et brillant esthète italien aurait pu rendre quelque crédit.

Rubens a longtemps été exclu du salon carré du Louvre parce que l'opinion s'était laissé prendre aux inepties des Viardot et autres prêcheurs qui le représentaient comme un peinturlureur ivre et que Fromentin, Michiels et Wiertz-écrivain ont escarbotés. Il y est représenté maintenant par deux toiles. Allez-y! Placez-vous

au centre. Tournez lentement sur vous-même en regardant les parois. Vous serez tout à coup arrêté par une harmonie de couleurs florissant avec une grâce suprême au milieu de ce parterre de chefs-d'œuvre. Ce sera l'un des Rubens. Continuez. Le même phénomène se reproduira. Ce sera le second Rubens.

M. Petrucci qui ramène avec trop d'insistance, nous semble-t-il, ses jugements à une théorie de l'influence des ambiances vieilles et banales sur les œuvres, explique que Rubens, habitant une ville de marchands, devait subir l'action intéressée du négoce et bâcler ses tableaux pour faire monnaie. Le prestigieux Anversois peignait vite, en effet. Il a fait les cinq panneaux de la *Descente de Croix* en vingt-quatre jours, la *Kermesse flamande* du Louvre en huit heures, la *Pêche miraculeuse* de Malines et ses volets en huit jours, comme l'atteste la quittance. C'était la manifestation de sa miraculeuse abondance, cette qualité maîtresse du Génie, qui lui a fait produire quinze cents toiles, en grand nombre gigantesques, pendant sa vie prématurément finie. Mais il est puéril d'attribuer cette fécondité olympienne à des questions d'intérêt et de milieu, alors qu'il est si simple d'y voir le résultat du don miraculeux qui le place parmi les demi-dieux de l'Art. L'ambiance, le négoce ! Mais alors tous les artistes hollandais, qui vivaient parmi un peuple de marchands, auraient dû faire des œuvres inférieures.

Ah ! les théoriciens ! Ah ! les absolutistes ! Ah ! les logiciens ! Ah ! les géomètres ! Les faiseurs d'équations ! Comme parfois ils déraisonnent en croyant raisonner !

La vérité est que l'Art se juge par les yeux, le sentiment et l'Instinct, non par le cerveau. Et que c'est aussi comme ça qu'il se fait ! La clinique de M. Petrucci eût été, sans doute, autrement salutaire, s'il avait dit à ses auditeurs : « Voyez la puissance de l'Art ! Voici Rubens entouré de marchands et de calculateurs ; voyez quels chefs-d'œuvre somptueux il a fait malgré cet entourage ! C'est que l'Art sort des entrailles des multitudes, c'est que les grands hommes subissent l'influence souveraine de celle-ci malgré eux, qu'ils sont des produits des foules non des coteries, et que quelques gros égoïstes opulents et ventrus sont incapables d'en empêcher l'épanouissement cosmique. »

Exposition de tableaux et pastels de G.-S. Van Strydonck.

Quarante-huit œuvres ! Contingent laborieux et intéressant, révélateur de la vie de l'artiste pendant son troisième séjour dans les Indes anglaises, berceau de notre race européo-américaine, remplacée là, depuis des siècles, par les bruns Hindoustanis et leur civilisation bizarre, faite d'instincts originaux et de mélanges avec les Sémites et les Touraniens.

Des œuvres dont la qualité principale est la Luminosité, vive, claire, chatoyante, florissante, s'accroissant encore à l'éclat du gaz dans la salle spacieuse et confortable de la Maison d'Art que le hasard a gratifiée de ces deux dons si rares : une lumière excellente, une acoustique parfaite. Il y a un grand charme dans ce coloris aux nuances brillantes exprimant avec une belle intensité les joies du soleil dans une atmosphère sèche et transparente.

Peut-être cette exposition curieuse est-elle trop documentaire. Elle fait avec une netteté singulière la description des paysages, des monuments, des êtres, des épisodes quotidiens de cette civilisation si différente de la nôtre. L'âme de l'artiste transparait peu. C'est un inventaire scrupuleux et ingénieux plutôt qu'une inter-

prétation émue. Mais l'intérêt est puissant de sentir, grâce à la magie des tons, ces sites lointains rendus autrement que par l'art menteur et toujours « à côté » de la photographie. Sa sincérité s'affirme jusqu'à rendre, parfois, dans les lignes et les couleurs, un hétéroclisme qui peut paraître choquant au spectateur superficiel dont on dérange les habitudes.

La Luminosité, que nous mettons au premier rang des qualités picturales de M. Guillaume Van Strydonck, est obtenue sans recourir aux procédés spéciaux des écoles nouvelles, sans pointillisme, sans décomposition mécanique des tons, et, à ce point de vue, appelle aussi l'attention. Sa palette est franche et riche. Les tons plats, en décor, une des caractéristiques des pays tropicaux, sont d'une coulée saine et hardie.

Bref, l'ensemble de cette exposition originale met une note extrêmement intéressante dans la série un peu monotone des salonnets qui défilent à Bruxelles durant nos hivers. Les artistes et les esthètes la visiteront avec la certitude d'en retirer des impressions neuves et fraîches.

Elle se complète par une série de quatorze bijoux remarquablement composés et ciselés par M. Léopold Van Strydonck, frère du peintre, broches, bagues, épingles, bonbonnières, pommeaux. Ici également on sort du banal, on assiste à un effort vers la véritable élégance et l'ingéniosité séduisante.

Cette double exposition restera ouverte encore quelques jours.

Exposition Fl. Crabeels.

Fl. Crabeels fut un de ces peintres naïfs qui aiment la nature pour les heureuses harmonies de couleurs qu'ils y découvrent et qui vivent, heureux, parmi la simplicité des choses. Son art est tout extérieur. Il peint ce qu'il voit et non ce qu'il sent. Et comme c'est la campagne qui lui offre les sujets les plus aisés et les plus agréables, il nous représente des poules, des moutons, des vaches, des paysans et des paysages aussi. Il n'est pas d'impression en ces toiles qui sont des reproductions et ne furent jamais des interprétations ; aussi, Fl. Crabeels, encore que son talent fut souple et aimable, ne s'éleva jamais bien haut et nous émeut peu. En sa qualité d'Anversois, il eut la détestable toquade du bitume, ce qui fait que certains de ses tableaux de teinte claire et de tonalité lumineuse semblent néanmoins baigner dans une atmosphère crasseuse de fumée d'usine.

BRUXELLES FÉRIQUE

Commencé à 8 heures, le copieux spectacle composé par M. Garnir pour le texte, par M. Maugé pour la partie décorative et la figuration n'a été terminé qu'à 1 h. 15 du matin. Il y a beaucoup de tableaux dans la revue nouvelle, et non moins d'entr'actes. Les uns et les autres gagneraient à être quelque peu raccourcis. On se lasse de tout, même d'écouter les couplets les plus spirituels et de lorgner, quand la toile est baissée, les jolies femmes que réunit chaque année l'événement sensationnel auquel nous convia vendredi soir l'aimable directeur des Galeries.

La collaboration Garnir-Maugé a produit ce qu'on en pouvait espérer : une revue bonne enfant, malicieuse sans méchanceté, gaie sans grivoiserie, marollienne tout juste ce qu'il faut pour donner l'accent du terroir, même quelque peu patriotique et bra-

bançonnante, mise en scène avec un luxe éblouissant de costumes, de décors et de cortèges. Les tableaux fondants du premier acte, — une nouveauté, — le décor à transformations du Centre de la terre, l'apothéose qui montre, dans le fracas des trompettes thébaines et les piaffements des chevaux, les splendeurs d'un triomphe romain suffiraient seuls à attirer la foule aux Galeries et faire éclater en tempête les applaudissements.

Quelques scènes ont beaucoup amusé : celle, notamment, où l'on voit Pietje Snot, après avoir été « condamné contraire », devenu « professeur d'incidents parlementaires ». D'autres sont moins bien venues. Il y a entre autres au dernier acte une interminable parodie des spectacles à succès : *le Pont-Vivant*, *le Train n° 6* et *le Tour du Monde d'un gamin de Paris* dont l'incohérence a abasourdi les spectateurs. L'idée de faire de ces trois pièces une salade était originale. Mais la réalisation n'a pas « porté », comme on dit de l'autre côté de la rampe.

La difficulté d'innover, d'ailleurs, en ce domaine dont on a fouillé, bêché, exploité jusqu'au dernier recoin ! La tâche des revuistes est d'autant plus ingrate qu'il n'y a plus de physionomie vraiment populaire à mettre en scène. Jadis, il suffisait de faire apparaître le bourgmestre Jules Anspach, avec son claque et son habit brodé d'argent, pour remuer les masses. Puis ce fut le tour de Paul Janson et de son trombone. Aujourd'hui, on cherche vainement « l'homme du jour ». A part le ministre des chemins de fer, dont on a quelque peu abusé déjà, les membres du Collège gouvernemental sont inconnus de la foule. Les députés lui demeurent indifférents. Il a fallu, pour toucher la fibre populaire, évoquer un mort. Et l'on a entendu, chose assez imprévue, une actrice prononcer d'une voix émue l'éloge funèbre de M. Pierre Dustin. C'est lui qui a eu, somme toute, les honneurs de la soirée.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert populaire.

L'intérêt de cette deuxième Matinée-Dupont était partagé entre le virtuose en vedette, M. Jean Gérardy, violoncelliste et naturellement Liégeois, comme tous les maîtres de l'archet, et l'œuvre nouvelle de M. Arthur De Greef, une Suite pour orchestre en quatre parties, dont on avait dit d'avance beaucoup de bien et beaucoup de mal, ce qui aiguillait les curiosités.

Le virtuose a tenu ce qu'il promettait, et même davantage. M. Gérardy, pour qui la technique de l'instrument n'a plus de secrets, joue en musicien de race. Il a du son, de la chaleur, de l'émotion. Et le mécanisme prestigieux qui a ébloui les Yankees est mis, heureusement, au service d'une âme d'artiste. Quand l'âge aura ajouté à ces qualités primordiales l'autorité, l'expérience, le style, M. Gérardy sera l'un des premiers violoncellistes de l'époque. C'est avec joie que le public lui a fait, après l'exécution du Concerto de Lalo et du *Kol Nidrei* de Max Bruch, une ovation enthousiaste, et réclamé un *bis* que lui a gracieusement accordé l'artiste en ajoutant au programme le vertigineux *Spinnlied* de Popper, accompagné au piano par M^{lle} Gérardy.

Quant à l'œuvre de M. De Greef, le titre sous lequel il l'a présentée a provoqué un malentendu. On s'attendait à une partition homogène, dont les quatre parties fussent reliées l'une à l'autre. Il ne s'agit, au contraire, dans cette *Suite*, que de quatre airs de danse, dont les deux premiers constituent un pastiche de musique

ancienne, dont les deux autres sont empruntés au folklore. Ces quatre morceaux, qui partent de J.-S. Bach pour aboutir à Massenet et à Grieg, sont habilement instrumentés mais paraissent dépourvus d'inspiration personnelle. Le « Springdands norvégien », qui clôt la série, a fait le plus d'effet. C'est une page colorée et brillante, qui révèle en M. De Greef un ingénieux pétrisseur de pâte orchestrale.

Commencée par la Symphonie n° 2 de Borodine, qui fut jadis dirigée par son auteur aux Concerts populaires, la séance a été terminée par l'étonnant *Carnaval à Paris* de Svendsen, que M. Dupont avait eu l'heureuse idée de tirer de l'oubli l'an passé et dont il a donné une interprétation merveilleuse. On peut sans hésitation qualifier chef-d'œuvre cet épisode orchestral dont la forme impeccable s'unit à une originalité foncière. Et l'on n'a jamais réalisé coloris instrumental plus riche, plus chatoyant et plus harmonieux.

La Messe Papae Marcelli.

L'Association des chanteurs de Saint-Boniface a fait ses débuts dimanche dernier, jour de la fête de sainte Cécile. On ne pouvait choisir meilleur patronage. La *Messe du pape Marcel*, que M. Henri Carpay n'avait pas craint de choisir pour cette séance initiale, malgré les difficultés qu'en offre l'interprétation, a été fort honorablement exécutée. Les voix d'enfants surtout sont charmantes et disciplinées à souhait. Les fins de périodes, caractéristiques dans l'œuvre palestrinienne, ont été excellemment rendues. Sans doute les Chanteurs de Saint-Boniface acquerront-ils dans la suite plus d'homogénéité et de souplesse. Sans doute phraseront-ils avec plus de liberté cette divine musique, un peu trop métrologiquement rythmée en cette première audition. Mais l'élan est donné. Une foule nombreuse, dans laquelle on remarquait beaucoup d'artistes, a écouté respectueusement l'œuvre sévère et superbe dont les Chanteurs de Saint-Gervais nous firent, il y a deux ans, connaître des fragments. La sympathie publique est acquise à l'initiative généreuse de M. Carpay. Elle lui permettra de réaliser complètement le but auquel tendent ses efforts.

L'organiste de la paroisse, M. Auguste De Boeck, a complété le programme de cette belle séance en exécutant, en musicien accompli, les chorals *Liebster Jesu, wir sind hier* et *Schmücke dich, o liebe Seele*, ainsi que la Fugue en ré majeur de J.-S. Bach.

Nouveaux concerts liégeois.

Ceux qui furent cet été à Bayreuth étaient pris, en se rendant dimanche au premier de la série annuelle des Nouveaux Concerts, de quelque appréhension en lisant au programme la Marche funèbre et le Final du *Crépuscule des Dieux*. Que serait pour eux cette simple exécution de concert après la grande émotion qui les empoignait là-bas à vivre dans le décor où, depuis quatre jours, chacun enclavait ses pensées, la grandiose conclusion de la colossale épopée ! Mais bientôt à l'orchestre se développaient en épanouissement les prestigieuses harmonies, le large flux mélodique épanou gonflait les poitrines, l'envoûtement gagnait les âmes, et déjà depuis longtemps les craintes s'étaient dissipées. O la magie de ces thèmes évocateurs qui vous ressaisissent et du coup vous plongent dans le drame surhumain, né de l'étroite union du poème et de la musique !

L'enchantement du souvenir et la directe impression du moment se fondent en la seule absorbante émotion et c'est là-bas... plus loin que Bayreuth et plus haut que l'âme est transportée.

Le public n'était pas accouru nombreux, — des sots, méchamment intentionnés, ont suscité l'hostilité d'une coterie mondaine, — mais ceux qui étaient là, se resserrant et très émus, sont partis d'un grand élan d'admiration et ce fut pour M^{lle} Bréma et pour Sylvain Dupuis de longues et chaudes ovations.

M^{lle} Bréma réalise Brunnhilde. Elle a de Brunnhilde la fierté, l'héroïsme d'amour, la grandeur tragique.

C'est d'une sincérité et d'une pénétrance d'accent qui remuent profondément. Et sans doute est-ce par-dessus tout la puissance de sa conviction qui la fait tant admirable.

Quelque chose de sa flamme avait allumé l'orchestre; jamais il ne fut meilleur. Heureux dut être cet autre convaincu, Sylvain Dupuis, qui, par une conscience qui ne plie pas et une sereine obstination, a fait un orchestre homogène.

Si grande fut l'impression de ce prodigieux finale du *Crépuscule des Dieux*, que presque oublierait-on ce qui précéda et cependant fut remarquable.

M^{lle} Bréma chanta en grande artiste, avec cette puissance d'accent et de conviction déjà notée qui la placent au premier rang, deux vieilles mélodies irlandaises, des mélodies de Schubert, de Schumann et de Goring Thomas.

L'orchestre joua très bien le poème symphonique, beau d'inspiration et de mouvement dramatique, écrit par Henri Duparc sur *Lénore*, la ballade de Burger, puis un prélude de Claude Debussy à *L'Après-midi d'un faune*, de fine nuance et de caressante fluidité.

Nos compatriotes à l'étranger.

Invité à faire dans l'une des galeries du Salon des Beaux-Arts de Vienne une exposition particulière de ses œuvres, M. Charles Van der Stappen vient de remporter dans la capitale autrichienne un succès considérable. On a fêté, en même temps que l'art du sculpteur belge, unanimement vanté par toute la presse viennoise, l'artiste lui-même qui a été, durant son séjour à Vienne, le « lion » du jour. L'empereur a visité son exposition et vivement complimenté l'artiste. Le critique du *Tagblatt*, M. Gustave Schoenaich, lui consacre un feuilleton entier, ce qui est, à Vienne, tout à fait exceptionnel. Il admire sans réserve « son impeccable technique si étroitement assujettie à l'idée, à l'inspiration toujours élevée, forte et sagement humaine ». Dans le *Deutsches Volksblatt*, M. Carl Schreder étudie de près, avec beaucoup de soin, chacun des envois exposés. D'après lui, M. Van der Stappen fera école là-bas tant à été grande sur les artistes et ouvriers d'art l'impression produite par ses œuvres. Une chose qui paraît avoir surtout frappé les Viennois, c'est l'intime fusion, encore peu comprise chez eux, du grand art et de l'art décoratif. Les grandes figures traitées par l'artiste avec tant de passion et de personnalité en vue de tel monument public leur font émettre des conseils, des réclamations de toute nature adressées au public, aux artistes et aux pouvoirs publics de leur pays. Ils se plaignent qu'à Vienne l'Académie des Beaux-Arts soit trop loin, trop séparée de l'École d'art appliqué et que ces deux établissements d'enseignement artistique n'aient aucun rapport entre eux. Une des choses les plus admirées est le projet de la grande fontaine qui doit orner l'entrée de l'exposition de Bruxelles en 1897. « Rarement, dit un journal, on vit allier autant de fougue à une aussi grande maîtrise. » Bref, l'exposition de M. Van der Stappen est considérée comme un véritable événement artistique.

On nous écrit de Barcelone que M. Crickboom a fait en cette ville de très heureux débuts comme chef d'orchestre. Il a, nous dit-on, toutes les qualités nécessaires pour devenir un *capellmeister* de premier ordre. Ce qu'il a fait des médiocres éléments sym-

phoniques dont il dispose (à l'exception des excellents chefs de pupitre Angenot, violoniste, H. Gillet, violoncelliste, Jamar, corniste, et de quelques autres) est réellement extraordinaire. Ses programmes décèlent le souci artistique qui le possède : on y relève notamment la symphonie en *ut mineur* et la *Pastorale* de Beethoven, les ouvertures d'*Eléonore*, de *Freischütz*, des *Maîtres Chanteurs*, du *Vaisseau fantôme*, le prélude de *Parsifal*, les « Murmures de la forêt » de *Siegfried*, la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*, la symphonie d'Ernest Chausson, qui fut conduite par son auteur, *Saugefleurie* de Vincent d'Indy, etc. M. Eugène Ysaye est allé présider en personne aux débuts de son brillant élève et lui a apporté le précieux appui de son talent. L'accueil fait par les Catalans à notre célèbre compatriote a été, faut-il le dire? triomphal. M. Ysaye a joué comme seul il sait les jouer les concertos de Beethoven et de Mendelssohn, la Chaconne de Bach et le final du premier Concerto de Vieuxtemps.

M. Guillaume Guidé, qui avait également été engagé pour cette première série de concerts, a obtenu un très grand succès en interprétant avec le style, l'émotion et la finesse de succ qui le caractérisent le solo de cor anglais du troisième acte de *Tristan et Iseult*.

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DE L'Art Moderne,

Nous nous permettons de rappeler à votre attention que nous avons organisé une tombola composée exclusivement d'œuvres artistiques offertes par leurs auteurs. Ce au profit des victimes de la dernière tempête.

À l'heure actuelle près de soixante-dix artistes ont répondu à notre appel, d'aucuns nous ont prié de bien vouloir leur désigner à Bruxelles une personne assez complaisante pour se charger de l'emballage et de l'expédition de leurs dons.

C'est dans le but de procurer cette facilité à ces artistes que nous nous permettons de faire un nouvel appel à la publicité de votre estimable journal.

M. Monmen, rue de la Charité, à Bruxelles, s'est mis entièrement à notre disposition et les artistes désireux de coopérer à cette œuvre de bienfaisance n'ont qu'à lui remettre leurs dons.

Vous remerciant par avance, nous vous prions d'agréer l'assurance de vos sentiments les plus distingués.

Au nom du Comité organisateur,

C. VAN HALMÉ, avocat. FÉLIX BUELENS, artiste-peintre.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, au Théâtre de l'Alhambra, première matinée de la Société des Concerts Ysaye, avec le concours de M. Raoul Pugno.

Comme nous l'avons annoncé, la Société des Concerts Ysaye, profitant de la présence à Bruxelles de M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste parisien, organise pour demain, lundi, à la Maison d'Art, une soirée consacrée à la *Sonate*, analogue à celle que M. Eugène Ysaye et R. Pugno donnèrent l'hiver dernier à la salle Pleyel, à Paris. Au programme : la première Sonate pour piano et violon de C. Saint-Saëns, la Sonate d'A. de Castillon et la Sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer.

Le concert Barberini-Licari, annoncé pour le mercredi 2 décembre, dans la Salle de la Grande-Harmonie, est remis au 12 janvier 1897, par suite d'une indisposition de M. Barberini.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu, à 8 heures du soir, à la Maison d'Art, la première audition de *Quatuor à cordes*, fondé par M. Dubois. Nous avons publié précédemment le programme de cette séance inaugurale, qui semble devoir présenter beaucoup d'intérêt.

Un groupe de jeunes artistes, MM. Albert Zimmer, violoniste, Georges Jamar, violoniste, Nestor Lejeune, altiste, Edouard Brahy, violoncelliste, et Henry Steenbruggen, pianiste, vient de se constituer en société de musique de chambre, et annonce quatre séances de musique classique et moderne qui auront lieu les 18 décembre, 20 janvier, 19 février et 26 mars, à l'Hôtel Ravenstein.

Pour la troisième séance, le Quatuor Zimmer s'est assuré le concours de M. Haseneir, l'éminent clarinetiste, professeur au Conservatoire de Liège, et de M. Jaspar, pianiste.

Pour l'abonnement on est prié de s'adresser chez MM Breitkopf et Härtel, éditeurs de musique, 43, montagne de la Cour.

Le troisième concert populaire, annoncé pour le 6 décembre, sera consacré aux œuvres de Richard Strauss, le chef de la jeune école allemande, qui viendra lui-même diriger l'orchestre. Il sera accompagné de M^{lle} Milka Ternina, de l'Opéra de Munich. Le programme est ainsi composé :

1. *Macbeth*, poème symphonique (Richard Strauss); 2. *Chant de la prêtresse d'Apollon*; *Séduction*, mélodies manuscrites (Richard Strauss); 3. *Les Équipées de Tiel Eulenspiegel* (Richard Strauss); 4. Airs du deuxième et du troisième acte de *Tannhäuser* (Richard Wagner); 5. *Tod und Verklärung*, poème symphonique (Richard Strauss).

La répétition générale aura lieu samedi prochain à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra.

La *Libre Critique* inaugurera samedi prochain, à une heure, une série d'expositions particulières dans la Galerie Clarembaux, 5, rue du Congrès.

Le premier Salon de la *Libre Critique*, ouvert tous les jours, du 6 au 15 décembre, de 10 à 4 heures, sera consacré à une cinquantaine de toiles : genre, paysage, portrait, marine, du peintre anversoïse Oscar Halle.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 30 novembre, — M. PAUL BOELL. L'avenir de l'Extrême-Orient.

MARDI, 1^{er} décembre. — M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne.

MERCREDI 2 décembre. — M. R. PETRUCCI. Esthétique comparée.

JEUDI, 3 décembre. — M. ÉLIE RECLUS. — L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

VENDREDI, 4 décembre. — M. L. GUMPIOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

SAMEDI, 5 décembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

La joyeuse Compagnie artistique du Diable-au-Corps continue la série de ses succès. Depuis hier, changement de spectacle. Représentations d'*Ahasvérus* (le Juif Errant), épopée lyrique en neuf tableaux et un prologue, dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek donnera prochainement, à l'occasion de la distribution des prix aux lauréats des concours de 1896, un concert dont le programme comprend des airs et des duos interprétés par les lauréats, et les œuvres suivantes exécutées, sous la direction de M. Huberti, par les élèves du cours de chant d'ensemble : *Le Temps passé*, *Félicité passée* et les *Paysannes de Chatou*, chœurs harmonisés par M. Gevaert pour voix mixtes sans accompagnement; *Nanie*, l'*Ondine* et *Triolet*, chœurs de Schumann pour voix de femmes, avec accompagnement d'orchestre composé par M. Huberti; enfin, la cantate de Jan Blockx *De Klokke Roeland*, pour chœurs et orchestre.

Blanche Rousseau, la délicieuse artiste, toute jeune et à qui l'on doit déjà la reconnaissance de pages vraiment très belles, publiera, aux premiers jours de janvier prochain, dans la collection du *Coy rouge*, un recueil de contes où elle réunira toutes les

nouvelles, diverses et nombreuses, que de-ci, de-là, un peu partout, elle avait données et qui sera ainsi la plénière affirmation de son talent de finesse, de sensibilité, de grâce — et de féminité exquise aussi.

On annonce pour le mois de mai prochain une exposition d'art appliqué et d'art industriel à Anvers. L'initiative en a été prise par la société « De Schalden ».

Le corps professoral de l'École de musique de Verviers vient de se constituer, avec le directeur, les élèves et les auxiliaires de l'orchestre, en Société symphonique afin de donner tous les ans une série de trois grands concerts au profit des bourses d'études musicales à conférer aux élèves lauréats de l'École.

Les étapes de la première campagne de cet organisme nouveau sont ainsi arrêtées : lundi 21 décembre, premier concert avec le concours de M^{lle} Marie Bréma, du théâtre de Bayreuth, et de M. Ed. Deru, premier violon solo du théâtre de la Monnaie; lundi, 1^{er} février, deuxième concert avec le concours de M. Ferruccio Busoni, pianiste; lundi 22 mars, troisième concert avec le concours de M. Willy Burmester, violoniste.

Parmi les œuvres que fera entendre la Société des Nouveaux concerts, citons *la Mer* (P. Gilson), *les Équipées de Tiel Eulenspiegel* (R. Strauss), *Sadko* (Rimsky-Korsakoff), *le Carnaval à Paris* (Svendsen), le prélude de *Hänsel et Gretel* (Humperdinck), *Dans les Steppes de l'Asie centrale* (Borodine), etc.

La livraison de décembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui ouvre le deuxième volume de cette artistique publication, se compose de quatre planches de premier ordre : le *Courrier français* de J. Chéret, les *Fêtes de Paris* d'E. Grasset, le *Salon du Cycle* de Forain, *When hearts are trumps*, l'exquise composition de W. Bradley pour le volume de Tom Hall. Cette livraison renferme en outre une préface de Roger Marx et un dessin original de J. Chéret, épreuve d'amateurs aux trois crayons, sans texte, offerte comme prime aux abonnés.

Le *Studio* de novembre nous apporte, avec la suite du compte rendu illustré de l'exposition des *Arts and Crafts*, une intéressante étude sur Robert Fowler, le peintre de Liverpool, un article sur les broderies de M. H. Obrist, des dessins de lord Leighton, etc.

Signalons aussi le magnifique « Winter number » de la même revue, qui contient entre autres les illustrations de R.-L. Stevenson et la préface de son *Voyage dans les Cévennes* dont nous avons parlé, une série d'études sur les peintres français Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Gervex, Roll, Besnard, Dagnan, Cazin, par Gabriel Mourey, des suppléments en couleurs par G.-H. Boughton et Alexandre Charpentier, etc.

Nous avons annoncé la série de conférences que M. Henry Maubel se propose de faire cet hiver, à la salle Erard, sur l'*Histoire des musiciens*. Nous apprenons que M. Henry Maubel fera également ce cours à Mons, dans la salle des répétitions du Conservatoire de musique.

Pour des raisons tout intimes, notre confrère Ad. Van Bever, ayant cru devoir délaïsser ses fonctions de rédacteur en chef de l'*Aube*, nous informe qu'il entre au *Magazine international*.

La « Navigation du char de l'État sur un volcan » à travers la presse : « ... souhaitons qu'une nouvelle entrave ne vienne pas nous faire glisser des mains un monument que la Ville devrait posséder depuis longtemps dans ses murs. » (André Lacroix, le *Palmier*, 22 novembre 1896.)

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :
MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TELÉPHO
NE 1384. N. LEMBREE

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE SENS VÉGÉTAL DE NOVALIS. — M^{lle} MARIE-ANTOINETTE MARCOTTE. — CONFÉRENCE DE CHARLES MORICE A LA MAISON D'ART. — LA MUSIQUE SACRÉE. — LE CHATEAU DES COMTES A GAND. — NOTES DE MUSIQUE. *Premier concert Ysaye. A la Maison d'Art. Quatuor Dubois à la Maison d'Art.* — THÉÂTRES. *Phryné* à la Monnaie. Au Diable-au-Corps. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Le Sens végétal de Novalis.

Relisant, l'autre soir, la sereine et lucide étude que Maeterlinck, en guise de préface, plaça au front de sa traduction de Novalis, je fus frappé du caractère de passivité que m'offrait toute la vie du penseur allemand. Cet homme, vraiment, n'a jamais connu l'action brutale et extérieure. Perpétuellement attentif à lui-même, il n'a su imposer sa volonté aux événements. Il s'est incliné toujours et sa résignation simple, douce est si accentuée qu'on le croirait fataliste parfois. Sa petite fiancée-enfant, la petite Sophie qui joue encore avec des poupées, qui aime tant « le potage aux herbes, le bœuf et les haricots », la fillette naïve et humble meurt. Il se désole, s'enveloppe dans une douleur profonde et intime. On dirait qu'il ferme les yeux pour ne plus voir

la vie et pour qu'on ne découvre ses larmes. Et voici que, tout à coup, il relève ses paupières timides parce qu'il aime une autre femme. Il s'est donné tout entier, candidement, absolument, encore une fois. Et il ne s'étonne pas, ne pense pas qu'il agisse mal, manque au souvenir de la morte, au culte silencieux qu'au plus clair de son âme il lui a voué. Il aime et il subit son amour et il l'accepte comme un don merveilleux ; une joie reconnaissante, mélodieuse l'emplit. Puis la mort pose sa main lourde sur son épaule et c'est son agonie alors, paisible, calme, sans désespoir, résignée toujours et confiante et sa fin qui se perpète, harmonieusement, en un recueillement grave de soir d'été.

Abordant son œuvre ensuite et feuilletant au hasard pour retrouver au cours des pages certains passages préférés, certaines phrases de dilection, je me surpris à retrouver partout cette même foncière passivité. Mais ici elle se manifeste de façon nouvelle. Nulle théorie, nul précepte, aucun signe moral de sa présence, mais on la sent élémentale, en son intelligence même et elle est comme la substance de son génie.

Novalis fut le plus sensible, le mieux conscient des réceptifs. Il semblait que toutes les choses convergèrent vers lui, s'animèrent pour lui seul de leurs originelles significations, lui contèrent — tout bas — les mystérieux et ineffables secrets de leur être. Et Novalis se grandit de cette affluence d'émotions. Et comme il était

aussi le plus méditatif des passionnés, il tenta d'exprimer en inquiétantes spéculations ce qu'il croyait comprendre. Nullement objectif, il n'existe que par ce qui l'entoure. Tous les principes de vie se rencontrent en son cœur; il s'en nourrit et son existence, de même que sa pensée, n'est, semble-t-il, que l'unification de toutes les existences multiples et diverses qui l'ont sollicité. Novalis ne connaît pas l'action brutale et volontaire. Novalis n'a pas de but précis en son œuvre. Il lui manque ce que je propose, à défaut d'autre terme, de nommer le *sens animal* de l'être humain, le sens d'individualité, de domination et de rationalité, mais de par sa nature fluide, délicate et spontanée, d'une souplesse et d'une élasticité si aisées, il atteste, à toute heure de sa vie, à chaque page de ses écrits, son *sens végétal*.

Pour l'intellection plus aisée de ce vocable subtil, arrêtons-nous un moment. Nous avons vu que toute sa vie fut passive. Un examen superficiel de ses livres nous démontrera son étonnante féminité. Passif — féminin — végétal. Une connexion étroite s'établit entre ces idées. Elles s'éclairent mutuellement et leurs essences s'expliquent et se complètent l'une par l'autre. Novalis vécut comme vivrait une fleur qui saurait penser. Il ne sut jamais s'élever à une certitude. Il fut le plus troublant, le plus affectif des bâtisseurs d'hypothèse. Rien ne saurait prouver l'authenticité de ce qu'il énonce mais s'il dit vrai — et rien ne saurait nous prouver le contraire — nul n'a pénétré plus aigument les arcanes de l'être et de la nature. Il a découvert des harmonies, des corrélations qu'aucune chose, *humainement* considérée, n'eût pu nous faire soupçonner. Et ses suppositions, souvent, nous illuminent comme des éclairs muets. L'esprit de Novalis n'est pas un esprit humain. Nous pouvons, suivant la trace de ses pas sur le sentier des connaissances, reconstituer le cours de sa pensée, mais seul et livré à nos propres forces, il nous eût été impossible de décrire semblable voyage. Nous pouvons *sentir* ce qu'il a pensé mais jamais nous n'eussions pu le dire. La pensée de Novalis est fille de la terre. Elle a traversé les couches fécondes du sol et a erré parmi les innombrables racines. Ce qu'elle rapporte est trempé de je ne sais quelle inexprimable odeur, de je ne sais quel parfum divin et panthéiste et tout ce qu'elle a deviné s'applique plus à la nature instinctive des choses immobiles qu'à celle, impérieuse et réfléchie, des êtres. N'est-ce pas lui qui a dit : « La sieste du royaume spirituel est le monde floral. » Comme cette petite phrase devient significative à faire converger vers elle ces quelques notes !

Ce repliement sur soi et cette participation si générale à toutes les postulations ambiantes donnent seuls la vraie jouissance de la personnalité. Le sens animal désire trouver son active sensation en les choses. Le sens végétal ne souhaite que percevoir la statique sen-

sation des choses en soi. L'homme regarde d'en haut, juge d'après lui et n'aime qu'en lui. La plante prolonge sous terre sa sensibilité, en ramifie les fines artères autour d'elle, vers l'inconnu, la plante ne saurait se formuler en un choix intellectuel, elle qui demeure éternellement plongée en la plus somnambulique des inconsciences, la plante, loin de n'aimer qu'en elle, ne sait subsister seule et si les circonstances ne s'inclinaient vers elle et ne la soutenaient, elle s'étierait. Aussi, le jour où les circonstances se sont trop cruellement tournées contre Novalis, il est mort. Quand les sources vives où il puisait sa raison et sa ferveur de vivre se sont tarées, il n'a su trouver en lui assez d'activité pour vivre de par lui-même. Sa vie n'était que l'harmonique résultante de plusieurs vies. Dès qu'elles s'éteignirent, Novalis périt. Il subit une dernière fois la souffrance, s'inclina et peut-être fut-ce la joie noble qu'il éprouva de cette glorieuse acceptation qui le fit traîner et languir quelques jours de plus. Ceci est de l'histoire intérieure — mais en de tels êtres, est-ce que tous les actes intéressants ne se passent pas du côté de l'âme?...

M^{lle} MARIE-ANTOINETTE MARCOTTE

On ne sait souvent comment considérer et vénérer ces éparées productions dans lesquelles des créatures finement douées s'extériorisent, extériorisent des coins et des moments de leurs âmes, qui sont tout l'art. C'est lamentable ces chants, ces prières, ces supplications, ces larmes, jalons des élans vers les absolus de la splendeur, de la pitié, de la douleur. Et celui qui là devant irait se mettre à chicaner sur le métier ne vaudrait vraiment pas d'avoir des yeux et une âme pour interpréter le monde. Ce n'est pas avec les yeux qu'on voit une œuvre d'art, ces yeux qui ont toutes sortes d'orgueils à étreindre brutalement le contour des choses, quand les choses, au contraire, semblent avoir leurs âmes blotties derrière elles.

Ici, les yeux n'ont aucun orgueil, ils semblent avoir méprisé les prestiges de la forme et la gloire des contours. Une trentaine de toiles, des champs en fleur, des pauvres, des vieux, des grandes-mères, des folles, des enfants en prières, accusent un regard dont l'orientation est de passer outre vers la tristesse simple et confuse des âmes primitives. On ne sait plus bien à quoi continue de servir l'enveloppe, visage et vêtue; ils ne sont plus que des signes matériels que l'on regarde distraitement, car c'est déjà leur retentissement qui se prolonge dans la pensée... L'œuvre, avec une humilité qui semble plutôt venir d'un sentiment d'apôtre que d'un sentiment d'artiste, devient lentement le modeste indicateur qui fait le geste et qui s'immatérialise jusqu'à l'oubli, conduisant l'âme jusqu'à cette sensation parfaite : devant le tableau, oublier le tableau.

C'est pénétrer un fond plus général que la beauté, ce rare événement; c'est toucher la palpitation universelle et tracer les êtres et les choses dans les lents et pénibles frémissements de la substance s'éveillant, par la volonté fatale de la vie, vers les indéci-sions de la joie et de la souffrance. Une seule note tout à fait joyeuse, serre d'azalées, qui est comme le reflet d'un instant

trionphal avec l'envolement multicolore des fines et tièdes corolles, mais sourire d'âme qui de dura pas le temps d'achever d'autres fleurs, un bouquet, voilées d'on ne sait quelle mélancolie, comme pour des noces d'illusions défuntes et d'ailleurs vaines.

Cerveau de femme atteint par la surabondance de la pensée moderne, mettant partout plus d'esprit qu'il n'en faut pour l'équilibre heureux de la substance, car l'esprit est comme le vêtement dont parle l'Évangile, tout ce que l'on en a de plus que le nécessaire devient de la perversion. Des paysages flamands, d'une nature intellectualisée, révèlent cette névrose devant qui souffrent l'herbe du pré et la pierre du chemin ; le ciel d'or d'un soleil couchant sur les Flandres est émouvant par toute la lumière qu'il n'a pas, comme si la mélancolie de l'artiste avait refusé la splendeur matérielle à cette toile qui est comme l'extraordinaire menace d'une joie au-dessus d'un deuil obstiné. Âme de religieuse aussi, qui a mis sa cellule en elle-même au lieu d'y vivre, et qui s'arrête aux plaies humaines comme ses sœurs charitables des hôpitaux. Et de cette âme-là sont sorties les prières que murmure un enfant agenouillé, la pitié avec laquelle sont peintes de pauvres folles, de pauvres vieux, de pauvres vies, pauvres d'argent et pauvres de lumières, ceux des limbes de l'humanité.

Cette série d'œuvres dont la souffrance n'est marquise ni princesse, qui sont tout sentiment sans soin de la beauté plastique, en scandalisera beaucoup qui demanderont à quoi sert d'exalter la souffrance qui rabat l'esprit vers les infirmités de la matière, au loin du stoïcisme héroïque ?

Mais il faudrait être l'ouvrier du monde pour répondre bien ; la douleur a une mission sans doute profonde, et de même qu'elle fut utilement jetée au monde matériel pour y creuser le sillon fertile d'une conscience, ce fut à l'art de s'en emparer pour en imposer au monde intellectuel la fécondante amertume.

R. N.

Conférences de Charles Morice à la Maison d'Art.

Charles Morice a fait, à LA MAISON D'ART de Bruxelles, trois conférences : Verlaine, — Villiers, — Mallarmé, — d'une délicatesse exquise et d'un charme pénétrant. Voici un passage de la première :

Un Portrait de Paul Verlaine.

Quand je revois dans ma mémoire Verlaine tel qu'il m'a été donné de le voir, à des époques différentes, je me persuade que plus que de nulle autre l'aspect physique de cette singulière figure, si laide et si belle, si violente et si douce, n'est certes point inutile à la compréhension de son génie. C'est cette figure — si je choisis pour vous en parler le plus beau des livres du poète — le premier, le plus nécessaire des commentaires que puisse appeler ce livre. Vous connaissez tous ce grand visage naïf et désolé, puisqu'un peintre, digne de converser à égalité avec le génie, nous en a pour immortellement fixé les traits. Je parle du portrait de Paul Verlaine par Eugène Carrière.

Avec plus d'intensité, jamais visage humain n'exprima l'appétit des plus inconciliables jouissances. L'impossibilité même de les concilier est comme virtuellement abolie par la contradictoire construction de cette étrange tête, où les instruments de l'activité matérielle et ceux de l'activité spirituelle atteignent les uns et les autres un développement égal, également formidable. Le front, très haut, très large, domine comme un dôme tout le visage assis

carrément sur de puissantes mâchoires, — un front de cénobite réveur, un front façonné aux amples théologies, — des mâchoires de barbares, faites pour assouvir les plus voraces faims. Cet antagonisme déclaré de l'esprit et de la chair, normale caractéristique humaine qui se rehausse en Verlaine par l'effrayant degré de l'écart, c'est l'explication de toute sa vie, comme c'est la source de toute son œuvre. Sa raison et son instinct ne cessent de réclamer chacun sa part — despotiquement, la Raison, furieusement, l'Instinct — et la part de chacun c'est seulement tout ! sans que ni l'un ni l'autre s'accommodent d'aucun change, d'aucun partage, d'aucun retard, — ainsi que l'indiquent les autres traits, anguleux, comme précipités. Et c'est une bataille abandonnée aux hasards des batailles par la volonté inconstante, instable, car le menton est faible et bref, presque fuyant, sans guère de prise pour le dessin, tandis que le nez, court et large, téméraire et gourmand, — le nez d'un Pierrot qui serait le petit-neveu de Socrate, — reste indifférent, attendant du caprice ou de la nécessité le choix d'une direction. Les yeux, profonds, petits, effilés à la chinoise vers les tempes, sous la broussaille révoltée des sourcils abondants, clignent parfois et pâlisent pour, soudain, luire d'un éclair noir, émané peut-être des clartés du plus pur mysticisme, peut-être du feu des plus sensuelles amours...

Ainsi je le revois, et c'est le portrait moral du poète que je fais en essayant d'esquisser son portrait physique : c'est bien l'œuvre que je commente en essayant de dire l'homme. Comment, en effet, nous étonner des sonorités si variées, si contrastées, si discordantes en dépit de leur merveilleuse unité, qu'a rendues l'âme dont je viens de vous montrer le masque ? N'est-ce pas dans la contradiction même que consiste sa sincérité ? Âme vraie, jusqu'à la plus folle bravoure, mais qui vit double et qui sans cesse bondit et rebondit de l'un à l'autre des deux mondes, le monde spirituel et le monde sensuel, sans pouvoir, ici ni là, jamais, trouver de définitive patrie, « esprit charnel » et chair éprise d'infini.

Cette antinomie, nous la savons bien, est foncièrement humaine et c'est justement parce que l'homme, en Verlaine, est une exaltation de l'âme humaine de tous les temps, mais une exaspération aussi de l'âme moderne, qu'il a pu, sans consulter d'autres documents que ceux de sa destinée, accomplir le monument d'une œuvre personnelle à nous tous et qui, le héros disparu, va s'objectivant de plus en plus. Monument *hanté* où vibre l'écho du plus profond gémissement de la moderne âme humaine. Il ne lui a pas fallu moins que toute cette intensité, accompagnée de la simplicité la plus exquise, pour parvenir sûrement à cette belle fin. N'ayant que ses passions pour matière de son art, il n'eût, plus factice et plus lâche, accumulé, comme la plupart de nos poètes français, que des ruines sans unité d'ensemble. Son instinct vital l'a sauvé, l'instinct triomphant, qui n'a pas seulement soumis l'intelligence, mais qui, par un prodige, se l'est assimilée, se spiritualisant vers elle, la matérialisant vers lui, *réalisant* l'idéal et puis, pour le conquérir, *s'ingéniant* : sans laisser jamais l'imagination se prendre à d'autres mirages que ceux de la vie elle-même, tels qu'ils sont peints par le destin sur le rideau de nos désirs.

LA MUSIQUE SACRÉE

A propos de la première audition des *Chanteurs de Saint-Boniface* dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, nous avons reçu l'intéressante communication suivante :

De toutes les idées — puissances invisibles — qui s'agitent à cette heure dans l'air ambiant, celle de la réforme urgente de la musique sacrée, voletait, silencieuse depuis longtemps, autour de l'Aryen, race religieuse.

C'est en Allemagne — le peuple croyant par excellence — qu'elle a d'abord pris forme tangible, et presque simultanément dans la partie de la France où l'élément gaulois domine l'élément latin, Paris, puis enfin dans le berceau d'origine et de naissance de la musique sacrée : Je nomme l'Italie.

Et voici que de Paris, où ce mouvement adagio croît depuis cinq années, il prend corps aujourd'hui chez nous. Une « Association des Chanteurs de Saint-Boniface », à Bruxelles, se forme parallèle à « l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais », à Paris.

Peu de monde le sait, peu d'esprits en sont pénétrés encore, peu d'oreilles en sont saisies dans le présent. Et pourtant, marquez le dimanche 22 novembre, fête catholique de sainte Cécile, d'une belle croix blanche, sur le drapeau de votre *Art moderne*.

Vos écoles néo-symbolistes de peinture, de sculpture, de dessin et d'art décoratif, votre très jeune et très bruyante école littéraire actuelle, ont fait plus de tapage, ont assourdi plus vite le monde autour d'eux, que n'en va faire l'humble voix qui s'élève au sein de la superficialité d'une grande ville. Mais elle possède comme talisman secret l'art de faire vibrer exclusivement les cordes de l'âme. Sa victoire est certaine.

La maîtrise naissante des réformateurs se forme sous l'initiative d'un pasteur hardi, soucieux de la dignité de l'art religieux, et sous la direction d'un savant maître de chapelle. Elle s'est élancée, pour ses débuts, jusqu'à l'œuvre suprême de la musique sacrée : l'œuvre même de la réforme du divin Palestrina, la *Messe du pape Marcel*. Cette exécution première a réussi au delà des espérances que les connaisseurs devaient concevoir. Car l'extrême et nouvelle difficulté du style *a capella* et les mauvaises habitudes de chant, prises depuis tant d'années par les chœurs d'église, sont un double écueil lent à franchir. Vos belles voix nationales ne suffisent pas ici, et le premier résultat, malgré toutes les imperfections attendues, est surprenant et prophétique. C'est l'heure.

Que le public surtout, que le fidèle accoure. Il ne comprendra pas, il ne peut comprendre tout de suite ; mais la compréhension de ces chants sacrés sans accompagnement, avec les voix humaines mêlées et confondues, — pour seul intermédiaire entre l'âme et la divinité, — cette compréhension n'est pas du domaine cérébral, mais du domaine psychique. Il faut entendre, avec le cœur fervent et simple de Palestrina.

Encouragez cette œuvre réformatrice, plus nécessaire et plus urgente que toutes vos lois. Engagez le peuple, l'ouvrier, le miséreux, le souffrant, à se rendre au temple, le jour où s'y dispensera ce cordial. Celui-là n'atteint ni l'imagination, ni les sens, ni les nerfs ; mais le centre de l'âme, le foyer de la véritable santé des peuples.

JACQUES HERMANN

Le Château des Comtes à Gand.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

L'Art moderne, dans son numéro du 22 novembre, a publié un article signé L. A., qui énumère une série de griefs à charge de la restauration du Château des comtes.

Je crois ces griefs non fondés, et vous prie, en ma qualité de restaurateur du monument en question, de vouloir insérer la réponse suivante aux allégations (faites du reste dans des formes courtoises) de votre correspondant.

— D'abord le Château n'a pas cette subtilité de moyens défensifs dont parle l'auteur de l'article. C'est une construction qui a au contraire un caractère de simplicité et de rudesse, voire même une *rusticité d'exécution*, qui exclut les « petits procédés de détail ».

— On ne procède en aucune façon, dans cette reconstitution, par des projets *préconçus*, puisque les plans ne s'élaborent qu'au fur et à mesure des dégagements, et que l'on se borne momentanément à l'enceinte dont « la forme est assez bien définie », au dire de votre correspondant. Dès lors l'exemple de Pierrefonds, qu'il cite, n'est pas applicable à notre Château.

— Le donjon n'est pas en cause, et le jour où l'on en produira les plans, ceux-ci s'appuieront sur des témoins irrécusables.

— Aucune résolution n'est prise au sujet de la cour haute ni du bâtiment arbitrairement appelé « Chapelle ». Celui-ci n'est pas même dégagé complètement.

— Tous les niveaux ont été déterminés et rapportés à la cote d'Ostende. Ils sont indiqués sur les murs et le niveau de la Lieve *aux deux étiages* est affiché en permanence à l'entrée.

— Là où le mur d'enceinte est restauré, ou va l'être, les niveaux ont été constatés par une commission. Le procès-verbal de l'opération a été rédigé et signé par les membres.

— Les deux voûtes du châtelet d'entrée ne constituent pas un problème, puisque la voûte inférieure était de construction récente et devait servir à intercepter les infiltrations, dont se plaignaient les ouvriers de fabrique et les habitants de l'enclos.

— Les merlons étaient bien couverts de pierres plates ; *quelques-unes sont encore en place*.

— Les meurtrières sont anciennes dans la plupart des tours et ne peuvent donc être contestées.

— Le monument, sous peine d'écroulement, ne pouvait rester « indemne de toute restauration ». Les fonctionnaires les plus éminents de l'administration des Ponts et chaussées l'ont constaté, et on ne peut méconnaître leur compétence à cet égard.

— Pas une seule pierre ancienne n'est tombée depuis le jour où l'on a entamé les travaux, ce qui prouve que tous les soins ont été apportés au dégagement et à l'étaçonnage.

— Les ancrages ne pouvaient consolider les constructions *désagrégées* qu'on a dû restaurer.

— On n'a pas touché à l'inscription de Philippe d'Alsace et il n'est pas admissible qu'on puisse prêter à un homme intelligent l'intention de gratter des parements anciens. Ceux-ci ont subi un rejointoyage *nécessaire*, qui a laissé la patine de la pierre même absolument intacte.

L'aspect dont on déplore la perte était un résultat de la juxtaposition de maisons ayant laissé sur le mur d'enceinte, employé comme mur mitoyen, les traces les plus singulières. Cet aspect

regretté est propre aux amas de constructions croulantes, les plus vulgaires et les plus sordides qu'on voit encore, hélas ! dans la plupart de nos vieilles villes.

N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art du peintre... et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons ? Votre correspondant semble le croire.

En tous cas, il le prend de haut avec la commission royale des monuments, qui compte cependant parmi ses membres des talents assez variés pour échapper à cette accusation de sacrifier « la pensée historique, archéologique et artistique à l'intérêt personnel de la corporation. »

Veuillez agréer, etc.

J. DE WAELE.

NOTES DE MUSIQUE

Premier concert Ysaye.

M. Raoul Pugno, le héros du premier concert de la Société symphonique, est l'un des pianistes les plus parfaits que nous ayons entendus. Clarté dans l'exposition des thèmes, précision de rythme, sonorité, largeur de style, délicatesse de toucher dans les traits, il réunit un ensemble exceptionnel de qualités qui lui ont valu des ovations et des rappels sans nombre. L'école Niedermeyer, à laquelle a appartenu le brillant virtuose, a décidément produit des artistes de premier ordre. Le concerto de Grieg, qui fut jadis l'un des triomphes de Louis Brassin, et la Fantaisie en *ut* de Schubert, avec la brillante orchestration dont la para Liszt, furent interprétés à merveille par M. Pugno et prestigieusement accompagnés par l'orchestre de la Société symphonique, qui a partagé avec le soliste les honneurs de la journée.

Les progrès accomplis depuis l'an passé sont d'ailleurs surprenants. Les instrumentistes réunis sous la nerveuse et vibrante direction de M. Ysaye ont acquis une homogénéité remarquable, rendue plus sensible encore par l'excellente acoustique de la salle de l'Alhambra. La Symphonie héroïque ne fut, croyons-nous, jamais mieux exécutée à Bruxelles. Ce fut, pour tous les auditeurs, une joie d'assister à l'épanouissement de cette musique divine, dont M. Ysaye a exprimé les plus subtiles nuances avec une rare maîtrise.

Une ouverture dramatique de M. J. Withol, un poème symphonique en deux parties de M. F. Rasse, et l'étincelante fantaisie de M. Paul Gilson sur trois airs populaires canadiens formèrent la partie nouvelle du programme. L'ouverture de M. Withol est une œuvre de facture, écrite avec talent et bien instrumentée, mais sans grande originalité. On a fait bon accueil au poème de M. Rasse, dont les débuts sont heureux. Il y a beaucoup de fraîcheur d'inspiration dans les deux morceaux de cette partition, et si l'écriture trahit quelque inexpérience, le sentiment mélodique s'y affirme. L'auteur, qui appartient à l'orchestre de M. Ysaye en qualité de second violon, se révèle, dans cette œuvre de jeunesse et de prime-saut, musicien délicat et sincère. Il donne de sérieuses promesses d'avenir. Quant à la *Fantaisie* de M. Gilson, on y retrouve la « patte » prodigieuse du symphoniste de la *Mer*. Instrumentée de main de maître, cette page haute en couleurs se développe avec une verve, un brio, un entrain endiablés. On a remarqué l'analogie d'un des thèmes avec les premières mesures du « Chant du printemps » de la *Valkyrie*. Et ce chant est emprunté au folklore canadien ! La coïncidence est curieuse et

certaines imprévues. L'habileté avec laquelle M. Gilson a mis en œuvre les motifs sur lesquels il a bâti sa partition donne à celle-ci beaucoup d'intérêt. Souhaitons que M. Ysaye nous fasse réentendre cette œuvre séduisante, l'un des succès de son magnifique concert.

A la Maison d'Art.

Lundi soir, MM. Ysaye et Pugno ont offert aux fervents de la musique un régal de haute saveur. Durant deux heures ils ont tenu un nombreux auditoire, réuni dans la salle de la Maison d'Art, sous le charme de leur merveilleux talent. La Sonate n° 1 de Saint-Saëns, la sonate de Castillon, la sonate à Kreutzer de Beethoven ont tour à tour séduit, ému, enthousiasmé le public. La pureté de son, l'ampleur de style, le coloris éblouissant du maître violoniste, le jeu prestigieux de son partenaire, à la fois fougueux et caressant, ont fait de cette soirée une inoubliable manifestation d'art dans laquelle la musique s'est élevée très haut, versant dans les cœurs le réconfort et la joie.

Quatuor Dubois à la Maison d'Art.

Sans offrir encore une grande perfection dans l'unisson et l'attaque, perfection du reste que nous nous inquiéterions de trouver en des artistes si jeunes, le quatuor Dubois-Moses-Gietzen-Dochaerd, qui a commencé jeudi soir, à la Maison d'Art, la série de ses concerts, s'est néanmoins affirmé avec de si sérieuses qualités que nous sommes heureux de pouvoir les signaler. Sans doute, le son est parfois maigre et le dessin des thèmes manque souvent de relief, mais l'émotion est atteinte et vient l'âge avec la maturité du talent et la sûreté de l'expérience et le jeune quatuor nous sera assurément une source vive de joie artistique. Le tragique et presque sanglant quatuor de Borodine fut interprété avec intelligence et force et ces jeunes gens, notamment, mirent dans le frissonnant *notturno* une sensibilité pénétrante et intense. Dans une sonate de Smulders (première exécution) pour piano et violon, — sonate très largement écrite et intéressante toujours si, parfois, peu originale, — M. Dubois nous permit d'apprécier, plus spécialement, son jeu ferme et souple. Adressons enfin, pour conclure, un mot aimable à M. Bosquet qui nous rendit de son mieux le difficileux *Prélude, choral et fugue* de Franck, et qui, s'il fut mou et faillit quelquefois, sut néanmoins donner à cette fugue terrible le caractère d'unité dont si rarement on parvient à l'investir.

THÉÂTRES

« Phryné » à la Monnaie.

Phryné n'a pas triomphé devant l'aréopage de la Monnaie. Mise en vers de mirliton et en musique d'opérette, la légende de la belle courtisane est apparue singulièrement vieillotte et vide d'intérêt. En vain M. Gilibert a-t-il tiré de son sac à malices ses effets les plus comiques. En vain M. Isouard a-t-il chanté de sa plus jolie voix les sentimentaleries dont le compositeur a tissé le rôle de Nicias. En vain M^{me} Jane Harding a-t-elle, à défaut de voix, déployé les ressources multiples et très appréciables d'une plastique suggestive. Les Romains seuls ont applaudi cette pièce athénienne, et discrètement, tandis que lorgnaient véhémentement les messieurs, les dames ont bâillé derrière leur éventail.

La cause en est surtout, pensons-nous, à la disproportion du tableau et du cadre. *Phryné*, qui n'a été pour un musicien de talent et de savoir qu'un délassément, tranchons le mot, une pochade, n'a aucune raison d'être sur la scène de la Monnaie. Dans un théâtre de genre, aux Galeries, à l'Alcazar, elle ferait florès et peut-être le livret lui-même paraîtrait-il amusant. A l'Opéra, les plaisanteries font long feu, la musique paraît triviale et les hardiesses de la mise en scène choquent les moins pudibonds.

Ce n'est pas *Don César* et *Phryné* qui rendront à la Monnaie la renommée artistique dont elle jouissait autrefois.

Au Diable-au-Corps.

Le théâtre du Diable-au-Corps a inauguré samedi dernier l'un des plus jolis spectacles qu'il ait offerts jusqu'ici à son artistique clientèle. La légende d'Ahasvérus, le *recordman* de la marche, a inspiré à M. Fritz Lutens un poème fantaisiste teinté de philosophie, déployé avec beaucoup de brio en dix tableaux dont un prologue. Depuis la Marche au Calvaire, origine de la malédiction qui frappe Ahasvérus, — ainsi que tout le monde l'ignore, comme disait le bon poète Goudeky, — jusqu'à la marche des barbares jaunes à travers les ruines du vieux continent, l'auteur passe en revue les marches célèbres des conquérants. Titus et Napoléon, devant lesquels se dresse à l'improviste le fantôme menaçant du Juif, lui fournissent entre autres un prétexte à d'ingénieuses dissertations, mises en musique par M. Jules Baur, et chantées d'une voix charmante par le ténor Duquenne.

M. Dardenne a illustré le poème d'une série d'ombres composées avec goût et qui synthétisent d'une façon saisissante le mouvement des foules. On n'a pas poussé plus loin l'art de découper des silhouettes donnant, dans un cadre grand comme un mouchoir de poche, l'illusion de la vie. Le tableau des caravelles de Cortés profilées sur l'horizon infini de l'océan a été particulièrement applaudi. Le Diable-au-Corps tient là un succès sérieux et durable.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

The Pageant, (art et littérature,) publié par C. H. SHANNON et J. W. GLEESON WHITE. Londres, Henry et C^o, 93, Saint-Martin's Lane. — *Vieilles Amours*, par PAUL ARDEN. Bruxelles, H. Lamertin. — *Fleurs du chemin*, par MELCHIOR BONNEFOIS. Poésies avec préface d'Armand Silvestre, in-8° de 139 pages. Paris, Paul Ollendorf. — *Essai sur l'Art contemporain*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, Félix Alcan, 1897. — *Un double amour*, par J.-H. ROSNY, in-8° de 346 pages, Paris, Léon Chailley. — *Les Mystiques dans la littérature présente*, par VICTOR CHARBONNEL (première série), in-8° de 260 pages. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Véhétementement*, par ANDRÉ VEIDAUX. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Lettres sur le Mouvement flamand littéraire et politique adressées aux populations wallonnes en vue de prévenir la division ethnique de notre nationalité*, par JAN MORUAUX. Bruxelles, J. Lebègue et C^o.

Musique.

Armor, prélude, par SYLVIO LAZZARI, partition d'orchestre. (Prix net : 10 francs. Paris, Paul Dupont, rue du Bouloi, 4.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 13 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1^{er} mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest*, président.

BRUGES. — Cercle artistique. XIX^e exposition (par invitations). Ouverture : 13 décembre. Renseignements : *M. G. Claeys*, président du Cercle artistique, Bruges.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1^{er} mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1^{er} février ; œuvres, 12-23 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde*. Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30 ; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m.50 ; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne*, secrétaire général.

PAU. — Société des *Amis des Arts*. 13 janvier-15 mars 1897. Délais d'envoi : notices, 8 décembre ; œuvres, 23 novembre-28 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau*.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1^{er}-31 mai 1897. Délais d'envoi : Notices, 5 avril ; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis*.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1^{er} janvier 1897 ; œuvres, 1^{er}-13 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia*.

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos lecteurs que le troisième Concert populaire aura lieu à la Monnaie, aujourd'hui dimanche, à 4 h. 1/2. Ce concert est consacré aux œuvres de Richard Strauss, le chef de la jeune école allemande, qui dirigera l'orchestre.

Mardi 8 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, très intéressante séance de piano-récital par Arth. van Dooren avec le concours de M^{me} de Zarembska.

Le Pôle Nord a réouvert ses portes mardi soir. La salle, rafraîchie, fleurie, ornée de bannières et de flots de rubans, est vraiment fort élégante. L'éclairage, combinaison des plus heureuses du système Denayrouze et des hecs Auer, est resplendissant. M. Lanciani a repris possession de son bâton, et l'orchestre, sous sa direction, rythme les évolutions cadencées des patineurs.

M. Edmond Picard vient de faire don au Musée instrumental du Conservatoire de Bruxelles, pour la section historique, de deux instruments de musique qu'il a rapportés du Congo : une *xanza*, sorte de boîte sonore rectangulaire sur laquelle sont appliquées dix lamelles métalliques, que l'on met en vibration au moyen du pouce de chaque main, et un *lokombi*, sorte de harpe congolaise à cinq cordes, en fibre de bananier ; cette pièce est extrêmement curieuse en ce qu'elle constitue en même temps une tentative, grossière il est vrai, d'art plastique ; la forme, en effet, tend à

figurer un animal dont la boîte de résonance de l'instrument serait le corps, et dont le museau, allongé et orné de chaque côté d'une espèce de corne recourbée, supporte les baguettes destinées à tendre les cordes. (Le Guide musical.)

Les céramistes Dalpayrat et Lesbros ont ouvert le 1^{er} décembre, dans la galerie Georges Petit, à Paris, leur 3^e exposition annuelle de grès flammés. Cette exposition sera visible tous les jours de 10 à 6 heures jusqu'au 31 courant.

Les trois livraisons nouvelles de *L'Art flamand* (Arthur Boitte, éditeur) sont consacrées à des artistes de la Renaissance : les trois De Vos, Adrien Brouwer et Jean Van Craesbeeck, dont les tableaux brillent au premier rang dans la plupart des musées célèbres, enfin plusieurs maîtres secondaires fort intéressants.

MAURICE CARTUYVELS a fait un tiré à part de sa remarquable Conférence sur les *Romans de la Rose* de GABRIELE D'ANNUNZIO : *L'Enfant de volupté* (1889), *L'Innocent* (1892, paru en traduction sous le titre *L'Intrus*), le *Triomphe de la Mort* (1894). Cette œuvre est pleine d'aperçus originaux et de traits heureux qui font présager pour le jeune critique un très bel avenir littéraire. (Éditeur, Bruylant-Christophe, Bruxelles, 23 pages in-8°.)

Nous avons annoncé que M. Jean Van den Eeden se proposait de donner à Bruxelles une audition du drame lyrique *Numance*, qu'il vient d'écrire sur un poème de MM. Michel Carré et Charles Narrey. Cette audition aura lieu le lundi 18 janvier, à 1 h. 1/2, dans l'atelier du sculpteur Van der Stappen.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 8 décembre. — M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne.

JEUDI, 10 décembre. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LERÈGUE. Calcul numérique.

SAMEDI, 12 décembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Le concours de Rome sera ouvert en 1897 à la sculpture. Tout artiste belge ou naturalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans avant le 31 décembre 1897. Le lauréat recevra, pendant quatre années consécutives, une pension de voyage de 5,000 francs.

Le concours préparatoire s'ouvrira à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, le jeudi 4 mars 1897, à 11 heures du matin.

Les demandes d'admission doivent être faites par écrit ou en personne au bureau de l'administration de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. Elles feront connaître le nom et le prénom de l'aspirant, le lieu et la date de sa naissance, l'établissement ou l'atelier où il a fait ses études artistiques, et devront être accompagnées d'un extrait de l'acte de naissance et, s'il y a lieu, de l'acte de naturalisation; ces actes doivent être délivrés en due forme, sur timbre.

Les listes d'inscription seront irrévocablement closes le lundi 8 février 1897, à 6 heures du soir.

Le *Journal des Artistes*, en annonçant la mort de M. Jules Van Keirsbillek, ancien professeur à l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles, qui s'était fait une réputation pour la conscience avec laquelle il copiait les tableaux de maîtres anciens et modernes, ajoute ce renseignement inédit :

« Il paraîtrait que la *Jeanne la Folle*, du Musée de Bruxelles, fut préparée par lui et retouchée fort sommairement par Gallait, tant ce précieux collaborateur excellait à s'identifier avec les maîtres qui l'employaient, aussi certains de sa discrétion que de son habileté. »

Exquise, n'est-ce pas, cette observation d'un journal « artistique », ou soi-disant tel : « ... Cette mode d'introduire dans certains opéras des ballets dont la musique est prise à tort et à

travers dans le bagage artistique du compositeur n'est pas à encourager. *Tout au plus peut-on l'admettre pour les œuvres des compositeurs décédés, auxquels on veut ajouter un ballet que l'auteur n'avait pas jugé utile d'y intercaler.* »

Jugend, la nouvelle revue allemande, dont maint dessin consacre la haine pour les poncifs académiques et les retardataires jeunes et vieux de l'art, continue à s'affirmer triomphalement. Elle fait de la bonne besogne, là-bas, où plus encore que chez nous, les révolutionnaires de vingt ans se calment dès l'arrivée de la trentaine et deviennent alors aussi pauvres, aussi caducs, aussi usés que les plus éculées pantouffles officielles.

M. Bödiker, un Allemand, consacre dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* plusieurs articles enthousiastes au comte de Chambrun, fondateur à Paris du Musée social pour l'avancement des recherches sur les lois du travail, et parle avec admiration de la maîtrise et des artistes de la chapelle particulière de cet esthète-philanthrope, qui aime à entendre tous les soirs les œuvres des plus grands maîtres. — On retrouve, paraît-il, de nos compatriotes dans cette *capella*, qui fait penser à l'organisation des cours allemandes et italiennes des siècles derniers.

L'ESTHÉTIQUE DE LA RUE EN AMÉRIQUE. — Ce sont les femmes qui s'en emparent. Les journaux des Etats-Unis nous apprennent que de leur propre initiative elles ont constitué des comités et obtenu des particuliers des subsides suffisants pour faire entretenir les rues, pour décerner des prix aux habitants qui donneraient l'aspect le plus plaisant et les soins les plus hygiéniques à ces cours intérieures, « back yards », où plonge la vue de tous les voyageurs en chemin de fer, pour faire aménager dans les centres populeux de décoratifs et assainissants jardins publics.

Et elles réussissent; non sans pleurs et découragements et appels désespérés à la protection de toutes les autorités masculines, dont l'appui et la bonne volonté ne sont pas moins efficaces pour être parfois un peu narquois. D'une ville à l'autre c'est une rivalité de coquetterie, de propreté rigoureuse, de beauté décorative. Les vertus et les faiblesses féminines s'épanouissent en civismes, par une éclosion toute naturelle et bien caractéristique de notre temps !

De notre correspondant de Prague : Le Théâtre royal allemand de Prague, sous l'habile direction de M. Neumann, donnera durant la saison plusieurs pièces nouvelles parmi lesquelles nous remarquons : *Chemins épineux*, de Philippi; *Hommes d'éducation*, de Léon; *Vers la gloire*, de Misch; *Renaissance*, de Koppel Ellfeld-Schoenthan; les *Déloyaux*, de Rovetta; *Infidélité*, de Raco; *Vénus*, de Lindau; *Nathalie*, de Fun-Reniew.

Parmi les opéras, citons le *Foyer* de Goldmark, *Flocons de neige* de Berté, *Aucassin et Nicolette* d'Enna et les *Noëx de Figaro* données d'une façon nouvelle.

Le cycle Schiller a obtenu un succès sans précédent; la mise en scène et l'interprétation, tout était réussi. M^{me} Clara Ziegler a clôturé la semaine dernière ses représentations. La grande tragédienne a été acclamée chaque soir.

Nous recevons les meilleures nouvelles relatives à la prochaine exposition d'aquarelles que la Société royale des Beaux-Arts d'Anvers organise pour le mois de février prochain. Les adhésions arrivent nombreuses, et les artistes étrangers se préparent à faire des envois importants.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler qu'à la même époque s'ouvrira un concours spécial auquel les artistes belges peuvent seuls participer. Ce concours a pour but l'encouragement des illustrations artistiques et consiste à illustrer l'ouvrage d'un auteur belge. Toute liberté est laissée aux artistes quant au choix du sujet et aux procédés d'exécution. Deux prix, l'un de mille l'autre de cinq cents francs, pourront être affectés à ce concours.

Par suite d'arrangements intervenus entre la Société royale des Beaux-Arts d'Anvers et la commission de la section des Beaux-Arts de l'exposition internationale de Bruxelles 1897, l'ouverture du Salon d'Anvers a été avancée et aura lieu le samedi 27 février.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**.
Echéances, sinistres. etc., payés, plus de **304 millions**.

RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15 et 17 p.c.**,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de **F. ROFS** et **Odilon REDON**.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, **6, rue Thérésienne, 6**

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos **BECHSTEIN & BLUTHNER**

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums **ESTEY**

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NÉ 1384. **N. LEMBREE**
& BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE &

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER. La Légende de Vie. *L'île vierge*. — M. PETRUCCI ET RUBENS. — LE CHATEAU DES COMTES A GAND. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Opéra*, par Arthur Toisoul; *Elisquah*, par Albert Lantoin; *La Plante décorative*. — AU CONCERT POPULAIRE. — THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. *La P'tiote*. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

CAMILLE LEMONNIER

La Légende de Vie. L'île vierge. Paris, Dentu.

A toutes les heures où la mêlée des esprits devenait intense, où les combattants énervés, enfiévrés, ne savaient plus où étaient les vainqueurs ni les vaincus, à toutes ces époques de transition plus rapide où l'humanité se tâte pour savoir ce qui lui arrive, surgissent presque toujours des œuvres, des hommes, des tempéraments un peu plus que d'autres rapprochés de la nature, qui nous ramènent à elle de toute la force de leur instinct. Camille Lemonnier est un de ces hommes. Les complications, les analyses, les éternels retours sur nous-mêmes, les odieux raffinements que la psychologie contemporaine a introduits dans tant de cerveaux incomplets et fragmentaires, tout cela, un jour, a trop

lourdement pesé sur lui. Il a voulu secouer cette débilitante complexité et rêver le grand rêve d'une race qui se purifie, qui se régénère au contact de la vie primitive, de la vie des champs, de la vie très simple.

Après chacune des agitations politiques, religieuses, philosophiques, sociales qui remuent le monde, on vit des gens s'en aller vers les déserts, dans les cloîtres remplis de silence, dans des pays lointains. Chaque siècle, chaque peuple trouva une nouvelle façon de réaliser cette protestation de la nature contre l'envahissement des prétentions humaines. L'Animal-Homme est disposé à se croire le centre de tout ce qui fut, est et sera. Il croit occuper toute la scène à lui tout seul. Mais la bonne Nature de temps à autre lui envoie maternellement, en guise de soufflet avertisseur, des catastrophes météoriques, géologiques — ou des hommes de génie — annonçant aux mortels qu'ils aient à se fusionner dans le plus bref délai, et sous peine de mort, avec ce qui les entoure.

Si jamais être fut taillé pour parler de la Nature, c'est bien Lemonnier qui l'aime d'un grand amour passionné, de l'amour confus, trouble et presque divin tant il est irraisonné, des enfants, des simples et des forts.

C'est au milieu des paysages de ses rêves, au milieu des moissons, des grands bœufs, au pas lourd et saccadé, des bois peuplés de chevreuils et de lièvres, au bord des eaux, dans l'île vierge d'*Eolie*, qu'il fait vivre cette

famille symbolisant l'humanité : Barba, le patriarche, ses filles, son fils, ses serviteurs. — Comme l'humanité, cette famille fut jadis souillée de tous les crimes, de toutes les erreurs ; ataviquement contaminée, elle périrait si le sage ne l'arrachait à l'ambiance débilitante des villes, des luttes trop meurtrières et trop vénales, des intellectualités exacerbées. — Doucement, dans cette nature qui enveloppe de sa tangibilité tous ses enseignements, Barba a « lavé d'aurore la petite chair malade, il l'a parfumée d'innocence. Il a dit au frère : « Regarde ta sœur », aux sœurs : « Regardez votre frère », et ils n'ont pas rougi. Ils sont ensemble comme l'âme lisse et nue des premiers hommes ingénus. » Et en pleine force, à l'abri des réticences, des restrictions qu'une ère de méfiance a fait peser sur la race, les enfants grandissent d'un libre élan jusqu'aux vertus affirmatives et puissantes.

Le patriarche a laissé dans la ville un frère, « entré aux saints ordres terrestres de la Justice », — pauvre être martyrisé par sa conscience, image souffrante de toute une époque où l'homme s'établit, au centre de lui-même et au nom d'une divinité, le critique, l'appréciateur-né de tout ce qui existait, jugeant, déterminant, donnant des noms, qu'il voulait définitifs, au Bien, au Mal, perdant à cette analyse toute la force que nous puissions au contact spontané et suggestif des êtres et des choses. Barba pensait de lui : « C'est bien là le Juge, l'os d'une humanité dépouillée de sa substance vive. Il est lui-même le prisonnier de sa justice. Il est le condamné des hommes. » — En ce frère inquiet, tourmenté, vit toute l'âme des villes, des villes où se réfugient les hommes aux bras faibles et aux cerveaux actifs, des villes où la multiplicité des pensées en ternit si facilement la limpidité, la profondeur, et parfois jusqu'à ce sourd instinct qui la relie aux universalités.

Côme, le juge, a un fils que Barba perçoit pâle, triste et penché sur ses livres.

« Ici », dit le père d'Eolie, « son âme se meurt de n'être plus que du vertige au bord d'un puits. Qu'il brûle ses livres ! Qu'il se pense vivant ! La vie est la seule pensée éternelle ! Cesse donc de lui enseigner les sciences qui sont la mort ; ne dessèche pas en lui les sources. Mais abandonne-le à sa vierge humanité, ramène-le vers Eden. Et Eden est le vœu d'idéal né avec l'homme, consubstantiel à son essence, principe et fin des dieux qui dorment en nous. L'homme, ô Côme ! ne peut être sauvé que par lui-même et le miracle de l'innocence. Mêlé-le aux forces, trempe-le dans la douce âme de la Nature ! »

Côme a compris, et son fils renaitra à la joie d'une jeunesse plus franche et plus saine. Mais ce n'est pas l'enfant étioilé sur les livres qui sauvera le monde. C'est au cœur de Sylvan, celui qui ne vit autour de lui que joie et lumière, qui apprit à dompter les taureaux et les

étalons et s'enivra des mythes d'Hercule et de Prométhée, que s'éveillera ce désir.

Le jour où il souffrit, Barba lui révéla Christ. « Un Dieu t'est né, » lui dit-il, « qui naquit de la douleur des hommes... Il te fut connu, enfant, dès le jour où tu connus la souffrance. Il naquit de ta douleur comme il renaît en chaque homme triste. Je tremblai quand je le sentis s'éveiller en toi ; alors encore tu ne croyais connaître que Prométhée ; mais déjà ton front avait pâli. Rien qu'à la vision du Caucase, tu le pressentis. Maintenant, sache qu'il fut un mont plus haut. La torche d'Èta s'allume au feu que déroba Prométhée : elle s'éteint, et l'éclair du Golgotha jaillit de ses tisons enflammés. Ainsi tous les dieux viennent et meurent à leur heure. Ensemble, ils sont la conscience du monde et chacun est tous les hommes. » Christ fut l'humanité s'enivrant de pardon, de sacrifice, l'humanité s'éveillant à la volupté de son entité unique, heureuse de se sacrifier pour elle-même, se reconnaissant une et s'aimant ; aimant la douleur d'un seul, comme un élément d'harmonie, d'assujettissement au bonheur de tous. Mais les pauvres hommes se grisèrent du vin trop fort de la douleur. Ils se mirent à l'aimer pour elle-même, à la vouloir pour elle-même, oubliant ses fraternelles destinées. Et Barba, avertissant le jeune héros, ajoute : « La Douleur n'est qu'un cycle assigné à nos soifs ivres d'idéal. Ton âme ensuite l'ayant franchie, se sentira délivrée du tourment d'un dieu qu'elle alla cherchant et qui était en elle. A ton tour tu deviendras le dieu que tu rêvas. Et Christ n'est qu'une étape comme les autres dieux. »

Le premier volume de cette trilogie de la *Légende de Vie* s'achève au moment où l'homme, sans craindre la souffrance, veut s'élancer vers elle pour la mieux connaître, pour la combattre, pour la diminuer dans le monde entier. Et nous attendons, avec le second acte de ce drame universel, le mythe vivant, l'image, tirée de notre existence à nous, qui nous montrera celui qui veut exterminer les derniers monstres. — Car « ils ne sont pas tous morts, et l'homme est encore esclave de l'homme ». — A travers quels travaux, quels dangers, quelles visions nous conduira-t-il un peu plus loin sur la route de la joie et de la connaissance ? Quelques lignes, prophétiques, fortes comme les dires d'une Bible, annoncent l'espoir du penseur :

« Alors apparaîtront des êtres aux sens subtils, aux organes régénérés, et la chair n'assouvirait plus la chair, et des choses dans l'homme seront éliminées, encore élémentaires. Et ce sera le temps d'une haute humanité déliée du tourment de n'être encore qu'animale. Les âmes se verront face à face, divinement nues : elles ne sentiront plus la douleur de se chercher à tâtons des bords opposés de l'exil et, meurtries, humiliées, en larmes, de ne se reconnaître qu'aux pareilles blessures

que leur fit l'amour irréparablement violé.... O limon! chair initiale! Chair encore dans les limbes, ô chair qui restas honteuse et triste de t'être vue enchaînée, chair furieuse et tentée, transfigure-toi. Que tes éléments antiques, consumés au feu adorable d'amour, se dispersent comme la fumée grossière et ne laissent subsister que les esprits sacrés de la vie! O sexe! fleur! blessure! émane le symbole ingénu et fort! deviens le transcendantal et vertigineux baiser en qui toute lie sera purifiée. Vierge à l'égale de l'éther, tu seras la forme même de l'âme égale aux dieux... et les dieux ne sont que la connaissance de soi-même... »

Quelqu'un va-t-il nous montrer, comme en un mirage, la réalisation de notre intime vœu d'unité, de ce vœu qui nous tourmente depuis tous les siècles où se perpétua le crime de la séparation de l'esprit et de la chair?

Est-ce ici, en ces heures d'affirmations passionnées, en cette terre tranquille et amoureuse de la vie, que doit s'épanouir l'expression haute, le symbole clair, la sensation pénétrante des universelles espérances? Je le crois; et parmi ceux qui peuvent nous donner cette force, Camille Lemonnier est certes un des premiers.

M. PETRUCCI et RUBENS

Nous recevons la très intéressante lettre que voici de l'éminent professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles :

CHER MONSIEUR,

Je viens, comme je vous l'avais dit il y a quelques jours, répondre à l'article que vous avez bien voulu me consacrer, et préciser les divergences de vues qui nous séparent, tout en vous exposant mon opinion sur Rubens, puisqu'elle a été mise en jeu et que je la trouve tant soit peu défigurée.

D'abord pour la *Clinique*. Je vous ai dit déjà, je crois, que je ne réclamaï pas le moins du monde la paternité du terme; c'est M. Vinck qui s'en est servi dans son compte rendu et sans que je l'aie prononcé moi-même. J'ai trouvé d'ailleurs le terme excellent et suis tout prêt à reconnaître qu'il fut d'abord employé à la Maison d'Art, puisque vous me l'affirmez. Il ne saurait y avoir la moindre contestation à cet égard.

Passons à Rubens.

Vous me représentez comme un véritable détracteur de ce maître; cela vous indigne et vous avez raison. Mais je suis loin d'avoir une semblable opinion; quant à l'influence des ambiances sur les œuvres, j'ai tenté dans mon cours d'en dégager la philosophie supérieure et je crois l'avoir conçue comme un des innombrables facteurs qui agissent dans la production esthétique et non point avec cet esprit étroit et absolu qu'y a porté Taine et que ses imitateurs ont exagéré encore. Quant à Rubens, vous m'attribuez à ce sujet une erreur historique et vous avez eu assez de courtoisie pour n'y pas insister. Je vous en remercie de tout cœur, car j'y vois une marque de sympathie qui m'est précieuse, mais cette erreur, je ne l'ai pas commise. Il n'a pas été question, dans la *Clinique*, du milieu de marchands dans lequel a vécu Rubens, d'abord parce que je n'en ai pas le moins du monde la conception que vous m'en prêtez, ensuite parce que le fait est absolument inexact. Vous savez aussi bien, mieux que moi, que Rubens vécut au contraire dans le milieu le plus aristocratique et le plus riche de son époque. A la mort de son père il entre comme page dans la maison de Lalaing. En 1598 il part pour l'Italie, passe à Venise puis va à Mantoue, où le duc Vincent I^{er} l'attache à sa personne.

En 1608 il est chargé par le duc de Mantoue d'une mission diplomatique auprès de Philippe III d'Espagne, il retourne en Italie, puis revient en Belgique où Isabelle-Claire-Eugénie, femme de l'archiduc Albert d'Autriche, le retient auprès d'elle et lui donne une charge de chambellan avec une pension considérable. En 1628 voici de nouveau Rubens ambassadeur à Madrid, puis à Londres; le voici secrétaire du conseil privé de Sa Majesté Catholique; en 1633, nouvelle ambassade auprès des Provinces-Unies.

Pardonnez-moi ce petit étalage d'érudition. Mais que nous voilà loin des marchands que vous me reprochez! Rubens vit dans ce milieu fastueux et riche des archiducs espagnols, il est un ambassadeur heureux et aimé, les puissances temporelles surent s'incliner devant la majesté du génie et lui ménager la première place et la plus digne auprès d'elles.

En maintenant, mon opinion sur Rubens, peintre, puisqu'elle est en jeu!

Il s'est formé autour de cette fameuse *Clinique* une légende. Des auditeurs qui m'auront mal compris auront contribué à la créer. J'ai dit le plus grand mal des Rubens du Musée de Bruxelles: voilà l'opinion établie.

La vérité, c'est que je me suis servi du droit d'appréciation, que je ne me suis nullement laissé influencer par ce sentimentalisme stupide qui consiste à admirer d'un génie tout ce qu'il a plu aux hommes de lui attribuer. J'ai admiré l'*Adoration des Mages* où je retrouvais le maître que j'aime avec sa large compréhension des formes, son coloris puissant, ses moyens simples et grands, justement parce qu'ils sont simples. J'ai montré comment tout cela se dégageait des plus petits détails. J'ai montré les draperies les plus amples enveloppant les corps et affirmant la grandeur du geste dans le calme des grandes lignes synthétiques et expressives. J'ai montré comment tout dans les formes et dans les couleurs, dans les expressions des visages comme dans les gestes concentrait l'attention sur ce geste charmant de l'enfant caressant de la main le crâne chauve du vieillard agenouillé. J'ai montré comment le sujet religieux dépassait la conception religieuse et étroite et comment Rubens avait su y mettre un grand sentiment d'humanité. J'ai dit que j'y voyais l'humanité vieillissante inclinée devant l'humanité naissante et adorant la force future enfermée dans le corps resplendissant de l'enfant. Tout ce qu'il y a de maternel et d'humain crève les formes étroites de la légende et le maître en a rempli son âme.

J'ai été très dur ensuite, je l'avoue, pour cet affreux *Christ dans une grotte* qui déshonore le nom de Rubens. Par quel orgueil mal compris, par quelle aberration de goût a-t-on osé inscrire le nom de ce maître au-dessous de cette toile? Un Christ mélodramatique, un corps inconsistent et mou, baudruche gonflée et bleue, un moine ridicule qui fait des ronds de jambe et des effets de torse, un ange gras et blafard vêtu d'un horrible vermillon, une Madeleine accroupie en petit chien qui semble peigner sa chevelure filasse avec des clous qui ressemblent fort à des poutres. Et tout cela au milieu d'un horrible bitume, grotte de carton d'où la lumineuse couleur de Rubens est tout à fait absente.

Je n'ai pas admiré non plus le *Martyre de saint Liévin*, tout en lui reconnaissant certaines qualités: une couleur agréable, une composition vigoureuse. Mais je l'ai comparé à l'*Adoration des Mages* qui n'en est pas placée fort loin. J'ai montré comment, dans l'*Adoration des Mages*, le maître arrivait à une grande affirmation par des moyens simples et puissants, et comment, dans le *Martyre de saint Liévin*, on arrivait au désordre par le tirebouchonage le plus effréné. Des casques, des panaches, des boucliers, des anges, des chevaux, tout cela s'embrouille, le moindre morceau de chiffon flotte secoué par un ouragan intérieur qui devient la caricature de la puissance, et dans tout ce désordre on découvre enfin saint Liévin et le bourreau, et l'on arrive à concevoir enfin le martyr: la chair vivante jetée aux chiens. Eh bien, voilà la manière, voilà les élèves qui imitent le maître et qui l'imitent mal; ils n'ont pas la puissance géniale de Rubens, ils caricaturent, ils expriment par l'accumulation, le désordre, le tortillage des matériaux.

Voici donc ici la fameuse discussion sur l'atelier de Rubens qui recommence. Pour soutenir mon opinion, je ne veux d'autre

témoignage que celui de Rubens lui-même. Vous parlez justement de ses quittances; vous savez alors que cet homme aussi puissant que bon, aussi loyal que fort, se faisait un devoir de reconnaître la collaboration de ses élèves et qu'il spécifie lorsqu'une œuvre vient de lui seul : *Ceci a été entièrement peint de ma main*. Et il faut convenir que cette mention correspond presque toujours aux œuvres supérieures.

Je n'ai point reproché son atelier à Rubens. J'ai dit, au contraire, que c'était là une persistance de l'état ancien du métier de peintre. C'était un métier constitué en corporation, comme les orfèvres, les sculpteurs sur bois ou sur pierre, etc. L'artiste fut d'abord l'artisan. Il s'ensuivait que (comme on peut aussi l'observer pour Wolgemuth et Dürer) le maître avait un atelier qui répondait aux commandes et où les travaux secondaires s'exécutaient. Le maître se réservait les œuvres supérieures ou celles qui lui étaient payées un prix particulier sous condition expresse que l'œuvre fût de sa main. Le système des corporations se maintint dans les Pays-Bas et il n'y a rien d'étonnant à ce que le phénomène se reproduisit pour Rubens. Je ne vois d'ailleurs pas que cela puisse constituer le moindre sujet de reproche envers ce maître; je regrette même que l'individualisme exagéré de notre époque rende la répétition de ce phénomène impossible. L'atelier, qui s'était assimilé la manière du maître et où se préparaient d'ailleurs des maîtres, (témoin : Van Dyck), pouvait fournir à la préparation matérielle très longue et souvent ennuyeuse des œuvres, cela soulageait le maître d'un grand effort et lui permettait d'affirmer son génie en un nombre d'œuvres plus considérables. Le génie est assez rare pour que l'on puisse regretter qu'il ne trouve aucune aide dans le sens de sa production; c'est pourquoi je dis plus haut que je regrette qu'il n'en puisse plus être ainsi.

Maintenant, mon opinion en général sur Rubens : *C'est un maître que je considère comme égal à Michel-Ange et à Raphaël et que je place sur le même plan*. Est-ce là l'opinion d'un détracteur systématique, d'un élève de Viardot, comme vous me l'avez reproché? Je crois que non.

Je réclame simplement, comme pour Raphaël, comme pour Michel-Ange, le droit de juger et d'apprécier une œuvre, le droit de choisir celle qui me paraît supérieure et de tenter d'exposer mes raisons, le droit de critiquer celle qui me paraît médiocre et de dire pourquoi.

J'admire le génie autant que tout autre, mais je ne puis m'incliner que par une émotion, un sentiment sincère, raisonné, dont je suis conscient, et je refuse de me soumettre à une admiration de commande qui doit admettre tout en bloc, considérer le génie comme une idole et n'y point toucher.

Quant à notre divergence de vue, la voici : « L'art se juge par les yeux, le sentiment et l'instinct. » C'est mon avis, mais je crois qu'il se juge aussi par le cerveau, je crois même que, senti sous sa forme purement intellectuelle, il devient supérieur. « C'est aussi comme cela qu'il se fait » Oui, sans doute, mais quand il se fait par le cerveau, lorsqu'il devient la pensée pure chez Léonard de Vinci, chez Dürer, à la Renaissance, chez Phidias, en Grèce, chez Beethoven, il y a à peine un siècle, quelle immense supériorité n'acquiert-il pas, quelle chose admirable et supérieure ne devient-il pas? Mais mon cours d'Esthétique positive développe tout cela et je ne m'y arrêterai pas davantage ici.

Comme conclusion : J'espère que vous vous indignerez un peu moins, maintenant, de mon opinion sur Rubens et que nous ne sommes pas loin de nous entendre. En tous cas, je pense que la discussion se trouve placée sur un terrain plus élevé et, aussi, plus intéressant, digne de vous. Je dois vous remercier de m'avoir donné l'occasion de vous causer aussi longuement et j'espère que cette occasion se représentera. Quant à cette lettre, je vous en abandonne la complète propriété. Je vous l'ai dit déjà, j'ai horreur des discussions qui s'allongent et des polémiques qui ressemblent à des réclames; si vous jugez que ces quelques lignes présentent un intérêt, publiez-les; sinon, que la discussion reste limitée de vous à moi.

Enfin, je ne vous quitte pas sans vous remercier du bon accueil que vous m'avez réservé à Bruxelles, où j'ai bon espoir de vous revoir.

RAPHAËL PETRUCCI

Le Château des comtes à Gand (1).

Ainsi que nous l'espérons, le savant architecte-restaurateur du château, M. De Waele, a bien voulu répondre à notre premier article. Il défend son travail, ce qui est légitime, et rectifie quelques points de détail; nous n'y reviendrons donc pas. Mais nous désirerions cependant qu'il nous affirme, en ce qui concerne les merlons rétablis *partout* avec recouvrements en pierres plates, que ceux qui existaient en dos-d'âne au *châtelet d'entrée* n'étaient pas entièrement construits en pierre de roche, jusqu'au faite.

Le dos-d'âne pouvait parfaitement exister au XII^e siècle puisque des monuments gallo-romains mêmes ont révélé cette particularité. Fussent-ils même d'une époque postérieure à Philippe d'Alsace, il eût été utile de les conserver tels quels.

La restauration à outrance préconisée par nos architectes est une erreur dont on est en train de revenir, mais qui a déjà dépouillé trop de nos édifices de ce qui en formait l'histoire lapidaire. C'est empêcher à l'avenir toute polémique, toute étude donc, dans le cas présent, que d'avoir fait disparaître la trace des merlons en question.

De même, si l'on a retrouvé des meurtrières de forme carrée et petites, il en a existé ailleurs, dans l'une des tours notamment, ayant une forme différente, se terminant en pointe intérieurement, la partie supérieure consolidée par deux pierres plates s'appuyant l'une sur l'autre au sommet, — et de dimensions beaucoup plus grandes que les premières. Pourquoi les avoir supprimées pour rétablir uniformément les petites meurtrières carrées, d'où le défenseur n'aurait pu atteindre au pied de la muraille, mais seulement à vingt pas de celui-ci, ce qui serait bien peu logique?

M. De Waele, par le silence qu'il tient sur certains points, reconnaît le bien-fondé de quelques-unes de nos remarques : l'étude du fossé, entre autres, qui n'a pas été faite. Il semble d'ailleurs ne s'être que fort peu soucié de la question de défense militaire du château : il ne suffit pas de dire que c'est « une construction qui a un caractère de simplicité et de rudesse, voire même une *rusticité d'exécution*, qui exclut les petits procédés de détail ». Outre qu'en cette ruine la recherche de ces petits procédés de défense est extrêmement difficile, il devait y avoir des substructions en bois dont toute trace a disparu depuis longtemps.

L'avis d'un éminent ingénieur militaire et archéologue connu est d'ailleurs en opposition avec le sien. La restauration une fois encore, en faisant disparaître fatalement bien des traces précieuses, enlèvera une grande partie de l'intérêt du monument : le document n'aura plus son authenticité.

Parler de rusticité est imprudent, puisque l'aspect actuel de l'enceinte rétablie en manque totalement : c'est une belle épure d'architecte, mais ce n'est pas ainsi que l'on s'imagine un vieux château flamand du temps de Philippe d'Alsace; c'est froid et régulier. M. De Waele a, d'ailleurs, regretté en ma présence l'obligation où il s'est trouvé d'accepter les matériaux fournis par l'entremise des Ponts et Chaussées, tandis qu'il eût désiré un matériel non préparé et retaillé à pied-d'œuvre suivant les nécessités. Accepter de commencer les travaux dans de telles conditions a été une erreur de la part du comité.

Mais nous l'avons dit, et l'on ne nous a pas démenti, il fallait donner satisfaction à l'opinion publique qui ne voulait pas tolérer une ruine en pleine ville de Gand.

(1) Voir *l'Art moderne* des 22 novembre et 6 décembre derniers.

L'on avait déjà cependant l'abbaye de Saint-Bavon ; et à Paris, les « thermes » du musée Cluny ne déshonorent nullement la capitale, qui les conserve en cet état.

M. De Waele a tort de revenir avec ce cliché malheureux ! « N'y aurait-il plus à considérer que l'art du peintre, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons ? Votre correspondant semble le croire. » Les lecteurs de *L'Art moderne* savent que mon argumentation a été surtout archéologique ; à quoi répondraient sinon les différents paragraphes de la lettre de l'architecte gantois ? Mais il est de mode là-bas de marquer un parfait mépris pour l'opinion des artistes de la localité, parce qu'ils ne sont pas de l'avis du comité de restauration, et qu'ils ont parfois protesté assez énergiquement. Admirer, ou se taire, alors ?

Malgré la lettre de M. De Waele, les conclusions de mon premier article restent donc debout.

L. A.

CUEILLETTE DE LIVRES

Opôra. par ARTHUR TOISOUL. Collection du *Coq rouge*.

Parmi le groupe de poètes nouveaux qui s'essayèrent jadis à *L'Art jeune* et qui s'affirment, à cette heure, plus définitivement au *Coq rouge*, si Vandeputte nous représente la jeunesse ivre d'elle-même, de vie et d'aspiration, si Rency, le cœur frère du premier, nous exprime les choses plus pensivement et sous plus d'éternité, dirais-je, si Blanche Rousseau nous est la grâce émue et la douceur féminine, Arthur Toisoul, de son côté, qui vient de nous donner *Opôra*, s'accuse le plus raffiné et de jouissance dans son désir. Son poème *Mai* fut certes le plus élégant, le plus sensuel de tous les cantiques. Il nous y disait des tendresses exquises, et jamais sens plus subtil, plus délicat de la beauté ne se révéla. Il était l'émerveillé des splendeurs de la terre, l'étonné des émotions qui se jouaient dans son cœur et sa parole, vraiment, était si douce, si simple, qu'elle en était plus élémentale qu'humaine. Dans *Opôra* il a objectivé des sensibilités naïves. Ce n'est plus lui qui chante et vibre et s'éperd en adoration parmi les choses, mais ce sont les êtres délicieux que sa fantaisie lui a suggérés, purs et primitifs dans la « prairie heureuse de fleurs et de soleil », les quatre femmes aux noms éoliens qui, en leur chair nue, allégorisent tendrement le jeu des saisons et de l'existence : Lénie, Myrté, Lysidice, Opôra ! Leurs cœurs candides et si chastement luxurieux exultent de la félicité d'être et se tendent avides, amoureux vers Iolas, le mâle qui leur apparait la vitale synthèse des choses et l'être en qui se résoud le geste même de leur destin. *Opôra*, c'est le sourire de joie et quelques fleurs vers la lumière, de quelques fleurs conscientes et grisées et les yeux clos d'inexprimable volupté et vraiment, il n'y faut chercher rien d'autre. Mais cela est beau comme le plus clair des paysages, écrit dans une langue ingénue, moelleuse, rythmée, pleine de mélodie, avec les plus exquises trouvailles qui se puissent imaginer, avec des mots expressifs comme des regards, avec des gestes aussi, de silencieuse harmonie, qui traversent parfois les phrases et semblent les incliner et qui font de la prose de ce poète une si parfaite chose que nous ne saurions dire, après l'avoir lue, si ses vers lui sont supérieurs...

Eliscuah, par ALBERT LANTOINE. Bibliothèque artistique et littéraire, Paris.

Il y a dans ce petit livre maintes pages fortes et belles où le style se vêt d'images — merveilleusement, où un souffle de poésie

traverse les phrases et les aère ; on pourrait y désigner plusieurs scènes vraiment tragiques et vivantes, mais, en général, il manque à *Eliscuah* la qualité essentielle qui fait les œuvres supérieures et poignantes : l'impression humaine. Nous ne pouvons aimer aucun de ces personnages hiératiques et si lointains. Sans doute, une compassion vague nous prend pour le sort triste de la belle et adultère Hégla, mais elle est si peu féminine et si littéraire ! Ajoutez à ce défaut d'ensemble un manque de sûreté dans la construction, une certaine disharmonie dans le plan perspectif, surtout une trop puissante influence du Villiers de *l'Annonciateur* et d'*Akélysséril* et vous conviendrez que si parfois l'écriture de M. Lantoinc est suggestive et colorée, il n'en est pas moins vrai que son art manque de sensibilité et que bien peu d'émotion s'y décèle.

La Plante décorative. Bruxelles, E. Lyon-Claesen.

Publié sous la direction d'Eugène Grasset, ce livre marque en France l'évolution de la décoration vers des sources plus rationnelles. Depuis trop longtemps on croyait que pour œuvrer décorativement, il fallait rester « nature ». (combien en sont encore là !) au mépris de tous les exemples du passé. *La Plante décorative* essaie de montrer le résultat que l'on peut obtenir avec telle ou telle plante ; la jonquille, la capucine, l'iris, l'ancolie, etc., y sont d'abord étudiées dans leur anatomie, puis deux planches en donnent différentes interprétations appliquées à des modèles industriels : papiers peints, broderies, vitraux. Incontestablement cette méthode est la seule bonne, étant celle de toutes les belles époques d'art, et le livre ne peut qu'être utile en donnant cette démonstration. Le manque de simplicité de certaines interprétations indique des débuts ou l'on sent encore trop le souci de rester nature quand même. L'abondance du coloris chez quelques-uns, la confusion dans le choix et la disposition des thèmes nuisent à la clarté et à l'effet d'ensemble. Créer une belle formule décorative avec telle ou telle fleur doit, nous semble-t-il, être le premier but à atteindre, la ressemblance avec le modèle de près ou de loin n'ayant guère d'intérêt.

AU CONCERT POPULAIRE

Le Concert Strauss nous restera au souvenir comme une des belles manifestations d'art lyrique de ces années-ci. La personnalité du jeune musicien est entière et puissante ; il semble que cette apparition de Richard Strauss révèle le successeur de Wagner, je veux dire celui qui doit maintenir la tradition lyrique en Allemagne et accomplir l'œuvre la plus forte et la plus belle de cette génération. Son *Eulenspiegel* est un chef-d'œuvre ; il offre une âme originale dans une forme parfaite ; toute sa maîtrise d'orchestreur en même temps que son ingénuité si spontanée y apparaissent. Dans l'ouverture pour *Macbeth*, qui semble le moins clair des trois poèmes symphoniques, s'indiquent les aperçus magnifiquement tragiques qu'on retrouve dans *Tod und Verklärung*. Ici tout semble sacrifié à la seconde partie sur quoi porte toute la conception, à quoi tout le début prépare, et cette illumination de l'être par la mort, cet épanouissement de l'âme renouvelée par la vie spirituelle, nous a fait frissonner du frisson de la beauté, de la beauté indéniable, qu'on ne voit pas bien tout de suite parce qu'elle éblouit, mais qui s'impose et obsède étrangement. Oui l'obsession de ce thème dont est construite toute cette progression finale, de ce thème « derrière quoi il y a quelque chose »,

de ce thème aux émanations spirituelles qui se condensent en figure mystérieuse, figure d'une voix qui se pose et appelle si douce, si sereine et insistante et fidèle comme la voix excellente vers laquelle il faut qu'on aille malgré tout, enfin, ce thème est un foyer d'où la personnalité du poète rayonne et l'on y découvrirait peu à peu les inflexions et les nuances des flammes vives de son âme. On peut admirer l'extraordinaire pittoresque de ces poèmes qu'on nous donne comme de la musique à programme bien qu'ils aillent bien au delà; on s'étonnera de toutes les locutions nouvelles du langage de ce musicien, de ses souplesses de rythme qui font de sa symphonie une véritable prose vivante comme la vie même et traversées de mélodies de source; on s'émerveillera d'entendre ce modernisant, qui a de si solides facultés de dramatisseur et de plasticien, faire croître, en plein champ de sa polyphonie capricieuse et hardie, de douces fleurs mélodiques qu'on dirait venir du jardin de Haydn ou de Mozart; mais ce qui nous fait bien savoir qu'il y a là quelqu'un, c'est la survie de ces riches et expressives tonalités en nous quand l'orchestre s'est tu; le concert commence alors, le concert intime de l'âme qui s'exalte en s'étonnant de la nouveauté de sa joie.

Je ne veux dire qu'en deux mots quelle excellente interprétation nous donna de deux mélodies admirables de Strauss et de deux fragments de *Tannhäuser*, M^{me} Milka Ternina, la plus jeune et sans doute la plus belle Brunehilde de l'Allemagne. Ses interprétations sont sobres et profondes, sa diction nette et sa voix jeune a des accents de vaillance et d'héroïsme. En écoutant ces mélodies où tressaillait sa voix dans un paysage touffu et lumineux aux perspectives helléniennes, en assistant à l'*Eulenspiegel* comme à une pantomime faite de gestes sonores, en entendant comme la musique de Strauss est abondante en lignes qui « sautent aux yeux de l'esprit » et quel langage libre et synthétique elle parle, je songeais à Bayreuth, à ce théâtre que Wagner n'a pas construit pour lui seul et je pensais que peut-être Strauss y apporterait le drame assez pur et assez puissant pour attester que l'art de Wagner reste viable après Wagner. Quoi qu'il en soit, merci à Joseph Dupont à qui nous devons la joie de cette journée et de tout l'espoir qu'elle apporte.

H. M.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

La P'tiote.

M. Garraud est décidément un heureux directeur. Qu'il joue du Shakespeare — même dans la version Dumas — ou qu'il ressuscite quelque étonnante invention de M. Poitevin, auteur d'un lexique célèbre, il attire un public nombreux, attentif, prompt aux applaudissements, au rire et aux larmes, et c'est, pour la *P'tiote* comme pour *Hamlet*, chambrée complète et soirée de fête.

L'intérêt du spectacle s'est concentré vendredi, à travers les enchevêtrements paradoxaux d'une intrigue où le père du classique dictionnaire jongle avec l'assassinat, les juges d'instruction, les enlèvements d'enfant et tous les ingrédients nécessaires pour cuisiner un honnête mélo, sur les débuts de M^{lle} Massart, une très jeune et gracieuse artiste qui promet, dans un avenir prochain, une comédienne de talent. A part quelque exagération dans l'expression, M^{lle} Massart a joué le rôle de Geneviève de Noirefontaine avec une conviction, une chaleur communicative et une

intensité d'accent qui lui ont valu d'unanimes applaudissements.

Elle a rajeuni cette vieille histoire et donné au talent affermi et expérimenté de M. Normand, chargé du rôle de Jean Debray, le *Philosophe* (c'est ainsi que le désigne l'affiche), une partenaire digne de lui.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Voyage d'Urien, suivi de *Paludes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, édition du *Mercur* de France. — *Poèmes*, par Lord ALFRED DOUGLAS (texte anglais et traduction française; portrait de l'auteur par W. S. reproduit en héliogravure). Paris, édition du *Mercur* de France. — *Monstres*, par JEAN DOLENT. (Lithographie par Eugène Carrière.) Paris, A. Lemerre. — *The Parade*, an illustrated gift book for boys and girls, edited by GLEESON WHITE. London, H. Henry and Co. — *L'Ève nouvelle*, par JULES BOIS, vol. in-8° de 381 p. Paris, Léon Chailley, éditeur, 41, rue de Richelieu. — *The Evergreen*. Part IV. Winter Book. Edinburgh, Patrick Geddes and Colleagues. London, T. Fisher Unwin; Philadelphia, J.-B. Lippincott Co.

PETITE CHRONIQUE

Le deuxième spectacle du THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART, fixé aux dimanche 20 (répétition générale) et lundi 21 courant, à 8 h. 1/4, se composera de : *Les Françaises*, pièce en deux actes d'Ed. Brandès (première représentation), *Le Coup de grâce*, un acte de Paul Heyse (première représentation), et *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam.

Les principaux interprètes seront M^{mes} Maguéra, Paulette Debacquer et Leroy; MM. Mévisto et Albert Mayer.

Le concert annuel de l'École de musique de Louvain a eu lieu, sous la direction de M. Emile Mathieu, le 1^{er} décembre, et a obtenu un très grand succès. Outre diverses compositions maintes fois applaudies : fragments de l'*Enfance de Roland* et *Freyhir*, le très attachant poème lyrique et symphonique de M. Mathieu, celui-ci a fait entendre pour la première fois un concerto inédit pour violon et orchestre, qui fut superbement exécuté par M^{lle} Irma Sethe, à qui il est dédié. « On y reconnaît, dit un critique, la belle écriture savante et la distinction parfaite qui caractérisent les compositions de M. Mathieu. C'est extrêmement bien conçu et habilement construit. Les thèmes principaux, très mélodiques, se développent sans confusion, se transforment, se répètent comme des oiseaux merveilleux dans une forêt. La première partie, la plus étendue, intitulée bizarrement *Archanges de combat*, est, à notre avis, la plus belle; elle est bâtie sur trois motifs : un motif dominant, troublant et tourmenté, un deuxième, empreint d'une émotion sereine et rêveuse, un troisième, sentimental et doux. La seconde partie (*Eaux dormantes, cygnes de rêve*), qui répond bien à son titre, respire une mélancolie, évoque une rêverie délicieuse. Enfin éclate la *Ballade matinale* : la joie du soleil, de la brise, des fleurs, des oiseaux, des bois et des plaines à l'heure divine du réveil des choses, par une radieuse matinée de printemps. »

La deuxième matinée d'orchestre de la Société symphonique des concerts Ysaye est fixée au 10 janvier. Elle aura lieu avec le concours du fameux quatuor vocal néerlandais composé de M^{mes} Reddingius et Lomann, et MM. Rogmans et Meschaert. Cette compagnie de chanteurs, qui s'est formée récemment en Hollande parmi les meilleurs éléments du fameux *A Capella Koor* de M. Daniel de Lange, vient de faire une tournée véritablement triomphale en Hollande, en Allemagne et en Autriche.

Le quatuor néerlandais chantera diverses compositions à quatre voix de Palestrina, Valerius, Prætorius et d'autres maîtres du XVI^e siècle. M. Meschaert chantera en outre plusieurs lieder de Schumann avec accompagnement d'orchestre. Enfin l'on entendra à ce concert, exécuté pour la première fois par son auteur, le *Concertstück* pour violoncelle de M. Joseph Jacob, des variations symphoniques, *Istar*, que Vincent d'Indy vient de terminer et qu'il a dédiées à la Société symphonique, la symphonie en *si bémol majeur* d'Ernest Chausson, enfin la *Carnaval-Ouverture* du maître tchèque Antoine Dvorak.

Annonçons en même temps que la deuxième séance du quatuor Ysaye aura lieu le jeudi 7 janvier, à la Maison d'Art.

La première séance de musique de chambre donnée par le Quatuor Zimmer à l'Hôtel Ravenstein aura lieu vendredi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le quatuor en *sol majeur* (op. 77) de Haydn, le trio à cordes en *ut mineur* (op. 9) de Beethoven et le quintette avec piano en *fa mineur* (op. 34) de Brahms.

M. Sidney Vantyn, professeur au Conservatoire de Liège, se fera entendre en un piano-récital le mardi 26 janvier, à 8 heures, à la Maison d'Art.

M. J. Wieniawski s'est rendu en Allemagne pour y faire entendre ses œuvres à Leipzig, Francfort, etc., et s'y produire comme virtuose. Son concert annoncé à Bruxelles aura lieu dans le courant de janvier.

L'Echo du Peuple donnera aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, à l'occasion de son dixième anniversaire, au théâtre de l'Alhambra, une grande fête musicale.

Outre une cantate de M. Henry Weys, *Solidarité*, exécutée par sept cents chanteurs, *L'Echo du Peuple* s'est assuré le concours de M. Henry Krauss, de M^{lles} Darriez et Boismartel, de MM. De Busseber, ténor, et Schoepen, baryton, de l'harmonie de la *Maison du Peuple*, de la *Jeunesse socialiste*, et des *Enfants du Peuple*.

C'est la maison Schott frères qui a acquis la *Cantate inaugurale de l'Exposition de Bruxelles en 1897*, due à M. Paul Gilson. La réduction pour chant et piano paraîtra sous peu. On souscrit dès à présent chez tous les éditeurs et marchands de musique.

Exposition Internationale de Bruxelles 1897. Groupe XXIV. *Art musical*. — Le comité de ce groupe nous prie d'annoncer aux intéressés qu'aucune demande d'adhésion ne sera reçue après le 15 décembre. Il s'agit d'arrêter définitivement le plan de la collectivité, le nombre de maisons qui y prennent part dépasse toutes les espérances.

Pour paraître incessamment : *Paris-A lmanach* (3^e année, 1897). Texte par CH. MORICE; illustrations dessinées et gravées en noir et en couleurs par AUG. LEPÈRE. Prix, 6 francs. Tirages de luxe, 25 et 50 francs. A Paris, chez Ed. Sagot, 39^{bis}, rue de Châteaudun.

L'*Orkestvereeniging* d'Anvers donnera aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, sous la direction de M. C. Lenaerts, son 55^e concert symphonique avec le concours de M^{lles} J. De Cré, contralto, et Irma Sethe, violoniste.

C'est mardi qu'aura lieu, au Théâtre Molière, la dernière représentation d'*Amants* et les adieux de M^{lle} Cerny.

On répêtera généralement mercredi les *Erreurs du Mariage*, dont la première est fixée à jeudi prochain. C'est la dernière comédie de M. Alexandre Bisson, l'auteur des *Surprises du Divorce*, de *Monsieur le Directeur* et de tant d'autres œuvres applaudies.

M. Munié a engagé spécialement pour cette comédie M^{lle} Kesly, de l'Odéon, M^{lle} Bremens, des Variétés, M. Mock, dont on se rappelle les succès à Bruxelles, et M. Legallo, du Gymnase.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 14 et MERCREDI,

16 décembre. — M. le Dr A. MARÉCHAL : La théorie de Fleghsig sur les centres nerveux.

MARDI, 15 décembre. — M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne.

MÊME JOUR, à 5 heures, 21, rue des Minimes. — M. DE GREEF. Histoire de la philosophie (première conférence).

JEUDI, 17 décembre. — M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

VENDREDI, 18 décembre. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

SAMEDI, 19 décembre. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. H.-G. Ibels exposera à la Maison d'Art, à partir du 20 courant, une série inédite de peintures, dessins, eaux-fortes et lithographies.

Voici, à ce propos, le joli et fidèle portrait de l'artiste que publiait dernièrement le journal *L'Éclair* :

« Sûr, sobre et solide, d'une robuste personnalité, souple en sa conception, entier en ses moyens, l'œil matois et la main ferme, Ibels est entré tout de go dans la réputation. Sans mièvrerie descendante, sans petites femmes racrocheuses, sans frimousses parisiennes, ni mousse, il s'est conquis une place à Paris et parmi les plus parisiennes. La modernité de sa mission, la force tranquille de son ironie, l'intelligence de ses silhouettes cernées d'un trait qui n'hésite pas, — un Daumier retour du Japon, — en maintes images, couvertures de chansons, pages d'album, programmes du Théâtre-Libre, tableaux et pastels, ont consacré, en trois ou quatre ans, cette toute jeune réputation.

Parisien de trente ans instruit jusqu'au bachot inclus, élève de personne, il débutait en 1892 aux Indépendants avec de bonnes études de lutteurs et une statuette en cire qui n'étonne point de ce modèleur du crayon. Au Champ-de-Mars il expose des vitraux dont son métier garde la facture précise pour l'affiche où il est réputé.

La vie lui offre ses modèles ; et, d'instinct, il va aux héros de plein air formels et tranchés : le soldat balourd, le paysan massif, l'ouvrier d'usine, le vagabond, le cabotin — et surtout ce cabotin secondaire qu'il nomme d'un mot rosse le « demi-cabot ». Il connaît ses gestes, ses poses, ses grimaces, ses ridicules. Il l'adore et ne se lasse point de le trahir.

Essentiellement ironiste, saisissant avec une verve très neuve le sens caricatural des choses et des individus, il s'aide parfois de la plume du journaliste pour achever la railleuse pensée que son crayon de consciencieux artiste solidement esquissa. »

M. Henry Cros, dont on a vu à la *Libre Esthétique* quelques œuvres exquises en pâte de verre, achève en ce moment le monument Corot. Il se compose d'une stèle en marbre blanc surmontée d'un médaillon de Corot, grandeur nature, en pâte de verre. Sur la face antérieure, incrusté dans le marbre, sera le bas-relief principal représentant dans un paysage irrégulier trois figures allégoriques : les nymphes des eaux et des bois et le poème pastoral. Au-dessous, la palette carrée du paysagiste. Sur les deux faces latérales, le Jour et la Nuit, également en pâte de verre. Derrière, un *volumen* sur lequel seront inscrits les noms des principaux chefs-d'œuvre du maître.

MAISON D'ART

Le mardi 15 décembre, Exposition particulière; le mercredi 16, Exposition publique suivie de vente le jeudi 17, à 2 heures, d'œuvres choisies de :

L. ARTAN. — ASSELBERGS. — H. BOULENGER. — H. DE BRAECKE-LEER. — DIAZ. — Th. FOURMOIS. — GÉRICAULT. — HENNER. — HEYMANS. — MONTIGNY. — Alfrad STEVENS. — Joseph STEVENS. — Eug. SMITS. — JAN STOBBAERTS. — A. VERWÉE. — VOLLEN, etc., etc.

Experts : MM. Félix Gérard (Paris) et Emile Gérard (Bruxelles).

Notaire : M. Albert Richir (Bruxelles).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, etc.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHO
NÉ 1384. **N. LEMBREE**
& BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE &

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

CH.-L. CARDON ET A.-J. WAUTERS. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — CONFÉRENCE DE M. CAMILLE MAUCLAIR. — THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. *Edouard Brandès*. — J.-H. ROSNY. *Un Double Amour*. — LE CHATEAU DES COMTES A GAND. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Les Charmeurs, Javotte*. — THÉÂTRE MOLIERE. *Les Erreurs du Mariage*. — EDOUARD STRAUSS AUX NOUVEAUX CONCERTS DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

Ch.-L. CARDON et A.-J. WAUTERS

Le Remaniement des Musées de Bruxelles.

Force et Beauté d'une idée juste et grande mise en œuvre avec obstination et enthousiasme !

Deux hommes, ceux dont les noms fleuronnent, en titre, cet article, écœurés de l'arrangement suranné des tableaux dans le Musée de Bruxelles, irrités de l'anéantissement réciproque de tant de belles œuvres par le voisinement déréglé qu'on leur infligeait, persuadés qu'il suffirait de les serrer avec goût et intelligence pour en faire jaillir la splendeur amoindrie, se sont mis, il y a quelques mois, en campagne pour bouleverser et rétablir dans un ordre nouveau ces foyers, à demi éteints, de coloris et d'émotion.

Et ce fut un travail rude et énorme, tant par le mau-

vais vouloir et l'inertie des habitudes, dont il fallait rompre les rangs, que par les difficultés de parvenir à un remaniement attestant par l'évidence des résultats qu'il ne s'agissait pas d'une fantaisie mais d'un devoir esthétique longtemps attendu, enfin accompli et désormais incritiquable par son éblouissance.

Allez au Musée de Bruxelles ! Et dans cet ensemble de salles aux parois transformées, mettez-vous en présence de l'œuvre réalisée. La discussion n'est plus possible. Qu'il s'agisse du cerveau raffiné de l'esthète ou de l'esprit simple qui s'abandonne aux impressions de l'Instinct, l'extraordinaire valeur de la transformation s'affirme, en sa beauté, en sa santé, en sa salutaire et émouvante utilité.

Et c'est un sentiment d'admiration et de reconnaissance qui vous prend pour ces deux vaillants osant risquer cette entreprise. On croirait que des géants se sont chargés de cette affaire, traitant les Rubens, les Devos, les Snyders, les Rembrandt comme un gigantesque jeu de cartes, pour une partie glorieuse, les mêlant, les battant et procédant à une donne nouvelle rétablissant le point et écartant toutes les tricheries.

Ah ! que c'était peu aisé ! Quelle audace, quelle énergie et quelle opiniâtreté il a fallu ! Pensez que les toiles couvraient des places considérées comme définitives, grâce à d'innombrables années d'occupation sous l'œil terne des bonzes de l'Administratif. Qu'il s'agissait de

faire aux arrangeurs précédents l'injure de démontrer *par le fait*, comme d'horribles anarchistes, qu'ils s'étaient mis le doigt dans l'œil jusqu'au nombril et même au delà. Que des timorés tremblants criaient que si l'on remuait certains tableaux, vieux de trois siècles de poussière, ils tomberaient en miettes comme des cadavres exhumés. Que toute la horde des préjugés, des routines, des blagues solennelles, sous la conduite des Joseph Prudhomme, des Bouvard et des Pécuchet, des Tribulat Bonhommet et des Rois Ubu du Doctrinarisme artistique, se levait menaçante, grinçante et jaspante pour empêcher ces révolutionnaires d'accomplir leur mauvais dessein!

Inébranlables à l'égal de Castor et Pollux, MM. Cardon et Wauters persistèrent. Ils surent trouver les paroles qui dénouent les liens des choses prisonnières des invétérations. Les forces secrètes dont les ressorts souterrains font mouvoir les visibilités conspirèrent avec eux. Ils trouvèrent aussi, miracle! parmi les gardes-du-corps qui font le service officiel de l'Art, quelques téméraires imprévus qui proclamèrent qu'ils avaient raison : le grave et cérémonieux M. Beernaert, le jovial et fringant M. De Bruyn. Les traînardes de cette troupe, qu'on pourrait nommer par antiphrase les cheveu-légers, durent céder et la démolition du vieil échafaudage commença.

On a pu assister, durant des semaines, aux efforts fiévreux des deux iconoclastes. Il fallait les voir dans les salles, présidant au décrochement des œuvres, calculant les points de vue et les reculées, harmonisant les coloris, campant au premier plan les belles choses, reléguant vers les frises les médiocres, intensifiant le magnétisme de celles-là, réduisant celles-ci à n'être qu'un remplissage utile, un simple tissu connectif, un protoplasme destiné à faire valoir les autres, allant, venant, courant, poussiéreux, transpirant, passionnés, s'éreintant dans l'allégresse de leur superbe mission. Oh! quel reconfortant spectacle de les rencontrer là, exaltés, verbeux, infatigables, sinon dans leur corps, au moins dans leur ténacité morale et la confiance dans le but auquel ils s'acharnaient.

Merveilleux artisans d'un excellent ouvrage! Jardiniers des parterres, vigneron des vignes artistiques! L'affreux collectionnement côte à côte, les rangées bêtes des toiles mises à la file comme les livres d'une bibliothèque mal soignée, les rapprochements ridicules et hurlants, les étalages pareils à ceux des salles de vente vulgaires, tout cela a été ravagé, balayé, escarboté. Et, vraiment, c'est une résurrection!

Les tableaux, dans un musée, sont comme de beaux mots dans la langue. Comme ceux-ci, ils ont leur valeur propre, leur splendeur, leur musicalité, leur harmonie. Ils chantent des phrases par leur agencement heureux, ils forment une orchestration sublime quand ils appa-

raissent dans l'ordre divin de la Beauté. Ils deviennent, au contraire, un affreux patois quand on les mélange au hasard de l'inconscience esthétique

Le Musée de Bruxelles patoisait. Il parlait au spectateur un lamentable jargon. MM. Wauters et Cardon y ont introduit les prescriptions du goût le plus élevé et du plus grand style. Il est, grâce à eux, devenu mélodieux et résonne tel qu'un grand orgue riche des jeux de tuyaux les plus sonores, les plus pathétiques, les plus puissants ou les plus doux.

Nous avons déjà signalé dans l'Art moderne l'admirable résultat obtenu par leurs efforts. Une récente visite, et son charme invincible, nous induit à revenir sur le service immense qu'ils ont rendu à l'art belge, le plus grand, certes, depuis des années. Ils ont fait du Musée ancien de Bruxelles le type de l'aménagement esthétique. Ils ont été des joailliers présentant en toute leur beauté les pierres précieuses qui y abondent et dont le plus grand nombre étaient invisibles ou amorties dans leur éclat. Ils ont restitué sa fraîcheur et toute sa portée à cet axiome : qu'une œuvre d'art veut une lumière, une place, un voisinage déterminés; que le goût sait les découvrir et que c'est agir en sauvage que de ne pas tenir compte de ces facteurs essentiels. Et non seulement ils ont été les apôtres de cette vérité, mais, chose infiniment plus délicate et plus ardue, ils ont montré qu'ils avaient le tact parfait et rare, indispensable pour la réaliser pleinement.

Actuellement ces deux dévoués s'occupent du Musée moderne. Voilà qui sera plus intéressant encore, car la matière première n'y est pas aussi belle et la lutte avec ce qui ne vaut rien, avec l'amas des toiles acquises sans discernement ou par complaisance sera violente. Puis viendra le Musée de sculpture. Ici le tour de force atteindra les limites extrêmes de la virtuosité, car la pauvreté de ce magasin de tailleur de pierres est légendaire et le triste aquarium où gisent ces froids et funéraires objets sur leurs stèles monochromes est navrant. Bon courage! Bon courage! Pour l'Art et pour le Beau! Et que les sympathies publiques accompagnent les aventureux pionniers et les soutiennent sans réserve!

AU CERCLE ARTISTIQUE

Une collection nomade de maîtres anglais, réunie en vue d'une tournée en Amérique par un marchand de tableaux parisien, a été happée au passage par le Cercle artistique. Pour ceux de nos concitoyens que les affres du mal de mer retiennent de ce côté de la Manche, c'est une révélation. Les noms de Turner, de Reynolds, de Gainsborough, de Lawrence, de Constable, de Bonington, de Raeburn flambaient pour la première fois, croyons-nous, sur un catalogue bruxellois, tout au moins réunis. Et l'aspect d'ensemble de cette National Gallery en réduction est instructif et intéressant.

Les esthètes intrépides que la traversée d'Ostende-Douvres ne retient pas dans leurs curiosités inquiètes n'éprouveront, il est vrai, à voir cet assemblage quelque peu hétéroclite d'œuvres et de noms illustres, qu'une jouissance mitigée. Quelques toiles s'imposent, dominatrices. Mais le dénombrement est vite fait, et sans discussion. Le reste est médiocre, et pis que cela. A voir les Morland, les Harlow, les Romney, les Jackson, les Beechey, les Hoppner, les Wyllie rassemblés pour l'ébaudissement des yankees, on dirait d'une exposition rétrospective de l'atelier Wappers et de ses élèves. Même coloris bitumeux, même superficialité, même mollesse de dessin. De la peinture pour tir à la carabine ou devant de cheminée. Des « portraits d'ancêtres » à tant la demi-douzaine, pour châteaux de province, tels qu'en alignent sur les trottoirs les marchands de bric-à-brac entre un samovar et un narghilé. Le triomphe d'Herbo. La revanche de Broerman. Mais quoi ! C'est le « jaré anglais », comme disait si drôlement Crommelynek à l'Alcazar, dans son costume de « boutons ». Et il y a des gens qui s'épongent d'admiration devant ces horreurs.

Il y a heureusement au Cercle artistique cinq ou six œuvres supérieures, qui sauvent l'exposition et lui donnent une valeur d'art. En premier lieu, la toile de Turner, *Fusées et lumières bleues*, l'une des plus belles marines de l'artiste. Cette composition, d'un mouvement prodigieux et d'une couleur adorable, peut soutenir la comparaison avec les œuvres les plus célèbres de la National Gallery. « C'est babylonien ! » disait devant elle Constantin Meunier, ébahi de l'audace et de l'harmonie de cette toile déconcertante.

Reynolds est représenté, entre autres, par une petite tête de femme (n° 47) aux cheveux poudrés, vraiment exquise de grâce et de fraîcheur, par le portrait de lady Anstruther (n° 42) dont le coloris délicieux rappelle les plus fines compositions de Greuze, par un grand portrait traité dans un caractère décoratif et non sans quelque sécheresse, de l'évêque de Rochester, par le portrait de lady Londres et celui du duc de Huntingdon en habit bleu de roi. Tout cela ne vaut pas, sans doute, *Robinetta*, les portraits du Révérend G. Huddesford, de J.-C.-W. Bamfyde, de lord Ligonier dont le radieux éclat nous éblouissait, la semaine dernière encore, parmi les chefs-d'œuvre accumulés à la Galerie nationale. Mais ces quelques toiles donnent tout au moins une idée de l'art du grand peintre anglais et méritent une étude attentive.

Deux Gainsborough de second ordre, mais captivant malgré tout par l'intensité de vie qui s'en dégage, un Lawrence médiocre, des esquisses de Bonington apparentées à Gallait et à Leys complètent, avec quelques très beaux paysages de Constable, l'élément attrayant du salonnet. Les paysages de Constable, surtout, plaisent par la belle ordonnance des plans, par l'habile dégradation des valeurs, par la sûreté du dessin et la maîtrise de l'exécution. Dans l'un d'eux, qui exprime en des tons riches et veloutés un intérieur de forêt, il est aisé de retrouver toutes les qualités qui placèrent dans la suite l'école française du paysage au premier rang. Rousseau, Daubigny, Courbet ne pourraient renier leur parenté spirituelle avec le maître qui sut, le premier, se libérer des conventions et des préjugés pour aborder franchement l'étude directe de la nature et en exprimer avec un art supérieur les secrètes beautés.

Conférence de M. Camille Mauclair

Chacun a dans son âme un jardin de charité où des figures de femmes, les unes lointaines : Phèdre, Hélène, Salomé, Béatrice,

Laure, Juliette, Miranda, Desdemone, les autres contemporaines : Ligeia, Bérénice, Maleine, Mélisande, Aglavaine et celles d'Ibsen et celles de Wagner et celles de Villiers de l'Isle-Adam, en des attitudes charmantes ou tragiques pour le plaisir et la joie ou la douleur et la tristesse, continuellement évoluent. La femme est entre le rêve et la vie une admirable statue idéale que dressent les poètes. Elle est toujours la même, elle est d'une banalité nécessaire parce qu'elle accomplit comme la terre l'œuvre de la création la plus profonde et la plus élémentaire. L'homme reste le même aussi, mais il varie. La femme ne varie pas. Tout au plus, grâce à des toilettes diverses, grâce à des attitudes suivant les climats et les siècles, donne-t-elle l'illusion du changement. Mais ce sont là des détails qui n'importent guère et auquel une psychologie perspicace ne doit point s'attacher.

Dans une fête récente d'actrice moderne où l'on vit une capitale entière se projeter en admirations et en louanges, qui donc n'a songé à l'apothéose qu'aux temps de Périclès Athènes agita devant les pas de Phryné? Charlotte Corday ne fait-elle point le même geste que Judith? Et les Aspasic et les Salomé ne se multiplient-elles point effrayamment en notre temps? Les femmes restent identiques. Il n'y en a qu'une : elle porte plusieurs noms.

Celles-ci et quelques autres opinions ont été développées par M. Camille Mauclair, mercredi dernier, au *Cercle artistique*. Bien qu'au début de sa causerie, celui qui parlait prétendit n'avoir rien à dire, il a exposé en un langage clair, précis, facile et fin cette suite d'aperçus, dont le moindre charmait tous ceux que les féministes systématiques dégoûtent d'une des plus intéressantes croisades de notre époque. La souplesse, le don des mots nuancés et justes, l'élégance aisée de la forme ont valu à la causerie de M. Camille Mauclair l'unanime applaudissement final.

THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART

Edouard Brandès.

Edouard Brandès, le plus grand auteur dramatique danois, est né à Copenhague en 1847. Il est le frère de Georges Brandès, le célèbre critique du Nord qui a écrit le monumental ouvrage qualifié : *Les Grands Courants de la littérature au XIX^e siècle*.

Le théâtre de Brandès compte huit pièces. Les moyens employés y sont simples et si l'on n'avait abusé du mot *réalisme*, on pourrait proclamer Brandès réaliste à la manière de Henry Becque.

Le *métier* cher à Sarcey n'a pas de secret pour Brandès, dont les études critiques sur l'art dramatique scandinave et français sont très approfondies. La qualité primordiale de l'écrivain est la sobriété dans le style. De plus, il est à remarquer que ses sérieuses études et aussi son scepticisme ont épargné à Brandès des tentatives trop hardies ou des essais trop novateurs. Jamais, en effet, il n'est sorti des limites de son art.

En passant en revue les principales pièces de ce théâtre, on verra combien modernes elles sont et dans chacune on trouvera posés quelques-uns des problèmes qui préoccupèrent le plus les esprits élevés de ce temps.

Brandès débuta par les *Remèdes*, comédie en trois actes.

Tout l'intérêt de cette pièce porte sur les difficultés existant entre médecins, l'un allopathe, l'autre homéopathe. La pièce est symbolique à la manière d'Ibsen : au lieu d'homéopathie lisez théologie, au lieu d'allopathie, libre pensée.

La théologie est battue, et dans le raisonnement suivant elle cherche un dernier refuge :

D^r EGGERT. — Entre nous, tu crois à l'homéopathie?

D^r LEUNING. — Oui, comme à la mythologie; me crois-tu devenu idiot?

D^r EGGERT. — Que fais-tu donc prendre à tes malades?

D^r LEUNING. — Je leur offre la consolation, Eggert, la félicité de se sentir consolés. N'est-ce rien? Qu'importe si le médecin a foi dans ses remèdes, quand le malade lui, a confiance et guérit réellement par la foi? Pourquoi ne pas rendre les hommes plus heureux, même par des illusions?

Toute la pièce se trouve dans ces lignes et le symbolisme est d'autant plus saisissant que l'auteur expose simplement les faits et les laisse parler seuls.

Après les *Remèdes* vint *Terre mouvante*, pièce trop exclusivement danoise pour avoir un intérêt pour nous. Ensuite *Une Visite*, qui fut représentée dans notre traduction au théâtre des Escholiers et au théâtre Mondain, à Paris, et qui passionna la grande critique.

D'un bout à l'autre, *Une Visite* est techniquement parfaite : elle met en scène trois personnages seulement et en un même salon, dans un court instant, deux destinées sont complètement bouleversées; naturellement, sans effort, une des questions les plus délicates de l'éthique, les relations entre les sexes, a été agitée devant nous.

La scène est au château de Neergaard. Neergaard est au salon avec Florizel, sa jeune femme; leur enfant dort dans la chambre voisine. Le mari est un égoïste, un blasé qui rappelle le mari de Nora dans la *Maison de poupée*; il n'a été ni pire ni meilleur que les autres; oisif et riche, la vie lui a paru vide, il s'est marié avec une fille pauvre et il aspire seulement au repos. La femme, c'est la fille d'un professeur pauvre; nerveuse, elle a des accès subits de gaieté et de tristesse. Jeune, elle a souffert : « C'était si douloureux d'être la plus pauvre parmi ses compagnes. » Mais maintenant elle est heureuse auprès de son mari qui la gâte et qu'elle aime.

Cependant cette Florizel a eu avant le mariage une triste aventure : elle a été la victime d'un séducteur qui l'a surprise et demi-violée. Le don Juan est l'ami de jeunesse du mari et il arrive inopinément. Il s'appelle Repholt; c'est le viveur danois peint avec une sûreté de main étonnante.

Rien de plus poignant que la présentation de Repholt à Florizel. Tous deux dissimulent leur émotion en présence du mari à qui Repholt vient imprudemment de conter son aventure, ne pouvant s'imaginer rencontrer son inconnue en cet endroit. Après dîner l'amant reprend son sang-froid et se trouvant seul avec Florizel, cherche de nouveau à ressaisir cette femme, mais belle de colère et de honte, frémissante, elle le repousse avec dégoût.

Le mari découvre facilement son malheur; d'abord il songe à tuer l'indigne ami; puis simplement le chasse et s'abandonne à une indicible douleur. Vient l'explication des deux époux. Neergaard veut chasser sa femme, mais elle lui expose d'une façon si sincèrement saisissante comment elle fut victime et comment la honte l'empêcha d'avouer sa faute, que le mari, après avoir longtemps lutté, finit par dire :

« Peut-être ma douleur est-elle plus grande que ta faute; reste, Florizel, je n'ai pas le droit de te chasser. »

On le voit, la thèse de Brandès c'est l'égalité absolue des sexes devant la morale.

Mais poursuivons. Edouard Brandès se montra plus artiste encore dans sa magnifique pièce *Sous la loi*, l'œuvre capitale de l'auteur représentée au théâtre d'Appel dans notre traduction.

En voici l'action :

Le capitaine Gerhard, marié et père d'une grande fillette, a quitté l'armée et s'occupe de géographie et de voyage.

Oisif, il rencontre une séduisante jeune femme, Hélène, spirituelle et très libre. Elle a subi *les souillures du mariage*, car son mari, devenu fou, l'a fait horriblement souffrir par sa bestialité. Elle a soigné cependant cette brute jusqu'à son internement dans une maison d'aliénés. Seule maintenant avec une famille égoïste, elle rencontre Gerhard et ils s'aiment. Après avoir longtemps souffert du mensonge que leur imposait leur liaison, ils décident de tout avouer à la femme légitime et de s'enfuir.

Mais alors l'épouse, jusqu'alors douce, se dresse dans une éloquente douleur et mettant sa fille entre les fugitifs, essaie de faire vibrer en Gerhard le sentiment paternel. En effet, celui-ci recule devant le mal qu'il va faire à son enfant. Il abandonne Hélène et la laisse en présence de son mari fou et gâteux qu'on vient de ramener à la maison et tous deux, Gerhard et Hélène, retombent victimes de *cette loi* dont ils ne peuvent s'affranchir.

Entre *Une Visite* et *Sous la loi*, parmi d'autres œuvres Brandès a écrit les *Fiançailles*. Cette pièce sera représentée ce soir et demain à la Maison d'Art, dans notre traduction; nous n'en parlerons donc qu'avec une extrême réserve. Nous dirons seulement que c'est une étude très fouillée de l'adolescent épuisé par l'éducation officielle, par cette course aux examens, aux certificats qui rend l'homme incapable dans la lutte pour la vie et lui enlève toute originalité comme toute volonté.

En somme, dans l'œuvre importante que je viens de brièvement analyser, ce que je n'ai pu exprimer, c'est la vérité de tous ces portraits si finement peints, c'est la vie de ces types absolument saisis sur le vif, ce réalisme, en un mot, qui rend le talent de Brandès si moderne et qui fait de cet écrivain un grand artiste.

V^o DE COLLEVILLE

J.-H. ROSNY

Un Double Amour, Chailley, éditeur, Paris.

Un livre de plus, et non des moins beaux, à ajouter à l'œuvre qu'édifient chaque jour ces probes et puissants constructeurs littéraires, MM. Rosny.

Un drame de la vie affective où les personnages attirés, acculés en des impasses — psychologiques, se rencontrent, se heurtent, se prennent ou se repoussent, renaissent ou succombent selon le gré de forces éternellement indomptables, l'Amour, le Gain, la Mort.

Pauvres êtres qui possèdent la richesse sans la santé, l'ambition sans la richesse, l'amour sans l'approbation, la beauté sans l'indépendance, ils luttent éperdument contre leur destin, et rien n'est plus prenant que cette misère.

Un don est commun à tous : l'intelligence qui leur permet l'analyse, le choix des arguments, l'élimination des moyens équivoques, même un certain pouvoir directeur sur leur dominante. Tous se sentent vivre intensément, prennent conscience d'eux-

mêmes en des débats de vie ou de mort, et douloureusement s'accroissent, se magnifient d'analogies de Nature. Mais la dissolution n'en vient que plus rapide, plus impérieuse.

« Mes jours s'en vont comme la fumée, dit l'un d'eux, commentant les versets du psalmiste. Mon cœur a été frappé, il est devenu sec comme de l'herbe... Je suis comme une ombre sur son déclin... Je veille, et je suis semblable à un passereau qui est seul sur le toit... »

Et le livre, qui est le livre de la fragilité et de la cécité humaines, se ferme sur ces paroles...

Les qualités de J.-H. Rosny ont été trop souvent et judicieusement définies pour qu'il semble utile de les énumérer à propos d'un ouvrage où elles éclatent en traits lumineux, révélateurs, confondants.

Sans doute, *Un Double Amour* retrace une humanité un peu théorique et dont toutes les figures ne sont pas également soutenues; mais combien de livres bâtis sur des « calques » donnent au même degré cette impression de vérité et de beauté? Quel est le livre de l'année où l'on trouve des créations supérieures à celle de Christine, de la mourante Christine?

A ce degré de maîtrise, M. Rosny peuvent s'attarder dans la voie des déductions psychologiques et, selon le mot du cardinal Maury, s'estimer beaucoup s'ils se comparent. Ed. C.

Le Château des comtes à Gand ⁽¹⁾.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Votre correspondant L. A. me demande, dans votre numéro du 13 courant, une affirmation en ce qui concerne la couverture des merlons du châtelet d'entrée. Je m'empresse de le satisfaire et je rencontrerai, en même temps, ses objections à propos des fossés, des meurtrières spéciales et des procédés d'exécution.

1° J'ai cru que par la constatation de l'existence des pierres plates sur les merlons, cette question était écartée. Puisqu'il n'en est point ainsi, j'ajouterai que les dos d'âne signalés étaient obtenus par des tuiles rouges superposées, qui étaient venues remplacer les pierres plates effritées; ces dernières sont, du reste, conformes aux usages du temps, car on peut poser les règles générales suivantes :

Les pierres de couverture des crénelages romains étaient plates et saillantes; pendant le XII^e et une grande partie du XIII^e siècle, elles restent plates, mais perdent leur saillie qui donnait prise aux grappins de l'assiégeant; vers le XIV^e siècle, elles prennent des glacis, parfois couronnés d'un boudin;

2° Les fouilles faites le long de la rue de la Monnaie et de la place Sainte-Pharaïlde ont montré, à l'évidence, que le mur était fondé sur berme ou sur terre-plein; tandis que le déchaussement fait le long de la Lieve a fait constater l'existence d'un fossé. Comme il reste à fouiller la partie de l'enceinte donnant sur la propriété démolie il y a quelques semaines, la question reste ouverte et ne pourra être résolue, en parfaite connaissance de cause, que pendant l'exercice prochain;

3° Les meurtrières se terminant en pointe à l'intérieur n'ont pas disparu, et la tour dans laquelle on les trouve appartient à la partie non restaurée. Du reste, ces meurtrières forment des niches avec banquettes percées et sont évidemment établies à deux fins; elles peuvent donc être considérées comme exceptionnelles;

4° Enfin, quant à la nécessité de tailler à pied-d'œuvre les pierres livrées à l'état brut sur le chantier, ceci est vrai d'une façon absolue, et le procédé préconisé devrait être adopté dans toute restauration.

Cependant le Château des comtes souffre moins qu'un autre

(1) Voir l'Art moderne des 22 novembre, 6 et 13 décembre derniers.

monument des procédés en usage et ce pour la raison suivante :

Les pierres qui doivent être employées à la restauration, sont : les moëllons de Tournai; la pierre appareillée de Tournai; un grès rose extrêmement dur. Le moëllon arrive à l'état brut; le grès est clivé à dimension, et ne pourrait être traité autrement à pied-d'œuvre qu'à la carrière; de sorte que la thèse émise n'est applicable ici qu'à la pierre appareillée de Tournai.

Je crois avoir rencontré toutes les objections de mon honorable contradicteur sur le terrain des faits; c'est le seul sur lequel je désire me placer.

Agréez, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

J. DEWAELE.

Voici la courte réplique de notre collaborateur, qui clôt le débat :

M. Dewaele répond sur des détails d'exécution. Son opinion sur quelques points peut n'être pas partagée par d'autres archéologues. Tout a été dit, croyons-nous, et les conclusions de notre article n'ont pas été attaquées.

Les lecteurs jugeront comme nous qu'il est fort difficile de se rendre compte de ce qu'était un château du XII^e siècle — (M. Dewaele n'y a pas ménagé ses peines) — et presque impossible de le reconstituer avec quelque certitude, d'autant plus qu'une fois relevé de ses ruines, il faudra, pour lui donner sa vraie physionomie, ... le meubler. — Ce sera drôle!

L. A.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Les Charmeurs.

Après les *Deux Billets*, voici les *Charmeurs*, paysannerie en un acte, musique du petit-maitre apprécié et applaudi Ferdinand Poise, dont *Joli Gilles* et les *Surprises de l'amour* ont consacré le nom. Les *Charmeurs* avait été joué jadis, il y a quelque trente ans paraît-il, mais ce petit acte, oublié ou ignoré, a fait l'effet d'une nouveauté et a reçu le meilleur accueil. Pour la musique de M. Poise, qui est un adroit pastiche des partitions de jadis et qui a une agréable saveur archaïque, trente ans (ou la Vie d'un joueur de flûte) ne comptent guère. La partition est apparue pimpante et fraîche, avec son apparence de naïveté qui dissimule traitreusement des trésors d'habileté. Et quant au sujet, qui met en scène une double intrigue dénouée par un double mariage, il est de tous les temps et de tous les pays. MM. Blancard et Caisso, M^{lles} Maubourg et Belia ont joué vivement et allègrement ce petit acte de bon opéra comique, donnant du charme aux mélodies qui le traversent et même quelque esprit au dialogue.

Javotte.

M. Saint-Saëns aurait-il épuisé dans *Phryné* sa gaieté et son entrain? *Javotte*, qui lui succède, est un ballet plutôt mélancolique. On y danse sur des airs très anciens de bourrée et de gavotte, et les pas de M^{lles} Riccio expirent en gestes de plainte.

Trois tableaux un peu languets décrivent, en des scènes rustiques qu'encadrent les décors de feu *Werther*, les amours contrariées de *Javotte*, son triomphe au concours de danse du village et la réconciliation finale.

L'entrée en scène d'un garde-champêtre sur l'air populaire : « Brigadier, répondit Pandore » a, seule, déridé l'auditoire que n'a point paru enthousiasmer cette candide paysannerie. Il serait banal de dire que la musique est écrite d'une main experte, habile à combiner les timbres, à varier les rythmes, à improviser sur des thèmes empruntés au folklore d'ingénieux développements.

On sait que M. Saint-Saëns excelle à ces exercices, et qu'aucun musicien ne connaît mieux que lui son métier. Mais la partition demeure terne, indécise, et n'ajoute rien à la gloire du compositeur de *Samson et Dalila*.

THÉÂTRE MOLIERÈRE

Les Erreurs du Mariage.

Un monsieur de l'Institut, un savant d'antichambre, magnétiseur et microbiste qui aspire « à en être », un peintre symboliste, une belle-mère de bêtise et d'âge également mûrs, une femme bicycliste, une autre casanière, une suivante campagnarde et ignorante ont suffi à M. Bisson pour réussir les *Erreurs du Mariage*. Oh la bonne salade, assaisonnée de rires et pimentée de quelques observations fines ! On y voit un gendre fumister sa belle-mère, se prêter à des expériences de magnétisme et de spiritisme ; un académicien pauvre épouser... des fermes en Beauce, les protozoaires devenir des habitants du Var, Lamartine tirer son nom de la Martinique, Wagner se confondre avec l'auteur de *On m'a volé ma rose*, une chaudière sauter dans le lac du Bourget, des gens s'être dûment mariés en Amérique alors qu'ils ne le sont pas en France...

Au résumé, les *Erreurs du Mariage* sont d'une belle extravagance. On y rit pendant les trois actes et la pièce est très bien jouée par quelques acteurs parisiens. Grand succès et nombreux public.

Richard Strauss aux Nouveaux Concerts de Liège.

M. Sylvain Dupuis, toujours curieux de choses rares et nouvelles, avait depuis plusieurs années déjà initié les habitués de ses concerts à l'œuvre de Richard Strauss. Successivement et plusieurs fois l'orchestre des Nouveaux Concerts avait exécuté *Don Juan*, *Tod und Verklärung*, *Eulenspiegel*. Des sincères, amis d'art jeune et de belles audaces et encore ceux qui, moins épris d'art neuf, et achés davantage par l'habitude aux formes du passé, ne craignent pas néanmoins de s'abandonner aux bouillonnements de la vie et de l'enthousiasme, avaient reconnu dans le jeune compositeur allemand un maître. A chaque exécution nouvelle ils avaient appris à l'aimer davantage, chaque œuvre de plus récente création le grandissait dans leur admiration.

La surprenante intensité de vie dont vibre son *Don Juan*, la tragique expression d'« illumination de l'être par la mort » dans *Tod und Verklärung* avaient remué d'une impression profonde. L'an dernier *Eulenspiegel*, un chef-d'œuvre, était salué tel et on demandait de réentendre au concert suivant ces pages de vigoureuse couleur où, dans une orchestration d'une incomparable richesse, la verve éclate si spontanée, si persuasive.

Or, voici que s'empara de M. Sylvain Dupuis l'heureuse idée d'appeler à Liège Richard Strauss et voici venir le maître.

Avec son vaste front d'imaginatif et ses yeux où du vague et de la pénétration glissent de fascinantes lueurs, jeune, ardent, intrépide il nous est apparu dans la simple attitude du jeune héros sûr de son rêve. Et de la puissance de son geste, dont on ne dira pas l'attractive éloquence, il sema la vie, la persuasion, l'enthousiasme. Il est un chef d'orchestre incomparable, projetant sur tout ce qu'il touche quelque chose de sa flamme.

Jamais la *Symphonie héroïque* de Beethoven ne parut à ce point animée de lyrisme. Chaque partie est mise en valeur avec sa couleur, son dessin particulier. Les sentiments voulus émergent tout naturellement des ensembles avec une lumineuse clarté. C'est d'un relief saisissant. On ne prend plus la peine de penser, on plane dans la mélodie et le rythme et, les dernières notes envolées, invinciblement s'impose à vous le sens que le geste impérieux a voulu.

La souveraine maîtrise de cette interprétation fut acclamée.

Quelle juvénile ardeur, quelle fougue tempétueuse il a imprimées à son *Don Juan* ; de son bâton nerveux il marquait les débordements de passion de son héros et il semblait qu'on le suivait, haletant !

Je ne sais de plus beau spectacle que celui de cet Inspiré, tantôt retenant et apaisant de sa main gauche, tantôt enlevant sous l'irrésistible pression de son geste les masses orchestrales.

Après les exécutions de la *Symphonie héroïque* et de *Don Juan* vint celle de *Ainsi parla Zarathustra*.

Cette œuvre, la dernière de Richard Strauss, jusqu'à ce jour inentendue en Belgique, n'a été jouée que dans deux villes d'Allemagne : Berlin et Cologne. Elle est « librement inspirée » de Fried. Nietzsche ; le compositeur ne s'est pas enfermé dans le poème du philosophe, il l'a pénétré de sa personnalité, l'enflammant de ses inquiétudes et de ses aspirations.

Un critique allemand très érudit, Otto Lessmann, écrit de *Zarathustra* : « Je tiens cette œuvre pour la borne (sur le terrain de la musique purement instrumentale) qui s'élèvera loin au-dessus de tout ce que notre époque a produit. »

Et vraiment qu'admirer le plus de la hardiesse de la conception ou de la perfection de la réalisation ? A ces hauteurs le vertige prend les âmes. On se sent enveloppé de quelque chose d'immatériel comme le souffle divin de Shakespeare. Le génie a rayonné. On analyse mal ce que l'on éprouve, on ne descend plus à la discussion.

Zarathustra, c'est l'âme humaine qui cherche à se dégager des attaches qui la lient au monde, qui tend — en s'isolant de toute ambiance — à la pleine possession de son « moi », en laquelle seulement réside la suprême quiétude.

Pour atteindre le but cette âme sera troublée de tous les fugaces désirs des hommes, ravagée par toutes les inquiétudes.

Au début c'est le chaos, et rien n'est plus émouvant que cette entrée — confiée à l'orgue et aux instruments graves — par laquelle Richard Strauss suscite la vision de l'univers. Alors surgit le désir de connaître. La religion d'abord, les passions ensuite attirent et retiennent l'homme. Mais tout cela n'est qu'illusions bientôt déchirées et le « chant du tombeau » s'élève rythmant la douleur aigüe des cruels déchirements.

Vers la science il cherche un refuge. Cet épisode, traité dans le style fugué, est d'une impressionnante gravité ; plus vaine encore est la courte satisfaction qu'il y puise, et l'éternelle lutte des aspirations et de la Nature, traduite par les thèmes qui s'entrecroisent, de reprendre avec plus d'apreté. Le thème du désir renaît en un appel plus pressant, plus désespéré et voici que peu à peu se fait l'apaisement ; avec la danse symbolique qui se précise, se rythme toujours davantage, apparaît la délivrance. Doucement, lentement la danse s'éthérise, se fluidifie, montant en fine spirale et c'est l'affranchissement, l'épanouissement du « moi », son exaltation vers la suprême Beauté harmonique, cependant que les notes sombres marquent encore l'inéluctable persistance des voix de la Nature immuable.

Beaucoup serait à dire de *Zarathustra* ; il faut se borner. Cette œuvre est grandiose ; sa réalisation demandait un maître d'une inspiration et d'un art qui ne fléchissent point.

Ce maître fut Richard Strauss. L'inspiration de Richard Strauss est comme son art de source intarissable, la richesse de son instrumentation comme la fécondité de sa pensée ne s'épuise pas. En est-il un second qui possède une science instrumentale aussi sûre, de telles souplesses de rythmes, un pareil don de pittoresque ?

Le passage à Liège de Richard Strauss restera pour tous la plus grande manifestation d'art de ces dernières années. Le Maître a donné à ceux qui l'ont approché et, durant quatre jours, ont suivi son travail de préparation, l'impression du génie qui vivifie, fortifie et laisse par derrière lui perdurer une longue traine d'éblouissante lumière.

Qu'il nous soit maintenant permis de dire à M. Sylvain Dupuis toute notre gratitude pour la grande joie que son instinct d'artiste et sa belle abnégation de chef nous ont procurée.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche. On y exécutera la *Passion* selon saint Matthieu de J.-S. Bach.

La durée de cet ouvrage excédant de beaucoup la longueur ordinaire des matinées musicales, le chef-d'œuvre de Bach sera exécuté en deux séances, qui commenceront à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de relevée avec un intervalle de deux heures environ.

Pour rappel, le deuxième spectacle du Théâtre de la Maison d'Art aura lieu ce soir, dimanche (répétition générale), et demain, à 8 h. 1/4. Au programme : *Les Fiançailles*, pièce en deux actes d'E. Brandès (première représentation); *Le Coup de grâce*, un acte de Paul Heyse (première représentation), et *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam.

Les principaux interprètes seront : M^{mes} Maguéra, Paulette Debacker et Leroy, MM. Mévisto et Albert Mayer.

La première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée annuellement au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est fixée au dimanche 27 courant, à 2 heures. Elle aura lieu avec le concours de M. Demest, professeur au Conservatoire.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le vendredi 25 décembre (Noël), au salut de 4 heures, sous la direction de M. H. Carpay, diverses œuvres de Vittoria, Josquin De Près, Palestrina, Hændel et Nanini, ainsi qu'un *Tantum Ergo* en plain-chant. L'organiste, M. De Boeck, fera entendre des compositions de J.-S. Bach, de Hændel et d'A. Guilmant.

Un confrère qui, sous prétexte de critique, érase toutes les semaines quelques parterres artistiques, feint de croire que nous nous sommes, en la reproduisant, moqués d'une de ses phrases. Nous aurions vraiment trop à faire si nous voulions essayer de corriger le patois dont il se sert, et amuser nos lecteurs aux dépens de sa syntaxe. Nous nous sommes bornés à épingler cette observation, vraiment digne, n'est-ce pas, d'une feuille qui prétend représenter les intérêts fédérés des artistes : un compositeur a tort quand il intercale dans un opéra un ballet dont il a pris la musique dans d'autres de ses ouvrages. Mais quand le compositeur est mort, le procédé peut être admis pour ajouter à son œuvre un ballet qu'il n'avait pas jugé utile d'y intercaler.

C'est de vous, cher confrère, que nous nous sommes moqués, et non de la construction vicieuse de votre phrase. La voici, au surplus, dans toute sa saveur, puisqu'une coquille l'a, d'après vous, défigurée dans la citation qui en a été faite : « Cette mode d'introduire dans certains opéras des ballets dont la musique est prise à tort et à travers dans le bagage d'un compositeur et n'ayant aucun rapport avec celle de la pièce, n'est pas à encourager. Tout au plus peut-on l'admettre pour les œuvres des compositeurs décédés, auxquelles on veut ajouter un ballet que l'auteur n'avait pas jugé utile d'y intercaler. »

C'est ce que vous appelez la « phrase originale ». La seule originalité qu'elle décèle, c'est votre façon de comprendre le respect dû aux œuvres d'art. *Quod erat demonstrandum.*

La première séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Le programme se composera d'une conférence de M. Octave Maus sur Vincent d'Indy et d'une audition d'œuvres de ce dernier, exécutées avec le concours de l'auteur, de M^{lle} J. Duthil, cantatrice, de MM. Dequenne, ténor, E. Bosquet, pianiste, A. Dubois, violoniste, A. Gietzen, altiste et E. Doehaerd, violoncelliste. Ces artistes interpréteront le Quatuor pour piano et archets, le deuxième tableau (*l'Amour*) et le Cortège des métiers (*la Fête*) du *Chant de la Cloche*, le *Lied* pour alto et les *Tableaux de voyage* pour piano.

THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le spectacle actuel, composé de *Godefroid de Bouillon* et *Ahasvérus*, attire la foule au joyeux théâtre de la rue aux Choux. Le succès de celui-ci s'affirme cha-

que jour davantage. Lundi dernier, M. Valère Mabille eut l'idée ingénieuse et vraiment artistique d'y réunir une élite d'invités pour qui fut donné un « spectacle de gala ».

Le cabaret du rez-de-chaussée, transformé en buffet élégant, vit pour la première fois affluer les habits noirs, les épaules nues et les diamants. Et ce furent, durant toute la soirée, des rires et des applaudissements ininterrompus qui consacèrent définitivement la célébrité de M. Lemesre et de ses joyeux camarades.

Un avocat du Barreau d'Anvers, M. Auguste Dupont, chez qui la musique est une tradition de famille, a fait représenter la semaine dernière au *Cercle Artistique*, en l'honneur des membres de la *Fédération des Avocats*, un petit drame musical, philosophique et symbolique, dont il a écrit le poème, composé la musique et fort joliment dessiné les minuscules personnages — il s'agit d'un spectacle d'ombres, dans le genre de ceux du *Diable au corps*. En cinq tableaux : *Le Dragon*, *le Mont-Aventin*, *la Jacquerie*, *la Terreur* et *le Feu*, il a peint la marche de l'humanité vers la catastrophe finale :

Ce qui passa
Du chaos en feu vibrant
Dans le temps et dans l'espace,
Par le feu purifiant
Au chaos retournera :
Telle est la loi.

On a fait grand succès à l'œuvre et à l'auteur.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu, à Verviers, le premier des trois grands concerts symphoniques que nous avons annoncés. Il sera donné sous la direction de M. L. Kefer et avec le concours de M^{lle} Bréma et de M. Ed. Deru.

Un de nos amis a vu, il y a quelque temps, dans son charmant et fantastique cottage de la *Demi-lune*, à Corbeil, le grand artiste Félicien Rops tout à fait remis de l'indisposition grave qui avait inquiété dernièrement ses amis. Il a pu s'assurer que l'auteur des *Diaboliques* est, de cœur et de talent, aussi jeune que jamais.

Les dessins et les croquis dont il vient d'illustrer la *Légende de saint Nicolas* et les *Contes d'Yperdamme* d'Eugène Demolder prouvent que nous pouvons encore attendre de Rops de nombreux chefs-d'œuvre. Il vient de partir pour Hyères, où il passera l'hiver.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 21 décembre. — M. VAN DE VELDE. L'histoire de la philosophie du livre (première conférence). MARDI, M. EEKHOU. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures, M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — MERCREDI, M. L. GUMPOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

M. Eugène Ysaye vient de quitter Bruxelles pour une courte tournée de concerts à l'étranger. Le 10 décembre, il a joué à la *Philharmonie Society* de Birmingham; le 18, à Dresde; demain, il sera à Lyon; le 23, à Marseille d'où il reviendra directement à Bruxelles pour diriger, le 26, une répétition d'orchestre en vue du second concert de la Société symphonique, et il repartira le lendemain pour Nancy, où il joue le 28 décembre dans un concert du Conservatoire et donne, le 29, une séance de musique de chambre avec son Quatuor. On ne dira pas que l'illustre artiste se repose sur ses lauriers!

Un nouveau-né, auquel nous souhaitons vie et santé, le *Journal littéraire*, paraissant le samedi, à Verviers, sous la direction de M. L. Junker. Bureaux : rue Spintay, 84. Abonnements : 5 francs par an.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES
ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies
de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :
MALLARMÉ, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384
N. LEMBREE
BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : Ou traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

H. FIERENS-GEVAERT. *Essai sur l'Art contemporain.* — FERYAAL. *Action musicale*, par Vincent d'Indy. — THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — AU CONSERVATOIRE. *La Passion selon saint Mathieu.* — À LA MAISON DU PEUPLE. *Première séance de la Section d'Art.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les tableaux du prince Sciarra.* — PETITE CHRONIQUE.

H. FIERENS-GEVAERT

Essai sur l'Art contemporain, petit in-8° de 175 pages et titre
Paris, Alcan (Bibliothèque de Philosophie contemporaine).

Voici un nouveau Critique d'art qui prend relief en Belgique, avec une amplitude de vues et une sérénité de style qui commandent une vive attention.

On sait qu'en ce métier difficile, d'une si haute portée esthétique et d'une si intense influence sur les artistes et le public, le très regretté Francis Nautet avait atteint chez nous les paliers supérieurs. On sait qu'actuellement Verlant, Krains, de Haulleville et quelques autres y apportent, avec une virtuosité, des méthodes et des mérites divers, mais toujours remarquables, une bonne volonté, une impartialité et une ingéniosité en accord avec cette difficile mission de Juge et d'Éducateur.

Mais on sait aussi ce qu'est, en général, dans les journaux et les petites revues, la critique d'art ! On en connaît la superficialité, l'étourderie, l'ignorance et, trop souvent, hélas ! l'ignominie et la bassesse. Là, à de rares exceptions près, il n'y a que partis pris et rancunes. Là, on dépose dans les comptes rendus le résidu des parlottes de taverne, l'arrière-faix des haines et les rancœurs fielleuses des fessées reçues *coram populo*. Là, on n'a pas la préoccupation noble d'aider à l'avancement de l'Art, à sa diffusion plus rapide dans les masses, à son dégagement comme force sociale directrice et salutaire au-dessus de toutes les autres, consolatrice, exaltante, invigorante. On ne pense qu'à la nuisance possible contre les ennemis qu'on redoute, contre les rivaux qu'on voit surgir, contre les athlètes dont le poing trop lourd ou le fouet trop cinglant ont fustigé ou assommé, impitoyables. On ne pense, on ne pense, en prenant la plume, qu'au coup de couteau à donner dans le dos à l'adversaire irrémédiable, ou, les coups de couteau de ce genre ne tuant, n'égratignant même plus, aux ordures à ramasser dans l'égoût pour essayer d'en salir les trop invulnérables vainqueurs.

Le Livre dont le titre est en tête de cet article est un effort puissant pour retirer de ces luttes méprisables l'esprit public et le détourner des empoignades, des coups de savate et des crépages de tignasses qui tapagent à l'avant-scène des baraques où se désarticulent les

bateleurs de la Littérature. Il apparaît en firmament lunaire et de neige au-dessus d'une curée de chacals affamés et hurlants.

Déjà, à diverses reprises, M. H. FIERENS-GEVAERT a publié des articles isolés sur les questions esthétiques et nous avons signalé sa maîtrise naissante. Il y semblait avoir le sain dégoût des personnalités amoindrisantes, une tendance élégante et aisée vers les généralisations de haut vol, un besoin de contempler l'Art en ses sommets à travers la limpidité d'une atmosphère de pensée sans miasmes. Il se dégageait des étroitesse d'école. Il manifestait, avec clarté, sa belle inclination à croire que le charme le plus énergique des choses esthétiques est dans leur variété même et dans l'ubiquité séduisante de leurs interprétations.

Son ESSAI SUR L'ART CONTEMPORAIN est l'épanouissement de ces qualités d'élection alors germantes. D'un bout à l'autre, à travers de vastes et vermeils paysages d'intellectualité pure, elles s'affirment, ornées de la tunique aux teintes reposantes d'un style calme et fort. C'est la grande allure de la Critique philosophique des esprits élevés, recherchant, avec une obstination nourrie d'impartialité et de bon vouloir, les lois souveraines immuables cachées sous la diversité et le bruit des phénomènes, conductrices mystérieuses, symboles de l'éternel dans l'actuel, pareilles aux eaux marines profondes, bases immobiles et indestructibles à la surface desquelles s'agitent, en leur turbulence, les vagues incessamment renouvelées et incessamment retombantes.

Voici les titres des dix chapitres en lesquels se décompose cette œuvre courte, mais substantielle comme la sève des grands végétaux forestiers. Ils donnent, jalonnant les rives de beaux feux clairs aux teintes rayonnantes, une ample idée du fleuve que l'auteur vous fait remonter avec lui dans une quiétude de réflexions murmurantes et pénétrantes :

I. De la Création de l'Œuvre. — II. De l'Instinct créateur. — III. De l'Évolution de l'Art. — IV. De la Variabilité des Goûts artistiques. — V. Du Don critique. — VI. De l'Utilité de la Critique. — VII. Des Écoles d'Art. — VIII. Du Rôle moral de l'Art. — IX. Du Rôle de la volonté dans la Création artistique. — X. De l'Avenir de l'Art plastique.

Quel décalogue de problèmes essentiels ! Et en quelle belle série logique et dialectique ! Comme ces brèves formules, enchaînant leurs anneaux et se soutenant l'un l'autre, résument bien la dominante des préoccupations présentes ! Comme elles sont un appel tentateur pour décider qui les déchiffre sur le seuil à pénétrer dans l'intérieur du temple pour aller voir s'il contient les vérités, ou les propositions de vérité, qui mettront l'ordre et le repos dans le trouble des idées, hantises invincibles du cerveau de quiconque, en ce temps de controverses

rumorantes et querelleuses, ne peut, malgré la rudesse de cette campagne infinissable, s'empêcher de vivre dans le tourment artistique.

Et, à la lecture, on n'est pas déçu ! On se sent guidé par une âme équilibrée, largement méditative, fort instruite, ayant vu, entendu et conçu beaucoup, s'extériorisant en un style harmonieux, tranquille parfois jusqu'à la sourdine, mais planant toujours au-dessus des perspectives, à des hauteurs où les belliqueuses vociférations des mêlées meurent dans le fondu d'une douceur universelle.

Certes quand on fut, au cours d'une vie longue et bousculée, peu à peu grevé d'inévitables ankyloses psychologiques par les luttes artistiques, et qu'on sent, sous la peau, les nodifications incurables et les cicatrices toujours visibles de ceux qui ont trop combattu, trop affirmé et trop aimé, des désaccords se rencontrent au cours de ces pages ordonnées comme un beau parc architectural. Aussi on se sent pris de la nostalgie des âpres partialités, matrices des résolutions aveugles dont a besoin, souvent, l'accomplissement des grandes choses et l'administration des grands remèdes. L'écueil où il se peut que, plus tard, soit attardé M. Fierens-Gevaert dans ses pérégrinations furtives à travers les océans de la critique, est peut-être dans cette impassibilité, qui risque de devenir quelquefois débonnaire. Mais une telle impression procède-t-elle d'un défaut de l'auteur ou n'est-elle que le signe d'une infirmité du lecteur, soldat revenant des batailleries quotidiennes et décontenancé par un discours aussi imperturbablement pacifique ? Qu'importe ! Abstenons-nous du travers agaçant de trop ratiociner. Un bon livre, cette chose si rare, s'offre à nous, un livre sans fadeur, un livre non pas de fioritures, versiculées ou non, d'amourettes et d'historiettes, de roucoulades à prompt essoufflement, un livre qui ne recommence pas pour la centième fois la même antienne littéraire, un livre paisible et robuste en ses tons sobres qui font penser aux fresques de Puvis de Chavannes. Il faut le lire ! Et paix au lecteur de bonne volonté.

FERVAAL

Action musicale, par Vincent d'Indy (1).

PROLOGUE

La toile se lève sur une antique forêt d'oliviers, de chênes verts et de pins maritimes. Une troupe d'hommes barbares, armés d'arcs et de frondes, attaque tumultueusement deux voyageurs qui luttent en désespérés. L'un d'eux tombe, frappé d'une flèche.

(1) A la veille des représentations de *Fervaal*, dont la première aura lieu au Théâtre de la Monnaie dans la première quinzaine de janvier, nous pensons qu'il est utile de faire connaître à nos lecteurs le résumé du drame de Vincent d'Indy, appelé à marquer une étape nouvelle dans l'évolution du théâtre lyrique.

Son compagnon, un vieillard, cherche à le protéger, la hache à la main. Il abat l'un des assaillants mais va succomber sous la ruée furieuse des bandits lorsque l'arrivée soudaine d'un groupe de cavaliers interrompt le combat. A la tête de ces cavaliers chevauche une femme, une princesse d'Orient, Guilhen, somptueusement vêtue, qui s'arrête, interdite, avec sa suite de coureurs maures, devant le blessé. « Vieillard, quel est donc celui-ci? Les ombres de la nuit se sont appesanties sur son visage. Il paraît endormi, et pourtant son sang vermeil rougit la terre. Parle, vieillard, est-ce ton fils? »

A ce moment des esclaves annoncent que la clairière voisine est jonchée de cadavres. L'intrépidité du héros inconnu exalte Guilhen. Mais elle interroge en vain le vieillard. Celui-ci garde obstinément le silence.

Cependant le blessé a ouvert les yeux et s'est dressé à demi. L'œil brillant de fièvre, il parle, comme dans un rêve, d'une mission divine qui lui est réservée, d'un acte mystérieux qu'il doit accomplir. Lorsqu'il aperçoit Guilhen, il subit la puissance fascinatrice de son regard. « Pourquoi fixer sur moi tes grands yeux noirs, ô femme? Leurs ardents rayons me torturent... Détourne tes regards. Eloigne-toi! L'amour m'est interdit, car j'appartiens aux dieux. » Et, le bras étendu, il murmure la formule d'un solennel serment dont les derniers mots expirent sur ses lèvres sous le regard passionné de Guilhen. Brisé, il retombe, et le vieillard, éperdu, se jette sur son corps en pleurant. Mais Guilhen le repousse et, penchée sur la poitrine de Fervaal : « Il respire, il vit! s'écrie-t-elle. Au nom du soleil dont les rayons tombent sur lui, au nom de l'affection que tu lui portes, au nom de sa patrie dont il est l'espoir, laisse-moi rappeler le héros à la vie. Je connais la vertu des breuvages magiques. Je l'emmenerais dans ma demeure. Je le sauverai! » Méfiant, inquiet, le vieillard finit par acquiescer et les esclaves emportent sur une civière de branchages et de feuilles, vers le palais de l'enchanteresse, le corps inanimé de Fervaal.

PREMIER ACTE

Après un prélude symphonique qui décrit l'amour enflammé de Guilhen pour l'étranger, un décor scintillant de lumière nous montre les jardins féériques de la magicienne, avec leur végétation méridionale, leurs allées d'orangers et de citronniers, leurs parterres de fleurs odorantes. On aperçoit dans la plaine brûlée par le soleil, au loin, une tour forte de château.

Fervaal est endormi sous un olivier. Arfagard, le vieillard, s'avance, les armes du héros à la main.

« Fervaal, réveille-toi. Depuis longtemps ta blessure est fermée. Fervaal, il faut partir d'ici. » Et comme le jeune homme, indécis, hésite à le suivre, veut jouir encore de la beauté de la nature ensoleillée qui l'entoure, Arfagard lui rappelle la haute mission à laquelle il est destiné et le serment qui le lie. Fervaal est le dernier descendant des dieux celtiques qui protègent Cravann, la région des nuées et des brouillards, la patrie menacée par les invasions étrangères, mais demeurée fidèle aux cultes d'autrefois. Il l'initie aux mystères sacrés : Kaito, le serpent mystérieux, engendra les nuées aux premiers âges du monde. Des nuées sortit la race des dieux. Bientôt l'esprit des forêts, l'âme pensante des vieux hêtres émigra dans le corps des hommes les plus saints. Ainsi fut créée la race des prêtres, dont Arfagard est le dernier pontife. Un oracle a proclamé la fin prochaine de Cravann. Un seul homme peut la sauver, et cet homme c'est Fervaal.

Mais pour qu'il soit vainqueur, il faut qu'il reste pur de toute souillure, qu'il se garde du contact de la femme. Ainsi l'exige le dieu nouveau dont le règne s'annonce. La destinée va s'accomplir. Arfagard doit conduire Fervaal au grand conseil qui acclamera en lui le chef suprême, le sauveur de Cravann. Dès ce soir ils partiront tous deux pour le pays des hêtres.

Le vieillard s'éloigne, et Fervaal commence à s'armer, lorsque survient Guilhen. Elle s'inquiète de l'air soucieux du héros, le presse de s'ouvrir à elle. Fervaal lui confie la cause de son trouble. Dans son enfance, il vivait libre d'inquiétudes, dans la joie et l'insouciance. Depuis qu'il l'a vue, la douleur est entrée dans son âme. Il souffre de ne pouvoir l'aimer.

Guilhen s'abandonne à son tour. Fille de l'émir qui conquiert la contrée, elle ne connut jadis que la joie, à l'époque des jeunes années qu'elle passa à chasser les bêtes sauvages sur sa cavale tigrée. Mais son bonheur a fui depuis que le clair regard de Fervaal s'est fixé sur elle.

Après ce double aveu, Fervaal et Guilhen s'enlacent et retrouvent avec une indicible émotion, dans une douloureuse étreinte, la volupté des jours d'autrefois.

Soudain retentit au loin l'appel d'Arfagard. Fervaal se rappelle son serment. Il repousse Guilhen. Le destin l'ordonne : il doit partir. « Eh bien, nous partirons ensemble! Ta gloire sera ma gloire! — Non, Guilhen. Ce serait un crime. J'ai juré de rester chaste. » En vain l'enchanteresse s'efforce de le retenir par ses caresses. Sur un nouvel appel d'Arfagard, Fervaal s'arrache de ses bras et s'enfuit.

Guilhen tombe, évanouie. Quand elle revient à elle, elle aperçoit les deux cavaliers galopant au loin dans la plaine, et sa douleur est poignante. « Ma bouche, dit-elle, a goûté le miel de sa lèvre, et ma force a fui pour toujours. »

Mais bientôt, dans cette âme farouche, la haine succède au désespoir. La trahison de Fervaal l'indigne, et la colère étouffe dans son cœur la tendresse abolie. Et comme des bandes de barbares pénètrent peu à peu dans les jardins, en quête de rapines, elle les excite, avec une exaltation croissante, à envahir de leurs hordes innombrables le pays de Cravann où ils trouveront en abondance du pain et de l'or. Tous acclament leur souveraine et s'arment en tumulte pour la guerre sainte.

DEUXIÈME ACTE

Le deuxième acte nous transporte au pays de Cravann. Sur la déclivité d'une montagne, dans le mystère d'une forêt de pins couverts de mousse, Fervaal, anxieux, songe, au pied d'un autel de pierre, à son amour, à son bonheur détruit. Il ne fait pas encore jour. Des brouillards estompent le paysage.

Un berger, envoyé en messenger par tout le pays, a convoqué pour ce matin même l'assemblée des chefs de tribus qui vont élire Fervaal. Dans la lueur indécise de l'aube, les nuées s'enroulent sur l'autel en formes primordiales. Elles affectent la silhouette de hauts rochers, d'arbres et de plantes gigantesques. Un souffle de vent disperse ces images. Ce sont ensuite des formes fantastiques d'animaux dont le corps s'allonge horizontalement d'une façon démesurée. Un second coup de vent les emporte. Enfin, les nuées présentent l'aspect d'un serpent immense qui s'enroule autour de l'autel en s'étirant vers la cime des pins. Une voix se fait entendre, celle de Kaito, la déesse-mère, prophétisant, au milieu de blanches théories de nuages, la fin d'Esus, le dieu cruel des combats, et la venue prochaine d'un dieu nouveau, d'un dieu

d'amour, de pitié et de justice. « De la Mort naîtra la Vie nouvelle. »

Le vieux prêtre refuse de croire à l'oracle. L'antique religion des Celtes subsistera, et c'est Fervaal qui la fera triompher. Il ordonne au jeune héros d'aller revêtir ses armes et de ne paraître au conseil qu'à son appel.

Bientôt, aux clartés grandissantes de l'aube, la forêt se peuple. Druides et prêtresses entourent l'autel tandis que défilent, un à un, les chefs des tribus précédés de leurs bardes. A l'appel de leur nom, ils se rangent en cercle, et quand ils sont tous réunis, Arfagard leur annonce les périls dont Cravann est menacée. Il faut, pour s'opposer à l'invasion, élire un brenn de guerre, et ce chef suprême, ce sera Fervaal, fils de Raidrig, désigné par les dieux.

Ces paroles du pontife clôturent la discussion qui s'était élevée entre les chefs, chacun s'offrant pour commander l'armée celtique. Fervaal apparaît, revêtu d'armes éclatantes, et salue les chefs qui l'acclament.

Arfagard bénit ses armes et célèbre un sacrifice, selon les rites sacrés, pour implorer le secours des dieux. Un barde chante le triomphe prochain de Fervaal, lorsqu'un messager met fin à l'allégresse générale en annonçant l'approche des bandes sarrasines qui s'avancent vers Cravann en pillant les villes et les bourgs, en massacrant tout sur leur passage.

Effrayés, les chefs se concertent, parlent de regagner leurs tribus, mais Fervaal rallie tous les courages en vue d'une action commune. Tandis que les chefs s'éloignent, Fervaal, pris de remords, confesse à Arfagard son amour pour Guilhen. Il s'est parjuré. N'est-il pas indigne de conduire les guerriers de Cravann?

Arfagard, désespéré, va le maudire, lorsque Fervaal l'arrête. « L'oracle a dit : la Vie nouvelle naîtra de la Mort. Esus exige un sacrifice. En me faisant tuer dans la mêlée, je sauverai la patrie. »

TROISIÈME ACTE

Les Celtes ont perdu la bataille. Sur la montagne d'Iserlech, où le combat vient de finir, la nuit est descendue. La bise souffle lugubrement et chasse les rapides nuages qui passent, incessants, cachant le sommet de la montagne et voilant de temps à autre la clarté de la lune. Déjà rigides, des cadavres de guerriers, en partie couverts par la neige, sont étendus. On entend au loin des cris de détresse et de longs gémissements.

Fervaal, seul, sans casque, les deux mains appuyées sur la garde de son épée, immobile au milieu du champ de carnage, pleure sur la patrie détruite par sa faute. En un très lent geste d'invocation et de prière, il élève les bras vers le ciel, sa main droite tenant le glaive par le milieu de la lame.

A ce moment paraît Arfagard, qui cherche à reconnaître les cadavres et va, inquiet, de l'un à l'autre. Il aperçoit Fervaal et s'arrête. « Fervaal, es-tu vivant? ou serait-ce ton âme errante qui paraît ici devant moi? » Fervaal lui raconte la terrible défaite. Tous les siens sont tombés autour de lui. En vain il a cherché la mort. Mais puisqu'il n'a pu la trouver dans la mêlée, il supplie le prêtre de l'immoler aux dieux que son parjure a irrités. Arfagard lève sur lui son couteau de sacrificateur lorsqu'un cri désespéré retentit dans la nuit. A ce cri de détresse, Fervaal s'est redressé. Il a reconnu la voix de Guilhen. Qu'importe la ruine de Cravann puisque Guilhen est vivante? Et qu'importent les dieux, puisque le dieu nouveau lui commande d'aimer! Arfagard essaie de l'immoler, mais Fervaal le frappe de son épée et s'élance vers Guilhen

qui tombe, épuisée, dans ses bras. L'amour a vaincu la haine. Pour retrouver Fervaal, Guilhen a traversé les forêts sauvages, les montagnes glacées. Mais le froid l'a saisie et elle se sent mourir. Fervaal la réchauffe sur son cœur, l'enlace passionnément. C'est pour elle qu'il a trahi ses serments, qu'il a ruiné sa patrie, qu'il a renié ses dieux. L'amour est la loi souveraine et nul ne peut s'y soustraire.

Torturée par le froid et la fièvre, Guilhen va expirer. Dans un suprême adieu, elle dit à Fervaal qu'elle meurt heureuse puisque son amour a révélé à celui-ci la raison secrète de la vie.

Et tandis qu'éclate l'orage, Fervaal, demeuré seul, tournant alternativement les regards vers les cadavres d'Arfagard et de Guilhen, se sent pris d'un désespoir profond. Tous les liens qui l'attachaient à la vie sont brisés. La mort seule le délivrera de sa douleur.

Tout à coup des voix mystérieuses s'élèvent, comme un cantique saint, tandis qu'au ciel un scintillement d'étoiles produit à travers les nuages une diffuse lumière. Elles vont révéler au héros sa mission divine.

Le cœur de Fervaal s'ouvre à la vérité nouvelle. Sa conscience s'éveille. La dernière épreuve qu'il a subie lui apparaît comme le suprême sacrifice nécessaire. Désormais les temps prédits sont arrivés. La mort est la rançon du monde. Elle enfante la vie éternelle. Le règne de l'amour universel s'annonce.

Il saisit dans ses bras sa fiancée morte, puis il commence une lente ascension vers le sommet de la montagne. Le long manteau de Guilhen flotte au vent de bise comme un drapeau.

Il redevient son chant de victoire. Mais ce n'est plus vers le bruit des batailles qu'il veut conduire son armée. La patrie s'est élargie. Des lois nouvelles gouvernent l'humanité. La paix a succédé aux querelles des hommes. La joie embrase l'univers. Dans la grande nation qui a remplacé l'antique Cravann, la fraternité a réuni les peuples.

Une lueur rosée teinte les plus hauts nuages, et les voix mystiques résonnent de nouveau. Fervaal les écoute, illuminé et conscient. Les temps nouveaux, dont l'aurore éblouit ses regards, lui apparaissent, distincts. Il appuie passionnément ses lèvres sur celles de Guilhen et, calme, solennel, victorieux, recommence à monter, en chantant à pleine voix un chant triomphal. Il célèbre la venue du dieu nouveau, du dieu d'amour qui affranchira l'humanité, et disparaît lentement dans les nuages tandis que les cimes neigeuses des montagnes étincellent sous les premiers rayons d'un idéal soleil.

THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART

Une pièce intéressante d'Edouard Brandès, un acte tragique de Paul Heyse, une conception haute et profonde mise à la scène par Villiers de l'Isle-Adam aimantèrent, lundi dernier, vers la Maison d'Art l'attention du public littéraire. M. Mouru de la Cotte avait composé le programme suivant : les *Fiançailles*, le *Coup de grâce*, la *Révolution*.

Et ce fut, dans l'étude un peu trop réaliste et terre-à-terre de Brandès, l'observation fidèle, piquée, ci et là, des pointes de l'émotion, et ce fut tels caractères bien définis et dessinés avec leurs angles et leurs coins et tels autres avec leur grâce et leur vaillance qui charmèrent. Les *Fiançailles* sont la dissection du fonctionarisme grave, dogmatique, imbécile et imposant, mais

honnête, un fonctionarisme mil-huit-cent-trente, cravaté et redingoté à la Louis-Philippe, dont la devise fut « La sûreté dans la médiocrité ». Cela nous semble déjà loin, l'administration actuelle étant certes tout aussi bête, mais non point aussi intacte que celle de jadis. Il y a déchet. Il y a des taches et des trous sur et dans cette institution toute en façade et l'on a peine à admettre la belle âme que ce petit ménage de fonctionnaire tient quotidiennement chaude et saine, comme de la soupe sur son feu. Mais après tout, en Danemark, désinfecté peut-être depuis Hamlet et Horatio...

Le *Coup de grâce*, de Paul Heyse, nous plonge un peu lourdement et continuellement en des affres. L'auteur semble y suspendre, à bras tendu, ses personnages sur des pointes d'épouvante. A force de monotonie dans l'effort, les scènes ne maîtrisent plus le spectateur.

Quant à la *Révolte*, elle est d'une grande envolée et d'une belle langue de livre. Calcul et rêve, étroitesse et grandeur, entêtement et force, mort et vie se heurtent comme un morceau d'or contre un coin de plomb. On a déjà écrit comment en ces luttes, qui sont vraiment toute l'existence moderne, Villiers avait précédé Ibsen. Seulement il n'avait pu, comme le génial Norvégien, prêter intensément à ses idées la forme dramatique et les faire sortir en personnages scéniques, du fond de son cerveau. *La Révolte* se lit plus aisément qu'elle ne s'écoute.

Le caractère de la femme qui se délivre un instant pour revenir bientôt vers ses chaînes est d'un admirable jaillissement. L'adieu à son mari stupide est souverain : « Je vous laisse en souvenir de moi ce bloc de cristal. L'ombre de vos cahiers ne peut pas même le ternir. Toute lumière, même celle de ce flambeau, se reflète en ses profondeurs, avec mille feux merveilleux ! Réfléchir toute lumière, c'est sa vie. Les angles en sont durs et tranchants ; il est poli, transparent et sincère ; il est glacé. S'il vous arrive de songer à moi, regardez-le, Monsieur. »

Toute l'interprétation a été plus que convenable. Mevisto et Mayer sont des acteurs de vraie valeur. Et M^{mes} Maguera et Debacker furent, lundi soir, très vivantes dans leurs rôles.

Une conférence intéressante du vicomte de Colleville sur le théâtre d'Edouard Brandès avait précédé ce spectacle de haute saveur littéraire.

AU CONSERVATOIRE

La Passion selon saint Mathieu.

L'an dernier, M. Gevaert ouvrait la campagne musicale du Conservatoire par la *Hohe Messe* de J.-S. Bach, restituée dans sa presque intégralité. On se souvient de l'impression profonde que provoqua ce monument d'art sacré, l'une des conceptions les plus grandes et les plus élevées de la pensée humaine. Cette fois, c'est *la Passion selon saint Mathieu* qu'il a érigée avec des soins patients et une infatigable ardeur, réalisant un rêve qu'il caresse depuis trente ans. Et *la Passion* comme *la Messe* a ému, ravi, enthousiasmé la foule que cinq heures de musique, en deux séances séparées par un intervalle consacré à la réfection méridienne, n'a nullement rebutée. Il y a dans cette œuvre gigantesque, à l'architecture de cathédrale, de tels trésors de piété attendrie, de foi naïve et fervente, de beauté pure, de spiritualisme de l'ordre le plus élevé, que nul ne peut se soustraire au charme qu'elle dégage. On souhaiterait la faire entendre à un public populaire, n'ayant pas de culture musicale spéciale et par là même

plus spontané dans ses appréciations, plus apte à recevoir les sensations artistiques et à se laisser pénétrer par elle, — le public simple, étranger aux complications modernes, pour lequel fut écrit ce chef-d'œuvre. L'expérience serait intéressante et produirait, pensons-nous, d'excellents résultats.

Car ce qui donne à la *Passion* sa haute valeur, c'est le sentiment profond qu'elle recèle. Sous une forme de la plus noble simplicité, elle constitue un hymne admirable à la morale chrétienne. Et les vérités qu'elle met en évidence sont de celles qui, de nos jours comme au temps de Bach, exaltent les âmes et versent dans les cœurs la force et l'espoir.

L'orchestre et les masses chorales considérables qu'exige l'interprétation de cette partition unique dans la littérature musicale en ont rendu, sous la direction de M. Gevaert, avec une précision et une ampleur de style inégalées jusqu'ici, la secrète et quasi divine émotion. Les solistes — bien que de ce côté il y eut quelques inégalités et certaines défaillances — ont droit à tous éloges pour leur belle vaillance et leur énergique effort d'art. Nous ne chicanerons donc pas sur le détail de telle ou telle interprétation et nous bornerons à féliciter le directeur du Conservatoire de son audacieuse et admirable initiative, et ses collaborateurs du chant et de l'orchestre : MM. Seguin (le Christ), Disy, Warmbrodt, Dufranne, Vander Goten, M^{mes} J. Flament, Duchâtelet, Charton, etc. et MM. Colyns, Jacobs, Guidé, Anthoni, Mailly, etc. qui, sous l'impulsion de leur chef, ont fait passer dans les âmes le frisson des grandes sensations artistiques.

A LA MAISON DU PEUPLE

Première séance de la Section d'Art.

La règle étant, à l'Art moderne, depuis sa fondation, de ne pas utiliser sa publicité au profit de ceux qui y écrivent, nous nous abstenons de parler de la conférence que fit, à la Maison du Peuple, notre collaborateur Octave Maus sur la vie et l'œuvre de Vincent d'Indy, nous bornant à résumer l'impression que provoqua l'audition musicale dont elle fut suivie.

Cette fois encore, la réceptivité du public spécial qui compose l'habituel auditoire des séances de la Section d'Art apparut à l'évidence. On n'imagine pas réunion plus attentive, plus ouverte aux sensations d'art, plus respectueuse des œuvres auxquelles on l'initie, plus ardente à en applaudir les passages saillants. A défaut d'éducation musicale, ces âmes simples ont un rare instinct des beautés artistiques, et l'intérêt qu'elles témoignent aux œuvres supérieures est la raison d'être de ces séances.

C'était, on le sait, l'œuvre de Vincent d'Indy qui, cette fois, constituait le programme de la soirée. On a entendu tour à tour le *Quatuor pour piano et cordes*, le deuxième tableau (*L'Amour*) du *Chant de la Cloche*, les *Tableaux de voyage* pour piano, le *Lied* pour alto et le « Cortège des Métiers » du *Chant de la Cloche* (3^e tableau), transcrit pour piano à quatre mains.

Vincent d'Indy a pris personnellement part à l'exécution en accompagnant l'exquise scène d'amour du *Chant de la Cloche*, chantée avec beaucoup de sentiment et de goût par le ténor Dequenne et par M^{lle} Duthil. C'est lui aussi qui a exécuté les jolis tableaux de voyage (*Lac Vert*, *La Poste*, *Départ matinal*) qui évoquent de pittoresques excursions en Germanie, et, avec M. Octave Maus, cette marche mouvementée, brillante, animée et

joyeuse des Corporations, qui a terminé l'audition aux acclamations enthousiastes de la foule.

MM. Bosquet, A. Dubois, A. Gietzen et E. Dochaerd ont eu, dans l'interprétation du Quatuor, et M. Gietzen dans l'exécution délicate et émue du *Lied*, large part d'applaudissements et de rappels.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Tableaux du prince Sciarra.

Une transaction vient d'intervenir entre le prince Sciarra et le gouvernement italien. On se rappelle que le prince avait été poursuivi et condamné, en vertu de l'édit Pacca, pour avoir vendu à l'étranger une partie de sa galerie de tableaux, l'une des plus considérables parmi les collections privées d'Italie; c'est ainsi que le célèbre *Joueur de violon*, de Raphaël, est allé enrichir la collection du baron Alphonse de Rothschild, tandis que le *Saint-Sébastien*, de Pérugin, est venu augmenter celle du Louvre.

Le prince ayant fait appel du jugement qui le condamnait, le gouvernement a consenti à signer avec lui une convention qui l'affranchit pour l'avenir des dispositions de l'édit Pacca : le prince Sciarra pourra désormais disposer de sa collection et aliéner également toutes les œuvres d'art qui la composent; en retour de la liberté pleine et entière qui lui est garantie, le prince fait don à l'Italie de cinq statues et dix tableaux, dont les plus précieux sont une *Madeleine*, de Guido Reni; la *Vie de Jésus*, de Giotto; une *Madone*, d'Andrea del Sarto; une *Madone avec l'enfant dormant*, de Giovanni Bellini; un *Portrait* du Bronzino.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef. Au programme : la Suite en ré pour trompette, flûtes et quatuor à cordes, de Vincent d'Indy, sous la direction de l'auteur; un *Lamento* pour hautbois et piano de Guy Ropartz; des œuvres vocales de Hændel, Lulli, J.-S. Bach, E. Chausson et G. Fauré interprétées par M. Demest, etc.

L'exposition de H.-G. Ibels (peintures, dessins et eaux-fortes) est ouverte à la Maison d'Art, tous les jours, de 10 à 4 heures.

La distribution des prix aux élèves du Conservatoire de musique de Mons aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2. L'ouverture de *Tannhäuser* et celle de *Charlotte Corday*, exécutées sous la direction de M. Van den Eeden, encadreront l'audition des principaux lauréats de l'année.

La ville de Louvain ouvre entre tous les artistes belges un concours pour l'érection d'un monument à feu Edouard Remy. Ce monument, dont le coût ne pourra pas dépasser 25,000 francs, rappellera les bienfaits prodigués par le défunt aux classes indigentes. Des primes de 1,000 et de 500 francs seront allouées aux auteurs des projets jugés les meilleurs. Les maquettes (au septième de la dimension) et devis devront être envoyés avant le 1^{er} juillet 1897 à M. Eugène Marguery, secrétaire de la ville de Louvain, qui tient à la disposition des intéressés le programme du concours ainsi que les portraits de M. Edouard Remy.

La Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers, élargissant le cadre du salon qu'elle organise et dont l'ouverture a été fixée au 27 février prochain, a décidé qu'une large place serait réservée aux applications de l'art à l'industrie.

Une société est en formation, au capital de deux millions, pour la représentation des scènes artistiques de la Passion. On donnerait à Bruxelles, puis dans les villes de province et à l'étranger, une série de représentations dans le genre de celles d'Oberammergau, et l'on construirait à cet effet un bâtiment démontable dont la salle principale pourrait contenir 2,500 spectateurs. Une notice explicative vient d'être distribuée, donnant le plan financier et l'organisation artistique de cette entreprise. MM. Boyer, rue Royale, 306, sont chargés de recevoir les souscriptions.

Le Congrès international des éditeurs qui a eu lieu à Paris, pour la première fois, au mois de juin dernier, tiendra une seconde session à Bruxelles à l'occasion de l'Exposition internationale de 1897.

Le Cercle belge de la librairie, présidé par M. Emile Bruylant, va nommer une commission pour élaborer le programme du congrès où seront traitées toutes les questions techniques, de propriété littéraire et artistique, juridiques et administratives.

M. Eugène Ysaye prendra part aujourd'hui au quatrième concert du Conservatoire de Nancy, dirigé par M. Guy Ropartz. L'éminent violoniste interprétera le Concerto de Lalo et, en première audition, le *Poème* pour violon que vient de lui dédier M. Ernest Chausson.

Demain soir, M. Ysaye et son quatuor donneront, avec le concours de M. Théo Ysaye, une séance de musique de chambre à la Société de musique de Nancy. Au programme : le quatuor de Guy Ropartz, la sonate de C. Franck et le quatuor en ut dièze mineur de Beethoven.

Sous le titre : *Les petites Auditions*, une association artistique vient d'être constituée à Paris sous la présidence de M. Massenet et la vice-présidence de M. Vincent d'Indy dans le but de vulgariser la musique de chambre et de faire appel à tous ceux qui voudraient encourager son initiative. L'association, dont la direction est confiée au violoniste Marcel Herwegh, se compose de membres actifs, versant une cotisation annuelle de 25 francs, et de membres honoraires qui souscrivent pour un capital de 100 francs une fois donné. Elle se propose d'atteindre son but par l'audition, à Paris et à l'étranger, des œuvres des maîtres français et étrangers, à des prix excessivement réduits; par l'exécution consciencieuse de ces œuvres par une élite d'artistes; par la sélection des programmes; par des tournées qui comptent entreprendre, à titre absolument gratuit, les artistes de l'association dans les villes où ils seront invités à se faire entendre par un groupe d'au moins vingt sociétaires, etc. Parmi les membres du comité, nous relevons les noms de MM. Emile Bernard, Ernest Chausson, Alfred Ernst, H. Gauthier-Villars, A. Guilmant, Gabriel Marie, G. Pierné, F. Planté, Paul Vidal, etc.

Antoine Bruckner, le maître viennois récemment décédé, avait dit le *Guide musical*, laissé par testament tous ses manuscrits à la Bibliothèque impériale de Vienne. Ils viennent d'être remis à la direction de l'établissement. MM. Löwe et Schall ont été chargés de les rassembler et de les ordonner. Il comprennent : les huit premières symphonies, trois parties de la neuvième, le quatuor à cordes, la messe en ré mineur, cent cinquante psaumes, le chœur pour voix d'hommes *Helgoland* et le *Te Deum*.

En souscription chez Schuster et Lœffler, à Berlin : *Der Bunte Vogel*, calendrier pour 1897 par O.-J. Bierbaum, illustré par F. Vallotton et E.-R. Weiss. Prix : 6 marks. (Tirages de luxe à 10, 12 et 30 marks.)

M^{me} Arthur Gaskin, femme du directeur de l'École des Arts décoratifs de Birmingham, dont on a vu d'exquis dessins au Salon de la *Libre Esthétique*, annonce la publication de deux livres pour les enfants. L'un, *Divine and moral Songs for children* (texte de M. J. Watts, illustrations en couleurs de M^{me} Gaskin), paraît chez Elkin Mathews, à Londres. L'autre, *Horn-Book Tingles*, écrit et illustré par M^{me} Gaskin, est mis en souscription à la Leadenhall Press, 50, Leadenhall street, à Londres. L'un et l'autre de ces ouvrages sont mis en vente au prix de 3 sh. 6 d.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SEIZIÈME ANNÉE (1896) DE *L'ART MODERNE*

ETUDES ET PORTRAITS

Après quinze ans !	2
L'Eloquence jugée par une femme	201
L'Esthétique du contact humain (I. WILL) 209, 217, 233, 249, 377	236
L'Esthétique inconsciente (MAURICE GRIVEAU)	194
Bibelots (L. W.)	386
Le Sens végétal de Novalis	174
Les Enseignements de l'envoûtement de haine et d'amour (JULES BOIS)	361
L'Homme artificiel (ID.)	121
Les Théâtres d'Art	273
Cadavres à enterrer	97
Un Hourvari à propos de l'art appliqué à la rue	33
Le Salon triennal bruxellois	259
La Jeunesse de Wagner (DE FOURCAUD)	241
Dans les airs	281, 289, 313
Sur la mer et sous les étoiles	329, 337
Au Congo. <i>Banana, le bas fleuve, Boma</i>	343
<i>Le moyen fleuve, Matadi</i>	265
A Bayreuth	293
Bayreuth-les-Bains	297
Propos de plages	333
Au retour	178, 211
Impressions d'artiste. — Nantes (L. HENNEBICQ)	235
Le Morbihan (id.)	305
Le Cortège de Saint-Lambert à Liège	285
La Procession de Furnes (H. VAN DOORSELAER)	403
EDOUARD BRANDÈS (V ^{ie} DE COLLEVILLE)	321
JOHN BURROUGHS	401
CH.-L. CARDON et A.-J. WAUTERS	193
J.-B. CARPEAUX	65
EUGÈNE CARRIÈRE	108
L'ABBÉ CHARBONNEL (ROLAND DE MARÈS)	36
CLAUDE-ACHILLE DEBUSSY G. SERVIÈRES)	17
LOUIS DELATTE	267
AUGUSTE DONNAY	223
EDMOND DE CONCOURT	399
H.-G. IBELS	204
H.-F. KUFFERATH	348
MARCEL LEFÈVRE (R. N.)	386
M ^{lle} MARIE-ANTOINETTE MARCOTTE ID.	324
WILLIAM MORRIS	83
FRANCIS NAUTET	57
JEAN PORTAELS	105
JEAN-FRANÇOIS RAFFAËLLI	185
ERNESTO ROSSI	277
FRÉDÉRIC SMETANA	163, 227
HENRI-D. THOREAU	41
LÉON TOLSTOÏ	25
ALFRED VERHAEREN	9
PAUL VERLAINE	

ALFRED VERWÉE	113
GUILLAUME VOGELS.	40

PEINTURE

Au Musée ancien	243, 252, 317, 323
CH.-L. CARDON et A.-J. WAUTERS. Le Remaniement des musées de Bruxelles	401
M. PETRUCCI, la Clinique artistique et Rubens	379
M. Petrucci et Rubens (R. PETRUCCI)	395
Un dessin de Clouet	257
Les deux Madones	285
La Reproduction des œuvres d'artistes belges. (A.-J. HEY- MANS)	333
Id. (JEF LEEEMPOELS)	342
Id. (ALBERT DUTRY)	358
<i>La Vie d'Ostende</i> , par MARS	308
<i>La Plante décorative</i> , par E. GRASSET	397
SALON TRIENNAL DE BRUXELLES.	21, 33
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Vernissage, raout.	62, 71
Eugène Carrière.	65
Les Peintres	72
Les Sculpteurs	89
Thorn-Prikker, Charles Cottet	99
Acquisitions.	71, 79, 87, 94, 102, 110
Exposition de la <i>Société des Beaux-Arts</i>	141
Id. <i>Pour l'Art</i>	19
Id. <i>d'Art idéaliste</i>	45
Id. <i>de la Chrysalide</i>	197
Id. <i>du Sillon</i> (ROLAND DE MARÈS)	323
Id. <i>des Aquarellistes</i>	358, 369
Id. <i>d'Art photographique</i>	117
MAISON D'ART. Exposition de MM. Paul Du Bois et Alfred Verhaeren	22
Exposition de l'atelier Portaels	53, 57
Id. de MM. Franz Melchers M. MAETERLINCK)	91, 107
Id. de J.-F. Raffaëlli	105
Id. de quelques maîtres belges	149
Id. de M. S. Mouljn	337
Id. des Paysagistes belges	367
Id. de M. G.-S. Van Strydonck	380
Bilan artistique de la Maison d'Art	229
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. Crespin, Duyck et Hankar.	45
Id. de M ^{lle} Louise Heger. M ^{lle} Georgette Meunier et M. Den Duyts	77
Id. de MM. Léon Dardenne, Omer Cop- pens et Charles Samuel	92
Id. <i>des Pastellistes</i>	101
Id. de M. Edmond Verstraeten	350
Id. de M. Harnesse.	356
Id. de M. Albert Baertsoen	364

CERCLE ARTISTIQUE. Exposition des œuvres de Madou	52
Id. de M. Léon Le Bon	116
Id. d'œuvres de maîtres anglais.	402
GALERIE DU CONGRÈS. Exposition de M ^{lle} Ida de Smedt	404
Id. de M. Jean Degreef	44
Id. de M. Lucien Frank	77
Id. de M. Fl. Crabeels.	380
CERCLE ARTISTIQUE DE SCHAEERBEEK.	93
Exposition de M. Delsaux	133
Id. posthume d'A. Verwée	110, 113
Id. de M. A. Marcette.	93
Id. de M. De Vreese	116
Les Peintures de l'Hôtel des Postes	303
Les Panneaux décoratifs de M. de Lalaing au Sénat	99, 196, 197
LIÈGE. Le Salon des Beaux-Arts	164
ANVERS. Exposition de M ^{lle} MARCOTTE (R. N.).	386
NAMUR. Exposition de M. Théodore Baron (F. ROUSSEL).	126
PARIS. LE SALON DU CHAMP-DE-MARS	130, 138, 145
LE SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES	165
Exposition Eug. Carrière	134, 183
Eugène Carrière au Musée du Luxembourg.	63
Exposition A. Guillaumin	79
Id. Camille Pissarro	158
Id. Renoir	203
Id. H. de Toulouse-Lautrec	134
Le legs Caillebotte	135, 183
Une œuvre nouvelle d'Albert Besnard	191
Albert Baertsoen et Emile Claus à Paris.	79
MUNICH. Exposition F. Rops	55
GRONINGUE. Exposition J. Toorop	326
NEW-YORK. Exposition Mauffra	103
Un musée Rembrandt.	343
Rembrandt, par le docteur Bode	263
Le Raphaël Colonna	287
Jésus parmi les docteurs, de Holman Hunt.	239
Le Phalanstère des artistes	319
Le Prix des œuvres d'art	15, 279
Vente de la collection Chabrier (Paris)	103
Id. Id. Dansaert (Bruxelles).	205
Id. Id. A. Dumas (Paris).	94
Id. Id. J. Goldsmid (Londres)	215
Id. Id. Leighton (Londres)	239
Id. Id. Martinet (Paris)	215
Id. des œuvres d'A. Verwée (Bruxelles)	159
Ventes Seymour et Angerstein (Londres)	255
Tombola artistique d'Ostende.	350
Nécrologie : F. CRABEELS.	199
XAVIER DE COCK	295
ÉMILE DELPÉRIÈRE	367
GEORGES DU MAURIER	327
VICTOR LAGYE	287
LORD LEIGHTON	39
LUMINAIS	174
FRANTZ MEERTS	159
RAPHAËL MENDES	255
J.-E. MILLAIS	271
WILLIAM MORRIS.	324
CHARLES STIÉNON	223
JAN VERHAS	359
GUILLAUME VOGELS	10
M ^{me} WHISTLER	174
Memento des Expositions	13, 23, 38, 78, 142, 246, 261, 302, 342, 390

SCULPTURE

La Galerie Carpeaux	150
Une visite à l'atelier de Carpeaux	181
J.-B. Carpeaux à la Maison d'Art (F. R.)	172
L'œuvre de J.-B. Carpeaux	193

A propos des œuvres de Rodin	158
La Sculpture à la <i>Libre Esthétique</i>	89
Un projet de fontaine monumentale par Charles Van der Stappen	196
Le Bas-relief de Jef Lambeaux	197
Le <i>Saint-Michel</i> de M. Gilis.	326
L'Acrotère du Palais des Beaux-Arts	334, 342
Constantin Meunier à Paris	61
Le Raout Meunier	110, 123
Ch. Van der Stappen à Vienne	335, 382
La Sculpture belge au Musée de Dresde	334
Monument H. de Braekeleer	231
Id. Corot	399
Id. Leconte de Lisle	211
Id. F. de Suppé, à Vienne	279
Id. Van Beneden, à Louvain	246
Id. Alfred Verwée, à Knoeke	311
Concours pour un monument à Tournai	302, 319
Vente de médailles (Bruxelles)	190

INDUSTRIES D'ART

Les objets d'art à l'Exposition internationale de 1897.	28, 54, 167
Les objets d'art à la <i>LIBRE ESTHÉTIQUE</i>	81
Exposition d'affiches à la Maison d'Art.	157
Une affiche pour la compagnie <i>The Fine Art</i>	157
Exposition d'affiches belges à Toulouse	143
Id. id. à Dresde	143
Imageries murales (MAURICE GUILLEMOT)	309
La Maison d'Art Bing, à Paris	7, 22
La Société <i>Voor de Kunst</i> (Utrecht).	375
Décoration artistique des magasins	302

ARCHITECTURE

SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE	356
Emile Lambot et ses dessins d'architecture (J. B)	364
La Restauration de l'Eglise de Notre-Dame au Sablon	331
Les Œuvres d'art dans les églises (J. DESTRIÈRE)	355
Le Concours de Rome.	229
Id. Exposition des projets.	299
Concours pour les façades de la nouvelle Ecole militaire.	277
Le Château des comtes à Gand (L. A.)	370, 388, 396, 405
Projets de transformation à Gand	318
L'Abbaye d'Aulne	206, 238
L'Esthétique des villes. (E.)	86
L'Astiquage de Bruxelles.	177, 196, 212
La Décoration des arcades de la place Royale.	46
Le Commissariat de police de la rue de la Régence.	46, 197
Les Tours emboisées	197
La Place Poelaert	212, 295
Les Ponts sur la Senne	212
Les Entrées des gares	212
Les Harnais flambrats	212
La Décoration florale de l'hôtel de Belle-Vue	97
Bruxelles-Kermesse.	245
La Protection des sites et des monuments.	182
Les Concours d'architecture (F. JOURDAIN).	303
L'Esthétique de la rue en Amérique	391

LITTÉRATURE

Quelques pensées d'EMERSON sur l'Art.	307
M. de Régnier à la « Revue » (ROLAND DE MARES)	59
La Fin du Boulevard (id.)	86
M. l'abbé CHARBONNEL (id.)	108
Le Merle blanc de la vertu (id.)	269
La Haine littéraire (id.)	275

La Nouvelle Académie (ROLAND DE MARES)	292
Un sermon du R. P. Carruel (LÉON H.)	83
Une lettre de Camille Maclair	21
Décorations à la littérature	156
Plagiat	169
Les Ecrivains belges jugés à l'étranger	213
Le Banquet Verhaeren	65
PAUL ADAM. <i>La Force du mal</i>	173
PIERRE D'ALHEIM. <i>Moussorgski</i>	124
CHARLES BERNARD. <i>Et chanta la feuillée</i>	61
BJÖRNSTJERNE BJÖRNSSON. <i>Au-dessus des forces humaines</i>	35
LÉON BLOY. <i>La Chevalière de la Mort</i>	219
L.-P. DE BRINN' GAUBAST. <i>Les Maîtres Chanteurs de Nürnberg</i>	251
MAURICE CARTUYVELS. <i>Les Romans de la Rose, de G. d'Annunzio</i>	
MARGUERITE COPPIN. <i>Poèmes de femme</i>	195
LOUIS DELATTRE. <i>Une Rose à la bouche</i>	17
HENRY DETOUCHE. <i>Propos d'un peintre</i>	5
EDOUARD DUCOTÉ. <i>Aux Ecoutes (P. S^{te}-B.)</i>	180
JULES DU JARDIN. <i>L'Art flamand</i>	6
G. EEKHOUD. <i>Le Cycle patibulaire</i>	159
MAX ELSKAMP. <i>Six Chansons de Pauvre homme</i>	11
H. FIERENS GEVAERT. <i>Essai sur l'Art contemporain</i>	409
PAUL FORT. <i>Ballades</i>	61, 188
M. GUÉRIN-CATELAIN. <i>Les Altères du cheval</i>	115
PAUL JANSSENS. <i>Pages posthumes (P. S^{te}-B.)</i>	180
ALFRED JARRY. <i>Ubu Roi</i>	228
GUSTAVE KAHN. <i>Le Roi fou</i>	188
ALBERT LANTOINE. <i>Élitsquah</i>	397
GEORGES LECOMTE. <i>Espagne</i>	148
E. LEDRAIN. <i>La Bible : Le Sermon sur la montagne</i>	153, 161
CAMILLE LEMONNIER. <i>L'Île vierge</i>	393
Id. <i>Les yeux qui ont vu</i>	95, 109
PIERRE LOUIS. <i>Aphrodite</i>	130
MAURICE MAETERLINCK. <i>Le Trésor des Humbles</i>	26, 67
Id. <i>Aglavaine et Sélysette</i>	339
REB. MAHL-GNITS. <i>En Province</i>	35
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Jules Laforgue</i>	284
HENRI MAZEL. <i>La Synergie sociale</i>	363
FERNAND DE MAZET. <i>La Révolution à Villeneuve-sur-Lot</i>	42
CATULLE MENDES. <i>Gog</i>	140
AIMÉ-L. PFINDER. <i>L'Eau du soir</i>	179
VITTORIA PICA. <i>L'Arte Europea a Venetia</i>	5
EDMOND PILON. <i>Les Poèmes de mes soirs</i>	60
GUSTAVE RAHLENBECK. <i>L'Émerveillement</i>	34
ADOLPHE RETTÉ. <i>La Forêt bruissante</i>	268
GEORGES RODENGACH. <i>Les Vies encloses</i>	123
JACQUES ROMMELAERE. <i>Ma Semaine</i>	220
J.-H. ROSNY. <i>Les Xipéhuz</i>	258
Id. <i>Un Double Amour</i>	404
ANDRÉ RUYTERS. <i>Douze petits nocturnes</i>	5
J. DE TALLENAY. <i>Au Sanatorium</i>	143
ARTHUR TOISOUL. <i>Mai</i>	354
Id. <i>Opéra</i>	397
LÉON TOLSTOÏ. <i>Les Évangiles</i>	11
F. VANDEN BOSCH. <i>Une Cause littéraire (H. C. W.)</i>	155
HENRI VAN DE PUTTE. <i>L'Homme jeune</i>	60
EDMOND VAN OFFEL. <i>Bloei</i>	308
PAUL VERLAINE. <i>Invectives</i>	255
<i>The Evergreen</i>	198
<i>The Pageant</i>	198
PÉRIODIQUES NOUVEAUX : <i>Art et Critique (Liège)</i>	214, 295
<i>Art et Décoration (Paris)</i>	375
<i>L'Art wallon (Liège)</i>	59
<i>El Arte Argentino (Buenos-Ayres)</i>	214
<i>L'Aube (Paris)</i>	119
<i>Le Centaure (Id.)</i>	119
<i>L'Emporium (Bergame)</i>	127
<i>Le Journal littéraire (Verviers)</i>	407
<i>Jugend (Munich)</i>	391
<i>La Presse universelle (Bruxelles)</i>	375

<i>La Revue des femmes russes (Paris)</i>	276
<i>Il Risveglio (Catane)</i>	295
<i>Tweemaandelijksch Tijdschrift (Haarlem)</i>	159
Conférences de la LIBRE ESTHÉTIQUE : <i>La Tradition et la mode en Art (CAMILLE MAUCLAIR)</i>	75
<i>La Révolte dans l'Art (ROLAND DE MARES)</i>	85
<i>L'Âme allemande d'aujourd'hui (PAUL GÉRARDY)</i>	91
<i>Art religieux, art ecclésiastique (L'ABBÉ CHARBONNEL)</i>	102, 108
Conférences de la MAISON D'ART : <i>Multatuli (ROLAND DE MARES)</i>	43
<i>Alfred Stevens (CAMILLE LEMONNIER)</i>	14
<i>La Légende de Louis XVII (GEORGES LAGUERRE)</i>	43
<i>Le Trésor des Humbles, de Maeterlinck (EDMOND PICARD)</i>	43
<i>Paul Verlaine (H. CARTON DE WIART)</i>	43
<i>L'Envoûtement de haine et d'amour (JULES BOIS)</i>	170
<i>Verlaine, Mallarmé, Villiers de l'Isle-Adam (CHARLES MORICE)</i>	387
Conférences du CERCLE ARTISTIQUE : <i>La Femme dans l'Art (CAMILLE MAUCLAIR)</i>	403
Conférences de la MAISON DU PEUPLE : <i>La Chanson populaire (EMILE VERHAEREN)</i>	29
<i>Vincent d'Indy et son œuvre (OCTAVE MAUS)</i>	410
Conférence de M. SIGOGNE : <i>L'Esthétique dans l'art oratoire</i>	150
Id. M. SIGOGNE à Liège	23
Id. M. GUÉRIN-CATELAIN : <i>Les Mouvements du cheval</i>	150, 159
Id. M. M. GRIVEAU : <i>L'Histoire esthétique de la nature</i>	182
Anthologie princière	15
Un referendum sur Villiers de l'Isle-Adam	213, 221, 310, 326, 333
Exposition du Livre moderne à Paris	203
L'Académie Goncourt	247
Le Centenaire de R. Burns	239, 255
<i>Instantanés</i> : JOHN RUSKIN	7
F. VIELÉ-GRIFFIN	247
Nécrologie : COOMANS	246
EDMOND DE GONCOURT	225
VICTOR HENRY	303
ARSÈNE HOUSSAYE	71
FRANCIS NAUTET	83
LÉON VANIER	311
PAUL VERLAINE	9
Accusés de réception. 36, 46, 125, 149, 198, 221, 230, 238, 319, 326, 342, 374, 390, 398	

MUSIQUE

La Musique sacrée (JACQUES HERMANN)	388
La Jeunesse de Wagner (DE FOURCAUD)	239
La Saison musicale à Bruxelles	302
CONCERTS DU CONSERVATOIRE. Symphonie de César Franck. — Eugène Ysaye	52
La Grand'Messe de J.-S. Bach	84
<i>Le Rheingold</i>	110
<i>La Passion selon St-Mathieu</i>	413
Concours	189, 205, 213, 221, 229
Audition des lauréats	366, 374
Association des professeurs d'instruments à vent	125
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1895-1896. Troisième concert (la <i>Symphonie fantastique</i> de Berlioz. M. Willy Barmester)	28
Quatrième concert (le <i>Pèlerinage à Kevlaer</i> , de Humperdinck. Le <i>Chant de la cloche</i> , de V. d'Indy)	100
Cinquième concert <i>La Walkyrie</i> . — <i>La Mer</i> , de P. Gilson	157
Sixième concert (Hans Richter)	165
Saison 1896-1897. Premier concert (Saint-Saëns)	349
Deuxième concert Jean Gérardy	381
Troisième concert (Richard Strauss)	397

CONCERTS DE LA SOCIÉTÉ SYMPHONIQUE. Saison 1895-96.	
Premier concert (Symphonie en <i>ut</i> , de Beethoven. <i>Léonore</i> , d'H. Duparc)	12
Deuxième concert (M ^{lle} Pregi, M. Ten Have)	36
Troisième concert (Vincent d'Indy, Eugène Ysaye). Quatrième concert (<i>Christus</i> , d'Ad. Samuel)	62
Cinquième concert (M ^{lle} Kutscherra).	189
Séances de musique de chambre à la Grande-Har- monie	133
Saison 1896-97. — Premier concert (Raoul Pugno)	62, 101
Séances de musique de chambre à la Maison d'Art	389
374, 389	
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Premier concert (<i>Le Quatuor Slave</i> , de Glazounow, M ^{lle} Duthil)	
Deuxième concert (<i>Le Trio</i> de Vincent d'Indy, le <i>Choral en mi</i> de C. Franck, M ^{lle} Frieda Laut- mann)	68
Troisième concert (Albert Eibenschütz).	93
Quatrième concert (<i>Le Quatuor à Cordes</i> de Repartz, <i>l'Adagio</i> de Lekeu, la <i>Sonate</i> de M. Crikboom)	100
125	
CONCERTS DE LA MAISON D'ART. Audition de l' <i>Octuor</i> <i>vocal</i>	
Audition du Cercle choral <i>Pro Arte</i>	29
Concert de M ^{me} Everaers	78
Concert Beethoven	87
101	
CONCERTS DE LA MAISON DU PEUPLE. Audition des œuvres de VINCENT D'INDY	
413	
ECOLE DE MUSIQUE DE SAINT-JOSSE-TEN-NOODE	
68	
Concert Grieg-Svendsen (G. BORCH)	22
Id. du <i>Choral mixte</i>	53
L'Orchestre Colonne à Bruxelles	340
Le Quatuor tchèque	374
Id. A. Dubois.	389
Id. Zimmer	383
Les Chanteurs de Saint-Boniface : La Messe <i>Papæ Mar-</i> <i>celli</i>	
343, 381, 388	
Concerts Litta	55, 101, 150
Concert Léon Baize.	134
Id. Scriabine	28
Id. de M ^{me} Théroïne-Mège	69
NOUVEAUX CONCERTS DE LIÈGE	
90, 93, 166, 381	
Richard Strauss aux Nouveaux Concerts	406
398	
ECOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN.	
31	
ANVERS La <i>Kwartet Kapel</i>	
319	
TOURNAI. Retraite de Maurice Leenders.	
245	
CONCERT À LA LOUVIÈRE.	
39, 70	
PARIS. Concerts historiques de V. d'Indy et Ch. Bordes.	
Concerts Ysaye Pugno.	167
Le Jubilé de C. Saint-Saëns	308
187	
HAARLEM. <i>Le Chant de la Cloche</i> de V. d'Indy	
Eugène Ysaye à l'étranger	191, 407, 414
Le Quatuor Crikboom à Paris et en Espagne.	119, 143
M. Mathieu Crikboom à Barcelone.	382
M ^{lle} Irma Sethe à Londres.	151
Vincent d'Indy à Rouen	175
Le <i>Christus</i> d'Ad. Samuel à Cologne	39
La Maison de Beethoven à Bonn.	135
Centenaire de F. Schubert à Vienne	311
<i>Cantate jubilaire</i> (P. Gilson).	332
<i>Ave Maria</i> (E. RAWAY)	358
<i>To Nellie</i> (I. ALBENIZ).	252
I. Albeniz à Paris	142
Publications de MM. Baudoux et C ^{ie}	183
Acutés de réception	94, 198, 238, 319, 390
Les Mots de Rossini	303
NÉCROLOGIE : ANTOINE BRUCKNER.	
174	
JULES BORDIER D'ANGERS	
39	
A. GRAFFIGNA	271
H.-F. KUFFERATH	204
ACHILLE LERMINIAUX.	223
M ^{me} CLARA SCHUMANN	174
AMBROISE THOMAS	55

THÉÂTRE

Le Théâtre de Maeterlinck (ROLAND DE MARES)	131
Les Théâtres d'art	122
Le Théâtre de la MAISON D'ART	244, 252, 299
<i>Fervaal</i> , de VINCENT D'INDY. Analyse du poème.	420
EDOUARD BRANDÈS (VICOMTE DE COLLEVILLE)	403
Le Théâtre du DIABLE-AU-CORPS	244, 253
<i>Pro Lætitia</i> (L. H.)	68
<i>La Légende humaine</i> , par AUG. DUPONT	407
<i>Der Thronfolger</i> , de feu L. BRASSIN	214
THÉÂTRE DE BAYREUTH. <i>L'Anneau du Nibelung</i>	265, 293
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. Saison 1895-96. <i>Évangéline</i> (X. LEROUX)	
4	
<i>Jean-Marie</i> (H. RAGGHIANI)	20
<i>La Fille du Régiment</i> (reprise)	29
<i>Tannhäuser</i> (id.)	49
Lettre ouverte à M ^{me} Jeanne Raunay.	51
<i>Orphée</i> (reprise).	77
<i>Thais</i> (J. MASSENET)	83
<i>La Vivandière</i> (B. GODARD)	102
M. Ernest Van Dijck dans <i>Lohengrin</i>	126
Id. <i>Tannhäuser</i>	142
Saison 1896-97. Réouverture.	294
<i>Lohengrin</i> (reprise).	30
<i>Carmen</i> (id.).	310
<i>Les Deux Billets</i> (id.)	318
<i>Roméo et Juliette</i> (id.)	324
<i>La Traviata</i> (id.)	332
<i>Le Rêve</i> (id.)	332
<i>Don Pasquale</i> (id.)	341
<i>Orphée</i> (id.)	341
<i>Tannhäuser</i> (id.)	357
<i>Don César de Bazan</i> (J. MASSENET)	373
<i>Phryné</i> (C. SAINT-SAËNS)	389
<i>Javotte</i> (id.)	405
<i>Les Charmeurs</i> (F. POISE).	405
<i>Fervaal</i> à la Monnaie	23, 142, 191, 254, 351, 359
THÉÂTRE DU PARC. <i>Les Petits Papiers</i> (F. LUTENS)	
44	
<i>Mademoiselle Ève</i> (GYP)	53
<i>Le Petit Lord</i> (J. LEMAIRE)	324
<i>La Passante et Salomé</i> (OSCAR WILDE).	349
<i>La Tortue</i> (L. GANDILLOT).	358
THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. <i>Kean</i> (ALEXANDRE DUMAS)	
30, 31	
<i>Fanfan la Tulipe</i>	45
Représentations de M. Sylvain	111
<i>Don César de Bazan</i> (DENNERY et DUMANOIR).	116
<i>La Dame de carreau</i> (CHAMBERS et STEPHENSON)	333
<i>Les Pauvres de Paris</i>	350
<i>Hamlet</i> (SHAKESPEARE, traduction DUMAS)	357
<i>La P'tiote</i> (MAURICE DRACK)	398
THÉÂTRE MOLLIÈRE. <i>Viveurs!</i> (H. LAVEDAN)	
53	
<i>Madame Sans-Gêne</i> (V. SARDOU).	78
<i>La Mendicante de Saint-Sulpice</i> (X. DE MONTÉPIN).	116
<i>Gigolette</i> (PIERRE DECOURCELLE)	166
<i>Le Demi-Monde</i> (A. DUMAS)	325
<i>La Figurante</i> (F. DE CUREL)	349
<i>Amants</i> (M. DONNAY)	366
<i>Les Erreurs du mariage</i> (A. BISSON).	406
THÉÂTRE DES GALERIES. <i>La Grande Duchesse de</i> <i>Gérolstein</i> (J. OFFENBACH).	
29	
<i>La Bâchelette</i> (E. DELL'ACQUA)	102
<i>L'Oiseleur</i> (ZELLER)	341
<i>Bruxelles féerique</i> (G. GARNIR)	380
Représentations du Chat noir	213
THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. <i>La Petite Mariée</i> (CH. LE- COQ)	
401	
Les Lauri's	174
<i>Le Capitole</i> (P. FERRIER et CH. CLAIRVILLE)	325

<i>Bruxelles-Kermesse</i> (BOULAND et MALPERTUIS)	350
THÉÂTRE DE LA SCALA	301
THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. <i>Intérieur et La Mort de Tintagiles</i> (MAURICE MAETERLINCK)	118, 133
Programme des représentations de 1896-97	340
<i>Germinie Lacerteux</i> (E. DE GONCOURT)	365
<i>Les Fiançailles</i> (ED. BRANDÈS)	412
<i>Le Coup de grâce</i> (PAUL HEYSE)	413
<i>La Révolte</i> (VILLIERS DE L'ISLE-ADAM)	414
Section d'Art de la MAISON DU PEUPLE. — <i>Philaster ou l'Amour qui saigne</i> (BEAUMONT et FLETCHER)	137, 147, 343
THÉÂTRE DU DIABLE-AU-CORPS. <i>Godefroid de Bouillon</i> (RAMSÈS II, L. MARTINZ et A. LYNEN)	301
<i>Ahasvérus</i> (F. LUTENS, DARDENNE et J. BAUR)	390
THÉÂTRE DE L'OEUVRE (PARIS). <i>Raphaël</i> (R. COOLUS)	69
<i>Salomé</i> (OSCAR WILDE)	69
Le Musée Bonnefois	230
Le Théâtre de Prague	343, 391
Le Théâtre du Pape	335
Le Théâtre israélite	15
Une troupe de comédiens nègres	15
Les nouveaux directeurs de l'Odéon	189
<i>Instantané</i> : MAURICE DONNAY	247
<i>Nécrologie</i> : MAXIME BOUCHERON	367
GILBERT DUPREZ	311
SIR AUGUSTUS HARRIS	207
ERNESTO ROSSI	185

ARTICLES DIVERS

La Chambre des représentants	198
Truquages	117
La Presse belge	237
<i>L'Union de la Presse périodique</i>	294, 334
Les Quotidiens belges à illustrations	6
Le Journal-téléphone	239
Un hourvari à propos de l'art appliqué à la rue	97
L'Art à la rue selon Broerman	212
M. Broerman et son subside	373
Un programme d'exposition	357
Ohé! l'Art dans la rue	197
Le Bruit dans la rue	108
Franck et Franck	180
La Statue et le socle	190
Nos Arbres	70, 102, 199, 206
Nos Arbres et les barbares	110
Les Arbres des boulevards	197

ILLUSTRATIONS

Frontispice, par G. Lemmen	1
Affiche pour <i>The Fine Art Company</i> , par E. Berchmans	157
<i>A la Toison d'or</i> , par E. Berchmans	340

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Amateur et Marchand (de Chasteleer c. Clarendaux)	13
A propos d'expertise (Chabannes c. Feval)	30, 46
Une <i>Madame Sans-Gêne</i> de théâtre forain Lemonnier et Péricaud c. Becker)	37
M. Schumann et la Société des auteurs	62
Les tapisseries des Gobelins (de Saulty c. l'Etat)	110
Le mois d'essai (M ^{me} Nautier c. Boyer)	118
Procès entre M. Colonne et un artiste de son orchestre	126
Les Droits de la critique (Minuto c. Catulle Mendès)	166, 262
Clichés photographiques (Rouff c. la Publicité artistique)	198
Contrefaçon d'un prospectus de librairie Girard et Boite c. Schwartz)	222
Les Héritiers Wilder c. les héritiers Wagner	222, 237, 245
<i>Ninette</i> (Marcelle Dartois c. Grisier)	230
Ciacchi et Moreno c. Eleonora Duse	237
« <i>C'est moi qui suis la poste</i> » (M ^{lle} Ramos c. Samuel)	238, 245
Le Pseudonyme au théâtre (M ^{lle} Chevreau c. M ^{me} de Maulmont)	246
<i>Madeleine-Courbevoie et Madeleine-Bastille</i> (M ^{lle} de Bierska c. Fordyce et Matrat)	246, 253
A grand orchestre (Damaré c. M ^{me} Savary)	246
Le Modèle (Héros c. Bertal)	253
Le Café-concert en Norwège (M ^{me} Anna Held)	253, 262
M. Antoine c. M. Baret	253
Droit d'entrée à vie à l'Opéra (Lebègue c. Gailhard et Bertrand)	261
La Succession Schœlcher (M ^{me} Quenesson et le Musée de la Guadeloupe)	262
L'Acteur Samson c. Rachel	263
<i>L'Attaque d'un village</i> (Malcoud c. M ^{me} de Neuville)	269
Le Service de claque (Bergère c. de Lagoanère)	286
Vente de tableaux à réméré (Vigé c. Perez d'Oliveira)	325
Insaisissabilité des costumes de théâtre (Engel et C ^{ts} c. Silvestre)	334
Appointments des agents dramatiques (Lequien c. Dehais)	334
Les tableaux du prince Sciarra	414



Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

d'une jolie collection de

LIVRES, ESTAMPES, ETC.
concernant le SPORT

le mercredi 30 décembre, à 2 h. 1/2 précises, en la galerie et
sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86a, rue de
la Montagne, chez qui le catalogue est en distribution.

EXPOSITION le dimanche 27 décembre, de 11 à 3 heures, et le
mercredi 30, jour de la vente, de 10 heures à midi.

VIENNENT DE PARAÎTRE: MALLARMÉ. *Les Poèmes d'Edgar Poe*,
traduction de S. Mallarmé, avec fleuron et portrait par Manet.
Deuxième édition Beau vol. sur hollandaise Van Gelder à 5²⁵ exempl.
Prix : 5 fr — GUSTAVE KAHN *Limbes de Lumières*, un vol. pet.
in-4°, orné par G. Lemmen et tiré en deux tons. Prix : 6 fr.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES
TÉLÉPHONE 1384 N. LEMBREE
BRUXELLES: 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.